O. iii. 10.

3206
16/6
= 840

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS.

DE L'IMPRIMERIE DE L. NARDINI, NO. 15, POLAND STREET.

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS

OU

CHOIX

DES

MEILLEURS MORCEAUX

EXTRAITS DE LEURS OUVRAGES,

EN PROSE,

PAR MM. MOYSANT ET DE LEVIZAC.

Seconde Edition considérablement augmentée et sur un nouveau plan.

TOME I.

LIVRE PREMIER.

A LONDRES.

CHEZ DULAU ET CO. SOHO SQUARE; ROBINSON, PATER-NOSTER ROW ET MAWMAN, POULTRY.

1803.

660954
2. 7. 57
PQ
1109
M6
1903
t.1

PREFACE.

ELEVER l'âme, éclairer l'esprit, embellir l'imagination, et en même temps plaire au goût le plus délicat, telle est la tâche que nous nous sommes imposée en nous chargeant de recueillir les différentes pièces qui forment cette collection. Pour la remplir avec succès il ne suffisoit pas de faire un heureux choix de beaux morceaux, il falloit encore qu'ils fissent un tout dont les différens chaînons fussent autant de rayons de lumière ; il falloit venger des outrages du philosophisme la religion, la philosophie, et les lois sacrées sur lesquelles reposent la durée et la félicité des empires ; il falloit par une suite de tableaux d'une teinte tantôt douce, tantôt sombre, quelquefois brillante, et d'autres fois forte, émouvoir l'âme, et y porter tour à tour l'agitation, le calme, l'attendrissement, l'enthousiasme et l'effroi ; il falloit, en fixant les vraies limites des différens genres si peu connues ou si dédaignées de nos jours, donner les idées les plus justes et les plus étendues sur la littérature ancienne et moderne, et fixer l'attention, non sur ces beautés du moment qui s'évanouissent avec les circonstances qui les font naître, mais sur ces beautés qui ne dépendent point des lieux, et auxquelles le laps du temps semble donner un nouvel éclat ; il falloit enfin par un choix de modèles en tout genre arrêter le progrès du mauvais goût et du faux bel-esprit.

Nous avons tout lieu d'espérer que l'attente du public ne sera pas frustrée. Le lecteur impartial trouvera dans cette collection sur tous ces différens objets tout ce qui peut satisfaire sa curiosité, et contribuer ou à son instruction ou à ses plaisirs. Il pourra peut-être y désirer des morceaux qui ne s'y trouvent point ; car la littérature Françoise est si riche et si variée que nous sommes bien loin d'en avoir épuisé les beautés : mais nous doutons qu'il en trouve beaucoup qu'il voulût exclure. Il verra même, s'il se donne la peine de faire attention au plan que nous avons suivi, que ces morceaux qu'il trouve moins beaux que les autres, sont à leur place, et nécessaires à la liaison des idées.

Après cette vue générale sur cette collection, nous allons la faire connoître en détail.

Dans le premier volume, où nous traitons de la *religion* et de la *morale*, nous avons adopté le plan que nécessitoient les malheureuses circonstances où nous nous trouvons. Dans un siècle ou l'incrédulité la plus hardie et l'impiété la plus effrénée s'efforcent d'anéantir le Christianisme, pour élever sur ses ruines, ou le système désespérant de l'Athéisme, ou l'édifice monstrueux d'un Théisme qui dépouille l'être suprême de ses plus beaux attributs, et l'homme de ses plus douces espérances, nous avons cru qu'il étoit de notre devoir d'en démontrer la vérité. Après être remontés à son origine dans le paradis terrestre, nous l'avons suivi à travers les siècles sous la loi de nature, sous la loi écrite et sous la loi de grâce ou évangélique, et nous avons fait voir que la foi que nous professons a été la même dans tous les

temps, parce qu'elle a toujours eu pour objet le même Dieu, comme auteur, et le même Christ, comme sauveur du genre humain. Mais il ne suffisoit pas d'établir la vérité de la religion, il falloit en montrer les avantages inappréciables; et c'est ce que nous avons fait par ce seul principe, qu'étant la seule qui donne une base solide à la vertu, elle est par cela même la seule qui puisse assurer notre bonheur dans cette vie et dans l'autre. En effet, qu'on parcoure les fastes de l'histoire, et qu'on examine les différentes religions qui ont couvert ou couvrent encore la face de la terre, en trouvera-t-on quelqu'une dont la morale soit plus proportionnée aux besoins de l'homme et qui l'éclaire mieux sur ses devoirs soit envers Dieu, soit envers la société dont il est membre, soit envers lui-même. Après avoir développé avec soin les principaux points de la morale religieuse, nous en avons montré l'accord avec ce qu'enseigne la droite raison, en choisissant dans les philosophes anciens et modernes les morceaux les plus propres à diriger dans la conduite de la vie. Cette partie de notre travail ne sera pas la moins intéressante soit par la variété qui y règne, soit par la beauté des extraits.

La *littérature générale et particulière* est l'objet du second volume. Après des notions claires et précises sur les *langues* en général, et sur la *langue Françoise* en particulier ; sur le *goût* que nous considérons dans tous ses rapports et dans toutes ses variations ; sur le *génie*, le *talent*, et *l'esprit* dont nous donnons le vrai caractère ; sur le *style* dont nous développons les qualités, les différences et les défauts ; sur le *beau* que nous examinons dans le génie, dans la vertu, dans la nature, dans les arts qui imitent et dans ceux qui n'imitent pas ; enfin sur les *tropes* et les *figures*, nous traçons l'histoire générale de la poésie, et nous la suivons chez tous les peuples qui l'ont cultivée. Cet examen intéressant et rapide nous conduit à l'histoire particulière de chaque genre, ce qui nous donne l'occasion d'en indiquer le vrai caractère, et de faire connoître les grands hommes qui s'y sont distingués. Dans cette histoire des genres de poésie, nous nous sommes réglés sur leur importance, et d'après ce plan la première place étoit due à la *Poésie Lyrique*, qu'ont successivement suivie l'*Epopée*, la *Tragédie*, la *Comédie*, l'*Opéra*, le *Poëme Didactique*, la *Poésie Pastorale*, l'*Elégie*, la *Fable*, la *Satire*, l'*Epigramme* et l'*Inscription*. A la poésie succède l'éloquence, et nous suivons en cela l'ordre de la nature, puisque chez tous les peuples les poëtes ont été les premiers écrivains. Après des idées générales sur la distinction inutile de l'éloquence en trois genres, et sur les trois sortes de composition oratoire, nous traitons de l'*invention* qui est la partie la plus essentielle du *Discours*. Ensuite entrant dans le détail, nous parlons de l'*exorde*, de la *narration*, du *pathétique*, des *preuves*, de la *véhémence*, des *images*, et de la *péroraison* : ce qui nous conduit à l'éloquence de la chaire, et à ses deux genres, l'*oraison funèbre* et le *Sermon*. Mais la poésie et l'éloquence n'étoient pas les seuls objets qui dussent nous occuper. L'histoire, par son importance, méritoit toute notre attention. Nous en avons traité avec soin, et nous avons terminé ce que nous avions à en dire par une suite de portraits de personnages fameux ou dans l'histoire des peuples ou dans celle des arts. Ce volume renferme un cours complet de littérature.

Après avoir développé dans le second volume, les principes de la vraie éloquence, il falloit en mettre les plus parfaits modèles sous les yeux du lecteur; et c'est ce que nous avons fait dans le troisième. Démosthène, Cicéron, Tite-Live, Salluste, Tacite, Quinte-Curce, Pline le Jeune, et Saint-Chrysostôme parmi les anciens, et Pascal, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Massillon, Fénélon, etc. parmi les modernes nous en ont fourni d'une beauté achevée, et tels que ce ne sera qu'en s'efforçant de les égaler, qu'on pourra espérer de se placer parmi les grands orateurs. A ces modèles nous en avons joint quelques-uns pris dans les livres saints. Nous offrons ensuite à la curiosité du lecteur 83 tableaux qui

ont, chacun dans leur genre, le degré d'éloquence et de beauté qui leur convient, et nous passons à la philosophie, non à celle qui se perd dans de vaines abstractions, mais à celle qui nous conduit par la contemplation des merveilles de l'univers à la connoissance de son auteur. Après trois vues générales sur la nature, nous parlons des plantes, des insectes, des poissons, des oiseaux, des quadrupèdes et nous finissons par l'homme dont nous développons les principales qualités, et que nous suivons dans son état de pure nature, et dans son état de civilisation, ce qui nous conduit aux différentes formes de gouvernement, dont nous faisons connoître les principes et les causes de corruption. Nous terminons enfin ce volume par différens morceaux sur les tristes effets d'une liberté mal entendue, et de l'anarchie qui en est la suite, sur la nécessité du frein des lois, et de l'inappréciable trésor des mœurs dont l'intégrité ou la corruption a été dans tous les temps la cause de la prospérité ou de la chute des états.

Le quatrième volume est une continuation du troisième : il est destiné à offrir des modèles dans tous les autres genres. Nous commençons par y donner les mœurs des nations anciennes et modernes, d'où nous passons à différens caractères qu'on rencontre dans la société, ce qui conduit naturellement à une suite de scènes dramatiques. Dans un ouvrage de cette nature, il étoit essentiel de former au style épistolaire : nous en avons donné des modèles en tout genre. Aux lettres succèdent les fables, les contes et des anecdotes piquantes que suivent les pensées détachées de différens auteurs. Nous terminons enfin ce volume par quelques-uns des synonymes les plus utiles et les plus intéressans de l'Abbé Girard. Nous ne dirons rien sur le choix des différens morceaux qui composent ce quatrième volume ; il ne nous appartient pas de le juger, mais nous espérons qu'il obtiendra les suffrages du public.

Les deux volumes suivans renferment la poésie : nous les avons fait précéder d'un discours sur la versification Françoise, objet important dont la connoissance est absolument nécessaire pour bien juger de nos vers. Quant au recueil, nous ne croyons pas qu'il en existe dans la langue Françoise de meilleur ni de plus varié. C'est une vaste galerie de tableaux tous excellens dans leur genre. Nous avons été fâchés que l'épicurisme qui fait le fonds des pièces érotiques nous ait empêchés d'en insérer un grand nombre ; mais le respect que nous devons aux mœurs nous a fait rejeter toutes celles qui pouvoient les blesser, quelles qu'en soient d'ailleurs la finesse, les grâces et la délicatesse. Néanmoins, malgré toute notre attention, et les retranchemens que nous avons faits, nous craignons que quelques personnes ne trouvent que nous n'avons pas été assez difficiles, mais nous leur observerons que comme il ne nous étoit pas possible d'exclure totalement ce genre, elles doivent nous savoir quelque gré de n'avoir rien inséré qui blesse les mœurs, en ne recueillant que des pièces qui ne sont qu'un jeu d'esprit, une saillie de gaieté passagère, ou de ces formules de galanterie qui tiennent aux mœurs Françoises. Platon avoit sans doute raison de vouloir exclure les poëtes de sa république : mais puisque, malgré ce sage conseil, ils se sont maintenus dans tous les états, et qu'on les y a fait même servir à l'éducation de la jeunesse, il faut bien user d'indulgence à leur égard, et ne pas les traiter plus sévèrement que n'ont fait nos ancêtres.

Tel est le plan que nous avons suivi, parce que nous avons cru qu'il étoit le plus propre à donner de la littérature Françoise l'idée la plus juste et la plus étendue : mais comme les bornes qui nous étoient prescrites, ne nous ont pas permis de puiser dans tous les ouvrages d'un auteur, nous y avons suppléé par des notices raisonnées, dans lesquelles nous faisons connoître ces ouvrages et les jugemens qu'on en a portés, non dans le temps où ils ont paru, mais dans celui où les opinions ont été dégagées de tout esprit de parti. Ainsi ce n'est pas la prévention, mais l'impartialité qui les a dictés.

Malgré l'attention que nous avons donnée à l'ensemble et aux moindres détail de ce choix, nous sommes bien éloignés de nous flatter d'obtenir tous les suffrages. Il est impossible de plaire à tout le monde. " Il n'y a point, dit La " Bruyère, d'ouvrage si accompli, qui ne fondît tout entier au milieu de la " critique, si son auteur vouloit en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun " l'endroit qui leur plaît le moins.

" C'est une expérience faite que s'il se trouve dix personnes qui effacent " d'un livre une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un pareil " nombre qui les réclame ; ceux-ci s'écrient, pourquoi supprimer cette pensée? " elle est neuve, elle est belle, elle est admirable ; et ceux-là affirment au con- " traire, ou qu'ils auroient négligé cette pensée, ou qu'ils lui auroient donné " un autre tour. Il y a dans votre ouvrage, disent les uns, un terme qui est " rencontré, et qui peint la chose au naturel ; il y a un mot, disent les autres, " qui est hasardé, et qui d'ailleurs ne signifie pas assez ce que vous voulez " peut-être faire entendre ; et c'est du même mot que tous ces gens s'ex- " priment ainsi ; et tous sont connoisseurs et passent pour tels. Quel autre " parti pour un auteur, que d'oser pour lors être de l'avis de ceux qui l'ap- " prouvent."

N. B. Si parmi les 1105 nouveaux articles qu'on trouvera dans cette seconde édition, il y en a quelques-uns qui déplaisent à des personnes d'une opinion différente de celle qu'on a en Angleterre, et dans tous les pays où l'on jouit de la vraie liberté, M. de Lévizac croit qu'il est de son devoir de prévenir le public, que M. Moysant ayant quitté l'Angleterre trois mois avant qu'on ait commencé l'impression de cet ouvrage, n'a eu aucune part à l'insertion qui en a été faite, et qu'on ne peut sans injustice la lui attribuer. M. de Lévizac se croit encore obligé de prévenir que M. Moysant n'est pas le rédacteur des notices des écrivains dont on a donné des extraits, et qu'ainsi on auroit tort de lui reprocher des jugemens et des réflexions qui déplairont au même parti.

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ÉCRIVAINS FRANCOIS,

EN PROSE.

LIVRE PREMIER.

RELIGION ET MORALE.

§ 1. *Existence de Dieu.*

IL y a une première puissance qui a formé le ciel et la terre; lumière infinie et immuable, elle se donne à tous sans se partager; vérité souveraine et universelle, elle éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. Celui qui n'a pas vu cette lumière pure est aveugle comme un aveugle né: il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année; il croit être sage et il est insensé; il croit tout voir et il ne voit rien; il meurt n'ayant jamais rien vu; tout au plus il aperçoit de sombres et fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînés par les plaisirs des sens et par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle; c'est elle qui nous inspire quand nous pensons bien; c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie. Elle est comme un vaste océan de lumière: nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, et qui y retournent pour s'y perdre.

Fénélon. Télémaque.

§ 2. *Continuation du même Sujet.*

Grand Dieu, souverain maître de l'univers, quel lieu de la terre pourrois-je parcourir, où je ne trouve partout sur mes pas les marques sensibles de votre présence, et de quoi admirer la grandeur et la magnificence de votre saint nom? Si des peuples sauvages ont pu laisser effacer l'idée que vous en aviez gravée dans leur âme, toutes les créatures qu'ils ont sous les yeux, le portent écrit en caractères si ineffaçables et si éclatans, qu'ils sont inexcusables de ne pas vous y reconnoître. L'impie lui-même a beau se vanter qu'il ne vous connoît pas, et qu'il ne retrouve en lui-même aucune notion de votre essence infinie; c'est qu'il vous cherche dans son cœur dépravé, et dans ses passions, Dieu très-

saint, plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il vous retrouvera partout; toute la terre lui annoncera son Dieu; il verra les traces de votre sagesse, imprimées sur toutes les créatures; et son cœur corrompu se trouvera seul dans l'univers, qui n'annonce et ne reconnoisse pas l'auteur de son être.

Qu'est-il besoin, en effet, mon Dieu, de vaines recherches et de spéculations pénibles pour connoître ce que vous êtes? Je n'ai qu'à lever les yeux en haut; je vois l'immensité des cieux, qui sont l'ouvrage de vos mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence, grand Dieu! Qui a dit au soleil: Sortez du néant, et présidez au jour; et à la lune: Paroissez, et soyez le flambeau de la nuit? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? Eh, quel autre que vous, souverain créateur de l'univers, pourroit les avoir opérées? Seroient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? Et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas, une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, et par qui tout a été fait? *Massillon, Ps. viii.*

§ 3. *Continuation du même Sujet.*

Que les impies, qui se piquent de supériorité d'esprit et de raison, sont méprisables, ô mon Dieu! de ne pas reconnoître votre gloire, votre grandeur et votre sagesse dans la structure magnifique des cieux et des astres suspendus sur nos têtes! Ils sont frappés de la gloire des princes et des conquérans qui subjuguent les peuples et fondent des empires; et ils ne sentent pas la toute-puissance de votre main, qui seule a pu jeter les fondemens de l'univers. Ils admirent l'industrie et l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des palais superbes que le vent va dégrader et détruire, et ils font honneur au hasard de la magnificence des cieux; et ils ne veulent pas vous reconnoître dans l'harmonie si constante et si régulière de cet ouvrage immense et superbe, que la révolution des temps et des années a toujours respecté, et respectera jusqu'à la fin. N'est-ce pas assez vous manifester à eux, que de leur montrer tous les jours ces ouvrages admirables de vos mains? Les hommes de tous les siècles et de toutes les nations, instruits par la seule nature, y ont reconnu votre divinité et votre puissance; et l'impie aime mieux démentir tout le genre humain, taxer de crédulité le sentiment universel, et ses premières lumières nées avec lui, de préjugés de l'enfance, que se départir d'une opinion monstrueuse et incompréhensible, à laquelle ses crimes seuls, ces enfans de ténèbres, ont forcé sa raison d'acquiescer, et que ses crimes seuls ont pu rendre vraisemblable.

Si le Seigneur n'avoit montré qu'une fois aux hommes le spectacle magnifique des astres et des cieux, l'impie pourroit y soupçonner du prestige; il pourroit peut-être se persuader que ce sont là de ces jeux du hasard et de la nature, de ces phénomènes passagers qui doivent leur naissance à un concours fortuit de la matière, et qui formés d'eux-mêmes et sans le secours d'aucun être intelligent, nous dispensent de chercher les raisons et les motifs de leur formation et de leur usage. Mais, ô mon Dieu! ce grand spectacle s'offre à nos yeux depuis l'origine des siècles: la succession des jours et des nuits n'a jamais été interrompue, et a toujours eu un cours égal et majestueux, depuis que vous l'avez établie pour la décoration de l'univers et l'utilité des hommes. Le premier jour qui éclaira le monde, publia votre grandeur par la magnificence de ce corps immense de lumière, qui commença à y présider; et il transmit avec son éclat à tous les jours qui devoient suivre, ce langage muet, mais frappant, qui annonce aux hommes la puissance de votre nom et de votre gloire. Les astres qui présidèrent à la première nuit, ont reparu et présidé depuis à toutes les autres, et font passer sans cesse avec eux, par la régularité perpétuelle de leurs mouvemens, la connoissance de la sagesse et de la majesté de l'ouvrier souverain qui les a tirés du néant.

Oui, Seigneur, les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent

le langage des cieux, dont la magnificence publie votre gloire. Vous les avez établis sur nos têtes comme des hérauts célestes, qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers la grandeur du roi immortel des siècles: leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations ; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitans. *Massillon, Ps. xviii.*

§ 4. *Continuation du même Sujet.*

Il est un Dieu. Les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent ; l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour ; l'oiseau le chante dans le feuillage ; la foudre fait éclater sa puissance, et l'océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre ? La nature est-elle si loin de lui, qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard ? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait.

On pourroit dire que l'homme est *la pensée manifestée de Dieu*, et que l'univers est *son imagination rendue sensible*. Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme une preuve d'une intelligence supérieure, auroient dû faire remarquer une chose qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles ; c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont permanens en réalité. La scène qui s'efface pour nous, se colore pour un autre peuple ; ce n'est pas le spectacle, ce n'est que le spectateur, qui change. Ainsi Dieu a su rendre, dans son ouvrage, la durée *absolue* et la durée *progressive* : la première est placée dans le *temps* ; la seconde dans l'*étendue* : par celle-là les grâces de l'univers sont unes, infinies, toujours les mêmes ; par celle-ci, elles sont multiples, finies et renouvelées : sans l'une, il n'y eût point eu de grandeur dans la création ; sans l'autre, il y eût eu monotonie.

Ici le temps se montre à nous sous un rapport très-nouveau ; la moindre de ses fractions devient un *tout complet*, qui comprend tout, et dans lequel toutes choses se modifient, depuis la mort d'un insecte jusqu'à la naissance d'un monde : chaque minute est en soi une petite éternité. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidens de la nature. Supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour, et toutes les saisons, un matin de printemps et d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons, vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. N'est-il pas bien prodigieux que tandis que vous admirez ce soleil, qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore ? Par quelle inconcevable magie, ce vieil astre qui s'endort fatigué et brûlant dans la poudre du soir, est-il en ce moment même ce jeune astre qui s'éveille humide de rosée, dans les voiles blanchissans de l'aube ? A chaque moment de la journée le soleil se lève, brille à son zénith et se couche sur le monde ; ou plutôt nos sens nous abusent, et il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrai. Tout se réduit à un point fixe, d'où le flambeau du jour fait éclater à la fois trois lumières en une seule substance. Cette triple splendeur est peut-être ce que la nature à de plus beau ; car en nous donnant l'idée de la perpétuelle magnificence et de la toute-présence de Dieu, elle nous fait aussi concevoir une image de sa trinité glorieuse.

Conçoit-on ce que seroit une scène de la nature, si elle étoit abandonnée au mouvement de la matière ? Les nuages obéissant aux lois de la pesanteur, tomberoient perpendiculairement sur la terre, ou monteroient en pyramide dans les airs ; l'instant d'après l'atmosphère seroit trop épaisse ou trop raréfiée pour les organes de la respiration. La lune trop près ou trop loin de nous, tour à tour seroit invisible, tour à tour se montreroit sanglante, couverte de taches énormes, ou remplissant seule de son orbe démesuré tout le dôme céleste. Tout à coup un signe d'été seroit atteint par un signe d'hiver ; le bouvier conduiroit les pléïades, et le lion rugiroit dans le verseau. Là, des astres passeroient avec la rapidité de l'éclair ; ici, ils sembleroient morts et immobiles. Quelquefois

ils se presseroient en groupes, comme dans la voie lactée, puis disparoissant tous ensemble, ils laisseroient apercevoir les abîmes de l'éternité.

Mais de pareils spectacles n'épouvanteront point les hommes, avant le jour où Dieu lâchant les rênes de l'univers n'aura besoin pour le détruire, que de l'abandonner.

M. de Châteaubriand. Génie du Christianisme.

§ 5. *Démonstration de l'Existence de Dieu.*

1. *Les Preuves métaphysiques de l'Existence de Dieu ne sont pas à la portée de tout le Monde.*

Je ne puis ouvrir les yeux, sans admirer l'art qui éclate dans toute la nature. Le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout.

Que les hommes accoutumés à méditer les vérités abstraites, et à remonter aux premiers principes, connoissent la divinité par son idée: c'est un chemin sûr pour arriver à la source de toute vérité. Mais plus ce chemin est droit, plus il est rude et inaccessible au commun des hommes qui dépendent de leur imagination.

C'est une démonstration si simple, qu'elle échappe par sa simplicité aux esprits incapables des opérations purement intellectuelles. Plus cette voie de trouver le premier être est parfaite, moins il y a d'esprits capables de la suivre.

2. *Les Preuves morales de l'Existence de Dieu sont à la portée de tout le Monde.*

Mais il y a une autre voie moins parfaite, et qui est proportionnée aux hommes les plus médiocres. Les hommes les moins exercés au raisonnement, et les plus attachés aux préjugés sensibles, peuvent d'un seul regard découvrir celui qui se peint dans tous ses ouvrages. La sagesse et la puissance qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait, se font voir comme dans un miroir à ceux qui ne le peuvent contempler dans sa propre idée. C'est une philosophie sensible et populaire, dont tout homme sans passions et sans préjugés est capable.

3. *Pourquoi si peu de Personnes font attention aux Preuves que la Nature fournit de l'Existence de Dieu.*

Si un grand nombre d'hommes d'un esprit subtil et pénétrant, n'ont jamais trouvé Dieu par ce coup d'œil jeté sur toute la nature, il ne faut pas s'en étonner. Les passions qui les ont agités, leur ont donné des distractions continuelles; ou bien les faux préjugés, qui naissent des passions, ont fermé leurs yeux à ce grand spectacle. Un homme passionné pour une grande affaire, qui emporteroit toute l'application de son esprit, passeroit plusieurs jours dans une chambre en négociation pour ses intérêts, sans regarder ni les proportions de la chambre, ni les ornemens de la cheminée, ni les tableaux qui seroient autour de lui. Tous ces objets seroient sans cesse devant ses yeux, et aucun d'eux ne feroit impression sur lui. Ainsi vivent les hommes. Tout leur présente Dieu, et ils ne le voient nulle part. *Il étoit dans le monde, et le monde a été fait par lui: et cependant ce monde ne l'a point connu.* Ils passent leur vie sans avoir aperçu cette représentation si sensible de la divinité: tant *la fascination du monde obscurcit leurs yeux.* Souvent même ils ne veulent pas les ouvrir, et ils affectent de les tenir fermés, de peur de trouver celui qu'ils ne cherchent pas. Enfin, ce qui devroit le plus servir à leur ouvrir les yeux, ne sert qu'à les leur fermer davantage, je veux dire la constance et la régularité des mouvemens que la suprême sagesse a mis dans l'univers. Saint Augustin dit que ces merveilles se sont *avilies par leur répétition continuelle.* Cicéron parle précisément de même. "A force de voir tous les jours les "mêmes choses, l'esprit s'y accoutume, "aussi bien que les yeux. Il n'admire, "ni n'ose se mettre en aucune manière "en peine de chercher la cause des effets "qu'il voit toujours arriver de la même "sorte: comme si c'étoit la nouveauté, "et non pas la grandeur de la chose "même qui dût nous porter à faire cette "recherche."

4. *Toute la Nature montre l'Existence de son Auteur.*

Mais enfin toute la nature montre l'art infini de son auteur. Quand je parle d'un art, je veux dire un assemblage de moyens choisis tout exprès pour parvenir à une fin précise. C'est un ordre, un arrangement, une industrie, un dessein suivi. Le hasard est tout au contraire une cause aveugle et nécessaire, qui ne

prépare, qui n'arrange, qui ne choisit rien, et qui n'a ni volonté, ni intelligence. Or je soutiens que l'univers porte le caractère d'une cause infiniment puissante et industrieuse. Je soutiens que le hasard, c'est-à-dire le concours aveugle et fortuit des causes nécessaires et privées de raison, ne peut avoir formé ce tout. C'est ici qu'il est bon de rappeler les célèbres comparaisons des anciens.

5. *Belles Comparaisons qui prouvent que la Nature montre l'Existence de son Auteur. Première Comparaison de l'Iliade d'Homère.*

Qui croira que l'Iliade d'Homère, ce poëme si parfait, n'ait jamais été composée par un effort du génie d'un grand poëte, et que les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion, un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait rassemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire dans des vers pleins d'harmonie et de variété, tant de grands événemens; pour les placer, et pour les lier si bien tous ensemble; pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus touchant; enfin pour faire parler chaque personne selon son caractère, d'une manière si naïve et si passionnée? Qu'on raisonne, et qu'on subtilise tant qu'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé, que l'Iliade n'ait point d'autre auteur que le hasard. Cicéron en disoit autant des Annales d'Ennius; et il ajoutoit que le hasard ne feroit jamais un seul vers, bien loin de faire tout un poëme. Pourquoi donc cet homme sensé croiroit-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'Iliade, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poëme? Mais passons à une autre comparaison, qui est de Saint Grégoire de Nazianze.

6. *Seconde Comparaison, tirée du Son des Instrumens.*

Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que le hasard, sans aucune main d'homme, pût avoir formé cet instrument! Dirions-nous que les cordes d'un violon seroient venues d'elles-mêmes se ranger, et s'étendre sur un bois, dont les pièces se seroient collées ensemble, pour former une cavité, avec des ouvertures régulières? Soutiendrions-nous que l'archet formé sans art, seroit poussé par le vent, pour toucher chaque corde si diversement, et avec tant de justesse? Quel esprit raisonnable pourroit douter sérieusement, si une main d'homme toucheroit cet instrument avec tant d'harmonie! Ne s'écrieroit-il pas qu'une main savante le toucheroit? Ne nous lassons point de faire sentir la même vérité.

7. *Troisième Comparaison, tirée d'une Statue.*

Qui trouveroit dans une île déserte et inconnue à tous les hommes, une belle statue de marbre, diroit aussitôt: sans doute il y a eu ici autrefois des hommes; je reconnois la main d'un habile sculpteur; j'admire avec quelle délicatesse il a su proportionner tous les membres de ce corps, pour leur donner tant de beauté, de grâce, de majesté, de vie, de tendresse, de mouvement et d'action.

Que répondroit un homme, si quelqu'un s'avisoit de lui dire: non, un sculpteur ne fit jamais cette statue. Elle est faite, il est vrai, selon le goût le plus exquis, et dans les règles de la perfection: mais c'est le hasard tout seul qui l'a faite. Parmi tant de morceaux de marbre, il y en a eu un qui s'est formé ainsi de lui-même; les pluies et les vents l'ont détaché de la montagne; un orage très-violent l'a jeté tout droit sur ce piédestal, qui s'étoit préparé de lui-même dans cette place. C'est un Apollon parfait comme celui du Belvédère, C'est une Vénus qui égale celle de Médicis. C'est un Hercule qui ressemble à celui de Farnèse. Vous croiriez, il est vrai, que cette figure marche, qu'elle pense, et qu'elle va parler: mais elle ne doit rien à l'art; et c'est un coup aveugle du hasard, qui l'a si bien finie et placée.

8. *Quatrième Comparaison, tirée d'un Tableau.*

Si on avoit devant les yeux un beau tableau qui représentât, par exemple, le passage de la Mer Rouge, avec Moïse, à la voix duquel les eaux se fendent et s'élèvent comme deux murs, pour faire passer les Israélites à pied sec au travers

des abimes : on verroit d'un côté cette multitude innombrable de peuple plein de confiance et de joie, levant les mains au ciel ; de l'autre côté, l'on apercevroit Pharaon avec les Egyptiens pleins de trouble et d'effroi, à la vue des vagues qui se rassembleroient pour les engloutir. En vérité, où seroit l'homme qui osât dire qu'une servante barbouillant au hasard cette toile avec un balai, les couleurs se seroient rangées d'elles-mêmes pour former ce vif coloris, ces attitudes si variées, ces airs de têtes si passionnés, cette belle ordonnance de figures en si grand nombre, sans confusion, cet accommodement de draperies, ces distributions de lumières, ces gradations de couleurs, cette exacte perspective, enfin tout ce que le plus beau génie d'un peintre peut rassembler ? Encore s'il n'étoit question que d'un peu d'écume à la bouche d'un cheval, j'avoue, suivant l'histoire qu'on en raconte, et que je suppose sans l'examiner, qu'un coup de pinceau jeté de dépit par le peintre, pourroit une seule fois dans la suite des siècles la bien représenter. Mais au moins le peintre avoit-il déjà choisi avec dessein les couleurs les plus propres à représenter cette écume, pour les préparer au bout du pinceau. Ainsi ce n'est qu'un peu de hasard qui a achevé ce que l'art avoit déjà commencé. De plus, cet ouvrage de l'art et du hasard tout ensemble, n'étoit qu'un peu d'écume, objet confus et propre à faire honneur à un coup de hasard ; objet informe, qui ne demande qu'un peu de couleur blanchâtre échappée au pinceau, sans aucune figure précise, ni aucune correction de dessin. Quelle comparaison de cette écume avec tout un dessin d'histoire suivie, où l'imagination la plus féconde, et le génie le plus hardi, étant soutenus par la science des règles, suffisent à peine pour exécuter ce qui compose un tableau excellent ? Je ne puis me résoudre à quitter ces exemples, sans prier le lecteur de remarquer que les plus sensés ont naturellement une peine extrême à croire que les bêtes n'aient aucune connoissance, et qu'elles soient de pures machines. D'où vient cette répugnance invincible en tant de bons esprits ? C'est qu'ils supposent avec raison que des mouvemens si justes, et d'une si parfaite mécanique, ne peuvent se faire sans aucune industrie, et que la matière seule, sans art, ne peut faire ce qui marque tant de connoissance. On voit par là que la raison la plus droite conclut naturellement que la matière ne peut, ni par les lois simples du mouvement, ni par les coups capricieux du hasard, faire des animaux qui ne soient que de pures machines. Les philosophes même, qui n'attribuent aucune connoissance aux animaux, ne peuvent éviter de reconnoître, que ce qu'ils supposent aveugle et sans art dans ces machines, est plein de sagesse et d'art dans le premier moteur, qui en a fait les ressorts, et qui en a réglé les mouvemens. Ainsi les philosophes les plus opposés reconnoissent également que la matière et le hasard ne peuvent produire sans art tout ce qu'on voit dans les animaux.

9. *Examen particulier de la Nature.*

Après ces comparaisons, sur lesquelles je prie le lecteur de se consulter simplement soi-même, sans raisonner, je crois qu'il est temps d'entrer dans le détail de la nature. Je ne prétends pas la pénétrer toute entière. Qui le pourroit ? Je ne prétends même entrer dans aucune discussion de physique. Ces discussions supposeroient certaines connoissances approfondies, que beaucoup de gens d'esprit n'ont jamais acquises ; et je ne veux leur proposer que le simple coup d'œil de la face de la nature. Je ne veux leur parler que de ce que tout le monde sait, et qui ne demande qu'un peu d'attention tranquille et sérieuse.

10. *De la Structure générale de l'Univers.*

Arrêtons-nous d'abord au grand objet, qui attire nos premiers regards ; je veux dire la structure générale de l'univers. Jetons les yeux sur cette terre qui nous porte. Regardons cette voûte immense des cieux qui nous environnent, et ces astres qui nous éclairent. Un homme qui vit sans réflexion, ne pense qu'aux espaces qui sont auprès de lui, ou qui ont quelque rapport à ses besoins. Il ne regarde la terre que comme le plancher de sa chambre, et le soleil qui l'éclaire pendant le jour, que comme la bougie qui l'éclaire pendant la nuit. Ses pensées se renferment dans le lieu étroit qu'il habite. Au contraire, l'homme accoutumé à faire des réflexions étend ses

regards plus loin, et considère avec curiosité les abîmes presque infinis dont il est environné de toutes parts. Un vaste royaume ne lui paroît alors qu'un petit coin de la terre; la terre elle-même n'est à ses yeux qu'un point dans la masse de l'univers; et il admire de s'y voir placé, sans savoir comment il y a été mis.

11. *De la Terre.*

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile? Qui est-ce qui en a posé les fondemens? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle, les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors. Si elle étoit plus dure, l'homme ne pourroit en ouvrir le sein pour la cultiver. Si elle étoit moins dure, elle ne pourroit le porter; il enfonceroit partout, comme il enfonce dans le sable, ou dans un bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre, que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière, prend toutes les formes les plus diverses; et elle seule donne tour à tour les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux. En une seule année, elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise. Plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée. Elle ne ressent aucune vieillesse; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein. Tout vieillit, excepté elle seule; elle rajeunit chaque année au printemps. Elle ne manque point aux hommes: mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes en négligeant de la cultiver. C'est par leur paresse, par leurs désordres, qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons. Ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérans laissent en friche la terre, pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes: et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée. La terre, si elle étoit bien cultivée, nourriroit cent fois plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs, qui paroît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées, on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux. Auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revêtues de riches moissons. Ici, des coteaux s'élèvent comme un amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles, et d'arbres fruitiers. Là, de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusques dans les nues, et les torrens qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers, qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples. Il n'y a point de terroir si ingrat, qui n'ait quelque propriété. Non-seulement les terres noires et fertiles, mais encore les argileuses et les graveleuses, récompensent l'homme de ses peines. Les marais desséchés deviennent fertiles; les sables ne couvrent d'ordinaire que la surface de la terre; et quand le laboureur a la patience d'enfoncer, il trouve un terroir neuf qui se fertilise, à mesure qu'on le remue et qu'on l'expose aux rayons du soleil.

Il n'y a presque point de terre entièrement ingrate, si l'homme ne se lasse point de la remuer pour l'exposer au soleil, et s'il ne lui demande que ce qu'elle est propre à porter. Au milieu des pierres et des rochers, on trouve d'excellens pâturages; il y a dans leurs cavités des veines, que les rayons du soleil pénètrent, et qui fournissent aux plantes, pour nourrir les troupeaux, des sucs très-savoureux. Les côtes mêmes, qui paroissent les plus stériles et les plus sauvages, offrent souvent des fruits délicieux, ou des remèdes très-salutaires, qui manquent dans les pays les plus fertiles. D'ailleurs, c'est par un effet de la providence divine, que nulle terre ne porte tout ce qui sert à la vie humaine. Car le besoin invite les hommes au com-

merce, pour se donner mutuellement ce qui leur manque ; et ce besoin est le lien naturel de la société entre les nations : autrement tous les peuples du monde seroient réduits à une seule sorte d'habits et d'alimens ; rien ne les inviteroit à se connoître et à s'entrevoir.

12. *Des Plantes.*

Tout ce que la terre produit, se corrompant, rentre dans son sein, et devient le germe d'une nouvelle fécondité. Ainsi elle reprend tout ce qu'elle a donné, pour le rendre encore. Ainsi la corruption des plantes, et les excrémens des animaux qu'elle nourrit, la nourrissent elle-même, et perfectionnent sa fertilité. Ainsi plus elle donne, plus elle reprend ; et elle ne s'épuise jamais, pourvu qu'on sache, dans sa culture, lui rendre ce qu'elle a donné ; tout sort de son sein, tout y rentre, et rien ne s'y perd. Toutes les semences qui y retournent, se multiplient. Confiez à la terre des grains de blé : en se pourrissant ils germent ; et cette mère féconde nous rend avec usure plus d'épis qu'elle n'a reçu de grains. Creusez dans ses entrailles : vous y trouverez la pierre et le marbre pour les plus superbes édifices. Mais qui est-ce qui a renfermé tant de trésors dans son sein, à condition qu'ils se reproduisent sans cesse ? Voyez tant de métaux précieux et utiles, tant de minéraux destinés à la commodité de l'homme.

Admirez les plantes qui naissent de la terre. Elles fournissent des alimens aux sains, et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs vertus sont innombrables. Elles ornent la terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts, qui paroissent aussi anciennes que le monde ? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel. Leurs racines les défendent contre les vents, et vont chercher comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige. La tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air. Les branches distribuent en divers canaux la sève, que les racines avoient réunie dans le tronc. En été, ces rameaux nous protégent de leur ombre, contre les rayons du soleil. En hiver, ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu ; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît, pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits, ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus foible plante, le moindre légume contient en petit volume dans une graine, le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes, et dans les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changemens dans son sein.

13. *De l'Eau.*

Regardons maintenant ce qu'on appelle l'eau. C'est un corps liquide, clair et transparent. D'un côté, il coule, il échappe, il s'enfuit. De l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau étoit un peu plus raréfiée, elle deviendroit une espèce d'air ; toute la face de la terre seroit sèche et stérile. Il n'y auroit que des animaux volatiles : nulle espèce d'animal ne pourroit nager, nul poisson ne pourroit vivre ; il n'y auroit aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaissir l'eau, en subtilisant l'air, et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides ? Si l'eau étoit un peu plus raréfiée, elle ne pourroit plus soutenir ces prodigieux édifices flottans, qu'on nomme vaisseaux. Les corps les moins pesans s'enfonceroient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties, et un degré si précis de mouvement, pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance : et néanmoins si forte pour porter, et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses ? Elle est docile ; l'homme la mène, comme un cavalier mène son cheval, sur la pointe des rênes ; il la distribue comme il lui plaît ; il l'élève sur les montagnes escarpées, et se sert de son

poids pour lui faire faire des chutes, qui la font remonter autant qu'elle est descendue. Mais l'homme, qui mène les eaux avec tant d'empire, est à son tour mené par elles. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer, pour suppléer à ce qui manque dans les arts les plus nécessaires, par la petitesse et par la foiblesse de son corps. Mais ces eaux, qui nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes, et d'y demeurer long-temps suspendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tomboient tout à coup par de grosses colonnes d'eau, rapides comme des torrens, ils submergeroient et détruiroient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeureroit aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distilloit par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes, qu'elles suppléent au défaut de la pluie: et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil et du Gange, l'inondation régulière des fleuves, en certaines saisons, pourvoit à point nommé aux besoins des peuples, pour arroser les terres? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises, pour rendre tous les pays fertiles?

Ainsi l'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides: et celui qui nous a donné ce corps fluide, l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes, où leurs réservoirs sont placés. Elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées. Les rivières serpentent dans les vastes campagnes, pour les mieux arroser. Elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce à toutes les nations. Cet océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est au contraire le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourroient aller par terre d'un bout du monde à l'autre, qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans trace, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses. Les eaux distribuées avec tant d'art, font une circulation dans la terre, comme le sang circule dans le corps humain. Mais, outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a encore le flux et reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si mystérieux. Ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et reporte précisément aux mêmes lieux, à certaines heures. Qui est-ce qui la fait se retirer, et puis revenir sur ses pas, avec tant de régularité? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide, déconcerteroit toute la nature. Un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent, inonderoit des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans des corps immenses? Qui est-ce qui a su éviter le trop, et le trop peu? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile, qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant: là, vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues? Mais ces eaux si coulantes deviennent tout à coup pendant l'hiver dures comme des rochers. Les sommets des hautes montagnes ont même, en tout temps, des glaces et des neiges, qui sont les sources des rivières, et qui, abreuvant les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici, les eaux sont douces, pour désaltérer l'homme: là, elles ont un sel qui assaisonne et rend incorruptible nos alimens. Enfin, si je lève la tête, j'apercois dans les nues qui volent au-dessus de nous, des espèces de mers suspendues, pour arrêter les rayons enflammés du soleil, et pour arroser la terre quand elle est trop sèche. Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eaux? Quelle main prend soin de ne les jamais laisser tomber, que par des pluies modérées?

14. *De l'Air.*

Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à examiner d'autres masses encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air? C'est un corps si pur, si subtil et si transparent, que les rayons des astres, situés dans une distance presque infinie de nous, le percent tout entier, sans peine, et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide nous auroit dérobé le jour, ou ne nous auroit laissé tout au plus qu'une lumière

sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans des abîmes d'air, comme les poissons dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisoit, deviendroit une espèce d'air, qui feroit mourir les poissons : l'air, de son côté, nous ôteroit la respiration s'il devenoit plus épais et plus humide. Alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer. Qui est-ce qui a purifié avec tant de justesse cet air que nous respirons ? S'il étoit plus épais, il nous suffoqueroit ; comme s'il étoit plus subtil, il n'auroit pas cette douceur, qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme. Nous éprouverions partout, ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons. Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide ? Celles de la mer n'en sont que les suites. De quel trésor sont tirés les vents qui purifient l'air qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel ? Sur les ailes de ces vents, volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers, dans des saisons précises. Ils durent un temps réglé, et il leur en succède d'autres, comme tout exprès, pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patiens, et aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

15. *Du Feu.*

Voyez-vous ce feu qui paroît allumé dans les astres, et qui répand partout sa lumière ? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles ? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux ; et il y attend à éclater, jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer, et l'attacher à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux, et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu de soleil, quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences. Elle est comme l'âme de tout ce qui vit ; elle consume tout ce qui est impur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop foibles. Il enlève tout à coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré ? Il réchauffe l'homme, il cuit les alimens. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'étoit un trésor céleste, que l'homme avoit dérobé aux dieux.

16. *Du Ciel.*

Il est temps d'élever nos yeux vers le ciel. Quelle puissance a construit au-dessus de nos têtes une si vaste et si superbe voûte ? Quelle étonnante variété d'admirables objets ! C'est pour nous donner un beau spectacle, qu'une main toute-puissante a mis devant nos yeux de si grands et de si éclatans objets. C'est pour nous faire admirer le ciel, dit Cicéron, que Dieu a fait l'homme autrement que le reste des animaux. Il est droit, et lève la tête, pour être occupé de ce qui est au-dessus de lui. Tantôt nous voyons un azur sombre, où les feux les plus purs étincellent. Tantôt nous voyons dans un ciel tempéré, les plus douces couleurs, avec des nuances que la peinture ne peut imiter. Tantôt nous voyons des nuages de toutes les figures et de toutes les couleurs les plus vives, qui changent à chaque moment cette décoration, par les plus beaux accidens de lumière. La succession régulière des jours et des nuits, que fait-elle entendre ? Le soleil ne manque jamais, depuis tant de siècles, à servir les hommes, qui ne peuvent se passer de lui. L'aurore, depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour. Elle le commence à point nommé, au moment et au lieu réglé. Le soleil, dit l'écriture, sait où il doit se coucher chaque jour. Par là il éclaire tour à tour les deux côtés du monde, et visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le temps de la société et du travail : la nuit, enveloppant de ses ombres la terre, finit tour à tour toutes les fatigues, et adoucit toutes les peines. Elle suspend, elle calme tout ; elle répand le silence et le sommeil. En délassant les corps, elle renouvelle les

esprits. Bientôt le jour revient, pour rappeler l'homme au travail, et pour ranimer toute la nature.

17. *Du Soleil.*

Mais outre le cours si constant, qui forme les jours et les nuits, le soleil nous en montre un autre, par lequel il s'approche pendant six mois d'un pôle, et au bout de six mois, revient avec la même diligence sur ses pas, pour visiter l'autre. Ce bel ordre fait qu'un seul soleil suffit à toute la terre. S'il étoit plus grand dans la même distance, il embraseroit tout le monde; la terre s'en iroit en poudre. Si dans la même distance il étoit moins grand, la terre seroit toute glacée et inhabitable. Si dans la même grandeur il étoit plus voisin de nous, il nous enflammeroit. Si dans la même grandeur, il étoit plus éloigné de nous, nous ne pourrions subsister dans le globe terrestre, faute de chaleur. Quel compas, dont le tour embrasse le ciel et la terre, a pris des mesures si justes? Cet astre ne fait pas moins de bien à la partie dont il s'éloigne, pour la tempérer, qu'à celle dont il s'approche, pour la favoriser de ses rayons. Ses regards bienfaisans fertilisent tout ce qu'il voit. Ce changement fait celui des saisons, dont la variété est si agréable. Le printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs, et promet les fruits. L'été donne les riches moissons. L'automne répand les fruits promis par le printemps. L'hiver, qui est une espèce de nuit, où l'homme se délasse, ne concentre tous les trésors de la terre, qu'afin que le printemps suivant les déploie avec toutes les grâces de la nouveauté. Ainsi la nature, diversement parée, donne tour à tour tant de beaux spectacles, qu'elle ne laisse jamais à l'homme le temps de se dégoûter de ce qu'il possède

Mais comment est-ce que le cours du soleil peut être si régulier? Il paroît que cet astre n'est qu'un globe de flamme très-subtile, et par conséquent très-fluide. Qui est-ce qui tient cette flamme, si mobile et si impétueuse, dans les bornes précises d'un globe parfait? Quelle main conduit cette flamme dans un chemin si droit, sans qu'elle s'échappe jamais d'aucun côté? Cette flamme ne tient à rien; et il n'y a aucun corps qui pût ni la guider, ni la tenir assujettie. Elle consumeroit bientôt tout corps qui la tiendroit renfermée dans son enceinte. Où va-t-elle? Qui lui a appris à tourner sans cesse et si régulièrement dans des espaces où rien ne la gêne? Ne circule-t-elle pas autour de nous, tout exprès pour nous servir? Que si cette flamme ne tourne pas, et si au contraire c'est nous qui tournons autour d'elle, je demande d'où vient qu'elle est si bien placée dans le centre de l'univers, pour être comme le foyer, ou le cœur de toute la nature? Je demande d'où vient que ce globe d'une matière si subtile, ne s'échappe jamais d'aucun côté, dans ces espaces immenses qui l'environnent, et où tous les corps, qui sont fluides, semblent devoir céder à l'impétuosité de cette flamme?

Enfin je demande d'où vient que le globe de la terre, qui est si dure, tourne si régulièrement autour de cet astre, dans des espaces où nul corps solide ne le tient assujetti, pour régler son cours? Qu'on cherche, tant qu'on voudra, dans la physique, les raisons les plus ingénieuses pour expliquer ce fait: toutes ces raisons (supposé même qu'elles soient vraies) se tourneront en preuves de la divinité. Plus ce ressort, qui conduit la machine de l'univers, est juste, simple, constant, assuré, et fécond en effets utiles; plus il faut qu'une main très-puissante et très-industrieuse, ait su choisir ce ressort, le plus parfait de tous.

18. *Des Astres.*

Mais regardons encore une fois ces voûtes immenses, où brillent les astres, et qui couvrent nos têtes. Si ce sont des voûtes solides, qui en est l'architecte? Qui est-ce qui a attaché tant de grands corps lumineux, à certains endroits de ces voûtes, de distance en distance? Qui est-ce qui fait tourner ces voûtes si régulièrement autour de nous? Si au contraire les cieux ne sont que des espaces immenses remplis de corps fluides, comme l'air qui nous environne: d'où vient que tant de corps solides y flottent, sans s'enfoncer jamais, et sans se rapprocher jamais les uns des autres? Depuis tant de siècles, que nous avons des observations astronomiques, on est encore à découvrir le moindre dérangement dans les cieux. Un corps fluide donne-t-il un arrangement si constant et si régulier aux corps, qui nagent circulairement dans son enceinte? Mais que signifie cette

multitude presque innombrable d'étoiles? La profusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage, fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance. Il en a semé les cieux, comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries sur un habit. Que quelqu'un dise, tant qu'il lui plaira, que ce sont autant de mondes, semblables à la terre que nous habitons; je le suppose pour un moment. Combien doit être puissant et sage, celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent les rivages des mers; et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errans, comme un berger conduit un troupeau! Si au contraire ce sont seulement des flambeaux allumés, pour luire à nos yeux, dans ce petit globe qu'on nomme la terre: quelle puissance, que rien ne lasse, et à qui rien ne coûte! Quelle profusion, pour donner à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant!

Mais parmi ces astres, j'aperçois la lune, qui semble partager, avec le soleil, le soin de nous éclairer. Elle se montre à point nommé, avec toutes les étoiles, quand le soleil est obligé d'aller ramener le jour dans l'autre hémisphère. Ainsi la nuit même, malgré ses ténèbres, a une lumière, sombre à la vérité, mais douce et utile. Cette lumière est empruntée du soleil, quoique absent. Ainsi tout est ménagé dans l'univers avec un si bel art, qu'un globe voisin de la terre, et aussi ténébreux qu'elle par lui-même, sert néanmoins à lui renvoyer par réflexion les rayons qu'il reçoit du soleil; et que ce soleil éclaire, par la lune, les peuples qui ne peuvent le voir, pendant qu'il doit en éclairer d'autres.

Le mouvement des astres, dira-t-on, est réglé par des lois immuables. Je suppose le fait. Mais c'est ce fait même, qui prouve ce que je veux établir. Qui est-ce qui a donné à toute la nature des lois, tout ensemble si constantes et si salutaires; des lois si simples, qu'on est tenté de croire qu'elles s'établissent d'elles-mêmes, et si fécondes en effets utiles, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnoître un art merveilleux? D'où nous vient la conduite de cette machine universelle, qui travaille sans cesse pour nous, sans que nous y pensions? A qui attribuerons-nous l'assemblage de tant de ressorts si profonds et si bien concertés; et de tant de corps, grands et petits, visibles et invisibles, qui conspirent également pour nous servir? Le moindre atome de cette machine, qui viendroit à se déranger, démonteroit toute la nature. Les ressorts d'une montre ne sont point liés avec tant d'industrie et de justesse. Quel est donc ce dessein si étendu, si suivi, si beau, si bienfaisant? La nécessité de ces lois, loin de m'empêcher d'en chercher l'auteur, ne fait qu'augmenter ma curiosité et mon admiration. Il falloit qu'une main, également industrieuse et puissante, mît dans son ouvrage un ordre également simple et fécond, constant et utile. Je ne crains donc pas de dire avec l'écriture, que chaque étoile se hâte d'aller où le Seigneur l'envoie; et que quand il parle, elles répondent avec tremblement: nous voici. *Ecce adsumus.*

19. *Des Animaux.*

Mais tournons nos regards vers les animaux, encore plus dignes d'admiration que les cieux et les astres. Il y en a des espèces innombrables. Les uns n'ont que deux pieds, d'autres en ont quatre, d'autres en ont un très-grand nombre. Les uns marchent; les autres rampent; d'autres volent, marchent, et nagent tout ensemble. Les ailes des oiseaux, et les nageoires des poissons, sont comme des rames, qui fendent la vague de l'air ou de l'eau, et qui conduisent le corps flottant de l'oiseau, ou du poisson, dont la structure est semblable à celle d'un navire. Mais les ailes des oiseaux ont des plumes avec un duvet, qui s'enfle à l'air, et qui s'appesantiroit dans les eaux. Au contraire, les nageoires des poissons ont des pointes dures et sèches, qui fendent l'eau, sans en être imbibées, et qui ne s'appesantissent point quand on les mouille. Certains oiseaux qui nagent, comme les cygnes, élèvent en haut leurs ailes et tout leur plumage, de peur de le mouiller, et afin qu'il leur serve comme de voiles. Ils ont l'art de tourner ce plumage du côté du vent; et d'aller, comme les vaisseaux, à la bouline, quand le vent ne leur est pas favorable. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, ont aux pattes de grandes peaux, qui s'étendent,

et qui font des raquettes à leurs pieds, pour les empêcher d'enfoncer dans les bords marécageux des rivières.

Parmi ces animaux, les bêtes féroces, telles que les lions, sont celles qui ont les muscles les plus gros aux épaules, aux cuisses et aux jambes : aussi ces animaux sont-ils souples, agiles, nerveux et prompts à s'élancer. Les os de leurs mâchoires sont prodigieux, à proportion du reste de leur corps. Ils ont des dents et des griffes, qui leur servent d'armes terribles, pour déchirer et pour dévorer les autres animaux. Par la même raison, les oiseaux de proie, comme les aigles, ont un bec et des ongles, qui percent tout. Les muscles de leurs ailes sont d'une extrême grandeur, et d'une chair très-dure, afin que leurs ailes aient un mouvement plus fort et plus rapide. Aussi ces animaux, quoique assez pesans, s'élèvent-ils sans peine jusque dans les nues, d'où ils s'élancent, comme la foudre, sur toute proie qui peut les nourrir. D'autres animaux ont des cornes. La plus grande force des uns est dans les reins et dans le cou : d'autres ne peuvent que ruer. Chaque espèce a ses armes offensives et défensives. Leurs chasses sont des espèces de guerres, qu'ils font les uns contre les autres, pour les besoins de la vie. Ils ont aussi leurs règles et leur police. L'un porte, comme la tortue, sa maison dans laquelle il est né : l'autre bâtit la sienne, comme les oiseaux, sur les plus hautes branches des arbres, pour préserver ses petits de l'insulte des animaux qui ne sont point ailés. Il pose même son nid dans les feuillages les plus épais, pour le cacher à ses ennemis. Un autre, comme le castor, va bâtir jusqu'au fond des eaux d'un étang, l'asile qu'il se prépare, et sait élever des digues pour le rendre inaccessible par l'inondation. Un autre, comme la taupe, naît avec un museau si pointu et si aiguisé, qu'il perce en un moment le terrain le plus dur, pour se faire une retraite souterraine. Le renard sait creuser un terrier avec deux issues, pour n'être point surpris, et pour éluder les piéges du chasseur. Les animaux reptiles sont d'une autre fabrique. Ils se plient et replient par les évolutions de leurs muscles ; ils gravissent, ils embrassent, ils serrent, ils accrochent les corps qu'ils rencontrent ; ils se glissent subtilement partout. Leurs organes sont presque indépendans les uns des autres : aussi vivent-ils encore après qu'on les a coupés. Les oiseaux, dit Cicéron, qui ont les jambes longues, ont aussi le cou long à proportion, pour pouvoir abaisser leur bec jusqu'à terre, et y prendre leurs alimens. Le chameau est de même. L'éléphant, dont le cou seroit trop pesant par sa grosseur, s'il étoit aussi long que celui du chameau, a été pourvu d'une trompe, qui est un tissu de nerfs et de muscles, qu'il allonge, qu'il retire, qu'il replie en tous sens, pour saisir les corps, pour les enlever et pour les repousser : aussi les Latins ont-ils appelé cette trompe une main.

Certains animaux paroissent faits pour l'homme. Le chien est né pour le caresser ; pour se dresser comme il lui plaît ; pour lui donner une image agréable de société, d'amitié, de fidélité et de tendresse ; pour garder tout ce qu'on lui confie ; pour prendre à la course beaucoup d'autres bêtes avec ardeur, et pour les laisser ensuite à l'homme, sans en rien retenir. Le cheval et les autres animaux semblables, se trouvent sous la main de l'homme, pour le soulager dans son travail, et pour se charger de mille fardeaux. Ils sont nés pour porter, pour marcher, pour soulager l'homme dans sa foiblesse, et pour obéir à tous ses mouvemens. Les bœufs ont la force et la patience en partage, pour traîner la charrue et pour labourer. Les vaches donnent des ruisseaux de lait. Les moutons ont dans leur toison un superflu, qui n'est pas pour eux, et qui se renouvelle, pour inviter l'homme à les tondre toutes les années. Les chèvres même fournissent un crin long, qui leur est inutile, et dont l'homme fait des étoffes pour se couvrir. Les peaux des animaux fournissent à l'homme les plus belles fourrures, dans les pays les plus éloignés du soleil. Ainsi l'auteur de la nature a vêtu les bêtes selon leur besoin ; et leurs dépouilles servent encore ensuite d'habits aux hommes, pour les réchauffer dans ces climats glacés. Les animaux qui n'ont presque point de poil, ont une peau très-épaisse et très-dure, comme des écailles : d'autres ont des écailles même, qui se couvrent les unes les autres, comme les tuiles d'un toit ; et qui s'entr'ouvrent ou se resserrent, suivant qu'il convient à l'animal de se dilater, ou de se resserrer. Ces peaux et ces écailles servent aux besoins des

hommes. Ainsi dans la nature, non-seulement les plantes, mais encore les animaux, sont faits pour notre usage. Les bêtes farouches même s'apprivoisent, ou du moins craignent l'homme. Si tous les pays étoient peuplés et policés, comme ils devroient l'être, il n'y en auroit point où les bêtes attaquassent les hommes. On ne trouveroit plus d'animaux féroces que dans les forêts reculées, et on les réserveroit pour exercer la hardiesse, la force et l'adresse du genre humain, par un jeu qui représenteroit la guerre, sans qu'on eût jamais besoin de guerre véritable entre les nations. Mais observez que les animaux nuisibles à l'homme sont les moins féconds, et que les plus utiles sont ceux qui se multiplient davantage. On tue incomparablement plus de bœufs et de moutons, qu'on ne tue d'ours et de loups. Il y a néanmoins incomparablement moins d'ours et de loups, que de bœufs et de moutons sur la terre. Remarquez encore, avec Cicéron, que les femelles de chaque espèce ont des mamelles, dont le nombre est proportionné à celui des petits qu'elles portent ordinairement. Plus elles portent de petits, plus la nature leur a fourni de sources de lait pour les allaiter.

Pendant que les moutons font croître leur laine pour nous, les vers à soie nous filent à l'envi de riches étoffes, et se consument pour nous les donner. Ils se font de leur coque une espèce de tombeau, où ils se renferment dans leur propre ouvrage ; et ils renaissent sous une figure étrangère, pour se perpétuer. D'un autre côté, les abeilles vont recueillir avec soin le suc des fleurs odoriférantes, pour en composer leur miel; et elles le rangent avec un ordre, qui nous peut servir de modèle. Beaucoup d'insectes se transforment tantôt en mouches, et tantôt en vers. Si on les trouve inutiles, on doit considérer que ce qui fait partie du grand spectacle de la nature, et qui contribue à sa variété, n'est point sans usage pour les hommes tranquilles et attentifs. Qu'y a-t-il de plus beau et de plus magnifique, que ce grand nombre de républiques d'animaux si bien policées, et dont chaque espèce est d'une construction différente des autres ? Tout montre combien la façon de l'ouvrier surpasse la vile matière qu'il a mise en œuvre. Tout m'étonne, jusqu'aux moindres mouche-rons. Si on les trouve incommodes, on doit remarquer que l'homme a besoin de quelques peines mêlées avec ses commodités. Il s'amolliroit, il s'oublieroit lui-même, s'il n'avoit rien qui modérât ses plaisirs, et qui exerçât sa patience.

20. *Arrangement admirable de tous les Corps qui composent l'Univers.*

Considérons les merveilles qui éclatent également dans les plus grands corps et dans les plus petits. D'un côté, je vois le soleil, tant de milliers de fois plus grand que la terre ; je le vois qui circule dans des espaces, en comparaison desquels il n'est lui-même qu'un atome brillant. Je vois d'autres astres, peut-être encore plus grands que lui, qui roulent dans d'autres espaces, encore plus éloignés de nous. Au-delà de tous ces espaces, qui échappent déjà à toute mesure, j'aperçois encore confusément d'autres astres, qu'on ne peut plus compter, ni distinguer. La terre où je suis, n'est qu'un point, à proportion de ce tout, où l'on ne trouve jamais aucune borne. Ce tout est si bien arrangé, qu'on n'y pourroit déplacer un seul atome, sans déconcerter toute cette immense machine; et il se meut avec un si bel ordre, que ce mouvement même en perpétue la variété et la perfection. Il faut qu'une main, à qui rien ne coûte, ne se lasse point de conduire cet ouvrage depuis tant de siècles, et que ses doigts *se jouent de l'univers*, pour parler comme l'écriture.

21. *Merveilles des infiniment Petits.*

D'un autre côté, l'ouvrage n'est pas moins admirable en petit, qu'en grand. Je ne trouve pas moins en petit, une espèce d'infini, qui m'étonne et qui me surmonte. Trouver dans un ciron, comme dans un éléphant, ou dans une baleine, des membres parfaitement organisés ; y trouver une tête, un corps, des jambes, des pieds, formés comme ceux des plus grands animaux. Il y a, dans chaque partie de ces atomes vivans, des muscles, des nerfs, des veines, des artères, du sang, des esprits, des parties rameuses, et des humeurs ; dans ces humeurs, des gouttes composées elles-mêmes de diverses parties, sans qu'on puisse jamais s'arrêter dans cette composition infinie d'un tout si infini.

Le microscope nous découvre dans chaque objet, comme mille objets qui ont échappé à notre connoissance. Com-

bien y a-t-il dans chaque objet, découvert par le microscope, d'autres objets que le microscope lui-même ne peut découvrir? Que ne verrions-nous pas, si nous pouvions subtiliser toujours de plus en plus les instrumens qui viennent au secours de notre vue trop foible et trop grossière? Mais suppléons par l'imagination, à ce qui nous manque du coté des yeux; et que notre imagination elle-même soit une espèce de microscope, qui nous représente en chaque atome mille mondes nouveaux et invisibles: elle ne pourra pas nous figurer sans cesse de nouvelles découvertes dans les petits corps; elle se lassera; il faudra qu'elle s'arrête, qu'elle succombe, et qu'elle laisse enfin, dans le plus petit organe d'un corps, mille merveilles inconnues.

22. *Prière à Dieu.*

O mon Dieu! si tant d'hommes ne vous découvrent point dans ce beau spectacle, que vous leur donnez de la nature entière: ce n'est pas que vous soyez loin de chacun de nous. Chacun de nous vous touche comme avec la main: mais les sens, et les passions qu'ils excitent, emportent toute l'application de l'esprit. Ainsi, Seigneur, votre lumière luit dans les ténèbres: et les ténebres sont si épaisses, qu'elles ne la comprennent pas. Vous vous montrez partout: et partout les hommes distraits négligent de vous apercevoir. Toute la nature parle de vous, et retentit de votre saint nom: mais elle parle à des sourds, dont la surdité vient de ce qu'ils s'étourdissent toujours eux-mêmes. Vous êtes auprès d'eux, et au-dedans d'eux: mais ils sont fugitifs, et errans hors d'eux-mêmes. Ils vous trouveroient, ô douce lumière! ô éternelle beauté, toujours ancienne, et toujours nouvelle! ô fontaine des chastes délices! ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement! s'ils vous cherchoient au-dedans d'eux-mêmes. Mais les impies ne vous perdent qu'en se perdant. Hélas! vos dons, qui leur montrent la main d'où ils viennent, les amusent jusqu'à les empêcher de la voir. Ils vivent de vous: et ils vivent sans penser à vous; ou plutôt ils meurent auprès de la vie, faute de s'en nourrir. Car quelle mort n'est-ce point de vous ignorer! Ils s'endorment dans votre sein tendre et paternel; et pleins des songes trompeurs qui les agitent pendant leur sommeil, ils ne sentent pas la main puissante qui les porte. Si vous étiez un corps stérile, impuissant et inanimé, tel qu'une fleur qui se flétrit, une rivière qui coule, une maison qui va tomber en ruine, un tableau qui n'est qu'un amas de couleurs, pour frapper l'imagination, ou un métal inutile qui n'a qu'un peu d'éclat; ils vous apercevroient, et vous attribueroient follement la puissance de leur donner quelque plaisir, quoiqu'en effet le plaisir ne puisse venir des choses inanimées, qui ne l'ont pas, et que vous en soyez l'unique source. Si vous n'étiez donc qu'un être grossier, fragile et inanimé; qu'une masse sans vertu; qu'une ombre de l'Etre: votre nature vaine occuperoit leur vanité, vous seriez un objet proportionné à leurs pensées basses et brutales. Mais parce que vous êtes trop au-dedans d'eux-mêmes, où ils ne rentrent jamais, vous leur êtes un Dieu caché. Car ce fond intime d'eux-mêmes, est le lieu le plus éloigné de leur vue, dans l'égarement où ils sont. L'ordre et la beauté que vous répandez sur la face de vos créatures, sont comme un voile qui vous dérobe à leurs yeux malades. Quoi donc! la lumière qui devroit les éclairer, les aveugle; et les rayons du soleil même empêchent qu'ils ne l'aperçoivent. Enfin, parce que vous êtes une vérité trop haute et trop pure, pour passer par les sens grossiers, les hommes, rendus semblables aux bêtes, ne peuvent vous concevoir: comme si l'homme ne connoissoit pas tous les jours la sagesse et la vertu, dont aucun de ses sens néanmoins ne peut lui rendre témoignage; car elles n'ont ni son, ni couleur, ni odeur, ni goût, ni figure, ni aucune qualité sensible. Pourquoi donc, ô mon Dieu! douter plutôt de vous, que de ces autres choses très-réelles et très-manifestes, dont on suppose la vérité certaine, dans toutes les affaires les plus sérieuses de la vie, et lesquelles, aussi bien que vous, échappent à nos foibles sens? O misère! ô nuit affreuse, qui enveloppe les enfans d'Adam! ô monstrueuse stupidité! ô renversement de tout l'homme! L'homme n'a des yeux que pour voir des ombres; et la vérité lui paroît un fantôme. Ce qui n'est rien, est tout pour lui: ce qui est tout, ne lui semble rien. Que vois-je dans toute la nature? Dieu. Dieu partout, et encore Dieu seul. Quand je pense, Seigneur, que tout l'être est en vous, vous épuisez,

et vous engloutissez, ô abîme de vérité! toute ma pensée. Je ne sais ce que je deviens. Tout ce qui n'est point vous, disparoît; et à peine me reste-t-il de quoi me trouver encore moi-même. Qui ne vous voit point, n'a rien vu; qui ne vous goûte point, n'a jamais rien senti. Il est comme s'il n'étoit pas. Sa vie entière n'est qu'un songe. Levez-vous, Seigneur, levez-vous. Qu'à votre face vos ennemis se fondent comme la cire, et s'évanouissent comme la fumée. Malheur à l'âme impie, qui loin de vous est sans Dieu, sans espérance, sans éternelle consolation! Déjà heureuse celle qui vous cherche, qui soupire, et qui a soif de vous! Mais pleinement heureuse celle sur qui rejaillit la lumière de votre face, dont votre main a essuyé les larmes, et dont votre amour a déjà comblé les désirs! Quand sera-ce, Seigneur? O beau jour sans nuage et sans fin, dont vous serez vous-même le soleil, et où vous coulerez au-travers de mon cœur comme un torrent de volupté! A cette douce espérance, mes os tressaillent, et s'écrient: qui est semblable à vous? Mon cœur se fond, et ma chair tombe en défaillance, ô Dieu de mon cœur, et mon éternelle portion!

Fénélon. De l'Existence de Dieu.

§ 6. *Autre Démonstration tirée du Système de l'Univers.*

Voyez, Lucile, ce morceau de terre plus propre et plus orné que les autres terres qui lui sont contiguës; ici, ce sont des compartimens mêlés d'eaux plates et d'eaux jaillissantes; là, des allées en palissade qui n'ont pas de fin et qui vous couvrent des vents du nord; d'un côté, c'est un bois épais qui défend de tous les soleils, et d'un autre, un beau point de vue; plus bas, une Yvette ou un Lignon, qui couloit obscurément entre les saules et les peupliers, est devenu un canal qui est revêtu; ailleurs, de longues et fraîches avenues se perdent dans la campagne, et annoncent la maison qui est entourée d'eaux: vous récrierez-vous, quel jeu du hasard! combien de belles choses se sont rencontrées ensemble inopinément! Non, sans doute, vous direz au contraire, cela est bien imaginé et bien ordonné, il règne ici un bon goût et beaucoup d'intelligence; je parlerai comme vous, et j'ajouterai que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un Nostre va tracer et prendre des alignemens dès le jour même qu'ils sont en place: qu'est-ce pourtant que cette pièce de terre ainsi disposée, et où tout l'art d'un ouvrier habile a été employé pour l'embellir? si même toute la terre n'est qu'un atome suspendu en l'air, et si vous écoutez ce que je vais dire.

Vous êtes placé, ô Lucile! quelque part sur cet atome, il faut donc que vous soyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place; cependant vous avez des yeux qui sont deux points imperceptibles; ne laissez pas de les ouvrir vers le ciel; qui apercevez-vous quelquefois? la lune dans son plein: elle est belle alors et fort lumineuse, quoique sa lumière ne soit que la réflexion de celle du soleil; elle paroît grande comme le soleil; plus grande que les autres planètes, et qu'aucune des étoiles; mais ne vous laissez pas tromper par les dehors: il n'y a rien au ciel de si petit que la lune, sa superficie est treize fois plus petite que celle de la terre, sa solidité quarante-huit fois, et son diamètre de sept cent cinquante lieues n'est que le quart de celui de la terre: aussi est-il vrai qu'il n'y a que son voisinage qui lui donne une si grande apparence, puisqu'elle n'est guère plus éloignée de nous que de trente fois le diamètre de la terre, ou que sa distance n'est que de cent mille lieues. Elle n'a presque pas même de chemin à faire en comparaison du vaste tour que le soleil fait dans les espaces du ciel, car il est certain qu'elle n'achève par jour que cinq cent quarante mille lieues, ce n'est par heure que vingt-deux mille cinq cents lieues, et trois cent soixante et quinze lieues dans une minute: il faut néanmoins, pour accomplir cette course, qu'elle aille cinq mille six cents fois plus vîte qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieues par heure, qu'elle vole quatre-vingts fois plus légèrement que le son, que le bruit par exemple, du canon et du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cent soixante et dix-sept lieues.

Mais quelle comparaison de la lune au soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la course! vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diamètre de la terre, il est de trois mille lieues, celui du soleil est cent fois plus grand, il est donc de trois cent mille lieues: si c'est là sa largeur en tout sens, quelle peut être toute sa superfi-

cie? quelle sa solidité? comprenez-vous bien cette étendue, et qu'un million de terres comme la nôtre ne seroient toutes ensemble pas plus grosses que le soleil? quel est donc, direz-vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence? vous avez raison, il est prodigieux; il est démontré qu'il ne peut pas y avoir de la terre au soleil moins de dix mille diamètres de la terre: autrement, moins de trente millions de lieues; peut-être y a-t-il quatre fois, six fois, dix fois plus loin; on n'a aucune méthode pour déterminer cette distance.

Pour aider seulement votre imagination à se la représenter, supposons une meule de moulin qui tombe du soleil sur la terre; donnons-lui la plus grande vitesse qu'elle soit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombant de fort haut; supposons encore qu'elle conserve toujours cette même vitesse, sans en acquérir et sans en perdre; qu'elle parcourt quinze toises par chaque seconde de temps, c'est-à-dire la moitié de l'élévation des plus hautes tours, et ainsi neuf cents toises en une minute; passons-lui mille toises en une minute pour une plus grande facilité; mille toises font une demi-lieue commune; ainsi en deux minutes, la meule fera une lieue, et en une heure elle en fera trente, et en un jour elle fera sept cent vingt lieues; or elle a trente millions à traverser avant que d'arriver à terre, il lui faudra donc quatre mille cent soixante et six jours, qui sont plus d'onze années pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moi; la distance de la terre à Saturne est au moins décuple de celle de la terre au soleil, c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cents millions de lieues, et que cette pierre emploieroit plus de cent dix ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élévation de Saturne, élevez vous-même, si vous le pouvez, votre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au-dessus de nos têtes; le cercle que Saturne décrit a plus de six cents millions de lieues de diamètre, et par conséquent plus de dix-huit cents millions de lieues de circonférence; un cheval Anglois, qui feroit dix lieues par heure, n'auroit à courir que vingt mille cinq cent quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ai pas tout dit, ô Lucile! sur le miracle de ce monde visible; ou, comme vous parlez quelquefois, sur les merveilles du hasard, que vous admettez seul pour la cause première de toutes choses; il est encore un ouvrier plus admirable que vous ne pensez. Connoissez le hasard, laissez-vous instruire de toute la puissance de votre Dieu. Savez-vous que cette distance de trente millions de lieues qu'il y a de la terre au soleil, et celle de trois cents millions de lieues de la terre à Saturne, sont si peu de chose, comparées à l'éloignement qu'il y a de la terre aux étoiles, que ce n'est pas même s'énoncer assez juste que de se servir, sur le sujet de ces distances, du terme de comparaison; quelle proportion à la vérité de ce qui se mesure, quelque grand qu'il puisse être, avec ce qui ne se mesure pas? on ne connoît point la hauteur d'une étoile, elle est, si j'ose ainsi parler, *immensurable*, il n'y a plus ni angles, ni sinus, ni parallaxes dont on puisse s'aider: si un homme observoit à Paris une étoile fixe, et qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet astre, ne feroient pas un angle, et se confondroient en une seule et même ligne, tant la terre entière n'est pas espace par rapport à cet éloignement; mais les étoiles ont cela de commun avec Saturne et avec le soleil: il faut dire quelque chose de plus; si deux observateurs, l'un sur la terre, et l'autre dans le soleil, observoient en même temps une étoile, les deux rayons visuels de ces deux observateurs ne formeroient point d'angle sensible: pour concevoir la chose autrement, si un homme étoit situé dans une étoile, notre soleil, notre terre, et les trente millions de lieues qui les séparent, lui paroîtroient un même point: cela est démontré.

On ne sait pas aussi la distance d'une étoile d'avec une autre étoile, quelque voisines qu'elles nous paroissent; les pléiades se touchent presque, à en juger par nos yeux; une étoile paroît assise sur l'une de celles qui forment la queue de la grande ourse, à peine la vue peut-elle atteindre à discerner la partie du ciel qui les sépare, c'est comme une étoile qui paroît double; si cependant tout l'art des astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux étoiles, qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, et à plus forte raison de deux polaires? quelle est donc l'immensité de la

ligne qui passe d'une polaire à l'autre? et que sera-ce que le cercle dont cette ligne est le diametre? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abîmes, que de vouloir imaginer la solidité du globe, dont ce cercle n'est qu'une section? Serons-nous encore surpris que ces mêmes étoiles, si démesurées dans leur grandeur, ne nous paroissent néanmoins que comme des étincelles? N'admirerons-nous pas plutôt que, d'une hauteur si prodigieuse, elles puissent conserver une certaine apparence, et qu'on ne les perde pas toutes de vue? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échappe: on fixe le nombre des étoiles, oui, de celles qui sont apparentes; le moyen de compter celles qu'on n'aperçoit point? celles, par exemple, qui composent la voie de lait, cette trace lumineuse qu'on remarque au ciel dans une nuit sereine du nord au midi, et qui, par leur extraordinaire élévation, ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vues chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des cieux où elles sont placées.

Me voilà donc sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, et qui est suspendu au milieu des airs: un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable et qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, et traversent chaque jour depuis plus de six mille ans les vastes et immenses espaces des cieux. Voulez-vous un autre système, et qui ne diminue rien du merveilleux? La terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du soleil, le centre de l'univers: je me les représente tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche; ils ne s'embarrassent point l'un l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point; si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir et à rencontrer la terre, que deviendroit la terre? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est prescrit, suivent la route qui leur est marquée, et si paisiblement à notre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, et que le vulgaire ne sait pas s'ils sont au monde. O économie merveilleuse du hasard! l'intelligence même pourroit-elle mieux réussir? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine; ces grands corps sont si précis et si constans dans leurs marches, dans leurs révolutions, et dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relégué en un coin de cet espace immense, appelé le monde, après les avoir observés, s'est fait une méthode infaillible de prédire à quel point de leur course tous ces astres se trouveront d'aujourd'hui en deux, en quatre, en vingt mille ans; voilà mon scrupule, Lucile, si c'est par hasard qu'ils observent des règles si invariables, qu'est-ce que l'ordre? qu'est-ce que la règle?

Je vous demanderai même ce que c'est que le hasard: est-il corps? est-il esprit? est-ce un être distingué des autres êtres, qui ait son existence particulière, qui soit quelque part? ou plutôt, n'est-ce pas un mode, ou une façon d'être? Quand une boule rencontre une pierre, l'on dit, c'est un hasard; mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement? si, par ce hasard ou cette rencontre, la boule ne va plus droit, mais obliquement; si son mouvement n'est plus direct, mais réfléchi; si elle ne roule plus sur son axe, mais qu'elle tournoie et qu'elle pirouette, conclurai-je que c'est par ce même hasard qu'en général la boule est en mouvement? ne soupçonnerai-je pas plus volontiers qu'elle se meut, ou de soi-même, ou par l'impulsion du bras qui l'a jetée? Et parce que les roues d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vitesse, examinerai-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvemens, s'ils se font d'eux-mêmes, ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte? Mais ni ces roues, ni cette boule n'ont pu se donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature; il y a donc apparence qu'ils sont mus d'ailleurs, et par une puissance qui leur est étrangère: et les corps célestes, s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature? seroient-ils moins des corps? je ne me l'imagine pas ainsi; ils se meuvent cependant: et ce n'est point d'eux-mêmes et par leur nature: il faudroit donc chercher, ô Lucile! s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir; qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit plus à la vérité qui les met en

mouvement; mais on seroit toujours reçu à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces roues ou cette boule; et quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit d'atomes, qui se sont liés et enchaînés ensemble par la figure et la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, et je dirois, qui a créé cet atome? est-il matière? est-il intelligence? a-t-il eu quelque idée de soi-même, avant que de se faire soi-même? il étoit donc un moment avant que d'être; il étoit, et il n'étoit pas tout à la fois: et s'il est auteur de son être et de sa manière d'être, pourquoi s'est-il fait corps plutôt qu'esprit? bien plus, cet atome n'a-t-il point commencé? est-il éternel? est-il infini? ferez-vous un Dieu de cet atome?

La Bruyère, Des Esprits Forts.

§ 7. *Autre Preuve, tirée du mouvement des Corps.*

Tout ce que j'aperçois par les sens est matière, et je déduis toutes les propriétés essentielles de la matière des qualités sensibles qui me la font apercevoir, et qui en sont inséparables. Je la vois tantôt en mouvement et tantôt en repos, d'où j'infère que, ni le repos, ni le mouvement, ne lui sont essentiels; mais le mouvement étant une action, est l'effet d'une cause dont le repos est l'absence. Quand donc rien n'agit sur la matière, elle ne se meut point; et par cela même qu'elle est indifférente au repos et au mouvement, son état naturel est d'être en repos.

J'aperçois dans les corps deux sortes de mouvement, savoir: mouvement communiqué, et mouvement spontané ou volontaire. Dans le premier, la cause motrice est étrangère au corps mu; et dans le second elle est en lui-même. Je ne conclurai pas de là que le mouvement d'une montre, par exemple, est spontané; car si rien d'étranger au ressort n'agissoit sur lui, il ne tendroit point à se redresser, et ne tireroit point la chaîne. Par la même raison, je n'accorderai point, non plus, la spontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité.

Vous me demanderez si les mouvemens des animaux sont spontanés; je vous dirai que je n'en sais rien, mais que l'analogie est pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je sais donc qu'il y a des mouvemens spontanés; je vous dirai que je le sais parce que je le sens. Je veux mouvoir mon bras et je le meus, sans que ce mouvement ait d'autre cause immédiate que ma volonté. C'est en vain qu'on voudroit raisonner pour détruire en moi ce sentiment, il est plus fort que toute évidence; autant vaudroit me prouver que je n'existe pas.

S'il n'y avoit aucune spontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui se fait sur la terre, on n'en seroit que plus embarrassé à imaginer la première cause de tout mouvement. Pour moi, je me sens tellement persuadé que l'état naturel de la matière est d'être en repos, et qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement, je juge aussitôt ou que c'est un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon esprit refuse tout acquiescement à l'idée de la matière non organisée, se mouvant d'elle-même, ou produisant quelque action.

Cependant cet univers visible est matière; matière éparse et morte, qui n'a rien dans son tout de l'union, de l'organisation, du sentiment commun des parties d'un corps animé: puisqu'il est certain que nous qui sommes parties, ne nous sentons nullement dans le tout. Ce même univers est en mouvement; et dans ses mouvemens réglés, uniformes, assujettis à des lois constantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvemens spontanés de l'homme et des animaux. Le monde n'est donc pas un grand animal qui se meuve de lui-même; il y a donc de ses mouvemens quelque cause étrangère à lui, laquelle je n'aperçois pas; mais la persuasion intérieure me rend cette cause tellement sensible, que je ne puis voir rouler le soleil sans imaginer une force qui le pousse, ou que si la terre tourne, je crois sentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des lois générales dont je n'aperçois point les rapports essentiels avec la matière, de quoi serai-je avancé? Ces lois n'étant point des êtres réels, des substances, ont donc quelque autre fondement qui m'est inconnu. L'expérience et l'observation nous ont fait connoître les lois du mouvement. Ces lois déterminent les effets sans montrer les causes; elles ne suffisent point pour expliquer le système du monde et la marche de l'univers. Descartes, avec

des dés formoit le ciel et la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dés, ni mettre en jeu sa force qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction, mais l'attraction seule réduiroit bientôt l'univers en une masse immobile ; à cette loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps célestes. Que Descartes nous dise quelle loi physique a fait tourner ses tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planètes sur la tangente de leurs orbites.

Les premières causes du mouvement ne sont point dans la matière ; elle reçoit le mouvement et le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'observe l'action et la réaction des forces de la nature agissant les unes sur les autres, plus je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour première cause : car suppo er un progrès de causes à l'infini, c'est n'en point supposer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'est pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte spontané volontaire ; les corps inanimés n'agissent que par mouvement, et il n'y a point de véritable action sans volonté. Voilà mon premier principe. Il y a donc une volonté qui meut tout l'univers et anime la nature.

Comment une volonté produit-elle une action physique et corporelle ? je n'en sais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle le produit. Je veux agir et j'agis ; je veux mouvoir mon corps, et mon corps se meut : mais qu'un corps inanimé et en repos, vienne à se mouvoir de lui-même ou produire le mouvement, cela est incompréhensible et sans exemple. La volonté m'est connue par ses actes, non par sa nature. Je connois cette volonté comme cause motrice, mais concevoir la matière productrice du mouvement, c'est ne concevoir absolument rien.

Il ne m'est pas plus possible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes sensations affectent mon âme. Je ne sais pas même pourquoi l'un de ces mystères a paru plus explicable que l'autre. Quant à moi, soit quand je suis passif, soit quand je suis actif, le moyen d'union des deux substances me paroît absolument incompréhensible. Il est bien étrange qu'on parte de cette incompréhensibilité même pour confondre les deux substances, comme si des opérations de nature si différentes s'expliquoient mieux dans un seul sujet que dans deux.

Le principe que je viens d'établir est obscur, il est vrai, mais enfin il offre un sens, et il n'a rien qui répugne à la raison, ni à l'observation ; en peut-on dire autant du matérialisme ? N'est-il pas clair que si le mouvement étoit essentiel à la matière, il en seroit inséparable, il y seroit toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matière, il seroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, et l'on ne pourroit pas même concevoir la matière en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui est pas essentiel, mais nécessaire, on veut me donner le change par des mots qui seroient plus aisés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de sens. Car, ou le mouvement de la matière lui vient d'elle-même, et alors il lui est essentiel : ou s'il lui vient d'une cause étrangère, il n'est nécessaire à la matière qu'autant que la cause motrice agit sur elle : nous rentrons dans la première difficulté.

Les idées générales et abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes ; jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une seule vérité, et il a rempli la philosophie d'absurdités dont on a honte, dès qu'on les dépouille de leurs grands mots. Quand on parle d'une force aveugle répandue dans toute la nature, porte-t-on quelque véritable idée à notre esprit ? On croit dire quelque chose par ces mots vagues de force universelle, de mouvement nécessaire ; et l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'est autre chose que l'idée du transport d'un lieu à un autre, il n'y a point de mouvement sans quelque direction ; car un être individuel ne sauroit se mouvoir à la fois dans tous les sens. Dans quel sens donc la matière se meut-elle nécessairement ? Toute la matière en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il son mouvement propre ? Selon la première idée, l'univers entier doit former une masse solide et indivisible ; selon la seconde, il ne doit former qu'un fluide épars et incohérent, sans qu'il soit jamais possible que deux atomes se réunissent. Sur quelle direction se fera ce mouvement commun de toute la matière ? Sera-ce en droite ligne, ou circulairement, en haut, en bas, à droite, à

gauche? Si chaque molécule de matière a sa direction particulière, quelles seront les causes de toutes ces directions et de toutes ces différences? Si chaque atome ou molécule de matière ne faisoit que tourner sur son propre centre, jamais rien ne sortiroit de sa place, et il n'y auroit point de mouvement communiqué; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque sens. Donner à la matière le mouvement par abstraction, c'est dire des mots qui ne signifient rien; et lui donner un mouvement déterminé, c'est supposer une cause qui le détermine. Plus je multiplie les forces particulières, plus j'ai de nouvelles causes à expliquer, sans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat, et le chaos de l'univers m'est plus inconcevable que son harmonie. Je comprends que le méchanisme du monde peut n'être pas intelligible à l'esprit humain; mais sitôt qu'un homme se mêle de l'expliquer, il doit dire des choses que les hommes entendent.

Si la matière mue me montre une volonté, la matière mue, selon de certaines lois, me montre une intelligence: c'est mon second principe: Agir, comparer, choisir, sont des opérations d'un être actif et pensant: donc cet être existe. Où le voyez-vous exister, m'allez-vous dire? Non-seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire, non-seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde, quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me suffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'univers existe *; mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié; je ne laisse pas d'apercevoir l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent se prêtent un secours mutuel. Je suis comme un homme qui verroit pour la première fois une montre ouverte, et qui ne laisseroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine, et qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne sais, diroit-il, à quoi le tout est bon: mais je vois que chaque pièce est faite pour les autres; j'admire l'ouvrier dans le détail de son ouvrage, et je suis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainsi de concert, que pour une fin commune qu'il m'est impossible d'apercevoir.

Comparons les fins particulières, les rapports ordonnés de toute espèce, puis écoutons le sentiment intérieur; quel esprit sain peut se refuser à son témoignage; à quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'univers n'annonce-t-il pas une suprême intelligence, et que de sophismes ne faut-il point entasser pour méconnoître l'harmonie des êtres, et l'admirable concours de chaque pièce pour la conservation des autres? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaisons et de chances; que vous sert de me réduire au silence, si vous ne pouvez m'amener à la persuasion, et comment m'ôteriez-vous le sentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi? si les corps organisés se sont combinés fortuitement de mille manières avant de prendre des formes constantes, s'il s'est formé d'abord des estomacs sans bouches, des pieds sans têtes, des mains sans bras, des organes imparfaits de toute espèce, qui sont péris faute de pouvoir se conserver, pourquoi nul de ces informes essais ne frappe-t-il plus mes regards; pourquoi la nature s'est-elle enfin prescrit des lois auxquelles elle n'étoit pas d'abord assujettie? je ne dois pas être surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est possible, et que la difficulté de l'événement est compensée par la quantité de jets, j'en conviens. Cependant, si l'on me venoit dire que des caractères d'imprimerie, projetés au hasard, ont donné l'Enéide tout arrangée, je ne daignerois pas faire un pas pour aller vérifier le mensonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets; mais de ces jets-là combien faut-il que j'en suppose pour rendre la combinaison vraisemblable? pour moi, qui n'en vois qu'un seul, j'ai l'infini à parier contre un, que son produit n'est point l'effet du hasard. Ajoutez que de combinaisons et de chances ne donneront jamais que des produits de même nature, que les élémens combinés, que l'organisation et la vie ne résulteront point d'un jet d'atomes, et qu'un chymiste combinant des mixtes, ne les fera point sentir et penser dans son creuset.

* Par les lumières seules de la raison. *L'Editeur.*

On a fait des livres sur les merveilles de la nature, qui montrent la sagesse de son auteur: mais ces livres seroient aussi gros que le monde, qu'on n'auroit pas épuisé le sujet; et sitôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui est l'harmonie de l'accord du tout. La seule génération des corps vivans et organisés est l'abîme de l'esprit humain; la barrière insurmontable que la nature a mise entre les diverses espèces, afin qu'elles ne se confondissent pas, montre ses intentions avec la dernière évidence. Elle ne s'est pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des mesures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'univers qu'on ne puisse, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils sont tous ordonnés, en sorte qu'ils sont tous réciproquement fins et moyens les uns relativement aux autres. L'esprit se confond et se perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'est confondu, ni perdu dans la foule. Que d'absurdes suppositions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle mécanisme de la matière mue fortuitement. Ceux qui nient l'unité d'intention qui se manifeste dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leur galimatias d'abstractions, de co-ordinations, de principes généraux, de termes emblématiques; quoi qu'ils fassent, il m'est impossible de concevoir un système d'êtres si constamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matière passive et morte a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent. Il m'est donc démontré qu'il existe une intelligence suprême qui gouverne ce monde.

J. J. Rousseau. Emile.

§ 8. *Autre Preuve, tirée des Causes finales.*

Croire Dieu et les esprits corporels est une ancienne erreur métaphysique; mais ne croire absolument aucun Dieu, ce seroit une erreur affreuse en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement sage.

Newton étoit intimement persuadé de l'existence d'un Dieu, et il entendoit par ce mot non-seulement un Etre infini, tout-puissant, éternel et créateur, mais un maître qui a mis une relation entre lui et ses créatures; car sans cette relation, la connoissance d'un Dieu n'est qu'une idée stérile qui sembleroit inviter au crime, par l'espoir de l'impunité, tout raisonneur né pervers.

Aussi ce grand philosophe fait une remarque singulière à la fin de ses principes. C'est qu'on ne dit point, *mon éternel, mon infini*, parce que ces attributs n'ont rien de relatif à notre nature: mais on dit et on doit dire *mon Dieu*, et par là il faut entendre le maître et le conservateur de notre vie, l'objet de nos pensées.

Plusieurs personnes s'étonneront peut-être, que de toutes les preuves de l'existence de Dieu, celle des causes finales fût la plus forte aux yeux de Newton. Le dessein, ou plutôt les desseins variés à l'infini, qui éclatent dans les plus vastes et dans les plus petites parties de l'univers, font une démonstration, qui à force d'être sensible, en est presque méprisée par quelques philosophes. Mais enfin Newton pensoit que ces rapports infinis, qu'il apercevoit plus qu'un autre, étoient l'ouvrage d'un artisan infiniment habile.

Je ne sais s'il y a une preuve métaphysique plus frappante et qui parle plus fortement à l'homme que cet ordre admirable qui règne dans le monde; et si jamais il y a eu un plus bel argument que ce verset: *Cœli enarrant gloriam Dei.* Aussi Newton n'en apporte point d'autre. Il ne trouvoit point de raisonnement plus convaincant et plus beau en faveur de la Divinité que celui de *Platon*, qui fait dire à un de ses interlocuteurs; vous jugez que j'ai une âme intelligente, parce que vous apercevez de l'ordre dans mes paroles et dans mes actions; jugez donc en voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a une âme souverainement intelligente.

Regardez cette étoile: elle est à quinze cents millions de lieues de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet; ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux; ne voilà-t-il pas un dessein marqué? Ne voilà-t-il pas une loi admirable? Or qui fait un ouvrage, sinon un ouvrier? Qui fait des lois, sinon un législateur? Il y a donc un ouvrier, un législateur éternel.

Si la matière quelconque mise en mouvement suffisoit pour produire ce que nous voyons sur la terre, il n'y auroit au-

cune raison pour laquelle de la poussière bien remuée dans un tonneau ne pourroit produire des hommes et des arbres, ni pourquoi un champ semé de blé ne pourroit pas produire des baleines et des écrevisses au lieu de froment. C'est en vain qu'on répondroit que les moules et les filières qui reçoivent les semences s'y opposent; car il en faudra toujours revenir à cette question: pourquoi ces moules, ces filières, sont-elles si invariablement déterminées? Or si aucun mouvement, aucun art ne peut faire venir des poissons au lieu de blé dans un champ, ni des neffles au lieu d'un agneau dans le ventre d'une brebis, ni des roses au haut d'un chêne, ni des soles dans une ruche d'abeilles, &c. Si toutes les espèces sont invariablement les mêmes, ne dois-je pas croire d'abord avec quelque raison que toutes les espèces ont été déterminées par le maître du monde; qu'il y a autant de desseins différens qu'il y a d'espèces différentes, et que de la matière et du mouvement, il ne naîtroit qu'un chaos éternel sans ces desseins.

Vous ne trouvez pas que le Créateur soit bon, parce qu'il y a du mal sur la terre. Mais la nécessité qui tiendroit lieu d'un Etre Suprême seroit-elle quelque chose de meilleur? Dans le système qui admet un Dieu, on n'a que des difficultés à surmonter, et dans tous les autres systèmes, on a des absurdités à devorer.

Il est prouvé qu'il y a plus de bien que de mal dans ce monde, puisqu'en effet peu d'hommes souhaitent la mort; vous avez donc tort de porter des plaintes au nom du genre humain, et plus grand tort encore de renier votre souverain, sous prétexte que quelques-uns de ses sujets sont malheureux.. *Voltaire.*

§ 9. *Nature de Dieu.*

Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les Chrétiens n'a rien de commun avec les divinités pleines d'imperfection, et même de vice, que le reste du monde adoroit. Notre Dieu est un, infini, parfait, seul digne de venger les crimes et de couronner la vertu, parce qu'il est seul la sainteté même.

Il est infiniment au-dessus de cette cause première, et de ce moteur que les philosophes ont connu, sans toutefois l'adorer; ceux d'entr'eux qui ont été le plus loin nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une matière éternelle et existante par elle-même, aussi bien que lui, l'a mise en œuvre, et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par cette matière, et par ses dispositions qu'il n'a pas faites; sans jamais pouvoir comprendre que, si la matière est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre la perfection d'une main étrangère, et que si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il vouloit, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde; il l'a fait tout entier dans la matière et dans la forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avoit que lui seul. Il nous est représenté comme celui qui fait tout et qui fait tout par la parole, tant à cause qu'il fait tout par raison, qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que pour faire de si grands ouvrages, il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

Bossuet, Hist. Un.

§ 10. *Création de l'Univers.*

Moïse nous a enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses coûtent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et créer l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une nécessité, ou par une impétuosité aveugle comme se le sont imaginé quelques philosophes. Le soleil jette d'un seul coup, sans se retenir, tout ce qu'il a de rayons: mais Dieu qui agit par intelligence et avec une souveraine liberté, applique sa vertu où il lui plaît, et autant qu'il lui plaît: et comme en faisant le monde par sa parole, il montre que rien ne le peine; en le faisant à plusieurs reprises, il fait voir qu'il est le maître de sa matière, de son action, de toute son entreprise, et qu'il n'a en agissant d'autre règle que sa volonté toujours droite par elle-même.

Cette conduite de Dieu nous fait voir aussi que tout sort immédiatement de sa main. Les peuples et les philosophes qui ont cru que la terre mêlée avec l'eau, et aidée, si vous voulez, de la chaleur du soleil avoit produit d'elle-même par sa propre fécondité les plantes et les animaux, se sont trop grossièrement trompés. L'écriture nous a fait entendre que les

élémens sont stériles, si la parole de Dieu ne les rend féconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air n'auroient jamais eu les plantes ni les animaux que nous y voyons, si Dieu qui en avoit fait et préparé la matière, ne l'avoit encore formée par sa volonté toute-puissante, et n'avoit donné à chaque chose les semences propres pour se multiplier dans tous les siècles.

Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil, pourroient croire qu'il en est le créateur. Mais l'écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toute sorte de plantes avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul.

Il a plu à ce grand ouvrier de créer la lumière, avant même que de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres; parce qu'il vouloit nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires dont on nous a voulu faire des divinités, n'avoient par eux-mêmes, ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits.

Enfin le récit de la création, tel qu'il est fait par Moïse, nous découvre ce grand secret de la véritable philosophie, qu'en Dieu seul réside la fécondité et la puissance absolue. Heureux, sage, tout-puissant, seul suffisant à lui-même, il agit sans nécessité comme il agit sans besoin; jamais contraint ni embarrassé par sa matière dont il fait ce qu'il veut, parce qu'il lui a donné par sa seule volonté le fond de son être. Par ce droit souverain il la tourne, il la façonne, il la meut sans peine: tout dépend immédiatement de lui; et si selon l'ordre établi dans la nature, une chose dépend de l'autre, par exemple, la naissance et l'accroissement des plantes, de la chaleur du soleil: c'est à cause que ce même Dieu qui a fait toutes les parties de l'univers, a voulu les lier les unes aux autres, et faire éclater sa sagesse par ce merveilleux enchaînement.

Bossuet, Disc. sur l'Hist. Univ.

§ 11. *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.*

Avant que Dieu eût donné l'être, rien ne l'avoit que lui seul. *Il est celui qui est*, c'est-à-dire, l'Etre souverain et éternel, heureux par lui-même, et se suffisant pleinement à lui-même. Lorsqu'il lui plut, selon les desseins éternels de sa bonté, de produire des êtres distingués de lui; il *commença* par *créer*, c'est-à-dire, faire de rien la matière, qui devoit composer cet Univers, dont les principales parties à notre égard sont *le ciel et la terre.* C'étoit-là comme l'ébauche de son ouvrage. Car toute cette matière, comme l'Ecriture le dit de la terre en particulier, étoit d'abord *informe et brute.* Dieu lui donna ensuite l'arrangement et la perfection; et c'est ce qu'on va voir dans l'ouvrage des six jours, où le Créateur prendra plaisir à déployer ses richesses et sa magnificence, et étalera chaque jour à nos yeux une foule de merveilles toutes plus étonnantes les unes que les autres. Rendons-nous attentifs a ce spectacle, le plus beau, le plus surprenant, et le plus utile qu'on puisse proposer à nos réflexions; et nous transportant en esprit au moment de la création de l'Univers, écoutons-en le récit avec les mêmes sentimens d'une religieuse admiration, dont nous aurions été touchés, si, étant présens à ce grand ouvrage, nous eussions vu à chaque parole du Tout-puissant sortir ce nombre infini de créatures si diversifiées et si parfaites.

Dieu dit. La voix ou la parole de Dieu, c'est sa volonté toute-puissante. Il veut; et tout se fait dans le temps, et de la manière qu'il le veut, parce qu'en lui, vouloir et faire, c'est la même chose. *Le Seigneur a fait tout ce qu'il a voulu dans le ciel et dans la terre, dans la mer et dans tous les abîmes.* Quelle idée aurions-nous de la grandeur et de la puissance d'un Roi, qui, pour rendre les grands chemins praticables et aisés, applaniroit les montagnes, et combleroit les valiées; qui orneroit toutes les villes de son royaume, de temples et de palais magnifiques, et qui rendroit partout l'or et l'argent aussi communs qu'ils étoient à Jérusalem du temps de Solomon? Cependant ce Roi, tout grand qu'il est, que produit-il de nouveau? Ses beaux ouvrages ne sont que l'arrangement de ce qui est déjà fait. D'ailleurs, il peut bien en former le projet; mais l'exécution n'est pas en son pouvoir. Il a besoin que l'esprit et les mains d'une infinité d'hommes viennent à son secours; et ces hommes eux-mêmes ne peuvent rien faire qu'à l'aide des instrumens. Otez à ce puissant Roi tous ces bras et ces

instrumens ; il ne pourra par la force de sa parole, et par l'autorité de son commandement remuer seulement une paille. Mais, vous, Seigneur, *vous avez dit, et tout a été fait ; vous avez commandé, et tout a été créé.* Vous donnez à toutes choses le fonds de l'être, aussi-bien que la forme et l'arrangement. Nul autre ne partage avec vous la gloire de vos ouvrages ; et vous n'avez besoin que de vous-même pour faire tout ce que vous voulez ; parce que votre volonté est efficace et toute-puissante. *Vous êtes digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance ; parce que vous avez créé toutes choses, et que c'est par votre volonté qu'elles subsistent, et qu'elles ont été créées.*

Que la lumière soit. Et la lumière fut. Paroles admirables dans leur simplicité, et qui font sentir beaucoup mieux que les expressions les plus magnifiques, la souveraine puissance du Créateur. Qu'étoit-ce que l'Univers, et quel affreux chaos, lorsqu'il étoit plongé dans les ténèbres ! Et quelle beauté, quel éclat reçurent toutes ses parties, lorsque tout d'un coup elles devinrent éclairées, et peintes de mille couleurs ! Mais si cette lumière créée qui éclaire les yeux du corps, nous paroît si belle et si aimable, combien l'est plus celui qui en est le Créateur, et qui est lui-même la lumière éternelle de nos âmes ; lumière qui n'est mêlée d'aucunes ténèbres ; qui ne reçoit ni progrès, ni déclin ; inaccessible en elle-même, mais qui se répandant sur nous par miséricorde, se proportionne à nos foibles yeux, et nous découvre tout ce qui est vrai, juste et raisonnable ? Car c'est dans cette lumière, et par elle, que nous apercevons les vérités même naturelles, les règles des devoirs, et les principes de justice et d'équité, qui doivent former nos sentimens et notre conduite ; de même qu'à la faveur de la lumière créée nous voyons les objets sensibles. Lumière éternelle, je vous adore : j'ouvre à vos rayons mes yeux aveugles : je les ouvre et les baisse tout ensemble, n'osant ni éloigner mes regards de vous, de peur de tomber dans l'erreur et dans les ténèbres ; ni aussi les arrêter trop sur cet éclat infini, de peur que *scrutateur* téméraire *de la Majesté, je ne sois ébloui par la gloire.*

Dieu vit que la lumière étoit bonne. Cette parole ne signifie pas que la lumière ait plu à Dieu après qu'il l'eût créée, comme s'il ne l'eût pas connue auparavant ; mais seulement qu'il l'a approuvée après l'avoir faite, comme la trouvant entièrement conforme aux règles de sa divine sagesse.

On voudroit peut-être savoir quel étoit le corps lumineux qui éclairoit le monde, puisque ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles n'étoient pas encore. Mais le silence du Saint-Esprit sur ce sujet nous apprend à réprimer notre curiosité. Qu'il nous suffise de savoir que, puisque la lumière étoit avant la formation de ces grands corps qui nous éclairent ; ni le soleil, ni les étoiles n'en sont pas le principe ; que rien n'est lumineux par sa nature, et que tout le devient quand Dieu le veut.

Mézengui, abrégé de l'Hist. de l'anc. Test.

§ 12. *Second Jour.*

Dieu dit : qu'il y ait entre les eaux un firmament, qui sépare les eaux d'avec les eaux. Et Dieu fit le firmament ; et il sépara les eaux qui étoient au-dessous du firmament de celles qui étoient au-dessus. Cela se fit ainsi, et Dieu donna au firmament le nom de ciel

Qu'il y ait entre les eaux un Firmament. Le firmament, ou *étendue*, c'est tout cet espace qui s'étend depuis la surface de la terre jusqu'aux étoiles fixes. Les eaux d'au-dessous du firmament, ce sont celles qui appartiennent à la terre, les mers, les rivières, les fontaines, les pluies. Les eaux d'au-dessus nous sont inconnues. Tenons-nous-en à ce que dit l'Ecriture : inutilement tenteroit-on d'aller plus loin.

Dieu donna au Firmament le nom de Ciel. Pour avoir quelque idée de l'étendue du ciel, observons que le soleil qui nous paroît y occuper si peu de place, est un million de fois plus grand que le globe de la terre, dont le circuit est de neuf mille lieues. C'en est déjà assez pour nous faire juger en général de la prodigieuse distance qui est entre le soleil et la terre, et de l'étendue immense des cieux. Mais il est bon d'écouter là-dessus un des plus habiles Astronomes du dernier siècle, qui a examiné quel temps un boulet de canon mettroit à parcourir l'espace de la terre au soleil, et du soleil, aux planètes supérieures, et aux étoiles fixes, en conservant toujours la même vitesse avec laquelle il parcourt les cent premières toises depuis sa sortie du canon. Il est prouvé par plusieurs expériences

que ce boulet fait les cent premières toises en une seconde : c'est la soixantième partie d'une minute, ou un battement d'artère. En continuant donc de se mouvoir avec la même vitesse, il feroit trois lieues en une minute, cent quatre-vingt lieues en une heure, et quatre mille trois cent vingt en un jour. Or cet Auteur, par la connoissance exacte que les principes de l'Astronomie lui donnent de la distance de la terre au soleil, et du soleil aux planètes, trouve qu'il faudroit vingt-cinq ans à ce boulet pour venir du soleil à la terre ; cent vingt-cinq ans pour aller du soleil à la planète appellée *Jupiter*; et deux cent cinquante ans pour arriver du soleil à *Saturne*, la plus haute de toutes les planètes.

Mais quelque étonnantes que soient ces distances, elles ne sont rien en comparaison de celles des étoiles fixes. Ces étoiles innombrables, dont plusieurs échappent à notre vue, et qui ne paroissent que des points dans le Firmament, sont autant de soleils par leur grandeur, et par l'éclat de leur lumière. Quel doit donc être leur éloignement, puisque tous ces soleils ensemble éclairent si foiblement la terre où nous habitons ? En effet le même Astronome, qui n'a plus de règle absolument certaine pour en mesurer la distance, mais des conjectures appuyées sur de solides raisons, juge que celle de toutes les étoiles fixes, qui est la plus proche de nous, est vingt-sept mille six cent soixante-quatre fois plus éloignée de nous que le soleil. D'où il s'ensuit que le boulet de canon dont nous parlons, partant du soleil, et faisant quatre mille trois cent vingt lieues par jour, emploiroit six cent quatre-vingt onze mille six cent soixante ans, c'est-à-dire, près de sept cent mille ans à arriver jusqu'a cette étoile, laquelle est autant et plus éloignée d'autres étoiles supérieures, que du soleil.

Notre imagination se perd ici, et nos pensées se confondent. Mais concevons par là combien est grand celui qui d'une seule parole a fait de si grandes choses. Que l'homme qui occupe à peine deux pieds en carré sur la surface de la terre, laquelle n'est elle-même qu'un atome imperceptible dans cet Univers, apprenne à estimer leur juste prix les royaumes, les villes, ses projets, ses ouvrages, et soi-même ; et qu'il mette sa grandeur et sa gloire à s'abaisser profondément devant la Majesté de celui dont un Prophète dit : Que toutes les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau, et la terre qu'elles habitent, que comme un grain de poussière ; que tout l'Univers est devant lui comme n'étant point ; et que sa puissance et sa sagesse le conduisent, et en règlent tous les mouvemens avec la même facilité qu'une main soutient un poids léger, dont elle se joue plutôt qu'elle n'en est chargée.

Mezengui, ibid.

§ 13. *Troisième Jour.*

Dieu dit : que les eaux qui sont sous le ciel, se rassemblent en un même lieu, et que l'élément aride paroisse. Dieu donna à l'élément aride le nom de terre, et ces eaux qu'il avoit rassemblées, il les appela mers. Il dit alors : que la terre produise de l'herbe verte, qui porte de la graine ; et des arbres fruitiers qui portent du fruit, chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes afin de se reproduire, et cela se fit ainsi.

Que les eaux se rassemblent en un même lieu. Le Prophète, pour exprimer la prompte obéissance de la créature à l'ordre de son Créateur, représente le commandement de Dieu comme une menace terrible, et comme un coup de tonnerre qui fait fuir les eaux tout effrayées. *Les eaux couvroient les plus hautes montagnes : votre voix menaçante les a mises en fuite : au bruit de votre tonnerre elles se sont retirées avec empressement et frayeur.*

Ces eaux qu'il avoit rassemblées, il les appella mers. La même volonté qui les a rassemblées dans ces vastes bassins, les y retient par une loi inviolable. Dans les plus hautes marées du printemps et de l'automne, le reflux ne passe jamais certaines bornes : et dans les plus furieuses tempêtes, lorsque la mer, selon l'expression du Prophète, élevant ses vagues *jusqu'au ciel* avec d'effroyables mugissemens, menace la terre d'une inondation, elle respecte l'ordre de son Créateur, qui lui défend de franchir les barrières qu'on lui oppose, en lui disant : *Tu viendras jusqu'ici ; mais tu n'iras pas au-delà, et ce terme brisera l'orgueil de tes flots.* Cette défense consiste dans la juste et admirable proportion que la Sagesse divine a mise entre la quantité des eaux de la mer, la pression de l'air qui cause le reflux, la hauteur des rivages, et la violence des vents. Si cette

exacte compensation étoit ôtée, et que les eaux, par exemple, fussent en plus grande quantité, ou la pression de l'air plus forte, ou les rivages moins hauts, ou les vents plus violens; tous les pays voisins des mers seroient noyés.

Mézengui, ibid.

Dieu dit encore, *que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine.* Dieu parle à la terre, comme il parla le premier jour au néant. Elle est aussi peu capable de former une plante, que le néant étoit capable de produire le ciel et la terre. C'est lui-même qui exécute ce qu'il commande; autrement il commanderoit en vain. Car une cause aveugle et insensible, ne sait ce que pense la sagesse même: et une cause, qui n'a par elle-même ni mouvement ni vertu, n'est pas capable d'être le principe d'aucun être, et beaucoup moins d'un être composé d'une infinité de mouvemens et de ressorts.

Il faut donc commencer par réformer une idée fausse, ou plutôt un sentiment confus qui nous porte à croire que des plantes d'une variété infinie, et d'un art inimitable, furent produites par la fécondité de la terre, qui les portoit dans son sein, et qui n'attendoit que le moment de les faire éclore. Dieu seul fit tout en ce premier moment; et il a continué depuis son ouvrage: quoique l'attention des hommes se soit presque toujours bornée à la terre, qui sert plutôt de voile, que de ministre, à sa providence.

A cette seule parole: *que la terre produise de l'herbe verte*; une surface sèche et stérile devient tout d'un coup un paysage diversifié de prairies, de riches vallons, d'agréables collines, de montagnes couvertes de forêts, semé de fleurs de toute espèce, et chargé de fruits de tout genre, et de toutes sortes de goûts.

Mais ne nous livrons pas si fort à la nouveauté, et à la surprise d'un tel spectacle, que nous ne devenions incapables de l'examiner.

La première chose qui me frappe, est le choix que Dieu a fait de la couleur générale qui embellit toutes les plantes qu'il vient de produire. Le vert naissant, dont il les a revêtues, a une telle proportion avec les yeux, qu'on voit bien que c'est la même main qui a coloré la nature, et qui a formé l'homme pour en être spectateur. S'il eût teint en blanc, ou en rouge, toutes les campagnes, qui auroit pu en soutenir l'éclat, ou la dureté? S'il les eût obscurcies par des couleurs plus sombres, qui auroit pu faire ses délices d'une vue si triste et si lugubre? une agréable verdure tient le milieu entre ces deux extrémités; et elle a un tel rapport avec la structure de l'œil, qu'elle le délasse au lieu de le tendre; et qu'elle le soutient et le nourrit au lieu de l'épuiser.

Mais ce que je croyois d'abord n'être qu'une couleur, est une diversité de teintures qui m'étonne. C'est du vert partout: mais ce n'est nulle part le même. Aucune plante n'est colorée comme une autre. Je les approche, je les compare, et je trouve en les comparant que la différence est sensible. Cette surprenante variété, qu'aucun art ne peut imiter, se diversifie encore dans chaque plante, qui est dans son origine, dans son progrès, et dans sa maturité, d'une espèce de vert différent. Et je suis moins surpris, après cette observation, qui augmente mon admiration, que les nuances innombrables d'une même couleur, m'attirent toujours, et ne me rassasient jamais.

De ces observations générales, je passe à une étude particulière des plantes; et outre la variété incompréhensible que je trouve entre elles, pour la figure, l'odeur, le goût, les usages, ou pour la nourriture, ou pour les remèdes, je suis principalement touché de deux choses: de la manière dont chaque plante est pourvue de tout ce qui est nécessaire à sa nature; et de la décence avec laquelle tout y est placé. Je ne vois aucune feuille négligée. L'ordre et la symétrie sont sensibles en tout. Et cela, avec une si prodigieuse fécondité de découpures, d'ornemens, de beautés, que si je n'étois détourné de cette réflexion par d'autres, aussi légitimes et aussi touchantes, elle me fixeroit pour long-temps.

Mais je jette les yeux sur les différentes parties de la terre, pour observer si quelques-unes sont pleinement destituées de la parure qui embellit les autres. Et je vois avec admiration qu'il y a des plantes pour toutes les situations: que les unes ont besoin du soleil, et les autres d'ombre: que les montagnes sont propres aux unes, et les vallons aux autres: que le voisinage de l'eau, et les lieux secs, ont les leurs: que la bruyère et un sable aride se conviennent: qu'il y a une destination visible de chaque plante à chaque terrain. Et je m'affermis de plus en plus dans la pensée, que tout est l'ouvrage

d'un seul ; et que chaque partie n'est si parfaite, que parce qu'elle entre dans le dessein général du Créateur.

Qui porte de la graine. Ceci est encore plus merveilleux, que tout ce que je viens de dire. Car Dieu s'engage par là à conserver les plantes, et il leur donne par un seul mot une espèce d'immortalité. Nous serons étonnés, en examinant la puissance de cette parole : *qui porte de la graine*, qui a mis tant de vertu, de force et d'efficace dans les plus petites graines. Mais comme elles sont ordinairement les suites de la fleur, arrêtons-nous un moment à considérer dans chaque plante la manière dont elle fleurit ; à moins que nous ne préférions d'abord une vue générale d'une campagne fleurie.

Quel émail ! quelles couleurs ! quelles richesses ! mais quelle harmonie et quelle douceur dans leur mélange, et dans les nuances qui les tempèrent ! quel tableau, et par quel maître ? avec quelle profusion les ornemens sont-ils ici prodigués ? de quelle source de beautés, celles que nous voyons sont-elles parties ? quel est en lui-même le principe de tant d'éclat, et d'une parure si riche et si diversifiée ?

Où a-t-il pris le dessein de tant de choses, si nouvelles et si parfaites ? quel modèle a-t-il étudié ? qui lui a fourni tant d'idées, de couleurs et de beautés ? qui a aidé la fertilité de son invention ? et qui a assisté sa sagesse de peur qu'elle ne s'épuisât, et qu'elle ne tombât dans la répétition ?

Mais passons de cette vue générale, à la considération de quelque fleur en particulier ; et cueillons au hasard la première qui nous tombera sous la main, sans nous mettre en peine du choix.

Elle ne vient que d'éclore ; et elle a encore toute sa fraîcheur, et tout son éclat. Y a-t-il parmi les hommes des teintures si vives, et en même-temps si douces ? l'art a-t-il pu inventer des étoffes aussi délicates, et d'un tissu si uni et si délicat : approchez des feuilles que je tiens, la pourpre même de Salomon : quel calice grossier en comparaison ! quelle rudesse, quelle interruption dans le tissu, quelle différence dans le coloris !

Mais quand cette fleur seroit moins belle dans chaque partie qu'elle n'est, peut-on imaginer une plus aimable symétrie dans son tout, une plus régulière ordonnance dans ses feuilles, une plus grande justesse dans ses proportions ?

On croiroit, à n'examiner que la sagesse de Dieu, et si je l'ose dire, sa complaisance dans une fleur si parfaite, qu'elle doit toujours durer. Mais du matin au soir, elle sera flétrie. Le lendemain elle sera rôtie du soleil, et un autre jour on la coupera. Que devons-nous donc penser de l'immense océan de beauté, qui en répand à pleines mains sur une herbe, qu'il ne conserve que quelques heures ? que fera-t-il quand il embellira les esprits, lui qui fait briller si noblement le foin destiné aux animaux ? et quel est l'aveuglement du monde, qui compte la beauté, la jeunesse, l'autorité, la gloire humaine, pour des biens solides, sans se souvenir qu'elles ne sont que la fleur passagère d'une herbe, qui ne sera plus, le lendemain !

Il y a néanmoins cette différence, entre une plante qui fleurit, et la gloire du monde, que celle-ci n'est rien, et ne laisse rien : au lieu que l'autre est l'ouvrage de Dieu, et qu'elle finit par la fécondité, dont la graine est le principe.

Examinons l'une de ces graines ; et employons pour cela, non la simple vue, mais les micro-scopes les plus parfaits. Nous y verrons en petit la plante même : ce qui doit être ses racines : ce qui sera ses feuilles ; ce qui lui servira de tige : ce qui la nourrira pendant qu'elle sera mise dans la terre, avant que d'éclore. Nous irons peut-être jusqu'à découvrir des vestiges de sa future fleur. Mais après cela, tout instrument et toute vue nous abandonnent ; et néanmoins cette graine est vraisemblablement la mère d'une multitude d'autres à l'infini, ou déjà formées, ou ébauchées pour le moins : et chacune de ces graines a ses enveloppes, qui servent à la couvrir et à la défendre. Qui peut suivre par la pensée ces diminutions et ces abrégés, qui renferment non-seulement toutes les plantes, mais aussi toute leur durée en petit ? qui est capable d'aller par l'esprit aussi loin que la divisibilité de la matière ? et qui oseroit sonder la puissance et la sagesse sans bornes de celui, qui, de la matière même, fait des choses si incompréhensibles ?

Selon son espèce. Une autre merveille, qui mérite toute notre attention, est l'immutabilité des graines, et la persévérance des plantes dans leur première nature. Car il paroîtroit qu'étant souvent mêlées avec d'autres dans une même terre, et étant amollies par l'humidité, elles devroient se composer par ce mé-

lange, et prendre mutuellement quelque chose l'une de l'autre.

Mais des plantes d'une odeur forte, d'un goût âcre et pénétrant, conservent les mêmes qualités au milieu d'autres qui en ont de contraires. Une fleur d'une excellente odeur, croît auprès d'une herbe dont l'odeur est désagréable. Et celles qui sont pour nous du poison, ne nuisent point à leurs voisines, qui sont salutaires.

Il faut pour cela que Dieu ait non-seulement connu toutes les parties, tous les sucs, tous les atomes, dont la terre est composée: mais qu'il ait donné à chaque plante des pores et des conduits qui n'admissent que la nourriture convenable à leur nature, et qui fermassent l'entrée aux autres; ou qu'il ait mis dans chacune un laboratoire particulier, qui convertît en un aliment propre, ce que sa racine puiseroit: ou enfin qu'il ait établi un nombre innombrable de lois dans la nature, qui nous sont inconnues, pour conserver chaque plante dans l'état de sa première origine.

Je sais qu'il y en a qui dégénèrent, quand elles sont transportées, ou quand elles ne le sont pas. Mais jamais elles ne se confondent, et ne se mêlent. Et si l'on objectoit sur cela l'expérience des arbres entés par des greffes d'une autre espèce, on prouveroit ce que je dis, au lieu de le combattre: car la greffe est un arbre à part; et le sauvageon un autre; et l'un finit, où l'autre commence.

Il y a un autre sens dans ces paroles, *selon son espèce*, qui a rapport à toutes les plantes qui ne portent point de graine, mais qui se perpétuent par d'autres moyens: les unes par des boutures ou des rejetons; les autres par des traînées qui prennent racine; les autres par des caïeux, qui naissent des anciens ognons; les autres enfin par des moyens qui leur sont propres, et qui sont tous l'accomplissement de cette parole si féconde, et néanmoins si simple: *que la terre produise de l'herbe verte, qui porte de la graine selon son espèce.*

Et des arbres fruitiers qui portent du fruit chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes, (pour se reproduire) sur la terre. Si Dieu avoit voulu n'accorder à l'homme que des herbes et des légumes, et lui enseigner seulement l'usage du pain, l'homme se seroit trouvé riche, et jamais l'idée d'un arbre chargé de fruits, ne lui seroit venue dans la pensée. Et si Dieu en avoit fait paroître un seul, chargé de figues, par exemple, jamais il ne se seroit formé sur ce modèle, ni la pêche, ni la noix, ni la pomme, ni la cerise. Comme nous ne sommes auteurs de rien, nous n'inventons rien. Nous ne faisons que des composés de ce que nous avons vu, en l'altérant et le défigurant; et nous ne saurions trop nous humilier sous la main de celui qui n'a qu'à l'ouvrir, pour remplir la terre de biens et de richesses; et qui a préparé à l'homme, avant sa naissance, une table magnifiquement servie, en ordonnant à la terre de produire tout ce qui devoit servir à ses délices.

Elle n'étoit auparavant qu'une prairie, ou un jardin potager. Mais elle devient tout d'un coup un immense verger, planté de toutes sortes d'arbres, chargés de toutes sortes de fruits, dont les uns doivent succéder aux autres, selon les saisons; mais qui sont aujourd'hui appelés par un ordre commun, et rendus parfaits à l'instant.

Je considère l'un d'entre eux, portant ses branches courbées jusqu'en terre, sous le poids de fruits excellens dont la couleur et l'odeur annoncent le goût, et dont l'abondance m'étonne. Il me semble que cet arbre me dit, par cette pompe qu'il étale à mes yeux; apprends de moi quelle est la bonté et la magnificence de Dieu, qui m'a formé pour vous. Ce n'est ni pour lui, ni pour moi que je suis si riche. Il n'a besoin de rien: et je ne saurois user de ce qu'il m'a donné. Bénissez-le, et déchargez moi. Rendez-lui grâces; et puisqu'il m'a rendu le ministre de vos délices, devenez-le de ma reconnoissance.

De toutes parts il me semble entendre les mêmes invitations; et à mesure que je m'avance, je découvre toujours de nouveaux sujets de louange et d'admiration. Car à chaque pas, c'est une espèce nouvelle. Ici le fruit est caché au-dedans; là c'est l'amande qui est intérieure, et une chair délicate brille au-dehors des plus vives couleurs. Ce fruit est venu d'une fleur, comme presque tous: mais cette autre si délicieux, n'est point précédé par la fleur, et il naît de l'écorce même du figuier. L'un commence l'été, l'autre le finit. Si l'on ne cueille promptement l'un, il tombe, et se flétrit; si l'on n'attend l'autre, il n'aura jamais de maturité. L'un se garde longtemps, l'autre passe avec rapidité. L'un

rafraîchit, l'autre fortifie. Tout ce que je vois, m'enlève et me ravit.

Mais j'observe que ce sont les arbres foibles, ou de médiocre taille, qui portent les fruits les plus exquis. Plus ils s'élèvent, moins ils me paroissent riches, et moins leurs fruits me conviennent. J'entends cette leçon : et le bois foible de la vigne, de qui j'admire les grappes, me dit en son langage, que les plus merveilleux fruits sont souvent près de terre.

Les autres arbres, qui n'ont que des feuilles, ou des fruits amers, et très-petits, ne sont pas néanmoins inutiles ; et la providence a mis de si heureuses compensations entre les arbres fertiles, et les autres, que dans des occasions il est juste de préférer les stériles aux plus féconds, qui ne sont presque d'aucun usage, ni pour les édifices, ni pour la navigation, ni pour d'autres besoins indispensables.

Tous ces arbres, qui paroissent en un seul jour, et dans un même pays, afin d'instruire l'homme, qui doit bientôt les suivre, sont destinés pour des lieux différens. Les fruits acides, seront plus ordinaires dans les pays chauds, où ils sont plus nécessaires. Les fruits d'un goût plus doux, et plus diversifié, seront plus abondans où la chaleur sera plus modérée. Les arbres pleins de bitume et de poix, seront réservés pour les montagnes long-temps couvertes de neige ; et l'humeur chaude et gluante, qui leur tient lieu de séve, les garantira de la rigueur du froid. Ces derniers seront presque tous armés de piquans, au lieu de feuilles ; et en conservant toujours leur verdure, ils seront une figure de l'immortalité, comme les autres qui se dépouilleront l'hiver pour se revêtir au printemps, seront une image de la résurrection.

Entre les arbres fertiles, il y en aura qui porteront des fruits en deux saisons de l'année, et d'autres uniront ensemble et les saisons différentes, et les années mêmes, en portant tout à la fois des fleurs naissantes, des fruits verts et des fruits mûrs : afin de montrer la souveraine liberté du créateur, qui, en diversifiant les lois de la nature, fait voir qu'il en est le maître, et qu'il peut en tous temps, et de toutes choses, faire également ce qu'il lui plaît.

Il y a bien de l'apparence que Dieu fit naître dans toute la terre, des arbres de quelque espèce : mais que ce ne fut que dans le lieu où il devoit placer Adam, qu'il assembla tous les genres de fruits, et tous les arbres, ou stériles, ou féconds.

Mais soit dans ce lieu, soit dans tout autre, tout ce qui fut produit, fut parfait : et c'est ignorer le dessein de Dieu, que de mesurer la perfection et la maturité de ses ouvrages, sur les dispositions de la terre et des pays, plus ou moins voisins de la lumière et de la chaleur, que le soleil créé le lendemain devoit répandre. Car c'est précisément pour montrer l'indépendance de toutes les productions à l'égard du soleil, que Dieu les a avancées d'un jour, et différé au lendemain le soleil, aussi-bien que la lune et les étoiles.

Duguet, Ouvrage des Six Jours.

§ 14. *Quatrième Jour.*

Dieu dit : qu'il y ait dans le ciel des corps de lumière qui éclairent la terre ; qui séparent le jour d'avec la nuit ; et qui servent à marquer la distinction des temps et des saisons, des jours et des années. Et cela se fit ainsi. Dieu fit deux grands corps lumineux ; qu'il plaça dans le ciel ; l'un plus grand, pour présider au jour ; et l'autre moindre pour présider à la nuit. Il fit aussi les étoiles, et les plaça dans le ciel pour luire sur la terre.

Dieu fit deux grands corps lumineux, &c. Ces deux grands corps sont le Soleil et la Lune. L'Ecriture les appelle ainsi, non selon ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais parce qu'ils paroissent tels à nos yeux, et qu'ils répandent sur la terre une plus grande lumière que tous les autres ensemble.

Ce que l'Ecriture raconte ici avec une simplicité digne de celui à qui les plus grandes merveilles ne coûtent rien, les Prophètes qui sont venus depuis, en ont parlé dans les termes les plus magnifiques. *Les cieux*, dit David, *annoncent la gloire de Dieu ; et le firmament publie les ouvrages de ses mains. Chaque jour porte l'ordre au jour qui le suit ; et la nuit marque à la nuit suivante* en quel temps elle doit commencer et finir. *Il n'y a point de peuple, quelque langue qu'il parle, qui n'entende leur voix : le bruit en retentit par toute la terre ; et leurs paroles se font entendre jusqu'aux extrémités du monde. C'est dans les cieux que Dieu a établi la demeure du soleil ; et cet astre à son lever ressemble à un époux qui sort de sa chambre nuptiale. Il part plein d'ardeur d'une extrémité du ciel, pour courir comme un*

géant dans sa carrière ; et il continue sa course jusqu'à l'autre, portant en tout lieu la lumière, la chaleur et la fécondité, *sans qu'il y ait rien qui se cache à l'ardeur de ces rayons. Il envoie la lumière,* dit un autre Prophète parlant de Dieu ; *et elle part : il l'appelle, et elle lui obéit en tremblant. Les étoiles ont répandu leur lumière, chacune en sa place : il les a appelées, et elles ont répondu : Nous voici ; et elles ont pris plaisir à luire pour leur Créateur.* Ce langage si différent de la simplicité de celui de la Genèse, étoit proportionné aux besoins de l'homme. Dieu, pour lui rendre sensibles sa sagesse et sa puissance, n'avoit, ce semble, qu'à exposer devant lui le spectable merveilleux du ciel et des astres. Il ne faut que des yeux pour en être frappé, et un peu de réflexion pour en reconnoître l'auteur. Les lumières qui y brillent de toutes parts, le découvrent. Mais l'homme s'est conduit au milieu d'une si vive lumière, comme un aveugle ; et il a été sourd à la voix de toutes les créatures, qui publioient la grandeur de Dieu. Il a vu tous les jours luire sur lui le soleil, et toutes les nuits l'innombrable armée des étoiles former au-dessus de sa tête un camp lumineux, sans y faire aucune attention. C'est pour le tirer de cette espèce d'assoupissement, et pour lui reprocher sa stupidité et son ingratitude, que les Prophètes semblent emprunter le son de la trompette dans les magnifiques descriptions qu'ils font des merveilles de la nature. *Levez les yeux en haut,* lui crie Isaïe, *et regardez. Qui est celui qui a créé toutes ces choses ; qui fait marcher avec tant d'ordre l'armée des étoiles, et qui les appelle toutes par leur nom ? Il n'y en a pas une qui se dérange, tant est grande sa force et sa puissance.*

Mézengui, ibid.

§ 15. *Cinquième Jour.*

Dieu dit : que les eaux produisent des animaux vivans qui nagent dans l'eau, et des oiseaux qui volent au-dessus de la terre dans l'étendue du ciel.

Dieu commence au cinquième jour à étaler des merveilles d'un genre tout nouveau. L'eau et l'air se trouvent tout d'un coup peuplés d'une multitude innombrable d'êtres animés, en qui l'on voit une variété étonnante de mouvemens qui paroissent libres, et à qui Dieu donne la force, l'industrie, le discernement, la prévoyance, la ruse pour la conservation de leur vie, et la fécondité pour la multiplication de leurs espèces. Les poissons et les oiseaux sont tirés de la même matière, c'est-à-dire, de l'eau, sans néanmoins se ressembler en rien, si ce n'est en ce que Dieu a donné aux uns et aux autres des rames naturelles, qui leur font fendre les eaux et les airs. Les poissons n'ont, ce semble, qu'une tête et une queue : ils sont sans pieds et sans bras : rien ne paroît en eux propre au mouvement. Cependant avec si peu d'organes extérieurs, ils sont plus agiles et plus prompts que s'ils avoient plusieurs mains et plusieurs pieds ; et l'usage qu'ils font de leurs queues et de leurs nageoires, les pousse comme des traits, et semble les faire voler. Comme l'eau où ils vivent, ne leur produit point de quoi se nourrir, la principale ressource de ces animaux voraces est dans la force, la violence et la ruse : ils s'attaquent et se dévorent mutuellement, et les petits sont la proie des grands ; sans que cette guerre sanglante, et ce cruel acharnement, qui durent depuis l'origine du monde, aient encore détruit aucune de leurs espèces ; parce que la Providence qui veille à leur conservation, les multiplie d'une manière si prodigieuse, que ce qui s'en détruit, est toujours fort au-dessous de ce qui sert à les renouveler.

Les oiseaux nous sont plus connus. Qu'on observe la légèreté de leur vol, la douceur de leur chant, l'admirable structure de leurs nids, leur pénible assiduité à couver leurs œufs, leurs tendres soins pour leurs petits ; et qu'on fasse attention qu'ils savent toutes ces choses presque en naissant, et qu'ils les observent, chacun dans son espèce, avec une constante uniformité, sans avoir jamais eu de maître, ni vu de modèle ; on ne pourra s'empêcher de reconnoître qu'une souveraine intelligence préside à toutes ces opérations ; et l'on s'écriera avec le Prophète dans les transports d'une religieuse admiration : *La vue de vos ouvrages, Seigneur, me remplit de joie ; et je suis dans le ravissement, en considérant les œuvres de vos mains. O Seigneur, que vos ouvrages sont magnifiques ! que vos desseins sont profonds et impénétrables ! L'homme hébété et stupide n'y comprend rien, et l'insensé n'y fait aucune réflexion.* Quelle stupidité en effet d'avoir sous les yeux tant de merveilles, et de n'y réfléchir non plus que des enfans ! Quelle folie de perdre tant de temps à des lectures, ou pernicieuses ou

inutiles ; au lieu de l'employer à lire le grand livre de la Nature, qui est toujours ouvert, où tout nous eleve à Dieu, et nous invite à l'adorer et à lui rendre grâces !

Mézengui, ibid.

§ 16. *Sixième Jour.*

Dieu dit : que la terre produise des animaux vivans de toute espèce, des animaux domestiques, des reptiles et des bêtes sauvages.

Dieu, après avoir créé les poissons et les oiseaux, fait sortir de la terre toutes les espèces d'animaux qui doivent la peupler : 1. animaux domestiques destinés à vivre avec l'homme, pour l'aider de leur force ou de leur industrie, le nourrir de leur lait, le vêtir de leur laine : 2. bêtes sauvages, qui habiteront dans les bois et dans les solitudes ; et dont les unes plus paisibles, comme le cerf, se nourriront d'herbes, de grains et de fruits ; les autres plus cruelles, comme le lion et le loup, chercheront à vivre de sang et de carnage : 3. insectes, à qui leur peau tient lieu d'os ; et dont les uns marchent simplement, comme la fourmi et l'araignée ; les autres volent, comme la mouche et le hanneton : 4. reptiles, qui n'ayant point de pieds, s'avancent en allongeant et accourcissant successivement les différentes parties de leur corps, comme le ver ; ou se glissent avec une incroyable vitesse, comme le serpent. Que de prodiges opérés tout-à-la-fois par une seule parole ! Le plus petit insecte que nous foulons aux pieds, et que nous cherchons à détruire, parce qu'il nous incommode, en offre une infinité à notre admiration dans la variété et la délicatesse de ses organes, dans le choix qu'il fait de ce qui lui est utile, dans l'attention à éviter tout ce qui lui est contraire, dans les précautions qu'il prend pour se perpétuer. Un ciron, par exemple, qu'à peine les yeux aperçoivent, a des jambes avec des jointures, puisqu'il marche ; il y a des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes : les ressorts et les nerfs qui servent aux divers mouvemens de ce petit corps, sont à proportion aussi délicats que ceux du corps humain, dont plusieurs échappent à nos yeux. Cependant le ciron est lui-même un gros animal, si on le compare avec d'autres insectes, dont on découvre des millions à l'aide du microscope dans une quantité presque imperceptible d'une certaine écume. Leur extrême petitesse ne permet presque pas de distinguer leur figure : mais la rapidité de leurs mouvemens démontre qu'ils sont vivans, et parfaitement organisés dans la même proportion que le ciron. Je me perdois tout à l'heure dans l'étendue immense des cieux : maintenant je me perds dans la petitesse inconcevable où la matière peut être réduite. C'est des deux côtés un abîme dont la profondeur m'épouvante ; et dans le transport de mon étonnement, je m'écrie avec le Sage : *Qui sera capable de parler des ouvrages du Seigneur ? Qui pourra pénétrer ses merveilles ? Qui pourra exprimer sa puissance et sa grandeur ? . . . Lorsque l'homme sera à la fin de sa recherche, il trouvera qu'il ne fait que commencer ; et après qu'il s'y sera longtemps appliqué, il ne lui en demeurera qu'un profond étonnement.*

Mais l'homme n'a pas seulement dans la création des poissons, des oiseaux et des animaux terrestres, de quoi admirer : il y trouve encore de quoi s'instruire de ses devoirs. Le Créateur a pris plaisir à les lui montrer dans plusieurs animaux ; et les différens instincts qu'il leur a donnés, sont autant de leçons pour nous, qu'il veut que nous étudions. *J'ai nourri des enfans*, dit-il par l'un de ses Prophètes, *et je les ai élevés ; et après cela ils m'ont méprisé. Le bœuf connoit celui à qui il appartient ; et l'âne, l'étable de son maître : mais Israël ne me connoit point, et mon peuple n'a point d'intelligence.* Un autre Prophète reproche au même peuple d'ignorer ce que savent les oiseaux, et de ne pas discerner les temps propres et favorables, ni les signes qui les prédisent. *Le milan connoit dans le ciel quand son temps est venu : la tourterelle, l'hirondelle, la cigogne savent discerner la saison de leur passage : mais mon peuple n'a point connu le temps du jugement du Seigneur.* Le Sage renvoie *le paresseux à la fourmi, qui n'ayant ni chef, ni maître, ni prince fait néanmoins sa provision durant l'été, et amasse pendant la moisson de quoi se nourrir.* Et il veut qu'*en considérant sa conduite il apprenne à devenir sage.*

Le même, ibid.

§ 17. *Suite du même Jour.*

L'HOMME.

Jusqu'ici Dieu avoit tout fait en commandant ; mais quand il s'agit de produire

l'homme, Moïse lui fait tenir un nouveau langage : *Faisons l'homme*, dit-il, *à notre image et ressemblance.*

Ce n'est plus cette parole impérieuse et dominante ; c'est une parole plus douce, quoique non moins efficace. Dieu tient conseil en lui-même ; Dieu s'excite lui-même, comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse tous les ouvrages qu'il avoit faits jusqu'alors.

Faisons l'homme. Dieu parle en lui-même ; il parle à quelqu'un qui fait comme lui, à quelqu'un dont l'homme est la créature et l'image : il parle à un autre lui-même ; il parle à celui par qui toutes choses ont été faites, à celui qui dit dans son évangile, *tout ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement.* En parlant à son Fils, ou avec son Fils, il parle en même temps avec l'Esprit tout-puissant, égal et coéternel à l'un et à l'autre.

C'est une chose inouïe dans tout le langage de l'écriture, qu'un autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel ; *faisons.* Dieu même dans l'écriture, ne parle ainsi que deux ou trois fois, et ce langage extraordinaire commence à paroître lorsqu'il s'agit de créer l'homme.

Quand Dieu change de langage et en quelque façon de conduite, ce n'est pas qu'il change en lui-même, mais il nous montre qu'il va commencer, suivant des conseils éternels, un nouvel ordre de choses.

Ainsi l'homme si fort élevé au-dessus des autres créatures dont Moïse nous avoit décrit la génération, est produit d'une façon toute nouvelle. La Trinité commence à se déclarer, en faisant la créature raisonnable dont les opérations intellectuelles sont une image imparfaite de ces éternelles opérations, par lesquelles Dieu est fécond en lui-même.

La parole de conseil dont Dieu se sert, marque que la créature qui va être faite, est la seule qui peut agir par conseil et par intelligence. Toute le reste n'est pas moins extraordinaire. Jusque-là nous n'avions point vu dans l'histoire de la Genèse, le doigt de Dieu appliqué sur une matière corruptible. Pour former le corps de l'homme, lui-même prend de la terre ; et cette terre arrangée sous une telle main reçoit la plus belle figure qui eût encore paru dans le monde. L'homme a la taille droite, la tête élevée, les regards tournés vers le ciel : et cette conformation qui lui est particulière, lui montre son origine et le lieu où il doit tendre.

Cette attention particulière, qui paroît en Dieu quand il fait l'homme, nous montre qu'il a pour lui un égard particulier, quoique d'ailleurs tout soit conduit immédiatement par sa sagesse.

Mais la manière dont il produit l'âme, est beaucoup plus merveilleuse ; il ne la tire point de la matière ; il l'inspire d'enhaut ; c'est un souffle de vie qui vient de lui-même.

Quand il créa les bêtes, il dit, *que l'eau produise les poissons* ; et il créa de cette sorte les monstres marins et toute âme vivante et mouvante qui devoit remplir les eaux. Il dit encore, *que la terre produise toute âme vivante, et les bêtes à quatre pieds, et les reptiles.*

C'est ainsi que devoient naître ces âmes vivantes d'une vie brute et bestiale, à qui Dieu ne donne pour toute action que des mouvemens dépendans du corps. Dieu les tire du sein des eaux et de la terre ; mais cette âme dont la vie devoit être une imitation de la sienne, qui devoit vivre comme lui, de raison et d'intelligence ; qui lui devoit être unie en le contemplant et en l'aimant, et qui pour cette raison étoit faite à son image, ne pouvoit être tirée de la matière. Dieu en façonnant la matière, peut bien former un beau corps ; mais en quelque sorte qu'il la tourne et la façonne, jamais il n'y trouvera son image et sa ressemblance. L'âme faite à son image, et qui peut être heureuse en le possédant, doit être produite par une nouvelle création : elle doit venir d'en haut, et c'est ce que signifie *ce souffle de vie*, que Dieu tire de sa bouche.

Souvenons-nous que Moïse propose aux hommes charnels par des images sensibles des vérités pures et intellectuelles. Ne croyons pas que Dieu souffle à la manière des animaux. Ne croyons pas que notre âme soit un air subtil, ni une vapeur déliée. Le souffle que Dieu inspire, et qui porte en lui-même l'image de Dieu, n'est ni air ni vapeur. Ne croyons pas que notre âme soit une portion de la nature divine, comme l'ont rêvé quelques philosophes. Dieu n'est pas un tout qui se partage. Quand Dieu auroit des parties, elles ne seroient pas faites. Car le Créateur, l'être incréé ne seroit pas composé de créatures. L'âme est faite, et tellement faite, qu'elle n'est

rien de la nature divine; mais seulement une chose faite à l'image et ressemblance de la nature divine; une chose qui doit toujours demeurer unie à celui qui l'a formée: c'est ce que veut dire ce souffle divin; c'est ce que nous représente cet esprit de vie.

Bossuet, ibid.

§ 18. *Continuation du même Sujet.*

C'est ainsi que Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu; et après l'avoir formé, il le mit dans le paradis terrestre. C'étoit un jardin délicieux, où Dieu avoit fait produire à la terre toutes sortes d'arbres beaux à la vue, et qui portoient d'excellens fruits. L'arbre de vie étoit au milieu, avec l'arbre de la science du bien et du mal. Dieu mit l'homme dans ce jardin, afin qu'il le cultivât et qu'il le gardât, et il lui fit ce commandement: Mangez du fruit de tous les arbres de ce jardin; mais ne mangez point du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.. Car aussitôt que vous en aurez mangé, vous mourrez certainement.

Dieu créa l'homme à son image: il le créa à l'image de Dieu. Cette répétition nous montre et la vérité, et la dignité d'une telle image, où Dieu a pris plaisir à rassembler divers traits qui représentent admirablement la simplicité de sa nature, la Trinité de ses personnes, et l'Incarnation de son Fils unique.

Dieu est esprit, et notre âme est esprit. Elle vit, comme lui, de connoissance et d'amour: et quoique la connoissance ne soit pas l'amour, et que la connoissance et l'amour ne soient pas précisément l'être et la substance de l'âme; ces trois choses néanmoins, l'être, la pensée et l'amour ne sont qu'une seule et même âme. Ainsi (autant qu'il peut se trouver de rapport entre Dieu et l'homme) Dieu se connoît et s'aime: sa connoissance ou sa pensée est son Fils, conçu en lui et engendré de toute éternité: son amour est le Saint-Esprit. L'une de ces trois personnes n'est pas l'autre, et néanmoins elles ne sont toutes trois qu'un seul Dieu.

L'Incarnation, qui est l'union ineffable et incompréhensible de Dieu et de l'homme en la personne de Jésus-Christ, nous est montrée dans l'union de l'âme et du corps. Notre âme d'une nature spirituelle et incorruptible, a un corps corruptible qui lui est uni; et de l'union de l'un et de l'autre résulte un tout, qui est l'homme, esprit et corps tout ensemble, incorruptible et corruptible, intelligent et purement brute. Ainsi le Verbe divin s'unissant au Fils de Marie, devient par cette union un seul Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme; engendré dans l'éternité, et né dans le temps; tout-puissant, et environné de foiblesse; souverainement heureux, et chargé de toutes nos misères; toujours vivant dans le sein du Père, et mort sur la croix pour nous sauver. Il n'est pas donné à tous de bien entendre ces sublimes vérités, ni de voir en eux-mêmes cette merveilleuse image des choses divines, que saint Augustin et les autres Pères ont cru si certaine. La plupart des hommes gouvernés par les sens, ne se connoissent pas eux-mêmes: ils ignorent les richesses qu'ils portent dans le fond de leur nature; et il n'y a que des yeux épurés qui puissent les apercevoir. Mais pour peu que nous entrions dans ce secret, et que nous sachions remarquer en nous l'image des deux mystères, qui sont le fondement de notre foi, c'en est assez pour nous élever au-dessus de tout; et rien de mortel ne pourra plus nous toucher.

L'arbre de vie étoit au milieu. Cet arbre étoit ainsi appelé, parce que Dieu y avoit attaché la vertu de conserver à l'homme la vie, la santé et la vigueur. Il se seroit nourri des autres fruits pour vivre chaque jour; mais pour prévenir ou réparer les pertes insensibles qui affoiblissent les principes de la vie, il auroit mangé du fruit de cet arbre.

Avec l'arbre de la science du bien et du mal. C'est ainsi que Dieu le nomma, prévoyant le funeste effet qu'il devoit produire, et qu'on verra dans la suite.

Afin qu'il le cultivât. La culture de ce jardin n'étoit pas pour l'homme innocent un travail rude et pénible, puisque la terre produisoit tout d'elle-même; mais une occupation douce et tranquille, dont il auroit tiré à tous momens des sujets d'admirer et de louer la puissance, la sagesse, et la bonté du Créateur. *Et qu'il le gardât*; non contre la violence étrangère, qui n'étoit point alors à craindre; mais pour lui-même, en se rendant digne par sa fidélité envers Dieu, d'y mener toujours une vie heureuse.

Ne mangez point du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. L'homme pouvoit donc manger, ou ne pas manger

de ce fruit. Ainsi ce commandement nous découvre en lui une nouvelle perfection, et un nouveau trait de ressemblance avec Dieu : c'est le libre arbitre, c'est-à-dire, le pouvoir d'agir s'il veut, et de n'agir pas s'il ne veut pas. Dieu s'aime nécessairement : mais il est souverainement libre à l'égard de tout le reste. Il peut faire ou ne pas faire au-dehors ce qu'il lui plaît. Il a fait le monde parce qu'il l'a voulu : il pouvoit ne le pas faire, s'il eût voulu, parce qu'il n'a besoin de rien, et que rien ne lui est nécessaire que lui-même. C'est de ce modèle que l'homme porte l'auguste empreinte. Il s'aime, et désire essentiellement d'être heureux : hors cela tout lui est égal et indifférent. Il est fixé, comme Dieu, sur un point unique, et libre sur tout le reste. Etre heureux est sa fin dernière, à laquelle il tend nécessairement de tout le poids de sa volonté. Mais il a le choix des moyens ; et entre une infinité de routes qui conduisent, ou qui paroissent conduire à la félicité, il peut prendre ou laisser celle qu'il lui plaît. Tout ce qu'il fait avec connoissance, et de propos délibéré, il le fait parce qu'il le veut : il ne le feroit pas s'il ne vouloit, et ce qu'il veut dans ce moment, il pouvoit ne le pas vouloir, rien n'étant plus au pouvoir de l'homme que ses volontés. Mais tout ce qui est créé, se sent du néant d'où il a été tiré. Adam, tout parfait qu'il étoit, et orné de dons si excellens, avoit dans son libre arbitre un trait défectueux ; c'étoit le pouvoir de se porter au mal, et de se rendre malheureux en devenant désobéissant et rebelle ; et le commandement de Dieu l'en avertit, afin qu'il veille sur lui-même, et que se souvenant de son néant, il évite de se perdre par l'orgueil.

Ne mangez point, &c. Car aussitôt que vous en aurez mangé, vous mourrez certainement. L'homme est libre : mais sa liberté n'est pas une indépendance. Il a un maître à qui il doit être soumis ; et c'est pour lui faire sentir sa dépendance, et éprouver sa soumission, que Dieu lui fait un commandement, dont toutes les circonstances méritent d'être remarquées : commandement émané de l'autorité souveraine du Créateur, à laquelle il est juste que la créature obéisse ; commandement très-aisé à observer, puisqu'il ne s'agit que de s'abstenir du fruit d'un seul arbre, dans un jardin où l'on a une permission expresse d'user de tous les autres ; commandement enfin accompagné de la plus terrible menace qu'on puisse faire à l'homme, qui est la peine de mort. O que l'homme sera coupable, s'il le transgresse !

Mézengui, ibid.

§ 19. *Continuation du même Sujet.* LA FEMME.

Parmi toutes les différentes créatures, Adam ne trouvoit point d'aide qui fût semblable à lui. Et Dieu dit : il n'est point à propos que l'homme soit seul : faisons-lui une aide semblable à lui. Dieu donc envoya à l'homme un profond sommeil ; et pendant qu'il étoit endormi, il tira une de ses côtes, dont il forma la femme, qu'il amena à Adam : et Adam dit en la voyant, VOILA L'OS DE MES OS ET LA CHAIR DE MA CHAIR. *Dieu bénit ensuite l'homme et la femme, et leur dit : Croissez et multipliez, peuplez la terre et qu'elle vous soit assujettie.*

Adam ne trouvoit point d'aide qui fut semblable à lui. Avant que d'avoir vu tous les animaux que Dieu avoit créés, Adam pouvoit douter s'il ne s'en trouveroit pas quelqu'un de même nature que lui. Il reconnut dans l'exacte revue qu'il en fit, qu'il n'y en avoit pas un seul avec qui il pût vivre en société. Il remarquoit dans plusieurs des vestiges admirables de la sagesse de Dieu, et une imitation de la raison, qui l'étonnoit ; mais il n'y voyoit ni raison, ni sagesse, ni sentiment de vertu : tout ce qu'ils paroissoient avoir d'industrie, ne regardoit que le corps. En un mot, aucun ne lui ressembloit ; et il étoit aussi seul avec tous les animaux dont Dieu l'avoit établi le maître, qu'il l'auroit été, s'il n'avoit eu pour compagnie que les rochers et les forêts.

Faisons-lui une aide semblable à lui. Ce n'étoit pas seulement pour la propagation du genre humain que Dieu voulut donner à l'homme un aide qui lui ressemblât. Ce qu'il avoit principalement en vue, étoit de lui associer un témoin et un compagnon des devoirs d'adoration et de reconnoissance, auxquels il étoit obligé envers son Créateur. Aucun des animaux ne pouvoit y prendre part. Il falloit à l'homme né pour la société, quelqu'un qui entrât dans ses sentimens ; qui secondât son zèle et sa reconnoissance pour Dieu, et qui par l'union des cœurs, et la conformité des vues et des pensées, formât avec lui une sainte harmonie,

pour célébrer les louanges de leur maître commun. C'est-là le plus important devoir de la femme à l'égard du mari, comme c'est l'une des principales fins de l'institution du mariage.

Pour cette fois voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair. Adam parle ainsi par un mouvement d'admiration et de reconnoissance; Dieu lui ayant fait connoître à son réveil que celle qu'il lui donnoit pour compagne, étoit non-seulement semblable à lui, mais tirée de lui, et qu'elle faisoit partie de lui-même. C'est pourquoi il ajoute: *L'homme donc quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme; et ils ne seront tous deux qu'une seule chair.* Telle est la sainte union du mariage, la plus intime qui soit au monde, plus étroite même que celle de l'homme avec son père et sa mère. Par cette union le mari et la femme ne font plus qu'une même chair, un même corps, un même esprit, un même tout, dont les parties n'ont plus ni sentimens, ni inclinations, ni intérêts séparés. Jésus-Christ se sert de ces paroles pour montrer que le lien du mariage ne peut être rompu par le divorce: et il en conclut que *le mari* et la femme *n'étant plus deux, mais une seule chair, l'homme ne doit* pas entreprendre de *séparer ce que Dieu a joint.*

Croissez et multipliez. Ces paroles sont la source de la fécondité, et de la multiplication du genre humain. Il étoit libre à Dieu de rendre tous les hommes indépendans les uns des autres, et de leur donner la vie comme il l'avoit donnée au premier d'entre eux. Il pouvoit faire à l'égard du corps ce qu'il fait à l'égard de l'âme, dont il est seul le principe. Mais après avoir paru seul dans la formation de l'Univers, il lui plaît de couvrir le reste de ses opérations sous le voile du ministère des créatures. Il les substitue à sa place; et il disparoît lui-même, pour ne laisser plus voir que les instrumens dont il se sert, en cachant la main qui les fait agir. C'est par une suite de cet ordre établi, qu'il fait dépendre la propagation de chaque espèce d'animaux, de l'union des sexes; quoique ce soit lui seul qui forme les organes de leurs corps, et qui leur donne la vie. *Je ne sais,* disoit la mère des Machabées, à ses enfans, *comment vous avez été formés dans mon sein: car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'ame, l'esprit et la vie, ni qui ai assemblé tous vos membres: c'est le Créateur du monde qui a formé l'homme dans sa naissance, et qui a donné l'être à toutes choses.* C'est donc Dieu qui est notre père; et il l'est dans un sens plus propre, que ceux de qui nous tirons notre origine, selon ces paroles de Jésus-Christ, *N'appelez personne sur la terre votre père: car vous n'avez qu'un père qui est dans le ciel.* Les hommes que nous appelons nos pères et nos mères, ne portent ce nom, que parce que Dieu notre père les a rendus les instrumens de sa puissance pour nous donner la vie du corps, et de sa providence pour nous nourrir; ils ne sont que les canaux de l'amour tendre que Dieu créateur et père a pour nous. C'est lui qui nous protége dans le sein de nos mères, comme c'est lui qui nous soutient par leurs mains dans les foiblesses de l'enfance.

Le même, ibid.

§ 20. *Création des Anges, chute de l'homme.*

Dieu avoit fait au commencement ses anges, esprits purs et séparés de toute matière. Lui qui ne fait rien que de bon, les avoit tous créés dans sa sainteté, et ils pouvoient assurer leur fidélité en se donnant volontairement à leur créateur. Mais tout ce qui est tiré du néant est défectueux. Une partie de ces anges se laissa séduire à l'amour-propre. Malheur à la créature qui se plaît en elle-même, et non pas en Dieu! elle perd en un moment tous ses dons. Etrange effet du péché! ces esprits lumineux devinrent esprits de ténèbres: ils n'eurent plus de lumières qui ne se tournassent en ruses malicieuses. Une maligne envie prit en eux la place de la charité, leur grandeur naturelle ne fut plus qu'orgueil; leur félicité fut changée en la triste consolation de se faire des compagnons dans leur misère, et leurs bienheureux exercices, au misérable emploi de tenter les hommes. Le plus parfait de tous, qui avoit aussi été le plus superbe, se trouva le plus malfaisant, comme le plus malheureux. L'homme *que Dieu avoit mis un peu au-dessous des Anges,* en l'unissant à un corps, devint à un esprit si parfait un objet de jalousie: il voulut l'entraîner dans sa rébellion, pour ensuite l'envelopper dans sa perte. Ecoutons comme il lui parle, et pénétrons le fond de ses artifices. Il s'adresse à Eve comme à la plus foible; mais en la personne d'Eve,

il parle à son mari aussi-bien qu'à elle: *pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense?* S'il vous a fait raisonnables, vous devez savoir la raison de tout: ce fruit n'est pas un poison: *vous n'en mourrez pas.* Voilà par où commence l'esprit de révolte. On raisonne sur le précepte; et l'obéissance est mise en doute. *Vous serez comme des dieux,* libres et indépendans, heureux en vous-mêmes, sages par vous-mêmes: *vous saurez le bien et le mal*; rien ne vous sera impénétrable. C'est par ces motifs que l'esprit s'élève contre l'ordre du créateur, et au-dessus de la règle. Eve à demi-gagnée regarda le fruit dont la beauté promettoit *un goût excellent.* Voyant que Dieu avoit uni en l'homme l'esprit et le corps, elle crut qu'en faveur de l'homme il pourroit bien encore avoir attaché aux plantes des vertus surnaturelles, et des dons intellectuels aux objets sensibles. Après avoir mangé de ce beau fruit, elle en présenta elle-même à son mari. Le voilà dangereusement attaqué. L'exemple et la complaisance fortifient la tentation: il entre dans les sentimens du tentateur si bien secondé; une trompeuse curiosité, une flatteuse pensée d'orgueil, le secret plaisir d'agir de soi-même et selon ses propres pensées, l'attire et l'aveugle: il veut faire une dangereuse épreuve de sa liberté, et il goûte avec le fruit défendu, la pernicieuse douceur de contenter son esprit: les sens mêlent leur attrait à ce nouveau charme; il les suit, il s'y soumet, et il s'en fait le captif, lui qui en étoit le maître.

Bossuet, ibid.

§ 21. *Suite funeste de cette chute.*

En même temps tout change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant; il n'en aura plus rien que par un travail opiniâtre: le ciel n'a plus cet air serein: les animaux qui lui étoient tous, jusqu'aux plus odieux et aux plus farouches, un divertissement innocent, prennent pour lui des formes hideuses: Dieu qui avoit tout fait pour son bonheur, lui tourne en un moment tout en supplice. Il se fait peine à lui-même, lui qui s'étoit tant aimé. La rébellion de ses sens lui fait remarquer en lui je ne sais quoi de honteux. Ce n'est plus ce premier ouvrage du créateur où tout étoit beau; le péché a fait un nouvel ouvrage qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus supporter sa honte, et voudroit pouvoir la couvrir à ses propres yeux. Mais Dieu lui devient encore plus insupportable. Ce grand Dieu qui l'avoit fait à sa ressemblance, et qui lui avoit donné des sens comme un secours nécessaire à son esprit, se plaisoit à se montrer à lui sous une forme sensible; l'homme ne peut plus souffrir sa présence. Il cherche le fond des forêts pour se dérober à celui qui faisoit auparavant tout son bonheur. Sa conscience l'accuse avant que Dieu parle. Ses malheureuses excuses achèvent de le confondre. Il faut qu'il meure: le remède d'immortalité lui est ôté; et une mort plus affreuse, qui est celle de l'âme, lui est figurée par cette mort corporelle a laquelle il est condamné.

Le même, ibid.

§ 22. *Transmission du péché Originel.*

Mais voici notre sentence prononcée dans la sienne. Dieu qui avoit résolu de recompenser son obéissance dans toute sa postérité, aussitôt qu'il s'est révolté le condamne, et le frappe, non-seulement en sa personne, mais encore dans tous ses enfans comme dans la plus vive et la plus chère partie de lui-même: nous sommes tous maudits dans notre principe; notre naissance est gâtée et infectée dans sa source.

N'examinons point ici ces règles terribles de la justice divine, par lesquelles la race humaine est maudite dans son origine. Adorons les jugemens de Dieu, qui regarde tous les hommes comme un seul homme dans celui dont il veut tous les faire sortir. Regardons-nous aussi comme dégradés dans notre père rebelle, comme flétris à jamais par la sentence qui le condamne; comme bannis avec lui, et exclus du paradis où il devoit nous faire naître.

Les règles de la justice humaine nous peuvent aider à entrer dans les profondeurs de la justice divine dont elles sont une ombre: mais elles ne peuvent pas nous découvrir le fond de cet abîme. Croyons que la justice aussi-bien que la miséricorde de Dieu ne veulent pas être mesurées sur celles des hommes, et qu'elles ont toutes deux des effets bien plus étendus et bien plus intimes.

§ 23. *Que le péché Originel peut seul expliquer les contrariétés de l'Homme.*

Chose étonnante, que le mystère le plus éloigné de notre connoissance qui est

celui de la transmission du péché originel, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connoissance de nous-mêmes. Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paroît pas seulement impossible, il nous semble même très-injuste. Car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paroît avoir eu si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être? certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. Et cependant sans ce mystère le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours et ses plis dans cet abîme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. Tout son état dépend de ce point imperceptible. Et comment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose au-dessus de sa raison; et que sa raison, bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne quand on le lui présente.

Pour moi j'avoue qu'aussitôt que la religion chrétienne découvre ce principe, que la nature des hommes est corrompue et déchue de Dieu, cela ouvre les yeux à voir partout le caractère de cette vérité. Car la nature est telle qu'elle marque partout un Dieu perdu, et dans l'homme et hors de l'homme.

Sans ces divines connoissances, qu'ont pu faire les hommes, sinon ou s'élever dans le sentiment intérieur qui leur reste de leur grandeur passée, ou s'abattre dans la vue de leur foiblesse présente. Car ne voyant pas la vérité entière, ils n'ont pu arriver à une parfaite vertu; les uns considérant la nature comme incorrompue, les autres comme irréparable. Ils n'ont pu fuir ou l'orgueil ou la paresse, qui sont les deux sources de tous les vices; puisqu'ils ne pouvoient sinon ou s'y abandonner par lâcheté, ou en sortir par l'orgueil. Car s'ils connoissoient l'excellence de l'homme, ils en ignoroient la corruption; de sorte qu'ils évitoient bien la paresse, mais ils se perdoient dans l'orgueil. Et s'ils reconnoissoient l'infirmité de la nature, ils en ignoroient la dignité: de sorte qu'ils pouvoient bien éviter la vanité, mais c'étoit en se précipitant dans le désespoir.

De là viennent les diverses sectes des Stoïciens, et des Epicuriens, des Dogmatistes et des Académiciens. La seule religion chrétienne a pu guérir ces deux vices, non pas en chassant l'un par l'autre par la sagesse de la terre, mais en chassant l'un et l'autre par la simplicité de l'évangile. Car elle apprend aux justes qu'elle élève jusqu'à la participation de la divinité même, qu'en ce sublime état ils portent encore la source de toute la corruption qui les rend durant toute la vie sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché; et elle nie aux plus impies qu'ils sont capables de la grâce de leur rédempteur. Ainsi donnant à trembler à ceux qu'elle justifie, et consolant ceux qu'elle condamne, elle tempère avec tant de justesse la crainte avec l'espérance par cette double capacité qui est commune à tous et de la grâce et du péché, qu'elle abaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans désespérer; et qu'elle élève infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler, faisant bien voir par là, qu'étant seule exempte d'erreur et de vice, il n'appartient qu'à elle et d'instruire et de corriger les hommes.

Pascal, pensées, chap. 3.

§ 24. *Bonté de Dieu envers l'homme.*

Mais pendant que les rigueurs de Dieu sur le genre humain nous épouvantent, admirons comme il tourne nos yeux vers un objet plus agréable, en nous découvrant notre délivrance future dès le jour de notre perte. Sous la figure du serpent dont le rampement tortueux étoit une vive image des dangereuses insinuations et des détours fallacieux de l'esprit malin, Dieu fait voir à Eve notre mère, son ennemi vaincu, et lui montre cette semence bénite par laquelle son vainqueur devoit avoir *la tête écrasée*, c'est-à-dire devoit voir son orgueil dompté, et son empire abattu par toute la terre.

Cette semence bénite étoit Jésus-Christ fils d'une Vierge, ce Jésus-Christ en qui seul Adam n'avoit point péché, parce qu'il devoit sortir d'Adam, d'une manière divine, conçu non de l'homme, mais du Saint-Esprit. C'étoit donc par ce divin

germe, ou par la femme qui le produiroit, selon les diverses leçons de ce passage, que la perte du genre humain devoit être réparée, et la puissance ôtée au prince du monde, *qui ne trouve rien du sien en Jésus-Christ.*

Bossuet, ibid.

§ 25. *Perversité de l'Homme. Déluge. Ses Effets.*

L'homme fut donc laissé à lui-même, ses inclinations se corrompirent, ses débordemens allèrent à l'excès, et l'iniquité couvrit toute la face de la terre.

Alors Dieu médita une vengeance dont il voulut que le souvenir ne s'éteignît jamais parmi les hommes: c'est celle du déluge universel, dont en effet la mémoire dure encore dans toutes les nations, aussi-bien que celle des crimes qui l'ont attiré.

Que les hommes ne pensent plus que le monde va tout seul, et que ce qui a été sera toujours comme de lui-même. Dieu, qui a tout fait, et par qui tout subsiste, va noyer tous les animaux avec tous les hommes, c'est-à-dire, qu'il va détruire la plus belle partie de son ouvrage.

Il n'avoit besoin que de lui-même pour détruire ce qu'il avoit fait d'une parole: mais il trouve plus digne de lui de faire servir ses créatures d'instrument à sa vengeance, et il appelle les eaux pour ravager la terre couverte de crimes.

Il s'y trouva pourtant un homme juste. Dieu, avant que de le sauver du déluge des eaux, l'avoit préservé par sa grâce du déluge de l'*iniquité*. Sa famille fut réservée pour repeupler la terre qui n'alloit plus être qu'une *immense* solitude. Par les soins de cet homme juste, Dieu sauve les animaux, afin que l'homme entende qu'ils sont faits pour lui, et qu'il s'en serve pour la gloire de leur créateur.

Le monde se renouvelle, et la terre sort encore une fois du sein des eaux: mais dans ce renouvellement il demeure une impression éternelle de la vengeance divine. Jusqu'au déluge toute la nature étoit plus forte et plus vigoureuse: par cette immense quantité d'eaux que Dieu amena sur la terre, et par le long séjour qu'elles y firent, les sucs qu'elle enfermoit furent altérés; l'air chargé d'une humidité excessive, fortifia les principes de la corruption; et la première constitution de l'univers se trouvant affoiblie, la vie humaine qui se poussoit jusques à près de mille ans, se diminua peu à peu; les herbes et les fruits n'eurent plus leur première force, et il fallut donner aux hommes une nourriture plus substantielle dans la chair des animaux.

Ainsi devoient disparoître et s'effacer peu à peu les restes de la première institution; et la nature changée avertissoit l'homme que Dieu n'étoit plus le même pour lui depuis qu'il avoit été irrité par tant de crimes.

Au reste, cette longue vie des premiers hommes marquée dans les annales du peuple de Dieu, n'a pas été inconnue aux autres peuples, et leurs anciennes traditions en ont conservé la mémoire. La mort qui s'avançoit fit sentir aux hommes une vengeance plus prompte; et comme tous les jours ils s'enfonçoient de plus en plus dans le crime, il falloit qu'ils fussent aussi, pour ainsi parler, tous les jours plus enfoncés dans leur supplice.

Le seul changement des viandes leur pouvoit marquer combien leur état alloit s'empirant, puisqu'en devenant plus foibles, ils devenoient en même temps plus voraces et plus sanguinaires.

Avant le temps du déluge, la nourriture que les hommes prenoient sans violence dans les fruits qui tomboient d'eux-mêmes, et dans les herbes qui aussi bien séchoient si vite, étoit sans doute quelque reste de la première innocence, et de la douceur à laquelle nous étions formés. Maintenant, pour nous nourrir, il faut répandre du sang malgré l'horreur qu'il nous cause naturellement; et tous les rafinemens dont nous nous servons pour couvrir nos tables suffisent à peine à nous déguiser les cadavres qu'il nous faut manger pour nous assouvir.

Mais ce n'est là que la moindre partie de nos malheurs. La vie déjà raccourcie s'abrége encore par les violences qui s'introduisent dans le genre humain. L'homme qu'on voyoit dans les premiers temps épargner la vie des bêtes, s'est accoutumé à n'égargner plus la vie de ses semblables. C'est en vain que Dieu défendit aussitôt après le déluge de verser le sang humain; en vain, pour sauver quelques vestiges de la première douceur de notre nature, en permettant de manger de la chair des bêtes, il en avoit réservé le sang. Les meurtres se multiplièrent sans mesure. Il est vrai qu'avant le déluge Caïn avoit sacrifié son

frère à sa jalousie. Lameth, sorti de Caïn, avoit fait le second meurtre, et on peut croire qu'il s'en fit d'autres après ces damnables exemples. Mais les guerres n'étoient pas encore inventées. Ce fut après le déluge que parurent ces ravageurs de provinces, que l'on a nommés conquérans; qui poussés par la seule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocens. Nemrod, maudit rejeton de Cham maudit par son père, commença à faire la guerre seulement pour s'établir un empire. Depuis ce temps l'ambition s'est jouée sans aucune borne de la vie des hommes; ils en sont venus à ce point de s'entre-tuer sans se haïr: le comble de la gloire et le plus beau de tous les arts a été de se tuer les uns les autres.

Le même. Ibid.

§ 26. *Aveuglement et Corruption de l'Homme bientôt après le Déluge.*

A mesure qu'on s'éloignoit de l'origine des choses, les hommes brouilloient les idées qu'ils avoient reçues de leurs ancêtres. Les enfans indociles ou mal appris n'en vouloient plus croire leurs grands pères décrépits, qu'ils ne connoissoient qu'à peine après tant de générations; le sens humain abruti ne pouvoit plus s'élever aux choses intellectuelles, et les hommes ne voulant plus adorer que ce qu'ils voyoient, l'idolâtrie se répandoit par tout l'univers.

L'esprit qui avoit trompé le premier homme goûtoit alors tout le fruit de sa séduction, et voyoit l'effet entier de cette parole, *vous serez comme des Dieux.* Dès le moment qu'il la proféra, il songeoit à confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature, et à diviser un nom dont la majesté consiste à être incommunicable. Son projet lui réussissoit. Les hommes ensevelis dans la chair et dans le sang avoient pourtant conservé une idée obscure de la puissance divine qui se soutenoit par sa propre force, mais qui brouillée avec les images venues par leurs sens, leur faisoit adorer toutes les choses où il paroissoit quelque activité et quelque puissance. Ainsi le soleil et les astres qui se faisoient sentir de si loin, le feu et les élémens dont les effets étoient si universels, furent les premiers objets de l'adoration publique. Les grands rois, les grands conquérans qui pouvoient tout sur la terre, et les auteurs *des inventions utiles à la vie humaine,* eurent bientôt après les honneurs divins. Les hommes portèrent la peine de s'être soumis à leurs sens: les sens décidèrent de tout, et firent malgré la raison, tous les dieux qu'on adora sur la terre.

Que l'homme parut alors éloigné de sa première institution, et que l'image de Dieu y étoit gâtée! Dieu, pouvoit-il l'avoir fait avec ces perverses inclinations qui se déclaroient tous les jours de plus en plus? et cette pente prodigieuse qu'il avoit à s'assujettir à tout autre chose qu'à son Seigneur naturel, ne montroit-elle pas trop visiblement la main étrangère, par laquelle l'œuvre de Dieu avoit été si profondément altérée dans l'esprit humain, qu'à peine pouvoit-on y en reconnoître quelque trace? Poussé par cette aveugle impression qui le dominoit, il s'enfonçoit dans l'idolâtrie, sans que rien le pût retenir.

Le même. Ibid.

§ 27. *Afin qu'il lui reste des Adorateurs, sur la Terre, Dieu appelle Abraham, et le rend le Chef d'une nouvelle Race.*

Un si grand mal faisoit des progrès étranges. De peur qu'il n'infectât tout le genre humain, et n'éteignît tout-à-fait la connoissance de Dieu, ce grand Dieu appela d'en haut son serviteur Abraham, *dans la famille duquel il vouloit établir son culte* et conserver *l'ancienne* croyance tant de la création de l'univers, que *de la providence particulière* avec laquelle il *gouverne les choses humaines.*

Abraham a toujours été célèbre dans l'orient. Ce n'est pas seulement les Hébreux qui le regardent comme leur père. Les Iduméens se glorifient de la même origine. Ismaël, fils d'Abraham, est connu parmi les Arabes comme celui d'où ils sont sortis. La circoncision leur est demeurée comme la marque de leur origine, et ils l'ont reçue de tout temps, non pas au huitième jour, à la manière des Juifs, mais à treize ans, comme l'écriture nous apprend qu'elle fut donnée à leur père Ismaël: coutume qui dure encore parmi les Mahométans. D'autres peuples Arabes se ressouviennent d'Abraham et de Cetura; et se sont les mêmes que l'écriture fait sortir de ce mariage. Ce patriarche étoit Chaldéen, et ces peuples renommés pour leurs observations astronomiques, ont compté Abraham comme un de leurs plus savans obser-

vateurs. Les historiens de Syrie l'ont fait roi de Damas, quoique étranger et venu des environs de Babylone: et ils racontent qu'il quitta le royaume de Damas pour s'établir dans le pays des Chananéens, depuis appelé Judée. Mais il vaut mieux remarquer ce que l'histoire du peuple de Dieu nous rapporte de ce grand homme. Elle nous apprend qu'Abraham suivoit le genre de vie que suivirent les anciens hommes, avant que tout l'univers eût été réduit en royaumes. Il régnoit dans sa famille, avec laquelle il embrassoit cette vie pastorale tant renommée pour sa simplicité et son innocence; riche en troupeaux, en esclaves, et en argent; mais sans terres et sans domaine; et toutefois il vivoit dans un royaume étranger, respecté, et indépendant comme un prince. Sa piété et sa droiture protégée de Dieu, lui attiroit ce respect. Il traitoit d'égal avec les rois qui recherchoient son alliance, et c'est de là qu'est venue l'ancienne opinion qui l'a lui-même fait Roi. Quoique sa vie fût simple et pacifique, il savoit faire la guerre, mais seulement pour défendre ses alliés opprimés: il les défendit, et les vengea par une victoire signalée; il leur rendit toutes leurs richesses reprises sur leurs ennemis sans réserver autre chose que la dîme qu'il offrit à Dieu, et la part qui appartenoit aux troupes auxiliaires qu'il avoit menées au combat. Au reste, après un si grand service, il refusa les présens des rois avec une magnanimité sans exemple, et ne put souffrir qu'aucun homme se vantât d'avoir enrichi Abraham. Il ne vouloit rien devoir qu'à Dieu qui le protégeoit, et qu'il suivoit seul avec une foi et une obéissance parfaite.

Guidé par cette foi, il avoit quitté sa terre natale pour venir au pays que Dieu lui montroit. Dieu qui l'avoit appelé, et qui l'avoit rendu digne de son alliance, la conclut à ces conditions.

Il lui déclara qu'il seroit le Dieu de lui et de ses enfans, c'est-à-dire qu'il seroit leur protecteur, et qu'ils le serviroient comme le seul Dieu créateur du ciel et de la terre.

Il lui promit une terre (ce fut celle de Chanaan) pour servir de demeure fixe à sa postérité, et de siége à la religion.

Il n'avoit point d'enfans, et sa femme Sara étoit stérile. Dieu lui jura par soi-même, et par son éternelle vérité, que de lui et de cette femme naîtroit une race qui égaleroit les étoiles du ciel et le sable de la mer.

Mais voici l'article le plus mémorable de la promesse divine. Tous les peuples se précipitoient dans l'idolâtrie. Dieu promit au saint patriarche qu'en lui et en sa semence toutes ces nations aveugles qui oublioient leur créateur seroient bénites, c'est-à-dire rappelées à sa connoissance, où se trouve la véritable bénédiction.

Par cette parole Abraham est fait le père de tous les croyans, et sa postérité est choisie pour être la source d'où la bénédiction doit s'étendre par toute la terre.

En cette promesse étoit enfermée la venue du Messie tant de fois prédit à nos pères, mais toujours prédit comme celui qui devoit être le Sauveur de tous les gentils, et de tous les peuples du monde.

Ainsi ce germe béni, promis à Eve, devint aussi le germe et le rejeton d'Abraham.

Tel est le fondement de l'alliance: telles en sont les conditions. Abraham en reçut la marque dans la circoncision, cérémonie dont le propre effet étoit de marquer que ce saint homme appartenoit à Dieu avec toute sa famille.

Le même. Ibid.

§ 23. *Tableau de la corruption de l'homme du temps de Moïse.*

L'ignorance et l'aveuglement s'étoient prodigieusement accrus depuis le temps d'Abraham. De son temps, et un peu après, la connoissance de Dieu paroissoit encore dans la Palestine et dans l'Egypte. Melchisedec Roi de Salem étoit *le pontife du Dieu très-haut, qui a fait le ciel et la terre.* Abimelec Roi de Gerare, et son successeur de même nom, craignoient Dieu, juroient en son nom, et admiroient sa puissance. Les menaces de ce grand Dieu étoient redoutées par Pharaon Roi d'Egypte: mais dans le temps de Moïse, ces nations s'étoient perverties. Le vrai Dieu n'étoit plus connu en Egypte comme le Dieu de tous les peuples de l'univers, mais *comme le Dieu des Hébreux.* On adoroit jusqu'aux bêtes et jusqu'aux reptiles. Tout étoit Dieu, excepté Dieu même; et le monde que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit être devenu un temple d'idoles. Le genre humain s'égara jusqu'à adorer ses vices et ses passions; et il ne faut pas s'en étonner. Il n'y avoit point de puis-

sance plus inévitable, ni plus tyrannique que la leur. L'homme accoutumé à croire divin tout ce qui étoit puissant, comme il se sentoit entraîné au vice par une force invincible, crut aisément que cette force étoit hors de lui, et s'en fit bientôt un Dieu. C'est par là que l'amour impudique eut tant d'autels, et que des impuretés qui font horreur commencèrent à être mêlées dans les sacrifices.

La cruauté y entra en même temps. L'homme coupable, qui étoit troublé par le sentiment de son crime, et regardoit la divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'apaiser par les victimes ordinaires. Il fallut verser le sang humain avec celui des bêtes : une aveugle frayeur poussoit les pères à immoler leurs enfans, et à les brûler à leurs yeux au lieu d'encens. Ces sacrifices étoient communs dès le temps de Moïse, et ne faisoient qu'une partie de ces horribles iniquités des Amorrhéens, dont Dieu commit la vengeance aux Israélites.

Mais ils n'étoient pas particuliers à ces peuples. On sait que dans tous les peuples du monde, sans en excepter aucun, les hommes ont sacrifié leurs semblables ; et il n'y a point eu d'endroit sur la terre où on n'ait servi de ces tristes et affreuses divinités, dont la haine implacable pour le genre humain exigeoit de telles victimes.

Au milieu de tant d'ignorances, l'homme vint à adorer jusqu'à l'œuvre de ses mains. Il crut pouvoir renfermer l'esprit divin dans des statues, et il oublia si profondément que Dieu l'avoit fait, qu'il crut à son tour pouvoir faire un Dieu. Qui le pourroit croire, si l'expérience ne nous faisoit voir qu'une erreur si stupide et si brutale n'étoit pas seulement la plus universelle, mais encore la plus enracinée et la plus incorrigible parmi les hommes ? Ainsi il faut reconnoître à la confusion du genre humain, que la première des vérités, celle que le monde prêche, celle dont l'impression est la plus puissante, étoit la plus éloignée de la vue des hommes. La tradition qui la conservoit dans leurs esprits, quoique claire encore, assez présente, si on y eût été attentif, étoit prête à s'évanouir : des fables prodigieuses et aussi pleines d'impiété que d'extravagance prenoient sa place.

Le même. Ibid.

§ 29. *La loi donnée au peuple juif.*

Pour imprimer dans les esprits l'unité de Dieu, et la parfaite uniformité qu'il demandoit dans son culte, Moïse répète souvent, que dans la terre promise ce Dieu unique choisiroit un lieu dans lequel seul se feroient les fêtes, les sacrifices, et tout le service public. En attendant ce lieu désiré, durant que le peuple erroit dans le désert, Moïse construisit le Tabernacle, temple portatif où les enfans d'Israël portoient leurs vœux au Dieu qui avoit fait le ciel et la terre, et qui ne dédaignoit pas de voyager, pour ainsi dire, avec eux, et de les conduire.

Sur ce principe de religion, sur ce fondement sacré étoit bâtie toute la loi ; loi sainte, juste, bienfaisante, honnête, sage, prévoyante et simple, qui lioit la société de l'homme avec Dieu.

A ces saintes institutions il ajouta des cérémonies majestueuses, des fêtes qui rappeloient la mémoire des miracles par lesquels le peuple d'Israël avoit été délivré, et, ce qu'aucun autre législateur n'avoit osé faire, des assurances précises que tout leur réussiroit tant qu'ils vivroient soumis à la loi, au lieu que leur désobéissance seroit suivie d'une manifeste et inévitable vengeance. Il falloit être assuré de Dieu pour donner ce fondement à ses lois, et l'événement a justifié que Moïse n'avoit pas parlé de lui-même.

Quant à ce grand nombre d'observances dont il a chargé les Hébreux, encore que maintenant elles nous paroissent superflues, elles étoient alors nécessaires pour séparer le peuple de Dieu des autres peuples ; et servoient comme de barrière à l'idolâtrie, de peur qu'elle n'entraînât ce peuple choisi avec tous les autres.

Pour maintenir la religion et toutes les traditions du peuple de Dieu, parmi les douze tribus une tribu est choisie, à laquelle Dieu donne en partage, avec les dîmes et les oblations, le soin des choses sacrées. Lévi et ses enfans sont eux-mêmes consacrés à Dieu comme la dîme de tout le peuple. Dans Lévi Aaron est choisi pour être souverain pontife, et le sacerdoce est rendu héréditaire dans sa famille.

Ainsi les autels ont leurs ministres ; la loi a ses défenseurs particuliers, et la suite du peuple de Dieu est justifiée par la succession de ses pontifes, qui va sans interruption depuis Aaron le premier de tous.

Mais ce qu'il y avoit de plus beau dans cette loi, c'est qu'elle préparoit la voie à une loi plus auguste, moins chargée de cérémonies, et plus féconde en vertus.

Moïse, pour tenir le peuple dans l'attente de cette loi, leur confirme la venue de ce grand prophète qui devoit sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. *Dieu*, dit il, *vous suscitera du milieu de votre nation, et du nombre de vos frères, un prophète semblable à moi. Ecoutez-le.* Ce prophète semblable à Moïse, législateur comme lui, qui peut-il être sinon le Messie, dont la doctrine devoit un jour régler et sanctifier tout l'univers?

Jusqu'à lui, il ne devoit point s'élever en tout Israël un prophète semblable à Moïse, à qui Dieu parlât face à face; et qui donnât des lois à son peuple. Aussi jusqu'au temps du Messie, le peuple, dans tous les temps et dans toutes les difficultés, ne se fonde que sur Moïse. Comme Rome révéroit les lois de Romulus, de Numa, et des XII Tables; comme Athènes recouroit à celles de Solon; comme Lacédémone conservoit et respectoit celles de Lycurgue: le peuple Hébreu alléguoit sans cesse celles de Moïse. Au reste, le législateur y avoit si bien réglé toutes choses, que jamais on n'a eu besoin d'y rien changer. C'est pourquoi le corps du droit Judaïque n'est pas un recueil de diverses lois faites dans des temps et dans des occasions différentes. Moïse éclairé de l'esprit de Dieu, avoit tout prévu. On ne voit point d'ordonnances ni de David, ni de Salomon, ni de Josaphat, ou d'Ezéchias, quoique tous très-zélés pour la justice. Les bons princes n'avoient qu'à faire observer la loi de Moïse, et se contentoient d'en recommander l'observance à leurs successeurs. Y ajouter, ou en retrancher un seul article, étoit un attentat que le peuple eût regardé avec horreur. On avoit besoin de la loi à chaque moment pour régler non-seulement les fêtes, les sacrifices, les cérémonies, mais encore toutes les autres actions publiques et particulières, les jugemens, les contrats, les mariages, les successions, les funérailles, la forme même des habits, et en général tout ce qui regarde les mœurs. Il n'y avoit point d'autre livre où on étudiât les préceptes de la bonne vie. Il falloit le feuilleter et le méditer nuit et jour, en recueillir des sentences, les avoir toujours devant les yeux. C'étoit là que les enfans apprenoient à lire. La seule règle d'éducation qui étoit donnée à leurs parens étoit de leur apprendre, de leur inculquer, de leur faire observer cette sainte loi, qui seule pouvoit les rendre sages dès l'enfance. Ainsi elle devoit être entre les mains de tout le monde. Outre la lecture assidue que chacun en devoit faire en particulier, on en faisoit tous les sept ans dans l'année solennelle de la rémission et du repos, une lecture publique, et comme une nouvelle publication à la fête des Tabernacles, où tout le peuple étoit assemblé durant huit jours. Moïse fit déposer auprès de l'Arche, l'original de la loi: mais de peur que dans la suite des temps elle ne fût altérée par la malice ou par la négligence des hommes; outre les copies qui couroient parmi le peuple, on en faisoit des exemplaires authentiques, qui soigneusement revus et gardés par les prêtres et les lévites, tenoient lieu d'originaux. Les rois (car Moïse avoit bien prévu que ce peuple voudroit enfin avoir des rois comme tous les autres) les rois, dis-je, étoient obligés par une loi expresse du Deuteronome, à recevoir des mains des prêtres un de ces exemplaires si religieusement corrigés, afin qu'ils le transcrivissent, et le lussent toute leur vie. Les exemplaires ainsi revus par autorité publique étoient en singulière vénération à tout le peuple; on les regardoit comme sortis immédiatement des mains de Moïse, aussi purs et aussi entiers que Dieu les lui avoit dictés. Un ancien volume de cette sévère et religieuse correction ayant été trouvé dans la maison du Seigneur, sous le règne de Josias, et peut-être étoit-ce l'original même que Moïse avoit fait mettre auprès de l'Arche, excita la piété de ce saint Roi, et lui fut une occasion de porter ce peuple à la pénitence. Les grands effets qu'a opérés dans tous les temps la lecture publique de cette loi sont innombrables. En un mot, c'étoit un livre parfait, qui étant joint par Moïse à l'histoire du peuple de Dieu, lui apprenoit tout ensemble son origine, sa religion, sa police, ses mœurs, sa philosophie, tout ce qui sert à régler la vie, tout ce qui unit et forme la société, les bons et les mauvais exemples, la récompense des uns, et les châtimens rigoureux qui avoient suivi les autres.

Le même. Ibid.

§ 30. *Prodigieux aveuglement de l'idolâtrie avant la venue du Messie.*

Durant cinq cents ans le peuple de Dieu fut sans prophète, tout l'état de ces temps étoit prophétique: l'œuvre de Dieu s'acheminoit, et les voies se pré-

paroient insensiblement à l'entier accomplissement des anciens oracles.

Le retour de la captivité de Babylone n'étoit qu'une ombre de la liberté et plus grande et plus nécessaire, que le Messie devoit apporter aux hommes captifs du péché. Le peuple dispersé en divers endroits dans la haute Asie, dans l'Asie mineure, dans l'Egypte, dans la Grèce même commençoit à faire éclater parmi les gentils le nom et la gloire du Dieu d'Israël. Les écritures qui devoient un jour être la lumière du monde, furent mises dans la langue la plus connue de l'univers: leur antiquité est reconnue. Pendant que le temple est révéré, et les écritures répandues parmi les gentils, Dieu donne quelque idée de leur conversion future, et en jette de loin les fondemens.

Ce qui se passoit même parmi les Grecs étoit une espèce de préparation à la connoissance de la vérité. Leurs philosophes connurent que le monde étoit régi par un Dieu bien différent de ceux que le vulgaire adoroit, et qu'ils servoient eux-mêmes avec le vulgaire. Les histoires grecques font foi que cette belle philosophie venoit d'orient et des endroits où les Juifs avoient été dispersés: mais de quelque endroit qu'elle soit venue, une vérité si importante répandue parmi les gentils, quoique combattue, quoique mal suivie, même par ceux qui l'enseignoient, commençoit à réveiller le genre humain, et fournissoit par avance des preuves certaines à ceux qui devoient un jour le tirer de son ignorance.

Comme toutefois la conversion de la gentilité étoit une œuvre réservée au Messie, et le propre caractère de sa venue, l'erreur et l'impiété prévaloient partout. Les nations les plus éclairées et les plus sages, les Chaldéens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étoient les plus ignorans, et les plus aveugles sur la religion: tant il est vrai qu'il y faut être élevé par une grâce particulière, et par une sagesse plus qu'humaine. Qui oseroit raconter les cérémonies des dieux immortels, et leurs mystères impurs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalousies, et tous leurs autres excès étoient le sujet de leurs fêtes, de leurs sacrifices, des hymnes qu'on leur chantoit, et des peintures que l'on consacroit dans leurs temples. Ainsi le crime étoit adoré, et reconnu nécessaire au culte des dieux. Le plus grave des philosophes défend de boire avec excès, si ce n'étoit dans les fêtes de Bacchus et à l'honneur de ce dieu. Un autre, après avoir sévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des dieux qui vouloient être honorés par ces infamies. On ne peut lire sans étonnement les honneurs qu'il falloit rendre à Vénus, et les prostitutions qui étoient établies pour l'adorer. La Grèce toute polie et toute sage qu'elle étoit, avoit reçu ces mystères abominables. Dans les affaires pressantes, les particuliers et les républiques vouoient à Vénus des courtisanes, et la Grèce ne rougissoit pas d'attribuer son salut aux prières qu'elles faisoient à leur déesse. Après la défaite de Xerxès et de ses formidables armées, on mit dans le temple un tableau où étoient représentés leurs vœux et leurs processions avec cette inscription de Simonide Poëte fameux: *Celles-ci ont prié la déesse Vénus, qui pour l'amour d'elles a sauvé la Grèce.*

S'il falloit adorer l'amour, ce devoit être du moins l'amour honnête: mais il n'en étoit pas ainsi. Solon, qui le pourroit croire, et qui attendroit d'un si grand nom une si grande infamie? Solon, dis-je, établit à Athènes le temple de Vénus la prostituée, ou de l'amour impudique. Toute la Grèce étoit pleine de temples consacrés à ce dieu, et l'amour conjugal n'en avoit pas un dans tout le pays.

Cependant ils détestoient l'adultère dans les hommes et dans les femmes: la société conjugale étoit sacrée parmi eux. Mais quand ils s'appliquoient à la religion, ils paroissoient comme possédés par un esprit étranger, et leur lumière naturelle les abandonnoit.

Le gravité romaine n'a pas traité la religion plus sérieusement, puisqu'elle consacroit à l'honneur des dieux les impuretés du théâtre et les sanglans spectacles des gladiateurs; c'est-à-dire tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu et de plus barbare.

Mais je ne sais si les folies ridicules qu'on mêloit dans la religion n'étoient pas encore plus pernicieuses, puisqu'elles lui attiroient tant de mépris. Pouvoit-on garder le respect qui est dû aux choses divines, au milieu des impertinences que contoient les fables, dont la représentation ou le souvenir faisoit une si grande partie du culte divin? Tout le service public n'étoit qu'une continuelle profana-

tion, ou plutôt une dérision du nom de Dieu ; et il falloit bien qu'il y eût quelque puissance ennemie de ce nom sacré, qui ayant entrepris de le ravilir, poussât les hommes à l'employer dans des choses si méprisables, et même à le prodiguer à des sujets si indignes.

Il est vrai que les philosophes avoient à la fin reconnu qu'il y avoit un autre Dieu que ceux que le vulgaire adoroit : mais ils n'osoient l'avouer. Au contraire, Socrate donnoit pour maxime, qu'il falloit que chacun suivît la religion de son pays. Platon son disciple, qui voyoit la Grèce et tous les pays du monde remplis d'un culte insensé et scandaleux, ne laisse pas de poser comme un fondement de sa république, *qu'il ne faut jamais rien changer dans la religion qu'on trouve établie, et que c'est avoir perdu le sens que d'y penser.* Des philosophes si graves, et qui ont dit de si belles choses sur la nature divine, n'ont osé s'opposer à l'erreur publique, et ont désespéré de la pouvoir vaincre. Quand Socrate fut accusé de nier les dieux que le public adoroit, il s'en défendit comme d'un crime, et Platon, en parlant du Dieu qui avoit formé l'univers, dit qu'il est difficile de le trouver, et qu'il est défendu de le déclarer au peuple. Il proteste de n'en parler jamais qu'en énigme, de peur d'exposer une si grande vérité à la moquerie.

Dans quel abîme étoit le genre humain, qui ne pouvoit supporter la moindre idée du vrai Dieu ? Athènes, la plus polie et la plus savante de toutes les villes Grecques, prenoit pour athées ceux qui parloient des choses intellectuelles ; et c'est une des raisons qui avoient fait condamner Socrate. Si quelques philosophes osoient enseigner que les statues n'étoient pas des dieux comme l'entendoit le vulgaire, ils se voyoient contraints de s'en dédire : encore après cela étoient-ils bannis comme des impies par sentence de l'Aréopage. Toute la terre étoit possédée de la même erreur : la vérité n'y osoit paroître. Le Dieu créateur du monde n'avoit de temple ni de culte qu'à Jérusalem. Quand les gentils y envoyoient leurs offrandes, ils ne faisoient autre honneur au Dieu d'Israël, que de le joindre aux autres dieux.

Le même, ibid.

§ 31. *Combien les vérités auxquelles s'étoit élevée la raison humaine sur la religion avant la venue du Messie étoient peu liées entr'elles, et mêlées d'erreurs.*

Dialogue entre un défenseur du Théisme, et un partisan de l'Athéisme.

J'avois encore des doutes, dit Démophon, sur la religion, un philosophe de l'école d'Elée vient de les éclaircir : je soutiens qu'il n'y a point de dieux, ou qu'ils ne se mêlent pas des choses d'ici-bas. Mon fils, répondit Philoclès, j'ai vu bien des gens qui, séduits à votre âge par cette nouvelle doctrine, l'ont abjurée, dès qu'ils n'ont plus eu d'intérêt à la soutenir. Démophon protesta qu'il ne s'en départiroit jamais, et s'étendit sur les absurdités du culte religieux. Il insultoit avec mépris à l'ignorance des peuples, avec dérision à nos préjugés. Ecoutez, reprit Philoclès ; comme nous n'avons aucune prétention, il ne faut pas nous humilier. Si nous sommes dans l'erreur, votre devoir est de nous éclairer ou de nous plaindre, car la vraie philosophie est douce, compatissante, et surtout modeste. Expliquez-vous nettement. Que va-t-elle nous apprendre par votre bouche ? Le voici, répondit le jeune homme : la nature et le hasard ont ordonné toutes les parties de l'univers ; la politique des législateurs a soumis la société à des lois. Ces secrets sont maintenant révélés.

Philoclès Vous semblez vous enorgueillir de cette découverte.

Démophon. Et c'est avec raison.

Phil. Je ne l'aurois pas cru ; elle peut calmer les remords de l'homme coupable ; mais tout homme de bien devroit s'en affliger.

Dém. Et qu'auroit-il à perdre ?

Phil. S'il existoit une nation qui n'eût aucune idée de la divinité, et qu'un étranger, paroissant tout à coup dans une de ses assemblées, lui adressât ces paroles : vous admirez les merveilles de la nature sans remonter à leur auteur ; je vous annonce qu'elles sont l'ouvrage d'un être intelligent qui veille à leur conservation, et qui vous regarde comme ses enfans. Vous comptez pour inutiles les vertus ignorées, et pour excusables les fautes impunies ; je vous annonce qu'un juge invisible est toujours auprès de nous, et que les actions qui se dérobent à l'estime ou à la justice des hommes, n'échappent point à ses regards. Vous

bornez votre existence à ce petit nombre d'instans que vous passez sur la terre, et dont vous n'envisagez le terme qu'avec un effroi secret ; je vous annonce qu'après la mort, un séjour de délices ou de peines sera le partage de l'homme vertueux ou du scélérat. Ne pensez-vous pas, Démophon, que les gens de bien, prosternés devant le nouveau législateur, recevroient ses dogmes avec avidité, et seroient pénétrés de douleur, s'ils étoient dans la suite obligés d'y renoncer?

Dém. Ils auroient les regrets qu'on éprouve au sortir d'un rêve agréable.

Phil. Je le suppose. Mais enfin si vous dissipiez ce rêve, n'auriez-vous pas à vous reprocher d'ôter au malheureux l'erreur qui suspendoit ses maux? Lui-même ne vous accuseroit-il pas de le laisser sans défense contre les coups du sort, et contre la méchanceté des hommes?

Dém. J'élèverois son âme, en fortifiant sa raison. Je lui montrerois que le vrai courage consiste à se livrer aveuglément à la nécessité.

Phil. Quel étrange dédommagement, s'écrieroit-il! On m'attache avec des liens de fer au rocher de Prométhée, et quand un vautour me déchire les entrailles, on m'avertit froidement d'étouffer mes plaintes. Ah! si les malheurs qui m'oppriment ne viennent pas d'une main que je puisse respecter et chérir, je ne me regarde plus que comme le jouet du hasard et le rebut de la nature. Du moins l'insecte en souffrant n'a pas à rougir du triomphe de ses ennemis, ni de l'insulte faite à sa foiblesse. Mais outre les maux qui me sont communs avec lui, j'ai cette raison qui est le plus cruel de tous, et qui les aigrit sans cesse par la prévoyance des suites qu'ils entraînent, et par la comparaison de mon état à celui de mes semblables.

Combien de pleurs m'eût épargnés cette philosophie que vous traitez de grossière, et suivant laquelle il n'arrive rien sur la terre sans la volonté ou la permission d'un être suprême. J'ignorois pourquoi il me choisissoit pour me frapper: mais puisque l'auteur de mes souffrances l'étoit en même temps de mes jours, j'avois lieu de me flatter qu'il en adouciroit l'amertume, soit pendant ma vie, soit après ma mort. Et comment se pourroit-il en effet, que sous l'empire du meilleur des maîtres, on pût être à la fois rempli d'espoir et malheureux? Dites-moi, Démophon, seriez-vous assez barbare, pour n'opposer à ces plaintes qu'un mépris outrageant, ou de froides plaisanteries?

Dém. Je leur opposerois l'exemple de quelques philosophes qui ont supporté la haine des hommes, la pauvreté, l'exil, tous les genres de persécutions, plutôt que de trahir la vérité.

Phil. Ils combattoient en plein jour, sur un grand théâtre, en présence de l'univers et de la postérité. On est bien courageux avec de pareils spectateurs. C'est l'homme qui gémit dans l'obscurité, qui pleure sans témoins, qu'il faut soutenir.

Dém. Je consens à laisser aux âmes foibles le soutien que vous leur accordez.

Phil. Elles en ont également besoin pour résister à la violence de leurs passions.

Dém. A la bonne heure. Mais je dirai toujours qu'une âme forte, sans la crainte des dieux, sans l'approbation des hommes, peut se résigner aux rigueurs du destin, et même exercer les actes pénibles de la vertu la plus sévère.

Phil. Vous convenez donc que nos préjugés sont nécessaires à la plus grande partie du genre humain, et sur ce point vous êtes d'accord avec tous les législateurs. Examinons maintenant s'ils ne seroient pas utiles à ces âmes privilégiées qui prétendent trouver dans leurs seules vertus une force invincible. Vous êtes du nombre, sans doute ; et comme vous devez être conséquent, nous commencerons par comparer nos dogmes avec les vôtres.

Nous disons : il existe pour l'homme des lois antérieures à toute institution humaine. Ces lois émanées de l'intelligence qui forma l'univers et qui le conserve, sont les rapports que nous avons avec elle et avec nos semblables. Commettre une injustice, c'est les violer, c'est se révolter, et contre la société, et contre la premier auteur de l'ordre qui maintient la société.

Vous dites, au contraire : le droit du plus fort est la seule notion que la nature a gravée dans mon cœur. Ce n'est pas d'elle, mais des lois positives, que vient la distinction du juste et de l'injuste, de l'honnête et du déshonnête. Mes actions, indifférentes en elles-mêmes, ne se transforment en crimes, que par l'effet des conventions arbitraires des hommes.

Supposez à présent que nous agissons l'un et l'autre suivant nos principes, et plaçons-nous dans une de ces circonstances où la vertu, entourée de séductions, a besoin de toutes ses forces. D'un côté, des honneurs, des richesses, du crédit, toutes les espèces de distinctions; de l'autre, votre vie en danger, votre famille livrée à l'indigence, et votre mémoire à l'opprobre. Choisissez, Démophon. On ne vous demande qu'une injustice. Observez auparavant qu'on armera votre main de l'anneau qui rendoit Gygès invisible: je veux dire que l'auteur, le complice de votre crime, sera mille fois plus intéressé que vous à l'ensevelir dans l'oubli. Mais quand même il éclateroit, qu'auriez-vous à redouter? Les lois? on leur imposera silence; l'opinion publique? elle se tournera contre vous, si vous résistez: vos liens avec la société? elle va les rompre en vous abandonnant aux persécutions de l'homme puissant; vos remords? préjugés de l'enfance, qui se dissiperont quand vous aurez médité sur cette maxime de vos auteurs et de vos politiques, qu'on ne doit juger du juste et de l'injuste, que sur les avantages que l'un et l'autre peut procurer.

Dém. Des motifs plus nobles suffiront pour me retenir: l'amour de l'ordre, la beauté de la vertu, l'estime de moi-même.

Phil. Si ces motifs respectables ne sont pas animés par un principe surnaturel, qu'il est à craindre que de si foibles roseaux ne se brisent sous la main qu'ils soutiennent! Eh quoi! vous vous croiriez fortement lié par des chaînes que vous auriez forgées, et dont vous tenez la clef vous-même! Vous sacrifierez à des abstractions de l'esprit, à des sentimens factices, votre vie et tout ce que vous avez de plus cher au monde! Dans l'état de dégradation où vous êtes réduit, ombre, poussière, insecte, sous lequel de ces titres prétendez-vous que vos vertus sont quelque chose, que vous avez besoin de votre estime, et que le maintien de l'ordre dépend du choix que vous allez faire? Non, vous n'agrandirez jamais le néant, en lui donnant de l'orgueil; jamais le véritable amour de la justice ne sera remplacé par un fanatisme passager; et cette loi impérieuse qui nécessite les animaux à préférer leur conservation à l'univers entier, ne sera jamais détruite ou modifiée que par une loi plus impérieuse encore.

Quant à nous, rien ne sauroit justifier nos chutes à nos yeux, parce que nos devoirs ne sont point en opposition avec nos vrais intérêts. Que notre petitesse nous cache au sein de la terre, que notre puissance nous élève jusqu'aux cieux, nous sommes environnés de la présence d'un juge dont les yeux sont ouverts sur nos actions et sur nos pensées, et qui seul donne une sanction à l'ordre, des attraits puissans à la vertu, une dignité réelle à l'homme, un fondement légitime à l'opinion qu'il a de lui-même. Je respecte les lois positives, parce qu'elles découlent de celles que Dieu a gravées au fond de mon cœur; j'ambitionne l'approbation de mes semblables, parce qu'ils portent, comme moi, dans leur esprit un rayon de sa lumière et dans leur âme les germes des vertus dont il leur inspire le désir; je redoute enfin mes remords, parce qu'ils me font déchoir de cette grandeur que j'avois obtenue en me conformant à sa volonté. Ainsi les contrepoids qui vous retiennent sur les bords de l'abîme, je les ai tous, et j'ai de plus une force supérieure qui leur prête une plus vigoureuse résistance.

Dém. J'ai connu des gens qui ne croyoient rien, et dont la conduite et la probité furent toujours irréprochables.

Phil. Et moi je vous en citerois un plus grand nombre qui croyoient tout et qui furent toujours des scélérats. Qu'en doit-on conclure? qu'ils agissoient également contre leurs principes, les uns en faisant le bien, les autres en opérant le mal. De pareilles inconséquences ne doivent pas servir de règle. Il s'agit de savoir si une vertu fondée sur des lois que l'on croiroit descendues du ciel, ne seroit pas plus pure et plus solide, plus consolante et plus facile, qu'une vertu uniquement établie sur les opinions mobiles des hommes.

Dém. Je vous demande à mon tour si la saine morale pourra jamais s'accorder avec une religion qui ne tend qu'à détruire les mœurs, et si la supposition de dieux injustes et cruels, n'est pas la plus extravagante idée qui soit jamais tombée dans l'esprit humain. Nous nions leur existence; vous les avez honteusement dégradés: vous êtes plus impies que nous.

Phil. Ces dieux sont l'ouvrage de nos mains, puisqu'ils ont nos vices. Nous sommes plus indignés que vous des foiblesses qu'on leur attribue. Mais si

nous parvenions à purifier le culte des superstitions qui le défigurent, en seriez-vous plus disposé à rendre à la divinité l'hommage que nous lui devons?

Dém. Prouvez qu'elle existe et qu'elle prend soin de nous, et je me prosterne devant elle.

Phil. C'est à vous de prouver qu'elle n'existe point, puisque c'est vous qui attaquez un dogme dont tous les peuples sont en possession depuis une longue suite de siècles. Quant à moi, je voulois seulement repousser le ton railleur et insultant que vous aviez pris d'abord. Je commençois à comparer votre doctrine à la nôtre, comme on rapproche deux systêmes de philosophie. Il auroit résulté de ce parallèle, que chaque homme, étant selon vos auteurs, la mesure de toutes choses, doit tout rapporter à lui seul; que suivant nous, la mesure de toutes choses étant Dieu même, c'est d'après ce modèle que nous devons régler nos sentimens et nos actions.

Vous demandez quel monument atteste l'existence de la divinité. Je répons: l'univers, l'éclat éblouissant et la marche majestueuse des astres, l'organisation des corps, la correspondance de cette innombrable quantité d'êtres, enfin cet ensemble et ces détails admirables, où tout porte l'empreinte d'une main divine, où tout est grandeur, sagesse, proportion et harmonie; j'ajoute le consentement de tous les peuples, non pour vous subjuguer par la voie de l'autorité, mais parce que leur persuasion, toujours entretenue par la cause qui l'a produite, est un témoignage incontestable de l'impression qu'ont toujours faite sur les esprits les beautés ravissantes de la nature.

La raison, d'accord avec mes sens, me montre aussi le plus excellent des ouvriers, dans le plus magnifique des ouvrages. Je vois un homme marcher; j'en conclus qu'il a intérieurement un principe actif. Ses pas le conduisent où il veut aller; j'en conclus que ce principe combine ses moyens avec la fin qu'il se propose. Appliquons cet exemple. Toute la nature est en mouvement; il y a donc un premier moteur. Ce mouvement est assujetti à un ordre constant; il existe donc une intelligence suprême. Ici finit le ministère de la raison; si je la laissois aller plus loin, je parviendrois, ainsi que plusieurs philosophes, à douter de mon existence. Ceux même de ces philosophes, qui soutiennent que le monde a toujours été, n'en admettent pas moins une première cause, qui de toute éternité agit sur la matière. Car, suivant eux, il est impossible de concevoir une suite de mouvemens réguliers et concertés, sans recourir à un moteur intelligent.

Dém. Ces preuves n'ont pas arrêté parmi nous les progrès de l'athéisme.

Phil. Il ne les doit qu'à la présomption et à l'ignorance.

Dém. Il les doit aux écrits des philosophes. Vous connoissez leurs sentimens sur l'existence et sur la nature de la divinité.

Phil. On les soupçonne, on les accuse d'athéisme, parce qu'ils ne ménagent pas assez les opinions de la multitude, parce qu'ils hasardent des principes dont ils ne prévoient pas les conséquences, parce qu'en expliquant la formation et le méchanisme de l'univers, asservis à la méthode des physiciens, ils n'appellent pas à leur secours une cause surnaturelle. Il en est, mais en petit nombre, qui rejètent formellement cette cause, et leurs solutions sont aussi incompréhensibles qu'insuffisantes.

Dém. Elles ne le sont pas plus que les idées qu'on a de la divinité. Son essence n'est pas connue, et je ne saurois admettre ce que je ne conçois pas.

Phil. Vous avancez un faux principe. La nature ne vous offre-t-elle pas à tous momens des mystères impénétrables? Vous avouez que la matière existe, sans connoître son essence; vous savez que votre bras obéit à votre volonté, sans apercevoir la liaison de la cause à l'effet.

Dém. On nous parle tantôt d'un seul dieu, et tantôt de plusieurs dieux. Je ne vois pas moins d'imperfections que d'oppositions dans les attributs de la divinité. Sa sagesse exige qu'elle maintienne l'ordre sur la terre, et le désordre y triomphe avec éclat; elle est juste et je souffre sans l'avoir mérité.

Phil. On supposa dès la naissance des sociétés, que des génies placés dans les astres veilloient à l'administration de l'univers; comme ils paroissoient revêtus d'une grande puissance, ils obtinrent les hommages des mortels; et le souverain fut presque partout négligé pour les ministres.

Cependant son souvenir se conserva toujours parmi tous les peuples. Vous en trouverez des traces plus ou moins sensibles dans les monumens les plus anciens, des témoignages plus formels

dans les écrits des philosophes modernes. Voyez la prééminence qu'Homère accorde à l'un des objets du culte public : Jupiter est le père des dieux et des hommes. Parcourez la Grèce : vous trouverez l'être unique adoré depuis longtemps en Arcadie, sous le nom du Dieu bon par excellence, dans plusieurs villes sous celui du très-haut ou du très-grand.

Ecoutez ensuite Timée, Anaxagore, Platon : c'est le Dieu unique qui a ordonné la matière, et produit le monde.

Ecoutez Antisthène, disciple de Socrate : plusieurs divinités sont adorées parmi les nations ; mais la nature n'en indique qu'une.

Ecoutez enfin ceux de l'école de Pythagore. Tous ont considéré l'univers comme une armée, qui se meut au gré du général ; comme une vaste monarchie, où la plénitude du pouvoir réside dans le souverain.

Mais pourquoi donner aux génies qui lui sont subordonnés, un titre qui n'appartient qu'à lui seul ? C'est que, par un abus depuis long-temps introduit dans toutes les langues, ces expressions *dieu* et *divin*, ne désignent souvent qu'une supériorité de rang, qu'une excellence de mérite, et sont prodiguées tous les jours aux princes qu'il a revêtus de son pouvoir, aux esprits qu'il a remplis de ses lumières, aux ouvrages qui sont sortis de ses mains ou des nôtres. Il est si grand en effet, que d'un côté, on n'a d'autre moyen de relever les grandeurs humaines, qu'en les rapprochant des siennes, et que d'un autre côté, on a de la peine à comprendre qu'il puisse ou daigne abaisser ses regards jusqu'à nous.

Vous qui niez son immensité, avez-vous jamais réfléchi sur la multiplicité des objets que votre esprit et vos sens peuvent embrasser ? Quoi ! votre vue se prolonge sans effort sur un grand nombre de stades ; et la sienne ne pourroit pas en parcourir une infinité ? Votre attention se porte presque au même instant sur la Grèce, sur la Sicile, sur l'Egypte ; et la sienne ne pourroit s'étendre sur tout l'univers ?

Et vous qui mettez des bornes à sa bonté, comme s'il pouvoit être grand sans être bon, croyez-vous qu'il rougisse de son ouvrage ? qu'un insecte, qu'un brin d'herbe, soient méprisables à ses yeux ? qu'il ait revêtu l'homme de qualités éminentes, qu'il lui ait donné le désir, le besoin et l'espérance de le connoître, pour l'éloigner à jamais de sa vue ? Non, je ne saurois penser qu'un père oublie ses enfans, et que par une négligence incompatible avec ses perfections, il ne daigne pas veiller sur l'ordre qu'il a établi dans son empire.

Dém. Si cet ordre émane de lui, pourquoi tant de crimes et de malheurs sur la terre ? où est sa puissance, s'il ne peut les empêcher ; sa justice, s'il ne le veut pas ?

Phil. Je m'attendois à cette attaque. On l'a faite, on la fera dans tous les temps, et c'est la seule qu'on puisse nous opposer. Si tous les hommes étoient heureux, ils ne se révolteroient pas contre l'auteur de leurs jours ; mais ils souffrent sous ses yeux, et il semble les abandonner. Ici ma raison confondue interroge les traditions anciennes ; toutes déposent en faveur d'une providence. Elle interroge les sages ; presque tous d'accord sur le fond du dogme, ils hésitent et se partagent dans la manière de l'expliquer. Plusieurs d'entre eux, convaincus que limiter la justice ou la bonté de Dieu, c'étoit l'anéantir, ont mieux aimé donner des bornes à son pouvoir. Les uns répondent : Dieu n'opère que le bien ; mais la matière, par un vice inhérent à sa nature, occasionne le mal, en résistant à la volonté de l'être suprême. D'autres : l'influence divine s'étend avec plénitude jusqu'à la sphère de la lune, et n'agit que foiblement dans les régions inférieures. D'autres : Dieu se mêle des grandes choses et néglige les petites. Il en est enfin qui laissent tomber sur mes ténèbres un trait de lumière qui les éclaircit. Foibles mortels, s'écrient-ils ! cessez de regarder comme des maux réels, la pauvreté, la maladie, et les malheurs qui vous viennent du dehors. Ces accidens, que votre résignation peut convertir en bienfaits, ne sont que la suite des lois nécessaires à la conservation de l'univers. Vous entrez dans le système général des choses, mais vous n'en êtes qu'une portion. Vous fûtes ordonnés pour le tout, et le tout ne fut pas ordonné pour vous.

Ainsi, tout est bien dans la nature, excepté dans la classe des êtres où tout devroit être mieux. Les corps inanimés suivent sans résistance les mouvemens qu'on leur imprime ; les animaux, privés de raison, se livrent sans remords à l'instinct qui les entraîne. Les hommes seuls se distinguent autant par leurs vices que par leur intelligence. Obéissent-ils à

la nécessité comme le reste de la nature? pourquoi peuvent-ils résister à leurs penchans? pourquoi reçurent-ils ces lumières qui les égarent, ce désir de connoître leur auteur, ces notions du bien, ces larmes précieuses que leur arrache une belle action; ce don le plus funeste, s'il n'est pas le plus beau de tous, le don de s'attendrir sur les malheurs de leurs semblables? à l'aspect de tant de privilèges qui les caractérisent essentiellement, ne doit-on pas conclure que Dieu, par des vues qu'il n'est pas permis de sonder, a voulu mettre à de fortes épreuves le pouvoir qu'ils ont de délibérer et de choisir? Oui, s'il y a des vertus sur la terre il y a une justice dans le ciel. Celui qui ne paie pas un tribut à la règle, doit une satisfaction à la règle. Il commence sa vie dans ce monde, il la continue dans un séjour où l'innocence reçoit le prix de ses souffrances, où l'homme coupable expie ses crimes, jusqu'à ce qu'il en soit purifié.

Voilà, Démophon, comment nos sages justifient la providence. Ils ne connoissent pour nous d'autre mal que le vice, et d'autre dénouement au scandale qu'il produit, qu'un avenir où toutes choses seront mises à leur place. Demander à présent, pourquoi Dieu ne l'a pas empêché dès l'origine, c'est demander pourquoi il a fait l'univers selon ses vues, et non suivant les nôtres.

Dém. La religion n'est qu'un tissu de petites idées, de pratiques minutieuses. Comme s'il n'y avoit pas assez de tyrans sur la terre, vous en peuplez les cieux; vous m'entourez de surveillans, jaloux les uns des autres, avides de présens, à qui je ne puis offrir que l'hommage d'une crainte servile; le culte qu'ils exigent n'est qu'un trafic honteux; ils vous donnent des richesses, vous leur rendez des victimes. L'homme abruti par la superstition est le plus vil des esclaves. Vos philosophes mêmes n'ont pas insisté sur la nécessité d'acquérir des vertus, avant que de se présenter à la divinité, ou de lui en demander dans leurs prières.

Phil. Je vous ai déjà dit que le culte public est grossièrement défiguré, et que mon dessein étoit simplement de vous exposer les opinions des philosophes qui ont réfléchi sur les rapports que nous avons avec la divinité. Doutez de ces rapports, si vous êtes assez aveugle pour les méconnoître. Mais ne dites pas que c'est dégrader nos âmes, que de les séparer de la masse des êtres, que de leur donner la plus brillante des origines et des destinées, que d'établir entre elles et l'être suprême un commerce de bienfaits et de reconnoissance.

Voulez-vous une morale pure et céleste, qui élève votre esprit et vos sentimens? Etudiez la doctrine et la conduite de ce Socrate, qui ne vit dans sa condamnation, sa prison et sa mort, que les décrets d'une sagesse infinie, et ne daigna pas s'abaisser jusqu'à se plaindre de l'injustice de ses ennemis.

Contemplez en même temps avec Pythagore les lois de l'harmonie universelle, et mettez ce tableau devant vos yeux: régularité dans la distribution des mondes, régularité dans la distribution des corps célestes; concours de toutes les volontés dans une sage république, concours de tous les mouvemens dans une âme vertueuse; tous les êtres travaillant de concert au maintien de l'ordre, et l'ordre conservant l'univers et les moindres parties; un Dieu auteur de ce plan sublime, et des hommes destinés à être par leurs vertus ses ministres et ses coopérateurs. Jamais système n'étincela de plus de génie: jamais rien n'a pu donner une plus haute idée de la grandeur et de la dignité de l'homme.

Permettez que j'insiste; puisque vous attaquez nos philosophes, il est de mon devoir de les justifier. Le jeune Lysis est instruit de leurs dogmes; j'en juge par les instituteurs qui élevèrent son enfance. Je vais l'interroger sur différens articles relatifs à cet entretien. Etoutez ses réponses. Vous verrez d'un coup d'œil l'ensemble de notre doctrine; et vous jugerez, si la raison, abandonnée à elle-même, pouvoit concevoir une théorie plus digne de la divinité et plus utile aux hommes.

Philoclès. Dites-moi, Lysis, qui a formé le monde?

Lysis. Dieu.

Phil. Par quel motif l'a-t-il formé?

Lys. Par un effet de sa bonté.

Phil. Qu'est-ce que Dieu?

Lys. Ce qui n'a ni commencement, ni fin; l'être éternel, nécessaire, immuable, intelligent.

Phil. Pouvons-nous connoître son essence?

Lys. Elle est incompréhensible et inéffable, mais il a parlé clairement par ses œuvres, et ce langage a le caractere des grandes vérités, qui est d'être à portée

de tout le monde. De plus vives lumières nous seroient inutiles, et ne conviennent sans doute ni à son plan ni à notre foiblesse. Qui sait même si l'impatience de nous élever jusqu'à lui ne présage pas la destinée qui nous attend? En effet, s'il est vrai, comme on le dit, qu'il est heureux par la seule vue de ses perfections, désirer de le connoître, c'est désirer de partager son bonheur.

Phil. Sa providence s'étend-elle sur toute la nature?

Lys. Jusque sur les plus petits objets.

Phil. Pouvons-nous lui dérober la vue de nos actions?

Lys. Pas même celle de nos pensées.

Phil. Dieu est-il l'auteur du mal?

Lys. L'être bon ne peut faire que ce qui est bon.

Phil. Quels sont vos rapports avec lui?

Lys. Je suis son ouvrage, je lui appartiens, il a soin de moi.

Phil. Quel est le culte qui lui convient?

Lys. Celui que les lois de la patrie ont établi, la sagesse humaine ne pouvant savoir rien de positif à cet égard.

Phil. Suffit-il de l'honorer pas des sacrifices et par des cérémonies pompeuses?

Lys. Non.

Phil. Que faut-il encore?

Lys. La pureté du cœur. Il se laisse plutôt fléchir par la vertu que par les offrandes; et comme il ne peut y avoir aucun commerce entre lui et l'injustice, quelques-uns pensent qu'il faudroit arracher des autels les méchans qui y trouvent un asile.

Phil. Cette doctrine, enseignée par les philosophes, est-elle reconnue par les prêtres?

Lys. Ils l'ont fait graver sur la porte du temple d'Epidaure: L'ENTRÉE DE CES LIEUX, dit l'inscription, N'EST PERMISE QU'AUX AMES PURES. Ils l'annoncent avec éclat dans nos cérémonies saintes, où, après que le ministre des autels a dit: *qui est-ce qui est ici?* les assistans répondent de concert: *ce sont tous gens de bien.*

Phil. Vos prières ont-elles pour objet les biens de la terre?

Lysis. Non, j'ignore s'ils me seroient nuisibles; et je craindrois, qu'irrité de l'indiscrétion de mes vœux, Dieu ne les exauçât.

Phil. Que lui demandez-vous donc?

Lys. De me protéger contre mes passions; de m'accorder la vraie beauté, celle de l'âme; les lumières et les vertus dont j'ai besoin; la force de ne commettre aucune injustice, et, surtout le courage de supporter, quand il le faut, l'injustice des autres.

Phil. Que doit-on faire pour se rendre agréable à la divinité?

Lys. Se tenir toujours en sa présence; ne rien entreprendre sans implorer son secours; s'assimiler en quelque façon à elle par la justice et par la sainteté; lui rapporter toutes ses actions; remplir exactement les devoirs de son état, et regarder comme le premier de tous, celui d'être utile aux hommes; car, plus on opère le bien, plus on mérite d'être mis au nombre de ses enfans et de ses amis.

Phil. Peut-on être heureux en observant ces préceptes?

Lys. Sans doute, puisque le bonheur consiste dans la sagesse, et la sagesse dans la connoissance de Dieu.

Phil. Mais cette connoissance est bien imparfaite.

Lys. Aussi notre bonheur ne sera-t-il entier que dans une autre vie.

Phil. Est-il vrai, qu'après notre mort, nos âmes comparoissent dans le champ de la vérité, et rendent compte de leur conduite à des juges inexorables; qu'ensuite les unes transportées dans des campagnes riantes, y coulent des jours paisibles au milieu des fêtes et des concerts; que les autres sont précipitées par les furies dans le Tartare, pour subir à la fois la rigueur des flammes, et la cruauté des bêtes féroces.

Lys. Je l'ignore.

Phil. Dirons-nous que les unes et les autres, après avoir été, pendant mille ans au moins, rassasiées de douleurs ou de plaisirs, reprendront un corps mortel, soit dans la classe des hommes, soit dans celle des animaux, et commenceront une nouvelle vie; mais qu'il est pour certains crimes des peines éternelles.

Lys. Je l'ignore encore. La divinité ne s'est pas expliquée sur la nature des peines et des récompenses qui nous attendent après la mort. Tout ce que j'affirme, d'après les notions que nous avons de l'ordre et de la justice, d'après le suffrage de tous les peuples et de tous les temps, c'est que chacun sera traité selon ses mérites, et que l'homme juste, passant tout à coup du jour nocturne de cette

vie à la lumière pure et brillante d'une seconde vie, jouira de ce bonheur inaltérable dont ce monde n'offre qu'une foible image.

Phil. Quels sont nos devoirs envers nous-mêmes?

Lys. Décerner à notre âme les plus grands honneurs, après ceux que nous rendons à la divinité; ne la jamais remplir de vices et de remords; ne la jamais vendre au poids de l'or, ni la sacrifier à l'attrait des plaisirs; ne jamais préférer dans aucune occasion un être aussi terrestre, aussi fragile que le corps, à une substance dont l'origine est céleste, et la durée éternelle.

Phil. Quels sont nos devoirs envers les hommes?

Lys. Ils sont tous renfermés dans cette formule: *ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent.*

Phil. Mais n'êtes-vous pas à plaindre, si tous ces dogmes ne sont qu'illusion, et si votre âme ne survit pas à votre corps?

Lys. La religion n'est pas plus exigeante que la philosophie. Loin de prescrire à l'honnête homme aucun sacrifice qu'il puisse regretter, elle répand un charme secret sur ses devoirs, et lui procure deux avantages inestimables, une paix profonde pendant la vie, une douce espérance au moment de la mort.

Barthelemy, Voy. d'Anacharsis, chap. 19.

§ 32. *Combien la morale la plus parfaite du Paganisme, celle de Socrate, étoit incomplète et peu proportionnée aux besoins de l'homme.*

Quoique Socrate n'ait rien écrit, sa morale nous a été transmise par Platon et par Xénophon. En voici l'analyse.

La sagesse suprême conserve dans une éternelle jeunesse, l'univers qu'elle a formé; invisible en elle-même, les merveilles qu'elle produit l'annoncent avec éclat; les dieux étendent leur providence sur la nature entière; présens en tous lieux, ils voient tout, ils entendent tout. Parmi cette infinité d'êtres sortis de leurs mains, l'homme distingué des autres animaux par des qualités éminentes, et surtout par une intelligence capable de concevoir l'idée de la divinité, l'homme fut toujours l'objet de leur amour et de leur prédilection; ils lui parlent sans cesse par ces lois souveraines qu'ils ont gravées dans son cœur: *Prosternez-vous devant les dieux; honorez vos parens; faites du bien à ceux qui vous en font.* Ils lui parlent aussi par leurs oracles, répandus sur la terre, et par une foule de prodiges et de présages, indices de leurs volontés.

Qu'on ne se plaigne donc plus de leur silence; qu'on ne dise point qu'ils sont trop grands pour s'abaisser jusqu'à notre foiblesse. Si leur puissance les élève au-dessus de nous, leur bonté nous rapproche d'eux. Mais qu'exigent-ils? Le culte établi dans chaque contrée; des prières qui se borneront à solliciter en général leur protection; des sacrifices où la pureté du cœur est plus essentielle que la magnificence des offrandes. Ils exigent encore plus: c'est les honorer, que de leur obéir; c'est leur obéir, que d'être utile à la société. L'homme d'état qui travaille au bonheur du peuple, le laboureur qui rend la terre plus fertile, tous ceux qui s'acquittent exactement de leurs devoirs, rendent aux dieux le plus beau des hommages; mais il faut qu'il soit continuel: leurs faveurs sont le prix d'une piété fervente, et accompagnée d'espoir et de confiance. N'entreprenons rien d'essentiel sans les consulter, n'exécutons rien contre leurs ordres, et souvenons-nous que la présence des dieux éclaire et remplit les lieux les plus obscurs et les plus solitaires.

Socrate ne s'explique point sur la nature de la divinité; mais il s'énonce toujours clairement sur son existence et sur la providence: vérités dont il étoit intimement convaincu, et les seules auxquelles il lui fût possible et important de parvenir. Il reconnut un Dieu unique, auteur et conservateur de l'univers; au-dessous de lui, des dieux inférieurs, formés de ses mains, revêtus d'une partie de son autorité, et dignes de notre vénération. Pénétré du plus profond respect pour le souverain, partout il se fût prosterné devant lui, partout il eût honoré ses ministres, sous quelque nom qu'on les invoquât, pourvu qu'on ne leur attribuât aucune de nos foiblesses, et qu'on écartât de leur culte les superstitions qui les défigurent. Les cérémonies pouvoient varier chez les différens peuples; mais elles devoient être autorisées par les lois, et accompagnées de la pureté d'intention.

Il ne rechercha point l'origine du mal qui règne dans le moral, ainsi que dans le physique; mais il connut les biens et

les maux qui font le bonheur et le malheur de l'homme, et c'est sur cette connoissance qu'il fonda sa morale.

Le vrai bien est permanent et inaltérable ; il remplit l'âme sans l'épuiser, et l'établit dans une tranquillité profonde pour le présent, dans une entière sécurité pour l'avenir. Il ne consiste donc point dans la jouissance des plaisirs, du pouvoir, de la santé, des richesses et des honneurs. Ces avantages et tous ceux qui irritent le plus nos désirs, ne sont pas des biens par eux-mêmes, puisqu'ils peuvent être utiles ou nuisibles par l'usage qu'on en fait, ou par les effets qu'ils produisent naturellement : les uns sont accompagnés de tourmens, les autres suivis de dégoûts et de remords ; tous sont détruits, dès qu'on en abuse ; et l'on cesse d'en jouir, dès qu'on craint de les perdre.

Nous n'avons pas de plus justes idées des maux que nous redoutons : il en est, comme la disgrâce, la maladie, la pauvreté, qui, malgré la terreur qu'ils inspirent, procurent quelquefois plus d'avantages que le crédit, les richesses et la santé.

Ainsi, placé entre des objets dont nous ignorons la nature, notre esprit flottant et incertain ne discerne qu'à la faveur de quelques lueurs sombres, le bon et le mauvais, le juste et l'injuste, l'honnête et le malhonnête ; et, comme toutes nos actions sont des choix, et que ces choix sont d'autant plus aveugles qu'ils sont plus importans, nous risquons sans cesse de tomber dans les piéges qui nous entourent. De là tant de contradictions dans notre conduite, tant de vertus fragiles, tant de systèmes de bonheur renversés.

Cependant les dieux nous ont accordé un guide pour nous diriger au milieu de ces routes incertaines : ce guide est la sagesse, qui est le plus grand des biens, comme l'ignorance est le plus grand des maux. La sagesse est une raison éclairée, qui, dépouillant de leurs fausses couleurs les objets de nos craintes et de nos espérances, nous les montre tels qu'ils sont en eux-mêmes, fixe l'instabilité de nos jugemens, et détermine notre volonté par la seule force de l'évidence.

A la faveur de cette lumière vive et pure, l'homme est juste, parce qu'il est intimement persuadé que son intérêt est d'obéir aux lois, et de ne faire tort à personne ; il est frugal et tempérant, parce qu'il voit clairement que l'excès des plaisirs entraîne, avec la perte de la santé, celle de la fortune et de la réputation ; il a le courage de l'âme, parce qu'il connoît le danger, et la nécessité de le braver. Ses autres vertus émanent du même principe, ou plutôt elles ne sont toutes que la sagesse appliquée aux différentes circonstances de la vie.

Il suit de là que toute vertu est une science qui s'augmente par l'exercice et la méditation ; tout vice, une erreur qui, par sa nature, doit produire tous les autres vices.

Ce principe, discuté encore aujourd'hui par les philosophes, trouvoit des contradicteurs du temps de Socrate. On lui disoit : nous devons nous plaindre de notre foiblesse, et non de notre ignorance ; et si nous faisons le mal, ce n'est pas faute de le connoître. Vous ne le connoissez pas, répondoit-il ; vous le rejèteriez loin de vous, si vous le regardiez comme un mal ; mais vous le préférez au bien, parce qu'il vous paroît un bien plus grand encore. . . . .

On insistoit : cette préférence nous la condamnons avant et après nos chutes ; mais il est des momens où l'attrait de la volupté nous fait oublier nos principes, et nous ferme les yeux sur l'avenir. Et pouvons-nous, après tout, éteindre les passions qui nous asservissent malgré nous.

Si vous êtes des esclaves, répliquoit Socrate, vous ne devez plus compter sur votre vertu, et par conséquent sur le bonheur. La sagesse qui peut seule la procurer, ne fait entendre sa voix qu'à des hommes libres, ou qui s'efforcent de le devenir. Pour vous rendre votre liberté, elle n'exige que le sacrifice des besoins que la nature n'a pas donnés ; à mesure qu'on goûte et qu'on médite ses leçons, on secoue aisément toutes ces servitudes qui troublent et obscurcissent l'esprit ; car ce n'est pas la tyrannie des passions qu'il faut craindre, c'est celle de l'ignorance qui vous livre entre leurs mains, en exagérant leur puissance : détruisez son empire, et vous verrez disparoître ces illusions qui vous éblouissent, ces opinions confuses et mobiles que vous prenez pour des principes. C'est alors que l'éclat et la beauté de la vertu font une telle impression sur nos âmes, qu'elles ne résistent plus à l'attrait impérieux qui les entraîne. Alors on peut dire que nous n'avons pas le pouvoir d'être méchans, parce que nous n'aurons jamais

celui de préférer avec connoissance de cause le mal au bien, ni même un plus petit avantage à un plus grand.

Telle étoit la base des principes que Socrate donnoit à ses disciples. Ses leçons n'étoient que des entretiens familiers, dont les circonstances amenoient le sujet : tantôt il lisoit avec eux les écrits des sages qui l'avoient précédé ; il les relisoit, parce qu'il savoit que pour persévérer dans l'amour du bien, il faut souvent se convaincre de nouveau des vérités dont on est convaincu : tantôt il discutoit la nature de la justice, de la science et du vrai bien. Périsse, s'écrioit-il alors, la mémoire de celui qui osa le premier, établir une distinction entre ce qui est juste et ce qui est utile ! D'autres fois il leur montroit plus en détail les rapports qui lient les hommes entre eux, et ceux qu'ils ont avec les objets qui les entourent. Soumission aux volontés des parens, quelque dures qu'elles soient ; soumission plus entière aux ordres de la patrie, quelque sévères qu'ils puissent être ; égalité d'âme dans l'une et l'autre fortune ; obligation de se rendre utile aux hommes ; nécessité de se tenir dans un état de guerre contre ses passions, dans un état de paix contre les passions des autres : ces points de doctrine, Socrate les exposoit avec autant de clarté que de précision.

De là ce développement d'une foule d'idées nouvelles pour eux ; de là ces maximes prises au hasard parmi celles qui nous restent de lui : que moins on a de besoins, plus on approche de la divinité ; que l'oisiveté avilit, et non le travail ; qu'un regard, arrêté avec complaisance sur la beauté, introduit un poison mortel dans le cœur ; que la gloire du sage consiste à être vertueux, sans affecter de le paroître, et sa volupté à l'être tous les jours de plus en plus ; qu'il vaut mieux mourir avec honneur, que de vivre avec ignominie ; qu'il ne faut jamais rendre le mal pour le mal ; enfin, et c'étoit une de ces vérités effrayantes sur lesquelles il insistoit davantage, que la plus grande des impostures est de prétendre gouverner et conduire les hommes, sans en avoir le talent.

Le même, ibid, chap. 67.

§ 33. *Combien les idées de Platon sur la formation de l'univers, quoique les plus parfaites de l'antiquité païenne, sont fausses et contradictoires sur bien des points, et éloignées de la vérité sur d'autres.*

Foibles mortels que nous sommes ! est-ce à nous de pénétrer les secrets de la divinité, nous, dont les plus sages ne sont auprès d'elle que ce qu'un singe est auprès de nous ? Prosterné à ses pieds, je lui demande de mettre dans ma bouche des discours qui lui soient agréables, et qui vous paroissent conformes à la raison.

Si j'étois obligé de m'expliquer en présence de la multitude, sur le premier auteur de toutes choses, sur l'origine de l'univers et sur la cause du mal, je serois forcé de parler par énigmes ; mais dans ces lieux solitaires, n'ayant que Dieu et mes amis pour témoins, j'aurai la douceur de rendre hommage à la vérité.

Le Dieu que je vous annonce est un Dieu unique, immuable, infini. Centre de toutes les perfections, source intarissable de l'intelligence et de l'être, avant qu'il eût fait l'univers, avant qu'il eût déployé sa puissance au-dehors, il étoit ; car il n'a point eu de commencement : il étoit en lui-même ; il existoit dans les profondeurs de l'éternité. Non, mes expressions ne répondent pas à la grandeur de mes idées, ni mes idées à la grandeur de mon sujet.

Également éternelle (1) la matière subsistoit dans une fermentation affreuse, contenant les germes de tous les maux, pleine de mouvemens impétueux, qui cherchoient à réunir ses parties, et de principes destructifs, qui les séparoient à l'instant : susceptible de toutes les formes, incapable d'en conserver aucune : l'horreur et la discorde erroient sur ses flots bouillonnans.

De toute éternité, Dieu par sa bonté infinie, avoit résolu de former l'univers, suivant un modèle toujours présent à ses yeux, modèle immuable, incréé, parfait ; idée semblable à celle que conçoit un artiste, lorsqu'il convertit la pierre grossière en un superbe édifice ; monde intellectuel, dont ce monde visible n'est

(1) Comment, après ces idées si sublimes sur Dieu, le raisonnement n'a-t-il pas conduit Platon à reconnoître qu'il étoit impossible que la matière fût éternelle ? En effet, quoi de plus contradictoire ? *L'éditeur.*

que la copie et l'expression. Tout ce qui dans l'univers tombe sous nos sens, tout ce qui se dérobe à leur activité, étoit tracé d'une manière sublime dans ce premier plan ; et comme l'être suprême ne conçoit rien que de réel, on peut dire qu'il produisoit le monde, avant qu'il l'eût rendu sensible.

Ainsi existoient de toute éternité, Dieu auteur de tout bien, la matière principe de tout mal, et ce modèle suivant lequel Dieu avoit résolu d'ordonner la matière.

Quand l'instant de cette grande opération fut arrivé, la sagesse éternelle donna ses ordres au chaos, et aussitôt toute la masse fut agitée d'un mouvement fécond et inconnu. Ses parties, qu'une haine implacable divisoit auparavant, coururent se réunir, s'embrasser et s'enchaîner. Le feu brilla pour la première fois dans les ténèbres; l'air se sépara de la terre et de l'eau. Ces quatre élémens furent destinés à la composition de tous les corps.

Pour en diriger les mouvemens, Dieu qui avoit préparé une âme (2), composée en partie de l'essence divine, et en partie de la substance matérielle, la revêtit de la terre, des mers et de l'air grossier, au-delà duquel il étendit les déserts des cieux. De ce principe intelligent, attaché au centre de l'univers, partent comme des rayons de flamme, qui sont plus ou moins purs, suivant qu'ils sont plus ou moins éloignés de leur centre, qui s'insinuent dans les corps, et animent leurs parties, et qui, parvenus aux limites du monde, se répandent sur sa circonférence, et forment tout autour une couronne de lumière

A peine l'âme universelle eut-elle été plongée dans cet océan de matière, qui la dérobe à nos regards, qu'elle essaya ses forces, en ébranlant ce grand tout à plusieurs reprises, et que tournant rapidement sur elle-même, elle entraîna tout l'univers docile à ses efforts.

Si cette âme n'eût été qu'une portion pure de la substance divine, son action, toujours simple et constante, n'auroit imprimé qu'un mouvement uniforme à toute la masse. Mais comme la matière fait partie de son essence, elle jeta de la variété dans la masse de l'univers. Ainsi pendant qu'une impression générale, produite par la partie divine de l'âme universelle, fait tout rouler d'orient en occident dans l'espace de 24 heures, une impression particulière, produite par la partie matérielle de cette âme, fait avancer d'occident en orient, suivant certains rapports de célérité, cette partie des cieux où nagent les planètes.

Pour concevoir la cause de ces deux mouvemens contraires, il faut observer que la partie divine de l'âme universelle est toujours en opposition avec la partie matérielle ; que la première se trouve avec plus d'abondance vers les extrémités du monde, et la seconde dans les couches d'air qui environnent la terre : et qu'enfin quand il fallut mouvoir l'univers, la partie matérielle de l'âme, ne pouvant résister entièrement à la direction générale donnée par la partie divine, ramassa les restes du mouvement irrégulier qui l'agitoit dans le chaos, et parvint à le communiquer aux sphères qui entourent notre globe(3).

Cependant l'univers étoit plein de vie. Ce fils unique, ce dieu engendré, avoit reçu la figure sphérique, la plus parfaite de toutes. Il étoit assujetti au mouvement circulaire, le plus simple de tous, le plus convenable à sa forme. L'être suprême jette des regards de complaissance sur son ouvrage ; et l'ayant rapproché du modèle qu'il suivoit dans ses opérations, il reconnut avec plaisir que les traits principaux de l'original se retraçoient dans la copie(4).

Mais il en étoit un qu'elle ne pouvoit recevoir, l'éternité, attribut essentiel du monde intellectuel, et dont ce monde visible n'étoit pas susceptible. Ces deux mondes ne pouvant avoir les mêmes perfections, Dieu voulut qu'ils en eussent de semblables Il fit le temps, cette image mobile de l'immobile éternité : le

(2) Autre contradiction. Il est de toute impossibilité qu'il existe deux principes, éternels, l'un auteur du bien, et l'autre auteur du mal. *L'éditeur.*

(3) Que de chimères, d'illusions et d'erreurs dans ces deux alinéa ! O bornes, ô foiblesse de l'esprit humain livré à lui-même ! *L'éditeur.*

(4) Il paroît par la fin de cet alinéa que Platon avoit eu connoissance du livre de la Genèse, ou qu'il avoit reçu cette idée des prêtres d'Egypte qui le connoissoient ou qui en avoient conservé la tradition. *L'éditeur.*

temps qui, commençant et achevant sans cesse le cercle des jours et des nuits, des mois et des années, semble ne connoître dans sa course ni commencement, ni fin, et mesurer la durée du monde sensible, comme l'éternité mesure celle du monde intellectuel; le temps enfin, qui n'auroit point laissé des traces de sa présence, si des signes visibles n'étoient chargés de distinguer ses parties fugitives, et d'enregistrer, pour ainsi dire, ses mouvemens. Dans cette vue, l'être suprême alluma le soleil, et le lança avec les autres planètes dans la vaste solitude des airs. C'est de là que cet astre inonde le ciel de sa lumière, qu'il éclaire la marche des planètes, et qu'il fixe les limites de l'année, comme la lune détermine celles des mois. L'étoile de Mercure et celle de Vénus, entraînées par la sphère à laquelle il préside, accompagnent toujours ses pas. Mars, Jupiter, et Saturne ont aussi des périodes particulières et inconnues au vulgaire(5).

Cependant l'auteur de toutes choses adressa la parole aux génies à qui il venoit de confier l'administration des astres. " Dieux, qui me devez la nais-" sance, écoutez mes ordres souverains. " Vous n'avez pas de droits à l'immorta-" lité; mais vous y participerez par le " pouvoir de ma volonté, plus forte que " les liens qui unissent les parties dont " vous êtes composés. Il reste, pour la " perfection de ce grand tout, à remplir " d'habitans les mers, la terre et les airs. " S'ils me devoient immédiatement le " jour, soustraits à l'empire de la mort, " ils deviendroient égaux aux dieux " mêmes. Je me repose donc sur vous " du soin de les produire. Dépositaires " de ma puissance, unissez à des corps " périssables, les germes d'immortalité " que vous allez recevoir de mes mains. " Formez en particulier des êtres qui " commandent aux autres animaux, et " vous soient soumis; qu'ils naissent par " vos ordres, qu'ils croissent par vos " bienfaits, et qu'après leur mort, ils se " réunissent à vous, et partagent votre " bonheur."

Il dit, et soudain versant dans la coupe où il avoit pétri l'âme du monde, les restes de cette âme tenus en réserve, il en compose les âmes particulières; et joignant à celle des hommes une parcelle de l'essence divine, il leur attache des destinées irrévocables.

Alors il fut réglé qu'il naîtroit des mortels capables de connoître la divinité, et de la servir; que l'homme auroit la prééminence sur la femme; que la justice consisteroit à triompher des passions, et l'injustice à y succomber; que les justes iroient, dans le sein des astres, jouir d'une félicité inaltérable; que les autres seroient métamorphosés en femmes; que si leur injustice continuoit, ils reparoîtroient sous différentes formes d'animaux, et qu'enfin ils ne seroient rétablis dans la dignité primitive de leur être, que lorsqu'ils se seroient rendus dociles à la voix de la raison.

Après ces décrets immuables, l'être suprême sema les âmes dans les planètes; et ayant ordonné aux dieux inférieurs de les revêtir successivement de corps mortels, de pourvoir à leurs besoins, et de les gouverner, il rentra dans le repos éternel.

Aussitôt les causes secondes ayant emprunté de la matière, des particules des quatre élémens, les attachèrent entre elles par des liens invisibles, et arrondirent, autour des âmes, les différentes parties des corps destinés à leur servir de chars, pour les transporter d'un lieu dans un autre.

Platon après avoir distingué dans l'homme deux âmes, l'une immortelle et raisonnable, qu'il place dans le cerveau, et l'autre mortelle et privée de raison, qu'il met dans la poitrine, et dans l'estomac, entre dans des détails aussi faux qu'ingénieux; et termine enfin son discours par cette idée qui prouve combien l'optimisme est ancien.

Dieu n'a pu faire et n'a fait que le meilleur des mondes possibles, parce qu'il travailloit sur une matière brute et désordonnée, qui sans cesse opposoit la plus forte résistance à sa volonté. Cette opposition subsiste encore aujourd'hui et de là les tempêtes, les tremblemens de terre, et tous les bouleversemens qui arrivent dans notre globe. Les dieux inférieurs, en nous formant, furent obligés d'employer les mêmes moyens que lui; et de là les maladies du corps, et celles de l'âme encore plus dangereuses. Tout ce qui est bien dans l'univers et

(5) Quelle suite, quel enchaînement d'idées grandes, nobles et sublimes dans cet alinéa, à quelques erreurs de Physique près! *L'éditeur.*

général, et dans l'homme en particulier, dérive du Dieu suprême; tout ce qui s'y trouve de défectueux, vient du vice inhérent à la matière.

Le même, ibid.

§ 34. *Que le peuple juif ne fut pas lui-même exempt des erreurs et de la corruption générale.*

La seule Judée connoissoit sa sainte et sévère jalousie, et savoit que partager la religion entre lui et les autres dieux, étoit la détruire.

Cependant à la fin des temps, les Juifs mêmes qui le connoissoient, et qui étoient les dépositaires de la religion, commencèrent, tant les hommes vont toujours affoiblissant la vérité, non point à oublier le Dieu de leurs pères, mais à mêler dans la religion des superstitions indignes de lui. Sous le règne des Asmonéens, et dès le temps de Jonathas, la secte des Pharisiens commença parmi les Juifs. Ils s'acquirent d'abord un grand crédit par la pureté de leur doctrine, et par l'observance exacte de la loi: joint que leur conduite étoit douce, quoique régulière, et qu'ils vivoient entre eux en grande union. Les récompenses et les châtimens de la vie future qu'ils soutenoient avec zèle, leur attiroient beaucoup d'honneur. A la fin, l'ambition se mit parmi eux. Ils voulurent gouverner, et en effet ils se donnèrent un pouvoir absolu sur le peuple: ils se rendirent les arbitres de la doctrine et de la religion, qu'ils tournèrent insensiblement à des pratiques superstitieuses, utiles à leur intérêt et à la domination qu'ils vouloient établir sur les consciences; et le vrai esprit de la loi étoit prêt à se perdre.

A ces maux se joignit un plus grand mal, l'orgueil et la présomption; mais une présomption qui alloit à s'attribuer à soi-même le don de Dieu. Les Juifs accoutumés à ses bienfaits, et éclairés depuis tant de siècles de sa connoissance, oublièrent que sa bonté seule les avoit séparés des autres peuples, et regardèrent sa grâce comme une dette. Race élue et toujours bénie depuis deux mille ans, ils se jugèrent les seuls dignes de connoître Dieu, et se crurent d'une autre espèce que les autres hommes qu'ils voyoient privés de sa connoissance. Sur ce fondement, ils regardèrent les gentils avec un insupportable dédain. Etre sorti d'Abraham selon la chair, leur paroissoit une distinction qui les mettoit naturellement au-dessus de tous les autres; et enflés d'une si belle origine, ils se croyoient saints par nature, et non par grace: erreur qui dure encore parmi eux. Ce furent les Pharisiens, qui cherchant à se glorifier de leurs lumières, et de l'exacte observance des cérémonies de la loi, introduisirent cette opinion vers la fin des temps. Comme ils ne songeoient qu'à se distinguer des autres hommes, ils multiplièrent sans bornes les pratiques extérieures, et débitèrent toutes leurs pensées, quelque contraires qu'elles fussent à la loi de Dieu, comme des traditions authentiques.

Le même. Ibid.

§ 35. *Insuffisance de la raison pour sortir de cet état d'erreur et de corruption. Nécessité de la révélation, et d'un secours surnaturel.*

Le premier devoir, comme le plus grand intérêt de l'homme, est de travailler à connoître son origine, sa nature, sa fin dernière, et la voie qu'il doit suivre pour y parvenir. Mais que de questions à discuter! que de difficultés à résoudre! et que l'esprit humain, livré à lui-même, est terrestre, foible et borné, pour découvrir sur tous ces points l'exacte vérité!

Lorsqu'il s'agit de déterminer ce que peut la raison dans ces matières sublimes, la règle la plus sûre, sans doute, est d'en juger par ce qu'elle a fait pendant une longue suite de siècles, singulièrement dans le temps où elle a déployé toutes ses ressources, et usé de sa plus grande activité. Or demandez à toute la partie du genre humain, qui a précédé Jésus-Christ, si l'homme est l'ouvrage du hasard, ou s'il a pour auteur un être infiniment bon et sage; s'il a été créé dans un état plus relevé, ou dans celui auquel il est réduit; si le monde est éternel, ou s'il a été tiré du néant; si Dieu a les yeux ouverts sur les actions de ses créatures; s'il en exige un culte, et en quoi il consiste; s'il prépare des peines au vice, des récompenses à la vertu? Et vous verrez avec étonnement que sur tous ces objets, si étroitement liés avec nos devoirs, notre sûreté, notre éternelle destinée, les découvertes de quarante siècles ne nous offrent que de timides conjectures, ou de monstrueuses erreurs. Vous verrez, après en avoir excepté la

Judée, à qui Dieu avoit manifesté la gloire de son nom, que la théologie de toutes les nations de la terre n'est qu'un amas de fables absurdes, de superstitions grossières, de mystères honteux, de sacrifices abominables. Vous verrez toutes les horreurs du Polithéisme réunies dans le peuple, et toutes celles de l'Athéisme dans les grands.

Mais peut-être qu'au milieu de ces ténèbres et de cette dépravation générale, la vérité se sera réfugiée dans le sanctuaire des écoles, et qu'elle en sortira enfin pour rendre la lumière et la vie à l'univers. Non, la nuit est également universelle et profonde. Ceux-là même qui dans Athènes, dans Corinthe et dans Rome firent profession d'une plus haute sagesse, et qui se vantèrent de l'avoir acquise par leurs efforts, ne firent qu'ajouter l'orgueil à la folie. Toute leur sagacité, toutes leurs connoissances sur d'autres matières ne les empêchèrent pas d'être des enfans et des aveugles dans tout ce qui avoit rapport à la religion. On peut même dire qu'ils contribuèrent plus que les ignorans et les simples, à poser, à constater les bornes de la raison humaine, puisqu'en multipliant leurs méditations et leurs disputes, ils ne parvinrent qu'à multiplier leurs égaremens.

Ce n'est pas que quelques-uns parmi eux n'eussent entrevu des vérités utiles; mais comme ils ne les apercevoient jamais que d'une manière sombre et confuse, cette foible lueur ne suffisoit pas pour satisfaire leur esprit, pour fixer leurs incertitudes; en sorte que les dogmes les plus importans, réduits à la classe des problèmes et des questions oiseuses, ne servirent qu'à amuser le loisir des philosophes, ou à exercer leur curiosité. Ils ont fait eux-mêmes ce triste aveu, que la vérité étoit pour eux une espèce de phosphore, qui brilloit un moment et disparoissoit aussitôt. Et c'est aussi cette même idée qu'a voulu nous transmettre un ancien apologiste de la religion chrétienne, lorsqu'il a représenté la raison, au milieu de ces agitations et de ces nuages, sous l'emblème d'un vaisseau battu de la tempête, poussé par des vents opposés, sans pilote et sans gouvernail, sur le vaste océan des opinions humaines.

Quelle sera donc la ressource des incrédules pour combattre l'autorité d'une expérience qui est celle de toute la terre, qui a duré quatre mille ans, et qui atteste si hautement la nécessité de la révélation? Diront-ils que la lumière naturelle peut aujourd'hui ce qu'elle n'a pas pu dans les plus beaux âges du monde; qu'elle est plus vive, plus pénétrante dans le vulgaire de nos jours, dans ces hommes qui n'ont ni le temps, ni les moyens de s'appliquer à la recherche de la vérité, qu'elle ne le fut dans les plus grands philosophes de l'antiquité profane, dans ces âmes éminentes où la sagesse humaine parut dans tout son éclat? Prétendront-ils que le peuple, c'est-à-dire, la totalité morale du genre humain, peut se former à lui-même un corps de doctrine certain, entier et lié, tandis que ces hommes célèbres n'eurent que des débris, des opinions flottantes, quelques vérités éparses et mutilées, sans suite, sans motifs, sans autorité? Soutiendront-ils enfin que tout ce qu'il y a de vrai dans le christianisme, étant universellement reconnu pour conforme à la raison, elle peut le découvrir? et se serviront-ils aussi des lumières que nous devons à la seule révélation, pour essayer de la rendre inutile? de tels raisonnemens ne méritent pas de nous arrêter. Ils sont plus propres à prouver les bornes, que l'étendue de l'esprit humain. Et puisque son insuffisance paroit jusques dans les efforts qu'il fait pour la contester, disons donc qu'il est aveugle, et que la révélation seule peut l'éclairer; qu'il est sujet aux variations, à l'inconstance, et que la révélation seule peut le fixer; qu'il est foible, et que la révélation seule peut l'aider; qu'il n'a pas la même portée dans tous les hommes, et que la révélation seule peut y suppléer.

Cependant les besoins de l'homme ne lui donnoient pas le droit d'obtenir de Dieu ce qu'il ne pouvoit trouver en lui-même. Il méritoit, au contraire, par sa dépravation, d'être livré aux désirs insensés de son cœur; de ne connoître jamais la sagesse qu'il avoit eu la lâcheté et l'injustice de sacrifier à ses passions; d'être privé pour toujours de la vérité, puisqu'il lui avoit préféré le mensonge. Mais Dieu n'en use pas avec cette juste sévérité: il ne consulte que sa miséricorde. Après une longue suite d'excès, d'égaremens et de vices, il veut rentrer dans ses droits, chasser l'usurpateur qui avoit trompé et assujetti les nations, purifier la terre, et ramener les hommes à leur institution primitive. Dans ce dessein, il se choisit un peuple particulier. Il l'instruit de ses volontés, le rend dépo-

sitaire de ses oracles, de ses promesses, de ses lois. Il le charge du soin honorable de conserver la religion, et d'instruire le genre humain de toutes les vérités salutaires. Il réunit dans ce peuple, comme dans un grand tableau, les traits les plus marqués de la conduite qu'il tient dans le gouvernement du monde. Il y exécute à découvert, ce qu'il opère dans les autres nations d'une manière moins sensible. Il fait part à ce peuple du mystère de ses conseils. Il lui manifeste le jugement qu'il porte des actions humaines, les récompenses ou les châtimens qu'il leur prépare. Et comme il étoit à craindre que ces leçons, si grandes, si sublimes, si nécessaires, ne s'effaçassent peu à peu de la mémoire des hommes, l'Esprit-Saint se charge de les consigner dans des monumens authentiques et durables, que la nation respectera toujours comme divins.

Ainsi le temps étant arrivé, où Dieu avoit résolu de faire éclater sa bonté et sa puissance, Moïse est choisi pour arracher ses frères à la dure captivité de l'Egypte, et pour les conduire dans la terre promise. Le Seigneur se fait connoître à ce grand homme, plus qu'il ne s'étoit jamais manifesté à aucun mortel. Il se montre à lui d'une manière également magnifique et consolante. Il lui déclare qu'il est celui *qui est*; que tout ce qui est, n'est devant lui qu'une ombre, et que c'est sous ce nom majestueux et incommunicable, qu'il veut être servi et adoré.

Montazet, archevêque et comte de Lyon, instruction pastor. Contre l'incrédulité.

§ 36. *Même Sujet.*

Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, et en même temps quelque grand principe de misère. Car il faut que la véritable religion connoisse à fond notre nature; c'est-à-dire, qu'elle connoisse tout ce qu'elle a de grand, et tout ce qu'elle a de misérable, et la raison de l'un et de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent. S'il y a un seul principe de tout, une seule fin de tout, il faut que la vraie religion nous enseigne à n'adorer que lui, et à n'aimer que lui. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuissance d'adorer ce que nous ne connoissons pas, et d'aimer autre chose que nous, il faut que la religion, qui instruit de ces devoirs, nous instruise aussi de cette impuissance, et qu'elle nous en apprenne les remèdes.

Il faut, pour rendre l'homme heureux, qu'elle lui montre qu'il y a un Dieu; qu'on est obligé de l'aimer; que notre véritable félicité est d'être à lui, et notre unique mal d'être séparé de lui: qu'elle nous apprenne que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connoître et de l'aimer; et qu'ainsi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, et notre concupiscence nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de l'opposition que nous avons à Dieu et à notre propre bien. Il faut qu'elle nous en enseigne les remèdes, et les moyens d'obtenir des remèdes. Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse.

Sera-ce celle qu'enseignoient les philosophes, qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous? est-ce là le vrai bien? ont-ils trouvé le remède à nos maux? est-ce avoir guéri la présomption de l'homme, que de l'avoir égalé à Dieu? et ceux qui nous ont égalés aux bêtes, et qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, ont-ils apporté le remède à nos concupiscences? Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns; voyez celui auquel vous ressemblez, et qui vous a fait pour l'adorer: vous pouvez vous rendre semblable à lui; la sagesse vous y égalera, si vous voulez la suivre. Et les autres disent: Baissez vos yeux vers la terre, chétif ver que vous êtes, et regardez les bêtes dont vous êtes le compagnon.

Que deviendra donc l'homme? sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes? quelle effroyable distance! Que serons-nous donc? Quelle religion nous enseignera à guérir l'orgueil et la concupiscence? Quelle religion nous enseignera notre bien, nos devoirs, les foiblesses qui nous en détournent, les remèdes qui peuvent les guérir et le moyen d'obtenir ces remèdes? Voyons ce que nous dit sur cela la sagesse de Dieu, qui nous parle dans la religion chrétienne.

C'est en vain, ô homme! que vous cherchez dans vous-même le remède à vos misères. Toutes vos lumières ne

peuvent arriver qu'à connoître que ce n'est point en vous, que vous trouverez ni la vérité, ni le bien. Les philosophes vous l'ont promis; ils n'ont pu le faire. Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état. Comment auroient-ils donné des remèdes à vos maux, puisqu'ils ne les ont pas seulement connus? Vos maladies principales sont l'orgueil qui vous soustrait à Dieu, et la concupiscence qui vous attache à la terre; et ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre orgueil: ils vous ont fait penser que vous lui êtes semblable par votre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention, vous ont jeté dans l'autre précipice, en vous faisant entendre que votre nature étoit pareille à celle des bêtes; et ils vous ont porté à chercher votre bien dans les concupiscences, qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas là le moyen de vous instruire de vos injustices. N'attendez donc ni vérité, ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formé, et qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant dans l'état où je vous ai formé. J'ai créé l'homme, saint, innocent, parfait: je l'ai rempli de lumière et d'intelligence: je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles: l'œil de l'homme voyoit alors la majesté de Dieu; l'homme n'étoit pas dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire, sans tomber dans la présomption: il a voulu se rendre centre de lui-même, et indépendant de mon secours: il s'est soustrait à ma domination; et s'égalant à moi par le désir de trouver sa félicité en lui-même, je l'ai abandonné à lui; et révoltant toutes les créatures qui lui étoient soumises, je les lui ai rendues ennemies: en sorte qu'aujourd'hui l'homme est devenu semblable aux bêtes, et dans un tel éloignement de moi, qu'à peine lui reste-t-il quelque lumière confuse de son auteur: tant toutes ses connoissances ont été éteintes ou troublées! Les sens, indépendans de la raison, et souvent maîtres de la raison, l'ont emporté à la recherche des plaisirs: toutes les créatures, ou l'affligent, ou le tentent, et dominent sur lui, ou en le soumettant par leur force, ou en le charmant par leurs douceurs; ce qui est encore une domination plus terrible et plus impérieuse.

Voilà l'état où les hommes sont aujourd'hui. Il leur reste quelque instinct puissant du bonheur de leur première nature; et ils sont plongés dans les misères de leur aveuglement et de leur concupiscence, qui est devenue leur seconde nature.

De ces principes que je vous ouvre, vous pouvez reconnoître la cause de tant de contrariétés qui ont étonné tous les hommes, et qui les ont partagés.

Observez maintenant tous les mouvemens de grandeur et de gloire que le sentiment de tant de misères ne peut étouffer; et voyez s'il ne faut pas que la cause en soit une autre nature.

Connoissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécille; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme; et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez.

Car enfin si l'homme n'avoit jamais été corrompu, il jouiroit de la vérité et de la félicité avec assurance. Et si l'homme n'avoit jamais été que corrompu, il n'auroit aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. Mais malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avoit aucune grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge; incapables d'ignorer absolument, et de savoir certainement; tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement tombés.

Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois en l'homme un véritable bonheur dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide qu'il essaie inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, en cherchant dans les choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, et que les unes et les autres sont incapables de lui donner, parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable. *Pascal, pensées, chap.* 3.

§ 37. *Doctrine des anciennes Ecritures.*

Remontez en esprit au temps où Moïse et les autres Prophètes instruisoient le peuple d'Israël, et de là portez vos re-

gards sur toute la terre. Que découvrez-vous, même parmi ces nations qui ont surpassé toutes les autres en lumière et en célébrité? Le culte suprême indignement prostitué à de viles créatures; la pudeur sacrifiée dans les temples; le sang humain coulant sur les autels; la raison dégradée par des opinions également absurdes et impies; la nature et l'humanité outragées par les plus honteux excès; partout, le peuple dans une stupide ignorance, et les philosophes encore plus égarés et plus coupables, parce qu'ils sont plus orgueilleux. C'est cependant du milieu de ce déluge universel d'erreurs et de vices, que s'élève, dans un coin du monde, un peuple de sages, qui a sur la divinité les idées les plus grandes et les plus sublimes; qui sait sur l'origine du monde, sur la nature de l'homme et la grandeur de sa destination, sur la vertu, sur la récompense qui lui est promise, sur la nécessité d'un culte intérieur et spirituel, tout ce que la philosophie païenne a couvert de ténèbres, ou entièrement ignoré. Et dans quelle source les Hébreux ont-ils donc puisé cette haute sagesse? qui leur a manifesté des vérités inconnues aux autres hommes, et dont l'ignorance ou l'oubli ont fait tous les malheurs de l'univers? Comment une nation si inférieure à tant d'autres pour les arts et pour les sciences, a-t-elle eu pendant tant de siècles, dans l'importante matière de la religion, une si évidente supériorité? C'est l'ouvrage de Moïse sans doute. Mais quelle main a tiré Moïse lui-même de cette espèce d'enfance et de stupidité, d'où n'ont pu sortir les autres législateurs? Comment, au milieu de cette corruption et de cette superstition générale, a-t-il pu donner à son peuple une religion si pure et si sainte? C'est qu'il a plu à Dieu de se manifester à ce grand homme, et de le rendre dépositaire de la révélation.

Les anciennes écritures ne nous découvrent pas seulement la nature et les perfections de l'être suprême, l'excellence de l'homme, l'innocence et la gloire de son premier état, l'amour et la reconnoissance qu'il doit à son auteur, l'intérêt qu'il a à lui être toujours fidèle, pour être toujours heureux. Elles nous apprennent encore que notre père commun a abusé de tous ces bienfaits et violé tous ces devoirs; qu'il a entraîné dans sa chute toute sa postérité; et qu'elle a hérité de sa corruption et de sa disgrâce. Sans le secours de cette révélation, les hommes auroient toujours ignoré qu'ils naissent coupables. Et quel intérêt cependant n'avions-nous pas à connoître avec certitude cette vérité capitale? Comment, au milieu de nos passions et de nos ténèbres, aurions-nous pu démêler ce qui nous reste des dons de Dieu, et ce que nous en avons perdu? Quel moyen aurions-nous eu de concilier tout ce qu'il y a de grand et de noble dans notre cœur, avec ce qu'il y a de vil et de foible? Comment expliquer l'origine d'une élévation qui prétend à tout, même à un bonheur infini et éternel, et la source d'une bassesse qui renonce à toutes ces prétentions pour l'objet le plus méprisable? L'homme, avant qu'il fût instruit de la révolution, arrivée dans son premier état, étoit pour lui-même un abîme profond et un mystère impénétrable. Plus il s'appliquoit à se connoître, plus il sentoit croître les difficultés et les ténèbres. Il lui sembloit qu'il étoit exilé, et il ne savoit pourquoi. Il étoit puni, et il n'en connoissoit pas la cause. Il vouloit rétablir l'ordre et la paix dans ses sens, et il ignoroit par où il avoit mérité de se désobéir à lui-même.

Mais tout s'éclaircit dès que nous savons que l'état présent de l'homme n'est pas celui où Dieu l'avoit créé, et que cette triste dégradation est la peine de sa désobéissance. Nous ne sommes plus étonnés de voir dans la misère un sujet rebelle et disgracié; nous ne trouvons plus de contrariété dans l'ouvrage de Dieu; nous en voyons seulement entre ce qui reste de ce grand ouvrage, et les changemens que l'homme y a faits: nous savons d'où viennent son élévation et sa bassesse; et pendant que nous admirons en lui les précieux débris de sa première grandeur, nous versons des larmes sur les ruines d'un édifice si magnifique. Il est vrai que la manière dont le péché du premier homme a infecté sa postérité, est un mystère qui surpasse notre intelligence. Mais moins l'esprit humain découvre par quelle justice ses descendans sont coupables, avant qu'ils fassent usage de leur liberté, plus nous devons être convaincus qu'une vérité si profonde n'a pu avoir d'autre source que la révélation, ni trouver de créance sur la terre, que parce que les preuves de cette révélation étoient manifestes.

Montazet, ibid.

§ 38. *Inutilité de la seule lumière des Ecritures pour conduire l'Homme à la Justice.*

Quelque précieuse que fût cette lumière, elle ne pouvoit cependant nous devenir utile, qu'autant qu'elle seroit suivie d'une autre faveur qui mettroit le comble à notre reconnoissance. Quel avantage en effet aurions-nous trouvé à connoître la cause de notre dépravation et de notre disgrâce, si la première avoit été sans remède, et la seconde sans retour; si l'homme coupable avoit été traité comme l'ange rebelle; si nous n'avions point eu de médiateur, qui fît cesser nos malheurs, en expiant le crime qui les avoit attirés? hélas! ou nous aurions vécu dans l'oubli de Dieu, ou nous nous serions présentés devant lui avec une fausse confiance, qui l'eût encore plus irrité. Nous aurions cru l'honorer par les vaines pratiques d'un culte arbitraire et extérieur, et nous n'aurions jamais pensé à le fléchir par une sincère pénitence. Ainsi toute notre vie n'auroit été qu'un enchaînement déplorable de vices et d'erreurs. L'orgueil auroit mis le comble à nos maux, et les auroit rendus incurables.

Mais après nous avoir fait trembler devant l'abîme où la divine justice pouvoit précipiter tous les enfans du premier prévaricateur, les saintes Ecritures tournent nos regards vers un objet plus consolant. Elles nous apprennent que le même Dieu qui exerce une vengeance inconcevable sur le pécheur, l'a aussi prévenu par une miséricorde qui n'est pas moins incompréhensible. Elles nous annoncent que Dieu veut nous rétablir dans notre première félicité et dans notre ancienne gloire. Elles nous montrent de loin le libérateur qui fera cesser la stérilité dont la terre est frappée, et convertira en bénédictions les anathèmes prononcés contre une race criminelle. Et comme le Démon avoit caché sous le voile du serpent ses pernicieux desseins, c'est aussi sous le nom du serpent que Dieu frappe le séducteur d'une éternelle malédiction. Il lui prédit que d'une femme bénie entre toutes les autres, naîtra un fils qui aura la nature du premier homme, sans en avoir la corruption, et qui sera le chef et le père d'une nouvelle postérité, laquelle n'aura rien de commun avec l'homme coupable. Ce fils ne sera pas non-seulement lui-même innocent, séparé des pécheurs, mais l'auteur même de l'innocence, et la source de la justice. Il brisera la tête du serpent; il renversera son empire, et détruira sa puissance par des moyens que toute la sagesse humaine, ou les ruses du démon ne pourront ni prévoir, ni comprendre; car ce ne sera pas ce qu'il y aura de plus fort et de plus éclatant dans le nouvel Adam, qui sera l'instrument de la victoire: ce sera au contraire, par ce qu'il y aura en lui de plus foible et en apparence de plus indigne de Dieu, par l'infirmité de sa chair, par ses outrages, par ses douleurs, par sa mort, qu'il écrasera le serpent, et qu'il lui ôtera la vie.

Le même. Ibid.

§ 39. *Raisons du délai de l'accomplissement de la promesse faite si souvent du Messie.*

Cependant cette grande promesse ne devoit s'accomplir qu'après une longue suite de siècles; et il auroit manqué quelque chose d'essentiel à notre instruction, si nous avions ignoré et les raisons de ce délai et les moyens qu'il a plu à Dieu de choisir pour préparer son ouvrage. Mais la religion nous a révélé tous ces secrets de la divine sagesse. Il falloit que le genre humain connût l'excès de ses maux, la profondeur de ses blessures, ses ténèbres, sa corruption. Il falloit qu'il apprît par une longue expérience, que ni la nature avec ses efforts, ni la philosophie avec son orgueil, ni la loi avec son appareil, ne pouvoient arracher l'homme à la servitude du péché, ni le faire avancer d'un seul pas vers la justice. Il falloit que cette longue attente le disposât à mieux sentir le prix de sa délivrance. C'est d'après ces vues si sages et si relevées, que Dieu dispose tout ce qui se passe sur la terre, depuis la chute de nos premiers pères jusqu'à la venue du libérateur.

Le même. Ibid.

§ 40. *Tout l'ancien Testament n'est qu'un grand tableau où sont représentés d'avance les mystères du Messie.*

Tout l'ancien testament n'est dans les desseins de Dieu, qu'un grand et magnifique tableau, où sa main a tracé d'avance tout ce qui devoit arriver au libérateur promis. Il fait naître du cœur du second Adam endormi dans la mort, une créature nouvelle, qui ne doit rien ni à la prévarication du premier homme, ni à

la séduction de la première femme, ni à la malice du serpent, ni à la justice de la sentence qui les a tous condamnés. Et c'est cette créature nouvelle qu'il donne au père du peuple nouveau, afin qu'elle soit son épouse, et qu'elle reçoive de lui une fécondité, qui s'étende jusqu'à la fin des siècles, et qui remonte même jusqu'à l'origine du monde.

Le Messie sera élevé comme le serpent d'airain, sur le bois qu'il a choisi, pour se montrer de là à toute la terre, et il rendra, comme lui, la santé et la vie à tous ceux qui le regarderont avec foi, et qui mettront en lui leur espérance. Il priera, comme Moïse, les mains étendues; et par ce moyen il mettra en fuite nos ennemis et nous donnera la victoire. Comme Jonas, il fera cesser la tempête; il apaisera la colère de Dieu; il sera englouti par la mort; il ressuscitera le troisième jour, et prêchera la pénitence aux Gentils avec un succès incroyable. Il sera haï par ses frères, vendu et livré aux Gentils, comme Joseph: après être descendu dans le tombeau, et en avoir été tiré, comme lui, il sauvera l'Egypte par sa sagesse; il en deviendra le roi et le père par ses bienfaits; sa famille y viendra un jour tout entière, et elle adorera celui dont elle a cru étouffer la gloire, en lui ôtant la vie. Il sera, comme Abel, tué par Caïn, à cause de sa vertu, et en haine du témoignage que Dieu lui rendra. Il sera immolé par son père, comme Isaac; comme lui, il survivra à son sacrifice; il deviendra le père d'une nombreuse postérité après sa mort; et la bénédiction de toutes les nations sera le fruit de son obéissance. Il sera égorgé, comme l'Agneau Paschal, au même jour et à la même heure. C'est à son immolation et à l'aspersion de son sang, que tout Israël devra la liberté et la vie. Il entrera comme le Grand-Prêtre, dans le Saint des Saints, au jour solennel de l'expiation générale; et en permettant que sa chair soit déchirée par les tourmens et par la mort, il déchirera le voile qui met obstacle à la réconciliation des hommes, et à leur retour dans le ciel. Il portera, comme le Bouc émissaire, toutes les iniquités commises depuis l'origine du monde; il se chargera des malédictions prononcées contre nous: il s'offrira à la redoutable justice de son père: il en portera tout le poids, et la convertira en miséricorde. Il préparera dans son sang un bain salutaire aux Lépreux, et il consentira très-librement à la mort, pour nous rendre la liberté, l'innocence et la vie. Il scellera la nouvelle alliance, d'un sang infiniment plus digne de Dieu, que celui dont l'ancienne avoit été scellée; il en fera l'aspersion sur le peuple nouveau, et il rendra ainsi le testament qui nous institue ses héritiers, éternel et irrévocable. Il substituera enfin aux purifications légales, incapables de sanctifier ceux qui y mettoient leur confiance, un sacrifice unique, mais dont le prix sera infini; l'effet, général et perpetuel. Ajoutez à toutes ces prédictions, à toutes ces figures, celles que nous offrent encore l'ordre des sacrifices, la disposition du Tabernacle, le ministère du sacerdoce. Voyez comme elles concourent au même dessein: comment elles se prêtent mutuellement la lumière et l'évidence; et vous serez pleinement convaincus que Jésus-Christ est le terme et la réalité de toutes ces ombres, l'accomplissement de toutes ces promesses, le centre où vient aboutir toute l'économie de l'ancien testament, le grand, l'unique objet de toutes les écritures.

Le même. Ibid.

§ 41. *Naissance du Messie.*

Dans ce déclin de la religion et des affaires des Juifs, à la fin du regne d'Hérode, et dans le temps que les Pharisiens introduisoient tant d'abus, Jésus-Christ est envoyé sur la terre pour rétablir le royaume dans la maison de David, d'une manière plus haute que les Juifs charnels ne l'entendoient, et pour prêcher la doctrine que Dieu avoit résolu de faire annoncer à tout l'univers. Cet admirable enfant appelé par Israël le Dieu fort, le père du siècle futur, et l'auteur de la paix, naît d'une Vierge à Bethléem, et il y vient reconnoître l'origine de sa race. Conçu du Saint-Esprit, saint par sa naissance, seul digne de réparer le vice de la nôtre, il reçoit le nom de Sauveur, parce qu'il devoit nous sauver de nos péchés. Aussitôt après sa naissance, une nouvelle étoile, figure de la lumière qu'il devoit donner aux gentils, se fait voir en orient, et amène au Sauveur encore enfant les prémices de la gentilité convertie. Un peu après ce Seigneur tant désiré vient à son saint temple, où Siméon le regarde, non-seulement comme *la gloire d'Israël*, mais encore comme *la lumière des nations infidèles*. Quand le temps de prêcher son évangile approcha, Saint

Jean-Baptiste, qui lui devoit préparer les voies, appela tous les pécheurs à la pénitence, et fit retentir de ses cris tout le désert où il avoit vécu dès ses premières années avec autant d'austérité que d'innocence. Le peuple, qui depuis cinq cents ans n'avoit point vu de prophète, reconnut ce nouvel Elie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur, tant sa sainteté parut admirable: mais lui-même il montroit au peuple celui dont *il étoit indigne de délier les souliers*. Enfin Jésus-Christ commence à prêcher son évangile, et à révéler les secrets qu'il voyoit de toute éternité au sein de son père. Il pose les fondemens de son église par la vocation de douze pêcheurs, et met Saint Pierre à la tête de tout le troupeau avec une prérogative si manifeste, que les évangélistes, qui dans le dénombrement qu'ils font des apôtres ne gardent aucun ordre certain, s'accordent à nommer Saint Pierre devant tous les autres comme le premier. Jésus-Christ parcourt toute la Judée, qu'il remplit de ses bienfaits; secourable aux malades; miséricordieux envers les pécheurs dont il se montre le vrai médecin par l'accès qu'il leur donne auprès de lui, faisant ressentir aux hommes une autorité et une douceur qui n'avoit jamais paru qu'en sa personne. Il annonce de hauts mystères; mais il les confirme par de grands miracles: il commande de grandes vertus; mais il donne en même temps de grandes lumières, de grands exemples, et de grandes grâces. C'est par là aussi qu'il paroît *plein de grâce et de vérité, et nous recevons tout de sa plénitude.*

Bossuet, Hist. Univ.

§ 42. *Vie, miracles et travaux du Messie.*

Tout se soutient en sa personne; sa vie, sa doctrine, ses miracles. La même vérité y reluit partout: tout concourt à y faire voir le maître du genre humain, et le modèle de la perfection.

Lui seul vivant au milieu des hommes, et à la vue de tout le monde, a pu dire sans craindre d'être démenti, *qui de vous me reprendra de péché?* Et encore, *je suis la lumière du monde*; *ma nourriture est de faire la volonté de mon père; celui qui m'a envoyé est avec moi, et ne me laisse pas seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît.*

Ses miracles sont d'un ordre particulier, et d'un caractère nouveau. Ce ne sont point *des signes dans le ciel*, tels que les Juifs les demandoient: il les fait presque tous sur les hommes mêmes, et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs, qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire: les démons et les maladies lui obéissent: à sa parole les aveugles-nés reçoivent la vue; les morts sortent du tombeau, et les péchés sont remis. Le principe en est en lui-même; ils coulent de source, *je sens*, dit il, *qu'une vertu est sortie de moi.* Aussi personne n'en avoit-il fait ni de si grands, ni en si grand nombre: et toutefois il promet que ses disciples feront en son nom encore *de plus grandes choses*, tant est féconde et inépuisable la vertu qu'il porte en lui-même.

Qui n'admireroit pas la condescendance avec laquelle il tempère la hauteur de sa doctrine? C'est du lait pour les enfans, et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des décrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique; il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret, et dans cette gloire; et *ce qu'il a sans mesure*, il le répand avec mesure, afin que notre foiblesse le puisse porter.

Quoiqu'il soit envoyé pour tout le monde, il ne s'adresse d'abord qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, auxquelles il étoit aussi principalement envoyé: mais il prépare la voie à la conversion des Samaritains et des gentils. Une femme Samaritaine le reconnoît pour le Christ que sa nation attendoit aussi-bien que celle des Juifs, et apprend de lui le mystère du culte nouveau qui ne seroit plus attaché à un certain lieu. Une femme Chananéenne et idolâtre lui arrache, pour ainsi dire, quoique rebutée, la guérison de sa fille. Il reconnoît en divers endroits les enfans d'Abraham dans les gentils, et parle de sa doctrine comme devant être prêchée, contredite, et reçue par toute la terre. Le monde n'avoit jamais rien vu de semblable, et ses apôtres en sont étonnés. Il ne cache point aux siens les tristes épreuves par lesquelles ils devoient passer; il leur fait voir les violences et la séduction employées contre eux, les persécutions, les fausses doctrines, les faux frères, la guerre au-dedans et au-dehors, la foi épurée par toutes ces épreuves; à la fin des temps, l'affoiblissement de cette foi et le refroi-

dissement de la charité parmi ses disciples; au milieu de tant de périls, son église et la vérité toujours invincibles.

Voici donc une nouvelle conduite, et un nouvel ordre de choses : on ne parle plus aux enfans de Dieu de récompenses temporelles : Jésus-Christ leur montre une vie future, et les tenant suspendus dans cette attente, il leur apprend à se détacher de toutes les choses sensibles. La croix et la patience deviennent leur partage sur la terre, et *le ciel* leur est proposé comme devant *être emporté de force.* Jésus-Christ qui montre aux hommes cette nouvelle voie, y entre le premier : il prêche des vérités pures qui étourdissent les hommes grossiers, et néanmoins superbes : il découvre l'orgueil caché, et l'hypocrisie des Pharisiens et des docteurs de la loi qui la corrompoient par leurs interprétations. Au milieu de ces reproches il honore leur ministère, et *la chaire de Moïse où ils sont assis.* Il fréquente le temple, dont il fait respecter la sainteté, et renvoie aux prêtres les lépreux qu'il a guéris. Par là il apprend aux hommes comment ils doivent reprendre et réprimer les abus, sans préjudice du ministère établi de Dieu, et montre que le corps de la Synagogue subsistoit malgré la corruption des particuliers. Mais elle penchoit visiblement à sa ruine.

Le même. Ibid.

§ 43. *Mort du Messie.*

Les Pontifes et les Pharisiens animoient contre Jésus-Christ le peuple Juif, dont la religion se tournoit en superstition. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du monde, qui l'appelle à des pratiques solides, mais difficiles. Le plus saint et le meilleur de tous les hommes, la sainteté et la bonté même, devient le plus envié et le plus haï. Il ne se rebute pas, et ne cesse de faire du bien à ses citoyens, mais il voit leur ingratitude : il en prédit le châtiment avec larmes, et dénonce à Jérusalem sa chute prochaine. Il prédit aussi que les Juifs ennemis de la vérité qu'il leur annonçoit, seroient livrés à l'erreur, et deviendroient le jouet des faux prophètes. Cependant la jalousie des Pharisiens et des prêtres le mène à un supplice infâme; ses disciples l'abandonnent; un d'eux le trahit; le premier et le plus zélé de tous le renie trois fois. Accusé devant le conseil, il honore jusqu'à la fin le ministère des prêtres, et répond en termes précis au pontife qui l'interrogeoit juridiquement. Mais le moment étoit arrivé, où la Synagogue devoit être réprouvée. Le pontife et tout le conseil condamnent Jésus-Christ, parce qu'il se disoit le Christ fils de Dieu. Il est livré à Ponce Pilate président romain : son innocence est reconnue par son juge, que la politique et l'intérêt font agir contre sa conscience : le juste est condamné à mort : le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui fût jamais : Jésus maître de sa vie, et de toutes choses, s'abandonne volontairement à la fureur des méchans, et offre le sacrifice qui devoit être l'expiation du genre humain. A la croix, il regarde dans les prophéties ce qui lui restoit à faire : il l'achève, et dit enfin, *tout est consommé.* A ce mot, tout change dans le monde : la loi cesse, ses figures passent, ses sacrifices sont abolis par une oblation plus parfaite. Cela fait, Jésus-Christ expire avec un grand cri : toute la nature s'émeut. le Centurion qui le gardoit, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il est vraiment le fils de Dieu ; et les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine. Au troisième jour il ressuscite ; il paroît aux siens qui l'avoient abandonné, et qui s'obstinoient à ne pas croire sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils sont convaincus. Pour confirmer la foi de sa résurrection, il se montre à diverses fois et en diverses circonstances. Ses disciples le voient en particulier, et le voient aussi tous ensemble : il paroît une fois à plus de cinq cents hommes assemblés. Un apôtre qui l'a écrit, assure que la plupart d'eux vivoient encore dans le temps qu'il l'écrivoit. Jésus-Christ ressuscité donne à ses Apôtres tout le temps qu'ils veulent pour le bien considérer; et après s'être mis entre leurs mains en toutes les manières qu'ils le souhaitent, en sorte qu'il ne puisse plus leur rester le moindre doute, il leur ordonne de porter témoignage de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont ouï, et de ce qu'ils ont touché. Afin qu'on ne puisse douter de leur bonne foi, non plus que de leur persuasion, il les oblige à sceller leur témoignage de leur sang. Ainsi leur prédication est inébranlable ; le fondement en est un fait positif, attesté unanimement par ceux qui l'ont vu. Leur sincérité est justifiée par la plus forte épreuve qu'on puisse imaginer, qui

est celle des tourmens, et de la mort même. Telles sont les instructions que reçurent les apôtres. Sur ce fondement douze pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier qu'ils voyoient si opposé aux lois qu'ils avoient à leur prescrire, et aux vérités qu'ils avoient à leur annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jérusalem, et de là de se répandre par toute la terre, pour *instruire toutes les nations, et les baptiser au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.* Jésus-Christ leur promet *d'être avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles,* et assure par cette parole la perpétuelle durée du ministère ecclésiastique. Cela dit, il monte aux cieux en leur présence.

Le même. Ibid.

§ 44. *Grandeur du mystère de la Croix.*

Ainsi fut donnée au monde en la personne de Jésus-Christ l'image d'une vertu accomplie, qui n'a rien, et n'attend rien sur la terre; que les hommes ne récompensent que par de continuelles persécutions; qui ne cesse de leur faire du bien, et à qui ses propres bienfaits attirent le dernier supplice. Jésus-Christ meurt sans trouver ni reconnoissance dans ceux qu'il oblige, ni fidélité dans ses amis, ni équité dans ses Juges. Son innocence, quoique reconnue, ne le sauve pas; son Père même en qui seul il avoit mis son espérance, retire toutes les marques de sa protection : le juste est livré à ses ennemis, et il meurt abandonné de Dieu, et des hommes.

Mais il falloit faire voir à l'homme de bien, que dans les plus grandes extrémités, il n'a besoin ni d'aucune consolation humaine, ni même d'aucune marque sensible du secours divin : qu'il aime seulement, et qu'il se confie, assuré que Dieu pense à lui sans lui en donner aucune marque, et qu'une éternelle félicité lui est réservée.

Le plus sage des philosophes, (Platon) en cherchant l'idée de la vertu, a trouvé que comme de tous les méchans celui-là seroit le plus méchant qui sauroit si bien couvrir sa malice, qu'il passât pour homme de bien, et jouir par ce moyen de tout le crédit que peut donner la vertu : ainsi le plus vertueux devoit être sans difficulté celui à qui sa vertu attire par sa perfection la jalousie de tous les hommes, en sorte qu'il n'ait pour lui que sa conscience, et qu'il se voie exposé à toute sorte d'injures jusqu'à être mis sur la croix, sans que sa vertu lui puisse donner ce foible secours de l'exempter d'un tel supplice. Ne semble-t-il pas que Dieu n'ait mis cette merveilleuse idée de vertu dans l'esprit d'un philosophe, que pour la rendre effective en la personne de son Fils, et faire voir que le juste a une autre gloire, un autre repos, enfin un autre bonheur que celui qu'on peut avoir sur la terre?

Établir cette vérité, et la montrer accomplie si visiblement en soi-même aux dépens de sa propre vie, c'étoit le plus grand ouvrage que pût faire un homme; et Dieu l'a trouvé si grand, qu'il l'a réservé à ce Messie tant promis, à cet homme qu'il a fait la même personne avec son fils unique.

En effet, que pouvoit-on réserver de plus grand à un Dieu venant sur la terre? et qu'y pouvoit-il faire de plus digne de lui, que d'y montrer la vertu dans toute sa pureté, et le bonheur éternel où la conduisent les maux les plus extrêmes?

Mais si nous venons à considérer ce qu'il y a de plus haut et de plus intime dans le mystère de la croix; quel esprit humain le pourra comprendre? là nous sont montrées des vertus que le seul Homme-Dieu pouvoit pratiquer. Quel autre pouvoit comme lui se mettre à la place de toutes les victimes anciennes, les abolir en leur substituant une victime d'une dignité et d'un mérite infini, et faire que désormais il n'y eût plus que lui seul à offrir à Dieu? Tel est l'acte de religion que Jésus-Christ exerce à la croix. Le Père éternel pouvoit-il trouver, ou parmi les anges, ou parmi les hommes, une obéissance égale à celle que lui rend son Fils bien-aimé, lorsque rien ne lui pouvant arracher la vie, il la donna volontairement pour lui complaire? Que dirai-je de la parfaite union de tous ses désirs avec la divine volonté, et de l'amour par lequel il se tient uni *à Dieu qui étoit en lui, se réconciliant le monde?* Dans cette union incompréhensible, il embrasse tout le genre humain; il pacifie le ciel et la terre; il se plonge avec une ardeur immense dans ce déluge de sang où *il devoit être baptisé* avec tous les siens, et fait sortir de ses plaies *le feu* de l'amour divin *qui devoit embraser toute la terre.* Mais voici ce qui passe toute intelligence; la justice pratiquée par ce Dieu-Homme qui se laisse condamner par le monde, afin que le monde demeure éter-

nellement condamné par l'énorme iniquité de ce jugement. *Maintenant le monde est jugé, et le prince de ce monde va être chassé*, comme le prononce Jésus-Christ lui-même. L'enfer qui avoit subjugué le monde, le va perdre, en attaquant l'innocent, il sera contraint de lâcher les coupables qu'il tenoit captifs: la malheureuse *obligation* par laquelle nous étions livrés aux anges rebelles, *est anéantie*: Jésus-Christ *l'a attachée à sa croix*, pour y être effacée de son sang: l'enfer dépouillé gémit: la croix est un lieu de triomphe à notre Sauveur, et les puissances ennemies suivent en tremblant le char du vainqueur. Mais un plus grand triomphe paroît à nos yeux: la justice divine est elle-même vaincue; le pécheur qui lui étoit dû comme sa victime, est arraché de ses mains. Il a trouvé une caution capable de payer pour lui un prix infini. Jésus-Christ s'unit éternellement les élus pour qui il se donne: ils sont ses membres et son corps: le Père éternel ne les peut plus regarder qu'en leur chef: ainsi il étend sur eux l'amour infini qu'il a pour son Fils. C'est son Fils lui-même qui le lui demande: il ne veut pas être séparé des hommes qu'il a rachetés: *O mon père, je veux*, dit-il, *qu'ils soient avec moi*: ils seront remplis de mon esprit; ils jouiront de ma gloire; ils partageront avec moi jusqu'à mon trône.

Après un si grand bienfait, il n'y a plus que des cris de joie, qui puissent exprimer nos reconnoissances. *O merveille*, s'écrie un grand philosophe et un grand martyr, *ô échange incompréhensible, et surprenant artifice de la sagesse divine*: Un seul est frappé, et tous sont délivrés. Dieu frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent. *Le juste paie ce qu'il ne doit pas, et acquitte les pécheurs de ce qu'ils doivent; car qu'est-ce qui pouvoit mieux couvrir nos péchés que sa justice? Comment pouvoit être mieux expiée la rebellion des serviteurs, que par l'obéissance du Fils? L'iniquité de plusieurs est cachée dans un seul juste, et la justice d'un seul fait que plusieurs sont justifiés.* A quoi donc ne devons-nous pas prétendre? *Celui qui nous a aimés étant pécheurs jusqu'à donner sa vie pour nous; que nous refusera-t-il après qu'il nous a réconciliés et justifiés par son sang?* Tout est à nous par Jésus-Christ; la grâce, la sainteté, la vie, la gloire, la béatitude: le royaume du Fils de Dieu est notre héritage; il n'y a rien au-dessus de nous, pourvu seulement que nous ne nous ravilissions pas nous-mêmes.

Le même. Ibid.

§ 45. *Doctrine admirable des Ecritures.*

Les mystères servent de base, dans le plan de la religion, à la doctrine la plus sublime, et à la morale la plus pure. On ne trouvera pas une seule vérité utile que Jésus-Christ n'ait enseignée, et qu'il ne nous ait montrée dans sa source et dans sa plénitude. Il fait connoître à l'homme le créateur que l'homme avoit oublié, pour lui substituer des divinités imaginaires. Quel autre législateur a parlé, comme lui, de Dieu, de ses perfections, de ses desseins et de ses jugemens sur les enfans des hommes? Le Dieu qu'il vient nous faire adorer, est celui *qui est*, c'est-à-dire, l'être par essence, la plénitude et la source de l'être. Il est *un* et seul Seigneur, parce qu'étant celui *qui est*, il est nécessairement indivisible. Il est immense, infini, présent partout, remplissant tout de sa gloire, soutenant tout par sa puissance, dirigeant tout par sa sagesse, disposant de tout par sa providence. Du centre de son éternité, où il est à lui-même son trône, son repos et sa félicité, il développe tout l'ordre des siècles; il voit devant lui toutes les générations futures; il marque à ses créatures, avant même que de les tirer du néant, la place que chacune doit occuper dans l'univers. Lumière universelle, il éclaire les intelligences de tous les lieux et de tous les temps; il perce les replis les plus secrets du cœur, les retraites les plus inaccessibles de la conscience. Inflexible vérité, il est la règle immuable de nos pensées, de nos jugemens et de nos œuvres; mais une règle vivante qui montre à l'homme ses devoirs; qui le confond quand il y manque, et le console quand il y est fidèle. Sainteté par essence, il condamne tout ce qui nous souille, tout ce qui nous avilit: s'il souffre qu'on viole sa loi, qu'on opprime la vertu, qu'on persécute l'innocence, ce n'est ni par foiblesse, ni par insensibilité; car il est la justice souveraine, qui après avoir laissé pendant quelques momens les méchans triompher de leurs succès, et se flatter peut-être de l'impunité, détruit leur fausse grandeur, et les rend aussi malheureux qu'ils ont été coupables.

Mais il ne punit qu'à regret, parce qu'il est la bonté infinie, qu'il nous aime comme ses enfans, et qu'il nous invite au repentir et à la pénitence. Il est la dernière fin et le souverain bien. Un fleuve de paix et de gloire coule de son trône. Son bonheur sera le nôtre, si toutefois nous en faisons le terme de nos espérances et de nos désirs; si nous servons Dieu, sans chercher d'autre témoin que lui, sans vouloir d'autre approbation que la sienne, et si nous nous consolons par elle de l'oubli ou de la censure des hommes.

Montazet, arch. et comte de Lyon. Ibid.

§ 46. *Continuation du même sujet.*

Nous n'avons bien connu Dieu que par Jésus-Christ; sans Jésus-Christ nous ne nous connoîtrions pas nous-mêmes. Avant lui nous ignorions notre origine, notre nature et notre fin. En perdant la justice, nous n'avions pas perdu le désir du bonheur; mais nous n'avions conservé aucune idée des vrais biens et des vrais maux; nous nous bornions honteusement à cette vie, sans en désirer, sans penser même qu'il y en avoit une autre. Mais enfin Jésus-Christ lève le voile que le péché avoit mis sur nos yeux. Il nous apprend que notre origine est céleste, que nous avons été formés à l'image de Dieu, et que nous en portons la ressemblance. Il nous montre l'excellence de notre nature. Il nous rappelle de l'égarement où nos sens nous ont jetés. Il nous fait rentrer dans notre cœur, pour y contempler cette portion de nous-mêmes qui ne peut être satisfaite, que par la jouissance du souverain bien, et à laquelle il ne faut rien moins que la suprême vérité, vue clairement et sans nuage. Par lui nous sommes encore éclairés sur la sainteté et la grandeur de notre destination. Il n'est plus douteux que nous avons été créés pour vivre toujours: que nous sommes plus grands, que tout ce qui doit finir; et que nous ne pouvons, sans avilissement, nous assujettir à un autre qu'à Dieu même,

Ce n'est point pour flatter l'orgueil de l'homme, que Jésus-Christ lui découvre sa véritable gloire. En le relevant de la bassesse, où le désespoir le retenoit, il ne lui laisse ignorer ni la profondeur de ses plaies, ni l'excès de ses malheurs. Il lui révèle que tous sont coupables; que tous sont ennemis de Dieu, incapables de revenir à la justice par leurs propres efforts; que sans sa lumière nous demeurerions dans d'éternelles ténèbres; que sans la vertu de son sacrifice nous serions condamnés à une double mort; que la véritable vie consiste à le connoître et à connoître le Père qui l'a envoyé; que le salut commence par la foi en ses mérites; que toute religion qui ne conduit pas à lui, n'est qu'une vaine superstition; que toute philosophie qui promet de réformer les hommes, et de les rendre heureux, sans lui, n'est qu'impiété et que folie. *Le même. Ibid.*

§ 47. *Continuation du même sujet.*

Enfin Jésus-Christ nous donne la plus juste idée des biens et des maux véritables. Moïse avoit été envoyé pour réveiller les hommes de leur assoupissement, par l'espoir des récompenses temporelles; et à l'exception d'un très-petit nombre de justes, qui, sous le voile de ces biens passagers, en découvroient d'autres plus dignes de leurs désirs, tout le reste de la Synagogue ne voyoit que ce qui étoit sensible. Mais notre divin Législateur élève l'homme à de plus hautes pensées. Il pose pour fondement de sa religion, la foi d'un avenir, et nous développe sans obscurité les merveilles de la vie future. Il persuade aux hommes, jusques-là stupides et charnels, que la vertu n'est pas un vain nom; qu'elle a des titres immuables pour espérer un bonheur éternel; qu'elle mérite notre préférence sur tout autre bien, lors même qu'elle est ici-bas opprimée et malheureuse; que la volonté de Dieu est la suprême loi, et que l'obéissance digne de lui, est celle où l'on n'est soutenu et consolé, que par le désir de lui plaire; que tout le reste fuit, disparoît avec le temps, et ne trouvera dans l'éternité, que l'extrémité de la douleur, jointe à une profonde ignominie. Jésus-Christ ne nous découvre pas seulement la vérité; il nous l'annonce avec une autorité qui écarte toutes les résistances, calme toutes les agitations, dissipe tous les doutes, met fin à toutes les recherches; il nous y attache par les motifs les plus puissans; il la rend pour nous la source d'une paix, que peut seule donner la ferme assurance de l'avoir enfin trouvée.

Le même, Ibid.

§ 48. *Beauté de la morale chrétienne : elle seule est digne de Dieu ; elle seule est proportionnée aux besoins et à l'état de l'homme.*

Ainsi tout ce que la religion nous propose à croire, est infiniment digne de Dieu ; mais ce qu'elle nous ordonne de pratiquer, n'est ni moins salutaire, ni moins proportionné à l'état et aux besoins de l'homme. Jésus-Christ a rassemblé plus de grandes et d'utiles leçons dans un seul discours, que la raison humaine n'en avoit donné pendant quarante siècles. La morale de celle-ci est un édifice sans base, où tout est chancelant, arbitraire et désuni. Une morale sans autorité : ses prédicateurs ne produisent aucun titre qui leur donne le droit d'imposer des lois. Une morale sans motifs : elle ne promet rien après cette courte vie, où ses promesses sont si vagues et si incertaines, qu'elle ne sauroit triompher de l'attrait des passions. Une morale sans secours : elle fait retentir ses fastueuses maximes aux oreilles du corps ; mais le mal est dans l'âme, et il n'est pas donné à la sagesse des philosophes de porter jusques-là ni ses regards, ni ses remèdes. Une morale sans sincérité : elle ne règle que l'extérieur ; elle laisse au cœur sa liberté, et, par conséquent, sa corruption et son injustice. Une morale enfin sans utilité : elle ne peut honorer le premier être, puisqu'il n'en est ni le principe, ni la règle, ni la fin. Elle ne peut pas également sanctifier l'homme, et le conduire à la félicité, puisqu'elle lui laisse ignorer également et sa première grandeur et sa dégradation, et qu'elle ne lui donne aucun moyen d'être rétabli dans l'innocence. La morale évangélique porte des caractères bien différens ! elle détermine tous nos devoirs ; elle en pose les fondemens ; elle en fixe l'étendue ; elle en donne les motifs ; elle en propose les récompenses.

Le même. Ibid.

§ 49. *Devoirs qu'elle prescrit à l'homme envers son créateur.*

Et d'abord elle veut que pour l'être qui nous a créés, nous ayons un respect sans bornes, et un amour de préférence universelle, un amour qui fasse servir à sa gloire tout ce que nous avons reçu de sa bonté, qui remplisse notre cœur, qui règle toutes ses espérances. Or, que l'on parcoure les écrits les plus vantés de l'antiquité païenne, qu'y trouvera-t-on de comparable à ces deux admirables paroles de l'évangile : *vous aimerez Dieu de tout votre cœur ; vous aimerez le prochain comme vous-même ?* Aucun philosophe, aucun mortel éclairé des seules lumières de la raison, aucune autre religion que la véritable, n'a jamais dit qu'il falloit aimer Dieu. Ce sentiment si doux et si légitime, ce devoir si juste et si indispensable, si conforme même à la lumière naturelle, lorsqu'elle a été délivrée de ses ténèbres, seroit toujours resté dans l'oubli sans la révélation.

Si Dieu est la vérité suprême, on ne peut refuser de le croire quand il parle, ni d'espérer en lui quand il promet. Aussi la religion de Jésus-Christ exige-t-elle de nous une foi pure, qui ne mêle à ce que Dieu nous a révélé de lui-même et de ses desseins, aucune pensée qui en soit indigne ; une foi humble, docile, ennemie de toute curiosité ; une foi vive qui opère par l'amour, et qui nous unisse de cœur à la vérité éternelle. Aussi la religion commande-t-elle une espérance ferme et généreuse qui nous transporte où sont nos véritables biens ; qui nous inspire une joie, une noblesse, une élévation capable de nous faire mépriser tout ce qui s'écoule avec le temps ; qui comme une ancre assurée, fixe notre âme et la rende inébranlable au milieu des tempêtes de cette vie.

Dieu est la justice même : il prépare des châtimens redoutables à ceux qui auront méprisé ses menaces et abusé de sa patience ; il est donc sage de trembler dans l'attente de ses jugemens. Le nom de Dieu est infiniment grand et adorable ; il est donc juste de ne le prononcer qu'avec une profonde révérence et un religieux tremblement.

Nos besoins sont infinis : nous sentons en nous un vide immense. Il est donc nécessaire de recourir à la bonté de notre Dieu et de chercher dans cette source inépuisable de lumière, et de sainteté, tous les secours dont nous avons besoin pour connoître et remplir nos devoirs, pour guérir nos blessures, soutenir notre défaillance et marcher d'un pas ferme et constant dans les voies du salut. Mais rien ne nous est dû, et nous ne pouvons rien obtenir par nous-mêmes ; c'est donc au nom de Jésus-Christ qu'il faut prier, c'est-à-dire, avec une intime persuasion

que nous n'avons d'accès auprès du Père que par lui, et que rien ne peut être agréable à Dieu, que ce qui est sanctifié par cette oblation divine. Une suite naturelle de ces vérités est que nous sommes obligés d'user saintement des dons du ciel, après les avoir obtenus ; de les faire remonter vers leur source par de sincères actions de grâces, et de les conserver soigneusement par l'humilité, et par la reconnoissance.

La volonté de Dieu est la loi suprême, et elle est toujours juste. Rien n'arrive dans le monde, que ce qu'elle a permis ou commandé. Nous devons donc, dans tous les événemens, lui soumettre les caprices de la nôtre, qui est inquiète, orgueilleuse, ennemie de la dépendance. Par là tout murmure est supprimé, toute inquiétude bannie, toute plainte, toute défiance convaincues d'infidélité.

Enfin puisque Dieu est notre souverain bien et notre dernière fin, il doit être l'objet et le terme de tous nos désirs. Nous devons donc travailler sans cesse à purifier notre âme de tout ce qu'elle a encore de bas, de terrestre et de charnel ; à établir en nous le règne plein et parfait de la justice. Car pour arriver un jour à cet état heureux, où la charité seule règnera, et où nous en serons rassasiés, il faut en avoir sur la terre une sainte faim, une soif ardente ; il faut que la souveraine perfection de Dieu soit le modèle auquel nous ne nous lassions jamais de tendre, quelque incapables que nous soyons jamais d'y parvenir. Ces devoirs sont si essentiels et si justes, que la raison les eût dictés à tous les hommes, si la raison n'avoit pas été corrompue par les passions.

Le même. Ibid.

§ 50. *Devoirs qu'elle prescrit à l'homme envers lui-même.*

L'homme instruit de ce qu'il doit à Dieu, avoit besoin d'apprendre encore ce qu'il se doit à lui-même ; et pour l'éclairer sur ce second genre de devoirs, il falloit d'abord lui faire connoître sa chute, et ce qui lui reste de sa première élévation. Il falloit lui montrer la source de cet amas confus de sentimens si opposés, qui agitent sans cesse son cœur, et le sauver ainsi du péril d'abuser, ou de ce qu'il conserve de grandeur, ou de la connoissance qu'il a de sa bassesse.

Mais quel œil sera assez perçant pour pénétrer dans cette profonde obscurité ? Ce n'est pas celui de la philosophie humaine. Elle n'a jamais connu ce point essentiel, d'où dépend toute la conduite du genre humain, et dont l'ignorance rend toutes les leçons de la morale, au moins inutiles. Ceux que l'homme avoit pris pour guides, l'ont toujours trompé, ou en flattant un orgueil qu'il falloit abattre, ou en ajoutant à une dépression qu'il falloit relever. Les uns, qui s'étoient fait une idole de leur fausse sagesse, lui inspiroient les sentimens d'une grandeur pure ; et ce n'est pas son état. Les autres, qui l'avoient dégradé, en le réduisant à la matière, ne lui prêchoient que la bassesse ; et ce n'est pas non plus sa condition. Aucun d'eux n'a su démêler le caractère de l'homme, qui n'est ni juste par lui-même, ni incapable de le devenir.

Jésus-Christ seul a rempli ce sublime et important ministère. A son école, l'homme s'humilie à proportion de ce qu'il espère, et il se remplit de confiance, à mesure qu'il apprend à ne rien attendre de lui-même. Il s'unit à son libérateur, qui lui a promis un état encore plus élevé et plus heureux que celui dont il est déchu : et en considérant ce que la sagesse éternelle lui avoit donné dans sa première origine, et ce que cette sagesse incarnée lui restitue par une création nouvelle, il est encore plus consolé par l'espérance de son prochain rétablissement, qu'il n'est affligé de son ancienne dégradation.

Voilà le titre essentiel de notre dignité, de notre gloire, et le fondement inébranlable de toutes nos obligations. Nous ne sommes plus à nous-mêmes, car nous avons été achetés d'un grand prix : et c'est par le fond même de notre nouvel être, que nous devons glorifier Dieu dans notre corps et dans notre esprit, puisque l'un et l'autre lui appartiennent. Ainsi, puisque Jésus-Christ est notre unique ressource ; qu'en lui seul sont tous nos biens et toutes nos espérances ; qu'il n'y a de justice que par ses mérites, de salut qu'en son nom, de réconciliation que par son sang, de vie que par la participation de la sienne, le premier et le plus important devoir de l'homme envers soi-même est de s'attacher invariablement à Jésus-Christ, de marcher sur ses traces, d'étudier sa volonté, de se nourrir de sa parole, de vivre de son esprit, de dépendre en tout de son influence et de

son inspiration secrète, de se conduire dans toutes les occasions, comme agissant en son nom, comme tenant sa place, comme continuant sa vie, et ne faisant qu'un avec lui.

Mais quel moyen aurions-nous eu d'arriver à cette sublime perfection, si la morale chrétienne ne nous avoit éclairés sur l'injustice et la tyrannie de cette triple concupiscence, qui est le principe de tous nos désordres et de tous nos malheurs? Et d'abord il est certain qu'elle seule pouvoit convaincre et délivrer l'homme de sa vanité et de son orgueil. Les faux sages de l'antiquité n'avoient pas même connu cette plaie profonde du cœur humain; et ils n'avoient garde, par conséquent, d'en prescrire le remède. Leurs préceptes étoient comme des vêtemens pompeux et inutiles, qui couvroient une partie de nos maux, sans en guérir aucun. On ne trouve rien dans toute leur morale, qui combatte l'enflure de l'âme. Elle ne condamne que l'imprudence qui la laisse apercevoir.

Il n'en est pas ainsi de la philosophie de l'Evangile. Elle nous apprend que tous les hommes ensemble ne sont rien; que les dons de Dieu nous perfectionnent, à la vérité, et nous embellissent, mais sans détruire notre fonds naturel; que nous ne devons pas nous en glorifier, lorsque nous les possédons, parce que nous n'en sommes ni le principe, ni la fin; que nous ne pouvons ni les retenir, ni les conserver par une activité qui soit indépendante; que laissés à notre foiblesse, nous sommes incapables de faire un pas vers la justice, d'en sentir le besoin, de la demander sincèrement, de former un bon désir, de concevoir une seule pensée salutaire. Détrompés de nos préjugés par cette divine lumière, et guéris de notre corruption par son onction secrète, nous condamnons en nous tout ce que la vérité y condamne. La vérité nous marque notre place, et nous nous y mettons; elle nous porte à rendre grâces de ce que nous avons reçu et nous remercions; elle nous avertit qu'il peut nous être ôté, et nous tremblons; elle nous montre ce qui est en nous, vicieux et déréglé, et nous en gémissons; elle nous découvre ce qui manque à notre vertu, et nous le demandons. Qu'y a-t-il donc de plus propre à confondre toute vanité, à abattre tout orgueil, que la sagesse chrétienne? Qu'y a-t-il de plus grand que l'humilité, dont elle seule nous a fait connoître et le prix et le nom? *Le même. Ibid.*

§ 51. *Continuation du même sujet.*

La morale Evangélique est encore la seule qui instruise bien l'homme de l'avilissement où ses sens l'ont réduit, et qui le délivre de cette honteuse servitude. Elle ne se contente pas d'exposer à nos yeux les suites ignominieuses que le vice entraîne après lui, elle remonte jusqu'à cet ordre naturel et inviolable, qui demande que ce qui est plus parfait et plus noble, soit placé au-dessus de ce qui l'est moins, et que ce qui est inférieur par sa nature, le soit aussi par le rang qu'il occupe: elle nous déclare que cet ordre est renversé, lorsque l'esprit, qui doit commander, cède lâchement son rang, et que la chair, qui doit obéir, s'élève insolemment contre l'esprit, l'assujettit à sa corruption, le foule aux pieds avec empire. Elle nous fait sentir, quelle est la dépravation et la folie d'une âme, qui oubliant tout d'un coup la noblesse de son origine, l'excellence de sa nature, la sainteté de sa destination, vient se plonger dans la matière, se confondre autant qu'il est en elle, avec un corps mortel, y souiller tout son éclat, et préférer aux chastes délices de la vertu, les honteux plaisirs qui la dégradent. Elle l'avertit enfin, que si elle sacrifie ses titres et sa grandeur, pour se rendre l'esclave des voluptés sensuelles, elle n'y trouvera que l'infamie et la mort.

A cette doctrine si sainte, le christianisme ajoute encore d'autres vérités qui donnent à la pureté des mœurs un fondement plus ferme et des motifs plus sublimes. Vous comprenez que nous voulons parler de l'auguste consécration qui s'étend jusqu'au corps et aux membres du chrétien. Ils sont aux yeux de la religion, comme un sanctuaire où l'esprit de Dieu réside dans sa majesté et dans sa gloire. Les temples matériels où la piété nous rassemble, quelque respectables qu'ils nous paroissent, sont cependant la simple figure du temple vivant que chaque fidèle est devenu par le baptême. Quel seroit donc le crime de celui qui profaneroit le temple du Dieu vivant? Quelle lâcheté si après avoir été lavé dans le sang de l'agneau et associé à la divinité même, il retournoit à la boue de ses passions et à son ancienne bassesse.

Faut-il enfin combattre l'amour des

richesses et des honneurs ? le christianisme seul en fait sentir le vide, le néant, en inspire le mépris. Quelques philosophes ont pu se garantir de l'ambition et de l'avarice par vanité. Il n'y a que Jesus-Christ qui détrompe de toutes les erreurs, et fasse disparoître tous les vices. Il nous enseigne que l'innocence et la vertu sont nos véritables trésors : que le moindre degré de charité élève plus le chrétien, que l'empire de l'univers ; que ceux-là sont heureux, à qui la providence a épargné les périls inséparables de l'opulence et de la grandeur, qui méprisent la terre, qui n'ont de goût et de sensibilité que pour les biens du ciel. Il nous ordonne de fuir le monde ; il nous défend d'avoir les mêmes désirs, les mêmes prétentions ; il veut que nous regardions, comme vil et indigne de nous, tout ce qui est l'objet de son estime et de son admiration, que nous domions des larmes à ses succès, et que nous nous réjouissions de ce qui l'afflige.

Le même, ibid.

§ 52. *Devoirs qu'elle prescrit à l'homme envers ses semblables.*

Jamais la philosophie ne donna plus de leçons d'humanité et de bienfaisance, que dans le siècle où nous sommes ; mais la gloire de nous faire aimer sincèrement nos frères est tellement propre à la doctrine chrétienne, qu'aucune autre ne peut la partager avec elle, et encore moins la lui ravir. C'est elle seule qui nous apprend, et qui nous rend chers tous les devoirs de notre mutuelle correspondance, qui nous en découvre l'origine, en établit les fondemens, en règle l'exercice, en surmonte les obstacles, et qui forme ainsi, entre tous les hommes, une alliance si chère et si inviolable, qu'aucune vue humaine, qu'aucun intérêt particulier, que l'ingratitude et la persécution même ne sauroient plus la rompre, l'affoiblir ou la souiller. Mais comment la religion nous conduit elle à cette haute perfection ? Elle ordonne d'abord que nous concentrions en Dieu toutes les affections de notre cœur, et lorsqu'elle nous a pleinement attachés à lui, comme au principe de toutes choses, elle veut que de cette source, où notre amour est devenu également pur et abondant, il se répande par une communication générale sur tous les êtres qui sont faits, comme nous, à l'image de Dieu, appelés, comme nous, à le voir, et à jouir de lui dans tous les siècles. Or, il est manifeste, non-seulement que ces deux devoirs ont entre eux une relation nécessaire, que l'un est un écoulement et une dépendance de l'autre, mais que le second ne peut ni s'accomplir, ni subsister sans le premier. Car qu'est-ce qu'aimer les hommes, si ce n'est leur désirer et leur procurer, autant qu'il est en nous, le bien que nous désirons pour nous-mêmes, et dont nous attendons notre félicité ? Mais pour s'élever à une disposition si sublime, il faut nécessairement avoir détaché son cœur de tous les biens particuliers, parce qu'étant finis, ils diminuent par le partage, et qu'en perdant de leur prix, ils nous divisent. Il faut avoir renfermé tout son amour dans le bien commun et général de la créature raisonnable, c'est-à-dire, en Dieu, qui seul suffit à tous par sa plénitude, et que nous possédons d'autant plus, que nous travaillons d'avantage à le communiquer. C'est donc la religion, et la charité qu'elle nous inspire pour Dieu, qui sont le vrai principe et l'inébranlable fondement de notre union avec les hommes. C'est cette générosité chrétienne qui nous élève au-dessus de l'amour-propre, et qui fait que nous n'en éprouvons plus les vaines inquiétudes, les basses jalousies, les injustes désirs. C'est cette même générosité qui nous porte à répandre notre trésor, à partager notre couronne, à chercher des compagnons de notre bonheur. Et dès-lors qu'aimera donc celui qui n'aime ni la religion, ni le Dieu qu'elle adore ? Il pourra être humain par tempérament, bienfaisant par ostentation. Renfermé dans le cercle étroit de son amour-propre il n'en sortira point ; il n'obéira qu'à son intérêt ; il n'aimera que lui-même.

La charité que Jésus-Christ nous commande pour tous les hommes, n'est pas moins ferme qu'elle est sincère et désintéressée. Elle survit à toutes les épreuves, parce qu'elle ne peut être vaincue. Elle n'est jamais blessée, parce qu'elle descend encore plus bas que son humilité, que les hommes ne pourroient l'abaisser par leur injustice. Elle ne cache ni trouble, ni aigreur sous les dehors de la patience, parce qu'elle n'est pas une dangereuse hypocrisie. Elle ne consiste point en démonstrations et en paroles, parce que son siége est dans le cœur, et qu'elle est prête à tout souffrir, surtout lorsque ses frères ont besoin du spectacle de son

courage et de sa douceur, pour conserver ou recouvrer le précieux trésor de l'innocence. Elle sait que sa force et son énergie doivent aller jusqu'à mourir pour eux, parce que Jésus-Christ nous en a donné l'exemple, et nous en impose la loi. Si elle espère quelque reconnoissance de ses sacrifices, ce n'est pas pour elle, c'est pour ceux qui ne pourroient être ingrats sans cesser d'être justes.

Le même, ibid.

§ 53. *Elle éclaire et sanctifie l'homme dans tous les états, où il peut être placé par la divine providence.*

La morale Evangélique ne se borne point à imposer à l'homme ces devoirs communs et généraux. Elle le suit, elle le dirige dans toutes les situations particulières où la providence peut le placer, et elle pourvoit ainsi au bonheur de la société, comme à la félicité de tous les individus qui la composent.

La raison livrée à elle-même ne voit dans les souverains que des égaux qu'on peut faire descendre du trône, comme ils y sont montés, et qui n'ont souvent pour s'y maintenir, que la possession et la force. Mais ce n'est pas ainsi que la religion nous les représente. Elle remonte au ciel pour y trouver l'origine de leur puissance. C'est Dieu, dit-elle, qui établit les rois, qui les choisit pour ses lieutenans, qui leur soumet les autres hommes, qui grave sur leur front l'empreinte de leur première majesté, et c'est contre lui qu'on s'élève, quand on leur résiste. Ils règnent sur les corps par la crainte, et quelquefois sur les cœurs par l'amour. Il n'y a que la religion qui leur érige un trône dans les consciences, qui rende leur personne et leur autorité sacrées et inviolables. Dans ses principes rien ne peut ébranler les fondemens de leur sûreté, parce que ni l'hérésie, ni l'infidélité, ni la corruption, ni la tyrannie n'excuseront jamais les entreprises contre le souverain, du crime de révolte contre Dieu même. Elle seule se fait un devoir de prier pour les princes, lors même qu'elle n'en essuie que des persécutions ou des mépris. Elle seule convertit le paiement des tributs en oblations volontaires, en actions de piété. Tous ces devoirs coûtent souvent à la nature, des murmures et des gémissemens. Comment en effet seroient-ils observés avec joie, si nous n'avions d'autres motifs pour y être fidèles, que la crainte d'un homme et les menaces de son courroux ?

Mais si le christianisme proscrit toute désobéissance dans les sujets, ce n'est pas pour favoriser les abus de l'autorité dans le monarque. Aucun code n'a jamais aussi fortement inculqué aux rois qu'ils ne sont pas rois pour eux ; que le diadème dont leur front est orné, est le symbole de leur servitude, encore plus que de leur grandeur, et que s'ils tiennent ici-bas la place de Dieu, ce n'est qu'à la charge de régner, comme lui, pas les lois, de féconder et d'enrichir, comme lui, tout ce qui est soumis à leur puissance. Aucune loi ne leur a jamais aussi sévèrement interdit les violences du despotisme et les douceurs de la domination arbitraire. Aucune lumière ne leur a jamais aussi clairement montré que leurs devoirs sont immenses ; qu'ils dérobent à leurs peuples le temps qu'ils prodiguent à leurs plaisirs ; que les grâces accordées à la faveur, sont autant de larcins faits à la vertu ; que le glaive dont ils sont armés, ne doit être redoutable qu'au crime ; que les impôts cessent d'être permis, dès qu'ils ne sont plus commandés par le besoin public ; que les injustices qu'ils ne répriment pas, les rendent coupables, comme celles qu'ils commettent ; en un mot, que leurs sujets sont autant de frères en minorité, qui ont droit d'être protégés et secourus, non en proportion de leurs richesses ou de leur crédit, mais de leur dénuement et de leur foiblesse.

Et si ces premiers bienfaits de la religion ne suffisent pas pour confondre l'ingratitude de ses ennemis, qu'ils parcourent toutes les parties de la république, et qu'ils nous disent en quoi ils feroient consister sa perfection, s'ils étoient les maîtres de la former sur leurs idées ? " Qu'ils " commencent par les armées, dit Saint " Augustin, et qu'ils nous donnent des " officiers et des soldats, aussi intrépides " que l'Evangile les prescrit ; des magis- " trats aussi intègres et aussi appliqués " que Jésus-Christ le commande ; des " époux, des épouses, des pères, des " enfans, des maîtres, des serviteurs, " tels que ceux qui vivent selon sa loi ? " Qu'ils nous donnent enfin des hommes " aussi exacts à payer les tributs, aussi " purs dans l'administration des deniers " publics, que les véritables chrétiens ; " et qu'ils osent soutenir ensuite que la

" morale Evangélique est incompatible " avec le bien de la société."

Non, aucun genre de grandeur ou de perfection n'est étranger à la religion chrétienne. Elle commande, elle inspire tout ce qui est nécessaire au bonheur des hommes, utile au gouvernement des états. Disons plus, elle seule rend ces vertus véritables, solides, constantes; en établit la racine dans le cœur; les soutient dans les épreuves et dans les combats; les encourage par la vue d'une récompense digne d'elles. Eh! pourquoi, comme le prétend l'incrédulité, mettroit-elle obstacle à cette énergie de l'âme, d'où partent les sentimens nobles et généreux, les hautes entreprises, les grandes actions? Détruit-elle aucun des motifs légitimes qui en sont la source? Ne les ennoblit-elle pas au contraire? Ne les soumet-elle pas à une fin plus relevée? Et tandis que nos devoirs n'auroient eu sans elle, que de foibles appuis, ne leur en donne-t-elle pas de plus fermes, qui subsistent, lors même que tous les autres sont renversés ou chancelans! Le chrétien fait sans témoins, tout ce qu'il feroit, s'il avoit le monde entier pour spectateur. Il ne juge point de la vertu par l'événement. C'est surtout lorsqu'elle est malheureuse, qu'il redouble de fidélité, parce que la religion conserve pour lui tout ce qu'il paroît perdre pour elle. Si la morale de l'évangile étoit celle de tous les hommes, la terre, comme le ciel, seroit le séjour de l'ordre et du bonheur. La vertu n'auroit même plus besoin de ces efforts que le vice seul rend nécessaires

Le même, ibid.

§ 54. *Divinité de Jésus-Christ prouvée par sa comparaison avec tout ce qu'il y a eu de plus sage dans le paganisme.*

J'avoue que la majesté des écritures m'étonne, que la sainteté de l'évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste, ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur! quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit! quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans foiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint Jésus-Christ trait pour trait. La ressemblance est si frappante, que tous les pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate, mourant sans douleur et sans ignominie, soutint aisément son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres, avant lui, l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait: il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste, avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que la justice. Léonidas étoit mort pour son pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte étoit sobre, avant que Socrate eût loué la sobriété: avant qu'il eût défini la vertu, Sparte abondoit en hommes vertueux. Mais où Jésus avoit-il pris parmi les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu!

J. J. Rousseau.

§ 55. *Que l'établissement de la religion chrétienne ne peut être que l'ouvrage de Dieu, soit qu'on en considère les obstacles, les moyens ou le succès.*

Tout ce que le monde a de puissant et de terrible, se réunit pour défendre l'idolâtrie, et pour étouffer l'église dans son berceau. Les princes dictent des édits sanglans, les magistrats les exécutent avec une rigueur barbare, des millions de victimes sont immolées; des ruisseaux de sang coulent dans toutes les parties de l'empire Romain. Mais qu'est-ce que le pouvoir des hommes, auprès de celui qui a été donné a Jésus-Christ? Quel peut être le succès de leurs entreprises, quand elles s'opposent à sa gloire? Le fort armé est vaincu et mis aux fers par le roi légitime. Satan qui s'étoit placé dans les astres, pour s'y faire adorer, en est précipité comme un éclair, et relégué dans l'abîme. Ses temples sont fermés ou détruits, ses autels renversés, ses statues mises en poudre; l'idolâtrie honteuse et tremblante est bannie de l'univers qu'elle a si long-temps souillé, et contrainte d'aller cacher dans les antres ses superstitions et ses infamies.

Il n'étoit pas dans les desseins de Dieu, que les Apôtres jouissent de ce spectacle consolant dans toute son étendue; mais l'église qu'ils ont fondée succède à leur autorité, parce qu'elle hérite des promesses qui leur avoient été faites. Elle a vaincu par eux: elle continue après eux leurs conquêtes. Rien ne paroissoit plus obscur, plus foible, plus méprisable que la société chrétienne dans son origine; et elle est devenue en un moment, plus visible qu'une haute montagne, plus florissante qu'aucune autre société. Toutes les nations de la terre viennent, comme autant de fleuves, se rendre dans son sein, pour être adoptées dans la maison de Jacob, et entées sur la tige des patriarches. Ainsi l'église voit tomber à ses pieds ses deux superbes rivales, la Synagogue et l'idolâtrie; elle les foule et s'élève sur leurs ruines.

Ce n'est pas que le feu de la persécution n'enlève tous les jours à cette chaste épouse une multitude de ses enfans. Mais elle a appris de son époux qui est aussi son Dieu, que c'est par la mort des chrétiens qu'elle doit triompher, se multiplier et s'étendre.

Il est également impossible de révoquer en doute cette grande révolution, de se dissimuler les obstacles qu'elle a rencontrés, et de ne pas s'étonner de la nature des moyens par lesquels elle a été opérée. Mais dès que ces trois points sont certains, quelle cause a été assez puissante pour changer ainsi la face de l'univers? Que peut avoir vu le monde, pour renoncer à ses opinions, à ses penchans, à son culte, pour adorer un Dieu qui a été crucifié par sa propre nation, pour embrasser une religion si redoutable à la nature? Quelle force secrète a fait entrer tant d'ignorans dans les vérités les plus sublimes, et les mystères les plus profonds; a inspiré une humble soumission, une docilité parfaite à tant de philosophes orgueilleux; a fait préférer la croix de Jésus-Christ aux richesses, aux plaisirs, et à toute la gloire humaine? Ici, l'incrédulité se donne en vain la torture pour rendre raison de ces événemens inouïs. Il n'y a qu'une manière raisonable de les expliquer et de les entendre; c'est que la résolution en avoit été prise dans les conseils éternels; que Dieu les avoit annoncés dès l'origine du monde, et que Jésus-Christ lui-même les avoit prédits; c'est que le Messie est le maître des cœurs, comme de tout ce qui est son ouvrage; qu'il se plaît à faire les plus grandes choses par les instrumens les plus foibles; et qu'il n'a voulu partager sa gloire ni avec les hommes, ni avec les moyens qu'il a choisis; c'est que des miracles éclatans et multipliés à l'infini, ont enfin dessillé les yeux de tout l'univers; qu'à cette voix pleine de force et de magnificence, la terre n'a pu méconnoître son libérateur et son Dieu; et que les peuples sont entrés en foule dans l'enceinte sacrée de l'église, pour former cette race chérie, cette nation sainte qui avoit été promise au Messie, comme son héritage et la récompense de ses humiliations.

Montazet, arch. de Lyon, ibid.

§ 56. *Différence de l'ancienne et de la nouvelle alliance.*

On n'est enfant de Dieu, qu'autant qu'on est animé et conduit par l'esprit de Dieu, dit Saint Paul. Or l'esprit de Dieu et de Jésus-Christ, n'est qu'un même esprit qui est l'esprit du Père et du Fils. Quiconque, donc a l'esprit de Dieu, ne peut manquer d'avoir l'esprit de Jésus-Christ: et quiconque a l'esprit

de Jésus-Christ est chrétien et appartient à Jésus-Christ; comme au contraire *quiconque n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, n'est point à lui*, dit encore Saint Paul, et ne peut être animé que de l'esprit du monde. Car Saint Paul ne connoît pas de milieu entre l'esprit de Jésus-Christ qui fait les justes et les vrais chrétiens, et l'esprit du monde qui rend ceux en qui il règne ennemis de Dieu et esclaves du Démon.

L'ancienne alliance préparoit sans doute à la nouvelle. Mais comment y préparoit-elle? Etoit-ce en procurant aux hommes une véritable justice et une adoption d'un ordre inférieur, qui les rendît enfans de Dieu sans les rendre membres, frères et cohéritiers de Jésus-Christ? Une pareille idée est inouïe dans l'église. Elle préparoit à la nouvelle alliance, en ce qu'elle l'annonçoit, qu'elle la promettoit, qu'elle la figuroit; en ce qu'elle en faisoit connoître le besoin, en ce qu'elle se rapportoit toute entière à Jésus-Christ comme à sa fin. Le peuple d'Israël, avec qui l'ancienne alliance a été contractée n'étoit tout entier, comme parlent les Evêques de France après Saint Augustin, " que comme un grand " prophète, qui par sa loi, par son culte, " et par toute la suite de son histoire, " figuroit et prédisoit le Sauveur." C'est à ce peuple que les livres saints ont été confiés; c'est lui que Dieu a choisi pour être le dépositaire de la promesse du libérateur; c'est en lui et par lui que l'attente du Messie est perpétuée d'une manière sensible, par ses sacrifices, par sa tradition, par ses cérémonies, par tout son état: enfin c'est de lui que le Christ devoit naître selon la chair.

Mais quoique l'ancienne alliance préparât en toutes ces manières à la nouvelle, elle en étoit cependant très-différente. L'ancienne alliance promettoit seulement le Sauveur, la nouvelle donne le salut. L'ancienne écrite sur des tables de pierre, avertissoit l'homme de ses devoirs, mais ne l'aidoit pas pour les accomplir; " la grâce, dit Saint Augustin, " n'appartenoit pas à l'ancien testament, " parce que la loi menaçoit et ne secou- " roit pas; qu'elle commandoit et ne guérissoit pas; qu'elle montroit la maladie et ne l'ôtoit pas." La nouvelle ivée dans les cœurs par le Saint-Esprit aimer et accomplir les commande- . L'ancienne, figurée par Agar, imprimoit la terreur, et n'engendroit que des esclaves, comme dit Saint Paul; la nouvelle, représentée par Sara, a pour caractère d'inspirer la charité, et de former de vrais enfans de Dieu, qui lui obéissent par amour. Ce qui fait dire à Saint Augustin, que " la plus courte " et la plus sensible différence de l'ancien " et du nouveau testament, c'est la crainte " et l'amour."

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu dans tous les temps, avant la loi et sous la loi, de vrais justes et de vrais enfans de Dieu. Quoiqu'alors le nombre en ait été petit en comparaison du temps qui a suivi la prédication de l'évangile, il ne faut pas croire néanmoins qu'il se soit borné aux seuls patriarches, aux prophètes et aux autres saints éminens dont l'écriture fait une mention expresse. Mais ce qu'il importe surtout de ne pas ignorer, c'est que ces justes, en quelque temps qu'ils aient vécu, n'ont pas été justifiés par la seule loi naturelle, ni par la lettre de la loi de Moïse; mais par la grâce de Jésus-Christ, par la foi en son nom, par l'application anticipée des mérites de sa mort. D'où il suit qu'ils ont tous été, aussi-bien que nous, membres de Jésus-Christ, ses frères, ses cohéritiers; qu'ils ont appartenu à la nouvelle alliance, et que, quoiqu'ils ne portassent pas encore le nom de chrétiens, ils l'ont été véritablement et de fait, comme l'enseignent les Pères, parce qu'ils avoient la même foi, la même religion, la même grâce, le même esprit de Jésus-Christ qui fait les vrais chrétiens.

" Tous ces Saints, dit Saint Augustin, " étoient membres de l'église de Jésus- " Christ, quoiqu'ils aient vécu avant que " Jésus-Christ notre Seigneur naquît selon " la chair. Car le fils unique de Dieu, " le verbe du Père, égal et coéternel au " Père, par qui toutes choses ont été " faites, s'est fait homme pour nous, " afin d'être le chef de toute l'église " comme d'un seul corps. Mais de " même qu'à la naissance des hommes, " quelquefois une main sort la première " avant le reste du corps, auquel elle est " unie sous la dépendance de la tête, " comme il est arrivé à quelques-uns des " patriarches en figure de ce mystère; " de même aussi tous les saints qui ont " vécu sur la terre avant la naissance " temporelle de notre Seigneur Jésus- " Christ, quoique nés avant lui, ont été

" unis sous ce chef adorable au corps " entier dont il est le chef." (1. de cate- " chis. sud. c. 19. n. 53.)

La différence des temps n'a donc apporté aucun changement dans ce qui fait le fond, l'âme et l'essence de la religion, ni dans la foi nécessaire pour le salut. Les mystères que nous croyons s'être accomplis, les anciens ont cru qu'ils s'accompliroient, et ils y ont mis toute leur espérance. Qu'on ne se plaigne donc pas, disoit Saint Léon, " de la conduite que Dieu a tenue dans " l'ouvrage de la rédemption. Qu'on ne " dise pas que notre Seigneur a trop tardé " à naître selon la chair ; comme si les " temps qui ont précédé sa naissance, " avoient été privés du fruit des mystères " qu'il a opérés dans les derniers âges du " monde. L'incarnation du verbe, arrêtée " de toute éternité dans le conseil de " Dieu, a produit les mêmes effets avant " son accomplissement qu'elle a produits " après, et jamais dans l'antiquité la plus " reculée le mystère du salut des hommes " n'a été sans effet. Ce que les Apôtres " ont prêché, les Prophètes l'avoient " prédit ; et l'œuvre du Sauveur ne peut " être regardée comme trop différée, " puisqu'elle a toujours été l'objet de la " foi.... Ce n'est donc pas par un nou- " veau plan de conduite, ni par une com- " passion tardive, que Dieu a pourvu à la " rédemption du genre humain en opérant " l'incarnation de son Fils unique ; mais " dès les premiers temps du monde il a " établi une seule et même cause de " salut pour tous les hommes et pour " tous les siècles. Il est vrai que la grâce " de Dieu s'est répandue avec plus d'abon- " dance depuis la naissance temporelle de " Jésus-Christ ; mais ce n'est pas alors " qu'elle a commencé à se communiquer, " puisque c'est par elle que dans tous les " temps tout ce qu'il y a eu de Saints ont " été sanctifiés. Ce profond mystère de " l'amour de Dieu, dont la foi est mainte- " nant établie par toute la terre, est " d'une vertu si efficace, que lors même " qu'il n'étoit encore que prédit et figuré, " tous ceux qui par la foi se sont attachés " à la promesse que Dieu en avoit faite, " en ont retiré le même fruit, que ceux " qui depuis son accomplissement en ont " recueilli les salutaires effets. (Serm. 3 " de nativ. dom. c. 4.) C'est par cette " même foi, dit encore ce Saint Pape, que " tous les Saints qui ont précédé la venue " du Sauveur, ont été justifiés, et ont " été faits membres du corps mystique de " Jésus-Christ.

F. Duc de Fitz-James, évêque de Soissons, inst. past.

§ 57. *Comparaison de la religion naturelle et de la religion chrétienne.*

L'apôtre dit, " que parce que le monde " n'a pas connu Dieu par la sagesse, le " bon plaisir du Père a été de sauver les " croyans par la folie de la prédication." C'est-à-dire, que, puisque par l'événement les systèmes de la raison ont été insuffisans pour sauver les hommes, et qu'il n'étoit pas possible qu'ils tirassent de leurs spéculations la véritable connoissance de Dieu, Dieu a pris une autre voie pour les instruire ; ç'a été de suppléer par la prédication de l'évangile à la foiblesse des lumières naturelles, en sorte que tout ce qui manquoit aux systèmes des anciens philosophes, nous le trouvons dans le système de Jésus-Christ et de ses apôtres.

Mais ce n'est point par rapport aux anciens philosophes seulement, que nous voulons considérer cette proposition de notre texte. Nous l'examinerons aussi par rapport aux philosophes de nos jours. Nos philosophes en savent plus que tous ceux de la Grèce. Mais leur science, qui est d'un si grand usage, quand elle se contient dans de justes bornes, est une source d'égaremens, lorsqu'elle est portée au-delà de ses véritables limites. Je vois aujourd'hui la raison humaine se loger dans de nouveaux retranchemens, quand on veut la soumettre au joug de la foi. Je la vois même paroître avec de nouvelles armes, pour attaquer, après avoir inventé de nouveaux moyens pour se défendre. Sous prétexte qu'on a fait de plus grands progrès dans la science naturelle, on méprise la révélation. Sous prétexte qu'on a des idées plus pures du Dieu créateur, que n'en avoient les païens, on veut s'affranchir du joug du Dieu rédempteur. Nous allons employer le reste de ce discours à justifier la proposition de St. Paul, dans le sens que nous lui avons donné ; nous allons travailler à relever les avantages de la révélation, sur la religion naturelle ; nous allons prouver que les plus grands génies ne sauroient suffire à tirer du sein de leur raison, la connoissance des vérités nécessaires au salut ; et publier la bonté de Dieu, qui ne nous a pas abandonnés aux

incertitudes de notre propre sagesse ; mais qui nous a fait le riche présent de la révélation.

Pour entrer dans cette discussion, nous posons d'un côté un philosophe qui ne suit que les lumières naturelles ; nous posons d'un autre côté un disciple de Jésus-Christ, qui suit le flambeau de la révélation. A l'un et à l'autre, nous donnons quatre sujets à examiner, les attributs du créateur : la nature de l'homme : les moyens d'apaiser les remords de la conscience : l'économie qui suit le temps. De la manière dont ils jugeront l'un et l'autre sur ces quatre sujets, paroîtra le prix que nous devons donner à cette révélation, pour laquelle quelques petits esprits ont l'audace d'affecter du dédain, et à laquelle ils préfèrent ce système ébauché qu'ils composent de leurs spéculations et de leurs lumières.

Premier objet de comparaison : les attributs de Dieu.

Nous considérons le disciple de la religion naturelle, et celui de la religion révélée, méditans sur les attributs du créateur. Quand le disciple de la religion naturelle verra la symétrie de cet univers : quand il jettera les yeux sur cette uniformité admirable, qui se trouve entre les vicissitudes des saisons, sur cette constante succession du jour et de la nuit : quand il considérera avec quel ordre le soleil fournit sa carrière, avec quelle régularité la mer est enfermée dans ses limites, en sorte que des montagnes d'eaux amoncelées, qui paroissent menacer le monde d'un déluge universel, viennent se briser sur le rivage, et respecter sur l'arène l'ordre du créateur, qui a dit à la mer, *tu t'arrêteras là, là se brisera l'impétuosité de tes ondes.*

Quand il fera attention à toutes ces merveilles, il comprendra bien que leur auteur est un être sage et puissant. Mais quand il verra ces régions du monde, qui semblent privées de la chaleur du soleil, tandis que d'autres sont comme consumées de ses ardeurs : quand il verra ces vents et ces tempêtes, ces tremblemens de terre, qui semblent aller réduire la nature dans son premier chaos : quand il verra la mer se déborder, briser ces digues puissantes que lui oppose l'industrie des hommes, il se trouvera confondu dans ses spéculations, il croira voir des caractères d'infirmité parmi tant de preuves de la puissance du créateur.

Quand il pensera que Dieu, après avoir enrichi de tant de précieuses productions ce monde que nous habitons, y a logé l'homme comme un souverain dans un superbe palais : quand il envisagera comment Dieu a proportionné les diverses parties de ce monde avec la construction du corps humain, l'air avec ses poumons, les alimens avec ses différentes humeurs, le milieu par où se communique la lumière, avec ses yeux, celui par où se forment les sons avec son oreille ; quand il pensera comment Dieu l'a placé avec ses semblables, et non avec des animaux d'une espèce différente de la sienne ; comment il a distribué les talens, afin qu'ayant besoin les uns des autres, nous fussions portés à nous soutenir mutuellement ; comment il nous a unis les uns aux autres par des liens invisibles, en sorte qu'on ne peut voir un homme livré à la douleur, sans avoir les entrailles émues et sans être porté par cela même à le soulager : quand le disciple de la religion naturelle méditera sur ces grands sujets, il conclura que l'auteur de la nature est un être bienfaisant. Mais quand il verra ces misères sans nombre auxquelles nous sommes exposés : quand il verra que chacune de ces créatures, qui contribuent à notre entretien, contribuent en même temps à notre destruction : quand il pensera que cet air, qui nous fait respirer, nous apporte des maladies contagieuses et des poisons imperceptibles ; que ces alimens qui nous nourrissent, se changent souvent en venin mortel ; que ces animaux qui nous servent, tournent souvent leur rage contre nous : quand il réfléchira sur ces perfidies de la société, sur cette industrie qu'ont les hommes à se tourmenter mutuellement ; sur cet art qu'ils ont imaginé de s'ôter la vie les uns aux autres : quand il comptera ces maladies sans nombre qui nous minent : quand il pensera à cette mort qui abat les têtes les plus élevées, qui rompt les liaisons les mieux cimentées : qui renverse les fortunes les plus affermies : quand il fera ces réflexions, il se sentira porté à douter si c'est la bonté, ou si c'est un attribut contraire, qui a porté l'auteur de notre être à nous tirer du sein du néant. Quand le disciple de la religion naturelle lira ces revers, dont l'histoire nous fournit tant d'exemples mémorables : quand il verra les tyrans

précipités du plus haut faîte des grandeurs ; quand il fera attention que les méchans sont souvent punis par cela même qui faisoit la matière de leur malice ; l'avare, par l'objet de son avarice : l'ambitieux, par celui de son ambition : le voluptueux, par celui de sa volupté : quand il verra que les lois de la vertu sont telles, que sans elles la société devient un brigandage, du moins que la société est moins heureuse, ou moins malheureuse, selon l'attachement qu'elle a pour elles ; quand il verra toutes ces choses, il jugera bien que l'auteur de cet univers est un être juste et saint, mais quand il verra l'injustice et la tyrannie affermies, le vice sur le trône, l'humilité confondue, l'orgueil couronné, il ne pourra démêler la justice de Dieu à travers les ténèbres dont elle s'enveloppe dans le gouvernement de cet univers.

Mais quel de ces mystères peut-on proposer que l'évangile ne démêle, du moins sur lesquels il ne nous donne des principes qui suffisent pour concilier ce qu'il semble y avoir de contradictoire dans les attributs du créateur ?

S'agit-il des désordres du monde ? Avec les principes de l'évangile, vous résoudrez la difficulté que ces désordres avoient fait naître dans l'esprit du disciple de la religion naturelle ; quand on se souvient que ce monde a été souillé par le péché de l'homme, et qu'il a été par cela même l'objet du courroux du ciel ; quand on pose pour principe que ce monde n'est plus aujourd'hui tel qu'il étoit en sortant des mains de Dieu, et qu'à le comparer avec ce qu'il fut autrefois, ce n'est plus qu'un débris magnifique véritablement, mais débris pourtant du plus bel édifice qui fut jamais, et dont les restes bouleversés sont bien moins propres à pourvoir à nos besoins qu'à nous faire regretter sa grandeur première ; quand on fait ces réflexions, peut-on trouver, dans les désordres du monde, des difficultés contre la sagesse du créateur ?

S'agit-il des misères de l'homme et de la fatale nécessité qui lui est imposée de sortir du monde ? Avec les principes de l'évangile, vous résoudrez la difficulté que ces tristes objets avoient fait naître dans l'esprit du disciple de la religion naturelle : quand on admet les principes du christianisme ; quand on pense que les afflictions des gens de bien leur sont utiles et que les prospérités leur seroient fatales ; quand on sait que le monde ne fait que passer, et qu'il doit être suivi d'une économie éternelle ; quand on rappelle à sa mémoire tant d'autres vérités dont l'évangile est rempli, peut-on trouver dans les misères humaines et dans la nécessité de mourir, des difficultés contre la bonté du créateur ?

S'agit-il de la prospérité des méchans et de l'adversité des gens de bien ? Avec les principes de l'évangile, vous résoudrez cette difficulté. Quand on est bien persuadé que ce tyran dont la grandeur nous étonne, sert souvent au conseil de Dieu ; quand on voit dans l'histoire de l'église les Hérode, et les Pilate contribuer eux-mêmes à l'établissement de ce christianisme, auquel ils vouloient s'opposer ; surtout quand on admet des récompenses et des punitions après cette vie, peut-on trouver, dans ces voiles dont il a plu à la providence de se couvrir, des difficultés contre la justice du créateur ? A ce premier égard, à l'égard des attributs du créateur, la religion révélée est donc infiniment au-dessus de la religion naturelle. Le disciple de cette première religion est infiniment plus éclairé que celui de l'autre.

Second objet de comparaison : la nature de l'homme.

Nous considérons l'un et l'autre de ces disciples rentrés dans eux-mêmes, pour s'étudier et pour se connoître. Le disciple de la religion naturelle ne peut pas connoître l'homme ; il ne peut connoître qu'imparfaitement sa nature, ses engagemens, sa durée.

1. Le disciple de la religion naturelle ne peut connoître qu'imparfaitement la nature de l'homme, la diversité qui est entre ces deux substances qui le composent. Il peut bien entrer dans les spéculations que la raison nous fournit sur cette matière ; il peut bien s'apercevoir, qu'il n'y a point de relation entre un mouvement et une pensée, entre la dissolution de quelques fibres et de violentes sensations, entre l'agitation de quelques humeurs et de profondes réflexions ; il peut bien conclure, de ces deux effets différens, qu'il doit y avoir deux différentes causes, la cause du mouvement, et la cause de la sensation ; la cause de l'agitation des humeurs, et la cause de la pensée ; le corps et l'esprit.

Mais il me semble que les philosophes les plus versés dans la connoissance de

l'homme, n'ont pu satisfaire pleinement à deux difficultés qu'on leur a proposées, lorsqu'ils ont voulu établir, par les seuls principes de la raison, que l'homme est composé de deux substances, de l'esprit et de la matière. Première difficulté : connoissez-vous assez bien la matière ? en avez-vous des idées assez complètes pour dire avec certitude : elle n'est susceptible que de cela, il implique contradiction qu'elle ait encore quelque attribut, qui a échappé à vos recherches ? et par conséquent pouvez-vous bien démontrer, que l'essence de la matière est incompatible avec la pensée ? Seconde difficulté : de ce que vous ne pouvez voir la liaison, qui est entre deux attributs, vous concluez incontinent qu'ils supposent deux différens sujets ; de ce que vous ne pouvez voir de liaison naturelle entre l'étendue et la pensée, vous concluez que la pensée et l'étendue supposent deux sujets différens, le corps et l'âme : si donc je découvre un troisième attribut, qui me paroisse ne pouvoir se lier ni avec l'étendue, ni avec la pensée, j'aurai droit à mon tour d'admettre trois sujets en l'homme, le corps qui est le sujet de l'étendue, l'âme qui est le sujet de la pensée, et un troisième sujet qui sera celui de cet attribut, qui ne me paroît avoir aucune liaison, ni avec le corps, ni avec l'âme ; or, je connois un tel attribut. Je ne sais auquel de ces sujets, que vous avez distingués, je dois rapporter la faculté de sentir que je trouve dans ma nature, et dont je fais tant d'expérience ; je ne puis le rapporter ni au corps, ni à l'âme. Je n'aperçois pas plus de liaison entre sentir et se mouvoir, qu'entre penser et sentir. Il y a donc trois substances dans l'homme par votre propre principe : la substance qui est le sujet de l'étendue, celle qui est le sujet de la pensée, et celle qui est le sujet de la faculté de sentir, ou plutôt il me reste toujours ce soupçon, qu'il n'y a qu'une substance dans cet homme, mais que je ne connois qu'imparfaitement, et dont les attributs sont liés ensemble, sans que je sois capable d'apercevoir cette liaison.

La religion révélée décide la question ; elle nous dit qu'il y a deux êtres dans l'homme, et, s'il faut ainsi dire, deux hommes différens ; l'homme matériel, et l'homme immatériel. *La poudre retourne dans la terre....* Voilà l'homme matériel. *L'esprit retourne à Dieu qui l'a donné....* Voilà l'homme immatériel. *Ne craignez point ceux qui peuvent tuer le corps....* Voilà l'homme matériel. *Craignez celui qui peut perdre l'âme....* Voilà l'homme immatériel. *Nous aimons mieux être absens de ce corps....* Voilà l'homme matériel. *Pour être avec le Seigneur....* Voilà l'homme immatériel. *Ils lapidoient S. Etienne :...* Voilà l'homme matériel : *criant et disant : Seigneur Jésus, reçois mon esprit....* Voilà l'homme immatériel.

2. La religion naturelle ne peut faire connoître qu'imparfaitement les devoirs de l'homme. Elle peut bien nous conduire jusqu'à un certain degré sur cet article, elle peut bien dicter qu'il faut aimer nos bienfaiteurs, et diverses maximes de ce genre. Mais vous semble-t-il que la raison naturelle soit suffisante pour expliquer à son disciple cette contradiction, que chacun porte dans son propre sein, cette opposition qui se trouve entre nos devoirs et nos inclinations ? C'est un argument bien solide sans doute en faveur de la justice, c'est qu'à quelque degré qu'un homme ait porté le crime, et quelque effort qu'il ait fait pour déraciner de son cœur ces semences de vertu que la nature y a mises, il ne peut s'empêcher d'avoir une certaine vénération pour la vertu, et une certaine répugnance pour le vice. C'est une preuve sans doute que l'auteur de notre être a voulu nous interdire le vice, et nous prescrire la vertu. Mais n'y a-t-il pas quelque fondement à la rétorsion ? n'y a-t-il pas quelque chose de spécieux dans cette objection ? de ce que, malgré tous les soins que je me donne pour déraciner les semences de la vertu, je ne puis m'empêcher de respecter la vertu, vous concluez, que l'auteur de mon être a voulu que je fusse vertueux. Mais de ce que, malgré tous les soins que je prends pour déraciner le vice, je ne puis pas m'empêcher d'aimer le vice, n'ai-je pas lieu de conclure à mon tour, que l'auteur de mon être a voulu que je fusse vicieux, du moins qu'il ne sauroit m'imputer avec justice, des actions que je ne fais qu'en vertu de certains principes que j'ai apportés en venant au monde ? n'y a-t-il pas quelque apparence de raison dans ce fameux sophisme qu'un auteur, qui, par la foiblesse de son sexe, étoit comme dispensé d'une logique exacte, a revêtu des grâces de la poésie ? Accordez le Dieu de la nature avec le Dieu de la religion. Expliquez-nous comment le Dieu de la religion peut défendre ce

qu'inspire le Dieu de la nature; et comment celui qui s'abandonne aux mouvemens qu'inspire le Dieu de la nature, sera puni par le Dieu de la religion.

L'évangile démêle cette énigme. Il attribue ce germe de corruption à la dépravation de la nature. Il attribue ce respect que nous avons pour la vertu à ces restes de l'image de Dieu, sur laquelle nous fûmes formés, et qui ne peut être entièrement effacée. De cela même que nous sommes corrompus en venant au monde, l'évangile conclut que nous devons apporter tous nos soins à déraciner cette corruption. De cela même que l'image du créateur est effacée de notre cœur, l'évangile conclut que nous devons nous employer tout entiers à la retracer, et à répondre à la noblesse de notre extraction.

3. Un disciple de la religion naturelle ne peut connoître qu'imparfaitement la durée de l'homme, si l'âme est immortelle, ou si elle sera enveloppée dans les ruines de la matière. Je sais que la raison humaine propose des argumens solides en faveur du dogme de l'immortalité de l'âme. Car pourquoi cette âme spirituelle, indivisible, immatérielle, qui constitue un tout et un être distinct, quoique unie à une portion de matière, cesseroit-elle de subsister, lorsque son union avec le corps est rompue? Pour anéantir une substance, il faut un acte exprès du créateur. Il faut un pareil acte de puissance, pour anéantir un être qui subsiste, que pour en créer un qui ne subsiste point. Or, bien loin que nous ayons lieu de croire que Dieu fera intervenir sa puissance pour anéantir nos âmes, tout ce que nous en connoissons nous persuade, qu'il nous les veut conserver éternellement, et qu'il y a gravé lui-même des caractères d'immortalité. Entre dans ton cœur, créature mortelle, vois, sens, considère ces grandes idées, ces projets immortels, cette soif d'exister que plusieurs siècles ne sauroient éteindre, et reconnois à ces traits la voix de ton créateur, qui te promet l'immortalité. Mais quelque solides qu'ils soient, ces raisonnemens, s'ils sont convaincans en eux-mêmes et capables de frapper un philosophe, ils ont leurs difficultés, et ils sont au-dessus des esprits vulgaires, à qui les termes seuls de spiritualité, d'existence, sont entièrement barbares.

D'ailleurs, il y a une union si étroite entre les opérations de l'âme et celles du corps, que tous les philosophes de l'univers suffiroient à peine pour nous convaincre que les opérations du corps cessant, celles de l'âme ne cessent pas avec elles. Je vois un corps qui possède une santé parfaite; l'esprit est sain par cela même. La santé du corps s'altère, l'esprit s'altère avec elle. Le cerveau se remplit, et l'esprit se confond incontinent. Plus de circulation dans le sang; et plus d'idées, plus de connoissance dans l'âme. La mort arrive enfin, et dissout toutes les parties du corps. Qu'il est difficile de persuader, que l'âme, qui avoit été ébranlée par tous ses mouvemens, ne soit écra ée par sa chute!

Est-ce par rapport aux esprits vulgaires seulement que les argumens sur l'immortalité de l'âme manquent d'évidence? Les génies supérieurs demanderont du moins qu'on explique quel rang on donne à la bête, dans le principe que rien de ce qui est susceptible d'idées et de conceptions, ne peut être enveloppé dans les ruines de la matière. A peine ose-t-on hasarder aujourd'hui, dans une assemblée de philosophes, ce qu'on soutenoit avec tant de chaleur il n'y a que peu de temps: à peine ose-t-on avancer que les bêtes sont de simples automates. L'expérience paroît démentir les raisonnemens métaphysiques que l'on propose en faveur de cette opinion, et on ne peut faire attention aux actions des bêtes, sans être porté à en tirer une de ces deux conséquences; ou l'esprit de l'homme est mortel de sa nature, comme son corps; ou l'âme des bêtes est immortelle, comme celle de l'homme.

La révélation dissipe tous ces soupçons. Elle nous enseigne, sans obscurité et sans voiles, que nous sommes des êtres immortels. Elle nous fait envisager l'économie qui suit le temps, comme le point fixe où aboutissent la plupart des promesses de Dieu. Elle veut bien que nous regardions tous les biens dont nous jouissons dans la vie, les alimens qui nous nourrissent, la lumière qui nous éclaire, l'air qui nous fait respirer, les sceptres, les couronnes, les royaumes comme des effets de la libéralité de Dieu, et comme des sujets de notre reconnoissance. Mais elle veut en même temps que nous nous élevions à quelque chose de plus grand que tout ce que nous connoissons sur la terre. Elle veut que nous regardions ces alimens, cette lumière, cet air, ces sceptres, ces couronnes et

ces royaumes, comme indigne de faire la félicité d'une âme créée à l'image du Dieu *bienheureux*, et avec laquelle le *Dieu bienheureux* a formé des liaisons si tendres et si étroites. Elle ne fonde pas le dogme de notre immortalité sur des spéculations métaphysiques, ni sur des raisonnemens composés, qui sont au-dessus du génie de la plupart des hommes, et qui laissent toujours quelque doute dans l'esprit des plus grands philosophes. Elle le fonde sur l'unique principe qui peut tarir la source inépuisable de difficultés, dont ce sujet est susceptible. Ce principe, c'est la volonté du créateur, qui ayant eu la puissance de tirer nos âmes du néant, peut leur conserver l'être éternellement, ou les anéantir, soit qu'elles soient matérielles, soit qu'elles soient spirituelles : soit qu'elles soient mortelles, soit qu'elles soient immortelles de leur nature. Ainsi le disciple de la religion révélée ne flotte pas entre le doute et l'opinion, entre la crainte et l'espérance, comme celui de la religion naturelle. Il n'est pas contraint de laisser indécise la question la plus intéressante que des pauvres mortels puissent agiter, savoir si leur âme périt avec le corps, ou si elle existe après ses ruines. Il ne dit pas comme Cyrus à ses enfans ; " Je ne " saurois m'imaginer que l'âme vive tandis " qu'elle est dans ce corps mortel, et " qu'elle cesse de vivre lorsqu'elle en est " séparée. J'ai plus de penchant à croire " qu'elle acquiert plus de pénétration et " plus de pureté." Il ne dit pas comme Socrate à ses juges : " Nous nous retirons " chacun de notre côté, moi pour mourir, " vous pour vivre. Qui de nous fait un " meilleur marché ? C'est ce que per- " sonne ne sait que Dieu seul." Il ne dit pas comme Cicéron, en traitant ce grand sujet : " Je ne prétends pas que ce " que je vais dire soit aussi certain, et " aussi infaillible que l'oracle d'Apollon " Pythien. Je ne le donne que comme " des conjectures." Le disciple de la révélation, fondé sur le témoignage de Jésus-Christ qui *a mis en lumière la vie et l'immortalité par l'évangile*, dit avec fermeté : " Si notre homme extérieur " tombe, l'intérieur est renouvelé. Nous " qui sommes dans cette loge, nous " gémissons étant chargés. Nous dési- " rons, non pas d'être dépouillés, mais " d'être revêtus, afin que ce qui est " mortel soit englouti par la vie. Je sais " à qui j'ai cru. Je suis persuadé qu'il " est puissant pour garder mon dépôt " jusqu'à cette journée-là."

Troisième objet de comparaison : les moyens d'apaiser les remords de la conscience.

Nous considérons le disciple de la religion naturelle, et le disciple de la religion révélée dans le tribunal de la pénitence, sollicitant leur pardon. Celui-là ne pouvoit trouver, même en tâtonnant, dans la religion naturelle, le grand moyen de réconciliation que Dieu a donné à l'église, je veux dire, le sacrifice de la croix. La raison lui découvroit bien que l'homme étoit coupable ; témoin ces confessions, témoin ces aveux que les païens faisoient de leurs crimes. Elle lui faisoit bien sentir que le pécheur doit être puni ; témoin ces craintes, témoin ces remords dont sa conscience étoit si souvent déchirée. Elle lui faisoit bien présumer que Dieu pouvoit se laisser fléchir par sa créature ; témoin ces prières, témoin ces temples, témoin ces autels. Elle alloit même jusqu'à lui faire entrevoir la nécessité de satisfaire à la justice divine ; témoin ces sacrifices, témoin ces holocaustes, témoin ces victimes humaines, témoin ces flots de sang qui ruisseloient sur les autels.

Mais quelque belles que fussent ces spéculations, ce n'étoit là qu'un tronc de système, il y manquoit la tête. On n'y rencontroit aucune promesse positive de pardon faite par la divinité même. Surtout on n'y voyoit pas ce mystère de la croix que Dieu seul pouvoit révéler, parce que Dieu seul avoit pu en former et en exécuter le projet. Et comment la raison humaine eût-elle pu tirer de son propre fonds la connoissance de ce mystère, elle qui se trouve absorbée par les profondeurs qu'il renferme, et qui a besoin de toute sa soumission pour en faire l'objet de sa foi, lors même qu'un Dieu infaillible le révèle.

Mais ce à quoi la religion naturelle ne pouvoit atteindre, la religion révélée nous le découvre clairement. Elle nous représente un Homme-Dieu mourant pour les péchés du genre humain, et offrant la grâce à tous les pécheurs qui voudront y recourir par la pénitence. Grâce qui regarde tous les hommes : car sans ramener ici ces questions tant de fois agitées dans l'école, et tant de fois indiscrètement : Jésus-Christ est-il mort pour tous les hommes, ou s'il n'est

mort que pour un petit nombre? son sang fut-il destiné pour tous ceux auxquels l'évangile seroit annoncé, ou pour ceux qui croiroient à l'évangile seulement? sans ramener, dis-je, ces questions, il est certain, que parmi tous ceux qui nous écoutent, il n'y en a aucun qui ne soit en droit de se dire à soi-même; si je crois, je serai sauvé; je croirai, si je fais mes efforts pour croire. Et par conséquent, il n'y en a aucun qui ne soit en droit de s'appliquer les fruits de la mort de Jésus-Christ. Grâce encore qui regarde les crimes les plus atroces, ceux qui ont eu de plus funestes influences. Quand vous auriez renié Jésus-Christ, comme St. Pierre; quand vous l'auriez trahi, comme Judas; quand vous l'auriez persécuté, comme St. Paul, le sang d'un Homme-Dieu est suffisant pour vous obtenir le pardon, si vous êtes dans les termes de l'alliance. Grâce qui enveloppe tous les temps, n'y en ayant aucun dans notre vie, où nous n'y puissions être admis; et malheur à vous, mes frères, si abusant de cette réflexion, vous différiez de retourner à Dieu jusqu'à ces derniers momens de votre vie, où ce retour est si difficile, pour ne pas dire impossible et impraticable! Mais toujours il est constant, qu'il n'y a point de moment où Dieu ne nous ouvre les entrailles de sa miséricorde, lorsque par un retour sincère à lui nous y avons notre recours. Grâce capable de terminer toutes ces sombres pensées, qui pourroient nous faire soupçonner que Dieu nous abandonnera au milieu de notre carrière et qu'il laissera imparfait l'ouvrage de notre salut. Car, après un si riche présent, que peut-il nous refuser encore? "Celui "qui n'a pas épargné son propre fils, "mais qui l'a livré pour nous tous, ne "nous donnera-t-il pas toutes choses avec "lui?" Grâce, d'ailleurs, si clairement révélée dans nos écritures, que la logique la plus exacte, l'hérésie la plus outrée, l'incrédulité la plus opiniâtre ne sauroient énerver les déclarations qui nous en sont faites; car la mort de Jésus-Christ peut bien être considérée sous diverses faces. Elle est bien une confirmation de sa doctrine. Elle est bien un spectacle de patience. Elle est bien le plus haut degré d'héroïsme, où l'on puisse parvenir. Mais l'évangile ne nous la présente presque jamais sous aucune de ces vues. Il les laisse toutes à notre méditation; et quand il nous parle de cette mort, c'est pour l'ordinaire comme d'un sacrifice expiatoire. Rassemblerons-nous ici ces amas de textes formels, de décisions expresses, que nous trouvons sur cette matière? Grâces au ciel, nous prêchons à un auditoire chrétien qui fait de la mort du rédempteur la base fondamentale de sa foi! L'évangile assure donc la grâce au pécheur pénitent. Zénon, Epicure, Pythagore, Socrate, Portique, Académie, Lycée, qu'offrez-vous à vos disciples, qui puisse être comparé avec cette promesse de l'évangile!

Quatrième objet de comparaison: l'économie qui suit le temps.

Mais ce qui relève principalement les prérogatives du chrétien sur celles du philosophe, ce sont diverses armes qu'ils opposent à la pensée de la mort, et la comparaison du païen mourant, au chrétien mourant. Représentez-vous le païen se parlant ainsi à lui-même dans son lit de mort: De quelque côté que j'envisage mon état, je trouve matière au trouble et au désespoir. Si j'envisage les avant-coureurs de la mort, je vois des symptômes affreux, des agitations violentes, des douleurs mortelles qui vont se rassembler dans mon lit d'infirmité, et être les premières scènes de cette tragédie que je vais ensanglanter. Si j'envisage le monde, je vois disparoître à mes yeux les objets les plus chers; je vois rompre les liaisons les plus étroites; je vois s'effacer mes titres les plus spécieux; je vois un rideau funeste qui va dérober à ma vue la décoration de cet univers. Si j'envisage mon corps, je vois une masse sans mouvement et sans vie; cette langue qui va être condamnée à un éternel silence; ces yeux qui vont être fermés pour jamais à la lumière; ces organes qui vont être dissous entièrement, et tous ces restes malheureux de mon corps mortel, qui vont servir de pâture aux vers. Si j'envisage mon âme, à peine entrevois-je quelques preuves de son immortalité. Mais quand je me serois démontré qu'elle est naturellement immortelle, je ne sais si l'auteur de mon être voudra déployer ses attributs pour la conserver, ou pour la détruire, si ces désirs d'immortalité que je ne puis déraciner sont la voix de la nature, ou la voix de la cupidité. Si j'envisage ma vie passée, j'ai mon témoin au-dedans de moi, que la grandeur de ma corruption a augmenté l'épaisseur de mes

ténèbres. Si j'envisage l'avenir, je découvre bien, à travers quelques nuages, une économie qui doit suivre celle-ci : ma raison me dit bien que l'auteur de la nature ne m'auroit pas donné une âme dont les pensées sont si sublimes et les désirs si étendus, pour ne jouer qu'un rôle si bas et de si courte durée. Mais ce n'est là qu'une foible lumière : et quand il y auroit une autre économie après celle-ci, en serois-je moins misérable ? Ainsi, tantôt souhaitant le néant, tantôt craignant d'y tomber, je sens mes pensées se détruire, et mes désirs se combattre mutuellement. Tel est le païen mourant. Ne nous opposez point les exemples de ceux qui sont morts d'une autre manière. Ces exemples sont en petit nombre. Cet extérieur tranquille couvroit pour l'ordinaire un trouble intérieur, et ce trouble étoit d'autant plus violent qu'il se renfermoit dans l'intérieur, et qu'on affectoit de ne pas le faire paroître au-dehors. Comme l'on ne doit pas croire que la philosophie ait pu rendre les hommes insensibles à la douleur, parce que quelques philosophes ont soutenu que la douleur n'est point un mal, et qu'ils ont paru la braver, on ne doit pas croire aussi qu'elle ait désarmé la mort aux yeux des disciples de la religion naturelle, parce que quelques-uns ont soutenu que la mort n'est point à craindre en effet. Après tout, si quelques-uns des païens ont eu une tranquillité réelle au lit de la mort, c'étoit une tranquillité sans fondement, à laquelle la raison ne sauroit conduire.

Oh, que la mort du chrétien est différente de celle que nous venons de dépeindre, et que la religion révélée l'emporte à cet égard sur la religion naturelle ! Puissent tous ceux qui nous écoutent servir de preuve à cet article de notre discours ! Tout ce qui trouble le païen mourant, rassure le chrétien au lit de la mort.

Si j'envisage les avant-coureurs de la mort, dit le chrétien mourant, si j'envisage ces symptômes affreux, ces douleurs mortelles, je les regarde comme un remède, violent véritablement, mais nécessaire pour me détacher de la vie, et pour déraciner ces restes de corruption que je porte au-dedans de moi. D'ailleurs je ne serai pas abandonné à ma propre foiblesse ; quand je souffrirai, j'aurai une source féconde de patience et de fermeté. Ce secours puissant, qui m'a soutenu durant ma vie, m'aidera à porter les coups que la mort me va livrer. Si j'envisage mes péchés, j'en brave toutes les atteintes : je vais à un tribunal désarmé, à un Dieu réconcilié, à une justice satisfaite. Si j'envisage mon corps, je le vois prêt à dépouiller ce qu'il a de rampant et d'odieux pour revêtir des qualités glorieuses. " Il est semé corruptible ; il " ressuscitera incorruptible. Il est semé " en déshonneur ; il ressuscitera en gloire. " Il est semé en foiblesse ; il ressuscitera " en force." Si j'envisage mon âme, je la vois qui va sortir de l'esclavage où elle étoit asservie. J'emporte avec moi ce qui pense et qui réfléchit. J'emporte la douceur du goût, l'harmonie des sons, la beauté des couleurs, l'agrément des odeurs. J'emporte le ciel, la terre, la nature et les élémens. Si j'envisage l'économie où je vais entrer, je n'en ai que des connoissances confuses, il est vrai, mais c'est cela même qui doit m'en donner de grandes idées Si je pouvois la connoître, il faudroit qu'elle eût quelque proportion avec ce qui tombe sous mes sens, ou qui peut être représenté par mes idées. Si l'éclat des dignités mondaines, si la richesse des grands, si les plaisirs de la volupté la plus raffinée étoient capables de me représenter les félicités célestes, je pourrois soupçonner que, participant à la nature de ces choses, elles participeroient à leur vanité. Mais s'il n'y a rien qui puisse représenter l'état où je vais entrer, c'est que cet état surpasse tout. Et ce que j'en connois ne suffit-il pas pour me le faire désirer avec ardeur ? Je sais que mes lumières et que mes vertus seront perfectionnées : je sais que je connoîtrai la vérité, et que je me soumettrai à l'ordre ; je sais que je serai affranchi de tous les maux, et que je serai en possession de tous les biens ; je sais que je serai avec Dieu, avec ces esprits bienheureux, qui sont autour de son trône, et qu'un état si parfait n'aura point de fin.

Tel est le puissant bouclier que la religion révélée nous fournit contre les frayeurs de la mort. Telles sont les pensées du chrétien mourant, non de celui qui met son christianisme à faire des spéculations qui n'ont aucune influence sur la pratique, mais de celui qui les applique au véritable besoin de l'homme ; et voilà comment, à ces quatre égards, la religion révélée est supérieure à la religion naturelle.

Nous ajouterons quelques réflexions qui acheveront de vous faire sentir la prééminence de la religion révélée sur la religion naturelle :

I. Les idées que les philosophes de l'antiquité ont puisées de la religion naturelle n'étoient pas rassemblées dans un corps de doctrine. C'étoient des idées éparses dans mille ouvrages divers : une idée chez un philosophe, une idée chez un autre philosophe. Qui ne sent la prééminence de la révélation sur cet article ? car il n'y a point d'homme qui ne soit capable de quelque noble conception ; il n'y a point de génie, pour borné que vous le supposiez, qui ne puisse proposer quelque excellente maxime. Mais de poser des principes ; mais d'envisager d'un seul point de vue une enchaînure de conséquences, c'est là l'effort des grands génies : c'est là la perfection philosophique. Si cette maxime est incontestable, de quel fonds de lumière doit être parti le système de la religion révélée ? Elle nous présente, réunis dans un seul corps, tous ces amas d'idées dont nous avons fait l'énumération. Une idée suppose une autre idée, et cet édifice est lié d'une manière si étroite et si serrée, qu'on ne sauroit en altérer une partie sans détruire l'édifice entier.

II. Les philosophes païens n'ont jamais eu des systèmes de la religion naturelle qui approchent de celui des philosophes de nos jours : de ceux même qui font gloire de mépriser la révélation. Nos philosophes ont puisé, dans cette révélation même qu'ils affectent de mépriser, ce qu'il y a de plus clair et de plus beau dans leur système ; nous reconnoissons que les dogmes des perfections divines, d'une providence, d'une autre vie, sont très-conformes aux lumières de la raison. Nous reconnoissons qu'un homme qui porteroit la raison humaine jusqu'au plus haut degré où elle est capable d'atteindre, y découvriroit tous ces dogmes. Mais autre chose est avouer que ces dogmes sont conformes à la raison, autre chose est les avoir puisés dans la raison. Autre chose est avouer qu'un homme, qui porteroit la raison humaine jusqu'au plus haut degré où elle est capable d'atteindre, y découvriroit tous ces dogmes, autre chose est reconnoître que quelqu'un les y a découverts, en la portant en effet jusqu'à ce degré. C'est l'évangile, qui a appris aux hommes à se servir de leur raison ; c'est l'évangile, qui nous a donné des secours pour former un corps de religion naturelle. Nos philosophes se sont prévalus de ce secours. Ils ont formé leur corps de religion naturelle, sur les lumières que l'évangile a données au genre humain. Et ils ont attribué ensuite à leurs propres découvertes, ce qui leur avoit été fourni par une lumière étrangère.

III. Ce qu'il y a eu de sensé dans les philosophes païens sur la religion naturelle, étoit mêlé de songes et de chimères. Il n'y a pas eu un seul philosophe qui n'ait eu quelque extravagance, qu'il a communiquée à ses disciples. L'un enseignoit que chaque être a une âme particulière qui l'anime, et prétendoit rendre raison de chaque phénomène par cette absurde supposition. L'autre, que les astres étoient autant de divinités, que l'âme n'étoit qu'une vapeur, que cette vapeur passoit d'un corps dans un autre, pour expier, dans le corps d'un animal brute, les péchés qu'elle avoit commis lorsqu'elle étoit unie à celui d'un homme. L'un disoit qu'un destin aveugle a formé l'ordre du monde, et que tous les événemens sont entraînés par une fatalité inviolable. L'autre, que le monde est éternel, et qu'il n'y a aucun point fixé dans l'éternité, qui n'ait vu le ciel, la terre, la nature, les élémens. L'un disoit que tout est incertain ; qu'il n'est pas sûr que nous existons ; que la distinction que l'on assigne entre le juste et l'injuste, entre la vertu et le vice, n'est qu'une chimère, et non une distinction réelle. L'autre faisoit aller de pair la matière avec la divinité, et soutenoit qu'elle concourt avec l'être suprême dans le plan de cet univers ; l'un, que ce monde est un vaste animal, que Dieu est l'âme qui le dirige ; l'autre concevoit une âme matérielle et attribuoit à la matière la faculté de penser et de réfléchir. L'un disoit que l'âme est immortelle, qu'il n'y a point de providence, qu'un nombre infini de corpuscules indivisibles par leur petitesse, inaltérables par leur dureté, se promenoient dans l'univers, que de ce concours fortuit est venu ce monde, que tout cela s'est fait sans dessein, que les pieds n'ont pas été faits pour marcher, les yeux pour voir, les mains pour prendre. L'évangile est une lumière sans ténèbres. Rien de bas : rien de faux : rien qui ne porte des caractères de cette sagesse d'où il émane.

IV. Ce qu'il y avoit d'épuré parmi les

païens dans la religion naturelle, n'étoit connu et ne pouvoit l'être que des philosophes. Le peuple étoit incapable d'y pénétrer, et de trouver la vérité à travers tant de mensonges dont les passions et les préjugés l'avoient enveloppée. Un génie médiocre pourra tirer des ouvrages de la nature une partie de ces conséquences dont nous formons le corps de la religion naturelle: je le veux. Mais il n'y avoit que des génies du premier ordre qui pussent percer à travers les ténèbres dont ces conséquences étoient couvertes. Il falloit une voie abrégée pour parvenir à ce but, une voie proportionnée à tous les esprits. Il falloit une autorité reconnue infaillible par tous les hommes. Il falloit une révélation fondée sur des preuves palpables à tous les hommes. Cette voie abrégée ne pouvoit se rencontrer chez les philosophes: elle ne se trouve que dans la révélation. Il n'y a point de philosophes qui aient pu s'attribuer cette autorité: elle ne convient qu'à Dieu qui parle dans la religion.

Saurin, Sermon sur les Avantages de la Révélation.

§ 57. *Comparaison de la Religion Chrétienne et de la Mahométane.*

La religion Mahométane a pour fondement l'Alcoran et Mahomet. Mais ce prophète, qui devoit être la dernière attente du monde, a-t-il été prédit? Et quelle marque a-t-il, que n'ait aussi tout homme qui voudra se dire prophete? Quels miracles dit-il lui-même avoir faits! Quel mystère a-t-il enseigné selon sa tradition même? Quelle morale et quelle félicité?

Mahomet est sans autorité. Il faudroit donc que ses raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force.

Si deux hommes disent deux choses qui paroissent basses, mais que les discours de l'un aient un double sens, entendu par ceux qui le suivent, et que les discours de l'autre n'aient qu'un seul sens; si quelqu'un n'étant pas du secret entend discourir les deux en cette sorte, il en fera un même jugement. Mais si ensuite dans le reste du discours l'un dit des choses angéliques, et l'autre toujours des choses basses et communes, et même des sottises, il jugera que l'un parloit avec mystère, et non pas l'autre; l'un ayant assez montré qu'il est incapable de telles sottises, et capable d'être mystérieux; et l'autre, qu'il est incapable des mystères, et capable de sottises.

Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, et qu'on peut faire passer pour avoir un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge; mais parce qu'il y a de clair, par son paradis et par le reste. C'est en cela qu'il est ridicule. Il n'en est pas de même de l'écriture. Je veux qu'il y ait des obscurités; mais il y a des clartés admirables, et des prophéties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre et égaler les choses qui ne se ressemblent que par l'obscurité, et non pas par les clartés, qui méritent, quand elles sont divines, qu'on révère les obscurités.

L'Alcoran dit que St. Matthieu étoit homme de bien. Donc Mahomet étoit faux prophète, ou en appelant gens de bien des méchans, ou en ne les croyant pas sur ce qu'ils ont dit de Jésus-Christ.

Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet: car il n'a point fait de miracles, il n'a point été prédit, &c. Nul homme ne peut faire ce qu'a fait Jésus-Christ.

Mahomet s'est établi en tuant, Jésus-Christ en faisant tuer les siens; Mahomet en défendant de lire, Jésus-Christ en ordonnant de lire. Enfin cela est si contraire, que si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, Jésus-Christ a pris celle de périr humainement. Et au lieu de conclure, que puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ a bien pu réussir; il faut dire, que puisque Mahomet a réussi, le Christianisme devoit périr, s'il n'eût été soutenu par une force toute divine.

Pascal, pensées, Chap. 17.

§ 58. *Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion Chrétienne.*

Pour vous convaincre de l'existence de Dieu, je ne me servirai pas de la foi par laquelle nous la connoissons certainement, ni de toutes les autres preuves que nous en avons, puisque vous ne voulez pas les recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; et je prétends vous faire voir par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, et quel parti vous devez prendre dans la décision de cette importante question de l'exis-

tence de Dieu. Vous dites donc que nous sommes incapables de connoître s'il y a un Dieu. Cependant il est certain que Dieu est, ou qu'il n'est pas; il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons-nous?

La raison, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue, à cette distance infinie, un jeu où il arrivera croix ou pile. Que gagnerez-vous? par raison vous ne pouvez assurer ni l'un ni l'autre; par raison vous ne pouvez nier aucun des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont fait un choix; car vous ne savez pas s'ils ont tort et s'ils ont mal choisi.

Non, direz-vous; mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix: et celui qui prend croix, et celui qui prend pile, ont tous deux tort: le juste est de ne point parier.

Oui, mais il faut parier; cela n'est pas volontaire; vous êtes embarqué; et ne parier point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc? Pesons le gain et la perte. En prenant le parti de croire que Dieu est, si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est, sans hésiter.

Oui, il faut gagner; mais je gage peut-être trop.

Voyons. Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gagner: et s'il y en avoit dix à gagner, vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner dix, à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner, avec pareil hasard de perte et de gain; et ce que vous jouez, est si peu de chose et de si peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde; et que l'infinie distance qui est entre la certitude de ce qu'on expose et l'incertitude de ce que l'on gagnera, égale le bien fini qu'on expose certainement, à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi: tout joueur hasarde avec certitude, pour gagner avec incertitude, et néanmoins il hasarde certainement le fini, pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on expose et l'incertitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte; et de là vient que, s'il y a autant de hasard d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal; et alors la certitude de ce qu'on expose, est égale à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hasarder à un jeu où il y a pareil hasard de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif: et si les hommes sont capables de quelques vérités, ils doivent l'être de celle-là.

Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y auroit-il point de moyen de voir un peu plus clair?

Oui, par le moyen de l'écriture, et par toutes les autres preuves de la religion, qui sont infinies.

Ceux qui espèrent leur salut, direz-vous, sont heureux en cela; mais ils ont pour contre-poids la crainte de l'enfer.

Mais qui a le plus sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance, s'il y a un enfer, et dans la certitude de damnation, s'il y en a; ou celui qui est dans une persuasion certaine qu'il y a un enfer, et dans l'espérance d'être sauvé, s'il est.

Quiconque, n'ayant plus que huit jours à vivre, ne jugeroit pas que le parti est de croire que tout cela n'est pas un coup de hasard, auroit entièrement perdu l'esprit. Or, si les passions ne nous tenoient point, huit jours et cent ans sont une même chose.

Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnoissant, bienfaisant, sincère, véritable. A la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez-vous point d'autres? Je vous dis que vous gagnerez en cette vie; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain, et tant de néant dans ce que vous hasardez, qu'à la fin vous connoîtrez que vous avez parié pour une chose certaine et infinie, et que vous n'avez rien donné pour l'obtenir.

Vous dites que vous êtes fait de telle sorte que vous ne sauriez croire. Appre-

nez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc à vous convaincre, non pas par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin: vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez les remèdes: apprenez-les de ceux qui ont été tels que vous, et qui n'ont présentement aucun doute. Ils savent ce chemin que vous voudriez suivre; et ils sont guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé: imitez leurs actions extérieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions intérieures; quittez ces vains amusemens qui vous occupent tout entier.

J'aurois bientôt quitté ces plaisirs, dites-vous, si j'avois la foi. Et moi, je vous dis que vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté ces plaisirs. Or c'est à vous à commencer. Si je pouvois, je vous donnerois la foi; je ne le puis, ni par conséquent éprouver la vérité de ce que vous dites: mais vous pouvez bien quitter ces plaisirs, et éprouver si ce que je dis est vrai.

Pascal, pensées, Chap. 7.

§ 59. *Combien l'indifférence des Athées et de ceux qui les imitent est coupable: nécessité d'étudier la religion.*

Que ceux qui combattent la religion, apprennent au moins quelle elle est, avant de la combattre. Si cette religion se vantoit d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans voile, ce seroit la combattre, que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puisqu'au contraire elle dit, que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connoissance, et que c'est même le nom qu'il se donne dans les écritures, *Deus absconditus: (Isaïe, 45, 15.)* et puisqu'enfin elle travaille également à établir ces deux choses; que Dieu a mis des marques sensibles dans l'église pour se faire reconnoître à ceux qui le chercheroient sincèrement; et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte, qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur: quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre; puisque cette obscurité où ils sont, et qu'ils objectent à l'église, ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient, sans toucher à l'autre, et confirme sa doctrine, bien loin de la ruiner?

Il faudroit, pour la combattre, qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour la chercher partout, et même dans ce que l'église propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parloient de la sorte, ils combattroient à la vérité une de ses prétentions: mais j'espère montrer ici, qu'il n'y a point de personne raisonnable qui puisse parler de la sorte; et j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait. On sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de l'écriture, et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi les hommes. Mais en vérité, je ne puis m'empêcher de leur dire ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère: il s'agit de nous-mêmes et de notre tout.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer, ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre premier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite: et c'est pourquoi parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, et ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui n'épargnant rien pour en sortir, font de cette

recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide; je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence dans une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit: elle m'étonne et m'épouvante; c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. Je prétends au contraire que l'amour-propre, que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison doit nous donner ces sentimens. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée, pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanité; que nos maux sont infinis; et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit nous mettre en peu d'années, et peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel, l'enfer ou le néant, il n'y a donc que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile; et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur âme est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons, tant que nous voudrons, les braves: voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils pouvoient l'anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance; et la mort, qui doit l'ouvrir, les mettra infailliblement, en peu de temps, dans l'horrible nécessité d'être éternellement, ou anéantis, ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conséquence; et c'est déjà assurément un très-grand mal, que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on y est. Ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas, est tout ensemble, et bien injuste, et bien malheureux. S'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentimens? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? Quel sujet de vanité, de se voir dans des obscurités impénétrables? Quelle consolation, de n'attendre jamais de consolateur?

Ce repos, dans cette ignorance, est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'éclaircissement.

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme; et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connoît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment; et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre, m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'engloutissent comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connois, c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurois éviter.

Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde, je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état, plein de misère, de

foiblesse, d'obscurité : et de tout cela je conclus, que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui doit m'arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexion et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrois trouver quelque éclaircissement dans mes doutes ; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher : et en traitant avec mépris ceux qui se travailleroient de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables ; et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement des principales vérités qu'elle nous enseigne. Car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses : la corruption de la nature, et la rédemption de Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentimens si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état ; rien ne lui est si redoutable que l'éternité : et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférens à la perte de leur être, et au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient, ils les sentent ; et ce même homme qui passe les jours et les nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, et qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble et sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles, dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse ; c'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel.

Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, et cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer et à se divertir. C'est l'état où se trouvent ces personnes, avec cette différence, que les maux dont ils sont menacés sont bien autres que la simple perte de la vie et un supplice passager que ce prisonnier appréhenderoit. Cependant ils courent sans souci dans le précipice, après avoir mis quelque chose devant leurs yeux pour s'empêcher de le voir, et ils se moquent de ceux qui les en avertissent.

Ainsi non-seulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu, prouve la véritable religion, mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, et qui vivent dans cette horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme, pour vivre dans cet état, et encore plus pour en faire vanité. Car quand ils auroient une certitude entière qu'ils n'auroient rien à craindre après la mort, que de tomber dans le néant, ne seroit-ce pas un sujet de désespoir plutôt que de vanité ? N'est-ce donc pas une folie inconcevable, n'en étant pas assuré, de faire gloire d'être dans ce doute ?

Et néanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé, qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela. Ce repos brutal entre la crainte de l'enfer et du néant, semble si beau, que non-seulement ceux qui sont véritablement dans ce doute malheureux, s'en glorifient, mais que ceux même qui n'y sont pas, croient qu'il leur est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent, sont de ce dernier genre : que ce sont des gens qui se contrefont, et qui ne sont pas tels qu'ils veulent paroître. Ce sont des personnes qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent *avoir secoué le joug* ; et la plupart ne le font que pour imiter les autres.

Mais, s'ils ont encore tant soit peu de sens commun, il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir, c'est de paroître honnête, fidèle, judicieux et capable de

servir utilement ses amis ; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui peut leur être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme *qu'il a secoué le joug* ; qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions ; qu'il se considère comme seul maître de sa conduite ; qu'il ne pense à en rendre compte qu'à soi-même? Pense-t-il nous avoir portés par là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et à en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie? Pense-t-il nous avoir bien réjouis de nous dire, qu'il doute si notre âme est autre chose qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content? Est-ce donc une chose à dire gaiement? et n'est-ce pas une chose à dire au contraire tristement, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensoient sérieusement, ils verroient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris et l'aversion des hommes, et de les faire passer pour des personnes sans esprit et sans jugement. Et en effet, si on leur fait rendre compte de leurs sentimens, et des raisons qu'ils ont de douter de la religion, ils diront des choses si foibles et si basses, qu'ils persuaderont plutôt du contraire. C'étoit ce que leur disoit un jour, fort à propos, une personne : si vous continuez à discourir de la sorte, leur disoit-il, en vérité vous me convertirez. Et il avoit raison ; car qui n'auroit horreur de se voir dans des sentimens où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables?

Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentimens, sont bien malheureux de contraindre leur naturel, pour se rendre les plus impertinens des hommes. S'ils sont fâchés, dans le fond de leur cœur, de n'avoir pas plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent point : cette déclaration ne sera pas honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien ne découvre davantage une étrange foiblesse d'esprit, que de ne pas connoître quel est le malheur d'un homme sans Dieu. Rien ne marque davantage une extrême bassesse de cœur, que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles. Rien n'est plus lâche, que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables ; qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent encore être chrétiens, et qu'ils reconnoissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes, qu'on puisse appeler *raisonnables;* ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoissent ; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connoissent pas encore.

C'est donc pour les personnes qui cherchent Dieu sincèrement, et qui, reconnoissant leur misère, désirent véritablement d'en sortir, qu'il est juste de travailler, afin de leur aider à trouver la lumière qu'ils n'ont pas.

Mais pour ceux qui vivent sans le connoître et sans le chercher ; ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres ; et il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent, pour ne pas les mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grâce qui peut les éclairer, et de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne le sommes, et que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont ; il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous si nous étions à leur place, et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes, et à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront point de lumière.

Pascal, pensées, Chap. 1.

§ 60. *Qu'il est impossible de ne pas se rendre à la force des Preuves de la Religion Chrétienne, si l'on veut les considérer avec attention.*

Il est impossible d'envisager toutes les preuves de la religion chrétienne ramassées ensemble, sans en ressentir la force, à laquelle nul homme raisonnable ne peut résister.

Que l'on considère son établissement ; qu'une religion si contraire à la nature se soit établie par elle-même, si doucement, sans aucune force ni contrainte, et si fortement néanmoins qu'aucuns tourmens n'ont pu empêcher les martyrs de la confesser ; et que tout cela se soit fait non-seulement sans l'assistance d'aucun

prince, mais malgré tous les princes de la terre, qui l'ont combattue.

Que l'on considère la sainteté, la hauteur et l'humilité d'une âme chrétienne. Les philosophes païens se sont quelquefois relevés au-dessus du reste des hommes par une manière de vivre plus réglée, et par des sentimens qui avoient quelque conformité avec ceux du christianisme. Mais ils n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les chrétiens appellent humilité, et ils l'auroient même crue incompatible avec les autres dont ils faisoient profession. Il n'y a que la religion chrétienne qui ait su joindre ensemble des choses qui avoient paru jusque-là si opposées, et qui ait appris aux hommes que bien loin que l'humilité soit incompatible avec les autres vertus, sans elle toutes les autres vertus ne sont que des vices et des défauts,

Que l'on considère les merveilles de l'écriture sainte qui sont infinies, la grandeur et la sublimité plus qu'humaine des choses qu'elle contient, et la simplicité admirable de son style, qui n'a rien d'affecté, rien de recherché, et qui porte un caractère de vérité qu'on ne sauroit désavouer.

Que l'on considère la personne de Jésus-Christ en particulier. Quelque sentiment qu'on ait de lui, on ne peut pas disconvenir qu'il n'eût un esprit très-grand et très-relevé, dont il avoit donné des marques dès son enfance devant les docteurs de la loi: et cependant, au lieu de s'appliquer à cultiver ces talens par l'étude et la fréquentation des savans, il passe trente ans de sa vie dans le travail des mains, et dans une retraite entière du monde; et pendant les trois années de sa prédication, il appelle à sa compagnie et choisit pour ses apôtres des gens sans science, sans étude, sans crédit; et il s'attire pour ennemis ceux qui passoient pour les plus savans et les plus sages de son temps. C'est une étrange conduite pour un homme qui a dessein d'établir une nouvelle religion.

Que l'on considère en particulier ces apôtres choisis par Jésus-Christ; ces gens sans lettres, sans étude, et qui se trouvent tout d'un coup assez savans pour confondre les plus habiles philosophes, et assez forts pour résister aux rois et aux tyrans, qui s'opposoient à l'établissement de la religion chrétienne qu'ils annonçoient.

Que l'on considère cette suite merveilleuse de prophètes qui se sont succédés les uns aux autres pendant deux mille ans, et qui ont tous prédit en tant de manières différentes jusqu'aux moindres circonstances de la vie de Jésus-Christ, de sa mort, de sa résurrection, de la mission des apôtres, de la prédication de l'évangile, de la conversion des nations, et de plusieurs autres choses qui concernent l'établissement de la religion chrétienne, et l'abolition du judaïsme.

Que l'on considère l'accomplissement admirable de ces prophéties, qui conviennent si parfaitement à la personne de Jésus-Christ, qu'il est impossible de ne pas le reconnoître, à moins de vouloir s'aveugler soi-même.

Que l'on considère l'état du peuple Juif, et devant et après la venue de Jésus-Christ, son état florissant avant la venue du Sauveur, et son état plein de misères depuis qu'ils l'ont rejeté: car ils sont encore aujourd'hui sans aucune marque de religion, sans temple, sans sacrifices, dispersés par toute la terre, le mépris et le rebut de toutes les nations.

Que l'on considère la perpétuité de la religion chrétienne, qui a toujours subsisté depuis le commencement du monde, soit dans les saints de l'ancien testament, qui ont vécu dans l'attente de Jésus-Christ avant sa venue; soit dans ceux qui l'ont reçu et qui ont cru en lui depuis sa venue: au lieu que nulle autre religion n'a la perpétuité qui est la principale marque de la véritable.

Enfin, que l'on considère la sainteté de cette religion, sa doctrine qui rend raison de tout jusqu'aux contrariétés qui se rencontrent dans l'homme, et toutes les autres choses singulières, surnaturelles et divines qui y éclatent de toutes parts.

Et qu'on juge, après tout cela, s'il est possible de douter que la religion chrétienne soit la seule véritable; et si jamais aucune autre a rien eu qui en approchât.

Le même, ibid, Chap. 2.

§ 61. *Que l'Origine du Christianisme et la Profession des Chrétiens, en remontant jusqu'aux premiers Siècles, est une Preuve évidente de sa Vérité.*

Il n'y a pas toujours eu des chrétiens dans le monde. Cela m'apprend qu'il faut remonter jusqu'aux siècles passés, pour trouver l'origine de ma religion. Je monte donc de siècle en siècle jusqu'à

Constantin, sans trouver le moyen de m'éclaircir de ce doute.

Mais il faut un peu s'arrêter ici. La prospérité de ce prince donne d'abord quelques soupçons ; et l'on se défie d'un homme, qui étant le maître de la plus considérable partie de l'univers, semble avoir pu établir la religion chrétienne par la force, ou par l'adresse, la regardant peut-être comme plus propre que la païenne à faire réussir les desseins de sa politique.

Ce soupçon ne dure pourtant pas longtemps, nous connoissons très-certainement, qu'il y avoit des chrétiens avant le siècle de Constantin. Les auteurs païens qui l'ont précédé, en parlent. Les historiens ecclésiastiques ne font que décrire leurs souffrances. Or bien que ces historiens vécussent du temps de Constantin, ou même après lui, il faudroit, ou qu'ils eussent perdu la raison, ou qu'ils la supposassent perdue dans les hommes de leur siècle, pour leur donner une histoire de l'église chrétienne, depuis les apôtres jusqu'à Constantin, s'il étoit vrai qu'il n'y eût pas eu de chrétiens avant ce prince. Il faut donc être tout-à-fait extravagant pour s'arrêter à ce soupçon.

Mais je trouve ici quelque chose de plus : c'est que d'un côté les chrétiens qui vivoient sous Constantin, avoient entre leurs mains les livres du nouveau testament ; et que de l'autre, ces chrétiens étoient si persuadés de la vérité de la résurrection de Jésus-Christ, de ses miracles, de l'effusion du saint-esprit sur les apôtres, et de tous les autres faits qui établissent la religion chrétienne, qu'ils ne parlent d'autre chose ; leurs livres en sont remplis ; leur doctrine est toute établie sur ce fondement. Ainsi, afin que Constantin eût supposé les faits qui établissent le christianisme, il faudroit qu'il eût supposé non-seulement les livres du nouveau testament, mais encore les écrits de Clément, de Justin, d'Irénée, d'Athénagore, de Clément Alexandrin, de Tertullien, d'Origène, et généralement de tous les pères qui l'ont précédé ; puisque ces écrits ont un rapport essentiel avec les faits qui établissent la vérité de la religion.

Si nous montons un peu plus haut, nous verrons des chrétiens affligés pendant les trois premiers siècles, persécutés par toute la terre, et d'une manière très-cruelle et très-opiniâtre. On les fait mourir sur les roues et sur les échafauds ; on les tourmente par le feu : on les déchire par le fer ; on leur coupe les parties du corps l'une après l'autre ; on les jette dans la mer et dans les rivières ; on les expose aux bêtes sauvages ; on les couvre de robes ensoufrées ; on les allume et l'on s'en sert pour éclairer les passans. Jamais on n'a vu les hommes si bien d'accord que dans le dessein de tourmenter les chrétiens : et le peuple qui voit avec quelque mouvement de compassion les plus grands criminels sur l'échafaud, conduit les fidèles au supplice avec des cris d'allégresse.

Certainement il est difficile de n'avoir pas la curiosité de connoître un peu plus particulièrement des gens qu'on persécute avec tant de fureur. Car à voir toute la terre émue d'une manière si prodigieuse contre une secte, on la croiroit ennemie de tout le genre humain, et sortie de l'enfer pour le malheur comun des hommes.

Quel est donc le crime des chrétiens ? On les accuse d'impiété, de meurtre et d'inceste. On prétend qu'ils violent le respect qui est dû aux dieux ; qu'ils tuent les enfans ; qu'ils en font des repas après les avoir tués ; et qu'enfin ils se mêlent confusément le frère avec la sœur et le fils avec la mère.

Mais il y a peu d'apparence que les chrétiens souffrent la mort, et des tourmens plus cruels que la mort même, pour défendre une religion qui les engageroit à commettre des actions si infâmes. Cette fermeté qu'ils témoignent au milieu des supplices et qui a été reconnue de leurs propres ennemis, s'accorde mal avec la volupté et les débauches dont on les accuse.

Dailleurs, interrogés sur ces crimes dont il faut qu'ils se justifient, ils nous montrent des apologies de Justin, d'Athénagore et de Tertullien, par lesquelles ils demandent instamment au sénat et aux empereurs romains, qu'on fasse une exacte recherche de leur vie, et qu'on leur fasse souffrir des tourmens mille fois plus cruels que ceux qu'on leur fait endurer, s'ils sont coupables de ce dont on les accuse.

Ils nous montreront même une lettre de Pline à Trajan, qui doit être regardée comme un monument authentique de leur innocence ; puisque Pline y apprend à l'empereur, que s'étant enquis fort exactement de la vie des chrétiens, il n'avoit trouvé autre chose, sinon qu'ils s'as-

sembloient dans des lieux écartés sur le point du jour ; qu'ils faisoient des prières et s'engageoient par un serment solennel à ne point commettre de meurtre, d'adultère, d'injustice, ni aucun autre crime. Ils nous produiront une réponse de Trajan à Pline, par laquelle cet empereur ordonne qu'on ne recherchera plus les chrétiens à l'avenir, et qu'on se contentera de punir ceux qui se seront découverts eux-mêmes ; et afin qu'on ne puisse pas dire que ces deux lettres sont supposées, c'est Tertullien qui en parle, adressant son discours au sénat et à l'empereur romain, à qui il ne pouvoit en imposer sans mettre en danger sa tête et sans préjudicier à sa religion.

Mais ce n'est pas apparemment l'innocence des premiers chrétiens que l'on s'aviseroit de révoquer en doute : c'est plutôt de leur crédulité qu'on se défie. Il est certain, en effet, que leur constance naît de leur espérance, et que leur espérance vient de leur persuasion. Mais qui sait si leur persuasion est bien fondée ? Qui doute qu'il n'y ait des Mahométans tellement persuadés de la divinité de l'Alcoran, qu'ils souffriroient la mort pour confirmer cette erreur ? la multitude des martyrs fait donc voir, qu'une infinité de personnes ont été fort persuadées de la vérité de la religion chrétienne; mais elle ne montre pas que leur persuasion fût bien fondée. Il faut donc aller plus loin.

Nous ne devons pas craindre de nous tromper, en supposant que les premiers chrétiens avoient quelque sens commun. Des gens qui font profession de se moquer de la pluralité des dieux, et de tant de superstitions païennes, qui étoient en effet très-contraires au bon sens ; qui pratiquent une morale si sage; qui sont si réglés dans leur conduite ; qui ont tant de haine pour les excès qui troublent la raison ; qui se forment des idées si saines de la divinité, en comparaison des autres hommes, ne doivent pas être privés de la lumière naturelle. Or il est assez difficile de se persuader, que des gens qui ont une étincelle de bon sens, renoncent à leurs biens, et souffrent courageusement la mort pour défendre une cause, s'ils n'avoient de puissantes raisons pour la croire bonne.

Cette considération doit être soutenue par deux réflexions très-importantes. La première est, que ce ne sont pas seulement ici des gens qui étant nés chrétiens, suivent aveuglément le préjugé de la naissance et de l'éducation ; il s'agit d'une infinité de personnes qui de païens se sont faits chrétiens, et qui exempts des préjugés favorables de la naissance et de l'éducation, et en ayant de tout contraires à la religion chrétienne, veulent mourir pour elle après l'avoir connue.

La seconde est que la vérité de la religion chrétienne est toute fondée sur des faits. Si Jésus-Christ a fait des miracles, et si Jésus-Christ est ressuscité, la foi des chrétiens est véritable. Si Jésus-Christ n'a point fait de miracles, et s'il n'est point ressuscité, la foi des chrétiens est fausse. Sans mentir, il faudroit que ces hommes eussent été des insensés ou des frénétiques, pour sortir d'une communion florissante, pour revêtir l'opprobre et le nom de chrétiens, si vil et si méprisé dans ce temps-là, pour souffrir volontiers la perte de tous leurs biens, et pour mourir d'un genre de mort épouvantable, dans la seule intention de défendre une religion fondée sur des faits qu'on n'auroit eu aucune raison de croire véritables. Des gens qui sont nés et qui vivent paisiblement dans une communion, peuvent croire aveuglément ce qu'on y croit : mais celui qui connoîtra tant soit peu comment est fait le cœur de l'homme, ne pourra s'imaginer que des gens renoncent aux préjugés de la naissance et de l'éducation, et fassent violence à leurs plus chères inclinations, pour embrasser une foi persécutée par les puissances et poursuivie par le feu, sans l'examiner auparavant, et sans savoir bien pourquoi ils l'embrassent.

C'est le peuple, dira-t-on, à qui cela est arrivé, et son exemple ne tire point à conséquence pour les personnes sages. Oui, mais le peuple a accoutumé de suivre à cet égard la force, la prospérité, la pompe et l'autorité, et de haïr la vérité même, lorsqu'elle se trouve dénuée de de tous ces secours, Comment se dément-il lui-même dans cette occasion ? ou pourquoi le supposerions-nous contraire à lui-même contre toute apparence ?

Que si nous croyons que le vulgaire des chrétiens ait entièrement manqué de raison en cela ; je ne sais comment nous en pourrons accuser les premiers docteurs de l'église, tels que sont Clément, Polycarpe, Justin, Irénée, &c. Car d'un côté l'on ne peut douter que ces

hommes n'eussent du bon sens ; les monumens qui nous restent d'eux le faisant trop bien connoître : et l'on sait de l'autre, qu'ils vivoient dans un temps si prochain de celui des apôtres, qu'il est impossible qu'ils aient été trompés à cet égard. Polycarpe avoit long-temps conversé avec Saint Jean ; Irénée avoit vu Polycarpe ; et Justin est plus ancien qu'Irénée.

Si ces docteurs s'étoient contentés de nous dire que Jésus-Christ et les apôtres ont fait des miracles, nous pourrions peut-être nous dispenser de les croire sur leur parole. Mais lorsqu'ils souffrent la mort pour défendre la vérité de certains faits dont il est impossible qu'ils ne fussent pas instruits ; lorsque je vois que Clément et Polycarpe, disciples et contemporains des apôtres, vont à la mort pour défendre une religion essentiellement fondée sur ces faits ; c'est-à-dire, pour soutenir que les apôtres avoient reçu le don de faire des miracles, de parler des langues étrangères, et de communiquer ces mêmes dons ; des faits avec lesquels la religion chrétienne est essentiellement liée : j'avoue que je commence à être convaincu,

Abbadie traité de la vérité de la Religion Chrétienne.

§ 62. *Inconséquence de ceux qui doutent de la Vérité de la Religion Chrétienne.*

Pour prendre le parti étonnant de ne rien croire, et d'être tranquille sur tout ce qu'on nous dit d'un avenir éternel, il faudroit sans doute des raisons bien décisives et bien convaincantes. Il n'est pas naturel que l'homme hasarde un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité, sur des preuves légères et frivoles ; encore moins naturel qu'il abandonne là-dessus les sentimens communs, la foi de ses pères, la religion de tous les siècles, le consentement de tous les peuples, les préjugés de son éducation, s'il n'y a été comme forcé par l'évidence de la vérité. A moins que l'impie ne soit bien sûr que tout meurt avec le corps, rien n'approche de sa fureur et de son extravagance. Or, en est-il bien assuré ? quelles sont les grandes raisons qui l'ont déterminé à prendre ce parti affreux ? On ne sait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle ; le juste meurt comme l'impie, l'homme comme la bête ; et nul ne revient pour nous dire lequel des deux avoit eu tort. Pressez encore, et vous serez effrayé de voir la foiblesse de l'incrédulité ; des discours vagues, des doutes usés, des incertitudes éternelles, des suppositions chimériques, sur lesquelles on ne voudroit pas risquer le malheur ou le bonheur d'un seul de ses jours, et sur lesquels on hasarde une éternité tout entière.

Voilà les raisons insurmontables que l'impie oppose à la foi de tout l'univers ; voilà cette évidence qui l'emporte dans son esprit, sur tout ce qu'il y a de plus évident et de mieux établi sur la terre. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle. O homme ! ouvrez ici les yeux. Un doute seul suffit pour vous rendre impie, et toutes les preuves de la religion ne peuvent suffire pour vous rendre fidèle ! Vous doutez s'il y a un avenir, et vous vivez par avance comme s'il n'y en avoit point ! vous n'avez pour fondement de votre opinion, que votre incertitude, et vous nous reprochez la foi comme une crédulité populaire !

Mais je vous prie, de quel côté est ici la crédulité ? est-elle du côté de l'impie, ou du côté du fidèle ! Le fidèle croit un avenir sur l'autorité des divines écritures, c'est-à-dire, le seul livre sur la terre qui mérite quelque créance : sur la déposition des hommes apostoliques, c'est-à-dire, des hommes justes, simples, miraculeux, qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité, et à la doctrine desquels la conversion de l'univers a rendu un témoignage qui s'élèvera jusqu'à la fin des siècles contre l'impie : sur l'accomplissement des prophéties, c'est-à-dire, le seul caractère de vérité que l'imposture ne peut imiter ; sur la tradition de tous les siècles, c'est-à-dire, sur des faits qui depuis la naissance du monde, ont paru certains à tout ce que l'univers a eu de plus grands hommes, de justes plus reconnus, de peuples plus sages et plus polis ; en un mot, sur des preuves du moins vraisemblables. L'impie ne croit point d'avenir sur un simple doute, sur un pur soupçon. Qui le sait, nous dit-il ; qui en est revenu ? Il n'a aucune raison solide, décisive, pour combattre la vérité d'un avenir. Car qu'il la publie, et nous nous y rendrons. Il se défie seulement qu'il n'y a rien après cette vie, et là-dessus il le croit.

Or, je vous demande, qui est ici le crédule ? est-ce celui qui a, pour fondement de sa croyance, ce qu'il y a du

moins de plus vraisemblable parmi les hommes, et de plus propre à faire impression sur la raison; ou celui qui s'est déterminé à croire qu'il n'y a rien, sur la foiblesse d'un simple doute? Cependant l'impie croit faire plus d'usage de sa raison que le fidèle: il nous regarde comme des hommes foibles et crédules; et il se considère lui-même comme un esprit supérieur élevé au-dessus des préjugés vulgaires, et que la raison seule, et non l'opinion publique, détermine. O Dieu! que vous êtes terrible, lorsque vous livrez le pécheur à son aveuglement et que vous savez bien tirer votre gloire des efefforts mêmes que vos ennemis font pour la combattre!

Mais je vais encore plus loin. Quand même, dans le doute que se forme l'impie sur l'avenir, les choses seroient égales, et que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule, balanceroient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité; je dis que, dans une égalité même de raisons, il devroit du moins désirer que le sentiment de la foi, sur la nature de nos âmes, fût véritable; un sentiment qui fait tant d'honneur à l'homme, qui lui apprend que son origine est céleste, et ses espérances éternelles: il devroit souhaiter que la doctrine de l'impiété fût fausse; une doctrine si triste, si humiliante pour l'homme; qui le confond avec la bête; qui ne le fait vivre que pour le corps; qui ne lui donne ni fin, ni destination, ni espérance; qui borne sa destinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets, douloureux, qu'il passe sur la terre: toutes choses égales, une raison née avec quelque élévation aimeroit encore mieux se tromper en se faisant honneur, qu'en se déclarant pour un parti si ignominieux à son être. Quelle âme a donc reçu l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire dans une si grande inégalité de raisons, qu'il n'est fait que pour la terre, et se regarder avec complaisance, comme un vil assemblage de boue, et le compagnon du bœuf et du taureau? Que dis-je? quel monstre dans l'univers doit être l'impie, de ne se défier même du sentiment commun, que parce qu'il est trop glorieux à sa nature; et de croire que la vanité toute seule des hommes l'a introduit sur la terre, et leur a persuadé qu'ils étoient immortels?

Mais non, ces hommes de chair et de sang ont raison de refuser l'honneur que la religion fait à leur nature; et de se persuader que leur âme est toute de boue et que tout meurt avec le corps. Des hommes sensuels, impudiques, efféminés, qui n'ont plus d'autre frein, qu'un instinct brutal; plus d'autre règle, que l'emportement de leurs désirs; plus d'autre occupation, que de réveiller, par de nouveaux artifices, la cupidité déjà assouvie: des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie spirituelle; que le corps est tout leur être: et comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-mêmes; il est encore sur la terre des âmes chastes, pudiques, tempérantes: qu'ils ne transportent pas dans la nature les penchans honteux de leur volonté; qu'ils ne dégradent pas l'humanité tout entière, pour s'être indignement dégradés eux-mêmes: qu'ils cherchent leurs semblables parmi les hommes; et se trouvant presque seuls dans l'univers, ils verront qu'ils sont plutôt les monstres, que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non-seulement l'impie est insensé, parce que, dans une égalité même de raisons, son cœur et sa gloire devroient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt. Car, on l'a déjà dit, que risque l'impie en croyant? quelle suite fâcheuse aura sa crédulité, s'il se trompe? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence: il sera doux, affable, juste, sincère, religieux, ami généreux, époux fidèle, maître équitable: il modérera des passions qui auroient fait tous les malheurs de sa vie: il s'abstiendra des plaisirs et des excès qui lui eussent préparé une vieillesse douloureuse, ou une fortune dérangée: il jouira de la réputation de la vertu, et de l'estime des peuples; voilà ce qu'il risque. Quand tout finiroit avec cette vie, ce seroit là le seul secret de la passer heureuse et tranquille; voilà le seul inconvénient que j'y trouve, S'il n'y a point de récompense éternelle, qu'aura-t-il perdu en l'attendant? Il a perdu quelques plaisirs sensuels et rapides, qui l'auroient bientôt, ou lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs qu'ils allument: il a perdu l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, cruel, dénaturé, vo-

luptueux, sans foi, sans mœurs, sans conscience, méprisé peut-être, et déshonoré au milieu de son peuple. Je n'y vois pas de plus grand malheur ; il retombe dans le néant, et son erreur n'a point d'autre suite.

Mais s'il y a un avenir ; mais s'il se trompe en refusant de croire, que ne risque-t-il pas ? La perte des biens éternels ; la possession de votre gloire, ô mon Dieu ! qui devoit le rendre à jamais heureux. Mais ce n'est là même que le commencement de ses malheurs : il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure, une éternité d'horreur et de rage. Or, comparez ces deux destinées : quel parti prendra ici l'impie ? Risquera-t-il la courte durée de quelques jours ? risquera-t-il une éternité tout entière ? S'en tiendra-t-il au présent qui doit finir demain, et où il ne sauroit même être heureux ? craindra-t-il un avenir qui n'a plus d'autres bornes que l'éternité, et qui ne doit finir qu'avec Dieu même ? Quel est l'homme sage, qui, dans une incertitude même égale, osât ici balancer ? et quel nom donnerons-nous à l'impie, qui n'ayant pour lui que des doutes frivoles, et voyant du côté de la foi, l'autorité, les exemples, la prescription, la raison, la voix de tous les siècles, le monde entier, prend seul le parti affreux de ne point croire ; meurt tranquille, comme s'il ne devoit plus vivre ; laisse sa destinée éternelle entre les mains du hasard, et va tenter follement un si grand événement ? O Dieu ! est-ce donc là un homme conduit par une raison tranquille, ou un furieux qui n'attend plus de ressource que de son désespoir ? L'incertitude de l'impie est donc insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Mais en dernier lieu, elle est encore affreuse dans ses conséquences. Et ici souffrez que je laisse les grandes raisons de doctrine : je ne veux parler qu'à la conscience de l'incrédule, et m'en tenir aux preuves de sentiment.

Or, si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux ? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fonds d'ennui et de tristesse dans notre cœur ? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair ? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre ? d'où vient que les richesses l'inquiètent ; que les honneurs le fatiguent ; que les plaisirs le lassent ; que les sciences le confondent, et irritent sa curiosité loin de la satisfaire ; que la réputation le gêne et l'embarrasse ; que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer ? Tous les autres êtres, contens de leur destinée, paroissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés : les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre : la terre, réglée dans ses mouvemens, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place : les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux : les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre : tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature : l'homme seul est inquiet et mécontent : l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par ses craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs : l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela ? ô homme ! ne seroit-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé ; que vous êtes fait pour le ciel ; que votre cœur est plus grand que le monde ; que la terre n'est pas votre patrie ; et que tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien pour vous ? Répondez si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

En second lieu, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes, de tous les siècles et de tous les pays, que leur âme étoit immortelle ? d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité ? un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne seroit né que pour les fonctions des sens, auroit-il pu prévaloir sur la terre ? Car si l'homme,

comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui, que la seule idée d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devroient vivre, et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auroient-elles jamais pu, ou se donner ou trouver en elles-mêmes, de si nobles sentimens et des idées si sublimes? Cependant cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes: cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre: ce sentiment qui n'auroit pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples; les plus sauvages, comme les plus cultivés; les plus polis, comme les plus grossiers; les plus infidèles, comme les plus soumis à la foi.

Car, remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des royaumes et des empires, écoutez ceux qui reviennent des îles les plus éloignées; l'immortalité de l'âme a toujours été, et est encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La connoissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre; sa gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes; des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde: mais ils attendent tous un avenir; mais le sentiment de l'immortalité de l'âme n'a pu s'effacer de leur cœur; mais ils se figurent tous une région que nos âmes habiteront après notre mort; et en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes si différens d'humeur, de culte, de pays, de sentimens, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paroissent être eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte; car outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur: les hommes se le sont persuadé eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres; et seul, depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfans, et s'est toujours maintenu sur la terre. O vous, qui croyez être un amas de boue, sortez donc du monde, où vous vous trouvez seul de votre avis; allez donc chercher dans une autre terre des hommes d'une autre espèce, et semblables à la bête: ou plutôt ayez horreur de vous-même, de vous trouver comme seul dans l'univers, de vous révolter contre toute la nature, de désavouer votre propre cœur; et reconnoissez, dans un sentiment commun à tous les hommes, l'impression commune de l'auteur qui les a tous formés!

Enfin, et je finis avec cette dernière raison: la société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés et les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de la bonne foi, de la reconnoissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires: puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre, et de vains titres qui nous abusent; puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable; que nos pères qui nous ont précédés, ne sont plus; que nos enfans ne seront point nos successeurs; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite: que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore? si tout meurt avec nous, les annales domestiques, et la suite de nos ancêtres n'est donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux, et que nous n'aurons point de neveux; les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles;

l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus ; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire ; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne ; les dernières intentions des mourans, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout ; et pour tout dire, en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée ; les rois et les souverains, des fantômes que la foiblesse des peuples a élevés ; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes ; la loi des mariages, un vain scrupule ; la pudeur, un préjugé ; l'honneur et la probité, des chimères ; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies ; voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos ; et tout est confondu sur la terre ; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées ; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent ; et la discipline des mœurs périt ; et le gouvernement des états et des empires n'a plus de règle ; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule ; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force ; plus d'autre frein, que leurs passions et la crainte de l'autorité ; plus d'autre lien, que l'irréligion et l'indépendance ; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies : et si ce plan affreux de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

Qu'il est donc digne de l'homme, d'attendre une destinée éternelle ; de régler ses mœurs sur la loi ; et de vivre, comme devant un jour rendre compte de ses actions devant celui qui pesera les esprits, et qui surprendra les sages dans leur sagesse !

Massillon, Sermon pour le 1er. Lundi de Carême.

§ 63. *Continuation du même sujet.*

Il est sans doute étonnant, que l'impie cherche dans la grandeur de Dieu même une protection à ses crimes ; et que ne trouvant rien au-dedans de lui qui puisse justifier les horreurs de son âme, il prétende trouver dans la majesté redoutable de l'être suprême, une indulgence qu'il ne peut trouver dans la corruption même de son cœur.

En effet, est-il digne de la grandeur de Dieu, dit l'impie, de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes ; de compter leurs vices ou leurs vertus ; d'étudier jusqu'à leurs pensées, et à leurs désirs frivoles et infinis ? Les hommes, des vers de terre, qui disparoissent sous la majesté de ses regards, valent-ils la peine qu'il les observe de si près ? et n'est-ce pas penser trop humainement d'un Dieu qu'on nous fait si grand, que de lui donner une occupation qui ne seroit pas même digne de l'homme ?

Mais avant de faire sentir toute l'extravagance de ce blasphème, remarquez, je vous prie, que c'est l'impie lui-même qui dégrade ici la grandeur de Dieu, et le rend semblable à l'homme. Car, Dieu a-t-il besoin d'observer les hommes de près, pour être instruit de leurs actions et de leurs pensées ? lui faut-il des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre ? n'est-ce pas en lui que nous sommes, que nous vivons, que nous agissons ? et pouvons-nous éviter ses regards, ou peut-il lui-même les fermer à nos crimes ? Quelle folie donc à l'impie de supposer que ce qui se passe sur la terre deviendroit un soin et une occupation pour la divinité, si elle vouloit y prendre garde ! Son unique occupation est de se connoître, et de jouir d'elle-même.

Cette réflexion supposée, je réponds premièrement : s'il est de la grandeur de Dieu de laisser les biens et les maux sans châtiment et sans récompense, il est donc égal d'être juste, sincère, officieux, charitable, ou cruel, fourbe, perfide, dénaturé : Dieu n'aime donc pas davantage la vertu, la pudeur, la droiture, la religion, que l'impudicité, la mauvaise foi, l'impiété, le parjure ; puisque le juste et l'impie, le pur et l'impur, auront le même sort, et qu'un anéantissement éternel va bientôt les égaler et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

Que dis-je? Dieu semble même se déclarer ici-bas en faveur de l'impie contre l'homme de bien. Il élève l'impie comme le cèdre du Liban; il le comble d'honneurs et de richesses; il favorise ses désirs; il facilite ses projets: car les impies sont presque toujours les heureux de la terre. Au contraire, il semble oublier le juste; il l'humilie; il l'afflige; il le livre à la calomnie et à la puissance de ses ennemis: car l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel monstre de divinité, si tout finit avec l'homme, et s'il n'y a point d'autres maux et d'autres biens à espérer que ceux de cette vie! Est-elle donc la protectrice des adultères, des sacriléges, des crimes les plus affreux; la persécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures! Ses faveurs sont donc le prix du crime, et ses châtimens la seule récompense de la vertu? Quel dieu de ténèbres, de foiblesse, de confusion et d'iniquité se forme l'impie!

Quoi! il seroit de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé dans un désordre si universel; de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste; l'innocent détrôné par l'usurpateur; le père devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare et infidèle? du haut de sa grandeur, Dieu se feroit un délassement bizarre de ces tristes événemens sans y prendre part? Parce qu'il est grand, il seroit ou foible, ou injuste, ou barbare? parce que les hommes sont petits, il leur seroit permis d'être, ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite?

O Dieu! si c'étoit là le caractère de votre être suprême; si c'est vous que nous adorons sous des idées si affreuses; je ne vous reconnois donc plus pour mon père, pour mon protecteur, pour le consolateur de mes peines, le soutien de ma foiblesse, le rémunérateur de ma fidélité? Vous ne seriez donc plus qu'un tyran indolent et bizarre, qui sacrifie tous les hommes à sa vaine fierté, et qui ne les a tirés du néant, que pour les faire servir de jouet à son loisir ou à ses caprices!

Car enfin, s'il n'y a point d'avenir, quel dessein donc, digne de sa sagesse, Dieu auroit-il pu se proposer en créant les hommes? Quoi! il n'auroit point eu d'autre vue en les formant, qu'en formant la bête? L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes désirs, de si grands sentimens; susceptible d'amour, de vérité, de justice; l'homme, seul de toutes les créatures capable d'une destination sérieuse, de connoître et d'aimer l'auteur de son être; cet homme ne seroit fait que pour la terre; pour passer un petit nombre de jours comme la bête en des occupations frivoles, ou des plaisirs sensuels? il rempliroit sa destinée en remplissant un rôle si méprisable? il n'auroit paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible, et si digne de pitié, et après cela, il retomberoit dans le néant, sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste, et de ce cœur élevé que l'auteur de son être lui avoit donné? O Dieu! où seroit ici votre sagesse, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps; de n'avoir montré des hommes à la terre, que pour faire des essais badins de votre puissance, et délasser votre loisir par cette variété de spectacles! *Numquid enim vanè constituisti omnes filios hominum?* Le dieu des impies n'est donc grand, que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux, et plus méprisable que l'homme? Suivez ces idées, et soutenez-en, si vous pouvez, toute l'extravagance.

Qu'il est donc digne de Dieu, de veiller sur cet univers; de conduire les hommes qu'il a créés, par des lois de justice, de vérité, de charité, d'innocence; de faire de la raison et de la vertu, le lien et le fondement des sociétés humaines! Qu'il est digne de Dieu d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable; de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image; de ne pas confondre pour toujours le juste avec l'impie; de rendre heureuses avec lui les âmes qui n'ont vécu que pour lui; de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui! Voilà le Dieu des chrétiens; voilà cette divinité sage, juste, sainte, que nous adorons: et l'avantage que nous avons sur l'impie, c'est que c'est là le Dieu d'un cœur innocent et d'une raison épurée; le Dieu que toutes les créatures nous annoncent, que tous les siècles ont invoqué, que les sages mêmes du paganisme ont reconnu, et dont la nature a gravé profondément l'idée au fond de notre être.

Massillon, Sermon pour le 1er. Lundi de Carême.

§ 64. *Que le Déréglement des Mœurs est une des causes des Doutes sur la Religion.*

On n'a point encore vu de ces hommes, qui affectent de se dire incrédules, lesquels aient commencé par des doutes sur les vérités de la foi, et qui des doutes soient tombés dans la débauche : on commence par les passions ; les doutes viennent ensuite : on se laisse d'abord emporter aux égaremens de l'âge et aux excès de la débauche ; et quand on y a fait un certain chemin, et qu'il ne paroît plus possible de retourner sur ses pas, on se dit à soi-même pour se calmer, qu'il n'y a rien après cette vie, ou du moins on est ravi de trouver des gens qui nous le disent. Ce n'est donc pas le peu de certitude qu'on trouve dans la religion, qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaisir ; et qu'il est inutile de se faire violence, puisque tout meurt avec nous : c'est l'abandonnement au plaisir qui jette dans l'incertitude sur la religion, et qui nous rendant la violence comme impossible, nous fait conclure qu'aussi bien elle est inutile. La foi ne devient donc suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode : et jusqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux ; mais la volupté a presque fait tous les incrédules.

Et une preuve de ce que je dis, vous que ce discours regarde, c'est que, tandis que vous avez vécu avec pudeur et avec innocence, vous n'avez pas douté. Rappelez ces temps heureux où les passions n'avoient pas encore gâté votre cœur, la foi de vos pères ne vous offroit rien que d'auguste et de respectable ; la raison plioit sans peine sous le joug de l'autorité ; vous ne vous avisiez pas de vous former à vous-mêmes des difficultés et des doutes : dès que les mœurs ont changé, les vues sur la religion n'ont plus été les mêmes. Ce n'est donc pas la foi qui a trouvé dans votre raison de nouvelles difficultés ; c'est la pratique des devoirs qui a rencontré dans votre cœur de nouveaux obstacles. Et si vous nous dites que vos premières impressions si favorables à la foi, ne venoient que des préjugés de l'éducation et de l'enfance ; nous vous répondrons, que les secondes si favorables à l'impiété, ne vous sont venues que des préjugés des passions et de la débauche ; et que préjugés pour préjugés, il nous semble qu'il vaut encore mieux s'en tenir à ceux qui sont formés dans l'innocence, et qui nous portent à la vertu, qu'à ceux qui sont nés dans l'infamie des passions, et qui ne prêchent que le libertinage et le crime.

Ainsi rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité, que de la rappeler à son origine : elle porte un faux nom de science et de lumière ; et c'est un enfant de crime et de ténèbres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a mené là nos prétendus incrédules : c'est la foiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchans les plus honteux ; c'est même une lâcheté de courage, qui ne pouvant soutenir et regarder d'un œil ferme les terreurs et les menaces de la religion, tâche de s'étourdir, en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles : c'est un homme qui a peur la nuit, et qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres, pour se rassurer lui-même : la débauche nous rend toujours lâches et craintifs ; et ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche, et nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses : il tremble, et il veut se rassurer contre lui-même : il ne peut pas soutenir en même temps la vue de ses crimes et celle du supplice qui les attend : cette foi si vénérable, et dont il parle avec tant de mépris, l'effraie pourtant, le trouble encore plus que les autres pécheurs, qui sans douter de ces châtimens, ne laissent pas souvent d'être infidèles à ses préceptes : c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure. Non, nos prétendus esprits forts se donnent pour des hommes fermes et courageux : suivez-les de près ; ce sont les plus foibles et les plus lâches de tous les hommes.

Massillon, Sermon pour le Mardi, 4e. Sem. de Carême.

§ 65. *Que la vanité est une des causes réelles des doutes sur la religion.*

Oui, tous nos prétendus incrédules sont de faux braves, qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas : ils regardent l'incrédulité comme un bon air : ils se vantent sans cesse de ne rien croire ; et à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes : semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité et à la roture de

leurs ancêtres, et veulent pourtant qu'on les croie d'une naissance illustre et descendus des plus grands noms : à force de le dire, de l'assurer, de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes. Il en est ainsi de nos prétendus incrédules : ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang, et qui n'est pas effacée de leur cœur : mais c'est pour eux une manière de roture et de bassesse dont ils rougissent ; à force de dire qu'ils ne croient rien, de l'assurer, de s'en vanter, ils croient ne rien croire, et en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes.

Premièrement, parce que cette profession déplorable d'incrédulité suppose des lumières non communes, de la force et de la supériorité d'esprit, et une singularité qui plaît et qui flatte : au lieu que les passions ne supposent que du déréglement et de la débauche, et que tous les hommes sont capables de déréglement, mais ne le sont pas de cette supériorité merveilleuse que la vaine impiété s'attribue.

Secondement, parce que la foi est si éteinte dans le siècle où nous vivons, qu'on ne sauroit presque trouver dans le monde des hommes qui se piquent d'esprit, et d'un peu plus de lecture et de connoissances, que les autres, lesquels ne se permettent sur nos mystères et sur ce que la religion a de plus auguste et de plus sacré, des objections et des doutes. On auroit donc honte de paroître religieux et fidèle avec eux : ce sont des hommes que l'estime publique élève, et auxquels il paroît beau de ressembler : on croit qu'en adoptant leur langage, on adopte leurs talens et leur reputation ; et il semble que ce seroit faire un aveu public de foiblesse et de médiocrité, de n'oser, ou les imiter, ou du moins les contrefaire : vanité misérable et puérile. D'ailleurs, parce que l'on a ouï dire que certains grands hommes, fameux et fort estimés dans leur siècle, ne croyoient pas, et que le souvenir de leurs talens et de leurs grandes actions, n'est venu jusqu'à nous, qu'avec celui de leur irréligion, on se fait honneur de ces grands exemples ; il paroît glorieux de ne rien croire d'après de si illustres modèles ; on a sans cesse leurs noms dans la bouche : c'est un faux relief qu'on se donne, où il entre moins d'incrédulité que de vanité risible et de petitesse d'esprit ; puisque rien n'est si petit et si misérable, que de se donner pour ce qu'on n'est pas, et se faire honneur du personnage d'un autre.

Troisièmement enfin, parce que c'est d'ordinaire une société de libertinage, qui nous fait parler le langage d'impiété ; qu'on veut paroître tel que ceux à qui les plaisirs et la débauche nous lient, et qu'il seroit honteux d'être dissolu, et de paroître croire encore, devant les témoins et les complices de nos désordres. Le parti d'un débauché qui croit encore, est un parti foible et vulgaire ; afin que la débauche soit de bon air, il faut y ajouter l'impiété et le libertinage ; autrement ce seroit être débauché en novice, il faut l'être en impie et en scélérat : on laisse à ceux qui ne sont point exercés dans le crime, à craindre encore un enfer et ses peines ; ce reste de religion paroît se sentir encore un peu trop de l'enfance et du collége. Mais quand on a fait un certain chemin dans la débauche, ah ! il faut se mettre au-dessus de ces foiblesses vulgaires : on a bien meilleure opinion de soi, quand on a pu persuader aux autres qu'on n'en est plus là : on se moque même de ceux qui paroissent encore craindre : on leur dit d'un ton d'ironie et d'impiété, comme autrefois la femme de Job à cet homme juste : *Adhuc in permanes in simplicitate tuâ ?* Et quoi ! vous en êtes encore là ? vous êtes assez simple pour croire tous ces contes dont on vous a fait peur quand vous étiez encore au berceau ? vous ne voyez pas que ce sont là des visions d'esprits foibles, et que les plus habiles qui nous prêchent tant pour nous le prouver, n'en croient rien eux-mêmes ? *Adhuc tu permanes in simplicitate tuâ ?*

O mon Dieu ! que l'impie, qui semble vous mépriser avec tant de hauteur, est petit et méprisable lui-même ! c'est un lâche, qui vous insulte tout haut, et qui vous craint encore en secret ; c'est un glorieux, qui se vante de ne rien craindre, et qui ne nous dit pas tout ce qui se passe dans son cœur ; c'est un imposteur, qui voudroit nous imposer, et qui ne peut réussir à se tromper lui-même ; c'est un insensé, qui prend sur lui toutes les horreurs de l'impiété, et qui ne peut parvenir à s'en faire une triste ressource ; c'est un furieux, qui ne pouvant arriver à l'irréligion, ni éteindre les terreurs de sa conscience, éteint en lui toute pudeur et toute décence, et tâche au moins de s'en faire un honneur impie devant les hommes ; que dirai-je enfin ? c'est un

homme ivre et emporté, et qui sacrifie sa religion qu'il conserve encore, son Dieu qu'il craint, sa conscience qu'il sent, son salut éternel qu'il espère, à la déplorable vanité de paroître incrédule: quel abandon de Dieu ! et quel abîme de fureur et d'extravagance!

Ce que je souhaiterois, vous qui conservez encore du respect pour la religion de nos pères, et c'est ici le fruit de tout ce discours; ce que je souhaiterois, c'est que vous sentissiez combien tous ces hommes, qui se donnent pour esprits forts, et que vous estimez tant quelquefois, sont méprisables; c'est que vous comprissiez enfin, que la profession d'incrédulité, qui est presque devenue un bon air parmi nous, est de tous les caractères le plus frivole, le plus lâche, le plus digne de risée; c'est que vous pussiez connoître ce que cette ostentation d'impiété, que la corruption de nos mœurs a rendue si commune aujourd'hui même aux deux sexes, cache de tout ce qu'il y a de plus bas et de plus honteux, selon le monde même.

Premièrement, de déréglement. On n'en vient là que lorsque le cœur est profondément corrompu; qu'on vit actuellement en secret dans la plus honteuse débauche; et que, si l'on étoit connu pour ce qu'on est, on seroit à jamais déshonoré, même devant les hommes.

Secondement, de bassesse. On fait le philosophe et l'esprit fort, et on est en secret le pécheur le plus rampant, le plus dissolu, le plus foible, le plus abandonné, le plus esclave de toutes les passions indignes de la pudeur et de la raison même.

Troisièmement, de mauvaise foi et d'imposture. On joue un personnage emprunté; on se donne pour ce qu'on n'est point; et tandis qu'on déclame si fort contre les gens de bien, et qu'on les traite d'hypocrites et d'imposteurs, on est soi-même le fourbe qu'on décrie, et l'hypocrite de l'impiété et du libertinage.

Quatrièmement, d'ostentation et de mauvaise vanité. On fait le brave, et on tremble en secret; et au premier signal de la mort, on se trouve plus lâche et plus timide que le simple peuple; on fait semblant d'insulter tout haut un Dieu que l'on craint encore en secret, et qu'on espère de se rendre un jour favorable: caractère puéril et fanfaron, et que le monde lui-même a toujours regardé comme le dernier, le plus vil et le plus risible de tous les caractères.

Cinquièmement, de témérité. On ose, sans science, sans doctrine, faire l'habile sur ce qu'on n'entend pas; condamner tout ce qui a paru de plus grands hommes dans chaque siècle, et décider sur des points importans auxquels on n'a jamais donné, et on n'est pas même capable de donner un seul moment d'attention sérieuse: caractère indécent, et qui ne convient qu'à des hommes qui du côté de l'honneur n'ont plus rien à perdre.

Sixièmement, d'extravagance. On se fait une gloire de paroître sans religion; c'est-à-dire, sans caractère, sans mœurs, sans probité, sans crainte de Dieu et des hommes; capable de tout, excepté de vertu et d'innocence.

Septièmement, de superstition. Nous avons vu ces prétendus esprits forts, qui refusent de consulter les oracles des saints prophètes, consulter des devins, accorder aux hommes la science de l'avenir qu'ils refusent à Dieu; donner dans des crédulités puériles, tandis qu'ils se révoltent contre la majesté de la foi; attendre leur élévation et leur fortune d'un oracle imposteur, et ne vouloir pas espérer leur salut des oracles de nos livres saints; et en un mot, croire ridiculement aux démons, tandis qu'ils se font un honneur de ne pas croire en Dieu.

Enfin, ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que tous ces caractères forment un état où il n'y a presque plus de ressource de salut. Car un impie de bonne foi, s'il en est quelqu'un de ce caractère, peut être tout d'un coup frappé de Dieu, et être comme accablé sous le poids de la gloire et de la majesté qu'il blasphémoit sans la connoître: le Seigneur, dans sa miséricorde peut encore ouvrir les yeux à cet infortuné; faire luire la lumière dans ses ténèbres, et lui découvrir la vérité qu'il ne combat, que parce qu'il l'ignore: il y a encore en lui des ressources; de la droiture, de la suite, des principes, d'erreur et d'illusion, je l'avoue; mais du moins des principes: il sera de bonne foi à Dieu, dès qu'il le connoîtra, comme il a été son ennemi avant de le connoître. Mais les incrédules dont nous parlons, n'ont presque plus de voie pour revenir à Dieu; ils insultent le Seigneur qu'ils connoissent; ils blasphèment la religion qu'ils conservent encore dans le cœur; ils résistent à la conscience qui

prend en secret le parti de la foi contre eux-mêmes : la lumière de Dieu a beau luire dans leur cœur, elle ne sert qu'à rendre la mauvaise foi de leur impiété plus inexcusable. S'ils étoient absolument aveugles, ils seroient dignes de pitié, et leur péché seroit moindre, dit Jésus-Christ : mais maintenant ils voient ; et c'est ce qui fait que le crime de leur irréligion n'est plus qu'un blasphème contre l'esprit saint, qui demeure à jamais sur leur tête.

Massillon.

§ 66. *Que les prédicateurs de l'incrédulité ne sont point exempts de passion dans la guerre qu'ils font au christianisme.*

Mais quoi ! dira-t-on, faut-il donc regarder l'incrédulité comme un égarement de l'esprit, tellement lié avec celui du cœur, qu'on ne puisse lui supposer une source plus noble et plus pure ? est-il juste de confondre avec les incrédules d'attrait et de sentiment, des hommes qui ont illustré leur siècle et leur patrie ?

Nous ne connoissons que par leurs écrits, ceux qui, dans ces derniers temps, se sont rendus les apôtres de l'incrédulité ; et nous sommes très-éloignés de vouloir attaquer ici leurs talens ou leurs vertus humaines. Il y a plus : remplis d'estime pour les dons excellens que quelques-uns d'entr'eux ont reçus de l'auteur de la nature, nous voyons avec la plus vive douleur qu'ils ne s'en servent que pour leur perte, et pour celle d'une infinité d'hommes qui se réunissent imprudemment sous leurs étendarts. Mais ni la tendresse dont nous sommes pénétrés pour eux, ni les justes considérations qu'ils peuvent mériter à d'autres égards, ne doivent point nous empêcher de vous avertir qu'ils ne sont rien moins que désintéressés dans la guerre qu'ils font au christianisme ; que quelques lumières qu'on leur suppose dans les sciences profanes, ils sont aveugles dans celles de la religion ; et que le préjugé de leur autorité, qui entraîne tant d'esprits foibles ou corrompus, mérite seul le reproche de séduction qu'ils ont l'injustice de faire à l'humble, mais sage docilité du fidèle.

Si la religion chrétienne ne condamnoit que les grands crimes, et ces vices odieux auxquels le monde lui-même attache une juste ignominie, sans doute que des hommes sociables, éclairés, jaloux de leur réputation, n'auroient point d'intérêt à la combattre. Mais vous savez, et les incrédules eux-mêmes n'ignorent pas que cette religion sainte porte bien plus loin la pureté de sa morale. Elle menace des supplices éternels, non-seulement l'homme cruel et sanguinaire qui immole son frère à sa vengeance ; non-seulement l'homme injuste et violent qui opprime le foible, qui dépouille la veuve et l'orphelin ; non-seulement le calomniateur qui ôte à son ennemi l'honneur, plus précieux que les richesses et la vie ; mais l'avare qui fait de son or l'objet de son idolâtrie ; mais l'orgueilleux qui n'est bienfaisant que par ostentation, qui ne cherche que sa propre gloire, et qui ne fait pas remonter vers Dieu par une humble reconnoissance les dons qu'il en a reçus ; non-seulement enfin celui qui fait le mal, mais encore celui qui ne fait pas le bien. Eût-il d'ailleurs toutes les vertus qu'on vante aujourd'hui avec tant d'affectation dans les héros du Paganisme, ces vertus n'étant point l'ouvrage de la foi qui opère par la charité, n'empêcheroient pas que son partage ne fût avec les infidèles, et qu'il ne devînt comme eux et plus qu'eux, l'objet de la colère de Dieu pendant toute l'éternité.

Dites-nous maintenant, si ceux que nous combattons ne trouvent pas leur condamnation dans quelques-unes de ces maximes ? Encore une fois, nous ne cherchons ni à les humilier, ni à les aigrir ; et quoique plusieurs dans leurs ouvrages aient porté des atteintes mortelles aux principes les plus sacrés de la justice et de l'honnêteté ; quoique quelques-uns aient poussé le délire jusqu'à attaquer la distinction essentielle du vice et de la vertu, en faisant dépendre l'un et l'autre des conventions humaines ; quoiqu'ils aient fait de l'intérêt personnel le juste et unique mobile de nos actions, et qu'ils aient renouvellé sans pudeur l'Epicurisme le plus grossier, nous voulons croire que leur cœur dément ces horribles paradoxes, et que leur vie est plus irréprochable que leurs écrits.

Mais faut-il donc borner aux crimes honteux, aux seuls désordres extérieurs tous les désordres de l'homme ; ou plutôt n'en est-il pas d'autres qui, pour être plus spirituels et plus cachés, n'en sont pas moins propres à l'égarer. " Ne " croyez pas, dit le grand évêque de " Meaux (Bossuet) que l'homme ne soit " emporté que par l'intempérance des " sens. L'intempérance de l'esprit n'est

" pas moins flatteuse. Comme l'autre, " elle se fait des plaisirs cachés et s'irrite " par la défense. Ce superbe croit s'élever " au-dessus de tout et au-dessus de lui-" même, quand il s'élève, ce lui semble, " au-dessus de la religion qu'il a si long-" temps révérée; il se met au rang des " gens désabusés; il insulte en son cœur " aux foibles esprits, qui ne font que " suivre les autres, sans rien trouver par " eux-mêmes; et devenu le seul objet de " ses complaisances, il se fait lui-même " son Dieu."

Oui: l'orgueil seul a fait plus d'incrédules célèbres, que toutes les autres passions ensemble. C'est l'orgueil qui allume en eux cette soif dévorante de la renommée; cette envie démesurée de passer pour des génies supérieurs, qui ont secoué le joug des préjugés et des terreurs populaires; ce désir fanatique de faire une révolution éclatante dans les esprits. Nous en citerons un seul exemple, parce qu'il a frayé la route à tous les autres, et qu'il a déjà rendu compte à Dieu de ses propres égaremens, et de tous ceux qu'il a causés. Qui n'a pas trouvé avec Bayle des difficultés dans la religion et dans les sciences? Mais pour n'avoir pu tout expliquer, auroit-il entrepris de tout détruire, s'il avoit moins fallu, que le bouleversement de toutes les idées reçues, que le débris de toutes les opinions humaines pour servir de trophées à sa vanité.

Montazet. arch. et comte de Lyon.

§ 67. *Que les incrédules n'entendent pas les vrais intérêts de leur gloire.*

Hommes de génie! Ecrivains fameux! c'est donc pour la gloire que vous travaillez, lorsque vous prostituez vos talens et vos veilles au triomphe de l'incrédulité. Mais, puisque vous nous forcez à abandonner le langage de l'Evangile pour parler avec vous celui de l'amour-propre, dites-nous du moins si cette gloire à laquelle vous aspirez, est bien entendue, et si vous avez mieux compris les intérêts de votre réputation, que ceux de votre salut? Hélas! avec les riches présens que vous aviez reçus de la nature, il vous étoit si facile de mériter tout à la fois notre reconnoissance et notre admiration. Sans les nuages que l'impiété a rassemblés autour de vous, et qui iront vous noircir jusqu'aux yeux de la postérité la plus reculée, vos noms eussent brillé d'un éclat immortel. Eh! comment n'avez-vous pas prévu qu'au lieu des hommages universels que vous auroit attirés le bon usage des dons de Dieu, la partie la plus nombreuse de l'univers détestera vos principes, maudira vos succès, flétrira votre mémoire et vous enlevera la plus belle récompense de vos écrits, en les bannissant de l'éducation publique? Voyez déjà les pères vertueux, les mères chrétiennes, les instituteurs vigilans, attentifs à les arracher des mains d'une jeunesse inconsidérée. Voyez les toujours fideles à vous dénoncer de générations en générations, comme les corrupteurs des mœurs, comme les fléaux de la religion et de la société. Voyez vos funestes paradoxes, invoqués et suivis par les princes injustes, les sujets rebelles, les enfans ingrats, les époux parjures. Contemplez dans l'avenir cette multitude de méchans et de pervers, dont vous serez les apôtres et les législateurs, et qui viendront puiser dans vos ouvrages l'oubli de tous les devoirs et l'apologie de tous les vices. Et si cette effrayante perspective des âges futurs n'est pas capable de vous désabuser, ajoutez-y l'expérience des siècles passés. La destinée qu'ont eue les anciens ennemis du christianisme, justifie assez nos tristes prédictions. L'opprobre dont ils sont couverts, annonce la honte que vous vous préparez à vous-mêmes, en marchant sur leurs traces.

Mais quoique les prédicateurs de l'irréligion ne travaillent que pour une fausse et malheureuse célébrité, en sont-ils plus désintéressés dans la cause qu'ils soutiennent? Non: ils ont, comme le peuple de leurs disciples, des passions à satisfaire, des craintes à dissiper, le cri de la conscience à étouffer. Ils ont en eux un principe d'illusion plus vif et plus agissant encore, l'amour de leur gloire. Et dès qu'il est démontré que ces hommes audacieux ont tant d'intérêt à vous tromper et à se séduire eux-mêmes, de quel poids peut être leur autorité? Que sert-il après cela de vanter leur pénétration, ou l'étendue de leurs connoissances? Quelque estimables que soient ces qualités par elles-mêmes, elles ne doivent servir qu'à vous les rendre plus suspectes. Ce ne sont entre leurs mains, que des armes dangereuses, qu'un moyen plus sûr de fasciner vos yeux, et de donner au mensonge les apparences de la vérité.

Le même. Ibid.

§ 68. *Que les incrédules manquent des lumières nécessaires pour juger de la religion.*

D'ailleurs, ces connoissances dont ils ne cessent de se prévaloir, sont-elles en effet aussi étendues qu'on les suppose ? ou plutôt ne voyons-nous pas se vérifier en eux la maxime du célèbre chancelier d'Angleterre, que peu de philosophie et de science dispose à l'incrédulité, tandis que beaucoup de profondeur ramène à la religion ? Car enfin quelle étude en ont-ils faits, et quelles preuves nous donnent-ils de leurs longues méditations et de leur profond savoir sur cette matière ? Nous voyons bien qu'ils ont recueilli avec soin, et qu'ils étalent avec malignité toutes les difficultés que présentent les livres saints relativement à l'histoire, à la chronologie, à la physique. Mais avoient-ils auparavant daigné jeter les yeux sur les savans ouvrages, que des auteurs chrétiens ont publiés pour les résoudre ? Et lorsque des écrivains plus récens ont mis en évidence les erreurs et les méprises des incrédules, leurs partisans ont-ils cédé à la force de la vérité ? Nous voyons bien qu'ils répètent, jusqu'à la satiété, les imputations calomnieuses des Celse, des Porphyre, et des Julien ; mais nous les donneroient-ils comme des découvertes de leur propre esprit ? Oseroient-ils seulement les renouveler, s'ils avoient lu les pères de l'église et les apologistes de la religion, qui les ont tant de fois mises en poudre ? Nous voyons bien qu'ils se servent de tous les artifices du raisonnement, pour ébranler la certitude de nos mystères ; mais ont-ils prouvé que Dieu fût obligé de donner aux hommes la démonstration de toutes les vérités, dont il leur fournit la connoissance ? Nous voyons bien qu'ils ont rassemblé avec complaisance et ostentation tous les maux qu'on a pu faire, sous le masque de la religion, dans des temps d'éblouissement et de fanatisme ; mais la connoissent-ils cette religion, lorsqu'ils veulent la rendre responsable des actions même qu'elle réprouve, et qu'elle punit par des supplices sans fin ? S'accordent-ils avec eux-mêmes, lorsque d'une part ils en calomnient la sainteté, et que de l'autre ils s'élèvent avec aigreur contre la sévérité de ses châtimens et l'austérité de ses préceptes ? ils prétendent donc que la religion chrétienne est fausse par cela seul qu'elle ne rend pas tous les hommes bons. Eh ! que ne concluent-ils aussi que les lois civiles sont vicieuses ou inutiles, parce qu'elles ne préviennent pas tous les crimes, et qu'elles ne donnent pas toutes les vertus ?

La révélation est l'unique fondement de notre foi, et la certitude de cette révélation est appuyée sur des faits que nous regardons comme autant et plus indubitables, qu'aucun de ceux dont l'histoire dépose. S'il y avoit donc une manière raisonnable d'attaquer la religion, c'étoit d'ébranler la certitude de ces faits, et de renverser les monumens authentiques qui les constatent. Mais que leur opposent les incrédules ? Souvent rien de plus que la témérité incroyable avec laquelle ils osent les nier ; quelquefois des raisons de douter qui les conduiroient à un Pyrrhonisme universel, s'ils osoient être conséquens ; quelquefois cette méthode si déraisonnable et si injuste de soumettre la certitude des faits aux règles de la vraisemblance, les usages anciens aux coutumes présentes, les desseins de Dieu à la raison des hommes ; quelquefois encore des histoires obscures, des anecdotes clandestines, qu'ils citent avec d'autant plus de confiance, qu'elles sont moins connues, et par conséquent moins exposées à la critique d'un lecteur judicieux ; le plus ordinairement de froides plaisanteries, des traits burlesques et licencieux, qu'ils se garderoient bien de hasarder, s'ils ne devoient être lus que par des esprits sages et des âmes honnêtes ; mais qu'ils prodiguent à pleines mains, parce qu'ils écrivent pour des hommes frivoles et corrompus qui aiment mieux un bon mot que la vérité, et qui désirent bien plus de s'amuser que de s'instruire.

Le même. Ibid.

§ 69. *Que les incrédules ne sont pas bienfaisans dans la morale qu'ils prêchent.*

Voilà ce que l'on trouve de plus imposant contre la religion dans les écrits des incrédules. Et voilà cependant ce qui les fait regarder par leurs admirateurs, comme les précepteurs et les amis du genre humain, comme la lumière de leur siècle. Disons-le avec plus de vérité : ils font acheter à l'un et à l'autre le peu de gloire qu'ils leur attirent par la distinction de leurs talens. A quoi tendent en effort leurs coupables efforts et cette conspiration odieuse, qu'ils semblent

avoir formée pour nous enlever le précieux don de la foi, sinon à relâcher et à briser tous les liens de la société, à renverser l'ordre public, et à faire disparoître ce qui reste encore parmi nous d'honnêteté et de décence ? ils voudroient rendre tous les hommes philosophes, c'est-à-dire, irréligieux. Eh ! que deviendront les mœurs, la bonne foi, la sûreté des états et des particuliers, si le monde entier étoit une fois persuadé, ou qu'il n'y a point de Dieu, ou que Dieu n'a point les yeux ouverts sur les actions des hommes; que tout périt avec le corps, et que le néant est le terme commun du vice et de la vertu ?

Que quelques hommes, sans les secours de la religion, aient paru tempérans, équitables, fidèles à certains devoirs de la société, et que l'orgueil ait réussi à imposer silence à leurs autres passions, il n'y a rien en cela qui soit incroyable, quoique les exemples en soient rares. Mais qu'on se flatte de contenir dans les mêmes bornes une multitude grossière et effrénée ; mais qu'après avoir rompu la barrière sacrée de la religion et de ses terreurs salutaires, on prétende, avec des idées abstraites de justice et d'honnêteté, arrêter la fougue de tant de passions, c'est méconnoître la nature de l'homme ; c'est exiger de lui qu'il fasse gratuitement le sacrifice de son bonheur, et réduire les plus parfaits à être les plus misérables. La vertu, dit un auteur, n'est que l'amour de nos vrais intérêts, et la recherche éclairée de notre bien-être. Mais s'il n'y a rien à espérer après la mort, quel sera le véritable intérêt de l'homme ? N'est-ce pas de s'attacher à tout ce qui pourra le rendre heureux durant cette courte vie ? Dès que la raison est déshéritée dans l'avenir, les sens deviennent nos seuls maîtres légitimes. N'exagérons point les richesses que la vertu tire de son propre fonds. La solde chétive qu'elle reçoit sur la terre, ne peut la payer de ses peines, de ses combats et de ses sacrifices. Si elle n'avoit rien de plus à espérer, en l'admirant, nous choisirions un crime utile, et l'intérêt présent et personnel forceroit toujours notre préférence. Que sert-il de croire un Dieu, si les plus vertueux n'ont rien à espérer de sa bonté, et si les plus méchans n'ont rien à craindre de sa justice ? C'est cette espérance et cette crainte qui arment la conscience. Détruisez leur objet dans l'avenir, vous étouffez la vertu ; vous ouvrez la porte à tous les vices; et notre devoir, s'il en reste quelqu'un, sera de nous aimer et de n'aimer que nous dans la vie présente.

O esprits forts de notre siècle ? Tel est donc l'affreux chaos dans lequel vous voulez nous replonger ? Tel sera donc le fruit de vos travaux et de vos funestes triomphes ? Vous aurez appris aux hommes à se livrer, sans honte et sans remords, à des voluptés qui avilissent la nature, à fouler aux pieds les principes de l'équité, toutes les fois qu'ils pourront se flatter d'échapper à la sévérité des lois. Vous aurez appris aux souverains à ne connoître d'autre règle de leur pouvoir, que leur volonté, et aux peuples à ne regarder l'autorité des rois, que comme une tyrannie. Vous aurez armé le fils contre le père, l'épouse contre l'époux, le serviteur contre le maître : en un mot, vous aurez enlevé au crime son frein et ses remords, à la vertu ses appuis et ses motifs, au cœur ses consolations et ses espérances. Ah ! si c'est-là ce que nous présagent les prétendues vérités qu'on veut faire prévaloir, pourquoi ne pas nous laisser dans nos erreurs ?

Une malheureuse expérience n'a déjà que trop justifié nos conjectures et nos alarmes. Si depuis la naissance du christianisme les mœurs publiques n'ont jamais été si corrompues ; s'il n'y a jamais eu tant de perfidie dans les sociétés, tant d'audace et de noirceur dans les intrigues de l'ambition, tant de prodigalité dans le luxe, tant d'infidélité dans le mariage, tant d'impudence et de raffinement dans la volupté ; si la perte de l'innocence entraîne presque toujours celle des principes; si l'on est parvenu à mépriser jusqu'aux bienséances et à l'honnêteté purement mondaines; si les plus grands scandales sont devenus le sujet le plus plaisant, comme le plus ordinaire des entretiens; si on a banni du langage jusqu'aux noms qui pouvoient en inspirer de l'horreur ; si des forfaits, autrefois inouïs, sont devenus communs parmi nous; si nous entendons dire tous les jours que des hommes foibles et atroces ont terminé, de leurs propres mains, une vie que leur lâcheté ne pouvoit plus supporter, n'en doutez pas, c'est dans les progrès de l'irréligion qu'il faut chercher la cause de tous ces malheurs; et puisqu'elle a fait tant de ravages dans un temps où elle est encore gênée et combattue, à quels maux ne

faudroit-il pas nous préparer, si jamais elle devenoit libre et dominante?

Et que les incrédules ne nous accusent point de les calomnier, sous le vain prétexte qu'ils déplorent, aussi amèrement que nous, des excès étrangers à leurs principes. Ils nous persuaderont sans peine qu'ils peuvent être embarrassés, ou rougir même de leurs succès, mais ils ne nous empêcheront jamais de voir qu'en détruisant la religion, ils ont brisé le frein le plus puissant des passions, anéanti le seul remède qui guérisse le cœur, renversé l'unique barrière qui contienne la multitude, et que tous les vices sont venus inonder la société à la suite de leurs systèmes. Eh! comment pourroient-ils ignorer eux-mêmes que tous les hommes ne trouvent point dans leur éducation, dans leur droiture naturelle, dans leurs études, même dans leur vanité, ces préservatifs du crime, que l'incrédulité nous donne comme le supplément de la morale Evangélique? Comment n'ont-ils pas vu qu'en réduisant tout l'appui des mœurs à de vaines spéculations, qui sont à peine entendues par quelques esprits supérieurs, ils ne laissoient à l'homme, pour devenir vertueux, d'autre ressource que son inconséquence? Comment ne se sont-ils pas appliqué à eux-mêmes ce qu'on a dit avec tant de raison des anciens idolâtres, que les païens pouvoient avoir une morale, mais que le paganisme n'en avoit aucune? Ils se justifieront encore moins d'avoir osé faire dans leurs écrits l'apologie du suicide: comme si ce n'étoit point assez d'avoir creusé sous nos pas l'abîme du néant, et qu'il fallût encore employer toutes les forces de leur génie pour nous y précipiter; comme si ce n'étoit point assez d'avoir élevé les méchans au-dessus des terreurs salutaires de l'éternité, et qu'il fallût encore leur ôter la crainte des lois, jusqu'à l'amour de la vie, pour les familiariser plus sûrement avec les plus grands crimes.

Jugez donc s'il est raisonnable de regarder, comme les bienfaiteurs du genre humain, des hommes qui veulent vous livrer de nouveau *à la puissance des ténèbres, à laquelle le Seigneur vous a arrachés par sa grâce, en vous faisant passer dans le royaume de son fils bien-aimé* (*Colos.* 1, 13). Jugez si des hommes qui sont ou assez méchans pour former un tel dessein, ou assez aveugles pour se le dissimuler, méritent de devenir vos guides. Ils osent traiter de foibles et de préjugé votre attachement au christianisme. Ah! s'il est un préjugé injuste et souverainement déplorable, c'est de préférer à tous les motifs de crédibilité sur lesquels la religion est appuyée, l'autorité de ces nouveaux maîtres; c'est de les placer au-dessus de tant de grands hommes qui, dans tous les temps, ont cru la religion avec simplicité et l'ont défendue avec gloire; c'est d'adopter sans examen les doutes qu'ils élèvent, les paradoxes qu'ils hasardent, et de croire, sur leur seule parole, ce que souvent ils ne croient pas eux-mêmes.

Le même. Ibid.

§ 70. *Que les incrédules ne sont pas persuadés de ce qu'ils veulent persuader aux autres.*

Car combien de raisons n'avons-nous pas de douter de leur sincérité? On les suppose fortement attachés à leurs principes, parce qu'ils en font le sujet éternel de leurs discours et de leurs écrits. Mais n'est-ce pas au contraire ce besoin continuel de les produire au-dehors, qui doit nous rendre leur persuasion et leur bonne foi plus suspectes? Ce sont des hommes qui n'ont pas eu encore assez de succès, dans l'affreuse entreprise de s'affranchir des terreurs de la conscience; qui travaillent à s'étourdir par le bruit qu'ils font; dont l'incrédulité chancelante cherche un nouvel appui dans les efforts qu'elle fait, pour se communiquer et se répandre; et qui par là sont bien plutôt des incrédules de désir, que des incrédules de raisonnement et de conviction. On les croit fermement persuadés de leur système irréligieux, parce que dans l'enivrement de leurs passions ils le débitent avec audace. Mais leur fermeté, qui paroît si inébranlable au milieu des plaisirs et de la prospérité, est-elle la même dans ces momens où le cœur plus calme, où la raison reprend ses droits, dans l'affliction surtout et dans les revers? Mais est-il sans exemple qu'après un dérangement de santé et de fortune, ou quelqu'autre catastrophe imprévue, ils soient venus chercher dans la religion des consolations que leur prétendue philosophie et leur fausse bravoure ne peuvent leur donner? Mais n'en a-t-on pas vu, à l'heure de la mort, pâlir, trembler, frémir, abjurer leurs erreurs, implorer les secours d'une religion qu'ils avoient méprisée, et se montrer quelquefois plus

timides, plus superstitieux, que l'ignorant et le simple ? On les croit tous pénétrés de la vérité et de la nécessité de leur enseignement, parce que rien n'arrête la fureur qu'ils ont de dogmatiser et de faire des prosélytes. Mais pourquoi donc les trouve-t-on si disposés à se démentir, dès qu'ils ont à craindre, ou la sévérité des lois, ou seulement la censure des pasteurs de l'église ? D'où vient cette facilité à multiplier les protestations et les sermens pour désavouer leurs productions ténébreuses, pour garantir leur christianisme ? Hommes foibles et inconséquens ! si vos déclarations ont quelque sincérité, il ne falloit donc pas attaquer cette religion à laquelle vous rendez hommage. Et si ce n'est que crainte et dissimulation de votre part, quelle idée nous donnez-vous de votre courage et de votre probité ? Cette contrariété de langage et de sentiment ; ce mélange de hardiesse et de lâcheté conviennent peu à des hommes qui aiment la vérité, qui croient la posséder, et qui sont animés d'un vif désir de la répandre.

Ce ne fut pas avec ces honteuses variations, que parurent dans le monde les premiers prédicateurs de l'évangile. Ils bravèrent hautement l'erreur ; ils attaquèrent l'idolâtrie jusques sur son trône ; ils souffrirent toutes sortes de tourmens et la mort même, pour étendre le royaume de Jésus-Christ. Et pourquoi cette différence de conduite entre les héros du christianisme et ceux de l'incrédulité ? C'est que les premiers étoient vivement persuadés des vérités qu'ils annonçoient, et que cette persuasion ne leur permettoit pas de taire les merveilles dont ils avoient été témoins. C'est qu'ils étoient embrasés du feu de la charité, jusqu'à donner leur vie pour le salut de leurs frères, et à s'immoler avec joie sur le sacrifice de leur foi. C'est qu'ils auroient regardé la moindre dissimulation comme un crime, et que la mort leur paroissoit un gain. C'est que les derniers au contraire ne sont jamais bien convaincus des fausses doctrines qu'ils s'efforcent d'établir. C'est qu'ils n'aiment en elles que leur propre gloire, et que si cet intérêt les porte quelquefois à en être les apôtres, un plus grand intérêt les empêchera toujours d'en être les martyrs.

Le même. Ibid.

§ 71. *Que les incrédules ne sont d'accord ni entre eux ni avec eux-mêmes.*

Ce n'est pas seulement leur langage qui varie au gré de leurs besoins, ce sont leurs opinions elles-mêmes qui, n'ayant point de base assurée, flottent, se démentent et se contredisent suivant l'inconstance et la hardiesse plus ou moins grande des esprits. On a peine à en croire les yeux, lorsqu'on voit dans leurs ouvrages jusqu'où ils ont porté cette anarchie, ce conflit de doctrine sur les points les plus essentiels. L'un met froidement en question, et laisse dans l'incertitude s'il y a un Dieu. L'autre le nie avec fureur, et reproche au Déiste pusillanime et inconséquent de n'oser braver ce préjugé populaire. Un troisième cependant prend la défense de l'être suprême, mais à condition que le repos et l'indolence seront son partage et sa félicité. Celui-ci nous déclare que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, il n'est plus possible de croire qu'il y ait une autre vie et un bonheur à venir ; qu'admettre une providence, c'est assujettir l'auteur de la nature à des attentions pénibles et continuelles, pour un dessein aussi petit que la conservation de l'univers. Celui-là soutient, au contraire, que l'idée d'un être créateur, gouverneur, rémunérateur, et vengeur doit être profondément gravée dans tous les esprits ; et que si le monde étoit gouverné par des athées, il vaudroit autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux, qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. Ici, on nous dit que la religion naturelle suffit à l'homme : et là, on nous assure qu'il n'existe pas de religion naturelle ; que toute religion est par son essence en contradiction avec la nature et avec elle-même. Là, on entreprend de prouver que les miracles sont impossibles : ici l'on décide qu'il faudroit renfermer ceux qui en nient la possibilité. Là, c'est un incrédule furieux, qui met sur le compte de la religion toutes les horreurs de la politique et du fanatisme des derniers siècles : ici, c'est un incrédule plus équitable, qui avoue que ces excès sont l'abus du christianisme et n'en sont pas l'esprit. Ils ne sont donc pas d'accord entre eux. Ils ne le sont pas davantage avec eux-mêmes.

Le même. Ibid.

§ 72. *Pourquoi l'incrédulité si foible par elle-même parvient à éblouir et à séduire.*

La preuve détaillée de cette vérité nous conduiroit trop loin. Il suffira de dire que les apologistes de la religion ont fait plusieurs volumes des seules contrariétés qui se trouvent dans les dernières productions des incrédules. Mais après une si complète démonstration qu'ils sont dans l'impuissance de rien mettre de lié et de suivi à la place de la révélation, comment se fait-il donc que des écrivains aussi inconséquens, aussi divisés, qui ne prouvent rien, qui n'édifient rien, qui se moquent les uns des autres, en imposent encore par leur exemple et leur autorité ? c'est que toute leur force et toute leur lumière sont dans la foiblesse et dans les ténèbres de ceux qu'il leur est donné d'éblouir et de séduire. Ils n'auroient pas un seul partisan, s'ils n'avoient pour eux les passions humaines, et si le christianisme étoit plus connu de ceux qui en font profession. Mais nous le disons avec douleur, qu'il en est peu qui l'aient approfondi, ou qui travaillent sérieusement à s'en instruire ! Les uns, tout occupés du soin de leur fortune, ne se dérobent au tumulte des affaires, que pour se livrer à la dissipation des plaisirs. D'autres abusant du loisir de l'opulence, contractent le goût des amusemens et des frivolités jusqu'à devenir incapables de tout ce qui est sérieux et solide. D'autres, enfin, plus sages en apparence, mais en effet aussi insensés, se consument en veilles pour apprendre ce qu'il y a de plus abstrait dans les sciences humaines, pour débrouiller le chaos des lois, des mœurs, des religions, des folies des anciens peuples, tandis qu'ils vivent comme étrangers au milieu du christianisme, dans lequel ils sont nés. Aucun d'eux ne connoît ni les livres saints, que l'esprit de Dieu a inspirés, ni les ouvrages des savans, qui en développent le sens profond et mystérieux, ni les écrits où les preuves de la religion sont rassemblées, et les sophismes des impies confondus avec autant de force que de lumière. A peine ont-ils conservé la science élémentaire des dogmes de la foi, qu'on avoit exigée d'eux, avant que de les admettre à la participation de nos mystères. Tous portent cependant au-dedans d'eux-mêmes des principes d'opposition et de révolte contre cette religion qu'ils ne professent que par la force de l'habitude. Tous écoutent et lisent avec une malheureuse avidité les discours et les écrits où elle est si indignement outragée et calomniée. Faut-il s'étonner après cela que la connoissant si imparfaitement, ils y tiennent par de si foibles liens ; et qu'étant sans défense contre tant de moyens de séduction, ils se laissent éblouir et entraîner par les railleries, la vaine érudition et le ton imposant des incrédules.

Ce qui seroit vraiment surprenant, c'est que de tels hommes revinssent jamais à la foi, qu'ils ont si follement abandonnée. Par quelles voies en effet les y ramener ? Seroit-ce en rendant leur premier éclat à des lumières que le déréglement des mœurs n'auroit fait qu'obscurcir dans leur esprit ? Mais, nous ne craignons point de le dire, c'est leur ignorance profonde sur les points dont il s'agit, qui a le plus contribué à les égarer. Seroit-ce en discutant avec eux les préjugés injustes qu'ils se sont formés contre la révélation, et en les accablant du poids de ses preuves ? Mais ce moyen suppose qu'ils auront fait au moins une trêve avec leurs penchans, et qu'ils seront parvenus à ce parfait désintéressement sans lequel la recherche de la vérité est peu sincère, et par conséquent inutile. Eh ! quels autres motifs que ceux de la religion à laquelle ils ont renoncé, pourroient les déterminer à un si grand sacrifice ? Et s'il ne faut l'attendre que de la maturité de l'âge et du refroidissement des passions, n'est-il pas certain que la vieillesse même, en glaçant leurs sens, ne purifiera ni leur imagination, ni leur mémoire, ni leur cœur ; qu'elle ne fera qu'ajouter de nouvelles attaches à celles qui avoient précédé ; et que, quand elle leur interdiroit tout ce que la loi défend, elle ne leur rendroit pas plus aimable ce que la loi commande ? Mais ce moyen suppose encore que les incrédules dont nous parlons, voudront et pourront un jour examiner ; et la longue habitude où ils sont d'écarter de leur esprit toutes les idées qui contrarient leurs dispositions, qui ne les frappent pas par les sens, qui demandent du recueillement et de l'application, les détournera toujours d'une discussion devenue pour eux trop pénible. Ils consentiroient plutôt à abandonner leurs préventions, sans nouvelles lumières et

sans motifs, qu'à s'y affermir par un examen incompatible avec leur engourdissement et leur paresse.

Le même, ibid.

§ 73. *Injustice des incrédules qui rejètent la religion parce qu'elle propose des mystères incompréhensibles.*

1. *Dieu peut nous révéler et nous commander de croire ce qui est au-dessus de notre foible raison.*

Les premiers objets que Jésus-Christ offre à notre foi, sont, à la vérité, des mystères profonds et incompréhensibles, qui blessent l'orgueil de l'homme et confondent sa sagesse. Mais, quoi! disputerons-nous à Dieu sa souveraine autorité sur la raison humaine; et ce grand Dieu sera-t-il déshonoré, parce que l'homme joindra le sacrifice de son esprit à celui de son cœur? Ne se peut-il pas que le Dieu de la raison nous révèle comme certain, et nous oblige de croire ce qu'elle ne sauroit comprendre! Et où seroient donc les titres de cette raison si orgueilleuse, pour prétendre tout soumettre à son examen et à sa discussion? Si elle n'est pas tout à fait pervertie par les passions, elle ne peut manquer de désavouer elle-même cette prétension injuste. Elle sait que de la grandeur du premier être naissent des rapports infinis, dont l'homme ne peut sonder la profondeur; qu'il y a de la folie à juger de son autorité, par notre dépendance; de sa sagesse par nos ténèbres. Elle nous dit qu'en Dieu tout est vrai, juste, saint, et que tout ce qu'il nous a révélé est d'autant plus digne de nos adorations, qu'il surpasse davantage nos lumières.

2. *L'ordre de la nature et celui de la raison sont remplis de mystères incompréhensibles.*

Que ceux qui refusent à la vérité souveraine, cette juste soumission, nous disent si la nature n'a rien de caché pour eux. Hélas! de quelque côté que nous tournions nos regards, nous apercevons des objets dont l'usage nous à été accordé, parce qu'il nous étoit nécessaire; mais dont l'intelligence nous a été refusée, parce qu'elle auroit servi à nourrir notre curiosité, plutôt qu'à exciter notre reconnoissance. Tout dans l'univers est plein de vérités, qui sont en même temps indubitables et incompréhensibles. La lumière si admirable dans ses mouvemens; l'air, ce fluide, si agissant et si terrible dans la plupart de ses phénomenes; le feu, si redoutable dans ses effets, et si caché dans son essence; les principes des élémens; la variété prodigieuse de leurs combinaisons; le lien qui unit en nous deux substances si différentes: et tant d'autres merveilles de la nature, doivent réprimer la présomptueuse confiance de l'esprit humain, et le convaincre pour jamais de sa foiblesse.

Les secrets de l'ordre moral ne sont pas moins impénétrables pour nous que ceux de l'ordre physique. Nous touchons notre objet, et nous ne pouvons lever le voile qui en dérobe la vue. Y a-t-il rien que la raison aperçoive plus clairement que l'existence d'un être nécessaire et infiniment parfait? Cependant si elle essaie d'envisager de près cette haute majesté, elle est éblouie et comme repoussée par sa gloire. Dieu est éternel: il ne peut finir, parce qu'il ne sauroit avoir commencé; mais quel moyen de sonder un abîme qui enferme tous les temps, et qui n'en connoît point les bornes? Dieu est souverainement libre, il est souverainement immuable: l'esprit humain n'a besoin d'aucuns efforts pour reconnoître en Dieu ces deux attributs; mais entreprend-il de les concilier? Il s'égare aussitôt dans ses propres pensées.

L'homme naît injuste et malheureux; et il n'est pas ainsi sorti des mains d'un Dieu qui est la bonté infinie et la sainteté par essence; il doit donc avoir tissu lui-même la trame de ses injustices et de ses malheurs; mais quand et comment est-il devenu coupable? C'est une question insoluble à la philosophie humaine. Dieu a tiré l'univers du néant, et il le gouverne avec une sagesse qui égale sa puissance. La raison le voit, le comprend; et cependant, lorsqu'il s'agit d'expliquer, pourquoi donc tant de méchans sont dans la prospérité, et tant d'innocens dans l'oppression, l'esprit humain livré à son orgueil se scandalise de ce spectacle; il ne nous en découvre point la cause.

3. *Les mystères de la foi sont au-dessus de la raison, mais ils ne lui sont pas contraires.*

Mais si, dans l'ordre de la nature et de la raison, il se rencontre des barrières,

que tous nos efforts ne sauroient franchir, faut-il s'étonner que dans un ordre encore plus élevé, qui est celui de la révélation, il se trouve des vérités au-dessus de notre foible intelligence? Et dès qu'il a plu à Dieu de nous les attester; dès qu'il a donné à son témoignage tous les caractères capables de soumettre les âmes droites et les esprits judicieux, sur quel fondement refuserions-nous de les croire? C'est, répond fièrement l'incrédule, parce que ces prétendues vérités sont absurdes et contradictoires. Mais leur contradiction et leur absurdité sont-elles aussi certaines, que la révélation? Sont-elles même possibles à constater, ou à apercevoir? Pour assurer qu'il y a de la contradiction dans nos mystères, il faudroit voir clairement l'incompatibilité des termes qui les constituent, avoir de ces termes des idées distinctes et complètes; pour en avoir des idées, il faudroit que l'esprit abaissât les objets jusqu'à son niveau, ou qu'il s'élevât jusqu'à la région où ils sont placés. Or, qui osera prétendre avoir sur chaque mystère des notions assez claires, assez parfaites, pour en connoître le fond et les rapports? Ceux qui jugent que les idées renfermées dans nos mystères, sont insociables et incompatibles, jugent donc de ce qu'ils ne voient pas, de ce qu'ils ne connoissent pas; ils abusent donc de leur raison, sous le vain prétexte d'en conserver l'usage. " Où en sont les impies, s'écrie ici " Bossuet (orais. fun. d'A. de Gonsague.) " Leur raison qu'ils prennent pour guide, " ne présente à leur esprit que des con- " jectures et des embarras. Les absur- " dités où ils tombent en niant la religion, " deviennent plus insoutenables que les " vérités dont la hauteur les étonne; et " pour ne vouloir pas croire des mystères " incompréhensibles, ils suivent, l'une " après l'autre, d'incompréhensibles er- " reurs. Qu'est-ce donc, après tout, " qu'est-ce que leur malheureuse incré- " dulité? sinon une erreur sans fin, une " témérité qui hasarde tout, un étour- " dissement volontaire, et en un mot, un " orgueil qui ne peut souffrir son remède, " c'est-à-dire, qui ne peut souffrir une " autorité légitime."

4. *Il étoit digne de la sagesse, de la bonté et de la justice de Dieu, de proposer à notre foi des mystères incompréhensibles.*

Ce n'est pas sans de solides motifs que Dieu propose à notre foi des vérités sublimes et incompréhensibles. La vie présente est pour nous une route rapide, et un lieu d'exil; il n'est donc pas étonnant que nous n'y jouissions pas encore du glorieux privilége de contempler, sans voile et sans nuage, la vérité dans le sein de la vérité même. Semblables au peuple d'Israël, que Dieu tira autrefois de la servitude d'Egypte, nous marchons dans le désert de ce monde, pour arriver à l'éternelle demeure qui nous a été promise. Le flambeau de la révélation est cette colonne miraculeuse, qui conduisoit les Hébreux; elle offre assez de lumière pour diriger nos pas, nous découvrir les piéges, nous garantir de la séduction et de l'erreur; mais elle ne nous éclaire encore qu'imparfaitement; elle est bien plutôt destinée à allumer nos désirs, qu'à les satisfaire. Elle nous fait soupirer après cet heureux séjour, où le soleil de justice se montrera à nous dans tout son éclat, et nous rendra éternellement heureux par ce spectacle.

Ce mélange de lumière et d'obscurité avoit une autre destination, qui ne le rendoit pas moins nécessaire. L'homme avoit voulu n'être redevable qu'à lui-même, de sa sagesse et de son bonheur. Il avoit mérité par cette double présomption d'être abandonné pour toujours à sa corruption et à sa folie. Cependant Dieu veut le ramener, mais par des moyens propres à humilier son esprit et son cœur. Comme sainteté inaltérable, il exige donc l'hommage de ses actions et de ses désirs; et comme vérité suprême, il lui commande une soumission prompte et entière à l'autorité de sa parole. C'est par cette double dépendance que l'homme tout entier rentre sous le domaine de Dieu. C'est par elle que notre esprit, délivré de ses erreurs, parvient à la claire contemplation de la vérité, et que notre volonté guérie de ses blessures, est retablie dans la justice.

5. *La soumission que Dieu exige de nous, en nous proposant des mystères à croire, est non-seulement juste, mais salutaire.*

La foi ne réprime pas seulement l'orgueil de l'esprit humain, elle en prévient aussi les égaremens. Elle règle, elle étend, elle épure ses lumières; elle l'arrache au choc d'une multitude d'opinions fausses et contraires qui l'agitent;

elle lui montre avec assurance la route qu'il doit tenir ; elle le conduit au port en lui épargnant même la crainte du naufrage. Ici nous ne pouvons trop admirer la voie que Dieu a choisie pour la réparation de l'homme. Ce n'est pas en lui rendant cette sublime intelligence, et cette haute sagesse qu'il a perdues par le péché, que le verbe fait chair veut l'éclairer ; il ne fait que changer son aveuglement naturel, en un aveuglement volontaire ; il met sur ses yeux déjà fermés un remede qui paroit un obstacle à leur guérison. Au lieu de se montrer à nous dans la majesté du créateur, il se cache sous les humiliations d'une chair semblable à la nôtre ; il ne nous fait voir que la foiblesse d'un enfant, que la honte et l'opprobre de la croix ; il place cette boue sur nos yeux ; il nous oblige de la porter sans rougir, et il nous promet que, si nous allons nous laver dans l'eau teinte du sang de *l'Envoyé*, elle sera pour nous un principe de lumière. En effet la récompense d'une telle foi, est de découvrir des trésors de sagesse, de force et de sainteté, dans des mystères qui paroissent n'être qu'un scandale et qu'une folie ; de trouver un gain infini dans le sacrifice de la raison, et de comprendre que, si nous avions refusé de croire et d'obéir, nous serions demeurés éternellement dans les ténèbres.

6. *C'est par l'usage même de la raison, que l'homme est conduit à la foi des plus hauts mystères.*

Ne concluez cependant pas de là, que la foi anéantis e la raison, ou en interdise l'usage. Ce seroit calomnier la religion ou la méconnoître, que de le supposer. Loin de craindre le grand jour, elle expose avec confiance à tous les regards ses titres, ses preuves, son enseignement. Elle invite tout le monde à puiser dans cette source sacrée, et à y découvrir les caractères augustes de la révélation. Dieu s'est-il manifesté au monde, et lui a-t-il fait entendre ses oracles ? Voilà l'objet qu'elle a soumis à notre examen, et sur lequel elle n'a que trop souvent à se plaindre de notre indifférence. Mais la preuve de cette révélation, une fois acquise, toute recherche ultérieure devient superflue ; toute discussion inquiète ou curieuse, des objets révélés, nous est interdite par la raison elle-même, parce qu'elle connoît ses bornes, et qu'elle a Dieu même pour garant de ce qu'elle ne peut comprendre.

C'est donc en usant bien de la raison, que le chrétien cesse de la consulter et de la prendre pour juge. Il ne voit pas ce qu'il croit, mais il voit clairement qu'il le faut croire. Ainsi la droite raison conduit l'homme à la révélation, dont elle lui découvre la nécessité et la certitude. Elle le prend, pour ainsi dire, par la main, et l'introduit dans le sanctuaire ; elle lui parle jusque-là ; mais après l'avoir confié à la religion, elle se tient dans l'admiration et le silence. Ecoutez, lui dit-elle, un maître qui m'est supérieur, et n'écoutez que lui. C'est par mon ordre, que vous me quittez, et c'est ma lumière qui vous conduit à un autre. Il est juste que je sache, si c'est Dieu qui vous révèle ses volontés et ses mystères, parce que je ne dois croire que lui, et ne me fier qu'à sa vérité ; mais quand je suis certaine que c'est lui qui parle, je n'ai plus qu'à l'écouter et à me taire. Les vérités que je connois, et celles qui passent ma portée, viennent de la même source. C'est par une plénitude infinie, compatible avec une unité ineffable, que Dieu réunit dans ses attributs, dans ses jugemens, dans ses desseins, des choses que notre foible raison ne sauroit allier par l'intelligence, mais que la foi ne divise point, parce qu'en un certain sens elle est infinie par sa soumission et sa docilité, comme Dieu est infini par la majesté de son être.

Le même, ibid.

§ 74. *Malheur déplorable de l'homme qui tombe dans l'incrédulité.*

C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? Quelle ignorance est la leur ! et qu'il seroit aisé de les confondre, si, foibles et présomptueux, ils ne craignoient d'être instruits ! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues, les ont méprisées ? Ils n'ont rien vu : ils n'entendent rien : ils n'ont pas même de quoi établir le néant, auquel ils espèrent après cette vie ; et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu : quelle idole ! Que s'il ne dé-

daigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix : qui leur dira, ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'apaise ? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier être, soit indifférent, et que toutes les religions qu'on voit sur la terre, lui soient également bonnes ? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puisse plus connoître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs ? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi ? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même ? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions, à des lumières plus pures ? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugemens humains ; et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice, dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle ? Que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable ; divine, et par conséquent infinie : qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel ? Où en sont donc les impies, et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace ? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et mettront-ils leur repos dans une fureur, qui ne trouve presque point de place dans les esprits ? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom ? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent en niant la religion, deviennent plus insupportables que les vérités dont la hauteur les étonne ; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent, l'une après l'autre, d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc après tout, Messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et en un mot un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire, qui ne peut souffrir une autorité légitime ? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens. L'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion, qu'il a si long-temps révérée : il se met au rang des gens désabusés, il insulte en son cœur aux foibles esprits, qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes ; et devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu. C'est dans cet abîme profond que la Princesse Palatine alloit se perdre. Il est vrai qu'elle désiroit avec ardeur de connoître la vérité. Mais où est la vérité sans la foi, qui lui paroissoit impossible, à moins que Dieu l'établît en elle par un miracle ? Que lui servoit d'avoir conservé la connoissance de la Divinité ? Les esprits même les plus déréglés n'en rejètent pas l'idée, pour n'avoir point à se reprocher un aveuglement trop visible. Un Dieu qu'on fait à sa mode, aussi patient, aussi insensible que nos passions le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on se donne de penser tout ce qu'on veut, fait qu'on croit respirer un air nouveau. On s'imagine jouir de soi-même et de ses désirs ; et dans le droit qu'on pense acquérir de ne se rien refuser, on croit tenir tous les biens, et on les goûte par avance.

Bossuet, or. fun. de la Princesse Palatine.

§ 75. *De quelles douceurs et de quelles consolations n'est pas privé l'homme sans religion.*

De combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la religion manque ? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? quelle voix peut parler au fond de son âme ? quel prix peut-il attendre de sa vertu ? comment doit-il envisager la mort ?

Une dernière ressource à employer contre l'incrédule, c'est de le toucher, c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, et de lui rendre la religion si aimable qu'il ne puisse lui résister.

Quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai chrétien ! y a-t-il quelque âme à l'épreuve de celui-là ? quel tableau pour son cœur, quand ses amis, ses enfans, sa femme concourront tous à l'instruire en l'édifiant : quand, sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur,

dans le charme qu'on trouve à lui plaire : quand il verra briller l'image du ciel dans sa maison : quand une fois le jour, il sera forcé de se dire : Non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain règne ici !

Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'élève, elle a sa racine dans le même instinct ; que ferai-je pour la détruire ? De la considération de l'ordre, je tire la beauté de la vertu, mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, et lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien ? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire, et si je suis surpris en faute, on punira comme à Sparte, non le délit, mais la maladresse. Enfin que le caractère de l'amour du beau soit empreint par la nature, au fond de mon âme, j'aurai ma règle aussi long-temps qu'il ne sera point défiguré ; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres sensibles de modèle auquel on puisse la comparer ? ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, et que la conscience s'altère et se modifie insensiblement dans chaque siècle, dans chaque peuple, dans chaque individu, selon l'inconstance et la variété des préjugés ? Adorons l'être éternel, d'un souffle nous détruirons ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence et fuient comme une ombre devant l'immuable vérité.

L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est une fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes ; je le crois comme eux, et c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

J. J. Rousseau.

§ 76. *Etrange paradoxe de Bayle.*

M. Bayle a prétendu prouver qu'il valoit mieux être athée qu'idolâtre ; c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il est moins dangereux de n'avoir point du tout de religion que d'en avoir une mauvaise, " j'aimerois mieux, dit-il, que l'on dît de " moi que je n'existe pas, que si l'on " disoit que je suis un méchant homme." Ce n'est qu'un sophisme fondé sur ce qu'il n'est d'aucune utilité au genre humain que l'on croie qu'un certain homme existe, au lieu qu'il est très-utile qu'on croie que Dieu est. De l'idée qu'il n'est pas, suit l'idée de notre indépendance ; ou si nous ne pouvons pas avoir cette idée, celle de notre révolte. Dire que la religion n'est pas un motif réprimant parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire que les lois civiles ne sont pas un motif réprimant non plus. C'est mal raisonner contre la religion de rassembler dans un grand ouvrage une longue énumération des maux qu'elle a produits, si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a faits.... Quand il seroit inutile que les sujets eussent une religion, il ne le seroit pas que les princes en eussent, et qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que ceux qui ne craignent pas les lois humaines puissent avoir.

Un prince qui aime la religion et qui la craint, est un lion qui cède à la main qui le flatte ou à la voix qui l'apaise : celui qui craint la religion et qui la hait est comme les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur ceux qui passent : celui qui n'a pas du tout de religion, est cet animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire et qu'il dévore.

La question n'est pas de savoir s'il vaudroit mieux qu'un certain homme ou qu'un certain peuple n'eût point de religion que d'abuser de celle qu'il a ; mais de savoir quel est le moindre mal que l'on abuse quelquefois de la religion,

ou qu'il n'y en ait pas du tout parmi les hommes.

Montesquieu. Esprit des lois.

§ 77. *Autre réponse.*

Les athées sont pour la plupart des savans hardis et égarés qui raisonnent mal, et qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal, et d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses, et de la nécessité.

Il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, &c. et que le blé ne vient point de pourriture.

Des géomètres non philosophes ont rejeté les causes finales, mais les vrais philosophes les admettent : et comme l'a dit un auteur connu, un catéchiste annonce Dieu aux enfans, et Newton le démontre aux sages.

En quoi une société d'athées paroît-elle impossible ? c'est qu'on juge que des hommes qui n'auroient pas de frein ne pourroient jamais vivre ensemble ; que les lois ne peuvent rien contre les crimes secrets, qu'il faut un Dieu vengeur qui punisse dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échappés à la justice humaine.

Bayle examine si l'idolâtrie est plus dangereuse que l'athéisme, si c'est un crime plus grand de ne point croire à la divinité, que d'avoir d'elle des opinions indignes ; il est en cela de l'opinion de Plutarque. Il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion qu'une mauvaise opinion ; mais n'en déplaise à Plutarque, il est évident qu'il valoit infiniment mieux pour les Grecs de craindre Cérès, Neptune, Jupiter, que de ne rien craindre du tout ; il est clair que la sainteté des sermens est nécessaire ; et qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux serment avec impunité. Il est indubitable que dans une ville policée, il est infiniment plus utile d'avoir une religion (même mauvaise,) que de n'en avoir point du tout.

L'Athéisme est un monstre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent ; il l'est aussi dans les gens de cabinet quoique leur vie soit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place. S'il n'est pas aussi funeste que le fanatisme, il est presque toujours fatal à la vertu.

N'attendre de Dieu ni châtiment ni récompense, c'est être véritablement athée. A quoi serviroit l'idée d'un Dieu qui n'auroit sur nous aucun pouvoir ? C'est comme si l'on disoit, il y a un roi de la Chine qui est très-puissant : je réponds, grand bien lui fasse ! qu'il reste dans son manoir, et moi dans le mien ; je ne me soucie pas plus de lui qu'il ne se soucie de moi ; il n'a point de juridiction sur ma personne. Alors je suis mon Dieu à moi-même ; je sacrifie le monde entier à mes fantaisies, si j'en trouve l'occasion ; je suis sans loi ; je ne regarde que moi : si les autres êtres sont moutons, je me fais loup ; s'ils sont poules, je me fais renard.

Je suppose, ce qu'à Dieu ne plaise ! que toute une grande nation soit athée par principes ; je conviens qu'il pourra se trouver plusieurs citoyens qui, nés tranquilles et doux, assez riches pour n'avoir pas besoin d'être injustes, gouvernés par l'honneur, et par conséquent attentifs à leur conduite, pourront vivre ensemble en société ; ils cultiveront les beaux arts par qui les mœurs s'adoucissent ; ils pourront vivre dans la paix, dans l'innocente gaîté des honnêtes gens : mais l'athée pauvre et violent, sûr de l'impunité, sera un sot s'il ne vous assassine pas pour voler votre argent. Dès lors tous les liens de la société sont rompus, tous les crimes secrets inondent la terre, comme les sauterelles, à peine d'abord aperçues, viennent ravager les campagnes : le bas peuple ne sera plus qu'une horde de brigands.

Qui retiendra les grands et les rois dans leurs vengeances, dans leur ambition à laquelle ils veulent tout immoler ? un roi athée seroit le plus dangereux des hommes.

La croyance d'un Dieu rémunérateur des bonnes actions, punisseur des méchantes, pardonneur des fautes légères, est donc la croyance la plus utile au genre humain ; c'est le seul frein des hommes puissans qui commettent insolemment les crimes publics ; c'est le seul frein des hommes qui commettent adroitement les crimes secrets.

Je ne voudrois pas avoir à faire à un prince athée qui trouveroit son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serois pilé. Je ne voudrois

pas si j'étais Souverain, avoir à faire à des courtisans athées, dont l'intérêt seroit de m'empoisonner ; il me faudroit prendre au hasard du contre-poison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les princes et pour les peuples, que l'idée d'un être suprême, créateur, gouverneur, rémunérateur et vengeur, soit profondément gravée dans les esprits.

Voltaire.

§ 78. *Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme, à l'égard de la vérité, du bonheur, et de plusieurs autres choses.*

1. Rien n'est plus étrange dans la nature de l'homme que les contrariétés qu'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connoître la vérité ; il la désire ardemment, il la cherche ; et cependant quand il tâche de la saisir, il s'éblouit et se confond de telle sorte, qu'il donne sujet de lui en disputer la possession. C'est ce qui a fait naître les deux sectes de pyrrhoniens et de dogmatistes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute connoissance de la vérité, et les autres tâchent de la lui assurer ; mais chacun avec des raisons si peu vraisemblables, qu'elles augmentent la confusion et l'embarras de l'homme, lorsqu'il n'a point d'autre lumière que celle qu'il trouve dans sa nature.

Les principales raisons des pyrrhoniens sont, que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foi et la révélation, sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous. Or ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité ; puisque n'y ayant point de certitude hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu bon, ou par un démon méchant, s'il a été de tout temps, ou s'il s'est fait par hasard, il est en doute si ces principes nous sont donnés, ou véritables, ou faux, ou incertains selon notre origine. De plus, que personne n'a d'assurance hors la foi, s'il veille, ou s'il dort ; vu que durant le sommeil on ne croit pas moins fermement veiller, qu'en veillant effectivement. On croit voir les espaces, les figures, les mouvemens ; on sent couler le temps, on le mesure ; et enfin on agit de même qu'éveillé. De sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil par notre propre aveu, où, quoi qu'il nous en paroisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentimens étant alors des illusions ; qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller, n'est pas un sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir, comme on rêve souvent qu'on rêve, en entassant songes sur songes ?

Je laisse les discours que font les pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays, et les autres choses semblables, qui entraînent la plus grande partie des hommes qui ne dogmatisent que sur ces vains fondemens.

L'unique fort des dogmatistes, c'est qu'en parlant de bonne foi et sincèrement, on ne peut douter des principes naturels. Nous connoissons, disent-ils, la vérité, non-seulement par raisonnement, mais aussi par sentiment, et par une intelligence vive et lumineuse ; et c'est de cette dernière sorte que nous connoissons les premiers principes. C'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part, essaie de les combattre. Les pyrrhoniens qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison. Cette impuissance ne conclut autre chose que la foiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connoissances, comme ils le prétendent : car la connoissance des premiers principes, comme, par exemple, qu'il y a espace, temps, mouvement, nombre, matière, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnemens nous donnent. Et c'est sur ces connoissances d'intelligence et de sentiment qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle fonde tout son discours. Je sens qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis ; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés, dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent ; les propositions se concluent ; le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment et à l'intelligence des preuves de ces premiers principes pour y consentir, qu'il seroit ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre. Cette impuissance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui voudroit juger de tout ; mais non pas à combattre notre incerti-

tude, comme s'il n'y avoit que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment. Mais la nature nous a refusé ce bien, et elle ne nous a donné que très-peu de connoissances de cette sorte : toutes les autres ne peuvent être acquises que par le raisonnement.

Voilà donc la guerre ouverte entre les hommes. Il faut que chacun prenne parti, et se range nécessairement, ou au dogmatisme, ou au pyrrhonisme ; car qui penseroit demeurer neutre seroit pyrrhonien par excellence : cette neutralité est l'essence du pyrrhonisme ; qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux. Que fera donc l'homme en cet état ? Doutera-t-il de tout ? Doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle ? Doutera-t-il s'il doute ? Doutera-t-il s'il est ? On n'en sauroit venir là : et je mets en fait, qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif et parfait. La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point. Dira-t-il au contraire, qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, n'en peut montrer aucun titre, et est forcé de lâcher prise ?

Qui démêlera cet embrouillement ? La nature confond les pyrrhoniens, et la raison confond les dogmatistes. Que deviendrez-vous donc, ô homme, qui cherchez votre véritable condition par votre raison naturelle ? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune.

Voilà ce qu'est l'homme à l'égard de la vérité. Considérons-le maintenant à l'égard de la félicité qu'il recherche avec tant d'ardeur en toutes ses actions. Car tous les hommes désirent d'être heureux : cela est sans exception. Quelques différens moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre, et que l'autre n'y va pas, c'est ce même désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent et qui se pendent.

Et cependant depuis un si grand nombre d'années, jamais personne sans la foi n'est arrivé à ce point, où tous tendent continuellement. Tous se plaignent, princes, sujets ; nobles, roturiers ; vieillards, jeunes ; forts, foibles ; savans, ignorans ; sains, malades ; de tout pays, de tout temps, de tous âges et de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continuelle et si uniforme devroit bien nous convaincre de l'impuissance où nous sommes, d'arriver au bien par nos efforts : mais l'exemple ne nous instruit point. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence ; et c'est là que nous attendons que notre espérance ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre. Ainsi le présent ne nous satisfaisant jamais, l'espérance nous séduit, et de malheur en malheur nous mène jusqu'à la mort qui en est le comble éternel.

C'est une chose étrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir la place de la fin et du bonheur de l'homme, astres, élémens, plantes, animaux, insectes, maladies, guerres, vices, crimes, &c. L'homme étant déchu de son état naturel, il n'y a rien à quoi il n'ait été capable de se porter. Depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout également peut lui paroître tel, jusqu'à sa destruction propre, toute contraire qu'elle est à la raison et à la nature tout ensemble.

Les uns ont cherché la félicité dans l'autorité, les autres dans les curiosités et dans les sciences, les autres dans les voluptés. Ces trois concupiscences ont fait trois sectes ; et ceux qu'on appelle philosophes n'ont fait effectivement que suivre une des trois. Ceux qui en ont le plus approché ont considéré, qu'il est nécessaire que le bien universel que tous les hommes désirent, et où tous doivent avoir part, ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, et qui étant partagées, affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devoit être tel que tous pussent le posséder à la fois sans diminution et sans envie, et que personne ne le pût perdre contre son gré. Ils l'ont compris ; mais ils ne l'ont pu trouver : et au lieu d'un bien solide et effectif, ils n'ont embrassé que l'image creuse d'une vertu fantastique.

Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur dans nous. Nos passions nous poussent au-dehors,

quand même les objets ne s'offriroient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes, et nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. Ainsi les philosophes ont beau dire : Rentrez en vous-mêmes, vous y trouverez votre bien : on ne les croit pas ; et ceux qui les croient sont les plus vides et les plus sots. Car qu'y a-t-il de plus ridicule et de plus vain que ce que proposent les Stoïciens, et de plus faux que tous leurs raisonnemens ?

Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, et que puisque le désir de la gloire fait bien faire quelque chose à ceux qu'il possède, les autres le pourront bien aussi. Ce sont des mouvemens fiévreux que la santé ne peut imiter.

2. La guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes. Les uns ont voulu renoncer aux passions, et devenir dieux ; les autres ont voulu renoncer à la raison, et devenir bêtes. Mais ils ne l'ont pas pu, ni les uns, ni les autres ; et la raison demeure toujours, qui accuse la bassesse et l'injustice des passions, et trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent ; et les passions sont toujours vivantes dans ceux mêmes qui veulent y renoncer.

Voilà ce que peut l'homme par lui-même et par ses propres efforts, à l'égard du vrai et du bien. Nous avons une impuissance à prouver, invincible à tout le dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le pyrrhonisme. Nous souhaitons la vérité, et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, et ne trouvons que misère. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et nous sommes incapables, et de certitude, et de bonheur. Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir, que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés.

3. Si l'homme n'est fait pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu ? Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu ?

4. L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, et sent en lui des restes d'un état heureux, dont il est déchu, et qu'il ne peut retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables.

C'est la source des combats des philosophes, dont les uns ont pris à tâche d'élever l'homme en découvrant ses grandeurs, et les autres de l'abaisser en représentant ses misères. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que chaque parti se sert des raisons de l'autre pour établir son opinion. Car la misère de l'homme se conclut de sa grandeur, et sa grandeur se conclut de sa misère. Ainsi les uns ont d'autant mieux conclu la misère, qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur ; et les autres ont conclu la grandeur avec d'autant plus de force, qu'ils l'ont tirée de la misère même. Tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur, n'a servi que d'un argument aux autres pour conclure la misère ; puisque c'est être d'autant plus misérable, qu'on est tombé de plus haut, et les autres au contraire. Ils se sont élevés les uns sur les autres par un cercle sans fin, étant certain qu'à mesure que les hommes ont plus de lumière, ils découvrent de plus en plus en l'homme de la misère et de la grandeur. En un mot, l'homme connoît qu'il est misérable. Il est donc misérable, puisqu'il le connoit ; mais il est bien grand, puisqu'il connoît qu'il est misérable.

Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction ? Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitude, gloire et rebut de l'univers. S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante, et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

Pascal, pensées, chap. 21.

§ 79. *Connoissance générale de l'homme.*

1. La première chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent. Qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté. Qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers. Que la terre lui paroisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour n'est lui-même qu'un point

très-délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions ; nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est, au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. Et que de ce que lui paroîtra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire, ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, et soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce que l'homme dans l'infini ? Qui le peut comprendre ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes. Que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver, soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre, non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il y voie une infinité de mondes dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible ; dans cette terre des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte, s'effraiera sans doute, de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles ; et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes ; et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que son corps dans l'étendue de la nature ; et tout ce qu'elle peut faire est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connoître, ni le principe, ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches ? L'auteur de ces merveilles les comprend, nul autre ne le peut faire.

Cet état, qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit, trop de lumière nous éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonances déplaisent. Nous ne sentons, ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit ; trop et trop peu de nourriture troublent ses actions ; trop et trop peu d'instruction l'abétissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient pas ; et nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui resserre nos connoissances en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout, et d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains et flottans entre l'ignorance et la connoissance; et si nous pensons aller plus avant, notre objet branle et échappe nos prises; il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle: rien ne le peut arrêter. C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir d'approfondir tout, et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

Le même, ibid. Chap. 22.

§ 80. *Grandeur de l'Homme.*

1. Je puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds; et je le concevrois même sans tête, si l'expérience ne m'apprenoit que c'est par là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans quoi on ne le peut concevoir.

2. Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous? Est-ce la main? Est-ce le bras? Est-ce la chair? Est-ce le sang? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel.

3. L'homme est si grand, que sa grandeur paroît même en ce qu'il se connoît misérable. Un arbre ne se connoît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable, que de se connoître misérable; mais aussi c'est être grand, que de connoître qu'on est misérable. Ainsi toutes ses misères prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé.

4. Qui se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé? Trouvoit-on Paul Emile malheureux de n'être plus consul? Au contraire, tout le monde trouvoit qu'il étoit heureux de l'avoir été; parce que sa condition n'étoit pas de l'être toujours. Mais on trouvoit Persée si malheureux de n'être plus roi, parce que sa condition étoit de l'être toujours, qu'on trouvoit étrange qu'il pût supporter la vie. Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche? Et qui ne se trouve malheurex de n'avoir qu'un œil? On ne s'est peut-être jamais avisé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux; mais on est inconsolable de n'en avoir qu'un.

5. Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une âme; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

Si d'un côté cette fausse gloire, que les hommes cherchent, est une grande marque de leur misère et de leur bassesse; c'en est une aussi de leur excellence. Car quelques possessions qu'il ait sur la terre, de quelque santé et commodité essentielle qu'il jouisse, il n'est pas satisfait, s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quelque avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux, s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde: rien ne peut le détourner de ce désir; et c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme. Jusque-là que ceux qui méprisent le plus les hommes, et qui les égalent aux bêtes, en veulent encore être admirés, et se contredisent eux-mêmes par leur propre sentiment; leur nature, qui est plus forte que toute leur raison, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raison ne les convainc de sa bassesse.

6. L'homme n'est qu'un roseau le plus foible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraseroit, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser: voilà le principe de la morale.

7. Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'une et l'autre. Mais il est très-avantageux de lui représenter l'une et l'autre.

8. Que l'homme donc s'estime son prix. Qu'il s'aime; car il a en lui une nature capable de bien: mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise, parce que cette ca-

pacité est vide; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se haïsse; qu'il s'aime: il a en lui la capacité de connoître la vérité, et d'être heureux; mais il n'a point de vérité, ou constante, ou satisfaisante. Je voudrois donc porter l'homme à désirer d'en trouver, à être prêt et dégagé des passions pour la suivre où il la trouvera; et sachant combien sa connoissance s'est obscurcie par les passions, je voudrois qu'il haït en lui la concupiscence qui la détermine d'elle-même; afin qu'elle ne l'aveuglât point en faisant son choix, et qu'elle ne l'arrêtât point quand il aura choisi.

Le même, ibid. Chap. 23.

§ 81. *Vanité de l'Homme.*

1. Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre etre: nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire; et nous nous efforçons pour cela de paroître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver cet être imaginaire, et négligeons le véritable. Et si nous avons, ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination: nous les détacherions plutôt de nous pour les y joindre; et nous serions volontiers poltrons, pour acquérir la réputation d'être vaillans. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, et de renoncer souvent à l'un pour l'autre! Car qui ne mourroit pour conserver son honneur, celui-là seroit infâme.

2. La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

3. L'orgueil contrepèse toutes nos misères. Car, ou il les cache, ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connoître.

4. L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères et de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

5. La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante, et veut avoir ses admirateurs; et les philosophes mêmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; et ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu; et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie; et peut-être que ceux qui le liront, l'auront aussi.

6. Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent et qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

7. Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus; et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent, nous amuse et nous contente.

8. La chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier. Le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs. C'est un excellent couvreur, dit-on; et en parlant des soldats, ils sont bien fous, dit-on. Et les autres au contraire; il n'y a rien de grand que la guerre, le reste des hommes sont des coquins. A force d'ouir louer en l'enfance ces métiers, et mépriser tous les autres, on choisit; car naturellement on aime la vertu, et l'on hait l'imprudence. Ces mots nous émeuvent: on ne pèche que dans l'application; et la force de la coutume est si grande, que des pays entiers sont tous de maçons, d'autres tous de soldats. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est donc la coutume qui fait cela, et qui entraîne la nature. Mais quelquefois aussi la nature la surmonte, et retient l'homme dans son instinct, malgré toute la coutume, bonne ou mauvaise.

9. La curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. On ne voyageroit pas sur la mer pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance de s'en entretenir jamais avec personne.

10. On ne se soucie pas d'être estimé dans les villes où l'on ne fait que passer; mais quand on y doit demeurer un peu de temps, on s'en soucie. Combien de temps faut-il? Un temps proportionné à notre durée vaine et chétive.

11. Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

12. Nous ne nous tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, et comme pour le hâter; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt. Si imprudens, que nous errons dans les temps qui ne sont

pas à nous, et ne pensons point au seul qui nous appartient; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir pour l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine sa pensée. Il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre des lumières pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but; le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais; mais nous espérons de vivre; et nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspirons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

13. Notre imagination nous grossit si fort le temps présent à force d'y faire des réflexions continuelles, et amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité; et tout cela a ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne nous en peut défendre.

14. Cromwel alloit ravager toute la chrétienté: la famille royale étoit perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. Rome même alloit trembler sous lui; mais ce petit gravier, qui n'étoit rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée, et le roi rétabli.

Le même, ibid. Chap. 24.

§ 82. *Foiblesse de l'Homme.*

1. Ce qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa foiblesse. On agit sérieusement, et chacun suit sa condition, non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre, puisque la mode en est; mais comme si chacun savoit certainement où est la raison et la justice. On se trouve déçu à toute heure; et par une plaisante humilité on croit que c'est sa faute, et non pas celle de l'art qu'on se vante toujours d'avoir. Il est bon qu'il y ait beaucoup de ces gens-là au monde; afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette foiblesse naturelle et inévitable, et qu'il est au contraire dans la sagesse naturelle.

2. La foiblesse de la raison de l'homme paroît bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas, qu'en ceux qui la connoissent.

3. Si on est trop jeune, on ne juge pas bien. Si on est trop vieux, de même. Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, et l'on ne peut trouver la vérité.

Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu. Si trop long-temps après, on n'y entre plus.

Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux. Les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera?

4. Cette maîtresse d'erreur, que l'on appelle fantaisie et opinion, est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours; car elle seroit règle infaillible de vérité, si elle l'étoit infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai et le faux.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux et ses malheureux; ses sains, ses malades; ses riches, ses pauvres; ses fous et ses sages: et rien ne nous dépite davantage, que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine et entière que la raison: les habiles par imagination se plaisant tout autrement en eux-mêmes, que les prudens ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire; ils disputent avec hardiesse et confiance, les autres avec crainte et défiance: et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutans; tant les sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous; mais

elle les rend contens, à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte.

Qui dispense la réputation? Qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement?

L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrois de bon cœur voir le livre Italien, dont je ne connois que le titre, qui vaut lui seul bien des livres, *Della opinione Regina del mundo*. J'y souscris sans le connoître, sauf le mal s'il y en a.

5. On ne voit presque rien de juste ou d'injuste, qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité, ou peu d'années de possession. Les lois fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne! Vérité en deça des Pyrénées, erreur au delà.

6. L'art de bouleverser les états est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source, pour y faire remarquer le défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'état, qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre. Rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête l'oreille à ces discours; il secoue le joug dès qu'il le reconnoît, et les grands en profitent à sa ruine, et à celle de ces curieux examinateurs des coutumes reçues. Mais par un défaut contraire, les hommes croient pouvoir faire avec justice tout ce qui n'est pas sans exemple.

7. Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut pour marcher à son ordinaire, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauroient soutenir la pensée sans pâlir et suer. Je ne veux pas en rapporter tous les effets. Qui ne sait qu'il y en a à qui la vue des chats, des rats, l'écrasement d'un charbon, emportent la raison hors des gonds?

8. Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter aux vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des foibles? Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice. Le voilà prêt à écouter avec une gravité exemplaire. Si l'avocat vient à paroître, et que la nature lui ait donné une voix enrouée, et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard l'a encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du magistrat.

9. L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées: il ne faut que le bruit d'une girouette, ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent; une mouche bourdonne à ses oreilles: c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes.

10. La volonté est un des principaux organes de la créance: non qu'elle forme la créance; mais parce que les choses paroissent vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté, qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celle qu'elle n'aime pas: et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime; et en jugeant par ce qu'il y voit, il règle insensiblement sa créance suivant l'inclination de la volonté.

11. Nous avons un autre principe d'erreur, savoir les maladies. Elles nous gâtent le jugement et le sens. Et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à proportion.

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux. L'affection ou la haine changent la justice. En effet, combien un avocat bien payé par avance, trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide? Mais par une autre bizarrerie de l'esprit humain, j'en sais qui, pour ne pas tomber dans cet amour-propre, ont été les plus

injustes du monde à contre-biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste étoit de la leur faire recommander par leurs proches parens.

12. L'imagination grossit souvent les plus petits objets par une estimation fantastique, jusqu'à en remplir notre âme; et par une insolence téméraire elle amoindrit les plus grands jusqu'à notre mesure.

13. La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instrumens sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai.

14. Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous amuser. Les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent, ou de suivre les fausses impressions de leur enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles.

Qui tient le juste milieu? Qu'il paroisse, et qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance, qu'on ne fasse passer pour une fausse impression, soit de l'instruction, soit des sens. Parce que, dit-on, vous avez cru dès l'enfance qu'un coffre étoit vide lorsque vous n'y voyiez rien, vous avez cru le vide possible: c'est une illusion forte de vos sens, fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige. Et les autres disent au contraire: Parce qu'on vous a dit dans l'école, qu'il n'y a point de vide, on a corrompu votre sens commun, qui le comprenoit si nettement avant cette mauvaise impression, qu'il faut corriger en recourant à votre première nature. Qui a donc trompé, les sens, ou l'instruction?

15. Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien; et le titre par lequel ils le possèdent, n'est dans son origine que la fantaisie de ceux qui ont fait les lois. Ils n'ont aussi aucune force pour le posséder sûrement: mille accidens le leur ravissent. Il en est de même de la science: la maladie nous l'ôte.

16. L'homme n'est donc qu'un sujet plein d'erreurs, ineffaçables sans la grace. Rien ne lui montre la vérité: tout l'abuse. Les deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent souvent de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences; et cette même illusion qu'ils lui font, ils la reçoivent d'elle à leur tour: elle s'en revanche. Les passions de l'âme troublent les sens, et leur font des impressions fâcheuses. Ils mentent, et se trompent à l'envi.

17. Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés? Dans les enfans, ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs pères, comme la chasse dans les animaux.

Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience. Et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature. Cela dépend de la disposition.

Les pères craignent que l'amour naturel des enfans ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujète à être effacée? La coutume est une seconde nature, qui détruit la première. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature.

Le même, ibid. Chap. 25.

§ 83. *Misère de l'Homme.*

Rien n'est plus capable de nous faire entrer dans la connoissance de la misère des hommes, que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent toute leur vie.

L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très-grande partie: il ne lui en reste que très-peu, dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste, l'incommode si fort, et l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi, et de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, et de laisser couler ce temps si court et si précieux sans réflexion, en s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser.

C'est l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, et de tout ce qu'on appelle *divertissement*, ou *passe-temps*, dans lesquels on n'a en effet pour but que d'y laisser passer le temps, sans

le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même; et d'éviter, en perdant cette partie de la vie, l'amertume et le dégoût intérieur qui accompagneroit nécessairement l'attention que l'on feroit sur soi-même durant ce temps-là. L'âme ne trouve en elle rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au-dehors, et de chercher, dans l'application aux choses extérieures, à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli; et il suffit, pour le rendre misérable, de l'obliger de se voir, et d'être avec soi.

On charge les hommes, dès l'enfance, du soin de leur honneur, de leurs biens, et même du bien et de l'honneur de leurs amis. On les accable de l'étude des langues, des sciences, des exercices et des arts. On les charge d'affaires: on leur fait entendre qu'ils ne sauroient être heureux, s'ils ne font en sorte, par leur industrie et par leur soin, que leur fortune et leur honneur, et même la fortune et l'honneur de leurs amis, soient en bon état; et qu'une seule de ces choses qui manque, les rend malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux: que pourroit-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Demandez-vous ce qu'on pourroit faire? Il ne faudroit que leur ôter tous ces soins: car alors ils se verroient, et ils penseroient à eux-mêmes; et c'est ce qui leur est insupportable. Aussi, après s'être chargés de tant d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertissement qui les occupe tout entiers, et les dérobe à eux-mêmes.

C'est pourquoi quand je me suis mis à considérer les diverses agitations des hommes, les périls et les peines où ils s'exposent, à la cour, à la guerre, dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses, d'où naissent tant de querelles, de passions et d'entreprises périlleuses et funestes; j'ai souvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savoit demeurer chez soi, n'en sortiroit pas pour aller sur la mer, ou au siége d'une place; et si on ne cherchoit simplement qu'à vivre, on auroit peu de besoin de ces occupations si dangereuses.

Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos, et de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cause bien effective; c'est-à-dire, du malheur naturel de notre condition foible et mortelle, et si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser, et que nous ne voyons que nous.

Je ne parle que de ceux qui se regardent sans aucune vue de religion. Car il est vrai que c'est une des merveilles de la religion chrétienne, de réconcilier l'homme avec soi-même, en le réconciliant avec Dieu; de lui rendre la vue de soi-même supportable; et de faire que la solitude et le repos soient plus agréables à plusieurs, que l'agitation et le commerce des hommes. Aussi n'est-ce pas en arrêtant l'homme en lui-même, qu'elle produit tous ces effets merveilleux: ce n'est qu'en le portant jusqu'à Dieu, et en le soutenant dans le sentiment de ses misères, par l'espérance d'une autre vie, qui doit entièrement l'en délivrer.

Mais pour ceux qui n'agissent que par les mouvemens qu'ils trouvent en eux et dans leur nature, il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos qui leur donne lieu de se considérer et de se voir, sans être incontinent attaqués de chagrin et de tristesse. L'homme qui n'aime que soi, ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il ne recherche rien que pour soi, et ne fuit rien tant que soi; parce que quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se désire, et qu'il trouve en soi-même un amas de misères inévitables, et un vide de biens réels et solides, qu'il est incapable de remplir.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, et qu'on y assemble tous les biens et toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme: si celui qu'on aura mis en cet état, est sans occupation et sans divertissement, et qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est; cette félicité languissante ne le soutiendra pas: il tombera par nécessité dans les vues affligeantes de l'avenir; et si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux.

La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même, pour rendre celui qui la possède heureux par la seule vue de ce qu'il est? faudra-t-il encore le divertir de cette pensée, comme les gens

du commun? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux, que de le détourner de la vue de ses misères domestiques, pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un roi? et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusemens, qu'à la vue de sa grandeur? quel objet plus satisfaisant pourroit-on donner à son esprit? Ne seroit-ce pas faire tort à sa joie, d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une balle: au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne? Qu'on en fasse l'épreuve; qu'on laisse un roi tout seul, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir; et l'on verra qu'un roi qui se voit, est un homme plein de misères, et qui les ressent comme un autre. Aussi on évite cela soigneusement; et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois, un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement aux affaires, et qui observent tous le temps de leur loisir, pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide; c'est-à-dire, qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant qu'il sera malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Aussi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux.

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, que d'avoir un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés, pour ne leur laisser pas une heure dans la journée où ils puissent penser à eux-mêmes? et quand ils sont dans la disgrâce, et qu'on les envoie à leurs maisons de campagne, où ils ne manquent ni de biens, ni de domestiques pour les assister dans leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables; parce que personne ne les empêche plus de songer à eux.

De là vient que tant de personnes se plaisent au jeu, à la chasse et aux autres divertissemens qui occupent toute leur âme. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur dans ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre que l'on court. On n'en voudroit pas s'il étoit offert: ce n'est pas cet usage mou et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche, mais le tracas qui nous détourne d'y penser.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le tumulte du monde; que la prison est un supplice si horrible, et qu'il y a si peu de personnes qui soient capables de souffrir la solitude.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux: et ceux qui s'amusent simplement à montrer la vanité et la bassesse des divertissemens des hommes, connoissent bien à la vérité une partie de leurs misères; car c'en est une bien grande que de pouvoir prendre plaisir à des choses si basses et si méprisables: mais ils n'en connoissent pas le fond, qui leur rend ces misères mêmes nécessaires, tant qu'ils ne sont pas guéris de cette misère intérieure et naturelle, qui consiste à ne pouvoir souffrir la vue de soi-même. Ce lièvre qu'ils auroient acheté, ne les garantiroit pas de cette vue; mais la chasse les en garantit. Ainsi, quand on leur reproche que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur, ne sauroit les satisfaire; qu'il n'y a rien de plus bas et de plus vain: s'ils répondoient comme ils devroient le faire, s'ils y pensoient bien, ils en demeureroient d'accord; mais ils diroient en même temps, qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de la vue d'eux-mêmes; et que c'est pour cela, qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et qui les occupe tout entiers. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes. Un gentilhomme croit sincèrement qu'il y a quelque chose de grand et de noble à la chasse: il dira que c'est un plaisir royal. Il en est de même des autres choses dont la plupart des hommes s'occupent. On s'imagine qu'il y a quelque chose de réel et de solide dans les objets mêmes. On se persuade que, si on avoit obtenu cette charge, on se reposeroit ensuite avec plaisir; et l'on ne sent pas la nature insatiable de sa cupidité. On croit chercher sincèrement le repos; et l'on ne cherche en effet que l'agitation.

Les hommes ont un instinct secret, qui les porte à chercher le divertissement et

l'occupation au-dehors ; instinct, qui vient du ressentiment de leur misère continuelle : et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de leur première nature ; instinct, qui leur fait connoître que le bonheur n'est en effet que dans le repos : et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point, leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles dont on est menacé : et quand on se verroit même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisseroit pas de sortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin

C'est pourquoi lorsque Cinéas disoit à Pyrrhus, qui se proposoit de jouir du repos avec ses amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès lors de ce repos, sans aller le chercher par tant de fatigues ; il lui donnoit un conseil qui recevoit de grandes difficultés, et qui n'étoit guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposoient que l'homme peut se contenter de soi-même et de ses biens présens, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires ; ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux, ni avant, ni après avoir conquis le monde ; et peut-être que la vie molle, que lui conseilloit son ministre, étoit encore moins capable de le satisfaire, que l'agitation de tant de voyages qu'il méditoit.

On doit donc reconnoître que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit même sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition naturelle ; et il est avec cela si vain et si léger, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle suffit pour le divertir : de sorte qu'à le considérer sérieusement, il est encore plus à plaindre de ce qu'il peut se divertir à des choses si frivoles et si basses, que de ce qu'il s'afflige de ses misères effectives ; et ses divertissemens sont infiniment moins raisonnables que son ennui.

D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, et qui accablé de procès et de querelles, étoit ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit. Si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là, mais d'un bonheur faux et imaginaire, qui ne vient pas de la possession de quelque bien réel et solide ; mais d'une légèreté d'esprit qui lui fait perdre le souvenir de ses véritables misères, pour s'attacher à des objets bas et ridicules, indignes de son application, et encore plus de son amour. C'est une joie de malade et de frénétique, qui ne vient pas de la santé de son âme, mais de son déréglement ; c'est un ris de folie et d'illusion. Car c'est une chose étrange que de considérer ce qui plaît aux hommes dans les jeux et les divertissemens. Il est vrai qu'occupant l'esprit, ils le détournent du sentiment de ses maux ; ce qui est réel. Mais ils ne l'occupent que parce que l'esprit s'y forme un objet imaginaire de passion auquel il s'attache.

Quel pensez-vous que soit l'objet de ces gens qui jouent à la paume avec tant d'application d'esprit et d'agitation du corps ? Celui de se vanter le lendemain avec leurs amis, qu'ils ont mieux joué qu'un autre. Voilà la source de leur attachement. Ainsi les autres suent dans leurs cabinets, pour montrer aux savans qu'ils ont résolu une question d'algèbre, qui ne l'avoit pu être jusqu'ici. Et tant d'autres s'exposent aux plus grands périls, pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auroient prise, aussi sottement à mon gré. Et enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils en connoissent la vanité : et ceux-là sont les plus sots de la bande, puisqu'ils le sont avec connoissance ; au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le seroient pas, s'ils avoient cette connoissance.

Tel homme passe sa vie sans ennui, en

nt tous les jours peu de chose, qu'on
roit malheureux en lui donnant tous
matins l'argent qu'il peut gagner
ue jour, à condition de ne point
ier. On dira peut-être, que c'est l'a-
musement du jeu qu'il cherche, et non
le gain. Mais qu'on le fasse jouer
pour rien, il ne s'y échauffera pas, et s'y
ennuiera. Ce n'est donc pas l'amuse-
ment seul qu'il cherche : un amusement
languissant et sans passion l'ennuiera.
Il faut qu'il s'y échauffe, et qu'il se pique
lui-même, en s'imaginant qu'il seroit
heureux de gagner ce qu'il ne voudroit
pas qu'on lui donnât à condition de ne
point jouer, et qu'il se forme un objet
de passion qui excite son desir, sa co-
lère, sa crainte, son espérance.

Ainsi les divertissemens qui font le bonheur des hommes, ne sont pas seulement bas ; ils sont encore faux et trompeurs ; c'est-à-dire, qu'ils ont pour objet des fantômes et des illusions, qui seroient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avoit perdu le sentiment et le goût du vrai bien, et s'il n'étoit rempli de bassesse, de vanité, de légèreté, d'orgueil et d'une infinité d'autres vices : et ils ne nous soulagent dans nos misères, qu'en nous causant une misère plus réelle et plus effective. Car c'est ce qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement le temps. Sans cela nous serions dans l'ennui ; et cet ennui nous porteroit à chercher quelque moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous trompe, nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort.

Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser : c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, et qu'en le cachant, elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa véritable guérison ; et que le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toutes choses, de chercher le remède à ses maux ; et l'un et l'autre sont une preuve admirable de la misère et de la corruption de l'homme, et en même-temps de sa grandeur ; puisque l'homme ne s'ennuie de tout, et ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant point en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans pouvoir jamais se contenter, parce qu'il n'est, ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul.

Le même, ibid. Chap. 26.

§ 84. *Bornes de l'Esprit humain.*

Elles sont partout, pauvre docteur. Veux-tu savoir comment ton bras et ton pied obéissent à ta volonté, et comment ton foie n'y obéit pas ? Cherches-tu comment la pensée se forme dans ton chétif entendement, et cet enfant dans *l'uterus* de cette femme ? Je te donne du temps pour me répondre : qu'est-ce que la matière ? Tes pareils ont écrit dix mille volumes sur cet article ; ils ont trouvé quelques qualités de cette substance ; qu'est-ce au fond ? Apprends-moi comment la même terre produit une pomme au haut de cet arbre et une châtaigne à l'arbre voisin ; je pourrois te faire un in-folio de questions auxquelles tu ne devrois répondre que par quatre mots ; *je n'en sais rien,*

Et cependant tu a pris tes degrés, tu es fourré et ton bonnet l'est aussi, et on t'appelle maître. Et cet autre impertinent qui a acheté une charge, croit avoir acheté le droit de juger et de condamner ce qu'il n'entend pas !

La devise de Montagne étoit *que sais-je ?* Et la tienne est *que ne sais-je pas ?*

L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience ; nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui étoit avant notre existence, ni ce qui est après, ni ce qui anime notre existence présente. Comment avons-nous reçu la vie ? Quel ressort la soutient ? Comment notre cerveau a-t-il des idées et de la mémoire ? Comment nos membres obéissent-ils incontinent à notre volonté ? &c. Nous n'en savons rien. Ce globe est-il seul habité ? A-t-il été fait après d'autres globes ou dans le même instant ? Chaque genre de plantes vient-il ou non d'une première plante ? Chaque genre d'animaux est-il produit ou non par deux

premiers animaux? Les plus grands philosophes n'en savent pas plus sur ces matières que les plus ignorans des hommes. Il en faut revenir à ce préverbe populaire : *la poule a-t-elle été avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule?* Le proverbe est bas ; mais il confond la plus haute sagesse, qui ne sait rien sur les premiers principes des choses sans un secours surnaturel.

Les philosophes qui font des systèmes sur la secrète construction de l'univers sont comme nos voyageurs qui vont à Constantinople, et qui parlent du serrail; ils n'en ont vu que les dehors ; et ils prétendent savoir ce que fait le sultan avec ses favorites.

Hélas ! de quoi servent toutes les subtilités de l'esprit depuis qu'on raisonne? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphysique bien peu. Nous pesons la matière, nous la mesurons, nous la décomposons, et au-delà de ces opérations grossières, si nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuissance et devant nous un abîme.

Nous sommes obligés d'admettre des choses que nous ne concevons pas ; *j'existe* ; *donc quelque chose existe de toute éternité*, est une proposition évidente : cependant comprenons-nous l'éternité?

Que de choses incompréhensibles n'est-on pas obligé d'admettre même en géométrie? Conçoit-on deux lignes qui s'approcheront toujours, et qui ne se rencontreront jamais?

Il ne faudroit point détourner l'homme de chercher ce qui lui est utile par cette considération qu'il ne peut tout connoître.

Non possis oculis quantùm contendere lynceus,
Non tamen idcircò contemnas lippus inungi.

Nous connoissons beaucoup de vérités : nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles : consolons-nous de ne pas savoir les rapports qui peuvent être entre une araignée et l'anneau de *Saturne*, et continuons à examiner ce qui est à notre portée.

Voltaire.

§ 85. *Absurdité de nier qu'il n'y ait de principes de Loi naturelle communs à tous les Hommes.*

Parmi tant de nations si différentes de nous, et si différentes entre elles, on n'a jamais trouvé d'hommes isolés, solitaires, errans à l'avanture à la manière des animaux, s'accouplant comme eux au hasard, et quittant leurs femelles pour chercher seuls leur pâture. Il faut que la nature humaine ne comporte pas cet état, et que partout l'instinct de l'espèce l'entraîne à la société comme à la liberté ; c'est ce qui fait que la prison sans aucun commerce avec les hommes, est un supplice inventé par les tyrans ; supplice qu'un sauvage pourroit moins supporter encore que l'homme civilisé.

Dieu ayant donné les mêmes sens à tous les hommes, il en résulte chez eux les mêmes besoins, les mêmes sentimens, par conséquent les mêmes notions grossières, qui sont partout le fondement de la société. Il est constant, que Dieu a donné aux abeilles et aux fourmis quelque chose pour les faire vivre en commun, qu'il n'a donné ni aux loups, ni aux faucons ; il est certain, puisque tous les hommes vivent en société, qu'il y a dans leur être un lien secret, par lequel Dieu a voulu les attacher les uns aux autres. Or si à un certain âge les idées venues par les mêmes sens à des hommes tous organisés de la même manière, ne leur donnoient pas peu à peu les mêmes principes nécessaires à toute société, il est encore très-sûr, que ces sociétés ne subsisteroient pas. Voilà pourquoi de Siam jusqu'au Mexique, la vérité, la reconnoissance, l'amitié, &c. sont en honneur.

J'ai toujours été étonné que le sage Locke, dans le commencement de son Traité de l'Entendement humain, en réfutant si bien les idées innées, ait prétendu qu'il n'y a aucune notion du bien et du mal, qui soit commune à tous les hommes. Je crois qu'il est tombé là dans une erreur. Il se fonde sur des relations de voyageurs, qui disent, que dans certains pays la coutume est de manger ses enfans, et de manger aussi les mères, quand elles ne peuvent plus enfanter ; mais un homme comme le sage Locke, ne devoit-il pas tenir ces voyageurs pour suspects? Rien n'est si commun parmi eux que de mal voir, de mal rapporter ce qu'on a vu, de prendre surtout dans une nation dont on ignore la langue, l'abus d'une loi pour la loi même ; et enfin de juger des mœurs de tout un peuple par un fait particulier, dont on ignore encore les circonstances.

Qu'un Persan lise les almanachs qu'on débite dans toute l'Europe au petit peu-

ple, il pensera que nous croyons tous aux effets de la lune, et cependant nous en rions loin d'y croire. Ainsi tout voyageur, qui me dira, par exemple, que des sauvages mangent leur père et leur mère par pitié, me permettra de lui répondre, qu'en premier lieu le fait est fort douteux ; secondement, si cela est vrai, loin de détruire l'idée du respect qu'on doit à ses parens, c'est probablement une façon barbare de marquer sa tendresse, un abus horrible de la loi naturelle ; car apparemment qu'on ne tue son père et sa mère par devoir, que pour les délivrer, ou des incommodités de la vieillesse, ou des fureurs de l'ennemi. La religion naturelle n'est autre chose que cette loi qu'on connoît dans tout l'univers : *fais ce que tu voudrois qu'on te fît :* or le barbare qui tue son père pour le sauver de son ennemi, souhaite que son fils le traite de même en pareil cas. Cette loi de traiter son prochain comme soi-même, découle naturellement des notions les plus grossières, et se fait entendre tôt ou tard au cœur de tous les hommes ; car ayant tous la même raison, il faut bien que tôt ou tard les fruits de cet arbre se ressemblent, et ils se ressemblent en effet, en ce que dans toute société on appelle du nom de vertu ce qu'on croit utile à la société.

Qu'on me trouve un pays, une compagnie de dix personnes sur la terre, où l'on n'estime pas ce qui sera utile au bien commun, et alors je conviendrai qu'il n'y a point de règle naturelle. Cette règle varie à l'infini sans doute ; mais qu'en conclure, sinon qu'elle existe ? La matière reçoit partout des formes différentes, mais elle retient partout sa nature. On a beau nous dire, par exemple, qu'à Lacédémone le larcin étoit ordonné ; ce n'est-là qu'un abus des mots. La même chose que nous appelons *larcin*, n'étoit point commandée à Lacédémone ; mais dans une ville où tout étoit en commun, la permission qu'on donnoit de prendre habilement ce que des particuliers s'approprioient contre la loi, étoit une manière de punir l'esprit de propriété défendu chez ces peuples. *Le tien* et *le mien* étoit un crime, dont ce que nous appelons *larcin* étoit la punition ; et chez eux, et chez nous il y avoit de la règle, pour laquelle Dieu nous a faits, comme il a fait les fourmis pour vivre ensemble.

Le même.

§ 86. *Qu'il est au fond des âmes un principe de justice et de vertu sur lequel on juge ses propres actions.*

Rentrons en nous-mêmes, et examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, et nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté ? pour quoi vous intéressez-vous sur nos théâtres ? est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir ; est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? tout nous est indifférent, disent-ils, hors notre intérêt ; et tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines ; et, même, dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissemens d'amour pour les grandes âmes ? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son âme étroite ces sentimens délicieux ; celui qui, à force de se concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent plus, ne vit plus ; il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des méchans sur la terre, il est peu de ces âmes cadavéreuses, devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste et bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite ; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence et d'injustice : à l'instant un mouvement de colère et d'indignation s'élève au fond du cœur, et nous force à prendre la défense de l'opprimé ; mais un devoir plus puissant nous retient, et les lois nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe

nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! qui est-ce qui ne se dit pas; j'en voudrois avoir fait autant? il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans; et cependant le même intérêt nous affecte dans l'histoire ancienne, que si tout cela s'étoit passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchans parce qu'ils nous nuisent; mais parce qu'ils sont méchans. Non-seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui; et quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré soi, pitié des infortunés; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauroient perdre tout-à-fait ce penchant: souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passans, couvre encore la nudité du pauvre; et le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en secret les crimes cachés et les met souvent en évidence. Hélas! qui de nous n'entend jamais cette importune voix? On parle par expérience, et l'on voudroit étouffer ce sentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéissons à la nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle règne, et quel charme on trouve après l'avoir écoutée, à se rendre un bon témoignage de soi. Le méchant se craint et se fuit; il s'égaie en se jetant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, et cherche un objet qui l'amuse; sans la satire amère, sans la raillerie piquante, il seroit toujours triste; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire, la sérénité du juste est intérieure; son ris n'est point de malignité, mais de joie: il en porte la source en lui-même; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jetez les yeux sur toutes les nations du monde, parcourez toutes les histoires. Parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez partout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, partout les mêmes principes de morale, partout les mêmes notions du bien et du mal. L'ancien paganisme enfante des dieux abominables, qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, et qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre et des passions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaste Lucrèce adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifioit à la peur; il invoquoit le Dieu qui mutila son père, et mouroit sans murmure de la main du sien: les plus méprisables divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisoit respecter sur la terre, et sembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond des âmes un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises, et c'est ce principe qu'on nomme conscience.

J. J. Rousseau. Emile.

§ 87. *Qu'il y a au fond de notre âme un pressentiment secret de son immortalité, et l'attente d'une vie future qui n'aura jamais de fin.*

Si je rentre en moi-même, et que j'examine avec soin ce qui s'y passe, je ne puis m'empêcher de reconnoître que je porte dans moi-même un pressentiment secret de l'immortalité de mon âme, et l'attente d'une vie future qui n'aura jamais de fin. En vain voudrois-je étouffer cette opinion dans mon cœur, et écouter ceux qui cherchent à l'obscurcir. Je sens en moi un principe, et comme un germe d'immortalité qui ne me permet pas d'en douter. La dissolution des organes de mon corps ne me paroît point entraîner avec elle la destruction de cet être spirituel qui lui est uni. Je ne vois dans un être indivisible et essentiellement un, aucune cause de séparation ou de corruption; et je ne conçois pas pourquoi un Dieu aussi sage que puissant, n'auroit tiré cet être du néant que pour l'y faire rentrer après ce court intervalle qui est entre la naissance de l'homme et sa mort; intervalle qui n'est qu'un instant, et

encore moins aux yeux de l'être éternel.

Je me dis donc à moi-même, comme Horace, et dans un meilleur sens que lui :

Non omnis moriar ; multaque pars mei,
Vitabit Libitinam.

Horat. lib. III. Od XXIV.

Je trouve en moi une autre idée qui achève de me confirmer dans ce sentiment.

En effet, si je ne saurois concilier la supposition de la mortalité de mon âme, avec l'idée que j'ai de la sagesse de Dieu, je peux encore moins l'accorder avec celle que j'ai de sa justice.

Le partage très-inégal des biens et des maux du monde présent, la prospérité dans laquelle je vois souvent couler les jours de l'homme injuste, l'adversité qui n'accompagne pas moins souvent ceux du juste ou de l'homme de bien, m'annoncent également qu'un Dieu, qui est la justice même, ne sauroit permettre qu'un si grand désordre dure toujours, en laissant le vice éternellement sans punition, et la vertu éternellement sans récompense.

J'en conclus donc qu'il viendra un temps, et qu'il y aura après cette vie destinée à l'épreuve des bons et des méchans, un état, où une inégalité si surprenante sera avantageusement réparée, et où le juste souverainement heureux, l'injuste souverainement malheureux, feront également, s'il est permis de parler ainsi, l'apologie de la providence.

En vain quelques-uns de mes semblables, à qui leur âme prophétise, comme à moi, un avenir favorable aux observateurs de la loi naturelle, et redoutable à ses violateurs, voudroient pouvoir écarter cette pensée importune qui trouble et qui empoisonne leurs plaisirs. Elle les suit partout malgré eux ; elle redouble leurs frayeurs à mesure qu'ils approchent du terme fatal de leur course; et tôt ou tard ils sont forcés de reconnoître que l'homme trouve également dans lui-même, et une réponse de mort par rapport à son être corporel, et une réponse de vie ou d'immortalité par rapport à son être spirituel.

Non-seulement le plus grand nombre des philosophes, mais presque tous les poëtes, sans en excepter les plus profanes, me font voir que cette opinion ne m'est pas propre, et que tel est le sentiment perpétuel et universel du genre humain.

La fable même a rendu témoignage sur ce point à la vérité ; et il ne seroit pas possible que toutes ses fictions sur l'état des âmes séparées de leur corps, sur les supplices des méchans, sur les récompenses des bons, eussent acquis une si grande autorité dans l'esprit des peuples, si elles n'eussent été fondées sur une très-ancienne tradition qui remontoit jusqu'à l'origine de l'humanité, et qui, quoiqu'obscurcie par un mélange fabuleux d'images grossières, s'étoit conservée et transmise d'âge en âge dans toutes les nations ; en sorte que c'est ici une de ces matières où l'on peut dire que le faux même est une preuve du vrai.

D'Aguesseau, institution au droit naturel.

§ 88. *Que celui qui viole les préceptes de la loi naturelle trouve en lui-même un censeur rigoureux qui le punit de ses infractions.*

L'ancienne philosophie a donné deux âmes à l'homme. L'une, raisonnable ; l'autre, qu'elle appeloit sensitive: la dernière faite pour obéir à la première ; mais cherchant toujours à en secouer le joug, et n'y réussissant que trop souvent.

S'il a paru absurde de vouloir faire deux âmes d'une seule, et de partager un être indivisible; une meilleure philosophie, et même la théologie la plus sublime, en nous apprenant le changement arrivé dans l'état de l'homme, a substitué aux anciennes chimères la célèbre distinction de la nature primitive de l'homme où tout étoit sain et dans l'ordre, et de la nature altérée et corrompue; de l'homme spirituel, qui fait soumettre le sentiment à la raison, et de l'homme terrestre et animal, en qui le sentiment ou la passion usurpe souvent l'empire de la raison.

Une conscience intime et une expérience continuelle m'apprennent, comme à tous mes semblables, la réalité de cette distinction. Je sens tous les jours mon cœur partagé et comme déchiré par deux mouvemens contraires ; l'un, qui le porte vers le bien que ma raison lui montre intérieurement ; l'autre, qui l'entraîne vers le mal, revêtue d'une apparence de bien que les sens ou son imagi-

nation lui présente. Mais dans le temps même de cette espèce de sédition domestique, ou plutôt intestine, qui s'élève entre moi et moi-même (état violent où il m'arrive souvent de ne pas faire le bien que je veux, et de faire le mal que je ne veux pas,) je ne cesse point d'apercevoir et de craindre le jugement de ce censeur rigoureux que je porte dans mon sein. Je ne saurois m'empêcher de prévoir ce triste retour que mon âme fera tôt ou tard sur elle-même, ou ce reproche inévitable qu'elle se fera un jour, d'avoir sacrifié sa perfection, et par conséquent son véritable bonheur, à la douceur passagère et rapide d'un plaisir criminel, dont il ne lui reste qu'un souvenir amer et un repentir cruel, en sorte que par la crainte même de cette espèce de tourment, je rends malgré moi un témoignage certain à la justice et à la force de la loi naturelle, dans le temps même que je m'en écarte le plus.

Veux-je me convaincre de la réalité, et pour ainsi dire, de l'universalité de ce sentiment que la nature, ou plutôt son auteur, a gravé dans le cœur humain? je reconnois d'abord que mes semblables regardent tous comme un véritable supplice pour l'homme, d'être mal avec lui-même. En vain cherchent-ils à l'éviter, en détournant leurs yeux d'un objet qu'ils ne peuvent voir sans douleur, et en se fuyant eux-mêmes. C'est ce qui a fait dire à un ancien poëte :

Hoc se quisque modo semper fugit.

Mais Séneque répond fort bien : *Quid prodest, si non effugit ?* Que sert à l'homme de se fuir, s'il ne peut échapper et se dérober à lui-même; si l'idée de son crime le poursuit en tous lieux, et pour me servir d'une expression de l'écriture sainte, si *son péché couche toujours à sa porte*, sans lui permettre jamais de dormir en repos ? C'étoit la crainte de cet état qui dictoit à Horace le conseil qu'il donnoit à son ami, de consulter les sages pour apprendre d'eux à diminuer ses inquiétudes; se rendre ami de lui-même, et s'affermir dans une parfaite tranquillité :

Quid minuat curas, quid te tibi reddat amicum ;
Quid purè tranquillet, &c.
Horat. lib. I. Ep. XVIII, ad Lollium.

La fable même, qui dans son origine n'a souvent été qu'une espèce de morale présentée aux yeux du peuple sous des images sensibles, devient pour moi une nouvelle preuve de cette vérité.

Personne n'ignore la fiction célèbre dans l'antiquité profane, de cet anneau trouvé par le pasteur Gygès, qui le rendoit invisible quand il tournoit la pierre de son côté, et qui le mettoit par-là en état de commettre impunément les plus grands crimes, parce qu'il ne craignoit pas d'en avoir des témoins.

Mais cet anneau, qui le cachoit à la vue des autres hommes, ne le déroboit point à la sienne ; et c'est ce qui a donné lieu à Platon de traiter ce fameux problème de morale, où il examine si, supposé qu'un pareil anneau tombât entre les mains de l'homme de bien, il demeureroit fidèle à la justice, ou si l'assurance de l'impunité le rendroit injuste et coupable. Mais ce problème ne mérite pas même ce nom, si l'on en croit ce grand philosophe et ceux qui ont marché sur ses traces. Que serviroit, selon eux, à l'homme de bien, cet anneau de Gigès? Il veut être juste pour lui-même, et non pour en avoir la réputation dans l'esprit des autres hommes. S'il craint la censure, il redoute encore plus celle de sa conscience; et il ne veut point se mettre dans un état, où, pour parler comme un de nos plus grand Poëtes, il ne pourroit, *sans horreur se regarder lui-même.*

Cicéron, voulant enchérir sur Platon, même à cet égard, semble avoir imaginé la méthode la plus ingénieuse pour arracher cet aveu à ceux qui dans le fond de leur âme voudroient que la justice ne fût qu'une chimère.

Je leur demande, dit cet orateur philosophe, ce qu'ils feroient de l'anneau de Gigès s'il tomboit entre leurs mains ? Ils me répondent que l'histoire de ce berger n'est qu'une fable imaginée par Platon, qui suppose une chose impossible. Mais, leur dis-je, elle ne l'est point absolument, elle peut même se réaliser dans plusieurs occasions où l'homme se trouve en état de pécher contre la loi naturelle, avec aussi peu de crainte d'être découvert que s'il avoit à son doigt ce fameux anneau. Je les presse donc de me dire ce qu'ils feroient dans cette supposition; et s'ils se contentent toujours de nier la possibilité du fait, je leur réponds que ce n'est point de la possibilité qu'il s'agit entre nous, et que toute la question est de savoir ce qu'ils feroient,

si ce qu'ils regardent comme impossible devenoit en effet possible. Enfin, s'ils refusent encore de s'expliquer clairement, j'argumente contre eux de leur refus même. Il ne peut être fondé que sur ce qu'ils sentent bien que s'ils me faisoient une réponse précise, il arriveroit de deux choses l'une ; ou qu'en avouant que s'ils pouvoient se rendre invisibles, ils se livreroient sans mesure aux passions les plus injustes, ils seroient forcés d'avouer en même temps qu'ils sont des scélérats ; ou que s'ils faisoient une meilleure réponse, ils ne pourroient s'empêcher de reconnoître la vérité de ce respect que l'homme a naturellement pour lui-même, et de sentir que la crainte de devenir un spectacle insupportable à ses propres yeux, suffit pour lui faire observer la loi naturelle, quand même il seroit sûr de pouvoir la violer impunément.

Je conclus donc avec Cicéron, que puisque nul homme ne veut avouer qu'il abuseroit de l'anneau de Gigès, s'il en étoit le possesseur, il est donc vrai que tout homme regarde cette disposition comme contraire à la perfection de son être, instruit par la nature même à craindre ce juge intérieur, dont elle a placé le siége dans le cœur de toute créature intelligente.

Le même, ibid.

§ 89. *Combien la crainte des jugemens des hommes est puissante pour empêcher qu'on ne viole à leur égard les règles de l'équité naturelle.*

Si l'homme pouvoit se suffire pleinement à lui-même, s'il se trouvoit plus heureux dans l'état d'une parfaite solitude, que dans celui de la société, une grande partie des règles de la loi naturelle sur ses devoirs à l'égard de ses semblables, deviendroit inutile par rapport à lui ; ou du moins il n'auroit presque aucune occasion de les mettre en pratique, et par conséquent la crainte de ses semblables ne pourroit faire qu'une impression légère sur son esprit.

Mais une telle supposition est presque un cas métaphysique dans l'ordre naturel. Les besoins de l'homme, le soin de sa sûreté, le désir des commodités de la vie, l'amour du plaisir, le goût même et l'inclination naturelle qui lui fait aimer la compagnie de ses semblables, tout concourt également à l'engager à vivre avec les autres hommes. Ainsi la crainte des maux dont il est menacé de leur part, lorsqu'il viole à leur égard les règles de l'équité naturelle, est un des plus puissans motifs qui le contraignent à les observer ; et peut-être même le plus puissant de tous, si l'on consulte la disposition commune de la plus grande partie du genre humain.

Mais dans la crainte que les hommes ont les uns des autres, je crois pouvoir en distinguer deux espèces différentes.

L'une, qui affecte plus mon esprit que mes sens, parce qu'elle ne me présente que des maux qui dépendent en quelque manière de l'opinion que j'en ai.

L'autre, qui affecte l'homme entier c'est-à dire, en tant qu'il est corps et esprit ; maux indépendans de son opinion, parce que le dérangement qu'ils causent dans son corps, et l'impression qu'ils produisent dans son esprit, n'ont rien de volontaire de sa part, ou plutôt sont toujours réellement contraires à sa volonté.

A l'égard de la première espèce de crainte, l'homme considéré dans l'état de la société, est environné d'autant de juges et de censeurs, qu'il a de spectateurs de ses actions. Il sait que les règles du droit naturel leur sont connues comme à lui ; que tous les hommes en jugent sainement, lorsque l'intérêt ou les passions n'obscurcissent point la lumière de leur raison. Leur jugement est donc d'autant plus à redouter pour lui, qu'il est plus juste ordinairement.

Un sentiment intérieur nous apprend que tout être raisonnable désire toujours d'être parfait ; qu'il s'afflige lorsqu'il est obligé de sentir qu'il ne l'est pas ; qu'il ne peut s'empêcher de se reprocher ses imperfections, ses foiblesses, ses égaremens ; que s'il ne peut les cacher, ou aux autres, ou à lui-même, son amour-propre cherche au moins à les pallier, à les déguiser, ou à les diminuer, et à les excuser, pour adoucir l'amertume d'un sentiment aussi douloureux pour lui que le sentiment de son imperfection.

Mais d'un autre côté, les témoignages de son amour-propre, lors même qu'ils lui sont le plus favorables, ne lui suffisent pas. Comme il ne peut s'empêcher de s'en défier jusqu'à un certain point, il cherche toujours à s'en assurer encore plus par le jugement de ses semblables ; et lorsqu'il croit pouvoir compter sur leur estime et sur leurs louanges, c'est alors qu'il commence à jouir en paix

du spectacle flatteur de sa perfection.

Ainsi autant que l'approbation de ceux qui l'environnent augmente sa satisfaction lorsqu'il a fait une bonne action, autant le déplaisir qu'il trouve lorsqu'il est obligé de se condamner lui-même dans le mal qu'il fait, reçoit un accroissement sensible par l'improbation et par le blâme des témoins de sa conduite.

Il semble que leur jugement soit pour son amour-propre une espèce de portrait où il se contemple avec encore plus de complaisance que dans l'original, c'est-à-dire, dans lui-même ; et l'on diroit que tous les hommes ressemblent sur ce point, à ces femmes jalouses de leur beauté, qui n'en sont jamais plus contentes que lorsqu'elles croient en reconnoître tous les traits dans l'image qu'un pinceau flatteur leur présente, pendant que celles dont la laideur ne peut être déguisée par tout l'art du peintre, évitent de se regarder dans un portrait qui semble leur reprocher la difformité de leur figure.

Le désir de la gloire et la crainte de la honte, peuvent donc être considérés comme deux grands mobiles du cœur humain.

L'illusion même de ces sentimens est souvent portée si loin, que mettant l'opinion à la place de la vérité, et plus touchés du désir de la réputation que du soin de la mériter, nous nous laissons éblouir par le désir d'un faux honneur, ou effrayer encore plus par la crainte d'une fausse infamie :

Falsus honor juvat, et mendax infamia terret.

Horat. lib. I, Ep. XVI, v. 39.

S'il me restoit même encore quelque doute sur ce sujet, je n'aurois qu'à considérer qu'il n'est point d'homme sur la terre, quelque dépravé qu'il soit au-dedans, qui veuille paroître tel au-dehors, et se livrer effrontément au mépris, à l'indignation des autres hommes. Les cœurs les plus endurcis dans le mal, ne commettent aucune faute sur laquelle ils ne cherchent à répandre de fausses couleurs pour se justifier. Ils affectent de paroître justes, lors même qu'ils agissent le plus contre la justice ; et ils confirment par leur conduite la vérité de ce que Cicéron a dit après Platon, que de toutes les fraudes, la plus criminelle, *la plus capitale*, (pour suivre à la lettre ses expressions) *est celle des hommes, qui dans le temps qu'ils trompent les autres par leurs artifices, ne sont occupés que du désir de paroître gens de bien.* C'est aussi ce qui a donné lieu de dire il y a long-temps, que le mensonge est obligé de prendre les apparences, ou, pour parler ainsi, le masque de la vérité, et que l'hypocrisie est un hommage forcé que le vice rend à la vertu.

Si telle est l'impression de cette première espèce de frayeur qui dépend de l'opinion, que sera-ce de celle que des maux réels et indépendans de notre manière de penser font sur notre esprit, par la crainte du tort effectif que les autres hommes peuvent nous faire dans notre corps, ou dans nos biens, et des sensations douloureuses qui en résultent dans notre âme ? et je ne puis éviter tous ces maux de la part de mes semblables, si je viole à leur égard les règles de la loi naturelle qui nous est commune, et que nous sommes obligés réciproquement d'observer.

Le même, ibid.

§ 90. *Qu'on ne peut violer les préceptes de la loi naturelle, sans devenir l'ennemi de Dieu, de soi-même et du genre humain. Vrai caractère de cette loi.*

Trois sortes de craintes forment la disposition pénale, ou ce qu'on appelle la *sanction* de la loi : crainte de Dieu, crainte de soi-même, crainte des autres hommes. Et quelle loi peut être non-seulement plus respectable, mais plus redoutable, que celle qui est affermie par de si grandes et de si justes terreurs ? En sorte que si je la viole, je deviens l'ennemi de Dieu, de moi-même, du genre humain, et je m'expose par conséquent, ou plutôt je me livre à toutes les peines que je dois attendre des trois vengeurs inexorables de cette loi.

Il n'est pas même inutile d'observer ici que ces trois espèces de terreurs ne se trouvent pas toujours réunies en faveur des lois positives, qui ne sont faites que sur des matières purement arbitraires. Il y en a plusieurs dont la transgression n'attaque pas en même temps mes trois grands devoirs, je veux dire, ce que je dois à Dieu, à moi-même, à mes semblables. Je peux pécher contre une loi humaine, sans manquer directement à ce qui est de droit divin : je peux me faire tort à moi-même, en violant une loi positive, sans nuire en aucune manière à

mes semblables: je peux manquer à ce qu'une pareille loi me prescrit à leur égard, sans me faire un tort réel à moi-même; et il seroit aisé de trouver des exemples de tous ces cas. Mais il n'en est jamais ainsi de la transgression des lois naturelles. Il y a une liaison si étroite, si intime entre les trois devoirs qui en sont le fondement, que je ne peux contrevenir à ces lois, sans pécher en même temps contre Dieu, contre moi, contre les autres hommes, et sans m'exposer à être condamné par trois juges également rigoureux et inflexibles, c'est-à-dire, l'être suprême, ma propre conscience et le genre humain.

Serai-je donc surpris après tout ce que j'ai remarqué jusqu'ici sur les fondemens, sur l'étendue, sur l'autorité des lois naturelles, d'entendre le même orateur philosophe que j'ai déjà cité, c'est-à-dire, Cicéron, faire une peinture qui exprime avec tant d'éloquence, et avec encore plus de justesse, le véritable caractère de ces lois?

" Il est, dit-il, il est une loi animée, " une raison droite, convenable à notre " nature, répandue dans tous les esprits; " loi constante, éternelle, qui par ses " préceptes nous dicte nos devoirs; qui " par ses défenses nous détourne de " toute transgression; qui d'un autre côté " ne commande ou ne défend pas en " vain, soit qu'elle parle aux gens de " bien, ou qu'elle agisse sur l'âme des " méchans: loi à laquelle on ne peut " en opposer aucune autre, ou y déro- " ger, et qui ne sauroit être abrogée. " Ni le sénat, ni le peuple, n'ont le pou- " voir de nous affranchir de ses liens; " elle n'a besoin ni d'explication, ni " d'interprète autre qu'elle même: loi " qui ne sera jamais différente à Rome, " différente à Athènes, autre dans le " temps présent, autre dans un temps " postérieur: loi unique, toujours dura- " ble et immortelle, qui contiendra toutes " les nations, et dans tous les temps. " Par elle il n'y aura jamais qu'un maître, " ou un docteur commun, un roi, ou un " empereur universel, c'est-à-dire, Dieu " seul. C'est lui qui est l'inventeur de " cette loi, l'arbitre, le véritable législa- " teur. Quiconque n'y obéit pas, se " fuira lui-même, méprisant la nature " de l'homme; et par cela seul, il sera " livré aux plus grands tourmens, quand " même il pourroit éviter ceux qu'on ap- " pelle des supplices."

T. I. p. 1.

Ainsi a parlé Cicéron: ainsi ont pensé avant lui les plus fortes têtes, les plus grands philosophes, les vrais sages de l'antiquité; et ceux qui les ont suivis, n'ont pu y rien ajouter. L'esprit humain a fait de grands progrès dans les autres sciences, il a su s'y frayer des routes inconnues aux anciens, et y découvrir, pour ainsi dire, de nouvelles terres. Mais la connoissance du *droit naturel* a eu d'abord toute sa perfection. Elle est aujourd'hui telle qu'elle étoit dès le temps que les hommes ont commencé à faire usage de leur raison. Ni les réflexions ni l'expérience n'ont pu y faire aucun changement. La conduite de ceux qui ont suivi la loi naturelle, a été dans tous les temps et dans tous les lieux, approuvée, honorée, respectée: la transgression de cette loi a été au contraire dans tous les temps et dans tous les lieux, réprouvée, condamnée, détestée. Non-seulement, comme on l'a déjà dit, les particuliers ont toujours été dans l'usage de se l'opposer réciproquement, les méchans comme les bons; mais les nations mêmes les plus puissantes, et qui étoient le plus en état de vaincre et de régner sur leurs voisins par la force des armes, se sont crues toujours obligées de rendre hommage à l'empire universel de cette loi suprême. Il est aisé de s'en convaincre en lisant toutes les déclarations de guerre et les manifestes qui les accompagnent. Il n'y en a aucun où l'on ne puisse remarquer avec combien de soins les souverains les plus redoutables s'efforcent de montrer la justice des causes qui les obligent à rompre, par les armes, les liens de cette société naturelle qui unit tous les membres du genre humain: comme si toutes les puissances de la terre se faisoient honneur de reconnoître qu'elles ont dans le droit naturel, un juge, et, pour ainsi dire, un maître élevé au-dessus d'elles, à qui elles doivent rendre compte de leurs actions, et, comme l'a dit un de nos poëtes, *qui du haut de son trône interroge les rois*.

Qu'il me soit donc permis de demander ici d'où a pu venir ce respect commun, cette crainte universellement répandue dans tous les pays et dans tous les siècles; si ce n'est de ce que la loi naturelle est fondée, pour ainsi dire, sur la conscience du genre humain. Dieu, qui en est l'auteur, semble avoir établi cette conscience en sa place, pour être comme la lumière ou le flambeau qui éclaire les

ténèbres de notre ame, et comme une voix qui parle de la même manière à tous les cœurs. On peut dire que le *droit naturel* s'est formé par le concours et la réunion des suffrages de tous les hommes, à qui leur conscience la plus intime tient toujours le même langage.

Mais si cela est, pourquoi donc une loi qui imprime une vénération si générale, une frayeur si profonde, est-elle si mal observée? Pourquoi cet âge d'or, où les poëtes nous disent qu'elle suffisoit seule au genre humain, a-t-il si peu duré? Pourquoi a-t-il fallu que pour leur sûreté commune, les hommes se soient réunis en différens corps, ou en différentes sociétés, qui ont formé ce qu'on appelle les *nations?* Pourquoi a-t-il été nécessaire que dans chaque nation il y eût un gouvernement, une puissance suprême, qui dictât de nouvelles lois, pour expliquer ou pour affermir les règles du droit naturel, soit pour y ajouter une multitude de lois arbitraires et positives, soit pour contenir les hommes dans leur devoir par la terreur des supplices qu'une justice toujours armée contre eux, et à laquelle ils ne peuvent résister, présente continuellement à leur esprit? C'est ainsi que l'on voudroit tirer des conséquences des lois mêmes dont le droit naturel est la première source, pour lui contester le caractère de loi.

Le même, ibid.

§ 91. *Que le précepte de travailler sans cesse à perfectionner en soi l'idée de Dieu, de l'aimer au-dessus de tout, et de le prier, est fondé sur la loi naturelle.*

Au premier coup d'œil que je jette sur moi-même, je vois qu'il a donné à l'homme deux facultés différentes, par le quelles il a bien voulu imprimer sur lui quelques traits de ressemblance avec son auteur.

La première est une intelligence ou un entendement capable de connoître.

La seconde est une volonté faite pour aimer.

L'objet de l'une et de l'autre est infini.

L'œil ne se rassasie point de voir: l'esprit a un désir du connoître, qui n'a point de bornes, qui croît, qui se multiplie avec ses connoissances mêmes, parce que tout ce qu'il découvre étant borné, il veut toujours voir au-delà de ce qu'il a vu.

La volonté de l'homme aussi insatiable que son intelligence, et peut-être encore plus, éprouve également que tout ce qui est fini ne fait qu'irriter sa faim, bien loin de l'apaiser. Dégoûté bientôt des objets qu'elle possède, elle en cherche toujours de nouveaux, sans en trouver jamais aucun qui remplisse ce vide immense qu'elle sent au fond de son être.

Si j'ose élever ensuite mes foibles yeux vers l'être suprême qui a allumé en moi cette soif ardente et continuelle du vrai et du bien, je sens d'un côté qu'un Dieu souverainement juste ne sauroit avoir formé en moi ce désir éternel et inépuisable, qui est comme le fond de mon être imparfait, pour ne le contenter jamais; et je ne sens pas moins de l'autre, que lui seul peut satisfaire pleinement ce désir, parce qu'il n'y a qu'un objet infini dont la possession puisse remplir la capacité d'une intelligence et d'une volonté, qui, quoique finies dans leur nature, sont cependant infinies dans leurs désirs.

De cette espèce de comparaison de l'homme avec Dieu, je conclus naturellement, que si la possession de l'être infini peut seule me rendre heureux, c'est parce qu'elle me fait participer au bonheur de Dieu même.

Me sera-t-il permis de remonter encore plus haut, et de rechercher à me former au moins une idée imparfaite de ce bonheur que nous pouvons à peine entrevoir au travers des ombres de la vie présente? Il me semble cependant que je peux supposer sans témérité, que la félicité de l'être divin consiste dans la vue, et, pour ainsi dire, dans la jouissance de lui-même, ou, si l'on aime mieux cette autre expression, dans la satisfaction infinie que lui donne le spectacle éternel de sa perfection infinie.

Mais comment l'être imparfait pourroit-il acquérir la perfection qui lui manque, si ce n'est par sa ressemblance et par son union avec l'être souverainement parfait? union par laquelle la perfection du Créateur devient en quelque sorte la perfection de la créature, qui entre par là en partage du même bonheur.

De toutes ces notions générales, qui sont comme la métaphysique du droit naturel entre Dieu et l'homme, il me semble que je peux tirer aisément, et par des conséquences immédiates, toutes les

règles essentielles de cette espèce de droit; et je les appelle essentielles, parce qu'elles renferment éminemment toutes celles qui en résultent par des conséquences plus éloignées, et dont le détail seroit infini. Je réduis donc ces règles à sept principales, et je commence par celles qui regardent mon intelligence.

Comme elle ne peut être satisfaite que par la connoissance de l'être infini, ma première règle ou mon premier devoir à l'égard de Dieu, sera de travailler à développer toujours en moi cette première idée qu'il lui a plu de me donner de lui-même, et que le spectacle admirable de l'univers qui publie si hautement la gloire de son auteur, retrace continuellement dans mon esprit.

Je sais en général que c'est un être souverainement parfait; mais ma foiblesse m'obligeant à séparer dans mon esprit ce qui est essentiellement un, pour l'envisager plus facilement, en distinguant ce que l'on appelle les propriétés ou les attributs de l'être divin, qui portent tous également le caractère de sa perfection infinie, je tâcherai de me former l'idée la plus étendue qu'il me sera possible de sa science, de sa sagesse, de sa puissance, de sa justice, de sa bonté infinie, et les réunissant ensuite, comme elles le sont en effet dans l'être suprême, je parviendrai par là, autant que la mesure bornée de mon intelligence me le permet, à remplir mon premier devoir, qui est de faire tous mes efforts pour connoître celui qui m'a fait ce que je suis.

Mais ma volonté n'a pas moins besoin de règles que mon intelligence, et j'ai remarqué qu'elle ne peut être rassasiée que par la possession d'un bien infini: ainsi ma seconde règle sera de tendre constamment par tous les désirs, par toutes les affections, par tous les mouvemens de mon âme, à m'unir autant qu'il m'est possible, à l'être suprême, qui est l'unique et l'inépuisable source de ma félicité.

Je conclurai de là, et ce sera ma troisième règle, que si je m'aime moi-même, comme je ne saurois m'empêcher, si je ne m'aime véritablement qu'autant que je crois approcher de la perfection de mon être; enfin si je ne peux la trouver que dans Dieu, je suis obligé de l'aimer, je ne dis pas autant, mais plus que moi-même, ou, pour parler plus correctement, je sentirai que je ne peux m'aimer raisonnablement qu'en lui, ou pour exprimer encore mieux ma pensée, je dirai que c'est Dieu que j'aime véritablement, en m'aimant moi-même comme je le dois; puisque ce *moi* n'est aimable qu'autant qu'il est uni à l'être souverainement parfait dans lequel il se confond, pour parler ainsi, et en devenant un avec lui, comme les sages mêmes du paganisme l'ont senti par les seules lumières de la raison naturelle.

Par conséquent ma quatrième règle sera de me représenter toujours Dieu comme le seul être qui soit véritablement aimable, le seul qui puisse soutenir ma foiblesse, suppléer à mon indigence, et donner à mon âme toute espèce de satisfaction; et il est non-seulement mon bien, mais mon unique bien, ou plutôt il est tout bien pour moi. Ce qui me flatte même dans les autres êtres à qui je prodigue ce nom, ne consiste que dans ce sentiment agréable qu'il plaît à Dieu de me donner à leur occasion. Malheur à moi si j'en abuse pour m'attacher à des biens indignes de mon amour, et incapables de le satisfaire! Mais si je le fais, c'est moi seul qui deviens mauvais, et Dieu demeure toujours souverainement bon, parce qu'il ne me donne un pareil sentiment que pour me faire tendre à celui qui en est l'auteur.

Il est le maître de m'affliger par des sentimens douloureux, comme de me faire goûter une douce satisfaction: arbitre suprême des biens et des maux, il les tient également en sa main, et il les dispense comme il lui plaît suivant les règles de sa bonté et de sa justice. Ma cinquième règle sera donc de craindre souverainement de lui déplaire, et de le craindre d'autant plus, que je l'aimerai davantage. La crainte du mal naît en moi de l'amour du bien, et ces deux sentimens sont naturellement la mesure l'un de l'autre.

Ainsi regardant Dieu comme disposant de tout ce qui me paroît aimable, et de tout ce que je trouve redoutable, j'en tirerai cette conséquence, qui sera ma sixième règle: Que l'homme est naturellement obligé d'invoquer et d'implorer continuellement le secours divin. Je reconnoîtrai que c'est lui que je dois supplier de m'accorder les vrais biens, et de détourner de moi les véritables maux, quand même je serois assez aveugle pour demander comme un bien ce qui doit être regardé comme un mal, et pour regarder comme un mal ce qui est en

effet un bien véritable : prière dont les poëtes profanes de l'antiquité nous ont laissé le modèle, tant ils ont senti par les seules lumières de la raison, que cette prière étoit une suite nécessaire de la nature de l'homme, comparée avec l'être de Dieu.

Mais il est évident que l'être infiniment parfait ne peut se rendre favorable ni s'unir qu'à ceux qui lui ressemblent : vérité qui n'a pu aussi être obscurcie par les ténèbres du paganisme ; et les philosophes mêmes de l'antiquité en ont conclu que l'homme devoit travailler continuellement à retracer, à perfectionner en lui cette image du souverain être qu'il trouve dans sa nature.

Ma septième règle sera donc de joindre à l'invocation de cet être, l'imitation de ses divines perfections ; et elle ne peut consister que dans la conformité de mes pensées et de ma volonté avec les pensées et la volonté de mon auteur. Juger de tout comme Dieu, autant qu'il m'est possible de le connoître ; vouloir tout ce qu'il veut ; rejeter tout ce qu'il ne veut pas : ce sera donc en cette heureuse conformité que je ferai consister le principal effet d'un amour qui me porte naturellement à l'imitation de l'être souverainement parfait.

On me demandera, sans doute, comment ma foible raison pourra parvenir à pénétrer, pour ainsi dire, dans le secret de l'intelligence et de la volonté d'un être qui surpasse infiniment toutes mes connoissances. Mais j'ai déjà prévenu en partie cette question, lorsque j'ai remarqué qu'au milieu même des ténèbres qui nous environnent, nous apercevons au fond de notre âme un rayon de lumière qui nous éclaire assez pour nous faire connoître au moins que Dieu est un être infiniment parfait, en science, en sagesse, en puissance, en justice, en bonté ; et c'est en travaillant à nous former l'idée la plus sublime et la plus étendue de ces perfections, que nous pouvons parvenir à connoître, quoique imparfaitement, comment nous devons nous conduire, pour conformer notre intelligence et notre volonté à celle de Dieu.

J'ajoute seulement ici, que quelque bornées que soient nos connoissances, elles nous suffisent pour nous faire sentir au moins ce qui nous manque, et ce que nous ne pouvons trouver qu'en Dieu. Tel est l'effet et la conséquence naturelle de la comparaison que nous faisons de notre être borné avec l'être qui n'a point de bornes ; en sorte que la vue même de notre imperfection nous élève par degrés jusqu'à la connoissance de la perfection, telle que nous pouvons la voir par les seules forces de la raison.

Le même, ibid.

§ 92. *De la Prière considérée en elle-même.*

La prière chrétienne comprend toutes les bonnes pensées de l'esprit qu'une âme chrétienne peut former en la présence de Dieu, lorsqu'elles sont jointes avec quelques bons mouvemens de la volonté. Dans ce sens, s'entretenir devant Dieu de ses grandeurs, de ses œuvres, de ses bienfaits, l'en louer, l'en remercier, penser à Jésus-Christ, à ses mystères, enfin toutes les considérations, affections et résolutions qu'on peut former, sont des prières. Mais la prière prise en particulier, ne comprend que les demandes que l'on fait à Dieu par l'esprit de charité, de quelque bienfait qu'on attend de lui par rapport à la vie éternelle, soit pour soi-même, soit pour le prochain. La foi qui nous fait connoître Dieu, nous fait connoître aussi que sans l'assistance de Dieu et sans la grâce de Jésus-Christ, nous ne saurions observer les commandemens, remplir nos devoirs, surmonter les tentations, parvenir à la jouissance de Dieu ; ce qui doit nous porter, par une suite nécessaire, à avoir recours à la prière.

La prière consiste essentiellement dans le gémissement du cœur ; et le premier effet de l'esprit de Dieu en nous, étant de nous faire prier, son premier effet est de nous faire gémir : car les prières du Saint-Esprit sont des gémissemens. Celui qui n'aime point Dieu, ne soupire point après la vie éternelle ; et celui qui ne soupire point après la vie éternelle, n'aime point Dieu. Or il faut, pour gémir, se trouver mal où l'on est, et désirer un autre état : ainsi qui ne gémit point, ne prie point ; et qui ne prie point, n'obtient rien de Dieu. La prière ne consiste pas dans les paroles ; elle consiste dans le désir, et elle n'est même autre chose qu'un saint désir, selon saint Augustin : celui qui désire toujours, prie toujours ; et celui qui ne désire point, ne prie jamais. C'est un précepte de prier sans cesse. Il est vrai que la continuité de prier ne peut consister dans une attention perpétuelle de l'esprit à

Dieu, et qu'il suffit qu'elle demeure quelquefois dans un simple désir que Dieu connoît dans le cœur ; mais il est certain que ce désir s'éteint facilement, si l'on n'a soin de le nourrir par des prières actuelles et par la méditation des choses divines. C'est pourquoi les chrétiens ne pouvant passer toute leur vie dans l'acte de la prière, sont obligés au moins de se renouveler de temps en temps devant Dieu ; et comme c'est par des prières actuelles qu'ils entretiennent celle qui doit être toujours dans le fond de leur cœur, ils doivent éviter avec grand soin tout ce qui peut rendre ces prières indignes d'être présentées devant la Majesté divine : ce qui les oblige, non-seulement d'éviter les distractions qui leur surviennent dans la prière, mais beaucoup plus les sources des distractions, qui remplissant l'âme de vaines pensées, la rendent incapable de s'appliquer à Dieu. Si l'on avoit soin de son avancement spirituel, on ne négligeroit point un moyen si utile, et l'on s'accoutumeroit même à ménager pour Dieu quantité de petits momens ; à élever, par exemple, son esprit à Dieu, lorsque son sommeil est interrompu durant la nuit ; lorsqu'on s'éveille le matin ; lorsqu'on s'habille ; lorsqu'on va d'un lieu à un autre. On trouveroit, par ce moyen, des temps considérables pour prier, et l'on n'auroit plus tant de sujets de se plaindre qu'on est accablé d'occupations, et que l'on ne trouve point de temps à donner à Dieu et à soi-même.

Le but de la prière étant d'obtenir de Dieu ce que nous demandons, il nous est très-important de nous instruire de ce qu'il est juste de lui demander, puisqu'étant la justice même, nous ne pouvons espérer d'en obtenir que ce qui est juste. Il est indubitable que nous ne devons aimer que Dieu, et qu'ainsi nous ne devons demander à Dieu que Dieu même, c'est-à-dire, que Dieu doit être l'unique objet de nos désirs et de nos prières. C'est demander de lui être uni, de l'aimer parfaitement, de lui être parfaitement conformes, de n'avoir rien en nous qui lui soit contraire, et d'éviter tout ce qui peut le blesser. De là il s'ensuit que nous ne devons demander à Dieu rien de temporel, par le désir d'en jouir. Il y a peu de gens qui tombent dans ce défaut grossier ; mais on se trompe bien plus souvent dans les prières qui sont d'elles-mêmes légitimes, et dans lesquelles les passions se couvrent plus aisément du nom de devoir ou de dévotion, comme quand on lui demande la vie de ses parens, de ses enfans, de ses amis, la délivrance de quelque tentation, la vocation à quelque état régulier, la retraite du monde, et les autres choses de cette nature, que l'on croit avoir plus sujet de désirer par rapport au salut. C'est pour éviter ces illusions, qui peuvent se glisser dans ces sortes de prières, que les pères ont établi cet autre principe, qu'il ne faut jamais demander aucune chose temporelle par une volonté fixe et arrêtée ; mais exposer seulement son désir à Dieu, en se soumettant à sa volonté, parce qu'il sait mieux ce qui nous est convenable que nous-mêmes. C'est aussi la disposition où l'on doit être à l'égard des maladies et de la santé, de nos desseins et de nos entreprises.

On doit demander à Dieu son royaume et l'accroissement des vertus, la destruction du règne de la cupidité et l'établissement du règne de la charité. Nos prières doivent avoir encore pour objet la délivrance des misères de cette vie, de la mortalité du corps et de toutes sortes de tentations, en tant qu'elles retardent notre mouvement vers Dieu, ou qu'elles nous mettent en danger de le perdre. Dieu délivre les hommes des tentations en deux manières, ou en les en préservant par sa grâce, ou en leur donnant la force d'y résister ; et la prière est le canal ordinaire par lequel on obtient l'une et l'autre de ces grâces. Mais comme nous ne savons pas quelle est la voie par laquelle Dieu a résolu de nous secourir, et si ce n'est point par l'éloignement des tentations plutôt que par une forte résistance, on ne peut pas exclure la première de ces voies ; et dans cette incertitude on doit tâcher d'obtenir de Dieu qu'il nous délivre absolument de la tentation : car peut-être a-t-il résolu de nous l'accorder par ce moyen. Ainsi la prière est bonne à tout, et qui sait en faire un bon usage, a lieu d'espérer en y persévérant, de faire son salut, au lieu que ceux qui la négligent, s'exposent à le perdre.

Nicole.

§ 93. *Fausses Idées que quelques Philosophes se sont faites sur la nécessité de la Prière.*

Quand il s'agit du sort de la vie, la prudence ne permet pas de se déterminer légèrement ; mais toute délibération légère est un crime, quand il s'agit du destin de l'âme et du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami, de tous les secours de la sagesse. La mauvaise honte m'empêcheroit-elle de vous rappeler le plus nécessaire ? Vous avez de la religion ; mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, et que la hauteur philosophique ne dédaigne la simplicité du chrétien. Je vous ai vu sur la prière des maximes que je ne saurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous est d'aucun fruit, et Dieu nous ayant donné dans la conscience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne ensuite à nous-mêmes, et laisse agir notre liberté. Ce n'est pas là, vous le savez, la doctrine de S. Paul, ni celle qu'on professe dans notre église. Nous sommes libres, il est vrai, mais nous sommes ignorans, foibles, portés au mal ; et d'où nous viendroient la lumière et la force, si ce n'est de celui qui en est la source ? et pourquoi les obtiendrions-nous, si nous ne daignons pas les demander ? Prenez-garde, mon ami, qu'aux idées sublimes que vous vous faites du Grand Etre, l'orgueil humain ne mêle des idées basses qui se rapportent à l'homme ; comme si les moyens qui soulagent notre foiblesse, convenoient à la Puissance Divine, et qu'elle eût besoin d'art comme nous pour généraliser les choses, afin de les traiter plus facilement. Il semble, à vous entendre, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu ; vous craignez qu'une attention partagée et continuelle ne la fatigue, et vous trouvez bien plus beau qu'elle fasse tout par des lois générales, sans doute, parce qu'elles lui coûtent moins de soin. O grands philosophes, que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes, et de lui abréger le travail !

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore, ne connoît-il pas tous nos besoins ? n'est-il pas notre père pour y pourvoir ? savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut ? et voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même ? que de vains sophismes ! Le plus grand de nos besoins, le seul auquel nous pouvons pourvoir, est celui de sentir nos besoins, et le premier pas pour sortir de notre misère, est de la connoître. Soyons humbles pour être sages ; voyons notre foiblesse, et nous serons forts. Ainsi s'accorde la justice avec la clémence ; ainsi règnent à la fois la grâce et la liberté. Esclaves par notre foiblesse, nous sommes libres par la prière ; car il dépend de nous de demander, et d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Apprenez donc à ne pas prendre toujours conseil de vous seul dans les occasions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, et fait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, et par un moment de la vie entière. On se sent ferme un instant, et l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piége une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est, je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit : je suis brave, ne sait ce qu'il sera demain, et tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Que tous nos projets doivent être ridicules ! que tous nos raisonnemens doivent être insensés devant l'Etre pour qui les temps n'ont point de succession, ni les lieux de distance ! Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu, nos jugemens seront tout contraires, et ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui, sans savoir ce qui nous conviendra demain ; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, et nous changeons tous les jours. Qui sait si nous aimerons ce que nous aimons, si nous voudrons ce que nous voulons, si nous serons ce que nous sommes, si les objets étrangers et les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos âmes, et si nous ne trouverons pas notre misère dans ce que nous aurons arrangé

pour notre bonheur? Montrez-moi la règle de la sagesse humaine, et je vais la prendre pour guide. Mais si sa meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point, et faisons ce qu'elle nous inspire. Je lui demande d'éclairer vos résolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui est bon et honnête; je le sais bien: mais ce n'est pas assez encore; il faut vouloir ce qui le sera toujours; et ni vous ni moi n'en sommes les juges.

Nouvelle Héloïse, J. J. Rousseau.

§ 94. *Belles Prières tirées des Livres saints.*

I. *Prière de Sara.*

Que votre nom soit béni, ô Dieu de nos pères, qui faites miséricorde après vous êtes mis en colère; et qui dans le temps de l'affliction pardonnez les péchés à ceux qui vous invoquent. Seigneur, je tourne vers vous mon visage, et j'arrête mes yeux sur vous. Délivrez-moi, je vous supplie, de l'opprobre où je suis; ou retirez-moi de dessus la terre. Vous savez, Seigneur, que je n'ai jamais eu de passion pour aucun homme, et que j'ai conservé mon âme pure de tout mauvais désir. Je ne me suis jamais mêlée avec ceux qui aiment les divertissemens; et je n'ai point eu de commerce avec ceux dont la conduite est pleine de légèreté. Si j'ai consenti à recevoir un mari, je l'ai fait dans votre crainte, et non pour suivre ma passion. Ainsi, ou j'étois indigne de ceux qu'on m'a donnés, ou peut-être qu'eux n'étoient pas dignes de moi, et que vous m'avez réservée pour un autre époux. Car il n'est point au pouvoir de l'homme de pénétrer dans vos desseins. Mais quiconque vous sert avec fidélité, se tient assuré que, s'il est mis à l'épreuve durant sa vie, il sera couronné: s'il est dans l'affliction, il sera délivré; et s'il est châtié pour ses péchés, il pourra en obtenir le pardon de votre miséricorde. Car vous ne prenez point plaisir à ce qui nous afflige: mais après la tempête, vous rendez le calme; et après la tristesse et les larmes, vous comblez de joie. Dieu d'Israël, que votre nom soit béni dans tous les siècles.

Livre de Tobie.

II. *Prière de Judith.*

Seigneur, mon Dieu, qui avez autrefois opéré tant de merveilles, les momens de l'exécution de vos desseins sont marqués, et rien n'arrive que ce que vous voulez. Toutes vos voies, et les jugemens que vous devez exercer, sont réglés par votre providence. Jetez les yeux maintenant sur le camp des Assyriens, comme vous daignâtes autrefois les jeter sur celui des Egyptiens. Vous ne fîtes que regarder leur armée et elle périt. Que ceux-ci périssent de même, eux qui mettent leur confiance dans leur multitude et dans leurs armes, et qui ne savent pas que c'est vous qui êtes notre Dieu, et que votre nom est le Seigneur. Elevez votre bras, comme autrefois; brisez leur force par votre force; que votre colère fasse tomber devant vous ceux qui se promettent de profaner votre sanctuaire, et de renverser votre autel. Faites, Seigneur, que ce superbe périsse par sa propre épée. Qu'en me regardant il soit pris par ses propres yeux comme par un piége; et frappez-le par l'agrément des paroles qui sortiront de ma bouche. Donnez-moi assez de courage pour le mépriser, et assez de force pour lui ôter la vie. Ce sera un monument glorieux pour votre nom, qu'il périsse par la main d'une femme. Car votre puissance, Seigneur, n'est point dans le nombre des troupes; vous ne vous plaisez point dans la force des chevaux: dès le commencement du monde vous avez rejeté les superbes, et vous avez toujours écouté favorablement les prières de ceux qui sont humbles et doux. Exaucez, Seigneur, exaucez une pauvre veuve qui a recours à vous, et qui n'espère qu'en votre miséricorde. Souvenez-vous de votre alliance; mettez vous-même les paroles dans ma bouche, et fortifiez la résolution de mon cœur; conservez à votre maison sa sainteté, afin que toutes les nations connoissent qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous.

Livre de Judith.

III. *Prière d'Esther.*

Mon Seigneur, qui êtes seul notre roi, assistez-moi dans l'abandon où je suis; car c'est de vous seul que j'attends quelque secours. Mon père m'a appris, Seigneur, que vous avez choisi Israël entre tous les peuples, pour être à jamais vo-

tre héritage. Vous leur avez fait tout le bien que vous leur aviez promis, mais nous avons péché devant vous, et c'est pour cela que nous avons été livrés à nos ennemis. Seigneur, vous êtes juste. Mais maintenant ils ne se contentent pas de nous opprimer par un dur esclavage; ils veulent encore anéantir vos promesses; et attribuant la force de leurs bras à la puissance de leurs idées, ils veulent exterminer votre héritage, fermer la bouche de ceux qui vous louent, et éteindre la gloire de votre temple et de votre autel, afin qu'on publie partout la puissance de leurs idoles. Tournez, Seigneur, leurs mauvais desseins contre eux-mêmes, et perdez celui qui a commencé à nous faire sentir sa cruauté. Montrez-vous à nous dans le temps de notre affliction; donnez-moi de la fermeté et de la confiance; mettez dans ma bouche des paroles de sagesse, lorsque je paroîtrai devant ce lion. Changez-lui le cœur, et inspirez-lui de la haine contre notre ennemi, afin qu'il périsse, lui et tous ceux qui conspirent avec lui contre nous. Délivrez-nous par votre puissante main; et secourez-moi, Seigneur, vous qui êtes mon unique ressource. Vous connoissez toutes choses, et vous savez que je hais la gloire des injustes, et que je déteste le lit des incirconcis et des étrangers. Vous savez la nécessité où je me trouve, et qu'aux jours où je parois dans la magnificence et dans l'éclat, j'ai en abomination la marque de ma grandeur que je porte sur ma tête; que je la regarde avec horreur comme le linge le plus souillé; que je ne la porte jamais dans les jours de mon silence; et qu'enfin depuis le temps que j'ai été amenée en ce palais jusqu'à aujourd'hui, votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul, ô Seigneur, Dieu d'Abraham. Dieu tout-puissant, écoutez la voix de ceux qui n'ont d'espérance qu'en vous.

Livre d'Esther.

§ 95. *Belles Actions de grâces, tirées des Livres saints.*

I. *Action de Grâces de Tobie.*

Seigneur, vous êtes grand dans l'éternité, et votre règne s'étend dans tous les siècles. Vous châtiez et vous sauvez; vous conduisez les hommes jusqu'au tombeau, et vous les en ramenez; et nul ne peut se soustraire à votre puissance. Enfans d'Israël, rendez grâces au Seigneur, et louez-le devant les nations: car il vous a dispersés parmi les peuples qui ne le connoissent point, afin que vous leur racontiez ses merveilles, et que vous leur appreniez qu'il est le seul Dieu tout-puissant. C'est lui qui nous a châtiés à cause de nos iniquités; et c'est lui qui nous sauvera pour signaler sa miséricorde. Considérez donc de quelle manière il nous a traités, et bénissez-le avec crainte et tremblement; et glorifiez, par vos œuvres, le Roi de tous les siècles. Pour moi je le bénirai dans le pays de ma captivité, parce qu'il a fait éclater sa puissance envers une nation criminelle. Convertissez-vous donc, pécheurs; faites des œuvres de justice devant Dieu; et croyez qu'il vous fera miséricorde. Pour moi, je me réjouirai en lui, et il sera la joie de mon âme. Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes ses élus; rejouissez-vous en lui tous les jours, et rendez-lui des actions de grâces.

Jérusalem, cité de Dieu, le Seigneur t'a châtiée à cause des œuvres de tes mains. Rends grâces au Seigneur pour les biens qu'il t'a faits, et bénis le Dieu des siècles, afin qu'il rétablisse en toi son tabernacle, qu'il rappelle à toi tous les captifs, et que tu sois comblée de joie dans tous les siècles. Tu brilleras d'une lumière éclatante, et tu seras adorée de tous les peuples jusqu'aux extrémités de la terre. Les nations viendront à toi des climats les plus reculés; et t'apportant des présens, elles adoreront en toi le Seigneur, et considéreront ta terre comme une terre vraiment sainte; car elles invoqueront le grand nom au milieu de toi. Ceux qui te mépriseront seront maudits de Dieu; ceux qui te noirciront par leurs blasphèmes, seront condamnés; et ceux qui t'edifieront seront bénis. Pour toi, tu te réjouiras dans tes enfans, parce que le Seigneur les bénira tous, et qu'ils se réuniront tous en lui. Heureux sont tous ceux qui t'aiment, et qui mettent leur joie dans ta paix. O mon âme, bénis le Seigneur, parce qu'il a délivré Jérusalem, sa ville sainte, de tous les maux dont elle étoit affligée, lui qui est le Seigneur notre Dieu. Je serai heureux s'il reste quelqu'un de ma race, pour la lumière et la splendeur de Jérusalem. Les portes de Jérusalem seront bâties de saphirs et d'émeraudes; et toute l'en-

ceinte de ses murailles sera de pierres précieuses. Toutes ses places seront pavées de pierres d'une blancheur et d'une beauté singulière, et l'on chantera le long de ses rues, Alleluia. Béni soit le Seigneur, qui l'a élevée à ce comble de gloire, et qu'il règne en elle dans la suite de tous les siècles. Amen.

Livre de Tobie.

II. *Cantique de Judith.*

Chantez à la gloire du Seigneur au son des tambours, et au bruit des tymbales: chantez avec de saints accords un nouveau cantique; glorifiez et invoquez son nom. Le Seigneur met les armées en poudre; le Seigneur est le nom qui lui appartient. Il a mis son camp au milieu de son peuple, pour nous délivrer de la main de tous nos ennemis. L'Assyrien est venu avec une armée innombrable; il avoit juré de brûler mon pays, de passer mes jeunes hommes au fil de l'épée, de donner en proie mes petits enfans, et de rendre mes filles captives. Mais le Seigneur tout-puissant l'a frappé; il l'a livré entre les mains d'une femme, et l'a tué. Alors le camp des Assyriens a été rempli de hurlemens, quand nos pauvres citoyens mourant de soif ont commencé à paroître. Les enfans des jeunes femmes les ont percés de coups, et les ont tués lorsqu'ils fuyoient comme des enfans; ils ont péri dans le combat en la présence de notre Seigneur notre Dieu. Chantons une hymne au Seigneur; chantons une hymne nouvelle à la louange de notre Dieu. Seigneur, vous êtes grand; vous vous signalez par votre puissance, et nul ne peut vous surmonter. Que toutes vos créatures vous obéissent; parce que vous avez parlé, et elles ont été faites; vous avez envoyé votre esprit, et elles ont été créées, et nul ne résiste à votre voix. Les montagnes seront ébranlées jusqu'aux fondemens; les eaux seront agitées; les pierres se fondront comme la cire devant vous en toutes choses. Malheur à la nation qui s'élevera contre mon peuple: car le Seigneur tout-puissant se vengera d'elle, et il la visitera au jour de son jugement. Il répandra dans leur chair le feu et les vers, afin qu'ils brûlent, et qu'ils se sentent déchirés éternellement.

Livre de Judith.

III. *Cantique d'Anne.*

Mon cœur est transporté de joie dans le Seigneur, et mon Dieu m'a comblée de gloire. Je puis maintenant ouvrir ma bouche devant mes ennemis, parce que j'ai mis mon espérance et ma joie dans le salut qui vient de vous. Nul n'est saint comme le Seigneur: non, il n'y en a point d'autre que vous; nul autre n'est aussi puissant que notre Dieu. Cessez, orgueilleux, de parler avec hauteur. Que les discours que vous proféries autrefois, ne sortent plus de votre bouche: car le Seigneur est le Dieu qui connoît toutes choses, et il voit à découvert les pensées. L'arc des forts a été brisé; et les foibles ont été revêtus de force. Ceux qui auparavant étoient dans l'abondance, se sont loués pour avoir du pain; et ceux qui étoient affamés, ont été rassasiés. Celle qui étoit stérile, est devenue mère de beaucoup d'enfans; et celle qui en avoit beaucoup, est tombée dans la langueur. C'est le Seigneur qui donne la mort, et qui rend la vie, qui conduit au tombeau et qui en retire. C'est le Seigneur qui appauvrit et qui enrichit; qui abaisse et qui élève. Il tire le pauvre de la poussière, et l'indigent de dessus le fumier, pour le faire asseoir avec les princes, et le placer sur un trône de gloire. Car les fondemens de la terre sont au Seigneur; et c'est lui qui a posé le monde dessus. Il conduira ses saints dans toutes leurs démarches, et les impies seront ensevelis dans les ténèbres, parce que nul ne remportera l'avantage par sa propre force. Ceux qui s'élèvent contre le Seigneur seront écrasés: il lancera sur eux les foudres du haut du ciel. Le Seigneur est le juge de toute la terre; il donnera l'empire à celui qu'il a fait roi, et il élevera la puissance et la gloire de son Christ.

1. *Livre des Rois.*

§ 96. *Prière d'une Ame qui s'afflige devant Dieu sur l'Esprit d'Incrédulité et d'Irréligion, si répandu aujourd'hui dans le Monde.*

L'impiété, ô mon Dieu! commence toujours par le cœur. Dès que l'homme s'est livré aux passions les plus honteuses, et qu'il les a poussées jusqu'aux excès les plus énormes, il cherche à se justifier à lui-même, en se disant en secret que vous n'êtes point, vous, grand Dieu, par qui tout existe. Ce n'est pas

dans sa raison, que ses doutes sur votre être adorable naissent : vous y avez mis un rayon de lumière qui vous montre partout à l'homme, et qui lui fait porter partout avec lui le témoignage intime et ineffaçable de la divinité : c'est dans la dépravation de son cœur, il désire que vous ne soyez point : il s'efforce de se le persuader ; il se fait même un honneur affreux d'en paroître convaincu ; il insulte avec dédain à la crédulité de ceux qui sont effrayés de ses blasphèmes. Mais c'est un imposteur : sa bouche toute seule vous renonce, et publie que vous n'êtes rien ; tandis que sa raison vous reconnoît, et malgré lui vous rend hommage.

Se peut-il, ô mon Dieu ! que l'homme soit capable de tomber dans cet abîme d'extravagance ? Il voudroit anéantir l'idée de votre être dans l'esprit des autres hommes : et il ne peut effacer celle qu'il porte au-dedans de lui-même. Il prêche l'impiété ; et il ne peut réussir à devenir lui-même totalement impie. Il s'érige en docteur de l'athéisme ; et il n'en est pas encore un disciple bien affermi. Aussi, grand Dieu, il ne peut soutenir long-temps ce contraste où éclatent également l'extravagance et l'impiété. Il est effrayé de se révolter tout seul contre tout le genre humain, et de se trouver seul dans l'univers qui ne veuille et ne reconnoisse point de Dieu. Il parle le langage de tout le reste des hommes ; il confesse que vous êtes : mais en vous laissant votre être, il en ôte tout ce qui vous rend souverainement sage, juste et adorable : il se fait un Dieu de sa façon. Il vous dispute la gloire d'avoir tiré le monde du néant, et le soin de le gouverner. Il vous laisse, comme une idole, oisif sur le trône de votre majesté, ne prenant aucune part à ce qui se passe dans l'univers, et abandonnant au hasard et au concours fortuit des causes secondes, les destinées des hommes. Il se persuade que vous ne leur avez jamais parlé, ni par vous-même, ni par vos prophètes, ni dans les derniers temps par la bouche de votre fils. Il regarde toutes les religions comme le fruit des préjugés et de la superstition des peuples. L'histoire même des merveilles que vous avez opérées en faveur de l'ancien peuple pour y conserver la connoissance de votre nom, ne lui paroît qu'un récit fabuleux, inventé pour flatter la vanité, et amuser la crédulité d'une nation grossière et superstitieuse. L'établissement même de votre évangile, grand Dieu, les prodiges qui ont éclaté à la face de tout l'univers, les travaux des hommes apostoliques et de tant de martyrs, qui ont purgé le monde de l'idolâtrie, et répandu partout la sainteté et la sagesse de votre doctrine ; tant d'événemens merveilleux où votre puissance se manifeste d'une manière si visible, ne sont selon lui que le projet insensé d'un petit nombre d'hommes, ou crédules, ou imposteurs.

Des hommes crédules et imposteurs, grand Dieu, qui cependant ont eu la force d'imposer silence à tout ce qu'il y avoit de plus sage et de plus éclairé sur la terre, de changer la face de l'univers, de rendre témoignage, par les tourmens les plus affreux et par leur mort, à la vérité et au Dieu qui les envoyoit ; de corriger les hommes des vices et des déréglemens publics où ils croupissoient depuis long-temps, et d'annoncer la doctrine la plus sage, la plus sainte, la plus sublime, la plus conforme aux besoins de l'homme, la plus opposée à ses passions ; en un mot, la plus digne de l'être souverain dont on eût jamais ouï parler sur la terre. Voilà, ô mon Dieu ! la sagesse tant vantée, c'est-à-dire, le délire le plus méprisable, de ce que le monde appelle esprits forts, et dont le nombre, en ces jours de perversité, se multiplie de plus en plus parmi votre peuple.

Aussi, grand Dieu, il n'y a qu'à regarder leurs mœurs, pour avoir horreur de leur doctrine impie. En vain ils veulent nous persuader que la force et la supériorité seule de la raison les a élevés au-dessus des préjugés vulgaires, et fait prendre le parti affreux de l'incrédulité : c'est la foiblesse et la dépravation seule de leur cœur. Leur vie déshonore non-seulement la religion, mais même l'humanité. Les vices les plus infâmes ne sont pour eux que des penchans innocens que la nature nous transmet, et que la nature justifie. Les désirs les plus abominables, dès que leur cœur corrompu les a formés, n'ont pas besoin d'autre titre pour être légitimes. Les passions que chacun trouve en soi, sont pour eux la seule règle infaillible et immuable que la première institution de la nature a laissée aux hommes. Ils regardent les violences que l'homme juste se fait pour les réprimer, comme une contrainte injuste qu'on exerce envers l'humanité, et

une tyrannie qui la prive des droits qui sont nés avec elle. Ainsi toute leur vertu se borne à se livrer sans réserve à tout ce que la profonde corruption de leur cœur demande d'eux, de peur de contredire ou de contraindre la nature en ne s'y livrant pas. Ils affectent quelquefois les dehors de la sagesse et de la régularité ; c'est pour s'accommoder aux préjugés communs : mais ils se moquent en secret de l'estime que la prévention des hommes attache aux dehors mêmes de l'innocence et de la vertu.

On nous vante souvent leur probité, et les maximes sévères d'honneur dont ils se piquent ; mais, grand Dieu, quelles vertus même humaines peuvent rester dans des hommes qui se croient permis tout ce qu'ils désirent, qui regardent les crimes les plus honteux comme des penchans innocens, qui ne croient rien devoir qu'à eux-mêmes, qui sont persuadés que vous regardez d'un œil égal les vices et les vertus, et qui ne connoissent point d'autre règle de leurs mœurs que les passions mêmes qui en font tout le déréglement et tout le désordre ? Plus ils sentent que leur vie les rendroit l'opprobre des autres hommes, si elle étoit connue, plus ils affectent au-dehors de modération et de philosophie. Ils se piquent des vertus extérieures qui honorent la société. Ils veulent passer pour amis fidèles, rigides observateurs de leurs promesses : ils font une vaine ostentation de droiture et de sincérité : mais il n'en est pas un seul, ô mon Dieu ! qui ne soit en secret dévoué à tous les vices ; pas un qui ne soit parjure et trompeur, quand il peut l'être sûrement, et sans que sa gloire en souffre ; pas un qui soit capable de faire un bien, si son intérêt ou sa réputation ne l'exigent ; pas un enfin qui se refuse un crime utile ou agréable, qui ne pourra jamais être connu que de lui seul. Qu'ils nous reprochent après cela d'un air insultant notre crédulité et notre déférence puérile aux préjugés vulgaires ; heureuse crédulité, grand Dieu, qui nous apprend à vous craindre, à vous servir, à vous aimer, à obéir à vos lois saintes et justes, à régler nos mœurs par elles, à être charitables envers nos frères, patiens dans les injures, soumis dans les afflictions, modestes dans la prospérité, fidèles à nos maîtres, doux et affables à nos inférieurs, équitables envers tous les hommes. Conservez-moi, grand Dieu, cette sainte crédulité qui me soumet à vos lois adorables ; et inspirez-moi toujours toute l'horreur que mérite une impiété, qui rend l'homme le vil esclave de toutes les passions et le jouet éternel des variations bizarres et honteuses de son propre cœur.

Oui, grand Dieu, vous regardez pourtant encore du haut du ciel ces ennemis de votre vérité et de votre gloire ; vous voulez bien encore jeter sur eux quelques regards de miséricorde. Vous troublez souvent leur fausse sécurité par les impulsions secrètes de votre grâce. Vous attendez qu'ils ouvrent enfin les yeux à l'abîme qu'ils se creusent eux-mêmes : qu'ils sentent enfin l'extravagance d'une raison qui met toute sa gloire dans une affreuse singularité, et à se former des systèmes monstrueux et bizarres, plus incompréhensibles que les mystères mêmes de la foi. Vous attendez que l'excès même de leur frénésie les ramène à l'intelligence de la vérité, qui crie encore du fond de leur cœur, cette vérité que tous les efforts de leur impiété n'ont pu étouffer. Vous attendez que, détrompés par les horreurs secrètes que l'incrédulité laisse dans leur âme et que toute leur prétendue fermeté ne peut calmer ; vous attendez, ô Dieu, dont les miséricordes sont plus merveilleuses que toutes vos autres œuvres, qu'ils cherchent enfin le bonheur et le véritable repos, non en doutant si vous daignez être témoin de leurs crimes, mais en vous appelant dans leur cœur, après en avoir banni les vices qui vous en éloignent, et qui en vous éloignant d'eux, les laissent à eux-mêmes, livrés à la tyrannie et à toute la fureur de leurs passions. Mais vous l'attendez en vain. L'impiété mène dans des routes si égarées, que le retour en est très-rare.

On revient des foiblesses de l'âge : l'on ne revient guère de la dépravation impie de la raison. Les années mûrissent les passions : mais l'orgueil de l'incrédulité renaît et se fortifie avec les années. Plus les années deviennent sérieuses, plus elles donnent du crédit, et une sorte de bon air à la philosophie de l'impiété ; et la vieillesse est le temps où l'impie s'en fait plus d'honneur, et où elle lui attire aussi plus d'éloges de la part de ses imitateurs. Vous les cherchez en vain, grand Dieu, ces hommes insensés : ils prennent les remords et les terreurs secrètes que votre grâce excite encore dans leur âme, pour des restes de préjugés vulgaires que l'éducation a laissés en eux

et que les réflexions ne peuvent plus effacer. Ils deviennent comme inutiles à tous vos desseins de miséricorde ; inutiles à leurs frères, puisqu'ils ont secoué le lien de la religion qui les unissoit à eux ; inutiles à la société, qu'ils regardent comme un amas de créatures que le hasard a assemblées, et où chacun n'a point d'autre loi que soi-même ; inutiles à la patrie, puisqu'ils envisagent l'autorité publique, comme une usurpation sur la liberté des hommes ; inutiles à leurs proches, puisqu'ils croient que les titres de père, d'enfant, de frère, d'époux, sont des titres qui n'engagent à rien, à moins que l'inclination aveugle n'en ratifie les devoirs; enfin inutiles à eux-mêmes, puisque la raison que vous leur avez donnée, ô mon Dieu! pour vous connoître, est la lumière même dont ils abusent pour vous disputer toutes vos perfections adorables : hommes inutiles et inhabiles à tout bien; hommes contagieux, l'opprobre de la religion et de la société, qui ne devroient trouver aucun asile sur la terre, et qui trouvent cependant, ô mon Dieu! au milieu d'une nation qui fait gloire de confesser votre saint nom et les vérités de votre doctrine, des apologistes et des admirateurs.

Leur bouche, semblable à un sépulcre plein d'infection et de pourriture, ne s'ouvre que pour exhaler toute la corruption de leur cœur. Les blasphèmes les plus affreux sont devenus leur langage ordinaire. Ils ne se souviennent de vous, grand Dieu, que pour vous dégrader de tout ce qui vous rend le souverain modérateur de l'univers, et l'arbitre des destinées des hommes. Vous seriez banni de leurs entretiens, comme vous l'êtes de leur cœur, si leurs blasphèmes ne mettoient sur leur langue impie votre nom adorable. Ils infectent tout ce qui les approche, des maximes du libertinage. Ils protestent d'abord que c'est sans intérêt qu'ils ont secoué le joug de la religion, et que la vérité seule les a forcés de se défaire des erreurs communes ; mais leurs mœurs, ô mon Dieu! découvrent l'artifice et la fausseté de leurs discours. Qu'on les approche de près, qu'on entre dans leur confiance, qu'on paroisse adhérer comme eux à la doctrine de l'impiété : alors ils se démasquent, ils se montrent au naturel ; on découvre en eux un fonds de mœurs abominables, une vie dont les déréglemens même du commun des hommes rougiroient, une singularité de débauche encore plus affreuse que celle de leur doctrine, un abandonnement qui ne connoît plus ni règle, ni pudeur, ni bienséance, une façon de penser sur le détail de la conduite, qui fait qu'en ne respectant plus ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, on ne se respecte plus soi-même.

Voilà où les mène cette prétendue vérité qui les a détrompés des préjugés vulgaires. Et cependant, ô mon Dieu! cette impiété dont toute l'attention devroit être de se dérober aux regards publics, se montre avec ostentation. Elle a enfin accoutumé les yeux et les oreilles des chrétiens à voir et à entendre sans indignation ses horreurs et ses blasphèmes. Ce n'est pas assez, ô mon Dieu! elle se fait des sectateurs : elle ose répandre le venin de sa doctrine ; elle trouve tous les jours des cœurs qui viennent s'offrir eux-mêmes à la morsure contagieuse de l'aspic. Ils s'en font une supériorité de raison, et une distinction où ils ne croient pas la plupart des hommes capables d'atteindre ; et la vanité toute seule fait et multiplie des incrédules, que la honte devroit cacher dans les ténèbres les plus profondes et les plus impénétrables.

Ce n'est pas assez, ô mon Dieu! pour ces hommes impies, de vivre sans mœurs et sans règle. Ils publient que vos serviteurs n'ont par-dessus eux que plus d'adresse et de ménagement pour dérober leurs désordres secrets aux yeux du public. Ils traitent toute piété d'artifice et d'hypocrisie. Leurs railleries les plus ameres, leurs médisances les plus atroces, ne tombent que sur les gens de bien. Si vous permettez que quelqu'un tombe et se démente, ils se hâtent d'insulter à sa chute ; ils le percent de mille traits barbares. Les plaies et le sang de cet infortuné sont pour eux un spectacle de joie et un déplorable triomphe. Il faut bien, pour se calmer sur l'infamie de leurs mœurs, qu'ils tâchent de se persuader que tous les hommes, et ceux même qui paroissent les plus saints, leur ressemblent. Quelle idée, grand Dieu, faut-il qu'ils se fassent du genre humain, pour n'être pas effrayés de ce qu'ils sont eux-mêmes ! Il faut que tout ce que votre grâce a formé dans tous les siècles de martyrs généreux, de vierges pures, d'anachorètes pénitens, de pasteurs respectables et qui ont donné leur vie pour

leur troupeau, de docteurs célèbres des églises, de justes qui ont été l'édification et l'ornement de leurs siècles, d'hommes miraculeux, et encore plus merveilleux par leur vie que par leurs prodiges; il faut que tous ces hommes, que les infidèles même avoient été forcés de respecter, et qui ont mené sur la terre une vie si digne des anges du ciel, aient été des scélérats et des monstres, pour que l'impie puisse se justifier à lui-même ses abominations et ses crimes : c'est cependant ce qu'il ose penser. Quelle fureur, grand Dieu! et que faudroit-il pour guérir l'incrédule de son impiété, que l'abîme d'extravagances et de contradictions, où il est obligé de se jeter pour se cacher l'horreur de sa doctrine?

Malheur, ô mon Dieu! aux maisons et aux familles qui donnent accès chez elles à ces ennemis de tout bien. Les troubles et les calamités, les dissensions domestiques y entrent bientôt. Elles deviennent bientôt des écoles où les maximes du libertinage sont enseignées. L'épouse fidèle regarde bientôt la fidélité d'un lien sacré, comme un vain scrupule que la tyrannie des hommes sur son sexe a établi sur la terre. Dès que la crainte de Dieu n'est plus qu'une terreur panique, comme l'impie le prêche, tous les devoirs s'évanouissent; il n'y a plus dans ces maisons infortunées ni ordre, ni subordination, ni confiance. L'enfant se croit autorisé à secouer le joug paternel. Le père croit que laisser agir les penchans de la nature, c'est toute l'éducation qu'il doit donner à ses enfans. L'épouse se persuade que son goût doit décider de ses devoirs. Quelle paix et quelle union, ô mon Dieu! peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage seul, et le mépris de tout joug, lie ceux qui l'habitent? Quel chaos, quel théâtre d'horreur et de confusion deviendroit la société générale des hommes, si les maximes du libertinage prévaloient parmi eux, et étoient érigées en lois publiques! Quelle affreuse république, s'il pouvoit jamais s'en former une dans l'univers, toute composée d'impies, et où les hommes ne pussent mériter que par l'impiété le titre de citoyens!

Une doctrine si monstrueuse, ô mon Dieu! peut-elle séduire des hommes en qui toute raison n'est pas encore éteinte? L'âge, les exemples, les occasions, la foiblesse multiplient tous les jours les prévaricateurs au milieu de votre peuple; ce sont là les sources funestes de la corruption des hommes. Mais qu'il s'en trouve, grand Dieu, qui opèrent l'iniquité par système et par principe, en qui le crime devient un dogme, et qui regardant comme une folie et une crédulité, la doctrine sainte qui nous prêche l'innocence et la vertu, ne trouvent de bon sens et de supériorité de raison, que dans celle qui leur fait une leçon continuelle, et comme un devoir même de tous les vices! O Dieu! dans quel nuage épais et ténébreux, permettez-vous qu'un cœur endurci s'enveloppe et se plonge! C'est un châtiment terrible, mais juste, que l'homme qui refuse de vous connoître, ne se connoisse plus lui-même. Encore si son aveuglement se bornoit à lui cacher l'infamie et les horreurs de son âme, nous adorerions en secret vos jugemens sur les cœurs impénitens. Mais cet aveuglement lui change en vice les vertus mêmes des autres hommes. Il déchire vos serviteurs, et leur prête tous les crimes dont il se sent coupable lui-même. Il ne peut se persuader qu'il y ait un seul juste sur la terre, et il tâche de le persuader en secret à ceux qui l'écoutent. Ses dents cruelles s'acharnent sur l'innocence, et voudroient en exterminer même le nom du milieu des hommes. C'est là leur pain de tous les jours, et l'aliment le plus ordinaire et le plus agréable dont se nourrit la noirceur de son impiété et de sa malice.

Quelle ressource, grand Dieu, peut-il rester à ces impies dans leurs afflictions? Vous êtes le consolateur des âmes affligées : et elles trouvent dans la soumission aux ordres adorables de votre providence, dans les biens que votre sagesse sait tirer en leur faveur de leurs maux mêmes, dans les secours de votre grâce, et enfin dans la foi qui leur fait regarder ces souffrances comme la juste expiation de leurs crimes; elles y trouvent un grand adoucissement à leurs peines. Mais l'impie qui ne vous connoît point, qui ne vous invoque point, qui croit ou que vous n'êtes point, ou que vous ne vous mêlez point de ce qui le regarde; à qui peut-il avoir recours dans les maux et les contre-temps qui l'affligent? quel être dans l'univers peut-il invoquer? Il se regarde comme le seul arbitre de sa destinée. Il croit ne tenir qu'à lui seul sur la terre, et ne connoît point de liens qui l'attachent à une

puissance invisible qui soit au-dessus de lui. Il faut qu'il combatte seul dans ses souffrances contre toutes les créatures qui se soulèvent contre lui. Dans quelle solitude affreuse se trouve alors l'impie, sans Dieu, sans le témoignage de sa conscience, qui achève de l'accabler par les horreurs qu'elle lui offre; sans espérance que ses peines lui seront utiles, puisqu'il ne connoît de bonheur que dans le temps présent; sans secours du côté des hommes, qui peuvent être touchés de ses maux, mais qui ne sauroient y remédier; seul dans l'univers avec lui-même, comme un infortuné qui se voit seul, accablé de maux au milieu d'un chaos vide et ténébreux. Où levera-t-il les yeux? à qui tendra-t-il les mains? Il ne lui reste qu'à s'envelopper dans son désespoir, et se dévouer au hasard, divinité monstrueuse, en qui il a aimé mieux, grand Dieu, mettre sa confiance, que dans votre bonté et votre sagesse, et se précipiter sans savoir où il va, ni d'où il vient, dans les ténèbres hideuses de l'incrédulité qui l'environnent. Aussi, grand Dieu, les impies qui font tant d'ostentation de leur fermeté, sont les plus lâches et les plus timides des hommes, dès qu'ils entrevoient seulement les approches de la mort. Le danger le moins sérieux les trouble et les alarme. Comme leur vie est l'unique bien qu'ils connoissent et qu'ils attendent, tout ce qui la menace même de plus loin, leur rapproche un spectre affreux qui les glace. Hommes foibles et insensés, ils craignent pour leur corps destiné à la pourriture, et qu'ils ne sauroient toujours conserver; et ils ne craignent pas pour leur âme, à laquelle il ne tient qu'à eux d'assurer la gloire et l'immortalité qui lui est préparée; ils craignent les maux de la vie présente, qui ne sont que d'un moment, et qui peuvent nous mériter des biens éternels; et ils ne craignent pas des malheurs qui les attendent, et qui ne doivent jamais finir.

Mais que la destinée des âmes qui vous servent et qui vous aiment, ô mon Dieu! est différente ici-bas de celle des impies! La race des justes a la consolation de vous avoir toujours au milieu d'eux: c'est dans leur cœur que vous versez abondamment les secours les plus puissans de votre grâce. Les jugemens de votre justice peuvent les alarmer à la mort; mais vous y êtes présent pour calmer l'orage, et rétablir la tranquillité et la confiance. Ils peuvent être accablés de maux, d'opprobres, de persécutions, de souffrances en cette vie; car la voie de la croix par où vous avez fait passer votre fils même, est la voie la plus ordinaire par où vous conduisez ses frères pour les faire arriver à la gloire: mais quelle ressource et quelle consolation ne trouvent-ils pas dans cette espérance? Ils savent que le temps de la captivité va finir en un instant; qu'ils sortiront triomphans de Babylone, pour jouir d'une éternelle paix dans la nouvelle Jérusalem; que là, il n'y aura plus pour eux, ni larmes, ni deuil, ni douleur; et que les tribulations de la vie présente sont bien rapides et bien légères, comparées au poids éternel de gloire qui les attend, et qu'elles-mêmes leur ont préparé.

S'il y a quelque ressource solide sur la terre dans les malheurs qui nous arrivent, on ne peut la trouver que dans la religion. Sans elle, l'homme porte seul tout le poids de son infortune: il porte de plus le poids de son impiété; et rien ne peut le soulager que le fardeau même qui l'accable. Cependant, ô mon Dieu! l'impie insulte aux souffrances de vos serviteurs, quand il voit des justes opprimés, accablés d'adversités ici-bas. Il leur demande avec dérision, où est donc le Dieu qu'ils servent, et quel secours il donne à ses adorateurs? Il traite d'illusion l'espérance qu'ils ont en vous, ô mon Dieu! et les regarde comme insensés de renoncer à tous les plaisirs pour un Dieu qui ne peut les secourir, ou qui est insensible à leurs peines. Mais l'espérance qui est cachée dans le cœur des âmes fidèles, et qui est pour elles une source féconde de consolations, confond l'impiété de ces reproches. L'aveuglement de l'impie qui les fait, est plus douloureux pour elles, que tous les maux dont vous les affligez, ô mon Dieu! elles souffrent avec soumission et avec joie la perte de leurs biens et de leur fortune; mais une sainte indignation les saisit et les transporte à la seule vue des outrages qu'on fait à votre gloire. L'impie qui avoit prétendu les couvrir de confusion comme des hommes simples et crédules, se trouve confondu par la magnanimité de leur foi, par la fermeté de l'espérance qui les soutient, et par le courage héroïque qui leur fait mépriser les adversités que l'impie ne voit même de loin qu'en tremblant, et qui les met au-dessus des passions et de toutes les honteuses

foiblesses dont il est lui-même le vil esclave.

Que les ennemis de votre nom et de votre doctrine sainte, grand Dieu, cessent donc de nous demander d'un ton impie et ironique, quand est-ce donc que vous descendrez de la céleste Sion, pour venir récompenser ceux qui renoncent à tout ce qui flatte les passions pour vous plaire? et quand est-ce que vous leur apporterez la gloire et le salut qu'ils attendent? Ces hommes livrés au crime ne trouvent de véritable sagesse qu'à jouir du présent, et regardent comme une folie de se priver de ce qui est certain, et dont il ne tient qu'à nous de jouir, dans l'espérance d'un avenir, ou qui n'est pas, ou dont personne ne peut nous répondre. Insensés! comme si vos promesses, grand Dieu, n'étoient pas plus sûres et plus infaillibles, que tout ce que nous voyons de nos yeux; comme si sous un Dieu juste, la même destinée pouvoit être réservée au-delà du tombeau aux justes et aux impies; comme si la rapidité des biens et des maux présens étoit capable de punir le crime ou de récompenser la vertu; comme si l'homme, qui porte en lui une âme immortelle, créée à votre image, n'étoit fait que pour ramper, comme la bête, un petit nombre de jours sur la terre dans la boue, se vautrer comme elle dans les plaisirs des sens, et disparoître pour toujours sans qu'il reste aucune trace dans les livres de l'éternité, ni de lui-même, ni de ce qu'il a été pendant sa vie.

Ne sentons-nous pas, ô mon Dieu! que nous sommes faits pour quelque chose de plus grand, que tout ce que nous voyons ici-bas? Les plaisirs, la gloire, les honneurs accumulés sur nos têtes, peuvent-ils jamais rendre l'homme heureux? Ne porte-t-il pas toujours un vide inséparable de son cœur, au milieu de tout ce qu'il croyoit le devoir remplir? Son âme toute entière n'est-elle pas comme empreinte du désir et de la pensée de l'immortalité? Ne faut-il pas qu'il s'arrache, pour ainsi dire, à lui-même, pour se persuader que tout ce qui est en lui, mourra avec lui? Peut-il jamais, à force d'entasser crimes sur crimes, anéantir le sentiment intérieur de sa conscience, qui le force malgré lui à ne pas donner les mêmes noms aux vices et aux vertus, et à distinguer ce qu'il s'efforce de confondre? Est-il parvenu à se persuader que les vertus et les vices sont des chimères, auxquelles la crédulité a donné des noms différens pour les réaliser? que l'inceste et le parricide n'ont rien qui les distingue de la piété filiale et de la pudeur, et qu'on doit les regarder comme des êtres aussi fabuleux et aussi peu réels, que les dieux infâmes du paganisme, qui en donnèrent l'exemple aux hommes?

Que les impies, grand Dieu, nourrissent, s'ils peuvent, leur sécurité de ces idées noires et abominables; qu'ils marchent, s'il est possible, d'un pas ferme sur des abimes si affreux, et dont la raison même est épouvantée; qu'ils insultent aux macérations, aux violences et aux larmes de vos serviteurs; qu'ils regardent comme une peine inutile, tout ce qu'ils souffrent pour vous plaire. Leurs dérisions seront bientôt changées en désespoir. Nous n'avons qu'un moment à attendre: vous allez venir délivrer pour toujours les âmes fidèles de la servitude de leur corps, et des peines inséparables de leur exil. Ce peuple choisi, cet Israël séparé de tous les endroits de la terre, chantera éternellement les louanges de votre grâce. La joie, la paix, un bonheur qui ne finira plus, sera son partage; et les impies, précipités dans un gouffre de feu, iront enfin expier par des tourmens et des remords éternels, par des larmes de fureur et de désespoir, leur impiété et leurs blasphèmes.

Massillon, Ps. xiii.

§ 97. *De la Vertu considérée en elle-même.*

La vertu chrétienne consistant à pratiquer ses devoirs, à surmonter les tentations qui nous en détournent, et à faire l'un et l'autre par la vue de Dieu et par l'amour de la justice; il est clair que ce qui nous met devant les yeux cette justice, ce qui nous découvre ces tentations, ce qui nous fait veiller sur les mouvemens de notre cœur, qui sont la source et de nos bonnes actions et de nos chutes, ce qui nous montre enfin d'où nous pouvons obtenir le secours pour nous soutenir dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, nous engage comme nécessairement à les pratiquer.

Il faut remarquer que toutes les vertus ne sont bonnes et utiles qu'autant qu'elles ont la charité pour principe: elle est la source qui les produit et l'âme qui les

anime. Ainsi nous ne devons pas nous laisser éblouir par l'éclat de certaines œuvres extérieures qu'on peut pratiquer sans charité ; il faut voir de quel principe elles naissent, et si elles sont attachées à ce lien commun. Sans cela ces œuvres sont mortes et sans vie, puisqu'elles seroient sans leur âme, qui est la charité. Telles étoient les vertus des Pharisiens ; et leur erreur étoit de faire consister toute la vertu dans la pratique extérieure des préceptes, sans se mettre aucunement en peine de tout ce qui se passoit dans le cœur ; et de là naissoit nécessairement en eux une confiance vaine et une présomption en leur propre justice

Les vertus chrétiennes en elles-mêmes sont un si grand bien, que nous devrions les pratiquer pour elles-mêmes, quand même Dieu ne nous en donneroit aucune récompense, ou plutôt elles tiennent lieu d'une très-grande récompense à tous ceux qui en ont l'idée qu'ils doivent en avoir. Quelle comparaison y a-t-il d'un homme tempérant et juste, qui conserve son corps et son âme dans une parfaite pureté, que la charité fait entrer dans tous les besoins du prochain, qui pratique exactement tous ses devoirs ? quelle comparaison, dis-je, y a-t-il d'un tel homme avec une âme cruelle, brutale, plongée dans l'impureté, qui n'a, ni respect pour Dieu, ni fidélité pour les hommes, et qui s'aime d'une manière si déréglée, qu'elle se couvre sans cesse de honte et d'infâmie, en se plongeant dans toutes sortes de désordres ? Il y a donc dans la vertu, dès cette vie même, une récompense de la vertu ; et il y a dans le vice, même dès cette vie, une punition du vice. L'homme vertueux y reçoit son centuple, c'est-à-dire, qu'il est cent fois plus heureux en vivant dans l'ordre et dans la justice, qu'il n'auroit pu l'être en vivant dans le désordre et dans l'injustice. La pratique de la vertu est toujours accompagnée d'une paix, d'une consolation intérieure et d'une douce espérance des biens futurs, qui soutient et qui soulage.

Il y a des vertus qui brillent et qui éclatent, et il y en a qui sont cachées, mais qui sont très-réelles. Il se trouve dans certaines âmes une plénitude de volonté qui renferme l'essence de toutes les vertus. Elles sont pénitentes, charitables, patientes, pauvres, sans avoir eu d'occasions extérieures de pratiquer ces vertus, et lors même que par leur état elles sont dans l'impuissance d'en faire les actions. Il y a des pauvres vraiment riches, et des riches vraiment pauvres. Il y a des martyrs devant Dieu, qui ne le sont point devant les hommes, comme il y a des martyrs devant les hommes, qui ne le sont pas devant Dieu. C'est ce qui fait voir qu'il n'y a que Dieu qui soit le véritable juge de la vertu, et que nous ne pouvons en avoir que des conjectures souvent trompeuses et toujours incertaines ; ce qui doit nous porter d'une part à nous défier de nos meilleures actions, parce que nous ne savons pas de quelle disposition elles naissent, fausse ou vraie, imparfaite, ou parfaite, foible ou forte ; et de l'autre, à ne nous préférer jamais à personne, à cause de ces actions, parce que peut-etre ceux qui ne les ont jamais faites, en possèdent en perfection les dispositions, ce qui est ce que Dieu regarde le plus.

Nicole.

§ 98. *De la charité envers les hommes, son caractère.*

La charité n'est pas seulement patiente, mais elle est bonne et généreuse, elle consent à souffrir, mais non à être inutile. C'est peu pour elle de ne pas blesser, elle veut servir, elle en ménage les occasions ; elle en étudie les moyens ; et elle assaisonne tout ce qu'elle fait d'une disposition si pure et si sincère, qu'elle n'attend point de reconnoissance, quoiqu'elle tâche de la mériter, non point pour elle, mais pour le bien des autres qui ne sauroient être ingrats sans être injustes. Elle sait ce que dit St. Jean : que l'amour ne consiste point en discours ni en paroles, mais en des services réels ; que c'est n'avoir point d'entrailles que d'être sans compassion, et que la compassion qui se termine à de simples souhaits, est une dureté réelle, ou même une insulte à la misère de nos frères, couverte de l'hypocrisie.

Elle s'applique surtout à bien connoître les personnes qui sont l'objet immédiat de son attention, non pour les juger, mais pour prendre à leur égard tous les sens et tous les biais favorables Elle sait qu'un même homme n'est pas toujours dans les mêmes dispositions, et qu'une grande vertu n'est pas incapable de quelques inégalités ; elle étudie tous les caractères des autres ; et comme leur variété est presque infinie, elle diversifie, autant qu'il lui est possible, les manières

de les approcher, de traiter avec eux, de les instruire, de les consoler, d'entrer dans les cœurs, pour y porter la lumière et la paix; elle profite de toutes les expériences qui lui ont réussi; elle s'instruit par celles dont les succès n'ont pas répondu à ses désirs: elle fait amas de remèdes contre les maux qu'elle découvre; elle prévient par ses réflexions les besoins futurs. Mais dans le temps qu'elle paroît tout occupée du désir de plaire et de servir, elle est encore plus attentive à ne le pas faire aux dépens de la justice et de la vérité.

Un empressement trop marqué doit être suspect. La charité attend les occasions, mais ne va point au-devant; elle aime l'ordre, ne déplace rien, ne sort jamais de son état, et consent avec joie que d'autres fassent ce qu'elle auroit inclination de faire, si la bienséance le permettoit. Une véritable charité ne distingue point les personnes, quand les besoins sont égaux; elle ne se laisse point séduire par des penchans naturels, et elle se roidit contre des aversions fondées sur l'impression des sens. Elle ne croit pas ses services perdus, lorsqu'ils sont peu remarqués, ou qu'on les reçoit avec indifférence, comme une dette, ou même comme défectueux et désagréables; et rien ne la rassure tant contre ses défiances et contre la juste crainte qu'elle a d'agir par amour-propre, que l'inapplication et l'ingratitude même des personnes qu'elle sert, quand elle n'en est point émue, et qu'elle fait avec joie pour Jésus-Christ, ce qu'elle fait sans récompense du côté des hommes: car elle se souvient alors de ce qu'il a dit à ses disciples: aimez vos ennemis, faites du bien à tous, afin que vous soyez les enfans du Très-Haut, qui est doux et bienfaisant à l'égard même des incrédules et des méchans.

Non-seulement la charité ne soupçonne point le mal, mais elle ne croit point qu'on l'en soupçonne. Comme elle ne se défie point des autres, elle ne pense point qu'on se défie d'elle; et comme elle est sans malignité, elle est aussi sans inquiétude et sans ombrage; elle est par sa nature un principe de candeur, de vérité, de noblesse, qui fait toute la sûreté et toute la douceur du commerce des gens de bien; elle les guérit de mille petits soupçons et de mille petites défiances qui sont les restes de l'orgueil, ou d'un naturel sombre et timide, ou d'une foible éducation; elle les porte à croire qu'on leur rend justice comme ils la rendent aux autres, et elle ne leur permet point de les soupçonner, ou de déguisement à leur égard, ou d'indifférence, ou de mépris; leur cœur droit et simple se repose sans inquiétude dans celui des autres dont ils voient la sincérité présente, et qu'ils ne soupçonnent point d'infidélité dans l'avenir. Ils détestent cette maxime, *qu'il faut se conduire avec ses amis, comme pouvant devenir ennemis*, et ils ne prennent d'autre précaution contre un changement qui ne leur paroît pas vraisemblable, quoiqu'ils ne le jugent pas absolument impossible, que de ne rien dire et de ne rien faire qui ne soit conforme à leur devoir, et dont ils ne soient pas obligés de se repentir. Ils sont infiniment éloignés de ce raffinement d'une basse politique qui subtilise le mal, et qui se le présente sous toutes sortes de faces, l'allant chercher dans l'avenir, quand il n'est pas présent, et le regardant comme futur, dès qu'il est possible; ils ne sont sages et profonds que pour le bien; mais par rapport au mal, ils sont simples et enfans: au lieu que la sagesse du monde consiste à tout soupçonner, à tout calomnier, à rendre tout le bien suspect; ils font consister leur sagesse dans une grande connoissance de la vertu, et dans une heureuse simplicité qui ignore le mal.

L'écriture sainte nous apprend qu'il faut avoir les yeux ouverts, non-seulement pour voir les nécessités qui se présentent et que nous connoissons, mais encore pour les chercher et pour les découvrir, avant que nous les ayons connues, et St. Bernard nous enseigne qu'il y a dans le cœur des véritables serviteurs de Dieu, une espèce de miséricorde inquiète et curieuse, qui songe à tous les maux qu'on peut souffrir, à tous les biens qu'elle peut faire; qui voudroit non-seulement soulager tous les besoins, mais encore les prévoir et les prévenir; qui se reproche tout ce qu'elle n'a pas su; qui s'impute tout ce que les autres ont enduré, et qui, ne négligeant rien et veillant sur tout, imitent cette providence universelle, et cette miséricorde infinie qui sont chargées du soin et de l'assistance du monde. Ce sont ces hommes de miséricorde dont parle le sage, qui remplissant tous les devoirs de la piété, soit envers Dieu, soit envers les hommes, ne croyoient jamais avoir assez fait pour le service de l'un, ni pour le soulagement

des autres, et vivoient dans la crainte continuelle de n'avoir pas donné assez d'étendue à leur charité ; tant ils étoient persuadés qu'il falloit prévoir et presque deviner les nécessités et les afflictions des pauvres.

Duguet, caractères de la charité.

§ 99. *Prodiges de charité dus à la religion chrétienne.*

Les religieux Maronites, dans les solitudes du Liban; les grands Nestorien, répandus le long du Tigre ; ceux d'Abyssinie, aux cataractes du Nil, et sur les rivages de la mer Rouge; tous enfin mènent une vie aussi extraordinaire que les déserts où ils l'ont cachée. Le moine Cophte, en entrant dans son monastère, renonce à tous les plaisirs, consume son temps en travail, en jeûnes, en prières et à la pratique de l'hospitalité. Il couche sur la dure, dort à peine quelques instans, se relève, et sous le beau firmament d'Egypte, fait entendre sa voix nocturne, sur les débris de Thèbes et de Memphis. Tantôt l'écho des pyramides redit à l'ombre des Pharaons les cantiques de ce fils de la mystique famille de Joseph ; tantôt ce pieux solitaire chante au matin les louanges du vrai soleil, au même lieu où des statues harmonieuses soupiroient le réveil de l'aurore. C'est là qu'il cherche l'Européen égaré à la poursuite de ces ruines fameuses ; c'est là que le sauvant de la horde Arabe, il l'enlève dans sa haute tour, et prodigue à cet inconnu la nourriture qu'il se refuse à lui-même. Les savans vont bien visiter les débris de l'Egypte; mais d'où vient que, comme ces moines chrétiens, objets de ses mépris, ils ne vont pas s'établir dans ces mers de sable, au milieu de toutes les privations, pour donner un verre d'eau au voyageur, et l'arracher au cimeterre du Bédouin? Ah! sans doute qu'il est plus beau de remuer la poussière des sépulcres, que de secourir un homme.

Dieu des chrétiens, quelles choses n'as-tu pas faites! partout où l'on tourne les yeux, on ne voit que les monumens de tes bienfaits. Dans les quatre parties du monde, la religion a distribué ses milices et placé ses vedettes pour l'humanité. Le moine Maronite appelle par le claquement de deux planches suspendues à la cime d'un arbre, l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban : ce pauvre et ignorant artiste n'a pas de plus riche moyen de se faire entendre; le moine Abyssinien vous attend dans ce bois au milieu des tigres; le missionnaire Américain veille à votre conservation dans ses immenses forêts. Jeté par un naufrage sur des côtes inconnues, tout-à-coup vous apercevez une croix sur un rocher. Malheur à vous si ce signe de salut ne fait pas couler vos larmes! vous êtes en pays d'amis ; ici sont des chrétiens. Vous êtes François, il est vrai, et ils sont Espagnols, Allemands, Anglois? Et qu'importe! n'êtes-vous pas de la grande famille de Jésus-Christ? Ces étrangers vous reconnoîtront pour frères ; ils ne vous ont jamais vu, et cependant ils vous aiment, et cependant ils pleurent de joie, car vous êtes sauvé du désert.

Mais le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa course. La nuit approche, les neiges tombent ; seul, tremblant, égaré, il fait quelques pas, et se perd sans retour. C'en est fait, la nuit est venue : arrêté au bord d'un précipice, il n'ose ni avancer ni retourner en arrière. Bientôt le froid le pénètre, ses membres s'engourdissent, un funeste sommeil cherche ses yeux ; ses dernières pensées sont pour ses enfans et son épouse! Mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers le murmure de la tempête, ou bien est-ce le *glas* de la mort, que son imagination effrayée croit ouïr au milieu des vents? Non, ce sont des sons réels, mais inutiles : car les pieds de ce voyageur refusent maintenant de le porter .... Un autre bruit se fait entendre; un chien jappe sur les neiges, il approche, il arrive, il hurle de joie : un solitaire le suit.

Ce n'étoit donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, de s'être établi, pour jamais, au fond des plus affreuses solitudes ; il falloit encore que les animaux mêmes apprissent à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils s'embrassent, pour ainsi dire, de l'ardente charité de leurs saints maîtres, et que leurs cris, sur le sommet des Alpes, proclamassent aux échos les miracles de la religion.

Ah! qu'on ne dise pas que l'humanité seule puisse conduire à de tels actes ; car d'où vient qu'on ne trouve rien de pareil dans cette belle antiquité, pourtant si sensible? On parle de philantropie! c'est

la religion chrétienne qui est seule philantrope par excellence. Immense et sublime idée qui fait du chrétien de la Chine un ami du chrétien de la France; du sauvage Néophite, un frère du moine Egyptien! nous ne sommes plus étrangers sur la terre; nous ne pouvons plus nous y égarer. Chrétien! il n'est plus d'Océan ou de déserts inconnus pour toi; tu trouveras partout la langue de tes aïeux et la cabane de ton père!

M. de Chateaubriant, génie du Christ.

§ 100. *De la bienfaisance.*

Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir. Soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'humanité?

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, et l'usage que nous en faisons, nous laisse un sentiment éternel de contentement ou de repentir.

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, et il n'y a que les paresseux de bien faire, qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection, sont autant de ressources que la commisération laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sent, que parce qu'ils manquent d'organes pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles; et l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance. Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité, comme une eau pure et salutaire, va fertiliser les lieux bas; elle cherche toujours le niveau; elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne, et ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance, qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux: un tendre intérêt au malheur d'autrui sert à mieux en trouver la source, et à s'éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

S'il est des bénédictions humaines que le ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie et la bassesse en présence des gens qu'on loue; mais celles que dicte en secret un cœur simple et reconnoissant. Voilà l'encens qui plaît aux âmes bienfaisantes.

Un homme bienfaisant satisfait mal son penchant au milieu des villes, où il ne trouve presque à exercer son zèle que pour des intrigans et pour des fripons.

Il ne seroit pas plus aisé à une âme sensible et bienfaisante d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Une âme de ce caractère n'a point cette pitié barbare, qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager; elle les va chercher pour les guérir. C'est l'existence et non la vue des malheureux qui la tourmente; il ne lui suffit point de ne point savoir qu'il y en a; il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle: car ce seroit sortir des termes de la raison, que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes.

Nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager.

Les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant; et tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu?

Il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des âmes bienfaisantes.

J. J. Rousseau.

§ 101. *Exhortation à la charité.*

Les verrions-nous si sensibles à toutes les calamités, ces puissans du siècle, si à la tête du plan de leur éducation, on y avoit placé la religion et l'humanité: nous pouvons l'assurer, ce n'est qu'à l'aide de ces deux mobiles, qu'ils pourront s'élever à leur haute destination.

Comme grands, ils sont destinés à être des modèles de vertu et de perfection; leurs exemples, plus remarqués, ne sauroient être indifférens; ils décideront des mœurs générales; comme riches, ils sont destinés à être les protecteurs de la veuve,

de l'orphelin, les pères des pauvres et des enfans délaissés, les restaurateurs universels des œuvres de miséricorde: de leur seule volonté dépendra la destinée de tous les misérables. Il faut donc commencer par les préparer de loin à remplir dignement cette double vocation. Eh, que fait-on? on les entretient, à la vérité, de temps en temps, des mystères, des dogmes, des préceptes de la religion: mais on ne leur en inspire ni l'esprit, ni les sentimens, ni l'amour: au premier souffle des passions déclarées, cette vaine superficie de christianisme s'évanouira sans retour. On s'étudie à leur donner des manières polies, agréables, insinuantes: mais on néglige de développer en eux la sensible, la bienfaisante humanité, qui devroit être l'existence des grands de la terre: on éloigne de leurs regards ce qui porte l'empreinte du malheur et de la misère: on leur cache le spectacle effrayant et pathétique de toutes les calamités humaines, ramassées en un même lieu et sous un seul point de vue: on paroît craindre qu'ils ne soient un jour compatissans et secourables. Qu'arrivera-t-il? une fois échappés au frein de l'éducation, et maîtres d'eux-mêmes, ils iront de plaisirs en plaisirs, de fêtes en fêtes, de palais en palais: ils n'auront point vu de pauvres, ils n'en verront plus: les prisons, les hôpitaux, les asiles de miséricorde, seront, à leur égard, comme ces régions ignorées dont on n'a pas encore fait la découverte: ils mourront environnés de leur faste, sans jamais avoir entendu la voix intime de la nature, ni les accens pitoyables de la douleur et de l'indigence, sans savoir s'il y a des misérables sur la terre, sans savoir même qu'ils en ont fait.

Qu'il seroit essentiel, avant qu'ils se précipitent dans le siècle, qu'un guide sage, éclairé, leur fît parcourir ces demeures lamentables, qui sont les dépôts publics des crimes, des malheurs, des misères. Cet ange tutélaire leur diroit: mes fils, voici l'instant décisif qui doit influer puissamment sur tout le reste de votre vie: jusqu'ici vous avez été formés, avec soin, à l'art difficile et dangereux de plaire, de séduire, de briller: je vous conduis à une école plus triste et plus profitable, à l'école de l'humanité et de la morale; mais de l'humanité toute vivante, et de la morale en exemples et en actions. Vos yeux, vos oreilles, votre cœur vous instruiront avant mes paroles. Suivez-moi; peu de temps nous suffira; nous allons semer tout ensemble et moissonner.

Entrons d'abord dans ces prisons. Elles sont remplies d'ouvriers que des riches aussi cruels qu'injustes privent du salaire de leur travail et de leur industrie; écoutez leurs imprécations contre ces riches; de malheureux que la nécessité des temps ou des accidens imprévus ont plongés dans la misère: des créanciers impitoyables les retiennent ici les uns et les autres, comme autant d'otages qu'on ne peut ravoir qu'en les rachetant; leurs familles épuisées périssent par l'absence de ces infortunés. Que leur rançon feroit d'heureux à la fois! rendez-vous dignes, aux jours de votre abondance, de goûter une si noble satisfaction. Considérez à loisir ces jeunes gens, vos égaux par la naissance, auparavant les délices du monde, aujourd'hui confondus avec des misérables, chargés de dettes et d'injustices, couverts de honte et d'opprobre. Comment cet or s'est-il changé en plomb? la fureur du jeu, les débauches, l'amour outré des plaisirs et des vanités du siècle ont consommé cette prompte dégradation. Tôt ou tard ils pourront recouvrer la liberté: elle n'est plus une grâce pour eux; elle manifesteroit leur infamie. Dès les premiers pas qu'ils ont faits dans la carrière, ils se sont condamnés eux-mêmes à vivre à jamais pauvres et déshonorés. Que ces exemples prêchent éloquemment! Ces criminels, exécrables à la société dont ils ont été les fléaux, étendus sur un peu de paille, craignent à tout moment d'entendre le signal de leur départ douloureux de ce monde, pour la maison de leur éternité. C'est à la justice humaine à les punir: elle n'est utile qu'autant qu'elle est inexorable. C'est à la charité chrétienne à les visiter, à les consoler: elle seule peut encore, à travers ces traits odieux, reconnoître en eux des frères. Il est temps de sortir de ce séjour de désolation et d'effroi. Passons aux hôpitaux, ils nous présentent d'autres misères.

Ciel! qu'y trouvons-nous (la Salpétrière)? Des furieux enchaînés, des simulacres d'hommes privés de la raison, privés même de l'instinct. Fuyons, épargnons-nous des réflexions trop affligeantes: plaignons-les; rendons grâces à Dieu, et tremblons. Jetez un coup d'œil de mépris et d'indignation sur ces objets, la honte d'un sexe et le malheur

de l'autre: l'opprobre du vice se montre à découvert dans l'humiliation de leur état, et mieux encore dans leur audace. Tournons toute notre attention vers ces vénérables vieillards: l'âge et les infirmités leur ont ravi les forces. Ils mériteroient bien de jouir d'un repos honnête qu'ils ont acheté par les travaux de toute leur vie. Ils attendent vos aumônes pour les présenter eux-mêmes au Seigneur, devant lequel ils vont bientôt paroître.

Cette demeure écartée (Bicêtre), autrefois l'habitation de nos rois, renferme ces vagabonds que la paresse et le libertinage ont faits pauvres de goût et de profession. Ils formoient une nation dispersée dans ce royaume, toute composée de particuliers sans association entre eux, de familles sans mariage, de citoyens sans patrie, de chrétiens sans religion, de sujets sans lois et sans souverain; ils étoient la terreur des campagnes, qu'ils pilloient, qu'ils ravageoient; la ruine du laboureur qu'ils mettoient à contribution, dont ils arrêtoient les poursuites, les plaintes, par des menaces de destruction et d'incendie. Depuis leur captivité, le monde commence à respirer. Craignez, si vous ne contribuez à leur subsistance, qu'on ne leur rende une liberté trop funeste à la tranquillité publique.

Si vous me demandez (Enfans Trouvés) d'où sont venus la plupart de ces enfans qui peuplent le nouvel asile que nous visitons, je vous répondrai: de la hauteur de leurs châteaux menaçans, des seigneurs insatiables ont fondu avec la rapidité de l'aigle sur des vassaux sans défense, abattus par la crainte: ces tyrans altérés ont disparu tout à coup, emportant avec eux, vers cette capitale, les dépouilles dégouttantes des pleurs de tant de misérables: elles serviront d'ornement au triomphe barbare de leur luxe. Ces vassaux désespérés ont été forcés d'envoyer leurs enfans en Egypte, pour les dérober au glaive de la misère: les voilà. Hélas! les puissans du siècle devoient être les protecteurs et les pères de ces peuples: n'est-ce pas aux pasteurs à paître les brebis? les brebis nourriroient leurs agneaux.

Insensiblement nous sommes parvenus à ces lieux destinés au soulagement des pauvres malades. Préparez-vous au plus terrible de tous les spectacles: avancez et voyez: le supplice affreux inventé par la cruauté des tyrans, d'attacher inséparablement les vivans aux morts, la nécessité le renouvelle ici constamment sous les enseignes de la miséricorde: dans un même lit funèbre et au-dessus, gît un tas de malades, de mourans, de cadavres pêle-mêle confondus: que les réjouissances et les fêtes cessent parmi les hommes, s'ils sont encore susceptibles de quelque impression de sensibilité! Malheur! malheur! que cette parole formidable retentisse partout aux oreilles des riches, et les poursuive sans cesse! Malheur! malheur! que la nature consternée s'abîme dans leur deuil; et qu'elle ne se relève que lorsque la charité, plus généreuse et parfaitement secourable, aura réparé cet outrage fait à l'humanité! Telle est pourtant, avec moins d'horreur, avec plus d'adoucissement et de consolation, la destinée inévitable des hommes sur la terre. Grands ou petits, nous parcourons tous ce cercle des vicissitudes de la vie. Une enfance perdue dans la profondeur des ténèbres d'une ignorance universelle; peut-être quelques années florissantes de jeunesse et de santé; des maladies violentes; de longues infirmités; rarement la vieillesse; nécessairement la mort; malgré nous l'éternité. Nos courses sont terminées; arrêtons-nous.

Poulle, exhortation dans une assemblée de charité pour les enfans trouvés.

§. 102. *Que l'humanité est le premier devoir des grands.*

L'humanité envers les peuples, est le premier devoir des grands; et l'humanité envers les peuples, est l'usage le plus délicieux de la grandeur.

Sire, toute puissance vient de Dieu; et tout ce qui vient de Dieu, n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les grands seroient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvoit des pauvres et des malheureux: ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont, que pour les peuples.

Quelle affreuse providence, si toute la multitude des hommes n'étoit placée sur la terre, que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne connoissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits!

Si Dieu en élève quelques-uns, c'est donc pour être l'appui et la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin

des foibles et des pétits : c'est par là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent ; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en nous : ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence : et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples est donc le premier devoir des grands ; et l'humanité renferme l'affabilité, la protection et les largesses.

Je dis l'affabilité : oui, Sire, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des grands, ne devroit être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paroîtroit bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, et de tâcher de se mettre par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure et vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mise entre eux et les grands : ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste, de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a réservé l'éclat du rang et des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite : plus ils se trouvent bas, moins ils se croient à leur place. Aussi l'insolence et la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace ; et plus d'une fois les anciens règnes de la monarchie l'ont vue se soulever, vouloir secouer le joug des nobles et des grands, et conjurer leur extinction et leur ruine entière.

Les grands, au contraire, placés si haut par la nature, ne sauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant : ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang et de la naissance ; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité ; et s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

Il est vrai même que l'affabilité est comme le caractère inséparable, et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendans de ces races illustres et anciennes, auxquels personne ne dispute la supériorité du nom et l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance : ils vous la laisseroient ignorer, si elle pouvoit être ignorée : les monumens publics en parlent assez, sans qu'ils en parlent eux-mêmes : on ne sent leur élévation, que par une noble simplicité : ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû ; et parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse et l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent. Ceux au contraire qui se parent d'une antiquité douteuse, et à qui l'on dispute tout bas l'éclat et les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil et de hauteur, mettent la fierté à la place des titres ; et en exigeant au-delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devroit leur rendre.

En effet, on est moins touché de son élévation, quand on est né pour être grand. Quiconque est ébloui de ce degré éminent, où la naissance et la fortune l'ont placé, c'est-à-dire qu'il n'étoit pas fait pour monter si haut : les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes âmes : rien ne les enfle et ne les éblouit, parce que rien n'est plus haut qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache : c'est une preuve certaine qu'on perdroit en se montrant de trop près : on couvre de la fierté des défauts et des foiblesses, que la fierté trahit et manifeste elle-même : on fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite ; et on ne sait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Aussi les plus grands hommes, Sire, et les plus grands rois ont toujours été les plus affables. Une simple femme Thécuite venoit exposer simplement à David ses chagrins domestiques ; et si l'éclat du trône étoit tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain relevoit l'éclat et la majesté du trône.

Nos rois, Sire, ne perdent rien à se rendre accessibles : l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le trône n'est élevé que pour être l'asile de ceux qui viennent implorer votre justice ou votre clémence : plus vous en

rendez l'accès facile à vos sujets, plus vous en augmentez l'éclat et la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers, qui aime le plus ses maîtres, ait aussi plus de droit de les approcher? Montrez, Sire, à vos peuples tout ce que le ciel a mis en vous de dons et de talens aimables; laissez-leur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre règne : les charmes et la majesté de votre personne, la bonté et la droiture de votre cœur, assureront toujours plus les hommages qui sont dus à votre rang, que votre autorité et votre puissance.

Ces princes invisibles et efféminés, ces Assuérus devant lesquels c'étoit un crime digne de mort, pour Esther même, d'oser paroître sans ordre, et dont la seule présence glaçoit le sang dans les veines des supplians, n'étoient plus, vus de près, que de foibles idoles, sans âme, sans vie, sans courage, sans vertu; livrés dans le fond de leurs palais à de vils esclaves; séparés de tout commerce, comme s'ils n'avoient pas été dignes de se montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir, l'obscurité et la solitude en faisoient toute la majesté.

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même, qui sied bien aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur et de courage pacifique: c'est être foible et timide, que d'être inaccessible et fier.

D'ailleurs, Sire, en quoi les princes et les grands, qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère et dédaigneux, sont plus inexcusables, c'est qu'il leur en coûte si peu de se concilier les cœurs: il ne faut pour cela ni effort, ni étude; une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit: le peuple leur compte tout: leur rang donne du prix à tout: la seule sérénité du visage du roi, dit l'écriture, est la vie et la félicité des peuples; et son air doux et humain est pour les cœurs de ses sujets, ce que la rosée du soir est pour les terres sèches et arides: *In hilaritate vultûs regis, vita; et clementia ejus quasi imber serotinus.*

Et peut-on laisser aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix? n'est-ce pas s'avilir soi-même, que de dépriser à ce point toute l'humanité? et mérite-t-on le nom de grand, quand on ne sait pas même sentir ce que valent les hommes?

La nature n'a-t-elle pas déjà imposé une assez grande peine aux peuples et aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance, et comme dans l'esclavage? n'est-ce pas assez que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, et comme une loi, de ramper et de rendre des hommages? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris, et par une fierté qui en est si digne elle-même? ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime? et si quelqu'un devoit être honteux de son état, seroit-ce le pauvre qui le souffre, ou le grand qui en abuse?

Il est vrai que souvent c'est l'humeur toute seule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des grands cette sérénité qui les rend accessibles et affables: c'est une inégalité de caprice, plus que de fierté. Occupés de leurs plaisirs, et lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût: il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, et qui leur est à charge. A force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend; et ils se dérobent souvent aux hommages publics, pour se dérober à la fatigue d'y paroître sensibles. Mais qu'il faut être né dur, pour se faire même une peine de paroître humain! N'est-ce pas une barbarie, non-seulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour et de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis? n'est-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages? peut-on alléguer là-dessus les momens d'humeur et de chagrin, que les soins de la grandeur et de l'autorité traînent après soi? l'humeur est-elle donc le privilége des grands, pour être l'excuse de leurs vices?

Hélas! s'il pouvoit être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même, ce devroit être à ces infortunés, que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques, et tous les plus noirs soucis environnent: ils seroient bien plus dignes d'excuse, si, portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils en laissoient échapper quelques traits

au-dehors. Mais que les grands, que les heureux du monde à qui tout rit, et que les joies et les plaisirs accompagnent partout, prétendent tirer de leur félicité même un privilége qui excuse leurs chagrins bizarres et leurs caprices; qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils sont plus heureux; qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité, d'accabler encore du poids de leur humeur, des malheureux qui gémissent déjà sous le joug de leur autorité et de leur puissance; grand Dieu! seroit-ce donc là le privilége des grands, ou la punition du mauvais usage qu'ils font de la grandeur? car il est vrai que les caprices et les noirs chagrins semblent être le partage des grands, et l'innocence de la joie et de la sérénité n'est que pour le peuple.

Mais l'affabilité qui prend sa source dans l'humanité, n'est pas une de ces vertus superficielles qui ne résident que sur le visage: c'est un sentiment qui naît de la tendresse et de la bonté du cœur. L'affabilité ne seroit plus qu'une insulte, et une dérision pour les malheureux, si en leur montrant un visage doux et ouvert, elle leur fermoit nos entrailles, et ne nous rendoit plus accessibles à leurs plaintes, que pour nous rendre plus insensibles à leurs peines.

Les malheureux et les opprimés n'ont droit de les approcher, que pour trouver auprès d'eux la protection qui leur manque. Oui, mes frères, les lois qui ont pourvu à la défense des foibles, ne suffisent pas pour les mettre à couvert de l'injustice et de l'oppression: la misère ose rarement réclamer les lois établies pour la protéger; et le crédit souvent leur impose silence,

C'est donc aux grands à remettre le peuple sous la protection des lois: la veuve, l'orphelin, tous ceux qu'on foule et qu'on opprime ont un droit acquis à leur crédit et à leur puissance; elle ne leur est donnée que pour eux: c'est à eux à porter aux pieds du trône les plaintes et les gémissemens de l'opprimé: ils sont comme le canal de communication, et le lien des peuples avec le souverain; puisque le souverain n'est lui-même que le père et le pasteur des peuples. Ainsi ce sont les peuples tout seuls, qui donnent aux grands le droit qu'ils ont d'approcher du trône; et c'est pour les peuples tout seuls, que le trône lui-même est élevé: en un mot, et les grands, et le prince, ne sont, pour ainsi dire, que les hommes du peuple.

Mais si, loin d'être les protecteurs de sa foiblesse, les grands et les ministres des rois en sont eux-mêmes les oppresseurs; s'ils ne sont plus que comme ces tuteurs barbares, qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles: grand Dieu! les clameurs du pauvre et de l'opprimé monteront devant vous: vous maudirez ces races cruelles; vous lancerez vos foudres sur ces géans; vous renverserez tout cet édifice d'orgueil, d'injustice et de prospérité, qui s'étoit élevé sur les débris de tant de malheureux; et leur prospérité sera ensevelie sous ses ruines.

Aussi la prospérité des grands et des ministres des souverains, qui ont été les oppresseurs des peuples, n'a jamais porté que la honte, l'ignominie et la malédiction à leurs descendans. On a vu sortir de cette tige d'iniquité des rejetons honteux, qui ont été l'opprobre de leur nom et de leur siècle: le Seigneur a soufflé sur l'amas de leurs richesses injustes, et l'a dissipé comme de la poussière; et s'il laisse encore traîner sur la terre des restes infortunés de leur race, c'est pour les faire servir de monument éternel à ses vengeances, et perpétuer la peine d'un crime, qui perpétue presque toujours avec lui l'affliction et la misère publique dans les empires.

La protection des foibles est donc le seul usage légitime du crédit et de l'autorité: mais les secours et les largesses qu'ils doivent trouver dans notre abondance, forment le dernier caractère de l'humanité.

Oui, mes frères, si c'est Dieu seul qui vous a fait naître ce que vous êtes, quel a pu être son dessein, en répandant avec tant de profusion sur vous les biens de la terre? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les passions et les plaisirs qu'il condamne? sont-ce des présens qu'il vous ait faits dans sa colère? Si cela est, si c'est pour vous seuls, qu'il vous a fait naître dans la prospérité et dans l'opulence; jouissez-en, à la bonne heure; faites-vous, si vous le pouvez, une injuste félicité sur la terre; vivez comme si tout étoit fait pour vous; multipliez vos plaisirs: hâtez-vous de jouir: le temps est court; n'attendez plus rien au-delà que la mort et le jugement: vous avez reçu ici-bas votre récompense.

Mais si, dans les desseins de Dieu, vos

biens doivent être les ressources et les facilités de votre salut, il ne laisse donc des pauvres et des malheureux sur la terre que pour vous: vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même: vous êtes, pour ainsi dire, leur providence visible: ils ont droit de vous réclamer, et de vous exposer leurs besoins: vos biens sont leurs biens, et vos largesses le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre.

Et qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux? si l'humanité envers les peuples, est le premier devoir des grands, n'est-elle pas aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur?

Quand toute la religion ne seroit pas elle-même un motif universel de charité envers nos frères; et que notre humanité à leur égard, ne seroit payée que par le plaisir de faire des heureux, et de soulager ceux qui souffrent; en faudroit-il davantage pour un bon cœur? Quiconque n'est pas sensible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme. Qu'on est digne de mépris, dit Saint Ambroise, quand on peut faire des heureux, et qu'on ne le veut pas! *Infelix cujus in potestate est tantorum animas à morte defendere, et non est voluntas!*

Il semble même que c'est une malédiction attachée à la grandeur: les personnes nées dans une fortune obscure et privée, n'envient dans les grands que le pouvoir de faire des grâces, et de contribuer à la félicité d'autrui: on sent qu'à leur place on seroit trop heureux de répandre la joie et l'allégresse dans les cœurs, en y répandant des bienfaits; et de s'assurer pour toujours leur amour et leur reconnoissance. Si dans une condition médiocre, on forme quelquefois de ces désirs chimériques de parvenir à de grandes places; le premier usage qu'on se propose de cette nouvelle élevation, c'est d'être bienfaisant, et d'en faire part à tous ceux qui nous environnent: c'est la première leçon de la nature, et le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux: ce n'est que dans les grands seuls, qu'il est éteint: il semble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus dur et plus insensible que celui du reste des hommes; que plus on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs misères; que plus on est le maître de s'attirer l'amour et la bienveillance des hommes, moins on en fait cas; et qu'il suffit de pouvoir tout, pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux et plus flatteur, mes frères, pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? vous attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en lasse: commander aux hommes et leur donner des lois? mais ce sont-là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir: voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore: habiter des palais somptueux? mais vous vous édifiez, dit Job, des solitudes, où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous: y rassembler tous les plaisirs? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre cœur vide: trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices? la variété des ressources tarit bientôt; tout est bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer, vous serez rassasié, mais vous ne serez pas satisfait: ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux; à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés, que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau: vous sentirez alors le plaisir d'être né grand; vous goûterez la véritable douceur de votre état: c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne, est pour les autres; ce plaisir est pour vous seul: tout le reste a ses amertumes; ce plaisir seul les adoucit toutes: la joie de faire du bien, est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir: revenez-y encore; c'est un plaisir qui ne s'use point: plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter: on s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui: chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et

secret dans notre âme: le long usage qui endurcit le cœur à tous les plaisirs, le rend ici tous les jours plus sensible.

Et qu'a la majesté du trône elle-même, Sire, de plus délicieux, que le pouvoir de faire des grâces? que seroit la puissance des rois, s'ils se condamnoient à en jouir tout seuls? une triste solitude, l'horreur des sujets et le supplice du souverain. C'est l'usage de l'autorité, qui en fait le plus doux plaisir; et le plus doux usage de l'autorité, c'est la clémence et la libéralité, qui la rendent aimable.

Nouvelle raison: outre le plaisir de faire du bien, qui nous paye comptant de notre bienfait; montrez de la douceur et de l'humanité dans l'usage de votre puissance, dit l'esprit de Dieu, et c'est la gloire la plus sûre et la plus durable où les grands puissent atteindre: *In mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris.*

Non, Sire, ce n'est pas le rang, les titres, la puissance, qui rendent les souverains aimables; ce n'est pas même les talens glorieux que le monde admire; la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits et de gouverner les peuples: ces grands talens ne les rendent aimables à leurs sujets, qu'autant qu'ils les rendent humains et bienfaisans. Vous ne serez grand, qu'autant que vous leur serez cher: l'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle et la moins équivoque des souverains; et les peuples n'aiment guère dans les souverains que les vertus qui rendent leur règne heureux.

Et en effet; est-il pour les princes une gloire plus pure et plus touchante que celle de régner sur les cœurs? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang; c'est le carnage et la mort qui nous y conduit; et il faut faire des malheureux pour se l'assurer: l'appareil qui l'environne est funeste et lugubre; et souvent le conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires.

Mais la gloire, Sire, d'être cher à son peuple et de le rendre heureux, n'est environnée que de la joie et de l'abondance: il ne faut point élever de statues et de colonnes superbes pour l'immortaliser: elle s'élève dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que l'airain et le bronze; parce que l'amour, dont il est l'ouvrage, est plus fort que la mort: le titre de conquérant n'est écrit que sur le marbre; le titre de père du peuple est gravé dans les cœurs.

Et quelle félicité pour le souverain, de regarder son royaume comme sa famille; ses sujets, comme ses enfans; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens et leurs personnes; et de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ses ancêtres sur le trône! la gloire des conquêtes et des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Mais de plus, Sire, si la gloire des conquérans vous touche, commencez par gagner les cœurs de vos sujets: cette conquête vous répond de celle de l'univers. Un roi cher à une nation valeureuse comme la vôtre, n'a plus rien à craindre que l'excès de ses prospérités et de ses victoires.

Massillon, petit carême, humanité des grands.

§ 103. *De l'aumône.*

L'amour du prochain est la source de l'aumône. En effet, quand on aime son prochain, peut-on le voir dans la nécessité, et ne pas l'assister? Et c'est surtout les riches qui sont dans l'obligation de faire l'aumône, à proportion du bien que Dieu a donné à chacun. Il faut bien concevoir que non-seulement nous n'avons aucun droit réel sur les biens du monde, parce qu'étant toujours essentiellement à Dieu, ils ne peuvent jamais appartenir aux créatures, mais que nous sommes aussi bornés par les lois de Dieu dans l'usage de ces biens: car il ne faut pas s'imaginer que Dieu nous les donne pour en disposer comme nous voudrons. Il est trop juste pour en avoir fait une distribution si inégale. Ces biens étant des moyens destinés par la providence à la subsistance des hommes, il n'en donne à quelques-uns plus qu'il ne leur en faut, que pour les distribuer aux autres. Un riche, comme riche, n'est donc qu'un simple dispensateur des biens de Dieu; et dans cette dispensation même il ne lui est pas permis de se conduire par ses caprices et ses fantaisies. Il faut qu'il ait égard aux nécessités du prochain, aux engagemens de la providence, et en un mot, à l'ordre de la charité.

On doit donner aux pauvres son superflu, et c'est sur quoi on forme bien des difficultés, chacun croyant n'avoir

rien de superflu. Combien y en a-t-il qui se font des nécessités, et qui croient qu'il suffit d'avoir du bien pour le dépenser à ce que l'on veut? mais tout cela n'est qu'une pure illusion. Dieu ne rend personne maître de son superflu, parce qu'il ne peut permettre à personne de jouir des créatures pour elles-mêmes. Il ne reconnoît point ces nécessités imaginaires qui n'ont leur source que dans la vanité, la curiosité, ou dans l'amour du plaisir. Il est vrai qu'on trouvera peu de personnes qui aient du superflu, si l'on a égard à ce que la coutume, la délicatesse et les passions du monde ont renfermé dans les nécessités de l'état et de la condition: mais on ne le peut pas dire, si on retranche de ce qui passe pour nécessaire, tout ce que l'amour de la pénitence, de l'humilité et de la pauvreté en doit faire retrancher. Si on garde, par exemple, une exacte modestie dans ses meubles, dans ses habits, dans son train, dans sa table et beaucoup d'autres choses; c'est par ces retranchemens qu'on trouvera du superflu, et c'est le défaut de ce retranchement qu'on ne veut point faire, qui fait qu'on n'en trouve point, et c'est surtout le défaut de charité; car la charité trouve toujours des moyens et des expédiens pour soulager les pauvres.

Les riches ne peuvent user du monde que par nécessité aussi-bien que les pauvres: la règle est commune aux uns et aux autres. Mais comme la nécessité ne consiste point dans un point précis, les nécessités des riches étant beaucoup plus étendues, et leur donnant lieu d'user beaucoup davantage des créatures, elles leur servent d'occasion de s'y attacher. Les nécessités des pauvres sont au contraire plus resserrées; ils s'accoutument à se passer de bien des choses qui paroissent nécessaires aux riches, et par cette habitude ils s'en détachent On ne peut pas même dire qu'ils soient privés de l'avantage qu'ont les riches d'exercer la libéralité et la charité. Car pourvu que les pauvres la pratiquent à proportion de leur peu de bien, Dieu ne compte pas pour moins leurs petites œuvres de charité, que les plus grandes aumônes des riches; et quand ils n'en feroient aucune, Dieu leur tiendra compte de toutes celles dont il verra dans leur cœur une volonté sincère. Ils ne sont donc privés que de l'éclat des aumônes et de la satisfaction humaine qu'on peut trouver dans l'approbation qu'elles attirent, et dans la reconnoissance de ceux à qui on les fait, c'est-à-dire, qu'ils ne sont privés que de ce qui ordinairement en peut faire perdre le fruit. D'ailleurs s'ils ne peuvent point donner de leur bien, ils peuvent et doivent y substituer d'autres œuvres de charité et de miséricorde.

Il y a un avantage considérable à faire l'aumône. Quiconque fait la charité, reçoit infiniment plus de Dieu qu'il ne donne au prochain. Il ne donne que des biens temporels, des biens qui ne sont point à lui, et qu'il n'a reçus que pour les donner. Il ne fait que rendre proprement ce qu'il doit. Mais il reçoit de Dieu un présent inestimable que Dieu ne lui devoit point, un présent qui de soi-même est éternel, et dont il peut jouir à jamais. Dieu lui fait l'honneur de l'associer aux soins charitables qu'il a de ses créatures, et de le rendre l'instrument de sa providence envers elles. Il lui met entre les mains le rachat de ses péchés et le prix de son royaume; et il le lui met gratuitement, sans qu'il ait aucun droit à une si grande grâce. Qui ne voit que les murmures et les difficultés qu'on fait paroître en pratiquant la charité, ne viennent que de ce qu'on n'est pas assez pénétré de ces vérités? Car si on en étoit touché, comme on le devroit, on regarderoit les pauvres comme les occasions qui nous ont attiré les grâces de Dieu; on croiroit leur avoir une extrême obligation. Ainsi bien loin de pratiquer durement la charité envers eux, on la pratiqueroit avec humilité, avec reconnoissance, avec amour et avec joie.

Il y a des règles à suivre dans la pratique de l'aumône. On doit ne donner en aumônes que ce qui est à nous, et ce dont nous pouvons disposer avec justice, et l'on doit préférer d'acquitter ses dettes avant que de faire des charités. Il y a des aumônes qu'il suffit de faire à ceux qui nous les demandent; mais il y en a d'autres où il faut prévenir ceux à qui on les doit faire, comme sont les pauvres honteux. On doit préférer les pauvres qui sont dans un plus grand besoin, les infirmes et les impotens, et surtout les bons pauvres et ceux que saint Paul appelle les domestiques de la foi. Il faut préférer les plus grandes nécessités à celles qui sont moins pressantes. Dans les grandes nécessités, on ne doit pas se contenter de donner de son superflu; il faut donner même de son nécessaire d'état. Il ne faut pas se contenter

d'assister une fois ceux qui sont dans le besoin : car si le besoin se renouvelle, nous sommes obligés de donner le même secours. La charité intérieure est une dette perpétuelle ; elle ne tient jamais entièrement quittes ceux qui sont obligés de satisfaire aux devoirs auxquels elle engage.

Nicole.

§ 104. *Que le précepte de l'aumône est fondé sur la nature.*

Le précepte de l'aumône est fondé sur la nature. Oui, mes très-chers frères ; Dieu a mis au-dedans de nous, un principe inaltérable d'humanité, qui entre dans la composition de notre être, qui fait partie de nous-mêmes, commun également à tous les hommes, que la haine la plus envenimée ne peut effacer entièrement, qui se réveille à la vue des misérables, qui nous fait souffrir de leurs maux.

On peut les mépriser, on peut les haïr lorsqu'ils sont éloignés ; on les plaint nécessairement, on s'attendrit dès qu'ils paroissent. La nature est toute pour les malheureux. C'est une ressource inépuisable que la providence leur a ménagée. Mais que leur sert cette ressource, si on les évite, si on les fuit ?

Dans le monde, dans ce séjour où l'intérêt est si vif, l'ambition si active, les plaisirs si variés, la mollesse si raffinée, sait-on s'il y a des misérables sur la terre ? veut-on même le savoir ? Cette idée laisseroit dans l'esprit un souvenir inquiétant et douloureux, répandroit dans l'âme une tristesse importune, empoisonneroit les douceurs des plaisirs. On y écarte avec soin ce qui porte l'image de l'infortune : on n'y veut voir que les heureux, et que deviendront les pauvres ? les sources les plus abondantes leur sont fermées. Où iront-ils puiser ? ils ne trouvent partout que des yeux qui se détournent, des barrières qui les arrêtent, des mains qui les repoussent. L'indigence est-elle donc un anathème qui efface en eux le caractère d'homme, le titre de chrétien, l'empreinte de la divinité même ? et pourquoi les exclure ainsi de la société ? pourquoi les bannir de leur propre patrie ? qu'ont-ils fait ? sont-ce des scélérats infâmes ? Hélas ! peut-être ne sont-ils pauvres, que parce qu'ils sont vertueux. Sont-ce des ennemis furieux qui en veuillent à vos jours ? Ils n'ont contre vous d'autres armes que leurs pleurs : ils songent plus à vous toucher qu'à vous nuire. Sont-ce des exacteurs odieux qui viennent vous dépouiller de vos richesses ? quelque avidité qu'ils montrent, la plus légère aumône les satisfera. Riches voluptueux, assis à ces tables chargées des mets les plus délicats, ces Lazares qui vous importunent de loin par leurs cris, ne vous demandent que les miettes qui tombent de vos tables. Sont-ce, enfin, des monstres exécrables qui fassent horreur à la nature ? Ils sont tout ce qu'il faut pour intéresser des âmes généreuses. Ils sont hommes ; ils vous doivent être chers. Ils sont malheureux ; ils vous doivent être respectables. Ce seroit à des malheureux comme eux à les fuir. Mais vous, vous pouvez les secourir, et vous craignez de les voir ! Il sera donc vrai que, tandis que vous ne refusez rien à votre vanité, à votre mollesse, il y aura des hommes, vos semblables, qui périront faute de subsistance. Vantez-nous après cela la bonté de votre caractère, la délicatesse de vos sentimens. Quelle bonté, qui ne consiste qu'à éloigner les pauvres, qui craint d'être obligée de les soulager ! quelle délicatesse, qui seroit blessée de la vue des misérables, et qui consent de sang froid à leur destruction ! et ne savez-vous pas que la libéralité est l'humanité des grands et des riches ? qu'il n'est point de milieu pour eux ; que s'ils ne sont généreux, ils sont nécessairement barbares ; et qu'en certaines extrémités pressantes, ne pas assister ses frères, quand on le peut, c'est les égorger ! Pardonnez-nous ces expressions, elles sont vraies, quoique dures. Nous ne les employons que pour vous rappeler à vous-mêmes et à la générosité de votre caractère : sûrs que par là nous vous rappellerons bientôt aux pauvres. En effet, réparer les misères, répandre en tous lieux les consolations et les secours, est-il une satisfaction plus noble, un plaisir plus digne d'une âme élevée, un usage plus délicieux des richesses et de l'autorité ! Retranchez de cette grandeur qui nous frappe, retranchez-en la douceur de soulager les misérables, et nous ne devons plus rien trouver en elle qui mérite de nous tenter ; ni cet éclat qui l'environne, il ne sert souvent qu'à mieux éclairer les défauts ; ni cette pompe qui l'entoure, décoration empruntée qui ne rend ni plus grand en effet, ni plus estimable dans le fond ; ni ces flatteurs,

prodigues d'encens, ils sont vos plus cruels ennemis, ils vous empêchent de vous connoître vous-mêmes : ni ces respects assidus; sont-ils toujours sincères ? et quand ils le seroient, les hommages des hommes valent-ils leur amitié ? ni ces distinctions honorables, un chrétien doit les mépriser; ni la puissance de perdre ses ennemis et ses rivaux, c'est le plaisir d'un tyran. De tous les avantages de la grandeur (permettez-nous cet aveu), nous n'envions que le pouvoir de faire des heureux, et nous ne souhaitons aux puissans du siècle que la volonté d'en faire. Négligeriez-vous un privilége si rare, et qui vous rendroit, pour ainsi dire, les dieux des autres hommes ?

Nous nous promettrions tout de la sensibilité de votre cœur, si nous pouvions offrir à vos regards l'indigence extrême et réelle, revêtue à peine de quelques lambeaux déchirés et rebutans, accompagnée de toutes ses horreurs et des maux qu'elle traîne à sa suite. Quel succès n'attendrions-nous pas de notre ministère, s'il nous étoit permis de produire tout à coup, au milieu de cette assemblée, ces pauvres honteux, obligés dans ce siècle pervers de cacher leur indigence avec autant de mystère, que si elle étoit un crime ou une infamie ? Déshonorés, s'ils sont connus; périssant, s'ils ne le sont pas : ces tristes héritiers de la pénitence d'Adam, qui portent le poids de la chaleur et du jour; si nécessaires à la société, dont ils sont les fondemens, et cependant toujours opprimés; que l'on écrase impitoyablement, et qui ne savent où adresser leurs plaintes; auxquels on enlève, dans leurs pressantes nécessités, jusqu'à la moindre partie des fruits d'une terre que leurs sueurs et leurs travaux ont rendue féconde : ces spectres errans, ces restes d'hommes qui se traînent avec effort dans les places publiques, et jusqu'aux portes de nos temples, pour y faire, des débris de leurs corps, des spectacles d'effroi tout ensemble et de compassion; et autour de ces infortunés, leurs familles éplorées formant comme un convoi funèbre, frappant l'air de leurs gémissemens et de leurs cris, fondant en larmes, tombant à vos genoux, vous demandant avec instance la vie ou la liberté d'un enfant, d'un père, d'un époux, et leur propre subsistance. Je vous le demande, chrétiens auditeurs, quel cœur assez dur tiendroit contre cet appareil imprévu ? Au seul aspect de ces extrémités réunies, du comble de la grandeur et du comble de la misère ainsi rapprochés, ne se sentiroit-on pas saisi d'une secrète terreur ? Ne se reprocheroit-on pas ce luxe outré, ces superfluités ruineuses; et, suivant l'expression d'un prophète, ne croiroit-on pas voir jaillir de ces ornemens somptueux, le sang de tant de misérables ? Ce moyen infaillible de vous émouvoir nous est interdit : nous nous trouvons forcés de suppléer par la foiblesse d'une peinture que nous adoucissons encore, à la force invincible de la réalité. Mais, quoique éloignés de vos yeux, ces malheureux n'en existent pas moins; doivent-ils souffrir de l'excès de votre délicatesse ? Jugez, du moins, par la répugnance que vous avez à les voir seulement, à quelle extrémité ils sont réduits; et soyez assez humains pour soulager des misérables que vous n'auriez pas le courage d'envisager. Mais vous avez beau les fuir, vous ne sauriez les éviter; leurs masures, leurs chaumières environnent vos palais et vos châteaux.

Poulle, Sermon sur l'Aumône.

§ 105. *Avantages qu'on retire de l'Aumône.*

Que de secours, que de facilités pour le salut ! et se peut-il que des grands se damnent ? Ah ! lorsque le sauveur du monde disoit, qu'il est presque impossible que les riches entrent dans le séjour de la gloire, il ne vouloit pas parler des dangers de leur état, il prévoyoit la dureté de leurs cœurs. Il en coûte bien plus à ces solitaires fervens, à ces martyrs innocens de la pénitence pour acquérir l'héritage céleste. Pour eux, le royaume des cieux est la terre promise. Ils ne peuvent y parvenir qu'à force de combats et de conquêtes. Il faut qu'ils s'en ouvrent l'entrée par les privations, par les jeûnes, par les austérités. Ils y arrivent exténués, déchirés et sanglans. Pour vous, mes très-chers frères, (nous supposons toujours la pratique des devoirs essentiels du christianisme) pour vous, le royaume des cieux est cette perle précieuse dont il est parlé dans l'évangile. Elle n'est pas proposée comme un prix que l'on destine au courage; elle est offerte à la générosité : on l'achète. Pouvez-vous faire un meilleur emploi de ces richesses que les vers et la rouille rongent et dévorent, que la vanité prodigue, que la mort vous enlevera ?

Hâtez-vous ; les momens favorables pour ce commerce avantageux sont courts ; le temps presse : assurez ce trésor fugitif en le remettant aux pauvres. On ne retrouve dans l'éternité que le dépôt qu'on leur a confié.

Les hommes de cupidité, dit le prophète, joignent maison à maison, ajoutent domaine à domaine, entassent trésor sur trésor ; ils se glorifient de leur opulence, elle n'est qu'un beau songe : *Dormierunt somnum suum viri divitiarum.* Arrive l'instant du réveil ; ils se trouvent les mains vides : *Nihil invenerunt.* L'homme de miséricorde, au contraire, donne, distribue, répand, il semble ne s'être rien réservé : *Dispersit, dedit pauperibus.* Il meurt : ses aumônes lui sont restituées au centuple dans les tabernacles éternels : *Justitia ejus manet in sæculum sæculi.*

Rappelez-vous à ce sujet la manne du désert ; tout ce que les Israélites en ramassoient au-delà de leurs besoins de chaque jour s'altéroit, se consumoit : Moïse en fit remplir une urne qu'il plaça dans l'arche du Seigneur ; et cette manne, si tendre, si délicate, y fut inaltérable. Il en est de même des biens de la terre. Tout ce que vous en gardez au-delà du nécessaire et des bienséances étroites de votre état, se corrompt et vous corrompt vous-mêmes. Cachez ces richesses superflues dans les arches vivantes de Jésus-Christ ; elles y demeureront incorruptibles.

A ces différens motifs, qui vous sollicitent si puissamment en faveur des pauvres, ajouterons-nous que vous êtes la cause de leurs malheurs, que Dieu ne les a réduits à cet état déplorable, que pour vous ménager plus de moyens de sanctification. Hélas ! s'il n'y avoit point de misérables sur la terre, nous désespérerions presque de votre salut. Que cette dernière pensée doit faire une vive impression sur des âmes sensibles ! Remarquez toutes ces circonstances. Pour pouvoir sauver les riches et les puissans du siècle, il a fallu qu'un Dieu de miséricorde permît qu'il subsistât, dans le sein du christianisme et sous l'empire de la providence, des êtres intelligens, créés à son image, rachetés de son sang, qui n'ont ni retraites où ils puissent se mettre à l'abri des injures des saisons, ni vêtemens pour se couvrir, ni alimens pour réparer leurs forces épuisées, ni consolations dans leurs souffrances, ni soulagement dans leurs infirmités ; séparés des morts et des vivans, ne tenant au monde que par le sentiment de leurs maux ; abandonnés à la discrétion d'autrui ; rebuts de la société qu'on éloigne ; exposés à la tentation la plus terrible, qui est l'extrême misère dénuée de tout secours ; toujours aux prises avec la mort ou avec le désespoir ; détrempant dans leurs larmes un pain qu'ils ne doivent qu'à leur importunité ; incertains pour le jour qui suivra ; et ces créatures, ce sont des chrétiens, ce sont vos frères. Les livrerez-vous aux horreurs d'une destinée qu'ils ne subissent que pour vous ? Non, sans doute, et je m'en fierois à l'attendrissement dont vous êtes saisis, si la sensibilité étoit la charité ; mais les larmes ne sont pas des secours.

Il me semble en ce moment entendre la voix de Dieu qui me dit, comme autrefois au prophète ; prêtre du Dieu vivant, que voyez-vous ? Seigneur, je vois, et je vois avec consolation, un nombre prodigieux de grands, de riches émus, touchés, pour la première fois, du sort des misérables. Passez à un autre spectacle : percez ces murs, percez ces voûtes ; que voyez-vous ? Une foule d'infortunés, plus malheureux peut-être que coupables. Ah ! j'entens leurs murmures confus, ces plaintes de la misère délaissée, ces gémissemens de l'innocence méconnue, ces hurlemens du désespoir. Qu'ils sont perçans ! mon âme en est déchirée. Descendez : que trouvez-vous ? une clarté funèbre, des tombeaux pour habitation, l'enfer au-dessous : une nourriture qui sert autant à prolonger les tourmens que la vie : un peu de paille éparse çà et là, quelques haillons, des cheveux hérissés, des regards farouches, des voix sépulcrales, qui, semblables à la voix de la pythonisse, s'exhalent en sanglots comme de dessous terre ; les contorsions de la rage, des fantômes hideux se débattant dans des chaînes... des hommes..... l'effroi des hommes. Suivez ces victimes désolées jusqu'au lieu de leur immolation : que découvrez-vous ? Au milieu d'un peuple immense, la mort, sur un échafaud, armée de tous les instrumens de la douleur et de l'infamie. Elle frappe ; quelle consternation de toute part ! quelle terreur ! un seul cri ! le cri de l'humanité entière, et point de larmes. Comparez à présent ce que vous avez vu de part et d'autre, et concluez vous-même.... Seigneur, plus je considère

attentivement, et plus je trouve que la compensation est exacte. Je vois un protecteur pour chaque opprimé; un riche pour chaque pauvre ; un libérateur pour chaque captif: ils sont même presque en présence les uns des autres; il n'y a entre eux qu'un mur et le cœur des riches. Un prodige de votre grâce, ô mon Dieu ! et la charité ne fera bientôt plus de ces deux visions qu'une seule vision. Le prodige s'opère : les riches nous abandonnent; ils se précipitent vers les prisons; ils fondent dans les cachots ! il n'y a plus de débiteurs; il n'y a plus de pauvres. Restent seulement quelques criminels dévoués au glaive de la justice pour l'intérêt général de la société, dont ils ont violé les droits les plus sacrés ; mais du moins consolés, mais soulagés, mais disposés à recevoir leurs supplices en esprit de pénitence, et leur mort même en sacrifice d'expiation. Ces monstres vont mourir en chrétiens. C'en est fait; aux approches de la charité, tous ces objets lugubres qui affligeoient l'humanité ont disparu, et je ne vois plus que les cieux ouverts, où seront admises ces âmes véritablement divines, puisqu'elles sont miséricordieuses, dignes de régner éternellement avec vous, ô rédempteur des captifs ! ô le consolateur des affligés ! ô le père des pauvres ! ô le Dieu des miséricordes ! ainsi soit-il.

Poulle, Sermon sur l'Aumône.

§ 106. *Droits des Pauvres.*

Il faut que je vous fasse voir, par des raisons invincibles, les grandeurs de la pauvreté selon les maximes de l'évangile ; d'où il sera aisé de conclure combien est injuste le mépris des pauvres, que je vous représentois tout à l'heure. Mais afin de le faire avec plus de fruit, laissons, laissons, s'il vous plaît, aux orateurs du monde, la pompe et la majesté du style panégyrique; ils ne se mettent point en peine que l'on les entende, pourvu qu'ils reconnoissent que l'on les admire. Pour nous, qui sommes ici dans la chaire du sauveur Jésus, ornons notre discours de la simplicité de son évangile, et repaissons nos âmes de vérités solides et intelligibles.

Je dis donc, ô riches du siècle ! que vous avez tort de traiter les pauvres avec un mépris si injurieux : afin que vous le sachiez, si nous voulions monter à l'origine des choses, nous trouverions peut-être qu'ils n'auroient pas moins de droit que vous aux biens que vous possédez. La nature, ou plutôt, pour parler plus chrétiennement, Dieu, le père commun des hommes, a donné dès le commencement un droit égal à tous ses enfans, sur toutes les choses dont ils ont besoin pour la conservation de leur vie. Aucun de nous ne peut se vanter d'être plus avantagé que les autres par la nature ; mais l'insatiable désir d'amasser n'a pas permis que cette belle fraternité pût durer longtemps dans le monde. Il a fallu venir au partage et à la propriété, qui a produit toutes les querelles et tous les procès. De là est né ce mot de mien et de tien, cette parole si froide, dit l'admirable Saint Jean Chrysostôme ; de là, cette grande diversité de conditions ; les uns, vivant dans l'affluence de toutes choses, les autres languissant dans une extrême indigence. C'est pourquoi plusieurs des saints pères ayant eu égard, et à l'origine des choses, et à cette libéralité générale de la nature envers tous les hommes, n'ont pas fait de difficulté d'assurer que c'étoit en quelque sorte frustrer les pauvres de leur propre bien, que de leur dénier celui qui nous est superflu.

Je ne veux pas dire par là, mes frères, que vous ne soyez que les dispensateurs des richesses que vous avez ; ce n'est pas ce que je prétends. Car ce partage des biens s'étant fait d'un commun consentement de toutes les nations et ayant été autorisé par la loi divine, vous êtes les maîtres et les propriétaires de la portion qui vous est échue : mais sachez que si vous en êtes les véritables propriétaires selon la justice des hommes, vous ne devez vous considérer que comme dispensateurs devant la justice de Dieu, qui vous en fera rendre compte. Ne vous persuadez pas qu'il ait abandonné le soin des pauvres : encore que vous les voyez destitués de toutes choses, gardez-vous bien de croire qu'ils aient tout à fait perdu ce droit si naturel qu'ils ont, de prendre dans la masse commune tout ce qui leur est nécessaire. Non, non, ô riches du siècle ! ce n'est pas pour vous seuls, que Dieu fait lever son soleil, ni qu'il arrose la terre, ni qu'il fait profiter dans son sein une si grande diversité de semences : les pauvres y ont leur part aussi bien que vous. J'avoue que Dieu ne leur a donné aucun fonds en propriété, mais il leur a assigné leur subsistance sur les biens que vous possédez,

tout autant que vous êtes de riches; ce n'est pas qu'il n'eût bien le moyen de les entretenir d'une autre manière, lui sous le règne duquel les animaux même les plus vils, ne manquent d'aucune des choses convenables à leur subsistance; ni sa main n'est point raccourcie, ni ses trésors ne sont point épuisés; mais il a voulu que vous eussiez l'honneur de faire vivre vos semblables. Quelle gloire, en vérité, chrétiens, si nous la savions bien comprendre! par conséquent, bien loin de mépriser les pauvres, vous les devriez respecter, les considérant comme des personnes que Dieu vous adresse et vous recommande.

Car enfin méprisez-les, traitez-les indignement tant qu'il vous plaîra, il faut néanmoins qu'ils vivent à vos dépens, si vous ne voulez encourir l'indignation de celui qui, parmi ces noms si augustes d'éternel et de Dieu des armées, se glorifie encore de se dire le père des pauvres. Vive Dieu, dit le Seigneur, c'est jurer par moi-même, le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment est à moi. Vous êtes obligés de me rendre la redevance de tous les biens que vous possédez; mais certes, pour moi, je n'ai que faire ni de vos offrandes ni de vos richesses: je suis votre Dieu et n'ai pas besoin de vos biens. Je ne peux souffrir de nécessité qu'en la personne des pauvres que j'avoue pour mes enfans: c'est à eux que j'ordonne que vous payiez fidèlement le tribut que vous me devez. Voyez-vous, mes frères, ces pauvres que vous méprisez tant? Dieu les établit ses trésoriers et ses receveurs généraux: il veut que l'on consigne en leurs mains tout l'argent qui doit entrer dans ses coffres. Il ne leur donne ici-bas aucun droit, qu'ils puissent exiger par une justice étroite; mais il leur permet de lever sur tous ceux qu'il a enrichis un impôt volontaire, non par contrainte, mais par charité. Que si on les refuse, si on les maltraite, il n'entend pas qu'ils portent leurs plaintes par-devant des juges mortels; lui-même il écoutera leurs cris du plus haut des cieux: comme ce qui est dû aux pauvres, ce sont ses propres deniers, il en a réservé la connoissance à son tribunal. C'est moi qui les vengerai, dit-il: je ferai miséricorde à qui leur fera miséricorde; je serai impitoyable à qui sera impitoyable pour eux. Merveilleuse dignité des pauvres! la grâce, la miséricorde, le pardon est entre leurs mains; et il y a des personnes assez insensées pour les mépriser!

Bossuet, Panég. de St. François.

§ 107. *Dignité des Pauvres dans l'Eglise.*

Jésus-Christ ne voudroit voir dans son église que ceux qui portent sa marque, que des pauvres, que des indigens, que des affligés, que des misérables. Mais s'il n'y a que des malheureux, qui soulagera les malheureux? que deviendront les pauvres dans lesquels il souffre, et dont il ressent tous les besoins? il pourroit leur envoyer ses saints anges; mais il est plus juste qu'ils soient assistés par des hommes qui sont leurs semblables. Venez donc, ô riches! dans son église; la porte enfin vous est ouverte: mais elle vous est ouverte en faveur des pauvres, et à condition de les servir. C'est pour l'amour de ses enfans qu'il permet l'entrée à ces étrangers. Voyez le miracle de la pauvreté! oui, les riches étoient étrangers; mais le service des pauvres les naturalise, et leur sert à expier la contagion qu'ils contractent parmi les richesses. Par conséquent, ô riches du siècle! prenez tant qu'il vous plaira des titres superbes; vous les pouvez porter dans le monde; dans l'église de Jésus-Christ, vous êtes seulement serviteurs des pauvres. Ne vous offensez pas de ce titre: le patriarche Abraham l'a tenu à gloire; lui qui avoit tant de serviteurs et une si nombreuse famille, prenoit néanmoins pour son partage le soin et l'obligation de servir les nécessiteux. Aussitôt qu'ils approchent de sa maison, lui-même s'avance pour les recevoir; lui-même va choisir dans son troupeau ce qu'il y a de plus délicat et de plus tendre; lui-même se donne la peine de servir leur table. Ainsi, dit l'éloquent Pierre Chrysologue, Abraham sentant arriver les pauvres, ne se souvient plus qu'il est maître, et il fait toutes les fonctions d'un serviteur: *Abraham, viro peregrino, dominum se esse nescivit.* Mais d'où lui vient cet empressement à servir les pauvres? C'est que ce père des croyans voyoit déjà en esprit le rang qu'ils devoient tenir dans l'église: il considère déjà Jésus-Christ en eux: il oublie sa dignité dans la vue de celle des pauvres; et il montre aux riches par son exemple l'obligation qu'ils ont de les servir.

Mais quel service leur devons-nous

rendre ? en quoi sommes-nous tenus de les assister ? Vous le voyez déjà, chrétiens, dans l'exemple du patriarche Abraham. Mais l'admirable St. Augustin vous va donner encore sur ce sujet-là une instruction particulière. Le service que vous devez aux nécessiteux, c'est de porter avec eux une partie du fardeau qui les accable. L'apôtre Saint Paul ordonne aux fidèles de porter les fardeaux les uns des autres. *Alter alterius onera portate.* Les pauvres ont leur fardeau, et les riches aussi ont le leur. Les pauvres ont leur fardeau, qui ne le sait pas ? quand nous les voyons suer et gémir, pouvons-nous ne pas reconnoître que tant de misères pressantes sont un fardeau très-pesant dont leurs épaules sont accablées ? Mais encore que les riches marchent à leur aise, et semblent n'avoir rien qui leur pèse, sachez qu'ils ont aussi leur fardeau. Et quel est ce fardeau des riches ? Chrétiens, le pourrez-vous croire ? ce sont leurs propres richesses. Quel est le fardeau des pauvres ? c'est le besoin : quel est le fardeau des riches ? c'est l'abondance. Le fardeau des pauvres, dit Saint Augustin, c'est de n'avoir pas ce qu'il faut ; et le fardeau des riches, c'est d'avoir plus qu'il ne faut. *Onus paupertatis non habere, divitiarum onus plus quàm opus est habere.* Quoi donc ! est-ce un fardeau incommode que d'avoir trop de biens ? Ah ! que j'entends de mondains qui désirent un tel fardeau dans le secret de leurs cœurs ! Mais qu'ils arrêtent ces désirs inconsidérés. Si les injustes préjugés du siècle les empêchent de concevoir en ce monde combien l'abondance pèse, quand ils viendront en ce pays, où il nuira d'être trop riches, quand ils comparoîtront à ce tribunal où il faudra rendre compte non-seulement des talens dispensés, mais encore des talens enfouis, et répondre à ce juge inexorable non-seulement de la dépense, mais encore de l'épargne et du ménage ; alors, Messieurs, ils connoîtront que les richesses sont un grand poids, et ils se repentiront vainement de ne s'en être pas déchargés.

Bossuet, Sermon sur l'éminente Dignité des Pauvres dans l'Eglise.

§ 108. *De l'orgueil.*

L'orgueil, quoiqu'il soit aux yeux de Dieu une véritable bassesse, affecte pourtant d'imiter une certaine grandeur qui trompe et qui impose ; il s'applaudit de ce qu'il a, ou de ce qu'il croit avoir ; il est plein, ou affecte de le paroître ; et cette abondance dont il se flatte lui cache sa réelle misère et sa pauvreté ; mais il n'y a pas moyen d'embellir l'envie ni de la farder ; elle est un aveu triste de sa misère et de son indigence ; elle est contrainte d'admirer et de respecter dans les autres les biens qu'elle n'a pas ; et elle ne peut se cacher à elle-même la noire malignité qui la porte à s'affliger des avantages des autres. Ce spectre est trop affreux pour avouer qu'on lui ressemble, et pour examiner même si l'on n'en porte pas quelques traits ; il est bien plus court d'en détourner les yeux, et de prendre l'horreur qu'on en a, pour un témoignage qu'on en est réellement ennemi ; mais cette horreur peut venir d'un orgueil qui veut se cacher, et que la conformité avec un spectre si triste et si hideux mettroit au désespoir ; car l'orgueil manifeste est insupportable à l'orgueil ; il se hait malgré lui, dès qu'il est forcé de soutenir sa propre vue, il faut qu'il se trompe aussi-bien que les autres pour se pouvoir souffrir ; et il n'y a rien qui déconcerte plus ses artifices, ni qui fasse plutôt évanouir les prestiges qu'il emploie pour demeurer inconnu aux autres et à lui-même, que la conviction qu'il est plein d'envie, et par conséquent plein de bassesse et de lâcheté.

Dans ceux qui ont plus d'éducation et plus d'usage du monde, l'orgueil et l'amour-propre osent peu se montrer dans leur état naturel, mais ils n'en sont pas moins réels, ni moins les véritables motifs de tout ce que l'on fait et de l'attention même qu'on a pour les cacher. Dans les autres qui sont moins déguisés, et en qui la nature, moins secourue par l'art, se montre avec plus de simplicité, l'orgueil et l'amour-propre se découvrent d'une manière plus choquante. Ils sont portés à juger et à décider de tout, sans discrétion et sans prudence. Ils ménagent peu les personnes, et emploient les expressions avec peu de choix ; ils commandent durement et obéissent de mauvaise grâce. Tout ce qui leur paroît vrai est donné comme certain, et tout ce qui le combat est regardé comme injuste et déraisonnable. La résistance ne sert ordinairement qu'à les aigrir et à les affermir dans leurs sentimens, et il est rare qu'ils cèdent aux remontrances et aux raisons, à moins qu'elles ne soient ac-

compagnées de toutes les manières capables de rendre moins odieuse l'idée qu'on leur donne du tort qu'ils peuvent avoir.

Notre plus violente passion est l'orgueil, et l'affreuse misère où il nous a plongés, dont nous éprouvons à chaque moment les funestes suites, n'est pas capable de nous détromper. Nous aimons notre enflure et notre indigence: nous tâchons de couvrir notre état malheureux par une apparence trompeuse; le mensonge nous tient lieu de vérité; la fausseté nous console de ce que nous avons perdu, un vain éclat, une approbation passagère, une réputation peu méritée, nous font oublier ce que nous sommes aux yeux de Dieu: et sans une grâce qui soit perpétuellement attentive à réprimer notre vanité, tout ce que nous recevons de la bonté de Dieu est aussitôt saisi et perverti par l'orgueil, dont l'effet présent est de nous persuader que nous sommes quelque chose par notre propre fonds, ou de désirer pour le moins d'en persuader les autres.

Duguet, caractères de la charité.

§ 109. *Continuation du même sujet.*

L'orgueil est l'amour de l'excellence, et par conséquent l'amour de l'indépendance, de la grandeur, de la préférence, de l'estime, des louanges et de l'amour des hommes: car on excelle par tout cela. Il n'est pas nécessaire, pour être orgueilleux, de croire que l'on a plus de mérite que les autres, et qu'on est digne de leur être préféré; il suffit de le désirer. Il y en a qui connoissent leur bassesse, et qui ne laissent pas d'être orgueilleux par l'amour qu'ils ont pour la grandeur et pour tout ce qui pourroit les rehausser dans l'esprit des hommes. Ainsi l'orgueil ne consiste pas seulement dans une vaine complaisance pour les qualités qu'on croit avoir; il consiste aussi dans le désir de les avoir, et même dans le dépit que l'on sent d'en être privé.

On ne considère guère parmi les hommes d'autre orgueil que celui qui consiste à s'attribuer des qualités que l'on n'a pas; mais le fond de ce vice est de s'élever pour les qualités que l'on croit avoir, soit qu'on les ait, soit qu'on ne les ait pas. C'est une sotte vanité, si l'on s'imagine les avoir, lorsqu'on en est dépourvu; mais c'est toujours orgueil de s'y plaire, quand on les auroit, de vouloir que les hommes nous en estiment, et d'avoir de la complaisance dans cette estime. Il y a toujours en cela, non-seulement de l'erreur et de l'ignorance, mais de l'injustice et du larcin. Quiconque a de la complaisance dans sa propre excellence, en dérobe à Dieu la louange et la gloire. Il oublie qu'elle ne vient pas de lui, mais de Dieu, et qu'il est obligé de la lui rendre et de la lui rapporter tout entière. Enfin il ne voit pas qu'il est beaucoup plus rabaissé par cette enflure intérieure qu'il en conçoit, qu'il n'est relevé par ces talens et ces qualités dont il se glorifie. Il est meilleur, si l'on veut, d'avoir certaines qualités humaines et certains talens, que de ne les point avoir; mais il vaut beaucoup mieux en être privé, que d'en faire un sujet d'élévation et d'orgueil. Ainsi la plupart des talens rabaissent en effet ceux qui les ont, en les rendant plus vains et plus orgueilleux. Il paroît par tout cela que l'orgueil contient en soi une telle difformité, que les hommes même ne sauroient le souffrir, quand il est manifesté et non pallié. Or s'ils traitent l'orgueil de la sorte par un reste d'amour qu'ils ont pour la vérité et la justice, comment Dieu les traitera-t-il, lui qui est la vérité et la justice même?

L'orgueilleux s'élève du bien qu'il fait, comme s'il en étoit la cause. Il s'élève du mal que les autres font, parce que par-là il les met au-dessous de soi. Tout ce qui les rabaisse, le contente; et si Dieu le touche en particulier par des plaies destinées à humilier les superbes, il entre dans des sentimens d'impatience et de révolte contre Dieu. Voilà la conduite de l'homme orgueilleux, c'est-à-dire, de l'homme agissant en homme. Il suffit à l'homme, pour tomber dans l'orgueil, de concevoir en soi certaines vertus, et de n'y point apercevoir de défauts. Le seul défaut de ces vues suffit pour séduire le cœur, parce que l'orgueil qui y réside, l'occupe bientôt tout entier, à moins qu'il ne soit réprimé. Il ne faut qu'une vue d'esprit, un consentement passager à la cupidité pour nous rendre criminels devant Dieu; et la crainte qu'on doit avoir qu'il ne s'en soit glissé dans le cœur, est un contrepoids que Dieu lui laisse pour empêcher qu'il ne s'élève, et qu'il n'entre dans un excès de confiance; et c'est ce contrepoids que l'orgueilleux n'a point. Il ne s'arrête qu'aux actions extérieures; il y fait consister toute la vertu, et ne fait

point de réflexion sur ce qu'il n'a aucune assurance d'être exempt de crime dans les mouvemens intérieurs. Il est content de ce qu'il a fait pour Dieu, ou plutôt de ce qu'il en a reçu, et n'en désire pas davantage, et n'a aucun désir de s'avancer dans la vertu, ni d'y faire un progrès continuel. Il s'imagine qu'il suffit d'avoir une fois reçu les grâces de Dieu, et qu'il n'a point besoin de nouvelles grâces pour les conserver; et s'il ne s'attribue pas les vertus, il s'attribue la force d'y persévérer, ce qui est une grande erreur. Car, à quelque degré de vertu qu'on soit élevé, on n'arrive jamais à être indépendant de Dieu pour s'y maintenir. On est toujours faible à son égard; on a toujours besoin de son secours pour se soutenir, et on n'a jamais en soi toute la force nécessaire pour résister aux tentations, sans avoir besoin de lui demander de nouvelles grâces: c'est pourquoi l'état de l'orgueilleux, qui ne demande à Dieu aucune nouvelle grâce, et qui s'attribue la force de persévérer dans la justice, est un état d'une horrible présomption.

L'orgueilleux ne croit point avoir besoin de la miséricorde de Dieu. Il n'a aucun sentiment de ses misères. Il ne demande point à Dieu sa délivrance. La terre n'est point pour lui une vallée de larmes et de gémissemens, et il ne se croit redevable en rien à la justice de Dieu. Son orgueil agissant donc sans obstacle, le remplit d'une confiance présomptueuse en lui-même, qui ne lui fournit aucuns sujets de s'humilier. Ainsi il n'est pas possible que Dieu ne rabaisse les orgueilleux, et qu'il ne les couvre de confusion et de honte, en les dégradant et les rabaissant à proportion de leur injuste élévation.

Nicole.

§ 110. *De l'amour-propre.*

L'homme naturellement s'aime soi-même: il s'aime sans bornes et sans mesure; il n'aime que soi; il rapporte tout à soi; il se désire toutes sortes de biens, d'honneurs, de plaisirs; et il n'en désire qu'à soi-même, ou par rapport à soi-même. Il se fait le centre de tout; il voudroit dominer sur tout, et que toutes les créatures ne fussent occupées qu'à le contenter, à le louer, à l'admirer. Cette disposition tyrannique étant empreinte dans le cœur de tous les hommes depuis le péché, les rend violens, injustes, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, insolens, querelleurs. En un mot elle renferme les semences de tous les crimes et de tous les déréglemens des hommes, depuis les plus légers jusqu'aux plus détestables. Voilà le monstre que nous renfermons dans notre sein. Il vit et règne absolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit son empire, en versant un autre amour dans notre cœur. Il est le principe de toutes les actions, qui n'en ont point d'autre que la nature corrompue; et bien loin qu'il nous fasse de l'horreur, nous n'aimons et ne haïssons toutes les choses qui sont hors de nous, que selon qu'elles sont conformes ou contraires à nos inclinations.

Mais si nous l'aimons dans nous-mêmes, il s'en faut bien que nous ne le traitions de même, quand nous l'apercevons dans les autres. Il nous paroît alors au contraire sous sa forme naturelle, et nous le haïssons même d'autant plus que nous nous aimons, parce que l'amour-propre des autres hommes s'oppose à tous les désirs du nôtre. Nous voudrions que tous les autres nous aimassent, nous admirassent, pliassent sous nous, qu'ils ne fussent occupés que du soin de nous satisfaire; et non-seulement ils n'en ont aucune envie, mais ils nous trouvent ridicules de le prétendre, et ils sont prêts de tout faire, non-seulement pour nous empêcher de réussir dans nos désirs, mais pour nous assujettir aux leurs, et pour exiger les mêmes choses de nous. Voilà donc par-là tous les hommes aux mains les uns contre les autres; et si celui qui a dit, qu'ils naissent dans un état de guerre, et que chaque homme est naturellement ennemi de tous les autres hommes, eût voulu seulement représenter par ces paroles la disposition du cœur des hommes les uns envers les autres, sans prétendre la faire passer pour légitime et pour juste, il auroit dit une chose aussi conforme à la vérité et à l'expérience, que celle qu'il soutient est contraire à la raison et à la justice.

L'amour-propre est haïssable quand il se fait paroître tel qu'il est, quand il incommode celui des autres, quand il veut ravir quelque chose de ce qu'ils possèdent, ou à quoi ils prétendent. Mais c'est ce qu'il évite ordinairement. Il se déguise, il s'assujettit aux autres. Il ne choque point leurs inclinations, et désespérant de pouvoir obtenir par force ce qu'il désire, il tâche d'y arriver par la

complaisance. Or quoiqu'il demeure le même dans le fond, aussi ennemi de tous les autres, aussi injuste qu'on le reconnoît, quand il a le pouvoir de se faire voir tel qu'il est, les hommes sont néanmoins si dupes, qu'ils ne distinguent point les soumissions et les complaisances extérieures et feintes, de l'affection véritable: ainsi ils prennent pour amis ceux qui les flattent et qui ne les contredisent pas, et pour ennemis, ceux qui les contredisent, quoique ce soit par un motif de justice et de charité.

Quoique l'amour-propre soit naturellement malin, jaloux, envieux, plein de venin et de fiel; bien que ce qui relève les autres, l'incommode et le chagrine, et qu'on ne le voie guère favorable de bonne foi aux louanges qu'on leur donne, à moins qu'il n'en tire quelque avantage, et qu'elles ne lui servent de degré pour s'élever; quand on vient néanmoins à considérer l'effet que l'on feroit sur l'esprit des autres, si l'on montroit ses mouvemens à découvert, on conclut tout d'un coup à les cacher. On voit bien que ce seroit le moyen de se faire regarder comme un ennemi public, et qu'on deviendroit par-là l'objet de la haine et de la détestation de tout le monde. Ainsi l'amour-propre fait que nous affectons de faire paroître au-dehors une extrême équité, de louer volontiers ce qui est louable, de faire valoir, autant que nous le pouvons, toutes les bonnes qualités des autres, et de ne refuser pas même à nos ennemis les témoignages d'estime qu'ils méritent; et par-là on réussit dans le dessein de se faire aimer, on acquiert des amis, on adoucit ses ennemis, et on se met bien avec tout le monde.

L'amour-propre veut profiter de tout et des dons mêmes de Dieu. Un homme a reçu des talens, et il fonde sur ces talens des desseins de faire fortune, et de s'élever dans le monde. Il rapporte à lui-même ce qu'il a reçu de Dieu; et c'est ce qu'on remarque dans presque tous les hommes.

On peut encore considérer l'amour-propre dans l'adresse qu'il a, quand il est repris de quelque défaut, d'envisager à l'heure même, non la vertu qui tient le milieu entre les deux excès, mais le vice opposé qui n'est pas moins grand que celui dont on le reprend, et de se défendre par là. Il y a mille adresses pour se justifier dans ses défauts, qui sont toutes dangereuses et contagieuses. Celle de faire envisager le vice opposé, en est une; c'en est une autre de faire regarder comme des anges les personnes qui sont exemptes de ce défaut, afin qu'il ne paroisse pas fort étrange qu'on n'ait pas une vertu angélique; c'en est une autre de remarquer divers défauts dans ceux, ou qui nous reprennent, ou qui ont la vertu que nous n'avons pas, afin qu'avec notre défaut ils n'aient aucun avantage sur nous. La fin de l'amour-propre, quand il se défend, n'est pas tant que son défaut ne paroisse pas, que d'en éviter l'humiliation Or il lui est indifférent pour cela, ou de soutenir ce défaut qu'on lui reproche, comme n'étant pas un défaut, ou d'en faire voir d'aussi grands dans les autres: car par l'un et par l'autre on évite de paroître au-dessous d'eux.

Nicole.

§ 111. *De l'Ambition.*

L'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus, et sur les ruines même des autres; ce ver qui pique le cœur, et ne le laisse jamais tranquille; cette passion, qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours; qui forme les révolutions des états, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles: cette passion, qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, est un vice encore plus pernicieux aux empires que la paresse même.

Déjà il rend malheureux celui qui en est possédé: l'ambitieux ne jouit de rien; ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère, dès qu'il faut la partager avec ses concurrens; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille: c'est un Aman, l'objet souvent des désirs et de l'envie publique, et qu'un seul honneur refusé à son excessive autorité rend insupportable à lui-même.

L'ambition le rend donc malheureux; mais de plus, elle l'avilit et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir! il faut paroître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation; on encense, et on adore l'idole qu'on méprise; bassesse de lâcheté; il

faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme des grâces ; bassesse de dissimulation ; point de sentimens à soi, et ne penser que d'après les autres : bassesse de déréglement ; devenir les complices, et peut-être les ministres, des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs grâces ; enfin, bassesse même d'hypocrisie ; emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, et faire servir à l'ambition, la religion même qui la condamne. Ce n'est point là une peinture imaginée ; ce sont les mœurs des cours, et l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous dise après cela, que c'est le vice des grandes âmes : c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant ; c'est le trait le plus marqué d'une âme vile : le devoir tout seul nous mène à la gloire : celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un caractère de honte, qui nous déshonore : elle ne promet les royaumes du monde et toute leur gloire, qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, et qui se dégradent honteusement eux-mêmes : *Si cadens, adoraveris me.* On reproche toujours vos bassesses à votre élévation ; vos places rappellent sans cesse les avilissemens qui les ont méritées ; et les titres de vos honneurs et de vos dignités, deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens : il veut parvenir ; et tout ce qui le mène là, est la seule gloire qu'il cherche : il regarde ces vertus Romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur et aux services, comme des vertus de roman et de théâtre, et croit que l'élévation des sentimens pouvoit faire autrefois les héros de la gloire, mais que c'est la bassesse et l'avilissement, qui fait aujourd'hui ceux de la fortune.

Aussi l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes et sa honte. Oui, mes frères, un ambitieux ne connoît de loi que celle qui le favorise : le crime qui l'élève, est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ainsi infidèle ; l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune : mauvais citoyen ; la vérité ne lui paroît estimable qu'autant qu'elle lui est utile : le mérite, qui entre en concurrence avec lui, est un ennemi auquel il ne pardonne point : l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre : il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place : il sacrifie à ses jalousies le salut de l'état ; et il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre.

Telle est l'ambition dans la plupart des hommes ; inquiète, honteuse, injuste. Mais, Sire, si ce poison gagne et infecte le cœur du prince ; si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour et au salut de ses peuples ; s'il aime mieux conquérir des provinces, que régner sur les cœurs ; s'il lui paroît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins, que le père de son peuple ; si le deuil et la désolation de ses sujets, est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires ; s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne ; en un mot, s'il n'est roi que pour le malheur des hommes ; et que, comme ce roi de Babylone, il ne veuille élever la statue impie, l'idole de sa grandeur, que sur les larmes et les débris des peuples et des nations : grand Dieu ! quel fléau pour la terre ! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère, en leur donnant un tel maître !

Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang : quelque insensé chantera peut-être ses victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront. On lui dressera des monumens superbes, pour immortaliser ses conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes ; mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté ; mais les ruines de tant de murs sous lesquelles des citoyens paisibles ont été ensevelis ; mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monumens lugubres, qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance : son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérans, mais il ne le sera pas parmi les bons rois ; et l'on ne rappellera l'histoire de son règne, que pour

rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil, dit l'esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel: sa tête aura touché dans les nuées: ses succès auront égalé ses désirs; et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue, qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre.

Massillon, Petit Carême, Tentations des Grands.

§ 112. *Folie de l'Ambition.*

O siècle stérile en vertu, magnifique seulement en titres! St. Chrysostôme a dit, et il a dit vrai, qu'une marque que l'on n'a pas en soi la grandeur, c'est lorsqu'on la cherche hors de soi dans les ornemens extérieurs. Donc, ô siècle vainement superbe! je le dis avec assurance, et la postérité le saura bien dire, que pour connoître ton peu de valeur, et tes dais, et tes balustres, et tes couronnes, et tes manteaux, et tes titres, et tes armoiries, et les autres ornemens de ta vanité, sont des preuves trop convaincantes.

Mais j'entends quelqu'un qui me dit qu'il se moque de ces fantaisies et de tous ces titres chimériques; que pour lui il appuie sa famille sur des fondemens plus certains, sur des charges puissantes et sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la richesse de sa maison. Ecoute, ô homme sage! ô homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence! voici Dieu qui va te parler, et qui va confondre tes vaines pensées sous la figure d'un arbre par la bouche de son prophète Ezéchiel. " Assur, dit ce pro-" phète, s'est élevé comme un grand " arbre, comme les cèdres du Liban;" le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance, les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçoit de son côté le sang du peuple. " C'est pourquoi il s'est élevé, superbe " en sa hauteur, beau en sa verdure, " étendu en ses branches, fertile en ses " rejetons:" *Pulcher ramis, et frondibus numerosus, excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus.* " Les oiseaux faisoient leurs " nids sur ses branches," les familles de ses domestiques. " Les peuples se " mettoient à couvert sous son ombre," un grand nombre de créatures attachées à sa fortune. " Ni les cèdres, ni les pins " ne l'égaloient, les arbres les plus hauts " du jardin portoient envie à sa gran-" deur," c'est-à-dire, les grands de la cour ne l'égaloient pas: *Cedri non fuerunt altiores illo in paradiso Dei, abietes non adæquaverunt summitatem ejus . . . . æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei . . . . in ramis ejus fecerunt nidos omnia volatilia cœli. . . . . sub umbraculo illius habitabat cœtus gentium plurimarum.*

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas deux semblables; mais voyez sa ruine et sa décadence: " parce " qu'il s'est élevé superbement, et qu'il " a porté son faîte jusqu'aux nues, et " que son cœur s'est enflé dans sa hau-" teur: *Pro eo quod . . . dedit summitatem suam virentem atque condensam; et elevatum est cor ejus in altitudine suâ:* pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine, je l'abattrai d'un grand coup, et je le porterai par terre; il viendra une disgrâce, et il ne pourra plus se soutenir, il tombera d'une grande chute: *Projicient eum super montes;* on le verra tout de son long sur une montagne, fardeau inutile de la terre. " Tous " ceux qui se reposoient sous son ombre " se retireront de lui, de peur d'être ac-" cablés sous sa ruine;" *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum.* Ou s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille; ou Dieu frappera sur son fils unique, et le fruit de son travail passera en d'autres mains; ou il lui fera succéder un dissipateur, qui se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucune peine, se jouera des sueurs d'un père insensé qui se sera damné pour le laisser riche; et devant la troisième génération, le mauvais ménage, les dettes auront consumé tous ses héritages. " Les branches de ce grand " arbre se trouveront dans toutes les val-" lées:" *In cunctis convallibus corruent rami ejus;* je veux dire, ces terres et ces seigneuries, qu'il avoit ramassées avec tant de soin, se partageront en mille mains; et tous ceux qui verront ce grand changement, diront en levant les épaules et regardant avec étonnement les restes de cette fortune délabrée: est-ce là où devoit aboutir toute cette pompe et cette grandeur formidable? est-ce là ce grand

fleuve qui devoit inonder toute la terre? je ne vois plus qu'un peu d'écume. Ne le voyons-nous pas tous les jours?

O homme! que penses-tu faire? pourquoi te travailles-tu vainement, sans savoir pour qui? Mais je serai plus sage, et voyant les exemples de ceux qui m'ont précédé, je profiterai de leurs fautes: comme si ceux qui t'ont précédé n'en avoient pas vu faillir d'autres devant eux, dont les fautes ne les ont pas rendus plus sages! La ruine et la décadence entrent dans les affaires humaines par trop d'endroits, pour que nous soyons capables de les prévoir tous, et avec une trop grande impétuosité pour en pouvoir arrêter le cours. Mais je jouirai de mon travail. Et pour dix ans que tu as de vie? Mais je regarde ma postérité que je veux laisser opulente. Peut-être que ta postérité n'en jouira pas? Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. Et tant de sueurs pour un peut-être? Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour y graver dessus tes titres superbes, les seuls restes de ta grandeur abattue: l'avarice de tes héritiers le refusera à ta mémoire, tant on pensera peu à toi après ta mort. Ce qu'il y aura d'assuré, ce sera la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition désordonnée. O les beaux restes de ta grandeur! ô les belles suites de ta fortune! ô folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfans des hommes!

Bossuet, Sermon pour le 4me. Dimanche de Carême.

§ 113. *Inconsistance des Choses humaines.*

Que si le temps comparé au temps, la mesure à la mesure, et le terme au terme, se réduit à rien: que sera-ce si l'on compare le temps à l'éternité, où il n'y a ni mesure, ni terme? Comptons donc comme très-court, ou plutôt comme un pur néant tout ce qui finit; puisqu'enfin quand on auroit multiplié les années au-delà de tous les nombres connus, visiblement ce ne sera rien quand nous serons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que, prêt à mourir, on comptera pour quelque chose cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans sa famille qu'on croira laisser solidement établie. Qui ne voit, combien vaines, mais combien courtes et combien fragiles, sont encore ces secondes vies que notre foiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort? Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. Ah! si quelques générations; que dis-je? si quelques années après votre mort vous redeveniez hommes, oubliés au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfans. Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil, vous amassant un trésor de haine et de colère éternelle au juste jugement de Dieu! Surtout, mortels, désabusez-vous de la pensée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie, la mort vous sera plus douce et plus facile. Ce ne sont pas les années, c'est une longue préparation qui vous donnera de l'assurance. Autrement un philosophe vous dira en vain que vous devez être rassasiés d'années et de jours, et que vous avez assez vu les saisons se renouveler, et le monde rouler autour de vous, ou plutôt que vous vous êtes assez vu rouler vous-mêmes et passer avec le monde.

Bossuet, Or. Fun. de M. le Tellier.

§ 114. *De l'Ambition dans les Grands.*

Le citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée: héritier de la fortune de ses pères, il se borne à leur nom et à leur état; il regarde sans envie ce qu'il ne pourroit souhaiter sans extravagance; tous ses désirs sont renfermés dans ce qu'il possède; et s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au grand, rien ne suffit, parce qu'il peut prétendre à tout: ses désirs croissent avec sa fortune; tout ce qui est plus élevé que lui, le fait paroître petit à ses yeux; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui, que rongé d'en avoir encore qui le précèdent; il ne croit rien avoir, s'il n'a tout; son ame est toujours aride et altérée; et il ne jouit de rien, si ce n'est de ses malheurs et de ses inquiétudes.

Ce n'est pas tout. De l'ambition naissent les jalousies dévorantes; et cette passion si basse et si lâche est pour-

tant le vice et le malheur des grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas, est pour eux comme une tache qui les flétrit et qui les déshonore : jaloux des grâces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres ; jaloux de la faveur, on est digne de leur haine et de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié et de la confiance du maître : jaloux même des succès glorieux à l'état, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret et domestique ; les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis, leur sont plus amères qu'à nos ennemis mêmes. Leur maison, comme celle d'Aman, est une maison de deuil et de tristesse, tandis que Mardochée triomphe, et reçoit au milieu de la capitale des acclamations publiques ; et peu contens d'être insensibles à la gloire des événemens, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions et des censures. Enfin cette injuste passion tourne tout en amertume ; et on trouve le secret de n'être jamais heureux, soit par ses propres maux, soit par les biens qui arrivent aux autres.

Parcourez toutes les passions ; c'est sur le cœur des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, qu'elles exercent un empire plus triste et plus tyrannique. Leurs disgrâces sont plus accablantes ; plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère : leurs haines plus violentes ; comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux et plus inexorables : leurs craintes plus excessives ; exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques ; et la feuille que le vent agite, est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux : leurs infirmités plus affligeantes ; plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous alarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux et de plus riant, la plus légère douleur déconcerte toute leur félicité, et leur est insoutenable ; ils ne savent user sagement, ni de la santé, ni des biens, ni des maux inséparables de la condition humaine : les plaisirs abrègent leurs jours, et les chagrins qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé déjà ruinée par l'intempérance succombe sous la multiplicité des remèdes ; l'excès des attentions achève ce que n'avoit pu faire l'excès des plaisirs ; et s'ils se sont défendu les excès, la mollesse et l'oisiveté toute seule devient pour eux une espèce de maladie et de langueur, qui épuise toutes les précautions de l'art, et que les précautions usent et épuisent elles-mêmes. Enfin leurs assujettissemens plus tristes : élevés à vivre d'humeur et de caprice, tout ce qui les gêne et les contraint, les accable : loin de la cour, ils croient vivre dans un triste exil ; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs et de la contrainte des bienséances : ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique : le repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont partout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pesant à qui veut vivre sans joug et sans règle.

Massillon, Petit Carême, Malheur des Grands qui ont abandonné Dieu.

§ 115. *Amour outré de la Gloire.*

Si un amour outré de la gloire les enivre, tout leur souffle la désolation et la guerre ; et alors, Sire, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil ! que de sang répandu, qui crie vengeance contre leur tête ! que de calamités publiques, dont ils sont les seuls auteurs ! que de voix plaintives s'élèvent au ciel contre des hommes nés pour le malheur des autres hommes ! que de crimes naissent d'un seul crime ! leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocens ? et leur repentir tout seul peut-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles et de malheurs sur la terre ?

Sire, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un empire : cherchez à désarmer vos ennemis, plutôt qu'à les vaincre ; Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, et non pour le malheur de vos voisins : l'empire sur lequel le ciel vous a établi, est assez vaste ; soyez plus jaloux d'en soulager les misères, que d'en étendre les limites ; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres passées, qu'à en entreprendre de nouvelles ; rendez votre règne immortel par la félicité de vos peuples, plus que par le nombre de vos conquêtes ; ne mesurez pas sur votre

puissance la justice de vos entreprises ; et n'oubliez jamais que, dans les guerres les plus justes, les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un état, que les plus sanglantes défaites.

Massillon, Petit Carême, Exemple des Grands.

§ 116. *Que l'Ambition nous rend malheureux.*

C'étoit pour Saint Bernard un sujet d'étonnement dont il avoit peine à revenir, lorsque repassant d'une part en lui-même, et considérant tout ce que l'ambition attire d'inquiétudes, d'alarmes, de troubles, d'agitations, de douleurs intérieures et de désespoirs, il voyoit néanmoins d'ailleurs tant d'ambitieux, et le monde rempli de gens possédés d'une passion si cruelle à ceux même qui l'entretiennent et qui la nourrissent dans leur sein. O ambition ! s'écrioit ce père, par quel charme arrive-t-il qu'étant le supplice d'un cœur où tu as pris naissance et où tu exerces ton empire, il n'y a personne toutefois à qui tu ne plaises et qui ne se laisse surprendre à l'attrait flatteur que tu lui présentes ! *O ambitio ! quomodo omnes torqueris omnibus places !* N'en cherchons point d'autres causes que l'aveuglement où elle jette l'ambitieux. Elle lui montre pour terme de ses poursuites un état florissant où il n'aura plus rien à désirer, parce que ses vœux seront accomplis, où il goûtera le plaisir le plus doux pour lui et dont il est le plus sensiblement touché, savoir de dominer, d'ordonner, d'être l'arbitre des affaires et le dispensateur des grâces, de briller dans un ministère, dans une dignité éclatante, d'y recevoir l'encens du public et ses soumissions, de s'y faire craindre, honorer, respecter. Tout cela assemblé dans un point de vue lui trace l'idée la plus agréable, et peint à son imagination l'objet le plus conforme aux vœux de son cœur. Mais dans le fond ce n'est qu'une peinture, ce n'est qu'une idée, et voici ce qu'il y a de réel. C'est que pour atteindre jusque-là, il y a une route à tenir pleine d'épines et de difficultés : mais de quelles épines et de quelles difficultés ? Comprenez-le.

C'est que pour parvenir à cet état où l'ambition se figure tant d'agrémens, il faut prendre mille mesures toutes également gênantes et toutes contraires à ses inclinations, qu'il faut se miner de réflexions et d'étude, rouler pensées sur pensées, desseins sur desseins, compter toutes ses paroles, composer toutes ses démarches, avoir une attention perpétuelle et sans relâche, soit sur soi-même, soit sur les autres. C'est que pour contenter une seule passion qui est de s'élever à cet état, il faut s'exposer à devenir la proie de toutes les passions : car y en a-t-il une en nous que l'ambition ne suscite contre nous ? et n'est-ce pas elle qui, selon les différentes conjonctures et les divers sentimens dont elle est émue, tantôt nous aigrit des dépits les plus amers, tantôt nous envenime des plus mortelles inimitiés, tantôt nous enflamme des plus violentes colères, tantôt nous accable des plus profondes tristesses, tantôt nous dessèche des mélancolies les plus noires, tantôt nous dévore des plus cruelles jalousies ; qui fait souffrir à une âme comme une espèce d'enfer, et qui la déchire parmi mille bourreaux intérieurs et domestiques ? C'est que pour se pousser à cet état, et pour se faire jour au travers de tous les obstacles qui nous en ferment les avenues, il faut entrer en guerre avec des compétiteurs, qui y prétendent aussi-bien que nous, qui nous éclairent dans nos intrigues, qui nous dérangent dans nos projets, qui nous arrêtent dans nos voies ; qu'il faut opposer crédit à crédit, patron à patron ; et pour cela s'assujettir aux plus ennuyeuses assiduités, essuyer mille rebuts, digérer mille dégoûts, se donner mille mouvemens, n'être plus à soi et vivre dans le tumulte et la confusion. C'est que dans l'attente de cet état où l'on n'arrive pas tout d'un coup, il faut supporter des retardemens capables, non-seulement d'exercer, mais d'épuiser toute la patience : que durant de longues années il faut languir dans l'incertitude du succès, toujours flottant entre l'espérance et la crainte, et souvent après des délais presque infinis, ayant encore l'affreux déboire de voir toutes ses prétentions échouer, et ne remportant pour récompense de tant de pas malheureusement perdus, que la rage dans le cœur et la honte devant les hommes. Je dis plus : c'est que cet état, si l'on est enfin assez heureux pour s'y ingérer, bien loin de mettre des bornes à l'ambition et d'en éteindre le feu, ne sert au contraire qu'à la piquer davantage et qu'à l'allumer ; que d'un degré on tend bientôt à un

autre : tellement qu'il n'y a rien où on ne se porte, rien où l'on se fixe ; rien que l'on ne veuille avoir, ni rien dont on jouisse : que ce n'est qu'une perpétuelle succession de vues, de désirs, d'entreprises, et par une suite nécessaire qu'un perpétuel tourment. C'est que pour troubler toute la douceur de cet état, il ne faut souvent que la moindre circonstance et le sujet le plus léger, qu'un esprit ambitieux grossit et dont il se fait un monstre ; car tel est le caractère de l'ambition, de rendre un homme sensible à l'excès, délicat sur tout et se défiant de tout. Voyez Aman ; que lui manquoit-il ? c'étoit le favori du prince, c'étoit de toute la cour d'Assuérus le plus opulent et le plus puissant ; mais Mardochée, à la porte du palais, ne le salue pas : et par le ressentiment qu'il en conçoit, il devient malheureux au milieu de ce qui peut faire la félicité humaine. C'est qu'autant qu'il en a coûté pour s'établir dans cet état, autant en doit-il coûter pour s'y maintenir. Combien de piéges à éviter ? combien d'artifices, de trahisons, de mauvais coups à prévenir ? combien de revers à craindre ? Je vais encore plus loin, et j'ajoute que cet état, au lieu d'être par lui-même un état de repos, et un engagement au travail, est une charge, et un fardeau, et un fardeau très-pesant, si l'on en veut remplir les devoirs, qui sont d'autant plus étendus et plus onéreux que l'état est plus honorable ; un fardeau auquel on ne peut quelquefois suffire, et sous lequel on succombe : d'où viennent tant de plaintes qu'on a à soutenir, tant de murmures, de reproches, de mépris. Voilà, dis-je, en cet état où l'ambitieux croyoit trouver un bonheur imaginaire, ce qu'il y a de vrai, ce qu'il y a de certain, ce qu'il y a d'inévitable.

Or, c'est ce que son ambition lui cache, ou à quoi elle l'empêche de penser. Du moins, s'il y pense, c'est ce que son ambition lui déguise, comme si tout cela n'étoit rien en comparaison du bien où il aspire. Que je meure, disoit cette mère ambitieuse, à qui l'on annonçoit que son fils posséderoit l'empire, mais que placé sur le trône il se tourneroit contre elle et lui donneroit la mort, que je meure, pourvu qu'il règne ; parce qu'on ne regarde encore les choses que de loin et sans en être venu à l'épreuve, on n'est touché que de ce qu'il y a de specieux et de brillant dans ce rang d'honneur et dans cette prééminence ; mais la pratique et l'usage ne découvrent que trop évidemment l'erreur, et n'est-ce pas de quoi tant de mondains sont forcés de convenir ? ne sont-ils pas les premiers à déplorer leur folie, lorsqu'ils se sont laissés infatuer d'un fantôme qui les trompoit, *nos insensati ?* ne sont-ils pas les premiers à se plaindre qu'ils ont marché par des voies bien difficiles, pour arriver à un terme qui ne les a pas mis dans une situation moins laborieuse ni plus tranquille ? *Ambulavimus vias difficiles.* Ne les entendons-nous pas regretter le calme et la paix d'une condition médiocre et privée, où l'on a tout ce que l'on souhaite, parce qu'on sait se contenter de ce que l'on a, et que l'on ne souhaite rien davantage ? en quelles amertumes les voyons-nous plongés ! et si l'on étoit témoin de tout ce qui se passe dans le secret de leur vie et de tout ce qu'ils ressentent dans le fond de leur cœur, quelle que soit leur fortune, qui la demanderoit à ce prix et qui la voudroit acheter ?

Surtout si l'on y ajoute une seconde considération, et que l'on vienne à bien comprendre un autre aveuglement de l'ambitieux ; c'est qu'il se propose, pour fruit de ses recherches, une véritable grandeur, et que toute cette grandeur n'est que vanité, *universa vanitas.* Comment cela ? appliquez-vous toujours. Vanité par elle-même et en elle-même. Car qu'est-ce que cette grandeur dont on est idolâtre, et en quoi la fait-on consister ? du moins si c'étoit dans un mérite réel, si c'étoit dans une vigilance plus éclairée, dans un travail plus constant, dans l'accomplissement de toutes ses obligations, peut-être y auroit-il là quelque chose de solide. Mais on est grand par la prédilection du prince et la faveur où l'on se trouve auprès de lui, par les respects et les honneurs qu'on reçoit du public, par l'autorité qu'on exerce et dont on abuse, par les priviléges et la supériorité du poste qu'on occupe et qu'on ne remplit pas, par l'étendue de ses domaines, par la profusion de ses dépenses, par un faste immodéré et un luxe sans mesure ; c'est-à-dire qu'on est grand par tout ce qui ne vient pas de nous et qui est hors de nous, et qu'on ne l'est ni dans sa personne, ni par sa personne. Vanité dans les moyens qu'on est obligé d'employer à ce faux agrandissement, soit pour y réussir d'abord, soit ensuite pour

s'y affermir. Examinons bien sur quels fondemens sont appuyées les plus hautes fortunes, et nous verrons qu'elles n'ont point eu d'autres principes, et qu'elles n'ont point encore d'autre soutien, que les flatteries les plus basses, que les complaisances les plus serviles, que l'esclavage et la dépendance. Tellement qu'un homme n'est jamais plus petit, que lorsqu'il paroît plus grand, et qu'il a, par exemple, dans une cour, autant de maîtres dont il dépend, qu'il y a de gens de toutes conditions dont il espère d'être secondé, ou dont il craint d'être desservi. Vanité dans la durée de cette grandeur mortelle et passagère. Il a fallu bien des années et presque des siècles pour bâtir ce superbe édifice; mais pour le détruire de fond en comble, que faut-il? un moment, et rien de plus. Moment inévitable, puisque c'est celui de la mort, à quoi toute la grandeur ne peut parer. Moment d'autant plus prochain, qu'il s'est plus écoulé de temps avant qu'on ait pu venir à bout de ses desseins ambitieux. Moment qui bientôt efface, non-seulement tout l'éclat de la grandeur, mais jusqu'à la mémoire du grand, et l'ensevelit dans un éternel oubli. Enfin vanité par les changemens et les tristes révolutions, où dès la vie même et sans attendre la mort, cette grandeur est sujette. Combien de grands ont survécu et survivent en quelque sorte à eux-mêmes, en survivant à leur grandeur? Combien ont entendu cette parole de notre évangile, si désolante pour une âme ambitieuse: *da huic locum*, donnez la place à cet autre, et retirez-vous? de quel œil alors ont-ils regardé toute la fortune du siècle; et combien de fois, devenus sages, mais trop tard et à leurs propres dépens, se sont-ils écriés: *et ecce universa vanitas!* Il est vrai que ces décadences ne sont pas universelles, mais elles ont été assez fréquentes et assez surprenantes, pour ne pouvoir être là-dessus en assurance: et qu'est-ce que de vivre dans une pareille incertitude, toujours exposé au caprice de l'un ou aux intrigues de l'autre, et toujours sur le penchant d'une ruine affreuse!

Bourdaloue, Carême, Sermon sur l'Ambition.

§ 117. *Que l'Ambition nous rend injustes et présomptueux.*

Demandez-lui si, dans cette charge dont l'éclat éblouit, il pourra s'acquitter de tous les devoirs qui y sont attachés; s'il aura toute la pénétration d'esprit, toute la droiture de cœur, toute l'assiduité nécessaire, c'est-à-dire, s'il sera assez éclairé pour faire le juste discernement du bon droit et de l'innocence; s'il sera assez inflexible pour ne rien accorder au crédit contre l'équité et la justice; s'il sera assez laborieux pour fournir à tous les soins et à toutes les affaires qui se présenteront; s'il aura l'âme assez grande pour s'élever au-dessus du respect humain, au-dessus de la flatterie, au-dessus de la louange et de la censure; faisant ce qu'il verra devoir être blâmé, et ne faisant pas ce qu'il verra devoir être approuvé, quand sa conscience lui dictera d'en user de la sorte; si après s'être défendu des autres, il pourra se défendre de soi-même, n'ayant point d'égard à ses avantages particuliers, ne profanant point sa dignité par des intérêts sordides et mercenaires, n'employant point l'autorité comme un bien dont il est le maître, mais la ménageant comme un dépôt dont il est responsable, et n'envisageant ce qu'il peut, que pour satisfaire à ce qu'il doit; proposez-lui tout cela, et après lui en avoir fait comprendre la difficulté extrême, interrogez-le pour savoir s'il pourra tout cela et s'il le voudra: comme il se promet tout de lui-même, il vous répondra sans hésiter, ainsi que ces deux enfans de Zébédée dont il est parlé dans l'évangile de Saint Matthieu, *possumus*. Oui, je le puis et je le ferai. Mais moi, chrétiens, je conclus de là même qu'il ne le fera pas; pourquoi? parce que la seule présomption est un obstacle à le faire, et encore plus à le bien faire. En effet, nous voyons ces hommes si sûrs de leur devoir hors de l'occasion, être les premiers à se laisser corrompre quand ils sont exposés à la tentation. A qui faut-il se confier, demande Saint Augustin? A celui qui se défie de soi-même: car la défiance qu'il a de soi-même est ce qui m'assure de lui. Or, cette défiance est essentiellement opposée à la conduite et aux sentimens d'une âme ambitieuse.

Ajoutez à cela que les sujets du monde les plus incapables sont ordinairement ceux en qui cet esprit de présomption abonde le plus, et par une suite naturelle, ceux qui deviennent les plus ardens à se pousser et à s'élever: car à peine entendez-vous jamais un homme sensé et d'un mérite solide se rendre à soi-même ce témoignage avantageux, je puis ceci,

j'ai droit à cela; cet emploi n'excède point mes forces, j'ai les qualités qu'il faut pour remplir cette place. Ce langage ne convient qu'à un esprit léger et frivole. De là vient que la modestie, qui, comme l'a fort bien remarqué le philosophe, devroit être naturellement la vertu des imparfaits, est au contraire celle des parfaits, et que les plus présomptueux, selon Dieu et selon le monde, ont toujours été ceux qui devoient moins l'être; et parce que l'avancement des hommes dans les conditions et dans les rangs d'honneur dépend, au moins en partie, de ce que chacun y contribue pour soi et des démarches qu'on fait pour s'insinuer et pour s'établir, de là vient encore, par un funeste renversement, que les premiers postes sont souvent occupés par les plus indignes, par les plus ignorans, par les plus vicieux, pendant que les sages, que les intelligens, que les gens de bien demeurent dans l'obscurité et dans l'oubli. Car il n'est rien de plus hardi que l'ignorance et que le vice pour prendre avec impunité l'ascendant partout. C'est ce qui faisoit autrefois gémir Saint Bernard, et ce scandale seroit encore maintenant plus universel, s'il n'y avoit un certain jugement public et incorruptible, qui s'oppose aux entreprises de ces esprits vains, jusqu'à ce que le jugement de Dieu en punisse les excès dont il n'est pas possible que sa providence ne soit offensée.

Bourdaloue, Carême, Sermon sur l'Ambition.

§ 118. *Fausses Notions des Hommes sur les Choses du Monde.*

Un de nos plus grands maux est de trop estimer les choses temporelles; et la raison en est, que nous ne nous regardons presque jamais que par une petite partie de notre durée, qui est notre vie. Nous nous renfermons dans le temps, et nous nous faisons partie du tourbillon qui l'emporte, sans étendre notre vue plus loin. C'est la source de cette fausse grandeur que nous attribuons aux choses du monde; et l'unique moyen de nous en détromper, est de changer de vue, et de nous regarder nous-mêmes tels que nous sommes dans la vérité et devant Dieu. Or, en nous considérant de cette sorte, nous reconnoissons d'abord que nous sommes des êtres immortels, dont la durée s'étendra dans toute l'éternité qui nous suit, et qui sont destinés à un bonheur ou à un malheur éternel. Que si nous cherchons alors notre vie dans cet espace infini, elle ne nous paroîtra que comme un atome imperceptible.

Car, non-seulement les hommes ne sont rien à l'égard de Dieu, et ne paroissent tous ensemble devant lui que comme une goutte d'eau comparée à un océan infini; mais tous les avantages du monde joints ensemble, ne sont rien à l'égard du moindre des hommes, parce qu'ils n'occupent qu'un atome dans sa durée; et qu'ainsi en la regardant tout entière, ils ne la rendent, ni plus estimable, ni plus heureuse. L'éternité rompt toute mesure, et anéantit toute comparaison. Qu'est-ce donc qu'un royaume possédé durant trente ans, quand il seroit de toute la terre? Qu'est-ce qu'une petite principauté dans ce royaume? Qu'est-ce que les autres rangs et les autres qualités au-dessous de celle des princes? Et à quelle effroyable petitesse cette vue les réduit-elle? Cependant c'est là le sujet de la vanité de tous les hommes.

Il est étrange comment les hommes ont tant de peine à se persuader du néant du monde, puisque toutes choses les en avertissent. Car qu'est-ce autre chose que l'histoire de tous les peuples et de tous les hommes, qu'une instruction continuelle que les choses temporelles ne sont rien? puisque nous décrivant ce qu'elles ont été, elle nous fait voir en même-temps qu'elles ne sont plus; que toutes ces grandeurs et toutes ces pompes, qui ont étonné les hommes de temps en temps, tous ces Princes, tous ces Conquérans, toutes ces magnificences, tous ces grands desseins sont rentrés dans le néant à notre égard; que ce sont des vapeurs qui se sont dissipées, et des fantômes qui se sont évanouis.

Que découvrons-nous aussi dans le monde? que des preuves de cette même vérité. Car ne voyons-nous pas à toute heure disparoître ceux qui ont paru avec le plus d'éclat et qui ont fait plus de bruit durant leur vie, sans qu'il reste d'eux qu'une mémoire assez languissante? Ne voyons-nous pas que toutes choses entrent continuellement dans l'abîme du passé; que notre vie nous échappe; que ce qui s'en est écoulé n'es tplus rien à nos yeux mêmes; et que le temps emporte tous les maux, tous les plaisirs,

toutes les inquiétudes que nous avons ressenties, sans qu'il en reste d'autres traces que celles qui restent d'un songe ?

Mais ce qu'il y a de plus terrible en cela, est que d'une part nous ne voulons pas concevoir le néant du monde, et que de l'autre nous le concevons trop. Nous regardons presque tous le passé, comme s'il n'étoit rien ; les morts sont réduits dans le néant à nos yeux. Nous regardons ceux dont on nous rapporte les actions dans les histoires, comme des gens qui ont été et qui ne sont plus, et nous ne songeons pas qu'ils sont encore plus vivans qu'ils ne l'ont jamais été, parce que leur esprit agit infiniment davantage, et que la vie présente n'ayant que des actions foibles et languissantes, est plutôt une mort qu'une vie à l'égard de l'autre. C'est encore par-là que nous conservons l'estime des grandeurs du monde, parce que nous les regardons comme aussi durables que nous-mêmes, et que nous ne concevons pas que nous subsistons et qu'elles périssent ; et qu'ainsi ceux qui les ont possédées ne laissent pas d'être, quoiqu'ils soient privés pour toute l'éternité de ces choses qui ont fait le sujet de leur orgueil.

Le but des ambitieux et des voluptueux est de soutenir leur propre foiblesse par des appuis étrangers. Les ambitieux tâchent de le faire par les richesses, l'éclat et l'autorité : les voluptueux par les plaisirs. Les uns et les autres cherchent à satisfaire à leur indigence ; mais ils y réussissent également mal, parce qu'ils ne font qu'augmenter leurs besoins et leurs nécessités et leur foiblesse par conséquent ; de sorte que l'augmentation des biens, des honneurs et des plaisirs de ce monde ne faisant qu'augmenter les servitudes et les dépendances, nous réduit ainsi à une misère plus effective.

Nicole.

§ 119. *Du désir ardent des Richesses.*

On veut être riche : voilà la fin qu'on se propose, et à laquelle on est absolument déterminé. Des moyens, on en délibérera dans la suite : mais le capital est d'avoir, dit-on, de quoi se pousser dans le monde, de quoi faire quelque figure dans le monde, de quoi maintenir son rang dans le monde, de quoi vivre à son aise dans le monde ; et c'est ce que l'on envisage comme le terme de ses désirs. On voudroit bien y parvenir par des voies honnêtes, et avoir encore, s'il étoit possible, l'approbation publique : mais au défaut de ces voies honnêtes, on est secrètement disposé à en prendre d'autres, et à ne rien excepter pour venir à bout de ses prétentions : *O cives, cives ! quærenda pecunia primum est, virtus post nummos !* C'est ce que disoit le satirique de Rome, reprochant à ses concitoyens la dépravation de leurs mœurs ; et pourquoi, reprend Saint Augustin, n'écouterons-nous pas ces sages du paganisme, quand il s'agit de régler les nôtres ? ô âmes vénales et intéressées ! s'écrioit ce païen, voici l'indigne leçon que vous fait continuellement votre avarice, et que vous n'avez pas honte de suivre. La vertu après le bien : mais le bien avant toutes choses. Quand nous en aurons, dites-vous, nous penserons à l'étude de la sagesse, il faut travailler à s'enrichir ; sans cela, la sagesse même est méprisée et passe pour folie. C'est ainsi que vous raisonnez, et toute votre philosophie se réduit à cette damnable conclusion : *Rem, si possis, rectè : si non, quocumque modo, rem.* Faisons notre fortune, augmentons nos revenus, amassons du bien : du bien, si nous le pouvons, légitimement ; sinon du bien, à quelque condition que ce puisse être ; et aux dépens de tout le reste, du bien. Ainsi leur faisoit-il remarquer la corruption de leurs cœurs ; et ma douleur est que ces paroles, prises dans toute leur énergie, conviennent encore aujourd'hui à un million de chrétiens, qui semblent n'avoir point d'autre religion que celle-là : *Rem, si possis, rectè : si non, quocumque modo, rem.* On ne laisse pas de sentir une répugnance secrète à se servir de moyens honteux ; mais avec cette répugnance que l'honneur inspire, et dont on ne se peut défaire, on a encore plus d'âpreté et plus d'avidité : et il arrive ce qu'ajoute Saint Chrysostôme, que le désir de la fin l'emporte sur l'injustice du moyen : *Si non, quocumque modo, rem.*

Or, supposons un homme dans cette disposition ; que ne fera-t-il pas ? et qui l'arrêtera ? quelle conscience ne sera-t-il pas en état de se former ? à quelle tentation ne se trouvera-t-il pas livré ? le scrupule de l'usure l'inquiétera-t-il ? le nom de confidence et de simonie, l'écoutera-t-il ? manquera-t-il d'adresse pour déguiser et pallier le vol ? sera-t-il en peine de chercher des raisons spécieuses pour autoriser la concussion et la violence ? s'il

est en charge et en dignité, rougira-t-il des émolumens sordides qu'il tire et qui décrient son ministère? s'il est juge, balancera-t-il à vendre la justice? s'il est dans le négoce et dans le trafic, se fera-t-il un crime de la fraude et du parjure? si le bien d'un pupille lui est confié, craindra-t-il de le ménager à son profit? s'il manie les deniers publics, comptera-t-il pour péculat tout ce qui s'y commet d'abus? non, mes chers auditeurs, rien de tout cela ne sera capable de le retenir, ni souvent même de le troubler. Du moment qu'il veut s'enrichir, il n'y aura rien qu'il n'entreprenne, rien qu'il ne présume lui être dû, rien qu'il ne se croie permis. S'il est foible et timide, il sera fourbe et trompeur: s'il est puissant et hardi, il sera dur et impitoyable. Dominé par cette passion, il n'épargnera ni le profane, ni le sacré; il prendra jusque sur les autels. Le patrimoine des pauvres deviendra le sien; et s'il lui reste encore quelque conscience, il trouvera des docteurs pour le rassurer, ou plutôt il s'en fera. Il leur cachera le fond des choses. Il ne s'expliquera qu'à demi, et par ses artifices et ses détours, il en extorquera des décisions favorables, et les rendra, malgré eux, garans de son iniquité. Que le public s'en scandalise, il aura un conseil dont il se tiendra sûr. Du moins, quoi qu'on en puisse dire, il parviendra à ses fins. Il veut être riche, et il le veut absolument: *Rem, rem, quocumque modo, rem.*

Bourdaloue, Sermon sur les Richesses.

§ 120. *Abus des Richesses.*

Voir tout le monde dans la dépendance, c'est-à-dire, se voir recherché de tout le monde, obéi de tout le monde, autre effet de la richesse, et qu'y a-t-il de plus propre à entretenir la présomption d'une âme superbe? On sait bien que l'humiliation d'un riche, s'il vouloit se rendre justice, seroit de penser quels sont ces serviteurs et ces amis prétendus dont il se glorifie. Amis, serviteurs, que le seul intérêt conduit, et qui, s'attachant à sa fortune, n'ont souvent qu'un fonds de mépris, et qu'une secrète haine pour sa personne. Mais l'orgueil ingénieux à se tromper, ne laisse pas de profiter de cela même, se faisant, sinon une douceur, au moins une gloire, d'avoir, sous ce nom d'amis, beaucoup de mercenaires et beaucoup d'esclaves. S'il n'a pas de quoi se faire aimer, il a de quoi se faire craindre: et soit qu'on l'aime, ou qu'on le haïsse, c'est toujours un sujet de complaisance pour lui, de voir qu'on est intéressé à le ménager. De là vient, dit le plus sage des hommes, Salomon (morale admirable, et dont nous faisons à toute heure l'épreuve sensible), de là vient que le riche, par là même qu'il est riche, prétend avoir un titre pour devenir fâcheux, de difficile abord, d'humeur inégale, chagrin quand il lui plaît, impatient, colère; un titre pour rebuter les uns, pour choquer les autres, pour être à tous insupportable. S'il étoit pauvre, il n'auroit dans la bouche que des supplications et des prières, ce sont les termes de l'écriture: mais parce qu'il est à son aise et qu'il a du bien, il ne parle qu'avec hauteur, et il ne répond qu'avec dureté: *Cum obsecrationibus loquetur pauper; dives effabitur rigidè.*

Etre en pouvoir de tout entreprendre et de tout faire avec impunité, autre effet de l'abondance pour quiconque sait s'en prévaloir. Car où voit-on des riches, disoit Salvien, déplorant les abus de son siècle; et ne puis-je pas dire comme lui? où voit-on des riches passer par la rigueur des lois? Dans quel tribunal les punit-on? Quelle justice contre eux obtient-on, ou espère-t-on? Quelle intégrité ne corrompent-ils pas? Quels arrêts si justes et si sévères n'éludent-ils pas? De quel mauvais pas, pour user de l'expression commune, un riche criminel et scélérat ne se tire-t-il pas hautement et tête levée? Et de quel crime si noir ne trouve-t-il pas moyen de se laver? Les lois sont pour les misérables, ajoutoit le même père; les châtimens, pour ceux à qui la pauvreté en pourroit déjà tenir lieu: mais pour les riches, il n'y a qu'indulgence, que connivence, que tolérance. L'équité la plus inflexible et le droit le plus rigoureux, se tournent pour eux en faveur. Or voilà, reprend le prophète royal, ce qui les rend fiers et insolens. Ils ne sentent jamais la pointe de la correction, et ils ne sont point châtiés comme les autres hommes, on ne les reprend point, on ne les confond point, on ne les condamne point, et c'est pour cela que l'orgueil se saisit d'eux et les remplit: *In laboribus hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur; ideò tenuit eos superbia.*

Bourdaloue, Sermon sur les Richesses.

§ 121. *Respect que les Grands doivent à la Religion.*

La loi de l'évangile est donc la loi de tous les états; plus même la naissance nous élève au-dessus des autres hommes, plus la religion nous fournit des motifs de fidélité envers Dieu. Je dis des motifs de reconnoissance et de justice.

Oui, mes frères, ce n'est pas le hasard qui vous a fait naître grands et puissans: Dieu, dès le commencement des siècles, vous avoit destiné cette gloire temporelle, marqué du sceau de sa grandeur, et séparé de la foule, par l'éclat des titres et des distinctions humaines. Que lui aviez-vous fait, pour être ainsi préférés au reste des hommes, et à tant d'infortunés surtout, qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes et d'amertume? ne sont-ils pas comme vous l'ouvrage de ses mains et rachetés du même prix? n'êtes-vous pas sortis de la même boue? n'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes? le sang dont vous êtes issus, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée, qui a infecté tout le genre humain? Vous avez reçu de la nature un nom plus glorieux; mais en avez-vous reçu une âme d'une autre espèce et destinée à un autre royaume éternel, que celle des hommes les plus vulgaires? Qu'avez-vous au-dessus d'eux, devant celui qui ne connoît de titres et de distinctions dans ses créatures, que les dons de sa grâce? Cependant Dieu, leur père comme le vôtre, les livre au travail, à la peine, à la misère et à l'affliction; et il ne réserve pour vous, que la joie, le repos, l'éclat et l'opulence: ils naissent pour souffrir, pour porter le poids du jour et de la chaleur, pour fournir de leurs peines et de leurs sueurs à vos plaisirs et à vos profusions; pour traîner, si j'ose parler ainsi, comme de vils animaux, le char de votre grandeur et de votre indolence. Cette distance énorme que Dieu laisse entre eux et vous a-t-elle jamais été seulement l'objet de vos réflexions, loin de l'être de votre reconnoissance? vous vous êtes trouvés en naissant en possession de tous ces avantages; et sans remonter au souverain dispensateur des choses humaines, vous avez cru qu'ils vous étoient dus, parce que vous en aviez toujours joui. Hélas! vous exigez de vos créatures une reconnoissance si vive, si marquée, si soutenue, un assujettissement si déclaré de ceux qui vous sont redevables de quelques faveurs; ils ne sauroient sans crime oublier un instant ce qu'ils vous doivent; vos bienfaits vous donnent sur eux un droit qui vous les assujettit pour toujours: mesurez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos pères et de toute votre race: quoi! vos faveurs vous font des esclaves, et les bienfaits de Dieu ne lui feroient que des ingrats et des rebelles?

Ainsi, mes frères, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Mais, hélas! cette loi de reconnoissance, que tout ce qui vous environne vous annonce, et qui devroit être, pour ainsi dire, écrite sur les portes et sur les murs de vos palais, sur vos terres et sur vos titres, sur l'éclat de vos dignités et de vos vêtemens, n'est point même écrite dans votre cœur! Dieu reprendra ses propres dons, mes frères, puisque loin de lui en rendre la gloire qui lui est due, vous les tournez contre lui-même: ils ne passeront point à votre postérité: il transportera cette gloire à une race plus fidèle: vos descendans expieront peut-être dans la peine et dans la calamité le crime de votre ingratitude; et les débris de votre élévation seront comme un monument éternel, où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait.

Que dis-je? il multipliera peut-être ses dons; il vous accablera de nouveaux bienfaits; il vous élevera encore plus haut que vos ancêtres: mais il vous favorisera dans sa colère; ses bienfaits seront des châtimens; votre prospérité consommera votre aveuglement et votre orgueil; ce nouvel éclat ne sera qu'un nouvel attrait pour vos passions; et l'accroissement de votre fortune verra croître dans le même degré vos dissolutions, votre irréligion et votre impénitence.

C'est donc une erreur, mes frères, de regarder la naissance et le rang comme un privilége qui diminue et adoucit à votre égard vos devoirs envers Dieu, et les règles sévères de l'évangile. Au contraire, il exigera plus de ceux à qui il aura plus donné; ses bienfaits deviendront la mesure de vos devoirs; et comme il vous a distingués des autres hommes par des largesses plus abondantes, il demande que vous vous en distinguiez aussi par une plus grande fidélité. Mais outre la reconnoissance qui vous y engage, plus

tout allume les passions dans votre état, plus vous avez besoin de vigilance pour vous défendre : il faut aux grands de grandes vertus ; la prospérité est comme une persécution continuelle contre la foi ; et si vous n'avez pas toute la force et le courage des saints, vous aurez bientôt plus de vices et de foiblesses que le reste des hommes.

Massillon, Petit Carême, Respect que les Grands doivent à la Religion.

§ 122. *Influence de l'Exemple des Grands.*

D'où viennent ces suites inévitables que les exemples des grands ont toujours parmi les peuples : le voici ; du côté des peuples, c'est la vanité et l'envie de plaire ; du côté des grands, c'est l'étendue et la perpétuité.

Je dis la vanité du côté des peuples. Oui, mes frères, le monde, toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte et au vice et à la vertu : il donne du ridicule à l'homme juste ; il perce de mille traits l'homme dissolu : les passions et les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions et à ses censures ; et par une bizarrerie, que ses caprises seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en même temps et le vice méprisable et la vertu ridicule. Or, les exemples de dissolution dans les grands, en autorisant le vice, en ennoblissent la honte et l'ignominie, et lui ôtent ce qu'il a de méprisable aux yeux du public : leurs passions deviennent bientôt dans les autres de nouveaux titres d'honneurs, et la vanité seule peut leur former des imitateurs.

Notre nation surtout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse ; ou pour parler plus équitablement et lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses maîtres et plus respectueuse envers les grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne : on est flatté d'une ressemblance, qui nous rapprochant de leur conduite, semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après de grands modèles ; et souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse : la ville croiroit dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la cour : le citoyen obscur, en imitant la licence des grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur et de la noblesse ; et le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité toute seule le perpétue.

Mais, Sire, d'un autre côté, tout reprend sa place dans un état où les grands, et le prince surtout, adorent le Seigneur. La piété est en honneur dès qu'elle a de grands exemples pour elle : les justes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette sur la vertu, et qui est l'écueil de tant d'âmes foibles : on craint Dieu sans craindre les hommes : la vertu n'est plus étrangère à la cour ; le désordre lui-même n'y va plus la tête levée ; il est réduit à se cacher, ou à se couvrir des apparences de la sagesse : la licence ne paroît plus revêtue de l'autorité publique ; et si le vice n'y perd rien, le scandale du moins diminue. En un mot, les devoirs de la religion entrent dans l'ordre public ; ils deviennent une bienséance que le monde lui-même nous impose ; le culte peut encore être méprisé en secret par l'impie ; mais il est vengé du moins par la majesté et la décence publique. Le temple saint peut encore voir aux pieds de ses autels des pécheurs et des incrédules ; mais il n'y voit plus de profanateurs ; le zèle de votre auguste bisaïeul avoit par des lois sévères puni souvent, et toujours flétri de son indignation et de sa disgrâce, ce scandale dans son royaume : il peut se trouver encore des hommes corrompus qui refusent à Dieu leur cœur ; mais ils n'oseroient lui refuser leurs hommages : en un mot, il peut être encore aisé de se perdre ; mais du moins il n'est pas honteux de se sauver.

Massillon, Petit Carême, Exemple des Grands.

§ 124. *Véritable Noblesse.*

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui, mes frères, que les grands se vantent d'avoir, comme Jésus-Christ, des princes et des rois parmi leurs ancêtres : s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux ; si toute leur grandeur est dans leur nom ; si leurs titres sont leurs uniques vertus ; s'il faut rappeler les siècles passés, pour les trouver dignes de nos hommages, leur naissance les avilit et les déshonore, même selon le monde ; on oppose sans cesse leur nom à leur personne ; le souvenir de leurs aïeux devient leur opprobre : les histoires où sont écrites les grandes actions de leurs pères ne sont

plus que des témoins qui déposent contre eux : on cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs : on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie ; et cet amas de gloire, dont ils ont hérité, n'est plus qu'un poids de honte, qui les flétrit et qui les accable.

Cependant la plupart portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possèdent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeux dont il ne reste qu'une vile poussière, par des monumens que les temps ont effacés ; et se croient au-dessus des autres hommes, parce qu'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des temps, et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choses humaines.

Sans doute une haute naissance est une prérogative illustre, à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneur et d'hommage. Mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu : c'est un engagement à la gloire, ce n'est pas elle qui la donne : c'est une leçon domestique, et un motif honorable de grandeur ; mais ce n'est pas ce qui nous fait grands ; c'est une succession d'honneur et de mérite ; mais elle manque et s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre : nous commençons pour ainsi dire une nouvelle race ; nous devenons des hommes nouveaux : la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne.

Massillon, Petit Carême, Grandeur de Jésus-Christ.

§ 124. *Ecueils de la Piété des Grands.*

Le premier écueil de la piété des grands est de les retirer des soins publics et de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence et l'amour du repos est le vice ordinaire des grands, il devient encore plus dangereux et plus incorrigible, quand ils le couvrent du prétexte de la vertu : la gloire peut réveiller quelquefois dans les grands l'assoupissement de la paresse ; mais celui qui a pour principe une piété mal entendue, est en garde contre la gloire même, et ne laisse plus de ressource : un reste d'honneur et de respect pour le public et pour la place qu'on occupe, rompt souvent les charmes d'une oisiveté honteuse, et rend aux peuples le souverain qui se doit à eux ; mais quand ce repos indigne est occupé par des exercices pieux, il devient à ses yeux honorable : on peut rougir d'un vice ; mais on se fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Mais, Sire, un grand, un prince n'est pas né pour lui seul ; il se doit à ses sujets : les peuples, en l'élevant, lui ont confié la puissance et l'autorité, et se sont réservé en échange ses soins, son temps, sa vigilance : ce n'est pas une idée qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer ; c'est un surveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger et pour les défendre : ce n'est pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux, et ne voient point ; une langue, et ne parlent point ; des mains, et n'agissent point : ce sont de ces dieux qui les précèdent, comme parle l'écriture, pour les conduire et les défendre : ce sont les peuples, qui par l'ordre de Dieu, les ont faits tout ce qu'ils sont ; c'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les peuples. Oui, Sire, c'est le choix de la nation, qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres : c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire et les proclama souverains : le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs ; mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets : leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône ; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance : en un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs, Sire, vous rediront sans cesse que vous êtes le maître, et que vous n'êtes comptable à personne de vos actions : il est vrai que personne n'est en droit de vous en demander compte ; mais vous vous le devez à vous-même, et si je l'ose dire, vous le devez à la France qui vous attend, et à toute l'Europe qui vous regarde : vous êtes le maître de vos sujets ; mais vous n'en aurez que le titre, si vous n'en avez pas les vertus : tout vous est permis ; mais cette licence est l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilége : vous pouvez négliger les soins de la royauté ; mais comme ces rois fainéans, si déshonorés dans nos histoires, vous n'aurez plus qu'un vain nom

de roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes.

Massillon, Petit Carême, Ecueils de la Piété des Grands.

§ 125. *Effets de l'Adulation chez les Grands.*

Quel fléau pour les grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des piéges à leur innocence! quel malheur pour les peuples, quand les princes et les puissans se livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le sont de la sagesse et de la vérité! Les fléaux des guerres et des stérilités sont des fléaux passagers, et des temps plus heureux ramènent bientôt la paix et l'abondance: les peuples en sont affligés; mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources: le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'est une calamité pour l'état, qui en promet toujours de nouvelles: l'oppression des peuples déguisée au souverain ne leur annonce que des charges plus onéreuses: les gémissemens les plus touchans que forme la misère publique, passent bientôt pour des murmures: les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit en une témérité punissable; et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse. Que le Seigneur, disoit autrefois un saint roi, confonde ces langues trompeuses et ces lèvres fausses, qui cherchent à nous perdre, parce qu'elles ne s'étudient qu'à nous plaire.

Sire, défiez-vous de ceux, qui, pour autoriser les profusions immenses des rois, leur grossissent sans cesse l'opulence de leurs peuples. Vous succédez à une monarchie florissante, il est vrai, mais que les pertes passées ont accablée: le zèle de vos sujets est inépuisable; mais ne mesurez pas là-dessus les droits que vous avez sur eux: leurs forces ne répondront de long-temps à leur zèle; les nécessités de l'état les ont épuisées; laissez-les respirer de leur accablement: vous augmenterez vos ressources en augmentant leur tendresse. Ecoutez les conseils des sages et des vieillards auxquels votre enfance est confiée, et qui présidèrent aux conseils de votre auguste bisaïeul; et souvenez-vous de ce jeune roi de Juda, dont je vous ai déjà cité l'exemple, qui pour avoir préféré les avis d'une jeunesse inconsidérée à la sagesse et à la maturité de ceux aux conseils desquels Salomon son père étoit redevable de la gloire et de la prospérité de son règne, et qui lui conseilloient d'affermir les commencemens du sien par le soulagement de ses peuples, vit un nouveau royaume se former des débris de celui de Juda; et pour avoir voulu exiger de ses sujets au-delà de ce qu'ils lui devoient, il perdit leur amour et leur fidélité qui lui étoit due. Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles; et ce qui flatte les souverains, fait d'ordinaire le malheur des sujets.

Oui, Sire, par l'adulation les vices des grands se fortifient; leurs vertus mêmes se corrompent. Leurs vices se fortifient: et quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges? hélas! comment pourrions-nous haïr et corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puisque ceux même qu'on censure trouvent encore au-dedans de nous, non-seulement des penchans, mais des raisons même qui les défendent? nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices: l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus?

Leurs vertus mêmes se corrompent: c'est l'expérience de tous les siècles, disoit Assuérus; les suggestions flatteuses des méchans ont toujours perverti les inclinations louables des meilleurs princes; et les plus anciennes histoires nous en fournissent des exemples: *Et ex veteribus probatur historiis, ... quomodo malis quorumdam suggestionibus, regum studia depraventur.* C'étoit un roi infidèle qui fait cet aveu public à ses sujets; les conseils spécieux et iniques d'un flatteur alloient souiller toute la gloire de son empire: la fidélité du seul Mardochée arrêta le bras prêt à tomber sur les innocens. Un seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un règne et de la gloire du souverain; et il ne faut aussi qu'un seul adulateur, pour flétrir toute la gloire du prince, et faire tout le malheur d'un empire.

En effet, l'adulation enfante l'orgueil, et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles mêmes que la nature leur avoit données; il change en sources de vice des penchans qui étoient en eux des espérances de ver-

lu : le courage dégénère en présomption ; la majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien au souverain, n'est plus qu'une vaine fierté, qui l'avilit et le dégrade : l'amour de la gloire, qui coule en eux avec le sang des rois leurs ancêtres, devient une vanité insensée, qui voudroit voir l'univers entier à leurs pieds ; qui cherche à combattre, seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre ; et qui, loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, et arme contre eux leurs voisins et leurs alliés : l'humanité si aimable dans l'élévation, et qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance dans l'âme des rois, se bornant à des largesses outrées, et à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris, ne leur laisse plus qu'une dure insensibilité pour les misères publiques : les devoirs mêmes de la religion dont ils sont les premiers protecteurs, et qui avoient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur paroissent plus bientôt que les amusemens puérils de l'enfance. Non, Sire, les princes naissent d'ordinaire vertueux, et avec des inclinations dignes de leur sang : la naissance nous les donne tels qu'ils devroient être ; l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont.

Gâtés par les louanges, on n'oseroit plus leur parler le langage de la vérité : eux seuls ignorent dans leur état, ce qu'eux seuls devroient connoître : ils envoient des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les cours et dans les royaumes les plus éloignés ; et personne n'oseroit leur apprendre ce qui se passe dans leur royaume propre : les discours flatteurs assiégent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, et ne laissent plus d'accès à la vérité. Ainsi le souverain est seul étranger au milieu de ses peuples ; il croit manier les ressorts les plus secrets de l'empire, et il en ignore les événemens les plus publics : on lui cache ses pertes : on lui grossit ses avantages ; on lui diminue les misères publiques : on le joue à force de le respecter : il ne voit plus rien tel qu'il est ; tout lui paroît tel qu'il le souhaite.

Massillon, petit carême, tentations des grands.

§ 126. *Scandale des grands.*

Voilà le premier caractère qui accompagne toujours vos péchés, vous que le rang et la naissance élèvent sur le commun des fidèles : le scandale. Les âmes vulgaires et obscures ne vivent que pour elles seules. Confondues dans la foule, et cachées aux yeux des hommes par la bassesse de leur destinée, Dieu seul est le témoin secret de leurs voies, et le spectateur invisible de leurs chutes ; si elles tombent, ou si elles demeurent fermes, c'est pour le Seigneur tout seul qui les voit et qui les juge ; le monde, qui ignore même leurs noms, n'est pas plus instruit de leurs exemples : leur vie n'a point de suite : ils peuvent faire des chutes, mais ils tombent tous seuls ; et s'ils ne se sauvent pas, leur perte du moins se borne à eux, et ne devient pas celle de leurs frères.

Mais les personnes nées dans l'élévation, deviennent comme un spectacle public sur lequel tous les regards sont attachés : ce sont ces maisons bâties sur la montagne qui ne sauroient se cacher, et que leur situation toute seule découvre ; ces flambeaux luisans qui traînent partout avec eux l'éclat qui les trahit et qui les montre. C'est le malheur de la grandeur et des dignités ; vous ne vivez plus pour vous seul ; à votre perte ou à votre salut est attaché la perte ou le salut de tous ceux qui vous environnent ; vos mœurs forment les mœurs publiques ; vos exemples sont les règles de la multitude ; vos actions ont le même éclat que vos titres : il ne vous est plus permis de vous égarer à l'insu du public ; et le scandale est toujours le triste privilége que votre rang ajoute à vos fautes.

Je dis le scandale, premièrement, d'imitation. Les hommes imitent toujours le mal avec plaisir, mais surtout lorsque de grands exemples le leur proposent : ils trouvent alors une sorte de vanité dans leurs égaremens, parce que c'est par là qu'ils vous ressemblent : le peuple regarde comme un bon air de marcher sur vos traces : la ville croit se faire honneur en prenant tout le mauvais de la cour : vos mœurs forment un poison qui gagne les peuples et les provinces, qui infecte tous les états, qui change les mœurs publiques, qui donne à la licence un air de noblesse et de bon goût, et qui substitue à la simplicité de nos pères et à l'innocence des mœurs anciennes, la nouveauté de vos plaisirs, de votre luxe, de vos profusions et de vos indécences profanes. Ainsi c'est de vous que passent jusque dans le peuple les modes immodestes, la vanité

des parures, les artifices qui déshonorent un visage où la pudeur toute seule devroit être peinte ; la fureur des jeux, la facilité des mœurs, la licence des entretiens, la liberté des passions et toute la corruption de nos siecles.

Et d'où croyez-vous, mes frères, que vienne cette licence effrénée qui règne parmi les peuples ? Ceux qui vivent loin de vous dans les provinces les plus reculées, conservent encore du moins quelque reste de l'ancienne simplicité et de la première innocence : ils vivent dans une heureuse ignorance de la plupart des abus dont votre exemple a fait des lois. Mais plus les pays se rapprochent de vous, plus les mœurs changent, plus l'innocence s'altère, plus les abus sont communs ; et le plus grand crime des peuples, c'est la science de vos mœurs et de vos usages. Dès que les chefs des tribus furent entrés dans les tentes des filles de Madian, tout Juda prévariqua, et il s'en trouva peu qui se conservassent purs de l'iniquité commune. Grand Dieu ! que le compte des riches et des puissans sera un jour terrible, puisque, outre leurs passions infinies, ils se trouveront encore coupables devant vous des désordres publics, de la dépravation des mœurs, de la corruption de leur siècle ; et que les péchés des peuples deviendront leurs crimes propres !

Massillon, vices et vertus des grands.

§ 127. *Malheur des grands qui ont abandonné Dieu.*

Telle est la destinée des princes et des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, et qui n'usent de leur prospérité que pour la félicité de leurs sens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur est à charge, et ils sont à charge à eux-mêmes. Leurs projets se détruisent les uns les autres, et il n'en résulte jamais qu'une incertitude universelle que le caprice forme, et que lui seul peut fixer. Leurs ordres ne sont jamais un moment après les interprètes sûrs de leur volonté : on déplaît en obéissant : il faut les deviner, et cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches, dit l'esprit saint, sont vagues, incertaines, incompréhensibles : *Vagi sunt gressus ejus, et investigabiles.* On a beau chercher à les suivre ; on les perd de vue a chaque instant : ils changent de sentier ; on s'égare avec eux, et on les manque encore : ils se lassent des hommages qu'on leur rend, et ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse : les serviteurs les plus fidèles les importunent par leur sincérité, et ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres et incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leurs caprices et de leur humeur, et ils ne peuvent le porter eux-mêmes : ils ne semblent nés que pour leur malheur et pour le malheur de ceux qui les servent.

Voyez Saül au milieu de ses prospérités et de sa gloire. Quel homme auroit dû passer des jours plus agréables et plus heureux ? d'une fortune obscure et privée, il s'est vu élever sur le trône : son règne avoit commencé par des victoires : un fils digne de lui succéder, sembloit assurer la couronne à sa race : toutes les tribus soumises fournissoient à sa magnificence et à ses plaisirs, et lui obéissoient comme un seul homme : que lui manquoit-il pour être heureux, si l'on pouvoit l'être sans Dieu ?

Il perd la crainte du Seigneur, et avec elle il perd son repos et tout le bonheur de sa vie. Livré à un esprit mauvais et aux vapeurs noires et bizarres qui l'agitent, on ne le connoît plus, et il ne se connoît plus lui-même. La harpe d'un berger, loin d'amuser sa tristesse, redouble sa fureur. Ses louanges et ses victoires chantées par les filles de Juda, sont pour lui comme des censures et des opprobres : il se dérobe aux hommages publics, et il ne peut se dérober à lui-même. David lui déplaît en paroissant aux pieds de son trône, et en s'éloignant il est encore plus sûr de déplaire : touché de sa fidélité, il fait son éloge, et se reconnoît moins juste et moins innocent que lui ; et le lendemain, il lui dresse des embûches pour s'en assurer et lui faire perdre la vie. La tendresse de son propre fils l'ennuie et lui devient suspecte. Tous les courtisans cherchent, étudient ce qui pourroit adoucir son humeur sombre et bizarre ; soins inutiles : lui-même ne le sait pas. Il a négligé Samuel pendant la vie de ce prophète, et il s'avise de le rappeler du tombeau et de le consulter après sa mort : il ne croit plus en Dieu, et il est assez crédule pour aller interroger les démons. Il est impie, et il est superstitieux ; destin, pour le dire ici en passant, assez ordinaire aux incrédules. Ils traitent d'imposteurs les

Samuel, les prophètes autrefois envoyés de Dieu, ils regardent comme une force d'esprit de mépriser ces interprètes respectables des conseils éternels, et de se moquer des prédictions que les événemens ont toujours justifiées : ils refusent au Très-Haut la connoissance de l'avenir, et le pouvoir d'en favoriser ses serviteurs fidèles, et ils ont la foiblesse populaire d'aller consulter une Pythonisse.

Oui, mes frères, le malheureux état des grands dans le crime est une preuve éclatante, qu'un Dieu préside aux choses humaines. Si les hommes ennemis de Dieu pouvoient être heureux, ils le seroient du moins sur le trône ; mais quiconque, dit un roi lui-même, quiconque, fût-il maître de l'univers, s'éloigne de la règle et de la sagesse, il s'éloigne du seul bonheur où l'homme puisse aspirer sur la terre. *Sapientiam enim et disciplinam qui abjicit, infelix est.*

Plus même vous êtes élevés, plus vous êtes malheureux ; comme rien ne vous contraint, rien aussi ne vous fixe : moins vous dépendez des autres, plus vous êtes livrés à vous-mêmes ; vos caprices naissent de votre indépendance ; vous retournez sur vous votre autorité : vos passions ayant essayé de tout, et tout usé, il ne vous reste plus qu'à vous dévorer vous-mêmes : vos bizarreries deviennent l'unique ressource de votre ennui et de votre satiété : ne pouvant plus varier les plaisirs déjà tous épuisés, vous ne sauriez plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de votre humeur ; et vous vous en prenez sans cesse à vous, du vide que tout ce qui vous environne laisse au-dedans de vous-mêmes.

Et ce n'est pas ici une de ces vaines images que le discours embellit, et où l'on supplée par les ornemens à la ressemblance. Approchez des grands, jetez les yeux vous-mêmes sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, et que le long usage des plaisirs a rendu inhabiles et au vice et à la vertu. Quel nuage éternel sur l'humeur ! quel fond de chagrin et de caprice ! rien ne plaît, parce qu'on ne sauroit plus soi-même se plaire : on se venge sur tout ce qui nous environne des chagrins secrets qui nous déchirent ; il semble qu'on fait un crime au reste des hommes de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel qu'eux : on leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se permettre à soi-même ; et l'on met l'humeur à la place des plaisirs.

Non, mes frères, tournez-vous de tous les côtés, les grands séparés de Dieu ne sont plus que les tristes jouets de leurs passions, de leurs caprices, des événemens et de toutes les choses humaines. Eux seuls sentent le malheur d'une âme livrée à elle-même, en qui toutes les ressources des sens et des plaisirs ne laissent qu'un vide affreux ; et à qui le monde entier, avec tout cet amas de gloire et de fumée qui l'environne, devient inutile, si Dieu n'est point avec elle ; ils sont comme les témoins illustres de l'insuffisance des créatures, et de la nécessité d'un Dieu et d'une religion sur la terre. Eux seuls prouvent au reste des hommes, qu'il ne faut attendre de bonheur ici-bas que dans la vertu et dans l'innocence ; que tout ce qui augmente nos passions, multiplie nos peines, que les heureux du monde, n'en sont, pour ainsi dire, que les premiers martyrs, et que Dieu seul peut suffire à un cœur qui n'est fait que pour lui seul.

Massillon, petit carême, malheur des grands qui ont abandonné Dieu.

§ 128. *Devoirs des rois.*

Puisqu'il est certain que Dieu est la source du pouvoir des rois, et que c'est son autorité qu'on respecte dans la leur, il faut qu'il ait eu de grands desseins, en les plaçant si près de lui, et si fort au-dessus des autres hommes. Or c'est lui-même qui nous a manifesté ses pensées et ses conseils sur un point si essentiel, en nous déclarant qu'il a choisi les rois, pour en faire ses ministres, et qu'il les a établis en cette qualité dans son royaume pour le gouverner en son nom, pour protéger le bien et pour punir le mal, pour rendre aux hommes toutes les assistances dont ils ont besoin, et pour les défendre contre tout ce qui seroit capable de troubler leur repos, en troublant l'ordre et la justice.

Saint Paul est précis sur tous ces chefs. Il appelle jusqu'à trois fois dans un même lieu les princes, ministres de Dieu pour le bien du peuple ; et c'étoit le nom que le Saint-Esprit leur avoit déjà donné dans le livre de la Sagesse. Cet Apôtre leur met l'épée dans les mains de la part de Dieu, et leur donne en son nom pouvoir de s'en servir ; il les charge de la protec-

tion des gens de bien, et de toutes les vertus, et il leur défend de se rendre terribles à d'autres qu'aux méchans.

Mais quelle est cette justice que Dieu a confiée aux rois? et en quoi consiste l'obligation si étroite qu'ils ont de la rendre? Cette justice, dont les rois sont garans, est la même chose que l'ordre: et l'ordre consiste en ce que l'égalité soit gardée, et que la force ne tienne pas lieu de loi; que ce qui est à l'un ne soit pas exposé à la violence d'un autre; que les liens communs de la société ne soient pas rompus; qu'aucun intérêt particulier ne soit préféré au bien public; que l'artifice et la fraude ne prévalent jamais sur l'innocence et la simplicité; que tout soit en paix sous la protection des lois, et que le plus foible d'entre les citoyens soit mis en sûreté par l'autorité publique.

Tout le monde est capable de comprendre quelle est la félicité d'une nation, où toute la force et toute l'autorité sont accordées à la vertu, où toutes les menaces et tous les châtimens ne sont que contre le vice; dont le prince n'est terrible qu'à quiconque fait le mal, et jamais à ceux qui aiment et font le bien; où l'épée que Dieu lui a confiée est la protection des justes, et ne fait trembler que leurs ennemis; où la vérité et la clémence s'unissent; où la justice et la paix se donnent un mutuel baiser, et où l'on voit accomplir ce qu'a dit l'Apôtre: la vertu respectée et comblée d'honneur, et le vice humilié et couvert d'ignominie.

" Nous sommes pleins de respect pour " l'Empereur, disoit Tertullien, parce " que nous le regardons comme tenant le " second rang, après Dieu, comme ayant " reçu de lui la souveraine autorité sur " tout ce qui est dans le monde, et comme " n'étant au-dessous que de Dieu seul. " Il est si élevé, qu'il n'a au-dessus de " lui que le ciel. Nous savons que c'est " le Seigneur qui l'a mis par sa volonté " et par son choix dans une place si émi- " nente: et c'est pour cela que nous " nous intéressons à sa conservation, et " que nous offrons pour lui nos prières " au Dieu éternel et véritable, de qui " seul il dépend, à l'égard de qui il est " le second, et après qui il est le pre- " mier."

Mais à quelles conditions Dieu l'a-t-il rendu si grand! c'est le titre même original de sa souveraineté, qui lui apprend à quelles conditions elle lui est donnée. Il est établi roi pour être le ministre de Dieu; il règne pour lui obéir le premier, et pour le faire obéir par tous les autres; il est chargé de l'exécution de ses ordres, et il n'a un pouvoir sans limites que pour donner à son zèle et à sa fidélité une étendue sans réserve.

Ses devoirs sont mesurés par la puissance. Les obstacles qui arrêteroient une autorité bornée, ne sont qu'une occasion d'exercer la sienne. Il peut joindre à la parole et à l'exemple les récompenses et les châtimens. Il peut couvrir d'ignominie le vice, et mettre en honneur la vertu. Il est maître de tout ce que craignent ou espèrent les hommes en cette vie; et c'est parce qu'il est maître de tout, qu'il est obligé de rendre compte de tout au souverain, dont il n'est que le ministre.

C'est la même chose d'être à la république et d'être roi, d'être pour le peuple et d'être souverain. On est né pour les autres, dès qu'on est né pour leur commander, parce qu'on ne leur doit commander que pour être utile: c'est le caractère même de la grandeur des princes, d'être consacrés au bien public. Il en est d'eux, comme de la lumière, qui n'est placée dans un lieu éminent, que pour se répandre partout. Ce seroit leur faire injure, que de les renfermer dans les bornes étroites d'un intérêt personnel. Ils rentreroient dans l'obscurité d'une condition privée, s'ils avoient des vues moins étendues que tous leurs états. Ils sont à tous, parce que tout leur est confié. Ils ne sont plus à eux-mêmes, parce qu'il n'est pas possible de les séparer du corps dont ils sont l'âme et l'esprit. Ils se sont unis à la république si étroitement, qu'on ne peut plus discerner ce qui est à eux, de ce qui est à elle, et l'on trouveroit plutôt une différence d'intérêt entre la tête et le corps, qu'entre le prince et l'état.

Un prince pénètre tout le fond de cette importante vérité, qu'il est le ministre de Dieu; et il a compris qu'il est donc envoyé vers les hommes pour le rendre visible dans sa personne; que c'est sur lui que Dieu se décharge des soins extérieurs et connus de sa Providence; qu'il lui fait part de sa majesté et de sa puissance, pour le mettre en état de le représenter aux yeux du peuple; et que c'est *sur son trône même* qu'il le fait asseoir, pour annoncer de là ses ordres, et lui attirer les respects de tout le monde, par une conduite qui mérite d'être attribuée à Dieu

même, qui veut bien qu'on le connoisse par son lieutenant, et qu'on juge de lui par son ministre.

Il sait que le plus auguste caractère de la Divinité est de n'avoir besoin de rien, et de ne rien commander que pour l'utilité de ceux qui lui obéissent ; et quoique ce privilége ne puisse être communiqué à la créature, il s'efforce d'imiter le premier trait de la grandeur de Dieu, en se proposant de ne régner que pour le bien des autres, et de n'ordonner que ce qui sera utile à ses sujets.

Il ne trouve rien dans son élévation de plus honorable que d'être exposé à la vue des hommes, pour leur donner par sa clémence, sa justice, son application à tout bien, quelque légère idée du Dieu invisible, qui conduit en secret toutes choses. Il s'estime heureux d'avoir reçu de lui une puissance égale à son zèle pour sa gloire ; et il se console des dangers où sa condition l'expose, par l'avantage qu'il a de pouvoir obéir à Dieu avec plus d'étendue que tous les particuliers, dont le pouvoir borné ne laisse à leur vertu presque que des désirs.

Il comprend que c'est à lui à justifier la Providence, en corrigeant tout ce qu'il semble que Dieu dissimule ; en tirant les foibles de l'oppression, et faisant cesser le scandale, qu'une telle iniquité formoit dans l'esprit de plusieurs ; en cherchant le mérite et la vertu dans les ténèbres, où il semble que Dieu les ait cachés ; en se hâtant de punir l'injustice et l'orgueil des personnes puissantes, dont le châtiment différé jusqu'après cette vie, feroit douter aux foibles si Dieu est aussi attentif aux choses humaines que nous devons le croire.

Il désire de conduire les hommes par les traits de sagesse qui brillent en lui, jusqu'à cette Sagesse suprême qui préside à tout, mais qui est peu connue de ceux qui ne jugent que des choses sensibles, à moins qu'elle ne se rende, pour ainsi dire, plus familière et plus accessible, en se manifestant à eux par le prince qu'elle instruit en secret, pour le rendre son interprète public ; ils s'élèvent par lui jusqu'à elle, ils montent jusqu'au trône de Dieu par celui du prince. Ils discernent sans peine qu'un gouvernement si éloigné des passions et des foiblesses humaines ne peut venir de l'homme seul ; et ils sont conduits à la religion par leur intérêt même et leur reconnoissance.

On ne peut nier que la grandeur des princes temporels n'ait besoin d'une magnificence qui comprenne tout ce qui est nécessaire à leur sûreté et à leur autorité, et qui s'étende même jusqu'à la splendeur et à l'éclat. Ils règnent sur tout ce qui est visible, et ils ont en leur pouvoir tous les objets qui frappent les sens. Ce seroit donc leur ôter la marque de leur empire, que de ne leur pas accorder une partie de ce qui relève d'eux, et ce seroit confondre la puissance avec le ministère ecclésiastique dont l'autorité est indépendante de l'éclat extérieur, parce qu'elle est toute spirituelle, et que son objet est au-dessus des sens.

Il importe au bien public que le roi soit le centre de l'état, et qu'il attire de tous côtés le respect et l'admiration de ses sujets : quelques-uns n'ont pas besoin de la majesté extérieure qui l'environne, pour reconnoître celle que Dieu leur a donnée ; mais plusieurs ne connoissent rien de grand, que ce qui l'est à leurs yeux. Ils n'admirent que ce qu'admire la cupidité ; et ils veulent voir dans leur prince l'image de la seule félicité et de la seule grandeur qu'ils désirent ; sans cela il ne leur paroît point élevé au-dessus d'eux, parce qu'ils n'ont point d'autre idée de l'élévation, et ce seroit presque dégrader le prince que de lui ôter tout l'appareil qui les éblouit.

Mais le prince qui le conserve à cause d'eux, ne doit pas être dans leur erreur ; il ne doit trouver aucun bien solide pour lui dans une magnificence qu'il lui est défendu d'aimer, et qui ne peut être excusée que par la foiblesse de ceux qui en ont besoin, et par l'impuissance de conserver par d'autres voies le respect dû à l'autorité souveraine.

Au milieu de la pompe et du faste, il doit s'affermir dans l'amour de la modération et même de la simplicité ; s'affliger en secret de ce qu'il ne lui est pas permis de rejeter un importun appareil qui le suit partout et qui le gêne ; trouver l'état d'une personne privée plus heureux en cela que le sien, parce qu'il est moins exposé à l'orgueil ; porter, comme Esther, avec une secrète confusion tout ce qui ne sert qu'à faire paroître la souveraine puissance plus redoutable et plus fière, et retrancher de la magnificence tout ce qui n'est pas absolument nécessaire pour maintenir l'autorité.

Il n'y a pas de plus grand danger pour le prince, et dont les suites soient plus sans remède, que de n'avoir pas les yeux

assez perçans pour aller jusqu'aux plus profondes retraites du cœur de l'homme, et pour y découvrir tout le contraire de ce que l'artifice montre sur la surface.

Il y a des caractères qui paroissent voisins, quoique très-différens. Le vice imite souvent la vertu, et quelquefois même il en a plus les dehors, parce qu'il en a plus besoin et qu'il y est plus attentif. Il faut y regarder de bien près, et y être fort habile pour ne s'y pas méprendre, et surtout dans les cours des princes, où à la vérité tout le monde se connoit assez, mais où tout le monde affecte de se cacher au prince par des apparences dont il se contente presque toujours.

Il doit donner toute son attention à démêler le vrai d'avec le faux, la fausse simplicité de celle qui est sincère et naturelle, le faux désintéressement de celui qui a des racines dans le cœur, la fausse probité de celle qui est établie sur de fermes principes, la fausse piété de celle qui est solide et éclairée.

Car il n'y a point de vertus plus fausses que celles qui ont tout, excepté la vérité, et qui ne sont attentives qu'à la vraisemblance. Il n'y a point d'hommes plus dangereux que ceux qui veulent tromper par l'apparence du bien. Il n'y en a point de plus corrompus, ni de plus infidèles, parce qu'il n'y en a point qui méprisent plus la vertu et leur conscience, et qui par conséquent soient moins retenus par les puissans motifs qui agissent sur les autres hommes.

Un particulier a peu d'intérêt à examiner sévèrement si l'on est ce qu'on paroît être. Il doit même éviter de soupçonner qu'un extérieur sage et modeste cache un cœur différent, parce que Dieu ne l'a pas chargé d'approfondir un mystère qu'il s'est réservé : mais le prince est dans l'obligation de ne pas s'arrêter à la surface, parce qu'il est dans l'obligation d'éviter d'être trompé, et qu'il ne le sauroit être plus dangereusement, qu'en donnant sa confiance à l'imposture, pensant la donner à la sincérité.

Par quelle espèce de prophétie le prince lira-t-il dans les cœurs le contraire de ce qu'on lui montre ? car c'est le nom que donne l'Ecriture à cette lumière supérieure qui doit lui découvrir tout l'artifice qu'on emploie pour le tromper. Il faut, dit-elle, que le roi soit devin pour bien juger de tout. Qui dissipera les prestiges et les fantômes qu'on fait paroître devant lui à la place des réalités ? Le cœur d'un seul homme est impénétrable, selon le langage du Saint-Esprit : c'est une eau profonde qu'on ne peut sonder. Quelle sagesse faut-il donc avoir pour l'épuiser et en découvrir le fond ? Et quelle étendue doit avoir cette sagesse, pour avoir le même succès à l'égard de tant de personnes que le prince a intérêt de bien connoître ?

Dans une grande élévation, où l'on est exposé à mille frivoles admirateurs qui ne savent en quoi consiste la véritable félicité, combien est-il nécessaire qu'un prince ait auprès de lui un homme éclairé et fidèle qui le soutienne contre le torrent des erreurs populaires ; qui lui dise en secret tout le contraire de ce qu'il entend en public ; qui le fasse souvenir de ce qu'il est, de ce qu'est sa grandeur, de ce que sont tous les biens dont on le regarde comme le maître ? Sans cet homme incorruptible, l'enchantement du mensonge prévaudroit enfin : car on s'accoutume à juger comme la multitude, quand on n'entend que la multitude, mais la vérité montrée de temps en temps et à propos, dissipe l'illusion qui commençoit à se former, et fait évanouir tous les nuages que les préjugés des hommes avoient déjà répandus.

Il n'est presque pas possible de conserver dans une grande prospérité des sentimens équitables et modérés. Et ce sont deux choses comme opposées, de paroître heureux, et de ne pas se persuader qu'on l'est en effet. L'inclination secrète du cœur qui aime à se fixer ici et à y trouver son repos, affoiblit toutes les idées des biens réels et plus solides ; mais dont les sens ne sauroient juger. Le prince alors a besoin d'un avocat qui plaide pour la raison contre les sens, qui le rappelle à lui-même, quand il commence à chanceler et à s'éblouir, et qui n'étant pas exposé au même péril que lui, le connoisse mieux et en soit plutôt alarmé.

Duguet.

§ 129. *Bonheur d'un prince qui craint Dieu.*

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aspire, le monde vous la disputera ; ajoutez-y la gloire de la vertu ; le monde la craint et la fuit : mais le monde pourtant la respecte.

Non, Sire, un prince qui craint Dieu

et qui gouverne sagement ses peuples, n'a plus rien a craindre des hommes. Sa gloire toute seule auroit pu faire des envieux; sa piété rendra sa gloire même respectable: ses entreprises auroient trouvé des censeurs; sa piété sera l'apologie de sa conduite: ses prospérités auroient excité la jalousie ou la défiance de ses voisins; il en deviendra par sa piété l'asile et l'arbitre: ses démarches ne seront jamais suspectes, parce qu'elles seront toujours annoncées par la justice: on ne sera pas en garde contre son ambition, parce que son ambition sera toujours réglée par ses droits: il n'attirera point sur ses états le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les états étrangers: il réconciliera les peuples et les rois, loin de les diviser pour les affoiblir et élever sa puissance sur leurs divisions et sur leur foiblesse: sa modération sera le plus sûr rempart de son empire: il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte de son palais; les cœurs de ses sujets entoureront son trône et brilleront autour à la place des glaives qui le défendent: son autorité lui sera inutile pour se faire obéir; les ordres les plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute; et la soumission sera sans murmure, parce qu'elle sera sans contrainte: toute sa puissance l'auroit rendu à peine maître de ses peuples: par la vertu il deviendra l'arbitre même des souverains. Tel étoit, Sire, un de vos plus saints prédécesseurs à qui l'église rend des honneurs publics, et qu'elle regarde comme le protecteur de votre monarchie: les rois ses voisins, loin d'envier sa puissance, avoient recours à sa sagesse: ils s'en remettoient à lui de leurs différens et de leurs intérêts: sans être leur vainqueur, il étoit leur juge et leur arbitre; et la vertu toute seule lui donnoit sur toute l'Europe un empire bien plus sûr et plus glorieux, que n'auroient pu lui donner ses victoires. La puissance ne nous fait que des sujets et des esclaves: la vertu toute seule nous rend maîtres des hommes.

Mais si elle nous met au-dessus de l'envie, c'est elle encore qui nous rend supérieurs aux événemens. Oui, Sire, les plus grandes prospérités ont toujours ici-bas des retours à craindre: Dieu, qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre trésor et notre bonheur ne se trouvent point, fait quelquefois du plus haut point de notre élévation le premier degré de notre décadence: la gloire des hommes, montée à son plus grand éclat, s'attire, pour ainsi dire, elle-même des nuages: l'histoire des états et des empires n'est elle-même que l'histoire de la fragilité et de l'inconstance des choses humaines: les bons et les mauvais succès semblent s'être partagé la durée des ans et des siècles; et nous venons de voir le règne le plus long et le plus glorieux de la monarchie, finir par des revers et par des disgrâces.

Massillon, petit carême, triomphe de la religion.

§ 130. *Corruption générale.*

Qui pourra rémedier aux maux de la religion et relever la vérité qui est foulée aux pieds dans les places publiques? L'orgueil a rompu ses digues et inondé la terre: toutes les conditions sont confondues; le faste s'appelle politesse, la plus folle vanité une bienséance; les insensés entraînent les sages et les rendent semblables à eux. La mode, si ruineuse par son inconstance et par ses excès capricieux, est une loi tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les autres; le dernier devoir est celui de payer ses dettes. Les prédicateurs n'osent plus parler pour les pauvres à la vue d'une foule de créanciers dont les clameurs montent jusqu'au ciel. Ainsi la justice fait taire la charité, mais la justice elle-même n'est plus écoutée. Plutôt que de modérer les dépenses superflues, on refuse cruellement le nécessaire à ses créanciers. La simplicité, la modestie, la frugalité, la probité exacte de nos pères, leur ingénuité, leur pudeur, passent pour des vertus rigides et austères d'un temps trop grossier. Sous prétexte de se polir, on s'est amolli pour la volupté, et endurci contre la vertu et contre l'honneur. On invente chaque jour à l'infini de nouvelles nécessités pour autoriser les passions les plus odieuses. Ce qui étoit d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées, il y a quarante ans, est devenu une bienséance pour les plus médiocres. Détestable raffinement de nos jours! monstre de nos mœurs! La misère et le luxe augmentent comme de concert; on est prodigue de son bien, et avide de celui d'autrui; le premier pas de la fortune est de se ruiner. Qui pourroit supporter les folles hauteurs que l'orgueil

affecte, et les bassesses infâmes que l'intérêt fait faire? On ne connoît plus d'autre prudence que la dissimulation, plus de règle des amitiés que l'intérêt, plus de bienfaits qui puissent attacher à une personne dès qu'on la trouve inutile ou ennuyeuse. Les hommes, gâtés jusques dans la moelle des os par les ébranlemens et les enchantemens des plaisirs violens et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui, dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. Est-ce donc là être chrétien? Allons, allons dans les autres terres où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ. O évangile! est-ce là ce que vous enseignez? O foi chrétienne! vengez-vous; laissez une éternelle nuit sur la face de cette terre couverte d'un déluge d'iniquité.

Mais encore une fois, voyons nos ressources sans nous flatter. Quelle autorité pourra redresser des mœurs si dépravées? Une sagesse vaine et intempérante, une curiosité superbe et effrénée emporte les esprits. Chaque jour ne cesse d'enfanter de nouveaux monstres d'erreur: parmi ces ruines de l'ancienne foi, tout tombe, tout tombe comme par morceaux; toutes les nations chrétiennes en sentent le contre-coup; on voit les mystères de Jésus-Christ ébranlés jusqu'aux fondemens. Des hommes profanes et téméraires ont appris à douter de tout. C'est ce que nous entendons tous les jours; un bruit sourd d'impiété vient frapper nos oreilles, et nous en avons le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils connoissent, ils blasphèment enfin ce qu'ils ignorent: prodige réservé à nos jours. L'instruction augmente et la foi diminue. La parole de Dieu, autrefois si féconde, devient stérile, on ne craint plus même le scandale; que dis-je? le scandale est en honneur, il est au comble: car l'incrédulité, n'est plus muette; elle se glisse dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-Christ, comme les Pharisiens. En même temps l'aveugle sagesse de la chair, qui prétend avoir droit de tempérer la religion au gré de ses désirs, déshonore et énerve ce qui reste de foi parmi nous. Chacun marche dans la voie de son propre conseil; chacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse conscience. Plus d'autorité dans les pasteurs, plus d'uniformité de discipline. Le déréglement ne se contente plus d'être toléré, il veut être la règle même, et appelle excès tout ce qui s'y oppose. La chaste colombe, dont le partage ici-bas est de gémir, redouble ses gémissemens. Le péché abonde, la charité se refroidit, les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquité se forme; dans ces jours d'aveuglement et de péché, les élus même seroient séduits, s'ils pouvoient l'être. Le flambeau de l'évangile, qui doit faire le tour de l'univers, achève sa course. O Dieu! que vois-je? Où sommes-nous? Le jour de la ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu.

Fénélon, sermon pour l'Epiphanie.

§ 131. *De la paresse et de la perte du temps.*

La paresse est un état dans lequel une infinité de chrétiens languissent, et qui est par lui-même très-dangereux. C'est un sommeil d'oisiveté et de négligence dont il est important de se réveiller. Dans cet état l'âme, délivrée des passions criminelles, n'est pas toujours assez touchée des vérités de la Religion, ni des biens qu'elle promet. Elle ne sent point toujours un saint empressement qui la porte à chercher Dieu avec le soin et l'ardeur dont il doit être cherché. Elle conçoit foiblement ses dangers et les artifices de ses ennemis. Elle n'est pas assez pénétrée de la grandeur des biens éternels; ainsi elle agit foiblement. Comme elle ne voit le bien qu'à demi, elle ne le cherche qu'à demi; elle avance peu dans son chemin, et elle s'arrête à mille amusemens inutiles. Etat dangereux, non-seulement parce qu'il est capable de faire tomber les âmes dans les déréglemens dont elles ont été délivrées, mais aussi parce qu'il est bien à craindre que l'on n'arrive jamais à un but vers lequel on marche si lâchement. En effet la seule inutilité suffit pour nous damner: si ce n'est directement, c'est par un tour qui produit le même effet. L'inutilité affoiblit la charité; la charité affoiblie ne se trouve plus en état d'empêcher que la cupidité ne se rende maîtresse de l'âme. Elle suffit encore pour nous perdre, parce qu'elle est cause que nous manquons à plusieurs devoirs essentiels, comme au

devoir de la pénitence, de la piété, de la reconnoissance envers Dieu, de la charité envers le prochain, de la protection qu'on doit aux personnes opprimées et à plusieurs autres; ainsi l'on ne sauroit trop éviter un si dangereux sommeil.

Rien n'est plus capable de nous détourner de la voie du salut, que la paresse, la lâcheté, le relâchement. On ne résiste à des tentations continuelles, que par une vigilance continuelle. La vie chrétienne étant une vie opposée au torrent de la nature, qui ne fait point d'effort contre ce torrent, en est nécessairement entraîné. Mais par cet effort on ne se soutient pas seulement contre le torrent, mais on s'avance; on fait du progrès contre son cours, et l'on en fait même d'autant plus que l'on continue ses efforts: car au lieu qu'en résistant au cours d'un fleuve, on se lasse, l'âme au contraire, en résistant au torrent du monde, de la coutume et de la concupiscence, se fortifie et affoiblit ses ennemis. Mais lorsque, faute de rompre certains commerces, de renoncer à certains divertissemens, de se retirer de certaines conversations, de faire des retranchemens dans sa dépense et dans ses meubles, on mène une vie foible et si languissante, qu'on n'avance point dans la piété, ou qu'on y avance si peu, qu'on est toujours près de retomber; il est alors visible qu'on ne prend point intérêt à son salut: car, quoiqu'alors on ne puisse dire en particulier d'aucune de ces choses, qu'elle soit absolument criminelle, il arrive néanmoins de l'amas de tout ce qui compose cette sorte de vie, qu'on ne se guérit point des maladies dangereuses qu'on a contractées; qu'on fait de grandes fautes et en grand nombre, et qu'on demeure toujours dans un état de foiblesse. On craint, dit-on, que si l'on se sépare de ces amusemens, on ne soutienne pas cette vie, on ne fasse parler le monde, on ne devienne ridicule, on ne tombe dans l'ennui. Mais l'on doit craindre beaucoup davantage qu'en ne s'en séparant pas, on ne retombe dans le péché. S'il faut se conduire par la crainte, que la moindre cède à la plus grande. Tous ces ménagemens de prudence humaine éloignent la grâce de Dieu. Il ne fait rien pour ces âmes foibles et paresseuses, qui ne veulent rien faire pour lui, qui veulent que leur salut ne leur coûte rien, et qui ne croient pas qu'on soit obligé à rien souffrir pour éviter des maux éternels. Il vient des tentations qui ont besoin de force pour y résister; et comme l'on ne se fortifie point dans cette vie molle et languissante, on succombe à ces tentations. On s'approche si près du précipice, qu'on s'y laisse enfin tomber. On craint l'ennui, et l'on tombe dans la mort. On craint de faire parler les hommes et d'être jugé par eux, et l'on ne craint point les jugemens que Dieu et ses anges font de notre lâcheté. Enfin l'on craint tant le personnage de dévot et de dévote, que l'on tombe dans cette tiédeur mortelle qui oblige Dieu de nous rejeter. Tous ces grands ménagemens sont des marques certaines que le monde est grand à nos yeux, et que l'on a peu de foi, peu de crainte et peu d'amour pour Dieu: car qui auroit une foi plus vive, qui craindroit bien les effets de sa justice, qui seroit touché de son amour, passeroit par-dessus ces petits obstacles qui arrêtent l'âme; il se déferoit des vues humaines; il penseroit d'une autre sorte à assurer son salut, et surmonteroit cette funeste paresse.

C'est la paresse qui fait que l'on perd son temps. Ce temps si précieux que Dieu donne pour gagner l'éternité, à quoi l'emploie-t-on? Les uns le passent en des désordres grossiers, les autres en de vains amusemens, d'autres en des des eins chimériques et en des travaux inutiles, les autres ne savent qu'en faire et ne cherchent qu'à le perdre. On le donne au premier venu; on se le laisse ravir sans se plaindre, et c'est la seule chose dont on est libéral. Il est bon de faire réflexion sur ce que nous avons perdu de notre temps par le passé et de gémir de cette perte. Il n'est pas mal-aisé de connoître qu'elle s'étend fort loin: car tout ce que nous n'avons pas fait dans la vue de Dieu, est perdu pour nous: ce sont des œuvres mortes dont nous n'avons à attendre que des châtimens. Il n'est pas difficile aussi de reconnoître la grandeur de cette perte. Il faut en juger par ce que nous pouvions acquérir en usant bien de notre temps. Or nous aurions pu acquérir des richesses infinies pour l'autre vie. Au contraire nous avons prodigué et dissipé notre temps à des amusemens, à des divertissemens fades et en de vaines occupations. Il est donc aisé de se convaincre d'un aveuglement si prodigieux sur le mauvais usage du temps. Mais ce qui ne paroît pas possi-

ble, c'est de réparer cette perte: car enfin on ne rappelle plus le temps passé. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de n'en plus perdre; mais ce qui est perdu, est toujours perdu. La bonté de Dieu est néanmoins si grande, qu'il nous ouvre un moyen de racheter ce temps dont la perte paroît si irréparable. Le regret que nous en aurons, la componction que nous en concevrons dans le fond du cœur, l'application que nous aurons à ne plus perdre de temps et à le ménager avec fidélité, dans la vue de satisfaire à Dieu pour le temps passé, pourra obtenir de sa bonté, non-seulement qu'il nous remette les dettes que nous avons contractées par notre paresse et par notre négligence, mais aussi qu'il nous rende une partie de ces biens que nous avons malheureusement dissipés. *Nicole.*

§ 132. *Suites funestes de l'oisiveté chez les grands.*

Par où justifiez-vous cette vie oisive et sans action, dans des places qui demandent une vigilance sans relâche et toute votre attention? Paisibles possesseurs et vains idolâtres d'un honneur dont l'éclat repaît votre vanité, mais dont les obligations étonnent votre amour-propre, venez vous contempler dans le tableau que je vous présente; venez reconnoître l'énorme opposition qui se rencontre entre votre conduite et vos devoirs; venez apprendre ce que vous devez être, et vous confondre de ce que vous n'êtes pas. Je sais que vous trouverez assez de vaines excuses; je sais que vous imaginerez assez de prétextes pour vous persuader que, dans l'exercice de votre ministère, on doit être aussi content de vous que vous l'êtes de vous-mêmes; mais examinons de bonne foi la chose, et raisonnons. Car, être sans cesse occupé de ses divertissemens et de son plaisir, et presque jamais de ses fonctions et de son emploi; fuir un travail que vous devez au public, et que le public attend de vous; avoir horreur d'une assiduité nécessaire, que vous traitez de captivité et d'esclavage; se décharger sur autrui des soins qui vous regardent personnellement, et dont vous êtes par vous-mêmes responsables; ne pouvoir se tenir là où il faut être, et se trouver partout où il faudroit n'être pas; rejeter toute affaire qui incommode, qui fatigue, quoique Dieu ne vous ait fait ce que vous êtes que pour en être fatigués et incommodés; n'écouter que la prudence humaine, et ne vouloir jamais se commettre à rien, jamais s'exposer à rien, dans les occasions où l'on craint de se perdre, mais où Dieu veut que vous vous perdiez, selon le monde, et que vous vous exposiez; en un mot, ne prendre de votre condition que le doux et l'agréable, et en laisser le pénible et le rigoureux; secret que le monde enseigne, et que vous avez si bien appris. Ce n'est pas assez; regarder d'un œil indifférent ce qui devroit vous donner de saintes inquiétudes; ce qui devroit exciter tout votre zèle; des abus qu'il faudroit corriger, des violences qu'il faudroit réprimer, des injustices qu'il faudroit réparer, des scandales qu'il faudroit faire cesser; au contraire éclater avec impatience, avec chaleur, avec emportement sur les moindres sujets, et dans une place néanmoins où l'on doit toujours se posséder soi-même; où l'on doit toujours être maître de soi-même, toujours se modérer, se retenir, sans jamais écouter la sensibilité, et sans jamais la faire paroître. Que dis-je? Abuser de son pouvoir pour satisfaire ses animosités particulières et ses ressentimens; pour autoriser ses vengeances; pour se rendre redoutable dans une ville; pour faire souffrir tout un pays et ne rien souffrir soi-même; tout cela et tout ce que je passe, (car je serois infini, si je voulois épuiser cette morale, et toucher mille autres articles non moins importans) tout cela, encore une fois, vous convient-il? Est-ce là ce que demande votre état? Est-ce pour cela que la providence a établi dans le monde cette diversité de conditions; qu'elle a placé les uns sur le buffet comme des vases d'honneur, et qu'elle a laissé les autres dans la poussière? Dieu, en vous distinguant et en vous élevant, a-t-il prétendu vous entretenir dans l'oisiveté, vous faire vivre dans le repos, fournir à toutes vos commodités, vous abandonner à vous-mêmes et à tous les désirs, à tous les ressentimens de votre cœur? N'a-t-il fait le monde que pour vous? Ou n'est-ce pas pour le gouvernement et le bon ordre du monde qu'il vous a choisis? Or, pour maintenir cet ordre, n'y a-t-il ni réflexions à faire, ni mesures à prendre, ni précautions à garder, ni hasards à courir, ni obstacles à vaincre, ni études, ni ménagemens nécessaires?

Bourdaloue, 2d. sermon sur l'ambition

§ 133. *De la véritable Piété.*

La piété véritable élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses, quand on a la force de se vaincre soi-même : l'homme de bien est capable de tout, dès qu'il a pu se mettre par la foi au-dessus de tout : c'est le hasard qui fait les héros ; c'est une valeur de tous les jours qui fait le juste : les passions peuvent nous placer bien haut ; mais il n'y a que la vertu, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Quel règne, Sire, plus glorieux en Israël que celui de Salomon, tandis qu'il demeura fidèle à la loi de ses pères ? quel gouvernement plus sage et plus absolu ? Tous les raffinemens de la politique ont-ils jamais poussé si loin l'art de régner et de conduire les peuples ? Quelle gloire et quelle magnificence environnoit son trône ! La piété en avilissoit-elle la majesté ? Quel prince vit jamais ses sujets plus soumis ; ses voisins s'estimer plus heureux de son alliance ; et des souverains à la tête des empires plus vastes et plus puissans que le sien, avoir pour sa personne des égards et des déférences, qu'ils ne devoient pas à sa couronne ? Les sages des autres nations ne se regardoient-ils pas comme des insensés devant lui ? Ne venoit-on pas des contrées les plus éloignées admirer l'ordre et l'harmonie qui lui faisoit gouverner tous ses sujets comme un seul homme ? N'est-ce pas dans les préceptes divins qu'il nous a laissés, que les princes apprennent encore tous les jours à régner ? et la piété seroit-elle l'écueil du gouvernement, puisque c'est elle seule qui lui valut la sagesse ?

Heureux, s'il ne fût pas sorti de ses premières voies ; et si les égaremens de sa vieillesse n'eussent pas flétri la gloire de son règne, et altéré le bonheur de ses sujets ! Ils ne commencèrent à éprouver des charges excessives, et ne cessèrent d'être heureux, que lorsqu'il cessa lui-même d'être fidèle à Dieu ; et que, corrompu par les femmes étrangères, il ne mit plus de bornes à ses profusions et à l'oppression de ses peuples, et prépara à son fils le soulèvement qui sépara dix tribus du royaume de David, et leur donna un nouveau maître.

Hélas ! les hommes, pour excuser leurs vices, cherchent à décrier la vertu : comme elle est incommode aux passions, ils voudroient se persuader qu'elle est funeste à la conduite des états et des empires, et lui opposer l'intérêt public, pour se cacher à soi-même l'intérêt personnel qui seul en nous s'oppose à elle. La crainte du Seigneur est la seule source de la véritable sagesse ; et ce qui met l'ordre dans l'homme, peut seul le mettre dans les états.

Massillon, Petit Carême, Ecueils de la Piété des Grands.

§ 134. *Dangers des grands Talens sans la Crainte de Dieu.*

Hélas ! Sire, que sont les grands talens que de grands vices, si les ayant reçus de Dieu, nous ne les employons que pour nous-mêmes ? que deviennent-ils entre nos mains ? souvent l'instrument des malheurs publics ; toujours la source de notre condamnation et de notre perte.

Qu'est-ce qu'un souverain né avec une valeur bouillante, et dont les éclairs brillent déjà de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit et ne le modère ? un astre nouveau et malfaisant, qui n'annonce que des calamités à la terre : plus il croîtra dans cette science funeste, plus les misères publiques croîtront avec lui : ses entreprises les plus téméraires n'offriront qu'une foible digue à l'impétuosité de sa course : il croira effacer par l'éclat de ses victoires leur témérité ou leur injustice ; l'espérance du succès sera le seul titre qui justifiera l'équité de ses armes ; tout ce qui lui paroîtra glorieux, deviendra légitime ; il regardera les momens d'un repos sage et majestueux, comme une oisiveté honteuse et des momens qu'on dérobe à sa gloire : ses voisins deviendront ses ennemis, dès qu'ils pourront devenir sa conquête ; ses peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes et de leur sang la triste matière de ses triomphes : il épuisera et renversera ses propres états pour en conquérir de nouveaux ; il armera contre lui les peuples et les nations ; il troublera la paix de l'univers ; il se rendra célèbre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain ! et s'il y a un peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

Repassez sur tous les grands talens qui rendent les hommes illustres ; s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur nation et de leur siècle.

Les vastes connoissances empoisonnées par l'orgueil, ont enfanté ces chefs et ces docteurs célèbres de mensonge, qui dans tous les âges ont levé l'étendard du schisme et de l'erreur, et formé, dans le sein même du christianisme, les sectes qui le déchirent.

Ces beaux esprits si vantés, et qui par des talens heureux ont rapproché leur siècle du goût et de la politesse des anciens, dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs et pernicieux, où le poison, préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, et où les siècles qui nous suivront, viendront encore puiser la licence et la corruption du nôtre.

Tournez-vous d'un autre côté : comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux et inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des états et des empires, et ébranler l'univers entier? Les peuples et les rois sont devenus le jouet de leur ambition et de leurs intrigues : les dissensions civiles et les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres, où ont brillé leurs grands talens.

Un seul homme obscur, avec ces avantages éminens de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever le siècle passé sur les débris de sa patrie; changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse, si jalouse de ses lois et de sa liberté; se faire rendre des hommages que ses citoyens disputent même à leurs rois; renverser le trône, et donner à l'univers le spectacle d'un souverain, dont la couronne ne put mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inouï qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets et turbulens; capables de tout soutenir hors le repos; qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe et qui les attache; et qui, semblables à Samson, sans être animés de son esprit, aiment encore mieux ébranler l'édifice et être écrasés sous ses ruines, que de ne pas s'agiter, et faire usage de leurs talens et de leur force. Malheur au siècle qui produit de ces hommes rares et merveilleux! et chaque nation a eu là-dessus ses leçons et ses exemples domestiques.

Mais enfin, si ce n'est pas un malheur pour leur siècle, c'est du moins un malheur pour eux-mêmes; semblables à un navire sans gouvernail, que des vents favorables poussent à pleines voiles; plus notre course est rapide, plus le naufrage est inévitable : rien n'est si dangereux pour soi, que les grands talens, dont la foi ne règle pas l'usage : les vaines louanges qu'attirent ces qualités brillantes, corrompent le cœur; et plus on étoit né avec de grandes qualités, plus la corruption est profonde et désespérée : Dieu abandonne l'orgueil à lui-même : ces hommes si vantés expient souvent, dans la honte d'une chute éclatante, l'injustice des applaudissemens publics; leurs vices déshonorent leurs talens; ces vastes génies, nés pour soutenir l'état, ne sont plus, dit Job, que de foibles roseaux, qui ne peuvent se soutenir eux-mêmes. On a vu plus d'une fois les pierres mêmes les plus brillantes du sanctuaire, s'avilir et se traîner indignement dans la boue; et les plus grands talens sont souvent livrés aux plus grandes foiblesses : *Qui ducit sacerdotes inglorios, et optimates supplantat.*

Massillon, Petit Carême, Gloire Humaine.

§ 135. *De l'Hypocrisie.*

Quand je parle de l'hypocrisie, ne pensez pas que je la borne à cette espèce particulière qui consiste dans l'abus de la piété, et qui fait les faux dévots; je la prends dans un sens plus étendu et d'autant plus utile à votre instruction, que peut-être malgré vous-mêmes serez-vous obligés de convenir que c'est un vice qui ne vous est que trop commun. Car j'appelle *hypocrite* quiconque, sous de spécieuses apparences, a le secret de cacher les désordres d'une vie criminelle. Or, en ce sens, on ne peut douter que l'hypocrisie ne soit répandue dans toutes les conditions, et que parmi les mondains il ne se trouve encore bien plus d'imposteurs et d'hypocrites, que parmi ceux que nous nommons *dévots*. En effet, combien dans le monde de scélérats travestis en gens d'honneur? Combien d'hommes corrompus et pleins d'iniquité, qui se produisent avec tout le faste et toute l'ostentation de la probité? Combien de fourbes, insolens à vanter leur sincérité? Combien de traîtres, habiles à sauver les dehors de la fidélité et de l'amitié? Combien de sensuels, esclaves des passions les plus infâmes, en possession d'affecter la pureté des mœurs et de la pousser jusqu'à la sévérité? Combien de femmes libertines, fières sur le chapitre

de leur réputation, et, quoique engagées dans un commerce honteux, ayant le talent de s'attirer toute l'estime d'une exacte et d'une parfaite régularité ? Au contraire, combien de justes faussement accusés et condamnés ? combien de serviteurs de Dieu, par la malignité du siècle, décriés et calomniés ? combien de dévots de bonne foi, traités d'hypocrites, d'intrigans et d'intéressés ? combien de vraies vertus contestées ? combien de bonnes œuvres censurées ? combien d'intentions droites mal expliquées, et combien de saintes actions empoisonnées ?

Bourdaloue, sur le Jugement dernier.

§ 136. *De l'Envie.*

Quand les hommes se furent multipliés sur la terre, l'envie, les poussant les uns contre les autres, diminua les hommes, détruisit tantôt des villes, tantôt des provinces, tantôt des royaumes, tantôt des empires ; et toujours, depuis cet exemple et cet essai, l'envie animant la colère, animant l'ambition, animant l'avarice, animant les passions brutales, animant ce qu'on veut appeler *la belle gloire*, a souillé mille fois la terre du sang humain, et du plus beau sang ; elle a fait, des créatures humaines, autant de bêtes féroces, ou autant de bêtes malignes qui ne cherchent qu'à se dévorer ou à se piquer jusqu'à l'âme. Après cet essai et cet exemple, il n'y a plus rien de sacré pour l'envie ; le sang, l'amitié, la reconnoissance, le devoir, la bienséance, l'honneur du monde ; il n'y a plus rien d'inviolable pour l'envieux. Tout est devenu facile à cette furieuse passion, et toute espèce de mérite dans la société humaine doit craindre de son frère, craindre de son ami, craindre de celui à qui il n'a point fait de mal, craindre de celui qu'il a comblé de bien, craindre de l'étranger et de l'inconnu les derniers excès de la haine. L'envie nous fait craindre les oppositions déclarées, les mauvais offices sourds, les calomnies ouvertes, les détractions secrètes ; ces traits envenimés qui vont jusqu'au cœur ; ces traits d'autant plus cruels, qu'ils sont colorés de l'amitié ; d'autant plus perçans, qu'ils sont comme aiguisés dans la piété ; d'autant plus dangereux, qu'ils partent d'une main plus habile, ou d'une langue plus exercée. Piqûre de serpent, venin d'aspic, dents de lion, épées et flèches ; vous entendez par ces expressions de l'écriture ces coups que porte l'envie ; ces coups qui renversent la fortune, qui détruisent l'estime, qui ruinent la confiance qu'on a en un homme dans le monde, qui le perdent dans l'esprit de celui qui vouloit ou s'en servir, ou le placer ; le rendant inutile par là dans la république où il auroit pu remplir des fonctions importantes, ou même en l'écartant des premiers emplois dont il étoit digne par sa vertu, et capable par son mérite. C'est ainsi que tout homme incapable, que tout homme indigne, que tout homme qui déshonorera certainement sa place, que tout homme qui ne peut que nuire au bien public, peut se promettre, de l'envie qu'on porte au mérite et à la probité, du crédit, de la protection, et enfin le succès de ses vœux ambitieux. En effet de tels hommes sont tous les jours portés, par l'envie qu'on porte à d'autres, à des places au-dessus d'eux, à des emplois qui les passent infiniment.

Molinier, Sermon sur l'Envie.

§ 137. *Du Luxe et de la Vanité.*

Le luxe et la vanité ont pour objet les habits, les ornemens, les frisures, les parures et autres inventions destinées à relever l'extérieur ; ce qui renferme plusieurs péchés. Le luxe renferme essentiellement un mauvais usage des biens de Dieu, contraire à l'intention pour laquelle il nous les a accordés : car Dieu, en nous donnant les biens de la terre, et en faisant les uns riches et les autres pauvres, n'a point eu le dessein que nous employassions ces biens à satisfaire notre vanité, mais que nous en usassions pour notre nécessité, et pour soulager les besoins des autres. Il nous a donné ces biens pour racheter nos péchés de ce que nous aurons de superflu, et non pour les augmenter. Le luxe est presque toujours joint avec la vanité et la complaisance dans l'estime des hommes : car on ne se porte au luxe, que parce qu'on sait qu'il imprime dans les autres une image de grandeur et de richesses ; qu'il relève la beauté du corps, et qu'il attire la considération et l'amour des hommes : or se plaire dans ces jugemens des hommes, c'est proprement ce qu'on appelle vanité. Le luxe est joint avec l'orgueil ; parce que l'âme s'élève d'ordinaire intérieurement, à proportion qu'elle voit qu'elle surpasse les autres par des avantages extérieurs. Il est joint aussi avec l'oubli

de soi-même : car, pour se plaire dans la magnificence de ses habits, il faut oublier que ces mêmes habits sont la marque de notre péché, et par conséquent qu'ils devroient nous être un grand sujet de confusion : il faut avoir oublié ses misères et ses dangers, être sorti de soi-même, et ne plus se regarder que par le dehors. Le luxe est encore joint ordinairement avec la dureté envers les pauvres et avec le violement de l'ordre de la charité, puisqu'en s'y abandonnant, on préfère les vains ornemens à la santé, à la vie, et souvent au salut du prochain. Il est aussi joint avec la négligence de son salut : car il ne peut se faire que celui qui a soin de son âme, et qui en estime la beauté, puisse s'appliquer à orner son corps. De plus il est joint avec le scandale : car le luxe est un péché contagieux, puisqu'il porte ceux qui en sont spectateurs à le désirer et à l'imiter ; et une femme mondaine, par exemple, qui aura inventé quelque ajustement, se fera suivre et imiter par une infinité d'autres femmes, parce qu'elles ne pourront souffrir qu'elle ait quelque avantage sur elles.

Les chrétiens devroient tous être des prédicateurs de l'humilité dans toutes leurs actions. Cependant on peut dire que par le luxe ils deviennent prédicateurs de l'orgueil, parce qu'ils l'inspirent par tout leur extérieur, et des prédicateurs d'autant plus dangereux, qu'ils agissent sur l'âme par celui des sens dont les impressions sont les plus vives et les plus efficaces, qui est le sens de la vue, et qu'ils agissent à toute heure, puisque le spectacle du luxe est exposé continuellement aux yeux.

Rien n'est plus dangereux dans le monde que les mauvaises coutumes, et surtout celles du luxe : elles forcent en quelque sorte les personnes les plus modérées à les imiter, pour ne pas paroître dissemblables aux autres, pour ne pas leur céder, et pour ne pas s'attirer leur mépris ou leurs moqueries. On s'en fait, pour ainsi dire, une loi ; et cette loi engage les uns à rechercher avidement les richesses, souvent même par de mauvais moyens ; les autres à ruiner leur famille ; les autres enfin à retrancher leurs aumônes, pour pouvoir soutenir ce luxe et la dépense où il engage. Or tous ceux qui pratiquent le luxe, contribuent à ces scandales, puisqu'ils contribuent tous à entretenir cette mauvaise coutume qui les produit. *Nicole.*

§ 138. *Vanité de la Beauté dans les ajustemens.*

Ne craignez rien tant que la vanité dans les filles : elles naissent avec un désir violent de plaire. Les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité et à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agrémens de l'esprit et du corps : de là vient leur conversation douce et insinuante ; de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les grâces extérieures, et qu'elles sont si passionnées pour les ajustemens ; une coiffe, un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excès vont encore plus loin dans notre nation qu'en toute autre ; l'humeur changeante qui règne parmi nous, cause une variété continuelle de modes : ainsi on ajoute à l'amour des ajustemens celui de la nouveauté, qui a d'étranges charmes sur de tels esprits. Ces deux folies mises ensemble, renversent les bornes des conditions, et dérèglent toutes les mœurs. Dès qu'il n'y a plus de règle pour les habits et pour les meubles, il n'y en a plus d'effectives pour les conditions : car pour la table des particuliers, c'est ce que l'autorité publique peut moins régler ; chacun choisit selon son argent, ou plutôt sans argent, selon son ambition et sa vanité.

Ce faste ruine les familles, et la ruine des familles entraîne la corruption des mœurs. D'un côté, le faste excite, dans les personnes d'une basse naissance, la passion d'une prompte fortune, ce qui ne se peut faire sans péché, comme le Saint-Esprit nous l'assure. D'un autre côté, les gens de qualité se trouvant sans ressource, font des lâchetés et des bassesses horribles pour soutenir leurs dépenses ; par là s'éteignent insensiblement l'honneur, la foi, la probité et le naturel, même entre les plus proches parens.

Tous ces maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider sur les modes : elles ont fait passer pour Gaulois ridicules tous ceux qui ont voulu conserver la gravité et la simplicité des mœurs anciennes.

Appliquez-vous donc à faire entendre aux filles, combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite et d'une vraie capacité, est plus estimable que celui qu'on tire de ses cheveux et de ses

habits. La beauté, direz-vous, trompe encore plus la personne qui la possède, que ceux qui en sont éblouis; elle trouble, elle enivre l'âme; on est plus fortement idolâtre de soi-même, que les amans les plus passionnés ne le sont de la personne qu'ils aiment. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme, et une autre qui ne l'est pas. La beauté ne peut être que nuisible, à moins qu'elle ne serve à faire marier avantageusement une fille. Mais comment y servira-t-elle, si elle n'est soutenue par le mérite et par la vertu? Elle ne peut espérer d'épouser qu'un jeune fou, avec qui elle sera malheureuse, à moins que sa sagesse et sa modestie ne la fassent rechercher par des hommes d'un esprit réglé et sensible aux qualités solides. Les personnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté, deviennent bientôt ridicules: elles arrivent, sans s'en apercevoir, à un certain âge où leur beauté se flétrit, et elles sont encore charmées d'elles-mêmes, quoique le monde, bien loin de l'être, en soit dégoûté. Enfin, il est aussi déraisonnable de s'attacher uniquement à la beauté, que de vouloir mettre tout le mérite dans la force du corps, comme font les peuples barbares et sauvages.

De la beauté passons à l'ajustement: les véritables grâces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion et la bienséance dans les habits nécessaires pour couvrir nos corps. Mais après tout, ces étoffes qui nous couvrent, et qu'on peut rendre commodes et agréables, ne peuvent jamais être des ornemens qui donnent une vraie beauté.

Je voudrois même faire voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paroît dans les statues, et dans les autres figures qui nous restent des femmes Grecques et Romaines; elles y verroient combien des cheveux noués négligemment par derrière, et des draperies pleines et flottantes à longs plis, sont agréables et majestueuses. Il seroit bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité.

Si peu que leur esprit s'élevât au-dessus de la préoccupation des modes, elles auroient bientôt un grand mépris pour leurs frisures si éloignées du naturel, et pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique; il y auroit de l'extravagance à le vouloir: mais elles pourroient, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieuse, et d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes. Ainsi, se conformant dans l'extérieur à l'usage présent, elles sauroient au moins ce qu'il faudroit penser de cet usage. Elles satisferoient à la mode comme à une servitude fâcheuse, et elles ne lui donneroient que ce qu'elles ne pourroient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent, et de bonne heure, la vanité et la légèreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendue, par exemple, de se grossir la tête de je ne sais combien de coiffes entassées; les véritables grâces suivent la nature, et ne la gênent jamais.

Mais la mode se détruit elle-même; elle vise toujours au parfait, et jamais elle ne le trouve; du moins elle ne veut jamais s'y arrêter: elle seroit raisonnable, si elle ne changeoit que pour ne changer plus, après avoir trouvé la perfection pour la commodité et pour la bonne grâce: mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance et le dérèglement que la véritable politesse et le bon goût? Aussi n'y a-t-il d'ordinaire que caprice dans les modes. Les femmes sont en possession de décider: il n'y a qu'elles qu'on veuille en croire. Ainsi les esprits les plus légers et les moins instruits entraînent les autres; elles ne choisissent et ne quittent rien par règle; il suffit qu'une chose bien inventée ait été long-temps à la mode, afin qu'elle ne doive plus l'être, et qu'une autre, quoique ridicule, à titre de nouveauté, prenne sa place et soit admirée.

Après avoir posé ce fondement, montrez les règles de la modestie chrétienne. Nous apprenons, direz-vous, par nos saints mystères, que l'homme naît dans la corruption du péché. Son corps, travaillé d'une maladie contagieuse, est une source de tentations à son âme. Jésus-Christ nous apprend à mettre toute notre vertu dans la crainte et dans la défiance de nous-mêmes. Voudriez-vous, pourra-t-on dire à une fille, hasarder votre âme et celle de votre prochain pour une folle vanité? Ayez donc horreur des nudités de gorge et de toutes les autres immodesties: quand même on commettroit ces fautes sans aucune mauvaise passion, du

moins c'est une vanité ; c'est un désir effréné de plaire. Cette vanité justifie-t-elle, devant Dieu et devant les hommes, une conduite si téméraire, si scandaleuse et si contagieuse pour autrui ? Cet aveugle désir de plaire convient-il à une âme chrétienne, qui doit regarder comme une idolâtrie tout ce qui détourne de l'amour du créateur et du mépris des créatures ? Mais, quand on cherche à plaire, que prétend-on ? N'est-ce pas d'exciter les passions des hommes ? Les tient-on dans ses mains pour les arrêter : si elles vont trop loin, ne doit-on pas s'en imputer les suites ? et ne vont-elles pas toujours trop loin, si peu qu'elles soient allumées ? Vous préparez un poison et subtil et mortel ; vous le versez sur tous les spectateurs, et vous vous croyez innocente ! Ajoutez les exemples des personnes que leur modestie a rendues recommandables, et de celles à qui leur immodestie a fait tort. Mais surtout ne permettez rien dans l'extérieur des filles qui excède leur condition. Réprimez sévèrement toutes leurs fantaisies ; montrez-leur à quel danger on s'expose, et combien on se fait mépriser des gens sages, en oubliant ainsi ce qu'on est.

Ce qui reste à faire, c'est de désabuser les filles du bel esprit. Si on n'y prend garde, quand elles ont quelque vivacité, elles s'intriguent, elles veulent parler de tout, elles décident sur les ouvrages les moins proportionnés à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicatesse. Une fille ne doit parler que pour de vrais besoins, avec un air de doute et de déférence : elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des filles, quoiqu'elle en soit instruite. Qu'elle ait, tant qu'elle voudra, de la mémoire, de la vivacité, des tours plaisans, de la facilité à parler avec grâce ; toutes ces qualités lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées et fort méprisables : mais qu'elle ait une conduite égale et suivie, un esprit égal et réglé ; qu'elle sache se taire, et conduire quelque chose, cette qualité si rare la distinguera dans son sexe. Pour la délicatesse et l'affectation d'ennui il faut la réprimer, en montrant que le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles.

Rien n'est estimable que le bon sens et la vertu : l'un et l'autre font regarder le dégoût et l'ennui, non comme une délicatesse louable, mais comme une foiblesse d'un esprit malade.

Puisqu'on doit vivre avec des esprits grossiers, et dans des occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison qui est la seule bonne délicatesse, consiste à se rendre grossier avec les gens qui le sont ; un esprit qui goûte la politesse, mais qui sait s'élever au-dessus d'elle par le besoin, pour aller à des choses plus solides, est infiniment supérieur aux esprits délicats, et surmontés par leur dégoût.

Fénélon, de l'Education des Filles.

§ 139. *De la nécessité de réprimer son Humeur.*

Il n'y a que ceux qui n'entreprirent jamais de marcher dans les voies de la paix et de la charité, qui puissent ignorer combien il faut se gêner pour ne point gêner les autres ; combien il faut régner sévèrement sur ses inclinations et sur ses penchans les plus chers, pour ne point blesser et irriter les passions des autres ; combien il faut être maître de son humeur, pour ne point choquer l'humeur des autres et pour n'en être point choqué. Quel naturel assez heureux pour ne déplaire à personne, et pour que personne ne lui déplaise ? Quel cœur assez doux, assez pacifique, pour n'inspirer aucune aversion, et pour ne ressentir aucune antipathie ? Quel est l'homme pour qui tous les hommes soient faits, et qui soit fait pour tous les hommes ? Disons mieux, qu'est-ce que la multitude des hommes, que l'assemblage d'une infinité d'humeurs contraires et opposées entre elles ?

Une humeur sombre et distraite, qui éternellement retirée au-dedans d'elle-même, plongée dans une rêverie profonde et stérile, occupée de songes, de fantômes qui l'amusent, semble ne rien voir, ne rien entendre, qui est au milieu du monde comme si elle n'y étoit pas, qui, par son indifférence, déplait souvent et ne peut jamais plaire.

Une humeur sauvage et mélancolique, qui fuit le commerce des hommes, qui n'aime qu'à nourrir son chagrin dans le silence de la retraite, qui porte partout l'ennui qui la consume, qui s'irrite d'une complaisance, qui s'offense d'une marque d'amitié, qui met tout son plaisir à n'en avoir aucun et à troubler celui des autres.

Une humeur brusque et violente, également fougueuse dans les vivacités

de sa tendresse et dans les transports de sa colère : elle ne sait ni céder avec sagesse, ni résister avec modération.

Une humeur difficile et critique, elle dédaigne d'avoir la moindre complaisance pour ce qu'elle n'est pas forcée d'estimer, et elle fait consister son honneur à n'estimer rien. Une humeur jalouse, accoutumée à regarder d'un œil triste et inquiet l'éclat d'un mérite étranger, elle vous aimera d'autant moins qu'elle vous trouvera plus aimable. Une humeur défiante et soupçonneuse, livrée tout entière à ses ombrages, elle condamne avant d'avoir examiné, elle n'examine qu'afin de condamner plus sévèrement ; tout l'intimide, rien ne la rassure ; on diroit qu'il ne reste sur la terre aucuns vestiges de l'ancienne probité. L'amitié lui semble une perfidie, la confiance un piége, la sincérité un raffinement de politique, la vertu le masque hypocrite qui couvre une corruption secrète ; plus incommode à ses proches, à ses amis, qu'à ceux qu'elle ne voit presque pas ; on ne peut jamais y prendre confiance, parce qu'elle n'en a jamais dans personne.

Humeur réservée et mystérieuse, elle ignore ces tendres épanchemens, cette simplicité naïve, le plus doux charme de l'amitié, le lien de la société, le nœud qui unit les cœurs ; attentive à se cacher, elle ne parle point, ou elle ne parle qu'à demi ; elle ne confie une partie de son secret, qu'afin de couvrir plus sûrement l'autre partie sous le voile de cette confiance simulée.

Humeur curieuse et indiscrète, qui suit d'un œil attentif la trace de vos pas, qui cherche à découvrir tout, et qui se plaît à raconter tout ; qui ne peut se résoudre à ignorer ce qu'elle ne doit pas savoir, ou à taire ce qu'elle ne doit pas dire.

Humeur inquiète de ces génies factieux et turbulens, appliqués à troubler toutes les sociétés, à rompre toutes les liaisons, à détruire toutes les amitiés ; ils ne vivent que de confidences et de rapports, de manéges et d'intrigues ; nous les voyons régner, dominer dans le monde. Sans autre talent que celui de se rendre nécessaires aux passions qu'ils savent inspirer, sans autre mérite que leur adresse à s'attirer, souvent par le vice, des égards qui ne sont dus qu'à la vertu. Hommes qu'on déteste, parce qu'on les connoît ; hommes qu'on ménage, parce qu'on les redoute.

Humeur contredisante de ces esprits singuliers, qui n'aiment qu'à marcher loin de la foule dans les routes solitaires, pleins d'idées, de goûts bizarres, qui ne sont à eux que parce qu'ils ne sont à personne ; aussi peu d'accord avec eux-mêmes qu'avec le reste des hommes, ils condamneroient leurs propres sentimens, si ces sentimens devenoient les vôtres.

Humeur fière de ces âmes impérieuses, qui comptent pour rien l'hommage du sentiment, si vous n'ajoutez l'hommage du timide respect, de la souple adulation, si votre raison n'adore toutes leurs idées, si votre cœur ne se plie à tous leurs caprices.

Humeur trop délicate et trop sensible, une inattention, une faute légère, une parole peu mesurée, une bagatelle, un rien, cela suffit pour faire une blessure profonde qui ne se fermera point. Hommes faciles à irriter, difficiles à apaiser, trop peu attentifs à ce qui peut blesser les autres ; il faut leur pardonner tout, ils ne pardonnent rien.

Humeur inconstante et volage ; on ne vous donne le plaisir de l'amitié, que pour vous rendre plus sensible à la peine de l'indifférence et de l'oubli.

Humeur bizarre et capricieuse : dans le même homme, y a-t-il donc plusieurs hommes ? On plaît, aussitôt on déplaît ; ce qui vous avoit donné son amitié attire sa haine ; son cœur ne peut être à vous et contre vous ; il vous fuit et il vous recherche ; il revient à vous et il s'en éloigne.

Humeur fâcheuse, qui ne se nourrit que du chagrin qu'elle donne et du chagrin qu'elle reçoit, pour qui ce seroit un sujet de plaintes que de n'avoir aucune occasion de se plaindre.

Humeurs différentes, humeurs contraires, autant d'humeurs opposées qu'il y a d'hommes dans le monde. C'est au milieu de tout cela que vous avez à vivre ; or, dans cette opposition d'humeurs, quelle semence d'antipathie, de haines et de divisions ! vous êtes vif, vous ne trouverez que mollesse et qu'indolence ; vous êtes sage et modéré, vous ne trouverez que feu et impétuosité ; vous êtes naïf et sincère, vous ne trouverez que dissimulation et artifice ; vous êtes tendre et complaisant, vous ne trouverez que froideur et dureté ; vous êtes délicat et sensible, vous ne trouverez que railleries malignes, que mépris insultans ; vous êtes doux et pacifique, vous ne trouverez qu'emportement et vivacité ; vous êtes

poli, vous ne trouverez que rudesse et grossièreté; vous êtes sérieux, vous ne trouverez qu'enjouement folâtre, que bagatelle et amusemens; vous êtes enjoué, vous ne trouverez qu'un sérieux glaçant; vous êtes discret, vous ne trouverez que curiosité inquiète et qu'imprudence. Que dis-je? souvent la plus grande peine n'est pas de vivre avec des personnes d'une humeur opposée, c'est de vivre avec des personnes du même caractère. La ressemblance des humeurs sépare plus de cœurs qu'elle n'en unit. On ne souffre pas dans les autres les caprices, les travers qu'on souffre dans soi-même; on les souffre d'autant moins dans les autres, qu'on les entretient dans soi-même.

Délicat et sensible, fier et impérieux, bizarre et emporté, vous rencontrerez des hommes aussi délicats, aussi sensibles, aussi fiers, aussi impérieux, aussi bizarres et aussi emportés que vous.

Je vous le demande maintenant; dans cette opposition ou dans cette conformité trop grande d'humeurs et de penchans, comment conserver la paix? Il ne dépend pas de vous de plier l'humeur des autres hommes à la vôtre, de la rendre souple, complaisante pour la vôtre. Il ne vous reste donc que de vous accommoder à tous leurs caractères, de ménager toute leur délicatesse, de respecter tous leurs caprices. Or, pour cela, combien faut-il être accoutumé à céder, à sacrifier, à oublier, à pardonner? Combien faut-il être instruit dans cette science difficile, et qui ne s'acquiert que par un long usage? Je veux dire la science de ne souhaiter rien pour soi-même avec trop d'ardeur, de ne disputer rien aux autres avec trop de vivacité. Combien est-il nécessaire de n'avoir plus d'humeur, pour supporter, pour ménager toutes les humeurs?

Le P. de Neuville, Sermon sur la nécessité de réprimer son Humeur.

§ 140. *Du renoncement à soi-même.*

Oui, il est raisonnable que je me renonce moi-même; c'est de quoi je ne puis douter sans me méconnoître et sans ignorer ce que je suis. Car puisque je ne suis de moi-même que vanité et que mensonge; puisque tout ce qu'il y a de bien en moi, n'est pas de moi, et que je ne suis de mon fonds que misère, qu'aveuglement, qu'emportement, que déréglement, n'est-il pas juste que, me regardant moi-même et me voyant tel, je conçoive de l'horreur pour moi-même, je me haïsse moi-même, je me détache de moi-même? et voilà le sens de ce grand précepte de Jésus-Christ: *abneget semetipsum.* Il ne veut pas que je renonce ni à mes vrais intérêts, ni à la vraie charité que je me dois à moi-même, ni à la vraie justice que je puis me rendre: mais parce qu'il y a une fausse justice que je confonds avec la vraie; parce qu'il y a une fausse charité qui me flatte et qui me séduit; parce qu'il y a un faux intérêt dont je me laisse éblouir et qui me perd, et que ce que j'appelle moi-même n'est rien autre chose que tout cela; il veut que, pour me défaire de tout cela, je me défasse de moi-même en me renonçant moi-même.

Il est raisonnable que je mortifie ma chair, parce qu'autrement ma chair se révoltera contre ma raison et contre Dieu même; que je captive mes sens, parce qu'autrement la liberté que je leur donnerois, m'exposeroit à mille tentations; que je traite rudement mon corps, et que je le réduise en servitude, parce qu'autrement affranchi du joug d'une sainte austérité, je tomberois dans une criminelle et une honteuse mollesse.

Il est raisonnable que la vengeance me soit défendue: car que seroit-ce si chacun étoit en droit de satisfaire ses ressentimens? et à quels excès nous porteroit une aveugle passion? Raisonnable, non-seulement que j'oublie les injures déjà reçues, mais que je sois prêt à en essuyer encore de nouvelles; et qu'en mille conjonctures où ma foiblesse me feroit perdre la charité, si je m'opiniâtrois à faire valoir dans toute la rigueur mes prétentions, je me relâche de mes prétentions, et je me désiste de mes demandes? pourquoi? parce que la charité est un bien d'un ordre supérieur, et que je ne dois risquer pour nul autre; parce qu'il n'y a rien que je ne doive sacrifier pour conserver la grâce qui se trouve inséparablement liée à l'amour du prochain. Raisonnable, que cet amour du prochain s'étende jusqu'à mes ennemis, même les plus mortels; puisque, sans parler de la grandeur d'âme, de cette grandeur héroïque et chrétienne qui paroît dans l'amour d'un ennemi et dans les services qu'on lui rend, la foi m'enseigne que cet homme, pour être mon ennemi, n'en est pas

moins mon frère; et que d'ailleurs j'attendrois moi-même, si j'étois ennemi de Dieu, que Dieu usât envers moi de miséricorde, et qu'il me prévînt de sa grâce; car pourquoi serois-je plus délicat que lui dans mes sentimens et dans mes affections? Raisonnable, par un retour qui semble d'abord bien surprenant et bien étrange, que je haïsse mes amis, mes proches et ceux même à qui je dois la vie, quand ceux à qui je dois la vie, quand ceux à qui je suis le plus étroitement uni par les liens du sang et de l'amitié sont des obstacles à mon salut; car alors la raison veut que je m'en éloigne, que je les fuie, que je les abhorre.

Bourdaloue, sur la Douceur de la Loi chrétienne.

§ 141. *De la Paix avec soi-même.*

Où trouver la paix du cœur? je vous l'ai dit, mes chers auditeurs, dans l'assujettissement à la loi de Dieu. Hors de là, ne l'espérons pas. *Pax multa diligentibus legem tuam.* Oui, mon Dieu, disoit David, c'est pour ceux qui aiment votre loi, qu'il y a une paix intérieure: et il n'est pas juste, ni même possible, qu'il y en ait pour d'autres que pour eux, parce que votre loi étant, comme elle l'est, le principe de l'ordre, elle est essentiellement le principe de la paix. Paix inébranlable du côté de Dieu, inébranlable du côté du prochain, et inébranlable de notre part même.

Paix inébranlable du côté de Dieu. Car que peut-il m'arriver qui puisse troubler ma paix avec Dieu, quand je me soumets à sa loi? s'il m'envoie des afflictions, je les reçois comme des épreuves qu'il veut faire de ma fidélité: s'il me suscite des persécutions, je le bénis; et au lieu de me plaindre, je m'en fais, comme chrétien, des sujets de joie: s'il m'ôte les forces et la santé, ne pouvant plus agir pour lui, je me console d'être au moins en état de souffrir pour lui: s'il me survient des pertes, je le remercie de ce que, ne pouvant plus l'honorer de mes biens, je puis encore le glorifier par ma pauvreté: si ma réputation est attaquée, je me réjouis d'avoir de quoi lui faire un sacrifice de charité et de patience: si rien de ce que j'entreprends ne me réussit, je l'adore, sûr que ce qu'il en ordonne, est meilleur pour moi que le succès le plus favorable. En un mot, je ne veux plus que ce qu'il veut, et de la manière qu'il le veut, et dans les circonstances qu'il le veut: ce qu'il ne veut pas, je me fais un plaisir et un mérite de ne le pas vouloir; ce qu'il me défend, je me le défends à moi-même; en toutes choses sa volonté devient la mienne: et comme sa volonté est dans une éternelle paix; en y conformant la mienne, je jouis de la paix de Dieu, ou plutôt, *Dieu lui-même*, selon la parole de S. Paul, *est ma paix*: *Ipse enim est pax nostra.*

Paix inébranlable du côté du prochain: car, soumis que je suis, et obéissant à la loi de mon Dieu, il n'y a plus rien en moi de tout ce qui altère la paix parmi les hommes; c'est-à-dire, il n'y a plus en moi de ces ressentimens, plus de ces envies, plus de ces soupçons, plus de ces haines, plus de ces enflures de cœur, plus de ces fiertés, plus de ces aigreurs qui sont comme des semences de division et de discorde: je conserve la paix avec tout le monde, même avec ceux qui ne veulent pas la conserver, *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus*; je ne blesse personne, je ne juge personne, je ne veux me venger de personne, parce que la loi de Dieu, à laquelle je me suis inviolablement attaché, m'interdit toute vengeance, tout jugement, toute injure que je pourrois faire aux autres, et qui les pourroit soulever contre moi.

Paix inébranlable de ma part même: comment? parce que cette soumission à la loi de Dieu, tient toutes mes passions dans le calme, ou du moins toutes mes passions sujettes à ma raison; et dès qu'elles sont une fois sujettes à ma raison, elles ne troublent plus mon cœur: la colère ne m'emporte plus, la tristesse ne m'accable plus: j'obéis à Dieu, et quand j'obéis à Dieu, toutes mes passions m'obéissent; Dieu règne en moi, et par une suite naturelle, il me fait régner moi-même sur moi-même.

Bourdaloue, Sermon sur la Paix chrétienne.

§ 142. *Des Afflictions.*

Dans la prospérité se connoît-on, et peut-on se connoître? L'idée des titres dont on est revêtu, du rang qu'on occupe, des dignités qu'on possède, des éloges qu'on entend, des hommages qu'on reçoit, de la pompe et du faste dont on est environné; cette idée tout imposante entre comme naturellement dans l'idée qu'on se

forme de soi-même et de son mérite, la grossit, l'étend, la décore ; et par une suite nécessaire, on se croit grand, parce qu'on est dans les places élevées ; puissant, parce qu'on a de l'autorité ; riche, parce qu'on est dans l'opulence ; irréprochable, parce qu'on est applaudi ; juste, parce qu'on est heureux. Artifice ordinaire de notre vanité, pour nous dérober la vue de notre néant ; elle se plaît tellement à confondre ce que nous sommes avec ce que nous n'avons que par emprunt, qu'il est presque impossible de le démêler.

Les adversités font tout d'un coup cette terrible distinction. Elles dépouillent le pécheur de ce qu'il a d'étranger, et le réduisent à lui-même ; elles écartent ses titres pompeux, et ne lui laissent que ses qualités personnelles ; elles éloignent l'élévation du rang, et ne lui laissent que la bassesse des sentimens ; elles renversent sa fortune, et ne lui laissent que l'injustice des moyens qu'il employa pour y parvenir ; elles abattent ses appuis et ses soutiens, et ne lui laissent que sa foiblesse et son impuissance ; elles imposent silence à l'adulation, et ne lui laissent que l'inflexible et l'outrageuse vérité ; elles effacent l'éclat de certains crimes, dont le succès cachoit l'infamie, et ne lui en laissent que la honte et les remords ; elles dissipent sa vaine abondance, et ne lui laissent que son propre fonds, c'est-à-dire, une misère souveraine ; elles lèvent le masque qui le couvroit, et ne lui laissent que la connoissance humiliante et forcée de lui-même. Qu'il devient méprisable à ses propres regards, lorsqu'il se voit avec les yeux de l'adversité ! ne craignez plus sa fierté ; il est malheureux, il est humble : *Tunc confundéris, et erubesces.*

Dans la prospérité, connoît-on les biens de la terre ? vous saviez en général que ces biens sont inconstans et fragiles ; mais la prospérité sembloit retarder leur fuite, et les fixer entre vos mains. Vous le pensiez ainsi : les adversités vous ont montré le contraire. Elles vous ont appris ce que c'est que la grandeur, la fortune, la gloire, l'opulence, la santé, la réputation. Voyez comme tous ces biens ont repris, sous la main du Seigneur, leur mobilité naturelle : voyez comme ils vous échappent, comme ils s'éloignent avec précipitation, comme ils s'évanouissent : vanité des vanités, et tout n'est que vanité ! Cette réflexion étoit dans Salomon le fruit des plus profondes méditations et d'une sagesse consommée. Dans l'homme affligé, c'est le premier cri de la nature : *Tunc confundéris, et erubesces.*

Dans la prospérité, connoît-on les hommes ? Je le demande aux grands de la terre : leur exemple est plus frappant, et donnera plus de force à cette vérité. Vous avez du crédit : le vent de la faveur vous porte, vous élève, vous soutient ; n'attendez des hommes que complaisances, soins assidus, louanges éternelles, envie de vous plaire. Vous les prenez pour autant d'amis ; ne précipitez pas votre jugement. Dans peu vous lirez au fond de leur cœur ; mais il vous en coûtera votre fortune. Ce moment critique arrive : un revers imprévu hâte votre chute, tout s'ébranle, tout s'agite, tout fuit, tout vous abandonne. Quoi ! ces flatteurs, qui canonisoient toutes mes actions ! vous n'avez pas de quoi payer leur encens ; vous n'êtes plus digne qu'ils vous trompent. Quoi ! ces ingrats, que j'avois comblés de bienfaits ! ils n'espèrent plus rien de vous ; ils vont vendre ailleurs leur présence et leurs hommages. Quoi ! ces confidens, les dépositaires de mes secrets ! ils ont abusé de votre confiance pour travailler plus sûrement à votre ruine. Comptez à présent tous ceux qui sont autour de vous, et qui vous demeurent fideles après l'orage ; voilà vos amis : vous n'en eûtes jamais d'autres. Ah ! s'écrioit David, abandonné de ses sujets et de ses serviteurs, et trahi par son fils Absalon, je l'ai dit dans l'excès de mon accablement, et je ne me rétracte pas, tous les hommes sont faux : *Ego dixi in excessu meo, omnis homo mendax.* Le monde n'est rempli que de ces âmes basses et vénales, qui se livrent au plus puissant ; de ces courtisans mercenaires, prostitués à la fortune, et toujours courbés devant l'autel où se distribuent les grâces. Renversez l'idole qu'ils adorent : ils la maudiront. Mettez à sa place telle autre idole qu'il vous plaîra, ils l'adoreront. O honte de l'humanité ! dans le siècle où nous sommes, on pardonnera plus aisément des injustices qu'une disgrâce. Un homme perdu d'honneur, s'il est puissant, trouvera mille approbateurs ; un homme vertueux et sans tache, s'il est malheureux, ne trouvera pas un seul consolateur : *Tunc confundéris, et erubesces.*

Dans la prospérité, connoît-on Dieu ! ne semble-t-il pas, au contraire, que plus

il est libéral envers nous et plus nous soyons ingrats à son égard? Est-il quelqu'un qui, dans l'ivresse de ses succès, ne se regarde comme l'artisan de sa fortune, et ne dise avec ce prince superbe, dont il est parlé dans les divines écritures: mon élévation est mon ouvrage? Et ce Dieu de qui vous la tenez, vous n'en faites aucune mention? Il dissipera vos conseils; il confondra votre sagesse présomptueuse; il soufflera contre cet édifice bâti sur le sable; il découvrira sa main pour vous frapper. Vous le connoîtrez alors: *Cognoscetur Dominus, judicia faciens.* Ses grâces temporelles vous l'ont fait oublier: ses coups vous rappelleront à lui. Nabuchodonosor, vainqueur, répandra la désolation dans Jérusalem, ravagera le temple, pillera les vases sacrés, et laissera partout des marques de sa fureur et de son impiété: Nabuchodonosor, humilié et réduit à la condition des bêtes, adorera la puissance de Dieu. Manassès, enflé de ses prospérités, renouvellera les anciennes abominations, il y en ajoutera de nouvelles, et par son exemple il entraînera le peuple de Juda dans la superstition et l'idolâtrie: Manassès, chargé de fers et enfermé dans un cachot, confessera qu'il n'y a point d'autre Dieu que le Seigneur. Les Israélites triomphans courront après des divinités étrangères: les Israélites tributaires des nations, et gémissans sous le joug des Babyloniens, invoqueront le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; et parmi cette multitude qui suivoit Jésus-Christ pendant sa vie mortelle, à peine citerez-vous deux ou trois heureux du siècle; un Matthieu, un Zachée, une Magdeleine: tous les autres sont des pauvres, des aveugles, des lépreux, des malades de toute espèce, à qui leurs infirmités arrachent ces cris: Fils de David, fils du Dieu vivant, ayez pitié de nous; tant il est vrai que nous ne songerions pas à Dieu, si nos besoins ne nous y forçoient: ses temples ne sont jamais plus fréquentés que lorsque ses fléaux désolent la terre. La prospérité fait les athées; les adversités font les chrétiens: *Tunc confundêris, et erubesces.*

Poulle, Sermon sur les Afflictions.

§ 143. *Du Culte qui est dû à Dieu.*

On doit le culte à Dieu, comme au souverain être, et ce culte consiste principalement dans l'adoration en esprit et en vérité; ce qui se fait par une adoration d'amour, par laquelle on s'anéantit devant Dieu, en l'aimant. Car c'est l'amour qui fait la vérité du culte et de l'adoration; et sans amour, il n'y a que fausseté. La raison en est, que c'est par l'amour que l'âme se soumet à ce qu'elle regarde comme son souverain bien. Or c'est cette soumission de l'âme qui fait l'essentiel et la vérité de l'adoration. Sans cette soumission d'amour, tout le reste du culte ne sauroit être qu'extérieur et judaïque. Il faut que ce culte soit intérieur, qu'il occupe le fond de nos cœurs, et que Dieu en soit le maître. Dieu ne veut point de devoirs purement extérieurs. Les hommes se contentent des dehors, parce qu'ils ne voient que le dehors; mais Dieu qui voit le fond des cœurs, ne peut être satisfait que par les mouvemens du cœur. Le culte intérieur produit nécessairement l'extérieur; mais l'extérieur ne naît pas toujours de l'intérieur. Le culte intérieur est l'essentiel, parce qu'il se répand naturellement au-dehors, et que possédant le cœur, il se rend maître de toutes les actions extérieures qui en dépendent; c'est ce qui paroît dans les prières, dans les louanges, dans les prosternemens, dans les génuflexions, et surtout dans le sacrifice auguste que l'on offre au Dieu vivant et éternel. Mais, pour adorer Dieu dignement, il faut être humble de cœur: car adorer, c'est estimer, révérer, aimer ce qu'on adore; c'est le mettre au-dessus de soi, et lui donner la préférence; et ce ne sont que les humbles de cœur qui peuvent le faire.

Selon ce principe, on peut dire que Dieu a peu de véritables adorateurs: car combien y en a-t-il peu qui préfèrent véritablement Dieu à toutes choses, qui tendent à lui, comme à leur souverain bonheur, et qui ne reconnoissent pas l'éminence de sa grandeur infinie par un aveu stérile et tel que l'évidence de la vérité le tire des démons mêmes, mais par une préférence intérieure, par laquelle l'âme se soumet à lui, comme à son principe et à sa fin? Tous les amateurs du monde, tous ceux qui sont engagés en des passions criminelles, tous ceux qui sont dominés par quelque amour plus fort que celui de Dieu, tous ceux qui établissent leur félicité dans ce monde et dans les biens périssables, sont incapables d'adorer Dieu en cette manière; et bien loin d'être de véritables adorateurs, ils

sont au contraire de véritables idolâtres, puisqu'ils se soumettent aux créatures; qu'ils les aiment comme leur fin, et qu'ils les préfèrent à Dieu.

Aimons donc Dieu, si nous voulons l'adorer en chrétiens. Que tous les respects que nous lui rendons naissent de la charité. Qu'il n'y ait rien dans nos sacrifices, qui ne soit consumé sur l'autel de notre cœur par ce feu sacré. Mais pour l'aimer, il faut le connoître, il faut avoir quelque idée de sa grandeur et de sa beauté infinie, puisqu'on ne sauroit aimer, ni adorer ce qu'on ne connoît pas. Il faudroit donc que les chrétiens s'appliquassent davantage qu'ils ne font, à connoître Dieu et à s'entretenir de ses perfections et de ses grandeurs; et quoiqu'ils ne doivent pas souhaiter de le voir dans ce monde, puisque ce n'en est pas le lieu, ils peuvent pourtant désirer d'en avoir une idée plus vive que celle qu'ils en ont d'ordinaire, afin que cette idée leur découvrant, d'une manière plus claire, les grandeurs de Dieu, les aide à s'anéantir et à s'abaisser avec un amour plein de respect sous cette souveraine majesté.

Dieu est adorable dans tout son être et dans toutes ses perfections; ils est adorable dans toutes ses œuvres. Nous devons adorer Dieu dans tout ce qu'il a fait à l'égard des créatures, dans tous les conseils de sa justice et de sa miséricorde sur tous les hommes, et principalement sur nous. Nous devons l'adorer dans l'arrêt qu'il a porté de notre vie et de notre mort, dans tous les accidens de notre vie, dans tous ses desseins sur nous: car tous ses conseils sont éternels, immuables, pleins de sagesse et de justice. Enfin il faut adorer Dieu fait homme, qui est Jésus-Christ, dans toutes ses actions. Tout est divin en Jésus-Christ, et par conséquent digne de nos adorations. Or adorer Dieu, comme nous avons dit, c'est s'abaisser et s'anéantir en sa présence; c'est le préférer à soi! c'est désirer son règne sur nous; c'est avouer que nous sommes à lui et pour lui, que nous lui appartenons par toutes sortes de droits, que c'est le comble de l'injustice de vouloir nous soustraire de sa dépendance et vivre pour nous-mêmes; c'est le louer, c'est l'aimer, c'est l'admirer; et tous ces sentimens de l'âme composent tous ensemble cette adoration en esprit et en vérité que Dieu demande de nous.

Nicole.

§ 144. *De la Parole de Dieu.*

Ah! chrétiens, de nos jours la tyrannie des bienséances mondaines a étendu son funeste empire jusque dans le sanctuaire. Ce qu'on appelle prudence, sagesse, nous asservit à tant d'égards, de ménagemens, d'attentions, que ces impétuosités, cette noble audace, qui donnent tant d'énergie à l'éloquence profane, semblent interdites à l'éloquence évangélique. A peine nous est-il permis de peindre les vices de notre siècle sous des noms empruntés, dans des exemples étrangers. Un trait plus hardi, une censure plus forte, plus marquée qui nous échappe, quels éclats ne produit-elle pas, quels murmures et quelquefois quels scandales? Que seroit-ce donc si une étincelle du feu divin qui consumoit les prophètes, les apôtres, venant à s'allumer dans notre cœur, le prédicateur de l'évangile osoit, sans ménager le rang, la naissance, la fortune et la réputation du pécheur, déchirer le bandeau qui couvre tant de mystères d'iniquité dans tous les états, dans toutes les conditions?

Grands de la terre, dans quels transports de colère et d'indignation vous entendriez un ministre de Jésus-Christ, lorsque, sans autre titre d'autorité que sa vocation à l'apostolat, et son courage à le remplir, il vous diroit avec le prophète: jusqu'à présent notre voix s'est fait entendre au peuple sans pouvoir pénétrer jusqu'à vous! ce peuple peu instruit, ne s'écarte peut-être des voies du Seigneur, que parce qu'il ne les connoît pas: *Dixi forsitan pauperes sunt et stulti ignorantes viam Domini.* Dans vous ce n'est pas l'esprit qui se trompe, c'est le cœur qui s'égare. *Ibo igitur ad optimates. . . . ipsi enim cognoverunt viam Domini.* Vous connoissez trop votre Dieu, vous ne le connoissez que pour insulter plus hautement à son empire, que pour briser avec plus d'éclat les liens de la subordination: *Ecce magis hi confregerunt jugum.* Non, il n'est pas juste que le prophète, envoyé pour venger la gloire du Seigneur, respecte l'audace qui lui fait tant d'outrages; je vais tirer le voile qui dérobe aux regards publics la honte et l'opprobre de vos folles cupidités. Le monde entier verra la grandeur avilie de vos personnes, par les foibles les plus humilians, les plus flétrissans. Grands du monde, parlez; ne verroit-il point se renouveler contre lui les complots des courtisans de Sédécias contre Jérémie; les fureurs d'Eudoxie

contre Chrysostôme ? Juges iniques, magistrats dont on aime, dont on respecte si volontiers l'autorité dans ceux qui ne s'en prévalent que pour protéger l'innocence et intimider le crime, s'il paroissoit à notre place un prophète, un Isaïe ; si après avoir suivi la trace de vos pas dans les détours du barreau, il faisoit voir les passions, qui, montant avec vous sur les tribunaux, arrachent de votre main la balance où sont pesés les droits du peuple, dictent à leur gré les arrêts qui décident les destinées de tant de malheureux ; s'il donnoit en spectacle les préjugés qui obscurcissent vos lumières, l'indolence et la mollesse qui les éteignent, la cabale et la faction qui les intimident et les oppriment, l'adresse, le manége, l'intrigue qui les trompent, les vues politiques qui les asservissent, le respect humain qui les supprime, les penchans, les cupidités qui les vendent à l'intérêt ou à l'ambition ; s'il vous reprochoit ces complaisances sourdes et prévenantes si propres à s'abaisser devant le grand, le riche, le puissant du siècle, et ces airs de fierté austère qui glacent l'innocence peu protégée ; la faveur, le crédit, l'amitié qui trouvent un accès si facile ; au lieu qu'ils ne sont écoutés qu'à regret, les soupirs du pauvre, lorsqu'il ne fait parler que sa misère et ses larmes : *Omnes diligunt munera, sequuntur retributiones, pupillos non judicant, et causa viduæ non ingreditur ad eos* ; ne la prendriez-vous pas, la liberté de son zèle, pour un attentat à votre autorité ?

Que dans des temps bien différens des nôtres, sous un monarque moins renommé par son équité, sa bienfaisance, son talent de connoître et d'employer les talens utiles au bonheur de son peuple, un prédicateur évangélique osât élever sa voix jusqu'à ceux dont la main tient, sous les ordres du maître, les rênes des empires, que de foudres n'allumeroit pas ce zèle qui représenteroit naïvement le mérite écarté, la vertu humiliée, le vice protégé, l'incapacité placée et avancée, la perfidie récompensée, les choix de caprices et de hasard, la faveur et les emplois en proie à l'adulation, à l'intrigue, à l'intérêt, à la volupté ; la vérité trahie ou dissimulée, les cris de l'innocence et de la misère dédaignés, la raison d'état, le bien de l'état, la paix de l'état, noms sacrés, employés à voiler l'audace et l'injustice de leurs projets ; ne deviendroit-il pas un exemple de plus de vengeances que n'en armeroient les blasphèmes du fanatisme contre la divinité de la religion ou contre la majesté du trône ?

Que penseroient, que diroient ces hommes nouveaux qu'on a quelquefois vus sortir de la poussière, s'élever rapidement sur nos têtes, parer leur fortune récente de l'éclat usurpé des noms les plus illustres, lorsqu'un discours trop vrai, trop sincère leur diroit que ces palais superbes ne sont bâtis que sur les débris des villes et des provinces : *Populum meum exactores sui spoliaverunt* ; que l'orgueil insensé qui étale leurs trésors avec tant de faste est un nouveau crime ajouté au crime de la cupidité qui les amasse par tant d'injustices ; que la pompe, la magnificence odieuse par laquelle ils insultent à la calamité publique, met le comble au malheur de ceux qu'ils ont rendus malheureux ? *Rapina pauperis in domo vestrâ.* Un pareil langage ne leur sembleroit-il pas une satire fougueuse et indécente ? Cependant tel fut le langage des prophètes dans Israël et dans Juda.

A quel prédicateur de l'évangile le sexe pardonneroit-il de lui reprocher, avec les livres saints, ces airs de fausse modestie, cette affectation de feinte sévérité démentie par tant d'indignes complaisances, ces désirs de plaire qui séduisent tant de cœurs, et qui ne partent que d'un cœur déjà séduit, cette fierté qui exige tant d'hommages avec cet oubli d'elles-mêmes qui leur attire tant de mépris ? *Pro eo elevatæ sunt filiæ Sion . . . . et nutibus oculorum ibant.* Avec quelle nouvelle, quelle vive indignation l'écouteroit-il, si voulant leur tracer les lois sévères de la pudeur et de la décence, il entroit, avec le prophète Ezéchiel, dans le détail de ces parures, de ces modes qui doivent leur naissance à la vanité et la donnent à tant d'autres passions ? Ne se croiroit-on pas autorisé à lui reprocher qu'il ignore ce qu'il ne pourroit trop savoir, les bienséances de la chaire chrétienne ; qu'il sait trop, ce qu'il ne peut assez ignorer, les manières et les frivolités du siècle profane ?

Que seroit-ce, si dans la censure de l'état et de la condition, passant aux reproches contre la personne, comme quelquefois Dieu l'ordonna à ses prophètes, il offroit à chacun de nous une vive image de son cœur et de sa conduite ? Je vous le demande, mes chers auditeurs,

son titre d'apôtre, de prophète, lui concilieroit-il une attention favorable? porterions-nous sans murmure le poids d'une correction si humiliante? Les Isaïe, les Jérémie étoient prophètes; tout prophètes qu'ils étoient, parce qu'ils annonçoient des vérités dures et affligeantes, parce qu'ils ignoroient, qu'il leur étoit enjoint d'ignorer ces adoucissemens, ces insinuations, ces ménagemens timides qui attaquent le péché sans toucher au pécheur; abandonnés et presque seuls, ils voyoient Israël et Juda courir en foule prêter une oreille attentive aux prophètes politiques qui achetoient des suffrages de la multitude en flattant ses passions: *Qui dicunt . . . loquimini nobis placentia.*

Le P. de Neuville, sermon sur la parole de Dieu.

§ 145. *De la nécessité de servir Dieu dès sa jeunesse.*

S'arrêter librement à cette détermination fixe et méditée d'abandonner Dieu pendant la jeunesse, et de ne revenir à Dieu que dans la vieillesse, peut-on pousser plus loin le mépris et l'outrage? car qu'est-ce à dire? pendant que je me sentirai du feu et de la force, je veux me livrer au plaisir, et je ne chercherai Dieu que dans le déclin de l'âge: qu'est-ce à dire? appliquez-vous à ceci, c'est-à-dire, je ne puis me dispenser d'être à Dieu tôt ou tard, mais je veux y être le plus tard qu'il me sera possible; je ne veux y être que lorsque je serai usé par le plaisir, épuisé par le libertinage, corrompu et ruiné par la débauche; je ne veux y être qu'après m'être dédommagé d'avance des peines salutaires de la vertu, par les délices coupables du vice.

C'est-à-dire, j'aime le monde et les plaisirs du monde; j'aime le péché et les plaisirs criminels du péché; je ne renoncerai au monde, que lorsque le monde me renoncera; je ne cesserai d'être au monde, que lorsque le monde cessera d'être à moi; je ne quitterai les plaisirs, que lorsque les plaisirs m'auront quitté; je ne détesterai le péché, que lorsque le péché n'aura plus d'attraits pour moi; je ne l'éviterai, que lorsqu'il n'aura que l'enfer à me présenter; je ne discontinuerai de l'aimer, que lorsque je l'aimerois vainement et sans fruit.

C'est-à-dire, je ne serai à Dieu, que lorsqu'il me sera impossible d'être à un autre qu'à Dieu; je ne le chercherai, que lorsque tout le reste me fuira; je le destine à remplir le vide que la perte du monde laissera dans mon cœur; je veux bien qu'il me console dans les ennuis de ma vieillesse, mais je ne veux point qu'il trouble les plaisirs de ma jeunesse.

C'est-à-dire, les bienfaits de Dieu ne touchent point mon cœur, mais ses vengeances jettent le trouble et l'alarme dans mon âme éperdue; et comme je ne l'aime pas, je l'offenserai, tandis que je verrai assez de temps pour l'apaiser; et comme je le crains, je donnerai à l'apaiser quelques-uns des derniers jours: et pourvu que je désarme sa colère, que m'importe de l'avoir offensé? Ce n'est point le péché, ce n'est que la peine du péché que je veux éviter.

C'est-à-dire, dans tout le cours de ma vie je ne ferai rien pour Dieu, je ferai tout pour moi: l'amour-propre et l'intérêt de mon repos présideront à mes égaremens et à mon retour, à mes péchés et à ma pénitence: ils commanderont mes amours et mes haines; ils ouvriront mon âme tantôt au plaisir d'offenser Dieu, tantôt à la douleur de l'avoir offensé; d'abord je m'éloignerai de lui, afin de couler ma vie dans le sein de la molle volupté; ensuite je reviendrai à lui, afin d'assurer mes destinées éternelles.

C'est-à-dire, mon cœur est au monde, mon cœur voudroit continuer à goûter les plaisirs du monde; je ne les lui ôterai que malgré moi; mon cœur n'est point à Dieu, je ne le lui donnerai que malgré moi; je ne serai chrétien qu'autant qu'il faudra pour ne pas me damner; je réglerai ma jeunesse sur les mouvemens de mon amour, et ma vieillesse sur les seules impressions de ma crainte. Raisonner, agir ainsi, n'est-ce pas conserver toujours de l'attache pour le péché? n'est-ce pas courir le risque de l'aimer toujours, et par conséquent de ne le quitter jamais? n'est-ce pas se jouer de Dieu? n'est-ce pas s'amuser, se tromper soi-même? Et que deviendriez-vous, mes chers auditeurs, si Dieu ne vouloit plus être le Dieu de votre vieillesse, comme vous ne voulez pas qu'il soit le Dieu de votre jeunesse; s'il refusoit les derniers jours de votre vie, comme vous lui en refusez les premiers; si vous mourez enfin sans avoir obtenu, sans avoir même demandé la grâce d'une véritable et sincère conversion? Auriez-vous sujet de vous plaindre?

l'intérêt de sa gloire ne semble-t-il pas exiger qu'après avoir été méprisé, il vous méprise à son tour ? doit-il respecter nos caprices, tandis que nous méconnoissons son autorité ?

Non, me direz-vous, je ne crains point qu'il rejète mes pleurs, il entendra mes derniers soupirs, ma voix éteinte et mourante pénétrera jusqu'à son trône ; n'est-il pas le Dieu des miséricordes, un Dieu facile à s'apaiser ?

Vous savez qu'il est un Dieu facile à s'apaiser, et vous avez la barbarie de l'offenser ! depuis quand la tendresse du père est-elle devenue pour le fils une raison de l'insulter ? Si vous étiez moins digne de mon amour, je me hâterois de vous aimer ; ce qui m'enhardit à vous offenser dans ma jeunesse, c'est l'espérance que vous exaucerez le repentir de ma vieillesse. Si vous aviez posé des bornes à votre tendresse, j'en mettrois à mon ingratitude ; moins indulgent, vous seriez plus aimé : car n'est-ce pas là ce que vous pensez, puisque c'est ainsi que vous agissez ? Perfide, peut-on pousser plus loin l'audace et le mépris ? mais outre que votre conduite outrage Dieu de la manière la plus cruelle, elle est encore souverainement imprudente, puisque vous hasardez tout pour l'avenir.

En effet, lorsque la jeunesse prend la funeste résolution de se plonger dans la licence, elle ne se détermine pas toujours pour cela à se précipiter dans l'enfer. On compte de réparer par la régularité d'un âge avancé le déréglement des premières années. Le fil de votre vie est-il donc entre vos mains, ou connoissez-vous le nombre des jours que vous avez à couler sur la terre ? que savez-vous, si, condamné à périr presque en naissant, Dieu n'a point marqué la fin de votre vie près de son commencement ? que savez-vous, si cette fleur de jeunesse n'aura point le destin des fleurs passagères et fragiles, qui le matin s'épanouissent et que le soir trouve déjà fanées et languissantes ? quelle main favorable a levé le voile qui dérobe à vos regards l'incertitude de l'avenir ? J'ignore, et n'ignorez-vous pas les dispositions de cette sagesse profonde qui détermina les limites de notre vie, et traça ces bornes fatales que nous ne passerons point ; tout ce que je sais, c'est que j'ai déjà vu et que vous n'avez pu manquer de voir bien des jeunes gens dans la fleur de leur plus belle saison, dans la force de l'âge, frappés par une main invisible, périr tout à coup, rappeler en vain par leurs regrets, par leurs larmes, la jeunesse, la santé, la vie, qui, sourdes à leurs cris, s'enfuyoient à pas précipités ; vous les avez entendus dire, dans l'amertume de leur cœur, avec ce roi de Juda : *In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.* La force m'abandonne, mes yeux à peine ouverts à la lumière s'appesantissent sous les ombres de la mort : je n'ai encore vécu que quelques jours, et je descends dans la nuit du tombeau : *In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.*

Tout ce que je sais, c'est que nul siècle ne fut plus fécond que le nôtre en événemens tragiques, en morts subites et imprévues. On diroit que l'énormité de nos crimes a donné de nouvelles lois à la nature ; qu'à mesure que nous nous hâtons d'offenser Dieu, il se hâte de nous punir : qu'il a destiné de nouveaux supplices à venger ces nouveaux démons d'impureté et d'irréligion presque inconnus à nos pères.

Tout ce que je sais, c'est que, de l'histoire des siècles passés, et de l'expérience de notre siècle, il résulte que de tous les hommes qui sont répandus sur la face de la terre, il n'est donné qu'à un très-petit nombre d'atteindre à la vieillesse ; que la mort aime à frapper la jeunesse et à s'immoler ces tendres victimes.

Tout ce que je sais, c'est que la parole de l'Esprit-Saint y est expresse ; que selon les oracles contenus dans les livres sacrés, il n'est que trop ordinaire à l'impie de ne pas atteindre la moitié de sa carrière : *Non dimidiabunt dies suos ;* que l'arbre stérile qui occupe inutilement la terre sera arraché, et que le maître n'attendra point qu'il tombe de lui-même ; *Ut quid etiam terram occupat ?* que l'homme pécheur, semblable aux cédres du Liban, a beau élever jusque dans les nues sa tête orgueilleuse, un instant la fera disparoître, et la terre qui le portoit, ne le reconnoissant plus, demandera s'il a été : *Transivi et ecce non erat.*

Tout ce que je sais, c'est que souvent Dieu doit en quelque sorte à sa miséricorde outragée, à sa justice méprisée, à son église déshonorée, aux fidèles que gâteroit la contagion de vos exemples, de vous arrêter au milieu de votre course, d'abréger votre vie, pour en finir les scandales, de troubler la fausse sécurité d'une jeunesse téméraire, en lui laissant

espérer, à votre exemple, et le temps de goûter les plaisirs du péché, et celui de détester le péché de vos plaisirs.

Et quel sera votre sort, infortuné jeune homme, si tel que Balthasar, vous voyez tout à coup dans la fureur de vos jeux profanes et licencieuses, une main redoutable tracer l'arrêt de votre mort? quel sera votre sort, si, du sein de la molle volupté, vous êtes subitement porté dans les bras d'un Dieu vengeur, tout couvert de crimes, encore enivré de vos plaisirs impurs, ne respirant que le vice, l'intempérance, la débauche? Vous comptez sur ces ans éloignés, que vous destinez à votre conversion! Ah! combien y en a-t-il que cette folle espérance a perdus? Si l'enfer s'ouvroit à vos yeux, qu'il y en auroit qui vous diroient: nous étions jeunes comme vous, pleins de force et de santé; comme vous, nous avons suivi les conseils imprudens de la passion qui nous séduisoit, nous avons erré au gré de nos désirs; nous disions: nos dernières années couvriront la honte des premières: hélas! nos premières années ont été les dernières; nous donnâmes à la débauche le temps que nous avions, et nous n'eûmes point le temps que nous destinions à la piété! Quelle folie de négliger ce qui dépend de nous, et de fonder l'espoir de notre éternité sur ce qui n'en dépend pas; est-il donc si doux de vous outrager, ô mon Sauveur! qu'au détestable plaisir de vous avoir offensé, on immole ses intérêts les plus chers? C'est peut-être aujourd'hui qu'on périra, et ce n'est que demain que l'on pensera à prévenir sa perte.

Le P. de Neuville, sermon sur la nécessité de servir Dieu dès la jeunesse.

§ 146. *Etat de l'homme sur la terre.*

L'état de l'homme sur la terre n'est qu'un composé de misères et de douleurs: triste sort! l'homme est mortel avant que de naître; il entre en ce monde comme un criminel dans le lieu de son supplice, avec un appareil de tourmens cruels: il annonce son malheur en naissant par ses gémissemens et ses pleurs. Hélas! comment pourroit-il ne pas gémir! Il respire à peine qu'il se voit assailli de maux de toute espèce. Les maladies le déchirent, les fièvres brûlantes le dévorent, les besoins le pressent, les foiblesses l'épuisent. Dès son berceau, il se voit à tous momens sur le bord de son tombeau. Est-il échappé aux infirmités de l'enfance? sa vie n'en devient pas plus heureuse: il faut livrer son corps au travail, et son esprit à des soins pénibles. Les affaires naissent, les embarras se multiplient, les passions s'irritent, les soucis, les chagrins le saisissent de toutes parts: il se voit rempli de mille défauts, souillé de mille crimes, rongé de mille remords, troublé de mille craintes, environné de mille écueils, accablé de mille accidens fâcheux, embarrassé de mille vanités, également tourmenté de la soif des richesses et des rigueurs de la pauvreté. Partout il cherche le repos, et partout il ne trouve qu'illusion et qu'affliction d'esprit. Et, comme si tous les maux attachés à la nature étoient encore peu de chose, les hommes sont ingénieux à se tourmenter eux-mêmes. On les voit tous occupés à se causer les uns aux autres mille peines nouvelles. L'humeur, la passion, l'injustice, l'envie, la calomnie, la violence, les fraudes, les procès, les haines meurtrières plongent tous les jours les hommes dans plus de douleurs, que ne leur en causeroient les infirmités et les malheurs; la sagesse même ne les en défend pas: et quoique le repos de la bonne conscience rende le juste plus tranquille au milieu de ses peines, que le pécheur ne le sauroit être au milieu de ses plaisirs, la vertu ne lui ôte pas le sentiment; son état paroît même d'autant plus à plaindre, que c'est la vertu qui l'expose aux insultes des méchans. Eh! que n'a-t-il point à souffrir de leurs violences, de leurs impiétés, de leurs injustes préventions? Ah! dans ce monde on voit à tous momens les justes immolés à l'injustice; les sages du siècle se rient de leur simplicité, des esprits artificieux et mauvais dressent des piéges à leur innocence, ces hommes qu'on appelle *grands* les foulent aux pieds comme les viles balayures du monde; leur grandeur orgueilleuse et fière en fait le jouet de ses caprices; et tandis que le Dieu qu'ils servent semble s'assoupir et les oublier, le superbe s'enivre de leur sang, et s'applaudit de leur ruine.

Fucaud, discours sur la fête de tous les saints.

§ 147. *L'homme dans l'état d'innocence, et l'homme dans l'état de péché.*

A considérer l'homme dans sa première origine, il n'est rien dans ce monde

visible qui lui soit comparable : on le voit placé entre Dieu et les créatures ; établi pour commander aux créatures, et pour les assujettir à son usage ; le soleil et les astres n'ont de lumière que pour lui ; la terre qui le porte n'ouvre son sein que pour lui prodiguer ses trésors ; tout conspire à le rendre heureux, tout obéit à sa voix ; chaque partie de l'univers le reconnoît pour son maître et pour son roi, et honore en sa personne l'image de son auteur ; les créatures qui sont sous lui ne résistent point à l'impression de sa sainteté ; elles ne soupirent point après la délivrance d'un esclavage qui leur est glorieux, parce qu'il est juste. L'homme lui-même, ainsi placé, jouit de tous les droits que lui donne son innocence, il est maître de tous ses sens et de tous ses désirs ; il n'est rien en lui qui combatte contre la loi de son esprit ; il sait où est son vrai bien, il le contemple et le goûte à loisir ; la justice et la vérité sont toujours à sa bienséance ; il consulte la sagesse sans effort, il l'écoute sans craindre l'illusion, il la pratique sans violence, il jouit de ses douceurs sans altération. Plus heureux encore dans sa destinée, il voit à découvert toute sa félicité future, il sent qu'il est immortel, qu'on ne peut lui ravir malgré lui sa récompense, et l'immense éternité ne lui présente qu'une gloire qu'il peut obtenir par le saint usage de sa liberté.

Mais à peine le péché s'est-il introduit dans son âme, qu'aussitôt il perd de vue son bonheur et son Dieu. La vérité se retire dans une lumière inaccessible ; son esprit se couvre de ténèbres ; son cœur se voit condamné à ramper sur la terre ; il cherche dans la poussière de quoi se dédommager de la perte qu'il a faite, mais il ne trouve partout que vanité et affliction d'esprit : le bien qu'il veut saisir ou lui échappe, ou le remplit d'amertume : tout lui résiste, tout s'arme contre lui : la terre se hérisse de ronces et d'épines ; elle semble ne lui rendre qu'à regret le grain qu'il lui confie ; les herbes et les plantes lui cachent toutes leurs vertus ; plusieurs ne lui présentent que le poison et la mort ; l'air qu'il respire, les fruits qui le nourrissent altèrent sa substance, et travaillent à la détruire ; les animaux ou fuient devant lui, ou lui deviennent redoutables ; le ciel enfante le tonnerre pour l'écraser ; les saisons n'ont pour lui que des rigueurs ; toute la nature devient un secret pour lui ; il faut qu'il la force pour en tirer les moindres services ; elle ne se soumet que par contrainte à la violence de l'art ; elle se hâte de consumer tous les ouvrages de ses mains ; son propre corps se rend son plus mortel ennemi, il se révolte, il le fait souffrir, il l'accable, il le tyrannise, il l'occupe tout entier, il lui inspire des désirs horribles, il corrompt toutes ses facultés, il pervertit son jugement, il l'enivre des plus honteuses passions, et ce corps, après l'avoir bien tourmenté, s'use, dépérit, lui échappe, et devient enfin la pâture des vers. Mais ce n'est encore là que le commencement de ses malheurs : son âme, toujours immortelle, ne voit devant soi qu'un avenir effroyable ; l'éternité ne lui offre que des supplices ; un feu jaloux s'enflamme pour le dévorer ; l'enfer le demande avec impatience, et se dilate pour le recevoir ; toutes les puissances de ténèbres conjurent sa perte ; elles se plaignent à Dieu de ses retardemens ; et Dieu lui-même, dont il est un objet d'horreur, s'occupe tout entier à le punir et à le tourmenter.

Gaspard Terrasson, carême.

§ 148. *Marche et rapidité de la vie.*

La vie humaine est semblable à un chemin, dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrois retourner sur mes pas ; marche, marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route : encore si je pouvois éviter ce précipice affreux. Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudroit arrêter ; marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avoit passé ; fracas effroyable, inévitable ruine ! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement ! Toujours entraîné, tu approches du gouffre : déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs

couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires; tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudroit retourner en arrière ; plus de moyen : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie ; que ce gouffre, c'est la mort. Mais la mort finit tous les maux passés, et se finit elle-même. Non, non : dans ces gouffres, des feux dévorans, des grincemens de dents, un *pleur* éternel, un feu qui ne s'éteint pas, un ver qui ne meurt pas. Tel est le chemin de celui qui s'abandonne aux sens, plus court aux uns qu'aux autres; on ne voit pas la fin : quelquefois on tombe sans y penser, et tout d'un coup. Mais le fidele demeure ferme : Jésus-Christ, qui l'accompagne toujours, le soutient ; il méprise ce qu'il voit périr et échapper. Au bout, près de l'abîme, une main invisible le transportera, ou plutôt il y entrera comme Jésus-Christ, il mourra comme Jésus-Christ, pour triompher de la mort. Quiconque a cette foi, est heureux ; il possède la joie de Tobie. *Jerusalem, beati omnes qui diligunt te* : O Jérusalem ! heureux sont tous ceux qui t'aiment, qui verront tes murailles rétablies, ton sanctuaire, tes sacrifices. *Beatus ero, si fuerint reliquiæ seminis mei ad videndam claritatem Jerusalem :* je serai heureux, si je laisse des hommes de ma race, pour voir la lumière et la splendeur de Jérusalem : combien plus de la céleste Jérusalem ! Telle est la joie de Jésus-Christ ressuscité, qui dégoûte des joies qui passent et qui donnera la joie éternelle.

Bossuet, sermon sur la résurrection.

§ 149. *Incertitude du temps de la mort.*

Ici, mes frères, je ne vous demande que de la raison. Quelles sont les conséquences naturelles que le bon sens tout seul doit tirer de l'incertitude de la mort ?

Premièrement, l'heure de la mort est incertaine ; chaque année, chaque jour, chaque moment peut être le dernier de notre vie : donc, c'est une folie de s'attacher à tout ce qui doit passer en un instant, et de perdre par là le seul bien qui ne passera pas : donc, tout ce que vous faites uniquement pour la terre doit vous paroître perdu, puisque vous n'y tenez à rien, que vous n'y pouvez compter sur rien, et que vous n'en emporterez rien que ce que vous aurez fait pour le ciel : donc, les royaumes du monde et toute leur gloire ne doivent pas balancer un moment les intérêts de votre éternité, puisque les grandes fortunes ne vous assurent pas plus de jours que les médiocres, et que l'unique avantage qui peut vous en revenir, c'est un chagrin plus amer, quand il faudra au lit de la mort s'en séparer pour toujours : donc, tous vos soins, tous vos mouvemens, tous vos désirs doivent se réunir à vous ménager une fortune durable, un bonheur éternel que personne ne puisse plus vous ravir.

Secondement, l'heure de votre mort est incertaine : donc, vous devez mourir chaque jour ; ne vous permettre aucune action dans laquelle vous ne voulussiez point être surpris ; regarder toutes vos démarches comme les démarches d'un mourant qui attend à tous momens qu'on lui vienne redemander son âme ; faire toutes vos œuvres comme si vous deviez à l'instant en aller rendre compte ; et puisque vous ne pouvez pas répondre du temps qui suit, régler tellement le présent que vous n'ayez pas besoin de l'avenir pour le réparer.

Enfin l'heure de votre mort est incertaine : donc, ne différez pas votre pénitence ; ne tardez pas de vous convertir au Seigneur ; le temps presse. Vous ne pouvez pas même vous répondre d'un jour, et vous renvoyez à un avenir éloigné et incertain. Si vous aviez imprudemment avalé un poison mortel, renverriez-vous à un temps éloigné le remède qui presse et qui peut seul vous conserver la vie ? La mort que vous porteriez dans le sein, vous permettroit-elle des délais et des remises ? voilà votre état. Si vous êtes sages, prenez à l'instant vos précautions : vous portez la mort dans votre âme, puisque vous y portez le péché : hâtez-vous d'y remédier ; tous les instans sont précieux à qui ne peut se répondre d'aucun : le breuvage empoisonné qui infecte votre âme ne sauroit vous mener loin : la bonté de Dieu vous offre encore le remède ; hâtez-vous encore une fois d'en user, tandis qu'il vous en laisse le temps. Faudroit-il des exhortations pour vous y résoudre ? Ne devroit-il pas suffire qu'on

vous montrât le bienfait de la guérison? Faut-il exhorter un infortuné que les flots entraînent, à faire des efforts pour se garantir du naufrage? Devriez-vous avoir besoin là-dessus de notre ministère? Vous touchez à votre dernière heure; vous allez paroître en un clin d'œil devant le tribunal de Dieu; vous pouvez employer utilement le moment qui vous reste: presque tous ceux qui meurent tous les jours à vos yeux le laissent échapper, et meurent sans en avoir fait aucun usage: vous imitez leur négligence; la même surprise vous attend; vous mourrez comme eux, avant d'avoir commencé à mieux vivre: on le leur avoit annoncé, et nous vous l'annonçons: leur malheur vous laisse insensibles, et le sort infortuné qui vous attend ne touchera pas davantage ceux à qui nous l'annoncerons un jour: c'est une succession d'aveuglement qui passe du père aux enfans, et qui se perpétue sur la terre: nous voulons tous mieux vivre, et nous mourons tous avant d'avoir bien vécu.

Massillon, sermon sur la mort.

§ 150. *La mort et ses circonstances.*

Voyez cette bouche ouverte, ce visage alongé, cette respiration entrecoupée, ce jugement offusqué qui revient par certains momens comme de fort loin; autant de signes prochains de la mort. Les amis du moribond, vivement affligés, se livrent à une sorte de désespoir qui leur fait tout tenter pour rappeler le mourant à la vie; chacun s'empresse à le secourir quand on ne peut plus rien; et dans les vicissitudes de la maladie, on passe successivement de la tristesse à la joie, et de l'une à l'autre. S'il paroît quelque mieux dans l'état du malade, on aperçoit, sur ceux qui l'environnent, un rayon d'espérance qui illumine tout à coup le visage comme au travers d'un nuage; et enfin lorsque le malade est aux prises avec la mort, tout le monde court sans savoir où; dès qu'il est expiré, la douleur éclate par les cris et les sanglots. Le temps semble adoucir le chagrin que cause cette mort; sa femme ne pleure plus, et croit être tranquille; cependant elle demeure étourdie, comme si elle étoit tombée du haut d'un clocher. On ne peut imaginer la mort: on croit à toute heure voir entrer le défunt: l'âme, afin de suppléer la présence de l'objet qu'elle aime, fait effort pour rendre sa douleur immortelle: son affection envers la mémoire de son ami, et le désir de le faire revivre, lui fait prendre tous les moyens qui peuvent réparer sa perte. On voit par là combien on a raison de dire, que cela est un des principes de l'idolâtrie: un reste de l'immortalité perdue nous fait ainsi combattre contre la mort. Mais il est fort nécessaire de se préparer de bonne heure à perdre ce qui nous est cher; car dans le coup on écoute peu les consolations.

Bossuet, pensées chrétiennes et morales.

§ 151. *Le pécheur mourant.*

Le voilà, cet homme important, qui n'a pu encore depuis tant d'années trouver le temps de connoître son cœur, de débrouiller sa conscience. Pourquoi? tantôt c'étoit un accablement de chagrin, tantôt un accablement d'infirmités, tantôt un accablement d'affaires, qui le rendoient incapable d'application. Dans chacun de ces embarras, pris séparément l'un de l'autre, il ne se trouvoit jamais assez libre, la raison assez développée pour se convertir à Dieu. Comment donc vous convertirez-vous, mon cher frère? comment votre raison y sera-t-elle disposée, quand tous ces embarras, joints ensemble, vous accableront à la mort? quand chaque partie de votre corps vous dira, par l'épuisement de ses forces: pensez à nous? quand les domestiques vous diront, par leurs services mal reconnus et mal payés: pensez à nous? quand les affaires vous diront, par le désordre où vous les aurez mises: pensez à nous? quand les créanciers vous diront, par la vue de leurs biens confondus avec le vôtre: pensez à nous? quand les personnes qui vous sont chères vous diront, par leurs soupirs: hélas! pour la dernière fois, pensez à nous? Déchiré de tous côtés, étourdi de tant de cris différens; quand votre raison aux abois s'écriera du fond de votre conscience: pense à toi, malheureux, pense à toi! laisse tout le reste, et pense à toi! mon cher frère, mon cher ami, votre foible raison pourra-t-elle se faire entendre?

Le P. de La Rue, sermon du pécheur mourant.

§ 152. *De la religion en général.*

Dieu est celui qui est: "Tout est de "lui, tout est par lui, tout est en lui.

" C'est en lui que nous avons la vie, le " mouvement et l'être." Il nous a créés par sa puissance, il nous conserve par sa bonté, et nous gouverne par sa providence; il faut donc l'honorer. Conséquence juste: son existence emporte son culte. Un Dieu, une religion: l'un ne peut être sans l'autre. La créature pourroit-elle être dispensée de rendre ses hommages à l'auteur de son être, à son conservateur, à son bienfaiteur?

L'idée de la religion est aussi naturelle à l'homme que celle de Dieu même: point de nation sans religion, comme il n'en est point sans divinité: " Or le consentement de tous les peuples sur un " point, doit être considéré comme " une loi de la nature," dit un grand homme. L'athée est donc un monstre.

C'est en vain que les impies se fondent sur le témoignage de quelques voyageurs obscurs, pour nous opposer des sauvages stupides du nouveau monde, errans dans les forêts, sans lois, sans culte, sans temples, sans sacrifices. Des hommes qui conservent à peine la figure de l'humanité, dont la raison est obscurcie, abrutie et ensevelie dans la matière, ne méritent pas d'être cités en opposition contre une vérité reconnue par tous les peuples de la terre. Nous ne jugeons pas des facultés du corps humain par les muets, les sourds, les aveugles, les boiteux: et on veut juger des sentimens du genre humain par des gens grossiers, stupides et idiots: quelle extravagance! Disons donc, avec un poète moderne, aux philosophes qui nous les objectent:

Qu'à bons droits, libertins, vous êtes méprisables,
Lorsque dans ces forêts vous cherchez vos semblables!

Je ne suis point surpris de voir la religion attaquée: ses ennemis ont commencé avec elle; elle a toujours été l'objet de l'envie. Abel, qui plaisoit au Seigneur par sa piété, est mis à mort par son frère.

L'enfant reçoit avec docilité les semences de la religion; le vieillard y revient toujours; mais l'âge mitoyen en suspend souvent la fécondité. L'irréligion croît donc et diminue avec les passions: qu'elles se taisent, et tout homme se rangera sous les drapeaux de la religion: " Il en coûte pour être honnête " homme; mais, disoit un auteur, " qu'aisément l'honnête homme est chré- " tien!"

D. Jamin.

§ 153. *Avantages de la religion.*

Un des plus grands avantages, un des plus touchans attributs de la religion, ce sont les consolations qu'elle présente à tous les fideles, et contre les dégoûts de l'opulence, et contre les horreurs de la pauvreté, et contre la fureur des persécutions, et contre les angoisses même de la mort. Il le faut avouer; la plus sublime philosophie est bien loin d'offrir à l'homme un pareil secours. En le courbant sous le sceptre de fer de la nécessité, en promettant au trépas son être tout entier, l'incrédulité laisse le raisonneur en proie au désespoir le plus affreux. Plus ce raisonneur sera juste, honnête, vertueux, plus il aura à gémir de l'impunité des crimes qui l'environnent, des méchans qui l'accablent, des iniquités dont il sera la victime. Mais la foi soutient, au contraire, le courage des hommes pénétrés de ces vérités célestes. Elle les ranime, et s'ils sont éprouvés dans cette vie par des afflictions qui l'empoisonnent, rien n'altère du moins leur espérance, qui est, selon l'expression des livres saints, pleine d'immortalité. *Spes eorum immortalitatis plena.*

Linguet.

§ 154. *Importance de la bonne Education.*

L'éducation de la jeunesse a toujours été regardée par les grands philosophes et par les plus fameux législateurs comme la source la plus certaine du repos et du bonheur, non-seulement des familles, mais des états même et des empires. En effet, qu'est-ce qu'une république ou un royaume, sinon un vaste corps dont la vigueur et la santé dépendent de celles des familles particulières, qui en sont comme les membres et les parties, et dont aucune ne peut manquer à ses fonctions, que le corps entier ne s'en ressente. Or n'est-ce pas la bonne éducation qui met tous les citoyens, et encore plus les grands et les princes que tous les autres, en état de remplir dignement leurs différentes fonctions? n'est-il pas évident que la jeunesse est comme la pépinière de l'état? que c'est par elle qu'il se renouvelle et se perpétue? que c'est d'elle

que viennent tous les pères de famille, tous les magistrats, tous les ministres, en un mot toutes les personnes constituées en autorité et en dignité? et ne peut-on pas assurer que ce qu'il y a de bon ou de défectueux dans l'éducation de ceux qui rempliront un jour ces places, influe dans tout le corps de l'état, et devient comme l'esprit et le caractère général de la nation entière?

Les lois à la vérité sont le fondement des empires, et en y conservant la règle et le bon ordre, elles y maintiennent la paix et la tranquillité. Mais d'où les lois elles-mêmes tirent-elles leur force et leur vigueur, sinon de la bonne éducation, qui y accoutume et y assujettit les esprits? sans quoi elles sont une foible barrière contre les passions des hommes.

Quid leges sine moribus vanæ proficiunt?

Plutarque fait à ce sujet une réflexion bien sensée, et qui mérite d'être pesée avec attention: c'est en parlant de Lycurgue. "Ce sage législateur," dit-il, "ne juge pas à propos de coucher ses "lois par écrit, persuadé que ce qu'il y "a de plus fort et de plus efficace pour "rendre les villes heureuses et les peuples "vertueux, c'est ce qui est empreint "dans les mœurs des citoyens, et ce que "la pratique et l'habitude leur ont rendu "comme familier et naturel. Car les "principes que l'éducation a gravés dans "leurs esprits, demeurent fermes et inébranlables, comme étant fondés sur la "conviction intérieure et sur la volonté "même, qui est un lien toujours plus "fort et plus durable que celui de la contrainte; de sorte que cette éducation "devient la règle des jeunes gens, et "leur tient lieu de législateur."

Voilà, ce me semble, l'idée la plus juste qu'on puisse donner de la différence qu'il y a entre les lois et l'éducation.

La loi, quand elle est seule, est une maîtresse dure et impérieuse, qui gêne l'homme dans ce qu'il a de plus cher, et dont il est le plus jaloux, je veux dire sa liberté; qui l'attriste, qui le contrarie en tout, qui est sourde à ses remontrances et à ses désirs, qui ne sait jamais se relâcher, qui ne lui parle que d'un ton menaçant, et ne lui montre que des châtimens. Ainsi il n'est pas étonnant que l'homme secoue ce joug dès qu'il le peut impunément, et que n'écoutant plus des leçons importunes, il se livre à ses penchans naturels, que la loi avoit seulement réprimés, sans les changer ni les détruire.

Il n'en est pas ainsi de l'éducation. C'est une maîtresse douce et insinuante, ennemie de la violence et de la contrainte, qui aime à n'agir que par voie de persuasion, qui s'applique à faire goûter ses instructions en parlant toujours raison et vérité, et qui ne tend qu'à rendre la vertu plus facile, en la rendant plus aimable. Ses leçons, qui commencent presque avec la naissance de l'enfant, croissent et se fortifient avec lui, jettent avec le temps de profondes racines, passent bientôt de la mémoire et de l'esprit dans le cœur, s'impriment de jour en jour dans ses mœurs par la pratique et l'habitude, deviennent en lui une seconde nature qui ne peut presque plus changer, et font auprès de lui dans toute la suite de sa vie la fonction d'un législateur toujours présent, qui dans chaque occasion lui montre son devoir, et le lui fait pratiquer.

Il ne faut pas après cela s'étonner que les anciens aient recommandé, avec tant de soin, la bonne éducation de la jeunesse, et l'aient regardée comme le moyen le plus sûr de rendre un empire stable et florissant. Leur maxime capitale étoit que les enfans appartiennent plus à la république, qu'à leurs parens; et qu'ainsi ce n'est point au caprice de ceux-ci qu'il faut abandonner leur éducation, mais que la république doit se charger de ce soin: que par cette raison les enfans doivent être élevés, non en particulier et dans la maison paternelle, mais en public, par des maîtres communs, et sous une même discipline, afin qu'on leur inspire de bonne heure l'amour de la patrie, le respect pour les lois du pays, le goût des principes et des maximes de l'état dans lequel ils ont à vivre. Car chaque espèce de gouvernement a son génie particulier. Autre est l'esprit et le caractère d'un état républicain, autre celui d'un état monarchique. Or, c'est par l'éducation qu'on prend cet esprit et ce caractère.

C'est en conséquence des principes que j'ai établis jusqu'ici que Lycurgue, Platon, Aristote, en un mot tous ceux qui nous ont laissé des règles du gouvernement, déclarent que le principal et le plus essentiel devoir d'un magistrat, d'un ministre, d'un législateur, d'un prince, est de veiller à la bonne éducation, premièrement de leurs propres enfans qui souvent succèdent à leur place, et ensuite des

citoyens en général qui forment le corps de la république; et ils remarquent que tout le désordre des états ne vient que de la négligence de ce double devoir.

Platon en cite un illustre exemple dans la personne du prince le plus accompli dont parle l'histoire ancienne, c'est le fameux Cyrus. Aucune des qualités qui font les grands hommes ne lui manquoit, excepté celle dont il s'agit ici. Occupé de ses conquêtes, il abandonna aux femmes le soin de l'éducation de ses enfans. Ces jeunes princes furent donc élevés, non sous la discipline dure et austère des Perses, qui avoit si bien réussi par rapport à Cyrus leur père, mais à la maniere des Mèdes, c'est-à-dire, dans le luxe, la mollesse et les délices. Personne n'osoit les contredire en rien. Leurs oreilles n'étoient ouvertes qu'aux louanges et aux flatteries. Tout fléchissoit le genou et étoit rampant devant eux; et l'on croyoit qu'il étoit de leur grandeur de mettre une distance infinie entre eux et le reste des hommes, comme s'ils eussent été d'une autre espèce qu'eux. Une telle éducation, dont toute remontrance et toute réprimande étoient sévèrement écartées, eut, dit Platon, le succès qu'on en devoit attendre. Les deux princes, aussitôt après la mort de Cyrus, armèrent leurs mains l'un contre l'autre, ne pouvant souffrir ni supérieur, ni égal; et Cambyse, devenu le maître absolu par la mort de son frère, s'abandonna comme un insensé et un furieux à toutes sortes d'excès, et mit l'empire des Perses à deux doigts de sa perte. Cyrus lui avoit laissé une vaste étendue de provinces, des revenus immenses, des armées innombrables: mais tout cela tourna à sa ruine, faute d'un autre bien infiniment plus estimable qu'il négligea de lui laisser, je veux dire une bonne éducation.

Cette remarque judicieuse de Platon à l'égard de Cyrus, m'avoit entièrement échappé en lisant son histoire dans Xénophon, et je n'avois pas fait réflexion qu'effectivement cet historien garde un profond silence sur l'éducation des enfans de ce prince, au lieu qu'il décrit fort au long l'excellente manière dont les jeunes Perses étoient élevés, et dont Cyrus lui-même l'avoit été. Il n'y a point de faute plus capitale pour un prince.

Philippe, roi de Macédoine, se conduisit d'une manière bien différente. Dès qu'il fut devenu père, (c'étoit au milieu de ses conquêtes, et dans le temps de ses plus grands exploits) il écrivit à Aristote la lettre qui suit. " Je vous donne avis " qu'il m'est né un fils. Je ne remercie " pas tant les dieux de sa naissance, que " du bonheur qu'il a d'être venu au " monde pendant qu'il y a un Aristote sur " la terre. Car j'espère qu'élevé de votre " main et par vos soins, il deviendra " digne de la gloire de son père, et de " l'empire que je lui laisserai." Voilà parler et penser en grand prince, qui connoît l'importance d'une bonne éducation. Alexandre eut les mêmes sentimens. Un historien remarque qu'il n'aima pas moins Aristote que son propre père; " parce," disoit-il, " qu'il étoit redevable " à l'un de vivre, et à l'autre de bien " vivre."

Si c'est une grande faute à un prince de ne pas donner ses soins à l'éducation de ses propres enfans, ce n'en est pas une moindre de négliger celle des citoyens en général. Plutarque, dans le parallèle qu'il fait de Lycurgue et de Numa, observe très-judicieusement que ce fut une pareille négligence qui rendit inutiles tous les bons desseins et tous les grands établissemens de ce dernier. L'endroit est fort remarquable. " Tout " le travail de Numa," dit-il, " qui n'a- " voit visé qu'à maintenir Rome paisible " et tranquille, s'évanouit avec lui; et " dès qu'il fut mort, le temple aux doubles " portes, qu'il avoit toujours tenu fermé, " comme si véritablement il y eût en- " chaîné le démon de la guerre, fut " rouvert tout à coup, et toute l'Italie " remplie de sang et de carnage: ainsi le " plus beau et le plus juste de ses établis- " semens ne dura presque point, parce " qu'il manquoit du seul lien capable de " le maintenir, qui étoit l'éducation de la " jeunesse."

Ce fut une conduite tout opposée qui maintint si long-temps les lois de Lycurgue dans leur entier. " Car," comme observe le même Plutarque, " la religion " du serment qu'il exigea des Lacédé- " moniens auroit été une foible ressource " après sa mort, si par l'éducation il n'eût " imprimé les lois dans leurs mœurs, et " ne leur eût fait sucer avec le lait " l'amour de sa police, en la leur rendant " comme familière et naturelle. Aussi " vit-on que ses principales ordonnances " se conservèrent plus de cinq cents ans, " comme une bonne et forte teinture qui " avoit pénétré jusqu'au fond de l'âme."

Tous ces grands hommes de l'antiquité

étoient donc persuadés, comme Plutarque le dit en particulier de Lycurgue, que le devoir le plus essentiel d'un législateur, et il en faut dire autant d'un prince, étoit d'établir de bonnes règles pour l'éducation de la jeunesse, et de les faire exactement pratiquer. Il est étonnant jusqu'où ils portoient sur ce point l'attention et la prévoyance. C'est dès la naissance même des enfans qu'ils recommandoient qu'on prît de sages précautions par rapport à toutes les personnes qui devoient en prendre soin, et l'on voit bien que Quintilien a puisé dans Platon et dans Aristote ce qu'il dit à ce sujet, surtout pour ce qui regarde les nourrices. Il vouloit, comme ces sages philosophes, que dans le choix qu'on en feroit, non-seulement on prît garde qu'elles n'eussent point un langage vicieux, mais que surtout on eût égard aux mœurs et au caractère d'esprit. Et la raison qu'il en apporte est admirable: " C'est," dit-il, " que ce qu'on apprend " à cet âge, s'imprime facilement dans " l'esprit, et y laisse de profondes traces " qui ne s'effacent pas aisément. Il en " est comme d'un vase neuf, qui con- " serve long-temps l'odeur de la première " liqueur qu'on y a versée; et comme " des laines, qui ne recouvrent jamais " leur première blancheur, quand elles " ont été une fois à la teinture. Et le " malheur est que les mauvaises ha- " bitudes durent encore plus que les " bonnes."

C'est par la même raison que ces philosophes regardent comme un des plus essentiels devoirs de ceux qui sont chargés de l'éducation des enfans, d'écarter d'auprès d'eux, autant qu'il est possible, les esclaves et les domestiques, dont les discours, et encore plus les exemples, pourroient leur être nuisibles.

Ils ajoutent à cela un avis, qui sera la condamnation d'un grand nombre de pères et de maîtres chrétiens. Ils veulent que non-seulement on interdise aux jeunes gens jusqu'à un certain âge toute lecture de comédie et tout spectacle; mais que toute peinture, toute sculpture, toute tapisserie, qui pourroient offrir aux yeux des enfans quelque image indécente ou dangereuse, soient absolument bannies des villes. Ils désirent que les magistrats veillent avec soin à l'exécution de ce règlement, et qu'ils obligent les ouvriers, même les plus industrieux, qui ne voudront pas s'y soumettre, à porter ailleurs leur funeste habileté. Ils étoient persuadés que de cet amas d'objets propres à flatter les passions, et à nourrir la cupidité, il sort un air contagieux et pestilentiel, capable d'infecter, à la longue et insensiblement, les maîtres même qui le respirent à chaque moment sans crainte et sans précaution; et que ces objets sont comme autant de fleurs empoisonnées, qui exhalent une odeur de mort d'autant plus à craindre qu'on s'en défie moins, et que même elle paroît agréable. Ces sages philosophes veulent au contraire que dans une ville tout enseigne et inspire la vertu, inscriptions, tableaux, statues, jeux, conversations; et que de tout ce qui se présente aux sens, et qui frappe les yeux ou les oreilles, il se forme comme un air et un souffle salutaire, qui s'insinue imperceptiblement dans l'âme des enfans, et qui aidé et soutenu par l'instruction des maîtres, y porte dès l'âge le plus tendre l'amour du bien et le goût des choses honnêtes. Il y a dans le texte original une finesse, une délicatesse d'expression, dont nulle autre langue n'est susceptible. Quoique ce passage soit un peu long, j'ai cru devoir en citer une grande partie, pour donner quelque idée du style de Platon.

Je reviens à mon sujet, et je finis ce premier article en priant le lecteur de considérer comment le paganisme même a toujours regardé comme le devoir le plus essentiel des pères, des magistrats, des princes, de veiller à l'éducation des enfans, parce qu'il est de la dernière importance pour tout le reste de la vie, de leur donner d'abord de bons principes. En effet, lorsque les esprits sont encore tendres et flexibles, on les manie et on les tourne à son gré; au lieu que l'âge et une longue habitude rendent les défauts presque incorrigibles: *Frangas enim citiùs quàm corrigas, quæ in pravum indurue-runt.*

Rollin, Traité des Etudes.

§ 155. *De l'éducation de l'enfance.*

A considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant? Ne semble-t-il pas que c'est pour cela que les premières voix qui lui sont suggérées par la nature, sont les cris et les plaintes; qu'elle lui a donné une figure si douce, et un air si touchant, afin

que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse, et s'empresse à le secourir? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux et mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre impudemment un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr, et d'aveugles parens approuvant cette audace, l'exercer à devenir le tyran de sa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur?

Quant à moi, je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereuse image de l'empire et de la servitude, et pour ne jamais lui donner lieu de penser qu'il fût plutôt servi par devoir que par pitié. Ce point est, peut-être, le plus difficile et le plus important de toute l'éducation, et c'est un détail qui ne finiroit point, que celui de toutes les précautions qu'il m'a fallu prendre, pour prévenir en lui cet instinct si prompt à distinguer les services mercenaires des domestiques, de la tendresse des soins maternels.

L'un des principaux moyens que j'ai employés, a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impossibilité où le tient son âge de vivre sans notre assistance. Après quoi je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les secours qu'on est forcé de recevoir d'autrui, sont des actes de dépendance, que les domestiques ont une véritable supériorité sur lui, en ce qu'il ne sauroit se passer d'eux, tandis qu'il ne leur est bon à rien; de sorte que, bien loin de tirer vanité de leurs services, il les reçoit avec une sorte d'humiliation, comme un témoignage de sa foiblesse, et il aspire ardemment au temps où il sera assez grand et assez fort pour avoir l'honneur de se servir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, seroient difficiles à établir dans des maisons où le père et la mère se font servir comme des enfans: mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous, a ses fonctions à remplir, et où le rapport des valets aux maîtres n'est qu'un échange perpétuel de services et de soins, je ne crois pas cet établissement impossible. Cependant il me reste à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs besoins, n'étendent pas ce droit à leurs fantaisies, ou comment ils ne souffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domestique qui traitera de fantaisie un véritable besoin?

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mère peu éclairée se fait des monstres de tout. Les vrais besoins sont très-bornés dans les enfans comme dans les hommes, et l'on doit plus regarder à la durée du bien-être qu'au bien-être d'un seul moment. Pensez-vous qu'un enfant qui n'est point gêné, puisse assez souffrir de l'humeur de sa gouvernante, sous les yeux d'une mère, pour en être incommodé? Vous supposez des inconvéniens qui naissent de vices déjà contractés, sans songer que tous mes soins ont été d'empêcher ces vices de naître. Naturellement les femmes aiment les enfans. La mésintelligence ne s'élève entre eux que quand l'un veut assujettir l'autre à ses caprices. Or, cela ne peut arriver ici, ni sur l'enfant dont on n'exige rien, ni sur la gouvernante à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai suivi en cela tout le contre-pied des autres mères, qui font semblant de vouloir que l'enfant obéisse au domestique, et veulent en effet que le domestique obéisse à l'enfant. Personne ici ne commande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaisance qu'il en a pour eux. Par là, sentant qu'il n'a sur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveillance, il se rend docile et complaisant; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres, le sien s'attache à eux à son tour; car on aime en se faisant aimer; c'est l'infaillible effet de l'amour-propre; et de cette affection réciproque, née de l'égalité, résultent sans efforts les bonnes qualités qu'on prêche sans cesse à tous les enfans, sans jamais en obtenir aucune.

J'ai pensé que la partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées, c'est de lui bien faire sentir sa misère, sa foiblesse, sa dépendance, et, comme vous a dit mon mari, le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme; et cela, non-seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais surtout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la providence, qu'il ne s'élève point au-dessus de sa portée, et que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Induits dès leur naissance par la mollesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils dé-

sirent, à penser que tout doit céder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, et souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts et de déplaisirs; or, je voudrois bien sauver à mon fils cette seconde et mortifiante éducation, en lui donnant par la première une plus juste opinion des choses. J'avois d'abord résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, persuadée que les premiers mouvemens de la nature sont toujours bons et salutaires. Mais je n'ai pas tardé à connoître qu'en se faisant un droit d'être obéis, les enfans sortoient de l'état de nature presque en naissant et contractoient nos vices par notre exemple, les leurs par notre indiscrétion. J'ai vu que si je voulois contenter toutes ses fantaisies, elle croîtroient avec ma complaisance, qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, et où le refus lui deviendroit d'autant plus sensible qu'il y seroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raison, lui sauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre et le plutôt passé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel, je l'ai plié d'abord au refus; et pour lui épargner de longs déplaisirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il est vrai que j'en fais le moins que je puis, et que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde est accordé sans condition dès la première demande, et l'on est très-indulgent là-dessus: mais il n'obtient jamais rien par importunité; les pleurs et les flatteries sont également inutiles. Il en est si convaincu, qu'il a cessé de les employer, du premier mot il prend son parti, et ne se tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiseau qu'il voudroit tenir; car il sent la même impossibilité d'avoir l'un et l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte, sinon qu'il ne l'a pu garder, ni dans ce qu'on lui refuse, sinon qu'il n'a pu l'obtenir; et loin de battre la table contre laquelle il se blesse, il ne battroit pas la personne qui lui résiste. Dans tout ce qui le chagrine, il sent l'empire de la nécessité, l'effet de sa propre foiblesse, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui. . . . . Un moment, dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre, je pressens votre objection, j'y vais venir à l'instant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfans, c'est l'attention qu'on y fait, soit pour leur céder, soit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'apercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire sont tous pernicieux et presque toujours sans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'est une raison pour eux de les continuer; mais ils s'en corrigent bientôt quand ils voient qu'on n'y prend pas garde; car grands et petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voilà préci ément ce qui est arrivé à mon aîné. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdissoit tout le monde, et vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à présent dans la maison que s'il n'y avoit point d'enfant. Il pleure quand il souffre, c'est la voix de la nature qu'il ne faut jamais contraindre; mais il se tait à l'instant qu'il ne souffre plus. Aussi fais-je une très-grande attention à ses pleurs, bien sûre qu'il n'en verse jamais en vain. Je gagne à cela de savoir à point nommé quand il sent de la douleur, et quand il n'en sent pas, quand il se porte bien, et quand il est malade; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaisies, et seulement pour se faire apaiser. Au reste, j'avoue que ce point n'est pas facile à obtenir des nourrices et des gouvernantes; car comme rien n'est plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, et que ces bonnes femmes ne voient jamais que l'instant présent, elles ne songent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui, il en pleurera demain davantage. Le pis est que l'obstination qu'il contracte tire à conséquence dans un âge avancé. La même cause qui le rend criard à trois ans, le rend mutin à douze; querelleur à vingt, impérieux à trente, et insupportable toute sa vie.

Je viens maintenant à vous, me dit-elle en souriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans, ils voient aisément le désir de leur complaire; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuse, ils doivent supposer des raisons sans les demander. C'est un autre avantage qu'on gagne à user avec eux d'autorité plutôt que de persuasion dans les occasions nécessaires; car comme il n'est pas possible qu'ils n'aperçoivent quelquefois la raison qu'on a d'en user ainsi, il est naturel qu'ils la supposent encore quand ils sont hors d'état de la voir. Au contraire, dès qu'on

a soumis quelque chose à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent sophistes, subtils, de mauvaise foi, féconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au silence ceux qui ont la foiblesse de s'exposer à leurs petites lumières. Quand on est contraint de leur rendre compte des choses qu'ils ne sont point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, sitôt qu'elle est au-dessus de leur portée. En un mot, le seul moyen de les rendre dociles à la raison, n'est pas de raisonner avec eux, mais de les bien convaincre que la raison est au-dessus de leur âge, car alors ils la supposent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juste sujet de penser autrement. Ils savent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils sont sûrs qu'on les aime, et les enfans se trompent rarement là-dessus. Quand donc je refuse quelque chose aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais en sorte qu'ils le voient autant qu'il est possible, et quelquefois après coup. De cette manière ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuse sans en avoir une bonne raison, quoiqu'ils ne l'aperçoivent pas toujours.

Fondée sur le même principe, je ne souffrirai pas non plus que mes enfans se mêlent dans la conversation des gens raisonnables, et s'imaginent sottement y tenir leur rang comme les autres, quand on y souffre leur babil indiscret. Je veux qu'ils répondent modestement, et en peu de mots, quand on les interroge, sans jamais parler de leur chef; et surtout sans qu'ils s'ingèrent à questionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du respect.

En vérité, Julie, dis-je en l'interrompant, voilà bien de la rigueur pour une mère aussi tendre! Pithagore n'étoit pas plus sévère à ses disciples que vous l'êtes aux vôtres. Non-seulement vous ne les traitez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir cesser trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable et plus sûr peuvent-ils avoir de s'instruire, que d'interroger sur les choses qu'ils ignorent les gens plus éclairés qu'eux? Que penseroient de vos maximes les dames de Paris, qui trouvent que leurs enfans ne jasent jamais assez tôt ni assez long-temps, et qui jugent de l'esprit qu'ils auront étant grands, par les sottises qu'ils débitent étant jeunes? Wolmar me dira que cela peut être bon dans un pays où le premier mérite est de bien babiller, et où l'on est dispensé de penser pourvu qu'on parle. Mais vous qui voulez faire à vos enfans un sort si doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte; et que devient, parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laisser?

Quoi donc! a-t-elle repris à l'instant, est-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre, et ne sauroient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en silence n'admire leurs puérilités? Empêchons leur vanité de naître, ou du moins arrêtons-en le progrès; c'est là vainement travailler à leur félicité: car la vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines, et il n'y a personne de si parfait et de si fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrins que de plaisirs.

Que peut penser un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens sensés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empressement les oracles qui sortent de sa bouche, et se récrier avec des retentissemens de joie à chaque impertinence qu'il dit? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudissemens; jugez de ce que deviendra la sienne. Il en est du babil des enfans comme des prédictions des almanachs. Ce seroit un prodige si, sur tant de vaines paroles, le hasard ne fournissoit jamais une rencontre heureuse. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie sur une pauvre mère déjà trop abusée par son propre cœur, et sur un enfant qui ne sait ce qu'il dit, et se voit célébrer! Ne pensez pas que pour démêler l'erreur, je m'en garantisse. Non, je vois la faute, et j'y tombe. Mais si j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en secret; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard et vain, et les flatteurs, en me les faisant répéter, n'ont pas le plaisir de rire de ma foiblesse.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allée donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, et s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphase je ne sais combien de gentillesses qu'ils venoient d'entendre, et dont ils sembloient tout émerveillés. Messieurs, leur dis-je assez

froidement, je ne doute pas que vous ne sachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choses: mais j'espère qu'un jour mes enfans seront hommes, qu'ils agiront et parleront d'eux-mêmes, et alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit et fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette manière de faire sa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans, comme avec des enfans, non comme avec Polichinelle; il ne leur vient plus de compère, et ils en valent sensiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des questions, on ne les leur défend pas indistinctement. Je suis la première à leur dire de demander doucement en particulier, à leur père ou à moi, tout ce qu'ils ont besoin de savoir. Mais je ne souffre pas qu'ils coupent un entretien sérieux pour occuper tout le monde de la première impertinence qui leur passe par la tete. L'art d'interroger n'est pas si facile qu'on pense. C'est bien plus l'art des maîtres que des disciples; il faut avoir déjà beaucoup appris de choses pour savoir demander ce qu'on ne sait pas. Le savant sait et s'enquiert, dit un proverbe indien; mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir. Faute de cette science préliminaire, les enfans en liberté ne font presque jamais que des questions ineptes, qui ne servent à rien, ou profondes et scabreuses, dont la solution passe leur portée; et puisqu'il ne faut pas qu'ils sachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'instruisent mieux par les interrogations qu'on leur fait, que par celles qu'ils font eux-mêmes.

Quand cette méthode leur seroit aussi utile qu'on croit, la première et la plus importante science qui leur convient, n'est-elle pas d'être discrets et modestes, et y en a-t-il quelqu'autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de parole avant l'âge de parler, et ce droit de soumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire? de petits questionneurs babillards, qui questionnent moins pour s'instruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, et qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'aperçoivent que jettent quelquefois leurs questions indiscretes, ensorte que chacun est inquiet aussitôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'est pas tant un moyen de les instruire, que de les rendre étourdis et vains; inconvénient plus grand, à mon avis, que l'avantage qu'ils acquièrent par là n'est utile; car par degrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

J. J. Rousseau.

§ 156. *De l'éducation des filles.*

Soit que je considère la destination particulière du sexe, soit que j'observe ses penchans, soit que je compte ses devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme et l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale: les hommes dépendent des femmes par leurs désirs; les femmes dépendent des hommes par leurs désirs et par leurs besoins; nous subsisterions plutôt sans elles, qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes; elles dependent de nos sentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes et de leurs vertus. Par la loi même de la nature, les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, sont à la merci du jugement des hommes: il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation; et il n'est pas possible que celle qui consent de passer pour infâme puisse jamais être honnête. L'homme en bien faisant ne dépend que de lui-même et peut braver le jugement public, mais la femme en bien faisant n'a fait que la moitié de sa tâche, et ce qu'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit de là que le système de son éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre: l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, et son trône parmi les femmes.

De la bonne constitution des mères dépend d'abord celle des enfans; du soin des femmes dépend la première éducation des hommes; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs

goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, et tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Les petites filles presque en naissant aiment la parure: non contentes d'être jolies, elles veulent qu'on les trouve telles; on voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déjà, et à peine sont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles.

De quelque part que vienne aux filles cette première leçon, elle est très-bonne. Puisque le corps naît, pour ainsi dire, avant l'âme, la première culture doit être celle du corps: cet ordre est commun aux deux sexes, mais l'objet de cette culture est différent; dans l'un cet objet est le développement des forces, dans l'autre il est celui des agrémens: non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe; l'ordre seulement est renversé: il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grâce, il faut assez d'adresse aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. Il ne faut donc pas leur donner une éducation trop délicate.

On sait que, chez les anciens, l'aisance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, et qui servent encore de modèles à l'art, quand la nature défigurée à cessé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule.

Tout ce qui gêne et contraint la nature est de mauvais goût; cela est vrai des parures du corps comme des ornemens de l'esprit; la vie, la santé, la raison, le bien-être doivent aller avant tout; la grâce ne va point sans l'aisance; la délicatesse n'est point la langueur, et il ne faut pas être malsaine pour plaire. On excite la pitié quand on souffre; mais on recherche la fraîcheur de la santé.

Les enfans des deux sexes ont beaucoup d'amusemens communs, et cela doit être. Ils ont aussi des goûts propres qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement et le bruit; des tambours, des sabots, de petits carosses: les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue et sert à l'ornement; des miroirs, des bijoux, des chiffons, surtout des poupées; la poupée est l'amusement spécial de ce sexe; voilà très-évidemment son goût déterminé sur sa destination. Le physique de l'art de plaire est dans la parure; c'est tout ce que les enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la déshabiller cent et cent fois; chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornemens, bien ou mal assortis, il n'importe: les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déjà le penchant se montre; dans cette éternelle occupation le temps coule sans qu'elle y songe; les heures passent, elle n'en sait rien; elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment: mais, direz-vous, elle pare sa poupée, et non sa personne; sans doute, elle voit sa poupée et ne se voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'est pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore; elle est toute dans sa poupée, elle y met toute sa coquetterie, elle ne l'y laissera pas toujours; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé: vous n'avez qu'à le suivre et à le régler. Il est sûr que la petite voudroit de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui seroit plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premières leçons qu'on lui donne: ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire et à écrire; mais quant

à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, et songent avec plaisir que ces talens pourront un jour leur servir à se parer.

Cette première route ouverte est facile à suivre : la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes : la tapisserie n'est plus si fort à leur gré. Les meubles sont trop loin d'elles; ils ne tiennent point à la personne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapisserie est l'amusement des femmes ; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaisir.

Ces progrès volontaires s'étendront aisément jusqu'au dessin, car cet art n'est pas indifférent à celui de se mettre avec goût : mais je ne voudrois pas qu'on les appliquât au paysage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustemens, et à faire soi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à son gré, cela leur suffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoissances d'usage, cela importe encore plus aux femmes ; parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuse, étant ou devant être plus assidue à leurs soins, et plus entrecoupée de soins divers, ne leur permet pas de se livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Le bon sens est également des deux sexes. Les filles en général sont plus dociles que les garçons, et l'on doit même user sur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure : mais il ne s'ensuit pas qu'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puissent voir l'utilité ; l'art des mères est de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur prescrivent, et cela est d'autant plus aisé que l'intelligence dans les filles est plus précoce que dans les garçons.

Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles, mais imposez-leur-en toujours. L'oisiveté et l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles, et dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes et laborieuses ; ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, et jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle et la plus sévère, qui est celle des bienséances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien ; à dompter toutes leurs fantaisies, pour les soumettre à la volonté d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus et toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur surtout à se vaincre.

Empêchez que les filles ne s'ennuient dans leurs occupations et ne se passionnent dans leurs amusemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fénélon, tout l'ennui d'un côté et tout le plaisir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, si on suit les règles précédentes, que quand les personnes qui seront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera sa mère ou sa mie travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui : le babil seul la dédommagera de toute la gêne. Mais si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs mères plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, et non pas se fier à ce qu'elles disent ; car elles sont flatteuses, dissimulées et savent de bonne heure se déguiser. On ne doit pas non plus leur prescrire d'aimer leur mère ; l'affection ne vient point par devoir, et ce n'est pas ici que sert la contrainte. L'attachement, les soins, la seule habitude feront aimer la mère de la fille, si elle ne fait rien pour s'attirer sa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéir.

Par la même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse; extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons ; c'est le second des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré ; car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes, comme entre autres, le caprice et l'en-

gouement, par lesquels une femme se transporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès, et l'un et l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaité, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connoissent plus le frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, et ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties, ou à un homme, ou au jugement des hommes, et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugemens.

Que les filles soient toujours soumises, mais que les mères ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne, il ne faut pas la rendre malheureuse; pour la rendre modeste, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire je ne serois pas fâché qu'on lui laissât mettre un peu d'adresse, non pas à éluder la punition dans sa désobéissance, mais à se faire exempter d'obéir. Il n'est pas question de lui rendre sa dépendance pénible, il suffit de la lui faire sentir. La ruse est un talent naturel du sexe; il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

La première chose que remarquent en grandissant les jeunes personnes, c'est que tous les agrémens de la parure ne leur suffisent point, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, et l'on n'est pas sitôt en état d'acquérir la coquetterie; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix; à composer son maintien, à marcher avec légereté, à prendre des attitudes gracieuses et à choisir partout ses avantages. La voix s'étend, s'affermit et prend du timbre; les bras se développent, la démarche s'assure, et l'on s'aperçoit que, de quelque manière qu'on soit mise, il y a un art de se faire regarder. Dès lors il ne s'agit plus seulement d'aiguille et d'industrie; de nouveaux talens se présentent, et font déjà sentir leur utilité.

Voulez-vous inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes? sans leur dire incessamment: soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, et vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir; montrez-le-leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractère de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, et à l'aimer pour elles; prouvez-leur qu'amies ou femmes, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison: faites-leur sentir que l'empire de leur sexe et tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celle des hommes; qu'elles ont peu de prise sur des âmes viles et basses, et qu'on ne sait servir sa maîtresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sûr qu'alors, en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincère; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des âmes grandes et fortes.

Les femmes ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines et coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérilités pour rester plus facilement les maîtres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie! et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles? Mères, qui est-ce qui vous empêche de les élever comme il vous plaît? Les force-t-on à perdre leur temps en niaiseries? Leur fait-on, malgré elles, passer la moitié de leur vie à leur toilette à votre exemple? Vous empêche-t-on de les instruire et faire instruire à votre gré?

A force d'interdire aux femmes le chant, la danse et tous les amusemens du monde, on les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. Pour moi, je voudrois qu'une jeune personne cultivât avec soin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura. Les maris, dira-t-on, ne se soucient pas trop de ces talens: vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais pensez-vous

qu'une femme aimable et sage, ornée de pareils talens, et qui les consacreroit à l'amusement de son mari, n'ajouteroit pas au bonheur de sa vie, et ne l'empêcheroit pas, sortant de son cabinet, la tête épuisée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui? Personne n'a-t-il vu d'heureuses familles ainsi réunies, où chacun sait fournir du sien aux amusemens communs? Qu'il dise si la confiance et la familiarité qui s'y joint, si l'innocence et la douceur des plaisirs qu'on y goûte, ne rachètent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

J. J. Rousseau. Emile.

§ 157. *Frivolité des Femmes, suite de l'Education qu'on leur donne.*

J'étois un jour chez une dame, où dix personnes du grand monde, s'entretenoient d'un événement fâcheux et récent: il intéressoit tous les ordres de l'état, on formoit cent conjectures différentes sur les suites qu'il pourroit avoir, on en vint à citer des exemples tirés de l'histoire, pour appuyer ces opinions. Quelle confusion! Que de méprises! Quelle ignorance des temps, des lieux, des personnes! je ne pus m'empêcher d'en rire.

Eh bien! me dit la maîtresse de la maison, quand elle se vit seule avec moi; voilà pourtant les êtres dominans dans la nature; destinés à commander, à régir, à guider notre sexe, et à le maîtriser! on fait tout pour eux; dix ans sont employés à leur donner de l'esprit, de la raison, à les rendre capables de voir, de sentir, de juger; ils possèdent tout, jouissent de tout, le monde semble créé pour eux seuls.

Nous, négligées de nos pères, trop souvent regardées comme des êtres inutiles, à charge, qui viennent enlever une portion de l'héritage d'un fils, seul objet de la vanité d'une grande maison; on nous abandonne aux soins d'une vieille femme de chambre, qui passe de la toilette, où elle commence à déplaire, à l'emploi difficile d'éclaircir nos premières idées, nous sortons des mains de cette inepte gouvernante, pour entrer dans des maisons, où des filles qui ne connoissent point le monde, nous enseignent à le haïr, nous répètent de le craindre, sans nous prévenir sur les véritables dangers. Une contenance modeste, quelques principes respectables, étouffés par mille préjugés, sont les seuls avantages, que nous procurent plusieurs années perdues chez elles. Nous rentrons dans la maison paternelle, pour y perfectionner des talens frivoles. Nous y vivons sans jouir de rien. Muette au milieu d'un grand cercle, une fille ne semble pas être compagnie. A peine lui parle-t-on, à peine ose-t-elle répondre. Son cœur, son esprit, son âme, ne sont point connus. On nous marie enfin, et c'est un prodige si à trente ans, une femme est parvenue, par les réflexions, par une étude pénible des autres et d'elle-même, à penser d'après les seules inspirations de son âme, qu'elle est formée, pour acquérir les connoissances et pratiquer les vertus, qui sont le partage égal des deux sexes.

Cette dame avoit raison. Communément les hommes sont élevés, et les femmes s'élèvent elles-mêmes. Elles n'ont souvent d'autre maître que leur cœur; maître habile! dont la méthode est sûre; mais combien d'obstacles s'opposent à cette étude pénible qu'elles sont forcées de faire! mille objets les en détournent, et la façon de penser des hommes à leur égard, les en dégoûte.

Un de mes amis, touché de voir une femme très-aimable, uniquement occupée des grâces de sa personne, paroissant trop attentive à relever ses charmes, par tout ce qui pouvoit en augmenter l'éclat, crut devoir lui écrire pour l'engager à donner un peu de temps à des soins plus sérieux, voici la réponse qu'il en reçût.

" Il étoit inutile, Monsieur, de terminer votre lettre par une apologie des motifs qui vous l'ont fait écrire. Je l'ai lue avec attention, et sans me fâcher de vos avis: très-déterminée à me conduire par mes propres inspirations, j'écoute un conseil sans humeur, surtout quand l'amitié le dicte: je veux bien confier mes raisons à l'honnête homme qui me désiroit parfaite, et m'estime assez pour penser qu'il me seroit facile de le devenir.

Je passe un temps considérable à ma toilette; cela est vrai, Monsieur: j'en emploie beaucoup à choisir des étoffes, à décider de la parure du jour, ou de celle du soir: je conviens de cela: mais que ce temps perdu fût mieux employé à lire, à penser, à réfléchir, former mon caractère, cultiver mes talens, orner mon esprit, assurer mon goût; vous me permettrez, Monsieur, de n'en rien croire.

Tant qu'une parure brillante, un air agaçant, le caprice, la légèreté, l'imprudence et l'étourderie, attireront sur mes

pas une foule empressée à me plaire, me feront distinguer, préférer, chérir, à quoi bon, Monsieur, songerois-je à me donner des qualités estimables, qui coûtent à acquérir, et dont il m'est si commode, et si aisé de me passer?

Si votre sexe mettoit un prix flatteur à nos vertus, s'il accordoit au mérite, le tribut de louanges qu'il prodigue à la beauté; on nous verroit travailler à parer nos grâces naturelles des attraits solides de l'égalité d'humeur, de la bonté, de la douceur, de l'esprit et du savoir: sûres de trouver des amis, nous dédaignerions l'art d'attirer des amans.

Mais une femme n'inspire jamais qu'un sentiment intéressé; les désirs, l'amusement, l'attente d'un plaisir passager, sont les secrets motifs des hommages rendus à ses charmes: on l'aime parce qu'elle est belle: on la cherche, on la suit, on la sert, dans l'idée qu'elle est foible: on s'y attache dans l'espérance de la voir devenir folle, et de profiter de sa démence. Est-ce la peine, Monsieur, de se gêner, de se contraindre, pour tirer si peu de fruit d'un vrai mérite? Quelle femme n'est pas digne de ce qu'un homme est capable de sentir en la voyant?

Si vous étiez sensés, les femmes seroient raisonnables; la façon dont elles vivent, n'est pas un défaut de leur naturel, mais la suite inévitable de votre conduite avec elles: vos erreurs les égarent nécessairement: eh! corrigez-vous; devenez honnêtes, sensibles; chérissez la décence: appréciez les vertus, vous les ferez renaître; nées pour vous aimer, vos sentimens détermineront toujours les nôtres.

Par Mde. Riccoboni.

§ 158. *Les Femmes.*

La femme est faite spécialement pour plaire à l'homme; si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe: son mérite est dans la puissance, il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens, mais c'est celle de la nature antérieure à l'amour même.

La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur: faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre. Ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce: l'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là, qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit pas insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres; il ne les fit point foibles pour être impérieuses; il ne leur donna point une voix si douce, pour dire des injures; il ne leur fit pas des traits si délicats pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramène, et triomphe de lui tôt ou tard.

La femme a tout contre elle, nos défauts, sa timidité, sa foiblesse; elle n'a pour elle que son art et sa beauté, n'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et l'autre? Mais la beauté n'est pas générale; elle périt par mille accidens; elle passe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe, non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre, et de se prévaloir de nos propres avantages.

Les femmes ont la langue flexible, elles parlent plutôt, plus aisément et plus agréablement que les hommes; on les accuse aussi de parler davantage: cela doit être, et je changerois volontiers ce reproche en éloge; la bouche et les yeux ont chez elle la même activité, et par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît; l'un pour parler a besoin de connoissances, et l'autre de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

Les femmes ne sont pas faites pour courir; quand elles fuient, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent maladroitement; mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grâce.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques et qui tiennent au jugement des sens, celui des hommes dans les

choses morales, et qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent être, elle se borneront aux choses de leur compétence, et jugeront toujours bien ; mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres, et à en faire à toute force, elles ne se connoissent plus à rien. Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages, sont toujours sûrs d'être mal conseillés ; les galans qui les consultent sur leurs parures, sont toujours ridiculement mis.

La recherche des vérités abstraites et spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes ; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique, c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, et c'est à elles de faire les observations qui mènent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet, car, quant aux ouvrages de génie, ils passent leur portée ; elles n'ont pas, non plus, assez de justesse et d'attention pour réussir aux sciences exactes, et quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, et qui l'exerce davantage, à juger du rapport des êtres sensibles et des lois de la nature. La femme qui est foible, et qui ne voit rien au-dehors, apprécie et juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa foiblesse, et ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa méchanique à elle est plus forte que la nôtre, tous ses leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même et qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à fond le cœur de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que, par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner le sentiment qu'il lui plaît, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans le cœur des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en système. La femme a plus d'esprit, et l'homme plus de génie ; la femme observe et l'homme raisonne ; de ce concours résultent la lumière la plus claire et la science la plus complète que puisse acquérir de soi-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot, de soi et des autres qui soit à la portée de notre espèce.

Le monde est le livre des femmes ; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle.

La raison des femmes est une raison pratique qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin.

Si la raison d'ordinaire est plus foible, et s'éteint plutôt chez les femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît et meurt avant un chêne.

La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines, sont la science des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Les femmes sont fausses, nous dit-on ; elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse et non pas la fausseté ; dans les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est point elle qui doit parler.

L'ascendant que les femmes ont sur les hommes n'est pas un mal en soi ; c'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent pas assez quels avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain, qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes ; si vous voulez donc qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'âme et vertu.

L'empire des femmes sur les hommes n'est point à elles, parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature ; il étoit à elles avant qu'elles

parussent l'avoir. Hercule fila près d'Omphale ; et le fort Samson n'étoit pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes et ne peut leur être ôté, même quand elles en abusent : si jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-temps qu'elles l'auroient perdu.

Il est certain que les femmes seules pourroient ramener l'honneur et la probité parmi nous ; mais elles dédaignent des mains de la vertu, un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes.

Que de grandes choses on feroit avec le désir d'être estimé des femmes, si l'on savoit mettre en œuvre ce ressort ! Malheur au siècle où les femmes perdent cet ascendant, et où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes ! c'est le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs, ont respecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome, Rome le siége de la gloire et de la vertu, si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est là que les femmes honoroient les exploits des grands généraux, qu'elles pleuroient publiquement les pertes de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient consacrés comme le plus solennel jugement de la république. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes : par une femme Rome acquit la liberté ; par une femme les plébéiens obtinrent le consulat ; par une femme finit la tyrannie des décemvirs ; par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un proscrit. Galans François, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs ? vous l'eussiez accompagnée de huées : que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets ! Et peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortége de belles dames Françoises, je n'en connois point de plus indécent : mais composez-le de Romaines, vous aurez tous les yeux des Volsques, et le cœur de Coriolan.

J. J. Rousseau.

§ 159. *Conseils de Tobie à son Fils.*

Mon fils, écoutez les paroles de ma bouche, et mettez-les dans votre cœur comme un solide fondement.

Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelissez mon corps ; et honorez votre mère tous les jours de votre vie : car vous devez vous souvenir de ce qu'elle a souffert, et à combien de périls elle a été exposée, lorsqu'elle vous portoit dans son sein. Et quand elle aura elle-même achevé le temps de sa vie, ensevelissez-la auprès de moi.

Ayez Dieu présent à l'esprit tous les jours de votre vie ; et gardez-vous bien de consentir jamais à aucun péché, et de violer les commandemens du Seigneur notre Dieu.

Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez les yeux d'aucun pauvre ; car de cette sorte le Seigneur ne détournera point non plus les yeux de dessus vous.

Exercez la miséricorde en la manière que vous pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup : si vous en avez peu, donnez de bon cœur de ce peu que vous avez. Par là, vous vous amasserez un riche trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité. Car l'aumône délivre de tout péché, et de la mort ; et elle ne laissera pas tomber une âme dans les ténèbres. L'aumône donnera une grande confiance devant le Dieu suprême, à tous ceux qui l'auront faite.

Veillez sur vous, mon fils, pour éviter toute sorte d'impureté : et gardez-vous de connoître jamais d'autre femme que la vôtre.

Ne souffrez jamais que l'orgueil domine, ou dans vos pensées, ou dans vos paroles : car c'est de l'orgueil que tous les maux ont pris naissance.

Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû ; et que le prix du travail du mercenaire ne demeure jamais chez vous.

Prenez garde de ne faire jamais aux autres ce que vous seriez fâché qu'on vous fit.

Mangez votre pain avec les pauvres, et avec ceux qui ont faim ; et couvrez de vos vêtemens ceux qui sont nus.

Mettez votre pain et votre vin sur la tombe du juste ; et gardez-vous bien d'en manger et d'en boire avec les pécheurs.

Demandez toujours conseil à un homme sage.

Bénissez Dieu en tout temps ; demandez-lui qu'il conduise vos voies, et ne comptez que sur lui dans tous vos desseins.

Je vous avertis aussi, mon fils, que lorsque vous étiez encore enfant, j'ai donné dix talens d'argent à Gabélus, qui demeure à Ragès ville des Mèdes. J'ai sa promesse par écrit. Faites vos diligences pour l'aller trouver, afin de retirer

de lui cette somme d'argent, et de lui rendre cette obligation. Ne craignez point, mon fils: nous sommes pauvres, il est vrai; mais nous aurons beaucoup de bien, si nous craignons Dieu, si nous évitons tout péché, et si nous faisons de bonnes œuvres.

Livre de Tobie. Chap. 4.

§ 160. *Conseils de Saint Louis, Roi de France, à Philippe le Hardi, son Fils.*

Mon cher fils, la première chose que je vous recommande, c'est d'aimer Dieu de tout votre cœur, sans quoi personne ne peut être sauvé.

Gardez-vous de rien faire qui lui déplaise; vous devriez plutôt souffrir toutes sortes de tourmens.

Si Dieu vous envoie quelque adversité, souffrez-la avec patience et actions de grâces; et pensez que vous l'avez bien méritée, et qu'elle tournera à votre avantage.

S'il vous envoie de la prospérité, remerciez-l'en hautement, en sorte que vous n'en soyez pas pire par orgueil, ou d'autre maniere. Car on ne doit pas tourner les dons de Dieu contre lui.

Confessez-vous souvent et choisissez des confesseurs vertueux et savans, qui puissent vous instruire de ce que vous devez faire ou éviter; et donnez lieu à vos confesseurs et à vos amis de vous reprendre, et de vous avertir librement.

Entendez dévotement le service de l'église, sans causer et regarder çà et là; mais priant Dieu de bouche et de cœur.

Ayez le cœur doux et compatissant, et consolez les pauvres selon votre pouvoir.

Prenez garde de n'avoir en votre compagnie que des gens de bien.

Aimez tout bien, et haïssez tout mal en qui que ce soit.

Que personne ne soit assez hardi pour dire devant vous aucune parole qui excite au péché, ou pour médire d'autrui, et ne souffrez point que l'on blasphême en votre présence contre Dieu ou ses saints, sans en faire aussitôt justice.

Rendez souvent grâces à Dieu de tous les biens qu'il vous a faits, en sorte que vous soyez digne d'en recevoir encore plus.

Aimez les ecclésiastiques et les religieux, principalement ceux par qui Dieu est le plus honoré, et la foi prêchée et exaltée.

Vous devez à votre père et à votre mère respect et obéissance.

Prenez garde que la dépense de votre maison soit raisonnable et mesurée.

Je vous prie, mon cher fils, qu'après ma mort vous fassiez secourir mon âme de prières par tout le royaume, et que vous m'accordiez une part spéciale dans tous les biens que vous ferez.

Enfin, je vous donne toutes les bénédictions qu'un père peut donner à son fils. Dieu vous garde de tout mal, et vous donne la grâce de faire toujours sa volonté; afin que nous puissions après cette vie le louer ensemble sans fin. Amen.

Fleury, Hist. Eccles.

§ 161. *Avis de Mde. de Maintenon à Madame la Duchesse de Bourgogne.*

N'espérez pas un parfait bonheur: il n'y en a point sur la terre; et s'il y en avoit, il ne seroit pas à la cour.

La grandeur a ses peines, et souvent plus cruelles que celles des particuliers: dans la vie privée, on se fait aux chagrins: à la cour, on ne s'y habitue pas.

Votre sexe est encore plus exposé à souffrir, parce qu'il est toujours dans la dépendance. Ne soyez ni fâchée, ni honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la providence.

Que M. le duc soit votre meilleur ami, et votre seul confident. Prenez ses conseils, donnez-lui les vôtres; ne soyez, vous et lui, qu'un cœur et qu'une âme.

N'espérez pas que votre union soit parfaite. Les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre tour à tour avec douceur et avec patience. Il n'y en eut jamais sans quelque contradiction.

Soyez complaisante sans faire valoir vos complaisances; supportez les défauts de l'hymen, ceux du tempérament et de la conduite, la différence des opinions et des goûts. C'est à vous à être soumise; et c'est en vous soumettant à M. le duc de Bourgogne, que vous régnerez sur lui. Prenez sur vous le plus que vous pourrez; sur lui, jamais.

N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez: les hommes sont pour l'ordinaire moins tendres que les femmes; et vous serez malheureuse, si vous êtes délicate en amitié: c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien.

Demandez à Dieu de n'être point jalouse. N'espérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins et les reproches : le seul moyen est la patience et la douceur. L'impatience aigrit et aliène les cœurs ; la douceur les ramène. En sacrifiant votre volonté, ne prétendez rien sur celle de votre époux ; les hommes y sont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les éleve avec moins de contrainte. Ils sont naturellement tyranniques ; ils veulent les plaisirs et la liberté, et que les femmes y renoncent. N'examinez pas si leurs droits sont fondés ; qu'il vous suffise qu'ils sont établis ; ils sont les maîtres ; il n'y a qu'à souffrir et obéir de bonne grâce.

Parlez, écrivez, agissez, comme si vous aviez mille témoins ; comptez que tôt ou tard tout est su : il est très-dangereux d'écrire.

Ne confiez à personne rien qui puisse vous nuire, s'il est redit. Comptez que les secrets les mieux gardés, ne le sont que pour un temps ; et qu'il n'est point de pays où il y ait plus d'indiscrétion que celui-ci, (la cour) où tout se fait avec mystère.

Aimez vos enfans ; voyez-les souvent : c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse, et qu'une paysanne puisse avoir. Jetez dans leur cœur les semences de toutes les vertus ; et en les instruisant, songez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ses princes. Exposez-vous au monde selon les bienséances de votre état. Si vous êtes inaccessible, vous ne serez pas aimée.

Détruisez autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodestie, le luxe, et encore plus les calomnies, les médisances, les railleries offensantes, et tout ce qui est contraire à la charité.

N'épousez les passions de personne ; c'est à vous de les modérer, et non pas à les suivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures ; et par la raison contraire, craignez et n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, sous quelque apparence de zèle et de raison qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs ressentimens.

Défiez-vous des personnes intéressées, vaines, ambitieuses, vindicatives ; leur commerce ne peut que vous nuire. N'ayez jamais tort. Ne vous mettez point en état de craindre la confrontation. Donnez toujours de bons conseils, si vous osez en donner. Excusez les absens, et n'accusez personne. Encore une fois, n'entrez point dans les passions des courtisans. Vous leur plairez moins dans le temps de leur faveur ; ils vous estimeront quand leur accès sera passé. Une princesse ne doit être d'aucun parti, mais établir partout la paix.

Sanctifiez toutes vos vertus, en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

Aimez l'état ; aimez la noblesse qui en est le soutien ; aimez les peuples ; protégez les campagnes à proportion du crédit que vous aurez. Soulagez-les autant que vous pourrez.

Aimez vos domestiques ; portez-les à Dieu ; faites leur fortune ; mais ne leur en faites jamais une grande. Ne contentez ni leur vanité, ni leur avarice ; et que votre sagesse mette à leurs désirs la modération qu'ils devroient y mettre eux-mêmes.

En protégeant quelqu'un qui vous est connu, songez au tort que vous faites à l'homme de mérite que vous ne connoissez pas.

Ne soyez point trop attachée au plaisir ; il faut savoir s'en passer, et surtout dans votre état, qui est un état de contrainte et de peine.

On ne donne presque jamais aux princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation ; elle est fausse, elle fait tomber dans de grands inconvéniens.

Ne vous laissez pas aller aux mouvemens intérieurs : on a toujours les yeux ouverts sur les princes. Ils doivent donc toujours avoir un extérieur doux, égal, et médiocrement gai. Cependant montrez que vous êtes capable d'amitié. Votre amie est malade, ne cachez point votre inquiétude ; elle meurt, montrez votre affliction. Soyez tendre aux prières des malheureux. Dieu ne vous a fait naître dans le haut rang, que pour vous donner le plaisir de faire du bien. Le pouvoir de rendre service et de faire des heureux est le vrai dédommagement des fatigues, des désagrémens, de la servitude de votre état.

Soyez compatissante envers ceux qui recourent à vous, pour obtenir des grâces ; mais ne soyez pas importune à ceux qui les distribuent ou qui les donnent. N'entrez dans aucune intrigue, quelque intérêt et quelque gloire qu'on vous y fasse en-

visager: aimez vos parens; mais que la France soit votre seule patrie; la France ne vous aimera qu'autant que vous saurez l'aimer.

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu. L'esprit vous fera haïr par le plus grand nombre, et peut-être mésestimer des personnes sages.

Mad. de Maintenon.

§ 162. *Avis d'une Mère à son Fils.*

1. Quelques soins que l'on prenne de l'éducation des enfans, elle est toujours très-imparfaite: il faudroit, pour la rendre utile, avoir d'excellens gouverneurs: et où les prendre? à peine les princes peuvent-ils en avoir et se les conserver. Où trouve-t-on des hommes assez au-dessus des autres, pour être dignes de les conduire? cependant les premières années sont précieuses, puisqu'elles assurent le mérite des autres.

Il n'y a que deux temps dans la vie où la vérité se montre utilement à nous: dans la jeunesse, pour nous instruire; dans la vieillesse, pour nous consoler. Dans le temps des passions, la vérité nous abandonne.

Quoique deux hommes célèbres aient eu attention à votre éducation, par amitié pour moi; cependant obligés de suivre l'ordre des études établi dans les colléges, ils ont plus songé dans vos premières années à la science de l'esprit, qu'à vous apprendre le monde et les bienséances.

Voici, mon fils, quelques préceptes qui regardent les mœurs: lisez-les sans peine. Ce ne sont point des leçons sèches, qui sentent l'autorité d'une mère; ce sont des avis que vous donne une amie, et qui partent du cœur.

2. En entrant dans le monde, vous vous êtes apparemment proposé un objet; vous avez trop d'esprit, pour vouloir y vivre à l'aventure: vous ne pouvez aspirer à rien de plus digne, ni de plus convenable que la gloire: mais il faut savoir ce que l'on entend par le terme de gloire, et quelle idée vous y attachez.

Il en est de bien des sortes: chaque profession a la sienne: dans la vôtre, mon fils, on entend la gloire qui suit la valeur. C'est la gloire des héros, elle est la plus brillante; les véritables marques d'honneur et les récompenses y sont attachées: la renommée semble ne parler que pour eux, et quand vous êtes parvenu à un certain degré de réputation, rien n'est perdu. Tout le monde a consenti qu'on donnât le premier rang aux vertus militaires: cela étoit juste; elles coûtent assez: mais il y a plusieurs manières de s'acquitter de ses obligations.

Les uns n'embrassent la profession des armes, que pour éviter la honte de dégénérer; les autres ne la suivent pas seulement par devoir, mais par goût. Les premiers ne s'élèvent guère au-dessus de leur état; c'est une dette qu'ils paient, ils en demeurent là: les autres, soutenus par l'ambition, marchent à pas de géant dans le chemin de la gloire. Les uns ont la fortune pour objet; les autres l'élévation et l'immortalité. Ceux qui se bornent à la fortune, ont toujours un mérite borné. Tout homme qui n'aspire pas à se faire un grand nom, n'exécutera jamais de grandes choses: ceux qui marchent nonchalamment, souffrent toutes les peines de leur profession, et n'en ont ni l'honneur, ni la récompense.

3. Si l'on entendoit bien ses intérêts, on négligeroit la fortune, et l'on n'auroit, dans toutes les professions, que la gloire pour objet. Quand vous êtes parvenu à un certain degré de mérite, et qu'il est connu, la grande gloire a toujours la fortune à sa suite. On ne peut avoir trop d'ardeur de s'élever, ni soutenir ses désirs d'espérances trop flatteuses.

Il faut par de grands objets donner un grand ébranlement à l'âme, sans quoi elle ne se mettroit point en mouvement. Quelque ardent, quelque vif que soit votre amour pour la gloire, vous demeurerez encore bien en-deçà du terme: mais quand vous n'iriez qu'à moitié chemin, il est toujours beau d'avoir osé.

4. Rien ne convient moins à un jeune homme qu'une certaine modestie, qui lui fait croire qu'il n'est pas capable de grandes choses. Cette modestie est une langueur de l'âme, qui l'empêche de prendre l'essor, et de se porter avec rapidité vers la gloire. On disoit à Agésilas, que le roi de Perse étoit le grand roi; "Pourquoi sera-t-il plus grand que "moi," répondit-il, "tant que j'aurai "une épée à mon côté?" Il y a un mérite supérieur, qui sent que rien ne lui est impossible.

La fortune, mon fils, ne vous a pas aplani le chemin de la gloire; pour vous l'ouvrir, je vous donnai de bonne heure

un régiment, persuadée qu'on ne pouvoit entrer trop tôt dans une profession, où l'expérience est si nécessaire ; et que les premières années assuroient la réputation, et répondoient de toute la vie. Vous fîtes la campagne de Barcelone, la plus heureuse pour les armes du roi, et la moins célébrée : vous revenez en Italie, où tout est contre nous, où nous avons à combattre climat, ennemis, situation et prévention. Les campagnes malheureuses pour le roi, le sont aussi pour les particuliers ; la terre ensevelit les morts et les fautes des vivans ; et la renommée se tait, et ne parle plus des services de ceux qui restent ; mais il faut compter que la vraie valeur n'est jamais ignorée. Il y a tant d'yeux ouverts sur vous, que ce sont autant de témoins de ce que vous valez ; de plus, de pareilles campagnes vous instruisent davantage, vous vous êtes essayé, vous savez vous-même, à peu près, ce que vous êtes ; les autres le savent aussi, et si votre réputation se forme moins vite, elle en est plus certaine.

5. Les grands noms ne se font pas en un jour : mais ce n'est pas seulement la valeur qui fait les hommes extraordinaires ; c'est elle qui les commence ; et les autres vertus les achèvent.

L'idée d'un héros est incompatible avec l'idée d'un homme sans justice, sans probité et sans grandeur d'âme. Il ne suffit pas d'avoir l'honneur de la valeur, il faut aussi avoir l'honneur de la probité : toutes les vertus s'unissent pour former un héros ; la valeur, mon fils, ne se conseille point ; c'est la nature qui la donne : mais on peut l'avoir à un très-haut degré, et être d'ailleurs peu estimable.

La plupart des jeunes gens croient toutes leurs obligations remplies dès qu'ils ont les vertus militaires, et qu'il leur est permis d'être injustes, malhonnêtes et impolis. N'étendez point le droit de l'épée, il ne vous dispense pas des autres devoirs.

Soyez, mon fils, ce que les autres promettent d'être ; vos modèles sont dans votre maison. Vos pères ont su associer toutes les vertus à celles de leur profession. Fidèle au sang dont vous sortez, songez qu'il ne vous est pas permis d'être un homme médiocre : on ne vous en quittera pas à bon marché. Le mérite de vos pères rehaussera votre gloire, et fera votre honte, si vous dégénérez ; ils éclairent vos vertus et vos défauts.

6. La naissance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne, et vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui.

Vous trouverez, mon fils, tous les chemins qui conduisent à la gloire bien préparés ; c'est un grand trésor qu'un bon nom, et la réputation de ses pères. Ils vous ont mis à portée de tout : ce n'est pas assez de les égaler, il faut les passer, et arriver au terme, je veux dire, aux honneurs qu'ils ont approchés de si près, et qu'une mort prématurée leur a ravis.

7. Je regrette tous les jours de n'avoir pas vu votre grand-père Au bien que j'en ai ouï dire, personne n'avoit plus que lui les qualités éminentes et le talent de la guerre. Il s'étoit acquis une telle estime et une telle autorité dans l'armée, qu'avec dix mille hommes il faisoit plus que les autres avec vingt. Il auroit mené les troupes à un péril certain, qu'elles auroient cru aller à une victoire assurée. L'exécution des ordres qu'il recevoit, n'étoit jamais douteuse entre ses mains. Au siége de Graveline, les maréchaux de Gassion et de la Meilleraie, qui commandoient, s'étant brouillés, leur démêlé divisa l'armée ; les deux partis alloient se charger, lorsque votre grand-père, qui n'étoit alors que maréchal de camp, plein de cette confiance et de cette autorité que donne le zèle du bien public, ordonna aux troupes de la part du roi de s'arrêter. Il leur défendit de reconnoître ces généraux pour leurs chefs ; les troupes lui obéirent, les maréchaux de la Meilleraie et de Gassion furent obligés de se retirer. Le roi a su cette action, et en a parlé plus d'une fois avec estime.

Sa fidélité parut à la guerre de Paris ; il refusa le bâton de maréchal de France, que M. Gaston, duc d'Orléans, lui fit offrir pour l'attirer dans son parti. Le roi l'ayant su, lui envoya le brevet de chevalier de l'ordre, et lui écrivit qu'il n'oublieroit jamais les preuves qu'il venoit de lui donner de son attachement.

Quand il eut le gouvernement de Metz (le plus beau de ce temps-là, et le plus désiré), le cardinal de Richelieu lui envoya le brevet à la Chapelle, dont il étoit gouverneur. Il étoit couché lorsque le courrier arriva : ses gens l'éveillèrent ; il prit le paquet sans l'ouvrir, le mit sous son chevet, et se rendormit.

Etant gouverneur de Metz, on lui offrit des sommes considérables pour consentir à l'établissement d'un parlement en

cette ville ; il ne voulut jamais y donner son consentement. Les gouverneurs de ce temps-là avoient la même autorité que des vice-rois. Il refusa cent mille francs que les Juifs lui offrirent pour avoir la permission de ne plus porter le chapeau jaune. Son cœur sensible à la vraie gloire, sans vanité, sans vue de récompense, méprisoit les richesses, et n'aimoit la vertu que pour elle-même. Il étoit si modeste, qu'il n'a jamais su ce qu'il valoit. Il avoit eu l'honneur de commander M. de Turenne, qui avoit la politesse de dire, que M.**** lui avoit appris son métier. Plus d'une personne en place ont dit bien des fois, que c'étoit la honte de la France, qu'un homme de ce mérite-là n'ait pas été élevé aux premières dignités de la guerre.

8. Voilà, mon fils, vos modèles. Les vertus vous sont montrées en un haut degré. Vous les avez toutes trouvées dans votre père. Je ne parlerai point de ses talens pour la guerre, cela ne me convient point : mais l'usage que le roi en a fait, et les divers emplois de confiance qu'il lui a donnés, marquent assez qu'il en étoit digne.

Le roi a souvent dit que c'étoit un de ses meilleurs officiers, et sur qui il comptoit davantage ; mais de plus, il avoit toutes les vertus de la société : il a su joindre l'ambition à la modération : il aspiroit à la véritable gloire, sans trop penser à sa fortune. Il fut long-temps oublié, et souffrit une espèce d'injustice. Dans ce temps malheureux où votre père étoit brouillé avec la fortune, où tout autre se seroit dégoûté, avec quel courage ne souffrit-il pas ses mauvais traitemens ! Il voulut, en ne manquant à aucun de ses devoirs, mettre la fortune dans son tort ; il crut que la véritable ambition consistoit bien plus à se rendre supérieur en mérite qu'en dignité.

9. Il y a des vertus qui ne s'acquièrent que dans la disgrâce ; nous ne savons ce que nous sommes, qu'après l'avoir éprouvée. Les vertus de la prospérité sont douces et faciles ; celles de l'adversité sont dures et difficiles, et demandent un homme tout entier. Il sut souffrir sans découragement, parce qu'il avoit en lui une infinité de ressources : il crut que son devoir l'obligeoit à demeurer dans sa profession, persuadé que la lenteur des récompenses ne nous autorise jamais à quitter le service. Ses malheurs n'ébranlèrent point son courage ; il sut joindre la patience à la dignité : aussi savoit-il jouir de la prospérité sans enivrement et sans faste. Le changement de fortune n'en apportoit point à son âme, et ne lui coûtoit aucune vertu.

10. Quand il fut fait gouverneur de Luxembourg, toute la province craignoit la domination Françoise : il dissipa cette crainte, de manière que l'on ne sentit presque pas le changement de maître. Il avoit la main légère, et ne gouvernoit que par amour et jamais par autorité : il ne faisoit point sentir la distance qu'il y avoit de lui aux autres. Sa bonté abrégeoit le chemin qui le séparoit de ses inférieurs ; ou il les élevoit jusqu'à lui, ou il descendoit jusqu'à eux. Il n'employoit son crédit, que pour faire du bien. Il ne pouvoit souffrir qu'il y eût des malheureux où il commandoit ; il ne songeoit qu'à solliciter et à obtenir des pensions pour les officiers, des gratifications pour les blessés, et pour ceux qui s'étoient distingués. Beaucoup de gens lui doivent leur fortune.

11. L'amour-propre gagna peu dans l'avancement de votre père ; ce qui fut le bien des autres : aussi étoit-il l'amour de ceux qui vivoient sous son gouvernement ; et quand il mourut, s'ils l'avoient pu, ils l'auroient racheté de leur sang. Ses bonnes qualités firent taire l'envie, et tout le monde applaudissoit dans son cœur aux grâces du roi. Dans un temps si corrompu, il avoit des mœurs pures, il pensoit d'une manière bien différente de la plupart des hommes.

12. Quelle fidélité à tenir sa parole ! il la gardoit toujours à ses dépens. Quel désintéressement ! il comptoit le bien pour rien. Quelle indulgence n'avoit-il pas pour les foiblesses de l'humanité ! il excusoit tout, regardoit les fautes comme des malheurs, et se croyoit seul obligé d'être honnête homme. Ses vertus laissoient les autres à leur aise. Il avoit de ces facilités aimables, qui servent au commerce, et qui unissent les hommes. Toutes ses vertus étoient sûres, parce qu'elles étoient naturelles. Le mérite acquis est souvent incertain ; pour lui, fidèle à sa raison et vertueux sans effort, il ne s'est jamais démenti.

13. Voilà, mon fils, ce que nous avons perdu. Tant de mérite nous répondoit d'une grande fortune : rien de plus apparent que nos espérances sous un prince si juste. Votre père ne vous a laissé qu'un nom et des exemples. Le nom,

vous devez le porter avec dignité, et vous devez l'imitation à ses vertus : voilà sur quoi vous avez à vous former : je ne vous en demande pas davantage ; mais je ne vous quitte pas à moins.

Vous avez plus d'avances que vos pères, puisqu'ils peuvent vous guider : je dirai sans honte qu'ils ne vous ont laissé aucune fortune ; on ne rougit point de l'avouer, quand on a employé son bien au service de son prince, et qu'on a vécu sans injustice et sans bassesse.

14. Il y a si peu de grandes fortunes innocentes, que je pardonne à vos peres de ne nous en avoir point laissé. J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre quelque ordre à nos affaires, où l'on ne laisse aux femmes que la gloire de l'économie. Je remplirai, autant qu'il me sera possible, les obligations de mon état ; je vous laisserai autant de bien qu'il en faut, si vous avez le malheur d'être sans mérite, et assez, si vous avez les vertus que je vous désire.

15. Comme je ne souhaite rien tant que de vous voir parfaitement honnête homme, voyons quels en sont les devoirs, pour connoître vos obligations. Je m'instruis moi-même par ces réflexions ; peut-être serai-je assez heureuse, pour changer un jour mes préceptes en exemples,

Celle qui exhorte doit marcher la première, Un ambassadeur de Perse demandoit à la femme de Léonidas, " pourquoi à Lacédémone on honoroit tant " les femmes ?"—" C'est qu'elles seules " savent faire des hommes," répondit-elle. Une dame Grecque montroit à la mère de Phocion ses pierreries, et lui demandoit les siennes ; elle lui montra ses enfans, et lui dit, " voilà ma parure " et mes ornemens." J'espère bien, mon fils, qu'un jour vous ferez toute ma gloire : mais revenons aux devoirs des hommes.

16. L'ordre des devoirs est de savoir vivre avec ses supérieurs, ses égaux, ses inférieurs, et avec soi-même. Avec ses supérieurs, savoir plaire sans bassesse ; montrer de l'estime et de l'amitié à ses égaux ; ne point faire sentir le poids de la supériorité à ses inférieurs ; conserver de la dignité avec soi-même.

17. Au-dessus de tous ces devoirs, est le culte que vous devez à l'Être Suprême. La religion est un commerce établi entre Dieu et les hommes ; par la grâce de Dieu aux hommes, et par le culte des hommes à Dieu. Les âmes élevées ont pour Dieu des sentimens et un culte à part, qui ne ressemble point à celui du peuple ; tout part du cœur, et va à Dieu. Les vertus morales sont en danger, sans les chrétiennes. Je ne vous demande point une piété remplie de foiblesse et de superstition ; je demande seulement que l'amour de l'ordre soumette à Dieu vos lumières et vos sentimens, que le même amour de l'ordre se répande sur votre conduite ; il vous donnera la justice, et la justice assure toutes les vertus.

La plupart des jeunes gens croient aujourd'hui se distinguer, en prenant un air de libertinage, qui les décrie auprès des personnes raisonnables ; c'est un air qui ne prouve pas la supériorité de l'esprit, mais le déréglement du cœur. On n'attaque point la religion, quand on n'a point intérêt de l'attaquer ; rien ne rend plus heureux, que d'avoir l'esprit persuadé, et le cœur touché : cela est bon pour tous les temps. Ceux même qui ne sont pas assez heureux pour croire comme ils doivent, se soumettent à la religion établie : ils savent que ce qui s'appelle préjugé, tient un grand rang dans le monde, et qu'il faut le respecter.

Le libertinage de l'esprit et la licence des mœurs, doivent être bannis sous le règne où nous sommes.

Les mœurs du souverain dominent : elles ordonnent ce qu'il fait, et défendent ce qu'il ne fait pas. Les défauts des princes doublent, et leurs vertus renaissent par imitation. Quand les courtisans auroient le cœur corrompu, il règne toujours à la cour une honnêteté qui masque le vice. Nous sommes bien heureux d'être nés dans un siècle, où la pureté des mœurs et le respect de la religion sont nécessaires pour plaire au prince.

18. Je pourrois, mon fils, me placer dans l'ordre des devoirs : mais je veux tout tenir de votre cœur. Faites attention à l'état où m'a laissée votre père, j'avois sacrifié tout mon bien à sa fortune, je perdis tout à sa mort. Je me vis seule et sans appui : je n'avois d'amis que les siens, et j'ai éprouvé que peu de gens savent être amis des morts. Je trouvai mes ennemis dans ma propre famille : j'avois à soutenir, contre des personnes puissantes, un procès qui décidoit de ma fortune ; je n'avois pour moi que la justice et mon courage ; je l'ai gagné sans crédit et sans bassesse. Enfin j'ai fait de ma mauvaise fortune tout ce qu'on en pouvoit faire : dès qu'elle a été meilleure, j'ai songé à la vôtre. Donnez-moi dans

votre amitié la même part que je vous donnerai dans ma petite fortune.

Je ne veux point de respect forcé; je ne veux que des soins du cœur. Que vos sentimens viennent à moi, sans que vos intérêts les amènent. Enfin ayez soin de votre gloire, et j'aurai soin du reste.

19. Vous savez vous conduire avec vos supérieurs. On n'a que faire de préceptes pour les devoirs qui regardent le prince. Vous êtes d'une race qui lui a tout sacrifié. A l'égard de ceux dont vous dépendez, le premier mérite est de plaire.

Dans les emplois subalternes, vous ne vous soutenez que par les agrémens: les maîtres sont comme les maîtresses; quelque service que vous leur ayez rendu, ils cessent de vous aimer, quand vous cessez de leur plaire.

Il y a plusieurs sortes de grandeurs, et qui demandent plusieurs sortes d'hommages.

Il y a des grandeurs réelles et personnelles, et des grandeurs d'institution. On doit du respect aux personnes élevées en dignité; mais ce n'est qu'un respect extérieur: on doit de l'estime et un respect de sentiment au mérite. Quand de concert la fortune et la vertu ont mis un homme en place, c'est un double empire, et qui exige une double soumission: mais il ne faut pas que le brillant de la grandeur vous éblouisse et vous jette dans l'illusion.

Il y a des âmes basses qui sont toujours prosternées devant la grandeur. Il faut séparer l'homme de la dignité, et voir ce qu'il est, quand il en est dépouillé: il y a bien une autre grandeur que celle qui vient de l'autorité; ce n'est ni la puissance, ni les richesses qui distinguent les hommes; la supériorité réelle et véritable entre eux, c'est le mérite.

20. Le titre d'honnête homme est bien au-dessus des titres de la fortune. Dans les places subalternes on est dépendant: il faut faire sa cour aux ministres; mais il faut la faire avec dignité. Je ne vous donnerai jamais des leçons de bassesse; ce sont vos services qui doivent parler pour vous, et non pas des soumissions déplacées.

Les personnes de mérite, qui s'attachent aux ministres, les honorent; les esclaves les avilissent. Rien n'est plus agréable que d'être ami des personnes élevées; mais vous n'y parvenez que par l'envie de plaire.

Que vos liaisons soient avec des personnes au-dessus de vous; par là, vous vous accoutumez au respect et à la politesse. Avec ses égaux, on se néglige; l'esprit s'assoupit.

21. Je ne sais si l'on peut espérer de trouver des amis à la cour. Pour les personnes éminentes en dignité, leur place les dispense de bien des devoirs, et couvre bien des défauts. Il est bon d'approcher les hommes, de les voir à découvert et avec leur mérite de tous les jours. De loin, les favoris de la fortune vous imposent: l'éloignement les met dans le point de vue qui leur est favorable; la renommée exagère leur mérite, et la flatterie les déifie: approchez-les, vous ne trouverez que des hommes. Qu'on trouve de peuple à la cour! Pour se désabuser de la grandeur, il faut la voir de près; vous cesserez aussitôt de la désirer et de la craindre.

22. Que les défauts des grands ne vous gâtent pas; mais qu'ils vous redressent. Que le mauvais usage qu'ils font de leurs biens, vous apprenne à mépriser les richesses, et à vous régler. La vertu ne conduit point leur dépense.

23. Pourquoi, dans ce nombre infini de goûts inventés par la volupté et par la mollesse, ne s'en est-on jamais fait un de soulager les malheureux? L'humanité ne vous fait-elle point sentir le besoin de secourir vos semblables? Les bons cœurs sentent l'obligation de faire du bien, plus qu'on ne sent les autres besoins de la vie. Marc-Aurèle remercioit les dieux de ce qu'il avoit toujours fait du bien à ses amis, sans les avoir fait attendre. Le bonheur de la grandeur, c'est lorsque les autres trouvent leur fortune dans la nôtre. "Je ne puis," disoit ce prince, "être "touché d'un bonheur qui n'est que pour "moi."

24. Le plaisir le plus délicat est de faire le plaisir d'autrui; mais pour cela, il ne faut pas tant faire de cas des biens de la fortune. Les richesses n'ont jamais donné la vertu; mais la vertu a souvent donné les richesses. Quel usage aussi la plupart des grands font-ils de leur gloire? Ils la mettent toute en marques extérieures et en faste. Leur dignité s'appesantit, et abaisse les autres; cependant la véritable grandeur est humaine: elle se laisse approcher, elle descend même

jusqu'à vous : ceux qui la possèdent sont à leur aise, et y mettent les autres. Leur élévation ne leur coûte aucune vertu, et la noblesse de leurs sentimens les y avoit comme préparés et accoutumés. Ils n'y sont point étrangers, et n'y font souffrir personne.

25. Les titres et les dignités ne sont pas les liens qui nous unissent aux hommes, ni qui les attirent à nous. Si nous n'y joignons le mérite et la bonté, on leur échappe aisément : on ne cherche qu'à se dédommager d'un hommage qu'on est forcé de rendre à leur place ; et en leur absence, on se donne la liberté de les juger et de les condamner. Mais si, par envie, nous aimons à diminuer leurs bonnes qualités, il faut combattre ce sentiment, et leur rendre la justice qu'ils méritent. Nous croyons souvent n'en vouloir qu'aux hommes, et nous en voulons aux places : jamais ceux qui les ont occupées n'ont été au gré du monde, et on ne leur a rendu justice, que quand ils ont cessé d'y être. L'envie, malgré elle, rend hommage à la grandeur, quoiqu'elle semble la mépriser ; car c'est honorer les places que de les envier. Ne condamnons point, par chagrin, des situations agréables, qui n'ont que le défaut de nous manquer. Passons aux devoirs de la société.

26. Les hommes ont trouvé qu'il étoit nécessaire et agréable de s'unir pour le bien commun ; ils ont fait des lois pour réprimer les méchans : ils sont convenus entre eux des devoirs de la société, et ont attaché l'idée de la gloire à la pratique de ces devoirs. Le plus honnête homme est celui qui les observe avec plus d'exactitude : on les multiplie à mesure que l'on a plus d'honneur et de délicatesse.

Les vertus se tiennent, et ont entre elles une espèce d'alliance ; et c'est l'union de toutes ces vertus qui fait les hommes extraordinaires. Après avoir prescrit les devoirs nécessaires à leur sûreté commune, ils ont cherché à rendre leur commerce agréable : ils ont établi des règles de politesse et de savoir-vivre.

27. On n'a point de préceptes à donner aux personnes bien nées contre certains défauts : il y a des vices qui sont inconnus aux honnêtes gens. La probité, la fidélité à tenir sa parole, l'amour de la vérité ; je crois n'avoir rien à vous apprendre sur tout cela : vous savez qu'un honnête homme ne connoît point le mensonge. Quelles louanges ne donne-t-on point à ceux qui aiment la vérité ! Celui-là, dit-on, est semblable aux dieux, qui fait du bien et qui dit la vérité. S'il ne faut pas toujours dire ce que l'on pense, il faut toujours penser ce que l'on dit. Le véritable usage de la parole, c'est de servir la vérité. Quand un homme a acquis la réputation de vrai, on jureroit sur sa parole : elle a toute l'autorité des sermens : on a pour ce qu'il dit un respect de religion.

Le faux dans les actions n'est pas moins opposé à l'amour de la vérité, que le faux dans les paroles. Les honnêtes gens ne sont point faux ; qu'ont-ils à cacher ? Ils ne sont pas même pressés de se montrer, sûrs que, tôt ou tard, le vrai mérite se fait jour.

28. Souvenez-vous qu'on vous pardonnera plutôt vos défauts, que l'affectation à vous parer des vertus que vous n'avez pas. La fausseté est l'imitation du vrai : l'homme faux paie de mine et de discours : l'homme vrai paie de conduite. Il y a long-temps qu'on avoit dit, que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu : mais il ne suffit pas d'avoir les vertus principales pour plaire, il faut encore avoir les qualités agréables et liantes.

Quand on aspire à se faire une grande réputation, on est toujours dépendant de l'opinion des autres : il est difficile d'arriver aux honneurs par les services, si les manières et les amis ne les font valoir.

29. Je vous ai déjà dit, que dans les emplois subalternes, on ne se soutient que par savoir plaire : dès qu'on se néglige, on est d'un très-petit prix. Rien ne déplaît tant que de montrer un amour-propre trop dominant, de faire sentir qu'on se préfère à tout, et qu'on se fait le centre de tout.

On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'esprit, lorsqu'on ne s'applique qu'à chercher les défauts d'autrui, et à les exposer au grand jour. Pour ces sortes de gens qui n'ont de l'esprit qu'aux dépens des autres, ils doivent souvent penser qu'il n'y a point de vie assez pure, pour avoir droit de censurer celle d'autrui.

30. La raillerie qui fait une partie des amusemens de la conversation, est difficile à manier. Les personnes qui ont besoin de médire, et qui aiment à railler, ont une malignité secrète dans le cœur. De la plus douce raillerie à l'offense, il n'y a qu'un pas à faire : souvent le faux

ami, abusant du droit de plaisanter, vous blesse; mais la personne que vous attaquez a seule droit de juger si vous plaisantez: dès qu'on la blesse, elle n'est plus raillée, elle est offensée.

L'objet de la raillerie doit tomber sur des défauts si légers, que la personne intéressée en plaisante elle-même. La raillerie délicate est un composé de louange et de blâme. Elle ne touche légèrement sur de petits défauts, que pour mieux appuyer sur de grandes qualités. M. de la Rochefoucault dit: " Que le déshonorant offense moins que " le ridicule." Je penserois comme lui, par la raison qu'il n'est au pouvoir de personne d'en déshonorer un autre; c'est notre propre conduite et non les discours d'autrui qui nous déshonorent: les causes du déshonneur sont connues et certaines; le ridicule est purement arbitraire. Il dépend de la manière que les objets se présentent, de la manière de penser et de sentir. Il y a des gens qui mettent toujours les lunettes du ridicule: ce n'est pas la faute des objets, c'est la faute de ceux qui les regardent: cela est si vrai, que telles personnes à qui on donneroit du ridicule dans certaines sociétés, seroient admirées dans d'autres, où il y aura de l'esprit et du mérite.

31. C'est aussi par l'humeur, qu'on plaît et qu'on déplaît; les humeurs sombres et chagrines, qui penchent vers la misantropie, déplaisent fort.

L'humeur est la disposition avec laquelle l'âme reçoit l'impression des objets; les humeurs douces ne sont blessées de rien, leur indulgence les sert, et prête aux autres ce qui leur manque.

La plupart des hommes s'imaginent qu'on ne peut travailler sur l'humeur; ils disent: " Je suis né comme cela," et croient que cette excuse leur donne le droit de n'avoir aucune attention sur eux. De pareilles humeurs ont assurément le droit de déplaire: les hommes ne vous doivent, qu'autant que vous leur plaisez. Les règles pour plaire, sont de s'oublier soi-même, de ramener les autres à ce qui les intéresse, de les rendre contens d'eux-mêmes, de les faire valoir, et de leur passer les qualités qui leur sont contestées. Ils croient que vous leur donnez ce que le monde ne leur accorde pas: c'est en quelque sorte créer leur mérite, que de les rehausser dans l'idée d'autrui; mais il ne faut pas pousser cela jusqu'à l'adulation.

32. Rien ne plaît tant que les personnes sensibles, qui cherchent à se lier aux autres.

Faites ensorte que vos manières offrent de l'amitié et en demandent. Vous ne sauriez être un homme aimable, que vous ne sachiez être ami, que vous ne connoissiez l'amitié: c'est elle qui corrige les vices de la société. Elle adoucit les humeurs farouches: elle rabaisse les glorieux et les remet à leur place. Tous les devoirs de l'honnêteté sont renfermés dans les devoirs de la parfaite amitié.

Parmi le tumulte du monde, ayez, mon fils, quelque ami sûr, qui fasse couler dans votre âme les paroles de la vérité; soyez docile aux avis de vos amis. L'aveu des fautes ne coûte guère à ceux qui sentent en eux de quoi les réparer: croyez donc n'avoir jamais assez fait, dès que vous sentez que vous pouvez mieux faire. Personne ne souffre plus doucement d'être repris, que celui qui mérite le plus d'être loué. Si vous êtes assez heureux pour avoir trouvé un ami vertueux et fidèle, vous avez trouvé un trésor: sa réputation garantira la vôtre: il répondra de vous à vous-même: il adoucira vos peines, il doublera vos plaisirs. Mais pour mériter un ami, il faut savoir l'être.

Tout le monde se plaint qu'il n'y a point d'amis, et presque personne ne se met en peine d'apporter les dispositions nécessaires pour en faire, et pour les conserver. Les jeunes gens ont des sociétés; rarement ont-ils des amis: les plaisirs les unissent, et les plaisirs ne sont pas des liens dignes de l'amitié; mais je ne prétends pas faire une dissertation: je touche légèrement les devoirs de la vie civile. Je vous renvoie à votre cœur, qui vous demandera un ami, et qui vous en fera sentir le besoin. Je laisse à votre délicatesse à vous instruire des devoirs de l'amitié.

33. Si vous voulez être parfaitement honnête homme, songez à régler votre amour-propre, et à lui donner un bon objet. L'honnêteté consiste à se dépouiller de ses droits, et à respecter ceux des autres. Si vous voulez être heureux tout seul, vous ne le serez jamais; tout le monde vous contestera votre bonheur: si vous voulez que tout le monde le soit avec vous, tout vous aidera. Tous les vices favorisent l'amour-propre, et toutes les vertus s'accordent à le combattre; la valeur l'expose; la modestie l'abaisse;

la générosité le dépouille ; la modération le mécontente, et le zèle du bien public l'immole.

L'amour-propre est une préférence de soi aux autres, et l'honnêteté est une préférence des autres à soi. On distingue deux sortes d'amour-propre, l'un naturel, légitime et réglé par la justice et par la raison : l'autre vicieux et corrompu. Notre premier objet, c'est nous-mêmes ; et nous ne revenons à la justice, que par la réflexion. Nous ne savons pas nous aimer ; nous nous aimons trop, ou nous nous aimons mal. S'aimer comme il faut, c'est aimer la vertu : aimer le vice, c'est s'aimer d'un amour aveugle et mal entendu.

34. Nous avons vu quelquefois des personnes s'avancer par de mauvaises voies : mais si le vice est élevé, ce n'est pas pour long-temps ; ils se détruisent par les mêmes moyens et avec les mêmes principes, qui les ont établis. Si vous voulez être heureux avec sûreté, il faut l'être avec innocence. Il n'y a d'empire certain et durable, que celui de la vertu.

Il y a d'aimables caractères qui ont une convenance naturelle et délicate avec la vertu : pour ceux à qui la nature n'a pas fait ces heureux présens, il n'y a qu'à avoir de bons yeux et connoître ses véritables intérêts, pour corriger un mauvais penchant. Voilà comme l'esprit redresse le cœur.

L'amour de l'estime est aussi l'âme de la société ; il nous unit les uns aux autres ; j'ai besoin de votre approbation, vous avez besoin de la mienne : en s'éloignant des hommes, on s'éloigne des vertus nécessaires à la société : car quand on est seul, on se néglige ; le monde vous force à vous observer.

35. La politesse est la qualité la plus nécesssaire au commerce : c'est l'art de mettre en œuvre les manières extérieures, qui n'assurent rien pour le fonds. La politesse est une imitation de l'honnêteté, et qui présente l'homme au-dehors, tel qu'il devoit être au-dedans : elle se montre en tout, dans l'air, dans le langage et dans les actions.

Il y a la politesse de l'esprit et la politesse des manières. Celle de l'esprit consiste à dire des choses fines et délicates ; celle des manières, à dire des choses flatteuses, et d'un tour agréable.

Je ne renferme pas seulement la politesse dans ce commerce de civilités et de complimens, que l'usage a établi : on les dit sans sentiment ; on les reçoit sans reconnoissance ; on surfait dans ce genre de commerce, et on en rabat par l'expérience.

La politesse est un désir de plaire aux personnes avec qui l'on est obligé de vivre, et de faire en sorte que tout le monde soit content de nous ; nos supérieurs, de nos respects ; nos égaux, de notre estime, et nos inférieurs, de notre bonté. Enfin elle consiste dans l'attention de plaire, et de dire à chacun ce qui lui convient. Elle fait valoir leurs bonnes qualités ; elle leur fait sentir qu'elle reconnoît leur supériorité : quand vous saurez les élever, ils vous feront valoir à leur tour ; ils vous donneront sur les autres la place que vous voulez bien leur céder : c'est l'intérêt de leur amour-propre.

Le moyen de plaire, ce n'est point de faire sentir la supériorité, c'est de la cacher. C'est habileté que d'être poli : on vous en quitte à meilleur marché.

36. La plupart du monde ne demande que des manières qui plaisent ; mais quand vous ne les avez pas, il faut que vos bonnes qualités doublent. Il faut avoir bien du mérite, pour percer au travers des manières grossières : il faut aussi ne point laisser voir trop d'attention sur vous-même ; une personne polie ne trouve jamais le temps de parler de soi.

37. Vous savez quelle sorte de politesse est nécessaire avec les femmes. A présent il semble que les jeunes gens se soient permis d'y manquer ; cela sent l'éducation négligée.

Rien n'est plus honteux que d'être grossier volontairement ; mais ils ont beau faire, ils n'ôteront point aux femmes la gloire d'avoir formé ce que nous avons eu de plus honnêtes gens dans le temps passé. C'est à elles qu'on doit la douceur des mœurs, la délicatesse des sentimens, et cette fine galanterie de l'esprit et des manières.

Il est vrai qu'à présent la galanterie extérieure est bannie ; les manières ont changé, et tout le monde y a perdu ; les femmes, l'envie de plaire, qui est la source de leurs agrémens ; et les hommes, la douceur et cette délicate politesse, qui ne s'acquièrent que dans leur commerce. La plupart des hommes croient ne leur devoir ni probité ni fidélité ; il semble qu'il soit permis de les trahir, sans intéresser sa gloire. Qui voudroit pénétrer les motifs d'une pareille conduite, les

trouveroit bien honteux. Ils sont fidèles les uns aux autres, parce qu'ils se craignent, parce qu'ils savent se faire rendre justice; mais ils manquent aux femmes impunément et sans remords; leur probité n'est donc que forcée; elle est plutôt l'effet de la crainte, que de l'amour de la justice: aussi en examinant de près ceux qui se font un métier de la galanterie, on les trouve souvent de malhonnêtes gens; ils contractent de mauvaises habitudes, les mœurs se gâtent, l'amour de la vérité s'affoiblit: on s'accoutume à négliger sa parole et ses sermens. Quel métier! ou ce que vous faites de moins mal, c'est d'arracher les femmes à leur devoir, de déshonorer les unes, de désespérer les autres; où souvent un malheur certain, est toute la récompense d'un attachement sincere et constant.

38. Les hommes ne sont pas en droit de tant blâmer les femmes; c'est par eux qu'elles perdent l'innocence. Hors quelques femmes destinées au vice dès leur naissance, les autres vivroient dans l'habitude de leurs devoirs, si on ne prenoit pas soin de les en détourner; mais enfin c'est à elles à être en garde contre eux. Vous savez qu'il n'est jamais permis de les déshonorer; si elles ont eu la foiblesse de vous confier leur honneur, c'est un dépôt, dont on ne doit point abuser. Vous le devez pour elles, si vous avez sujet de vous en louer: vous le devez pour vous-même, si vous avez sujet de vous en plaindre. Vous savez de plus que par les lois de l'honneur il faut combattre à armes égales: vous ne devez donc pas faire à une femme un déshonneur de son amour, puisqu'elle ne peut jamais vous faire un déshonneur du vôtre.

39. Je dois encore vous avertir qu'il ne faut pas attirer leur haine; elle est vive et implacable: il y a des offenses qu'elles ne pardonnent jamais, et on risque beaucoup plus qu'on ne pense à blesser leur gloire: moins leur ressentiment éclate, plus il est terrible; il s'irrite en le retenant. N'ayez rien à démêler avec un sexe qui sait haïr et se venger: d'ailleurs les femmes font la réputation des hommes, comme les hommes font celle des femmes.

40. C'est une chose assez rare que de savoir manier la louange, et de la donner avec agrément et avec justice. Le misantrope ne sait pas louer, son discernement est gâté par son humeur. L'adulateur, en louant trop, se décrédite et n'honore personne. Le glorieux ne donne des louanges que pour en recevoir; il laisse trop voir qu'il n'a pas le sentiment qui fait louer. Les petits esprits estiment tout, parce qu'ils ne connoissent pas la valeur des choses: ils ne savent placer ni l'estime, ni le mépris. L'envieux ne loue personne, de peur de se faire des égaux. Un honnête homme loue à propos; il a plus de plaisir a rendre justice, qu'à augmenter sa réputation en diminuant celle des autres: les personnes attentives et délicates sentent toutes ces différences. Si vous voulez que la louange soit utile, louez par rapport aux autres, et non par rapport à vous.

41. Il faut savoir vivre avec ses concurrens; rien de plus ordinaire que de vouloir s'élever au-dessus d'eux, ou de chercher à les détruire: mais il y a une conduite plus noble, c'est de ne les attaquer jamais, et de ne songer qu'à les surpasser en mérite: il est beau de leur céder la place que vous croyez leur appartenir.

42. L'honnête homme aime mieux manquer à sa fortune, qu'à la justice. Disputez de gloire avec vous-même, et tâchez d'acquérir des vertus qui rehaussent celles que vous avez.

43. Il faut aussi être retenu sur la vengeance: il est souvent utile de se faire craindre, mais presque toujours dangereux de se venger. Rien de plus foible, que de faire tout le mal qu'on peut faire. La meilleure manière de se venger d'une injure, c'est de n'imiter pas celui qui vous l'a faite. C'est un spectacle digne des honnêtes gens, que d'opposer la patience à l'emportement, la modération à l'injustice. La haine outrée vous met au-dessous de ceux qui vous haïssent. Ne justifiez point vos ennemis; ne faites rien qui puisse les absoudre; ils nous font moins de tort que nos défauts. Les petites âmes sont cruelles; les grands hommes ont de la clémence. César disoit: "Que le plus doux fruit de ses "victoires, c'étoit de pouvoir donner la "vie à ceux qui avoient attenté à la "sienne." Rien de plus glorieux et de plus délicat, que cette sorte de vengeance: c'est la seule que les honnêtes gens se permettent. Dès que votre ennemi se repent et se soumet, vous perdez le droit de vous venger.

La plupart des hommes ne mettent dans le commerce que les foiblesses, qui ser-

vent à la société. Les honnêtes gens se lient par les vertus, le commun des hommes, par les plaisirs, et les scélérats, par les crimes.

44. La table et le jeu ont leurs excès et leurs dangers; l'amour a les siens: on ne se joue pas toujours avec la beauté: elle commande quelquefois impérieusement. Rien de plus honteux, que de perdre dans le vin la raison, qui doit être le guide de l'homme. Se livrer à la volupté, c'est se dégrader. Le plus sûr seroit donc de ne pas s'apprivoiser avec elle; il semble que l'âme du voluptueux lui soit à charge.

Pour le jeu, c'est un renversement de toutes les bienséances: le prince y oublie sa dignité, et la femme sa pudeur. Le gros jeu renferme tous les défauts de la société. On se donne le mot à de certaines heures, pour se ruiner et pour se haïr; c'est une grande épreuve pour la probité, peu de gens l'ont conservée pure dans le jeu.

45. La plus nécessaire disposition pour goûter les plaisirs, c'est de savoir s'en passer. La volupté est étrangère aux personnes raisonnables. Songez qu'auprès des plus grands plaisirs, vous attend un chagrin pour les troubler, ou un dépit pour les finir.

La sagesse se sert de l'amour de la gloire, pour se défendre des bassesses où jette la volupté. Mais il faut s'y prendre de bonne heure pour se préserver des passions; dans les commencemens, elles obéissent, et dans la suite elles commandent; elles sont plus aisées à vaincre qu'à contenter.

46. Défendez-vous de l'envie, c'est la passion du monde la plus basse et la plus honteuse; elle est toujours désavouée. L'envie est l'ombre de la gloire, comme la gloire est l'ombre de la vertu. La plus grande marque qu'on est né avec de grandes qualités, c'est de vivre sans envie.

47. Un homme de qualité ne peut être aimable sans la libéralité. L'avare a droit de déplaire. Il a en lui un obstacle à toutes les vertus, il n'a ni justice, ni humanité. Dès qu'on s'abandonne à l'avarice, on renonce à la gloire: on a dit qu'il y avoit d'illustres scélérats, mais qu'il n'y avoit pas d'illustres avares.

Quoique la libéralité soit un don de la nature, cependant si l'on avoit de la disposition au vice opposé, avec de l'esprit et des réflexions on pourroit s'en corriger.

L'avare ne jouit de rien.

L'on a dit que l'argent étoit un bon serviteur et un mauvais maître: il n'est bon que par l'usage que l'on en sait faire.

L'avare est plus tourmenté que le pauvre. L'amour des richesses est le commencement de tous les vices, comme le désintéressement est le principe de toutes les vertus.

Il s'en faut beaucoup, que dans l'ordre des biens, les richesses méritent le premier rang, quoiqu'elles soient le premier objet des désirs de la plupart des hommes; cependant la vertu, la gloire et la grande réputation sont bien au-dessus des présens de la fortune.

Le plaisir le plus touchant pour les honnêtes gens, c'est de faire du bien, et de soulager les misérables. Quelle différence d'avoir un peu plus d'argent, ou de le savoir perdre pour faire plaisir, et de le changer contre la réputation de bonté et de générosité! C'est un sacrifice que vous faites à votre gloire. Prenez le fonds de votre libéralité sur vous-même, c'est un excellent ménage qui va à vous élever, et à faire dire du bien de vous.

C'est un grand trésor qu'une grande réputation. Il ne faut pas s'imaginer que ce n'est que dans les grandes fortunes qu'on peut faire du bien; tout le monde le peut dans son état, avec de l'attention sur soi et sur les autres: ayez ce sentiment dans le cœur, vous trouverez de quoi le satisfaire: les occasions naissent sous vos yeux, et il n'y a que trop de malheureux qui vous sollicitent.

La libéralité se caractérise par la manière de donner: le libéral double le mérite du présent par le sentiment: l'avare le gâte par le regret. La libéralité n'a jamais ruiné personne. Ce n'est pas l'avarice qui élève les maisons; elles se soutiennent par la justice, par la modération et par la bonne foi. La libéralité est un des devoirs d'une grande naissance. Quand vous faites du bien, vous ne faites que payer une dette; mais il faut que la prudence vous règle: les principes de la prodigalité ne sont pas honteux, mais les suites en sont dangereuses.

48. Peu de gens savent vivre avec leurs inférieurs. La grande opinion que nous avons de nous-mêmes, nous fait re-

garder ce qui est au-dessous de nous comme une espèce à part. Que ces sentimens sont contraires à l'humanité ! Si vous voulez vous faire un grand nom, il faut être accessible et affable ; la profession des armes n'en dispense point. Germanicus étoit adoré de ses soldats : pour savoir ce qu'ils pensoient de lui, le soir il se promenoit dans le camp, il écoutoit ce qu'ils disoient dans leurs petits repas, où ils se donnent la liberté de juger de leur général ; " Il alloit (dit Tacite) " jouir de sa réputation et de sa gloire."

Il faut commander par l'exemple, et non pas par l'autorité : l'admiration force à l'imitation, bien plus que le commandement : et vivre dans la mollesse et traiter rudement les soldats, c'est être leur tyran, et non pas leur général.

49. Apprenez dans quelle vue on a institué le commandement, et de quelle manière on doit s'y conduire ; c'est la vertu, c'est le respect naturel qu'on a pour elle, qui ont fait consentir les hommes à l'obéissance. Vous êtes un usurpateur de l'autorité, dès que vous ne la possédez pas à ce prix. Dans un empire où la raison seroit la maîtresse, tout seroit égal, et l'on ne donneroit de distinction qu'à la vertu.

L'humanité souffre de l'extrême différence que la fortune a mise d'un homme à un autre. C'est le mérite qui doit vous séparer du peuple, et non la dignité, ni l'orgueil. Ne regardez les avantages de la naissance et des rangs, que comme des biens que la fortune vous prête, et non comme des distinctions attachées à votre être et qui fassent partie de vous-même. Si votre état vous élève au-dessus du peuple, songez combien vous tenez au commun des hommes par vos foiblesses qui vous mêlent avec eux ; que la justice arrête les mouvemens de votre orgueil, qui vous en sépare.

Sachez que les premières lois auxquelles vous devez obéir, sont celles de l'humanité : songez que vous êtes homme, et que vous commandez à des hommes. Le fils de Marc-Aurèle ayant perdu son précepteur, les courtisans trouvoient mauvais qu'il le pleurât. Marc-Aurèle leur dit : " souffrez que mon fils soit homme, " avant que d'être empereur."

Oubliez toujours ce que vous êtes, dès que l'humanité vous le demande : mais ne l'oubliez jamais, quand la vraie gloire veut que vous vous en souveniez. Enfin si vous avez de l'autorité, que ce soit uniquement pour le bonheur des autres. Approchez-les de vous, si vous êtes grand, au lieu de les abaisser : ne leur faites jamais sentir leur infériorité, et vivez avec eux, comme vous voulez que vos supérieurs vivent avec vous.

50. La plupart des hommes ne savent pas vivre avec eux-mêmes ; ils ne songent qu'à se séparer, et à chercher leur bonheur au-dehors. Il faut, s'il est possible, établir votre félicité avec vous-même, et trouver en vous l'équivalent des biens que la fortune vous refuse : vous en serez plus libre : mais il faut que ce soit un principe de raison qui vous ramène à vous, et non pas un éloignement pour les hommes.

Vous aimez la solitude, on vous reproche d'être trop particulier, je ne condamne pas ce goût : mais il ne faut pas que les vertus de la société en souffrent. " Retirez-vous en vous-même," dit Marc-Antonin : pratiquez souvent cette retraite de l'âme, vous vous y renouvellerez. Ayez quelque maxime qui au besoin ranime votre raisen, et qui fortifie vos principes. La retraite vous met en commerce avec les bons auteurs : les habiles gens n'entassent pas les connoissances, mais ils les choisissent.

51. Faites que vos études coulent dans vos mœurs, et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu. Essayez de pénétrer les premiers principes des choses, et ne vous laissez pas trop asservir aux opinions du vulgaire.

Votre lecture ordinaire doit être l'histoire ; mais joignez-y la réflexion. Quand vous ne penserez qu'à remplir votre mémoire de faits, à orner votre esprit des pensées et des opinions des auteurs, vous ne ferez qu'un magasin des idées d'autrui ; un quart d'heure de réflexion étend et forme plus l'esprit que beaucoup de lecture. Ce n'est pas la privation des connoissances qui est à craindre, c'est l'erreur et les faux jugemens.

La réflexion est le guide qui conduit à la vérité : ne considérez les faits que comme des autorités pour appuyer la raison, ou comme des sujets pour l'exercer.

L'histoire vous instruira de votre métier : mais après en avoir tiré l'utilité qui convient à votre profession, il y a un usage moral à en faire bien plus important pour vous.

La première science de l'homme, c'est l'homme. Laissez aux ministres la poli-

tique, et aux princes ce qui appartient à la grandeur: mais cherchez l'homme dans le prince: observez-le dans le train de la vie commune: voyez dans quel avilissement il tombe, quand il s'abandonne à sa passion. Une conduite déréglée est toujours suivie d'événemens malheureux.

Etudier l'histoire, c'est étudier les passions et les opinions des hommes: c'est les approfondir: c'est démasquer ces actions, qui ont paru grandes, étant vantées et consacrées par le succès; mais qui souvent deviennent méprisables, dès que le motif en est connu. Rien de plus équivoque que les actions des hommes: il faut remonter aux principes, si on veut les connoître. Il est nécessaire de vous assurer de l'esprit de nos actions, avant que de nous applaudir.

Nous faisons peu de bien et beaucoup de mal, et nous avons encore trouvé le secret de gâter et de faire mal le peu de bien que nous faisons.

Voyez les princes dans l'histoire et ailleurs, comme des personnages de théâtre; ils ne vous intéressent que par les qualités qui nous sont communes avec eux: cela est si vrai, que les historiens qui se sont attachés à peindre les hommes plus que les rois, et qui nous les montrent dans leur domestique, plaisent bien davantage: nous nous retrouvons en eux: nous aimons à voir dans les grands nos foiblesses; cela nous console en quelque façon de notre bassesse, et nous élève en quelque sorte à leur hauteur. Enfin regardez l'histoire comme le témoin des temps et le tableau des mœurs; vous pourrez vous y reconnoître, sans que votre vanité en soit blessée.

52. Je vous exhorterai bien plus, mon fils, à travailler sur votre cœur, qu'à perfectionner votre esprit, ce doit être là l'étude de toute la vie. La vraie grandeur de l'homme est dans le cœur; il faut l'élever pour aspirer à de grandes choses, et même oser s'en croire digne. Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même, que ridicule de l'être avec les autres.

Ayez des pensées et des sentimens qui soient dignes de vous. La vertu rehausse l'état de l'homme, et le vice le dégrade. Si l'on étoit assez malheureux pour n'avoir pas le cœur droit, il faudroit pour ses propres intérêts le redresser; l'on n'est estimable que par le cœur, et l'on n'est heureux que par lui, puisque notre bonheur ne dépend que de la manière de sentir. Si vos sentimens ne se portent qu'aux passions frivoles, vous serez le jouet de leurs vains attachemens: ils vous présentent des fleurs: "mais défiez-vous," dit Montagne, "de la trahison de vos "plaisirs."

Il ne faut que se prêter aux choses qui plaisent; dès qu'on s'y donne, on se prépare des regrets. La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable. Il ne faut pas sur-tout si abandonner la raison dans vos plaisirs, si vous voulez la retrouver dans vos peines.

53. Enfin gardez bien votre cœur; il est la source de l'innocence et du bonheur. Ce n'est pas payer trop cher la liberté de l'esprit et du cœur, que de l'acheter par le sacrifice des plaisirs, comme l'a dit un homme de beaucoup d'esprit. N'espérez donc jamais pouvoir allier la volupté avec la gloire, le charme de la mollesse avec la récompense de la vertu; mais en abandonnant les plaisirs, vous trouverez d'ailleurs de quoi vous dédommager; il en est de bien des sortes. La gloire et la vérité ont leurs délices; elles sont la volupté de l'âme et du cœur.

Apprenez aussi à vous craindre et à vous respecter. Le fondement du bonheur est dans la paix de l'ame, et dans le témoignage secret de la conscience. Par le mot de conscience, j'entends ce sentiment intérieur d'un honneur délicat, qui vous assure que vous n'avez rien à vous reprocher. Encore une fois, qu'il est heureux de savoir vivre avec soi-même, de vous retrouver avec plaisir, de vous quitter avec regret! Le monde alors vous est moins nécessaire: mais prenez garde que cela ne vous rende trop dégoûté. Il ne faut pas faire sentir de l'éloignement pour les hommes; ils vous échappent, dès que vous leur échappez; vous en avez besoin, vous n'êtes ni d'un âge, ni d'une profession à vous en passer: mais quand on sait vivre avec soi-même et avec le monde, ce sont deux plaisirs qui se soutiennent.

54. Le sentiment de la gloire peut beaucoup contribuer à votre élévation et à votre bonheur; mais il peut aussi vous rendre malheureux et peu estimable, si vous ne savez pas le gouverner: c'est le plus vif et le plus durable de tous les goûts. L'amour de la gloire est le dernier sentiment qui nous abandonne; mais

il ne faut pas le confondre avec la vanité. La vanité cherche l'approbation d'autrui: la vraie gloire, le témoignage secret de la conscience. Cherchez à satisfaire le sentiment de la gloire qui est en vous; assurez-vous de ce témoignage intérieur; votre tribunal est en vous-même, pourquoi le chercher ailleurs? Vous pouvez toujours être juge de ce que vous valez. Qu'on vous dispute vos bonnes qualités où l'on ne vous connoît pas, consolez-vous-en. Il est moins question de paroître honnête homme, que de l'être: ceux qui ne se soucient pas de l'approbation d'autrui, mais seulement de ce qui la fait mériter, obtiennent l'un et l'autre. Quel rapport entre la grandeur de l'homme, et la petitesse des choses dont il se glorifie! Rien ne si mal assorti, que sa dignité, et la vanité qu'il tire d'une infinité de choses frivoles; une gloire si mal fondée marque une grande disette de mérite. Les personnes qui ont une véritable grandeur, ne sont pas sujettes aux éblouissemens de la vaine gloire.

55. Il faut, s'il est possible, mon fils, être content de son état: rien de plus rare et de plus estimable que de trouver des personnes qui en soient satisfaites, c'est notre faute. Il n'y a point de condition si mauvaise qui n'ait un bon côté; chaque état a son point de vue, il faut savoir s'y mettre; ce n'est pas la faute des situations, c'est la nôtre. Nous avons bien plus à nous plaindre de notre humeur, que de la fortune. Nous imputons aux événemens les défauts qui ne viennent que de notre chagrin; le mal est en nous, ne le cherchons pas ailleurs. En adoucissant notre humeur, souvent nous changeons notre fortune. Il nous est bien plus aisé de nous ajuster aux choses, que d'ajuster les choses à nous. Souvent l'application à chercher le remède, irrite le mal; et l'imagination, d'intelligence avec la douleur, l'accroît et la fortifie: l'attention aux malheurs les rapproche, en les tenant présens à l'âme. Une résistance inutile retarde l'habitude qu'elle contracteroit avec son état. Il faut céder aux malheurs, renvoyez-les à la patience; c'est à elle seule à les adoucir.

Si vous voulez vous faire justice, vous serez content de votre situation. J'ose dire qu'après la perte que nous avons faite, si vous aviez eu une autre mère, vous seriez encore plus à plaindre. Ayez de l'attention aux biens de votre état, et vous en sentirez moins les peines. Un homme sage, à condition égale, a plus de biens et moins de maux.

Il faut compter qu'il n'y a aucune condition qui n'ait ses peines, c'est l'état de la vie humaine: rien de pur; tout est mêlé. C'est vouloir s'affranchir de la loi commune, que de prétendre au bonheur constant; les personnes qui vous paroissent les plus heureuses, si vous aviez compté avec leur fortune, ou avec leur cœur, ne vous le paroîtroient guère. Les plus élevés sont souvent les plus malheureux. Avec de grands emplois et des maximes vulgaires, on est toujours agité; c'est la raison qui ôte les soucis de l'âme, et non pas les places: si vous êtes sage, la fortune ne peut ni augmenter, ni diminuer votre bonheur.

56. Jugez par vous-même, et non pas par l'opinion d'autrui. Les malheurs et les déréglemens viennent des faux jugemens, les faux jugemens des sentimens, et les sentimens du commerce que l'on a avec les hommes; vous en revenez toujours plus imparfait. Pour affoiblir l'impression qu'ils font sur vous, et pour modérer vos désirs et vos chagrins, songez que le temps emporte et vos peines et vos plaisir, que chaque instant, quelque jeune que vous soyez, vous enlève une partie de vous-même; que toutes choses entrent continuellement dans l'abîme du passé, dont elles ne sortent jamais.

57. Tout ce qu'il y a de plus grand n'est pas mieux traité que vous: ces honneurs, ces dignités, ces préférences établies parmi les hommes, sont des spectacles et des cérémonies vides de réalité: ne croyez pas que ce soient des qualités attachées à leur être. Voilà comme vous devez regarder ceux qui sont au-dessus de vous: mais ne perdons point de vue un nombre infini de malheureux, qui sont au-dessous; vous ne devez qu'au hasard la différence qu'il y a de vous à eux. Mais l'orgueil et la haute opinion que nous avons de nous-mêmes, nous fait regarder comme un bien qui nous est dû, l'état où nous sommes, et comme un vol, tout ce que nous n'avons pas: vous voyez bien que rien n'est plus injuste. Jouissez, mon fils, des avantages de votre état, mais souffrez-en doucement les peines. Songez que partout où il y a des hommes, il y a des malheureux. Ayez, s'il est possible, une étendue d'esprit, qui vous fasse regarder les accidens comme prévus et connus. Enfin souvenez-vous que le bonheur dépend des mœurs et de la con-

duite; mais que le comble de la félicité est de la chercher dans l'innocence; on ne manque jamais de l'y trouver.

Mde. de St. Lambert.

§ 163. *Avis d'une mère à sa fille.*

1. On a dans tous les temps négligé l'éducation des filles; l'on n'a d'attention que pour les hommes, et comme si les femmes étoient une espece à part, on les abandonne à elles-mêmes sans secours, sans penser qu'elles composent la moitié du monde; qu'on est uni à elles nécessairement par les alliances; qu'elles font le bonheur ou le malheur des hommes, qui toujours sentent le besoin de les avoir raisonnables; que c'est par elles que les maisons s'élevent ou se détruisent; que l'éducation des enfans leur est confiée dans la première jeunesse, temps où les impressions se font plus vives et plus profondes. Que veut-on qu'elles leur inspirent, puisque dès l'enfance on les abandonne elles-mêmes à des gouvernantes, qui étant prises ordinairement dans le peuple, leur inspirent des sentimens bas, qui réveillent toutes les passions timides, et qui mettent la superstition à la place de la religion? Il falloit bien plutôt penser à rendre héréditaires certaines vertus, en les faisant passer de la mère aux enfans, qu'à y conserver les biens par des substitutions. Rien n'est donc si mal entendu que l'éducation qu'on donne aux jeunes personnes; on les destine à plaire; on ne leur donne des leçons que pour les agrémens, on fortifie leur amour-propre: on les livre à la mollesse, au monde et aux fausses opinions: on ne leur donne jamais de leçons de vertu ni de force: il y a une injustice, ou plutôt une folie à croire qu'une pareille éducation ne tourne pas contre elles.

2. Il ne suffit pas, ma fille, pour être estimable, de s'assujettir extérieurement aux bienséances; ce sont les sentimens qui forment le caractère, qui conduisent l'esprit, qui gouvernent la volonté, qui répondent de la réalité et de la durée de toutes nos vertus. Quel sera le principe de ces sentimens? la religion; quand elle sera gravée dans notre cœur, alors toutes les vertus couleront de cette source; tous les devoirs se rangeront chacun dans leur ordre. Ce n'est pas assez pour la conduite des jeunes personnes, que de les obliger à faire leur devoir; il faut le leur faire aimer: l'autorité est le tyran de l'extérieur, qui n'assujettit point le dedans. Quand on prescrit une conduite, il faut en montrer les raisons et les motifs, et donner du goût pour ce qu'on conseille.

Nous avons tant d'intérêt à pratiquer la vertu, que nous ne devons jamais la regarder comme notre ennemie, mais comme la source du bonheur, de la gloire et de la paix.

Vous arrivez dans le monde, prenez-y, ma fille, avec des principes, vous ne sauriez trop vous fortifier contre ce qui vous attend; apportez-y toute votre religion: nourrissez-la dans votre cœur par des sentimens: soutenez-la dans votre esprit par des réflexions et par des lectures convenables.

Rien n'est plus heureux et plus nécessaire, que de conserver un sentiment qui nous fait aimer et espérer, qui nous donne un avenir agréable, qui accorde tous les temps, qui assure tous les devoirs qui répond de nous à nous-mêmes, et qui est notre garant envers les autres. De quel secours la religion ne vous sera-t-elle pas contre les disgrâces qui vous menacent? car un certain nombre de malheurs vous est destiné. Un ancien disoit, "qu'il "s'enveloppoit du manteau de sa vertu;" enveloppez-vous de celui de votre religion; elle vous sera d'un grand secours contre les foiblesses de la jeunesse, et un asile assuré dans un âge plus avancé.

Les femmes, qui n'ont nourri leur esprit que des maximes du siècle, tombent dans un grand vide en avançant dans l'âge: le monde les quitte, et leur raison leur ordonne aussi de le quitter: à quoi se prendre? le passé nous fournit des regrets, le présent des chagrins, et l'avenir des craintes. La religion seule calme tout, et console de tout; en vous unissant à Dieu, elle vous réconcilie avec le monde et avec vous-même.

3. Une jeune personne qui entre dans le monde, a une haute idée du bonheur qu'il lui prépare: elle cherche à la remplir; c'est la source de ses inquiétudes: elle court après son idée, elle espère un bonheur parfait; c'est ce qui fait la légèreté et l'inconstance.

Les plaisirs du monde sont trompeurs; ils promettent plus qu'ils ne donnent; ils nous inquiètent dans leur recherche, ne nous satisfont point dans leur possession, et nous désespèrent dans leur perte.

4. Pour fixer vos désirs, pensez que vous ne trouverez point hors de vous de

bonheur solide ni durable. Les honneurs et les richesses ne se font point sentir long-temps; leur possession donne de nouveaux désirs. L'habitude aux plaisirs les fait dispara[illegible]. Avant que de les avoir goûtés, vous pouvez vous en passer: au lieu que la possession vous a rendu nécessaire ce qui étoit superflu: vous êtes plus mal à votre aise que vous n'étiez devant: en les possédant, vous vous y accoutumez, et en les perdant, ils vous laissent du vide et du besoin. Ce qui se fait sentir, c'est le passage d'un état à un autre; c'est l'intervalle d'un temps malheureux à un temps heureux. Dès que l'habitude est formée, le sentiment du plaisir s'évanouit. On y gagneroit, si on pouvoit tout d'un coup tirer de sa raison, tout ce qu'il faut pour son bonheur; l'expérience nous renvoie à nous-mêmes; épargnez-vous ce qu'elle coûte, et dites-vous de bonne heure, d'une manière ferme et qui vous fixe: "La vraie félicité est dans la paix de l'âme, dans la "raison, dans l'accomplissement de nos "devoirs." Ne nous croyons heureuses, ma fille, que lorsque nous sentirons nos plaisirs naître du fond de notre âme.

Ces réflexions sont trop fortes pour une jeune personne, et regardent un âge plus avancé; cependant je vous en crois capable: mais de plus c'est moi qui m'instruis. Nous ne pouvons graver trop profondément en nous des préceptes de sagesse: la trace qu'ils font est toujours légère; mais il faut convenir que ceux qui s'occupent de réflexions, et qui se remplissent le cœur de principes, sont plus près de la vertu, que ceux qui les rejètent. Si nous sommes assez malheureuses pour manquer à notre devoir, au moins faut-il l'aimer: faisons-nous donc, ma fille, de ces préceptes une aide continuelle pour la vertu.

5. Il y a, dit-on, deux préjugés auxquels il faut obéir: la religion et l'honneur. C'est mal parler que de traiter la religion de préjugé: le préjugé est une opinion qui peut servir à l'erreur comme à la vérité; ce terme ne doit s'appliquer qu'aux choses incertaines; et la religion ne l'est pas.

Quoique l'honneur soit l'ouvrage des hommes, rien n'est plus réel que les maux que souffrent ceux qui ont voulu s'y dérober; il seroit dangereux de se révolter, il faut même travailler à fortifier ce sentiment, puisqu'il doit régler votre vie, et que rien n'est plus contraire au repos, et ne nous donne une conduite plus incertaine, que de penser d'une façon, et d'agir d'une autre. Donnez-vous, autant que vous pourrez, les sentimens de la conduite qu'il faut garder; fortifiez donc ce préjugé de l'honneur, et que votre délicatesse le porte jusqu'au scrupule.

6. Ne vous relâchez point sur ces principes: ne regardez pas la vertu des femmes comme une vertu ordonnée par l'usage: ne vous accoutumez pas à croire qu'il suffit de se dérober aux yeux du monde, pour payer le tribut que vous devez à vos obligations. Vous avez deux tribunaux inévitables, devant lesquels vous devez passer; la conscience, et le monde: vous pouvez échapper au monde; mais vous n'échapperez pas à la conscience. Vous vous devez à vous-même le témoignage que vous êtes une honnête personne; il ne faut pourtant pas abandonner l'approbation publique, parce que, du mépris de la réputation, nait le mépris de la vertu.

Quand vous aurez quelque usage du monde, vous connoîtrez qu'il n'est pas nécessaire d'être menacée par les lois, pour vous contenir dans votre devoir; l'exemple de celles qui se sont relâchées, les malheurs qui les ont suivies de si près, suffiroient pour arrêter le penchant le plus rapide; car il n'y a pas une femme galante, qui, si elle veut être sincère, ne vous avoue que c'est le plus grand malheur du monde que de s'être oubliée.

7. La honte est un sentiment dont on peut tirer de grands avantages en la ménageant bien; je ne parle point de la mauvaise honte qui ne fait que troubler notre repos, sans tourner au profit de nos mœurs; je veux dire celle qui nous détourne du mal par la crainte du déshonneur: il faut l'avouer, cette honte est quelquefois le plus fidele gardien de la vertu des femmes: très-peu sont vertueuses pour la vertu même.

8. Il y a de grandes vertus, qui, portées à un certain degré, font pardonner bien des défauts: la suprême valeur dans les hommes, et l'extrême pudeur dans les femmes. On pardonnoit tout à Agrippine, femme de Germanicus, en faveur de sa chasteté: cette princesse étoit ambitieuse et hautaine; mais, dit Tacite, "toutes "ses passions étoient consacrées par sa "chasteté."

Si vous êtes sensible et délicate sur la réputation, si vous craignez d'être attaquée sur les vertus essentielles, il y a un

moyen sûr pour calmer vos craintes, et pour contenter votre délicatesse ; c'est d'être vertueuse. Ne songez qu'à épurer vos sentimens : qu'ils soient raisonnables et pleins d'honneur : songez à être contente de vous-même ; c'est un revenu de plaisirs certains, et vous aurez encore la louange et la bonne réputation : de plus, ayez de vraies vertus, vous trouverez assez d'approbateurs.

9. Les vertus d'éclat ne sont point le partage des femmes ; mais bien les vertus simples et paisibles. La renommée ne se charge point de nous : Un ancien dit, " que les grandes vertus sont pour les " hommes;" il ne donne aux femmes que le seul mérite d'être inconnues, " et ce ne " sont point celles," dit-il, " qu'on loue " le plus qui sont le mieux louées, mais " celles dont on ne parle point." La pensée me paroît fausse ; mais pour réduire cette maxime en conduite, je crois qu'il faut éviter le monde et l'éclat, qu'ils prennent toujours sur la pudeur, et se contenter d'être à soi-même son propre spectateur.

10. Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi, ne régler que soi et sa famille, être simple, juste et modeste ; vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures. Il faut avoir bien du mérite pour fuir l'éclat, et bien du courage pour consentir à n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. La grandeur et la réputation sont des soutiens à notre foiblesse : c'en est une que de vouloir se distinguer et s'élever. L'âme se repose dans l'approbation publique, et la vraie gloire consiste à s'en passer. Qu'elle n'entre donc pas dans les motifs de vos actions ; c'est bien assez qu'elle en soit la récompense.

11. Il faut, ma fille, être persuadée que la perfection et le bonheur se tiennent ; que vous ne serez heureuse que par la vertu, et presque jamais malheureuse que par le dérèglement. Que chacun s'examine à la rigueur, il trouvera qu'il n'a jamais eu de douleur vive, qu'il n'y ait donné lieu par quelque défaut, ou par le manque de quelque vertu. Le chagrin suit toujours la perte de l'innocence ; mais il y a à la suite de la vertu un sentiment de douceur, qui paie comptant ceux qui lui sont fidèles.

12. Ne croyez pourtant pas que votre seule vertu soit la pudeur ; il y a bien des femmes qui n'en connoissent point d'autre, et qui se persuadent qu'elle les acquitte de tous les devoirs de la société : elles se croient en droit de manquer à tout le reste, et d'être impunément orgueilleuses et médisantes. Anne de Bretagne, princesse impérieuse et superbe, faisoit souffrir Louis XII, et ce bon prince disoit souvent, en lui cédant : " Il faut bien " payer la chasteté des femmes." Ne faites point payer la vôtre ; songez au contraire, que c'est une vertu qui ne regarde que vous, et qui perd son plus grand lustre si les autres ne l'accompagnent.

13. Il faut avoir une pudeur tendre ; le désordre intérieur passe du cœur à la bouche, et c'est ce qui fait les discours déréglés. Les passions même les plus vives ont besoin de la pudeur pour se montrer sous une forme séduisante : elle doit se répandre sur toutes vos actions ; elle doit parer et embellir toute votre personne.

On dit que Jupiter, en formant les passions, leur donna à chacune sa demeure ; la pudeur fut oubliée, et quand elle se présenta, on ne savoit plus où la placer ; on lui permit de se mêler avec toutes les autres. Depuis ce temps-là, elle en est inséparable ; elle est amie de la vérité, et trahit le mensonge qui ose l'attaquer : elle est liée et unie particulièrement avec l'amour ; elle l'accompagne toujours, et souvent elle l'annonce et le décele : enfin l'amour perd ses charmes, dès qu'ils est sans elle : c'est un grand lustre à une jeune personne que la pudeur.

14. Que votre première parure soit donc la modestie : elle a de grands avantages, elle augmente la beauté, et sert de voile à la laideur : la modestie est le supplément de la beauté. Le grand malheur de la laideur, c'est qu'elle éteint et qu'elle ensevelit le mérite des femmes ; on ne va point chercher dans une figure disgraciée les qualités de l'esprit et du cœur : c'est une grande affaire, quand il faut que le mérite se fasse jour au travers d'un extérieur désagréable.

15. Vous n'êtes pas née sans agrémens, mais vous n'êtes pas une beauté ; cela vous oblige à faire provision de mérite ; on ne vous fera grâce sur rien. La beauté a de grands avantages. Un ancien dit, " que c'est une courte tyrannie, " et le premier privilége de la nature ; " que les belles personnes portent sur leur " front des lettres de recommandation." La beauté inspire un sentiment de dou-

cœur qui prévient. Si vous n'avez point ces avances, on vous jugera à la rigueur. Qu'il n'y ait donc rien dans votre air, ni dans vos manières, qui fasse sentir que vous vous ignorez; l'air de confiance révolte dans une figure médiocre. Que rien ne sente l'art, ni dans vos discours, ni dans vos ajustemens, ou qu'il soit difficilement aperçu: l'art le plus délicat ne se doit point sentir.

16. Il ne faut pas négliger les talens ni les agrémens, puisque les femmes sont destinées à plaire; mais il faut bien plus penser à se donner un mérite solide, qu'à s'occuper de choses frivoles. Rien n'est plus court que le règne de la beauté: rien n'est plus triste que la suite de la vie des femmes qui n'ont su qu'être belles. Si l'on a commencé à s'attacher à vous par les agrémens, ramenez tout à l'amitié, et faites qu'on y demeure par le mérite.

17. Il est difficile de donner des règles certaines pour plaire. Les grâces sans mérite ne plaisent pas long-temps: et le mérite sans grâces peut se faire estimer sans toucher: il faut donc que les femmes aient un mérite aimable, et qu'elles joignent les grâces aux vertus. Je ne borne pas simplement le mérite des femmes à la pudeur; je lui donne plus d'étendue. Une honnête femme a les vertus des hommes, l'amitié, la probité, la fidélité à ses devoirs: une femme aimable doit avoir non-seulement les grâces extérieures, mais les grâces du cœur et des sentimens. Rien n'est si difficile que de plaire sans une attention qui semble tenir à la coquetterie. C'est plus par leurs défauts, que par leurs bonnes qualités, que les femmes plaisent aux gens du monde: ils veulent profiter des foiblesses des personnes aimables; ils ne feroient rien de leurs vertus. Ils n'aiment point à estimer, ils aiment mieux être amusés par des personnes peu estimables, que d'être forcés d'admirer des personnes vertueuses.

18. Il faut connoître le cœur humain quand on veut plaire: les hommes sont bien plus touchés du nouveau, que de l'excellent; mais cette fleur de nouveauté dure peu: ce qui plaisoit comme nouveau, déplaît bientôt comme commun. Pour occuper ce goût par la nouveauté, il faut avoir en soi bien des ressources, et des sortes de mérites; il ne faut pas se fixer aux seuls agrémens; il faut présenter à l'esprit une variété de grâces et de mérites, pour soutenir les sentimens, et faire jouir dans le même objet de tous les plaisirs de l'inconstance.

19. Les filles naissent avec un désir violent de plaire; comme elles trouvent fermés les chemins qui conduisent à la gloire et à l'autorité, elles prennent une autre route pour y arriver, et se dédommager par les agrémens. La beauté trompe la personne qui la possède; elle enivre l'âme; cependant faites attention qu'il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme et une qui ne l'est plus. Surmontez cette envie excessive de plaire, du moins ne la montrez pas. Il faut mettre des bornes aux ajustemens, et ne s'en pas occuper: les véritables grâces ne dépendent pas d'une parure trop recherchée, il faut satisfaire à la mode comme à une servitude fâcheuse, et ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuser. La mode seroit raisonnable, si elle pouvoit se fixer à la perfection, à la commodité et à la bonne grâce; mais changer toujours, c'est inconstance, plutôt que politesse et bon goût.

Le bon goût rejète la délicatesse excessive; il traite les petites choses, de petites, et n'en est point occupé. La propreté est un agrément, et tient son rang dans l'ordre des choses gracieuses; mais elle devient petitesse dès qu'elle est outrée: il est d'un meilleur esprit de se négliger sur les choses peu importantes, que de s'y rendre trop délicate.

20. Les jeunes personnes sont sujettes à s'ennuyer; comme elles ignorent tout, elles courent avec inquiétude vers les objets sensibles; l'ennui est pourtant le moindre des maux qu'elles aient à craindre. Les joies excessives ne sont point à la suite des vertus; tout ce qui s'appelle plaisir vif, est danger. Quand on seroit assez retenu pour ne point blesser les bienséances, et pour demeurer dans les bornes prescrites à la pudeur, dès que le plaisir du cœur s'est fait sentir, il répand dans l'âme je ne sais quelle douceur, qui donne du dégoût pour tout ce qui s'appelle vertu; il vous arrête et vous ralentit sur vos devoirs: une jeune personne ne voit pas les suites de ce poison, dont le moindre effet est de troubler le repos de la vie, de gâter le goût, et de rendre insipides tous les plaisirs simples. Quand on établit une personne assez heureuse pour n'avoir pas le cœur touché, (comme il y a en nous un sentiment qui cherche à s'unir, et que ce sentiment n'a point

été employé), elle se porte et se donne naturellement à la personne qu'on lui destine.

21. Soyez retenue sur les spectacles. Il n'y a point de dignité à se montrer toujours: il est, de plus, difficile que l'exacte pudeur se conserve avec l'extrême dissipation: ce n'est pas connoître ses intérêts. Si vous avez de la beauté, il ne faut pas user le goût du public en vous montrant toujours; il faut encore être plus retenue, si vous êtes sans grâces: d'ailleurs le grand usage des spectacles affoiblit le goût.

Quand vous ne vivez que pour les plaisirs et qu'ils vous quittent, ou parce que votre goût cesse, ou parce que votre raison vous les défend, l'ame tombe dans un grand vide. Si vous voulez donc faire durer vos plaisirs et vos amusemens, ne les faites servir que de délassemens à des occupations plus sérieuses. Soyez en société avec votre raison, et que l'absence des plaisirs ne vous laisse ni vide, ni besoin.

Il faut donc ménager ses goûts; nous ne tenons à la vie que par eux: c'est l'innocence qui les conserve; c'est le déréglement qui les corrompt.

22. Quand nous avons le cœur sain, nous tirons parti de tout, et tout se tourne en plaisirs. Nous approchons des plaisirs avec un goût de malade; souvent nous croyons être délicats, que nous ne sommes que dégoûtés. Quand on ne s'est pas gâté l'esprit et le cœur par les sentimens qui séduisent l'imagination, ni par aucune passion ardente, la joie se trouve aisément; la santé et l'innocence en sont les vraies sources: mais dès qu'on a eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs vifs, on devient insensible aux plaisirs modérés. On se gâte le goût par les divertissemens; on s'accoutume tellement aux plaisirs ardens, qu'on ne peut se rabattre sur les simples.

Il faut craindre ces grands ébranlemens de l'ame, qui préparent l'ennui et le dégoût; ils sont plus à redouter pour les jeunes personnes qui résistent moins à ce qu'elles sentent. "La tempérance," disoit un ancien, "est la meilleure ouvrière de "la volupté." Avec cette tempérance qui fait la santé de l'ame et du corps, on a toujours une joie douce et égale; on n'a besoin ni de spectacles ni de dépenses; une lecture, un ouvrage, une conversation, font sentir une joie plus pure que l'appareil des plus grands plaisirs. Enfin les plaisirs innocens sont d'un meilleur usage, ils sont toujours prêts: ils sont bienfaisans, ils ne se font point acheter trop cher. Les autres flattent, mais ils nuisent; le tempérament de l'ame s'altère et se gâte, comme celui du corps.

23. Mettez de la règle dans toutes vos vues, et dans toutes vos actions: il seroit heureux de n'avoir jamais à compter avec sa fortune; mais comme la vôtre est bornée, elle vous assujettit à la règle; soyez retenue sur la dépense: si vous n'y apportez de la modération, vous verrez bientôt le désordre dans vos affaires; dès que vous n'avez plus d'économie, vous ne pouvez répondre de rien.

Le faste entraîne la ruine; la ruine est presque toujours suivie de la corruption des mœurs; mais pour être réglée, il ne faut pas être avare: songez que l'avarice profite peu, et déshonore beaucoup. On ne doit chercher dans une conduite réglée, qu'à éviter la honte et l'injustice attachée à une conduite déréglée: il ne faut retrancher les dépenses superflues, que pour être en état de faire mieux celles que la bienséance, l'amitié et la charité inspirent.

C'est le bon ordre, et non l'attention aux petites choses, qui fait les grands profits. Pline, en renvoyant à son ami une obligation considérable qu'il avoit de son père, avec une quittance générale, lui dit: "J'ai peu de bien: je suis obligé "à beaucoup de dépense; mais je me "suis fait un fonds de ma frugalité; et "c'est d'où je tire les services que je "rends à mes amis." Prenez sur vos goûts et sur vos plaisirs, pour avoir de quoi satisfaire aux sentimens de générosité, que toute personne qui a le cœur bien fait doit avoir.

N'écoutez pas les besoins de la vanité. *Il faut être*, dit-on, *comme les autres*; ce *comme*-là s'étend bien loin. Ayez une émulation plus noble: ne souffrez pas que personne ait plus d'honneur, de probité et de droiture que vous. Sentez le besoin de la vertu: la pauvreté de l'ame est pire que celle de la fortune.

24. Pendant que vous êtes jeune, formez votre réputation, augmentez votre crédit, arrangez vos affaires; dans un autre âge, vous auriez plus de peine. Charles-Quint disoit, que *la fortune aimoit les jeunes gens*. Dans la jeunesse, tout vous aide, tout s'offre à vous; les jeunes personnes dominent sans y penser;

dans un âge plus avancé, vous n'êtes secourue de rien: vous n'avez plus en vous ce charme séduisant qui se répand sur tout: vous n'avez plus pour vous que la raison et la vérité, qui ordinairement ne gouvernent pas le monde.

Vous allez, disoit Montagne aux jeunes gens, *vers la réputation, vers le crédit, et moi, j'en reviens.* Quand vous n'êtes plus jeune, il ne vous reste d'acquisition à faire que sur les vertus. Dans toutes vos entreprises, et dans toutes vos actions, tendez au plus parfait: ne faites aucun projet, ne commencez rien sans vous dire à vous-même: ne pourrois-je pas mieux faire? Insensiblement vous acquerrez une habitude de justice et de vertu, qui vous en rendra la pratique plus aisée. Faites ce que Sénèque conseilloit à son ami Lucile: " Choisissez," lui disoit-il, " parmi les grands hommes, ce-" lui qui vous paroîtra le plus respecta-" ble: ne faites rien qu'en sa présence: " rendez-lui compte de toutes vos ac-" tions." Heureux celui qui est assez estimé pour être choisi! Cela est d'autant plus aisé, que les jeunes gens ont une disposition naturelle à l'imitation. On hasarde moins quand on choisit les modèles dans l'antiquité, parce qu'ordinairement on ne vous y présente que de grands exemples. Dans les modernes, cela peut avoir ses inconvéniens; rarement les copies réussissent: il y a long-temps que l'on a dit que toute copie doit trembler devant son original; on ne le suit jamais que de loin: cela vous ôte le caractère naturel, qui d'ordinaire est le plus vrai et le plus simple. Vous vous relâchez quand vous vous fixez à un modèle; de plus, une partie de nos défauts vient de l'imitation. Apprenez donc à vous craindre et à vous respecter vous-même: que votre délicatesse soit votre propre censeur.

25. Songez à vous rendre heureuse dans votre état; mettez tout à profit, mille biens nous échappent faute d'application: nous ne sommes heureux que par l'attention, et que par comparaison.

Plus vous avez d'habileté, plus vous tirez de votre état, et plus vous étendez vos plaisirs. Ce n'est pas la possession qui nous rend heureux, c'est la jouissance, et la jouissance est dans l'attention.

Si l'on savoit se renfermer dans son état, on ne seroit ni ambitieux, ni envieux, et tout seroit en paix: mais nous ne vivons point assez dans le présent, nos désirs et nos espérances nous portent sans cesse vers l'avenir.

Il y a deux sortes de fous dans le monde; les uns vivent toujours dans l'avenir, et ne se soutiennent que d'espérance; et comme ils ne sont pas assez sages pour compter juste avec elles, ils passent leur vie en mécompte. Les personnes raisonnables ne s'occupent que de désirs à leur portée; souvent elles ne sont point trompées: quand elles le seroient, elles s'en consoleroient; elles ont tiré de l'ignorance et de l'erreur tout le bien qu'elles en pouvoient tirer, qui est le plaisir d'espérer. Elles savent de plus que le goût des biens finit, ou par la possession, ou par l'impossibilité d'obtenir la chose désirée: avec ces réflexions, les personnes sages se calment. Il y a une espèce de fous qui tirent trop du présent, et abandonnent l'avenir: ils ruinent leur fortune, leur réputation et leur goût, en ne les ménageant pas assez. Ceux qui sont raisonnables, joignent les deux temps: ils jouissent du présent, et n'abandonnent point l'avenir.

26. C'est un devoir, ma fille, que d'employer le temps: quel usage en faisons-nous? Peu de gens savent l'estimer selon sa juste valeur. " Rendez-" vous compte," dit un ancien, " de toutes " vos heures, afin qu'ayant profité du " présent, vous ayez moins besoin de " l'avenir." Le temps fuit avec rapidité: apprenez à vivre, c'est-à-dire, à en faire un bon usage; mais la vie se consomme en espérances vaines, à courir après la fortune, ou à l'attendre. Tous les hommes sentent le vide de leur état; toujours occupés, sans être remplis. Songez que la vie n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'emploi que vous en devez faire: pensez que vous avez un esprit à cultiver et à nourrir de la vérité, un cœur à épurer et à conduire, et un culte de religion a rendre.

Comme les premières années sont précieuses, songez, ma fille, à en faire un usage utile. Pendant que les caractères s'impriment aisément, ornez votre mémoire de choses précieuses: pensez que vous faites la provision de toute votre vie. La mémoire se forme et s'étend en l'exerçant.

27. N'éteignez point en vous le sentiment de curiosité; il faut seulement le conduire, et lui donner un bon objet. La curiosité est une connoissance commencée,

qui vous fait aller plus loin et plus vite dans le chemin de la vérité; c'est un penchant de la nature qui va au-devant de l'instruction, il ne faut pas l'arrêter par l'oisiveté et la mollesse.

Il est bon que les jeunes personnes s'occupent de sciences solides; l'histoire Grecque et Romaine élève l'âme, nourrit le courage par les grandes actions qu'on y voit: il faut savoir l'histoire de France; il n'est pas permis d'ignorer l'histoire de son pays. Je ne blâmerois pas même un peu de philosophie, surtout de la nouvelle, si on en est capable: elle vous met de la précision dans l'esprit, démêle vos idées, et vous apprend à penser juste. Je voudrois aussi de la morale; à force de lire Cicéron, Pline et les autres, on prend du goût pour la vertu; il se fait une impression insensible qui tourne au profit des mœurs. La pente aux vices se corrige par l'exemple de tant de vertus, et rarement trouverez-vous un mauvais naturel avoir du goût pour ces sortes de lectures. On n'aime point à voir ce qui nous accuse et ce qui nous condamne toujours.

Pour les langues, quoiqu'une femme doive se contenter de parler celle de son pays, je ne m'opposerois pas à l'inclination que l'on pourroit avoir pour le Latin; c'est la langue de l'église: elle vous ouvre la porte à toutes les sciences: elle vous met en société avec ce qu'il y a de meilleur dans tous les siècles. Les femmes apprennent volontiers l'Italien qui me paroit dangereux: c'est la langue de l'amour, les auteurs Italiens sont peu châtiés: il règne dans leurs ouvrages un jeu de mots, une imagination sans règle, qui s'oppose à la justesse de l'esprit.

La poésie peut avoir des inconvéniens; j'aurois pourtant peine à interdire la lecture des belles tragédies de Corneille; mais souvent les meilleures vous donnent des leçons de vertu, et vous laissent l'impression du vice.

La lecture des romans est plus dangereuse: je ne voudrois pas que l'on en fît un grand usage, ils mettent du faux dans l'esprit. Le roman, n'étant jamais pris sur le vrai, allume l'imagination, affoiblit la pudeur, met le désordre dans le cœur, et, pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse, hâte et précipite son penchant. Il ne faut point augmenter le charme, ni l'illusion de l'amour: plus il est adouci, plus il est modeste, et plus il est dangereux. Je ne voudrois point les défendre; toutes défenses blessent la liberté, et augmentent le désir; mais il faut, autant qu'on peut, s'accoutumer à des lectures solides, qui ornent l'esprit et fortifient le cœur: on ne peut trop éviter celles qui laissent des impressions difficiles à effacer.

28. Modérez votre goût pour les sciences extraordinaires; elles sont dangereuses, et elles ne donnent ordinairement que beaucoup d'orgueil; elles démontent les ressorts de l'âme. Si vous avez une imagination vaste, vive et agissante, et une curiosité que rien ne puisse arrêter, il vaut mieux occuper ces dispositions aux sciences, que de hasarder qu'elles se tournent au profit des passions: mais songez que les filles doivent avoir sur les sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les vices.

Soyez donc en garde contre le goût du bel esprit: ne vous amusez point à courir après des sciences vaines, et après celles qui sont au-dessus de votre portée. Notre âme a bien plus de quoi jouir, qu'elle n'a de quoi connoître: nous avons les lumières propres et nécessaires à notre bien-être; mais nous ne voulons pas nous en tenir là: nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous.

Avant que de nous engager à des recherches qui sont au-dessus de nos connoissances, il faudroit savoir quelle étendue peuvent avoir nos lumières; quelle règle il faut avoir pour déterminer notre persuasion: apprendre à séparer l'opinion de la connoissanne, et avoir la force de douter, quand nous ne voyons rien clairement, et le courage d'ignorer ce qui nous passe.

Pour arrêter la hardiesse de l'esprit, et pour diminuer la confiance, songeons que les deux principes de toutes nos connoissances, la raison et les sens, manquent de sincérité, et nous abusent. Les sens surprennent la raison, et la raison les trompe à son tour: voilà nos deux guides, qui tous deux nous égarent. Ces réflexions dégoûtent des sciences abstraites: employons donc le temps en connoissances utiles.

29. Il faut qu'une jeune personne ait de la docilité, peu de confiance en soi-même; mais aussi ne faut-il pas pousser cette docilité trop loin. En fait de religion, il faut céder aux autorités: mais sur tout autre sujet, il ne faut recevoir que celle de la raison et de l'évidence. En donnant trop d'étendue à la docilité, vous prenez sur les droits de la raison,

vous ne faites plus d'usage de vos propres lumières qui s'affoiblissent. C'est donner des bornes trop étroites à vos idées, que de les renfermer dans celles d'autrui. Le témoignage des hommes ne peut avoir créance, qu'à proportion du degré de certitude qu'ils se sont acquis en s'instruisant des faits. Il n'y a point de prescription contre la vérité: elle est pour toutes les personnes, et de tous les temps. Enfin, comme dit un grand homme, " pour être chrétien, il faut croire aveu- " glément, et pour être sage, il faut voir " évidemment."

30. Accoutumez-vous à exercer votre esprit, et à en faire usage plus que de votre mémoire. Nous nous remplissons la tête d'idées étrangères, et nous ne tirons rien de notre propre fonds. Nous croyons avoir beaucoup avancé, quand nous nous chargeons la mémoire d'histoires et de faits; cela ne contribue guère à la perfection de l'esprit. Il faut s'accoutumer à penser: l'esprit s'étend et augmente par l'exercice; peu de personnes en font usage: c'est chez nous un talent qui se repose, que de savoir penser.

Les faits historiques, ni les opinions des philosophes ne vous défendront pas contre un malheur pressant: vous ne vous en trouverez pas plus forte. Vous arrive-t-il une affliction, vous avez recours à Sénèque et à Epictète. Est-ce à leur raison à vous consoler? N'est-ce pas à la vôtre à faire sa charge? Servez-vous de votre propre bien: faites des provisions dans le temps calme, pour le temps d'affliction qui vous attend; vous serez bien plus soutenue par votre propre raison, que par celle des autres.

31. Si vous pouvez régler votre imagination, et la rendre soumise à la vérité et à la raison, ce sera une grande avance pour votre perfection et pour votre bonheur. Les femmes sont ordinairement gouvernées par leur imagination; comme on ne les occupe à rien de solide, et qu'elles ne sont, dans la suite de leur vie, chargées ni du soin de leur fortune, ni de la conduite de leurs affaires, elles ne sont livrées qu'à leurs plaisirs. Spectacles, habits, romans et sentimens, tout cela est de l'empire de l'imagination. Je sais qu'en la réglant, vous prenez sur les plaisirs: c'est elle qui en est la source, et qui met, dans les choses qui plaisent, le charme et l'illusion qui en font tout l'agrément; mais pour un plaisir de sa façon, quels maux ne vous fait-elle point? Elle est toujours entre la vérité et vous: la raison n'ose se montrer où règne l'imagination. Nous ne voyons que comme il lui plaît: les gens qu'elle gouverne savent ce qu'elle fait souffrir. Ce seroit un heureux traité à faire avec elle, que de lui rendre ses plaisirs, à condition qu'elle ne vous feroit point sentir ses peines: enfin rien n'est plus opposé au bonheur, qu'une imagination délicate, vive et trop allumée.

Donnez-vous une véritable idée des choses: ne jugez point comme le peuple: ne cédez point à l'opinion: relevez-vous des préjugés de l'enfance. Quand il vous arrive quelque chagrin, tenez la méthode suivante, je m'en suis bien trouvée. Examinez ce qui fait votre peine, écartez tout le faux qui l'entoure, et tous les ajoutés de l'imagination, et vous verrez que souvent ce n'est rien, et qu'il y a bien à rabattre. N'estimez les choses que ce qu'elles valent. Nous avons bien plus à nous plaindre des fausses opinions que de la fortune: ce ne sont pas souvent les choses qui nous blessent, c'est l'opinion que nous en avons.

32. Il faut, pour être heureuse, penser sainement. On doit un grand respect aux opinions communes, quand elles regardent la religion: mais on doit penser bien différemment du peuple sur ce qui s'appelle morale et bonheur de la vie. J'appelle peuple, tout ce qui pense bassement et communément; la cour en est remplie: le monde ne parle que de fortune et de crédit; on n'entend que, " suivez votre route, hâtez-vous d'avan- " cer;" et la sagesse dit, " rabattez-vous " aux choses simples: choisissez une vie " obscure, mais tranquille; dérobez-vous " au tumulte, fuyez la foule." La récompense de la vertu n'est pas toute dans la renommée, elle est dans le témoignage de votre propre conscience. Une grande vertu ne peut-elle pas vous consoler de la perte d'un peu de gloire?

Apprenez que la plus grande science est de savoir être en soi. " J'ai appris," disoit un ancien, " à être mon ami, ainsi " je ne serai jamais seul." Il faut vous ménager des ressources contre les chagrins de la vie, et des équivalens aux biens sur lesquels vous aviez compté. Assurez-vous une retraite, un asile en vous-même, vous pourrez toujours revenir à vous et vous trouver: le monde, vous étant moins nécessaire, aura moins de prise sur vous. Quand vous ne tenez

pas à vous par des goûts solides, vous tenez à tout.

Faites usage de la solitude ; rien n'est plus utile, ni plus nécessaire pour affoiblir l'impression que font sur nous les objets sensibles. Il faut donc de temps en temps se retirer du monde, se mettre à part : ayez quelques heures dans la journée pour lire, et pour faire usage de vos réflexions. " La réflexion," dit un père de l'église, " est l'œil de l'âme ; " c'est par elle que s'introduisent la lu- " mière et la vérité. Je le menerai dans " la solitude, dit la sagesse, et là je par- " lerai à son cœur ;" c'est là où la vérité donne ses leçons, où les préjugés s'évanouissent, où la prévention s'affoiblit, et où l'opinion, qui gouverne tout, commence à perdre ses droits. Quand on jette la vue sur l'inutilité, sur le vide de la vie, on est forcé de dire avec Pline : " Il vaut mieux passer sa vie à ne rien " faire, qu'à faire des riens."

Je vous l'ai déjà dit, ma fille, le bonheur est dans la paix de l'âme ; vous ne pourrez jouir des plaisirs de l'esprit sans la santé de l'esprit : tout est presque plaisir pour un esprit sain. Pour vivre avec tranquillité, voici les règles qu'il faut suivre. La première, de ne se pas livrer aux choses qui plaisent, de ne faire que s'y prêter ; de n'attendre pas trop des hommes, de peur de décompter ; d'être son premier ami à soi-même. La solitude aussi assure la tranquillité, et est amie de la sagesse ; c'est au-dedans de nous qu'habitent la paix et la vérité. Fuyez le grand monde, il n'y a point de sûreté ; il y a toujours quelque sentiment qu'on avoit affoibli, qui se réveille : on ne trouve que trop de gens qui favorisent le déréglement ; plus il y a de monde, et plus les passions acquièrent d'autorité ; il est difficile de résister à l'effort du vice, qui vient si bien accompagné ; enfin on en revient plus foible, moins modeste, plus injuste, pour avoir été parmi les hommes. Le monde communique son venin aux âmes tendres. Il faut de plus fermer toutes les avenues aux passions ; il est plus aisé de les prévenir que de les vaincre ; et quand on seroit assez heureux pour les bannir, dès qu'elles se sont fait sentir, elles font bien payer leur séjour. On ne peut refuser à la nature les premiers mouvemens ; mais souvent elle étend ses droits bien loin ; et quand vous revenez à vous, vous trouvez bien des sujets de repentir.

33. Il faut avoir des ressources et des pis aller : mesurez vos forces et votre courage ; et pour cela, dans les choses que vous craignez, mettez tout au pis. Attendez avec fermeté le malheur qui peut vous arriver : envisagez-le à face découverte : voyez-le dans toutes les circonstances les plus terribles, et ne vous en laissez pas accabler.

Un favori, parvenu au comble de la fortune, faisoit voir ses richesses à son ami ; en lui montrant une cassette, il lui disoit : " C'est là qu'est mon trésor." Son ami le pressa de le lui faire voir ; il lui permit d'ouvrir sa cassette ; elle ne renfermoit qu'un vieil habit tout déchiré ; l'ami en paroissant surpris, le favori lui dit : " Quand la fortune me renverra à " mon premier état, je suis tout prêt." Quelle ressource de mettre tout au pis, et de se sentir de la force pour s'y soutenir !

34. Quand vous désirerez quelque chose fortement, commencez par examiner la chose désirée : voyez les biens qu'elle vous promet, et les maux qui la suivent : souvenez-vous du passage d'Horace : " La volupté marche devant, " et vous cache sa suite." Vous cesserez de craindre, dès que vous cesserez de désirer. Croyez que le sage ne court pas après la félicité, mais qu'il se la donne ; il faut que ce soit votre ouvrage ; elle est entre vos mains. Songez qu'il faut peu de chose pour les besoins de la vie ; mais qu'il en faut infiniment pour satisfaire aux besoins de l'opinion : que vous aurez bien plutôt fait de mettre vos désirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos désirs. Si les honneurs et les richesses pouvoient rassasier, il faudroit en amasser ; mais la soif augmente en les acquérant : celui qui désire le plus, est le plus pauvre.

35. Les jeunes personnes s'occupent de l'espérance ; M. de la Rochefoucault dit : " Qu'elle vous conduit jusqu'à la " fin de la vie par un chemin agréable." Elle seroit bien courte, si l'espérance ne lui donnoit de l'étendue ; c'est un sentiment consolant, mais qui peut être dangereux, puisqu'il vous prépare souvent bien des mécomptes. Le moindre mal qui en arrive, c'est de laisser échapper ce qu'on possède, en attendant ce qu'on désire.

36. Notre amour-propre nous dérobe à nous-mêmes, et nous diminue tous nos défauts. Nous vivons avec eux comme

avec les odeurs que nous portons, nous ne les sentons plus; elles n'incommodent que les autres: pour les voir dans leur vrai point de vue, il faut les voir dans autrui. Voyez vos imperfections avec les mêmes yeux que vous voyez celles des autres; ne vous relâchez point sur cette règle, elle vous accoutumera à l'équité. Examinez votre caractère, et mettez à profit vos défauts; il n'y en a point qui ne tienne à quelques vertus, et qui ne les favorise. La morale n'a pas pour objet de détruire la nature, mais de la perfectionner. Etes-vous glorieuse? Servez-vous de ce sentiment-là, pour vous élever au-dessus des foiblesses de votre sexe, pour éviter les défauts qui humilient. Il y a, à chaque dérèglement du cœur, une peine et une honte attachées, qui vous sollicitent à le quitter. Etes-vous timide? Tournez cette foiblesse en prudence: qu'elle vous empêche de vous commettre. Etes-vous dissipatrice? Aimez-vous à donner? Il est aisé, de la prodigalité, d'en faire de la générosité. Donnez avec choix et à propos; ne négligez pas les indigens; prenez soin des pauvres; prêtez dans le besoin; mais donnez à ceux qui ne peuvent rendre; par là, vous cédez à votre sentiment, et vous faites de bonnes actions: il n'y a pas une foiblesse, dont, si vous voulez, la vertu ne puisse faire quelque usage.

37. Dans les afflictions qui vous arrivent, et qui vous font sentir votre peu de mérite, loin de vous irriter, et d'opposer l'opinion que vous avez de vous-même, à l'injustice que vous prétendez qu'on vous fait, songez que les personnes qui vous la font, sont plus en état de juger de vous, que vous-même; que vous devez plutôt les croire que l'amour-propre qui n'est qu'un flatteur, et que, sur ce qui vous regarde, votre ennemi est plus près que vous de la vérité; que vous ne devez avoir de mérite à vos yeux, que celui que vous avez aux yeux des autres. L'on a trop de penchant à se flatter, et les hommes sont trop près d'eux-mêmes, pour se juger.

38. Voilà des préceptes généraux pour combattre les vices de l'esprit; mais votre première attention doit être à perfectionner votre cœur et ses sentimens: vous n'avez de vertu sûre et durable que par le cœur; c'est lui proprement qui vous caractérise; pour vous en rendre maîtresse, gardez cette méthode. Quand vous vous sentez agitée d'une passion vive et forte, demandez quelque temps à votre sentiment, et composez avec votre foiblesse; si vous voulez, sans l'écouter un moment, tout sacrifier à votre raison, à vos devoirs, il est à craindre que la passion ne se révolte, et ne devienne la plus forte. Vous êtes sous sa loi: il faut la ménager avec adresse: vous tirerez plus de secours que vous ne pensez d'une pareille conduite: vous trouverez des remèdes sûrs, même dans votre passion. Si c'est de la haine, vous connoîtrez que vous n'avez pas tant de raison de haïr, ni de vous venger. Si par malheur c'étoit le sentiment contraire dont vous fussiez occupée, il n'y a point de passion qui vous fournisse des secours plus sûrs contre elle-même.

39. Si votre cœur a le malheur d'être attaqué par l'amour, voici les remèdes pour en arrêter le progrès. Pensez que ses plaisirs ne sont ni solides, ni fidèles: ils vous quittent, et quand ils ne vous feroient que ce mal, c'en est assez. Dans les passions, l'âme se propose un objet: elle est plus intimement unie à lui par le désir, ou par la jouissance, qu'elle ne l'est à son être: elle attache à sa possession tous ses biens; à sa perte, tous ses maux. Cependant ce bien de l'opinion, ce bien du choix de l'âme, n'est ni solide, ni durable; il dépend des autres, il dépend de vous; et vous ne pouvez répondre ni des autres, ni de vous.

L'amour, dans les commencemens, ne vous présente que des fleurs, et vous cache le danger, il vous trompe; il prend toujours quelque forme qui n'est pas la sienne; le cœur, d'intelligence avec lui, sait vous cacher son penchant, de peur d'alarmer la raison et la pudeur. C'est un simple amusement; c'est l'esprit qui nous touche: enfin, jusqu'à ce que l'amour se soit rendu le maître, il est presque toujours ignoré. Dès qu'il s'est fait sentir, fuyez, n'écoutez point les plaintes de votre cœur; l'amour ne s'arrache point de l'âme avec des efforts ordinaires, il a trop d'intelligence avec notre cœur: dès qu'il vous a surpris, tout est pour lui contre vous, et rien ne peut vous servir contre l'amour. C'est la plus cruelle situation où une personne raisonnable puisse se trouver; où rien ne vous soutient, où vous n'avez de spectateur que vous-même: il faut sans cesse ra-

nimer son courage. Songez qu'il vous en faudroit faire un bien plus triste usage, si vous vous relâchiez.

40. Faites réflexion aux funestes suites des passions, vous ne trouverez que trop d'exemples pour vous instruire; mais souvent nous en sommes désabusées sans en être guéries. Supputez, s'il est possible, les maux que l'amour sait faire; il surprend la raison; il jette le trouble dans l'âme et dans les sens; il enlève la fleur de l'innocence; il étouffe la vertu, il ternit la réputation, la honte étant presque toujours à la suite de l'amour. Rien ne vous avilit tant, et ne vous met tant au-dessous de vous-même, que les passions; elles vous dégradent; il n'y a que la raison qui vous conserve votre place. Il est bien plus fâcheux d'avoir besoin de son courage, pour soutenir un malheur, que pour l'éviter: le plaisir de faire son devoir vous console; mais ne vous applaudissez jamais, de peur d'être humiliée. Songez que vous portez votre ennemi avec vous: prenez une conduite qui vous réponde de vous à vous-même: fuyez les spectacles, les représentations passionnées; il ne faut point voir ce qu'on ne veut point sentir: la musique, la poésie, tout cela est du train de la volupté. Faites des lectures solides qui fortifient la raison.

Ne soyez point en commerce avec votre imagination: elle vous peindra l'amour avec tous ses charmes: tout est séduction, illusion, quand il passe par elle: il y a bien à perdre, quand vous la quittez pour venir à la réalité. Saint Augustin nous a peint son état, quand il a voulu quitter l'amour et les plaisirs: il dit, que ce qu'il aimoit se présentoit à lui sous une figure charmante; il fait une peinture, de ce qui ce passoit dans son cœur, si vive, qu'on ne sauroit la lire sans danger. Il faut passer légèrement sur les tableaux de la volupté: elle est à craindre dans les temps où l'on conspire contre elle; quand on la pleure même, il faut s'en défier. La passion s'augmente par les retours qu'on fait sur soi, l'oubli est la seule sûreté qu'on puisse prendre contre l'amour: il faut compter sérieusement avec vous-même, et vous dire: que veux-je faire du sentiment qui m'occupe? tels et tels malheurs ne m'attendent-ils pas, si j'ai la foiblesse d'y céder?

Tirez des forces et du secours de votre ennemi, de son propre caractere; quand vous voudrez ne le point flatter, il vous en fournira. Ecartez tous les agrémens que vous lui donnez; ne lui prêtez rien; et ne lui faites grâce sur rien, et vous verrez qu'il lui en reste peu: après cela n'y pensez plus; prenez une résolution ferme de le fuir: croyez que nous sommes aussi forts que nous voulons l'être. La dissipation, les amusemens simples sont nécessaires; mais il faut éviter tous les plaisirs qui portent au cœur.

Ce ne sont pas toujours les fautes qui nous perdent; c'est la manière de se conduire après les avoir faites. L'humble aveu de nos fautes désarme la haine, et émousse la colère. Les femmes, qui ont eu le malheur de se dérober à leur devoir, de blesser la bienséance, de révolter la vertu et la pudeur, doivent ce respect à l'usage et à l'honnêteté violée de paroître avec un air humilié; c'est une espèce de réparation que le public demande; il se souvient de vos fautes, dès que vous les oubliez. Le repentir assure le changement: prévenez la malignité naturelle qui est dans tous les hommes: mettez-vous à la place que leur orgueil vous destine, ils vous veulent humiliée; quand vous aurez fait leur ouvrage, ils n'auront rien à vous demander: la superbe après les fautes les rappelle, et les immortalise.

41. Passons, ma fille, aux devoirs de la société. J'ai cru qu'avant tout il falloit vous tirer de l'éducation ordinaire, et des préjugés de l'enfance: qu'il étoit nécessaire de fortifier votre raison, et de vous donner des principes certains pour vous servir d'appui: j'ai cru que la plupart des désordres de la vie venoient des fausses opinions: que les fausses opinions donnoient des sentimens déréglés, et que quand l'esprit n'est pas éclairé, le cœur est ouvert aux passions: qu'il faut avoir des vérités dans l'esprit qui nous préservent de l'erreur: qu'il faut avoir des sentimens dans le cœur, qui le ferment aux passions. Quand vous connoîtrez la vérité et que vous aimerez la justice, toutes les vertus seront en sûreté.

42. Le premier devoir de la vie civile, est de songer aux autres; ceux qui ne vivent que pour eux tombent dans le mépris et dans l'abandon. Quand vous voudrez trop exiger des autres, on vous refusera tout, amitié, sentimens, service: la vie civile est un commerce d'offices mutuels, le plus honnête y met davantage: en songeant au bonheur des autres,

vous assurez le vôtre ; c'est habileté que de penser ainsi.

Rien de plus haïssable que les gens qui font sentir qu'ils ne vivent que pour eux. L'amour-propre outré fait les grands crimes ; quelques degrés au-dessous, il fait les vices ; mais pour peu qu'il en reste, il affoiblit les vertus et les agrémens de la société.

Il est impossible de se lier aux personnes qui ont un amour-propre dominant, et qui le font sentir ; cependant nous ne nous en dépouillerons jamais : tant que nous tiendrons à la vie, nous tiendrons à nous. Mais il y a un amour-propre habile, qui ne s'exerce point aux dépens des autres.

Nous croyons nous élever en abaissant nos semblables ; c'est ce qui nous rend médisans et envieux. La bonté rend bien plus que la malignité. Faire du bien quand on le peut : en dire de tout le monde : ne juger jamais à la rigueur : ces actes de bonté et de générosité, souvent répétés, vous acquièrent enfin une grande et belle réputation. Tout le monde est intéressé à vous louer, à diminuer vos défauts, et à augmenter vos bonnes qualités. Il faut fonder votre réputation sur vos vertus, et non sur le démérite des autres : comptez que leurs bonnes qualités ne vous ôtent rien, et que vous ne devez imputer qu'à vous la diminution de votre réputation.

43. Une des choses qui nous rend plus malheureuses, c'est que nous comptons trop sur les hommes ; c'est aussi la source de nos injustices : nous leur faisons des querelles, non sur ce qu'ils nous doivent, ni sur ce qu'ils nous ont promis ; mais sur ce que nous avons espéré d'eux : nous nous faisons un droit de nos espérances, qui nous fournissent bien des mécomptes.

Ne soyez point précipitée dans vos jugemens : n'écoutez point les calomnies ; résistez même aux premières apparences ; et ne vous pressez jamais de condamner. Songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.

Il faudroit, dans les jugemens particuliers, imiter l'équité des jugemens solennels. Jamais les juges ne décident sans avoir examiné, écouté, et confronté les témoins avec les intéressés ; mais nous, sans mission, nous nous rendons les arbitres de la réputation : toute preuve suffit, toute autorité paroît bonne, quand il faut condamner. Conseillés par la malignité naturelle, nous croyons nous donner ce que nous ôtons aux autres : de là viennent les haines et les inimitiés ; car tout se sait.

Mettez donc de l'équité dans vos jugemens ; cette même justice que vous ferez aux autres, ils vous la rendront. Voulez-vous qu'on pense et qu'on dise du bien de vous ? ne dites jamais de mal de personne.

44. L'honnêteté, qui est une imitation de la charité, est aussi une des vertus de la société : elle vous met au-dessus des autres quand vous l'avez à un degré plus éminent ; mais elle ne se pratique et ne se soutient qu'aux dépens de l'amour-propre. L'honnêteté prend toujours sur vous, et tourne au profit des autres ; elle est un des grands liens de la société, et la seule qualité qui met de la sûreté et de la douceur dans le commerce.

Nous aimons naturellement à dominer ; c'est un sentiment injuste : où sont nos droits, pour vouloir nous élever au-dessus des autres ? Il n'y a qu'une domination permise et légitime ; c'est celle que vous donne la vertu : ayez plus de bonté et de générosité que les autres ; soyez en avance de services et de bienfaits ; c'est le moyen de vous élever. Le grand désintéressement vous rend aussi indépendant, et vous élève plus que la fortune même : rien ne nous abaisse tant que l'amour du bien.

Ce sont les qualités du cœur qui entrent dans le commerce ; l'esprit ne lie point aux autres, et vous voyez souvent des gens fort haïssables avec beaucoup d'esprit : ils vous donnent bonne opinion d'eux-mêmes, veulent dominer et abaisser les autres.

Quoique l'humilité n'ait été regardée que comme une vertu chrétienne, il faut pourtant convenir qu'elle est une vertu de la société, et si nécessaire, que sans elle vous êtes d'un commerce difficile. C'est l'idée que vous avez de vous-même, qui vous fait soutenir vos droits avec tant de hauteur, et prendre sur ceux d'autrui.

Il ne faut jamais compter à la rigueur avec personne : l'exacte honnêteté ne demande point tout ce qui vous est dû. Avec vos amis, ne craignez point d'être en avance. Si vous voulez être une amie aimable, n'exigez rien avec trop de rigueur ; mais afin que les manières ne se démentent point, comme elles expriment les dispositions du dedans,

faites souvent de sérieuses réflexions sur vos foiblesses, et vous montrez vous-même à découvert ; vous tirerez de cet examen des sentimens d'humilité pour vous, et d'indulgence pour les autres.

Soyez humble sans être honteuse : la honte est un orgueil secret, et l'orgueil est une erreur sur ce que l'on vaut, et une injustice sur ce que l'on veut paroître aux autres.

45. La réputation est un bien très-désirable ; mais c'est foiblesse de la rechercher avec trop d'ardeur, et de ne rien faire que pour elle ; il faut se contenter de la mériter. Il ne faut pas rejeter le sentiment de la gloire, c'est l'aide le plus sûr que nous ayons pour la vertu ; mais il est question de choisir la bonne gloire.

46. Accoutumez-vous à voir, sans étonnement et sans envie, ce qui est au-dessus de vous ; et sans mépris, ce qui est au-dessous. Que le faste ne vous en impose pas ; il n'y a que les petites âmes qui se prosternent devant la grandeur ; l'admiration n'est due qu'à la vertu.

Pour vous accoutumer à estimer les hommes par leurs qualités propres, considérez l'état d'une personne comblée d'honneurs, de dignités et de richesses, à qui il semble que rien ne manque, mais à qui tout manque effectivement, faute d'avoir les vrais biens ; elle souffre autant que si sa pauvreté étoit réelle, puisqu'elle a le sentiment de la pauvreté. " Rien n'est pire," dit un ancien, " que " la pauvreté dans les richesses, parce " que le mal tient à l'âme." Celui qui se trouve dans cet état a tous les maux de l'opinion, sans jouir des biens de la fortune ; il est aveuglé par l'erreur, et déchiré par les passions ; pendant qu'une personne raisonnable qui n'a rien, mais qui, à la place des faux biens, substitue de sages et de solides réflexions, jouit d'une tranquillité que rien n'égale. Le bonheur de l'un et le malheur de l'autre, ne viennent que de la manière différente de penser.

47. Si vous êtes sensible à la haine ou à la vengeance, opposez vous à ce sentiment ; rien n'est si bas que de se venger. Si on vous a offensée, vous ne devez que du mépris ; et c'est une dette aisée à payer. Si on ne vous a manqué qu'en choses légères, vous devez de l'indulgence ; mais il y a des temps d'injustices à essuyer dans la vie ; des temps où les amis pour qui vous avez le plus fait, s'acharnent à vous blâmer : après avoir tout mis en usage pour les désabuser, il ne faut point s'opiniâtrer à combattre contre eux. On doit courir après l'estime de ses amis ; mais quand vous trouvez des gens qui ne vous voient qu'au travers de la prévention ; quand vous avez affaire à ces imaginations ardentes et allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leurs injustices, il faut se retirer et se calmer ; quelques choses que vous fissiez, vous n'obtiendriez que de l'improbation. C'est alors qu'il faut opposer, à leur injustice et à la honte de se dédire, le rempart de votre innocence et la certitude de n'avoir point failli. Songez que si, dans le temps que l'on vous élevoit, vous n'en valiez pas davantage, à présent que l'on vous abaisse, vous n'en valez pas moins : il faut, sans en être plus humiliée, avoir pitié d'eux, ne se point irriter, s'il est possible, et dire : " Ils ont de mauvais " yeux." Faites réflexion qu'avec de bonnes qualités on surmonte la haine et l'envie ; que les espérances qu'on tire de la vertu vous soutiennent et vous consolent.

Ne songez à vous venger, qu'en mettant dans votre conduite plus de modération, que ceux qui vous attaquent n'ont de malice. Il n'y a que les âmes élevées qui soient touchées de la gloire de pardonner.

Songez à vous estimer à bon titre, pour vous consoler de l'estime qu'on vous refuse. Vous ne pouvez vous permettre qu'une seule vengeance, c'est celle de faire du bien à ceux qui vous ont offensée ; c'est la vengeance la plus délicate, et la seule permise ; vous satisfaites à votre sentiment, et vous ne prenez point sur les vertus. César nous en donne l'exemple : son lieutenant Labiénus l'abandonna dans le temps qu'il avoit le plus besoin de lui, et passa dans le camp de Pompée ; il laissa dans celui de César de grandes richesses ; César les lui renvoya, et lui manda ; " Voilà comme César se " venge."

Il est de la prudence de profiter des fautes des autres, quand même elles nous blessent ; mais souvent ils commencent les torts, et nous les achevons ; nous usons mal des droits qu'ils nous donnent sur eux ; nous voulons tirer trop d'avantage de leurs fautes : c'est une injustice et une violence qui met les spectateurs contre nous. Si nous souffrions avec

modération, tout seroit pour nous, et les fautes de ceux qui nous attaquent, doubleroient par notre patience.

Quand vous savez que vos amis vous manquent, dissimulez; dès que vous faites sentir que vous vous en apercevez, leur malignité augmente, et vous mettez leur haine en liberté. En dissimulant, vous flattez leur amour-propre : ils jouissent du plaisir de vous en imposer, ils se croient supérieurs, dès qu'ils ne sont point démêlés : ils triomphent de votre erreur, et jouissent du plaisir de ne vous point perdre. En ne leur faisant point sentir que vous les connoissez, vous leur donnez le temps de se repentir et de revenir à eux; il ne faut qu'un service rendu à propos, ou une autre manière d'envisager les choses, pour vous les rendre plus attachés.

48. Soyez inviolable dans vos paroles, mais pour leur acquérir une entière confiance, songez qu'il faut une extrême délicatesse à les garder. Respectez la vérité, même dans les choses indifférentes; songez que rien n'est si méprisable que de la blesser. On a dit que le mensonge fait voir que l'on méprise les dieux, et qu'on craint les hommes; que celui-là est semblable aux dieux qui dit la vérité, et qui fait du bien. Il faut aussi éviter les sermens; la seule parole d'une honnête personne doit avoir toute l'autorité des sermens.

49. La politesse est une envie de plaire, la nature la donne, et l'éducation et le monde l'augmentent; la politesse est un supplément de la vertu; on dit qu'elle est venue dans le monde, quand cette fille du ciel l'a abandonné. Dans les temps les plus grossiers, où la vertu régnoit davantage, on connoissoit moins la politesse; elle est venue avec la volupté : elle est la fille du luxe et de la délicatesse; on a douté si elle tenoit plus du vice que de la vertu. Sans oser décider, ni la définir, m'est-il permis de dire mon sentiment? Je crois qu'elle est un des plus grands liens de la société, puisqu'elle contribue le plus à la paix; elle est une préparation à la charité, une imitation même de l'humilité. La vraie politesse est modeste, et comme elle cherche à plaire, elle sait que les moyens pour y réussir sont de faire sentir qu'on ne se préfère point aux autres; qu'on leur donne le premier rang dans notre estime.

L'orgueil nous sépare de la société; notre amour-propre nous donne un rang à part qui nous est toujours disputé : l'estime de soi-même qui se fait trop sentir, est presque toujours punie par le mépris universel. La politesse est l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit aux autres, et ce qu'on se doit à soi-même; car les devoirs ont leurs limites, lesquelles passées, c'est flatterie pour les autres, et orgueil pour vous : c'est la qualité la plus séduisante.

Les personnes les plus polies ont ordinairement de la douceur dans les mœurs, et des qualités liantes; c'est la ceinture de Vénus; elle embellit et donne des grâces à tous ceux qui la portent : avec elle, vous ne pouvez manquer de plaire.

Il y a bien des degrés de politesse; vous en avez une plus fine à proportion de la délicatesse de l'esprit : elle entre dans toutes vos manières, dans vos discours, dans votre silence même.

L'exacte politesse défend qu'on étale avec hauteur son esprit et ses talens : il y a aussi de la dureté à se montrer heureux à la vue de certains malheurs. Il ne faut que du monde pour polir les manières; mais il faut beaucoup de délicatesse pour faire passer la politesse jusqu'à l'esprit. Avec une politesse fine et délicate, on vous passe bien des défauts, et on étend vos bonnes qualités. Ceux qui manquent de manières, ont plus besoin de qualités solides; et leur réputation se forme lentement. Enfin la politesse coûte peu, et rend beaucoup.

Le silence convient toujours à une jeune personne; il y a de la modestie et de la dignité à le garder; vous jugez les autres, et vous ne hasardez rien : mais gardez-vous d'avoir un silence fier et insultant; il faut qu'il soit l'effet de votre retenue, et non pas de votre orgueil. Mais comme on ne peut pas toujours se taire, il faut savoir, que la première règle pour bien parler, c'est de bien penser.

Quand vos idées seront nettes et démêlées, vos discours seront clairs; qu'ils soient remplis de pudeur et de bienséance. Respectez dans vos discours les préjugés et les coutumes; les expressions marquent les sentimens, et les sentimens sont les expressions des mœurs.

50. Il faut surtout éviter le caractère plaisant, c'est toujours un mauvais personnage, et rarement, en faisant rire, se fait-on estimer. Ayez attention aux autres bien plus qu'à vous; songez plutô

à les faire valoir, qu'à briller. Il faut savoir bien écouter, et ne montrer, ni dans ses yeux, ni dans ses manières, un air distrait. Contez peu ; narrez d'une manière fine et serrée ; que ce que vous direz soit neuf, ou que le tour en soit nouveau. Le monde est rempli de gens qui portent des sons à l'oreille, sans rien dire à l'esprit. Il faut, quand on parle, plaire, ou instruire : quand vous demandez de l'attention, il faut la payer par l'agrément. Un discours médiocre ne sauroit être trop court.

Approuvez, mais admirez rarement ; l'admiration est le partage des sots. Eloignez de vos discours l'art et la finesse : la principale prudence consiste à parler peu, et à se défier plus de soi-même que des autres. Une conduite droite, la réputation de probité, attire plus de confiance et d'estime, et à la longue plus d'avantages de la fortune, que les voies détournées. Rien ne vous rend digne des plus grandes choses, et ne vous met au-dessus des autres, que l'exacte probité.

51. Accoutumez-vous à avoir de la bonté et de l'humanité pour vos domestiques. Un ancien dit, " qu'il faut les " regarder comme des amis malheureux." Songez que vous ne devez qu'au hasard l'extrême différence qu'il y a de vous à eux : ne leur faites point sentir leur état ; n'appesantissez point leur peine : rien n'est si bas, que d'être haut, à qui vous est soumis.

N'usez point de termes durs : il en est d'une espèce qui doivent être ignorés d'une personne polie et délicate. Le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir. Sommes-nous en droit de vouloir nos domestiques sans défauts, nous qui leur en montrons tous les jours ? Il faut en souffrir. Quand vous vous faites voir pleine d'humeur et de colère (car souvent on se démasque devant son domestique,) quel spectacle n'offrez-vous point à leurs yeux ? Ne vous ôtez-vous pas le droit de les reprendre ? Il ne faut pas avoir avec eux une familiarité basse, mais vous leur devez du secours, des conseils et des bienfaits, proportionnés à votre état et à leur besoin.

Il faut se conserver de l'autorité dans son domestique, mais une autorité douce. Il ne faut pas aussi toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables ; mais il ne faut appeler l'autorité, que quand la persuasion manque Songez que l'humanité et le christianisme égalent tout. L'impatience et l'ardeur de la jeunesse, jointes à la fausse idée qu'on vous donne de vous-même, vous font regarder les domestiques comme des gens d'une autre nature que la vôtre : que ces sentimens sont contraires à la modestie que vous vous devez, et à l'humanité que vous devez aux autres !

N'ayez point de goût pour la flatterie des domestiques ; et pour empêcher l'impression que les discours flatteurs, et souvent répétés, peuvent faire sur vous, songez que ce sont des gens payés pour servir vos foiblesses et votre orgueil.

Si par malheur, ma fille, vous ne suivez pas mes conseils, s'ils sont perdus pour vous, ils seront utiles pour moi ; par ces préceptes, je me forme de nouvelles obligations. Ces réflexions me sont de nouveaux engagemens pour travailler à la vertu. Je fortifie ma raison, même contre moi, et me mets dans la nécessité de lui obéir, ou je me charge de la honte d'avoir su la connoître, et de lui avoir été infidèle.

Rien de plus humiliant, ma fille, que d'écrire sur des matières qui me rappellent toutes mes fautes ; en vous les montrant, je me dépouille du droit de vous reprendre : je vous donne des armes contre moi, et je vous permets d'en user, si vous voyez que j'aie les vices opposés aux vertus que je vous recommande ; car les conseils sont sans autorité, dès qu'ils ne sont pas soutenus par l'exemple.

Mme. de St. Lambert.

§ 164. *Conseils à un jeune Homme.*

1. Que je serai fâché, mon cher ami, si vous adoptez des maximes qui puissent vous nuire. Je vois avec regret que vous abandonnez par complaisance tout ce que la nature a mis en vous. Vous avez honte de votre raison qui devroit faire honte à ceux qui en manquent. Vous vous défiez de la force et de la hauteur de votre âme ; et vous ne vous défiez pas des mauvais exemples. Vous êtes-vous donc persuadé qu'avec un esprit très-ardent, et un caractère élevé, vous puissiez vivre honteusement dans la mollesse comme un homme fou et frivole ? Et qui vous assure que vous ne serez pas même méprisé dans cette carrière, né pour un autre ? Vous vous inquiétez trop des injustices que l'on peut vous faire, et de ce qu'on

pense de vous. Qui auroit cultivé la vertu, qui auroit tenté ou sa réputation ou sa fortune, par des voies hardies, s'il avoit attendu que les hommes l'y encourageassent? Les hommes ne se rendent d'ordinaire sur le mérite d'autrui qu'à la dernière extrémité. Ceux que nous croyons nos amis, sont assez souvent les derniers à nous accorder leur aveu. On a toujours dit que personne n'a créance parmi les siens; pourquoi? parce que les plus grands hommes ont eu leurs progrès comme nous; ceux qui les ont connus dans les imperfections de leurs commencemens se les représentent toujours dans cette première foiblesse, et ne peuvent souffrir qu'ils sortent de l'égalité imaginaire où ils se croyoient avec eux: mais les étrangers sont plus justes, et enfin le mérite et le courage triomphent de tout.

2. Etes-vous bien aise de savoir, mon cher ami, ce que bien des femmes appellent quelquefois un homme aimable? C'est un homme que personne n'aime, qui lui-même n'aime que soi et son plaisir, et en fait profession avec impudence; un homme par conséquent inutile aux autres hommes, qui pèse à la petite société qu'il tyrannise; qui est vain, avantageux, méchant même par principes; un esprit léger et frivole, qui n'a point de goût décidé, qui n'estime les choses, et ne les recherche jamais pour elles-mêmes, mais uniquement selon la considération qu'il y croit attachée, et fait tout par ostentation; un homme souverainement confiant et dédaigneux, qui méprise les affaires et ceux qui les traitent, le gouvernement, les ministres, les ouvrages et les auteurs; qui se persuade que toutes ces choses ne méritent pas qu'il s'y applique, et n'estime rien de solide que d'avoir de bonnes fortunes, ou le don de dire des riens; qui prétend néanmoins à tout, et parle de tout sans pudeur; en un mot, un fat sans vertu, sans talens, sans goût de la gloire; qui ne prend jamais dans les choses que ce qu'elles ont de plaisant, et met son principal mérite à tourner continuellement en ridicule tout ce qu'il connoît sur la terre de sérieux et de respectable.

Gardez-vous donc bien de prendre pour le monde ce petit cercle de gens insolens, qui ne comptent eux-mêmes pour rien le reste des hommes, et n'en sont pas moins méprisés; des hommes si présomptueux passeront aussi vîte que leurs modes, et n'ont pas d'ordinaire plus de part au gouvernement du monde que les comédiens et les danseurs de corde: si le hasard leur donne sur quelque théatre du crédit, c'est la honte de cette nation et la marque de la décadence des esprits. Il faut renoncer à la faveur lorsqu'elle sera leur partage; vous y perdrez moins qu'on ne pense; ils auront les emplois, vous aurez les talens; ils auront les honneurs; vous, la vertu: voudriez-vous obtenir leurs places au prix de leurs déréglemens, et par leurs frivoles intrigues? vous le tenteriez vainement. Il est aussi difficile de contrefaire la fatuité que la véritable vertu.

3. Que le sentiment de vos foiblesses, mon aimable ami, ne vous tienne pas abattu. Lisez ce qui nous reste des plus grands hommes; les erreurs de leur premier âge effacées par la gloire de leur nom, n'ont pas toujours été jusqu'à leurs historiens, mais eux-mêmes les ont avouées en quelque sorte. Ce sont eux qui nous ont appris que tout est vanité sous le soleil; ils avoient donc éprouvé, comme les autres, de s'enorgueillir, de s'abattre, de se préoccuper de petites choses. Ils s'étoient trompés mille fois dans leurs raisonnemens et dans leurs conjectures; ils avoient eu la profonde humiliation d'avoir tort avec leurs inférieurs. Les défauts qu'ils cachoient avec le plus de soin leur étoient souvent échappés; ainsi ils avoient été accablés en même temps par leur conscience et par la conviction publique: en un mot c'étoient de grands hommes, mais c'étoient des hommes, et ils supportoient leurs défauts: on peut se consoler d'éprouver leurs foiblesses, lorsqu'on se sent le courage de cultiver leurs vertus.

4. Aimez la familiarité, mon cher ami, elle rend l'esprit souple, délié, modeste, maniable, déconcerte la vanité, et donne sous un air de liberté et de franchise une prudence qui n'est pas fondée sur les illusions de l'esprit, mais sur les principes indubitables de l'expérience. Ceux qui ne sortent pas d'eux-mêmes sont tout d'une pièce; ils craignent les hommes qu'ils ne connoissent pas, ils les évitent, ils se cachent au monde et à eux-mêmes, et leur cœur est toujours serré. Donnez plus d'essor à votre âme, et n'appréhendez rien des suites; les hommes sont faits de manière qu'ils n'aperçoivent pas une partie des choses qu'on leur découvre, et qu'ils oublient aisément l'autre. Vous

verrez d'ailleurs que le cercle où l'on a passé sa jeunesse, se dissipe insensiblement; ceux qui le composoient s'éloignent, et la société se renouvelle; ainsi l'on entre dans un autre cercle tout instruit: alors si la fortune vous met dans des places où il soit dangereux de vous communiquer, vous aurez assez d'expérience pour agir par vous-même et vous passer d'appui. Vous saurez vous passer des hommes et vous en défendre, vous les connoîtrez; enfin vous aurez la sagesse dont les gens timides ont voulu se revêtir avant le temps, et qui est avortée dans leur sein.

5. Voulez-vous avoir la paix avec les hommes, ne leur contestez pas les qualités dont ils se piquent, ce sont celles qu'ils mettent ordinairement à plus haut prix; c'est un point capital pour eux. Souffrez donc qu'ils se fassent un mérite d'être plus délicats que vous, de se connoître en bonne chère, d'avoir des insomnies ou des vapeurs: laissez-leur croire aussi qu'ils sont aimables, amuseurs, plaisans, singuliers; et s'ils avoient des prétentions plus hautes, passez-les-leur encore. La plus grande de toutes les imprudences, est de se piquer de quelque chose: le malheur de la plupart des hommes ne vient que de là; je veux dire, de s'être engagés publiquement à soutenir un certain caractère, ou à faire fortune, ou à paroître riche, ou à faire métier d'esprit. Voyez ceux qui se piquent d'être riches, le dérangement de leurs affaires les fait croire souvent plus pauvres qu'ils ne sont; et enfin ils le deviennent effectivement, et passent leur vie dans une tension d'esprit continuelle, qui découvre la médiocrité de leur fortune et l'excès de leur vanité. Cet exemple se peut appliquer à tous ceux qui ont des prétentions. S'ils dérogent, s'ils se démentent, le monde jouit avec ironie de leur chagrin, et confondus dans les choses auxquelles ils se sont attachés, ils demeurent sans ressource en proie à la raillerie la plus amère. Qu'un autre homme échoue dans les mêmes choses, on peut croire que c'est par paresse, ou pour les avoir négligées. Enfin, on n'a pas son aveu sur le mérite des avantages qui lui manquent; mais s'il réussit, quels éloges! comme il n'a pas mis ce succès au prix de celui qui s'en pique, on croit lui accorder moins et l'obliger cependant davantage; car ne paroissant pas prétendre à la gloire qui vient à lui, on espère qu'il la recevra en pur don, et l'autre nous la demandoit comme une dette.

6. C'est une maxime du Cardinal de Retz, qu'il faut tâcher de former ses projets, de façon que leur irréussite même soit suivie de quelque avantage; et cette maxime est très-bonne.

Dans les situations désespérées on peut prendre des partis violens; mais il faut qu'elles soient désespérées: les grands hommes s'y abandonnent quelquefois par une secrète confiance des ressources qu'ils ont pour subsister dans les extrémités, ou pour en sortir avec gloire. Ces exemples sont sans conséquence pour les autres hommes.

C'est une faute commune, lorsqu'on fait un plan, de songer aux choses sans songer à soi. On prévoit les difficultés attachées aux affaires; celles qui naîtront de notre fond, rarement.

Si pourtant on est obligé à prendre des résolutions extrêmes, il faut les embrasser avec courage et sans prendre conseil des gens médiocres; car ceux-ci ne comprennent pas qu'on puisse assez souffrir dans la médiocrité qui est leur état naturel, pour vouloir en sortir par de si grands hasards, ni qu'on puisse durer dans ces extrémités, qui sont hors de la sphère de leurs sentimens. Cachez-vous des esprits timides. Quand vous leur auriez arraché leur approbation par surprise, ou par la force de vos raisonnemens, rendus à eux-mêmes, leur tempérament les ramèneroit bientôt à leurs principes, et vous les rendroit plus contraires.

Croyez qu'il y a toujours, dans le cours de la vie, beaucoup de choses qu'il faut hasarder, et beaucoup d'autres qu'il faut mépriser; et consultez en cela votre raison et vos forces.

Ne comptez sur aucun ami dans le malheur. Mettez toute votre confiance dans votre courage et dans les ressources de votre esprit. Faites-vous, s'il se peut, une destinée qui ne dépende pas de la bonté trop inconstante et trop peu commune des hommes. Si vous méritez des honneurs, si vous forcez le monde à vous estimer, si la gloire suit votre vie, vous ne manquerez ni d'amis fidèles, ni de protecteurs, ni d'admirateurs.

Soyez donc d'abord par vous-même, si vous voulez vous acquérir les étrangers. Ce n'est point à une âme courageuse à attendre son sort de la seule faveur et du

seul caprice d'autrui. C'est à son travail à lui faire une destinée digne d'elle.

7. Il faut que je vous avertisse d'une chose, mon très-cher ami ; les hommes se recherchent quelquefois avec empressement, mais ils se dégoûtent aisément les uns des autres ; cependant la paresse les retient long-temps ensemble après que leur goût est usé. Le plaisir, l'amitié, l'estime (liens fragiles) ne les attachent plus, l'habitude les asservit : fuyez ces commerces stériles, d'où l'instruction et la confiance sont bannies. Le cœur s'y dessèche et s'y gâte ; l'imagination y périt, &c.

Conservez toujours néanmoins avec tout le monde la douceur de vos sentimens. Faites-vous une étude de la patience, et sachez céder par raison, comme on cède aux enfans, qui n'en sont pas capables et ne peuvent vous offenser ; abandonnez surtout aux hommes vains, cet empire extérieur et ridicule qu'ils affectent : il n'y a de supériorité réelle, que celle de la vertu et du génie.

Voyez des mêmes yeux, s'il est possible, l'injustice de vos amis ; soit qu'ils se familiarisent par une longue habitude avec vos avantages ; soit que par une secrète jalousie, ils cessent de les reconnoître, ils ne peuvent vous les faire perdre. Soyez donc froid là-dessus ; un favori admis à la familiarité de son maître, un domestique, aiment mieux dans la suite se faire chasser que de vivre dans la modestie de leur condition. C'est ainsi que sont faits les hommes ; vos amis croiront s'être acquis par la connoissance de vos défauts une sorte de supériorité sur vous : les hommes se croient supérieurs aux défauts qu'ils font sentir ; c'est ce qui fait qu'on juge dans le monde si sévèrement des actions, des discours et des écrits d'autrui. Mais pardonnez-leur jusqu'à cette connoissance de vos défauts, et aux avantages frivoles qu'ils essaieront d'en tirer : ne leur demandez pas la même perfection qu'ils semblent exiger de vous. Il y a des hommes qui ont de l'esprit, et un bon cœur, mais rempli de délicatesses fatigantes ; ils sont pointilleux, difficiles, attentifs, défians, jaloux ; ils se fâchent de peu de chose, et auroient honte de revenir les premiers : tout ce qu'ils mettent dans la société, ils craignent qu'on ne pense qu'ils le doivent. N'ayez pas la foiblesse de renoncer à leur amitié par vanité ou par impatience, lorsqu'elle peut encore vous être utile ou agréable ; et enfin quand vous voudrez rompre, faites qu'ils croient eux-mêmes vous avoir quitté.

Au reste, s'ils sont dans le secret de vos affaires ou de vos foiblesses, n'en ayez jamais de regret. Ce que l'on ne confie que par vanité et sans dessein, donne un cruel repentir ; mais lorsqu'on ne s'est mis entre les mains de son ami que pour s'enhardir dans ses idées, pour les corriger, pour tirer du fond de son cœur la vérité, et pour épuiser par la confiance les ressources de son esprit, alors on est payé d'avance de tout ce qu'on peut en souffrir.

8. Que je vous estime, mon cher ami, de mépriser les petites finesses dont on s'aide pour imposer. Laissez-les constamment à ceux qui craignent d'être approfondis, et cherchent à se maintenir par des amitiés ménagées, ou par des froideurs concertées, et attendent toujours qu'on les prévienne. Il est bon de vous faire une nécessité de plaire par un vrai mérite, au hasard même de déplaire à bien des hommes ; ce n'est pas un grand mal de ne pas réussir avec toute sorte de gens, ou de les perdre après les avoir attachés. Il faut supporter, mon ami, que l'on se dégoûte de vous comme on se dégoûte des autres biens. Les hommes ne sont pas touchés long-temps des mêmes choses : mais les choses dont ils se lassent, n'en sont pas de leur aveu pires. Que cela vous empêche seulement de vous reposer sur vous-même ; on ne peut conserver aucun avantage que par les efforts qui l'acquièrent.

9. Si vous avez quelque passion qui élève vos sentimens, qui vous rende plus généreux, plus compatissant, plus humain, qu'elle vous soit chère.

En toute occasion, quand vous vous sentirez porté vers quelque bien, lorsque votre beau naturel vous sollicitera pour les misérables, hâtez-vous de vous satisfaire. Craignez que le temps, le conseil n'emportent ces bons sentimens, et n'exposez pas votre cœur à perdre un si cher avantage. Mon aimable ami, il ne tient pas à vous de devenir riche, d'obtenir des emplois ou des honneurs : mais rien ne vous peut empêcher d'être bon, généreux et sage. Préférez la vertu à tout. Vous n'y aurez jamais de regret. Il peut arriver que les hommes qui sont envieux et légers vous fassent éprouver un jour leur injustice. Des gens méprisables usurpent la réputation due au mérite,

et jouissent insolemment de son partage : c'est un mal ; mais il n'est pas tel que le monde se le figure, la vertu vaut mieux que la gloire.

10. Mon très-cher ami, sentez-vous votre esprit pressé et à l'étroit dans votre état ? C'est une preuve que vous êtes né pour une meilleure fortune ; il faut donc sortir de vos voies et marcher dans un champ moins limité.

Ne vous amusez pas à vous plaindre, rien n'est si inutile ; mais fixez d'abord vos regards autour de vous : on a quelquefois dans sa main des ressources que l'on ignore. Si vous n'en découvrez aucune, au lieu de vous morfondre tristement dans cette vue, osez prendre un plus grand essor : un tour d'imagination un peu hardi nous ouvre souvent des chemins pleins de lumières. Quiconque connoît la portée de l'esprit humain, tente quelquefois des moyens, qui paroissent impraticables aux autres hommes. C'est avoir l'esprit chimérique de négliger les facilités ordinaires, pour suivre des hasards et des apparences ; mais lorsqu'on sait bien allier les grands et les petits moyens, et les employer de concert, je crois qu'on auroit tort de craindre, non-seulement l'opinion du monde, qui rejète toute sorte de hardiesse dans les malheureux, mais même les contradictions de la fortune.

Laissez croire à ceux qui le veulent, qu'on est misérable dans les embarras des grands desseins. C'est dans l'oisiveté et la petitesse que la vertu souffre, lorsqu'une prudence timide l'empêche de prendre l'essor et la fait ramper dans ses liens : mais le malheur même a ses charmes dans les grandes extrémités ; car cette opposition de la fortune élève un esprit courageux, et lui fait ramasser toutes ses forces, qu'il n'employoit pas.

11. Nous jugeons rarement des choses, par ce qu'elles sont en elles-mêmes ; nous ne rougissons pas du vice, mais du déshonneur. Tel ne feroit pas scrupule d'être fourbe, qui est honteux de passer pour tel, même injustement.

Nous demeurons flétris et avilis à nos propres yeux, tant que nous croyons l'être à ceux du monde ; nous ne mesurons pas nos fautes par la vérité, mais par l'opinion.

Ce n'est pas tout. On affiche quelquefois des vices effectifs ; et si certaines foiblesses pardonnables venoient à paroître, on s'en trouveroit accablé.

Je ne fais pas ces réflexions pour encourager les gens bas, car ils n'ont que trop d'impudence. Je parle pour ces âmes fières et délicates, qui s'exagèrent leurs propres foiblesses, et ne peuvent souffrir la conviction publique de leurs fautes.

Alexandre ne vouloit plus vivre après avoir tué Clitus ; sa grande âme étoit consternée d'un emportement si funeste. Je le loue d'être devenu par là plus tempérant ; mais s'il eût perdu le courage d'achever ses vastes desseins, et qu'il n'eût pu sortir de cet horrible abattement, où d'abord il étoit plongé, le ressentiment de sa faute l'eût poussé trop loin.

Mon ami, n'oubliez jamais que rien ne nous peut garantir de commettre beaucoup de fautes. Sachez que le même génie qui fait la vertu, produit quelquefois de grands vices. La valeur et la présomption, la justice et la dureté, la sagesse et la volupté, se sont mille fois confondues, succédées ou alliées. Les extrémités se rencontrent, et se réunissent en nous. Ne nous laissons donc pas abattre. Consolons-nous de nos défauts, puisqu'ils nous laissent toutes nos vertus ; et que le sentiment de nos foiblesses ne nous fasse pas perdre celui de nos forces. Il est de l'essence de l'esprit de se tromper ; le cœur a aussi ses erreurs. Avant de rougir d'être foibles, nous serions moins déraisonnables de rougir d'être hommes.

Vauvenargues. Fragmens.

§ 165. *Avis d'un vieux Solitaire à un jeune Homme.*

Comme toi ma première jeunesse a essuyé des chagrins ; comme toi je me suis emporté contre le destin et les hommes. Insensé ! j'attribuois à une puissance étrangère ce qui n'étoit que le fruit de mes égaremens. Le moindre choc m'étourdissoit, et m'entraînoit dans mille démarches, dont le résultat étoit toujours la douleur. . . Oh mon fils ! soyons bons, chérissons nos frères, aimons notre auteur, adorons ses décrets et nous serons heureux. La jouissance du cœur dispense de celle des sens ; et ce n'est pas être malheureux que de souffrir par le corps. Le mal moral est le seul véritable, et l'on n'est réellement à plaindre que lorsque l'âme gémit. Qu'importe au navigateur que les vagues viennent sans cesse battre son vaisseau, s'il n'a rien à craindre pour

le trésor qu'il renferme? La mauvaise fortune écrase le méchant; mais l'homme de bien sourit au milieu de ses maux. Ce qui arrache à l'un des blasphémes, excite dans l'autre un doux sentiment de reconnoissance; il bénit le coup qui le frappe, et s'abaisse sans être ébranlé sous la main éternelle qui tient la chaîne invisible des événemens.

Jeune homme, lève ton front abattu, ta tristesse outrage ton créateur. Jette un coup d'œil sur ta vie, et reconnois la justice d'un Dieu bon. Tu deviens coupable, il te punit; il te rend malheureux, en mettant ton âme dans un état aussi déplorable que ton corps: il te porte des coups terribles, pour te les rendre plus insupportables. Il permet que tu accuses les hommes, et que toute la race humaine te devienne odieuse. Voilà ton âme plongée tout à coup dans un vide affreux; elle se regarde, voit sa misère, frémit, et sent qu'il lui faut un consolateur. Ira-t-elle le chercher parmi les hommes? Non, puisqu'elle les abhorre. Il n'est donc plus que le ciel qu'elle puisse envisager; elle se tourne vers lui, le fixe, et s'y élance dans un transport soudain. Elle s'offre gémissante à son créateur; elle l'implore de bonne foi: elle est écoutée. Tout à coup elle respire, le calme succède à son agitation; elle gémit de sa longue erreur, d'avoir cherché la paix où elle n'étoit pas, et ses maux sont finis.

Voilà, mon fils, ton histoire. Vis heureux maintenant, l'expérience t'y invite; si tes vœux te rappellent dans ta patrie, portes-y un cœur mûr et inaccessible à la foiblesse; surtout n'oublie jamais que de la paix seule de l'âme dépend le bonheur, et que cette heureuse paix ne se trouve que dans l'amour du bien. Si tu veux vivre avec moi, la nature t'offre ici une retraite paisible et un domaine assez vaste pour récréer ta vue, et contenter tes besoins. Ne crains point d'être seul; le coupable se flétrit dans la longueur de la retraite; mais le juste se familiarise sans peine avec la solitude; il y trouve une source intarissable de plaisirs. O mon fils! tu sauras qu'il est doux de mener une vie sobre, tranquille, et laborieuse, sous un toit riant et solitaire, loin des folies des hommes, sans autre compagnie que celle du ciel, et des oiseaux, et sans autres trésors que ceux de la simple nature. Heureux, cent fois heureux, celui qui aime la vertu, qui chaque jour rend hommage à la suprême sagesse, qui chaque jour exhale d'un cœur pur de ferventes prières, et les fait entendre aux vallons, aux ruisseaux, aux bois, et aux montagnes! Que l'homme chériroit son existence, s'il savoit apprécier les bienfaits dont le ciel le comble, et pressentir le bonheur des cieux par le bonheur de la vie! Cependant, ô mon fils! il ne faut pas nous prévaloir de cette connoissance que le ciel nous donne, pour nous livrer trop à la douceur de notre état. Songeons d'abord que toutes nos jouissances ici-bas sont précaires. Nous n'avons point de propriété réelle, et il faut posséder tout avec la certitude de tout abandonner. D'ailleurs nous ne devons ni haïr, ni perdre de vue les hommes, quoique nous paroissions les fuir. L'humanité est le plus beau et le plus sublime caractère de la vertu; nous devons nous pénétrer du délicieux sentiment de la bienveillance; nous devons plaindre nos frères, donner souvent des larmes à leur triste destin, et implorer pour eux la bonté des cieux. Il n'est que cette conduite qui puisse justifier la vie de l'homme solitaire; en s'éloignant du monde, c'est leurs crimes et non ses pareils, qu'il doit fuir; plus ils sont coupables, plus il doit les aimer. Mais celui qui n'emporte dans la solitude qu'une misantropie orgueilleuse et une dure insensibilité pour le genre humain, ou qui n'y est entraîné que par l'amour d'un lâche repos, ne mérite point le nom de sage.

Anonyme.

§ 166. *Discours du Vieillard à Faul.*

Mon fils, écoutez-moi qui suis votre ami, qui ai été celui de Virginie, et qui au milieu de vos espérances, ai souvent tâché de fortifier votre raison contre les accidens imprévus de la vie. Que déplorez-vous avec tant d'amertume? Est-ce votre malheur? est-ce celui de Virginie?

Votre malheur? oui, sans doute il est grand. Vous avez perdu la plus aimable des filles, qui auroit été la plus digne des femmes. Elle avoit sacrifié ses intérêts aux vôtres, et vous avoit préféré à la fortune, comme la seule récompense digne de sa vertu. Mais que savez-vous si

l'objet de qui vous deviez attendre un bonheur si pur, n'eût pas été pour vous la source d'une infinité de peines? Elle étoit sans bien et déshéritée. Vous n'aviez désormais à partager avec elle que votre seul travail. Revenue plus délicate par son éducation, et plus courageuse par son malheur même, vous l'auriez vue chaque jour succomber, en s'efforçant de partager vos fatigues. Quand elle vous auroit donné des enfans, ses peines et les vôtres auroient augmenté par la difficulté de soutenir seule avec vous de vieux parens et une famille naissante.

Vous me direz, le gouverneur nous auroit aidés. Que savez-vous si dans une colonie qui change si souvent d'administrateurs, vous aurez souvent des la Bourdonaies? s'il ne viendra pas ici des chefs sans mœurs et sans morale? si, pour obtenir quelque misérable secours, votre épouse n'eût pas été obligée de leur faire sa cour? Ou elle eût été foible, et vous eussiez été à plaindre: ou elle eût été sage, et vous fussiez resté pauvre; heureux si à cause de sa beauté et de sa vertu, vous n'eussiez pas été persécuté par ceux mêmes de qui vous espériez de la protection.

Il me fût resté, me direz-vous, le bonheur, indépendant de la fortune, de protéger l'objet aimé qui s'attache à nous, à proportion de sa foiblesse même; de le consoler par mes propres inquiétudes; de le réjouir de ma tristesse, et d'accroître notre amour de nos peines mutuelles. Sans doute la vertu et l'amour jouissent de ces plaisirs amers. Mais elle n'est plus, et il vous reste ce qu'après vous elle a le plus aimé, sa mère et la vôtre, que votre douleur inconsolable conduira au tombeau. Mettez votre bonheur à les aider, comme elle l'y avoit mis elle-même. Mon fils, la bienfaisance est le bonheur de la vertu; il n'y en a point de plus assuré et de plus grand sur la terre. Les projets de plaisirs, de repos, de délices, d'abondance, de gloire, ne sont point faits pour l'homme foible, voyageur et passager. Voyez comme un pas vers la fortune nous a précipités tous d'abîme en abîme. Vous vous y êtes opposé, il est vrai; mais qui n'eût pas cru que le voyage de Virginie devoit se terminer par son bonheur et par le vôtre. Les invitations d'une parente riche et âgée; les conseils d'un sage gouverneur, les applaudissemens d'une colonie, les exhortations et l'autorité d'un prêtre, ont décidé du malheur de Virginie. Ainsi nous courons à notre perte, trompés par la prudence même de ceux qui nous gouvernent. Il eût mieux valu sans doute ne pas les croire, ni se fier à la voix et aux espérances d'un monde trompeur. Mais enfin, de tant d'hommes que nous voyons si occupés dans ces plaines, de tant d'autres qui vont chercher la fortune aux Indes, ou qui, sans sortir de chez eux, jouissent en repos en Europe des travaux de ceux-ci, il n'y en a aucun qui ne soit destiné à perdre un jour ce qu'il chérit le plus; grandeurs, fortune, femme, enfans, amis. La plupart auront à joindre à leur perte le souvenir de leur propre imprudence. Pour vous, en rentrant en vous-même, vous n'avez rien à vous reprocher. Vous avez été fidèle à votre foi. Vous avez eu, à la fleur de la jeunesse, la prudence d'un sage, en ne vous écartant pas du sentiment de la nature. Vos vues seules étoient légitimes, parce qu'elles étoient pures, simples, désintéressées, et que vous aviez sur Virginie des droits sacrés, qu'aucune fortune ne pouvoit balancer. Vous l'avez perdue, et ce n'est ni votre imprudence, ni votre avarice, ni votre fausse sagesse qui vous l'ont fait perdre, mais Dieu même, qui a employé les passions d'autrui pour vous ôter l'objet de votre amour; Dieu de qui vous tenez tout; qui voit ce qui vous convient, et dont la sagesse ne vous laisse aucun lieu au repentir et au désespoir qui marchent à la suite des maux dont nous avons été la cause.

Voilà ce que vous pouvez vous dire dans votre infortune: Je ne l'ai pas méritée. Est-ce donc le malheur de Virginie, sa fin, son état présent, que vous déplorez? Elle a subi le sort réservé à la naissance, à la beauté, aux empires mêmes. La vie de l'homme, avec tous ses projets, s'élève comme une petite tour dont la mort est le couronnement. En naissant, elle étoit condamnée à mourir. Heureuse d'avoir dénoué les liens de la vie avant sa mère, avant la vôtre, avant vous; c'est-à-dire, de n'être pas morte plusieurs fois avant la dernière.

La mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes. Elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans le sommeil de la mort que reposent pour jamais les maladies, les douleurs, les chagrins, les craintes qui agitent sans

cesse les malheureux vivans (1). Examinez les hommes qui paroissent les plus heureux; vous verrez qu'ils ont acheté leur pretendu bonheur bien chèrement: la considération publique, par des maux domestiques; la fortune, par la perte de la santé; le plaisir si rare d'être aimé, par des sacrifices continuels; et souvent à la fin d'une vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour d'eux que des amis faux et des parens ingrats. Mais Virginie a été heureuse jusqu'au dernier moment. Elle l'a été avec nous par les biens de la nature, loin de nous par ceux de la vertu: et, même dans le moment terrible où nous l'avons vue périr, elle étoit encore heureuse; car soit qu'elle jetât les yeux sur une colonie entière à qui elle causoit une désolation universelle, ou sur vous qui couriez avec tant d'intrépidité à son secours, elle a vu combien elle nous étoit chère à tous. Elle s'est fortifiée contre l'avenir, par le souvenir de l'innocence de sa vie, et elle a reçu alors le prix que le ciel réserve à la vertu, un courage supérieur au danger. Elle a présenté à la mort un visage serein.

Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les événemens de la vie à supporter, pour faire voir qu'elle seule peut en faire usage, et y trouver du bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve une réputation illustre, il l'élève sur un grand théâtre et la met aux prises avec la mort: alors son courage sert d'exemple, et le souvenir de ses malheurs reçoit à jamais un tribut de larmes de la postérité. Voilà le monument immortel qui lui est réservé sur une terre où tout passe, et où la mémoire même de la plupart des rois est bientôt ensevelie dans un éternel oubli.

Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que tout change sur la terre, et que rien ne s'y perd. Aucun art humain ne pourroit anéantir la plus petite particule de matière; et ce qui fut raisonnable, sensible, aimant, vertueux, religieux, auroit péri, lorsque les élémens dont il étoit revêtu sont indestructibles! ah! si Virginie a été heureuse avec nous, elle l'est maintenant bien davantage. Il y a un Dieu, mon fils; toute la nature l'annonce, je n'ai pas besoin de vous le prouver. Il n'y a que la méchanceté des hommes qui leur fasse nier une justice qu'ils craignent. Son sentiment est dans notre cœur, ainsi que ses ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-vous donc qu'il laisse Virginie sans récompense? croyez-vous que cette même puissance qui avoit revêtu cette âme si noble d'une forme si belle où vous sentiez un art divin, n'auroit pu la tirer des flots? que celui qui a arrangé le bonheur actuel des hommes par des lois que vous ne connoissez pas, ne puisse en préparer un autre à Virginie par des lois qui vous sont également inconnues? Quand nous étions dans le néant, si nous eussions été capables de penser, aurions-nous pu nous former une idée de notre existence? et maintenant que nous sommes dans cette existence ténébreuse et fugitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au-delà de la mort par où nous en devons sortir? Dieu a-t-il besoin comme l'homme, du petit globe de notre terre, pour servir de théâtre à son intelligence et à sa bonté, et n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans les champs de la mort? Il n'y a pas dans l'océan une seule goutte d'eau qui ne soit pleine d'êtres vivans, qui ressortissent à nous; et il n'existeroit rien pour nous parmi tant d'astres qui roulent sur nos têtes? Quoi! il n'y auroit d'intelligence suprême et de bonté divine précisément que là où nous sommes; et dans ces astres rayonnans et innombrables, dans ces champs infinis de lumière qui les environnent, que ni les orages, ni les nuits n'obscurcissent jamais, il n'y auroit qu'un espace vain et un néant éternel! Si nous, qui ne nous sommes rien donné, osions assigner des bornes à la puissance de laquelle nous avons tout reçu, nous pourrions croire que nous sommes ici sur les limites de son empire, où la vie se débat avec la mort, et l'innocence avec la tyrannie.

Sans doute il est quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. Ah! si du séjour des anges elle pouvoit se com-

(1) Il y a dans cette partie du discours des pensées et des expressions qui peuvent prêter à la censure; mais comme ce qui suit bientôt après leur ôte une partie de ce qu'elles peuvent avoir de contraire aux vraies notions, je n'ai point jugé à propos de les supprimer. La philosophie a assez de torts, sans lui en trouver, quand on peut l'excuser.

L'Editeur.

muniquer à vous, elle vous diroit comme dans ses adieux : O Paul, la vie n'est qu'une épreuve. J'ai été trouvée fidèle aux lois de la nature, de l'amour et de la vertu. J'ai traversé les mers pour obéir à mes parens ; j'ai renoncé aux richesses pour conserver ma foi ; et j'ai mieux aimé perdre la vie que de violer la pudeur. Le ciel a trouvé ma carrière suffisamment remplie. J'ai échappé pour toujours à la pauvreté, à la calomnie, aux tempêtes, au spectacle des douleurs d'autrui. Aucun des maux qui effraient les hommes ne peut plus désormais m'atteindre ; et vous me plaignez ! je suis pure et inaltérable comme une particule de lumière ; et vous me rappelez dans la nuit de la vie ! O Paul ! ô mon ami ! souviens-toi de ces jours de bonheur où dès le matin nous goûtions la volupté des cieux, se levant avec le soleil sur les pitons de ces rochers, et se répandant avec ses rayons au sein de nos forêts. Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocens, nous désirions être tout vue, pour jouir des riches couleurs de l'aurore ; tout odorat, pour sentir les parfums de nos plantes ; tout ouie, pour entendre les concerts de nos oiseaux ; tout cœur, pour reconnoître ces bienfaits. Maintenant à la source de la beauté d'où découle tout ce qui est agréable sur la terre, mon âme voit, goûte, entend, touche immédiatement ce qu'elle ne pouvoit sentir alors que par de foibles organes. Ah ! quelle langue pourroit décrire ces rivages d'un orient éternel que j'habite pour toujours ? Tout ce qu'une puissance infinie et une beauté céleste ont pu créer pour consoler un être malheureux ; tout ce que l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis de la même félicité, peut mettre d'harmonie dans des transports communs, nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens donc l'épreuve qui t'est donnée afin d'accroître le bonheur de ta Virginie par des amours qui n'auront plus de terme, par un hymen dont les flambeaux ne pourront plus s'éteindre. Là, j'apaiserai tes regrets ; là, j'essuierai tes larmes. O mon ami ! mon jeune époux ! élève ton âme vers l'infini, pour supporter des peines d'un moment.

Bernardin de Saint Pierre.

§ 167. *Du bien et du mal moral.*

Ce qui n'est bien ou mal qu'à un particulier, et qui peut être le contraire de cela à l'égard du reste des hommes, ne peut être regardé en général comme un mal, ou comme un bien.

Afin qu'une chose soit regardée comme un bien par toute la société, il faut qu'elle tende à l'avantage de toute la société ; et afin qu'on la regarde comme un mal, il faut qu'elle tende à sa ruine : voilà le grand caractère du bien et du mal moral.

Les hommes étant imparfaits, n'ont pu se suffire à eux-mêmes. De là la nécessité de former des sociétés. Qui dit une société, dit un corps qui subsiste par l'union de divers membres, et confond l'intérêt particulier dans l'intérêt général ; c'est là le fondement de toute la morale.

Mais parce que le bien commun exige de grands sacrifices, et qu'il ne peut se répandre également sur tous les hommes, la religion qui répare le vice des choses humaines, assure des indemnités dignes d'envie à ceux qui nous semblent lésés.

Et toutefois ces motifs respectables n'étant pas assez puissans pour donner un frein à la cupidité des hommes, il a fallu encore qu'ils convinssent de certaines règles pour le bien public, fondé à la honte du genre humain sur la crainte odieuse des supplices ; et c'est l'origine des lois.

Nous naissons, nous croissons à l'ombre de ces conventions solennelles ; nous leur devons la sûreté de notre vie, et la tranquillité qui l'accompagne. Les lois sont aussi le seul titre de nos possessions : dès l'aurore de notre vie, nous en recueillons les doux fruits, et nous nous engageons toujours à elles par des liens plus forts. Quiconque prétend se soustraire à cette autorité, dont il tient tout, ne peut trouver injuste qu'elle lui ravisse tout, jusqu'à la vie. Où seroit la raison qu'un particulier osât en sacrifier tant d'autres à soi seul, et que la société ne pût par sa ruine racheter le repos public.

C'est un vain prétexte de dire qu'on ne se doit pas à des lois qui favorisent l'inégalité des fortunes. Peuvent-elles égaler, les hommes, l'industrie, l'esprit, les talens ? Peuvent-elles empêcher les dépositaires de l'autorité d'en user selon leur foiblesse ?

Dans cette impuissance absolue d'empêcher l'inégalité des conditions, elles

fixent les droits de chacune, elles les protégent.

On suppose d'ailleurs avec quelque raison que le cœur des hommes se forme sur leur condition. Le laboureur a souvent dans le travail de ses mains la paix et la satiété qui fuient l'orgueil des grands. Ceux-ci n'ont pas moins de désirs que les hommes les plus abjects, ils ont donc autant de besoins : voilà dans l'inégalité une sorte d'égalité.

Ainsi on suppose aujourd'hui toutes les conditions égales, ou nécessairement inégales Dans l'une et l'autre supposition l'équité consiste à maintenir invariablement leurs droits réciproques, et c'est là tout l'ordre des lois.

Heureux qui les sait respecter comme elles méritent de l'être. Plus heureux qui porte en son cœur celles d'un heureux naturel. Il est bien facile de voir que je veux parler des vertus. Leur noblesse et leur excellence sont l'objet de tout ce discours : mais j'ai cru qu'il falloit d'abord établir une règle sûre pour les bien distinguer du vice. Je l'ai rencontrée sans effort, dans le bien et le mal moral ; je l'aurois cherchée vainement dans une moins grande origine. Dire simplement que la vertu est vertu, parce qu'elle est bonne en son fond, et le vice tout au contraire ; ce n'est pas les faire connoître. La force et la beauté sont aussi de grands biens ; la vieillesse et la maladie des maux réels : cependant on n'a jamais dit que ce fut là vice ou vertu. Le mot de vertu emporte l'idée de quelque chose d'estimable à l'égard de toute la terre : le vice au contraire. Or il n'y a que le bien et que le mal moral, qui portent ces grands caractères. La préférence de l'intérêt général au personnel, est la seule définition qui soit digne de la vertu, et qui doive en fixer l'idée. Au contraire, le sacrifice mercenaire du bonheur public à l'intérêt propre, est le sceau éternel du vice.

Ces divers caractères ainsi établis et suffisamment discernés, nous pouvons distinguer encore les vertus naturelles, des acquises. J'appelle vertus naturelles, les vertus de tempérament. Les autres sont les fruits paisibles de la réflexion. Nous mettons ordinairement ces dernières à plus haut prix, parce qu'elles nous coûtent davantage. Nous les estimons plus à nous, parce qu'elles sont les effets de notre fragile raison. Je dis : la raison elle-même n'est-elle pas un don de la nature, comme l'heureux tempérament? L'heureux tempérament exclut-il la raison ? n'en est-il pas plutôt la base ? Et si l'un peut nous égarer, l'autre est-elle plus infaillible ?

Je me hâte, afin d'en venir à une question plus sérieuse. On demande si la plupart des vices ne concourent pas au bien puplic, comme les plus pures vertus. Qui feroit fleurir le commerce sans la vanité, l'avarice, &c ?

En un sens cela est très-vrai ; mais il faut m'accorder aussi, que le bien produit par le vice est toujours mêlé de grands maux. Ce sont les lois qui arrêtent les progrès de ses désordres. Et c'est la raison, la vertu qui le subjugent, qui le contiennent dans certaines bornes, et le rendent utile au monde.

A la vérité, la vertu ne satisfait pas sans réserve toutes nos passions. Mais si nous n'avions aucun vice, nous n'aurions pas ces passions à satisfaire, et nous ferions par devoir ce qu'on fait par ambition, par orgueil, par avarice, &c. Il est donc ridicule de ne pas sentir que c'est le vice qui nous empêche d'être heureux par la vertu. Si elle est si insuffisante à faire le bonheur des hommes, c'est parce que les hommes sont vicieux ; et les vices, s'ils vont au bien, c'est qu'ils sont mêlés de vertus, de patience, de tempérance, de courage, &c. Un peuple qui n'auroit en partage que des vices, courroit à sa perte infaillible.

Quand le vice veut procurer quelque grand avantage au monde, pour surprendre l'admiration, il agit comme la vertu, parce qu'elle est le vrai moyen, le moyen naturel du bien : mais celui que le vice opère, n'est ni son objet, ni son but. Ce n'est pas à un si beau terme que tendent ses déguisemens. Ainsi le caractère distinctif de la vertu subsiste ; ainsi rien ne peut l'effacer.

Que prétendent donc quelques hommes, qui confondent toutes ces choses ou qui nient leur réalité ? Qui peut les empêcher de voir qu'il y a des qualités qui tendent naturellement au bien du monde, et d'autres à sa destruction ? Ces premiers sentimens élevés, courageux, bienfaisans à tout l'univers, et par conséquent estimables à l'égard de toute la terre, voilà ce qu'on nomme vertu. Et ces odieuses passions, tournées à la ruine des hommes, et par conséquent criminelles envers le genre humain, c'est ce que j'appelle des vices. Qu'entendent-ils eux par ces noms ? Cette différence

éclatante du foible et du fort, du faux et du vrai, du juste et de l'injuste, &c. leur échappe-t-elle ? mais le jour n'est pas plus sensible. Pensent-ils que l'irréligion dont ils se piquent puisse anéantir la vertu ? mais tout leur fait voir le contraire. Qu'imaginent-ils donc ? Qui leur trouble l'esprit ? Qui leur cache qu'ils ont eux-mêmes parmi leurs foiblesses des sentimens de vertu ?

Est-il un homme assez insensé pour douter que la santé soit préférable aux maladies ? Non, il n'y en a point dans le monde. Trouve-t-on quelqu'un qui confonde la sagesse avec la folie ? Non, personne assurément. On ne voit personne non plus qui ne préfère la vérité à l'erreur ; personne qui ne sente bien que le courage est différent de la crainte, et l'envie de la bonté. On ne voit pas moins clairement que l'humanité vaut mieux que l'inhumanité, qu'elle est plus aimable, plus utile, et par conséquent plus estimable ; et cependant..... O ! foiblesse de l'esprit humain, il n'y a point de contradiction dont les hommes ne soient capables dès qu'ils veulent approfondir.

N'est-ce pas le comble de l'extravagance, qu'on puisse réduire en question, si le courage vaut mieux que la peur ? On convient qu'il nous donne sur les hommes et sur nous-mêmes un empire naturel. On ne nie pas non plus que la puissance enferme une idée de grandeur, et qu'elle soit utile. On sait encore que la peur est un témoignage de foiblesse ; et on convient que la foiblesse est très-nuisible, qu'elle jette les hommes dans la dépendance, et qu'elle prouve aussi leur petitesse. Comment peut-il donc se trouver des esprits assez déréglés pour mettre de l'égalité dans des choses si inégales ?

Qu'entend-on par un grand génie ? un esprit qui a de grandes vues, puissant, fécond, éloquent, &c. Et par une grande fortune ? un état indépendant, commode, élevé, glorieux. Personne ne dispute donc qu'il y ait de grands génies, et de grandes fortunes. Les caractères de ces avantages sont trop bien marqués. Ceux d'une âme vertueuse sont-ils moins sensibles ? Qui peut nous les faire confondre ? Sur quel fondement ose-t-on égaler le bien et le mal ? est-ce sur ce qu'on suppose que nos vices et nos vertus sont des effets nécessaires de notre tempérament ? Mais les maladies, la santé ne sont-elles pas des effets nécessaires de la même cause ? Les confond-on cependant, et a-t-on jamais dit que c'étoient des chimères, qu'il n'y avoit ni santé ni maladies ? Pense-t-on que tout ce qui est nécessaire n'est d'aucun mérite ? Mais c'est une nécessité en Dieu d'être tout-puissant, éternel. La puissance et l'éternité seront-elles égales au néant ? Ne seront-elles plus des attributs parfaits ? Quoi ! parce que la vie et la mort sont en nous des états de nécessité, n'est-ce plus qu'une même chose, et indifférente aux humains ? Mais peut-être que les vertus que j'ai peintes comme un sacrifice de notre intérêt propre à l'intérêt public, ne sont qu'un pur effet de l'amour de nous-mêmes. Peut-être ne faisons-nous le bien que parce que notre plaisir se trouve dans ce sacrifice. Etrange objection ! Parce que je me plais dans l'usage de ma vertu, en est-elle moins profitable, moins précieuse à tout l'univers, ou moins différente du vice, qui est la ruine du genre humain ? Le bien où je me plais change-t-il de nature ? Cesse-t-il d'être bien ?

Les oracles de la piété, continuent nos adversaires, condamnent cette complaisance. Est-ce à ceux qui nient la vertu à la combattre par la religion qui l'établit ? Qu'ils sachent qu'un Dieu bon et juste ne peut reprouver le plaisir que lui-même attache à bien faire. Nous prohiberoit-il ce charme qui accompagne l'amour du bien ? lui-même nous ordonne d'aimer la vertu, et sait mieux que nous qu'il est contradictoire d'aimer une chose sans s'y plaire. S'il rejète donc nos vertus, c'est quand nous nous approprions les dons que sa main nous dispense, que nous arrêtons nos pensées à la possession de ses grâces, sans aller jusqu'à leur principe ; que nous méconnoissons le bras qui répand sur nous ses bienfaits.

Une vérité s'offre à moi. Ceux qui nient la réalité des vertus, sont forcés d'admettre des vices. Oseroient-ils dire que l'homme n'est pas insensé et méchant ? toutefois s'il n'y avoit que des malades, saurions-nous ce que c'est que la santé ?

Vauvenargues. Introduction à la connoissance de l'esprit humain. 3e. part.

§ 168. *De la grandeur d'âme.*

Après ce que nous avons dit, je crois qu'il n'est pas nécessaire de prouver qu

la grandeur d'âme est quelque chose d'aussi réel que la santé, &c. Il est difficile de ne pas sentir dans un homme qui maîtrise la fortune, et qui par des moyens puissans arrive à des fins élevées, qui subjugue les autres hommes par son activité, par sa patience ou par de profonds conseils ; je dis qu'il est difficile de ne pas sentir dans un génie de cet ordre une noble réalité.

La grandeur d'âme est donc un instinct élevé, qui porte les hommes au grand, de quelque nature qu'il soit ; mais qui les tourne au bien ou au mal, selon leurs passions, leurs lumières, leur éducation, leur fortune, &c. Egale à tout ce qu'il y a sur la terre de plus élevé, tantôt elle cherche à soumettre par toute sorte d'efforts ou d'artifices les choses humaines à elle, et tantôt dédaignant ces choses, elle s'y soumet elle-même sans que sa soumission l'abaisse : pleine de sa propre grandeur elle s'y repose en secret, contente de se posséder. Qu'elle est belle, quand la vertu dirige tous ses mouvemens ; mais qu'elle est dangereuse alors qu'elle se soustrait à la règle ! Représentez-vous Catilina au-dessus de tous les préjugés de sa naissance, méditant de changer la face de la terre et d'anéantir le nom Romain : concevez ce génie audacieux, menaçant le monde du sein des plaisirs, et formant d'une troupe de voluptueux et de voleurs un corps redoutable aux armées et à la sagesse de Rome. Qu'un homme de ce caractère auroit porté loin la vertu, s'il eût été tourné au bien ; mais des circonstances malheureuses le poussent au crime. Catilina étoit né avec un amour ardent pour les plaisirs, que la sévérité des lois aigrissoit et contraignoit ; sa dissipation et les débauches l'engagèrent peu à peu à des projets criminels : ruiné, décrié, traversé, il se trouva dans un état où il lui étoit moins facile de gouverner la république que de la détruire. Ainsi les hommes sont souvent portés au crime par de fatales rencontres ou par leur situation : ainsi leur vertu dépend de leur fortune. Que manquoit-il à César, que d'être né souverain ? Il étoit bon, magnanime, généreux, hardi, clément ; personne n'étoit plus capable de gouverner le monde, et de le rendre heureux : s'il eût eu une fortune égale à son génie, sa vie auroit été sans tache ; mais parce qu'il s'étoit placé lui-même sur le trône par la force, on a cru pouvoir le compter avec justice parmi les tyrans.

Cela fait sentir qu'il y a des vices qui n'excluent pas les grandes qualités, et par conséquent de grandes qualités qui s'éloignent de la vertu. Je reconnois cette vérité avec douleur : il est triste que la bonté n'accompagne pas toujours la force, et que l'amour de la justice ne prévale pas nécessairement dans tous les hommes et dans tout le cours de leur vie, sur tout autre amour ; mais non seulement les grands hommes se laissent entraîner au vice, les vertueux mêmes se démentent, et sont inconstans dans le bien. Cependant ce qui est sain est sain, ce qui est fort est fort, &c Les inégalités de la vertu, les foiblesses qui l'accompagnent, les vices qui flétrissent les plus belles vies, ces défauts inséparables de notre nature, mêlée si manifestement de grandeur et de petitesse, n'en détruisent par les perfections : ceux qui veulent que les hommes soient tout bons ou tout méchans, absolument grands ou petits, ne connoissent pas la nature. Tout est mélangé dans les hommes, tout y est limité ; et le vice même y a ses bornes.

Le même. Ibid.

§ 169. *Du courage.*

Le vrai courage est une des qualités qui supposent le plus de grandeur d'âme. J'en remarque beaucoup de sortes : un courage contre la fortune, qui est philosophie ; un courage contre les misères, qui est patience ; un courage à la guerre, qui est valeur ; un courage dans les entreprises, qui est hardiesse ; un courage fier et téméraire, qui est audace ; un courage contre l'injustice, qui est fermeté ; un courage contre le vice, qui est sévérité ; un courage de réflexion, de tempérament, &c.

Il n'est pas ordinaire qu'un même homme assemble tant de qualités. Octave dans le plan de sa fortune, élevée sur des précipices, bravoit des périls éminens ; mais la mort présente à la guerre ébranloit son âme. Un nombre innombrable de Romains qui n'avoient jamais craint la mort dans les batailles, manquoient de cet autre courage, qui soumit la terre à Auguste.

On ne trouve pas seulement plusieurs sortes de courages, mais dans le même courage bien des inégalités. Brutus, qui eut la hardisse d'attaquer la fortune de César, n'eut pas la force de suivre la sienne : il avoit formé le dessein de dé-

truire la tyrannie avec les ressources de son seul courage, et il eut la foiblesse de l'abandonner avec toutes les forces du peuple Romain ; faute de cette égalité de force et de sentiment, qui surmonte les obstacles et la lenteur des succès.

Je voudrois pouvoir parcourir ainsi en détail toutes les qualités humaines : un travail si long ne peut manquer de m'arrêter. Je terminerai cet écrit par de courtes définitions.

Observons néanmoins encore que la petitesse est la source d'un nombre incroyable de vices ; de l'inconstance, de la légèreté, la vanité, l'envie, l'avarice, la bassesse, &c. ; elle rétrécit notre esprit autant que la grandeur d'âme l'élargit ; mais elle est malheureusement inséparable de l'humanité, et il n'y a point d'âme si forte, qui en soit tout à fait exempte. Je suis mon dessein.

La probité est un attachement à toutes les lois civiles.

La droiture est une habitude des sentiers de la vertu.

L'équité peut se définir par l'amour de l'égalité ; l'intégrité paroît une équité sans tache, et la justice une équité pratique.

La noblesse est la préférence de l'honneur à l'intérêt : la bassesse, la préférence de l'intérêt à l'honneur.

L'intérêt est la fin de l'amour-propre : la générosité en est le sacrifice.

La méchanceté suppose un goût à faire le mal : la malignité, une méchanceté cachée ; la noirceur, une malignité profonde.

L'insensibilité, à la vue des misères, peut s'appeler dureté ; s'il y entre du plaisir, c'est cruauté. La sincérité me paroit l'expression de la vérité ; la franchise, une sincérité sans voile ; la candeur, une sincérité douce ; l'ingénuité, une sincérité innocente : l'innocence, une pureté sans tache.

L'imposture est le manque de la vérité ; la fausseté, une imposture naturelle ; la dissimulation, une imposture réfléchie ; la fourberie, une imposture qui veut nuire ; la duplicité, une imposture qui a deux faces.

La libéralité est une branche de la générosité ; la bonté, un goût à faire du bien, et à pardonner le mal ; la clémence, une bonté envers nos ennemis.

La simplicité nous présente l'image de la vérité et de la liberté.

L'affectation est le dehors de la contrainte et du mensonge ; la fidélité n'est qu'un respect pour nos engagemens ; l'infidélité, une dérogeance ; la perfidie, une infidélité converte et criminelle.

La bonne foi est une fidélité sans défiance et sans artifice.

La force d'esprit est le triomphe de la réflexion ; c'est un instinct supérieur aux passions, qui les calme ou qui les possède : on ne peut pas savoir d'un homme qui n'a pas les passions ardentes, s'il a de la force d'esprit ; il n'a jamais été dans des épreuves assez difficiles.

La modération, est l'état d'une âme qui se possède ; elle naît d'une espèce de médiocrité dans les désirs, et de satisfaction dans les pensées, qui dispose aux vertus civiles.

L'immodération, au contraire, est une ardeur inaltérable et sans délicatesse, qui mène quelquefois à de grands vices.

La tempérance n'est qu'une modération dans les plaisirs, et l'intempérance, au contraire.

L'humeur est une inégalité qui dispose à l'impatience ; la complaisance est une volonté flexible ; la douceur, un fond de complaisance et de bonté.

La brutalité est une disposition à la colère et à la grossièreté ; l'irrésolution, une timidité à entreprendre ; l'incertitude, une irrésolution à croire ; la perplexité, une irrésolution inquiète.

La prudence, une prévoyance raisonnable ; l'imprudence, tout au contraire.

L'activité naît d'une force inquiète ; la paresse, d'une impuissance paisible.

La mollesse est une paresse voluptueuse.

L'austérité est une haine des plaisirs ; et la sévérité, des vices.

La solidité, une consistance et une égalité d'esprit ; la légèreté, un défaut d'assiette et d'uniformité de passions ou d'idées.

La constance, une fermeté raisonnable dans nos sentimens ; l'opiniâtreté, une fermeté déraisonnable ; la pudeur, un sentiment de la difformité du vice, et du mépris qui le suit.

La sagesse, la connoissance et l'affection du vrai bien ; l'humilité, un sentiment de notre bassesse devant Dieu ; la charité, un zèle de religion pour le prochain ; la grâce, une impulsion surnaturelle vers le bien.

Le même. Ibid.

§ 170. *De l'amour des Sciences et des Lettres.*

La passion de la gloire, et la passion des sciences se ressemblent dans leur principe; car elles viennent l'une et l'autre du sentiment de notre vide et de notre imperfection. Mais l'une voudroit se former comme un nouvel être hors de nous; et l'autre s'attache à étendre et à cultiver notre fond. Ainsi la passion de la gloire veut nous agrandir au-dehors, et celle des sciences au-dedans.

On ne peut avoir l'âme grande, ou l'esprit un peu pénétrant, sans quelque passion pour les lettres. Les arts sont consacrés à peindre les traits de la belle nature; les sciences à enseigner la vérité. Les arts ou les sciences embrassent tout ce qu'il y a dans la pensée de noble ou d'utile; de sorte qu'il ne reste à ceux qui les rejètent, que ce qui est indigne d'être peint ou enseigné.

La plupart des hommes honorent les lettres comme la religion et la vertu, c'est-à-dire, comme une chose qu'ils ne peuvent ni connoître, ni pratiquer, ni aimer.

Personne néanmoins n'ignore que les bons livres sont l'essence des meilleurs esprits, le précis de leurs connoissances et le fruit de leurs longues veilles. L'étude d'une vie entière s'y peut recueillir dans quelques heures; c'est un grand secours.

Deux inconvéniens sont à craindre dans cette passion: le mauvais choix et l'excès. Quant au mauvais choix, il est probable que ceux qui s'attachent à des connoissances peu utiles ne seroient pas propres aux autres; mais l'excès se peut corriger.

Si nous étions sages, nous nous bornerions à un petit nombre de connoissances, afin de les mieux posséder. Nous tâcherions de nous les rendre familières et de les réduire en pratique; la plus longue et la plus laborieuse théorie n'éclaire qu'imparfaitement. Un homme qui n'auroit jamais dansé, posséderoit inutilement les règles de la danse; il en est sans doute de même des métiers d'esprit.

Je dirai bien plus; rarement l'étude est utile, lorsqu'elle n'est pas accompagnée du commerce du monde. Il ne faut pas séparer ces deux choses: l'une nous apprend à penser, l'autre à agir; l'une à parler, l'autre à écrire; l'une à disposer nos actions, et l'autre à les rendre faciles.

L'usage du monde nous donne encore de penser naturellement, et l'habitude des sciences de penser profondément.

Par une suite nécessaire de ces vérités, ceux qui sont privés de l'un et l'autre avantage par leur condition, fournissent une preuve incontestable de l'indigence naturelle de l'esprit humain. Un vigneron, un couvreur, resserrés dans un petit cercle d'idées très-communes, connoissent à peine les plus grossiers usages de la raison, et n'exercent leur jugement, supposé qu'ils en aient reçu de la nature, que sur des objets très-palpables. Je sais bien que l'éducation ne peut suppléer le génie. Je n'ignore pas que les dons de la nature valent mieux que les dons de l'art. Cependant l'art est nécessaire pour faire fleurir les talens. Un beau naturel négligé ne porte jamais de fruits mûrs.

Peut-on regarder comme un bien un génie à peu près stérile? que servent à un grand seigneur les domaines qu'il laisse en friche? est-il riche de ces champs incultes?

Vauvenargues. Connoissance de l'esprit humain.

§ 171. *Utilité de la louange et de l'Amour de la Gloire.*

La louange, si désirée et si prodiguée sur la terre, n'est point et ne peut être une chose indifférente; elle est ou utile, ou funeste; elle est tour à tour ce qu'il y a ou de plus noble, ou de plus vil. En société, c'est le plus souvent un commerce de mensonges, établi par la convention et le besoin de se plaire: alors elle nuit aux hommes, parce qu'elle les dispense d'avoir des vertus qu'ils auroient peut-être, ou du moins qu'ils devroient avoir. Si c'est un instrument que l'intérêt emploie pour parvenir à la fortune, on doit le mépriser. Si c'est la flatterie d'un esclave qui trompe un homme puissant, on doit la craindre. Mais quelquefois aussi c'est l'hommage que l'admiration rend aux vertus, ou la reconnoissance au génie; et sous ce point de vue, elle est une des choses les plus grandes qui soient parmi les hommes. On peut dire que par elle le génie s'étend, l'âme s'élève, l'homme tout entier multiplie ses forces; et de là les travaux, les méditations sublimes, les idées du législateur, les veilles du grand écrivain; de là le sang versé

pour la patrie, et l'éloquence de l'orateur qui défend la liberté de sa nation.

Il ne faut donc pas s'étonner que les âmes ardentes et actives aient été toutes passionnées pour la gloire. On connoît le mot de Philippe, à qui un courtisan féroce conseilloit de détruire Athènes; et *par qui serons-nous loués ?* Ces mêmes Athéniens étoient les maîtres et les tyrans d'Alexandre qui étoit le maître du monde; c'étoit pour eux qu'il combattoit, qu'il détrônoit, qu'il faisoit des rois. Il se précipitoit sur les champs de bataille, pour que les poëtes, les musiciens et les ouvriers d'Athènes dissent, en se promenant sur la place, qu'Alexandre étoit grand. "O Athéniens, disoit-il, qu'il " en coûte pour être estimé de vous !"

Ce sentiment est un aiguillon pour les uns, et un frein pour les autres. *Souviens-toi*, disoit un philosophe à un prince, *que chaque jour de ta vie est un feuillet de ton histoire.* Et il faudroit que tous les matins ce fût la première parole qu'on fît entendre aux princes, à leur réveil; l'amour de la gloire veilleroit autour d'eux pour en repousser les foiblesses et les vices: car tel est le caractère de ce sentiment; il est fier, délicat, sévère à lui-même. A chaque pensée, à chaque action qu'il médite, il s'environne de témoins. L'univers est son censeur, et la postérité son juge.

D'où naît ce sentiment ? de la nature même de l'homme. Ambitieux et foibles, mélange d'imperfection et de grandeur, un estime étrangère peut seule justifier celle que nous tâchons d'avoir pour nous-mêmes. Elle met un prix à nos travaux, elle nous fait croire à nos vertus, elle nous rassure sur nos foiblesses. Elle occupe de plus notre activité inquiète, qui a besoin de mouvement, et qui cherche à se répandre au-dehors. L'amour de la gloire nous pousse et nous précipite hors de nous. Nous échappons à l'ennui et à nous-mêmes; nous volons au-devant du temps; nous vivons, où nous ne sommes pas. La calomnie siffle dans un coin; mais la gloire parcourt la terre; elle acquitte la dette du genre humain envers la vertu et le génie.

Voulez-vous savoir ce que peut le sentiment de la gloire ? ôtez-la de dessus la terre : tout change; le regard de l'homme n'anime plus l'homme; il est seul dans la foule; le passé n'est rien; le présent se resserre; l'avenir disparoît; l'instant qui s'écoule périt éternellement, sans être d'aucune utilité pour l'instant qui doit suivre.

En méchanique, on préfère les machines qui produisent les plus grands effets par les plus petits moyens. En politique on doit faire de même; or telle est cette passion: Sparte a besoin de trois cents hommes qui meurent; ils se dévouent. Sparte fait graver quelques lettres sur les rochers teints de leur sang; voilà leur récompense. C'est peut-être avec deux ou trois cents couronnes de chêne que Rome a conquis le monde. Mais ces illusions sublimes n'appartiennent ni à toutes les âmes, ni à tous les siècles. Le sentiment de la gloire suppose le retranchement des passions communes; ou il n'existe pas, ou il occupe l'âme tout entière ! Ne l'attendez pas d'un peuple chez qui domine l'intérêt: la gloire est la monnoie des états, mais la gloire ne représente rien où l'or représente tout. Ne l'attendez pas d'un peuple voluptueux: ce peuple n'a que des sens; il ne sait renoncer à rien; il ne sait pas perdre un jour pour gagner des siècles. Ne l'attendez pas d'un peuple pauvre: je ne dis pas celui qui resté près de la nature et de l'égalité, borne ses désirs, vit de peu, et met les vertus à la place des richesses; mais celui qui environné de grandes richesses qu'il ne partage pas, se trouve entre le spectacle du faste et la misère, et voit l'extrême pauvreté sortir de l'extrême opulence. Ce peuple occupé, et avili par ses besoins, ne peut avoir l'idée d'un besoin plus noble. Vous le trouverez peu chez une nation livrée à ce qu'on appelle les charmes de la société. Chez un tel peuple, la multitude des goûts nuit aux passions. Il est trop facile d'avoir des succès d'un moment, pour chercher et obtenir des succès plus pénibles. D'ailleurs, en voyant les hommes de si près, on met moins de prix à leur opinion. En général le sentiment de la gloire a je ne sais quoi de réfléchi et de profond, qui se nourrit surtout dans la retraite. C'est là qu'occupé de grands travaux, on est frappé de la rapidité de la vie, et qu'on veut étendre sur l'avenir une existence si courte. C'est à cette distance des hommes que la renommée paroît auguste; que la postérité se montre, que la gloire tourmente et fatigue l'imagination. Il faut qu'elle soit vue de loin, pour qu'elle en impose: elle ressemble à ces divinités de nos ancêtres, qu'ils avoient soin de

placer dans les forêts, ou dans les lieux obscurs. Moins on les voyoit, plus elles obtenoient d'hommages. *Thomas.*

§ 172. *De la vraie grandeur.*

Un homme de mérite élevé aux grandeurs, tâche de consoler l'envie, et d'échapper à la malignité. Mais malheureusement celui qui a le moins à prétendre, est toujours celui qui exige le plus. Moins il soutient sa grandeur par lui-même, plus il l'appesantit sur les autres. Il s'incorpore ses terres, ses équipages, ses aïeux, ses valets; et sous cet attirail, il se croit un colosse. Proposez-lui de sortir de son enveloppe, de se dépouiller de ce qui n'est point à lui; osez le distinguer de sa naissance, de sa place; c'est lui arracher la plus chère partie de son existence. Réduit à lui-même, il n'est plus rien. Etonné de se voir si haut, il prétend vous inspirer le respect qu'il s'inspire à lui-même; il s'habitue avec ses valets à humilier des hommes libres, et tout le monde est peuple à ses yeux.

Qui es-tu donc pour mépriser les hommes? et qui te relève au-dessus d'eux? tes services, ou tes vertus? mais, combien d'hommes obscurs plus vertueux que toi, plus laborieux, plus utiles! Ta naissance? on la respecte; on salue en toi l'ombre de tes ancêtres; mais est-ce à l'ombre à s'enorgueillir des hommages rendus au corps? Tu aurois lieu de te glorifier, si on donnoit ton nom à tes aïeux, comme on donnoit au père de Caton, le nom de ce fils, *la lumière de Rome.* Mais quel orgueil peut t'inspirer un nom, qui ne te doit rien, et que tu dois au hasard? La naissance excite l'émulation dans les grandes âmes, et l'orgueil dans les petites.

Un grand dont le faste est dans l'âme nous insulte corps à corps. C'est l'homme qui dit à l'homme: "*tu rampes au-*" *dessous de moi.*" Ce n'est pas du haut de son rang, c'est du haut de son orgueil, qu'il nous regarde, et nous méprise.

Un grand, lorsqu'il est grand homme, n'a recours, ni à cette hauteur humiliante, qui est le singe de la dignité, ni à ce faste imposant, qui est le fantôme de la gloire, et qui ruine la haute noblesse par la contagion de l'exemple, et l'émulation de la vanité.

Aux yeux du peuple, aux yeux du sage, aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à se montrer tel qu'il est. Le respect le devance, la vénération l'environne; sa vertu le couvre tout entier; elle est son cortége et sa pompe. Sa grandeur a beau se ramasser en lui-même, et se dérober à nos hommages, nos hommages vont la chercher. Mais, qu'il faut avoir un sentiment noble et pur de la véritable grandeur, pour ne pas craindre de l'avilir en la dépouillant de tout ce qui lui est étranger! Qui d'entre les grands de notre âge, voudroit être surpris, comme Fabricius par les ambassadeurs de Pyrrhus, faisant cuire ses légumes? *Marmontel.*

§ 173. *De la vertu.*

Le mot de vertu vient de force, la force est la base de toute vertu.

L'homme vertueux est celui qui sait vaincre ses affections.

La vertu n'appartient qu'à un être foible par sa nature et fort par sa volonté; c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste.

L'exercice des plus sublimes vertus élève et nourrit le génie.

Les âmes d'une certaine trempe transforment, pour ainsi dire, les autres en elles-mêmes; elles ont une sphère d'activité dans laquelle rien ne leur résiste; on ne peut les connoître sans les vouloir imiter, et de leur sublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne.

Il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à la vertu. Elle tourmente longtemps ceux qui l'abandonnent, et ses charmes qui font les délices des âmes pures, font le premier supplice du méchant, qui les aime encore et n'en sauroit plus jouir.

L'exercice des vertus sociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité; c'est en faisant le bien qu'on devient bon.

La vertu est si nécessaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait une à sa mode, et l'on y tient plus fortement, peut-être parce qu'elle est de notre choix.

Si les sacrifices à la vertu coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits, et l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Une âme, une fois corrompue, l'est pour toujours, et ne revient plus au bien d'elle-même; à moins que quelque révolution subite, quelque brusque changement de fortune et de situation ne change tout à coup ses rapports, et par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne assiette. Toutes ses habitudes étant rompues et toutes ses passions

modifiées, dans ce bouleversement général, on reprend quelquefois son caractère primitif, et l'on devient comme un nouvel être sorti récemment des mains de la nature. Alors le souvenir de sa première bassesse, peut servir de préservatif contre une rechute. Hier on étoit abject et foible, aujourd'hui l'on est fort et magnanime. En se contemplant de si près dans deux états si différens, on en sent mieux le prix de celui où l'on est remonté; et l'on en devient plus attentif à s'y soutenir.

La jouissance de la vertu est tout intérieure, et ne s'aperçoit que par celui qui la sent: mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, et il n'y a que celui qui les a qui sache ce qu'ils lui coûtent. C'est peut-être là la clef des faux jugemens des hommes sur les avantages du vice et sur ceux de la vertu.

Il n'y a que des âmes de feu qui sachent combattre et vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions sublimes sont leur ouvrage; la froide raison n'a jamais rien fait d'illustre, et l'on ne triomphe des passions qu'en les opposant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine seule, et tient tout en équilibre: voilà comme se forme le vrai sage, qui n'est pas plus qu'un autre à l'abri des passions, mais qui seul sait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

La vertu est un état de guerre, et pour y vivre, on a toujours quelque combat à rendre contre soi.

Si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu! il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe et ne revient plus; celui de mal faire passe et revient sans cesse: on s'oublie un moment et l'on est perdu.

La fausse honte et la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes, mais la vertu ne sait rougir que de ce qui est mal.

L'homme de bien porte avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à ses semblables: il sent ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pu croire; qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

Il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu, et la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un prince.

On a dit " qu'il n'y avoit point de " héros pour son valet de chambre," cela peut être; mais l'homme juste a l'estime de son valet, ce qui montre assez que l'héroïsme n'a qu'une vaine apparence, et qu'il n'y a rien de solide que la vertu.

Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point! Ce ne sont point les vicieux au faite des honneurs, dans le sein des plaisirs, qui font envie; ce sont les vertueux infortunés, et l'on sent au fond de son cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ce sentiment est commun à tous les hommes, et souvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons; sitôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler, et si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes, qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même; et la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers.

La félicité est la fortune du sage, et il n'y en a point sans vertu.

J. J. Rousseau.

§ 174. *Que les plus grandes qualités naturelles ne servent qu'à déshonorer, si elles ne sont soutenues par un amour constant de la vertu. Dialogue entre Socrate et Alcibiade.*

Socrate. Te voilà toujours agréable. Qui charmeras-tu dans les enfers?

Alcibiade. Et toi, te voilà toujours censeur du genre humain. Qui persuaderas-tu ici, toi qui veux toujours persuader quelqu'un?

Socrate. Je suis rebuté de vouloir persuader les hommes, depuis que j'ai éprouvé combien mes discours ont mal réussi pour te persuader la vertu.

Alcibiade. Voulois-tu que je vécusse pauvre comme toi, sans me mêler des affaires publiques?

Socrate. Lequel valoit mieux, ou de ne s'en mêler pas, ou de les brouiller, et de devenir l'ennemi de sa patrie?

Alcibiade. J'aime mieux mon personnage que le tien. J'ai été beau, magnifique, tout couvert de gloire, vivant dans les délices ; la terreur des Lacédémoniens et des Perses. Les Athéniens n'ont pu sauver leur ville qu'en me rappelant. S'ils m'eussent cru, Lysandre ne seroit jamais entré dans leur port. Pour toi, tu n'étois qu'un pauvre homme, laid, camus, chauve, qui passoit sa vie à discourir, pour blâmer les hommes dans tout ce qu'ils font. Aristophane t'a joué sur le théâtre ; tu as passé pour un impie, et on t'a fait mourir.

Socrate. Voilà bien des choses que tu mets ensemble. Examinons-les en détail. Tu as été beau, mais décrié pour avoir fait de honteux usages de ta beauté. Les délices ont corrompu ton bon naturel. Tu as rendu de grands services à ta patrie ; mais tu lui as fait de grands maux. Dans les biens et dans les maux que tu lui as faits, c'est une vaine ambition qui t'a fait agir : par conséquent il ne t'en revient aucune gloire véritable. Les ennemis de la Grèce, auxquels tu t'étois livré, ne pouvoient se fier à toi, et tu ne pouvois te fier à eux. N'auroit-il pas été plus glorieux de vivre pauvre dans ta patrie, et d'y souffrir patiemment tout ce que les méchans font d'ordinaire pour opprimer la vertu ? Il vaut mieux être laid et sage comme moi, que beau et dissolu comme tu l'étois. L'unique chose qu'on peut me reprocher est de t'avoir trop aimé, et de m'être laissé éblouir par un naturel aussi léger que le tien. Tes vices ont deshonoré l'éducation philosophique que Socrate t'avoit donnée. Voilà mon tort.

Alcibiade. Mais ta mort montre que tu étois un impie.

Socrate. Les impies sont ceux qui ont brisé les Hermez. J'aime mieux avoir avalé du poison pour avoir enseigné la vérité et avoir irrité les hommes qui ne la peuvent souffrir, que de trouver la mort comme toi dans le sein d'une courtisanne.

Alcibiade. Ta raillerie est toujours piquante.

Socrate. Hé quel moyen de souffrir un homme qui étoit propre à faire tant de biens, et qui a fait tant de maux ? Tu viens encore insulter à la vertu.

Alcibiade. Quoi, l'ombre de Socrate et la vertu sont donc la même chose ? Te voilà bien présomptueux. . .

Socrate. Compte pour rien Socrate, si tu veux, j'y consens. Mais après avoir trompé mes espérances sur la vertu que je tâchois de t'inspirer, ne viens point encore te mocquer de la philosophie, et me vanter toutes tes actions. Elles ont eu de l'éclat, mais nulle règle. Tu n'as point de quoi rire ; la mort t'a fait aussi laid et aussi camus que moi ? Que te reste-t-il de tes plaisirs ?

Alcibiade. Ah ! il est vrai, il ne m'en reste que la honte et les remords. Mais où vas-tu ? Pourquoi donc veux-tu me quitter.

Socrate. Adieu : je ne t'ai pas suivi dans tes voyages ambitieux, ni en Sicile, ni à Sparte, ni en Asie. Il n'est pas juste que tu me suives dans les champs élisées où je vais mener une vie paisible et bienheureuse avec Solon, Lycurgue, et les autres sages.

Alcibiade. Ah ! mon cher Socrate, faut-il que je sois séparé de toi ? Hélas ! où irai-je donc ?

Socrate. Avec ces âmes foibles et vaines dont la vie a été un mélange perpétuel de bien et de mal, et qui n'ont jamais aimé de suite la pure vertu. Tu étois né pour la suivre. Tu lui as préféré tes passions. Maintenant elle te quitte à son tour, et tu la regretteras éternellement.

Alcibiade. Hélas ! mon cher Socrate, tu m'as tant aimé : ne veux-tu plus avoir jamais aucune pitié de moi ? Tu ne saurois désavouer, car tu le sais mieux qu'un autre, que le fond de mon naturel étoit bon.

Socrate. C'est ce qui te rend plus inexcusable. Tu étois bien né, et tu as mal vécu. Mon amitié pour toi, non plus que ton beau naturel, ne sert qu'à ta condamnation. Je t'ai aimé pour la vertu. Mais enfin je t'ai aimé jusqu'à hasarder ma réputation. J'ai souffert pour l'amour de toi qu'on m'ait soupçonné injustement de vices monstrueux que j'ai condamnés dans toute ma doctrine. Je t'ai sacrifié ma vie aussi-bien que mon honneur. As-tu oublié l'expédition de Portidée où je logeai toujours avec toi ? Un père ne sauroit être plus attaché à son fils que je l'étois à toi. Dans toutes les rencontres des guerres j'étois toujours à ton côté. Un jour le combat étant douteux, tu fus blessé ; aussitôt je me jetai au-devant de toi pour te couvrir de mon corps, comme d'un bouclier. Je sauvai ta vie, ta liberté, tes armes : la couronne m'étoit due par cette action ;

je priai les chefs de l'armée de te la donner. Je n'eus de passions que pour ta gloire. Je n'eusse jamais cru que tu eusses pu devenir la honte de ta patrie et la source de tous ses malheurs.

Alcibiade. Je m'imagine, mon cher Socrate, que tu n'as pas oublié aussi cette autre occasion où nos troupes ayant été défaites, tu te retirois à pied avec beaucoup de peine, et où, me trouvant à cheval, je m'arrêtai pour repousser les ennemis qui t'alloient accabler. Faisons compensation.

Socrate. Je le veux. Si je rappelle ce que j'ai fait pour toi, ce n'est point pour te le reprocher, ni pour me faire valoir ; c'est pour montrer les soins que j'ai pris pour te rendre bon, et combien tu as mal répondu à toutes mes peines.

Alcibiade. Tu n'as rien à dire contre ma première jeunesse. Souvent en écoutant tes instructions, je m'attendrissois jusqu'à en pleurer. Si quelquefois je t'échappois étant entraîné par les compagnies, tu courois après moi comme un maître après son esclave fugitif. Jamais je n'ai osé te résister. Je n'écoutois que toi. Je ne craignois que de te déplaire.

Il est vrai que je fis une gageure un jour de donner un soufflet à Hipponicus : je le lui donnai, ensuite j'allai lui demander pardon, et me dépouiller devant lui, afin qu'il me punît avec des verges : mais il me pardonna, voyant que je ne l'avois offensé que par la légèreté de mon naturel enjoué et folâtre.

Socrate. Alors tu n'avois commis que la faute d'un jeune fou. Mais dans la suite tu as fait les crimes d'un scélérat, qui ne compte pour rien les dieux, qui se joue de la vertu et de la bonne foi, qui met sa patrie en cendres pour contenter son ambition, qui porte dans toutes les nations étrangères des mœurs dissolues. Va, tu me fais horreur et pitié. Tu étois fait pour être bon, et tu as voulu être méchant : je ne puis m'en consoler. Séparons-nous. Les trois juges décideront de ton sort : mais il ne peut plus y avoir ici-bas d'union entre nous deux. *Fénélon.*

§ 175. *Que les plus grandes vertus sont gâtées par une humeur chagrine et caustique. Dialogue entre Rhadamante, Caton le Censeur, et Scipion l'Africain.*

Rhadamante. Qui es-tu donc, vieux Romain ? Dis-moi ton nom. Tu as la physionomie assez mauvaise, un visage dur et rébarbatif. Tu as l'air d'un vilain rousseau ; du moins je crois que tu l'as été pendant ta jeunesse. Tu avois, si je ne me trompe, plus de cent ans quand tu es mort.

Caton. Point : je n'en avois que quatre-vingt-dix, et j'ai trouvé [illegible] bien courte ; car j'aimois fort [illegible] me portois à merveilles. Je m'[illegible]. N'as-tu point ouï parler [illegible] de ma sagesse, de mon courage contre les méchans ?

Rhadamante. Ho ! je te reconnois sans peine sur le portrait qu'on m'avoit fait de toi. Te voilà tout juste, cet homme toujours prêt à se vanter et à mordre les autres. Mais j'ai un différend à régler entre toi et le grand Scipion qui vainquit Annibal. Holà ! Scipion, hâtez-vous de venir : voici Caton qui arrive enfin : je prétends juger tout à l'heure votre vieille querelle : çà, que chacun défende sa cause.

Scipion. Pour moi j'ai à me plaindre de la jalousie maligne de Caton : elle étoit indigne de sa haute réputation. Il se joignit à Fabius Maximus, et ne fut son ami que pour m'attaquer. Il vouloit m'empêcher de passer en Afrique. Ils étoient tous deux timides dans leur politique : d'ailleurs Fabius ne savoit que sa vieille méthode de temporiser à la guerre, d'éviter les batailles, de camper dans les nues, d'attendre que les ennemis se consumassent d'eux-mêmes. Caton, qui aimoit par pédanterie les vieilles gens, s'attacha à Fabius, et fut jaloux de moi, parce que j'étois jeune et hardi. Mais la principale cause de son entêtement fut son avarice. Il vouloit qu'on fît la guerre avec épargne, comme il plantoit ses choux et ses ognons. Pour moi, je voulois qu'on fît vivement la guerre, pour la finir bientôt avec avantage ; qu'on regardât non ce qu'il en coûteroit, mais les actions que je ferois. Le pauvre Caton étoit désolé ; car il vouloit toujours gouverner la république comme sa petite chaumière, et remporter des victoires à juste prix. Il ne voyoit pas que le dessein de Fabius ne pouvoit réussir. Jamais il n'auroit chassé Annibal d'Italie. Annibal étoit assez habile pour y subsister toujours aux dépens du pays, et pour conserver des alliés. Il auroit même toujours fait venir de nouvelles troupes d'Afrique par mer. Si Néron n'eût défait Asdrubal avant

qu'il pût se joindre à son frère, tout étoit perdu. Fabius le temporiseur eût été sans ressource. Cependant Rome pressée de si près par un tel ennemi auroit succombé à la longue. Mais Caton ne voyoit point cette nécessité de faire une puissante diversion pour transporter à Carthage la guerre qu'Annibal avoit su porter jusqu'à Rome. Je demande donc réparation de tous les torts que Caton a eus contre moi, et des persécutions qu'il a faites à ma famille.

Caton. Et moi, je demande récompense d'avoir soutenu la justice et le bien public contre ton frère Lucius qui étoit un brigand. Laissons-là cette guerre d'Afrique, où tu fus plus heureux que sage. Venons au fait. N'est-ce pas une chose indigne que tu aies arraché à la république un commandement d'armée pour ton frère qui en étoit incapable? Tu promis de le suivre et de servir sous lui. Tu étois son pédagogue dans cette guerre contre Antiochus. Ton frère fit toutes sortes d'injustices et de concussions. Tu fermois les yeux pour ne les pas voir. La passion fraternelle t'avoit aveuglé.

Scipion. Mais quoi! Cette guerre ne finit-elle pas glorieusement? Le grand Antiochus fut défait, chassé, et repoussé des côtes d'Asie. C'est le dernier ennemi qui ait pu nous disputer la suprême puissance. Après lui, tous les royaumes venoient tomber les uns sur les autres aux pieds des Romains.

Caton. Il est vrai qu'Antiochus pouvoit bien embarrasser, s'il eût cru les conseils d'Annibal. Mais il ne fit que s'amuser, que se déshonorer par d'infâmes plaisirs. Il épousa dans sa vieillesse une jeune Grecque. Philopœmen disoit alors que s'il eût été préteur des Achéens, il eût voulu sans peine défaire toute l'armée d'Antiochus en la surprenant dans les cabarets. Ton frère, et toi Scipion, vous n'eûtes pas grande peine à vaincre des ennemis qui s'étoient déjà ainsi vaincus eux-mêmes par leur mollesse.

Scipion. La puissance d'Antiochus étoit pourtant formidable.

Caton. Mais revenons à notre affaire. Lucius ton frère n'a-t-il pas enlevé, pillé, ravagé? Oserois-tu dire qu'il a gouverné en homme de bien?

Scipion. Après ma mort tu as eu la dureté de le condamner à une amende, et de vouloir le faire prendre par des licteurs.

Caton. Il le méritoit bien. Et toi qui avois. . . .

Scipion. Pour moi, je pris mon parti avec courage, quand je vis que le peuple se tournoit contre moi. Au lieu de répondre à l'accusation, je dis: Allons au capitole remercier les dieux de ce qu'en un jour semblable à celui-ci je vainquis Annibal et les Carthaginois. Après quoi je ne m'exposai plus à la fortune. Je me retirai à Linternum, loin d'une patrie ingrate, dans une solitude tranquille, et respecté de tous les honnêtes gens, où j'attendis la mort en philosophe. Voilà ce que Caton, censeur implacable, me contraignit de faire. Voilà de quoi je demande justice.

Caton. Tu me reproches ce qui fait ma gloire. Je n'ai épargné personne pour la justice. J'ai fait trembler tous les plus illustres Romains. Je voyois combien les mœurs se corrompoient tous les jours par le faste et par les délices. Par exemple, peut-on me refuser d'immortelles louanges pour avoir chassé du sénat Lucius Quinctius qui avoit été consul, et qui étoit frère de T. Q. Flamininus vainqueur de Philippe, roi de Macédoine, qui eut la cruauté de faire tuer un homme devant un jeune garçon qu'il aimoit, pour contenter la curiosité de cet enfant par un si horrible spectacle?

Scipion. J'avoue que cette action est juste et que tu as souvent puni le crime. Mais tu étois trop ardent contre tout le monde, et quand tu avois fait une bonne action, tu t'en vantois trop grossièrement. Te souviens-tu d'avoir dit autrefois, que Rome te devoit plus que tu ne devois à Rome? Ces paroles sont ridicules dans la bouche d'un homme grave.

Rhadamante. Que réponds-tu, Caton, à ce qu'il te reproche?

Caton. Que j'ai en effet soutenu la république Romaine contre la mollesse et le faste des femmes qui en corrompoient les mœurs: que j'ai tenu les grands dans la crainte des lois: que j'ai pratiqué moi-même ce que j'ai enseigné aux autres: et que la république ne m'a pas soutenu de même contre les gens qui n'étoient mes ennemis qu'à cause que je les avois attaqués pour l'intérêt de la patrie. Comme mon bien de campagne étoit dans le voisinage de celui de M.

Annius Curius, je me proposai dès ma jeunesse d'imiter ce grand homme par la simplicité des mœurs, pendant que d'un autre côté je me proposois Démosthène pour modèle d'éloquence. On m'appeloit même Démosthène Latin. On me voyoit tous les jours marchant nu avec mes esclaves pour aller labourer la terre. Mais ne croyez pas que cette application à l'agriculture et à l'éloquence me détournât de l'art militaire. Dès l'âge de dix-sept ans je me montrai intrépide dans les guerres contre Annibal. Bientôt mon corps fut tout couvert de cicatrices. Quand je fus envoyé préteur en Sardaigne, je rejetai le luxe que tous les autres préteurs avoient introduit avant moi. Je ne songeai qu'à soulager le peuple, qu'à maintenir le bon ordre, qu'à rejeter tous les présens. Ayant été fait consul, je gagnai en Espagne, au-deçà du Bœtis, une bataille contre les barbares. Après cette victoire je pris plus de villes en Espagne que je n'y demeurai de jours.

Scipion. Autre vanterie insupportable. Mais nous la connoissons déjà, car tu l'as souvent faite, et plusieurs morts venus ici depuis vingt ans me l'avoient racontée pour me réjouir. Mais, mon pauvre Caton, ce n'est pas devant moi qu'il faut parler ainsi; je connois l'Espagne et tes belles conquêtes.

Caton. Il est certain que quatre cents villes se rendirent presque en même-temps, et tu n'en as jamais tant fait.

Scipion. Carthage seule vaut mieux que tes quatre cents villages.

Caton. Mais que diras-tu de ce que je fis sous Marcus Acilius pour aller au travers des précipices surprendre Antiochus dans les montagnes entre la Macédoine et la Thessalie?

Scipion. J'approuve cette action, et il seroit injuste de lui refuser des louanges. On t'en doit aussi pour avoir réprimé les mauvaises mœurs. Mais on ne peut t'excuser sur ton avarice sordide.

Caton. Tu parles ainsi parce que c'est toi qui as accoutumé les soldats à vivre délicieusement. Mais il faut se représenter que je me suis vu dans une république qui se corrompoit tous les jours. Les dépenses y augmentoient sans mesure. On y achetoit un poisson plus cher qu'un bœuf n'avoit été vendu quand j'entrai dans les affaires publiques. Il est vrai que les choses qui étoient au plus bas prix me paroissoient encore trop chères quand elles étoient inutiles. Je disois aux Romains: A quoi vous sert de gouverner les nations, si vos femmes vaines et corrompues vous gouvernent? Avois-je tort de parler ainsi? On vivoit sans pudeur. Chacun se ruinoit et vivoit avec toute sorte de bassesse et de mauvaise foi, pour avoir de quoi soutenir ses folles dépenses. J'étois censeur, j'avois acquis de l'autorité par ma vieillesse et par ma vertu; pouvois-je me taire?

Scipion. Mais pourquoi être encore délateur universel à quatre-vingt-dix ans? C'est un beau métier à cet âge!

Caton. C'est le métier d'un homme qui n'a rien perdu de sa vigueur ni de son zèle pour la république, et qui se sacrifie pour l'amour d'elle à la haine des grands, qui veulent être impunément dans le désordre.

Scipion. Mais tu as été accusé aussi souvent que tu as accusé les autres. Il me semble que tu l'as été jusqu'à soixante-dix fois, et jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Caton. Il est vrai; je m'en glorifie. Il n'étoit pas possible que les méchans ne fissent par des calomnies une guerre continuelle à un homme qui ne leur a jamais rien pardonné.

Scipion. Ce ne fut pas sans peine que tu te défendis contre les dernières accusations.

Caton. Je l'avoue: faut-il s'en étonner? Il est bien malaisé de rendre compte de toute sa vie devant les hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu. J'étois un pauvre vieillard, exposé aux insultes de la jeunesse, qui croyoit que je radotois, et qui comptoit pour des fables tout ce que j'avois fait autrefois. Quand je le racontois, ils ne faisoient que bâiller et que se moquer de moi comme d'un homme qui se louoit sans cesse.

Scipion. Ils n'avoient pas grand tort. Mais enfin, pourquoi aimois-tu tant à reprendre les autres? Tu étois comme un chien qui aboie après tous les passans.

Caton. J'ai trouvé toute ma vie que j'apprenois beaucoup plus en reprenant les fous, qu'en fréquentant les sages: les sages ne le sont qu'à demi, et ne donnent que de foibles leçons: mais les fous sont bien fous, et il n'y a qu'à les voir pour savoir comment il ne faut pas faire.

Scipion. J'en conviens. Mais toi, qui étois si sage, pourquoi étois-tu d'abord si ennemi des Grecs?

Caton. C'est que je craignois que les Grecs ne nous communiquassent bien plus leur art que leur sagesse, et leurs mœurs dissolues que leurs sciences. Je n'aimois point tous ces joueurs d'instrumens, ces musiciens, ces poëtes, ces peintres, ces sculpteurs: tout cela ne sert qu'à la curiosité et à une vie voluptueuse. Je trouvois qu'il valoit mieux garder notre simplicité rustique, notre vie laborieuse et pauvre dans l'agriculture: être plus grossier, et mieux vivre; moins discourir sur la vertu, et la pratiquer davantage.

Scipion. Pourquoi donc dans la suite pris-tu tant de peine dans ta vieillesse pour apprendre la langue Grecque?

Caton. A la fin je me laissai enchanter par les sirènes, comme les autres. Je prêtai l'oreille aux muses Grecques. Mais je crains bien que tous ces petits sophistes Grecs, qui viennent affamés à Rome pour faire fortune, n'achèvent de corrompre les mœurs Romaines.

Scipion. Ce n'est pas sans sujet que tu le crains: mais tu aurois dû craindre aussi de corrompre les mœurs Romaines par ton avarice.

Caton. Moi avare! j'étois bon ménager. Je ne voulois laisser rien perdre; mais je ne dépensois que trop.

Rhadamante. Ho! voilà le langage de l'avarice, qui croit toujours être prodigue.

Scipion. N'est-il pas honteux que tu aies abandonné l'agriculture pour te jeter dans l'usure la plus infâme? Tu ne trouvois pas sur tes vieux jours, à ce que j'ai ouï dire, que les terres et les troupeaux rapportassent assez de revenu. Tu devins usurier. Est-ce là le métier d'un censeur qui veut réformer la ville? Qu'as-tu à répondre?

Rhadamante. Tu n'oses parler, et je vois bien que tu es coupable. Voici une cause assez difficile à juger. Il faut, mon pauvre Caton, te punir et te récompenser tout ensemble. Tu m'embarrasses fort. Voici ma décision. Je suis touché de tes vertus et de tes grandes actions pour ta république. Mais aussi quelle apparence de mettre un usurier dans les champs élisées: ce seroit un trop grand scandale. Tu demeureras donc, s'il te plaît, à la porte: mais ta consolation sera d'empêcher les autres d'y entrer. Tu contrôleras tous ceux qui se présenteront. Tu seras censeur ici-bas comme tu l'étois à Rome. Tu auras pour menus plaisirs toutes les vertus du genre humain à critiquer. Je te livre L. Scipion, et L. Quintus, et tous les autres, pour répandre sur eux ta bile: tu pourras même l'exercer sur tous les autres morts qui viendront en foule de tout l'univers. Citoyens Romains, grands capitaines, rois barbares, tyrans des nations, tous seront soumis à ton chagrin et à ta satire. Mais prends garde à Lucius Scipion; car je l'établis pour te censurer à son tour impitoyablement. Tiens, voilà de l'argent, pour en prêter à tous les morts qui n'en auront point dans la bouche pour passer la barque de Caron. Si tu prêtes à quelqu'un à usure, Lucius ne manquera pas de m'en avertir, et je te punirai comme les plus infâmes voleurs.

Fénélon.

§ 176. *Que la Vertu seule fait sa Récompense par le plaisir qui l'accompagne. Dialogue entre Scipion et Annibal.*

Annibal. Nous voici rassemblés vous et moi, comme nous le fûmes en Afrique un peu avant la bataille de Zama.

Scipion. Il est vrai: mais la conférence d'aujourd'hui est bien différente de l'autre. Nous n'avons plus de gloire à acquérir, ni de victoire à remporter. Il ne nous reste qu'une ombre vaine et légère de ce que nous avons été, avec un souvenir de nos avantures qui ressemble à un songe. Voilà ce qui met d'accord Annibal et Scipion. Les mêmes dieux qui ont mis Carthage en poudre, ont réduit à un peu de cendre le vainqueur de Carthage que vous voyez.

Annibal. Sans doute c'est dans votre solitude de Linternum que vous avez appris toute cette belle philosophie?

Scipion. Quand je ne l'aurois pas apprise dans ma retraite, je l'apprendrois ici: car la mort donne les plus grandes leçons pour désabuser de tout ce que le monde croit merveilleux.

Annibal. La disgrâce et la solitude ne vous ont pas été inutiles pour faire ces sages réflexions.

Scipion. J'en conviens. Mais vous n'avez pas eu moins que moi ces instructions de la fortune. Vous avez vu tomber Carthage, et il vous a fallu abandonner votre patrie; et après avoir fait trembler

Rome, vous avez été contraint de vous dérober à sa vengeance par une vie errante de pays en pays.

Annibal. Il est vrai, mais je n'ai abandonné ma patrie que quand je ne pouvois plus la défendre, et qu'elle ne pouvoit me sauver du supplice. Je l'ai quittée pour épargner sa ruine entière, et pour ne voir point sa servitude : au contraire, vous avez été réduit à quitter votre patrie au plus haut point de sa gloire, et d'une gloire qu'elle tenoit de vous. Y a-t-il rien de si amer? Quelle ingratitude!

Scipion. C'est ce qu'il faut attendre des hommes, quand on les sert le mieux. Ceux qui font le bien par ambition sont toujours mécontens. Un peu plus tôt, un peu plus tard la fortune les trahit, et les hommes sont ingrats pour eux : mais quand on fait le bien pour l'amour de la vertu, la vertu qu'on aime récompense toujours assez par le plaisir qu'il y a à la suivre, et elle fait mépriser toutes les autres récompenses dont on est privé.

Fénélon.

§ 177. *Différence de la Probité et de la Vertu.*

Plus on a de lumières, plus on a de devoirs à remplir ; si l'esprit n'en inspire pas les sentimens, il suggère les procédés et démontre l'obligation d'y satisfaire.

Il y a un autre principe d'intelligence sur ce sujet, supérieur à l'esprit même : c'est la sensibilité d'âme qui donne une sorte de sagacité sur les choses morales, et va plus loin que la pénétration de l'esprit seul. On pourroit dire que le cœur a des idées qui lui sont propres. On remarque entre deux hommes dont l'esprit est également étendu, profond et pénétrant sur des matières purement intellectuelles, quelle supériorité gagne celui dont l'âme est sensible, sur les sujets qui sont de cette classe-là. Qu'il y a d'idées inaccessibles à ceux qui ont le sentiment froid! Les âmes sensibles peuvent par vivacité et chaleur tomber dans des fautes que les hommes à procédés ne commettroient pas ; mais elles l'emportent de beaucoup par la quantité de biens qu'elles produisent.

Les âmes sensibles ont plus d'existence que les autres ; les biens et les maux se multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la société, c'est d'être persuadées des vérités dont l'esprit n'est que convaincu. La conviction n'est souvent que passive ; la persuasion est active, et il n'y a de ressort que ce qui fait agir. L'esprit seul peut et doit faire l'homme de probité ; la sensibilité fait l'homme vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les lois exigent, ce que les mœurs recommandent, ce que la conscience inspire, se trouve renfermé dans cet axiome si connu et si peu développé ; *ne faites pas à autrui, ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* L'observation exacte et précise de cette maxime fait la probité. *Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait* ; voilà la vertu.

Il semble au premier coup d'œil que les législateurs fussent des hommes bornés, ou intéresses, qui n'ayant pas besoin des autres, vouloient empêcher qu'on ne leur fît du mal, et se dispenser de faire du bien. Cette idée paroît d'autant plus vraisemblable, que les premiers législateurs ont été des princes, des chefs de peuples ; ceux, en un mot, qui avoient le plus à perdre et le moins à gagner. Aussi les lois se bornent-elles à défendre : en y faisant réflexion, nous avons vu que c'est par sagesse, qu'elles en ont usé ainsi. Les mœurs ont été plus loin que les lois ; mais c'est en partant du même principe. La conscience même se borne à inspirer la répugnance pour le mal. La vertu, supérieure à la probité, exige qu'on fasse le bien, et en inspire le désir.

La probité défend, et la vertu commande : on estime la probité, on respecte la vertu. La probité consiste presque dans l'inaction, la vertu agit. On doit de la reconnoissance à la vertu, on pourroit s'en dispenser à l'égard de la probité ; parce qu'un homme éclairé, n'eût-il que son intérêt pour objet, n'a pas, pour y parvenir, de moyen plus sûr que la probité. La vertu est dans le cœur, c'est un sentiment, une inclination au bien, un amour pour l'humanité ; elle est aux actions honnêtes ce que le vice est au crime ; c'est le rapport de la cause à l'effet.

Duclos.

§ 178. *L'Honnêteté.*

Pour se rendre heureux avec moins de peine, et pour l'être avec sûreté, il faut faire ensorte que les autres le soient avec nous. C'est ce ménagement de bonheur pour nous et pour les autres, que l'on doit appeler l'honnêteté, qui n'est, à le

bien prendre, qu'un amour-propre bien ménagé.

Pour avoir cette honnêteté au plus haut degré, il faut avoir l'esprit excellent et le cœur bien fait; et qu'ils soient tous deux de concert ensemble. Par la grandeur de l'esprit, on connoît ce qu'il y a de plus juste, et de plus raisonnable à dire, ou à faire; et par la bonté du cœur, on ne manque jamais de vouloir faire, et dire ce qu'il y a de plus raisonnable, et de plus juste. Ces deux pièces sont essentielles pour faire un honnête homme; et puisque c'est une chose si rare de les voir séparément, combien doit-il être encore plus rare de les voir toutes deux ensemble?

Un honnête homme n'est touché que du vrai mérite. Ce que l'on appelle, grandeur, autorité, fortune, richesse, tout cela ne l'enchante point; il en démêle parfaitement les plaisirs, et les peines, et c'est ce qui empêche quelquefois de prendre le chemin qui mène à la fortune. Quoiqu'il soit agréable, et de bonne compagnie, il est assez retiré, et n'aime pas le grand jour. Aussi voit-on rarement, qu'il cherche à monter sur le théâtre du monde. Mais si la naissance, ou la fortune veulent l'y placer; comme il a l'esprit vaste, qu'il est intelligent, pénétrant, habile, il joue parfaitement son rôle.

L'honnête homme fait grand cas de l'esprit, mais il fait encore plus de cas de la raison. Il aime la vérité sur toutes choses, il veut savoir tout, et ne se pique de rien savoir. Il connoît le prix, le fort, et le foible de tout. Il n'estime les choses que selon leur véritable valeur.

St. Evremond.

§ 179. *Du Bonheur.*

Nous ne savons ce que c'est que le bonheur ou le malheur absolu. Tout est mêlé dans cette vie; on n'y goûte aucun sentiment pur, on n'y reste pas deux momens dans le même état. Les affections de nos âmes, ainsi que les modifications de nos corps, sont dans un flux continuel. Le bien et le mal nous sont communs à tous, mais en différentes mesures. Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que de jouissances: voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'est donc qu'un état négatif: on doit la mesurer par la moindre quantité de maux qu'il souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du désir de s'en délivrer; tout désir suppose privation, et toutes les privations qu'on sent sont pénibles; c'est donc dans la disproportion de nos désirs et de nos facultés, que consiste notre misère. Un être sensible dont les facultés égaleroient les désirs, seroit un être absolument heureux.

En quoi donc consiste la sagesse humaine, ou la route du vrai bonheur? Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs; car s'ils étoient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resteroit oisive, et nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés; car si nos désirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables: mais c'est à diminuer l'excès des désirs sur les facultés, et à mettre en égalité parfaite la puissance et la volonté. C'est alors seulement que toutes les forces étant en action, l'âme cependant restera paisible, et que l'homme se trouvera bien ordonné.

C'est ainsi que la nature, qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord institué. Elle ne lui donne immédiatement que les désirs nécessaires à sa conservation, et les facultés suffisantes pour les satisfaire. Elle a mis tous les autres, comme en réserve, au fond de son âme, pour s'y développer au besoin. Ce n'est que dans cet état primitif, que l'équilibre du pouvoir et du désir se rencontre et que l'homme n'est pas malheureux. Sitôt que ses facultés virtuelles se mettent en action, l'imagination, la plus vive de toutes, s'éveille et les devance. C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles, soit en bien, soit en mal, et qui par conséquent excite et nourrit les désirs par l'espoir de les satisfaire; mais l'objet qui paroissoit d'abord sous la main, fuit plus vite qu'on ne peut le poursuivre; quand on croit l'atteindre, il se transforme et se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déjà parcouru, nous le comptons pour rien; celui qui reste à parcourir, s'agrandit, s'étend sans cesse. Ainsi l'on s'épuise, sans arriver au terme, et plus nous gagnons sur la jouissance, plus le bonheur s'éloigne de nous: au contraire, plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses désirs est petite, et moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins miséra-

ble, que quand il paroît dépourvu de tout ; car la misère ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes ; le monde imaginaire est infini : ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre ; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la santé, le bon témoignage de soi, tous les biens de cette vie sont dans l'opinion : ôtez les douleurs du corps, et les remords de la conscience, tous les maux sont imaginaires.

Tous les animaux ont exactement les facultés nécessaires pour se conserver. L'homme seul en a de superflues. N'est-il pas bien étrange que ce superflu soit l'instrument de sa misère ? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que sa subsistance. S'il étoit assez sage pour compter ce superflu pour rien, il auroit toujours le nécessaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands besoins, disoit Favorin, naissent des grands biens, et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque est de s'ôter celles qu'on a : c'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misère. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux ; par conséquent il vivroit bon ; car où seroit pour lui l'avantage d'être méchant ?

Le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit est la vie retirée et domestique, et l'on peut croire que ceux qui vont sans cesse chercher leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez eux-mêmes.

Nous jugeons trop du bonheur par les apparences ; nous le supposons où il est le moins ; nous le cherchons où il ne sauroit être ; la gaieté n'en est qu'un signe très-équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres et à s'étourdir lui-même. Ces gens si rians, si ouverts, si sereins dans un cercle, sont presque tous tristes et grondeurs chez eux, et leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai ni folâtre ; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guère, et ne rit guère ; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voile les dégoûts et l'ennui ; mais la mélancolie est amie de la volupté : l'attendrissement et les larmes accompagnent les plus douces jouissances, et l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude et la variété des amusemens paroissent contribuer au bonheur, si l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuse, en y regardant mieux, on trouve au contraire que la plus douce habitude de l'âme consiste dans une modération de jouissance, qui laisse peu de prise au désir et au dégoût. L'inquiétude des désirs produit la curiosité, l'inconstance ; le vide des turbulens plaisirs produit l'ennui.

On a du plaisir quand on veut en avoir ; c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous ; et il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître.

Il n'est point de route plus sûre pour aller au bonheur, que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide, plus doux par elle ; si on le manque, elle seule peut en dédommager.

Que font ces hommes sensuels qui multiplient si indiscrètement leurs douleurs par leurs voluptés ? ils anéantissent, pour ainsi dire, leur existence, à force de l'étendre sur la terre ; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouissances qui ne leur préparent mille amères privations ; plus ils sentent, et plus ils souffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, et plus ils sont malheureux.

Tout ce qui tient aux sens, et n'est pas nécessaire à la vie, change de nature aussitôt qu'il tourne en habitude. Il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin ; c'est tout à la fois une chaîne qu'on se donne, et une jouissance dont on se prive ; et prévenir toujours les désirs, n'est pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Un objet plus noble qu'on doit se proposer en cela, est de rester maître de soi-même, d'accoutumer ses passions à l'obéissance, et de plier tous ses désirs à la règle. C'est un nouveau moyen d'être heureux ; car on ne jouit sans inquiétude que de ce qu'on peut perdre sans peine : et si le vrai bonheur appartient au sage, c'est parce qu'il est de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Tous les conquérans n'ont pas été tués ; tous les usurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entreprises : plusieurs

paroîtront heureux aux esprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, sans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leur misère dans leurs succès mêmes. Il verra leurs désirs et leurs soucis rongeans s'étendre et s'accroître avec leur fortune. Il les verra perdre haleine en avançant, sans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra semblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la première fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque montagne, et quand ils sont au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au devant d'eux.

Celui qui pourroit tout sans être Dieu, seroit une créature misérable ; il seroit privé du plaisir de désirer ; toute autre privation seroit plus supportable. D'où il suit que tout prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays ? Allez toujours directement au souverain, surtout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables ! ne sauroit-il s'ennuyer à moindres frais ?

Les gueux sont malheureux, parce qu'ils sont toujours gueux ; les rois sont malheureux, parce qu'ils sont toujours rois. Les états moyens dont on sort plus aisément offrent des plaisirs au-dessous de soi ; ils étendent aussi les lumières de ceux qui les remplissent, en leur donnant plus de préjugés à connoître, et plus de degrés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres, qu'on trouve les hommes les plus heureux et du meilleur sens.

Tant que nous ignorons ce que nous devons faire, la sagesse consiste à rester dans l'inaction. C'est de toutes les maximes celle dont l'homme a le plus grand besoin, et celle qu'il sait le moins suivre. Chercher le bonheur, sans savoir où il est, c'est s'exposer à le fuir, c'est courir autant de risques contraires, qu'il y a de routes pour s'égarer : mais il n'appartient pas à tout le monde de savoir ne point agir. Dans l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-être, nous aimons mieux nous tromper à le poursuivre, que de ne rien faire pour le chercher, et sortis une fois de la place où nous pouvons le connoître, nous n'y savons plus revenir.

La source du bonheur n'est tout entière, ni dans l'objet désiré, ni dans le cœur qui le possède, mais dans le rapport de l'un et de l'autre ; et comme tous les objets ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'âme la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé ; car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours, dont résulte ce précieux sentiment, recherché de tout être sensible, et toujours ignoré du faux sage qui s'arrête au plaisir du moment, faute de connoître un bonheur durable.

Homme, veux-tu vivre heureux et sage ? n'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point ; que ta condition borne tes désirs ; que tes devoirs aillent avant tes penchans ; étends la loi de la nécessité aux choses morales : apprends à perdre ce qui peut être enlevé ; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne, à te mettre au-dessus des événemens, à détacher ton cœur sans qu'ils le déchirent ; à être courageux dans l'adversité, afin de n'être jamais misérable ; à être ferme dans ton devoir, afin de n'être jamais criminel. Alors tu seras heureux malgré la fortune, et sage malgré les passions ; alors tu trouveras dans la possession même des biens fragiles une volupté que rien ne pourra troubler, tu les posséderas, sans qu'ils te possèdent, et tu sentiras que l'homme à qui tout échappe, ne jouit que de ce qu'il sait perdre. Tu n'auras point, il est vrai, l'illusion des plaisirs imaginaires ; tu n'auras point aussi les douleurs qui en sont le fruit ; tu gagneras beaucoup à cet échange ; car ces douleurs sont fréquentes et réelles, et ces plaisirs sont rares et vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, tu le seras encore de celle qui donne un si grand prix à la vie. Tu passeras la tienne sans trouble, et la termineras sans effroi : tu t'en détacheras comme de toutes choses. Que d'autres, saisis d'horreur, pensent en la quittant cesser d'être ; instruit de ton néant, tu croiras commencer. La mort est la fin de la vie du méchant, et le commencement de celle du juste.

J. J. Rousseau.

§ 180. *Que celui qui fait consister son Bonheur et sa Gloire à satisfaire ses Voluptés et ses Passions, n'est heureux ni en cette Vie ni en l'autre.*

Dialogue entre Diogène et Denis l'Ancien.

Denis l'Ancien. Je suis ravi de voir un homme de ta réputation. Alexandre m'a parlé de toi depuis qu'il est descendu en ces lieux.

Diogène. Pour moi, je n'avois que trop entendu parler de toi sur la terre. Tu y faisois du bruit comme les torrens qui ravagent tout.

Denis l'Ancien. Est-il vrai que tu étois heureux dans ton tonneau?

Diogène. Une marque certaine que j'y étois heureux, c'est que je ne cherchai jamais rien, et que je méprisai même les offres de ce jeune Macédonien dont tu parles. Mais n'est-il pas vrai que tu n'étois point heureux en possédant Syracuse et la Sicile, puisque tu voulois encore entrer par Rhége dans toute l'Italie?

Denis l'Ancien. Ta modération n'étoit que vanité et affectation de vertu.

Diogène. Ton ambition n'étoit que folie, qu'un orgueil forcené qui ne peut faire justice ni aux autres ni à soi.

Denis l'Ancien. Tu parles bien hardiment.

Diogène. Et toi, t'imagines-tu être encore tyran ici?

Denis l'Ancien. Hélas! je ne sens que trop que je ne le suis plus. Je tenois les Syracusains, comme je m'en suis vanté bien des fois, dans des chaînes de diamans; mais le ciseau des Parques a coupé ces chaînes avec le fil de mes jours.

Diogène. Je t'entends soupirer, et je suis sûr que tu soupirois aussi dans ta gloire. Pour moi, je ne soupirois point dans mon tonneau, et je n'ai que faire de soupirer ici-bas; car je n'ai laissé en mourant aucun bien digne d'être regretté. O! mon pauvre tyran! que tu as perdu à être si riche; et que Diogène a gagné à ne posséder rien.

Denis l'Ancien. Tous les plaisirs en foule venoient s'offrir à moi: ma musique étoit admirable: j'avois une table exquise, des esclaves sans nombre, des parfums, des meubles d'or et d'argent, des tableaux, des statues, des spectacles de toutes les façons, des gens d'esprit pour m'entretenir et pour me louer, des armées pour vaincre tous mes ennemis.

Diogène. Et par-dessus tout cela des soupçons, des alarmes et des fureurs, qui t'empêchoient de jouir de tant de biens.

Denis l'Ancien. Je l'avoue: mais aussi quel moyen de vivre dans un tonneau?

Diogène. Hé, qui t'empêchoit de vivre paisiblement en homme de bien comme un autre dans ta maison, et d'embrasser une douce philosophie? Mais est-il vrai que tu croyois toujours voir un glaive suspendu sur ta tête au milieu des plaisirs?

Denis l'Ancien. N'en parlons plus, tu veux m'insulter.

Diogène. Souffriras-tu une autre question aussi forte que celle-là?

Denis l'Ancien. Il faut bien la souffrir: je n'ai plus de menaces à te faire pour t'en empêcher, je suis ici bien désarmé.

Diogène. Avois-tu promis des récompenses à tous ceux qui inventeroient de nouveaux plaisirs? C'étoit une étrange rage pour la volupté. Oh! que tu t'étois bien mécompté! Avoir tout renversé dans son pays pour être heureux, et être si misérable et si affamé de plaisirs!

Denis l'Ancien. Il falloit bien tâcher d'en faire inventer de nouveaux, puisque tous les plaisirs ordinaires étoient usés pour moi.

Diogène. La nature entière ne te suffisoit donc pas? Hé! qu'est-ce qui auroit pu apaiser tes passions furieuses? Mais les plaisirs nouveaux auroient-ils pu guérir tes défiances, et étouffer les remords de tes crimes?

Denis l'Ancien. Non: mais les malades cherchent comme ils peuvent à se soulager dans leurs maux. Ils essaient de nouveaux remèdes pour se guérir, et de nouveaux mets pour se ragoûter.

Diogène. Tu étois donc dégoûté et affamé tout ensemble: dégoûté de tout ce que tu avois, affamé de tout ce que tu pouvois avoir. Voilà un bel état; et c'est là ce que tu as pris tant de peine à acquérir et à conserver. Voilà une belle recette pour se faire heureux; c'est bien à toi à te moquer de mon tonneau, où un peu d'eau, de pain et de soleil, me rendoit content. Quand on sait goûter ces plaisirs simples de la pure nature, ils ne s'usent jamais et on n'en manque point. Mais quand on les méprise, on a beau être riche et puissant, on manque de tout; car on ne peut jouir de rien.

Denis l'Ancien. Ces vérités que tu dis m'affligent; car je pense à mon fils que j'ai laissé tyran après moi. Il seroit plus heureux si je l'avois laissé pauvre artisan,

accoutumé à la modération, et instruit par la mauvaise fortune : au moins il auroit quelques vrais plaisirs que la nature ne refuse point dans les conditions médiocres.

Diogène. Pour lui rendre l'appétit, il faudroit lui faire souffrir la faim ; et pour lui ôter l'ennui de son palais doré, le mettre dans mon tonneau vacant depuis ma mort.

Denis l'Ancien. Encore ne saura-t-il pas se soutenir dans cette puissance que j'ai eu tant de peine à lui préparer.

Diogène. Hé ! que veux-tu quesache un homme élevé dans la mollesse et né dans une trop grande prospérité ? A peine sait-il prendre le plaisir quand il vient à lui. Il faut que tout le monde se tourmente pour le divertir.

Fénélon.

§ 181. *Qu'on ne trouve pas le Bonheur dans la vanité, l'agitation, et les folies du Monde. Jeannot et Colin. Histoire.*

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collége et par ses chaudrons. Jeannot étoit fils d'un marchand de mulets très-renommé ; Colin devoit le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivoit la terre avec quatre malets, et qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides et gabelles, le sou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne se trouvoit pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot et Colin étoient fort jolis pour des Auvergnats : ils s'aimoient beaucoup ; et ils avoient ensemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le temps de leurs études étoit sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs avec une veste de Lyon de fort bon goût ; le tout étoit accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotière. Colin admira l'habit, et ne fut point jaloux ; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et mépris tout le monde. Quelque temps après un valet de chambre arrive en poste, et apporte une seconde lettre à M. le marquis de la Jeannotière ; c'étoit un ordre de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant, et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. Jeannot le père avoit acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes : c'est parce qu'on est heureux. M. Jeannot étoit bien fait, sa femme aussi, et elle avoit encore de la fraîcheur. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinoit, lorsque la fortune, qui élève et qui abaisse les hommes à son gré, les présenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, et qui pouvoit se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an que le canon n'en fait périr en dix. Jeannot plut à madame : la femme de Jeannot plut à monsieur. Jeannot fut bientôt de part dans l'entreprise : il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller ; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins, qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés ; ils ne savent comment vous avez pu parvenir ; ils vous envient au hasard, et font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt M. de la Jeannotière, et qui, ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école monsieur le marquis son fils pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à son ancien camarade, *et lui fit ces lignes pour le congratuler.* Le petit marquis ne lui fit point de réponse : Colin en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur, qui étoit un homme du bel air, et qui ne savoit rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur vouloit que son fils apprît le latin, madame ne le vouloit pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui étoit célèbre alors par des ouvrages agréables : il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire : Monsieur, comme vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour.... Moi, monsieur, du latin ! je n'en sais pas un mot, répondit le bel

esprit, et bien m'en a pris ; il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle et des langues étrangères : voyez toutes nos dames, elles ont l'esprit plus agréable que les hommes ; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce ; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin.

Eh bien ! n'avois-je pas raison ? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde ; et vous voyez bien que s'il savoit le latin, il seroit perdu : joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin ? plaide-t-on en latin quand on a un procès ? fait-on l'amour en latin ? Monsieur, ébloui de ces raisons, passe condamnation, et il fut conclu que le jeune marquis ne perdroit point son temps à connoître Cicéron, Horace, et Virgile. Mais qu'apprendra-t-il donc ? car encore faut-il qu'il sache quelque chose : ne pourroit-on pas lui montrer un peu de géographie ? A quoi cela lui servira-t-il, répondit le gouverneur ? quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins ? ils ne l'égareront certainement pas ; on n'a pas besoin d'un quart-de-cercle pour voyager, et on va très-commodément de Paris en Auvergne, sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

Vous avez raison, répliqua le père : mais j'ai entendu parler d'une belle science, qu'on appelle, je crois, l'astronomie. Quelle pitié ! repartit le gouverneur ; se conduit-on par les astres dans ce monde ? et faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, et celui de toutes les princesses de l'Europe ?

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis étoit au comble de la joie ; le père étoit très-indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils ? disoit-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on consultoit ; et s'il sait les moyens de plaire, il saura tout : c'est un art qu'il apprendra chez madame sa mere, sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine.

Madame à ce discours embrasse le gracieux ignorant, et lui dit : On voit bien, monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant ; mon fils vous devra toute son éducation : je m'imagine pourtant qu'il ne seroit pas mal qu'il sût un peu d'histoire. Hélas ! madame, à quoi cela est-il bon ? répondit-il : il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour ; toutes les histoires anciennes, comme le disoit un de nos beaux esprits, ne sont que des fables convenues ; et pour les modernes, c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller : qu'importe à monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze pairs de France, et que son successeur ait été bègue ?

Rien n'est mieux dit, s'écria le gouverneur ; on étouffe l'esprit des enfans sous un amas de connoissances inutiles : mais de toutes les sciences la plus absurde, à mon avis, et celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des lignes, et des points, qui n'existent pas dans la nature : en fait passer en esprit cent mille lignes courbes entre un cercle et une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puisse pas passer un fétu. La géométrie, en vérité, n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Monsieur et madame n'entendoient pas trop ce que le gouverneur vouloit dire ; mais ils furent entièrement de son avis.

Un seigneur comme monsieur le marquis, continua-t-il, ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études : si un jour il a besoin d'un géomètre sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent ; s'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune seigneur heureusement né n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur ; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer ; il suffit que monsieur le marquis ait du goût ; c'est aux artistes à travailler pour lui ; et c'est en quoi on a très-grande raison de dire que les gens de qualité (j'entends ceux qui sont très-riches) savent tout sans avoir rien appris, parce qu'en effet ils savent à la longue juger de toutes les choses qu'ils commandent et qu'ils paient.

L'aimable ignorant prit alors la parole, et dit : Vous avez très-bien remarqué, madame, que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société : de bonne

foi est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès? s'est-on jamais avisé dans la bonne compagnie de parler de géométrie? demande-t-on jamais à un honnête homme quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil? s'informe-t-on à souper si Clodion le chevelu passa le Rhin? Non sans doute, s'écria la marquise de la Jeannotiere, que ses charmes avoient initiée quelquefois dans le beau monde; et monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras. Mais enfin que lui apprendra-t-on? car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit monsieur mon mari: je me souviens d'avoir ouï dire à un abbé que la plus agréable des sciences étoit une chose dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un B.—Par un B, madame? ne seroit-ce point la botanique?—Non, ce n'étoit point de botanique qu'il me parloit; elle commençoit, vous dis-je, par un B, et finissoit par un on.—Ah! j'entends, madame, c'est le blason: c'est, à la vérité, une science fort profonde, mais elle n'est plus à la mode depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carrosse; c'étoit la chose du monde la plus utile dans un état bien policé: d'ailleurs cette étude seroit infinie; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries; et vous savez que tout ce qui devient commun est peu fêté. Enfin, après avoir examiné le fort et le foible des sciences, il fut décidé que monsieur le marquis apprendroit à danser.

La nature qui fait tout lui avoit donné un talent qui se développa bientôt avec un succès prodigieux, c'étoit de chanter agréablement des vaudevilles. Les grâces de la jeunesse, jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes; et ayant la tête toute pleine de chansons, il en fit pour ses maîtresses. Il pilloit *Bacchus et l'amour* dans un vaudeville, *la nuit et le jour* dans un autre, *les charmes et les alarmes* dans un troisième; mais comme il y avoit toujours dans ses vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne falloit, il les faisoit corriger moyennant vingt louis d'or par chanson; et il fut mis dans l'année littéraire au rang des la Fare, des Chaulieu, des Hamilton, des Sarrasin, et des Voiture.

Madame la marquise crut alors être la mère d'un bel esprit, et donna à souper aux beaux esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée: il acquit l'art de parler sans s'entendre, et se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand son père le vit si éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui auroit acheté une grande charge dans la robe. La mère, qui avoit des sentimens plus nobles, se chargea de solliciter un régiment pour son fils; et en attendant il fit l'amour. L'amour est quelquefois plus cher qu'un régiment: il dépensa beaucoup, pendant que ses parens s'épuisoient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, leur voisine, qui n'avoit qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de M. et de madame de la Jeannotière, en se les appropriant, et en épousant le jeune marquis: elle l'attira chez elle, se laissa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui étoit pas indifférent, le conduisit par degrés, l'enchanta, le subjugua sans peine: elle lui donnoit tantôt des éloges, tantôt des conseils; elle devint la meilleure amie du père et de la mère. Une vieille voisine proposa le mariage: les parens, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition; ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis alloit épouser une femme qu'il adoroit, et dont il étoit aimé; les amis de la maison le félicitoient; on alloit rédiger les articles, en travaillant aux habits de noce et à l'épithalame.

Il étoit un matin aux genoux de la charmante épouse que l'amour, l'estime, et l'amitié alloient lui donner; ils goûtoient dans une conversation tendre et animée les prémices de leur bonheur: ils s'arrangeoient pour mener une vie délicieuse, lorsqu'un valet de chambre de madame la mère arrive tout effaré: Voici bien d'autres nouvelles, dit-il; des huissiers déménagent la maison de monsieur et de madame; tout est saisi par des créanciers; on parle de prise-de-corps, et je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le marquis, ce que c'est que ça, ce que c'est que cette aventure-là. Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là; allez vite. Il y court, il arrive à la maison; son père étoit déjà emprisonné; tous les domestiques avoient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avoient pu: sa mere étoit seule, sans secours, sans

consolation, noyée dans les larmes ; il ne lui restoit rien que le souvenir de sa fortune, de sa beauté, de ses fautes, et de ses folles dépenses.

Après que le fils eut long-temps pleuré avec la mère, il lui dit enfin : Ne nous désespérons pas ; cette jeune veuve m'aime éperdument ; elle est plus généreuse encore que riche ; je réponds d'elle : je vole à elle, et je vais vous l'amener. Il retourne donc chez sa maîtresse : il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi ! c'est vous, M. de la Jeannotière ! que venez-vous faire ici ? abandonne-t-on ainsi sa mère ? allez chez cette pauvre femme, et dites-lui que je lui veux toujours du bien : j'ai besoin d'une femme de chambre, et je lui donnerai la préférence. Mon garçon, tu me parois assez bien tourné, lui dit l'officier ; si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le marquis stupefait, la rage dans le cœur, alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein, et lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire comme lui gouverneur d'enfans. Hélas ! je ne sais rien ; vous ne m'avez rien appris, et vous êtes la première cause de mon malheur ; et il sanglottoit en lui parlant ainsi. Faites des romans, lui dit un bel esprit qui étoit là, c'est une excellente ressource à Paris.

Le marquis fut prêt à s'évanouir : il fut traité à peu près de même par ses amis, et apprit mieux à connoître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il étoit plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante à l'antique, espèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées : il y avoit dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu ; c'étoit un visage rond et frais qui respiroit la douceur et la gaieté ; sa petite femme brune, et assez grossièrement agréable, étoit cahotée à côté de lui ; la voiture n'alloit pas comme le char d'un petit-maître : le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile, abîmé dans sa douleur. Eh ! mon Dieu, s'écria-t-il, je crois que c'est là Jeannot. A ce nom le marquis lève les yeux ; la voiture s'arrête : C'est Jeannot lui-même, c'est Jeannot ! le petit homme rebondi ne fait qu'un saut, et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin ; la honte et les pleurs couvrirent son visage : Tu m'as abandonné, dit Colin ; mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours. Jeannot confus et attendri lui conta en sanglottant une partie de son histoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit Colin ; embrasse ma petite femme, et allons dîner ensemble.

Ils vont tous trois à pied, suivis du bagage. Qu'est-ce donc que tout cet attirail ? vous appartient-il ?—Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays ; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre : j'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits ; nous travaillons beaucoup ; Dieu nous bénit ; nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux : nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis ; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays ; je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile ; je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés.

Jeannot éperdu se sentoit partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte ; et il se disoit tout bas : Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et Colin que j'ai méprisé vient seul à mon secours. Quelle instruction ! La bonté d'âme de Colin développe dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel que le monde n'avoit pas encore étouffé : il sentit qu'il ne pouvoit abandonner son père et sa mère. Nous aurons soin de ta mère, dit Colin ; et, quant à ton bon homme de père, qui est en prison, j'entends un peu les affaires ; ses créanciers, voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de chose ; je me charge de tout. Colin fit tant qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parens, qui reprirent leur première profession : il épousa une sœur de Colin, laquelle, étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux ; et Jeannot le père, et Jeannotte la mère, et Jeannot le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

Voltaire.

§ 183. *Qu'on trouve rarement le bonheur dans les grandes places. Alibée Persan. Histoire.*

Schah-Abas, roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour pour passer dans la campagne sans être connu, et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle. Il prit seulement avec lui un de ses courtisans. Je ne connois point, lui dit le roi, les véritables mœurs des hommes : tout ce qui nous aborde est déguisé ; c'est l'art, et non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis lassé de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre en me flattant : il faut que j'aille voir des laboureurs et des bergers qui ne me connoissent pas. Il passa, avec son confident, au milieu de plusieurs villages où l'on faisoit des danses ; et il étoit ravi de trouver loin des cours des plaisirs tranquilles et sans dépense. Il fit un repas dans une cabane ; et comme il avoit grand'faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table. En passant dans une prairie semée de fleurs, qui bordoit un clair ruisseau, il aperçut un jeune berger qui jouoit de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissans. Il l'aborde, il l'examine ; il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger étoit couvert ne diminuoient point l'éclat de sa beauté. Le roi crut d'abord que c'étoit quelque personne de naissance illustre qui s'étoit déguisée : mais il apprit du berger que son père et sa mère étoient dans un village voisin, et que son nom étoit Alibée. A mesure que le roi le questionnoit, il admiroit en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étoient vifs et n'avoient rien d'ardent et de farouche ; sa voix étoit douce, insinuante et propre à toucher : son visage n'avoit rien de grossier ; mais ce n'étoit pas une beauté molle et efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savoit point qu'il fût tel qu'il paroissoit aux autres : il croyoit penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village ; mais, sans éducation, il avoit appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le roi, l'ayant entretenu familièrement, en fut charmé : il sut de lui sur l'état des peuples tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environnent. De temps en temps il rioit de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageoit rien dans ses réponses. C'étoit une grande nouveauté pour le roi que d'entendre parler si naturellement : il fit signe au courtisan qui l'accompagnoit de ne point découvrir qu'il étoit le roi ; car il craignoit qu'Alibée ne perdit en un moment toute sa liberté et toutes ses grâces, s'il venoit à savoir devant qui il parloit. Je vois bien, disoit le prince au courtisan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né, que celui-ci qui garde les moutons. Je me trouverois trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé et aussi aimable. Il me paroît propre à tout ; et si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme : je veux le faire élever auprès de moi. Le roi emmena Alibée, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'étoit rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour ; et son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge et sa faveur joints ensemble altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avoit de plus agréable. Il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître, qui connoissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très-considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Schah-Abas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettoit. O beaux jours, disoit-il à lui-même, jours innocens, jours où j'ai goûté une joie pure et sans péril, jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais ? Celui qui m'a privé de vous en me donnant tant de

richesses, m'a tout ôté. Il voulut aller revoir son village ; il s'attendrit dans tous les lieux où il avoit autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parens et à tous ses amis ; mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la mort de son bon maître Schah Abas ; son fils Schah-Séphi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifices trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. Il a abusé, disoient-ils, de la confiance du feu roi ; il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il étoit dépositaire. Schah-Séphi étoit tout ensemble jeune et prince ; il n'en falloit pas tant pour être crédule, inappliqué et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paroître réformer ce que le roi son père avoit fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamans, d'un prix immense, que le roi son grand-père avoit accoutumé de porter dans les combats. Schah-Abas avoit fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamans ; et Alibée prouva par de bons témoins que la chose avoit été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvoient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Séphi de lui commander de faire, dans quinze jours, un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit ; tout étoit propre, bien rangé, et conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver partout tant d'ordre et d'exactitude, étoit presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut au bout d'une grande galerie, pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer qui avoit trois grandes serrures. C'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colère s'écria : je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? montrez-le-moi. A ces mots Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne lui ôter pas ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disoit-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, le reste ; mais laissez-moi ceci. Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis, qu'Alibée avoit amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrit cette porte. Enfin Alibée, qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte et l'habit de berger qu'Alibée avoit porté autrefois, et qu'il revoyoit souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur : ni la fortune ni votre puissance n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste ; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà mes vrais biens, qui ne me manqueront jamais. Les voilà ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instrumens d'une vie simple et heureuse ! je n'aime que vous ; c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, et troubler le repos de ma vie ? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité : je ne garde que ce que j'avois quand le roi votre père vint, par ses grâces, me rendre malheureux. Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée ; et étant indigné contre les courtisans qui l'avoient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secrètes : il revoyoit tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenoit toujours prêts dans son trésor pour les reprendre, dès que la fortune inconstante troubleroit sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parens que de quoi

vivre dans la condition de berger, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse.

Fénélon.

§ 184. *Qu'on chercheroit vainement le bonheur dans les plaisirs des sens. Nélée, petit-fils de Nestor. Histoire.*

Entre tous les mortels qui avoient été aimés des dieux, nul ne leur avoit été plus cher que Nestor : ils avoient versé sur lui leurs dons les plus précieux, la sagesse, la profonde connoissance des hommes, une éloquence douce et insinuante. Tous les Grecs l'écoutoient avec admiration; et, dans une extrême vieillesse, il avoit un pouvoir absolu sur les cœurs et sur les esprits. Les dieux, avant la fin de ses jours, voulurent lui accorder encore une faveur, qui fut de voir naître un fils de Pisistrate. Quand il vint au monde, Nestor le prit sur ses genoux ; et levant les yeux au ciel : ô Pallas, dit-il, vous avez comblé la mesure de vos bienfaits ; je n'ai plus rien à souhaiter sur la terre, sinon que vous remplissiez de votre esprit l'enfant que vous m'avez fait voir. Vous ajouterez, j'en suis sûr, puissante déesse, cette faveur à toutes celles que j'ai reçues de vous. Je ne demande point à voir le temps où mes vœux seront exaucés, la terre m'a porté trop long-temps ; coupez, fille de Jupiter, le fil de mes jours. Ayant prononcé ces mots, un doux sommeil se répand sur ses yeux, il fut uni avec celui de la mort ; et, sans effort, sans douleur, son âme quitta son corps glacé et presque anéanti, par trois âges d'homme qu'il avoit vécu.

Ce petit-fils de Nestor s'appeloit Nélée. Nestor, à qui la mémoire de son père avoit toujours été chère, voulut qu'il portât son nom. Quand Nélée fut sorti de l'enfance, il alla faire un sacrifice à Minerve dans un bois proche de la ville de Pylos, qui étoit consacré à cette déesse. Après que les victimes, couronnées de fleurs, eurent été égorgées, pendant que ceux qui l'avoient accompagné s'occupoient aux cérémonies qui suivoient l'immolation, que les uns coupoient du bois, que les autres faisoient sortir le feu des veines des cailloux, qu'on écorchoit les victimes, et qu'on les coupoit en plusieurs morceaux, tous étant éloignés de l'autel, Nélée étoit demeuré auprès. Tout d'un coup il entendit la terre trembler, du creux des arbres sortoient d'affreux mugissemens, l'autel paroissoit en feu, et sur le haut des flammes parut une femme d'un air si majestueux et si vénérable, que Nélée en fut ébloui. Sa figure étoit au-dessus de la forme humaine, ses regards étoient plus perçans que les éclairs. Sa beauté n'avoit rien de mou ni d'efféminé : elle étoit pleine de grâces, et marquoit de la force et de la vigueur. Nélée, ressentant l'impression de la divinité, se prosterne à terre : tous ses membres se trouvent agités par un violent tremblement, son sang se glace dans ses veines, sa langue s'attache à son palais et ne peut plus proférer aucune parole ; il demeure interdit, immobile, et presque sans vie. Alors Pallas lui rend la force qui l'avoit abandonné. Ne craignez rien, lui dit cette déesse ; je suis descendue du haut de l'Olympe pour vous témoigner le même amour que j'ai fait ressentir à votre aïeul Nestor : je mets votre bonheur dans vos mains, j'exaucerai tous vos vœux ; mais pensez attentivement à ce que vous me devez demander. Alors Nélée, revenu de son étonnement, et charmé par la douceur des paroles de la déesse, sentit au-dedans de lui la même assurance que s'il n'eût été que devant une personne mortelle. Il étoit à l'entrée de la jeunesse : dans cet âge où les plaisirs qu'on commence à ressentir occupent et entraînent l'âme tout entière, on n'a point encore connu l'amertume, suite inséparable des plaisirs ; on n'a point encore été instruit par l'expérience. O déesse, s'écria-t-il, si je puis toujours goûter la douceur de la volupté, tous mes souhaits seront accomplis. L'air de la déesse étoit auparavant gai et ouvert ; à ces mots elle en prit un froid et sérieux : tu ne comptes, lui dit-elle, que ce qui flatte les sens : eh bien ! tu vas être rassasié des plaisirs que ton cœur désire. La déesse aussitôt disparut. Nélée quitte l'autel et reprend le chemin de Pylos, il voit sous ses pas naître et éclore des fleurs d'une odeur si délicieuse, que les hommes n'avoient jamais ressenti un si précieux parfum. Le pays s'embellit, et prend une forme qui charme les yeux de Nélée. La beauté des grâces, compagnes de Vénus, se répand sur toutes les femmes qui paroissent devant lui. Tout ce qu'il boit devient nectar, tout ce qu'il mange devient ambroisie : son âme se trouve noyée dans un océan de

plaisirs. La volupté s'empare du cœur de Nélée, il ne vit plus que pour elle; il n'est plus occupé que d'un seul soin, qui est que les divertissemens se succèdent toujours les uns aux autres, et qu'il n'y ait pas un seul moment où ses sens ne soient agréablement charmés. Plus il goûte les plaisirs, plus il les souhaite ardemment. Son esprit s'amollit et perd toute sa vigueur; les affaires lui deviennent un poids d'une pesanteur horrible; tout ce qui est sérieux lui donne un chagrin mortel. Il éloigne de ses yeux les sages conseillers qui avoient été formés par Nestor, et qui étoient regardés comme le plus précieux héritage que ce prince eût laissé à son petit-fils. La raison, les remontrances utiles deviennent l'objet de son aversion la plus vive, et il frémit si quelqu'un ouvre la bouche devant lui pour lui donner un sage conseil. Il fait bâtir un magnifique palais où on ne voit luire que l'or, l'argent et le marbre, où tout est prodigué pour contenter les yeux et appeler le plaisir. Le fruit de tant de soins pour se satisfaire, c'est l'ennui, l'inquiétude. A peine a-t-il ce qu'il souhaite, qu'il s'en dégoûte: il faut qu'il change souvent de demeure, qu'il coure sans cesse de palais en palais, qu'il abatte et qu'il réédifie. Le beau, l'agréable ne le touchent plus; il lui faut du singulier, du bizarre, de l'extraordinaire: tout ce qui est naturel et simple lui paroît insipide, et il tombe dans un tel engourdissement, qu'il ne vit plus, qu'il ne sent plus que par secousse, par soubresaut. Pylos sa capitale change de face. On y aimoit le travail, on y honoroit les dieux, la bonne foi régnoit dans le commerce, tout y étoit dans l'ordre, et le peuple même trouvoit dans les occupations utiles, qui se succédoient sans l'accabler, l'aisance et la paix. Un luxe effréné prend la place de la décence et des vraies richesses: tout y est prodigué aux vains agrémens, aux commodités recherchées. Les maisons, les jardins, les édifices publics changent de forme; tout y devient singulier; le grand, le majestueux, qui sont toujours simples, ont disparu. Mais ce qui est encore plus fâcheux, les habitans, à l'exemple de Nélée, n'aiment, n'estiment, ne recherchent que la volupté: on la poursuit aux dépens de l'innocence et de la vertu, on s'agite, on se tourmente pour saisir une ombre vaine et fugitive de bonheur, et l'on en perd le repos et la tranquillité; personne n'est content, parce qu'on veut l'être trop, parce qu'on ne sait rien souffrir ni rien attendre. L'agriculture, et les autres arts utiles, sont devenus presque avilissans: ce sont ceux que la mollesse a inventés qui sont en honneur, qui mènent à la richesse, et auxquels on prodigue les encouragemens. Les trésors que Nestor et Pisistrate avoient amassés sont bientôt dissipés, les revenus de l'état deviennent la proie de l'étourderie et de la cupidité. Le peuple murmure, les grands se plaignent, les sages seuls gardent quelque temps le silence; ils parlent enfin, et leur voix respectueuse se fait entendre à Nélée. Ses yeux s'ouvrent, son cœur s'attendrit. Il a encore recours à Minerve: il se plaint à la déesse de sa facilité à exaucer ses vœux téméraires; il la conjure de retirer ses dons perfides; il lui demande la sagesse et la justice. Que j'étois aveugle! s'écria-t-il: mais je connois mon erreur, je déteste la faute que j'ai faite, je veux la réparer, et chercher dans l'application à mes devoirs, dans le soin de soulager mon peuple, et dans l'innocence et la pureté des mœurs, le repos et le bonheur que j'ai vainement cherchés dans les plaisirs des sens.

Fénélon.

§ 185. *Qu'on trouveroit encore moins le bonheur dans la facilité de satisfaire tous ses désirs. Anneau de Gigès. Histoire.*

Pendant le regne du fameux Crésus, il y avoit en Lydie un jeune homme bien fait, plein d'esprit, très-vertueux, nommé Callimaque, de la race des anciens rois, et devenu si pauvre, qu'il fut réduit à se faire berger. Se promenant un jour sur des montagnes écartées où il rêvoit sur ses malheurs en menant son troupeau, il s'assit au pied d'un arbre pour se délasser. Il aperçut, auprès de lui, une ouverture étroite dans un rocher. La curiosité l'engage à y entrer. Il y trouve une caverne large et profonde. D'abord il ne voit goutte; enfin ses yeux s'accoutument à l'obscurité. Il entrevoit dans une lueur sombre une urne d'or, sur laquelle ces mots étoient gravés. " *Ici tu trouveras l'anneau de* " *Gygès. O mortel, qui que tu sois, à qui* " *les dieux destinent un si grand bien,* " *montre-leur que tu n'es pas ingrat, et* " *garde-toi d'envier jamais le bonheur d'au-* " *cun autre homme.*"

Callimaque ouvre l'urne, trouve l'an-

neau, le prend, et, dans le transport de la joie, il laissa l'urne, quoiqu'il fût très-pauvre et qu'elle fût d'un grand prix. Il sort de la caverne, et se hâte d'éprouver l'anneau enchanté, dont il avoit si souvent entendu parler depuis son enfance. Il voit de loin le roi Crésus qui passoit pour aller de Sardes dans une maison délicieuse sur les bords du Pactole. D'abord il s'approche de quelques esclaves qui marchoient devant, et qui portoient des parfums pour les répandre sur le chemin où le roi devoit passer. Il se mêle parmi eux, après avoir tourné son anneau en dedans, et personne ne l'aperçoit. Il fait du bruit tout exprès en marchant : il prononce même quelques paroles. Tous prêtèrent l'oreille ; tous furent étonnés d'entendre une voix et de ne voir personne. Ils se disoient les uns aux autres : est-ce un songe ou une vérité ? n'avez-vous pas cru entendre parler quelqu'un ? Callimaque, ravi d'avoir fait cette expérience, quitte ces esclaves et s'approche du roi. Il est déjà tout auprès de lui sans être découvert ; il monte avec lui sur son char, qui étoit tout d'argent et orné d'une merveilleuse sculpture. La reine étoit auprès de lui, et ils parloient ensemble des plus grands secrets de l'état, que Crésus ne confioit qu'à la reine seule. Callimaque les entendit pendant tout le chemin.

On arrive dans cette maison dont tous les murs étoient de jaspe : le toit étoit de cuivre fin et brillant comme l'or : les lits étoient d'argent, et tout le reste des meubles de même : tout étoit orné de diamans et de pierres précieuses. Tout le palais étoit sans cesse rempli des plus doux parfums ; et, pour les rendre plus agréables, on en répandoit de nouveaux à chaque heure du jour. Tout ce qui servoit à la personne du roi étoit d'or. Quand il se promenoit dans ses jardins, les jardiniers avoient l'art de faire naître les plus belles fleurs sous ses pas. Souvent on changeoit, pour lui donner une agréable surprise, la décoration des jardins, comme on change une décoration de scène. On transportoit promptement par de grandes machines les arbres avec leurs racines, et on en apportoit d'autres tout entiers, ensorte que chaque matin le roi, en se levant, apercevoit ses jardins entièrement renouvelés. Un jour c'étoit des grenadiers, des oliviers, des myrtes, des orangers et une forêt de citronniers. Un autre jour paroissoit tout à coup un désert sablonneux avec des pins sauvages, de grands chênes, de vieux sapins qui paroissoient aussi anciens que la terre. Un autre jour on voyoit des gazons fleuris, des prés d'une herbe fine et naissante, tout émaillés de violettes, au-travers desquels couloient impétueusement de petits ruisseaux. Sur leurs rives étoient plantés de jeunes saules d'une tendre verdure; de hauts peupliers qui montoient jusqu'aux nues, des ormes touffus et des tilleuls odoriférans, plantés sans ordre, faisoient une agréable irrégularité. Puis tout à coup, le lendemain, tous ces petits canaux disparoissoient ; on ne voyoit plus qu'un canal de rivière d'une eau pure et transparente. Ce fleuve étoit le Pactole dont les eaux couloient sur un sable doré. On voyoit sur ce fleuve des vaisseaux avec des rameurs vêtus des plus riches étoffes couvertes d'une broderie d'or. Les bancs des rameurs étoient d'ivoire, les rames d'ébène ; le bec des proues étoit d'argent ; tous les cordages étoient de soie, les voiles de pourpre, et le corps des vaisseaux de bois odoriférans comme les cèdres. Tous les cordages étoient ornés de festons ; tous les matelots étoient couronnés de fleurs. Il couloit quelquefois, dans l'endroit des jardins qui étoit sous les fenêtres de Crésus, un ruisseau d'essence dont l'odeur exquise s'exhaloit dans tout le palais. Crésus avoit des lions, des tigres et des léopards, auxquels on avoit limé les dents et les griffes, qui étoient attelés à de petits chars d'écaille de tortue garnis d'argent. Ces animaux féroces étoient conduits par un frein d'or et par des rênes de soie. Ils servoient au roi et à toute la cour pour se promener dans les vastes routes d'une forêt qui conservoit sous ses rameaux impénétrables une éternelle nuit. Souvent on faisoit aussi des courses avec ces chars le long du fleuve dans une prairie unie comme un tapis vert. Ces fiers animaux couroient si légèrement et avec tant de rapidité, qu'ils ne laissoient pas même sur l'herbe la moindre trace de leurs pas ni des roues qu'ils traînoient après eux. Chaque jour on inventoit de nouvelles espèces de courses pour exercer la vigueur et l'adresse des jeunes gens. Crésus, à chaque nouveau jeu, attachoit quelque grand prix pour le vainqueur. Aussi les jours couloient dans les délices et parmi les plus agréables spectacles. Callimaque résolut de surprendre tous les Lydiens par le moyen de son anneau.

Plusieurs jeunes hommes de la plus haute naissance avoient couru devant le roi, qui étoit descendu de son char dans la prairie pour les voir courir. Dans le moment où tous les prétendans eurent achevé leur course, et que Crésus examinoit à qui le prix devoit appartenir, Callimaque se met dans le char du roi. Il demeure invisible : il pousse les lions, le char vole. On eût cru que c'étoit celui d'Achille, traîné par des coursiers immortels, ou celui de Phœbus même, lorsqu'après avoir parcouru la voûte immense des cieux, il précipite ses chevaux enflammés dans le sein des ondes. D'abord on crut que les lions s'étant échappés s'enfuyoient au hasard : mais bientôt on reconnut qu'ils étoient guidés avec beaucoup d'art, et que cette course surpasseroit toutes les autres. Cependant le char paroissoit vide, et tout le monde demeuroit immobile d'étonnement. Enfin la course est achevée, et le prix remporté sans qu'on puisse comprendre par qui. Les uns croient que c'est une divinité qui se joue des hommes : les autres assurent que c'est un homme nommé Orodes venu de Perse, qui avoit l'art des enchantemens, qui évoquoit les ombres des enfers, qui tenoit dans ses mains toute la puissance d'Hécate, qui envoyoit à son gré la discorde et les furies dans l'âme de ses ennemis, qui faisoit entendre la nuit les hurlemens de Cerbère et les gémissemens profonds de l'Erèbe, enfin qui pouvoit éclipser la lune et la faire descendre du ciel sur la terre. Crésus crut qu'Orodès avoit mené le char : il le fit appeler. On le trouva qui tenoit dans son sein des serpens entortillés, et qui, prononçant entre ses dents des paroles inconnues et mystérieuses, conjuroit les divinités infernales. Il n'en fallut pas davantage pour persuader qu'il étoit le vainqueur invisible de cette course. Il assura que non : mais le roi ne put le croire. Callimaque étoit ennemi d'Orodès, parce que celui-ci avoit prédit à Crésus que ce jeune homme lui causeroit un jour de grands embarras, et seroit la cause de la ruine entière de son royaume. Cette prédiction avoit obligé Crésus à tenir Callimaque loin du monde dans un désert, et réduit à une grande pauvreté. Callimaque sentit le plaisir de la vengeance, et fut bien aise de voir l'embarras de son ennemi. Crésus pressa Orodès, et ne put pas l'obliger à dire qu'il avoit couru pour le prix. Mais comme le roi le menaça de le punir, ses amis lui conseillèrent d'avouer la chose et de s'en faire honneur. Alors il passa d'une extrémité à l'autre : la vanité l'aveugla. Il se vanta d'avoir fait ce coup merveilleux par la vertu de ses enchantemens. Mais dans le moment où il parloit, on fut bien surpris de voir le même char recommencer la même course. Puis le roi entendit une voix qui lui disoit à l'oreille : Orodès se moque de toi ; il se vante de ce qu'il n'a pas fait. Le roi, irrité contre Orodès, le fit aussitôt charger de fers, et jeter dans une profonde prison.

Callimaque, ayant senti le plaisir de contenter ses passions par le secours de son anneau, perdit peu à peu les sentimens de modération et de vertu qu'il avoit eus dans sa solitude et dans ses malheurs. Il fut même tenté d'entrer dans la chambre du roi et de le tuer dans son lit. Mais on ne passe point tout d'un coup aux plus grands crimes : il eut horreur d'une action si noire, et ne put endurcir son cœur pour l'exécuter. Il partit pour s'en aller en Perse trouver Cyrus : il lui dit les secrets de Crésus qu'il avoit entendus, et le dessein des Lydiens de faire une ligue contre les Perses avec les colonies grecques de toute la côte de l'Asie mineure ; en même temps il lui expliqua les préparatifs de Crésus et les moyens de le prévenir. Aussitôt Cyrus abandonne les bords du Tygre, où il étoit campé avec une armée innombrable, et vient jusqu'au fleuve Halys, où Crésus se présenta à lui avec des troupes plus magnifiques que courageuses. Les Lydiens vivoient trop délicieusement pour ne craindre point la mort. Leurs habits étoient brodés d'or, et semblables à ceux des femmes les plus vaines ; leurs armes étoient toutes dorées ; ils étoient suivis d'un nombre prodigieux de chariots superbes ; l'or, l'argent, les pierres précieuses, éclatoient partout dans leurs tentes, dans leurs vases, dans leurs meubles, et jusques sur leurs esclaves. Le faste et la mollesse de cette armée ne devoient faire attendre qu'imprudence et lâcheté, quoique les Lydiens fussent en plus grand nombre que les Perses. Ceux-ci, au contraire, ne montroient que pauvreté et courage : ils étoient légèrement vêtus, vivoient de peu, se nourrissoient de racines et de légumes, ne buvoient que de l'eau, dormoient sur la terre exposés aux injures de l'air, exerçoient sans cesse leurs corps

pour les endurcir au travail ; ils n'avoient pour tout ornement que le fer ; leurs troupes étoient tout hérisséesde piques, de dards et d'épées : aussi n'avoient-ils que du mépris pour des ennemis noyés dans les délices. A peine la bataille mérita-t-elle le nom de combat ; les Lydiens ne purent soutenir le premier choc : ils se renversèrent les uns sur les autres. Les Perses ne font que tuer : ils nagent dans le sang. Crésus s'enfuit jusqu'à Sardes. Cyrus l'y poursuit sans perdre un moment. Le voilà assiégé dans sa ville capitale. Il succombe après un long siége, il est pris, on le mène au supplice. En cette extrémité, il prononce le nom de Solon. Cyrus veut savoir ce qu'il dit. Il apprend que Crésus déplore son malheur de n'avoir pas cru ce Grec qui lui avoit donné de si sages conseils. Cyrus, touché de ces paroles, donne la vie à Crésus.

Alors Callimaque commença à se dégoûter de sa fortune. Cyrus l'avoit mis au rang des satrapes, et lui avoit donné d'assez grandes richesses. Un autre en eût été content : mais ce Lydien, avec son anneau, se sentoit en état de monter plus haut. Il ne pouvoit souffrir de se voir borné à une condition où il avoit tant d'égaux et un maître. Il ne pouvoit se résoudre à tuer Cyrus qui lui avoit fait tant de bien. Il avoit même quelquefois du regret d'avoir renversé Crésus de son trône. Lorsqu'il l'avoit vu conduit au supplice, il avoit été saisi de douleur. Il ne pouvoit plus demeurer dans un pays où il avoit causé tant de maux, et où il ne pouvoit rassasier son ambition. Il part : il cherche un pays inconnu ; il traverse des terres immenses, éprouve partout l'effet magique et merveilleux de son anneau, élève à son gré et renverse les rois et les royaumes, amasse de grandes richesses, parvient au faîte des honneurs, et se trouve cependant toujours dévoré de désirs. Son talisman lui procure tout, excepté la paix et le bonheur. C'est qu'on ne les trouve que dans soi-même, qu'ils sont indépendans de tous ces avantages extérieurs auxquels nous mettons tant de prix, et que, quand dans l'opulence et la grandeur on perd la simplicité, l'innocence et la modération, alors le cœur et la conscience, qui sont les vrais siéges du bonheur, deviennent la proie du trouble, de l'inquiétude, de la honte et du remords.

T. I. p. 1. *Fénélon.*

§ 186. *Que l'inquiétude qui porte les hommes à tout sacrifier à la jouissance du présent est le plus grand obstacle à leur bonheur. Le moment présent. Fable orientale.*

Un jour, en me promenant dans les jardins du roi de Damas, j'entendis fort près de moi un homme qui poussoit de profonds soupirs : je n'étois séparé de lui que par un lambris de verdure : je l'aperçus : les mains les plus habiles des ouvriers de Damas avoient tissu ses habits des plus belles soies de la Syrie : son visage étoit aussi triste que ses habits étoient riches, ses sourcils froncés s'abaissoient sur ses yeux, ses regards étoient sombres, tous les muscles de son visage étoient en mouvement et en contraction ; il disoit : que me sert-il d'être bien traité du roi, de posséder de belles maisons ? puis-je jouir de mes richesses et de ma faveur, tant qu'Ali-Nassou sera le dépositaire de l'autorité ? J'ai les caresses du prince, Ali-Nassou a sa confiance ; je suis honoré et il est puissant. Ah ! pour jouir de sa puissance pendant l'espace d'une seule lune, je donnerois mes richesses, mon rang, et je consentirois à passer dans la retraite le reste de ma vie ; je serois heureux, si j'avois pu pendant quelque temps me mettre à la place d'Ali-Nassou.

Je partis de Damas pour me rendre en Perse ; j'arrivai près d'une rivière dont le pont venoit d'être rompu ; un homme étoit au bord : les rides commençoient à sillonner ses joues, et le temps avoit déjà blanchi sa barbe ; il couroit sur le rivage ; il se rouloit sur le sable, il se relevoit et disoit : quel malheur pour moi de ne pouvoir traverser cette rivière, et me rendre à la ville ! j'allois y conclure un marché qui pouvoit doubler mes riches trésors ; et à quoi me servent mes trésors, si je ne puis les augmenter ? je renoncerois volontiers à ma femme, à mes enfans, à la ville où je suis né, à la plus grande partie de ce qui me reste de jours à vivre, pour traverser cette maudite rivière. Je laissai cet homme, et je continuai mon chemin vers la Perse.

Je traversai les déserts de la Mésopotamie, et je rencontrai un voyageur, dont la provision d'eau étoit épuisée depuis deux jours ; il disoit : je donnerois mes biens, mes plaisirs et la plus grande partie de ma vie, pour un plaisir. Je voudrois me trouver aux bords d'un grand

fleuve, et d'abord y entrer; je verrois l'eau battre mes jambes, je descendrois encore, et je sentirois tous mes membres embrassés par les flots: ma tête seule resteroit élevée sur les eaux; je l'y plongerois souvent, non-seulement pour m'abreuver à longs traits, pour me rassasier du plaisir de boire, mais pour qu'il n'y eût pas une seule partie de mon corps qui ne fût pénétrée par le fluide. Je fis donner de l'eau à ce pauvre homme, et je poursuivis mon chemin.

Je repassai dans mon esprit ce que je venois d'entendre, et ce qu'avoient dit le vieillard qui ne pouvoit traverser la rivière, et le courtisan de Damas. Je marchois enseveli dans mes pensées, et je me disois:

Il est donc possible que je préfère le petit vallon d'Abila aux riches plaines de Sennaar? une pêche de ce vallon peut donc me tenter assez pour me faire arriver trop tard à la place de Sagdad, et je puis sacrifier à cette pêche les plus beaux fruits de l'Asie? j'oublierois donc au bord d'un lac le spectacle imposant des vastes mers? Quoi! le désir que je sens peut effacer en moi l'impression de tout autre désir, et anéantir pour moi toute partie du temps, excepté celle du moment où je suis?

O foible mortel! tu peux donc sacrifier les plaisirs d'une saison à ceux d'une lune, ceux d'une lune à celui d'un jour, et la vie à un moment!

Quelle puissance les objets empruntent de leur proximité! ils nous font compter pour rien ce qui est éloigné de nous par le temps ou par les lieux; ce qui agit présentement sur mes sens et sur mon cœur fait disparoître pour moi l'avenir et les fantômes agréables ou terribles de la crainte et de l'espérance.

Ces réflexions m'affligeoient. Oh! disois-je, combien de fois l'homme est tenté de perdre son bonheur! Je cherchois à me rassurer, en rapelant à ma pensée quelle étoit la puissance de la raison, et les secours que j'en pouvois attendre. C'est un ami, disois-je, qui me montrera le précipice où je pourrois tomber en descendant de la montagne: il me criera de me détourner... mais la descente est rapide, et si elle m'entraine!

O Saadi, rappelle-toi que la voix de la raison est la voix d'un ami qui crie dans l'éloignement et qu'on a bien de la peine à entendre. Retrace-toi souvent ces faits, ces événemens sur lesquels sont fondées les maximes des sages. Fais-toi des images vives du bonheur qui doit être la récompense du sage, et des malheurs où tombe l'insensé; tu intéresseras ton cœur à être vertueux. Ne sépare point dans ta mémoire le précepte de l'exemple; que la vertu soit sans cesse présente à tes yeux; qu'elle te paroisse si belle qu'il te soit impossible de ne pas l'aimer; donne-lui un corps, saisis-la par tes sens. O mes amis, si malgré ce secours, vous me voyez quelquefois chanceler dans le chemin de la vie, soutenez-moi; si je tombe, ne riez point de ma chute; si je veux me relever, tendez la main au compagnon de votre voyage.

Saint-Lambert.

§ 187. *Que la grandeur où l'on ne parvient que par le crime, ne sauroit donner ni gloire ni bonheur solide. Dialogue entre Romulus et Rémus.*

Rémus. Enfin vous voilà, mon frère, au même état que moi: cela ne valoit pas la peine de me faire mourir. Quelques années où vous avez régné seul sont finies, il n'en reste rien; et vous les auriez passées plus doucement, si vous aviez vécu en paix, partageant l'autorité avec moi.

Romulus. Si j'avois eu cette modération, je n'aurois ni fondé la puissante ville que j'ai établie, ni fait les conquêtes qui m'ont immortalisé.

Rémus. Il valoit mieux être moins puissant, et être plus juste et plus vertueux. Je m'en rapporte à Minos, et à ses deux collègues qui vont vous juger.

Romulus. Cela est bien dur. Sur la terre personne n'eût osé me juger.

Rémus Mon sang dans lequel vous avez trempé vos mains fera votre condamnation ici-bas, et noircira à jamais votre réputation sur la terre. Vous vouliez de l'autorité et de la gloire; l'autorité n'a fait que passer dans vos mains; elle vous a échappé comme un songe. Pour la gloire, vous ne l'aurez jamais. Avant que d'être grand homme, il faut être honnête homme, et on doit s'éloigner des crimes indignes des hommes, avant que d'aspirer aux vertus des dieux. Vous aviez l'humanité d'un monstre, et vous prétendiez être un héros.

Romulus. Vous ne m'auriez pas parlé de la sorte impunément, quand nous tracions notre ville.

Rémus. Il est vrai : je ne l'ai que trop senti. Mais d'où vient que vous êtes descendu ici ? On disoit que vous étiez devenu immortel.

Romulus. Mon peuple a été assez sot pour le croire.

Fénélon.

§ 188. *Que la modération des désirs est la seule vraie source du bonheur. Le berger et le chasseur. Anecdote pastorale.*

Le jeune berger Menalque conduisoit son troupeau sur les montagnes : s'étant enfoncé dans les gorges, pour chercher dans un bois sauvage une de ses brebis, il trouva dans ce bois un homme, que l'excès de la fatigue avoit contraint de se coucher sous un buisson. Ah ! jeune berger, s'écria cet homme, je vins hier sous cette montagne sauvage, pour y chasser les chevreuils et les sangliers. Je me suis égaré, et jusqu'à ce moment je n'ai rencontré aucune cabane : je n'ai trouvé aucune fontaine pour étancher ma soif, ni aucune nourriture pour apaiser ma faim. Aussitôt le jeune Menalque tira de sa poche, du pain et du fromage frais qu'il lui donna : puis il prit le flacon, qui étoit à son côté : Rafraîchis-toi, lui dit-il, voilà du lait frais; suis-moi ensuite, afin que je te conduise hors de la montagne. L'homme se rafraîchit, et le berger le conduisit hors de la montagne.

Alors le chasseur Eschine lui dit : beau berger, tu m'as sauvé la vie; comment puis-je te récompenser ? viens avec moi dans la ville; là on n'habite point sous des toits de chaume. Des palais de marbre, entourés de colonnes superbes, s'élèvent jusqu'aux nues. Tu demeureras avec moi; tu boiras dans des coupes d'or, et tu mangeras des mets somptueux dans des plats d'argent.

Menalque reprit : qu'irai-je faire dans la ville ? je suis en sûreté dans ma petite cabane, elle me met à l'abri de la pluie, et des vents impétueux. Si elle n'est point entourée de colonnes, elle est environnée d'arbres fruitiers, et de pampres verts. Je vais puiser de l'eau claire à la fontaine voisine, dans une cruche de terre : j'ai aussi du vin doux; je mange ce que mes arbres et mon troupeau me donnent ; et si je n'ai point de vase d'or ou d'argent, je pare ma table de fleurs odorantes.

Eschine. Viens avec moi, berger ; on a aussi à la ville des arbres et des fleurs. L'art a planté ceux-là en allées bien droites, et rassemblé celles-ci dans des parterres symétriques. On y voit aussi des fontaines, que des hommes et des nymphes de marbre versent dans des bassins magnifiques.

Menalque. Nos bois ombragés par la simple nature, sont encore plus beaux avec leurs routes tortueuses ; nos prairies parées de mille fleurs, semées au hasard, sont encore plus agréables. J'ai aussi planté des fleurs autour de ma cabane, de la marjolaine, des lis et des roses. O que nos fontaines sont belles ! lorsqu'elles sortent en bouillonnant du creux des rochers ; ou lorsqu'elles tombent du haut des collines à travers les buissons, pour serpenter ensuite dans des prés fleuris. Non, je ne vais point à la ville.

Eschine. Là tu verras de jeunes filles vêtues de soie, et dont le teint n'est point terni par les ardeurs du soleil; elles sont blanches comme du lait ; parées d'or et de perles précieuses. Là des musiciens habiles enchanteront tes oreilles par des concerts harmonieux.

Menalque. Nos brunes bergères sont belles aussi. Je voudrois que tu les visses, quand elles se parent avec des roses fraîches, ou avec des guirlandes de différentes couleurs. O que nous avons de plaisir, quand nous sommes assis à l'ombre d'un bois, sur le bord d'un ruisseau qui murmure ; et que nous prêtons l'oreille aux doux ramages des oiseaux, qui chantent sur la cime des arbres ou sur les branches des buissons! Vos musiciens chantent-ils mieux que le rossignol, ou que la gentille fauvette ? Non, non ; je ne vais pas avec toi à la ville.

Eschine. Que te donnerai-je donc, berger ? prends cette poignée d'or, et ce fourniment de meme métal.

Menalque. Qu'ai-je besoin d'or ? j'ai tout en abondance : avec de l'or acheterai-je le fruit de mes arbres, ou les fleurs des prairies, oubien le lait de mes troupeaux ?

Eschine. Que te donnerai-je donc, heureux berger ? comment pourrai-je re connoître ton bienfait ?

Menalque. Donne-moi seulement ce petit flacon que je vois pendu à ton côté

Alors le chasseur avec un sourire de

bonté lui donna le flacon, et le jeune berger sauta de joie, comme un agneau qui bondit.

Gesner.

§ 189. *Le souhait.*

Ce n'est ni l'abondance que je désire, ni de régner sur mes semblables, ni que mon nom soit répété chez les nations éloignées. Oh ! que ne puis-je, inconnu, tranquille, vivre loin du fracas de la ville, où les cœurs droits marchent environnés de mille piéges inévitables, où les mœurs et les usages anoblissent mille extravagances ! Que ne puis-je au sein d'une compagne solitaire, couler mes jours paisibles sous un toit rustique, auprès d'un jardin champêtre, également à l'abri de l'envie et de la célébrité.

Des noyers ceintrés en berceaux, couvriroient de leur ombrage ma maison solitaire. Sous leurs feuillages verts habiteroient devant ma fenêtre, le doux zéphyr, l'aimable fraîcheur, et le repos tranquille. Devant l'entrée, dans une petite enceinte, fermée par une haie vive, une source limpide murmureroit sous un treillage de pampre. Dans le courant de cette onde pure, la cane se joueroit avec ses petits. Les douces colombes descendroient de leur toit ombragé, pour s'y désaltérer; elles se promeneroient sur le gazon, en redressant leur cou nuancé de mille couleurs ; tandis que le coq majestueux assembleroit autour de lui dans la cour ses poules glapissantes. Tous ensemble accourroient au son de ma voix et viendroient en foule demander d'un air caressant la pâture à leur maître.

Les oiseaux, dont la liberté ne seroit jamais troublée, habiteroient le feuillage touffu des arbres voisins, et s'appelleroient familièrement d'un arbre à l'autre par leurs chants. Dans un coin de la petite cour seroient rangées les ruches de mes abeilles. Leur république forme un spectacle aussi agréable qu'utile. Elles aimeroient le séjour de mon verger, s'il est vrai, comme le disent les habitans de la campagne, qu'elles ne se fixent que dans les lieux, où règnent la paix et le repos. Derrière la maison seroit placé mon jardin spacieux, où l'art simple se prêteroit avec docilité à seconder les agréables caprices de la nature. On ne le verroit point se révolter contre elle, regarder ses productions comme une matière servile, et les plier à des formes bizarres et grotesques. Un mur de noisetiers fermeroit ce jardin; à chacun des coins il y auroit une tonnelle de vigne sauvage. Là souvent je me déroberois aux rayons brûlans du soleil; et je verrois le jardinier hâlé retourner la terre des planches pour semer des légumes savoureux. Souvent excité par son ardeur au travail, je prendrois de ses mains la bêche pour retourner moi-même la terre, tandis que debout à mes côtés, il riroit de mon peu de force. Quelquefois je l'aiderois, tantôt à lier contre des baguettes les tiges penchées des plantes, tantôt à prendre soin des rosiers, des œillets et des lis dispersés.

Hors du jardin, un clair ruisseau arroseroit mes prés couverts d'une herbe épaisse : de là il serpenteroit à l'ombre d'un bocage d'arbres fruitiers, entremêlés de tendres rejetons que je cultiverois moi-même avec soin. Vers le milieu je rassemblerois ses eaux pour former un petit étang, dans lequel je ménagerois une petite île ; et sur cette île j'éleverois un berceau de verdure. Oh ! si je pouvois voir encore un petit coteau de vigne s'étendre le long de la plaine ; si je possédois encore un petit champ, couvert d'épis ondoyans; le plus riche des rois pourroit-il me paroître digne d'envie ?

J'aurai pour voisin le bon villageois dans sa chaumière enfumée ; les secours d'une bienveillance réciproque, les conseils sincères de l'amitié nous feront sourire tendrement en bons voisins à la rencontre l'un de l'autre. Qu'y a-t-il en effet de plus doux que d'être aimé ? qu'y a-t-il de plus agréable que d'être abordé d'un air content par un homme auquel on a fait du bien.

Lorsque le fracas tumultueux arrache au sommeil l'habitant de la ville ; lorsque le mur voisin le dérobe aux regards bienfaisans du soleil levant ; lorsque le spectacle admirable de l'aurore est interdit à sa vue emprisonnée ; alors réveillé par le vent frais du matin, et par le doux concert des oiseaux, je sortirois des bras du repos, pour voler au-devant de l'aurore, où dans les prairies émaillées, ou sur le penchant du coteau voisin. Du haut des collines, j'exprimerois mon ravissement par des chants de joie. Quoi de plus ravissant en effet que la belle nature, lorsque ses beautés diversifiées à l'infini se confondent dans un mélange plein d'harmonie.

Souvent aux douces clartés de la lune, je me promenerois, plongé dans des méditations profondes sur l'harmonie du système de l'univers, tandis que des mondes et des soleils sans nombre brilleroient au-dessus de ma tête.

Quelquefois aussi je suivrois le laboureur, lorsqu'il chante derrière sa charrue en traçant un sillon pénible, ou j'irois voir la troupe des moissonneurs rangés en file. J'écouterois leurs chansons rustiques, et leurs historiettes naïves, et leurs propos joyeux. Ou bien, lorsque l'automne de retour teint nos arbres de couleurs bigarrées, lorsque le chant des vendangeurs fait retentir les coteaux, je me rendrois parmi eux. Lorsque les trésors de l'automne sont recueillis, ils marchent en poussant des cris d'allégresse vers la maison où le bruit du pressoir retentit au loin. Ils se rassemblent sous le chaume où un repas joyeux les attend.

Mais lorsque les jours sombres ou pluvieux, lorsque la rigueur de l'hiver ou l'ardeur brûlante de l'été, m'interdiroit la promenade, je m'enfermerois dans un cabinet solitaire où je jouirois des doux entretiens de la plus illustre société, des entretiens de ces grands génies, l'honneur et la gloire de chaque siècle, qui ont versé dans des ouvrages instructifs, les trésors de leur sagesse. Société vraiment noble! qui élève notre âme, et la rétablit dans sa dignité naturelle. L'un me développeroit les mœurs des nations étrangères, et les merveilles de la nature dans les régions les plus éloignées; un autre me dévoileroit les mystères de la nature, et m'introduiroit dans son laboratoire secret. Celui-ci m'instruiroit de la constitution intérieure des nations et de leur histoire, la honte, tout à la fois, et la gloire de la race humaine. Celui-là me feroit connoître la grandeur et la destination de notre âme, et les charmes de la vertu. Autour de moi seroient rangés les sages et les poëtes de l'antiquité.

Quelquefois interrompu tout à coup, j'entendrois frapper à ma porte. Quelle joie! si au moment qu'elle s'ouvriroit, un ami voloit dans mes bras étendus pour le recevoir. Souvent aussi au retour de la promenade, en approchant de ma cabane solitaire, je verrois mes amis, tantôt séparés, tantôt réunis en troupe, me saluer en s'avançant à ma rencontre. Alors nous irions tous ensemble parcourir les campagnes riantes d'alentour. Là, sans chagrin, sans humeur, nos entretiens graves, entremêlés d'une plaisanterie douce, feroient couler pour nous les heures avec rapidité. L'appétit assaisonneroit les mets que nous fourniroient mon jardin, mon vivier et ma nombreuse basse-cour. A notre retour, nous trouverions la table servie sous une treille, ou sous une cabane de verdure au milieu du jardin. D'autres fois, assis sous la feuillée au clair de la lune, nous ririons et nous causerions, à moins que les chants mélancoliques du rossignol ne nous invitassent à nous taire pour l'écouter.

Mais quel vain songe m'occupe! ah, depuis trop long-temps mon imagination s'égare à ta poursuite, fantôme mensonger! chimérique souhait, je ne te verrai jamais accomplir! toujours l'homme est mécontent: nos yeux contemplent sans cesse l'image du bonheur dans des campagnes lointaines, dont nous sommes séparés par des labyrinthes impénétrables qui nous en ferment l'accès. Alors nous nous épuisons en désirs, et nous oublions de remarquer le bien qui étoit destiné à chacun de nous, sur la route de notre vie. La vertu est notre vrai bonheur. Celui-là est sage, celui-là est heureux, qui remplit sans murmurer la place que lui a destinée l'architecte éternel, qui a conçu le plan de tout. Oui, divine vertu, c'est toi qui fais notre bonheur; c'est toi qui verses la joie et la félicité sur toutes les situations de notre vie. Qui pourrai-je envier, quand le moment sera venu de terminer des jours dont tu auras fait le bonheur? Alors je mourrai satisfait, pleuré des âmes nobles qui m'auront aimé pour l'amour de toi; pleuré de vous, ô mes amis. Lorsque vos pas vous conduiront auprès de la colline où sera mon tombeau, serrez-vous la main, embrassez-vous, mes chers amis. C'est ici, vous direz-vous, que repose sa cendre; son cœur fut droit; Dieu récompense aujourd'hui ses efforts, par un bonheur qui n'aura point de fin. Bientôt notre cendre reposera près de la sienne, et nous jouirons alors avec lui d'une félicité éternelle.

Gesner.

§ 190. *Discours de Philoclès sur le bonheur.*

Philoclès joignoit au cœur le plus sensible, un jugement exquis et des connois-

sances profondes. Dans sa jeunesse il avoit fréquenté les plus célèbres philosophes de la Grèce. Riche de leurs lumières, et encore plus de ses réflexions, il s'étoit composé un système de conduite qui répandoit la paix dans son âme et dans tout ce qui l'environnoit. Nous ne cessions d'étudier cet homme singulier, pour qui chaque instant de la vie étoit un instant de bonheur.

Un jour que nous errions dans l'île, nous trouvâmes cette inscription sur un petit temple de Latone : *Rien de si beau que la justice, de meilleur que la santé, de si doux que la possession de ce qu'on aime.* Voilà, dis-je, ce qu'Aristote blâmoit un jour en notre présence. Il pensoit que les qualifications énoncées dans cette maxime, ne doivent pas être séparées, et ne peuvent convenir qu'au bonheur. En effet, le bonheur est certainement ce qu'il y a de plus beau, de meilleur et de plus doux. Mais à quoi sert de décrire ses effets? il seroit plus important de remonter à sa source. Elle est peu connue, répondit Philoclès ; tous, pour y parvenir, choisissent des sentiers différens : tous se partagent sur la nature du souverain bien. Il consiste, tantôt dans la jouissance de tous les plaisirs, tantôt dans l'exemption de toutes les peines. Les uns ont tâché d'en renfermer les caractères en de courtes formules, telle est la sentence que vous venez de lire sur ce temple ; telle est encore celle qu'on chante souvent à table, et qui fait dépendre le bonheur de la santé, de la beauté, des richesses légitimement acquises, et de la jeunesse passée dans le sein de l'amitié. D'autres, outre ces dons précieux, exigent la force du corps, le courage de l'esprit, la justice, la prudence, la tempérance, la possession enfin de tous les biens et de toutes les vertus : mais comme la plupart de ces avantages ne dépendent pas de nous, et que même en les réunissant, notre cœur pourroit n'être pas satisfait, il est visible qu'ils ne constituent pas essentiellement l'espèce de félicité qui convient à chaque homme en particulier.

Et en quoi consiste-t-elle donc, s'écria l'un de nous avec impatience ? et quel est le sort des mortels, si, forcés de courir après le bonheur, ils ignorent la route qu'ils doivent choisir? Hélas! reprit Philoclès, ils sont bien à plaindre, ces mortels. Jetez les yeux autour de vous ; dans tous les lieux, dans tous les états, vous n'entendrez que des gémissemens et des cris ; vous ne verrez que des hommes tourmentés par le besoin d'être heureux, et par des passions qui les empêchent de l'être ; inquiets dans les plaisirs, sans force contre la douleur ; presque également accablés par les privations et par les jouissances ; murmurant sans cesse contre leur destinée et ne pouvant quitter une vie dont le poids leur est insupportable.

Est-ce donc pour couvrir la terre de malheureux, que le genre humain a pris naissance ? et les dieux se feroient-ils un jeu cruel de persécuter des âmes aussi foibles que les nôtres ? Je ne saurois me le persuader ; c'est contre nous seuls que nous devons diriger nos reproches. Interrogeons-nous sur l'idée que nous avons du bonheur. Concevons-nous autre chose qu'un état où les désirs toujours renaissans, seroient toujours satisfaits ; qui se diversifieroit selon la différence des caractères, et dont on pourroit prolonger la durée à son gré. Mais il faudroit changer l'ordre éternel de la nature, pour que cet état fût le partage d'un seul d'entre nous. Ainsi désirer un bonheur inaltérable et sans amertume, c'est désirer ce qui ne peut pas exister, et qui, par cette raison-là-même, enflamme le plus nos désirs : car rien n'a plus d'attraits pour nous que de triompher des obstacles qui sont ou qui paroissent insurmontables.

Des lois constantes et dont la profondeur se dérobe à nos recherches, mêlent sans interruption le bien avec le mal dans le système général de la nature : et les êtres qui font partie de ce grand tout, si admirable dans son ensemble, si incompréhensible, et quelquefois si effrayant dans ses détails, doivent se ressentir de ce mélange, et éprouver de continuelles vicissitudes. C'est à cette condition que la vie nous est donnée. Dès l'instant que nous la recevons, nous sommes condamnés à rouler dans un cercle de biens et de maux, de plaisirs et de douleurs. Si vous demandiez les raisons d'un si funeste partage, d'autres vous répondroient peut-être que les dieux nous devoient des biens et non pas des plaisirs ; qu'ils ne nous accordent les seconds que pour nous forcer à recevoir les premiers, et que pour la plupart des mortels, la somme des biens seroit infiniment plus grande que celle des maux, s'ils avoient le bon esprit de mettre dans la première classe, et les sensations agréables, et les momens exempts de troubles et de cha-

grins. Cette réflexion pourroit quelquefois suspendre nos murmures, mais la cause en subsisteroit toujours; car enfin il y a de la douleur sur la terre; elle consume les jours de la plupart des hommes; et quand il n'y en auroit qu'un seul qui souffrît, et quand il auroit mérité de souffrir, et quand il ne souffriroit qu'un instant dans sa vie, cet instant de douleur seroit le plus désespérant des mystères que la nature offre à nos yeux.

Que résulte-t-il de ces réflexions? faudra-t-il nous précipiter en aveugles dans ce torrent qui entraîne et détruit insensiblement tous les êtres; nous présenter sans résistance, et comme des victimes de la fatalité, aux coups dont nous sommes menacés; renoncer enfin à cette espérance qui est le plus grand, et même le seul bien pour la plupart de nos semblables? Non, sans doute; je veux que vous soyez heureux, autant qu'il vous est permis de l'être; non de ce bonheur chimérique dont l'espoir fait le malheur du genre humain, mais d'un bonheur assorti à notre condition, et d'autant plus solide que nous pouvons le rendre indépendant des événemens et des hommes.

Le caractère en facilite quelquefois l'acquisition, et on peut dire même que certaines âmes ne sont heureuses que parce qu'elles sont nées heureuses. Les autres ne peuvent combattre à la fois, et leur caractère, et les contrariétés du dehors, sans une étude longue et suivie; car, disoit un ancien philosophe: *Les dieux nous vendent le bonheur au prix de nos travaux.* Mais cette étude n'exige pas plus d'efforts que les projets et les mouvemens qui nous agitent sans cesse, et qui ne sont, à tout prendre, que la recherche d'un bonheur imaginaire.

Après ces mots, Philoclès garda le silence: il n'avoit, disoit-il, ni assez de loisir, ni assez de lumières, pour réduire en système les réflexions qu'il avoit faites sur un sujet si important. Daignez du moins, dit Philotes, nous communiquer, sans liaison et sans suite, celles qui vous viendront par hasard dans l'esprit. Daignez nous apprendre comment vous êtes parvenu à cet état paisible, que vous n'avez pu acquérir qu'après une longue suite d'essais et d'erreurs.

O Philoclès, s'écria le jeune Lysis, les zéphyrs semblent se jouer dans ce platane; l'air se pénètre du parfum des fleurs qui s'empressent d'éclore; ces vignes commencent à entrelacer leurs rameaux autour de ces myrtes, qu'elles ne quitteront plus; ces troupeaux qui bondissent dans la prairie, ces oiseaux qui chantent leurs amours, le son des instrumens qui rétentissent dans la vallée; tout ce que je vois, tout ce que j'entends, me ravit et me transporte. Ah! Philoclès, nous sommes faits pour le bonheur; je le sens aux émotions douces et profondes que j'éprouve: si vous connoissez l'art de les perpétuer, c'est un crime de nous en faire un mystère.

Vous me rappelez, répondit Philoclès, les premières années de ma vie. Je le regrette encore ce temps, où je m'abandonnois, comme vous, aux impressions que je recevois; la nature, à laquelle je n'étois pas encore accoutumé, se peignoit à mes yeux sous des traits enchanteurs; et mon âme, toute neuve et toute sensible, sembloit respirer tour à tour la fraîcheur et la flamme.

Je ne connoissois pas les hommes; je trouvois dans leurs paroles et dans leurs actions, l'innocence et la simplicité qui régnoient dans mon cœur. Je les croyois tous justes, vrais, capables d'amitié, tels qu'ils devroient être, tels que j'étois en effet; humains surtout, car il faut de l'expérience pour se convaincre qu'ils ne le sont pas.

Au milieu de ces illusions, j'entrai dans le monde. La politesse qui distingue la société d'Athènes, ces expressions qu'inspire l'envie de plaire, ces épanchemens de cœur qui coûtent si peu et qui flattent si fort, tous ces dehors trompeurs, n'eurent que trop d'attraits pour un homme qui n'avoit pas encore subi d'épreuve; je volai au-devant de la séduction; et donnant à des liaisons agréables les droits et les sentimens de l'amitié, je me livrai sans réserve au plaisir d'aimer et d'être aimé. Mes choix qui n'avoient pas été réfléchis, me devinrent funestes. La plupart de mes amis s'éloignèrent de moi, les uns par intérêt, d'autres par jalousie ou par légèreté. Ma surprise et ma douleur m'arrachèrent des larmes amères. Dans la suite, ayant éprouvé des injustices criantes et des perfidies atroces, je me vis contraint, après de longs combats, de renoncer à cette confiance si douce que j'avois en tous les hommes. C'est le sacrifice qui m'a le plus coûté dans ma vie, j'en frémis encore; il fut si violent que je tombai dans un excès opposé: j'aigrissois mon cœur, j'y nourrissois avec plaisir les défiances et les haines; j'étois

malheureux. Je me rappelai enfin que parmi cette foule d'opinions sur la nature du bonheur, quelques-unes plus accréditées que les autres, le font consister dans la volupté, ou dans la pratique des vertus, ou dans l'exercice d'une raison éclairée. Je résolus de trouver le mien dans les plaisirs.

Je supprime les détails des égaremens de ma jeunesse, pour venir au moment qui en arrêta le cours. Etant en Sicile, j'allai voir un des principaux habitans de Syracuse. Il étoit cité comme l'homme le plus heureux de son siècle. Son aspect m'effraya; quoiqu'il fût encore dans la force de l'âge, il avoit toutes les apparences de la décrépitude. Il s'étoit entouré de musiciens qui le fatiguoient à force de célébrer ses vertus, et de belles esclaves dont les danses allumoient dans ses yeux un feu sombre et mourant. Quand nous fûmes seuls, je lui dis: je vous salue, ô vous qui, dans tous les temps, avez su fixer les plaisirs auprès de vous. Des plaisirs! me répondit-il avec fureur, je n'en ai plus, mais j'ai le désespoir qu'entraîne leur privation; c'est l'unique sentiment qui me reste, et qui achève de détruire ce corps accablé de douleurs et de maux. Je voulus lui inspirer du courage; mais je trouvai une âme abrutie, sans principes et sans ressources. J'appris ensuite qu'il n'avoit jamais rougi de ses injustices, et que de folles dépenses ruinoient de jour en jour la fortune de ses enfans.

Cet exemple et les dégoûts que j'éprouvois successivement, me tirèrent de l'ivresse où je vivois depuis quelques années, et m'engagèrent à fonder mon repos sur la pratique de la vertu, et sur l'usage de la raison. Je les cultivai l'une et l'autre avec soin; mais je fus sur le point d'en abuser encore. Ma vertu trop austère me remplissoit quelquefois d'indignation contre la société; et ma raison trop rigide, d'indifférence pour tous les objets. Le hasard dissipa cette double erreur.

Je connus à Thèbes un disciple de Socrate, dont j'avois ouï vanter la probité. Je fus frappé de la sublimité de ses principes, ainsi que de la régularité de sa conduite. Mais il avoit mis par degrés tant de superstition et de fanatisme dans sa vertu, qu'on pouvoit lui reprocher de n'avoir ni foiblesse pour lui, ni indulgence pour les autres; il devint difficile, soupçonneux, souvent injuste. On estimoit les qualités de son cœur, et l'on évitoit sa présence.

Peu de temps après, étant allé à Delphes pour la solennité des jeux Pythiques, j'aperçus dans une allée sombre, un homme qui avoit la réputation d'être très-éclairé; il me parut accablé de chagrins. J'ai dissipé à force de raison, me dit-il, l'illusion des choses de la vie. J'avois apporté en naissant tous les avantages qui peuvent flatter la vanité: au lieu d'en jouir, je voulus les analyser; et dès ce moment les richesses, la naissance et les grâces de la figure, ne furent à mes yeux que de vains titres distribués au hasard parmi les hommes. Je parvins aux premières magistratures de la république; j'en fus dégoûté pas la difficulté d'y faire le bien, et la facilité d'y faire le mal. Je cherchai la gloire dans les combats; je plongeai ma main dans le sang des malheureux, et mes fureurs m'épouvantèrent. Je cultivai les sciences et les arts; la philosophie me remplit de doutes; je ne trouvai dans l'éloquence que l'art perfide de tromper les hommes; dans la poésie, la musique et la peinture, que l'art puéril de les amuser. Je voulus me reposer sur l'estime du public; mais voyant à mes côtés des hypocrites de vertus qui ravissoient impunément ses suffrages, je me lassai du public et de son estime. Il ne me resta plus qu'une vie sans attrait, sans ressort, qui n'étoit en effet que la répétition fastidieuse des mêmes actes et des mêmes besoins.

Fatigué de mon existence, je la traînai en des pays lointains. Les pyramides d'Egypte m'étonnèrent au premier aspect; bientôt je comparai l'orgueil des princes qui les ont élevées, à celui d'une fourmi qui amoncelleroit dans un sentier quelques grains de sable, pour laisser à la postérité des traces de son passage. Le grand roi de Perse me donna dans sa cour une place qui fit tomber ses sujets à mes pieds: l'excès de leur bassesse ne m'annonça que l'excès de leur ingratitude. Je revins dans ma patrie, n'admirant, n'estimant plus rien, et par une fatale conséquence, n'ayant plus la force de rien aimer. Quand je me suis aperçu de mon erreur, il n'étoit plus temps d'y remédier; mais quoique je ne sente pas un intérêt bien vif pour mes semblables, je souhaite que mon exemple vous serve de leçon; car après tout, je n'ai rien à craindre de vous: je n'ai jamais été assez malheureux pour vous rendre des services.

Etant en Egypte, je connus un prêtre, qui, après avoir tristement consumé ses jours à pénétrer l'origine et la fin des choses de ce monde, me dit en soupirant ; malheur à celui qui entreprend de lever le voile de la nature ; et moi je vous dis : malheur à celui qui lèveroit le voile de la société ; malheur à celui qui refuseroit de se livrer à cette illusion théâtrale, que les préjugés et les besoins ont répandue sur tous les objets ; bientôt son âme flétrie et languissante se trouveroit en vie dans le sein du néant ; c'est le plus effroyable des supplices. A ces mots, quelques larmes coulèrent de ses yeux, et il s'enfonça dans la forêt voisine.

Vous savez avec quelle précaution les vaisseaux évitent les écueils signalés par des naufrages des premiers navigateurs. Ainsi dans mes voyages, je mettois à profit les fautes de mes semblables. Elles m'apprirent ce que la moindre réflexion auroit pu m'apprendre, mais qu'on ne sait jamais que par sa propre expérience, que l'excès de la raison et de la vertu est presque aussi funeste que celui des plaisirs ; que la nature nous a donné des goûts qu'il est aussi dangereux d'éteindre que d'épuiser ; que la société avoit des droits sur mes services, que je devois en acquérir sur son estime ; enfin que pour parvenir à ce terme heureux, qui sans cesse se présentoit et fuyoit devant moi, je devois calmer l'inquiétude que je sentois au fond de mon âme, et qui la tiroit continuellement hors d'elle-même.

Je n'avois jamais étudié les symptômes de cette inquiétude. Je m'aperçus que dans les animaux, elle se bornoit à la conservation de la vie et à la propagation de l'espèce ; mais que dans l'homme, elle subsistoit après la satisfaction des premiers besoins ; qu'elle étoit plus générale parmi les nations éclairées que parmi les peuples ignorans, beaucoup plus forte et plus tyrannique chez les riches que chez les pauvres. C'est donc le luxe des pensées et des désirs qui empoisonne nos jours ; c'est donc ce luxe insatiable, qui se tourmente dans l'oisiveté, qui, pour se soutenir dans un état florissant, se repaît de nos passions, les irrite sans cesse, et n'en recueille que des fruits amers. Mais pourquoi ne pas lui fournir des alimens plus salutaires ? pourquoi ne pas regarder cette agitation que nous éprouvons, même dans la satiété des biens et des plaisirs, comme un mouvement imprimé par la nature dans nos cœurs, pour les forcer à se rapprocher les uns des autres, et à trouver leur repos dans une union mutuelle ?

O humanité, penchant généreux et sublime, qui vous annoncez dans notre enfance, par les transports d'une tendresse naïve ; dans la jeunesse, par la témérité d'une confiance aveugle ; dans le courant de notre vie, par la facilité avec laquelle nous contractons de nouvelles liaisons ! ô cris de la nature, qui retentissez d'un bout de l'univers à l'autre, qui nous remplissez de remords, quand nous opprimons nos semblables ; d'une volupté pure, quand nous pouvons les soulager ! ô amour, ô amitié, ô bienfaisance, sources intarissables de biens et de douceurs ! les hommes ne sont malheureux, que parce qu'ils refusent d'entendre votre voix. O dieux, auteurs de si grands bienfaits ! l'instinct pouvoit sans doute, en rapprochant des êtres accablés de besoins et de maux, prêter un soutien passager à leur foiblesse ; mais il n'y a qu'une bonté infinie comme la vôtre, qui ait pu former le projet de nous rassembler par l'attrait du sentiment, et répandre, sur ces grandes associations qui couvrent la terre, une chaleur capable d'en éterniser la durée.

Cependant au lieu de nourrir ce feu sacré, nous permettons que de frivoles dissentions, de vils intérêts travaillent sans cesse à l'éteindre. Si l'on nous disoit que deux inconnus, jetés par hasard dans une île déserte, sont parvenus à trouver dans leur union des charmes qui les dédommagent du reste de l'univers ; si l'on nous disoit qu'il existe une famille uniquement occupée à fortifier les liens du sang par les liens de l'amitié ; si l'on nous disoit qu'il existe dans un coin de la terre un peuple qui ne connoît d'autre loi que celle de s'aimer, d'autre crime que de ne s'aimer pas assez ; qui de nous oseroit plaindre le sort de ces deux inconnus ? qui ne désireroit pas d'appartenir à cette famille ? qui ne voleroit à cet heureux climat ? O mortels, ignorans et indignes de votre destinée ! il n'est pas nécessaire de traverser les mers, pour découvrir le bonheur ; il peut exister dans tous les états, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans vous, autour de vous, partout où l'on aime.

Cette loi de la nature, trop négligée par nos philosophes, fut entrevue par le législateur d'une nation puissante. Xénophon, me parlant un jour de l'institu-

tion des jeunes Perses, me disoit qu'on avoit établi dans les écoles publiques un tribunal où ils venoient mutuellement s'accuser de leurs fautes, et qu'on y punissoit l'ingratitude avec une extrême sévérité. Il ajoutoit que sous le nom d'ingrats, les Perses comprenoient tous ceux qui se rendoient coupables envers les dieux, les parens, la patrie et les amis. Elle est admirable, cette loi, qui non-seulement ordonne la pratique de tous les devoirs, mais qui les rend encore aimables en remontant à leur origine. En effet si l'on n'y peut manquer sans ingratitude, il s'ensuit qu'il faut les remplir par un motif de reconnoissance ; et de là résulte ce principe lumineux et fécond, qu'il ne faut agir que par sentiment.

N'annoncez point une pareille doctrine à ces âmes qui, entraînées par des passions violentes, ne reconnoissent aucun frein ; ni à ces âmes froides qui, concentrées en elles-mêmes, n'éprouvent que les chagrins qui leur sont personnels. Il faut plaindre les premières ; elles sont plus faites pour le malheur des autres, que pour leur bonheur particulier. On seroit tenté d'envier le sort des secondes ; car si nous pouvions ajouter à la fortune et à la santé une profonde indifférence pour nos semblables, déguisée néanmoins sous les apparences de l'intérêt, nous obtiendrions un bonheur uniquement fondé sur les plaisirs modérés des sens, et qui peut-être seroit moins sujet à des vicissitudes cruelles. Mais dépend-il de nous d'être indifférens ? Si nous avions été destinés à vivre abandonnés à nous-mêmes sur le mont Caucase, ou dans les déserts de l'Afrique, peut-être que la nature nous auroit refusé un cœur sensible ; mais si elle nous l'avoit donné, plutôt que de ne rien aimer, ce cœur auroit apprivoisé les tigres et animé les pierres.

Il faut donc nous soumettre à notre destinée ; et puisque notre cœur est obligé de se répandre, loin de songer à le renfermer en lui-même, augmentons, s'il est possible, la chaleur et l'activité de ses mouvemens, en leur donnant une direction qui en prévienne les écarts.

Je ne propose point mon exemple comme une règle. Mais enfin vous voulez connoître le système de ma vie. C'est en étudiant la loi des Perses, c'est en resserrant de plus en plus les liens qui nous unissent avec les dieux, avec nos parens, avec notre patrie, avec nos amis, que j'ai trouvé le secret de remplir à la fois les devoirs de mon état, et les besoins de mon âme ; c'est encore là que j'ai appris que plus on vit pour les autres, et plus on vit pour soi.

Alors Philoclès s'étendit sur la nécessité d'appeler au secours de notre raison et de nos vertus, une autorité qui soutienne leur foiblesse. Il montra jusqu'à quel degré de puissance peut s'élever une âme qui, regardant tous les événemens de la vie comme autant de lois émanées du plus grand et du plus sage des législateurs, est obligée de lutter, ou contre l'infortune, ou contre la prospérité. Vous serez utiles aux hommes, ajoutoit-il, si votre piété n'est que le fruit de la réflexion ; mais si vous êtes assez heureux pour qu'elle devienne un sentiment, vous trouverez plus de douceur dans le bien que vous leur ferez, plus de consolation dans les injustices qu'ils vous feront éprouver.

Barthelemy. Anacharsis. Chap. 78.

§ 191. *De la chimère du souverain bien.*

L'antiquité a beaucoup disputé sur le souverain bien ; autant auroit-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu, ou le souverain ragoût, le souverain marcher, le souverain lire, &c.

Chacun met son bien où il peut, et en a autant qu'il peut à sa façon.

Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec tant de force, qu'il vous met dans l'impuissance totale de sentir autre chose ; comme le plus grand mal est celui qui va jusqu'à vous priver de tout sentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, et ces deux momens sont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourmens qui puissent durer toute la vie : le souverain bien, et le souverain mal sont des chimères.

Nous avons la belle fable de Crantor ; il fait comparoître aux Jeux Olympiques la richesse, la volupté, la santé, la vertu ; chacune demande la pomme : la richesse dit, c'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on achète tous les biens : la volupté dit, la pomme m'appartient, car on ne demande la richesse que pour m'avoir : la santé assure que sans elle il n'y a point de volupté, et que la richesse est inutile : enfin la vertu représente qu'elle est au-dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaisirs, et de la santé, on peut se rendre très-misérable, si on se conduit mal. La vertu eut la pomme. *Voltaire.*

§ 192. *Le besoin du cœur. Fable orientale.*

Le visir Azumet avoit plu dans sa jeunesse au sultan Mahmoud qui l'éleva aux premières dignités de l'empire : dès qu'Azamet fut en place, il voulut réformer les abus : mais les grands et les imans le perdirent dans l'esprit du prince, et même du peuple. Au moment de sa disgrâce, il entendit s'élever contre lui le cri de la haine universelle : puisse le scorpion de Cachan piquer la main d'Azamet, puissé-je le rencontrer au passage du Poul-Serro et le précipiter dans l'abîme ! telles étoient les imprécations des Persans contre le malheureux visir.

Privé de ses biens et sans amis, Azamet se retira dans les rochers du Khorasan ; là il vivoit seul dans une jolie cabane qu'il avoit construite, et il cultivoit un petit terrain au bord d'un ruisseau.

Il y avoit deux ans qu'il vivoit dans cette solitude, lorsque le sage Usbeck découvrit sa retraite. Les conseils vertueux d'Usbeck n'avoient pas peu contribué à la perte du visir. Le sage, qui n'avoit pas oublié son ami dans sa disgrâce, partit pour le Khorasan.

Usbeck n'étoit plus qu'à un parasange de la cabane du ministre, lorsqu'il le rencontra ; ils se reconnurent, ils s'embrassèrent ; le sage versoit des larmes ; le visage d'Azamet étoit riant, son front étoit serein, et la joie étoit dans ses yeux : béni soit le prophète qui donne de la force aux malheureux ! dit Usbeck, celui qui possédoit une belle maison dans les riches plaines de Ghilom est content d'habiter une cabane dans les rochers du Khorasan : ô Azamet ! ta vertu t'a suivi dans ces déserts, elle te console d'avoir perdu les roses d'Hérat, les Turquoises de Nishapour, et les soies de Mézendran ; mais a-t-elle pu te consoler de vivre seul ? il faut des compagnons à ceux même qui n'ont point d'amis ; quelle solitude n'est pas un tombeau ?

Ils approchoient cependant de la cabane d'Azamet où il n'étoit pas rentré depuis le matin ; ils entendirent le hennissement d'un jeune cheval qui venoit en bondissant à leur rencontre : quand il fut auprès du visir, il le caressa et marcha devant lui en sautant et en hennissant.

Usbeck vit accourir d'une prairie voisine deux belles génisses, qui passèrent et repassèrent devant Azamet, et sembloient lui offrir leur lait et présenter leur tête à son joug. Elles se mirent à sa suite. A quelques pas de là, deux chèvres suivies de deux chevreaux descendirent d'un rocher ; elles témoignèrent par leurs cabrioles, la joie de revoir leur maître qu'elles accompagnèrent en badinant autour de lui.

Bientôt du fond d'un petit verger couvert de jeunes arbres, sortirent quatre ou cinq moutons ; ils béloient, ils bondissoient et léchoient les mains d'Azamet qui les leur tendoit en souriant : en même temps quelques pigeons vinrent se poser sur sa tête et ses épaules : il entroit dans le petit verger qui environnoit sa cabane, lorsqu'un coq l'aperçut et fit un cri de joie : tandis que le coq en chantant, et plusieurs poules en caquetant augmentoient son cortége, un âne qui paissoit dans le verger se mit à braire.

Mais les démonstrations de joie et d'amour dans tous les animaux n'égaloient pas celles de deux jeunes chiens blancs qui attendoient Azamet à sa porte ; ils ne venoient pas au-devant de lui, et sembloient vouloir lui montrer qu'ils gardoient fidèlement sa demeure qu'il leur avoit confiée ; mais au moment qu'il entroit, ils l'accablèrent de caresses les plus vives ; ils rampoient autour de lui, ils se jetoient à ses pieds, ils les léchoient ; leurs regards étoient passionnés, le langage de leur passion étoit un murmure doux et tendre ; à la moindre caresse que leur rendoit leur maître, ils s'élançoient, ils faisoient de longs circuits autour de la cabane, en courant et en aboyant de toute leur force ; l'excès du plaisir leur donnoit de la folie ; ils revenoient bien vite en haletant et en suffoquant, s'étendre encore aux pieds d'Azamet. Usbeck souriait à ce spectacle : eh bien ! lui dit le visir, tu me vois tel que j'ai été dès mon enfance, l'ami des êtres sensibles : j'ai voulu faire le bonheur des hommes, ils se sont opposés à mes desseins ; je rends ces animaux heureux, et je jouis de leur reconnoissance ; tu vois qu'enfermé dans les rochers du Khorasan, j'ai des compagnons, et que ma solitude n'est pas un tombeau ; je vis encore, ô mon cher Usbeck ! je vis encore, j'aime et je suis aimé. *Saint-Lambert.*

§ 193. *De la bienfaisance.*

Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir. Soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'humanité ?

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense : la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, et l'usage que nous en faisons, nous laisse un sentiment éternel de contentement ou de repentir.

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, et il n'y a que les paresseux de bien faire, qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection, sont autant de ressources que la commisération laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont, que parce qu'ils manquent d'organes pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles ; et l'éloquence d'un homme de bien, peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance. Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité, comme une eau pure et salutaire, va fertiliser les lieux bas ; elle cherche toujours le niveau ; elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne, et ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance, qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux : un tendre intérêt au malheur d'autrui sert à mieux en trouver la source, et à s'éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

S'il est des bénédictions humaines que le ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie et la bassesse en présence des gens qu'on loue ; mais celles que dicte en secret un cœur simple et reconnoissant. Voilà l'encens qui plaît aux âmes bienfaisantes.

Un homme bienfaisant satisfait mal son penchant au milieu des villes, où il ne trouve presque à exercer son zèle que pour ces intrigans et pour des fripons.

Il ne seroit pas plus aisé à une âme sensible et bienfaisante d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Une âme de ce caractère n'a point cette pitié barbare, qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager ; elle les va chercher pour les guérir. C'est l'existence et non la vue des malheureux qui la tourmente ; il ne lui suffit point de ne point savoir qu'il y en a ; il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce seroit sortir des termes de la raison, que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes.

Nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager.

Les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant ; et tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu ?

Il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des âmes bienfaisantes.

J. J. Rousseau.

§ 194. *Le vieux pasteur. Fable orientale.*

A mesure que le temps a fait passer devant mes yeux une plus longue suite d'événemens, et depuis que la couleur de mes cheveux est comme celle des cygnes qui se jouent dans le jardin du roi des rois, j'ai pensé que le souverain arbitre de nos destinées, qui fit l'homme et la vertu, ne laisse jamais sans plaisir le cœur de l'homme de bien, ni une bonne action sans récompense. Ecoutez, ô fils d'Adam, écoutez ce récit fidèle.

Dans une de ces vallées fertiles qui occupent la chaîne des montagnes de l'Arabie, habitoit depuis long-temps un riche pasteur ; je l'ai connu, on le disoit heureux, et il étoit content. Un jour qu'il se promenoit au bord d'un torrent, dans une allée de palmiers qui portoient leur feuillage brun jusqu'au pied des cèdres verts, dont le sommet de la montagne étoit couronné, il entendit une voix qui remplissoit quelquefois la vallée de ses cris perçans, et dont quelquefois les plaintes étouffées se distinguoient à peine du bruit du torrent.

Le vieux pasteur courut aux lieux d'où partoit la voix ; il vit au pied d'un rocher, un jeune homme à demi couché sur le sable ; ses habits étoient déchirés, ses cheveux tomboient en désordre sur son visage, où les charmes de la jeunesse

étoient flétris par la douleur ; on voyoit sur ses joues les traces de ses larmes, sa tête étoit penchée sur son sein, il étoit semblable à la rose abattue et inondée par l'orage. Le riche pasteur fut touché ; il aborda le jeune homme, et lui dit : ô enfant de la douleur ! viens dans mes bras, laisse-moi presser contre mon sein l'homme qui gémit ; ses peines me font soupirer.

Le jeune homme leva la tête, en gardant un morne silence ; il fixa quelque temps le vieillard avec des yeux étonnés de trouver la bienveillance et la pitié. La seule vue du bon pasteur devoit donner de la confiance ; ses yeux étoient humides et remplis de douceur et de feu : ils avoient ces regards vifs et tendres qui font toujours parler les malheureux.

Le jeune homme se leva tout couvert de poussière, s'élança dans les bras du pasteur, en poussant un cri que répétèrent les montagnes : ô mon père ! disoit-il, ô mon père ! quand il fut un peu calmé par les discours et par les caresses du vieillard, celui-ci lui fit plusieurs questions, auxquelles le jeune homme répondit ainsi.

C'est derrière ces grands cèdres que vous voyez sur la plus élevée des montagnes qu'est le hameau de Shel-Adar, père de Fatmé. La cabane de mon père n'est pas éloignée d'ici. Fatmé est la plus belle entre toutes les filles des montagnes ; je m'étois proposé pour conduire les troupeaux de son père, et il y avoit consenti. Il est riche, le père de Fatmé, et mon père est pauvre. J'aimois Fatmé, Fatmé m'aimoit. Je l'ai demandée en mariage à son père ; il me l'a refusée, et veut me contraindre à m'éloigner du pays de sa fille. Je me suis jeté à ses pieds et je lui ai dit : ô père de Fatmé, laisse-moi du moins habiter la vallée que tu habites ; je consens de ne plus parler à Fatmé ; je ne saurai pas si elle m'aime encore ; je te le promets, je ne le saurai pas : donne-moi à conduire un de tes troupeaux éloignés ; permets que je serve toujours le père de Fatmé. Eh bien ! Shel-Adar m'a refusé tout ; il m'a traité durement : et je n'avois pas la force de faire un pas pour m'éloigner de sa maison : il a menacé Fatmé, et vous me voyez ici loin de la vallée qu'elle habite. Fatmé est malheureuse, mon père est infirme, j'ai perdu ma mère ; j'ai deux frères si jeunes qu'ils peuvent à peine atteindre aux branches les moins élevées des palmiers. Mon père et mes frères recevoient leur subsistance de moi qui recevois tout de Shel-Adar, et je meurs.

Mon fils, dit le vieillard, allons ensemble au vallon de Shel-Adar ; je t'aiderai à marcher, viens. Le jeune homme y consentit ; il se traînoit à peine : en approchant, ils virent Fatmé : elle étoit triste et abattue. Le jeune homme dit au vieillard, je vois Fatmé. Le vieillard entre dans la maison de Shel-Adar, et lui dit :

Une colombe d'Alep avoit été transportée à Damas ; elle y vivoit avec une colombe du pays : leur maître craignit que la colombe d'Alep n'emmenât quelque jour sa compagne, et il les sépara : elles cessèrent de manger le grain qu'il leur donnoit dans sa main ; elles devinrent languissantes et moururent.

O Shel-Adar ! ne sépare pas ceux qui ne vivent que parce qu'ils vivent ensemble. Ce jeune homme que tu as éloigné de ta maison a-t-il de la vertu ? Shel-Adar répondit : le prophète me soit témoin de ce que je vais dire : ce qu'un lys est parmi les narcisses, ce jeune homme l'est parmi les fidèles ; il surpasse tous les pasteurs par sa piété, sa bonté et sa vigilance ; mais il est pauvre. Ah ! dit le vieux pasteur, mes enfans et moi, nous avons des troupeaux sans nombre ; je possède toute la riche vallée d'Horofa, et je puis enrichir ce jeune homme ; une partie de mes troupeaux sera demain à ta porte si tu veux lui donner Fatmé. Shel-Adar promit de donner sa fille, et le vieillard se retira.

Le lendemain il fit partir pour le hameau de Shel-Adar des troupeaux de brebis plus blanches que le sommet des hautes montagnes pendant l'hiver, et des troupeaux de cavalles plus belles et plus légères que celle que montoit le prophète.

Quelques jours après cette action, le riche et bon pasteur se mit en chemin vers les grands cèdres au-dessous desquels est situé le hameau de Shel-Adar. Ecoutez, ô fils des hommes, écoutez.

Le bon pasteur alloit sortir d'un bois pour entrer dans une prairie où coule un ruisseau bordé de figuiers ; il vit sur une terre à l'ombre des figuiers Shel-Adar qui tenoit la main d'un vieillard dont la physionomie avoit un caractère de sagesse et

de gaieté. Ce vieillard regardoit souvent Shel-Adar avec des yeux pleins de joie ; Shel-Adar avoit la même expression dans les siens. Le bon pasteur les vit et il s'arrêta pour jouir de tout ce que le spectacle doux et majestueux de la vieillesse contente peut donner de consolation. Les deux vieillards se montroient l'un à l'autre plusieurs jeunes gens, parmi lesquels étoient deux enfans qui tantôt se jouoient sur l'herbe et tantôt venoient caresser les vieillards : ils étoient bien vêtus : ils avoient la santé, la vivacité, l'enjouement de leur âge. Le bon pasteur entendit que ces deux enfans étoient les frères du jeune époux de Fatmé, et que le vieillard que tenoit par la main Shel-Adar étoit leur père.

Plus près du bon pasteur, à la lisière du bois, Fatmé et son époux étoient assis sur le gazon ; souvent ils restoient immobiles, et se regardoient fixement ; ils sourioient si doucement qu'il sembloit que la seule habitude du plaisir eût rendu leurs visages riants. Tout exprimoit en eux le bonheur. Tout en offroit la délicieuse image. Souvent ils se regardoient tous deux et chacun paroissoit enivré du bonheur de ce qui lui étoit cher et du sien. La joie qui les animoit se manifestoit de la même manière sur tous leurs visages, comme la même séve couvre de fleurs semblables toutes les branches d'un oranger.

Le bon pasteur les regardoit tour à tour, et il porta ses yeux dans la prairie, où il vit les troupeaux qu'il avoit donnés ; ils effaçoient en beauté ceux de Shel-Adar, parmi lesquels ils étoient confondus : il voyoit ces troupeaux, le bon pasteur, et il entendoit chacun de leurs conducteurs célébrer par ses chants le bonheur de ses maîtres et le sien.

O fils d'Adam, je n'ai rien ajouté, je n'ai rien retranché, et je vous ai fait le récit fidèle que je vous avois promis !

Saint-Lambert.

§ 195. *De la vraie et de la fausse philanthropie.*

Il y a deux manières de se donner aux hommes. La première est de se faire aimer, non pour être leur idole, mais pour employer leur confiance à les rendre bons. Cette philanthropie est toute divine. Il y en a une autre qui est une fausse monnoie, quand on se donne aux hommes pour leur plaire, pour les éblouir, pour usurper de l'autorité sur eux en les flattant. Ce n'est pas eux qu'on aime, c'est soi-même. On n'agit que par vanité et par intérêt ; on fait semblant de se donner, pour posséder ceux à qui on fait accroire qu'on se donne à eux. Ce faux philanthrope est comme un pêcheur qui jette un hameçon avec un appât : il paroît nourrir les poissons, mais il les prend et les fait mourir. Tous les tyrans, tous les magistrats, tous les politiques qui ont de l'ambition, paroissent bienfaisans et généreux ; ils paroissent se donner, et ils veulent prendre les peuples ; ils jettent l'hameçon dans les festins, dans les compagnies, dans les assemblées publiques. Ils ne sont pas sociables pour l'intérêt des hommes, mais pour abuser de tout le genre humain. Ils ont un esprit flatteur, insinuant, artificieux, pour corrompre les mœurs des hommes comme les courtisannes, et pour réduire en servitude tous ceux dont ils ont besoin. La corruption de ce qu'il y a de meilleur est le plus pernicieux de tous les maux. De tels hommes sont les pestes du genre humain. Au moins l'amour-propre d'un misanthrope n'est que sauvage et inutile au monde : mais celui de ces faux philanthropes, est traître et tyrannique ; ils promettent toutes les vertus de la société, et ils ne font de la société qu'un trafic, dans lequel ils veulent tout attirer à eux, et asservir tous les citoyens. Le misanthrope fait plus de peur et moins de mal. Un serpent qui se glisse entre les fleurs est plus à craindre qu'un animal sauvage qui s'enfuit vers sa tanière dès qu'ils vous aperçoit.

Fénélon.

§ 196. *Que les hommes ne sont qu'une seule et grande famille.*

Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre ; tous les peuples sont frères, et doivent s'aimer comme tels. Sous divers noms et divers chefs, il ne devroient être qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes dieux, amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères, qui est leur propre sang ! la guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai : mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable

en certaines occasions. O rois! ne dites pas qu'on doit la désirer pour acquérir de la gloire. La vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfère sa propre gloire aux sentimens de l'humanité, est un monstre d'orgueil, et non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fausse gloire; car la vraie ne se trouve que dans la modération et dans la bonté. On pourra le flatter pour contenter sa folle vanité ; mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincèrement : il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a désirée avec une passion injuste : les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, et qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, et qui a leur confiance ; qui, loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, et qui fait envier à toutes les nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour roi !

Fénélon.

§ 197. *Du sentiment.*

Tout devient sentiment dans un cœur sensible. L'univers entier ne lui offre que des sujets d'attendrissement et de gratitude. Partout il aperçoit la bienfaisante main de la providence; il recueille ses dons dans les productions de la terre : il voit sa table couverte par ses soins, il s'endort sous sa protection, son paisible réveil lui vient d'elle, il sent ses leçons dans les disgrâces, et ses faveurs dans les plaisirs. Les biens dont jouit tout ce qui lui est cher, sont autant de nouveaux sujets d'hommages. Si le Dieu de l'univers échappe à ses foibles yeux, il voit partout le père commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir, autant qu'on peut, l'être infini ?

O sentiment, sentiment! douce vie de l'âme! quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché ? quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Les scènes de plaisir et de joie que produit la vivacité du sentiment, n'épuisent un instant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles sont rarement dangereuses.

A mesure qu'on avance en âge, tous les sentimens se concentrent : on perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut cher, et l'on ne le remplace plus. On meurt ainsi par degrés jusqu'à ce que, n'aimant enfin que soi-même, on ait cessé de sentir et de vivre avant de cesser d'exister. Mais un cœur sensible se défend de toute sa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrémités, il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle ; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reste ; et il tient, pour ainsi dire, au dernier objet, par les liens de tous les autres.

J. J. Rousseau.

§ 198. *De l'amitié.*

Dans une des îles de la mer Egée, au milieu de quelques peupliers antiques, on avoit autrefois consacré un autel à l'amitié. Il fumoit jour et nuit d'un encens pur et agréable à la déesse. Mais bientôt entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs cœurs que des liaisons intéressées et mal assorties. Un jour elle dit à un favori de Crésus : porte ailleurs les offrandes ; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la fortune. Elle répondit à un Athénien qui faisoit des vœux pour Solon, dont il se disoit l'ami : en te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire, et faire oublier tes vices. Elle dit à deux femmes de Samos qui s'embrassoient étroitement auprès de son autel : le goût des plaisirs vous unit en apparence ; mais vos cœurs sont déchirés par la jalousie, et le seront bientôt par la haine.

Enfin deux Syracusains, Damon et Phintias, tous deux élevés dans les principes de Pythagore, vinrent se prosterner devant la déesse : je reçois votre hommage, leur dit-elle ; je fais plus, j'abandonne un asile trop long-temps souillé par des sacrifices qui m'outragent, et je n'en veux plus d'autre que vos cœurs. Allez montrer au tyran de Syracuse, à l'univers, à la postérité, ce que peut l'amitié dans des âmes que j'ai revêtues de ma puissance.

A leur retour, Dénys, sur une simple dénonciation, condamne Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appeloient dans une ville voisine. Il promit de se présenter au jour marqué, et partit après que Damon eût garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias

traînent en longueur. Le jour destiné à son trépas arrive ; le peuple s'assemble ; on blâme, on plaint Damon, qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami alloit revenir, trop heureux s'il ne revient pas. Déjà le moment fatal approchoit, lorsque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Pinthias. Il court, il vole au lieu du supplice ; il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami, et au milieu des embrassemens et des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes ; le roi lui-même se précipite du trône, et leur demande instamment de partager une si belle amitié.

Après ce tableau qu'il auroit fallu peindre avec des traits de flamme, il seroit inutile de s'étendre sur l'éloge de l'amitié, et sur les ressources dont elle peut être dans tous les états et dans toutes les circonstances de la vie.

Presque tous ceux qui parlent de ce sentiment, le confondent avec les liaisons qui sont le fruit du hasard et l'ouvrage d'un jour. Dans la ferveur de ces unions naissantes, on voit ses amis tels qu'on voudroit qu'ils fussent ; bientôt on les voit tels qu'ils sont en effet. D'autres choix ne sont pas plus heureux, et l'on prend le parti de renoncer à l'amitié, ou, ce qui est la même chose, d'en changer à tout moment l'objet.

Comme presque tous les hommes passent la plus grande partie de leur vie à ne pas réfléchir, et la plus petite à réfléchir sur les autres plutôt que sur eux-mêmes, ils ne connoissent guère la nature des liaisons qu'ils contractent. S'ils osoient s'interroger sur cette foule d'amis, dont ils se croient quelquefois environnés, ils verroient que ces amis ne tiennent à eux que par des apparences trompeuses. Cette vue les pénétreroit de douleur ; car à quoi sert la vie quand on n'a point d'amis ? mais elle les engageroit à faire un choix dont ils n'eussent pas à rougir par la suite.

L'esprit, les talens, le goût des arts, les qualités brillantes sont très-agréables dans le commerce de l'amitié ; ils l'animent, il l'embellissent quand il est formé ; mais ils ne sauroient par eux-mêmes en prolonger la durée.

L'amitié ne peut être fondée que sur l'amour de la vertu, sur la facilité du caractère, sur la conformité des principes, et sur un certain attrait qui prévient la réflexion, et que la réflexion justifie ensuite.

Si j'avois des règles à vous donner, ce seroit moins pour vous apprendre à faire un bon choix, que pour vous empêcher d'en faire un mauvais.

Il est impossible que l'amitié s'établisse entre deux personnes d'états différens et trop disproportionnés. Les rois sont trop grands pour avoir des amis ; ceux qui les entourent ne voient pour l'ordinaire que des rivaux à leurs côtés, que des flatteurs au-dessous d'eux. En général, on est porté à choisir ses amis dans un rang inférieur, soit qu'on puisse plus compter sur leur complaisance, soit qu'on se flatte d'en être plus aimé. Mais comme l'amitié rend tout commun et exige l'égalité, vous ne chercherez pas vos amis dans un rang trop au-dessus, ou trop au-dessous du vôtre.

Multipliez vos épreuves avant de vous unir étroitement avec des hommes qui ont avec vous les mêmes intérêts d'ambition, de gloire et de fortune. Il faudroit des efforts inouïs, pour que des liaisons, toujours exposées aux dangers de la jalousie, pussent subsister long-temps : et nous ne devons point avoir assez bonne opinion de nos vertus, pour faire dépendre notre bonheur d'une continuité de combats et de victoires.

Défiez-vous des empressemens outrés, des protestations exagérées ; ils tirent leur source d'une fausseté qui déchire les âmes vraies. Comment ne vous seroient-ils pas suspects dans la prospérité, puisqu'ils peuvent l'être dans l'adversité même ! car les égards qu'on affecte pour les malheureux, ne sont souvent qu'un artifice pour s'introduire auprès des gens heureux.

Défiez-vous aussi de ces traits d'amitié qui s'échappent quelquefois d'un cœur indigne d'éprouver ce sentiment. La nature offre aux yeux un certain dérangement extérieur, une suite d'inconséquences apparentes dont elle tire le plus grand avantage. Vous verrez briller des lueurs d'équité, dans une âme vendue à l'injustice ; de sagesse, dans un esprit livré communément au délire ; d'humanité, dans un caractère dur et féroce. Ces parcelles de vertus, détachées de leurs principes, et semées adroitement à travers les vices, réclament sans cesse en faveur de l'ordre qu'elles maintiennent. Il faut dans l'amitié, non une de ces

ferveurs d'imagination qui vieillissent en naissant, mais une chaleur continue et de sentiment; quand de longues épreuves n'ont servi qu'à la rendre plus vive et plus active, c'est alors que le choix est fait, et que l'on commence à vivre dans un autre soi-même.

Dès ce moment les malheurs que nous essuyons s'affoiblissent, et les biens dont nous jouissons se multiplient. Voyez un homme dans l'affliction; voyez ces consolateurs que la bienséance entraîne malgré eux à ses côtés. Quelle contrainte dans leur maintien! quelle fausseté dans leurs discours! mais ce sont des larmes, c'est l'expression ou le silence de la douleur qu'il faut aux malheureux. D'un autre côté, deux vrais amis croiroient presque se faire un larcin, en goûtant des plaisirs à l'insu l'un de l'autre; et quand ils se trouvent dans cette nécessité, le premier cri de l'âme est de regretter la présence d'un objet qui, en les partageant, lui en procureroit une impression plus vive et plus profonde. Il en est ainsi des honneurs et de toutes les distinctions qui ne doivent nous flatter, qu'autant qu'elles justifient l'estime que nos amis ont pour nous.

Ils jouissent d'un plus noble privilége encore, celui de nous instruire et de nous honorer par leurs vertus. S'il est vrai qu'on apprend à devenir plus vertueux en fréquentant ceux qui le sont, quelle émulation, quelle force ne doivent pas nous inspirer des exemples si précieux à notre cœur! quel plaisir pour eux, quand ils nous verront marcher sur leurs traces! quelles délices, quel attendrissement pour nous, lorsque, par leur conduite, ils forceront l'admiration publique.

Ceux qui sont amis de tout le monde, ne le sont de personne; ils ne cherchent qu'à se rendre aimables. Vous serez heureux si vous pouvez acquérir quelques amis; peut-être même faudroit-il les réduire à un seul, si vous exigiez de cette belle liaison toute la perfection dont elle est susceptible.

Si l'on me proposoit toutes ces questions qu'agitent les philosophes touchant l'amitié; si l'on me demandoit des règles pour en connoître les devoirs, et en perpétuer la durée; je répondrois: faites un bon choix, et reposez-vous ensuite sur vos sentimens et sur ceux de vos amis, car la décision du cœur est toujours plus prompte et plus claire que celle de l'esprit.

Ce ne fut sans doute que dans une nation déjà corrompue qu'on osa prononcer ces paroles: *Aimez vos amis comme si vous deviez les haïr un jour;* maxime atroce, à laquelle il faut substituer cette autre maxime plus consolante et peut-être plus ancienne: *Haïssez vos ennemis comme si vous les deviez aimer un jour.*

Qu'on ne dise pas que l'amitié portée si loin devient un supplice, et que c'est assez des maux qui nous sont personnels, sans partager ceux des autres. On ne connoît point ce sentiment, quand on en redoute les suites. Les autres passions sont accompagnées de tourmens; l'amitié n'a que des peines qui resserrent ses liens. Mais si la mort. . . . . Ecartons des idées si tristes, ou plutôt profitons-en pour nous pénétrer de deux grandes vérités: l'une, qu'il faut avoir de nos amis, pendant leur vie, l'idée que nous en aurions si nous venions à les perdre; l'autre, qui est une suite de la première, qu'il faut se souvenir d'eux, non seulement quand ils sont absens, mais encore quand ils sont présens.

Il est d'autres liaisons que l'on contracte tous les jours dans la société et qu'il est avantageux de cultiver. Telles sont celles qui sont fondées sur l'estime et sur le goût. Quoiqu'elles n'aient pas les mêmes droits que l'amitié, elles nous aident puissamment à supporter le poids de la vie.

Que votre vertu ne vous éloigne pas des plaisirs honnêtes, assortis à votre âge et aux différentes circonstances où vous êtes. La sagesse n'est aimable et solide que pas l'heureux mélange des délassemens qu'elle se permet, et des devoirs qu'elle s'impose

Si aux ressources dont je viens de parler, vous ajoutez cette espérance qui se glisse dans les malheurs que nous éprouvons, vous trouverez que la nature ne nous a pas traités avec toute la rigueur dont on l'accuse. Au reste ne regardez les réflexions précédentes que comme le développement de celle-ci: c'est dans le cœur que tout l'homme réside; c'est là uniquement qu'il doit trouver son repos et son bonheur.

Barthelemy. Anacharsis. chap. 78.

§ 197. *De la reconnoissance. Aventures d'Aristonoüs.*

Sophronyme, ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages et par d'autres malheurs, s'en consoloit par sa vertu dans l'île de Délos. Là, il chantoit sur une lyre d'or les merveilles du dieu qu'on y adore : il cultivoit les muses, dont il étoit aimé : il recherchoit curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres et des cieux, l'ordre des élémens, la structure de l'univers qu'il mesuroit de son compas, la vertu des plantes, la conformation des animaux, mais surtout il s'étudioit lui-même, et s'appliquoit à orner son âme par la vertu. Ainsi la fortune, en voulant l'abattre, l'avoit élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse,

Pendant qu'il vivoit heureux sans biens dans cette retraite, il aperçut un jour sur le rivage de la mer un vieillard vénérable qui lui étoit inconnu ; c'étoit un étranger qui venoit d'aborder en l'île. Ce vieillard admiroit les bords de la mer, où il savoit que cette île avoit été autrefois flottante : il considéroit cette côte, où s'élevoient, au-dessus des sables et des rochers, de petites collines toujours couvertes d'un gazon naissant et fleuri ; il ne pouvoit assez regarder les fontaines pures et les ruisseaux rapides qui arrosoient cette délicieuse campagne ; il s'avançoit vers les bocages sacrés qui environnent le temple du dieu ; il étoit étonné de voir cette verdure que les aquilons n'osent jamais ternir ; et il considéroit déjà le temple, d'un marbre de Paros plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de jaspe. Sophronyme n'étoit pas moins attentif à considérer ce vieillard : sa barbe blanche tomboit sur sa poitrine ; son visage ridé n'avoit rien de difforme ; il étoit encore exempt des injures d'une vieillesse caduque ; ses yeux montroient une douce vivacité ; sa taille étoit haute et majestueuse, mais un peu courbée, et un bâton d'ivoire le soutenoit. O étranger, lui dit Sophronyme, que cherchez-vous dans cette île, qui vous paroît inconnue ? Si c'est le temple du dieu, vous le voyez de loin, et je m'offre de vous y conduire ; car je crains les dieux, et j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on fasse pour secourir les étrangers.

J'accepte, répondit ce vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté ; je prie les dieux de récompenser votre amour pour les étrangers. Allons vers le temple. Dans le chemin, il raconta à Sophronyme le sujet de son voyage : je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomène, ville d'Ionie, située sur cette côte agréable qui s'avance dans la mer et semble s'aller joindre à l'île de Chio, fortunée patrie d'Homère. Je naquis de parens pauvres, quoique nobles. Mon père, nommé Polystrate, qui étoit déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever ; il me fit exposer par un de ses amis de Téos Une vieille femme d'Erythre, qui avoit du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chèvre dans sa maison : mais comme elle avoit à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge de servir, elle me vendit à un marchant d'esclaves qui me mena dans la Lycie. Je fus vendu, à Patare, à un homme riche et vertueux, nommé Alcine ; cet Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse. Je lui parus docile, modéré, sincère, affectionné et appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire : il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise ; il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, et surtout l'art de guérir les plaies des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art, qui est si nécessaire ; et Apollon qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine, qui m'aimoit de plus en plus, et qui étoit ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit, et m'envoya à Damoclès, roi de Lycaonie, qui, vivant dans les délices, aimoit la vie et craignoit de la perdre. Ce roi, pour me retenir, me donna de grandes richesses. Quelques années après, Damoclès mourut. Son fils, irrité contre moi par des flatteurs, servit à me dégoûter de toutes les choses qui ont de l'éclat. Je sentis enfin un violent désir de revoir la Lycie, où j'avois passé si doucement mon enfance. J'espérois y retrouver Alcine qui m'avoit nourri, et qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine étoit mort, après avoir perdu ses biens, et souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs et des larmes sur ses cendres : je mis une inscription honorable sur son tombeau, et je demandai ce qu'étoient devenus ses enfans. On me dit que le seul qui étoit resté, nommé Orsiloque, ne pouvant se résoudre à paroître sans biens dans sa patrie où son père avoit eu

tant d'éclat, s'étoit embarqué sur un vaisseau étranger pour aller mener une vie obscure dans quelque île écartée de la mer. On m'ajouta que cet Orsiloque avoit fait naufrage, peu de temps après, vers l'île de Carpathe; et qu'ainsi il ne restoit plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussitôt je songeai à acheter la maison où il avoit demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédoit autour. J'étois bien aise de revoir ces lieux, qui me rappeloient le doux souvenir d'un âge si agréable et d'un si bon maître: il me sembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premières années où j'avois servi Alcine. A peine eus-je acheté de ses créanciers les biens de sa succession, que je fus obligé d'aller à Clazomène: mon père Polystrate et ma mère Phidile étoient morts. J'avois plusieurs frères qui vivoient mal ensemble; aussitôt que je fus arrivé à Clazomène, je me présentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous savez qu'on a soin d'exposer les enfans. Il furent étonnés de voir ainsi augmenter le nombre des héritiers de Polystrate, qui devoient partager sa petite succession; ils voulurent même me contester ma naissance, et ils refusèrent devant les juges de me reconnoître. Alors, pour punir leur inhumanité, je déclarai que je consentois à être comme un étranger pour eux; je demandai qu'ils fussent exclus pour jamais d'être mes héritiers. Les juges l'ordonnèrent: et alors je montrai les richesses que j'avois apportées dans mon vaisseau; je leur découvris que j'étois cet Aristonoüs qui avoit acquis tant de trésors auprès de Damoclès, roi de Lycaonie, et que je ne m'étois jamais marié.

Mes frères se repentirent de m'avoir traité si injustement; et dans le désir de pouvoir être un jour mes héritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'insinuer dans mon amitié. Leur division fut cause que les biens de notre père furent vendus; je les achetai, et ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre père passer dans les mains de celui à qui ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie: ainsi ils tombèrent tous dans une affreuse pauvreté. Mais après qu'ils eurent assez senti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel; je leur pardonnai, je les reçus dans ma maison, je leur donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer, je les réunis tous, eux et leurs enfans demeurèrent ensemble paisiblement chez moi; je devins le père commun de toutes ces différentes familles. Par leur union et par leur application au travail, ils amassèrent bientôt des richesses considérables. Cependant la vieillesse, comme vous le voyez, est venue frapper à ma porte; elle a blanchi mes cheveux et ridé mon visage; elle m'avertit que je ne jouirai pas long-temps d'une si parfaite prospérité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'est si chère, et qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie où j'ai appris à être bon et sage sous la conduite du vertueux Alcine. En y repassant par mer, j'ai trouvé un marchand d'une des îles Cyclades, qui m'a assuré qu'il restoit encore à Délos un fils d'Orsiloque, qui imitoit la sagesse et la vertu de son grand-père Alcine: aussitôt j'ai quitté la route de Lycie, et je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon, dans son île, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de temps à vivre: la parque, ennemie de ce doux repos que les dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours; mais je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de se fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette île: le connoissez-vous? pouvez-vous me dire où je le trouverai? si vous me le faites voir, puissent les dieux en récompense vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans jusqu'à la cinquième génération! puissent les dieux conserver toute votre maison dans la paix et dans l'abondance, pour fruit de votre vertu! Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi, Sophronyme versoit des larmes mêlées de joie et de douleur. Enfin il se jette sans pouvoir parler au cou du vieillard, il l'embrasse, il le serre, et il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs.

Je suis, ô mon père, celui que vous cherchez: vous voyez Sophronyme, petit-fils de votre ami Alcine: c'est moi; et je ne puis douter, en vous écoutant, que les dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnoissance, qui sembloit perdue sur la terre, se retrouve en vous seul. J'avois ouï-dire,

dans mon enfance, qu'un homme célèbre et riche, établi en Lycaonie, avoit été nourri chez mon grand-père : mais comme Orsiloque mon père, qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai su ces choses que confusément. Je n'ai osé aller en Lycaonie dans l'incertitude; et j'ai mieux aimé demeurer dans cette île, me consolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richesses, et par le doux emploi de cultiver les muses dans la maison sacrée d'Apollon. La sagesse, qui accoutume les hommes à se passer de peu et à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sophronyme, se voyant arrivé au temple, proposa à Aristonoüs d'y faire sa prière et ses offrandes. Ils firent au dieu un sacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, et d'un taureau qui avoit un croissant sur le front entre les deux cornes : ensuite ils chantèrent des vers en l'honneur du dieu qui éclaire l'univers, qui règle les saisons, qui préside aux sciences, et qui anime le chœur des neuf muses. Au sortir du temple, Sophronyme et Aristonoüs passèrent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronyme reçut chez lui le vieillard, avec la tendresse et le respect qu'il auroit témoignés à Alcine même, s'il eût été encore vivant. Le lendemain ils partirent ensemble et firent voile vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronyme dans une fertile campagne sur le bord du fleuve Xanthe, dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chasse, couvert de poussière, a tant de fois plongé son corps, et lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent, le long de ce fleuve, des peupliers et des saules dont la verdure tendre et naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantoient nuit et jour. Le fleuve, tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit et d'écume, brisoit ses flots dans un canal plein de petits cailloux : toute la plaine étoit couverte de moissons dorées ; les collines, qui s'élevoient en amphithéâtre, étoient chargées de ceps de vignes et d'arbres fruitiers. Là, toute la nature étoit riante et gracieuse; le ciel étoit doux et serein, et la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur. En s'avançant le long du fleuve, Sophronyme aperçut une maison simple et médiocre, mais d'une architecture agréable, avec de justes proportions. Il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre : tout y étoit propre, et plein d'agrément et de commodité sans magnificence. Une fontaine couloit au milieu de la cour, et formoit un petit canal le long d'un tapis vert. Les jardins n'étoient point vastes ; on y voyoit des fruits et des plantes utiles pour nourrir les hommes : aux deux côtés du jardin paroissoient deux bocages, dont les arbres étoient presque aussi anciens que la terre leur mère, et dont les rameaux épais faisoient une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Ils entrèrent dans un salon, où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissoit dans les jardins, et on n'y voyoit rien de ce que la délicatesse des hommes va chercher si loin et si chèrement dans les villes; c'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit le soin de traire pendant qu'il étoit berger chez le roi Admète ; c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla en Sicile, ou du mont Hymette dans l'Attique : il y avoit des légumes du jardin, et des fruits qu'on venoit de cueillir. Un vin plus délicieux que le nectar couloit de grands vases dans des coupes ciselées. Pendant ce repas frugal, mais doux et tranquille, Aristonoüs ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher sa modestie : mais enfin, comme Sophronyme voulut le presser, il déclara qu'il ne se résoudroit jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avoit si long-temps servi dans la même salle. Voilà, lui disoit-il, où ce sage vieillard avoit accoutumé de manger; voilà où il conversoit avec ses amis; voilà où il jouoit à divers jeux : voici où il se promenoit en lisant Hésiode et Homère ; voici où il se reposoit la nuit. En rappelant ces circonstances, son cœur s'attendrissoit, et les larmes couloient de ses yeux. Après le repas, il mena Sophronyme voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux mugissans sur les bords du fleuve ; puis ils aperçurent les troupeaux de moutons qui revenoient des gras pâturages; les mères bêlantes et pleines de lait y étoient suivies de leurs petits agneaux bondissans. On voyoit partout les ouvriers empressés, qui aimoient le travail pour l'intérêt de leur maître doux et humain, qui se faisoit aimer d'eux et leur adoucissoit les peines de l'esclavage.

Aristonoüs ayant montré à Sophronyme

cette maison, ces esclaves, ces troupeaux, ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres; me voilà content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si long-temps Alcine. Jouissez en paix de ce qui étoit à lui ; vivez heureux, et préparez-vous de loin par votre vigilance une fin plus douce que la sienne. En même temps, il lui fait une donation de ce bien, avec toutes les solennités prescrites par les lois ; et il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine son bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs. Avant que de donner sa maison, il l'orne tout entière de meubles neufs, simples et modestes à la vérité, mais propres et agréables : il remplit les greniers des riches présens de Cérès, et le cellier d'un vin de Chio, digne d'être servi par la main d'Hébé ou de Ganymède à la table du grand Jupiter ; il y met aussi du vin Parménien, avec une abondante provision de miel d'Hymette et d'Hybla, et d'huile d'Attique, presque aussi douce que le miel même. Enfin il y ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine et blanche comme la neige, riches dépouilles des tendres brebis qui paissoient sur les montagnes d'Arcadie et dans les gras pâturages de Sicile. C'est dans cet état qu'il donne sa maison à Sophronyme : il lui donne encore cinquante talens Euboïques, et réserve à ses parens les biens qu'il possède dans la péninsule de Clazomène, aux environs de Smyrne, de Lebède et de Colophon, qui étoient d'un très-grand prix. La donation étant faite, Aristonoüs se rembarque dans son vaisseau pour retourner dans l'Ionie. Sophronyme, étonné et attendri par des bienfaits si magnifiques, l'accompagne jusqu'au vaisseau les larmes aux yeux, le nommant toujours son père et le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuse navigation : aucun de ses parens n'osa se plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronyme. J'ai laissé, leur disoit-il, pour dernière volonté dans mon testament, cet ordre, que tous mes biens seront vendus et distribués aux pauvres de l'Ionie, si jamais aucun de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine. Le sage vieillard vivoit en paix, et jouissoit des biens que les dieux avoient accordés à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronyme, et pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'architecture et de la sculpture. Il avoit ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seroient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année au printemps, Sophronyme, impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivoit dans cette saison. Chaque année il avoit le plaisir de voir venir de loin, au-travers des ondes amères, ce vaisseau qui lui étoit si cher ; et la venue de ce vaisseau lui étoit infiniment plus douce que toutes les grâces de la nature renaissant au printemps, après les rigueurs de l'affreux hiver.

Une année il ne voyoit point venir, comme les autres, ce vaisseau tant désiré ; il soupiroit amèrement ; la tristesse et la crainte étoient peintes sur son visage ; le doux sommeil fuyoit loin de ses yeux ; nul mets exquis ne lui sembloit doux ; il étoit inquiet, alarmé du moindre bruit, toujours tourné vers le port ; il demandoit à tous momens si on n'avoit pas vu quelque vaisseau de l'Ionie. Il en vit un ; mais, hélas! Aristonoüs n'y étoit pas, il ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent. Amphicled, ancien ami du mort, et à peu près du même âge, fidèle exécuteur de ses dernières volontés, apportoit tristement cette urne. Quand il aborda Sophronyme, la parole leur manqua à tous deux, et ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots. Sophronyme ayant baisé l'urne, et l'ayant arrosée de ses larmes, parla ainsi : ô vieillard, vous avez fait le bonheur de ma vie, et vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs : je ne vous verrai plus ; la mort me seroit douce pour vous voir et pour vous suivre dans les champs élysées, où votre ombre jouit de la bienheureuse paix que les dieux justes réservent à la vertu. Vous avez ramené en nos jours la justice, la piété et la reconnoissance sur la terre : vous avez montré dans un siècle de fer la bonté et l'innocence de l'âge d'or. Les dieux, avant que de vous couronner dans le séjour des justes, vous ont accordé

ici-bas une vieillesse heureuse, agréable et longue: mais, hélas! ce qui devroit toujours durer, n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouir de vos dons, puisque je suis réduit à en jouir sans vous. O chère ombre! quand est-ce que je vous suivrai! précieuses cendres, si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine. Les miennes s'y mêleront aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs! ô Aristonoüs! non, vous ne mourrez point, et vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur. Plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimoit tant la vertu, à qui je devois tout.

Après ces paroles entrecoupées de profonds soupirs, Sophronyme mit l'urne dans le tombeau d'Alcine; il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnoient le tombeau; il répandit des libations abondantes de vin et de lait; il brûla des parfums venus du fond de l'Orient, et il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronyme établit à jamais, pour toutes les années, dans la belle saison, des jeux funèbres en l'honneur d'Alcine et d'Aristonoüs. On y venoit de la Carie, heureuse et fertile contrée; des bords enchantés du Méandre, qui se joue par tant de détours, et qui semble quitter à regret le pays qu'il arrose; des rives toujours vertes du Caystre; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré; de la Pamphylie, que Cérès, Pomone et Flore ornent à l'envi; enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin par les torrens qui tombent du mont Taurus, toujours couvert de neige. Pendant cette fête solennelle, les jeunes garçons et les jeunes filles, vêtus de robes traînantes de lin plus blanches que les lis, chantoient des hymnes à la louange d'Alcine et d'Aristonoüs; car on ne pouvoit louer l'un sans louer aussi l'autre, ni séparer deux hommes si étroitement unis, même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que, dès le premier jour, pendant que Sophronyme faisoit les libations de vin et de lait, un myrte d'une verdure et d'une odeur exquise naquit au milieu du tombeau, et éleva tout à coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux et de son ombre: chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avoit été changé par les dieux en un arbre si beau. Sophronyme prit soin de l'arroser lui-même, et de l'honorer comme une divinité. Cet arbre, loin de vieillir, se renouvelle de dix en dix ans, et les dieux ont voulu faire voir, par cette merveille, que la vertu, qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

§ 198. *Société conjugale.*

La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale, dont la femme est l'œil, et l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, et de la femme, que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi-bien que l'homme aux principes, et que l'homme eût aussi-bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, et leur société ne pourroit subsister. Mais dans l'harmonie qui règne entre eux, tout tend à la fin commune, on ne sait lequel met le plus du sien; chacun suit l'impulsion de l'autre; chacun obéit, et tous deux sont les maîtres.

L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un ministre dans l'état, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits et commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misère, scandale et déshonneur.

Je ne connois pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées, l'une de gens qui pensent, l'autre de gens qui ne pensent point, et cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la première de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme, il est réduit à penser seul. Les

gens qui passent exactement la vie entière à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, et tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; souvent même elle y sert ; souvent on compose avec ses devoirs à force de réfléchir, et l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes : on n'a pas besoin de savoir les offices de Cicéron pour être homme de bien ; et la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable, et c'est une triste chose pour un père de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, et de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a aucune habitude de réfléchir, élèvera-t-elle ses enfans ? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs ; elle en fera des singes maniérés, ou d'étourdis polissons ; jamais de bons esprits, ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple et grossièrement élevée, qu'une fille savante et bel esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle seroit la présidente. Une femme bel esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, et commence toujours par se faire homme. Au-dehors elle est toujours ridicule et très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussitôt qu'on sort de son état, et qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée ; sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille.

La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté, au bout de six semaines, n'est plus rien pour le possesseur ; mais ses dangers durent autant qu'elle. Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté. Desirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable et prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer ; elle est sans préjudice pour le mari, et l'avantage en tourne au profit commun. Les grâces ne s'usent pas comme la beauté ; elles ont de la vie ; elles se renouvellent sans cesse ; et au bout de trente ans de mariage, une honnête femme, avec des grâces, plaît à son mari comme le premier jour.

La diversité de fortune et d'état s'éclipse et se confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur ; mais celle d'humeur et de caractère demeure, et c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de règle que l'amour choisit mal ; le père qui n'a de règle que l'opinion choisit plus mal encore.

Peut-on se faire un sort exclusif dans le mariage ? les biens, les maux n'y sont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, et les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause ?

L'amour n'est pas toujours nécessaire pour former un heureux mariage. L'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions et d'âges que de caractères et d'humeurs, suffisent entre deux époux ; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre, qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux et n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance et de paix. On ne s'épouse pas pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile ; gou-

verner prudemment sa maison, bien élever ses enfans. Les amans ne voient jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, et la seule chose qu'ils sachent faire, est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des époux qui ont tant d'autres soins à remplir.

Y a-t-il au monde un spectacle aussi intéressant, aussi respectable que celui d'une mère de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, et gouvernant sagement sa maison? C'est là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme; et c'est là qu'elle inspire vraiment du respect, et que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente, est un corps sans âme, qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de sa maison perd son plus grand lustre, et dépouillée de ses vrais ornemens, elle se montre avec indécence.

Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux, mais la cause commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solennel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale; et c'est, il me semble, une raison très-forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant aucun signe de cette union, exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultère. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence, et l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre, pèche premièrement, parce qu'il la fait pécher, et qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il pèche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique et sacrée du mariage, sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari, mais l'obtenir; s'il la blâme, elle est blâmable; et fût-elle innocente, elle a tort sitôt qu'elle est soupçonnée; car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs.

Pourquoi les femmes doivent-elles vivre retirées et séparées des hommes? ferons-nous cette injure au sexe, de croire que ce soit par des raisons tirées de sa foiblesse, et seulement pour éviter le danger des tentations? non, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mère de famille sans cesse environnée d'objets qui nourrissent en elle des sentimens d'honneur, et livrée aux plus respectables devoirs de la nature. Ce qui les sépare des hommes, c'est la nature elle-même qui leur prescrit des occupations différentes; c'est cette douce et timide modestie qui, sans songer précisément à la chasteté, en est la plus sûre gardienne; c'est cette réserve attentive et piquante, qui, nourrissant à la fois dans le cœur des hommes et les désirs et le respect, sert, pour ainsi dire, de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux même ne sont pas exceptés de la règle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris, parce qu'à l'aide de cette sage et discrète réserve, sans caprice et sans refus, elles savent, au sein de l'union la plus tendre, les maintenir à une certaine distance, et les empêchent de jamais se rassasier d'elles.

Quelque précaution qu'on puisse prendre, l'amour, dans le mariage, perd à la longue de sa force. Mais quand il a duré long-temps, une douce habitude en remplit le vide, et l'attrait de la confiance succède aux transports de la passion. Les enfans forment entre ceux qui leur ont donné l'être, une liaison non moins douce, et souvent plus forte que l'amour même.

J. J. Rousseau.

§ 199. *Manière de rendre heureux l'état du mariage.*

Nous ne faisons usage de nos connoissances, de la philosophie de mon père, et de notre amour pour les lettres, que pour assurer notre bonheur. Nous sommes attentifs à chercher tous les plaisirs que nous permet notre situation, et nous apprenons à les goûter. Une source la plus ordinaire des chagrins des hommes, c'est qu'ils courent après des plaisirs qui ne sont pas faits pour eux, et qu'ils ne savent point accorder leurs principes, leurs goûts, leurs occupations avec leur état et leur caractère: c'est une erreur dans laquelle nous ne sommes pas tombés. Nous ne perdons pas notre temps en

recherches vaines, en désirs inutiles, et nous n'oublierons pas de jouir. Qu'est-ce qui nous rend heureux ? le témoignage de notre conscience, notre amour et les bienfaits de la nature. Nous avons des principes au-delà desquels nous ne pouvons pas être entraînés par les inconstances, et que nous fortifions encore par la philosophie. Nous n'admettons que celle des philosophes qui croient à la vertu et qui nous la font aimer ; et quand même ils se seroient trompés, nous leur rendrions grâces d'entretenir en nous des illusions qui élèvent notre âme et qui l'épurent. Nous voulons bien penser des hommes, afin de les aimer : nous voulons estimer les hommes pour nous donner un motif de nous rendre estimables ; nous ne voulons point d'une philosophie qui nous dégrade et qui éteint dans les cœurs l'enthousiasme de l'humanité et de la vertu.

Il entre sans doute toujours un peu d'illusion dans ces sentimens portés à l'excès. Il est des illusions qui se dissipent enfin, et ce ne sont point celles-là que nous voulons conserver : nous savons leur en substituer d'autres. Nous ne nous croyons point parfaits ; mais nous tendons à le devenir : nous sommes bons et nous espérons nous rendre meilleurs ; nous jouissons de l'espérance du mieux dans la jouissance du bien ; le présent nous contente, et l'avenir nous transporte. Ce dessein de se perfectionner l'un par l'autre nous rend plus chers et plus nécessaires l'un à l'autre : il nous rend nos sentimens plus précieux en nous les rendant plus respectables ; il ajoute au respect de nous-mêmes ; il conserve toute l'activité de nos cœurs et le délicieux sentiment de l'amitié. C'est aussi pour entretenir en nous la passion de la vertu, et pour en trouver sûrement la route, que nous lisons beaucoup les romans de Richardson : combien de fois avons-nous fait le bien dont il nous a donné l'idée, et que peut-être nous n'aurions pas fait sans lui ! nous lisons aussi beaucoup les poëtes ; mais nous avons choisi de préférence ceux qui nous parlent des champs où nous vivons, et de cette nature que nous aimons.

Il me semble que c'est là faire un bon usage de la philosophie : elle a dégénéré de nos jours en fausse subtilité : elle a trop souvent fait la satire de l'homme qu'il falloit consoler ; elle s'est plus appliquée à le dégrader qu'à le conduire ; elle auroit dû nous montrer les biens qui sont à la portée des différens états de la vie et les devoirs de ces différens états. Voilà nos principes : telles sont les leçons que nous donnons à nos enfans : en attendant, ils jouissent de leur enfance, et nous de leurs plaisirs.

Saint-Lambert.

§ 201. *Grand exemple d'amour conjugal. Panthée et Abradate, histoire.*

Après la bataille que le grand Cyrus gagna contre les Assyriens, on partagea le butin, et l'on réserva pour ce prince une tente superbe, et une captive qui surpassoit toutes les autres en beauté. C'étoit Panthée, reine de la Suziane. Abradate, son époux, étoit allé dans la Bactriane chercher des secours pour l'armée des Assyriens.

Cyrus refusa de la voir, et en confia la garde à un jeune Seigneur Mède, nommé Araspe, qui avoit été élevé avec lui. Araspe décrivit la situation humiliante où elle se trouvoit, quand elle s'offrit à ses yeux. Elle étoit, disoit-il, dans sa tente, assise par terre, entourée de ses femmes, vêtue comme une esclave, la tête baissée et couverte d'un voile. Nous lui ordonnâmes de se lever ; toutes ses femmes se levèrent à la fois. Un de nous cherchant à la consoler, nous savons, lui dit-il, que votre époux a mérité votre amour par ses qualités brillantes ; mais Cyrus à qui vous êtes destinée est le prince le plus accompli de l'orient. A ces mots elle déchira son voile ; et ses sanglots, mêlés avec les cris de ses suivantes, nous peignirent toute l'horreur de son état. Nous eûmes alors plus de temps pour la considérer, et nous pouvons vous assurer que jamais l'Asie n'a produit une pareille beauté : mais vous en jugerez bientôt vous-même.

Non, dit Cyrus ; votre récit est un nouveau motif pour moi d'éviter sa présence : si je la voyois une fois, je voudrois la voir encore, et je risquerois d'oublier auprès d'elle le soin de ma gloire et de mes conquêtes. Et pensez-vous, dit le jeune Mede, que la beauté exerce son empire avec tant de force, qu'elle puisse nous écarter de notre devoir malgré nous-mêmes ? Pourquoi donc ne soumet-elle pas également tous les cœurs ? d'où vient que nous n'oserions porter des regards incestueux sur celles de qui nous tenons le jour, ou qui

l'ont reçu de nous ? C'est que la loi nous le défend ; elle est donc plus forte que l'amour. Mais si elle nous ordonnoit d'être insensibles à la faim et à la soif, au froid et à la chaleur, ses ordres seroient suivis de la revolte de tous nos sens. C'est que la nature est plus forte que la loi. Ainsi rien ne pourroit résister à l'amour, s'il étoit invincible par lui-même ; ainsi on n'aime que quand on veut aimer.

Si l'on étoit le maître de s'imposer ce joug, dit Cyrus, on ne le seroit pas moins de le secouer. Cependant j'ai vu des amans verser des larmes de douleur sur la perte de leur liberté, et s'agiter dans des chaînes qu'ils ne pouvoient ni rompre ni porter. C'étoit, répondit le jeune homme, de ces cœurs lâches, qui font un crime à l'amour de leur propre foiblesse. Les âmes généreuses soumettent leurs passions à leurs devoirs. Araspe, Araspe! dit Cyrus en le quittant, ne voyez pas si souvent la princesse.

Panthée joignoit aux avantages de la figure, des qualités que le malheur rendoit encore plus touchantes. Araspe crut devoir lui accorder des soins, qu'il multiplioit sans s'en apercevoir, et comme elle y répondoit par des attentions qu'elle ne pouvoit lui refuser, il confondit ces expressions de reconnoissance avec le désir de plaire, et conçut insensiblement pour elle un amour si effréné, qu'il ne put le contenir dans le silence. Panthée en rejeta l'aveu sans hésiter ; mais elle n'en avertit Cyrus que lorsque Araspe l'eût menacée d'en venir aux dernières extrémités.

Cyrus fit dire aussitôt à son favori, qu'il devoit employer auprès de la princesse les voies de la persuasion, et non celles de la violence. Cet avis fut un coup de foudre pour Araspe. Il rougit de sa conduite ; et la crainte d'avoir déplu à son maître le remplit tellement de honte et de douleur, que Cyrus, touché de son état, le fit venir en sa présence. " Pourquoi, lui dit-il, craignez-" vous de m'aborder ? je sais trop bien " que l'amour se joue de la sagesse des " hommes. Moi-même ce n'est qu'en " l'évitant que je me soustrais à ses " coups. Je ne vous impute pas une " faute dont je suis le premier auteur ; " c'est moi qui, en vous confiant la prin-" cesse, vous ai exposé à des dangers " au-dessus de vos forces. Eh quoi ! " s'écria le jeune Mède, tandis que mes " ennemis triomphent, que mes amis " consternés me conseillent de me dé-" rober à votre colère, que tout le monde " se réunit pour m'accabler, c'est mon " roi qui daigne me consoler ! O Cyrus, " vous êtes toujours semblable à vous-" même, toujours indulgent pour des " foiblesses que vous ne partagez pas, et " que vous excusez parce que vous con-" noissez les hommes."

" Profitons, reprit Cyrus, de la dispo-" sition des esprits ; je veux être instruit " des forces et des projets de mes enne-" mis : passez dans leur camp ; votre " fuite simulée aura l'air d'une disgrâce, " et vous attirera leur confiance. J'y " vole, répondit Araspe, trop heureux " d'expier ma faute par un si foible ser-" vice. Mais pourrez-vous, dit Cyrus, " vous séparer de la belle Panthée ? Je " l'avouerai, répliqua le jeune Mède, " mon cœur est déchiré, et je ne sens " que trop aujourd'hui que nous avons " en nous-mêmes deux âmes, dont l'une " nous porte sans cesse vers le mal, et " l'autre vers le bien. Je m'étois livré " jusqu'à présent à la première, mais, " fortifiée de votre secours, la seconde " va triompher de sa rivale." Araspe reçut ensuite des ordres secrets, et partit pour l'armée des Assyriens.

Panthée, instruite de la retraite d'Araspe, fit dire à Cyrus qu'elle pouvoit lui ménager un ami plus fidele, et peut-être plus utile que ce jeune favori. C'étoit Abradate, qu'elle vouloit détacher du service du roi d'Assyrie, dont il avoit lieu d'être mécontent. Cyrus ayant donné son agrément à cette négociation, Abradate, à la tête de deux mille cavaliers, s'approcha de l'armée des Perses, et Cyrus le fit aussitôt conduire à l'appartement de Panthée. Dans ce désordre d'idées et de sentimens que produit un bonheur attendu depuis long-temps et presque sans espoir, elle lui fit le récit de sa captivité, de ses souffrances, des projets d'Araspe et de la générosité de Cyrus ; et son époux impatient d'exprimer sa reconnoissance, courut auprès de ce prince, et lui serrant la main : " Ah Cyrus ! lui dit-il, pour tout ce que " je vous dois, je ne puis vous offrir que " mon amitié, mes services et mes sol-" dats. Mais soyez bien assuré que " quels que soient vos projets, Abradate " en sera toujours le plus ferme soutien."

Cyrus reçut ses offres avec transport, et ils concertèrent ensemble les dispositions de la bataille.

Les troupes des Assyriens, des Lydiens, et d'une grande partie de l'Asie, étoient en présence de l'armée de Cyrus. Abradate devoit attaquer la redoutable phalange des Egyptiens; c'étoit le sort qui l'avoit placé dans ce poste dangereux, qu'il avoit demandé lui-même, et que les autres généraux avoient d'abord refusé de lui céder.

Il alloit monter sur son char, lorsque Panthée vint lui présenter des armes qu'elle avoit fait préparer en secret, et sur lesquelles on remarquoit les dépouilles des ornemens dont elle se paroit quelquefois. " Vous m'avez donc sacrifié jusqu'à " votre parure, dit le prince attendri? " Hélas! répondit-elle, je n'en veux pas " d'autre, sinon que vous paroissiez " aujourd'hui à tout le monde, tel que " vous me paroissez sans cesse à moi-" même;" en disant ces mots, elle le couvroit de ces armes brillantes, et ses yeux versoient des pleurs qu'elle s'empressoit de cacher.

Quand elle le vit saisir les rênes, elle fit écarter les assistans et lui tint ce discours: " Si jamais femme a mille fois plus aimé " son époux qu'elle-même, c'est la vôtre " sans doute, et sa conduite doit vous le " prouver plus que ses paroles. Eh " bien, malgré la violence de ce senti-" ment, j'aimerois mieux, et j'en jure " par les liens qui nous unissent, j'aime-" rois mieux expirer avec vous dans le " sein de l'honneur, que de vivre avec " un époux dont j'aurois à partager la " honte. Souvenez-vous des obligations " que nous avons à Cyrus: souvenez-" vous que j'étois dans les fers, et qu'il " m'en a tirée; que j'étois exposée à " l'insulte, et qu'il a pris ma défense; " souvenez-vous enfin que je l'ai privé " de son ami, et qu'il a cru sur mes pro-" messes, en trouver un plus vaillant, et " sans doute plus fidèle, dans mon cher " Abradate."

Le prince ravi d'entendre ces paroles, étendit la main sur la tête de son épouse, et levant les yeux au ciel: " Grands dieux, " s'écria-t-il, faites que je me montre " aujourd'hui digne ami de Cyrus, et " surtout digne époux de Panthée." Aussitôt il s'élança dans le char, sur lequel cette princesse éperdue n'eut que le temps d'appliquer sa bouche tremblante. Dans l'égarement de ses esprits, elle le suivit à pas précipités dans la plaine; mais Abradate s'en étant aperçu, la conjura de se retirer et de s'armer de courage. Ses eunuques et ses femmes s'approchèrent alors, et la dérobèrent aux regards de la multitude, qui toujours fixée sur elle, n'avoient pu contempler ni la beauté d'Abradate, ni la magnificence de ses vêtemens.

La bataille se donna près du Pactole. L'armée de Crésus fut entièrement défaite; le vaste empire des Lydiens s'écroula dans un instant, et celui des Perses s'éleva sur ses ruines.

Le jour qui suivit la victoire, Cyrus étonné de n'avoir pas revu Abradate, en demanda des nouvelles avec inquiétude; et l'un de ses officiers lui apprit que ce prince, abandonné presqu'au commencement de l'action par une partie de ses troupes, n'en avoit pas moins attaqué avec la plus grande valeur la phalange Egyptienne; qu'il avoit été tué, après avoir vu périr tous ses amis autour de lui; que Panthée avoit fait transporter son corps sur les bords du Pactole, et qu'elle étoit occupée à lui élever un tombeau.

Cyrus, pénétré de douleur, ordonne aussitôt de porter en ce lieu les préparatifs des funérailles qu'il destine au héros; il les devance lui-même: il arrive, il voit la malheureuse Panthée assise par terre auprès du corps sanglant de son mari. Ses yeux se remplissent de larmes; il veut serrer cette main qui vient de combattre pour lui; mais elle reste entre les siennes. Le fer tranchant l'avoit abattue au plus fort de la mêlée. L'émotion de Cyrus redouble, et Panthée fait entendre des cris déchirans. Elle reprend la main, et après l'avoir couverte de larmes abondantes et de baisers enflammés, elle tâche de la rejoindre au reste du bras, et prononce enfin ces mots qui expirent sur ses lèvres: Eh bien, Cyrus, " vous voyez " le malheur qui me poursuit; et pour-" quoi voulez-vous en être le témoin? " C'est pour moi, c'est pour vous qu'il a " perdu le jour. Insensée que j'étois, je " voulois qu'il méritât votre estime; et " trop fidèle à mes conseils, il a moins " songé à ses intérêts qu'aux vôtres. Il " est mort dans le sein de la gloire, je le " sais; mais enfin il est mort, et je vis " encore!

" Cyrus après avoir pleuré quelque " temps en silence, lui répondit: la vic-" toire a couronné sa vie, et sa fin ne

" pouvoit être plus glorieuse. Acceptez " ces ornemens qui doivent l'accom- " pagner au tombeau, et ces victimes " qu'on doit immoler en son honneur. " J'aurai soin de consacrer à sa mémoire " un monument qui l'éternisera. Quant " à vous, je ne vous abandonnerai point; " je respecte trop vos vertus et vos mal- " heurs. Indiquez-moi seulement les " lieux où vous voulez être conduite."

Panthée l'ayant assuré qu'il en seroit bientôt instruit, et ce prince s'étant retiré, elle fit éloigner ses eunuques, et approcher une femme qui avoit élevé son enfance; "Ayez soin, lui dit-elle, dès que " mes yeux seront fermés de couvrir d'un " même voile le corps de mon époux et " le mien." L'esclave voulut la fléchir par des prières, mais comme elles ne faisoient qu'irriter une douleur trop légitime, elle s'assit, fondant en larmes, auprès de sa maîtresse. Alors Panthée saisit un poignard, s'en perça le sein, et ent encore la force, en expirant, de poser sa tête sur le cœur de son époux.

Ses femmes et toute sa suite poussèrent aussitôt des cris de douleur et de désespoir. Trois de ses eunuques s'immolèrent eux-mêmes aux mânes de leur souveraine; et Cyrus qui étoit accouru à la première annonce de ce malheur pleura de nouveau le sort de ces deux époux, et leur fit elever un tombeau où leurs cendres furent confondues.

Barthelemy, voyage d'Anacharsis, chap. 39, d'après Xénophon.

§ 202. *De la piété filiale. Mirtile.*

Pendant une belle soirée, Mirtile étoit allé visiter l'étang voisin, dont les eaux réfléchissoient l'éclat de la lune: le calme profond des campagnes éclairées par cette douce lumière, et les tendres accens du rossignol, l'avoient retenu long-temps plongé dans un ravissement tranquille. Mais il revint enfin dans le berceau de pampres verts, situé devant sa cabane solitaire: il trouva son vieux père, qui sommeilloit paisiblement au clair de la lune. Le vieillard étoit couché sur le gazon; sa tête grise étoit appuyée sur une de ses mains. Mirtile s'arrête devant lui, les bras croisés l'un sur l'autre. Il garda long-temps cette posture: sa vue restoit constamment fixée sur son père; seulement il regardoit de temps en temps le ciel à travers le feuillage; et des larmes de joie couloient de ses yeux. " O toi, dit-il, toi que j'honore le plus " après Dieu! ô mon père, comme tu " reposes doucement! que le sommeil " du juste est riant! tu as sans doute " porté tes pas chancelans hors de la " cabane, pour célébrer le soir par de " saintes prières. Tu auras aussi prié " pour moi, ô mon père, ah, que je suis " heureux! Le ciel entend tes prières: " car autrement, comment notre cabane " seroit-elle à l'abri de tout danger, et " ombragée par des rameaux courbés " sous le poids de leurs fruits? pourquoi " la bénédiction céleste seroit-elle sur " nos troupeaux, et sur les productions " de nos champs? Lorsque satisfait de " mes foibles soins pour le repos de ta " vieillesse cassée, tu verses des larmes " de joie; lorsque tournant les regards " vers le ciel, tu me donnes ta bénédic- " tion, d'un air content: ah, mon père, " de quel sentiment je suis alors pénétré! " ma poitrine s'enfle, et des larmes " pressées ruissèlent de mes yeux. En- " core aujourd'hui quittant mes bras, pour " aller aux environs de la cabane te rani- " mer à la chaleur du soleil, et contemplant " autour de toi le troupeau bondissant " sur le gazon, les arbres chargés de " fruits, et la fertilité répandue sur toute " la contrée; mes cheveux, disois-tu, " sont blanchis dans la joie. Cam- " pagnes chéries, soyez bénies à jamais! " Mes regards obscurcis n'ont pas encore " long-temps à vous parcourir. Bientôt " je vous quitterai pour d'autres cam- " pagnes plus heureuses. Ah, mon père, " mon meilleur ami, je dois donc bientôt " te perdre! ô triste pensée! alors, hélas! " j'érigerai un autel à côté de ta tombe; " et toutes les fois qu'il me luira un jour " propice, où j'aurai pu faire du bien à " quelque infortuné, je répandrai, ô mon " pere! du lait et des fleurs sur ton monu- " ment." Il se tut, et regarda le vieillard avec des yeux mouillés de larmes. " Comme il est étendu paisiblement! " comme il sourit au milieu de son som- " meil! ah! sans doute, ajouta-t-il en " sanglotant, ses actions vertueuses, re- " tracées dans ses songes, ont fait monter " sur son front l'expression de sa bien- " faisance. Quel doux éclat la lune ré- " pand sur sa tete chauve et sur sa barbe " argentine! oh, puissent les vents frais " du soir, puisse la rosée humide ne te " faire aucun mal!" A ces mots, il lui baisa le front, pour l'éveiller doucement, et le conduisit dans la cabane, pour lui pro-

curer sur des peaux molles un sommeil plus commode.

Gesner.

§ 203. *Maîtres et domestiques.*

Toute maison bien ordonnée est l'image de l'âme du maître. Les lambris dorés, le luxe et la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que partout où vous verrez régner la règle sans tristesse, la paix sans esclavage, l'abondance sans profusion, dites avec confiance: c'est un être heureux qui commande ici.

Un père de famille qui se plaît dans sa maison, a pour prix des soins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouissance des plus doux sentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien désirer de plus que ce dont il jouit; comme cet être immense, il ne songe pas à amplifier ses possessions, mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites et la direction la mieux entendue: il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres; il jouit encore de ses terres mêmes, en présidant à leur culture et les parcourant sans cesse. Son domestique lui étoit étranger; il en fait son bien, son enfant, il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions, il s'en donne encore sur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire sacré de l'estime et des bienfaits.

C'est une grande erreur dans l'économie domestique, ainsi que dans la vie civile, de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une sorte d'équilibre, comme si ce qui sape les fondemens de l'ordre pouvoit jamais servir à l'établir. On ne fait, par cette mauvaise police, que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maison n'y règnent pas seuls: laissez-en germer un, mille viendront à sa suite.

Dans une maison où le maître est sincèrement chéri et respecté, tous ses domestiques, se regardant comme lésés par des pertes qui le laisseroient moins en état de récompenser un bon serviteur, sont également incapables de souffrir en silence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. C'est une police bien sublime que celle qui sait transformer ainsi le vil métier d'accusateur en une fonction de zèle, d'intégrité, de courage, aussi noble, ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

Le précepte de couvrir les fautes de son prochain ne se rapporte qu'à celles qui ne font tort à personne; une injustice qu'on voit, qu'on tait, et qui blesse un tiers, on la commet soi-même: et comme ce n'est que le sentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons, s'il n'est fripon lui-même. Ces principes, vrais en général d'homme à homme, sont bien plus rigoureux encore dans la relation étroite du serviteur au maître.

Que penser de ces maîtres indifférens à tout, hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien servis, sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs gens. Ceux qui ne veulent qu'être bien servis ne sauroient l'être long-temps. Les liaisons trop intimes entre les deux sexes ne produisent jamais que du mal. C'est des conciliabules qui se tiennent chez les femmes de chambre que sortent la plupart des désordres d'un ménage. L'accord des hommes entre eux, ni des femmes entre elles, n'est pas assez sûr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre hommes et femmes, que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes.

L'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux que foible; car rien ne leur donne autant d'audace que la connoissance de ses vices: et tous ceux qu'ils découvrent en lui, sont à leurs yeux autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient plus respecter.

Les valets imitent les maîtres, et les imitant grossièrement, ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres.

Quand celui qui ne s'embarrasse pas d'être méprisé et haï de ses gens s'en croit pourtant bien servi, c'est qu'il se contente de ce qu'il voit, et d'une exactitude apparente, sans tenir compte de mille maux secrets qu'on lui fait incessamment, et dont il n'aperçoit jamais la source. Mais où est l'homme assez dépourvu d'honneur, pour pouvoir supporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où est la femme assez perdue,

pour n'être plus sensible aux outrages ? Combien, dans Paris et dans Londres, de dames se croient fort honorées, qui fondroient en larmes si elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur antichambre! Heureusement pour leur repos, elles se rassurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, et se flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Aussi dans leur mutine obéissance, ne leur cachent-ils guère à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres et valets sentent mutuellement que ce n'est pas la peine de se faire estimer les uns des autres.

En toute chose, l'exemple des maîtres est plus fort que l'autorité, et il n'est pas naturel que leurs domestiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux.

Si on examine de près la police des grandes maisons, on voit clairement qu'il est impossible à un maître qui a vingt domestiques, de venir jamais à bout de savoir s'il y a parmi eux un honnête homme, et de ne prendre pas pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela seul pourroit dégoûter d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaisirs de la vie, le plaisir de la confiance et de l'estime, est perdu pour ces malheureux. Ils achètent bien cher tout leur or.

J. J. Rousseau.

§ 204. *Qu'on ne doit pas se moquer les uns des autres. Le songe. Fable orientale.*

Un jour je me retirois chez moi, l'esprit rempli d'observations chagrines ; et après avoir fait la satire de tous les états, de toutes les conditions et de moi-même, je tombai dans un sommeil profond ; j'eus un songe, je me crus transporté dans ma solitude, et loin des défauts qui m'avoient blessé ; je me promenois avec une joie tranquille dans la forêt qui protége ma cabane contre les vents d'Arabie; je me dérobois sous ses ombrages aux folies des hommes.

Le soleil venoit de s'élever sur l'horison ; ses rayons qui doroient la verdure interposée entre lui et moi, donnoient de la transparence au fueillage. J'entendois les chants d'une multitude d'oiseaux ; j'étois attentif à tous leurs accens ; j'en observois la diversité, ainsi que celle de leurs formes, de leurs vols et de leurs plumages. Le rossignol, le merle, le corbeau, la fauvette, le geai, l'alouette, l'aigle, la tourterelle, chantoient, sifloient, croassoient, crioient, roucouloient, sautoient, voltigeoient, voloient ou planoient.

Le ciel me donna tout à coup l'intelligence de leurs différens langages : j'entendis l'aigle qui railloit le hibou sur sa vue ; la tourterelle parloit fort mal des mœurs de l'épervier, qui n'avoit que du mépris pour sa foiblesse ; le merle faisoit des plaisanteries sur le cri de l'aigle ; le geai et la pie disoient des injures ; ils reprochoient au corbeau sa mine triste, et trouvoient au moineau l'air commun.

Je vis descendre du ciel une figure fort extraordinaire ; c'étoit un jeune homme dont le corps avoit la couleur de la neige, sur laquelle on auroit jeté des feuilles de rose ; il avoit de grandes ailes bleues, dont les extrémités étoient dorées ; ses cheveux étoient noirs comme l'ébène ; ses yeux étoient de la couleur de ses cheveux, et si perçans que l'hypocrite n'auroit pu soutenir ses regards. Il se posa sur un platane qui s'élevoit au-dessus des cèdres de la forêt : il appela par leurs noms les différentes espèces d'oiseaux, que je vis s'abattre autour de lui sur les rameaux des cèdres ; il leur ordonna le silence, et il leur dit.

Ecoutez ce que j'ai à vous révéler de la part du grand être. Vous êtes tous égaux en mérite ; vous êtes différens en qualités, parce que vous êtes destinés à des fonctions différentes.

L'aigle est né pour la guerre ; son cri, expression de la force, ne peut avoir d'harmonie ; le hibou n'auroit point surpris dans les ténèbres les insectes et les reptiles, dont il doit purger la terre, si ses yeux avoient pu soutenir l'éclat du soleil : pour donner au rossignol et à la fauvette leur voix douce et légère, il a fallu leur donner des organes délicats : la tourterelle, née pour la tendresse, se tient sous des ombrages, où rien n'interrompt en elle le plaisir d'aimer ; qu'a-t-elle besoin du bec et des griffes de l'épervier? Restez ce que vous êtes sans regret et sans orgueil ; cédez différemment aux impulsions de la nature, et voyez dans vos espèces des différences et non des défauts.

A ces mots, je vis les oiseaux se disperser dans la forêt, et le génie s'élever aux cieux, en jetant sur moi un regard plein d'expression. Je m'éveillai, et je me dis : m'arrivera-t-il encore d'exiger dans le cadi la douceur du courtisan, dans

le courtisan la franchise du guerrier, dans le marchand le désintéressement du sage, dans le sage l'activité de l'ambitieux? C'est moi que tu es venu instruire, ô céleste genie! tes leçons seront à jamais gravées dans mon cœur, et mes levres les répéteront aux hommes.

O! mes frères, nous partons ensemble pour voyager, les uns au nord, les autres au midi; il ne nous faut ni les mêmes vêtemens, ni les mêmes provisions. Nous vivons dans une famille, dont le chef nous a donné des biens de différente nature. A quoi servent à celui qui taille les arbres du verger, les instrumens du labourage?

Saint-Lambert.

§ 205. *Que dans les places qu'on occupe il est difficile de faire le bien, sans s'exposer à la censure. Le bon ministre. Fable orientale.*

Le puissant Aaron Raschild commençoit à soupçonner que son visir Giafar ne méritoit pas la confiance qu'il lui avoit donnée. Les femmes d'Aaron, les habitans de Bagdad, les courtisans, les derviches censuroient le visir avec amertume. Le calife aimoit Giafar; il ne voulut point le condamner sur les clameurs de la ville et de la cour: il visita son empire; il vit partout la terre bien cultivée, la campagne riante, les hameaux opulens, les arts utiles en honneur, et la jeunesse dans la joie. Il visita ses places de guerre et ses ports de mer; il vit de nombreux vaisseaux, qui menaçoient les côtes de l'Afrique et de l'Asie; il vit des guerriers disciplinés et contens; ces guerriers, les matelots et les peuples des campagnes s'écrioient: ô Dieu! bénissez les fidèles, en leur donnant un calife comme Aaron, et un visir comme Giafar; ils maintiennent dans l'empire la paix, la justice et l'abondance: tu manifestes, grand Dieu! ton amour pour les fidèles, en leur donnant un calife comme Aaron, et un visir comme Giafar. Le calife, touché de ces acclamations, entre dans une mosquée, s'y précipite à genoux et s'écrie: grand Dieu! je te rends grâces, tu m'as donné un visir, dont mes courtisans me disent du mal, et dont mes peuples me disent du bien.

Saint-Lambert.

§ 206. *Que lorsqu'on n'a rien à se reprocher, on doit se consoler des faux jugemens des hommes. Le converti. Fable orientale.*

La miséricorde divine avoit conduit un homme vicieux dans une société de sages, dont les mœurs étoient saintes et pures; il fut touché de leurs vertus; il ne tarda pas à les imiter, et à perdre ses anciennes habitudes; il devint juste, sobre, patient, laborieux et bienfaisant. On ne pouvoit nier ses œuvres; mais on leur donnoit des motifs odieux; on vantoit ses bonnes actions, sans aimer sa personne; on vouloit toujours le juger par ce qu'il avoit été, et non par ce qu'il étoit devenu. Cette injustice le pénétroit de douleur; il répandit ses larmes dans le sein d'un vieux sage, plus juste et plus humain que les autres. O mon fils! lui dit le vieillard, tu vaux mieux que ta réputation; rends-en graces à Dieu. Heureux celui qui peut dire, mes ennemis et mes rivaux censurent en moi des vices que je n'ai pas! Que t'importe, si tu es bon, que les hommes te poursuivent comme méchant? n'as-tu-pas pour te consoler deux témoins éclairés de tes actions, Dieu et ta conscience?

Saint-Lambert.

§ 207. *De l'intérêt qu'ont tous les hommes de faire le bien. L'inscription. Fable orientale.*

Cosroés avoit fait graver cette inscription sur son diadême: *Plusieurs l'ont possédé. Plusieurs le posséderont. O postérité! tu imprimeras les vestiges de tes pas sur la poussière de mon tombeau.*

Qu'est-ce que les trônes, la fortune et la victoire, qui passent avec la rapidité de l'éclair? Arbitres des hommes, faites le bien si vous voulez vivre contens; faites le bien, si vous voulez que votre mémoire soit honorée; faites le bien, si vous voulez que le ciel ouvre pour vous ses portes éternelles.

Saint-Lambert.

§ 208. *De la conversation.*

Le grand caquet vient nécessairement, ou de prétention à l'esprit, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoit assez de choses, pour donner à toutes leur

véritable prix, ne parle jamais trop ; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, et l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup, et les gens qui savent beaucoup, parlent peu. Il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, et le dise à tout le monde. Mais un homme instruit, n'ouvre pas aisément son répertoire : il auroit trop à dire, et il voit encore plus à dire après lui, il se tait.

Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire ; c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit, qui non-seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte ; c'est par la succession des sentimens et des idées qu'il anime et varie la physionomie, et c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-temps le même intérêt sur le même sujet.

Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel ; il n'est ni pesant ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes, on y raisonne sans argumenter ; on y plaisante sans jeu de mots, on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit pas les questions de peur d'ennuyer : on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mène à l'élégance ; chacun dit son avis, et l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui ; nul ne défend opiniâtrément le sien ; on dispute pour s'éclairer, on s'arrête avec la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contens : et le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

J. J. Rousseau.

§ 209. *De la politesse ; art admirable des femmes.*

La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes. L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple et touchant d'une âme franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, et des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. Il est bien à craindre que celui qui, dès la première vue, vous traite comme un ami de vingt ans, ne vous traite au bout de vingt ans comme un inconnu, si vous avez quelque service important à lui demander. Quand on voit des hommes dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, on présume volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

En général la politesse des hommes est plus officieuse, celle des femmes plus caressante. J'entre dans des maisons ouvertes, dont le maître et la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût et d'esprit, tous deux animés du même désir de recevoir leur monde, et de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde et se donne mille peines ; il voudroit être tout attention. La femme reste à sa place ; un petit cercle se rassemble autour d'elle, et semble lui cacher le reste de l'assemblée ; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'aperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, et sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table ; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait ; la femme sans rien savoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, et chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis pas qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison en faisant la ronde aura pu n'oublier personne : mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir, et en offre ; en parlant à son voisin, elle a l'œil au bout de la table ; elle discerne qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, et celui qui n'ose se servir ou demander, parce qu'il est maladroit ou timide. En sortant de table, chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui ; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le temps de manger un seul morceau : mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne. Quand tout

le monde est parti, l'on parle de ce qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit et fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est la plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle; elle sait ce qu'un tel a pensé, à quoi tenoit tel propos ou tel geste; il s'est fait à peine un mouvement expressif, qu'elle n'ait l'interprétation toute prête, et presque toujours conforme à la vérité.

J. J. Rousseau.

§ 210. *Réflexions et maximes.*

Le tigre se cache sous le feuillage paisible; craignez à la cour le silence de l'envie.

Vous demandez si la fourmi qui est sous vos pieds a droit de se plaindre? oui; ou vous n'avez pas le droit de vous plaindre, quand vous êtes écrasé par l'éléphant

Se retirer du monde, c'est arracher les dents aux animaux dévorans. C'est ôter au méchant l'usage de son poignard, à la calomnie ses poisons, et ses serpens à l'envie.

Dans la jeunesse on est avare de ses espérances; dans la vieillesse, on est avare de son argent: le vieillard est riche de ce qu'il possède, et le jeune homme de ce qu'il espère.

Quoi! dit le jeune Chiroé au sage Norsoukan, les hommes de tous les états n'ont donc que l'esprit de leur état? dans mes voyages, j'ai vu des guerriers, des imans, des marchands, des juges, des ouvriers; et pas un Persan. Ton règne en fera naître, répondit Nirsoukan; sois sobre, économe, vigilant, juste et sévère; souviens-toi que tu es à tes sujets, et que tu dois tous les instans à leur bonheur; donne les emplois à ceux qui aiment ton peuple, punis les grands qui font haïr ton autorité, récompense ceux qui la font aimer. O Chiroé! aime la Perse, et ceux qui n'ont que l'esprit de leur état auront bientôt l'amour de la patrie.

Il ne faut jamais renoncer au bonheur. Les sources du bien et du mal sont cachées, et nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie.

Un jour, Uglumish dit à son ministre favori: quelle peut être la cause de la haine que tu inspires à mes courtisans? elle est violente, ne pourrois-tu pas la faire cesser? O roi, répondit le favori, j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes sujets et pour ta gloire: à mesure que je me conciliois le cœur de ton peuple et ton cœur, j'éloignois de moi mes anciens amis: je ne me connois qu'un moyen de les ramener, c'est de remplir mes devoirs avec moins d'exactitude, et de perdre tes bonnes grâces. Poursuis et ne crains rien, dit le roi; le soleil ne doit pas cesser d'éclairer, parce que la lumière blesse les yeux des oiseaux de nuit.

C'est la justice, oui, c'est la justice qu'il faut inspirer à tous les hommes; elle épure, elle élève les cœurs des peuples et des rois, elle leur rappelle sans cesse leurs devoirs mutuels, elle entretient dans les princes les égards pour les hommes, elle nourrit dans les peuples l'amour des lois et le respect pour leurs souverains; que dis-je? elle inspire même la bienfaisance; mais une bienfaisance utile, modérée et non fastueuse. Toutes les vertus sont fondées sur la justice; elle est la seule des vertus dont l'excès n'est jamais à craindre.

Avec quelle lenteur la lumière s'introduit chez les hommes! La course du temps est rapide, mais il semble qu'il se traîne lorsqu'il mène à sa suite la vérité.

Tu aspires donc à la fortune et tu veux tenter d'y parvenir à la cour. Mon ami, prends garde à toi. Il y a deux sortes de places chez les rois; celles qui donnent le nécessaire, et celles qui donnent la puissance. Dans les premières on est assez tranquille; dans les autres on est environné de dangers: il faut te résoudre à te contenter de peu ou à craindre beaucoup.

Saint-Lambert.

§ 211. *Pensées et maximes.*

Les enfans ont plus besoin de guides pour lire, que pour marcher.

La perfection de la vertu se forme de trois choses, du naturel, de l'instruction et des habitudes.

C'est dans l'enfance que l'on jette les fondemens d'une bonne vieillesse.

Se taire à propos, vaut souvent mieux que de bien parler.

Il n'y a d'homme libre, que celui qui obéit à la raison.

Celui qui obéit à la raison, obéit à Dieu.

L'homme ne sauroit recevoir, et Dieu ne sauroit donner rien de plus grand que la vérité.

L'autorité est la couronne de la vieillesse.

Un ennemi est un précepteur qui ne nous coûte rien.

Le silence est la parure et la sauvegarde de la jeunesse.

Pour savoir parler, il faut savoir écouter.

Sachez écouter, et vous tirerez parti de ceux mêmes qui parlent mal.

Ceux qui sont avares de la louange, prouvent qu'ils sont pauvres en mérite.

Je fais plus de cas de l'abeille qui tire du miel des fleurs, que de la femme qui en fait des bouquets.

Quand mon serviteur bat mes habits, ce n'est pas sur moi qu'il frappe : il en est de même de celui qui me reproche les accidens de la nature et de la fortune.

Il n'en est pas de l'esprit comme d'un vase ; il ne faut pas le remplir jusqu'aux bords.

L'équitation est ce qu'un jeune prince apprend le mieux, parce que son cheval ne le flatte pas.

Celui qui affecte de dire toujours comme vous dites, et de faire toujours comme vous faites, n'est pas votre ami : c'est votre ombre.

Le caméléon prend toutes les couleurs, excepté le blanc : le flatteur imite tout, excepté ce qui est bien.

Le flatteur ressemble à ces mauvais peintres qui ne savent pas rendre la beauté des traits, mais saisissent parfaitement les difformités.

Il y a des hommes qui, pour fuir les voleurs ou le feu, se jettent dans un précipice : il en est de même de ceux qui, pour éviter la superstition, se jettent dans le triste et odieux système de l'athéisme, passant ainsi d'un extrême à l'autre, et laissant la religion qui est au milieu.

L'endurcissement dans le crime pourrit le cœur, comme la rouille pourrit le fer.

Patrocle, en se couvrant des armes d'Achille, n'osa pas prendre sa lance, qu'Achille seul pouvoit manier. Ainsi la flatterie emprunte tout ce qui est de l'amitié, hors la sincérité courageuse ; celle-ci est une armure trop pesante ; l'amitié seule peut la porter.

Plutarque. Traduction de la Harpe.

§ 212. *Pensées.*

Un voyageur a beaucoup d'hôtes et peu d'amis.

Ne faites rien que votre ennemi ne puisse savoir.

Dieux, accordez-moi la sagesse, et je vous quitte de tout le reste.

L'administration d'une république livrée à des brigands n'est pas digne d'un sage.

Les petites âmes portent dans les grandes choses le vice qui est en elles.

On donne du temps et des soins à tout : il n'y a que la vertu dont on ne s'occupe que quand on n'a rien à faire.

Si vous avez à peser un service avec une injure, ôtez au poids de l'une et ajoutez à celui de l'autre : vous ne serez que juste.

Au fond du cœur reconnoissant, un bienfait porte intérêt.

La vertu passe entre la bonne et la mauvaise fortune, et jette sur l'une et l'autre un regard de mépris.

Sénèque. Traduction de la Harpe.

§ 213. *Idée qu'Orphée avoit de Dieu et de ses attributs.*

Dieu seul existe par lui-même, et tout existe par lui seul. Il est dans tout : nul mortel ne peut le voir, et il les voit tous. Seul il distribue dans sa justice les maux qui affligent les hommes, la guerre et les douleurs. Il gouverne les vents qui agitent l'air et les flots, et allume les feux du tonnerre. Il est assis au haut des cieux sur un trône d'or, et la terre est sous ses pieds. Il étend sa main jusqu'aux bornes de l'océan, et les montagnes tremblent jusque dans leurs fondemens. C'est lui qui fait tout dans l'univers, et qui est à la fois le commencement, le milieu et la fin.

Morceau conservé par Suidas. Traduction de la Harpe.

§ 214. *Prière de Cléanthe philosophe stoïcien.*

O toi qui as plusieurs noms, mais dont la force est une et infinie, ô Jupiter, premier des immortels, souverain de la nature, qui gouvernes tout, qui soumets tout à une loi, je te salue : car il est permis à l'homme de t'invoquer. Tout ce qui vit, tout ce qui rampe, tout ce qui existe de mortel sur la terre, nous na-

quîmes de toi, nous sommes de toi une foible image : je t'adresserai donc mes hymnes ; et je ne cesserai de te chanter. Cet univers suspendu sur nos têtes, et qui semble rouler autour de la terre, c'est à toi qu'il obéit ; il marche, et se laisse en silence gouverner par ton ordre. Le tonnerre, ministre de tes lois, repose sous tes mains invincibles ; ardent, doué d'une vié immortelle, il frappe, et la nature s'épouvante. Tu diriges l'esprit universel qui anime tout, et vit dans tous les êtres. Tant, ô roi suprême, ton pouvoir est illimité et souverain ! Génie de la nature, dans les cieux, sur la terre, sur les mers, rien ne se fait, ne se produit sans toi, excepté le mal qui sort du cœur du méchant. Par toi la confusion devient de l'ordre ; par toi, les élémens qui se combattent, s'unissent. Par un heureux accord, tu fonds tellement ce qui est bien avec ce qui ne l'est pas, qu'il s'établit dans le tout, une harmonie générale et éternelle. Seuls, parmi tous les êtres, les méchans rompent cette grande harmonie du monde. Malheureux ! ils cherchent le bonheur, et ils n'aperçoivent point la loi universelle qui, en les éclairant, les rendroit tout à la fois bons et heureux : mais tous s'écartant du beau et du juste, se précipitent chacun vers l'objet qui l'attire ; ils courent à la renommée, à de vils trésors, à des plaisirs qui, en les réduisant, les trompent. O Dieu qui verses tous les dons, Dieu à qui les orages et la foudre obéissent ; écarte de l'homme cette erreur insensée ; daigne éclairer son âme ; attire-la jusqu'à cette raison éternelle qui te sert de guide et d'appui dans le gouvernement du monde, afin qu'honorés nous-mêmes, nous puissions t'honorer à ton tour, célébrant tes ouvrages par une hymne non-interrompue, comme il convient à l'être foible et mortel : car ni l'habitant de la terre, ni l'habitant des cieux n'a rien de plus grand, que de célébrer dans la justice, la raison sublime qui préside à la nature.

Morceau conservé par Stobée.
Traduction de Thomas.

§ 215. *Réflexions et maximes.*

Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier celles qui ont été dites.

Il n'y auroit point d'erreurs qui ne périssent d'elles-mêmes, rendues clairement.

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

Les fortunes promptes en tout genre sont les moins solides, parce qu'il est rare qu'elles soient l'ouvrage du mérite. Les fruits mûrs, mais laborieux de la prudence, sont toujours tardifs.

Les longues prospérités s'écoulent quelquefois en un moment, comme les chaleurs de l'été sont emportées par un jour d'orage.

Le courage a plus de ressources contre les disgrâces que la raison.

Il n'est pas donné à la raison de réparer tous les vices de la nature.

On ne peut être juste si on n'est humain.

Il n'y a peut-être point de vérité qui ne soit à quelque esprit faux matière d'erreur.

Les femmes et les jeunes gens ne séparent point leur estime de leurs goûts.

L'estime s'use comme l'amour.

Quand on sent qu'on n'a pas de quoi se faire estimer de quelqu'un, on est bien près de le haïr.

Ceux qui manquent de probité dans les plaisirs, n'en ont qu'une feinte dans les affaires. C'est la marque d'un naturel féroce, lorsque le plaisir ne rend point humain.

Les sots ne comprennent pas les gens d'esprit.

Personne ne se croit propre comme un sot à duper un homme d'esprit.

Nous avons si peu de vertu, que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire.

C'est offenser les hommes que de leur donner des louanges, qui marquent les bornes de leur mérite. Peu de gens sont assez modestes pour souffrir sans peine qu'on les apprécie.

La modération des grands hommes ne borne que leurs vices : la modération des foibles est médiocrité.

Les hommes ont la volonté de rendre service jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir.

Les grands hommes entreprennent les grandes choses, parce qu'elles sont grandes ; et les fous, parce qu'ils les croient faciles.

Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent, et nous reconnoissons dans les autres ce que nous nous cachons à nous-mêmes.

On dit peu de choses solides lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

Si les passions font plus de fautes que le jugement, c'est par la même raison que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.

Les grandes pensées viennent du cœur.

La raison et le sentiment se conseillent et se suppléent tour à tour. Quiconque ne consulte qu'un des deux, et renonce à l'autre, se prive inconsidérément soi-même d'une partie des secours qui nous ont été accordés pour nous conduire.

Dans l'enfance de tous les peuples comme dans celle des particuliers, le sentiment a toujours précédé la réflexion, et en a été le premier maître.

Qui considérera la vie d'un seul homme, y trouvera toute l'histoire du genre humain, que la science et l'expérience n'ont pu rendre bon.

Nous blâmons beaucoup les malheureux de leurs moindres fautes, et les plaignons peu des plus grands malheurs.

Nous ne savons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités, s'ils osent seulement s'apercevoir de nos défauts.

Les foibles veulent dépendre, afin d'être protégés. Ceux qui craignent les hommes, aiment les lois.

La loi des esprits n'est pas différente de celle des corps, qui ne peuvent se maintenir que par une continuelle nourriture.

Ce n'est pas un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

Ceux qui se moquent des penchans sérieux, aiment sérieusement les bagatelles.

Un homme qui digère mal, et qui est vorace, est peut-être une image assez fidèle du caractère d'esprit de la plupart des savans.

La vérité échappe au jugement, comme les faits échappent à la mémoire. Les diverses faces des choses s'emparent tour à tour d'un esprit vif, et lui font quitter et reprendre successivement les mêmes opinions. Le goût n'est pas moins inconstant. Il s'use sur les choses les plus agréables, et varie comme notre humeur.

Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature. La nature n'a rien fait d'égal. Sa loi souveraine est la subordination et la dépendance.

La plupart des hommes vieillissent dans un petit cercle d'idées, qu'ils n'ont pas tirées de leur fond. Il y a peut-être moins d'esprits faux que de stériles.

Les gens du monde ne s'entretiennent pas de si petites choses que le peuple. Mais le peuple ne s'occupe pas de choses si frivoles que les gens du monde.

Le sot est comme le peuple qui se croit riche de peu.

Il est aisé de critiquer un auteur; mais il est difficile de l'apprécier.

Ce que nous appelons une pensée brillante, n'est ordinairement qu'une expression captieuse, qui, à l'aide d'un peu de vérité, nous impose une erreur qui nous étonne.

Est-il vrai que les qualités dominantes excluent les autres? qui a plus d'imagination que Bossuet, Montaigne, Descartes, Pascal, tous grands philosophes? qui a plus de jugement et de sagesse que Racine, Boileau, la Fontaine, Molière, tous poëtes pleins de genie?

Ceux qui sont nés éloquens, parlent quelquefois avec tant de clarté et de brièveté des grandes choses, que la plupart des hommes n'imaginent point qu'ils en parlent avec profondeur. Les esprits pesans, les sophistes ne reconnoissent pas la philosophie, lorsque l'éloquence la rend populaire, et qu'elle ose peindre le vrai avec des traits fiers et hardis. Ils traitent de superficielle et de frivole cette splendeur d'expression, qui emporte avec elle la preuve des grandes pensées. Ils veulent des définitions, des discussions, des détails et des argumens. Si Locke eût rendu vivement en peu de pages, les sages vérités de ses écrits, ils n'auroient osé le compter parmi les philosophes de son siècle.

L'art de plaire est l'art de tromper.

Nous sommes trop inattentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres. Quiconque a vu des masques dans un bal, danser amicalement ensemble, et se tenir par la main sans se connoître, pour se quitter le moment d'après, et ne plus se voir ni se regretter, peut se faire une idée du monde.

Vauvenargues. Réflexions et maximes.

§ 216. *Pensées diverses de Pascal.*

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes,

qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connoît. Ceux d'entre-deux, qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple et les habiles composent pour l'ordinaire le train du monde. Les autres le méprisent, et en sont méprisés.

Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les demi-habiles les méprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hasard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple, mais par une pensée plus relevée. Certains zélés, qui n'ont pas grande connoissance, les méprisent malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles ; parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les chrétiens parfaits les honorent par une autre lumière supérieure. Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière.

Dieu ayant fait le ciel et la terre, qui ne sentent pas le bonheur de leur être, a voulu faire des êtres qui le connussent, et qui composassent un corps de membres pensans. Tous les hommes sont membres de ce corps ; et pour être heureux, il faut qu'ils conforment leur volonté particulière à la volonté universelle qui gouverne le corps entier. Cependant il arrive souvent que l'on croit être un tout, et que ne se voyant point de corps dont on dépende, l'on croit ne dépendre que de soi, et l'on veut se faire centre et corps soi-même. Mais on se trouve en cet état comme un membre séparé de son corps, qui n'ayant point en soi de principe de vie, ne fait que s'égarer et s'étonner dans l'incertitude de son être. Enfin, quand on commence à se connoître, l'on est comme revenu chez soi ; on sent que l'on n'est pas corps ; on comprend que l'on n'est qu'un membre du corps universel ; qu'être membre est n'avoir de vie, d'être et de mouvement que par l'esprit du corps et pour le corps ; qu'un membre séparé du corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant et mourant ; qu'ainsi l'on ne doit s'aimer que pour ce corps, ou plutôt qu'on ne doit aimer que lui, parce qu'en l'aimant on s'aime soi-même, puisqu'on n'a d'être qu'en lui, par lui et pour lui.

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et qu'un esprit boiteux nous irrite ? C'est à cause qu'un boiteux reconnoît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons. Sans cela, nous en aurions plus de pitié que de colère.

Les choses qui nous tiennent le plus au cœur ne sont rien le plus souvent ; comme, par exemple, de cacher qu'on ait peu de bien. C'est un néant que notre imagination grossit en montagne. Un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine.

Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

Il y a des gens qui voudroient qu'un auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé ; autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau. Mais si les matières qu'il traite ne sont pas nouvelles, la disposition en est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre ; mais l'un la place mieux. J'aimerois autant qu'on l'accusât de se servir des mots anciens ; comme si les mêmes pensées ne formoient pas un autre corps de discours par une disposition différente, aussi-bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions.

L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut. Rien ne passe pour bon que la médiocrité. C'est la pluralité qui a établi cela, et qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit. Je ne m'y obstinerai pas ; je consens qu'on m'y mette ; et si je refuse d'être au bas bout, ce n'est pas parce qu'il est bas, mais parce qu'il est bout ; car je refuserois de même qu'on me mît au haut. C'est sortir de l'humanité, que de sortir du milieu : la grandeur de l'âme humaine consiste à savoir s'y tenir ; et tant s'en faut que sa grandeur soit d'en sortir, qu'elle est à n'en point sortir.

Quand on se porte bien, on ne comprend pas comment on pourroit faire si on étoit malade ; et quand on l'est, on prend médecine gaiement : le mal y résout. On n'a plus les passions et les désirs des divertissemens et des promenades, que la santé donnoit, et qui sont incompatibles avec les nécessités de la maladie. La nature donne alors des

passions et des désirs conformes à l'état présent. Ce ne sont que les craintes que nous nous donnons nous-mêmes, et non pas la nature, qui nous troublent; parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes, les passions de l'état où nous ne sommes pas.

Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence; comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le déréglement, nul ne semble y aller. Qui s'arrête, fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe.

La vertu d'un homme ne doit pas se mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

Les grands et les petits ont mêmes accidens, mêmes fâcheries et mêmes passions; mais les uns sont au haut de la roue, et les autres près du centre, et ainsi moins agités par les mêmes mouvemens.

On se persuade mieux pour l'ordinaire par les raisons qu'on a trouvées soi-même, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

Quoique les personnes n'aient point d'intérêt à ce qu'ils disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'ils ne mentent point; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir.

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reste, et cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela. Ainsi ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

Ceux qui sont dans le déréglement disent à ceux qui sont dans l'ordre, que ce sont eux qui s'éloignent de la nature; et ils la croient suivre; comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord s'éloignent. Le langage est pareil de tous côtés: il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port règle ceux qui sont dans un vaisseau: mais où trouverons-nous ce point dans la morale?

Nous sommes si malheureux, que nous ne pouvons prendre plaisir à une chose, qu'à condition de nous fâcher si elle nous réussit mal; ce que mille choses peuvent faire, et font à toute heure. Qui auroit trouvé le secret de se réjouir du bien, sans être touché du mal contraire, auroit trouvé le point.

Montagne a raison: la coutume doit être suivie dès là qu'elle est coutume, et qu'on la trouve établie, sans examiner si elle est raisonnable ou non; cela s'entend toujours de ce qui n'est point contraire au droit naturel ou divin. Il est vrai que le peuple ne la suit que par cette seule raison, qu'il la croit juste, sans quoi il ne la suivroit plus, parce qu'on ne veut être assujetti qu'à la raison ou à la justice. La coutume sans cela passeroit pour tyrannie; au lieu que l'empire de la raison et de la justice n'est non plus tyrannie que celui de la délectation.

Mais il seroit bon qu'on obéît aux lois et coutumes, parce qu'elles sont lois; et que le peuple comprît que c'est là ce qui les rend justes. Par ce moyen on ne les quitteroit jamais; au lieu que quand on fait dépendre leur justice d'autre chose, il est aisé de la rendre douteuse; et voilà ce qui fait que les peuples sont sujets à se révolter.

Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures! Qui passera de nous deux? Qui cédera la place à l'autre? Le moins habile? Mais je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un. Cela est visible; il n'y a qu'à compter; c'est à moi à céder; et je suis un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen; ce qui est le plus grand des biens.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle sont à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit: Il y a deux heures que nous sommes ici. L'autre dit: Il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre; je dis à l'un: Vous vous ennuyez; et à l'autre: Le temps ne vous dure guères; car il y a une heure et demie; et je me moque de ceux qui me disent, que le temps me dure à moi, et que j'en juge par fantaisie: ils ne savent pas que j'en juge par ma montre.

Il est vrai, en un sens, de dire que tout le monde est dans l'illusion: car encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête; parce qu'il croit que la vérité est où elle

n'est pas. La vérité est bien dans leurs opinions; mais non pas au point où ils se le figurent.

Ceux qui sont capables d'inventer sont rares; ceux qui n'inventent point sont en plus grand nombre, et par conséquent les plus forts: et l'on voit que pour l'ordinaire ils refusent aux inventeurs la gloire qu'ils méritent, et qu'ils cherchent par leurs inventions. S'ils s'obstinent à la vouloir, et à traiter avec mépris ceux qui n'inventent pas, tout ce qu'ils y gagnent, c'est qu'on leur donne des noms ridicules, et qu'on les traite de visionnaires. Il faut donc bien se garder de se piquer de cet avantage, tout grand qu'il est; et l'on doit se contenter d'être estimé du petit nombre de ceux qui en connoissent le prix.

Plusieurs choses certaines sont contredites; plusieurs fausses passent sans contradiction. Ni la contradiction n'est marque de fausseté; ni l'incontradiction n'est marque de vérité.

Le sentiment de la fausseté des plaisirs présens, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absens, causent l'inconstance.

Les princes et les rois se jouent quelquefois. Ils ne sont pas toujours sur leurs trones; ils s'y ennuieroient. La grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie.

Ces grands efforts d'esprit, où l'âme touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, mais pour retomber aussitôt.

Un cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon. On voit bien entre eux quelque sorte d'émulation à la course; mais c'est sans conséquence: car étant à l'étable, le plus pesant et le plus mal taillé ne cède pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes: leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même; et ils ne sont point contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

On ne s'imagine d'ordinaire Platon et Aristote qu'avec de grandes robes, et comme des personnages toujours graves et sérieux. C'étoient d'honnetes gens, qui rioient comme les autres avec leurs amis: et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités de politique, ç'a été en se jouant et pour se divertir. C'étoit la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe étoit de vivre simplement et tranquillement.

Une langue à l'égard d'une autre est un chiffre où les mots sont changés en mots, et non les lettres en lettres: ainsi une langue inconnue est déchiffrable.

Il y a un modèle d'agrément et de beauté, qui consiste en un certain rapport entre notre nature foible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée, maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits. Tout ce qui n'est point sur ce modele déplait à ceux qui ont le goût bon.

Quand un discours naturel peint une passion, ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit sans qu'on le sût, et on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre; et ainsi ce bienfait nous le rend aimable; outre que cette communauté d'intelligence, que nous avons avec lui, incline nécessairement le cœur à l'aimer.

Il faut qu'il y ait dans l'éloquence de l'agréable et du réel; mais il faut que cet agréable soit réel.

La dernière chose qu'on trouve, en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

Dans le discours, il ne faut point détourner l'esprit d'une chose à une autre, si ce n'est pour le délasser; mais dans le temps où cela est à propos, et non autrement; car qui veut délasser hors de propos, lasse. On se rebute et on quitte tout là; tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnoie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

Il y a de certaines gens qui, pour faire voir qu'on a tort de ne pas les estimer, ne manquent jamais d'alléguer l'exemple de personnes de qualité qui font cas d'eux. Je voudrois leur répondre: Montrez-nous le mérite par où vous avez attiré l'estime de ces personnes-là, et nous vous estimerons de même.

Les philosophes se croient bien fins d'avoir renfermé toute leur morale sous certaines divisions. Mais pourquoi la diviser en quatre plutôt qu'en six? Pourquoi faire plutôt quatre espèces de vertus que dix? Pourquoi la renfermer en *abstine* et *sustine*, plutôt qu'en autre chose? Mais voilà, direz-vous, tout renfermé en un seul mot. Oui; mais cela est inutile, si on ne l'explique; et dès qu'on vient à

l'expliquer, et qu'on ouvre ce précepte qui contient tous les autres, ils en sortent en la première confusion que vous vouliez éviter : et ainsi, quand il sont tous renfermés en un, ils sont cachés et inutiles ; et lorsqu'on veut les développer, ils reparoissent dans leur confusion naturelle : la nature les a tous établis chacun en soi-même ; et quoiqu'on puisse les enfermer l'un dans l'autre, ils subsistent indépendamment l'un de l'autre : ainsi toutes ces divisions et ces mots n'ont guère d'autre utilité que d'aider la mémoire, et de servir d'adresse pour prouver ce qu'ils renferment.

§ 217. *Tableau des mœurs du siècle.*

Les anciens politiques parloient sans cesse de mœurs et de vertus ; les nôtres ne parlent que de commerce et d'argent.

Le savoir, l'esprit, le courage, ont seuls notre admiration ; et toi, douce et modeste vertu, tu restes toujours sans honneurs ! Aveugles que nous sommes, au milieu de tant de lumières ! Victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris, de haine, tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie et des talens que lui donne la nature ?

Les anciens avoient des héros et mettoient des hommes sur leurs théâtres ; nous, au contraire, nous n'y mettons que des héros, et à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées, mais il savoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux et à nous un trait rapporté par Plutarque. Un vieillard d'Athènes cherchoit place au spectacle, et n'en trouvoit point, de jeunes gens le voyant en peine, lui firent signe de loin ; il vint, mais ils se serrèrent et se moquèrent de lui. Le bon homme fit ainsi le tour du théâtre, fort embarrassé de sa personne, et toujours hué de la belle jeunesse. Les ambassadeurs de Sparte s'en aperçurent, et se levant à l'instant, placèrent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le spectacle, et applaudie d'un battement de mains universel. *Eh ! que de maux !* s'écria le bon vieillard, d'un ton de douleur, *les Athéniens savent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philo ophie moderne, et les mœurs des anciens.

J'observe que ces gens, si paisibles sur les injustices publiques, sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait ; et qu'ils ne gardent leur philosophie, qu'aussi long-temps qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas sortir de son lit, quoique le feu fût à la maison. La maison brûle, lui crioit-on ; que m'importe ? répondit-il, je n'en suis que le locataire. A la fin le feu pénètre jusqu'à lui. Aussitôt il s'élance, il court, il crie, s'agite ; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

La société est si générale dans les grandes villes, et si mêlée, qu'il ne reste plus d'asile pour la retraite, et qu'on est en public jusque chez soi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille, à peine connoît-on ses parens, on les voit en étrangers ; et la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme.

La politesse Françoise est réservée et circonspecte, et se règle uniquement sur l'extérieur : celle de l'humanité dédaigne le petites bienséances, se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états et les rangs, et respecte en général tous les hommes.

Je vois qu'on ne sauroit employer un langage plus honnête que celui de notre siècle ; et voilà ce qui me frappe : mais je vois encore qu'on ne sauroit avoir des mœurs plus corrompues, et voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir ?

Un habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à se former une idée des mœurs Européennes sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, et sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge et de tout état, qui semblent empressés, depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, à s'obliger réciproquement ; cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles, et un goût plus fin, ont réduit l'art de plaire en principes, il règne dans

nos mœurs une vile et trompeuse uniformité ; et tous les esprits semblent avoir été jetés dans un même moule : sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne ; sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie : on n'ose plus paroître ce qu'on est ; il faut pour connoître son ami, attendre les grandes occasions, c'est-à-dire, attendre qu'il n'en soit plus temps.

Un précepteur Lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son élève, répondit ; *je lui apprendrai à aimer les choses honnêtes*. Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille : gardez-vous bien de parler ainsi, car jamais vous n'auriez des disciples ; mais dites, que vous leur apprendrez à babiller agréablement, et je vous réponds de votre fortune.

Au lieu des armes, que l'on mettoit autrefois aux carrosses, on les orne aujourd'hui, à grands frais, de peintures scandaleuses, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passans pour un homme de mauvaises mœurs, que pour un homme de qualité. Ce qui révolte, c'est que ce sont les femmes qui ont introduit cet usage, et qui le soutiennent. Un homme sage à qui l'on montroit un vis-à-vis de cette espèce, n'eut pas plutôt jeté les yeux sur les panneaux, qu'il quitta le maître à qui il appartenoit, en lui disant. *Montrez ce carrosse à des femmes de la cour, un honnête homme n'oseroit s'en servir.*

Nos jardins sont ornés de statues, et nos galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvre de l'art exposés à l'admiration publique ? les défenseurs de la patrie, ou ces hommes plus grands encore, qui l'ont enrichie par leurs vertus ? Non, ce sont des images de tous les égaremens du cœur et de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne mythologie, et présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans, sans doute, afin qu'ils aient sous les yeux des modèles de mauvaises actions, avant que de savoir lire.

Nos écrits se sentent de nos frivoles occupations ; agréables, si l'on veut, mais petits et froids comme nos sentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile, qu'on n'a pas grande peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémères, qui naissent journellement, n'étant faits que pour amuser des femmes, et n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'est le moyen de récrire incessamment les mêmes livres, et de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui serviront d'exceptions ; mais moi j'en citerai cent mille qui en confirmeront la règle. C'est pour cela que la plupart des productions de notre âge passeront avec lui, et la postérité croira qu'on fit peu de livres dans ce même siècle où l'on en fait tant.

Dans le grand monde, la vertu n'est rien ; tout n'est que vaine apparence ; les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver ; la preuve même seroit ridicule contre l'usage qui les autorise : et voilà pourquoi la foiblesse d'une jeune amante est un crime irrémissible, tandis que l'adultère d'une femme porte le doux nom de galanterie. On se dédommage ouvertement, étant mariée, de la courte gêne où l'on vivoit étant fille.

Le genre humain d'un âge n'étant pas le genre humain d'un autre age, la raison pourquoi Diogène ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchoit, parmi ses contemporains, l'homme d'un temps qui n'étoit plus ; de même, Caton périt avec Rome et la liberté, parce qu'il fut déplacé dans son siècle ; et le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cents ans plutôt.

Un des sujets favoris des entretiens du beau monde, c'est le sentiment ; mais il ne faut pas entendre par ce mot, un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié. C'est le sentiment mis en grandes maximes générales, et quintessancié par tout ce que la métaphysique a de plus subtil : ce sont des raffinemens inconcevables. Il en est du sentiment chez eux, comme d'Homère chez les pédans, qui lui créent mille beautés chimériques, faute d'apercevoir les véritables. De cette manière on dépense tout le sentiment en esprit ; et il s'en exhale tant dans le discours, qu'il ne reste plus rien pour la pratique. La bienséance y supplée ; on fait par usage à peu près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité ; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules, et quelques gênes passagères qu'on s'impose pour faire bien parler de soi : car, quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-temps, ou à coûter trop cher, adieu le sentiment : la bienséance n'en exige pas jusque-là.

Tout est compassé, mesuré, pesé, dans ce qu'on appelle des *procédés* ; tout ce qui n'est plus dans les sentimens, les

hommes du monde l'ont mis en règle parmi eux. Nul n'ose être lui-même. *Il faut faire comme les autres :* c'est la première maxime de la sagesse. *Cela se fait, cela ne se fait pas :* voilà la décision suprême. Ces règles ainsi établies, tout le monde fait à la fois la même chose dans les mêmes circonstances : tout va par temps, comme dans les évolutions d'un régiment en bataille ; vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche, et attachées au même fil.

De quelque sens qu'on envisage les choses, tout dans la société n'est que babil, jargon, propos sans conséquence. Sur la scène comme dans le monde, on a beau écouter ce qui se dit, on n'apprend rien de ce qui se fait, et qu'a-t-on besoin de l'apprendre ? sitôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de sa conduite ? n'a-t-il pas tout fait, n'est-il pas juge ? L'honnête homme aujourd'hui n'est point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses ; et un seul propos inconsidéré, lâché sans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, quoique les œuvres des hommes ne ressemblent guère à leurs discours, je vois qu'on ne les peint que par leurs discours, sans égard à leurs œuvres : je vois aussi que dans une grande ville, la société paroît plus douce, plus facile, et plus sûre même que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus justes ? je n'en sais rien. Ce ne sont encore là que des apparences. Ce qu'on s'efforce de me prouver avec évidence, c'est qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à la réalité des choses ; que le vrai sage ne la considère que par les apparences ; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienséances pour lois, et que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les fous.

C'est dans les sociétés privées, aux soupers priés, où la porte est fermée à tout survenant, que les femmes s'observent moins, et qu'on peut commencer à les étudier. C'est là que règnent plus paisiblement des propos plus fins et plus satiriques ; c'est là qu'on passe discrètement en revue les anecdotes, qu'on dévoile tous les événemens secrets de la chronique scandaleuse, qu'on rend le bien et le mal également plaisans et ridicules ; et que peignant avec art, et selon l'intérêt particulier, les caractères des personnages, chaque interlocuteur, sans y penser, peint encore beaucoup mieux le sien. C'est là, en un mot, qu'on affile avec soin le poignard, sous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant ces propos sont plus railleurs que mordans, et tombent moins sur le vice que sur le ridicule. En général, la satire a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'est que mal est si simple, que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il à blâmer où la vertu n'est plus estimée ? et de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus du mal à rien ? A Paris, surtout, où l'on ne saisit les choses que du côté plaisant, tout ce qui doit allumer la colère et l'indignation est toujours mal reçu, s'il n'est mis en chanson ou en épigramme.

Les jolies femmes n'aiment point à se fâcher ; aussi ne se fâchent-elles de rien. Elles aiment à rire ; comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons sont d'honnêtes gens comme tout le monde ; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule ; sa caustique empreinte est ineffaçable ; il ne déchire pas seulement les mœurs ; il marque jusqu'au vice même ; il fait calomnier les méchans.

Ce qu'il y a de plus frappant dans ces sociétés d'élite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble, et parmi lesquelles règnent même le plus souvent des liaisons secrètes, ne pouvoir rester une heure entre elles six, sans y faire intervenir la moitié de Paris, comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire et qu'il n'y eût là personne qui méritât de les intéresser.

Si la conversation se tourne par hasard sur les convives, c'est communément dans un certain jargon de société, dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on se fait réciproquement, et selon le goût du temps, mille mauvaises plaisanteries, durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui et au silence, ou à rire de ce qu'il n'entend point.

A milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une question sérieuse, aussitôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet ; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens,

se prêtent à le considérer sous toutes les faces ; et l'on est étonné du sens et de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres, pourvu, toutefois, qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité ; car alors chacun renchérit ; tout part à l'instant, et il n'y a plus moyen de reprendre le ton sérieux.

Un point de morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de philosophes, que dans celle d'une jolie femme de Paris ; les conclusions y seroient même souvent moins sévères : car le philosophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois ; mais ici où toute la morale est en verbiage, on peut être austère sans conséquence, et l'on ne seroit pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut, que le sage même n'y pût atteindre. Au reste, hommes et femmes, tous instruits par l'expérience du monde, et surtout par leur conscience, se réunissent pour penser de leur espèce aussi mal qu'il est possible ; toujours philosophant tristement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médisant du cœur de l'homme.

Que croyez-vous qu'on apprenne dans les conversations si charmantes des grandes sociétés ? A connoître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela. On y apprend à plaider la cause du mensonge, à ébranler à force de philosophie, tous les principes de la vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions et ses préjugés, et à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractère des gens, mais seulement leurs intérêts, pour deviner à peu près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle, c'est, pour ainsi dire, son habit et non pas lui qui a un sentiment ; et il en changera sans façon, tout aussi souvent que d'état. Il y a une raison commune pour la robe, une autre pour l'épée. Nul d'eux ne dit jamais ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient de faire penser à autrui.

Vous croiriez que les gens isolés qui vivent dans l'indépendance ont au moins un esprit à eux ; point du tout : autres machines qui ne pensent point et qu'on fait penser par ressorts. On n'a qu'à s'informer de leurs sociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des auteurs qu'ils connoissent ; là-dessus on peut d'avance établir leur sentiment futur sur un livre prêt à paroître, et qu'ils n'ont point lu ; sur une pièce prête à jouer, et qu'ils n'ont point vue ; sur un tel ou tel système dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne se monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque soir apprendre dans leurs sociétés ce qu'ils penseront demain.

Il y a aussi un petit nombre d'hommes et de femmes qui pensent pour tous les autres, et par lesquels tous les autres parlent et agissent, et comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, et que les intérêts particuliers sont toujours opposés entre eux, c'est un choc perpétuel de brigues et de cabales, un flux et reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses règles, ses jugemens, ses principes, qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison est un fripon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu, n'ont qu'une existence locale et circonscrite. Quiconque aime à se répandre et fréquente plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade ; changer de principes comme d'assemblées ; modifier son esprit, pour ainsi dire, à chaque pas, et mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite, il quitte, en entrant, son âme, s'il en a une ; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée, qu'il la pose de même en sortant, et reprenne, s'il veut, la sienne jusqu'à nouvel échange.

Il y a plus, c'est que chacun se met sans cesse en contradiction avec lui-même, sans qu'on s'avise de le trouver mauvais. On a des principes pour la conversation, et d'autres pour la pratique ; leur opposition ne scandalise personne, et l'on est convenu qu'ils ne se ressembleroient point entre eux. On n'exige pas même d'un auteur, surtout d'un moraliste, qu'il parle comme ses livres, ni qu'il agisse comme il parle. Ses écrits, ses discours, sa conduite, sont trois choses toutes différentes, qu'il n'est point obligé de concilier. En un mot, tout est absurde et rien ne choque, parce qu'on y est accoutumé ; et il y a même à cette inconséquence une

sorte de bon air dont bien des gens se font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zèle les maximes de leur profession, tous se piquent d'avoir le ton d'un autre. Le magistrat prend l'air cavalier ; le financier fait le seigneur ; l'homme d'église a le propos galant, l'homme de cour parle de philosophie, l'homme d'état de bel esprit : il n'y a pas jusqu'au simple artisan qui, ne pouvant prendre un autre ton que le sien, se met en noir les dimanches, pour avoir l'air d'un homme de palais. Les militaires seuls, dédaignant tous les autres états, gardent sans façon le leur.

Ainsi les hommes à qui l'on parle, ne sont point ceux avec qui l'on converse ; leurs sentimens ne partent point de leur cœur ; leurs lumières ne sont point dans leur esprit ; leurs discours ne représentent point leurs pensées ; on n'aperçoit d'eux que leur figure ; et l'on est dans une assemblée à peu près comme devant un tableau mouvant, où le spectateur paisible est le seul être mu par lui-même.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur, si la décence étoit la vertu ; si nos maximes nous servoient de règles ; si la véritable philosophie étoit inséparable du titre de philosophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, et la vertu ne marche guère en si grande pompe.

Qu'on pénètre au-travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance, ce qui se passe au fond des cœurs, et qu'on réfléchisse à ce que doit être un état de choses où tous les hommes sont forcés de se caresser et de se détruire mutuellement, et où ils naissent ennemis par devoir et fourbes par intérêt. Chaque homme, dit-on, gagne à servir les autres ; oui, mais il gagne encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement ; et le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit plus que de trouver les moyens de s'assurer l'impunité ; et c'est à quoi les puissans emploient toutes leurs forces, et les foibles toutes leurs ruses.

Quel contraste entre les discours, les sentimens et les actions des honnêtes gens ! quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les coteries ; vils courtisans chez un ministre, frondeurs mutins chez un mécontent ; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts ; quand j'entends une femme de la cour parler de modestie, un grand seigneur de vertu, un auteur de simplicité, et que ces absurdités ne choquent personne, ne dois-je pas conclure à l'instant, qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, et que loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce qu'on leur dit.

Les auteurs, les gens de lettres, les philosophes, ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes ; selon eux, fuir Paris, c'est haïr le genre humain ; le peuple de la campagne est nul à leurs yeux, on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des pensions, des académies et des dîners. De proche en proche, la même pente entraîne tous les états. Les contes, les romans, les pièces de théâtre, tout tire sur les provinces ; tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques ; tout prêche les manières et les plaisirs du grand monde : c'est une honte de ne les pas connoître ; c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui sait de combien de filoux et de filles publiques l'attrait de ces plaisirs imaginaires peuple Paris de jour en jour. Ainsi, les préjugés et l'opinion renforçant l'effet des systèmes politiques, amoncèlent, entassent les habitans de chaque pays sur quelques points du territoire, et laissent tout le reste en friche et désert ; ainsi pour faire briller les capitales, se dépeuplent les nations ; et ce frivole éclat qui frappe les yeux des sots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine.

Les François du bel air ne comptent qu'eux dans tout l'univers ; toute le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carrosse, un suisse, un maître d'hôtel, c'est être *comme tout le monde*. Pour être *comme tout le monde*, il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde ; ce sont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde ; et l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire, que pour exister.

J. J. Rousseau.

FIN DU LIVRE PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

Religion et Morale.

—o—

N. B. Tous les articles précédés d'un astérique ne sont point dans la première édition.

Sections		Auteurs.	Pag.
1	*EXISTENCE de Dieu	*Fénelon.*	1
2	Continuation du même sujet	*Massillon.*	1
3	Continuation du même sujet	——	2
4	*Continuation du même sujet	*Châteaubriand.*	3
5	Démonstration de l'existence de Dieu	*Fénélon.*	4
	1. Les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu ne sont pas à la portée de tout le monde	——	4
	2. Les preuves morales de l'existence de Dieu sont à la portée de tout le monde	——	4
	3. Pourquoi si peu de personnes font attention aux preuves que la nature fournit de l'existence de Dieu	——	4
	4. Toute la nature montre l'existence de son auteur	——	4
	5. Belles comparaisons qui prouvent que la nature montre l'existence de son auteur. Première comparaison de l'Iliade d'Homère	——	5
	6. Seconde comparaison, tirée du son des instrumens	——	5
	7. Troisième comparaison, tirée d'une statue	——	5
	8. Quatrième comparaison, tirée d'un tableau	——	5
	9. Examen particulier de la nature	——	6
	10. De la structure générale de l'univers	——	6
	11. De la terre	——	7
	12. Des plantes	——	8
	13. De l'eau	——	8
	14. De l'air	——	9
	15. Du feu	——	10
	16. Du ciel	——	10
	17. Du soleil	——	11
	18. Des astres	——	11
	19. Des animaux	——	12
	20. Arrangement admirable de tous les corps qui composent l'univers	——	14
	21. Merveilles des infiniment petits	——	14
	22. Prière à Dieu	——	15
6	Autre démonstration, tirée du système de l'univers	*La Bruyère*	16
7	*Autre preuve, tirée du mouvement des corps	*J. J. Rousseau*	19
8	*Autre preuve, tirée des causes finales	*Voltaire*	22
9	Nature de Dieu	*Bossuet*	23
10	*Création de l'univers	——	23
11	*Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, premier jour	*Mezengui*	24
12	*Second jour	——	25
13	*Troisième jour	*Mézengui et Duguet*	26
14	*Quatrième jour	*Mézengui*	30
15	*Cinquième jour	——	31
16	*Sixième jour	——	32
17	*Suite du même jour. L'homme	*Bossuet*	32
18	*Continuation du même sujet	*Mézengui*	34
19	*Continuation du même sujet. La femme	——	35
20	*Création des anges, chute de l'homme	*Bossuet*	36
21	*Suite funeste de cette chute	——	37
22	*Transmission du péché originel	——	37
23	*Que le péché originel peut seul expliquer les contrariétés de l'homme	*Pascal*	37
24	*Bonté de Dieu envers l'homme	*Bossuet*	38
25	*Perversité de l'homme. Déluge. Ses effets	——	39
26	*Aveuglement et corruption de l'homme bientôt après le déluge	——	40
27	*Afin qu'il lui reste des adorateurs sur la terre, Dieu appelle Abraham, et le rend le chef d'une nouvelle race	——	40
28	*Tableau de la corruption de l'homme du temps de Moïse	——	41
29	*La loi donnée au peuple Juif	——	42
30	*Prodigieux aveuglement de l'idolâtrie avant la venue du Messie	——	43
31	*Combien les vérités auxquelles s'étoit élevée la raison humaine sur la religion avant la venue du Messie étoient peu liées entre elles, et mêlées d'erreurs	*Barthelemy*	45
32	*Combien la morale la plus parfaite du paganisme, celle de Socrate, étoit incomplète et peu proportionnée aux besoins de l'homme	——	52

Sections — Auteurs. — Pag.

33 *Combien des idées de Platon sur la formation de l'univers, quoique les plus parfaites de l'antiquité païenne, sont fausses et contradictoires sur bien des points, et éloignées de la vérité sur d'autres —— 54

34 *Que le peuple Juif ne fut pas lui-même exempt des erreurs et de la corruption générale *Bossuet* 57

35 *Insuffisance de la raison pour sortir de cet état d'erreur et de corruption. Nécessité de la révélation, et d'un secours surnaturel *Montazet* 57

36 *Même sujet *Pascal* 59

37 *Doctrine des anciennes écritures *Montazet* 60

38 *Inutilité de la seule lumière des écritures pour conduire l'homme à la justice —— 62

39 *Raisons du délai de l'accomplissement de la promesse faite si souvent du Messie —— 62

40 *Tout l'ancien testament n'est qu'un grand tableau où sont représentés d'avance les mystères du Messie —— 62

41 *Naissance du Messie *Bossuet* 63

42 *Vie, miracles et travaux du Messie —— 64

43 *Mort du Messie —— 65

44 *Grandeur du mystère de la croix 66

45 *Doctrine admirable des écritures *Montazet* 67

46 *Continuation du même sujet —— 68

47 *Continuation du même sujet —— 68

48 *Beauté de la morale chrétienne —— 69

49 *Devoirs qu'elle prescrit à l'homme envers son créateur —— 69

50 *Devoirs qu'elle prescrit à l'homme envers lui-même —— 70

51 *Continuation du même sujet —— 71

52 *Devoirs qu'elle prescrit à l'homme envers ses semblables —— 72

53 *Elle sanctifie l'homme dans tous les états où il peut être placé par la divine providence —— 73

54 Divinité de Jésus-Christ prouvée par sa comparaison avec tout ce qu'il y a eu de plus sage dans le paganisme *J. J. Rousseau* 74

55 *Que l'établissement de la religion chrétienne ne peut être que l'ouvrage de Dieu *Montazet* 75

56 *Différence de l'ancienne et de la nouvelle alliance *Fitz-James* 75

57 Comparaison de la religion naturelle et de la religion chrétienne *Saurin* 77

57 bis. *Comparaison de la religion chrétienne et de la mahométane *Pascal* 86

58 Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la religion chrétienne —— 86

59 Combien l'indifférence des athées est coupable —— 88

60 Qu'il est impossible de ne pas se rendre à la force des preuves de la religion chrétienne —— 91

Sections — Auteurs. — Pag.

61 *L'origine du christianisme est une preuve évidente de sa vérité *Abadie* 93

62 Inconséquence de ceux qui doutent de la vérité de la religion chrétienne *Massillon* 95

63 Continuation du même sujet —— 99

64 Que le déréglement des mœurs est une des causes des doutes sur la religion —— 101

65 Que la vanité est une des causes réelles des doutes sur la religion —— 101

66 *Que les prédicateurs de l'incrédulité ne sont pas exempts de passion dans la guerre qu'ils font au christianisme *Montazet* 104

67 *Que les incrédules n'entendent pas les vrais intérêts de leur gloire —— 105

68 *Qu'ils manquent des lumières nécessaires pour juger de la religion —— 106

69 *Qu'ils ne sont pas bienfaisans dans leur morale —— 106

70 *Qu'ils ne sont pas persuadés de ce qu'ils veulent persuader aux autres —— 108

71 *Qu'ils ne sont d'accord ni entre eux ni avec eux-mêmes —— 109

72 *Pourquoi l'incrédulité si foible par elle-même parvient à éblouir et à séduire —— 110

73 *Injustice des incrédules qui rejètent la religion parce qu'elle propose des mystères incompréhensibles —— 111

74 *Malheur de l'homme qui tombe dans l'incrédulité *Bossuet* 113

75 *De quelles douceurs et de quelles consolations n'est pas privé l'homme sans religion *J. J. Rousseau* 114

76 *Etrange paradoxe de Bayle *Montesquieu* 115

77 *Autre réponse *Voltaire* 116

78 *Contrariétés étonnantes dans la nature de l'homme *Pascal* 117

79 *Connoissance générale de l'homme —— 119

80 *Sa grandeur —— 121

81 *Sa vanité —— 122

82 Sa foiblesse —— 123

83 *Sa misère —— 125

84 *Bornes de l'esprit humain *Voltaire* 129

85 *Absurdité de nier qu'il n'y ait de principes de loi naturelle communs à tous les hommes —— 130

86 *Qu'il est au fond des âmes un principe de justice et de vertu sur lequel on juge ses propres actions *J. J. Rousseau* 131

87 *Qu'il y a au fond de notre âme un pressentiment secret de son immortalité *D'Aiguesseau* 132

88 *Que celui qui viole les préceptes de la loi naturelle trouve en lui-même un censeur rigoureux qui le punit de ses infractions —— 133

Sections		Auteurs.	Pag.
89	*Combien la crainte des jugemens des hommes est puissante pour empêcher qu'on ne viole à leur égard les règles de l'équité naturelle	——	135
90	*Qu'on ne peut violer les préceptes de la loi naturelle, sans devenir l'ennemi de Dieu, de soi-même et du genre humain	——	136
91	*Que le précepte de travailler sans cesse à perfectionner en soi l'idée de Dieu, de l'aimer au-dessus de tout, et de le prier, est fondé sur la loi naturelle	——	138
92	*De la prière considérée en elle-même	*Nicole*	140
93	*Fausses idées de quelques philosophes sur la nécessité de la prière	*J. J. Rousseau*	142
94	*Belles prières tirées des livres Saints. I. de Sara. II. de Judith. III. d'Esther	*Sacy*	143
95	*Belles actions de grâces tirées des livres Saints. I. Actions de grâces de Tobie. II. Cantique de Judith. III. Cantique d'Anne	——	144
96	Prière d'une âme qui s'afflige devant Dieu sur l'esprit d'incrédulité et d'irréligion	*Massillon*	145
97	*De la vanité considerée en elle-même	*Nicole*	151
98	De la charité envers les hommes, son caractère	*Duguet*	152
99	*Prodiges de la charité dus à la religion chrétienne	*Châteaubriand*	154
100	De la bienfaisance	*J. J. Rousseau*	155
101	Exhortation à la charité	*Poulle*	155
102	Que l'humanité est le premier devoir des grands	*Massillon*	157
103	*De l'aumône	*Nicole*	162
104	Que le précepte de l'aumône est fondé sur la nature	*Poulle*	164
105	Avantages qu'on retire de l'aumône	——	165
106	Droits des pauvres	*Bossuet*	167
107	Dignité des pauvres dans l'église	——	168
108	De l'orgueil	*Duguet*	169
109	*Continuation du même sujet	*Nicole*	170
110	*De l'amour-propre	——	171
111	De l'ambition	*Massillon*	172
112	Folie de l'ambition	*Bossuet*	174
113	Inconsistance des choses humaines	——	175
114	De l'ambition chez les grands	*Massillon*	175
115	Amour outré de la gloire	——	176
116	Que l'ambition nous rend malheureux	*Bourdaloue*	177
117	Qu'elle nous rend injustes et présomptueux	——	179
118	*Fausses notions des hommes sur les choses du monde	*Nicole*	180
119	Du désir ardent des richesses	*Bourdaloue*	181
120	Abus des richesses	——	182
121	Respect que les grands doivent à la religion	*Massillon*	183
122	Influence de l'exemple des grands	——	184
123	Véritable noblesse	——	184
124	Ecueils de la piété des grands	——	185
125	Effets de l'adulation chez les grands	——	186
126	Scandale des grands	——	187
127	Malheur des grands qui ont abandonné Dieu	——	188
128	*Devoirs des rois	*Duguet*	189
129	Bonheur d'un prince qui craint Dieu	*Massillon*	192
130	Corruption générale	*Fénélon*	193
131	*De la paresse et de la perte du temps	*Nicole*	194
132	Suites funestes de l'oisiveté chez les grands	*Bourdaloue*	196
133	De la véritable piété	*Massillon*	197
134	Dangers des grands talens sans la crainte de Dieu	——	197
135	De l'hypocrisie	*Bourdaloue*	198
136	De l'envie	*Molinier*	199
137	*Du luxe et de la vanité	*Nicole*	199
138	Vanité de la beauté dans les ajustemens	*Fénélon*	200
139	De la nécessité de réprimer son humeur	*Neuville*	202
140	Du renoncement à soi-même	*Bourdaloue*	204
141	De la paix avec soi-même	——	205
142	Des afflictions	*Poulle*	205
143	Du culte qui est dû à Dieu	*Neuville*	207
145	De la nécessité de servir Dieu dès sa jeunesse	——	210
146	Etat de l'homme sur la terre	*Pascal*	212
147	L'homme dans l'état d'innocence, et l'homme dans l'état de péché	*Terrasson*	212
148	Marche et rapidité de la vie	*Bossuet*	213
149	Incertitude du temps de la mort	*Massillon*	214
150	La mort et ses circonstances	*Bossuet*	215
151	Le pécheur mourant	*De la Rue*	215
152	De la religion en général	*D. Jamin*	215
153	Avantages de la religion	*Linguet*	216
154	Importance de la bonne éducation	*Rollin*	216
155	*De l'éducation de l'enfance	*J. J. Rousseau*	219
156	*De l'éducation des filles	——	223
157	*Frivolité des femmes, suite de l'éducation qu'on leur donne	*Mde. Riccoboni*	227
158	*Les femmes	*J. J. Rousseau*	228
159	*Conseils de Tobie à son fils	*Sacy*	230
160	*Conseils de St. Louis, roi de France, à Philippe le Hardi, son fils	*Fleury*	231
161	Avis de Mde. de Maintenon à Mde. la Duchesse de Bourgogne	*Mde. de Maintenon*	231
162	Avis d'une mère à son fils	*Mde. de St. Lambert*	233
163	Avis d'une mère à sa fille	——	246
164	*Conseils à un jeune homme	*Vauvenargues*	260
165	*Avis d'un vieux solitaire à un jeune homme	*Anonyme*	264
166	*Discours du vieillard à Paul	*Bernardin de St. Pierre*	265
167	*Du bien et du mal moral	*Vauvenargues*	268
168	*De la grandeur d'âme	——	270
169	*Du courage	——	271

Sections		Auteurs.	Pag.
170	*De l'amour des sciences et des lettres	——	273
171	*Utilité de la louange et de l'amour de la gloire	*Thomas*	273
172	*De la vraie grandeur	*Marmontel*	275
173	De la vertu -	*J. J. Rousseau*	275
174	*Que les plus grandes qualités naturelles ne servent qu'à déshonorer, sans l'amour constant de la vertu. Dialogue entre Socrate et Alcibiade -	*Fénélon*	276
175	*Que les plus grandes vertus sont gâtées par une humeur chagrine et caustique. Dialogue entre Rhadamante, Caton le censeur et Scipion l'Africain -	——	278
176	*Que la vertu seule fait sa récompense par le plaisir qui l'accompagne. Dialogue entre Scipion et Annibal	——	281
177	*Différence de la probité et de la vertu -	*Duclos*	282
178	*De l'honnêteté	*St. Evremond*	282
179	Du bonheur	*J. J. Rousseau*	283
180	*Que celui qui fait consister son bonheur et sa gloire à satisfaire ses voluptés et ses passions n'est heureux ni en cette vie ni en l'autre. Dialogue entre Diogène et Denis l'ancien -	*Fénélon*	286
181	*Qu'on ne trouve pas le bonheur dans la vanité, l'agitation et les folies du monde. Jeannot et Colin. Histoire	*Voltaire*	287
183	*Qu'on le trouve rarement dans les grandes places. Alibée, Persan. Histoire. -	*Fénélon*	291
184	*Qu'on le chercheroit vainement dans les plaisirs des sens. Nélée, petit-fils de Nestor. Histoire	——	293
185	*Qu'on le trouveroit encore moins dans la facilité de satisfaire tous ses désirs. Anneau de Gigès. Histoire.	——	294
186	*Que l'inquiétude qui porte les hommes à tout sacrifier à la jouissance du présent est le plus grand obstacle à leur bonheur. Le moment présent. Fable orientale.	*St. Lambert*	297
187	*Que la grandeur où l'on ne parvient que par le crime, ne sauroit donner ni gloire ni bonheur solide. Dialogue entre Romulus et Rémus	*Fénélon*	298
188	*Que la modération des désirs est la seule vraie source du bonheur. Le berger et le chasseur. Anecdote pastorale -	*Gesner*	299
189	*Le souhait -	——	300
190	*Discours de Philoclès sur le bonheur	*Barthelemy*	301
191	*De la chimère du souverain bien	*Voltaire*	306
192	*Du besoin du cœur	*St. Lambert*	307
193	De la bienfaisance	*J. J. Rousseau*	307
194	*Le vieux pasteur. Fable orientale.	*St. Lambert*	308
195	*De la vraie et de la fausse philantropie -	*Fénélon*	310
196	*Que les hommes ne sont qu'une seule et grande famille	——	310
197	Du sentiment	*J. J. Rousseau*	311
198	*De l'amitié	*Barthelemy*	311
197 bis.	*De la reconnoissance. Aventures d'Aristonoüs -	*Fénélon*	314
198 bis.	*Société conjugale	*J. J. Rousseau*	318
199	*Manière de rendre heureux l'état du mariage -	*St. Lambert*	320
201	*Grand exemple d'amour conjugal. Panthée et Adrabate. Histoire	*Barthelemy*	321
202	*De la piété filiale. Mirtile	*Gesner*	324
203	Maîtres et domestiques	*J. J. Rousseau*	325
204	*Qu'on ne doit pas se moquer les uns des autres. Le songe. Fable orientale	*St. Lambert*	326
205	*Dans les places qu'on occupe, il est difficile de faire le bien, sans s'exposer à la censure. Le bon ministre. Fable orientale	——	327
206	*Lorsqu'on n'a rien à se reprocher, on doit se consoler des faux jugemens des hommes. Le converti. Fable orientale	——	327
207	*Intérêt qu'ont tous les hommes de faire le bien. L'inscription. Fable orientale -	——	327
208	*De la conversation	*J. J. Rousseau*	327
209	*De la politesse ; art admirable des femmes -	——	323
210	*Réflexions et maximes	*St. Lambert*	329
211	*Pensées et maximes de Plutarque	*La Harpe*	329
212	*Pensées de Sénèque	——	330
213	*Idée qu'Orphée avoit de Dieu et de ses attributs	——	330
214	*Prière de Cléanthe philosophe stoïcien -	*Thomas*	330
215	*Réflexions et maximes	*Vauvenargues*	331
216	*Pensées diverses	*Pascal*	332
217	*Tableau des mœurs du siècle	*J. J. Rousseau*	336

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS.

DE L'IMPRIMERIE DE L. NARDINI, NO. 15, POLAND STREET.

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS

OU

CHOIX

DES

MEILLEURS MORCEAUX

EXTRAITS DE LEURS OUVRAGES,

EN PROSE,

PAR MM. MOYSANT ET DE LEVIZAC.

Seconde Edition considérablement augmentée et sur un nouveau plan.

TOME I.

LIVRE SECOND.

A LONDRES.

CHEZ DULAU ET CO. SOHO SQUARE ; ROBINSON, PATER-NOSTER ROW ET MAWMAN, POULTRY.

1803.

BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE

DES

ÉCRIVAINS FRANCOIS,

EN PROSE.

LIVRE SECOND.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE.

§ 1. *Langues.*

IL n'est aucune langue complète, aucune qui puisse exprimer toutes nos idées et toutes nos sensations; leurs nuances sont trop imperceptibles et trop nombreuses. Personne ne peut faire connoître précisément le degré de sentiment qu'il éprouve. On est obligé, par exemple, de désigner sous le nom général d'amour et de haine, mille amours et mille haines toutes différentes. Il en est de même de nos douleurs et de nos plaisirs. Ainsi toutes les langues sont imparfaites comme nous.

Elles ont toutes été faites insensiblement et par degrés selon nos besoins. C'est l'instinct commun à tous les hommes, qui a fait les premières grammaires sans qu'on s'en aperçût. Les Lapons, les Nègres, aussi-bien que les Grecs, ont eu besoin d'exprimer le présent, le passé, le futur; et ils l'ont fait. Mais comme jamais il n'y a eu d'assemblée de logiciens, qui ait formé une langue, aucune n'a pu parvenir à un plan absolument régulier.

Tous les mots dans toutes les langues possibles sont nécessairement l'image des sensations. Les hommes n'ont pu jamais exprimer que ce qu'ils sentoient. Ainsi tout est devenu métaphore; partout on éclaire l'âme, le cœur brûle, l'esprit voit, il compose, il unit, il divise, il s'égare, il se recueille, il se dissipe.

Les langues les moins imparfaites sont comme les lois: celles dans lesquelles il y a le moins d'arbitraire sont les meilleures.

Les plus complètes sont nécessairement celles des peuples qui ont le plus cultivé les arts et la société.

La plus ancienne langue connue doit être celle de la nation rassemblée le plus anciennement en corps de peuple. Elle doit être encore celle du peuple qui a été le moins subjugué, ou qui l'ayant été, a policé ses conquérans. Et à cet égard il est certain que le Chinois et l'Arabe sont les plus anciennes de toutes celles qu'on parle aujourd'hui.

Il n'y a point de langue mère: toutes les nations voisines ont emprunté les unes des autres: mais on a donné le nom de

langue mère à celles dont quelques idiomes connus sont dérivés ; par exemple, le Latin est langue mère par rapport à l'Italien, à l'Espagnol, au François. Mais il étoit lui-même dérivé du Toscan ; et le Toscan lui-même l'étoit du Celte et du Grec.

Le plus beau de tous les langages doit être celui qui est à la fois le plus complet, le plus sonore, le plus varié dans ses tours, et le plus régulier dans sa marche ; celui qui a le plus de mots composés, celui qui par sa prosodie exprime le mieux les mouvemens lents ou impétueux de l'âme, celui qui ressemble le plus à la musique.

Le Grec a tous ces avantages, et tout défiguré qu'il est aujourd'hui dans la Grèce, il peut être encore regardé comme le plus beau langage de l'univers.

La plus belle langue ne peut être la plus généralement répandue, quand le peuple qui la parle est opprimé, peu nombreux, sans commerce avec les autres nations, et quand les autres nations ont cultivé leurs propres langages. Ainsi le Grec doit être moins étendu que l'Arabe et même que le Turc.

Toutes les langues ont plus ou moins de défauts : ce sont des terrains tous irréguliers, dont la main d'un habile artiste sait tirer avantage.

Toute langue étant imparfaite, il ne s'ensuit pas qu'on doive la changer. Il faut absolument s'en tenir à la manière dont les bons auteurs l'ont parlée ; et quand on a un nombre suffisant d'auteurs approuvés, la langue est fixée. Ainsi on ne peut plus rien changer à l'Italien, à l'Espagnol, à l'Anglois, au François, sans le corrompre. La raison en est claire, c'est qu'on rendroit bientôt inintelligibles les livres qui font l'instruction et le plaisir des nations. *Voltaire.*

§ 2. *Langage des signes.*

Il est des époques dans la vie humaine, qui sont faites pour n'être jamais oubliées. On doit les graver dans la mémoire, en sorte qu'elles ne s'en effacent jamais. Une des erreurs de notre âge, est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, et l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans nos actions. La seule raison n'est point active ; elle retient quelquefois, rarement elle excite, et jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les âmes fortes ont bien un autre langage ; c'est par ce langage qu'on persuade et qu'on fait agir.

J'observe que dans les siècles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force et par l'intérêt, au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'âme, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solennité pour les rendre plus inviolables : avant que la force fût établie, les dieux étoient les magistrats du genre humain ; c'est par devant eux que les particuliers faisoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promesses ; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierres consacrés par ces actes, et rendus respectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert sans cesse à tous les yeux. Le puits du serment, le puits du vivant et voyant, le vieux chêne de Mambré, le monceau du témoin ; voilà quels étoient les monumens grossiers, mais augustes, de la sainteté des contrats ; nul n'eût osé d'une main sacrilége attenter à ces monumens, et la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la rigueur des lois.

Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignités, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné ; sans soldats, sans menaces, sitôt qu'il parloit il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes, qu'arrive-t-il de ce mépris ? que la majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes, et que le respect des sujets n'est que dans la crainte des châtimens. Les rois n'ont plus la peine de porter leur diadème, ni les grands les marques de leurs dignités ; mais il faut

avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux ; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, et jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes ; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, et souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule et Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogène marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours ? Quel circuit de paroles eût aussi bien rendu les mêmes idées ? Darius engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris et cinq flèches. L'ambassadeur remet son présent, et s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, et Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces signes ; plus elle sera menaçante, et moins elle effraiera : ce ne sera qu'une fanfaronade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attention chez les Romains à la langue des signes ! Des vêtemens divers selon les âges, selon les conditions ; des toges, des saies, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie, et tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'état, que le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre ; qu'il vît ou qu'il ne vît pas le capitole ; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du sénat ; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habits, les candidats en changeoient ; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre : Antoine, quoique éloquent, ne dit point tout cela ; il fait apporter la robe toute sanglante. Quelle rhétorique !

J. J. Rousseau.

§ 3. *Du génie des langues.*

On demande souvent ce que c'est que le génie d'une langue, et il est difficile de le dire. Ce mot tient à des idées très-composées ; il a l'inconvenient des idées abstraites et générales ; on craint, en le définissant, de le généraliser encore. Mais afin de mieux rapprocher cette expression de toutes les idées qu'elle embrasse, on peut dire que la douceur ou l'âpreté des articulations, l'abondance ou la rareté des voyelles, la prosodie ou l'étendue des mots, leurs filiations, et enfin le nombre et la force des tournures et des constructions qu'ils prennent entre eux, sont les causes les plus évidentes du génie d'une langue ; et ces causes se lient au climat et au caractère de chaque peuple en particulier.

Il semble au premier coup d'œil, que les proportions de l'organe vocal étant invariables, elles auroient dû produire partout les mêmes articulations et les mêmes mots, et qu'on ne devroit entendre qu'un seul langage dans l'univers. Mais si les autres proportions du corps humain, non moins invariables, n'ont pas laissé de changer de nation à nation, et si les pieds, les pouces et les coudées d'un peuple ne sont pas ceux d'un autre, il falloit aussi que l'organe vocal et compliqué de la parole éprouvât de grands changemens de peuple en peuple, et souvent de siècle en siècle. La nature qui n'a qu'un modèle pour tous les hommes, n'a pourtant pas confondu tous les visages sous une même physionomie. Ainsi quoiqu'on trouve les mêmes articulations radicales chez des peuples différens, les langues n'en ont pas moins varié comme la scène du monde ; chantantes et voluptueuses dans les beaux climats, âpres et sourdes sous un ciel triste, elles ont constamment suivi la répétition et la fréquence des mêmes sensations.

Rivarol. Discours sur l'universalité de la langue Françoise.

§ 4. *Comment les langues se corrompent.*

Le langage est la peinture de nos idées, qui à leur tour sont des images plus ou moins étendues de quelques parties de la nature. Comme il existe deux mondes pour chaque homme en particulier, l'un hors de lui, qui est le monde physique, et l'autre au-dedans, qui est le monde moral ou intellectuel ; il y a aussi deux styles dans le langage, le *naturel* et le *figuré*. Le premier exprime ce qui se passe hors de nous et dans nous, par des causes physiques ; il compose le fond des langues, s'étend par l'expérience, et peut être aussi grand que la nature. Le second exprime ce qui se passe dans nous et hors de nous ; mais c'est l'imagination qui le compose des emprunts qu'elle fait au premier. *Le soleil brûle ; le marbre est froid ; l'homme désire la gloire ;* voilà le langage propre ou naturel. *Le cœur brûle de désir ; la crainte le glace ; la terre demande la pluie :* voilà le style figuré qui n'est que le simulaire de l'autre et qui double ainsi la richesse des langues. Comme il tient à l'idéal, il paroît plus grand que la nature.

L'homme le plus dépourvu d'imagination, ne parle pas souvent sans tomber dans la métaphore. Or, c'est ce perpétuel mensonge de la parole, c'est le style métaphorique qui porte un germe de corruption. Le style naturel ne peut être que vrai ; et quand il est faux, l'erreur est de fait, et nos sens la corrigent tôt ou tard. Mais les erreurs dans les figures ou dans les métaphores, annoncent de la fausseté dans l'esprit, et un amour de l'exagération qui ne se corrige guères.

Une langue vient donc à se corrompre, lorsque confondant les limites qui séparent le style naturel du figuré, on met de l'affectation à outrer les figures et à rétrécir le naturel qui est la base, pour charger d'ornemens superflus l'édifice de l'imagination. Par exemple, il n'est point d'art ou de profession dans la vie, qui n'ait fourni des expressions figurées au langage : on dit, *la trame de la perfidie ; le creuset du malheur ;* et on voit que ces expressions sont comme à la porte de nos atteliers, et s'offrent à tous les yeux. Mais quand on veut aller plus avant et qu'on dit, *cette vertu qui sort du creuset, n'a pas perdu tout son alliage ; il lui faut plus de cuisson ;* lorsqu'on passe de la trame de la perfidie *à la navette de la fourberie,* on tombe dans l'affectation.

C'est ce défaut qui perd les écrivains des nations avancées ; ils veulent être neufs, et ne sont que bizarres : ils tourmentent leur langage, pour que l'expression leur donne la pensée, et c'est pourtant celle-ci qui doit toujours amener l'autre. Ajoutons qu'il y a une seconde espèce de corruption, mais qui n'est pas à craindre pour la langue Françoise ; c'est la bassesse des figures. Ronsard disoit, *le soleil perruqué de lumière, la voile s'enfle à plein ventre.* Ce défaut précède la maturité des langues, et disparoît avec la politesse.

Par tous les mots et toutes les expressions dont les arts et les métiers ont enrichi les langues, il semble qu'elles aient peu d'obligations aux gens de la cour et du monde ; mais si c'est la partie laborieuse d'une nation qui crée, c'est la partie oisive qui choisit et qui règne. Le travail et le repos sont pour l'une ; le loisir et le plaisir pour l'autre. C'est au goût dédaigneux, c'est à l'ennui d'un peuple d'oisifs que l'art a dû ses progrès et ses finesses. On sent en effet que tout est bon pour l'homme de cabinet et de travail, qui ne cherche le soir qu'un délassement dans les spectacles et les chefs-d'œuvre des arts : mais pour des âmes excédées de plaisirs et lasses de repos, il faut sans cesse des attitudes nouvelles et des sensations toujours plus exquises.

Le même. Ibid.

§ 5. *Langue Françoise.*

De toutes les langues de l'Europe la Françoise doit être la plus générale, parce qu'elle est la plus propre à la conversation ; elle a pris son caractère dans celui du peuple qui la parle.

L'esprit de société est le partage naturel des François ; c'est un mérite et un plaisir dont les autres peuples ont senti le besoin.

L'ordre naturel dans lequel on est obligé d'exprimer ses pensées et de construire ses phrases, répand dans notre langue une douceur et une facilité qui plaît à tous les peuples ; et le génie de la nation se mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agréablement écrits, qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté et la douceur de la société

n'ayant long-temps été connues qu'en France, le langage en a reçu une délicatesse d'expression, et une finesse pleine de naturel qui ne se trouvent guères ailleurs. On a quelquefois outré cette finesse, mais les gens de goût ont su toujours la réduire dans les justes bornes.

Cette langue n'est ni si abondante et si maniable que l'Italien, ni si majestueuse que l'Espagnol, ni si énergique que l'Anglois; et cependant elle a fait plus de fortune que ces trois langues, par cela seul qu'elle est plus de commerce, et qu'il y a plus de livres agréables chez elle qu'ailleurs: elle a réussi comme les cuisiniers de France, parce qu'elle a plus flatté le goût général.

Le même esprit qui a porté les nations à imiter les François dans leurs ameublemens, dans la distribution des appartemens, dans les jardins, dans la danse, dans tout ce qui donne de la grâce, les a portées aussi à parler leur langue. Le grand art des bons écrivains François est précisément celui des femmes de cette nation, qui se mettent mieux que les autres femmes de l'Europe, et qui sans être plus belles, le paroissent par l'art de leur parure, par les agrémens nobles et simples qu'elles se donnent si naturellement.

C'est quand les mœurs se sont adoucies, qu'on a aussi adouci la langue. Elle étoit agreste comme nous avant que François I eût appelé les femmes à sa cour. Il eût autant valu parler l'ancien Celte, que le François du temps de Charles VIII et de Louis XII; l'Allemand n'étoit pas plus dur.

Il a fallu des siècles pour ôter cette rouille. Les imperfections qui restent seroient encore intolérables, sans le soin qu'on prend continuellement de les éviter, comme un habile cavalier évite les pierres sur sa route. Les bons écrivains sont attentifs à combattre les expressions vicieuses que l'ignorance du peuple met d'abord en vogue, et qui adoptées par les mauvais auteurs, passent ensuite dans les gazettes et dans les écrits publics.

Il se glisse toujours dans les langues d'autres défauts qui font voir le caractère d'une nation. En France les modes s'introduisent dans les expressions comme dans les coiffures. Un malade ou un médecin du bel air se sera avisé de dire qu'il a eu un *soupçon* de fièvre, pour signifier qu'il en a eu une légère atteinte; voilà bientôt toute la nation qui a des *soupçons* de colique, des *soupçons* de haine, d'amour, de ridicule. Les prédicateurs vous disent en chaire qu'il faut avoir au moins un *soupçon* d'amour de Dieu. Au bout de quelques mois cette mode passe pour faire place à une autre.

Tout conspire à corrompre une langue un peu étendue; les auteurs qui gâtent le style par affectation, ceux qui écrivent en pays étranger, et qui mêlent presque toujours des expressions étrangères à leur langue naturelle; les négocians qui introduisent dans la conversation les termes de leur comptoir, et qui vous disent que l'Angleterre arme une flotte, mais que *par contre* la France équippe des vaisseaux; les beaux esprits des pays étrangers qui ne connoissant pas l'usage, vous disent qu'un jeune prince a été très-bien *éduqué*, au lieu de dire qu'il a reçu une bonne éducation.

L'envie de briller est encore une source des expressions nouvelles. Qui ne peut briller par une pensée, veut se faire remarquer par un mot. Voilà pourquoi on a voulu en dernier lieu substituer *amabilités* au mot *d'agrémens*, *négligement* à *négligence*, *badiner les amours*, à *badiner avec les amours*. On a cent autres affectations de cette espèce. Si on continuoit ainsi, la langue des Bossuets, des Fénélons, des Racines, des Pascals, des Corneilles, des Boileaux, deviendroit bientôt surannée. Pourquoi éviter une expression qui est d'usage, pour en introduire une qui dit précisément la même chose? Un mot nouveau n'est pardonnable, que quand il est absolument nécessaire, intelligible et sonore. On est obligé d'en créer en physique: une nouvelle découverte, une nouvelle machine, exigent un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain? Y a-t-il une autre grandeur que celle de Corneille et de Bossuet? Y a-t-il d'autres passions que celles qui ont été maniées par Racine, et effleurées par Quinault! Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du père Bourdaloue?

Ceux qui accusent notre langue de n'être pas assez féconde, doivent en effet trouver de la stérilité, mais c'est dans eux-mêmes. *Rem verbi sequuntur*. Quand on est bien pénétré d'une idée, quand un esprit juste et plein de chaleur, possède bien sa pensée, elle sort de son cerveau tout ornée des expressions convenables, comme Minerve sortit tout armée du cerveau de Jupiter.

Quel service l'académie Françoise ne rendiroit-elle pas aux lettres, à la langue et à la nation, si au lieu de faire imprimer tous les ans des complimens, elle faisoit imprimer les bons ouvrages du siècle de Louis XIV, épurés de toutes les fautes de la langue qui s'y sont glissées? Corneille et Molière en sont pleins. La Fontaine en fourmille. Celles qu'on ne pourroit pas corriger seroient au moins marquées; l'Europe qui lit ces auteurs, apprendroit par eux notre langue avec sûreté. Sa pureté seroit à jamais fixée. Les bons livres François imprimés avec soin aux dépens du roi, seroient un des plus glorieux monumens de la nation. J'ai ouï dire que M. Despréaux avoit fait autrefois cette proposition, et qu'elle a été renouvelée par un homme dont l'esprit, la sagesse et la saine critique sont connus; mais cette idée a eu le sort de beaucoup d'autres projets utiles, d'être approuvée et d'être négligée.

Une chose assez singulière, c'est que Corneille qui écrivit avec assez de pureté et beaucoup de noblesse les premières de ses bonnes tragédies, lorsque la langue commençoit à se former, écrivit toutes les autres très-incorrectement, et d'un style très-bas, dans le temps que Racine donnoit à la langue tant de pureté, de vraie noblesse et de grâces, dans le temps que Despréaux la fixoit par l'exactitude la plus correcte, par la précision, la force et l'harmonie.

Ce qui est encore plus étrange, c'est que de notre temps même nous avons eu des pièces de théâtre, des ouvrages de prose et de poésie composés par des académiciens, qui ont négligé leur langue au point qu'on ne trouve pas chez eux dix vers ou dix lignes de suite sans quelques barbarismes. On peut être un très-bon auteur avec quelques fautes, mais non pas avec beaucoup de fautes. Un jour une société de gens d'esprit éclairés compta plus de six cents solécismes intolérables dans une tragédie qui avoit eu le plus grand succès à Paris, et la plus grande faveur à la cour. Deux ou trois succès pareils suffiroient pour corrompre la langue sans retour, et pour la faire retomber dans son ancienne barbarie dont les soins assidus de tant de grands hommes l'ont tirée.

Plusieurs personnes ont cru que la langue Françoise s'étoit appauvrie depuis le temps d'Amiot et de Montagne: en effet on trouve dans ces auteurs plusieurs expressions qui ne sont plus recevables; mais ce sont pour la plûpart des termes familiers, auxquels on a substitué des équivalens. Elle s'est enrichie de quantité de termes nobles et énergiques; et sans parler ici de l'éloquence des choses, elle a acquis l'éloquence des paroles. C'est dans le siècle de Louis XIV que cette éloquence a eu son plus grand éclat, et que la langue a été fixée. Quelques changemens que le temps et le caprice lui préparent, les bons auteurs du dix-septième et du dix-huitième siècle serviront toujours de modèle.

Voltaire.

§ 6. *Origine de la langue Françoise.*

Quand les Romains conquirent les Gaules, leur séjour et leurs lois y donnèrent d'abord la prééminence à la langue Latine; et quand les Francs leur succédèrent, la religion chrétienne, qui jetoit ses fondemens dans ceux de la monarchie, confirma cette prééminence. On parla Latin à la cour, dans les cloîtres, dans les tribunaux et dans les écoles: mais les jargons que parloit le peuple corrompirent peu à peu cette Latinité, et en furent corrompus à leur tour. De ce mélange naquit cette multitude de patois qui vivent encore dans nos provinces. L'un d'eux devoit un jour être la langue Françoise.

Il seroit difficile d'assigner le moment où ces différens dialectes se dégagèrent du Celte, du Latin et de l'Allemand: on voit seulement qu'ils ont dû se disputer la souveraineté, dans un royaume que le système féodal avoit divisé en tant de petits royaumes. Pour hâter notre marche, il suffira de dire que la France, naturellement partagée par la Loire, eut deux patois, auxquels on peut rapporter tous les autres, le *Picard* et le *Provençal*. Des princes s'exercèrent dans l'un et l'autre, et c'est aussi dans l'un et l'autre que furent d'abord écrits les romans de chevalerie et les petits poëmes du temps. Du côté du midi florissoient les *Troubadours*, et du côté du nord les *Trouveurs*. Ces deux mots, qui au fond n'en font qu'un, expriment assez bien la physionomie des deux langues.

Si le Provençal, qui n'a que des sons pleins, eût prévalu, il auroit donné au François l'éclat de l'Espagnol et de l'Italien: mais le midi de la France, toujours sans capitale et sans roi, ne put

soutenir la concurrence du nord, et l'influence du patois Picard s'accrut avec l'influence de la couronne. C'est donc le génie clair et méthodique de ce jargon et sa prononciation un peu sourde, qui dominent aujourd'hui dans la langue Françoise.

Mais quoique cette nouvelle langue eût été adoptée par la cour et par la nation, et que dès l'an 1260, un auteur Italien lui eût trouvé assez de charmes pour la préférer à la sienne, cependant l'église, l'université, et les parlemens la repoussèrent encore, et ce ne fut que dans le seizième siècle qu'on lui accorda solennellement les honneurs dus à une langue légitimée.

A cette époque, la renaissance des lettres, la découverte de l'Amérique et du passage aux Indes, l'invention de la poudre et de l'imprimerie, ont donné une autre face aux empires. Ceux qui brilloient se sont tout à coup obscurcis: et d'autres sortant de leur obscurité, sont venus figurer à leur tour sur la scène du monde. Si du nord au midi un nouveau schisme a déchiré l'église, un commerce immense a jeté de nouveaux liens parmi les hommes. C'est avec les sujets de l'Afrique que nous cultivons l'Amérique, et c'est avec les richesses de l'Amérique que nous trafiquons en Asie. L'univers n'offrit jamais un tel spectacle. L'Europe surtout est parvenue à un si haut degré de puissance, que l'histoire n'a rien à lui comparer: le nombre des capitales, la fréquence et la célérité des expéditions, les communications publiques et particulières, en ont fait une immense république, et l'ont forcée de se décider sur le choix d'une langue; et ce choix est tombé sur la langue Françoise.

Rivarol. Discours sur l'universalité de la langue Françoise.

§ 7. *Tableau historique de la langue Françoise.*

S'il est vrai qu'il n'y eut jamais ni langage ni peuple sans mélange, il n'est pas moins évident qu'après une conquête il faut du temps pour consolider le nouvel état, et pour bien fondre ensemble les idiomes et les familles des vainqueurs et des vaincus. Mais on est étonné, quand on voit qu'il a fallu plus de mille ans à la langue Françoise, pour arriver à sa maturité. On ne l'est pas moins, quand on songe à la prodigieuse quantité d'écrivains qui ont fourmillé dans cette langue depuis le cinquième siècle jusqu'à la fin du seizième, sans compter ceux qui écrivoient en Latin. Quelques monumens qui s'élèvent encore dans cette mer d'oubli, nous offrent autant de François différens. Les changemens et les révolutions de la langue étoient si brusques, que le siècle où on vivoit dispensoit toujours de lire les ouvrages du siècle précédent. Les auteurs se traduisoient mutuellement de demi-siècle en demi-siècle, de patois en patois, de vers en prose; et dans cette longue galerie d'écrivains, il ne s'en trouve pas un qui n'ait cru fermement que la langue étoit arrivée pour lui à sa dernière perfection. Paquier affirmoit de son temps, qu'il ne s'y connoissoit pas, ou que Ronsard avoit fixé la langue Françoise.

A travers ces variations, on voit cependant combien le caractère de la nation influoit sur elle: la construction de la phrase fut toujours directe et claire. La langue Françoise n'eut donc que deux sortes de barbaries à combattre; celle des mots, et celle du mauvais goût de chaque siècle. Les conquérans François, en adoptant les expressions Celtes et Latines, les avoient marquées chacune à son coin: on eut une langue pauvre et décousue, où tout fut arbitraire, et le désordre régna dans la disette. Mais quand la monarchie acquit plus de force et d'unité, il fallut refondre ces monnoies éparses et les réunir sous une empreinte générale, conforme d'un côté à leur origine, et de l'autre au génie même de la nation; ce qui leur donna une physionomie double: on se fit une langue écrite et une langue parlée, et ce divorce de l'orthographe et de la prononciation dure encore. Enfin le bon goût ne se développa tout entier que dans la perfection de la société: la maturité du langage et celle de la nation arrivèrent ensemble.

En effet, quand l'autorité publique est affermie, que les fortunes sont assurées, les priviléges confirmés, les droits éclaircis, les rangs assignés; quand la nation heureuse et respectée jouit de la gloire au-dehors, de la paix et du commerce au-dedans; lorsque dans la capitale un peuple immense se mêle toujours sans jamais se confondre; alors on commence à distinguer autant de nuances dans le langage que dans la société; la délicatesse des procédés amène celle des propos; les métaphores sont plus justes, les com-

paraisons plus nobles, les plaisanteries plus fines; la parole étant le vêtement de la pensée, on veut des formes plus élégantes. C'est ce qui arriva aux premières années du règne de Louis XIV. Le poids de l'autorité royale fit rentrer chacun à sa place; on connut mieux ses droits et ses plaisirs; l'oreille plus exercée exigea une prononciation plus douce; une foule d'objets nouveaux demandèrent des expressions nouvelles: la langue Françoise fournit à tout, et l'ordre s'établit dans l'abondance.

Il faut donc qu'une langue s'agite jusqu'à ce qu'elle se repose dans son propre génie, et ce principe explique un fait assez extraordinaire. C'est qu'aux treizième et quatorzième siècles, la langue Françoise étoit plus près d'une certaine perfection, qu'elle ne le fut au seizième. Ses élémens s'étoient déjà incorporés; ses mots étoient assez fixes, et la construction de ses phrases, directe et régulière: il ne manquoit donc à cette langue que d'être parlée dans un siècle plus heureux, et ce temps approchoit. Mais, contre tout espoir, la renaissance des lettres la fit tout à coup rebrousser vers la barbarie. Une foule de poëtes s'élevèrent dans son sein, tels que les Jodelle, les Baïf et les Ronsard. Epris d'Homère et de Pindare, et n'ayant pas digéré les beautés de ces grands modèles, ils s'imaginèrent que la nation s'étoit trompée jusque-là; et que la langue Françoise auroit bientôt le charme du Grec, si l'on y transportoit les mots composés, les diminutifs, les péjoratifs et surtout la hardiesse des inversions, choses précisément opposées à son génie. Le ciel fut *porte-flambeaux*, Jupiter *lance-tonnerre*; on eut des *agnelets doucelets*; on fit des vers sans rime, des hexamètres, des pentamètres; les métaphores basses ou gigantesques se cachèrent sous un style entortillé; enfin ces poëtes parlèrent Grec en François, et de tout un siècle on ne s'entendit point en poésie. C'est sur leurs sublimes échasses que le burlesque se trouva naturellement monté, quand le bon goût vint à paroître.

A cette même époque, les deux reines Médicis donnoient une grande vogue à l'Italien, et les courtisans tâchoient de l'introduire de toute part dans la langue Françoise. Cette irruption du Grec et de l'Italien la troubla d'abord; mais, comme une liqueur déjà saturée, elle ne put recevoir ces nouveaux élémens: ils ne tenoient pas; on les vit tomber d'eux-mêmes.

Les malheurs de la France sous les derniers Valois, retardèrent la perfection du langage; mais la fin du règne de Henri IV, et celui de Louis XIII, ayant donné à la nation l'avant-goût de son triomphe, la poésie Françoise se montra d'abord sous les auspices de son propre génie. La prose plus sage ne s'en étoit pas écartée comme elle; témoins Amiot, Montaigne et Charron; aussi, pour la première fois peut-être, elle précéda la poésie qui la devance toujours.

C'est une chose bien remarquable, qu'à quelque époque de la langue Françoise qu'on s'arrête, depuis sa plus obscure origine jusqu'à Louis XIII, et dans quelque imperfection qu'elle se trouve de siècle en siècle, elle ait toujours charmé l'Europe, autant que le malheur des temps l'a permis. Il faut donc que la France ait toujours eu une perfection relative et certains agrémens fondés sur sa position et sur l'heureuse humeur de ses habitans.

La paix de Vervins fut l'époque où les lettres commencèrent la gloire de la langue Françoise. Si Ronsard avoit bâti des chaumières avec des tronçons de colonnes Grecques, Malherbe éleva le premier des monumens nationaux. Richelieu qui affectoit toutes les grandeurs, abaissoit d'une main la maison d'Autriche, et de l'autre, attiroit à lui le jeune Corneille, en l'honorant de sa jalousie. Ils fondoient ensemble ce théâtre, où, jusqu'à l'apparition de Racine, l'auteur du Cid régna seul. Pressentant les accroissemens et l'empire de la langue, il lui créoit un tribunal, afin de devenir par elle le législateur des lettres. A cette époque une foule de génies vigoureux s'emparèrent de la langue Françoise, et lui firent parcourir rapidement toutes ses périodes, de Voiture jusqu'à Pascal, et de Racan jusqu'à Boileau. Les beaux jours de la France étoient arrivés.

Le même. Ibid.

§ 8. *Causes de l'universalité de la langue Françoise.*

Un admirable concours de circonstances contribua à l'universalité de la langue Françoise. Les grandes découvertes qui s'étoient faites depuis cent cinquante ans dans le monde, avoient donné à l'esprit humain une impulsion que rien ne pouvoit

plus arrêter, et cette impulsion tendoit vers la France. Paris fixa les idées flottantes de l'Europe, et devint le foyer des étincelles répandues chez tous les peuples. L'imagination de Descartes régna dans la philosophie ; la raison de Boileau dans les vers ; Bayle plaça le doute aux pieds de la vérité ; Bossuet tonna sur la tête des rois ; et nous comptâmes autant de genres d'éloquence que de grands hommes. Notre théâtre surtout achevoit l'éducation de l'Europe : c'est là que le grand Condé pleuroit aux vers du grand Corneille, et que Racine corrigeoit Louis XIV. Rome tout entière parut sur la scène Françoise, et les passions parlèrent leur langage. Nous eûmes et ce Molière plus comique que les Grecs, et le Télémaque plus antique que les ouvrages des anciens, et ce la Fontaine qui ne donnant pas à la langue des formes si pures, lui prêtoit des beautés plus incommunicables. Nos livres rapidement traduits en Europe et même en Asie, devinrent les livres de tous les pays, de tous les goûts et de tous les âges. La Grèce vaincue sur le théâtre, le fut encore dans les pièces fugitives qui volèrent de bouche en bouche, et donnèrent des ailes à la langue Françoise. Les premiers journaux qu'on vit circuler en Europe, étoient François, et ne racontoient que nos victoires et nos chefs-d'œuvre. C'est de nos académies qu'on s'entretenoit, et la langue s'étendoit par leurs correspondances. On ne parloit enfin que de l'esprit et des grâces Françoises : tout se faisoit au nom de la France, et notre réputation s'accroissoit de notre réputation.

Aux productions de l'esprit se joignoient encore celles de l'industrie : des pompons et des modes accompagnoient nos meilleurs livres chez l'étranger, parce qu'on vouloit être partout raisonnable et frivole comme en France. Il arriva donc que nos voisins recevant sans cesse des meubles, des étoffes et des modes qui se renouveloient sans cesse, manquèrent de termes pour les exprimer : ils furent comme accablés sous l'exubérance de l'industrie Françoise ; si bien qu'il prit comme une impatience générale à l'Europe, et que pour n'être plus séparé de nous, on étudia notre langue de tous côtés.

Depuis cette explosion, la France a continué de donner un théâtre, des habits, du goût, des manières, une langue, un nouvel art de vivre et des jouissances inconnues aux états qui l'entourent : sorte d'empire qu'aucun peuple n'a jamais exercé. Et comparez-lui, je vous prie, celui des Romains qui semèrent partout leur langue et l'esclavage, s'engraissèrent de sang, et détruisirent jusqu'à ce qu'ils fussent détruits.

On a beaucoup parlé de Louis XIV ; je n'en dirai qu'un mot. Il n'avoit ni le génie d'Alexandre, ni la puissance et l'esprit d'Auguste ; mais pour avoir su régner, pour avoir connu l'art d'accorder ce coup-d'œil, ces foibles récompenses dont le talent veut bien se payer, Louis XIV marche dans l'histoire de l'esprit humain, à côté d'Auguste et d'Alexandre. Il fut le véritable Apollon du Parnasse François ; les poëmes, les tableaux, les marbres ne respirèrent que pour lui. Ce qu'un autre eût fait par politique, il le fit par goût. Il avoit de la grâce ; il aimoit la gloire et les plaisirs ; et je ne sais quelle tournure romanesque qu'il eut dans sa jeunesse, remplit les François d'un enthousiasme qui gagna toute l'Europe. Il fallut voir ses bâtimens et ses fêtes ; et souvent la curiosité des étrangers soudoya la vanité Françoise. En fondant à Rome une colonie de peintres et de sculpteurs, il faisoit signer à la France une alliance perpétuelle avec les arts. Quelquefois son humeur magnifique alloit avertir les princes étrangers du mérite d'un savant ou d'un artiste caché dans leurs états, et il en faisoit l'honorable conquête. Aussi le nom François et le sien pénétrèrent jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie. Notre langue domina comme lui dans tous les traités ; et quand il cessa de dicter des lois, elle garda si bien l'empire qu'elle avoit acquis, que ce fut dans cette même langue, organe de son ancien despotisme, que ce prince fut humilié vers la fin de ses jours. Ses prospérités, ses fautes et ses malheurs servirent également à la langue ; elle s'enrichit à la révocation de l'édit de Nantes, de tout ce que perdoit l'état. Les réfugiés emportèrent dans le nord leur haine pour le prince et leurs regrets pour la patrie, et ces regrets et cette haine s'exhalèrent en François.

Il semble que c'est vers le milieu du règne de Louis XIV, que le royaume se trouva à son plus haut point de grandeur relative. L'Allemagne avoit des princes nuls, l'Espagne étoit divisée et languissante, l'Italie avoit tout à craindre, l'Angleterre et l'Ecosse n'étoient pas encore

unies, la Prusse et la Russie n'existoient pas. Aussi l'heureuse France, profitant de ce silence de tous les peuples, triompha dans la paix, dans la guerre et dans les arts. Elle occupa le monde de ses entreprises et de sa gloire. Pendant près d'un siècle, elle donna à ses rivaux et les jalousies littéraires et les alarmes politiques et la fatigue de l'admiration. Enfin l'Europe lasse d'admirer et d'envier, voulut imiter: c'étoit un nouvel hommage. Des essaims d'ouvriers entrèrent en France et en rapportèrent notre langue et nos arts qu'ils propagèrent.

Le même. Ibid.

§ 9. *Vrai caractère de la langue Françoise.*

Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le François nomme d'abord le *sujet* du discours, ensuite le *verbe* qui est l'action, et enfin *l'objet* de cette action: voilà la logique naturelle à tous les hommes; voilà ce qui constitue le sens commun. Or, cet ordre si favorable, si nécessaire au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations qui nomment le premier l'objet qui frappe le premier: c'est pourquoi tous les peuples, abandonnant l'ordre direct, ont eu recours aux tournures plus ou moins hardies, selon que leurs sensations ou l'harmonie des mots l'exigeoient; et l'inversion a prévalu sur la terre, parce que l'homme est plus impérieusement gouverné par les passions que par la raison.

Le François, par un privilége unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il étoit tout raison; et on a beau, par les mouvemens les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe: et c'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations; la syntaxe Françoise est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. *Ce qui n'est pas clair n'est pas François*; ce qui n'est pas clair est encore Anglois, Italien, Grec ou Latin. Pour apprendre les langues à inversions, il suffit de connoître les mots et leurs régimes; pour apprendre la langue Françoise, il faut encore retenir l'arrangement des mots. On diroit que c'est d'une géométrie tout élémentaire, de la simple ligne droite que s'est formée la langue Françoise; et que ce sont les courbes et leurs variétés infinies qui ont présidé aux langues Grecque et Latine. La nôtre règle et conduit la pensée; celles-là se précipitent et s'égarent avec elle dans le labyrinthe des sensations, et suivent tous les caprices de l'harmonie: aussi furent-elles merveilleuses pour les oracles, et la nôtre les eût absolument décriés.

Un des plus grands problèmes, qu'on puisse proposer aux hommes, est cette constance de l'ordre régulier dans notre langue. Je conçois bien que les Grecs et même les Latins, ayant donné une famille à chaque mot et de riches modifications à leurs finales, se soient livrés aux plus hardies tournures pour obéir aux impressions qu'ils recevoient des objets: tandis que dans nos langues modernes l'embarras des conjugaisons et l'attirail des articles, la présence d'un nom mal apparenté ou d'un verbe défectueux, nous font tenir sur nos gardes, pour éviter l'obscurité. Mais pourquoi, entre les langues modernes, la nôtre s'est-elle trouvée seule si rigoureusement asservie à l'ordre direct. Seroit-il vrai que par son caractère la nation Françoise eût souverainement besoin de clarté?

Tous les hommes ont ce besoin sans doute; et je ne croirai jamais que dans Athènes et dans Rome les gens du peuple aient usé de fortes inversions. On voit même leurs plus grands écrivains se plaindre de l'abus qu'on en faisoit en vers et en prose. Ils sentoient que l'inversion étoit l'unique source des difficultés et des équivoques dont leurs langues fourmillent; parce qu'une fois l'ordre du raisonnement sacrifié, l'oreille et l'imagination, ce qu'il y a de plus capricieux dans l'homme, restent maîtresses du discours. Aussi, quand on lit Démétrius de Phalère, est-on frappé des éloges qu'il donne à Thucydide, pour avoir débuté dans son histoire, par une phrase de construction toute Françoise. Cette phrase étoit élégante et directe à la fois; ce qui arrivoit rarement; car toute langue accoutumée à la licence des inversions, ne peut plus porter le joug de l'ordre, sans perdre ses mouvemens et sa grâce.

Mais la langue Françoise ayant la clarté par excellence, a dû chercher toute son élégance et sa force dans l'ordre direct; l'ordre et la clarté ont dû surtout dominer

dans la prose, et la prose a dû lui donner l'empire. Cette marche est dans la nature: rien n'est en effet comparable à la prose Françoise.

Il y a des piéges et des surprises dans les langues à inversions: le lecteur reste suspendu dans une phrase Latine, comme un voyageur devant des routes qui se croisent; il attend que toutes les finales l'aient averti de la correspondance des mots; son oreille reçoit; et son esprit, qui n'a cessé de décomposer pour composer encore, résout enfin le sens de la phrase comme un problême. La prose Françoise se développe en marchant et se déroule avec grâce et noblesse. Toujours sûre de la construction de ses phrases, elle entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites, et sa sagesse donne de la confiance à la pensée. Les philosophes l'ont adoptée, parce qu'elle sert de flambeau aux sciences qu'elle traite; et qu'elle s'accommode également, et de la frugalité didactique, et de la magnificence qui convient à l'histoire de la nature.

On ne dit rien en vers qu'on ne puisse très-souvent exprimer aussi bien dans notre prose; et cela n'est pas toujours réciproque. Le prosateur tient plus étroitement sa pensée et la conduit par le plus court chemin; tandis que le versificateur laisse flotter les rênes, et va où la rime le pousse. Notre prose s'enrichit de tous les trésors de l'expression; elle poursuit le vers dans toutes ses hauteurs, et ne laisse entre elle et lui que la rime. Etant commune à tous les hommes, elle a plus de juges que la versification, et sa difficulté se cache sous une extrême facilité. La versification enfle sa voix, s'arme de la rime et de la mesure, et tire une pensée commune du sentier vulgaire: mais aussi que de foiblesses ne cache pas l'art des vers! La prose accuse le nu de la pensée; il n'est pas permis d'être foible avec elle. Selon Denis d'Halycarnasse, il y a une prose qui vaut mieux que les meilleurs vers, et c'est elle qui fait lire les ouvrages de longue haleine, parce qu'elle seule peut se charger des détails, et que la variété de ses périodes lasse moins que le charme continu de la rime et de la mesure. Et qu'on ne croie pas que je veuille par là dégrader les beaux vers; l'imagination pare la prose, mais la poésie pare l'imagination. La raison elle-même a plus d'une route, et la raison en vers est admirable; mais le méchanisme du vers fatigue, sans offrir à l'esprit des tournures plus hardies: dans notre langue surtout, où les vers semblent être les débris de la prose qui les a précédés; tandis que chez les Grecs, sauvages plus harmonieusement organisés que nos ancêtres, les vers et les dieux régnèrent long-temps avant la prose et les rois.

Quoi qu'il en soit de la prose et des vers François, quand cette langue traduit, elle explique véritablement un auteur. Mais les langues Italienne et Angloise, abusant de leurs inversions, se jettent dans tous les moules, que le texte leur présente: elles se calquent sur lui, et rendent difficulté sur difficulté; je n'en veux pour preuve que Davanzati. Quand le sens de Tacite se perd, comme un fleuve qui disparoît tout à coup sous la terre, le traducteur se plonge et se dérobe avec lui. On les voit ensuite reparoître ensemble: ils ne se quittent pas l'un et l'autre; mais le lecteur les perd souvent tous deux.

La prononciation de la langue Françoise porte l'empreinte de son caractère: elle est plus variée que celle des langues du midi, mais moins éclatante; elle est plus douce que celle des langues du nord, parce qu'elle n'articule pas toutes ses lettres. Le son de l'E muet, toujours semblable à la dernière vibration des corps sonores, lui donne une harmonie légère qui n'est qu'à elle.

Si on ne lui trouve pas les diminutifs et les mignardises de la langue Italienne, son allure est plus mâle. Dégagée de tous les protocoles que la bassesse inventa pour la vanité, et la foiblesse pour le pouvoir, elle en est plus faite pour la conversation, lien des hommes et charme de tous les âges; et puisqu'il faut le dire, elle est de toutes les langues, la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue Françoise, c'est la langue humaine. Et voilà pourquoi les puissances l'ont appelée dans leurs traités: elle y règne depuis les conférences de Nimègue, et désormais les intérets des peuples et les volontés des rois reposeront sur une base plus fixe: on ne semera plus la guerre dans des paroles de paix.

Aristippe ayant fait naufrage, aborda dans une île inconnue; et voyant des figures de géométrie tracées sur le rivage, il s'écria, que les dieux ne l'avoient pas conduit chez des barbares. Quand on

arrive chez un peuple et qu'on y trouve la langue Françoise, on peut se croire chez un peuple poli.

Leibnits cherchoit une langue universelle, et nous l'établissions autour de lui. Ce grand homme sentoit que la multitude des langues étoit fatale au génie, et prenoit trop sur la brièveté de la vie. Il est bon de ne pas donner trop de vêtemens à la pensée : il faut, pour ainsi dire, voyager dans les langues ; et après avoir savouré le goût des plus célèbres, se renfermer dans la sienne.

Si nous avions les littératures de tous les peuples passés, comme nous avons celles des Grecs et des Romains, ne faudroit-il pas que tant de langues se refugiassent dans une seule par la traduction ? Ce sera vraisemblablement le sort des langues modernes, et la nôtre leur offre un port dans le naufrage. L'Europe présente une république fédérative, composée d'empires et de royaumes, et la plus redoutable qui ait jamais existé ; on ne peut en prévoir la fin, et cependant la langue Françoise doit encore lui survivre. Les états se renverseront et notre langue sera toujours retenue dans la tempête par deux ancres, sa littérature et sa clarté, jusqu'au moment où, par une de ces grandes révolutions qui remettent les choses à leur premier point, la nature vienne renouveler ses traités avec un autre genre humain.

Le même. Ibid.

§ 10. *Infériorité de la langue Françoise sur les langues anciennes. Première cause d'infériorité.*

Une des premières qualités d'une langue est de présenter à l'esprit, le plutôt et le plus clairement qu'il est possible, les rapports que les mots ont les uns avec les autres dans la composition d'une phrase. Ainsi, par exemple, les rapports des noms entre eux ou avec les verbes sont déterminés par les cas. Le rudiment nous dit qu'il y en a six ; mais cela est bon à dire à des enfans ; ces cas appartiennent aux Grecs et aux Latins ; quant à nous, nous n'en avons pas. Les cas sont distingués par différentes terminaisons du même mot, qui avertissent dans quel rapport il est avec ce qui précède ou ce qui suit. Nous disons dans tous les cas *homme, Dieu, livre,* et nous sommes obligés de les différencier par un article ou par une particule, *l'homme, de l'homme, à l'homme, par l'homme.* Les femmes savantes de Molière diroient, *voilà qui se décline* : point du tout : voilà ce qu'on fait quand on ne peut pas décliner ; car un mot qui ne change point de terminaison est ce qu'on appelle indéclinable. Décliner, c'est dire comme les Latins, *homo, hominis, homini, hominem, homine,* etc. Pourquoi? C'est que le mot, dès qu'il est prononcé, m'avertit dans quelle relation il est avec les autres. On sera peut-être tenté de croire que ce défaut de déclinaisons auquel nous suppléons par des articles et des particules, n'est pas une chose bien importante ; mais c'est qu'on n'en voit pas d'abord la conséquence, et ce premier exemple de ce qui nous manque va faire voir combien tout se tient dans les langues. Cette privation de cas proprement dits est une des causes capitales qui font que l'inversion n'est point naturelle à notre langue, et qui nous privent par conséquent d'un des plus précieux avantages des langues anciennes. Pourquoi sera-t-on toujours choqué d'entendre dire, *la vie conserver je voudrois ?* C'est que ce mot *la vie* ne présente à l'esprit aucun rapport quelconque où l'on puisse s'arrêter. Vous ne savez, quand vous l'entendez, s'il est nominatif ou régime, c'est-à-dire s'il doit amener un verbe ou le suivre. Ce n'est que lorsque la phrase est finie que vous comprenez que le mot *la vie* est régi par le verbe *conserver.* Or, il y a dans toutes les têtes une logique secrète qui fait que vous désirez d'attacher une relation quelconque à chaque mot que vous entendez, et pour suivre le fil naturel de ces relations, il faut absolument dire dans notre langue, *je voudrois conserver la vie,* ce qui n'offre aucun nuage à la pensée. Mais si je commence ma phrase en Latin par le mot *vitam,* me voilà d'abord averti par la désinence qui frappe mon oreille que j'entends un accusatif, c'est-à-dire un régime qui me promet un verbe. Je sais d'où je pars et où je vas, et ce qui est pour un François une inversion forcée qui le trouble, est pour moi, Latin, un ordre naturel d'idées. Mais, dira-t-on peut-être, y a-t-il beaucoup d'avantage à pouvoir dire *la vie conserver je voudrois* plutôt que *je voudrois conserver la vie ?* Non, il y en a fort peu pour cette phrase et pour telle autre que je choisirois dans le langage ordinaire. Mais demandez aux poëtes, aux historiens, aux orateurs si c'est pour eux la même chose d'être

obligés de mettre toujours les mots à la même place, ou de les placer où l'on veut; et leur réponse développée fera voir qu'à ce même principe, qui fait que l'une des deux phrases est impossible pour nous et naturelle aux anciens, tient d'un côté une multitude d'inconvéniens, et de l'autre une multitude de beautés. J'y reviendrai, quand il s'agira de l'inversion. Nous n'aurions pas cru les déclinaisons si importantes, et il me semble que cela jette déjà quelque intérêt sur les reproches que nous avons à faire aux particules, aux articles, aux pronoms, long et embarrassant cortége, sans lequel nous ne saurions faire un pas. *A, de, des, du, je, moi, il, vous, nous, elle, le, la, les,* et ce *que* éternel, que malheureusement on ne peut appeler *que retranché* que dans les grammaires Latines, voilà ce qui remplit continuellement nos phrases. Sans doute accoutumés à notre langue et n'en connoissant point d'autres, nous n'y prenons pas garde. Mais croit-on qu'un Grec ou un Latin ne fût pas étrangement fatigué de nous voir traîner sans cesse cet attirail de monosyllabes, dont aucun n'était nécessaire aux anciens, et dont ils ne se servoient qu'à leur choix? Voilà entre autres choses ce qui rend pour nous leur poésie si difficile à traduire. Notre vers, ainsi que le leur n'a que six pieds, et il n'y a presque point de phrase qui, en passant de leur langue dans la nôtre, ne demande, pour être exactement rendue, un bien plus grand nombre de mots, parce que les procédés de leur construction sont très-simples, et que ceux de la nôtre sont très-composés. Prenons pour exemple le premier vers de l'Enéide, car il faut rendre cette démonstration sensible pour tout le monde, et je demande la permission de citer un vers Latin, sans conséquence.

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris.

Adoptons pour un moment la méthode de Dumarsais, la version interlinéaire qui place un mot François sous un mot Latin. Il y en a neuf dans le vers de Virgile, qui sont ceux-ci :

Combats et héros chante, Troie qui premier des bords.

C'est pour nous un galimatias. Ces mêmes mots en Latin sont clairs comme le jour, parce que le sens de tous est distinctement marqué par ces finales dont j'ai parlé; en sorte que l'élève de Dumarsais procéderoit ainsi : Les Latins n'ont point d'articles : *Arma* est nécessairement un nominatif ou un accusatif : c'est le dernier ici, puisque voilà le verbe qui le régit. *Virum* est aussi un accusatif. Ainsi mettons, *les combats et le héros. Cano* est la première personne du présent de l'indicatif; car la terminaison seule renferme tout cela : *Je chante,* et voilà le premier membre de la phrase dans le François qui n'a point d'inversions : *Je chante les combats et le héros.* Il y a déjà sept mots, tous indispensables, pour en rendre quatre, et en achevant le vers de la même manière, il trouvera *qui le premier, des bords de Troie,* sept autres mots pour en rendre cinq, ensorte qu'en voilà quatorze contre neuf, sans qu'il y ait une syllabe qui ne soit nécessaire, et sans qu'on ait ajouté la moindre idée. Et comment le Latin a-t-il mis dans un seul vers ce qui nous paroît si long par rapport aux nôtres, *je chante les combats et le héros, qui le premier, des bords de Troie?* Pourquoi cette disproportion entre deux phrases, dont l'une dit exactement la même chose que l'autre? Voici l'excédent en François, et ce sont ces articles et ces particules dont je parlois : *je, les, le, de, le,* dont le Latin n'a que faire. En prose du moins on a toute liberté de s'étendre; mais dans les vers où le terrain est mesuré, quels efforts ne faut-il pas pour balancer cette inégalité? Et comment y parvient-on, si ce n'est le plus souvent par quelques sacrifices? Aussi Boileau, qui, dans l'art poétique, a traduit le commencement de l'Enéide, a mis trois vers pour deux :

Je chante les combats et cet homme pieux,
Qui des bords d'Ilion conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.

Encore a-t-il omis une circonstance fort essentielle, les deux mots Latins *fato profugus, fugitif par l'ordre des destins,* mots nécessaires dans le dessein du poëte.

Je puis citer un exemple plus voisin de nous et plus propre que tout autre à faire voir non pas seulement la difficulté, mais même quelquefois l'impossibilité de rendre un vers par un vers, lorsque cette précision est le plus nécessaire, comme dans une inscription. On connoît celle qu'avoit faite Turgot pour le portrait de Franklin : c'étoit un vers Latin fort beau,

qui, rappelant à la fois la révolution préparée par Francklin en Amérique et ses découvertes sur l'électricité, disoit :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

Il ravit la foudre aux cieux et le sceptre aux tyrans. Otez le pronom *il* et vous avez un fort beau vers François pour rendre le vers Latin ; mais malheureusement ce pronom est indispensable, et la difficulté est invincible.

M. de la Harpe.

§ 11. *Seconde cause d'infériorité.*

Cela nous conduit aux conjugaisons qui se passent du pronom personnel en Latin et en Grec, et qui chez nous ne marchent pas sans lui. *Je, tu, il, nous, vous, ils.* Nous ne pouvons pas conjuguer autrement ; mais ce n'est pas tout, et c'est ici une de nos plus grandes misères. Nos verbes ne se conjuguent que dans un certain nombre de temps ; les verbes Latins et les Grecs dans tous. Ils conjuguent à l'actif et au passif, et nous à l'actif seulement ; encore au prétérit indéfini et au plus que parfait de chaque mode, et au futur du subjonctif, nous sommes obligés d'avoir recours au verbe auxiliaire *avoir*, et de dire, *j'ai aimé, j'avois aimé, j'aurois aimé, que j'eusse aimé, que j'aye aimé, &c.* Pour ce qui est du passif, nous n'en avons pas : nous prenons tout uniment le verbe substantif *je suis*, et nous y joignons le participe dans tous les modes et dans tous les temps et à toutes les personnes. Ce sont bien là les livrées de l'indigence, et un Grec qui, en ouvrant une de nos grammaires, verroit le même mot répété quatre pages de suite, servant à conjuguer tout un verbe, ne pourroit s'empêcher de nous regarder en pitié. Je dis un Grec, parce qu'en ce genre les Latins qui sont riches en comparaison de nous, sont pauvres en comparaison des Grecs. Les premiers ont aussi un besoin absolu du verbe auxiliaire, au moins dans plusieurs temps du passif. Les Grecs ne l'admettent presque jamais, et leur verbe *moyen* est encore une richesse de plus. Nos modes sont pauvres, ceux des Latins sont incomplets, ceux des Grecs vont jusqu'à la surabondance. Un seul mot leur suffit pour exprimer quelque temps que ce soit, et il nous en faut souvent quatre, c'est-à-dire le verbe, l'auxiliaire *avoir*, le substantif *être* et le pronom : *tu as été aimé, ils ont été aimés.* Les Grecs disent cela dans un seul mot, et ils ont quatre manières de le dire. Nous n'avons que deux participes, ceux du présent, *aimant, aimé* : les deux du passé et du futur à l'actif, *ayant aimé, devant aimer*, et les deux du passif, *ayant été aimé, devant être aimé* ; nous ne les formons, comme on voit, qu'avec l'auxiliaire *avoir* et le substantif *être*. Les Latins manquent de ceux du passé et ont ceux du futur ; les Grecs les ont tous et les ont triples ; c'est-à-dire chacun d'eux avec trois terminaisons différentes ; mais à quoi bon ce superflu ? S'il n'y a que six participes de nécessaires, pourquoi en avoir dix-huit ?—Voilà, diroient les Grecs, une question de barbares. Est-ce qu'il peut y avoir trop de variété dans les sons, quand on veut flatter l'oreille, et les poëtes et les orateurs sont-ils fâchés d'avoir à choisir ?—Mais que de temps il falloit pour se mettre dans la tête cette incroyable quantité de finales d'un même mot !—Cela ne paroît pas aisé en effet ; cependant à Rome tout homme bien élevé parloit le Grec aussi aisément que le Latin ; les femmes mêmes le savoient communément ; c'est que Rome étoit remplie de Grecs, et qu'on apprend toujours aisément une langue qu'on parle. Mais quand une langue aussi riche que celle-là devient ce qu'on appelle une langue savante, une langue morte, il y a de quoi étudier toute sa vie.

Maintenant qui ne comprend pas combien cette nécessité d'attacher à tous les temps d'un verbe un ou deux autres verbes surchargés d'un pronom, doit mettre de monotonie, de lenteur et d'embarras dans la construction ? Et c'est encore une des raisons qui nous rendent l'inversion impossible. La clarté de notre marche méthodique dont nous nous vantons, quoique assurément elle ne soit pas plus claire que la marche libre, rapide et variée des anciens, n'est qu'une suite indispensable des entraves de notre idiôme : force est bien à celui qui porte des chaines de mesurer ses pas ; et nous avons fait, comme on dit, de nécessité vertu. Mais quelle foule d'avantages inappréciables résultoit de cet heureux privilége de l'inversion ! quelle prodigieuse variété d'effets et de combinaisons naissoit de cette libre disposition des mots, arrangés de manière à faire valoir toutes

les parties de la phrase, à les couper, à les suspendre, à les opposer, à les rassembler, à attacher toujours l'oreille et l'imagination, sans que toute cette composition artificielle laissât le moindre nuage dans l'esprit! Pour le sentir, il faut absolument lire les anciens dans leur langue: c'est une connoissance que rien ne peut suppléer. Je voudrois pourtant donner une idée, quoique très-imparfaite, du prix que peut avoir cet arrangement des mots, et je ne la prendrai pas dans un grand sujet d'éloquence ou de poésie, mais dans une fable tirée d'une des épîtres d'Horace, et imitée par la Fontaine. Par malheur, elle est du très-petit nombre de celles qui ne sont pas dignes de lui. C'est la fable du rat de ville et du rat des champs, qui, dans Horace, est un chef-d'œuvre de grâce et d'expression. Voici la traduction exacte des deux premiers vers. *On raconte que le rat des champs reçut le rat de ville dans son trou indigent; c'étoit un vieil hôte d'un vieil ami.* Les deux vers Latins sont charmans. Pourquoi? c'est qu'indépendamment de l'harmonie, les mots sont disposés de sorte que *champ* est opposé à *ville*, *rat* à *rat*, *vieux* à *vieux*, *hôte* à *ami*. Ainsi dans les quatre combinaisons que renferment ces deux vers, tout est contraste ou rapprochement. Il est clair qu'un pareil artifice de style, (et il y en a une infinité de cette espèce,) est absolument étranger à une langue qui n'a point d'inversion.

Le même. Ibid.

§ 12. *Troisième cause d'infériorité.*

Outre la faculté des inversions, qui les laisse maîtres de placer où ils veulent le mot qui est image et le mot qui est pensée, ils ont une harmonie élémentaire qui tient surtout à deux choses, à des syllabes presque toujours sonores et à une prosodie très-distincte. Les plus ardens apologistes de notre langue ne peuvent disconvenir qu'elle n'ait un nombre prodigieux de syllabes sourdes et sèches, ou même dures, et que sa prosodie ne soit très-foiblement marquée. La plupart de nos syllabes n'ont qu'une quantité douteuse, une valeur indéterminée: celles des anciens, presque toutes décidément longues ou brèves, forment leur prosodie d'un mélange continuel de dactyles et de spondées, d'iambes, de trochées, d'anapestes, ce qui, pour parler un langage qu'on entendra mieux, équivaut à différentes mesures musicales, formées de rondes, de blanches, de noires et de croches. L'oreille étoit donc chez eux un juge délicat et sévère qu'il falloit gagner le premier: tous leurs mots ayant un accent décidé, cette diversité de sons faisoit de leur poésie une sorte de musique, et ce n'étoit pas sans raison que leurs poëtes disoient, je chante. La facilité de créer tel ordre de mots qu'il leur plaisoit, leur permettoit une foule de constructions particulières à la poésie, dont résultoit un langage si différent de la prose, qu'en décomposant des vers de Virgile ou d'Homère on y trouveroit encore, suivant l'expression d'Horace, *les membres d'un poëte mis en pièces*, au lieu qu'en général le plus grand éloge des vers parmi nous est de se trouver bons en prose. L'essai que fit Lamotte sur la première scène de *Mithridate* en est une preuve évidente. Les vers de Racine n'y sont plus que de la prose très-bien faite: c'est qu'un des grands mérites de nos vers est d'échapper à la contrainte des règles, et de paroître libres sous les entraves de la mesure et de la rime. Otez cette rime, et il deviendra impossible de marquer des limites certaines entre la prose et les vers, parce que la prose éloquente tient beaucoup de la poésie, et que la poésie déconstruite ressemble à de l'excellente prose.

C'est donc surtout en vers que nous sommes accablés de la supériorité des anciens. Enfans favorisés de la nature, ils ont des ailes, et nous nous traînons avec des fers. Leur harmonie variée à l'infini est un accompagnement délicieux qui soutient leurs pensées quand elles sont foibles, qui anime des détails indifférens par eux-mêmes, qui amuse encore l'oreille quand le cœur et l'esprit se reposent. Nous autres modernes, si la pensée ou le sentiment nous abandonne, nous avons peu de ressources pour nous faire écouter. Mais l'homme dont l'oreille est sensible, est tenté de dire à Virgile, à Homère, chantez toujours, chantez, dussiez-vous ne rien dire; votre voix me charme quand vos discours ne m'occupent pas.

Aussi, parmi nous, ceux qui ne songeant qu'au besoin de penser, et craignant de paroître quelquefois vides, ont voulu que tous leurs vers marquassent, ou que toutes leurs phrases fussent frappantes, sont tendus et roides. Au contraire, Racine, Voltaire, Fénélon, Massillon, et ceux qui comme eux ont goûté *cette mol-*

lesse heureuse des anciens, qui, comme le dit si bien Voltaire, sert à relever le sublime, l'ont laissé entrer dans leurs compositions, et des gens sans goût l'ont appelée foiblesse.

Le même. Ibid.

§ 13. *Que l'infériorité de la langue Françoise ajoute à la gloire de nos bons auteurs.*

Il s'en faut bien que la conséquence de toutes ces vérités soit désavantageuse à la gloire de nos bons auteurs : au contraire, ce qui s'offroit aux anciens, nous sommes obligés de le chercher. Notre harmonie n'est pas un don de la langue ; elle est l'ouvrage du talent : elle ne peut naître que d'une grande habileté dans le choix et l'arrangement d'un certain nombre de mots, et dans l'exclusion judicieuse donnée au plus grand nombre. Nous avons beaucoup moins de matériaux pour élever l'édifice, et ils sont bien moins heureux : l'honneur en est plus grand pour l'architecte. *Nous bâtissons en brique*, a dit Voltaire, *et les anciens construisoient en marbre.* Les Grecs, surtout, aussi supérieurs aux Latins, que ceux-ci le sont aux modernes, les Grecs avoient une langue toute poétique. La plupart de leurs mots peignent à l'oreille et à l'imagination, et le son exprime l'idée. Ils peuvent combiner plusieurs mots dans un seul, et renfermer plusieurs images et plusieurs pensées dans une seule expression. Ils peignent d'un seul mot un casque *qui jette des rayons de lumière de tous les côtés*, un guerrier *couvert d'un panache de diverses couleurs*, et mille autres objets qu'il seroit trop long de détailler. Aussi nos mots scientifiques qui expriment des idées complexes, sont tous empruntés du Grec, géographie, astronomie, mythologie, et autres du même genre. Ils sacrifioient tellement à l'euphonie, (c'est encore là un de leurs mots composés, et il signifie la douceur des sons) qu'ils se permettoient surtout en vers, d'ajouter ou de retrancher une ou plusieurs lettres dans un même mot, selon le besoin qu'ils en avoient pour la mesure et pour l'oreille. Ajoutez que les différentes nations de la Grèce affectionnant des finales différentes, amenoient dans les noms et dans les verbes ces variations que l'on a nommées dialectes, et qu'un poëte pouvoit les employer toutes. Est-ce donc à tort qu'on s'est accordé à reconnoître chez eux la plus belle de toutes les langues, et la plus harmonieuse poésie ?

Nous avons, il est vrai, comme les anciens, ce qu'on appelle des simples et des composés, c'est-à-dire, des termes radicaux modifiés par une préposition. Le verbe *mettre*, par exemple, est une racine dont les dérivés sont *admettre*, *soumettre*, *démettre*, &c. ; mais en ce genre il nous en manque beaucoup d'essentiels, et cette sorte de composition des mots est chez nous plus bornée et moins significative que chez les anciens. Leurs prépositions verbales ont plus de puissance et plus d'étendue. Prenons le mot *regarder*. Si nous voulons exprimer les différentes manières de *regarder*, il faut avoir recours aux phrases adverbiales, *en haut*, *en bas*, &c. au lieu que le mot Latin *aspicere* modifié par une préposition, marque à lui seul toutes les nuances possibles. Regarder de loin, *prospicere*, regarder dedans, *inspicere*, regarder à travers, *perspicere*, regarder au fond, *introspicere*, regarder derrière soi, *respicere*, regarder en haut, *suspicere*, regarder en bas, *despicere*, regarder de manière à distinguer un objet parmi plusieurs autres, (voilà une idée très-complexe : un seul mot la rend) *dispicere*, regarder autour de soi, *circumspicere*. Vous voyez que le Latin peint tout d'un coup à l'esprit ce que le François ne lui apprend que successivement : c'est le contraste de la rapidité et de la lenteur, et pour peu qu'on réfléchisse sur le caractère de l'imagination, l'on sentira qu'on ne peut jamais lui parler trop vite et qu'une des grandes prérogatives d'une langue est d'attacher une image à un mot.

Louange et gloire donc aux grands hommes qui nous ont rendu par leur génie la concurrence que notre langue nous refusoit, qui ont couvert notre indigence de leur richesse, qui dans la lice où les anciens triomphoient depuis tant de siècles, se sont présentés avec des armes inégales, et ont laissé la victoire douteuse et la postérité incertaine ; enfin qui, semblables aux héros d'Homère, ont combattu contre les dieux, et n'ont pas été vaincus !

Le même. Ibid.

§ 14. *Réflexions générales sur le goût.*

Le goût, tel que nous le considérons ici, c'est-à-dire, par rapport à la lecture

des auteurs et à la composition, est un discernement vif, net et précis de toute la beauté, la vérité et la justesse des pensées et des expressions qui entrent dans un discours. Il distingue ce qu'il y a de conforme aux plus exactes bienséances, de propre à chaque caractère, de convenable aux différentes circonstances, et pendant qu'il remarque par un sentiment fin et exquis, les grâces, les tours, les manières, les expressions les plus capables de plaire, il aperçoit aussi tous les défauts qui produisent un effet contraire, et il démêle en quoi précisément consistent ces défauts, et jusqu'où ils s'écartent des règles sévères de l'art et des vraies beautés de la nature.

Cette heureuse qualité que l'on sent mieux qu'on ne peut la définir, est moins l'effet du génie que du jugement, et d'une espèce de raison naturelle perfectionnée par l'étude. Elle sert dans la composition à guider l'esprit, et à le régler. Elle fait usage de l'imagination, mais sans s'y livrer, et en demeure toujours maîtresse. Elle consulte en tout la nature, la suit pas à pas, et en est une fidèle expression. Sobre et retenue au milieu de l'abondance et des richesses, elle dispense avec mesure et avec sagesse les beautés et les grâces du discours. Elle ne se laisse jamais éblouir par le faux, quelque brillant qu'il soit. Elle est également blessée du trop, et du trop peu. Elle sait s'arrêter précisément où il faut, et retranche sans regret et sans pitié tout ce qui est au-delà du beau et du parfait. C'est le défaut de cette qualité qui fait le vice de tous les styles corrompus ; de l'enflure, du faux brillant, des pointes : lors, dit Quintilien, que le génie est destitué de jugement, et qu'il se laisse tromper par l'apparence du beau : *Quoties ingenium judicio caret, et specie boni fallitur.*

Ce goût, simple et unique dans son principe, se varie et se multiplie en une infinité de manières, de sorte pourtant que sous mille formes différentes en prose ou en vers, dans un style étendu ou serré, sublime ou simple, enjoué ou sérieux, il est toujours le même, et porte partout un certain caractère de vrai et de naturel, qui se fait d'abord sentir à quiconque a du discernement. On ne peut pas dire que le style de Térence, de Phèdre, de Salluste, de César, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, soit le même. Ils ont tous néanmoins, s'il est permis de parler ainsi, une certaine teinture d'esprit qui leur est commune, et qui dans cette diversité de génie et de style les rapproche et les réunit, et met une différence sensible entre eux et les autres écrivains qui ne sont pas marqués au coin de la bonne antiquité.

J'ai dit que ce discernement étoit une espèce de raison naturelle perfectionnée par l'étude. En effet, tous les hommes apportent avec eux en naissant les premiers principes du goût, aussi-bien que ceux de la rhétorique et de la logique. La preuve en est qu'un bon orateur est presque toujours infailliblement approuvé du peuple, et qu'il n'y a sur ce point, comme le remarque Cicéron, aucune différence de sentiment et de goût entre les ignorans et les savans.

Il en est ainsi de la musique et de la peinture. Un concert, dont toutes les parties sont bien composées et bien exécutées, tant pour les instrumens que pour les voix, plaît généralement. Qu'il y survienne quelque discordance, quelque cacophonie, elle révolte ceux même qui ignorent absolument ce que c'est que musique. Ils ne savent pas ce qui les choque, mais ils sentent que leurs oreilles sont blessées. C'est que la nature leur a donné du goût et du sentiment pour l'harmonie. De même un beau tableau charme et enlève un spectateur qui n'a aucune idée de peinture. Demandez-lui ce qui lui plaît, et pourquoi cela lui plaît ; il ne pourra pas aisément en rendre compte, ni en dire les véritables raisons : mais le sentiment fait à peu près en lui ce que l'art et l'usage font dans les connoisseurs.

Il en faut dire autant du goût dont nous parlons ici. Presque tous les hommes en ont en eux-mêmes les premiers principes, quoique dans la plupart ils soient peu développés faute d'instruction ou de réflexion, et qu'ils soient même étouffés ou corrompus par une éducation vicieuse, par de mauvaises coutumes, par les préventions dominantes du siècle et du pays.

Quelque dépravé néanmoins que soit le goût, il ne périt pas entièrement. Il en reste toujours dans les hommes des points fixes gravés au fond de leur esprit, dans lesquels ils conviennent et se réunissent. Quand ces semences secrètes sont cultivées avec quelque soin, elles peuvent être conduites à une perfection plus dis-

tincte et plus démêlée. Et s'il arrive que ces premières notions soient réveillées par quelque lumière, dont l'éclat rende les esprits attentifs aux règles immuables du vrai et du beau, qui en découvre les suites naturelles et les conséquences nécessaires, et qui leur serve en même temps de modèle pour en faciliter l'application, on voit ordinairement les plus sensés se détromper avec joie de leurs vieilles erreurs, corriger la fausseté de leurs anciens jugemens, revenir à ce qu'un goût épuré et sûr a de plus juste, de plus délicat et de plus fin, et y entraîner peu à peu tous les autres.

On peut s'en convaincre par le succès de certains grands orateurs, ou de quelques auteurs fameux, qui, par leurs talens naturels, savent rappeler ces idées primitives, et faire revivre ces semences cachées dans l'esprit de tous les hommes. En peu de temps ils réunissent en leur faveur les suffrages de ceux qui font le plus d'usage de leur raison ; et bientôt ils enlèvent les applaudissemens des personnes de tout âge et de toute condition, des ignorans aussi-bien que des savans. Il seroit facile de marquer parmi nous la date du bon goût qui y règne dans tous les arts, aussi-bien que dans les belles-lettres et dans les sciences ; et en remontant dans chaque genre jusqu'à la source, on verroit qu'un petit nombre d'heureux génies a procuré cette gloire et cet avantage à la nation.

Ceux même qui dans des siècles plus cultivés sont sans étude et sans belles-lettres, ne laissent pas de prendre une teinture du bon goût dominant, qui se mêle, sans qu'ils s'en aperçoivent, dans leurs conversations, dans leurs lettres, dans leurs manières. Il y a peu de nos guerriers aujourd'hui qui n'écrivissent plus correctement et plus élégamment que Ville-Hardouin et les autres officiers qui vivoient dans un siècle encore grossier et barbare.

On doit conclure de tout ce que je viens de dire, que l'on peut donner des règles et des préceptes sur ce discernement ; et je ne sais pourquoi Quintilien, qui en fait avec raison un si grand cas, prétend que cette qualité ne peut non plus s'acquérir par l'art, que le goût et l'odorat : *Non magis arte traditur, quàm gustus et odor* : à moins qu'il ne veuille dire qu'il y a des esprits si grossiers et tellement éloignés de ce discernement, qu'on pourroit croire que c'est en effet la nature seule qui le donne.

Je ne crois pas même que cette pensée de Quintilien soit vraie par rapport à l'exemple dont il se sert, du moins pour ce qui regarde le goût. Il ne faut qu'examiner ce qui arrive à de certaines nations, qu'une longue habitude attache fortement à des ragoûts bizarres et fort extraordinaires. Elles s'accordent sans peine à louer des liqueurs exquises, des viandes délicates, des mets apprêtés avec art par une main habile. Elles apprennent bientôt à discerner les finesses de l'assaisonnement, quand un maître savant en ce genre les y rend attentives, et à les préférer à la grossièreté barbare de leur ancienne nourriture. Quand je parle ainsi, ce n'est pas que je trouve ces nations fort à plaindre d'être privées d'une intelligence et d'une habileté qui nous est devenue si funeste. Mais on peut juger par-là de la ressemblance qui se trouve entre le goût par rapport aux sens et aux corps, et le goût par rapport à l'esprit ; et combien le premier est propre à peindre les qualités du second.

Le bon goût dont nous parlons ici, qui est celui de la littérature, ne se borne pas à ce qu'on appelle sciences : il influe comme imperceptiblement sur les autres arts, tels que sont l'agriculture, la peinture, la sculpture, la musique. C'est un même discernement qui introduit partout la même élégance, la même symétrie, le même ordre dans la disposition des parties ; qui rend attentif à une noble simplicité, aux beautés naturelles, au choix judicieux des ornemens. Au contraire la dépravation du goût dans les arts a toujours été un indice et une suite de celle de la littérature. Les ornemens chargés, confus, grossiers des anciens édifices Gothiques, et placés pour l'ordinaire sans choix, contre les bonnes règles, et hors des belles proportions, étoient l'image des écrits des auteurs des mêmes siècles.

Le bon goût de la littérature se communique même aux mœurs publiques et à la manière de vivre. L'habitude de consulter les règles primitives sur une matière, conduit naturellement à en faire de même sur d'autres. Paul Emile, si habile et si entendu en tout genre, ayant donné après la conquête de la Macédoine une grande fête à toute la Grèce, et ayant remarqué qu'on en trouvoit l'ordon-

nance infiniment plus élégante et plus belle qu'on ne l'attendoit d'un homme de guerre, répondit qu'on avoit tort de s'en étonner : que le même génie qui apprend à bien ranger une armée en bataille, apprend aussi à bien ordonner une fête.

Mais par un renversement tout à fait étrange, et cependant ordinaire, et qui est une grande preuve de la foiblesse, ou plutôt de la corruption de l'esprit humain, cette délicatesse même, cette élégance que le bon goût de la littérature et de l'éloquence a coutume d'introduire dans l'usage de la vie, pour les bâtimens, par exemple, et pour les repas, venant peu à peu à dégénérer en excès et en luxe, introduit à son tour le mauvais goût dans la littérature et dans l'éloquence. C'est ce que Sénèque nous développe d'une manière fort ingénieuse dans une de ses lettres, où il semble s'être peint lui-même sans s'en apercevoir.

Un de ses amis lui avoit demandé d'où pouvoit venir le changement qu'on voyoit quelquefois arriver dans l'éloquence, et qui entraînoit presque tous les esprits dans certains défauts, comme d'affecter des figures hardies et outrées, des métaphores hasardées sans mesure et sans retenue, des pensées si courtes et si brusques, qu'elles laissent plutôt à deviner ce qu'elles veulent dire, qu'elles ne le disent.

Sénèque répond à cette question par un proverbe usité chez les Grecs : telle est la vie, telles sont les paroles : *Talis hominibus fait oratio, qualis vita.* Comme un particulier se peint dans son discours, ainsi le style dominant est quelquefois une image des mœurs publiques. Le cœur entraîne l'esprit, et lui communique ses vices aussi bien que ses vertus. Lorsque dans les meubles, dans les bâtimens, dans les repas, on se fait un mérite de se distinguer des autres par de nouveaux raffinemens et par une recherche étudiée de tout ce qui est hors de l'usage commun, le même goût se communique à l'éloquence, et y porte aussi la nouveauté et le désordre.

L'esprit accoutumé à ne plus suivre de règles dans les mœurs, n'en suit plus dans le style. On ne veut plus rien que de nouveau, de brillant, d'extraordinaire, de hasardé. On ne s'attache qu'à des pensées minces et puériles, ou hardies et outrées jusqu'à l'excès. On affecte un style peigné et fleuri, et une élocution éclatante qui n'a que du son, et rien de plus.

Et ce qui répand ces sortes de défauts, est ordinairement l'exemple d'un homme seul, qui s'est fait de la réputation, qui est devenu à la mode, qui s'est rendu maître des esprits et qui donne le ton aux autres.* On se fait honneur de le suivre : on l'étudie, on le copie, et son style devient la règle et le modèle du goût public.

Comme donc, dans une ville, le luxe des tables et des habits est une marque que les mœurs y sont peu réglées ; ainsi la licence du style, quand elle est publique et générale, montre que les esprits sont dépravés et corrompus.

Pour remédier au mal, pour réformer dans le style les expressions et les pensées, il faut purifier la source d'où elles partent. C'est l'esprit qu'il faut guérir. Quand il est sain et vigoureux, l'éloquence l'est aussi : mais elle est foible et languissante, quand l'esprit l'est devenu, et qu'il s'est laissé affoiblir et énerver par la volupté et les délices. En un mot, c'est lui qui est le maître, qui commande et qui donne le mouvement à tout : et tout le reste suit ses impressions.

Il fait remarquer ailleurs qu'un style trop étudié et trop recherché est la marque d'un petit génie. Il veut qu'un orateur, surtout lorsqu'il traite des matières graves et sérieuses, soit moins attentif aux mots et à l'arrangement qu'aux choses et aux pensées. Quand vous voyez un discours travaillé et poli avec tant de soin et d'inquiétude, vous pouvez conclure, dit-il, qu'il part d'un esprit médiocre et occupé de petites choses. Un écrivain qui a l'esprit grand et élevé ne s'arrête point à de telles minuties. Il pense et parle avec plus de noblesse et de grandeur, et l'on voit dans tout ce qu'il dit un certain air aisé et naturel, qui marque un homme riche de son propre fonds, et qui ne cherche point à le paroître. Ensuite il compare cette sorte d'éloquence fleurie et fardée à des jeunes gens bien frisés et bien poudrés et qui sont toujours devant le miroir et à la toilette : *Barbâ et comâ nitidos, de capsulâ totos.* On ne peut rien attendre de grand et de solide de tels caractères. Il en est de même des orateurs. Le discours est comme le visage de l'esprit. S'il est peigné, ajusté, fardé, c'est un signe qu'il y a quelque chose de gâté dans l'esprit, et qu'il n'est pas sain. Une telle parure où il y a tant d'art et d'étude, n'est point un ornement digne de l'élo-

* *Fontenelle.*

quence *Non est ornamentum virile concinnitas.*

Qui ne croiroit, en entendant parler ainsi Sénèque, qu'il étoit ennemi déclaré du mauvais goût, et que personne n'étoit plus capable que lui de s'y opposer et de le prévenir ? et cependant ce fut lui, plus que tout autre, qua contribus à gâter les esprits, et à corrompre l'éloquence. J'aurai lieu d'en parler ailleurs, et je le ferai d'autant plus volontiers qu'il semble que ce mauvais goût de pensées brillantes, et d'une sorte de pointes, qui est proprement le caractère de Sénèque, veuille prendre le dessus dans notre siècle. Et je ne sais si ce ne seroit point un indice et un présage de la ruine dont l'éloquence est menacée parmi nous, et dont le luxe énorme qui règne plus que jamais, et la décadence presque générale des mœurs, sont peut être aussi de funestes avant-coureurs.

Il ne faut quelquefois, comme le remarque Sénèque, et comme lui-même en est un exemple, il ne faut qu'un seul homme, mais d'un grand nom et qui par de rares qualités se sera acquis un grand crédit, pour introduire ce mauvais goût et ce style corrompu. On veut, par une secrète ambition, se distinguer de la foule des orateurs et des écrivains de son temps, et ouvrir une nouvelle carrière, où l'on marche plutôt seul à la tête de nouveaux disciples, qu'à la suite des anciens maîtres. On préfère la réputation de bel esprit à celle de bon esprit, le brillant au solide, le merveilleux au naturel et au vrai. On aime mieux parler à l'imagination qu'au jugement, éblouir la raison que la convaincre, surprendre son approbation que de la mériter : et pendant qu'un tel homme, par une espèce de prestige et par un doux enchantement, enlève l'admiration et les applaudissemens des esprits superficiels, qui font la multitude ; les autres écrivains, séduits par l'attrait de la nouveauté et par l'espérance d'un pareil succès, se laissent insensiblement aller au torrent, et le fortifient en le suivant. Ainsi ce nouveau goût déplace sans effort l'ancien goût, quoique meilleur : il passe bientôt en loi et entraîne toute une nation.

C'est ce qui doit réveiller dans l'Université l'attention des maîtres pour prévenir et empêcher, autant qu'il est en eux, la ruine du bon goût : et chargés, comme ils le sont, de l'instruction publique de la jeunesse, ils doivent regarder ce soin comme une partie essentielle de leur devoir. Les coutumes, les mœurs, les lois des anciens ont changé : elles sont souvent opposées à notre caractère et à nos usages, et la connoissance peut nous en être moins nécessaire. Les faits sont passés sans retour : les grands événemens ont eu leur cours, sans en faire attendre de semblables : les révolutions des états et des empires ont peut-être peu de rapport à notre situation présente et à nos besoins, et par là deviennent moins intéressantes. Mais le bon goût, qui est fondé sur des principes immuables, est le même pour tous les temps ; et c'est le principal fruit qu'on doive faire tirer aux jeunes gens de la lecture des anciens, qu'on a toujours regardés avec raison comme les maîtres, les dépositaires, les gardiens de la saine éloquence et du bon goût. Enfin, parmi tout ce qui peut contribuer à la culture de l'esprit, on peut dire que cette partie est la plus essentielle, et celle que l'on doit préférer à toutes les autres.

Ce bon goût ne se borne pas aux belles-lettres : il regarde aussi, comme je l'ai déjà insinué, tous les arts, toutes les connoissances. Il consiste alors dans un certain discernement juste et exact qui fait sentir ce qu'il y a, dans chacune de ces sciences et de ces connoissances, de plus rare, de plus beau, de plus utile, de plus essentiel, de plus convenable, ou de plus nécessaire à ceux qui s'y appliquent ; jusqu'où par conséquent il en faut porter l'étude, ce qu'on en doit écarter, ce qui mérite un travail particulier et une préférence sur tout le reste. On peut, faute de ce discernement, manquer à l'essentiel de sa profession, sans qu'on s'en aperçoive ; et ce défaut n'est pas si rare qu'on le penseroit.

Rollin, Belles-Lettres.

§ 15. *Difficulté de se fixer sur ce qu'on appelle le bon goût.*

Il est un bon goût. Cette proposition n'est point un problème, et ceux qui en doutent ne sont point capables d'atteindre aux preuves qu'ils demandent. Mais quel est-il, ce bon goût ?

Est-il possible qu'ayant une infinité de règles dans les arts, et d'exemples dans les ouvrages des anciens et des modernes, nous ne puissions nous en former une idée claire et précise? ne seroit-ce point la multiplicité de ces exemples mêmes, ou

le trop grand nombre de ces règles qui offusqueroit notre esprit, et qui, en lui montrant des variations infinies, à cause de la différence des sujets traités, l'empêcheroit de se fixer à quelque chose de certain dont on pût tirer une juste définition ?

Il est un bon goût qui est seul bon. En quoi consiste-t-il ? de quoi dépend-il ? est-ce de l'objet, ou du génie qui s'exerce sur cet objet ? a-t-il des règles, n'en a-t-il point ? est-ce l'esprit seul qui est son organe, ou le cœur seul, ou tous deux ensemble ? que de questions sous ce titre si connu, tant de fois traité, et jamais assez clairement expliqué !

On diroit que les anciens n'ont fait aucun effort pour le trouver, et que les modernes au contraire ne le saisissent que par hasard. Ils ont peine à suivre la route, qui paroît trop étroite pour eux. Rarement ils s'échappent, sans payer quelque tribut à l'une des deux extrémités. Il y a de l'affectation dans celui qui écrit avec soin, et de la négligence dans celui qui veut écrire avec facilité. Au lieu que dans les anciens qui nous restent, il semble que c'est un heureux génie qui les mène comme par la main : ils marchent sans crainte et sans inquiétude, comme s'ils ne pouvoient aller autrement. Quelle en est la raison ? ne seroit-ce pas que les anciens n'avoient d'autres modèles que la nature elle-même, et d'autres guides que le goût : et que les modernes se proposant pour modèles les ouvrages des premiers imitateurs, et craignant de blesser les règles que l'art a établies, leurs copies ont dégénéré, et retenu un certain air de contrainte qui trahit l'art, et met tout l'avantage du côté de la nature.

C'est donc au goût seul qu'il appartient de faire des chefs-d'œuvre, et de donner aux ouvrages de l'art cet air de liberté et d'aisance qui en fait toujours le plus grand mérite.

Le goût est dans les arts, ce que l'intelligence est dans les sciences. Leurs objets sont différens à la vérité, mais leurs fonctions ont entre elles une si grande analogie, que l'une peut servir à expliquer l'autre.

Le vrai est l'objet des sciences : celui des arts est le bon et le beau : deux termes qui rentrent presque dans la même signification, quand on les examine de près.

L'intelligence considère ce que les objets sont en eux-mêmes, selon leur essence, sans aucun rapport avec nous. Le goût, au contraire, ne s'occupe de ces mêmes objets que par rapport à nous.

Il y a des personnes dont l'esprit est faux, parce qu'elles croient voir la vérité où elle n'est point réellement. Il y en a aussi qui ont le goût faux, parce qu'ils croient sentir le bon ou le mauvais, où ils ne sont point en effet.

Une intelligence est donc parfaite, quand elle voit sans nuage, et qu'elle distingue sans erreur le vrai d'avec le faux, la probabilité d'avec l'évidence. De même le goût est parfait aussi, quand, par une impression distincte, il sent le bon et le mauvais, l'excellent et le médiocre, sans jamais les confondre, ni les prendre l'un pour l'autre.

Je puis donc définir l'intelligence, la facilité de connoître le vrai et le faux, et de les distinguer l'un de l'autre : et le goût, la facilité de sentir le bon, le mauvais, le médiocre, et de les distinguer avec certitude.

Ainsi, vrai et bon, connoissance et goût, voilà tous nos objets, et toutes nos opérations. Voilà les sciences et les arts.

Je laisse à la métaphysique profonde à débrouiller tous les ressorts secrets de notre âme, et à creuser les principes de ses opérations. Je n'ai pas besoin d'entrer ici dans ces discussions spéculatives où l'on est aussi obscur que sublime. Je pars d'un principe que personne ne conteste. Notre âme connoît, et ce qu'elle connoît produit en elle un sentiment. La connoissance est une lumière répandue dans notre âme : le sentiment est un mouvement qui l'agite. L'une éclaire, l'autre échauffe. L'une nous fait voir l'objet ; l'autre nous y porte, ou nous en détourne.

Le goût est donc un sentiment, et comme dans la matière dont il s'agit ici, ce sentiment a pour objet les ouvrages de l'art, et que les beaux-arts, comme nous l'avons prouvé, ne sont que des imitations de la belle nature ; le goût doit être un sentiment qui nous avertit si la belle nature est bien ou mal imitée.

Quoique ce sentiment paroisse partir brusquement et en aveugle, il est cependant toujours précédé au moins d'un éclair de lumière, à la faveur duquel nous découvrons les qualités de l'objet. Il faut que la corde ait été frappée avant que de rendre le son. Mais cette opéra-

ion est si rapide que souvent on ne s'en aperçoit point, et que la raison, quand elle revient sur le sentiment, a beaucoup de peine à en reconnoître la cause. C'est pour cela peut-être que la supériorité des anciens sur les modernes est si difficile à décider. C'est le goût qui en doit juger; et à son tribunal on sent plus qu'on ne prouve.

L'Abbé Batteux.

§ 16. *Comparaison du goût physique avec le goût intellectuel.*

Le goût, ce sens, ce don de discerner nos alimens a produit dans toutes les langues connues, la métaphore qui exprime par le mot goût, le sentiment des défauts et des beautés dans tous les arts: c'est un discernement prompt, comme celui de la langue et du palais, et qui prévient comme lui la réflexion; il est, comme lui, sensible et voluptueux à l'égard du bon; il rejète, comme lui, le mauvais avec soulèvement; il est souvent, comme lui, incertain et égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire, et ayant quelquefois besoin, comme lui, d'habitude pour se former.

Il ne suffit pas pour le goût, de voir, de connoître la beauté d'un ouvrage; il faut la sentir, en être touché. Il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse, il faut démêler les différentes nuances; rien ne doit échapper à la promptitude du discernement; et c'est encore une ressemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts avec le goût sensuel. Car le gourmet sent et reconnoît promptement le mélange de deux liqueurs: l'homme de goût, le connoisseur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles; il verra un défaut à côté d'un agrément; il sera saisi d'enthousiasme à ces vers des Horaces.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? ...
Qu'il mourût.

Il sentira un dégoût involontaire au vers suivant.

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Comme le mauvais goût au physique consiste à n'être flatté que par des assaisonnemens trop piquans et trop recherchés, ainsi le mauvais goût dans les arts, est de ne se plaire qu'aux ornemens étudiés, et de ne pas sentir la belle nature.

Le goût dépravé dans les alimens est de choisir ceux qui dégoûtent les autres hommes; c'est une espèce de maladie. Le goût dépravé, dans les arts, est de se plaire à des sujets qui révoltent les esprits bien faits; de préférer le burlesque au noble, le précieux et l'affecté au beau simple et naturel: c'est une maladie de l'esprit. On se forme le goût des arts, beaucoup plus que le goût sensuel; car dans le goût physique, quoiqu'on finisse quelquefois par aimer les choses pour lesquelles on avoit d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes en général apprissent à sentir ce qui leur est nécessaire; mais le goût intellectuel demande plus de temps pour se former. Un jeune homme sensible, mais sans aucune connoissance, ne distingue point d'abord les parties du grand chœur de musique; les yeux ne distinguent point d'abord, dans un tableau, les gradations, le clair-obscur, la perspective, l'accord des couleurs, la correction du dessin: mais peu à peu ses oreilles apprennent à entendre et ses yeux à voir: il sera ému à la représentation d'une belle tragédie; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat, par lequel aucun personnage n'entre ni ne sort sans raison; ni cet art encore plus grand, qui concentre des intérêts divers dans un seul; ni enfin les autres difficultés surmontées.

Ce n'est qu'avec de l'habitude et des réflexions, qu'il parvient à sentir tout d'un coup avec plaisir, ce qu'il ne démêloit pas auparavant. Le goût se forme insensiblement dans une nation qui n'en avoit pas, parce qu'on y prend peu à peu l'esprit des bons artistes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de Le Brun, de Poussin, de Le Sueur: on entend la déclamation notée des scènes de Quinault, avec l'oreille de Lully; et les airs et les symphonies avec celles de Rameau; on lit les livres avec l'esprit des bons auteurs.

Si toute une nation s'est réunie dans les premiers temps de la culture des beaux arts, à aimer des auteurs pleins de défauts, et méprisés avec le temps, c'est que ces auteurs avoient des beautés naturelles que tout le monde sentoit, et qu'on n'étoit pas encore à portée de démêler leurs imperfections. Ainsi Lucilius fut chéri des

Romains avant qu'Horace l'eût fait oublier; Regnier fut goûté des François avant que Boileau parût; et si des auteurs anciens qui bronchent à chaque pas ont pourtant conservé leur grande réputation, c'est qu'il ne s'est point trouvé d'écrivain pur et châtié chez ces nations qui leur ait dessillé les yeux, comme il s'est trouvé un Horace chez les Romains, un Boileau chez les François.

On dit qu'il ne faut point disputer des goûts, et on a raison, quand il n'est question que du goût sensuel, de la répugnance que l'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre: on n'en dispute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon goût qui les discerne, et un mauvais goût qui les ignore; et on corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un goût de travers. Il y a aussi des âmes froides, des esprits faux qu'on ne peut ni échauffer, ni redresser; c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point.

Le goût peut se gâter chez une nation; ce malheur arrive d'ordinaire après des siècles de perfection. Les artistes craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées; ils s'éloignent de la belle nature, que leurs prédécesseurs ont saisie; il y a du mérite dans leurs efforts; ce mérite couvre leurs défauts. Le public amoureux des nouveautés court après eux; il s'en dégoûte, et il en paroît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers; le goût se perd; on est entouré de nouveautés, qui sont rapidement effacées les unes par les autres: le public ne sait plus où il en est, et il regrette en vain le siècle du bon goût qui ne peut plus revenir: c'est un dépôt que quelques bons esprits conservent encore loin de la foule.

Il est de vastes pays où le goût n'est jamais parvenu; ce sont ceux où la société ne s'est point perfectionnée, où les hommes et les femmes ne se rassemblent point; où certains arts, comme la sculpture, la peinture des êtres animés sont défendus par la religion. Quand il y a peu de société, l'esprit est rétréci, sa pointe s'émousse, il n'a pas de quoi se former le goût. Quand plusieurs beaux arts manquent, les autres ont rarement de quoi se soutenir; parce que tous se tiennent par la main, et dépendent les uns des autres. C'est une des raisons pourquoi les Asiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits presque en aucun genre, et que le goût n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

Voltaire.

§ 17. *Ce que c'est que le goût.*

Le goût, dans l'acception la plus étroite de ce mot pris figurément, est le sentiment vif et prompt des finesses de l'art, de ses délicatesses, de ses beautés les plus exquises, et même de ses défauts les plus imperceptibles et les plus séduisans.

Le goût dans une acception plus étendue, est la prédilection, ou la répugnance de l'âme pour tels ou tels objets du sentiment ou de la pensée.

Dans le premier sens, on dit d'un homme qu'il *a du goût*; dans l'autre, on dit que *chacun a son goût*.

On a remarqué avant moi l'analogie du goût physique avec le goût intellectuel, c'est-à-dire, du sens qui juge les saveurs, avec le sens intime qui juge en nous les productions des arts, d'après l'impression de plaisir ou de peine qu'en reçoivent l'esprit et l'âme. Je me bornerai donc à dire, que l'un comme l'autre de ces deux sens est une faculté naturelle, perfectible, mais altérable; que l'un comme l'autre varie et diffère selon les temps, les lieux, les mœurs, les habitudes; qu'enfin l'un comme l'autre ne laisse pas d'avoir ses principes d'analogie, ses moyens d'assimilation.

Marmontel.

§ 18. *Dans la diversité de goûts, qui semble être dans la nature, peut-il y avoir un goût par excellence, et ce qu'on appelle éminemment goût, a-t-il jamais d'autre prérogative que d'être le goût dominant?*

Le goût physique semble avoir son caractère de bonté dans la préférence qu'il donne aux nourritures les plus saines; et combien les raffinemens du luxe n'ont-ils pas encore altéré ce discernement de l'instinct! Le goût intellectuel a-t-il été plus inaltérable? et, soit dans la multitude, soit dans le petit nombre, a-t-il le droit de se croire plus infaillible dans son choix?

L'opinion a pour objet la vérité, qui

n'est qu'un point ; et il est possible qu'à la longue les opinions particulières se réunissent au même centre, puisque de tous côtés la raison tend au même but. Mais y a-t-il de même pour les goûts un point de ralliement et une tendance commune ? L'agréable comme l'utile a-t-il un caractère évident et invariable ?

Nous vivons en société ; et par la communication des sentimens et des idées, par l'exercice habituel de notre sensibilité sur des objets communs, par cet attrait qui nous rapproche, et qui nous fait trouver tant de plaisir à penser, à sentir de même ; nos goûts, il est vrai, s'assimilent si bien, qu'on dit communément d'une société, qu'elle a son goût, comme on le diroit d'un seul homme : mais jusque là ce goût n'est que le sien.

Cette société s'étend : ce n'est plus un cercle, c'est une ville, un pays, tout un peuple, et par une longue cohabitude le goût y devient uniforme. C'est alors qu'il commence à prendre une sorte d'autorité : et si la nation est réellement plus éclairée, plus cultivée que ses voisines ; si elle est plus fertile en objets d'agrémens ; elle aura quelque droit de servir de modèle dans l'art de plaire et de jouir. Mais encore chaque nation peut-elle prétendre, de son côté, savoir aussi ce qui lui est convenable ; et comme, en raison de son caractère, il est possible que ses affections aient quelque singularité, elle aura droit aussi de les prendre pour règle : son goût ne sera pas le goût de ses voisins ; mais ce sera le bon goût pour elle.

A présent, supposons qu'à de longs intervalles, soit dans le temps, soit dans l'espace, que, par exemple, à deux mille ans et à deux mille lieues de distance, le goût d'une nation se communique et se répande ; et que, malgré les différences d'usages, de mœurs, de coutumes, malgré la diversité même des climats et leur influence sur le caractère des peuples, ce goût soit presque universellement reconnu pour être le bon goût : rien de plus décisif sans doute que ce témoignage unanime : et toutefois, si quelque nation s'excepte et se réserve le droit d'avoir un goût qui lui soit propre, ou de modifier à son gré le goût universel, personne encore n'aura le droit de la soumettre à la loi commune, et il ne sera point prouvé pour elle que le goût dominant soit meilleur que le sien.

Marmontel.

§ 19. *Que la nature est le seul juge suprême en fait de goût.*

Il n'y a donc qu'un juge suprême, un seul juge qui, en fait de goût, soit sans appel : c'est la nature. Heureusement, presque tout est soumis à cet arbitre universel.

Avant qu'il y eût des arts, il y avoit des hommes sensibles et bien organisés ; avant qu'il y eût des arts, il y avoit, pour le sens intime, des objets de prédilection et des objets d'aversion, des sources de plaisirs et des sources de peines : et ce sens, exercé par la nature avant que l'art se fît un jeu de l'émouvoir, avoit pour juge, dans le choix des objets, leur attrait ou sa répugnance.

Ainsi, les convenances qui intéressent le goût ne sont pas toutes accidentelles et factices ; il en est d'immuables, il en est d'éternelles, comme les offences des choses.

Or le sentiment des convenances accidentelles en suppose l'étude ; et quoique la faculté de les apercevoir soit donnée par la nature, elle a besoin que l'usage l'instruise des conventions qu'il établit. Ainsi, le goût qui les fait observer, comme le goût qui juge si elles sont observées, est un discernement acquis. Mais pour les convenances essentielles et immuables, il doit y avoir un goût indépendant, comme elles, de toute espèce de convention : la nature les a établies, la nature les fait sentir.

Lorsqu'on a défini le goût, *le sentiment des convenances*, on a donc reconnu un goût naturel et antérieur à toute espèce de convention, et un goût soumis aux mêmes variations que les mœurs et les conventions sociales. Or la règle de celui-ci sera toujours de garder avec l'autre le plus d'affinité possible, et de s'attacher aux objets qui peuvent les concilier.

Marmontel.

§ 20. *Du goût dans l'homme sauvage.*

Supposons d'abord l'homme sauvage, et purement sauvage, comme on n'en a point vu, mais comme on peut l'imaginer, en qui nulle convention, nulle habitude sociale n'ait encore altéré la pensée et le sentiment : il est difficile de concevoir comment il peut manquer aux convenances naturelles, puisque ni l'opinion, ni la coutume, ni le caprice de l'usage n'ont

rien falsifié en lui; tout y est vrai, simple, ingénu; il aime ce qui lui ressemble, rien d'artificiellement composé ne le touche, rien d'affecté ne le séduit.

Dans les sauvages même, tels que nous les voyons réunis en société, quoique l'exemple, l'opinion, la coutume aient déjà travaillé à corrompre le naturel, il est facile encore de voir que plus l'homme est près de la nature, plus il a d'ingénuité. On sait quelle est en eux la bonté de la vue et la finesse de l'ouïe; et si le sens intime, auquel répondent ces deux organes, n'a pas la même subtilité, au moins doit-il avoir la même netteté de perception et la même justesse. Il est moins exercé dans le sauvage que dans l'homme civilisé, sans doute; mais aussi est-il moins troublé. L'analyse, l'abstraction, la combinaison des idées, l'art de les composer, de les décomposer, d'en saisir les nuances, d'en apercevoir les rapports, ce travail de l'esprit d'où naissent tant de lumières et tant de nuages, n'éclairent pas son entendement, mais aussi ne l'offusquent pas. Ses idées sont des images: sa pensée est le résultat prompt et rapide de ses sensations; mais elle n'en est que plus vive. Sa morale n'est pas sublime, mais aussi n'est-elle point fardée; et les vertus qui sont à son usage, la bonté, la sincérité, la bonne foi, l'équité, la droiture, l'amitié, la reconnoissance, l'hospitalité, le mépris de la douleur et de la mort, ont à ses yeux toute leur noblesse et toute leur beauté; il y attache la gloire, qu'il préfère à la vie: il a donc en lui-même le sentiment du beau moral. Il l'a de même du beau physique. Le soleil, le torrent, la foudre, la tempête sont les objets de son étonnement, quelquefois de son culte. La familiarité des grands tableaux de la nature n'épuise pas son admiration; et lorsqu'il parle de lui-même avec orgueil, c'est toujours à ce qu'il y a de plus naturellement noble qu'il se compare. Toutes nos figures de rhétorique, tous nos mouvemens oratoires, il les invente, il les emploie, mais à propos; et c'est toujours le sentiment qui les lui inspire. Il adresse la parole aux absens, aux morts; il croit les voir et les entendre; il parle aux choses insensibles, et il croit en être entendu: mais c'est lorsque son âme est fortement émue et son imagination exaltée; c'est le délire de la passion, mais d'une passion véritable et sincère dans ses erreurs.

T. I. p. 2.

Ecoutez-le au moment qu'il a perdu son ami, qu'il pleure son fils ou son père, qu'il vient de recevoir une injure, et qu'il en médite la vengeance, ou qu'il rend grâce d'un bienfait: il sent tout ce qu'il doit sentir, il le sent au degré où il doit le sentir; et, autant que sa langue peut le permettre, il le dit comme il doit le dire. Pas un tour qui ne rende le mouvement de sa pensée; pas une épithète ambitieuse ou superflue; pas une hyperbole excessive; pas une fausse métaphore, quoique tout y soit en image; pas un trait de sensibilité qui ne soit juste et pénétrant. Pourquoi cela? parce que la nature est toujours vraie, et que tout ce qui est exagéré, maniéré, forcé, mis hors de sa place, est de l'art.

Dans les harangues des sauvages, qui sont leurs discours préparés, on aperçoit, il est vrai, des formules traditionnelles; mais la manière même en est encore décente et noble: leur laconisme a de la dignité; leurs figures, de la justesse; leur éloquence, de la franchise et quelquefois de l'élévation. On voit bien qu'ils ont peu d'idées; mais cette pauvreté même a je ne sais quoi d'imposant. On reconnoît ce caractère de simplicité et de noblesse dans la poésie des Bardes et de tous les peuples du nord, pris dans les temps où leur génie, comme leurs mœurs, étoit encore à demi sauvage; et lorsqu'on les a fait parler, il n'a fallu, pour les rendre éloquens à leur manière, que leur prêter fidèlement le langage de la nature. Voyez, dans Tacite, la harangue du Breton Galgacus; dans Quinte-Curce, la harangue des députés des Scythes à Alexandre; dans La Fontaine, celle du paysan du Danube au sénat Romain.

Comment se pourroit-il en effet que l'homme qui ne parle que pour exprimer ce qu'il sent, dît autre chose que ce qu'il sent, et ne le dît pas comme il convient à son âge, à son caractère, à sa situation? Son langage n'est que l'effusion ou l'explosion de son âme. Pourquoi, dans ses récits, dans ses descriptions, emploieroit-il des détails superflus, des circonstances inutiles? Il ne songe à dire que ce qu'il a vu; et dans ce qu'il a vu, que ce qui l'a frappé. En un mot, il ne veut pas être spirituel, singulier, merveilleux; il veut être vrai, ou plutôt il l'est sans le vouloir et sans songer à l'être.

Marmontel.

§ 21. *Du goût dans l'homme civilisé.*

Pourquoi nous-mêmes avons-nous donc aujourd'hui tant de peine à être simples et naturels? C'est que nos institutions nous ont pliés et repliés de cent manières toutes contraintes; qu'après avoir, comme diroit Montaigne, *artialisé* la nature, nous sommes obligés de *naturaliser* l'art. Je dis l'art, dans nos habitudes les plus familières et les plus libres, et à plus forte raison dans nos compositions, dans nos imitations, dans notre poésie inventive, dans notre éloquence factice, dans nos peintures étudiées, dans nos passions de commande, où il faut prendre à chaque instant une âme étrangère et nouvelle, croire voir ce qu'on ne voit pas, penser et sentir, et parler, non comme soi, mais comme un autre, en un mot, se faire à soi-même l'illusion qu'on veut répandre, et se tromper si bien dans ses propres mensonges que tout le monde y soit trompé. C'est là surtout qu'il est difficile de retrouver en soi ces mouvemens naturels, ces accens, ces tours d'expression, qui échappent à l'homme sauvage sans qu'il y pense, et mieux que s'il y avoit pensé.

Voyez les grâces de l'enfance, la facilité, la souplesse, le charme de ses attitudes et de ses mouvemens; bientôt vient l'éducation, qui détruit tout cela, et qui met à la place la gêne et l'affectation. Alors, que l'on regrette ces grâces fugitives! que de soins, que de peines ne se donne-t-on pas pour en retrouver quelques traces! Ce n'est de même qu'à force d'art que l'art peut se rectifier.

Mais la grande difficulté pour accorder l'art avec la nature, c'est que le naturel, comme nous l'entendons, n'est pas celui de l'homme inculte. Aux convenances universelles, qui feroient des règles constantes, les institutions sociales, la coutume, l'opinion, la fantaisie en ont mêlé d'artificielles et de changeantes comme leurs causes; et c'est à l'égard de celles-ci que le goût, n'ayant plus de type inaltérable, est devenu lui-même variable et divers. Les idées de bienséance, de noblesse, de dignité, de politesse, d'élégance, d'agrément, de délicatesse, enfin tous les raffinemens de l'art de plaire et de jouir, étant venus successivement, et puis en foule, solliciter l'attention du goût, il en a été comme étourdi; et au milieu de cette multitude de lois nouvelles et fantasques, il s'est trouvé comme un jurisconsulte, que ses études même et son habileté rendent encore plus incertain et plus irrésolu dans ses opinions.

Marmontel.

§ 22. *Que la société, en compliquant l'art de plaire, a dû rendre le goût indécis.*

A mesure donc que l'art de plaire est devenu plus compliqué, le goût qui en est le juge, le conseil, et le guide, a dû être plus indécis. La nature n'a qu'une route, l'habitude a mille sentiers tortueux et entrecoupés. Aussi l'art le moins composé est-il toujours le plus infaillible; et l'avantage des arts naissans, comme des sociétés naissantes, c'est leur grande simplicité.

Homère, en comparaison de Virgile et de Racine, étoit presque un sauvage. Encore tout près de la nature, les convenances qu'elle avoit établies étoient presque les seules dont il eût l'idée et le sentiment. Je suis loin de penser qu'il fût né dans un siècle absolument inculte, et qu'il eût lui seul inventé ses fables, ses dieux, ses héros, sa langue poétique; mais on se tromperoit, si, par un siècle de culture, on entendoit, en parlant du sien, un siècle de lumière pareil à ceux qui l'ont suivi. Il n'y avoit de son temps rien de semblable aux fêtes qu'on célébroit du temps de Périclès, et aux spectacles qu'on y donnoit à toute la Grèce assemblée. Il n'y avoit aucune ville comme Athènes et Corinthe, où la poésie et l'éloquence, la philosophie et les arts, rassemblés, cultivés avec émulation, s'éclairassent mutuellement. Mais dans un climat où les hommes avoient reçu de la nature une sensibilité vive, une imagination facile à exalter, une finesse, une délicatesse, une subtilité d'organes, dont on n'a jamais vu d'exemple; dans un climat où le commerce, l'agriculture, le soin des troupeaux, peu de luxe, assez d'abondance, et, pour délassement, des fêtes, des sacrifices, et des festins, formoient le tableau de la vie; dans ce climat, dis-je, de longues paix donnoient aux peuples et aux princes un loisir que les arts embellissoient à peu de frais: et comme les mœurs étoient simples, et que le naturel des hommes n'étoit pas encore altéré, le goût se réduisoit au choix d'une nature intéressante.

La politesse n'avoit point appris aux héros d'Homère a se quereller noble-

ment ; et la crudité des injures qu'Achille dit à Agamemnon n'étoient encore que de la franchise. Il n'étoit pas encore indigne d'une princesse de laver dans les eaux d'un fleuve les tuniques du roi son père ; il n'étoit pas indigne d'un héros de faire lui-même griller la chair des animaux qu'il avoit immolés : tout cela peut blesser notre délicatesse ; les bouffonneries de Vulcain ne nous semblent pas plus décentes ; la querelle d'Irus avec Ulysse ne nous choque pas moins ; et quant à ces formes locales, accidentelles et mobiles, Homère n'étoit pas et ne pouvoit pas être ce que, trois mille ans après lui, on appelle un homme de goût. Mais la partie essentielle des mœurs, qui jamais l'a saisie et exprimée mieux que lui ? Dans les trois harangues d'Ulysse, de Phénix, et d'Ajax, dans les adieux d'Hector et d'Andromaque, dans la douleur d'Achille sur la mort de Patrocle, dans celle de Priam suppliant aux genoux du meurtrier de ses enfans, y a-t-il un mot qui s'éloigne des convenances ? Elles y sont gardées avec un naturel qui étonne l'art et le confond. Pourquoi cela ? c'est que la mode, le caprice, les conventions, les petites formules de la société n'ont presque point touché aux grands objets de la nature. Nous sourions en voyant Hélène et Ménélas si bien ensemble dans leur palais après la ruine de Troie ; et Ménélas nous semble avoir bien doucement oublié le passé. Mais lorsque avant de connoître Télémaque, Ménélas lui parle d'Ulysse avec une estime si tendre, et que le fils, en entendant l'éloge de son père, se couvre le visage pour cacher les larmes qui coulent de ses yeux ; alors nous tressaillons de joie et d'attendrissement, en reconnoissant dans ce trait de sensibilité le maître de Virgile, le modèle de Fénélon. Nous ne voulons plus entendre dans la bouche d'Achille, enfant, le gazouillement du vin que Phénix lui fait boire ; et cette espèce de naturel n'a plus assez de noblesse pour nous. Mais que Phénix, pour émouvoir Achille, fasse parler le vieux Pélée ; que, pour lui rendre la colère odieuse, il lui raconte incidemment qu'un jour lui-même, dans un accès de cette passion funeste, il fut tenté de tuer son père ; c'est un genre de vérité que le temps et la mode respecteront toujours.

Un sentiment plus exalté de l'héroïsme nous fait trouver mauvais que l'ombre d'Achille, dans l'Odyssée, regrette si fort la lumière, et qu'il aimât mieux vivre encore dans le pénible état d'un homme obscur, que de régner aux enfers sur des ombres ; mais ce n'est pas nous, c'est la nature qu'Homère a consultée dans cette révélation naïve des foiblesses du cœur humain. Telle est la différence des nuances inaltérables et des convenances passagères qui dépendent de l'opinion.

L'analogie et la simplicité étoient le grand secret d'Homère. Dans la composition de ses caractères, ce n'est pas lui, c'est la nature même qui en assortit les couleurs et les traits. S'il donne à Ulysse la prudence, il l'accompagne, non pas à la manière des temps modernes, de qualités purement nobles et louables, mais, comme la nature même, de dissimulation, d'artifice, de patience à tout endurer, jusqu'aux dernières humiliations ; d'un courage dont le sang-froid prévoit tout, ne hasarde rien, ne craint pas de se montrer timide, met sa gloire, non pas à braver le péril, mais à voir dans le péril même les moyens de s'y dérober et d'y engager son ennemi, ne compte la force pour rien, tant que la ruse peut agir, laisse l'audace à l'homme à qui manque l'adresse, et ne regarde la témérité que comme la ressource du désespoir.

Si, dans Achille, c'est la colère dont il veut faire craindre les funestes effets ; la sensibilité, la bonté, la droiture, la valeur au plus haut degré, une fierté que l'orgueil irrite, une équité que l'injure soulève, sont les élémens de ce caractère à la fois aimable et terrible ; et par un trait sublime de vérité donné par la nature, il fait, de l'ennemi le plus inexorable dans ses ressentimens, l'ami le plus doux, le plus tendre, le plus passionné dans ses affections. Voilà le goût par excellence, le sentiment juste et profond de ce qui doit plaire, attacher, intéresser dans tous les temps.

C'est à ce même sentiment des convenances immuables, qu'Euripide et Sophocle ont dû ce long succès que leurs beautés ont encore parmi nous. Du Philoctète de Sophocle, notre délicatesse n'a retranché que l'appareil rebutant de la plaie : les deux Œdipes et les deux Iphigénies sont d'un goût aussi pur que les belles scènes d'Homère : enfin, dans aucun temps, le goût n'a été plus sain que lorsqu'en s'abreuvant aux sources de cette antiquité, voisine encore de la nature, elle y a puisé le sentiment des con-

'venances inaltérables, et de ces vérités de mœurs qui sont universellement inhérentes au cœur humain.

Marmontel.

§ 23. *Que la simplicité est le caractère du goût antique, et le vrai symbole des Grecs.*

La simplicité, qui fut toujours le caractère de la nature, est aussi très-distinctement le caractère du goût antique, et le vrai symbole des Grecs. En sculpture, en architecture, en poésie, leurs compositions étoient simples, leurs formes étoient simples, leurs ornemens même étoient simples; on n'y voyoit rien de compliqué, rien de confus, rien de péniblement composé, surtout rien qui ne fût ensemble, et qui, dans les raports de la cause à l'effet, ne fût réduit à l'unité.

Denique sit quodvis simplex dumtaxat et unum. Hor.

C'étoit la devise, la règle, et la magie de leurs arts.

Mais ce caractère de simplicité étoit lui-même pris dans les mœurs: car les mœurs des Grecs étoient simples, si on les compare avec les nôtres. D'abord, elles étoient plus libres et plus généralement populaires, par cela seul qu'elles étoient républicaines. Elles étoient aussi moins façonnées et moins polies, parce que l'absence des femmes laissoit au naturel des hommes sa franchise et son abandon.

Marmontel.

§ 24. *Causes des lois plus austères du goût moderne.*

Qu'on veuille donc faire attention à cette foule de nouvelles idées, de nouveaux sentimens, de manières nouvelles, de bienséances multipliées, qu'ont dû introduire dans nos mœurs le commerce des femmes, la galanterie, le point d'honneur, le manége des cours; à ces raffinement de l'art de flatter et de feindre, de taire ce qu'on veut faire entendre, de voiler à demi ce qu'on veut laisser entrevoir, de dire et de ne dire pas; à toutes ces lois de décence, de ménagement, et d'égards qu'impose une société où les deux sexes vivent ensemble, où l'inégalité des conditions et des rangs doit se laisser sentir sans que la vanité ait à se plaindre de l'orgueil, où la pudeur, l'innocence même, admise aux plaisirs de l'esprit, n'y doit rien trouver qui la blesse: on ne sera plus étonné que l'opinion, la coutume, l'exemple, et, plus que tout, la métaphysique de l'amour et de l'amour-propre, ayant successivement et diversement associé aux convenances immuables de la nature une foule de convenances accidentelles et factices, qu'il a fallu sentir, démêler, observer, la théorie du goût soit devenue si compliquée, si savante, et enfin si problématique.

Le goût, chez les Romains, fut d'abord analogue à la rudesse de leurs mœurs, à l'apreté de leur génie, à l'état d'inculture de leur société; et si, de cet état, il passa tout à coup et sans gradation, à un si haut degré de politesse et d'élégance, c'est qu'il leur vint tout formé de la Grèce, d'où le prirent les Scipions, et d'où Ménandre le transmit à Térence. Mais ce ne fut jamais, dans Rome, que le goût des hommes instruits; celui du peuple se ressentoit, même du temps d'Horace, de son ancienne grossièreté. Cette nation politique et guerrière ne fit jamais assez de cas des arts purement agréables, pour y appliquer une attention sérieuse: le caractère de son génie n'étoit pas la délicatesse; et si elle montra un discernement juste et fin, ce ne fut qu'en fait d'éloquence, le seul des talens de l'esprit qu'elle estima sincèrement, et dont, par un long exercice, elle devint un excellent juge. Mais les écoles de l'éloquence furent des écoles de goût; et l'histoire et la poésie profitèrent de ses leçons.

Ce fut surtout à la cour d'Auguste et dans l'élite des esprits cultivés, que le goût des Athéniens se conserva et se polit encore, comme il est naturel au goût républicain de se raffiner, en passant par l'oisive cour d'un monarque. Seulement pour les bienséances, les Romains, ainsi que les Grecs, furent toujours moins sévères que nous.

On a dit que leur langue étoit moins chaste que la nôtre. C'étoit leur politesse qui étoit moins délicate. La langue de Térence, de Cicéron et de Virgile étoit chaste quand on vouloit, et tant qu'on vouloit: l'Enéide en est bien la preuve; mais l'Enéide devoit être lue dans le salon de Livie, et c'étoit pour le cabinet de Julie que l'art d'aimer étoit écrit. Virgile et Ovide, Tacite et Pétrone, Sénèque et Juvénal parloient la même langue, et non pas le même

langage. Horace étoit sévère et chaste le matin, licencieux le soir, selon qu'il écrivoit pour le lever d'Auguste ou pour le souper de Mécène.

Si donc le goût moderne a des lois plus austères, c'est dans l'esprit de la société, non dans le génie de la langue, qu'en est la véritable cause; c'est parce que l'imprimerie donne aux écrits tant de publicité, que la licence n'a plus de voile; c'est parce qu'un style trop libre manqueroit aux égards que l'usage prescrit; c'est que tout ce qu'on met au jour doit pouvoir passer sous les yeux de ce sexe aimable et difficile, dont le point d'honneur est dans la décence, et qui ne consent à venir animer, adoucir, embellir la triste société des hommes, qu'à condition que leur liberté respectera sa fière modestie. Ainsi, la première des grâces à laquelle nos écrivains doivent sacrifier, c'est la pudeur.

De là tous ces ménagemens, toutes ces adresses de style, toutes ces expressions vagues ou détournées, ces demi-jours, ces demi-teintes, en un mot, ces délicatesses et ces finesses de langage, qui rendent aujourd'hui si difficile l'art d'écrire avec goût les choses de pur agrément. Et combien cet art d'éluder, de voiler, de dissimuler, de rendre l'expression timide et modeste, lors même que la pensée ne l'est pas, combien cet art a dû se raffiner dans une langue où la galanterie et l'amour ont été si subtilement et si savamment analysés! De combien de nuances devoit être assortie la palette d'un peintre comme Racine, pour exprimer le caractère de Phèdre, de manière que d'honnêtes femmes pussent l'admirer sans rougir! Ainsi, le désir de leur plaire, le devoir de les ménager, l'avantage que la nature leur a donné sur nous pour la finesse des organes et l'extrême délicatesse de perception dans les détails, enfin un droit acquis et assez légitime de juger les arts d'agrément, une influence continuelle sur l'esprit de société, et un empire presque absolu sur l'opinion et l'usage, ont érigé les femmes en arbitres du goût; et il leur doit en même temps ses finesses les plus exquises, sa mobilité perpétuelle, et son excessive timidité.

Marmontel.

§ 25. *Du goût dans l'homme barbare et dans celui qui commence à sortir de la barbarie.*

Entre l'état de l'homme sauvage et l'état de l'homme civilisé, et dans le passage de l'un à l'autre, est l'état de l'homme barbare. Le sauvage, comme je l'ai conçu, seroit l'homme de la nature; le barbare, au contraire, est un homme dénaturé: sa raison, ses mœurs, ses idées, ses sentimens sont pervertis par des conventions et par des habitudes, tout aussi artificielles que les modes du luxe et de la vanité.

Lorsque des hommes vagabonds, incultes, effrénés se réunissent pour vivre ensemble, leurs passions ne tardent pas à fermenter, et de leur mélange s'exhalent des opinions insensées, d'absurdes superstitions, des mœurs bizarres ou atroces. C'est par ces dégradations qu'on a vu passer, dans tous les temps, l'espèce humaine, avant de recevoir les formes régulières de la civilisation

Or on sent bien que, dans cet état, toutes les idées de convenances doivent être obscurcies; que toutes les sources des plaisirs intellectuels sont corrompues; et que l'homme, ainsi dépravé, n'est plus susceptible d'aucun discernement dans les prédilections du sentiment et de la pensée.

Tirer les hommes de la barbarie, c'est donc commencer par les rendre à la nature, en corrigeant en eux tous ces vices acquis, tous ces travers de l'esprit et de l'âme; et à mesure que l'un et l'autre se relève et se rectifie, le sentiment du vrai, du bien, du beau moral, enfin tous les raports, soit de l'homme avec l'homme, soit de l'homme avec la nature, se rétablissent par degrés.

Mais dans ce passage, il doit y avoir un temps où les opinions, les mœurs, les formes sociales, à demi dégagées de leur ancienne rouille, sont un mélange de barbarie et de civilisation. D'un côté, l'on commence à retrouver dans l'homme les traits d'une belle nature; et de l'autre, on y voit les marques encore récentes de l'abrutissement par où il a passé, et d'où il commence à sortir. Les nations alors ressemblent à ces figures monstrueuses, qu'on a peut-être imaginées pour exprimer allégoriquement l'état de l'homme à demi barbare, lorsqu'il commence à s'éclairer et à reprendre sa première noblesse. On voit, dans ces symboles, l'assemblage

bizarre de la figure humaine et de celle des animaux. Tel a été l'esprit de l'homme et son caractère moral dans de longues suites de siècles; et la discordance de ses idées et de ses sentimens a produit celle de ses goûts. Les erreurs de l'esprit, les écarts de l'imagination, les fictions absurdes, les compositions déréglées, n'ont pas été l'effet de l'ignorance, mais de la dépravation: car l'ignorance ne produit rien; c'est la nuit, le néant de l'âme; la barbarie en est le chaos: *Discordia semina rerum.* Mais le propre de l'ignorance est de faire tout admirer. Les débauches les plus grossières, les productions les plus informes de l'art naissant, lui ont paru merveilleuses. Les poésies de Ronsard, les tragédies de Joelle ont été, dans leur temps, des chefs-d'œuvre inimitables. L'art et le goût ont fait un pas de plus, et sont tombés dans une autre erreur.

L'art s'est persuadé que son mérite consistoit dans des tours de force et d'adresse, dans de vaines subtilités, dans de puérils raffinemens, dans une recherche pénible de sentimens outrés, d'expressions étranges, d'antithèses forcées, d'hyperboles extravagantes. La danse noble et simple n'est venue que longtemps après les sauteurs et les voltigeurs: il en est de même de la saine éloquence et de la belle poésie. Rappelons-nous ce qu'on a raconté des sauvages de la Louisiane, lorsque, dans le butin fait sur les Espagnols, ayant trouvé des ornemens d'église, ils s'en firent des vêtemens si ridiculement bizarres. C'est ainsi que des écrivains ignorans et grossiers s'ajustent par lambeaux la dépouille des anciens;

Purpureus, latè qui splendeat, unus et alter
Assuitur pannus. Hor.

et s'ils ont eux-mêmes quelque génie, leurs propres idées ne sont encore qu'un tissu bigarré de quelques beautés de rencontre, et d'une foule d'inepties ou de grossières absurdités.

Marmontel.

§ 26. *Moyens donnés par la nature, d'étendre la sphère des arts. Comparaison des Grecs et des Romains.*

Il en est du goût comme des mœurs: ce n'est pas en s'éloignant du naturel que les mœurs se perfectionnent; c'est en le redressant lui-même, en corrigeant ce qu'il a d'âpreté, de grossièreté, de rudesse; en lui donnant, s'il a trop de mollesse, plus de vigueur et de ressort. De même, en fait de goût, l'art ne consiste pas à contrarier la nature, mais à l'améliorer, à l'embellir en l'imitant, à faire mieux qu'elle, en faisant comme elle, en suivant ses inclinations, ses directions, ses mouvemens, en observant ses révolutions et ses diverses métamorphoses, surtout en choisissant en elle les traits, les formes, les aspects, les accidens où la vérité donne le plus de charme à l'imitation. Je m'explique.

La vérité, dans les sciences exactes, n'a qu'un point, ou n'a qu'une ligne, que doit suivre l'observateur. La vérité, dans les arts d'agrémens, a une grande latitude. De là les différences et les gradations du bien au mieux, du commun à l'exquis, du médiocre à l'excellent, en fait de goût comme en fait de génie.

Une pensée, un sentiment, une image, un tableau, un caractère, une action a de la vérité toutes les fois qu'on y reconnoît la nature; et telle est, comme je l'ai dit, la vérité que l'on voit exprimée dans l'éloquence des sauvages. Mais le naturel se compose de qualités et d'accidens, qui varient selon les âges, les conditions, les climats, les formes de la société, et les plis divers qu'elle donne à l'esprit et au caractère. Ainsi, la vérité diffère d'elle-même, non seulement d'un peuple à l'autre, d'un siècle à l'autre, mais dans le même lieu et dans le même temps, d'un homme à l'autre, et dans le même homme, au gré des passions et des événemens. Tout se ressemble au premier coup d'œil; mais bientôt, parmi ces ressemblances génériques, on aperçoit des différences spécifiques et locales, et puis encore des différences individuelles et accidentelles à l'infini. De là mille peintures du même caractère, de la même passion, du même vice, de la même vertu, qui ont toutes leur vérité. Mais cette vérité sera plus ou moins curieuse et intéressante, plus ou moins finement saisie ou ingénieusement exprimée; elle attachera plus ou moins l'esprit et l'âme; elle aura plus ou moins d'agrément et d'attrait, selon le choix de son objet et les couleurs dont il sera peint. C'est ici que le goût s'exerce dans l'invention et le discernement du bien, du mieux, du mieux encore; et qu'on voit l'art réfléchi sur

lui-même, s'observant, s'essayant, déployant ses moyens, creusant plus avant dans ses sources, enfin se corrigeant, se surpassant lui-même, et, non content de ses succès, se provoquant à de nouveaux efforts.

Voyez cent élèves rangés autour d'un modèle commun, leurs dessins lui ressemblent tous, et il n'y en a pas deux qui se ressemblent : telle est la nature au milieu des orateurs et des poëtes. De là cette diversité inépuisable dans les productions de l'esprit et du génie imitateur.

Si donc chacun, dans son point de vue, a bien saisi l'objet et l'a bien exprimé, chacun, me direz-vous, n'a-t-il pas réussi? Non, car ils n'ont pas tous également rempli l'intention de l'art, qui est d'intéresser et de plaire. C'est un talent que de bien rendre ce que l'on voit : mais tout ce qui frappe la vue n'est pas digne de la fixer : tous les événemens ne sont pas mémorables, tous les caractères ne sont pas touchans ; toutes les situations, tous les accidens, tous les détails de la vie humaine ne sont pas curieux à peindre ; et dans l'action même la plus intéressante, toutes les circonstances ne le sont pas. Une nature froide, commune, indifférente, une nature qui ne dit rien à l'âme et à l'esprit, ou qui ne dit pas ce que l'objet de l'art veut qu'elle dise, ou qui le dit trop foiblement, aura sa vérité, mais une vérité sans énergie, sans intérêt, sans agrément. Trouver en soi ou dans la nature la vérité relative à l'effet que se propose l'art, c'est l'invention du génie : la choisir ou la composer, comme le peintre sa couleur, et telle que l'art la demande, c'est l'inspiration du goût, et du goût le plus éclairé. Or on sent bien qu'il ne peut l'être ainsi que par une étude assidue et profondément réfléchie, non-seulement de la simple nature, non-seulement de la nature cultivée et modifiée, mais des moyens, des procédés et des productions de l'art, des tentatives qu'il a faites, des succès qu'il a obtenus, des progrès qu'il peut faire encore : et tel fut le goût des Romains.

Le mérite éminent des Grecs, et une gloire qui les distingue, est d'avoir été inventeurs, et de n'avoir eu pour modèles et pour objets de comparaison que la nature et leurs propres ouvrages. Les Romains, au contraire, furent imitateurs. La Grèce leur transmit les arts ; ce fut sa plus riche dépouille.

Græcia capta ferum victorem cepit, et artes intulit agresti Latio. Hor.

Tous ces arts ne leur semblèrent pas également dignes de leur émulation : mais dans celui de parler et d'écrire, après avoir été les disciples des Grecs, ils en devinrent les rivaux ; et en s'efforçant de les atteindre, ils eurent quelquefois la gloire de les surpasser.

A ne regarder la poésie et l'éloquence que du côté du naturel, de l'énergie, et de ces beautés principales que le génie enfante ; rien sans doute n'est au-dessus d'Homère, de Sophocle, et de Démosthène. Mais si l'art réfléchit aux nouveaux degrés de perfection où l'on s'est élevé, toujours guidé par la nature dans la poésie de Virgile, dans l'éloquence de Cicéron ; l'on avouera que l'abondance, la variété, la souplesse, l'artifice prodigieux, et les ressources infinies de Cicéron dans ses harangues ; que la richesse, l'économie, la perfection des détails, le mélange, et l'accord de toutes les beautés et de toutes les grâces dans les deux poëmes de Virgile, sont, au moins du côté du goût, des avantages que les imitateurs se sont donnés sur leur modèle : et ces deux exemples suffisent pour marquer les progrès du goût, lorsque l'art veut se consulter en même temps que la nature, voir dans ce qu'il a fait ce qui lui reste à faire, et se donner pour règle l'exemple de César,

Nil actum reputans, si quid superesset agendum. Lucain.

J'ai dit qu'à Rome la poésie s'étoit formée à l'école de l'éloquence ; et en effet, de l'une à l'autre l'art d'intéresser et de plaire a tant d'analogie et tant d'affinité, que tous les grands moyens en sont presque les mêmes, et que les règles de vraisemblance, de convenance, de bienséance, sont presque absolument communes au poëte et à l'orateur ; *est finitimus oratori poëta.* (Cic.)

Voyez dans les livres de Cicéron, sur les procédés de son art, quelles sont les sources du pathétique, et quelle espèce d'émotion il est possible de tirer de la nature et du fond de la cause, de la condition, de l'âge, du caractère, de la fortune, de la situation des personnes et de leurs relations diverses ; c'est pour le

poëte tragique la plus profonde des études. Voyez, pour la narration, les circonstances où l'orateur doit appuyer, celles qu'il doit omettre, ou sur lesquelles il doit passer rapidement, ce qu'il doit relever, ce qu'il doit affoiblir, ce qu'il doit esquisser ou peindre, comment il peut rendre sensible l'action qu'il décrit, et de quels mouvemens il la doit animer; c'est encore là, pour l'épopée, la meilleure des théories. Consultez enfin ce grand maître sur les manœuvres du plaidoyer, sur l'attaque et sur la défense, la preuve et la réfutation, l'emploi des moyens pathétiques; ce même art, s'il est appliqué à la scène passionnée (sauf le degré de véhémence et de chaleur qu'elle doit avoir); cet art, dis-je, nous donnera le dialogue le plus naturel, le plus vif, et le plus pressant.

Je ne doute pas que les Grecs n'eussent la même théorie; mais les Romains me semblent l'avoir portée encore plus loin; soit parce qu'ils partoient du point jusqu'où les Grecs étoient allés, soit parce qu'ils étoient pressés par cette ingénieuse et inventive nécessité, qui, dans l'urgence continuelle des grands périls et des grands besoins, aiguise l'industrie des hommes comme l'instinct des animaux.

Dans Athènes, comme dans Rome, un citoyen fait pour les grandes places avoit un intérêt pressant et capital de se rendre éloquent. Sa fortune, son rang, ses fonctions publiques l'exposoient tous les jours à la censure de la haine, aux délations de l'envie; il falloit qu'il fût en défense. Mais à Rome, il avoit à remuer et à conduire un peuple différent du peuple Athénien. Il s'agissoit pour lui de ménager, non-seulement l'arrogance républicaine et l'orgueil des maîtres du monde, mais l'esprit plus jaloux, plus ombrageux encore des partis et des factions. De là cette frayeur, avec laquelle Cicéron regardoit les détroits, les écueils, les naufrages de l'éloquence populaire: de là ces précautions timides avec lesquelles il navigeoit sur cette mer si dangereuse, *scopulosum atque infestum*: précautions que Démosthène ou négligeoit ou prenoit rarement avec un peuple qui n'étoit difficile que sur l'article de ses dieux; qui se laissoit tout dire avec franchise, pourvu qu'on dit tout avec grâce; et qu'on pouvoit, en flattant son oreille, réprimander comme un enfant.

Aussi, comme pour la vigueur et la hardiesse de l'éloquence, Rome n'avoit rien de semblable aux harangues de Démosthène, la Grèce n'eut-elle jamais, dans l'éloquence insinuante, rien de pareil aux plaidoyers et aux harangues de Cicéron. L'un n'eut besoin que du courage d'un citoyen libre et sincère; l'autre, au sénat, et devant le peuple, autant et plus que devant César, eut besoin de toute la souplesse du plus habile courtisan.

Or ces tours, ces détours, ces finesses de style, ces mouvemens si mesurés même avec l'air de l'abandon, ces couleurs si bien ménagées, ces touches quelquefois si fermes et quelquefois si délicates, et toujours au plus haut degré la convenance et l'à-propos, furent autant de leçons de goût que la poésie reçut de l'éloquence. Ajoutons-y l'urbanité, qui répondoit à l'atticisme, mais qui tenoit plus aux mœurs qu'au langage; un sentiment de dignité, plus délicat et plus exquis; une philosophie qui, dans les bons esprits ainsi que dans les belles âmes, avoit acquis plus de maturité; enfin une connoissance du cœur humain, une analyse des passions plus méditée et plus profonde: et nous ne serons plus surpris de trouver, dans les ouvrages des Latins, des beautés, des nuances, des développemens, des traits d'un naturel exquis, que les Grecs ne connoissoient pas. On peut, je crois, dire avec assurance, que ni les plaidoyers pour Ligarius et pour Milon, ni la harangue pour Marcellus, n'avoient de modèle dans la Grèce; et l'on peut assurer de même que la Grèce ne fut jamais en état de produire un poëte galant comme Ovide, solide et brillant comme Horace, et accompli comme Virgile.

Le siècle même de Périclès ne concevoit rien au-dessus d'Homère; et du côté de l'invention et des belles formes poétiques, il n'a point encore son égal. Toutes les hautes conceptions qui appartiennent au génie, la grandeur de l'action, celle des caractères, leur variété, leur contraste, leur vérité frappante, l'abondance et l'éclat des images, la rapidité des peintures, le mouvement, la chaleur, et la vie répandue dans les récits, ont fait d'Homère le premier des poëtes; et Virgile lui-même ne l'a point détrôné. Mais du côté du goût, combien n'a-t-il pas sur lui d'avantages! quelle dignité dans les mœurs de ses dieux, quelle noblesse dans leur langage, quel sentiment délicat et juste des convenances, des

bienséances dans les harangues de ses héros! quel choix dans tous les traits qui expriment la douleur de la mère d'Euryale et les regrets d'Evandre, sur la mort de leur fils! quelle supériorité d'intention et d'intelligence dans tous les moyens qu'il a pris, d'annoncer les destins de Rome et de flatter Auguste et les Romains! quel art dans le bouclier d'Enée, que d'y faire tracer, de la main d'un dieu, l'histoire future de sa patrie, et de manière à pouvoir dire, lorsque Enée a reçu de la main de sa mère ce divin bouclier, et qu'il le charge sur ses épaules;

Attollens humero famamque et fata nepotum!

Quel art plus merveilleux encore, et quel sublime accord du génie et du goût dans la description des enfers! *Tu Marcellus eris, Tris dantem jura Catonem,* ne sont pas du siècle d'Homère.

Homère a pu trouver dans la nature la scène des adieux d'Hector et d'Andromaque, et celle de Priam aux pieds d'Achille: il auroit pu imaginer de même celle d'Euryale et de Nisus. Mais il fallut toute l'éloquence du théâtre et de la tribune pour préparer Virgile à peindre le caractère de Didon. Euripide lui-même n'avoit pas fait encore des études assez savantes de la passion de l'amour pour l'exprimer comme Virgile. La preuve en est le rôle de Phèdre, dans lequel Racine a laissé Euripide si loin de lui. Virgile devoit être égalé, peut-être surpassé dans l'art de faire parler une amante: mais ce ne pouvoit être que dans un siècle où le sentiment de l'amour seroit encore plus développé, plus exalté que dans le sien; et entre Virgile et Racine, il devoit s'écouler de longs siècles de barbarie.

Marmontel.

§ 27. *Du goût dans l'Italie moderne.*

A la renaissance des lettres, l'Italie moderne eut le même bonheur qu'avoit eu l'Italie ancienne d'être voisine de la Grèce, et d'en tirer immédiatement ses lumières et ses exemples.

L'orient, sous les empereurs, jusqu'à l'invasion des Turcs, n'avoit jamais été barbare. Les Muses y étoient endormies, mais n'en étoient pas exilées. Les lettres n'y fleurissoient pas, mais elles y étoient cultivées. Ce fut de là que l'Italie en tira comme les semences. Un siècle avant la chute de l'empire, on voit déjà les Grecs venir les répandre à Venise, à Florence, à Pavie, à Rome. Pétrarque et Boccace furent les disciples d'un savant de Thessalonique. Mais à la prise de Constantinople par Mahomet II, ce fut une émigration de gens de lettres, échappés des ruines de leur patrie et réfugiés en Toscane, où l'immortel Laurent de Médicis les reçut comme dans son sein.

Il ne faut donc pas s'étonner de l'avantage que l'Italie eut, au quinzième et au seizième siècle, sur tout le reste de l'Europe. De plus, elle avoit eu celui d'être le centre de l'église, dont le Latin étoit la langue, corrompue à la vérité, mais assez analogue encore à celle du siècle d'Auguste, pour en faciliter l'étude et en accélérer l'usage. L'Italien lui-même en étoit dérivé; et son affinité avec elle la rendoit comme populaire. Enfin, pour l'Italie, la lumière des lettres n'eut jamais d'éclipse totale.

Le commerce avec l'orient, les relations des deux églises, leur rivalité, leurs querelles, le mouvement que donnoient aux esprits les hérésies et les conciles, la lecture habituelle des livres saints, l'étude des pères de l'église, dont le plus grand nombre étoient nourris d'une saine littérature, et dont quelques-uns ne manquoient ni d'éloquence, ni de goût; d'un autre côté, le souvenir, l'exemple de l'ancienne Rome, les monumens de ses beaux arts, et je ne sais quelle ombre de son génie, qui erroit toujours sur ses débris, n'avoient cessé d'entretenir une communication d'idées entre l'Italie et la Grèce, entre la Rome d'Auguste, et la Rome de Léon X. Ainsi, tout s'accorda pour hâter les progrès des lettres renaissantes en Italie.

Marmontel.

§ 28. *De la renaissance du goût en France.*

A Rome, on couronnoit Pétrarque; Dante et Boccace fleurissoient; et nous en étions à Joinville. Jodelle, Ronsard, et Garnier faisoient l'admiration et les délices de la France; et ses seuls écrivains en prose, au moins dans la langue vulgaire, étoient Commine et Rabelais, tandis que l'Italie avoit déjà produit Léonard l'Aretin, l'historien de Florence, Ange Politien, Machiavel, Paul-Jove, Guichardin, Jovian-Pontanus; et en poëtes, Fracastor, Sannazar, Vida, l'A-

rioste, Lasca, le Rusante, Dolce; enfin le Tasse avoit précédé Brébeuf et Chapelain de soixante à quatre-vingts ans; et le siècle des Médicis, qui fut pour l'Italie le règne le plus florissant des lettres et des arts, étoit pour nous à peine le foible crépuscule d'un siècle de lumière.

Ce n'est pas qu'il n'y eût en France des hommes très-instruits et très-judicieux: dans aucun temps on n'en a vu à côté desquels on ne pût nommer l'Hôpital, Turnèbe, Muret, Amyot, Montaigne, Bodin, Charon, la Boétie, d'Ossat, de Thou, Duvair, Jeannin, les deux Etiennes. Mais le savoir étoit isolé; la raison, presque solitaire: ni l'esprit de la nation n'étoit encore assez débrouillé, ni ses mœurs assez dégrossies, ni sa langue assez défrichée, pour que les lettres, transplantées dans un climat si nouveau pour elles, y pussent de long-temps prospérer et fleurir.

La France avoit de bons esprits, d'habiles politiques, de grands jurisconsultes, et même quelques philosophes. Mais le public y étoit encore superstitieux et fanatique.

L'astrologie, la magie, les possédés, les revenans, les sortiléges, les maléfices, les combats judiciaires, les lois qui les autorisoient, la théologie des écoles, la morale des casuistes, le batelage de la chaire, les farces pieuses du théâtre, les prestiges religieux dont on frappoit la multitude, le zèle aveugle et sanguinaire dont l'enivroient des imposteurs, tout se ressentoit du mélange d'un peuple esclave des Druides et du peuple barbare qui l'avoit subjugué. Ainsi du reste de l'Europe. Partout la lumière des lettres avoit à dissiper les ténèbres de l'ignorance; partout il falloit enlever cette rouille épaisse et profonde que dix siècles de barbarie avoient comme incrustée dans les esprits et dans les âmes, rendre l'entendement humain aux lumières de la nature, et redonner un caractère de noblesse et de dignité aux mœurs publiques, défigurées et dégradées jusqu'à l'abrutissement.

Sans cette grande métamorphose, quel moyen d'assimiliation pouvoit-il y avoir entre le goût des nations antiques et le grossier instinct des nations modernes? Tirer l'homme de cet état, et lui donner le discernement du vrai dans ses justes rapports, du bien, du beau dans sa juste mesure, ne pouvoit être que l'ouvrage du temps.

Cependant, comme il est des erreurs compatibles avec le génie des arts, le grand obstacle à la régénération des lettres et du goût ne venoit pas de cette cause: et en effet, au milieu même des superstitions et des préjugés fanatiques, le Tasse avoit fait un beau poëme, et l'Arioste, un poëme charmant. Mais à la faveur d'une langue déjà épurée et polie, ils avoient su tout ennoblir; et la langue Françoise, quoique assez abondante, étoit encore loin d'acquérir ce caractère de noblesse, d'élégance, et de pureté, que Pétrarque et Machiavel, avant l'Arioste et le Tasse, avoient donné à la langue Toscane. C'étoit cet instrument du génie et du goût qu'il falloit d'abord façonner.

Une langue répugne aux ouvrages de goût, non-seulement lorsqu'elle est pauvre, rude, et grossière, mais aussi lorsqu'elle n'a qu'un ton, ou que tous les tons s'y confondent. C'est la souplesse et la variété qui font la grâce et le charme du style; c'est par ses modulations qu'il s'élève ou s'abaisse au gré de la pensée, et qu'il se met d'accord avec les caractères et à l'unisson des sujets. Or, une langue n'est susceptible de ces convenances du style, qu'autant qu'elle a des tons gradués et distincts, depuis l'humble jusqu'au sublime, depuis le populaire jusqu'à l'héroïque, et qu'elle a de même des modes analogues à la douceur, à la mollesse, à l'énergie, à tous les sentimens, à toutes les passions, à tous les mouvemens de l'âme; et c'est ce qui manquoit même à la langue de Montaigne.

Cette langue est franche, énergique, et d'un tour vif et pittoresque: mais elle est trop souvent ignoble; et quoique, par sa liberté, sa familiarité même, elle plaise dans des écrits dont l'abandon est le caractère, il n'en est pas moins vrai que, dans les genres qui demandent toutes les nuances du style et toutes ses délicatesses, dans les sujets surtout où la majesté du langage en est la bienséance, cette familiarité continue auroit été peu convenable. Lorsque Montaigne fait parler Auguste à Cinna, ou qu'Amiot traduit quelques vers d'Euripide, il n'est personne qui ne sente combien ce vieux langage manque de dignité.

Qu'on ne m'accuse pas de vouloir déprimer deux écrivains si recommandables;

ce vieux naturel de leur style a son attrait, et je le sens. Mais plus il étoit convenable dans un récit naïf et simple, et dans le libre épanchement des pensées d'un philosophe, moins il étoit propre à la majesté de l'éloquence et de la poésie: et Montaigne lui-même nous l'auroit avoué, lui qui a si bien apprécié les écrivains de l'antiquité, même du côté du langage; lui qui avoit l'oreille et l'âme assez sensibles aux beautés du style, pour avoir reconnu que le poëme des Géorgiques et le cinquième livre de l'Enéide étoient ce que Virgile avoit le mieux écrit. Il savoit comme nous, sans doute, quelle diversité de couleurs et de tons une langue devoit avoir, pour s'élever à la hauteur de l'éloquence de Cicéron, de la poésie de Lucrèce, pour se donner la dignité et les grâces décentes du style de Virgile, et pour s'abaisser noblement à l'élégante familiarité du style de Térence, qu'il appeloit lui-même *la mignardise du langage Latin*.

Je dirai plus: si, du temps de Montaigne, quelqu'un avoit été capable d'assigner à la langue ses divers caractères, et d'en classer les mots, les tours, et les images, comme on a fait depuis, pour varier les tons et les degrés du style; c'eût été Montaigne lui-même. Mais son inclination pour un genre d'écrire libre, indolent, abandonné, coulant de source au gré de son humeur et de sa fantaisie, l'éloignoit trop de ces recherches. Tout dans sa langue lui a été bon, parce que tout lui étoit commode; et ce qu'il nous dit de ses études, nous pouvons l'appliquer à ses compositions. " Il n'est " rien pour quoi je me veuille rompre " la tête, non pas pour la science, de " quelque grand prix qu'elle soit."

Marot, qui dans quelques épigrammes eut un peu de délicatesse, fut trop souvent grossier et bas. Les poëtes du même temps qui voulurent hausser le ton, donnèrent dans l'enflure, et furent durs et guindés sans noblesse. Malherbe, le premier, sentit quel heureux choix de mots pouvoit donner aux vers François de la pompe et de l'harmonie, et jusqu'où le style de l'ode pouvoit s'élever sans effort. Ce fut une grande leçon de goût pour les poëtes à venir.

Balzac essaya d'ennoblir de même et d'élever la prose au ton de l'éloquence; mais il l'essaya dans des lettres, et avec une emphase et une affectation tout opposée au naturel et à la liberté du style épistolaire. Cette tentative ne laissa pas d'avoir un succès éclatant; et Balzac parut un prodige, pour avoir appris à son siècle que notre prose, comme nos vers, pouvoit être nombreuse et noble.

Dès lors, le secret de donner à la langue de l'harmonie et de l'élévation, cessa d'être inconnu. Lingende en profita; et il fut le premier qui mit de la décence et de la dignité dans le langage de la chaire.

Marmontel.

§ 29. *Du progrès et de la perfection du goût en France sous Louis XIV.*

Mais le grand apôtre du goût, le grand maître dans l'art d'écrire et de parler la langue sur tous les tons, ce fut Pascal.

Corneille, qui l'avoit devancé, avoit brillé d'une lumière plus éclatante, mais moins pure. Il avoit créé les deux théâtres; il avoit donné, dans le Menteur, le modèle du bon comique; il avoit inventé un genre de fable tragique, qui n'étoit pas celui des Grecs, et qui étoit plus analogue à nos mœurs; en l'inventant, il l'avoit élevé au plus haut degré du sublime; il en avoit pris le vrai ton, parlé souvent le vrai langage; et ses beaux vers sont beaux si naturellement, si simplement, si pleinement, qu'il n'y a rien de plus accompli. Personne enfin n'a autant fait que lui, pour agrandir en nous l'idée du beau moral en poésie, et pour nous en faire éprouver le sentiment dans toute sa hauteur: et en cela le goût lui a dû infiniment plus qu'on ne pense. Je dis le goût, quoique ce fût ce qui lui manquoit à lui-même: car des inspirations lumineuses et fréquentes lui en tenoient lieu; et pour profiter des exemples d'un homme de génie, ce n'est pas à ses fautes que les habiles gens s'arrêtent: ils s'attachent à ses beautés; et lorsqu'il a fait le mieux possible, ils tâchent de faire comme lui, aussi bien que lui, mieux que lui. Qu'importoit à Racine et à Voltaire que Corneille eût fait Théodore, et Pertharite, et Surena? Tout cela étoit nul pour eux, comme il devroit l'être pour nous. Ce sont les belles scènes du Cid, de Cinna, des Horaces, de Polieucte, de Rodogune, qu'ils méditoient dans leur jeunesse, et qui étoient pour eux des leçons de goût dans ce qu'il a de plus rare, de plus diffi-

cile à saisir, le beau idéal dans les mœurs, le sublime dans l'expression. Mais si Corneille fut pour le goût un merveilleux inspirateur, il fut encore un plus dangereux guide. Il donna de hautes leçons, mais il donna de mauvais exemples, même dans ses plus beaux ouvrages; et la gloire d'être infaillible étoit réservée à Pascal.

Cet esprit, à la fois original et naturel, et aussi simple que transcendant, sembloit fait pour être le symbole, l'image vivante du goût. Ce fut de lui que son siècle apprit à cribler, si j'ose le dire, et à purger la langue écrite des impuretés de la langue usuelle, et à tirer non-seulement ce qui convenoit au langage de la satire et de la comédie, mais au langage de la haute éloquence, mais au style plus tempéré de la saine philosophie. Les premières des Provinciales furent des leçons pour Molière; les dernières, pour Bossuet; et ses Pensées ont appris aux philosophes qui l'ont suivi, quelle devoit être la pureté et la dignité de leur langue. Jamais homme n'a eu dans un plus haut degré de justesse le sentiment des convenances et des convenances durables: aussi voit-on qu'il n'a point vieilli; et il ne vieillira jamais.

Avec tant de délicatesse dans l'organe du goût, il put ne pas aimer Montaigne; mais il l'estimoit plus qu'il ne croyoit ou qu'il n'osoit l'avouer. Il parcouroit ce champ fécond et négligé en botaniste habile et sage: c'est là qu'il s'étoit enrichi; et il est aussi vraisemblable que sans Montaigne on n'eût pas eu Pascal, qu'il l'est que sans Corneille on n'eût pas eu Racine. Les Romains, chargés des dépouilles de leurs voisins, les méprisoient. Port-Royal et Pascal eurent le même orgueil. Soyons plus justes à leur égard, et reconnoissons que le goût sévère et pur de cette école contribua grandement à former celui des gens de lettres, et celui du public.

Dans la jeunesse de Louis XIV, l'amour des lettres, passion nouvelle, étoit dans toute sa ferveur. L'académie Françoise étoit fondée, et s'occupoit assidûment à former, à fixer la langue, en assignant à chaque mot son vrai sens, sa valeur, ses acceptions diverses, et le caractère de noblesse ou de familiarité qui devoit lui marquer sa place. En même temps les mœurs de la société se polissoient. La fleur de la noblesse, attirée à Paris par le cardinal de Richelieu, formoit la cour d'un roi jeune, heureux, galant, magnifique, passionnément épris de toutes les sortes de gloire, délicat sur les bienséances, sensible à tous les plaisirs nobles, fait pour être lui-même un modèle de dignité, et, par un naturel qui suppléoit en lui aux lumières qu'il n'avoit pas, juste appréciateur du mérite dans les lettres et dans les arts. Autour de lui, et à son exemple, sa cour, attentive au progrès des talens, occupée de leurs travaux, intéressée à leur rivalité, à leurs succès, à leurs querelles, se plaisant à les animer pour jouir de leur jalousie et de leur émulation; la ville, à l'envi de la cour, s'étudiant à suivre tous les goûts du monarque; enfin, soit l'attrait de la mode, soit l'attrait de la nouveauté, tout un monde passionné pour les productions du génie, s'instruisant pour en mieux jouir, et faisant foule avec la même ardeur autour des chaires de Bourdaloue, de Bossuet, et de Fléchier, et aux théâtres de Corneille, de Molière, et du jeune Racine: telle fut, dans tous les esprits, l'action et la réaction des gens de lettres sur le public, du public sur les gens de lettres. Il falloit alors, ou jamais, que le goût se perfectionnât.

On conçoit bien pourtant qu'il y eut d'abord, dans ce concours d'écrivains et de connoisseurs, une infinité de prétentions manquées, et de fausses lueurs d'esprit, de talent, et de goût. Chaque société eut ses prédilections; chaque bel-esprit eut son cercle; chaque talent, ses ennemis. Avant de juger, c'étoit peu de ne pas entendre, on se passionnoit. Les tribunaux les plus célèbres étoient souvent les plus injustes. Ici, Pradon avoit des Mécènes, et Racine, des détracteurs: là, Chapelain étoit admiré, en récitant les vers de la Pucelle; ailleurs, c'étoient les Scudéri qu'on exaltoit, en déprimant Corneille; Boursaut avoit des partisans qui le préféroient à Molière. Tout sembloit confondu. C'étoit dans ce moment de fermentation et de trouble que l'esprit public s'épuroit comme le vin en jetant son écume. Tout ce que demande l'opinion pour se rectifier, tout ce que demande le goût pour se polir, c'est du mouvement. Ce n'est même qu'à force d'agitation, de combats, de révolutions en tous sens, que la vérité se dégage: car, après ce tumulte, les passions se calment, les partialités cessent, les préventions se dissipent, l'opinion se fixe à la fin: et regardez au fond du

creuset, la vérité y reste pure comme l'or.

Ce n'est donc pas ce flux et ce reflux de sentimens contraires, de jugemens épars, d'opinions hétérogènes, qui décident du goût de tout un siècle ; c'est leur résultat, c'est l'ensemble et la somme de l'opinion publique. Or voyez sous Louis XIV quels furent les hommes vraiment célèbres ; et à leur tête vous trouverez les auteurs de Cinna, du Misantrope, d'Iphigénie, des oraisons funèbres de Turenne et du grand Condé ; vous y trouverez ce La Fontaine, que la cour dédaignoit et mettoit en oubli ; ce Fénélon, que Louis XIV avoit le malheur de ne pas aimer, et le malheur plus grand de regarder comme un bel-esprit chimérique ; vous y trouverez ce Boileau, qui s'étoit fait tant d'ennemis ; et ce Quinault, que Boileau lui-même s'efforçoit inutilement de décrier et d'avilir. Tout le monde avoit eu ses torts, le public seul enfin se trouva juste. Concluons que le siècle du génie fut aussi le siècle du goût. *Marmontel.*

§ 30. *Causes de la décadence du goût.*

" Quiconque approfondit la théorie " des arts purement de génie, doit savoir, " dit Voltaire, s'il a quelque génie lui- " même, que ces premières beautés, ces " grands traits naturels qui appartiennent " à ces arts, et qui conviennent à la na- " tion pour laquelle on travaille, sont en " petit nombre. Les sujets et les em- " bellissemens propres aux sujets ont des " bornes bien plus serrées qu'on ne pense. " Il ne faut pas croire que les grandes " passions tragiques et les grands sentimens " puissent se varier à l'infini. Il n'y a, dans " la nature humaine, qu'une douzaine, " tout au plus, de caractères vraiment " comiques, et marqués à grands traits. " Les nuances, à la vérité, sont innom- " brables ; mais les couleurs éclatantes " sont en petit nombre : et ce sont ces " couleurs primitives qu'un grand artiste " ne manque pas d'employer."

Voilà, dans tous les temps, une première cause de la décadence des lettres après un règne florissant. On diroit que chaque climat n'ait pu donner qu'une seule moisson, et que, le sol épuisé une fois par sa propre fécondité, il ait fallu des siècles de repos pour le renouveler et le rendre fertile.

En effet, ce qui rajeunit l'esprit humain et donne lieu à de nouvelles générations de pensées, ce sont les grandes révolutions, les grands changemens arrivés dans les empires, dans les lois, dans les mœurs, dans le culte, dans les usages, dans les idées morales, dans les opinions religieuses, dans la guerre et la politique, dans les sciences, et dans les arts. Voyez ce que les différences de la Henriade et de l'Enéide, du poëme du Tasse et de ceux d'Homère, supposent de diversité dans le cours des choses humaines.

Après un siècle de culture et de grande abondance, il sembleroit donc qu'il faudroit laisser le temps et la nature reproduire les germes de la fécondité. Mais au lieu de jouir modérément des biens acquis, ce qui seroit sage, on en veut toujours de nouveaux, résolu même à perdre au change, plutôt que de ne pas changer ; et c'est ici la grande cause de la corruption du goût.

Un exercice continuel de notre sensibilité sur des objets du même genre a deux effets contraires : d'abord il aiguise nos goûts ; mais bientôt il les use, et finit par les émousser. L'âme se lasse de ses plaisirs, comme elle s'endort sur ses épines ; c'est par foiblesse qu'elle a besoin, dans ses émotions, de nouveauté et de variété. Supposez donc les arts d'agrément à leur plus haut degré de charme, il n'y a qu'un seul moyen d'en perpétuer les jouissances, c'est de les rendre peu fréquentes. Si elles sont communes, elles s'attiédiront et n'auront plus aucun attrait.

Dans la Grèce, où la tragédie étoit réservée pour les grandes fêtes, le goût d'une belle simplicité pouvoit se conserver toujours. Dans l'intervalle d'un spectacle à l'autre, la sensibilité reposée avoit le temps de se ranimer ; et le goût, le temps de reprendre sa sagacité naturelle. Mais dans une ville où, depuis cent cinquante ans, le même genre de spectacle se reproduit sans cesse, où une habitude journalière en a rendu tous les moyens familiers, tous les tableaux présens ; comment veut-on que le goût conserve quelque vivacité, à moins qu'il ne varie et que l'art ne change avec lui ? Or varier sans cesse, est un moyen sans doute de faire une fois le mieux possible, mais un moyen plus infaillible encore de faire mal mille autre fois.

J'entends dire que telle et telle des plus belles pièces de Corneille, et même de Racine, auroit aujourd'hui peu de succès,

si on les donnoit pour la première fois; que le tragique en paroîtroit trop foible; et que l'éloquence qui les anime suppléeroit mal aux mouvemens et aux coups de théâtre, qu'on demande à présent pour être ému comme on se plaît à l'être. Cela est affligeant à croire; mais cela n'est que trop croyable. Voltaire, qui l'a pressenti, a mis dans l'action théâtrale plus de chaleur et d'énergie; il a donné aux passions, surtout à celle de l'amour dans les hommes, plus de force et de véhémence: il a trouvé dans les liens du sang de nouvelles sources de pathétique; il a su prendre habilement, du théâtre Anglois, des moyens de rendre la terreur plus profonde et la pitié plus déchirante; et par lui, le tragique a fait sur notre scène un pas de plus vers la perfection. Mais après ces nouveaux ressorts, qu'il a su manier avec tant d'art et de génie, après ces nouvelles combinaisons d'intérêts et de caractères, si l'on demande encore du nouveau et du plus tragique, d'où le tirer, si ce n'est du milieu des tortures et des supplices? Et lorsque l'habitude nous aura refroidis sur les spectacles de Tancrède, de Mahomet, et de Sémiramis, que nous restera-t-il que les dernières atrocités du crime et les horreurs de l'échafaud? On commence en effet à les risquer sur le théâtre: et si notre sensibilité y répugne encore, ce n'est pas pour long-temps; l'habitude l'y endurcira.

Observez ce qui arrive à nos Trimalcions dans les délices de leur table. Nul art d'assaisonner les mets ne peut surmonter les dégoûts d'une longue satiété; et ni les sels les plus stimulans, ni les liqueurs les plus brûlantes ne réveillent plus les langueurs d'un sens blasé à force de jouir. C'est ainsi que l'intempérance des plaisirs de l'esprit nous les rendra tous insipides; et l'art même aura beau s'épuiser en recherches et en raffinemens pour ranimer le goût. La sobriété seule auroit pu le sauver de cette espèce de paralysie; et aux excès qui en sont la cause, s'il est quelque remède, c'est l'abstinence et le besoin. Mais ce seroit demander l'impossible. Le public veut jouir, au risque même de détruire tout ce qu'il peut avoir de sensibilité.

Cependant, au milieu de tant de variations, de contrariétés, et d'inconséquences, que deviendra le goût des gens de lettres? Dans quelques-uns il restera fidèle à la nature et aux vrais modèles de l'art, au risque même de n'obtenir que les suffrages du petit nombre: dans tous les autres il sera incertain, étourdi, égaré, variable au gré de la mode, et se contentera de succès passagers.

Ce qui rend l'art si difficile, comme l'a dit Voltaire, c'est que dans le temps même où l'on est le plus avide de nouveautés, il semble qu'il n'y ait presque plus rien de nouveau à produire dans aucun genre. Environné de toutes parts de modèles inimitables, chacun veut être original. Mais l'originalité doit être dans le génie, et non pas dans le goût. C'est l'idée, le sentiment, l'image, la pensée, qui doit distinguer l'écrivain: c'est l'invention des traits de caractère, des mouvemens de l'âme, de l'accent des passions, des moyens d'instruire et de plaire, de séduire et d'intéresser, de persuader et d'émouvoir; c'est aussi l'invention du mot piquant, du mot sensible, du mot juste dans sa nuance, du mot rare et propre à la fois, du tour élégant et précis, de l'expression vive et saillante, souvent inattendue, mais toujours naturelle; enfin c'est l'invention du style, mais d'un style analogue au sujet que l'on traite, et dont le ton et la couleur répondent à l'objet que l'on peint.

C'est ainsi que, sans rien outrer, sans forcer l'art ni la nature, Virgile a su se rendre original après Homère; Horace, après Pindare; Cicéron, après Démosthène; Racine, après Euripide et Corneille; Voltaire, après Racine; et que Molière, La Fontaine, et La Bruyère ont passé de si loin tout ce qui dans leur genre les avoit précédés. Aucun d'eux ne s'est donné la peine de sortir de son caractère: chacun a obéi à son propre génie; et par la raison même qu'ils étoient naturels, ils ne se sont point ressemblés. C'est ce qui n'est donné qu'au vrai talent; mais c'est ce que le vrai talent sera sûr d'obtenir toujours, s'il résiste à l'ambition d'être mieux que naturel et simple:

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Ce vers dit ce qui est arrivé partout à la décadence des lettres: chez les Grecs, du temps des sophistes, chez les Romains, après le beau siècle d'Auguste; en Italie, après le siècle de Léon X; en France, dès la fin du règne de Louis XIV; et je n'ai pas besoin de rappeler

à combien d'excellens esprits a nui l'envie de renchérir sur les autres et sur eux-mêmes.

Mais c'est surtout lorsqu'on n'a pas à soi un talent propre et véritable, et qu'on veut se donner, à force d'art, une originalité factice; c'est, dis-je, alors qu'il faut que l'on épuise les raffinemens d'un faux goût et les inventions d'une fausse industrie.

De là ce fard, ce vernis, cette enluminure du style, qu'on donne pour du coloris; cette manière de contourner une idée commune, ou de l'entortiller d'une expression fausse, qu'on appelle de la finesse; ce vain fracas de mots incohérens et de métaphores outrées, qu'on fait passer pour de l'éloquence; enfin cette prétention de créer ces genres nouveaux, et de passer pour inventeur, en ramassant tout ce qui jusqu'à nous avoit été le rebut de l'art.

Mon dessein n'est pas de faire une satire. J'observe seulement qu'il n'est aucune de ces ressources des hommes sans talent, qui n'ait eu et qui n'ait encore des partisans et des succès; et c'est ce qui les encourage. Par exemple, puisque Molière ne nous attire plus ou ne nous fait que foiblement sourire, qui sait si quelque scène bouffonne et triviale, ne nous fera pas rire avec le peuple des guinguettes? si un public, dès long-temps fatigué de son admiration pour les beautés sublimes, ne daignera pas s'occuper d'un amas d'incidens pris dans les mœurs des halles? si le tableau de l'indigence, de la mendicité, n'aura pas quelque attrait? si le pathétique des galetas, des prisons, et des hôpitaux n'aura pas ses succès comme de viles bouffonneries? On n'osera pas dire, on ne croira pas même que ces spectacles soient préférables à ceux qu'on aura désertés pour y courir en foule trois mois de suite, et avec plus d'ardeur qu'on ne courut jamais à Cinna, au Tartuffe, à Britannicus, au Glorieux, à Zaïre, à Mérope: mais on dira que ce sont là des amusemens d'une autre espèce; qu'il ne faut rien exclure; qu'à la fin tout vieillit; que, dans les plaisirs du public, il faut de la variété; et que, sans renoncer aux goûts et aux passe-temps de nos pères, on se permet d'en avoir de nouveaux. En un mot toutes les raisons dont l'homme blasé s'autorise pour excuser de mauvaises mœurs, il les alléguera de même pour justifier de mauvais goûts. *Marmontel.*

§ 31. *Quels sont les objets du goût.*

Dans notre manière d'être actuelle notre âme goûte trois sortes de plaisirs: il y en a qu'elle tire du fond de son existence même; d'autres qui résultent de son union avec le corps; d'autres enfin qui sont fondés sur les plis et les préjugés que de certaines institutions, de certains usages, de certaines habitudes lui ont fait prendre.

Ce sont ces différens plaisirs de notre âme qui forment les objets du goût, comme le beau, le bon, l'agréable, le naïf, le délicat, le tendre, le gracieux, le je ne sais quoi, le noble, le grand, le sublime, le majestueux, &c. Par exemple, lorsque nous trouvons du plaisir à voir une chose avec une utilité pour nous, nous disons qu'elle est *bonne*; lorsque nous trouvons du plaisir à la voir, sans que nous y démêlions une utilité présente, nous l'appelons *belle*.

Les anciens n'avoient pas bien démêlé ceci; ils regardoient comme des qualités positives toutes les qualités relatives de notre âme: ce qui fait que ces dialogues où Platon fait raisonner Socrate, ces dialogues si admirés des anciens, sont aujourd'hui insoutenables, parce qu'ils sont fondés sur une philosophie fausse: car tous ces raisonnemens tirés sur le bon, le beau, le parfait, le sage, le fou, le dur, le mou, le sec, l'humide, traités comme des choses positives, ne signifient plus rien.

Les sources du beau, du bon, de l'agréable, &c. sont donc dans nous-mêmes; et en chercher les raisons, c'est chercher les causes des plaisirs de notre âme.

Examinons donc notre âme, étudions-la dans ses actions et dans ses passions, cherchons-la dans ses plaisirs; c'est là où elle se manifeste davantage. La poésie, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse, les différentes sortes de jeux, enfin les ouvrages de la nature et de l'art, peuvent lui donner du plaisir: voyons pourquoi, comment, et quand ils lui en donnent; rendons raison de nos sentimens; cela pourra contribuer à nous former le goût, qui n'est autre chose que l'avantage de découvrir avec finesse et avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes.

Montesquieu.

§ 32. *Des plaisirs de notre âme.*

L'âme, indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux et qui lui sont propres : tels sont ceux que lui donnent la curiosité, les idées de sa grandeur, de ses perfections, l'idée de son existence opposée au sentiment de son néant, le plaisir d'embrasser tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choses, &c. celui de comparer, de joindre, et de séparer les idées. Ces plaisirs sont dans la nature de l'âme indépendamment des sens, parce qu'ils appartiennent à tout être qui pense ; et il est fort indifférent d'examiner ici si notre âme a ces plaisirs comme substance unie avec le corps, ou comme séparée du corps, parce qu'elle les a toujours et qu'ils sont les objets du goût : ainsi, nous ne distinguerons point ici les plaisirs qui viennent à l'âme de sa nature, d'avec ceux qui lui viennent de son union avec le corps ; nous appellerons tout cela *plaisirs naturels*, que nous distinguerons des plaisirs acquis que l'âme se fait par de certaines liaisons avec les plaisirs naturels ; et de la même manière et par la même raison, nous distinguerons le goût naturel, et le goût acquis.

Il est bon de connoître la source des plaisirs dont le goût est la mesure : la connoissance des plaisirs naturels et acquis pourra nous servir à rectifier notre goût naturel et notre goût acquis. Il faut partir de l'état où est notre être, et connoître quels sont ses plaisirs, pour parvenir à mesurer ses plaisirs, et même quelquefois à sentir ses plaisirs.

Si notre âme n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu ; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu : à présent nous n'aimons presque que ce que nous ne connoissons pas.

Notre manière d'être est entièrement arbitraire ; nous pouvions avoir été faits comme nous sommes, ou autrement : mais si nous avions été faits autrement, nous aurions senti autrement ; un organe de plus ou de moins dans notre machine auroit fait une autre éloquence, une autre poésie ; une contexture différente des mêmes organes auroit fait encore une autre poésie : par exemple, si la constitution de nos organes nous avoit rendus capables d'une plus longue attention, toutes les règles qui proportionnent la disposition du sujet à la mesure de notre attention, ne seroient plus ; si nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les règles qui sont fondées sur la mesure de notre pénétration, tomberoient de même ; enfin toutes les lois établies sur ce que notre machine est d'une certaine façon, seroient différentes, si notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible et plus confuse, il auroit fallu moins de moulures, et plus d'uniformité dans les membres de l'architecture ; si notre vue avoit été plus distincte et notre âme capable d'embrasser plus de choses à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornemens. Si nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos instrumens de musique. Je sais bien que les rapports que les choses ont entre elles auroient subsisté : mais le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé, les choses qui dans l'état présent font un certain effet sur nous, ne le feroient plus ; et comme la perfection des arts est de nous présenter les choses telles qu'elles nous fassent le plus de plaisir qu'il est possible, il faudroit qu'il y eût du changement dans les arts, puisqu'il y en auroit dans la manière la plus propre à nous donner du plaisir.

On croit d'abord qu'il suffiroit de connoître les diverses sources de nos plaisirs pour avoir le goût ; et que, quand on a lu ce que la philosophie nous dit là-dessus, on a du goût, et que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'est pas une connoissance de théorie ; c'est l'application prompte et exquise des règles mêmes que l'on ne connoît pas. Il n'est pas nécessaire de savoir que le plaisir que nous donne une certaine chose que nous trouvons belle, vient de la surprise ; il suffit qu'elle nous surprenne, et qu'elle nous surprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainsi, ce que nous pourrions dire ici, et tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût, ne peuvent regarder que le goût acquis, c'est-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'il regarde encore indirectement le goût naturel : car le goût acquis affecte, change, augmente, et diminue le goût naturel ; comme le goût naturel affecte, change, augmente, et diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, sans considérer s'il est bon ou mauvais, juste ou non, est ce qui nous attache à une chose par le sentiment; ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse s'appliquer aux choses intellectuelles, dont la connoissance fait tant de plaisir à l'âme, qu'elle étoit la seule félicité que de certains philosophes pussent comprendre. L'âme connoît par ses idées et par ses sentimens; elle reçoit des plaisirs par ses idées et par ses sentimens: car quoique nous opposions l'idée au sentiment, cependant lorsqu'elle voit une chose, elle la sent; et il n'y a point de choses si intellectuelles, qu'elle ne voie ou ne croie voir, et par conséquent qu'elle ne sente.

Montesquieu.

§ 33. *De l'esprit en général.*

L'esprit est le genre qui a sous lui plusieurs espèces; le génie, le bon sens, le discernement, la justesse, le talent, le goût.

L'esprit consiste à avoir les organes bien constitués relativement aux choses où il s'applique: si la chose est extrêmement particulière, il se nomme *talent*; s'il a plus de rapport à un certain plaisir délicat des gens du monde, il se nomme goût: si la chose particulière est unique chez un peuple, le talent se nomme *esprit*; comme l'art de la guerre et l'agriculture chez les Romains, la chasse chez les sauvages, &c.

Montesquieu.

§ 34. *De la curiosité.*

Notre âme est faite pour penser, c'est-à-dire, pour apercevoir; or un tel être doit avoir de la curiosité: car comme toutes les choses sont dans une chaîne où chaque idée en précède une et en suit une autre, on ne peut aimer à voir une chose sans désirer d'en voir une autre; et si nous n'avions pas ce désir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaisir à celle-là. Ainsi, quand on nous montre une partie d'un tableau, nous souhaitons de voir la partie que l'on nous cache, à proportion du plaisir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'est donc le plaisir que nous donne un objet qui nous porte vers un autre; c'est pour cela que l'âme cherche toujours des choses nouvelles, et ne se repose jamais.

Ainsi, on sera toujours sûr de plaire à l'âme, lorsqu'on lui fera voir beaucoup de choses, ou plus qu'elle n'avoit espéré d'en voir.

Par là on peut expliquer la raison pourquoi nous avons du plaisir lorsque nous voyons un jardin bien régulier, et que nous en avons encore lorsque nous voyons un lieu brut et champêtre; c'est la même cause qui produit ces effets.

Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en plusieurs lieux, parcourir plus d'espace: enfin notre âme fuit les bornes, et elle voudroit, pour ainsi dire, étendre la sphère de sa présence; ainsi, c'est un grand plaisir pour elle de porter sa vue au loin. Mais comment le faire? dans les villes, notre vue est bornée par des maisons: dans les campagnes, elle l'est par mille obstacles; à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art vient à notre secours, et nous découvre la nature qui se cache elle-même; nous aimons l'art et nous l'aimons mieux que la nature, c'est-à-dire, la nature dérobée à nos yeux: mais quand nous trouvons de belles situations, quand notre vue en liberté peut voir au loin des prés, des ruisseaux, des collines, et ces dispositions qui sont, pour ainsi dire, créées exprès, elle est bien autrement enchantée que lorsqu'elle voit les jardins de Le Nôtre, parce que la nature ne se copie pas, au lieu que l'art se ressemble toujours. C'est pour cela que, dans la peinture, nous aimons mieux un paysage que le plan du plus beau jardin du monde; c'est que la peinture ne prend la nature que là où elle est belle, là où la vue se peut porter au loin et dans toute son étendue, là où elle peut être vue avec plaisir.

Ce qui fait ordinairement une grande pensée, c'est lorsque l'on dit une chose qui en fait voir un grand nombre d'autres, et qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture.

Florus nous représente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal: " Lorsqu'il pouvoit, dit-il, se servir de " la victoire, il aima mieux en jouir;" *Quum victoirà posset uti, frui maluit.*

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit: " Ce " fut vaincre que d'y entrer;" *Introiss victoria fuit.*

Il nous donne tout le spectacle d

vie de Scipion, quand il dit de sa jeunesse : " C'est le Scipion qui croît pour " la destruction de l'Afrique ;" *Hic erit Scipio, qui in exitium Africæ crescit.* Vous croyez voir un enfant qui croît et s'élève comme un géant.

Enfin il nous fait voir le grand caractère d'Annibal, la situation de l'univers, et toute la grandeur du peuple Romain, lorsqu'il dit : " Annibal fugitif cherchoit " au peuple Romain un ennemi par tout " l'univers ;" *Qui, profugus ex Africâ, hostem populo Romano toto orbe quærebat.*

Montesquieu.

§ 35. *Des plaisirs de l'ordre.*

Il ne suffit pas de montrer à l'âme beaucoup de choses, il faut les lui montrer avec ordre ; car pour lors nous nous ressouvenons de ce que nous avons vu, et nous commençons à imaginer ce que nous verrons ; notre âme se félicite de son étendue et de sa pénétration : mais dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, l'âme sent à chaque instant troubler celui qu'elle y veut mettre. La suite que l'auteur s'est faite et celle que nous nous faisons, se confondent ; l'âme ne retient rien, ne prévoit rien ; elle est humiliée par la confusion de ses idées, par l'inanité qui lui reste ; elle est vraiment fatiguée et ne peut goûter aucun plaisir ; c'est pour cela que, quand le dessein n'est pas d'exprimer ou de montrer la confusion, on met toujours de l'ordre dans la confusion même. Ainsi, les peintres groupent leurs figures ; ainsi, ceux qui peignent les batailles, mettent-ils sur le devant de leurs tableaux les choses que l'œil doit distinguer, et la confusion dans le fond et le lointain.

Montesquieu.

§ 36. *Des plaisirs de la variété.*

Mais s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété : sans cela l'âme languit ; car les choses semblables lui paroissent les mêmes ; et si une partie d'un tableau qu'on nous découvre, ressembloit à une autre que nous aurions vue, cet objet seroit nouveau sans le paroître et ne feroit aucun plaisir ; et comme les beautés des ouvrages de l'art, semblables à celles de la nature, ne consistent que dans les plaisirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres le plus que l'on peut à varier ces plaisirs ; il faut faire voir à l'âme des choses qu'elle n'a pas vues ; il faut que le sentiment qu'on lui donne soit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'est ainsi que les histoires nous plaisent par la variété des récits ; les romans, par la variété des prodiges ; les pièces de théâtre, par la variété des passions ; et que ceux qui savent instruire modifient le plus qu'ils peuvent le ton uniforme de l'instruction.

Une longue uniformité rend tout insupportable ; le même ordre des périodes, long-temps continué, accable dans une harangue : les mêmes nombres et les mêmes chutes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il est vrai que l'on ait fait cette fameuse allée de Moscou à Pétersbourg, le voyageur doit périr d'ennui, renfermé entre les deux rangs de cette allée ; et celui qui aura voyagé long-temps dans les Alpes, en descendra dégoûté des situations les plus heureuses et des points de vue les plus charmants.

L'âme aime la variété, mais elle ne l'aime, avons-nous dit, que parce qu'elle est faite pour connoître et pour voir ; il faut donc qu'elle puisse voir, et que la variété le lui permette ; c'est-à-dire, il faut qu'une chose soit assez simple pour être aperçue, et assez variée pour être aperçue avec plaisir.

Il y a des choses qui paroissent variées, et ne le sont point ; d'autres qui paroissent uniformes, et sont très-variées.

L'architecture gothique paroît très-variée, mais la confusion des ornemens fatigue par leur petitesse ; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puissions distinguer d'un autre, et leur nombre fait qu'il n'y en a aucun sur lequel l'œil puisse s'arrêter : de manière qu'elle déplaît par les endroits mêmes qu'on a choisis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique est une espèce d'énigme pour l'œil qui le voit, et l'âme est embarrassée, comme quand on lui présente un poëme obscur.

L'architecture Grecque au contraire paroît uniforme : mais comme elle a les divisions qu'il faut et autant qu'il en faut pour que l'âme voie précisément ce qu'elle peut voir sans se fatiguer, mais qu'elle en voie assez pour s'occuper ; elle a cette variété qui fait regarder avec plaisir.

Il faut que les grandes choses aient de grandes parties ; les grands hommes ont

de grands bras, les grands arbres de grandes branches, et les grandes montagnes sont composées d'autres montagnes qui sont au-dessus et au-dessous; c'est la nature des choses qui fait cela.

L'architecture Grecque, qui a peu de divisions et de grandes divisions, imite les grandes choses; l'âme sent une certaine majesté qui y règne partout.

C'est ainsi que la peinture divise, en groupes de trois ou quatre figures, celles qu'elle représente dans un tableau; elle imite la nature, une nombreuse troupe se divise toujours en pelotons; et c'est encore ainsi que la peinture divise en grandes masses ses clairs et ses obscurs.

Montesquieu.

§ 37. *Des plaisirs de la symétrie.*

J'ai dit que l'âme aime la variété; cependant dans la plupart des choses elle aime à voir une espèce de symétrie; il semble que cela renferme quelque contradiction: voici comment j'explique cela.

Une des principales causes des plaisirs de notre âme lorsqu'elle voit des objets, c'est la facilité qu'elle a à les apercevoir; et la raison qui fait que la symétrie plaît à l'âme, c'est qu'elle lui épargne de la peine, qu'elle la soulage, et qu'elle coupe, pour ainsi dire, l'ouvrage par la moitié.

De là suit une règle générale: partout où la symétrie est utile à l'âme et peut aider ses fonctions, elle lui est agréable; mais partout où elle est inutile, elle est fade, parce qu'elle ôte la variété. Or, les choses que nous voyons successivement, doivent avoir de la variété; car notre âme n'a aucune difficulté à les voir: celles au contraire que nous apercevons d'un coup d'œil, doivent avoir de la symétrie. Ainsi, comme nous apercevons d'un coup d'œil la façade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la symétrie, qui plaît à l'âme par la facilité qu'elle lui donne d'embrasser d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup d'œil soit simple, il faut qu'il soit unique, et que les parties se rapportent toutes à l'objet principal: c'est pour cela encore qu'on aime la symétrie; elle fait un tout ensemble.

Il est dans la nature qu'un tout soit achevé, et l'âme qui voit ce tout, veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'est encore pour cela qu'on aime la symétrie: il faut une espèce de pondération ou de balancement; et un bâtiment avec une aile ou une aile plus courte qu'une autre, est aussi peu fini qu'un corps avec un bras ou avec un bras trop court.

Montesquieu.

§ 38. *Des contrastes.*

L'âme aime la symétrie, mais elle aime aussi les contrastes; ceci demande bien des explications. Par exemple:

Si la nature demande des peintres et des sculpteurs, qu'ils mettent de la symétrie dans les parties de leurs figures; elle veut au contraire qu'ils mettent des contrastes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre, sont insupportables; la raison en est que cette symétrie fait que les attitudes sont presque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques qui se ressemblent toutes par là: ainsi, il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus la nature ne nous a pas situés ainsi; et comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajustés dans nos actions et nos manières comme des pagodes; et si les hommes gênés et ainsi contraints sont insupportables, que sera-ce des productions de l'art?

Il faut donc mettre des contrastes dans les attitudes, surtout dans les ouvrages de sculpture, qui, naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraste et de la situation.

Mais, comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique, lui a donné de l'uniformité, il est souvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contrastes, est devenue une symétrie et une vicieuse uniformité.

Ceci ne se sent pas seulement dans de certains ouvrages de sculpture et de peinture, mais aussi dans le style de quelques écrivains, qui dans chaque phrase mettent toujours le commencement en contraste avec la fin par des antithèses continuelles, tels que St. Augustin et autres auteurs de la basse latinité, et quelques-uns de nos modernes, comme St. Evremont: le tour de phrase toujours le même et toujours uniforme déplaît extrêmement; ce contraste perpétuel devient symétrie, et cette opposition toujours recherchée devient uniformité.

L'esprit y trouve si peu de variété, que, lorsque vous avez vu une partie de la phrase, vous devinez toujours l'autre: vous voyez des mots opposés, mais opposés de la même manière; vous voyez un tour dans la phrase, mais c'est toujours le même.

Bien des peintres sont tombés dans le défaut de mettre des contrastes partout et sans ménagement, de sorte que, lorsqu'on voit une figure, on devine d'abord la disposition de celle d'à coté; cette continuelle diversité devient quelque chose de semblable: d'ailleurs la nature, qui jette les choses dans le désordre, ne montre pas l'affectation d'un contraste continuel, sans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement et dans un mouvement forcé. Elle est plus variée que cela; elle met les uns en repos, et elle donne aux autres différentes sortes de mouvemens.

Si la partie de l'âme qui connoit aime la variété, celle qui sent ne la cherche pas moins: car l'âme ne peut pas soutenir long-temps les mêmes situations, parce qu'elle est liée à un corps qui ne peut les souffrir; pour que notre âme soit excitée, il faut que les esprits coulent dans les nerfs. Or il y a là deux choses, une lassitude dans les nerfs, une cessation de la part des esprits qui ne coulent plus, ou qui se dissipent des lieux où ils ont coulé.

Ainsi, tout nous fatigue à la longue, et surtout les grands plaisirs: on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris; car les fibres qui en ont été les organes ont besoin de repos; il faut en employer d'autres plus propres à nous servir, et distribuer, pour ainsi dire, le travail.

Notre âme est lasse de sentir; mais ne pas sentir, c'est tomber dans un anéantissement qui l'accable. On remédie à tout en variant ses modifications; elle sent, et elle ne se lasse pas.

Montesquieu.

§ 39. *Des plaisirs de la surprise.*

Cette disposition de l'âme qui la porte toujours vers différens objets, fait qu'elle goûte tous les plaisirs qui viennent de la surprise: sentiment qui plaît à l'âme par le spectacle et par la promptitude de l'action; car elle aperçoit ou sent une chose qu'elle n'attend pas, ou d'une manière qu'elle n'attendoit pas.

Une chose peut nous surprendre comme merveilleuse, mais aussi comme nouvelle, et encore comme inattendue; et dans ce dernier cas, le sentiment principal se lie à un sentiment accessoire, fondé sur ce que la chose est nouvelle ou inattendue.

C'est par là que les jeux de hasard nous piquent: ils nous font voir une suite continuelle d'événemens non attendus: c'est par là que les jeux de société nous plaisent; ils sont encore une suite d'événemens imprévus, qui ont pour cause l'adresse jointe au hasard.

C'est encore par là que les pièces de théâtre nous plaisent; elles se développent par degrés, cachent les événemens jusqu'à ce qu'ils arrivent, nous préparent toujours de nouveaux sujets de surprise, et souvent nous piquent en nous les montrant tels que nous aurions dû les prévoir.

Enfin, les ouvrages d'esprit ne sont ordinairement lus que parce qu'ils nous ménagent des surprises agréables, et suppléent à l'insipidité des conversations presque toujours languissantes, et qui ne font point cet effet.

La surprise peut être produite par la chose ou par la manière de l'apercevoir: car nous voyons une chose plus grande ou plus petite qu'elle n'est en effet, ou différente de ce qu'elle est; ou bien nous voyons la chose même, mais avec une idée accessoire qui nous surprend. Telle est dans une chose l'idée accessoire de la difficulté de l'avoir faite, ou de la personne qui l'a faite, ou du temps où elle a été faite, ou de la manière dont elle a été faite, ou de quelque autre circonstance qui s'y joint.

Suétone nous décrit les crimes de Néron avec un sang froid qui nous surprend, en nous faisant presque croire qu'il ne sent point l'horreur de ce qu'il décrit; il change de ton tout à coup, et dit: " L'univers ayant souffert ce monstre pendant „ quatorze ans, enfin il l'abandonna;" *Tale monstrum per quatuordecim annos perpessus terrarum orbis, tandem destituit.* Ceci produit dans l'esprit différentes sortes de surprises: nous sommes surpris du changement de style de l'auteur, de la découverte de sa différente manière de penser, de sa façon de rendre en aussi peu de mots une des grandes révolutions qui soit arrivée; ainsi, l'âme trouve un très-grand nombre de sentimens différens qui concourent à l'ébranler et à lui composer un plaisir. *Montesquieu.*

§ 40. *Des diverses causes qui peuvent produire un sentiment.*

Il faut bien remarquer qu'un sentiment n'a pas ordinairement dans notre âme une cause unique ; c'est, si j'ose me servir de ce terme, une certaine dose qui en produit la force et la variété. L'esprit consiste à savoir frapper plusieurs organes à la fois ; et si l'on examine les divers écrivains, on verra peut-être que les meilleurs, et ceux qui ont plu davantage, sont ceux qui ont excité dans l'âme plus de sensations en même temps.

Voyez, je vous prie, la multiplicité des causes : nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé, qu'une confusion d'arbres ; 1°. parce que notre vue, qui seroit arrêtée, ne l'est pas ; 2°. chaque allée est une, et forme une grande chose, au lieu que dans la confusion chaque arbre est une chose et une petite chose ; 3°. nous voyons un arrangement que nous n'avons pas coutume de voir ; 4°. nous savons bon gré de la peine que l'on a prise ; 5°. nous admirons le soin que l'on a de combattre sans cesse la nature, qui, par des productions qu'on ne lui demande pas, cherche à tout confondre ; ce qui est si vrai, qu'un jardin négligé nous est insupportable : quelquefois la difficulté de l'ouvrage nous plaît, quelquefois c'est la facilité ; et comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur et la dépense du maître, nous voyons quelquefois avec plaisir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu de dépense et de travail.

Le jeu nous plaît, parce qu'il satisfait notre avarice, c'est-à-dire, l'espérance d'avoir plus ; il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, et de l'attention que les autres ont sur notre bonheur ; il satisfait notre curiosité, en nous donnant en spectacle ; enfin il nous donne les différens plaisirs de la surprise.

La danse nous plaît par la légèreté, par une certaine grâce, par la beauté et la variété des attitudes, par sa liaison avec la musique, la personne qui danse étant comme un instrument qui accompagne ; mais surtout elle plaît par une disposition de notre cerveau, qui est telle qu'elle ramène en secret l'idée de tous les mouvemens à de certains mouvemens, la plupart des attitudes à de certaines attitudes.

Montesquieu.

§ 41. *De la sensibilité.*

Presque toutes les choses nous plaisent et déplaisent à différens égards : par exemple, les *virtuosi* d'Italie nous doivent faire peu de plaisir ; 1°. parce qu'il n'est pas étonnant qu'accommodés comme ils sont ils chantent bien, ils sont comme un instrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons ; 2°. parce que les passions qu'ils jouent sont trop suspectes de fausseté ; 3°. parce qu'ils ne sont ni du sexe que nous aimons, ni de celui que nous estimons : d'un autre côté ils peuvent nous plaire, parce qu'ils conservent très-long-temps un air de jeunesse, et de plus parce qu'ils ont une voix flexible et qui leur est particulière ; ainsi, chaque chose nous donne un sentiment qui est composé de beaucoup d'autres, lesquels s'affoiblissent et se choquent quelquefois.

Souvent notre âme se compose elle-même des raisons de plaisir, et elle y réussit surtout par les liaisons qu'elle met aux choses : ainsi, une chose qui nous a plu nous plaît encore, par la seule raison qu'elle nous a plu, parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle : ainsi, une actrice qui nous a plu sur le théâtre, nous plaît encore dans la chambre ; sa voix, sa déclamation, le souvenir de l'avoir vu admirer, que dis-je ! l'idée de la princesse jointe à la sienne, tout cela fait une espèce de mélange qui forme et produit un plaisir.

Nous sommes tout pleins d'idées accessoires. Une femme qui aura une grande réputation et un léger défaut, pourra le mettre en crédit et le faire regarder comme une grâce. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention sur leur naissance ou leurs biens, les honneurs ou l'estime de certaines gens. *Montesquieu.*

§ 42. *De la délicatesse.*

Les gens délicats sont ceux qui à chaque idée ou à chaque goût joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts accessoires. Les gens grossiers n'ont qu'une sensation ; leur âme ne sait composer ni décomposer ; ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la nature donne ; au lieu que les gens délicats dans l'amour se composent la plupart des plaisirs de l'amour. Polixène et Apicius portoient à la table bien des sensations inconnues

à nous autres mangeurs vulgaires; et ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'esprit, ont et se sont fait une infinité de sensations que les autres hommes n'ont pas.

Montesquieu.

§ 43. *Du je ne sais quoi.*

Il y a quelquefois, dans les personnes ou dans les choses, un charme invisible, une grâce naturelle, qu'on n'a pu définir, et qu'on a été obligé d'appeler le *je ne sais quoi*. Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise. Nous sommes touchés de ce qu'une personne nous plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire; et nous sommes agréablement surpris de ce qu'elle a su vaincre des défauts que nos yeux nous montrent, et que le cœur ne croit plus: voilà pourquoi les femmes laides ont très-souvent des grâces, et qu'il est rare que les belles en aient; car une belle personne fait ordinairement le contraire de ce que nous avions attendu; elle parvient à nous paroître moins aimable: après nous avoir surpris en bien, elle nous surprend en mal; mais l'impression du bien est ancienne, celle du mal nouvelle: aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes passions, presque toujours réservées à celles qui ont des grâces, c'est-à-dire, des agrémens que nous n'attendions point, et que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grâce, et souvent l'habillement des bergères en a. Nous admirons la majesté des draperies de Paul Véronèse; mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphaël, et de la pureté du Corrège. Paul Véronèse promet beaucoup, et paie ce qu'il promet; Raphaël et le Corrège promettent peu et paient beaucoup, et cela nous plaît davantage.

Les grâces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage; car un beau visage paroît d'abord et ne cache presque rien: mais l'esprit ne se montre que peu à peu, que quand il veut, et autant qu'il veut; il peut se cacher pour paroître, et donner cette espèce de surprise qui fait les grâces.

Les grâces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manières; car les manières naissent à chaque instant, et peuvent à tous les momens créer des surprises: en un mot, une femme ne peut guères être belle que d'une façon, mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sexes à établi parmi les nations policées et sauvages, que les hommes demanderoient, et que les femmes ne feroient qu'accorder: de là il arrive que les grâces sont plus particulièrement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher: la moindre parole, le moindre geste, tout ce qui, sans choquer le premier devoir, se montre en elles, tout ce qui se met en liberté, devient une grâce; et telle est la sagesse de la nature, que ce qui ne seroit rien sans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne et l'affectation ne sauroient nous surprendre, les grâces ne se trouvent ni dans les manières gênées, ni dans les manières affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui est entre les deux extrémités; et l'âme est agréablement surprise de voir que l'on a évité les deux écueils.

Il sembleroit que les manières naturelles devroient être les plus aisées: ce sont celles qui le sont le moins, car l'éducation qui nous gêne nous fait toujours perdre du naturel; or nous sommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure, que lorsqu'elle est dans cette négligence, ou même dans ce désordre qui nous cache tous les soins que la propreté n'a pas exigés, et que la seule vanité auroit fait prendre; et l'on n'a jamais de grâces dans l'esprit, que lorsque ce que l'on dit paroît trouvé, et non pas recherché.

Lorsque vous dites des choses qui vous ont coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'esprit, et non pas des grâces dans l'esprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyiez pas vous-mêmes, et que les autres, à qui d'ailleurs quelque chose de naïf et de simple en vous ne promettoit rien de cela, soient doucement surpris de s'en apercevoir.

Ainsi, les grâces ne s'acquièrent point; pour en avoir, il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf.

Une des plus belles fictions d'Homère, c'est celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien n'est plus propre à faire sentir cette magie et ce

pouvoir des grâces, qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible, et qui sont distinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus ; elle ne pouvoit convenir à la beauté majestueuse de Junon, car la majesté demande une certaine gravité, c'est-à-dire, une contrainte opposée à l'ingénuité des grâces ; elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fière de Pallas, car la fierté est opposée à la douceur des grâces, et d'ailleurs peut souvent être soupçonnée d'affectation.

Montesquieu.

§ 44. *Progression de la surprise.*

Ce qui fait les grandes beautés, c'est lorsqu'une chose est telle que la surprise est d'abord médiocre, qu'elle se soutient, augmente, et nous mène ensuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphaël frappent peu au premier coup d'œil ; il imite si bien la nature, que l'on n'en est d'abord pas plus étonné que si l'on voyoit l'objet même, lequel ne causeroit point de surprise : mais une expression extraordinaire, un coloris plus fort, une attitude bisarre d'un peintre moins bon, nous saisit du premier coup d'œil, parce qu'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. On peut comparer Raphaël à Virgile ; et les peintres de Venise, avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile, plus naturel, frappe d'abord moins, pour frapper ensuite plus : Lucain frappe d'abord plus, pour frapper ensuite moins.

L'exacte proportion de la fameuse église de Saint Pierre, fait qu'elle ne paroît pas d'abord aussi grande qu'elle l'est ; car nous ne savons d'abord où nous prendre pour juger de sa grandeur. Si elle étoit moins large, nous serions frappés de sa longueur ; si elle étoit moins longue, nous le serions de sa largeur : mais à mesure que l'on examine, l'œil, la voix s'agrandit, l'étonnement augmente. On peut la comparer aux Pyrénées, où l'œil, qui croyoit d'abord les mesurer, découvre des montagnes derrière les montagnes, et se perd toujours davantage.

Il arrive souvent que notre âme sent du plaisir lorsqu'elle a un sentiment qu'elle ne peut pas démêler elle-même, et qu'elle voit une chose absolument différente de ce qu'elle sait être ; ce qui lui donne un sentiment de surprise dont elle ne peut pas sortir : en voici un exemple. Le dôme de S. Pierre est immense ; on sait que Michel-Ange, voyant le Panthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un pareil, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc, sur ce modèle, le dôme de S. Pierre : mais il fit les piliers si massifs, que ce dôme, qui est comme une montagne que l'on a sur la tête, paroît léger à l'œil qui le considère. L'âme reste donc incertaine entre ce qu'elle voit et ce qu'elle sait, et elle reste surprise de voir une masse en même temps si énorme et si légère.

Montesquieu.

§ 45. *Des beautés qui résultent d'un certain embarras de l'âme.*

Souvent la surprise vient à l'âme de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac, qu'on appelle le *lac majeur* ; c'est une petite mer dont les bords ne montrent rien que de sauvage : à quinze milles dans le lac sont deux îles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle *les Barromées*, qui est, à mon avis, le séjour du monde le plus enchanté. L'âme est étonnée de ce contraste romanesque de rappeler avec plaisir les merveilles des romans, où, après avoir passé parmi des rochers et des pays arides, on se trouve dans un lieu fait pour les fées.

Tous les contrastes nous frappent, parce que les choses en opposition se relèvent toutes les deux : ainsi, lorsqu'un petit homme est auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand, et le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces sortes de surprises font le plaisir que l'on trouve dans toutes les beautés d'opposition, dans toutes les antithèses et figures pareilles. Quand Florus dit : " Sore et Algide, qui le croiroit ? nous " ont été formidables ; Satrique et Cor- " nicule étoient des provinces : nous " rougissons des Boriliens et des Véru- " liens ; mais nous en avons triomphé : " enfin Tibur notre fauxbourg, Préneste, " où sont nos maisons de plaisance, " étoient le sujet des vœux que nous al- " lions faire au capitole ;" cet auteur, dis-je, nous montre en même temps la grandeur de Rome et la petitesse de ses commencemens, et l'étonnement porte sur ces deux choses.

On peut remarquer ici combien est grande la différence des antithèses d'idées,

d'avec les antithèses d'expression. L'antithèse d'expression n'est pas cachée, celle d'idées l'est ; l'une a toujours le même habit, l'autre en change comme on veut ; l'une est variée, l'autre non.

Le même Florus en parlant des Samnites, dit que leurs villes furent tellement détruites, qu'il est difficile de trouver à présent le sujet de vingt-quatre triomphes ; *ut non facilè appareat materia quatuor et viginti triumphorum.* Et par les mêmes paroles qui marquent la destruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de son courage et de son opiniâtreté.

Lorsque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble à cause du contraste qui est entre la situation où nous sommes et celle où nous devrions être : de même, lorsque nous voyons dans un visage un grand défaut, comme par exemple, un très-grand nez, nous rions à cause que nous voyons que ce contraste avec les autres traits du visage ne doit pas être. Ainsi, les contrastes sont cause des défauts, aussi-bien que des beautés. Lorsque nous voyons qu'ils sont sans raison, qu'ils relèvent ou éclairent un autre défaut, ils sont les grands instrumens de la laideur, laquelle, lorsqu'elle nous frappe subitement, peut exciter une certaine joie dans notre âme et nous faire rire. Si notre âme la regarde comme un malheur dans la personne qui la possède, elle peut exciter la pitié ; si elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire, et avec une idée de comparaison avec ce qui a coutume de nous émouvoir et d'exciter nos désirs, elle la regarde avec un sentiment d'aversion.

De même dans nos pensées, lorsqu'elles contiennent une opposition qui est contre le bon sens, lorsque cette opposition est commune et aisée à trouver, elles ne plaisent point et sont un défaut, parce qu'elles ne causent point de surprise ; et si au contraire elles sont trop recherchées, elles ne plaisent pas non plus. Il faut que dans un ouvrage, on les sente parce qu'elles y sont, et non pas parce qu'on a voulu les montrer ; car pour lors la surprise ne tombe que sur la sottise de l'auteur.

Une des choses qui nous plaît le plus, c'est le naïf ; mais c'est aussi le style le plus difficile à attraper : la raison en est qu'il est précisément entre le noble et le bas ; et il est si près du bas, qu'il est très-difficile de le cotoyer toujours sans y tomber.

Les musiciens ont reconnu que la musique qui se chante le plus facilement, est la plus difficile à composer ; preuve certaine que nos plaisirs et l'art qui nous les donne, sont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille si pompeux, et ceux de Racine si naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, et Racine avec peine.

Le bas est le sublime du peuple, qui aime à voir une chose faite pour lui et qui est à sa portée.

Les idées qui se présentent aux gens qui sont bien élevés, et qui ont un grand esprit, sont ou naïves, ou nobles ou sublimes.

Lorsqu'une chose nous est montrée avec des circonstances ou des accessoires qui l'agrandissent, cela nous paroît noble. Cela se sent surtout dans les comparaisons où l'esprit doit toujours gagner, et jamais perdre ; car elles doivent toujours ajoûter quelque chose, faire voir la chose plus grande, ou, s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine et plus délicate : mais il faut bien se donner de garde de montrer à l'âme un rapport dans le bas, car elle se le seroit caché, si elle l'avoit découvert.

Comme il s'agit de montrer des choses fines, l'âme aime mieux voir comparer une manière à une manière, une action à une action, qu'une chose à une chose, comme un héros à un lion, une femme à un astre, et un homme léger à un cerf.

Michel-Ange est le maître pour donner de la noblesse à tous ses sujets. Dans son fameux Bacchus, il ne fait point comme les peintres de Flandres, qui nous montrent une figure tombante, et qui est pour ainsi dire en l'air : cela seroit indigne de la majesté d'un dieu. Il le peint ferme sur ses jambes ; mais il lui donne si bien la gaîté de l'ivresse et le plaisir à voir couler la liqueur qu'il verse dans sa coupe, qu'il n'y a rien de si admirable.

Dans la passion qui est dans la galerie de Florence, il a peint la vierge debout, qui regarde sans douleur, sans pitié, sans regret, sans larmes, son fils crucifié. Il la suppose instruite de ce grand mystère, et par là il lui fait soutenir avec grandeur le spectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque chose de noble. On trouve du grand dans ses

ébauches même, comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules-Romain, dans sa chambre des géans à Mantoue, où il a représenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les dieux effrayés : mais Junon est auprès de Jupiter, elle lui montre d'un air assuré un géant sur lequel il faut qu'il lance la foudre ; par là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres dieux ; plus ils sont près de Jupiter, plus ils sont rassurés ; et cela est bien naturel, car dans une bataille la frayeur cesse auprès de celui qui a de l'avantage.

Montesquieu.

§ 46. *Des différens goûts des peuples.*

Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voisins diffèrent. Que dis-je ? la même nation n'est plus reconnoissable au bout de trois ou quatre siècles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les états : ils changent en mille manières, tandis qu'on cherche à les fixer.

La musique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, étoit très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'est plus celle de Luigi et de Carissimi : des airs perçans ne plairoient pas assurément à des oreilles Européennes. Mais sans aller si loin, un François accoutumé à nos opéras, ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie ; autant en fait un Italien à l'opéra de Paris ; et tous deux ont également tort, ne considérant pas que le récitatif n'est autre chose qu'une déclamation notée, que le caractère des deux langues est très-différent, que ni l'accent ni le ton ne sont les mêmes, que cette différence est sensible dans la conversation, plus encore sur le théâtre tragique, et doit par conséquent l'etre beaucoup dans la musique. Nous suivons à peu près les règles d'architecture de Vitruve ; cependant les maisons bâties en Italie par Palladio, et en France par nos architectes, ne ressemblent pas plus à celles de Pline et de Cicéron, que nos habillemens ne ressemblent aux leurs.

Qu'étoit la tragédie chez les Grecs ? un chœur qui demeuroit presque toujours sur le théâtre, point de division d'actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigues. Chez les François c'est pour l'ordinaire une suite de convervation en cinq actes, avec une intrigue amoureuse. En Angleterre, la tragédie est véritablement une action, et si les auteurs de ce pays joignoient à l'activité, qui anime leurs pièces, un style naturel avec de la décence et de la régularité, ils l'emporteroient bientôt sur les Grecs et sur les François.

Qu'un homme comme le Père Bourdaloue prêche devant une assemblée de la communion Anglicane, qu'animant par un geste noble un discours pathétique, il s'écrie : " Oui, chrétiens, vous étiez " bien disposés ; mais le sang de cette " veuve que vous avez abandonnée ; " mais le sang de ce pauvre que vous " avez laissé opprimer ; mais le sang de " ces misérables dont vous n'avez pas " pris en main la cause ; ce sang retom- " bera sur vous, et vos bonnes disposi- " tions ne serviront qu'à rendre sa voix " plus forte pour demander à Dieu ven- " geance de votre infidélité. Ah ! mes " chers auditeurs, etc. „ Ces paroles pathétiques prononcées avec force, et accompagnées de grands gestes, feront rire un auditoire Anglois : car autant ils aiment sur le théâtre ces expressions ampoulées, et les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la chaire une simplicité sans ornement. Un sermon en France est une longue déclamation scrupuleusement divisée en trois points, récités avec enthousiasme. En Angleterre un sermon est une dissertation solide, et quelquefois sèche, qu'un homme lit au peuple sans geste et sans aucun éclat de voix. En Italie c'est une comédie spirituelle.

Qu'on examine tous les autres arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers, du génie différent des nations qui les cultivent.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaisent également à toutes les nations ? il y en a sans doute en très-grand nombre. Depuis le temps de la renaissance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modèles, Homère, Démosthène, Virgile, Cicéron, ont en quelque manière réuni sous leurs lois tous les peuples de l'Europe, et fait de tant de nations différentes une seule république des lettres ; mais au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduisent dans chaque pays un goût particulier.

Vous sentez dans les meilleurs écrivains modernes le caractère de leur pays

à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs et leurs fruits sont échauffés et mûris par le même soleil : mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit, des goûts, des couleurs, et des formes différentes. Vous reconnoîtrez un Italien, un François, un Anglois, un Espagnol, à son style comme aux traits de son visage, à sa prononciation, à ses manières. La douceur et la mollesse de la langue Italienne se sont insinuées dans le génie des auteurs Italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un style majestueux, sont ce me semble, généralement parlant, le caractère des écrivains Espagnols. La force, l'énergie, la hardiesse, sont plus particulières aux Anglois; ils sont surtout amoureux des allégories et des comparaisons. Les François ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance ; ils n'ont ni la force Angloise, qui leur paroîtroit une force gigantesque et monstrueuse, ni la douceur Italienne qui leur semble dégénérer en une mollesse efféminée.

La raison et les passions sont partout les mêmes, cela est vrai ; mais elles s'expriment partout diversement. Les hommes ont en tous pays un nez, deux yeux et une bouche: cependant l'assemblage des traits qui fait la beauté en France, ne réussira pas en Turquie, ni une beauté Turque à la Chine : et ce qu'il y a de plus aimable en Asie et en Europe, seroit regardé comme un monstre dans le pays de la Guinée.

De toutes ces différences naissent ces dégoûts et ces mépris que les nations ont les unes pour les autres.

Si les nations de l'Europe, au lieu de se mépriser injustement les unes les autres, vouloient faire une attention moins superficielle aux ouvrages et aux manières de leurs voisins, non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'observations naîtroit ce goût général qu'on cherche si inutilement.

Voltaire.

§ 47. *Du goût particulier d'une nation.*

Il est des beautés de tous les temps et de tous les pays, mais il est aussi des beautés locales. L'éloquence doit être partout persuasive, la douleur touchante, la colère impétueuse, la sagesse tranquille, mais les détails qui pourroient plaire à un citoyen de Londres, pourront ne faire aucun effet sur un habitant de Paris ; les Anglois tireront plus heureusement leurs comparaisons, leurs métaphores, de la marine, que ne feront les Parisiens qui voient rarement des vaisseaux ; tout ce qui tiendra de près à la liberté d'un Anglois, à ses droits, à ses usages, fera plus d'impression sur lui que sur un François.

La température du climat introduira dans un pays froid et humide, un goût d'architecture, d'ameublemens, de vêtemens qui sera fort bon, et qui ne pourra être reçu à Rome et en Sicile.

Théocrite et Virgile ont dû vanter l'ombrage et la fraîcheur des eaux dans leurs églogues. Thomson dans sa description des saisons, aura dû faire des descriptions toutes contraires.

Une nation éclairée, mais peu sociable, n'aura point les mêmes ridicules qu'une nation aussi spirituelle, mais livrée à la société jusqu'à l'indiscrétion : et ces deux peuples conséquemment n'auront pas la même espèce de comédie.

La poésie sera différente chez le peuple qui renferme les femmes, et chez celui qui leur accorde une liberté sans bornes.

Mais il sera toujours vrai de dire que Virgile a mieux peint ses tableaux que Thomson n'a peint les siens, et qu'il y a plus de goût sur les bords du Tibre que sur ceux de la Tamise ; que les scènes naturelles du *Pastor Fido* sont incomparablement supérieures aux bergeries de Racan ; que Racine et Molière sont des hommes divins à l'égard des auteurs des autres théâtres.

Le même.

§ 48. *Du goût des connoisseurs.*

En général le goût fin et sûr consiste dans le sentiment prompt d'une beauté parmi les défauts et d'un défaut parmi des beautés.

Le gourmet est celui qui discernera le mélange de deux vins, qui sentira ce qui domine dans un mets, tandis que les autres convives n'auront qu'un sentiment confus et égaré.

Ne se trompe-t-on pas quand on dit que c'est un malheur d'avoir le goût trop délicat, d'être trop connoisseur ? qu'alors on est trop choqué des défauts et trop insensible aux beautés ? qu'enfin on perd à être trop difficile ? N'est-il pas vrai au contraire, qu'il n'y a véritablement de plaisir que pour les gens de goût ? Ils

voient, ils entendent, ils sentent ce qui échappe aux hommes moins sensiblement organisés et moins exercés.

Le connoisseur en musique en peinture, en architecture, en poésie, en médailles, etc. éprouve des sensations que le vulgaire ne soupçonne pas ; le plaisir même de découvrir une faute le flatte, et lui fait sentir les beautés plus vivement : c'est l'avantage des bonnes vues sur les mauvaises. L'homme de goût a d'autres yeux, d'autres oreilles, un autre tact que l'homme grossier ; il est choqué des draperies mesquines de Raphaël, mais il admire la noble correction de son dessin ; il a le plaisir d'apercevoir que les enfans de Laocoon n'ont nulle proportion avec la taille de leur père ; mais tout le groupe le fait frissonner, tandis que d'autres spectateurs sont tranquilles.

Le célèbre sculpteur, homme de lettres et de génie, qui a fait la statue colossale de Pierre I. à Pétersbourg, critique avec raison l'attitude du Moïse de Michel-Ange, et sa petite veste serrée qui n'est pas même le costume oriental ; en même temps il s'extasie en contemplant l'air de tête.

Le même.

§ 49. *Rareté de gens de goût.*

On est affligé quand on considère (surtout dans les climats froids et humides) cette foule prodigieuse d'hommes qui n'ont pas la moindre étincelle de goût, qui n'aiment aucun des beaux-arts, qui ne lisent jamais, et dont quelques-uns feuilletent tout au plus un journal une fois par mois pour être au courant, et pour se mettre en état de parler au hasard des choses dont ils ne peuvent avoir que des idées confuses.

Entrez dans une petite ville de province, rarement vous y trouverez un ou deux libraires ; il en est qui en sont entièrement privées. Les juges, les chanoines, le subdélégué, l'élu, le receveur du grenier à sel, le citoyen aisé, personne n'a de livres, personne n'a l'esprit cultivé ; on n'est pas plus avancé qu'au douzième siècle. Dans les capitales des provinces, dans celles même qui ont des académies, que le goût est rare !

Il faut la capitale d'un grand royaume pour y établir la demeure du goût ; encore n'est-il le partage que du très-petit nombre, toute la populace en est exclue. Il est inconnu aux familles bourgeoises, où l'on est continuellement occupé du soin de sa fortune, des détails domestiques, et d'une grossière oisiveté, amusée par une partie de jeu. Toutes les places qui tiennent à la judicature, à la finance,, au commerce, ferment la porte aux beaux arts. C'est la honte de l'esprit humain, que le goût, pour l'ordinaire, ne s'introduise que chez l'oisiveté opulente. Un commis des bureaux de Versailles, né avec beaucoup d'esprit, disoit, " Je suis bien malheureux, je n'ai pas le ., temps d'avoir du goût".

Dans une ville telle que Paris, peuplée de plus de six cent mille personnes, je ne crois pas qu'il y en ait trois mille qui aient le goût des beaux-arts. Qu'on représente un chef-d'œuvre dramatique, ce qui est si rare et qui doit l'être, on dit: tout Paris est enchanté ; mais on imprime trois mille exemplaires tout au plus.

Parcourez aujourd'hui l'Asie, l'Afrique, la moitié du nord, où verrez-vous le goût de l'éloquence, de la poésie, de la peinture, de la musique ? presque tout l'univers est barbare.

Le goût n'appartient qu'à un très-petit nombre d'âmes privilégiées.

Le grand bonheur de la France fut d'avoir, dans Louis XIV, un roi qui étoit né avec du goût.

. . . . . *Parci quos æquus amavit*
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis geniti potuere.

C'est en vain qu'Ovide a dit que Dieu nous créa pour regarder le Ciel, *erectos ad sidera tollere vultus* ; les hommes sont presque tous courbés vers la terre.

Le même.

§ 50 *Du génie.*

L'étendue de l'esprit, la force de l'imagination, et l'activité de l'âme, voilà le génie. De la manière dont on reçoit ses idées dépend celle dont on se les rappelle. L'homme jeté dans l'univers reçoit, avec des sensations plus ou moins vives, les idées de tous les êtres. La plupart des hommes n'éprouvent de sensations vives que par l'impression des objets qui ont un rapport immédiat à leurs besoins, à leur goût, etc. Tout ce qui est étranger à leurs passions, tout ce qui est sans analogie à leur manière d'exister, ou n'est point aperçu par eux, ou n'en est vu qu'un instant sans être senti, et pour être à jamais oublié.

L'homme de génie est celui dont l'âme

plus étendue, frappée par les sensations de tous les êtres, intéressée à tout ce qui est dans la nature, ne reçoit pas une idée qu'elle n'éveille un sentiment ; tout l'anime, tout s'y conserve.

Lorsque l'âme a été affectée par l'objet même, elle l'est encore par le souvenir: mais dans l'homme de génie, l'imagination va plus loin ; il se rappelle des idées avec un sentiment plus vif qu'il ne les a reçues, parce qu'à ces idées mille autres se lient, plus propres à faire naître le sentiment.

Le génie, entouré des objets dont il s'occupe, ne se souvient pas, il voit ; il ne se borne pas à voir, il est ému : dans le silence et l'obscurité du cabinet, il jouit de cette campagne riante et féconde ; il est glacé par le sifflement des vents ; il est brûlé par le soleil ; il est effrayé des tempêtes. L'âme se plaît souvent dans ces affections momentanées ; elles lui donnent un plaisir qui lui est précieux ; elle se livre à tout ce qui peut l'augmenter ; elle voudroit, par des couleurs vraies, par des traits ineffaçables, donner un corps aux fantômes qui sont son ouvrage, qui la transportent ou qui l'amusent.

Veut-elle peindre quelques-uns de ces objets qui viennent l'agiter ? tantôt les êtres se dépouillent de leurs imperfections ; elle ne place dans ses tableaux que le sublime, l'agreable ; alors le génie peint en beau : tantôt elle ne voit dans les événemens les plus tragiques que les circonstances les plus terribles ; et le génie répand dans ce moment les couleurs les plus sombres, les expressions énergiques de la plainte et de la douleur ; il anime la matière, il colore la pensée : dans la chaleur de l'enthousiasme, il ne dispose ni de la nature ni de la suite de ses idées ; il est transporté dans la situation des personnages qu'il fait agir ; il a pris leur caractère : s'il éprouve dans le plus haut degré les passions héroïques, telles que la confiance d'une grande âme, que le sentiment élève au-dessus de tout danger, telles que l'amour de la patrie porté jusqu'à l'oubli de soi-même, il produit le sublime, le *moi* de Médée, le *qu'il mourût* du vieil Horace, le *je suis consul de Rome* de Brutus : transporté par d'autres passions, il fait dire à Hermione, *qui te l'a dit ?* à Orosmane, *j'étois aimé ;* à Thieste, *je reconnois mon frère.*

Cette force de l'enthousiasme inspire le mot propre, quand il a de l'énergie ; souvent elle le fait sacrifier à des figures hardies ; elle inspire l'harmonie imitative, les images de toute espèce, les signes les plus sensibles, et les sons imitateurs, comme les mots qui caractérisent.

L'imagination prend des formes différentes ; elle les emprunte des différentes qualités qui forment le caractère de l'âme. Quelques passions, la diversité des circonstances, certaines qualités de l'esprit donnent un tour particulier à l'imagination ; elle ne se rappelle pas avec sentiment toutes ces idées, parce qu'il n'y pas toujours des rapports entre elle et les êtres.

Le génie n'est pas toujours génie ; quelquefois il est plus aimable que sublime ; il sent et peint moins dans les objets le beau que le gracieux ; il éprouve et fait moins éprouver des transports qu'une douce émotion.

Quelquefois dans l'homme de génie l'imagination est gaie ; elle s'occupe des légères imperfections des hommes, des fautes et des folies ordinaires ; le contraire de l'ordre n'est pour elle que ridicule, mais d'une manière si nouvelle, qu'il semble que ce soit le coup d'œil de l'homme de génie qui ait mis dans l'objet le ridicule qu'il ne fait qu'y découvrir. L'imagination gaie d'un génie étendu, agrandit le champ du ridicule ; et tandis que le vulgaire le voit et le sent dans ce qui choque les usages établis, le génie le découvre et le sent dans ce qui blesse l'ordre universel.

Le goût est souvent séparé du génie. Le génie est un pur don de la nature ; ce qu'il produit est l'ouvrage d'un moment : le goût est l'ouvrage de l'étude et du temps ; il tient à la connoissance d'une multitude de règles ou établies ou supposées ; il fait produire des beautés qui ne sont que de convention. Pour qu'une chose soit belle selon les règles du goût, il faut qu'elle soit élégante, finie, travaillée sans le paroître ; pour être de génie, il faut quelquefois qu'elle soit négligée ; qu'elle ait l'air irrégulier, escarpé et sauvage. Le sublime et le génie brillent dans Shakespear comme des éclairs dans une longue nuit, et Racine est toujours beau ; Homère est plein de génie ; et Virgile d'élégance

Les règles et les lois du goût donneroient des entraves au génie ; il les brise pour voler au sublime, au pathétique, au grand. L'amour de ce beau éternel qui caractérise la nature ; la passion de conformer ses tableaux à je ne sais quel mo-

dèle qu'il a créé, et d'après lequel il a des idées et les sentimens du beau, font le goût de l'homme de génie. Le besoin d'exprimer les passions qui l'agitent, est continuellement gêné par la grammaire et par l'usage : souvent l'idiome dans lequel il écrit se refuse à l'expression d'une image qui seroit sublime dans un autre idiome. Homère ne pouvoit trouver dans un seul dialecte les expressions nécessaires à son génie : Milton viole à chaque instant les règles de sa langue, et va chercher des expressions énergiques dans trois ou quatre idiomes différens. Enfin la force et l'abondance, je ne sais quelle rudesse, l'irrégularité, le sublime, le pathétique, voilà dans les arts le caractère du génie ; il ne touche pas foiblement, il ne plaît pas sans étonner, il étonne encore par ses fautes.

Dans la philosophie, où il faut peut-être toujours une attention scrupuleuse, une timidité, une habitude de réflexion qui ne s'accorde guères avec la chaleur de l'imagination, et moins encore avec la confiance que donne le génie, sa marche est distinguée comme dans les arts ; il y répand fréquemment de brillantes erreurs ; il y a quelquefois de grands succès. Il faut, dans la philosophie, chercher le vrai avec ardeur, et l'espérer avec patience. Il faut des hommes qui puissent disposer de l'ordre et de la suite de leurs idées ; en suivre la chaîne pour conclure, ou l'interrompre pour douter : il faut de la recherche, de la discussion, de la lenteur ; et l'on n'a ces qualités, ni dans le tumulte des passions, ni avec les fougues de l'imagination. Elles sont le partage de l'esprit étendu, maître de lui-même ; qui ne reçoit point une perception, sans la comparer avec une perception, qui cherche ce que divers objets ont de commun, et ce qui les distingue entre eux ; qui, pour rapprocher des idées éloignées, sait parcourir pas à pas un long intervalle ; qui, pour saisir les liaisons singulières, délicates, fugitives, de quelques idées voisines, ou leur opposition et leur contraste, sait tirer un objet particulier de la foule des objets de même espèce ou d'espèce différente, poser le microscope sur un point imperceptible ; et ne croit avoir bien vu qu'après avoir long-temps regardé. Ce sont ces hommes qui vont d'observations en observations à de justes conséquences, et ne trouvent que des analogies naturelles : la curiosité est leur mobile ; l'amour du vrai est leur passion ; le désir de le découvrir est en eux une volonté permanente, qui les anime sans les échauffer, et qui conduit leur marche que l'expérience doit assurer.

Le génie est frappé de tout ; et dès qu'il n'est point livré à ses pensées et subjugué par l'enthousiasme, il étudie, pour ainsi dire, sans s'en apercevoir ; il est forcé, par les impressions que les objets font sur lui, à s'enrichir sans cesse de connoissances qui ne lui ont rien coûté ; il jette sur la nature des coups-d'œil généraux, et perce ses abîmes. Il recueille dans son sein des germes qui y entrent imperceptiblement, et qui produisent dans le temps des effets si surprenans, qu'il est lui-même tenté de se croire inspiré : il a pourtant le goût de l'observation ; mais il observe rapidement un grand espace, une multitude d'êtres.

Le mouvement, qui est son état naturel, est quelquefois si doux qu'à peine il l'aperçoit : mais le plus souvent ce mouvement excite des tempêtes, et le génie est plutôt emporté par un torrent d'idées, qu'il ne suit librement de tranquilles réflexions. Dans l'homme que l'imagination domine, les idées se lient par les circonstances et par le sentiment : il ne voit souvent des idées abstraites que dans leur rapport avec les idées sensibles. Il donne aux abstractions une existence indépendante de l'esprit qui les a faites ; il réalise ses fantômes ; son enthousiasme augmente au spectacle de ses créations, c'est-à-dire, de ses nouvelles combinaisons, seules créations de l'homme. Emporté par la foule de ses pensées, livré à la facilité de les combiner, forcé de produire, il trouve mille preuves spécieuses, et ne peut s'assurer d'une seule : il construit des édifices hardis, que sa raison n'oseroit habiter, et qui lui plaisent par leurs proportions, et non par leur solidité ; il admire ses systèmes comme il admireroit le plan d'un poëme ; et il les adopte comme beaux, en croyant les aimer comme vrais.

Le vrai ou le faux, dans les productions philosophiques, ne sont point les caractères distinctifs du génie.

Il y a bien peu d'erreurs dans Locke, et trop peu de vérités dans milord Shaftesbury : le premier cependant n'est qu'un esprit étendu, pénétrant, et juste ; et le second est un génie du premier

ordre. Locke a vu ; Shaftesbury a créé, construit, édifié : nous devons à Locke de grandes vérités froidement aperçues, méthodiquement suivies, sèchement annoncées ; et à Shaftesbury des systèmes brillans, souvent peu fondés, pleins pourtant de vérités sublimes ; et dans ses momens d'erreur, il plaît et persuade encore par les charmes de son éloquence.

Le génie hâte cependant les progrès de la philosophie par les découvertes les plus heureuses et les moins attendues : il s'élève d'un vol d'aigle vers une vérité lumineuse, source de mille vérités auxquelles parviendra dans la suite en rampant la foule timide des sages observateurs. Mais à côté de cette vérité lumineuse, il placera les ouvrages de son imagination : incapable de marcher dans la carrière et de parcourir successivement les intervalles, il part d'un point et s'élance vers le but ; il tire un principe fécond des ténèbres ; il est rare qu'il suive la chaîne des conséquences ; il est *primesautier*, pour me servir de l'expression de Montagne. Il imagine plus qu'il n'a vu ; il produit plus qu'il ne découvre ; il entraîne plus qu'il ne conduit : il anima les Platon, les Descartes, les Malebranche, les Bacon, les Léibnitz ; et selon le plus ou le moins que l'imagination domina dans ces grands hommes, il fit éclore des systèmes brillans ou découvrir de grandes vérités.

Dans les sciences immenses et non encore approfondies du gouvernement, le génie a son caractère et ses effets, aussi faciles à reconnoître que dans les arts et dans la philosophie : mais je doute que le génie qui a si souvent pénétré de quelle manière les hommes, dans certains temps, devoient être conduits, soit lui-même propre à les conduire. Certaines qualités de l'esprit comme certaines qualités du cœur, tiennent à d'autres, en excluent d'autres. Tout, dans les plus grands hommes, annonce des inconvéniens ou des bornes.

Le sang froid, cette qualité si nécessaire à ceux qui gouvernent, sans lequel on feroit rarement une application juste des moyens aux circonstances, sans lequel on seroit sujet aux inconséquences, sans lequel on manqueroit de la présence d'esprit ; le sang froid, qui soumet l'activité de l'âme à la raison, et qui préserve dans tous les événemens de la crainte, de l'ivresse, de la précipitation, n'est-il pas une qualité qui ne peut exister dans les hommes que l'imagination maîtrise ? cette qualité n'est-elle pas absolument opposée au génie ? Il a sa source dans une extrême sensibilité qui le rend susceptible d'une foule d'impressions nouvelles, par lesquelles il peut être détourné du dessein principal, contraint de manquer au secret, de sortir des lois de la raison, et de perdre, par l'inégalité de la conduite, l'ascendant qu'il auroit pris par la supériorité des lumières. Les hommes de génie, forcés de sentir, décidés par leurs goûts, par leurs répugnances, distraits par mille objets, devinant trop, prévoyant peu, portant à l'excès leurs désirs, leurs espérances, ajoutant ou retranchant sans cesse à la réalité des êtres, me paroissent plus faits pour renverser ou pour fonder les états, que pour les maintenir, et pour rétablir l'ordre que pour le suivre.

Le génie, dans les affaires, n'est pas plus captivé par les circonstances, par les lois, et par les usages, qu'il ne l'est dans les beaux arts par les règles du goût, et dans la philosophie par la méthode. Il y a des momens où il sauve sa patrie, qu'il perdroit dans la suite s'il y conservoit du pouvoir. Les systèmes sont plus dangereux en politique qu'en philosophie : l'imagination qui égare le philosophe, ne lui fait faire que des erreurs ; l'imagination qui égare l'homme d'état, lui fait faire des fautes et le malheur des hommes.

Qu'à la guerre donc et dans le conseil le génie, semblable à la divinité, parcoure d'un coup d'œil la multitude des possibles, voie le mieux et l'exécute ; mais qu'il ne manie pas long-temps les affaires où il faut attention, combinaison, persévérance : qu'Alexandre et Condé soient maîtres des événemens, et paroissent inspirés le jour d'une bataille, dans ces instans où manque le temps de délibérer, et où il faut que la première des pensées soit la meilleure ; qu'ils décident dans ces momens où il faut voir d'un coup d'œil les rapports d'une position et d'un mouvement avec ses forces, celles de son ennemi, et le but qu'on se propose : mais que Turenne et Malborough leur soient préférés, quand il faudra diriger les opérations d'une campagne entière.

Dans les arts, dans les sciences, dans les affaires, le génie semble changer la

nature des choses ; son caractère se répand sur tout ce qu'il touche ; et ses lumières s'élançant au-delà du passé et du présent, éclairent l'avenir : il devance son siècle, qui ne peut le suivre ; il laisse loin de lui l'esprit qui le critique avec raison, mais qui, dans sa marche égale, ne sort jamais de l'uniformité de la nature.

Il est mieux senti que connu par l'homme qui veut le définir : ce seroit à lui-même à parler de lui ; et cet article, que je n'aurois pas dû faire, devroit être l'ouvrage d'un de ces hommes extraordinaires, de Voltaire, par exemple, qui honorent ce siècle, et qui, pour connoître le génie, n'auroient eu qu'à regarder en eux-mêmes.

Anonyme.

§ 51 *Différence du génie et du talent.*

On demande en quoi le génie diffère du talent : le voici, ce me semble. Le talent est une disposition particulière et habituelle à réussir dans une chose : à l'égard des lettres, il consiste dans l'aptitude à donner, aux sujets que l'on traite et aux idées qu'on exprime, une forme que l'art approuve et dont le goût soit satisfait : l'ordre, la clarté, l'élégance, la facilité, le naturel, la correction, la grâce même, sont le partage du talent.

Le génie est une sorte d'inspiration fréquente, mais passagère ; et son attribut est le don de créer. Il s'ensuit que l'homme de génie s'élève et s'abaisse tour à tour, selon que l'inspiration l'anime ou l'abandonne. Il est souvent inculte, parce qu'il ne se donne pas le temps de perfectionner ; il est grand dans les grandes choses, parce qu'elles sont propres à réveiller cet instinct sublime, et à le mettre en activité ; il est négligé dans les choses communes, parce qu'elles sont au-dessous de lui, et n'ont pas de quoi l'émouvoir. Si cependant il s'en occupe avec une attention forte, il les rend nouvelles et fécondes, parce que cette attention qui couve les idées, les pénètre, si j'ose le dire, d'une chaleur qui les vivifie et les fait germer, comme le soleil fait germer l'or dans les veines du rocher.

Ce qu'il y auroit de plus rare et de plus étonnant dans la nature, ce seroit un homme que son génie n'abandonneroit jamais, et celui de tous les écrivains qui approche le plus de ce prodige, c'est Homère dans l'Iliade.

Si l'on demande à présent, quelle est la différence de la création du génie, et de la production du talent, l'homme éclairé, sensible, versé dans l'étude de l'art, n'a pas besoin qu'on le lui dise, et le grand nombre même des hommes cultivés est en état de le sentir. La production du talent consiste à donner la forme ; et la création du génie, à donner l'être : le mérite de l'une est dans l'industrie, le mérite de l'autre est dans l'invention ; le talent veut être apprécié par les détails, le génie nous frappe en masse. Pour admirer le cinquième livre de l'Enéide, il faut le lire ; pour admirer le second et le quatrième, il suffit de s'en souvenir, même confusément. L'homme de talent pense et dit les choses qu'une foule d'hommes auroit pensées et dites ; mais il les présente avec plus d'avantage, il les choisit avec plus de goût, il les dispose avec plus d'art, il les exprime avec plus de finesse ou de grâce : l'homme de génie, au contraire, a une façon de voir, de sentir, de penser, qui lui est propre. Si c'est un plan qu'il a conçu, l'ordonnance en est surprenante et ne ressemble à rien de ce qu'on a fait avant lui. S'il dessine des caractères, leur singularité frappante, leur étonnante nouveauté, la force avec laquelle il en exprime tous les traits, la rapidité et la hardiesse dont il en trace les contours, l'ensemble et l'accord qui se rencontrent dans ses conceptions soudaines, font dire qu'il a créé des hommes ; et s'il les groupe, leurs contrastes, leurs rapports, leur action, leur réaction mutuelle, sont encore, par leur vérité rare, une sorte de création ; dans les détails, il semble dérober à la nature des secrets qu'elle n'a révélés qu'à lui ; il pénètre plus avant dans notre cœur, que nous n'y pénétrions nous-mêmes avant qu'il nous eût éclairés ; il nous fait découvrir, en nous et hors de nous, comme de nouveaux phénomènes. S'il veut agir sur la pensée et subjuguer l'entendement, il donne à ses raisons un poids, une force d'impulsion, à laquelle rien ne résiste. S'il veut agir sur l'âme, il l'attaque, il l'ébranle, il l'agite en tout sens avec tant de vigueur et de violence ; il la tourmente si impérieusement, soit du frein, soit de l'aiguillon, qu'il vient à bout de la dompter. S'il peint les passions, il donne à leurs res-

sorts une force qui nous étonne, à leurs mouvemens des retours dont le naturel nous confond : dans le moment où nous croyons leur force et leur véhémence épuisée, son souffle y ajoute des degrés de chaleur dont le cœur humain est surpris d'être susceptible ; c'est la colère, la vengeance, l'ambition, l'amour, la douleur exaltée à son plus haut point, mais jamais au-delà ; tout est vrai dans cette peinture, quoique tout y soit surprenant. S'il décrit les objets sensibles, il y fait remarquer des traits frappans qui jusqu'à lui nous avoient échappé, des accidens et des rapports sur lesquels nos regards ont glissé mille fois. Le commun des hommes regarde sans voir : l'homme de génie voit si rapidement, que c'est presque sans regarder. S'il creuse le premier dans une mine, il en épuise les grandes veines, et il ne reste que des filons. S'il se saisit d'un sujet connu, il le pénètre si profondément, que ce champ que l'on croyoit usé devient une terre féconde. Il fait sortir un fleuve de la même source, d'où le talent ne tiroit qu'un ruisseau. S'il s'enfonce dans les possibles, il y découvre des combinaisons à la fois si nouvelles èt si vraisemblables, qu'à la surprise qu'elles causent, se mele en secret le plaisir de penser qu'on a vu ce qu'il feint, ou du moins qu'on a pu l'imaginer sans peine.

Il y a donc en première classe le génie de l'invention, de la composition en grand : c'est ainsi que chez les anciens, l'Iliade, l'Œdipe, les deux Iphigénies, et chez nous, Polyeucte, Héraclius, Britannicus, Alzire, Mahomet, le Tartuffe, le Misantrope, sont les ouvrages du génie. Il y a de plus dans les compositions même que le génie n'a pas inventées, des détails qui ne sont qu'à lui : ce sont des caractères créés, comme celui de Didon ; des descriptions d'une beauté inouïe, comme celle de l'incendie de Troye ; des scènes sublimes dans leur genre, comme la reconnoissance d'Œdipe et de Jocaste dans Voltaire, la rencontre de l'Avare et de son fils dans Molière, quand l'un va prêter à usure, et que l'autre vient emprunter. Enfin ce sont des traits de lumière et de force qui ressemblent à des inspirations et qui étonnent l'entendement, pénètrent l'âme, ou subjuguent la volonté. De ces traits, il y en a sans nombre dans les écrits de tous les poëtes et de tous les hommes éloquens. Mais dans tout cela, le style est pour fort peu de chose : c'est la conception qui nous frappe, c'est la pensée qui nous reste, et dont le souvenir confus est, si je l'ose dire, un long ébranlement d'admiration. On se souvient que dans l'Iliade, Priam vient se jeter aux pieds d'Achille, et baiser la main meurtrière, la main encore fumante du sang de son fils ; on se souvient que dans le Tartuffe, l'hypocrite accusé se jette aux pieds d'Orgon, et lui en impose encore en s'accusant lui-même : on se souvient de même de tous les grands traits d'éloquence de Démosthène, de Cicéron, de Bossuet : ces peintures, ces mouvemens, ces évolutions imprévues, ces ressources inespérées, ces heureuses témérités qui ressemblent à celles d'un grand capitaine au moment critique d'une bataille, tout cela, dis-je, nous est présent ; mais les paroles sont oubliées, l'impression profonde qui nous reste est l'impression des choses et non celle des mots. Voilà le génie de la pensée. Presque tous les traits en sont à la fois rares et simples, naturels et inattendus.

Mais il y a aussi l'expression de génie, c'est-à-dire, l'expression que l'on paroit avoir créée pour rendre avec une force ou une grâce inouïe la pensée ou le sentiment. Et celui qui a lu Tacite, Montagne, Pascal, Bossuet, La Fontaine, sait mieux que je ne puis le définir, ce que c'est que cette espèce de création. Ce seroit au génie à parler de lui-même ; mais les foibles traits que je viens d'indiquer suffisent pour le reconnoître et le distinguer du talent.

Du reste, on a vu plus d'un exemple de l'union et de l'accord du talent avec le génie. Lorsque cet heureux ensemble se rencontre, il n'y a plus d'inégalités choquantes dans les productions de l'esprit ; les intervalles du génie sont occupés par le talent ; quand l'un s'endort, l'autre veille ; quand l'un s'est négligé, l'autre vient après lui, et perfectionne son ouvrage. A peine on s'aperçoit des intermittences du génie, parce qu'on est préoccupé par l'illusion que le talent sait faire : car c'est à lui qu'appartient l'adresse et la continuelle vigilance à nous faire oublier l'absence du génie, en semant de fleurs l'intervalle et le passage d'une beauté à l'autre, en amusant l'esprit et l'imagination par des détails d'agrément et de goût, jusqu'au moment où le génie reviendra se saisir du cœur, le tourmenter, le déchirer, ou s'emparer

de l'âme, l'émouvoir, l'étonner, la troubler, la confondre, la transporter et l'agrandir. Pour voir ces deux fonctions du génie et du talent également remplies, on n'a qu'à lire ou Virgile ou Racine: on distinguera aisément le génie qui les élève, d'avec le talent qui les soutient et qui ne les quitte jamais.

Marmontel.

§ 52. *Continuation du même sujet.*

Avec du talent on peut être, par exemple, un bon militaire; avec du génie un bon militaire devient un grand général.

C'est quelquefois l'assemblage des talens, c'est toujours la perfection de celui que la nature nous a donné, qui décèle le génie.

On étudie, on cherche son talent; souvent on le manque: le génie se développe de lui-même.

Le talent peut être enfoui, parce qu'il n'a pas des occasions pour éclater; le génie perce malgré tous les obstacles, c'est lui seul qui produit; le talent ne fait guère que mettre en œuvre.

Turpin de Crissé.

§ 53. *Différence du génie et de l'esprit.*

Un homme de génie ne doit rien aux préceptes; et quand il le voudroit, il ne sauroit presque s'en aider: il se passe des modèles; et quand on lui en proposeroit, peut-être ne sauroit-il en profiter: il est déterminé par une sorte d'instinct à ce qu'il fait, et à la manière dont il le fait. Voilà Corneille, qui, sans modèle, sans guide, trouvant l'art en lui-même, tire la tragédie du chaos où elle étoit parmi nous.

Un homme d'esprit étudie l'art: ses réflexions le préservent des fautes où peut conduire un instinct aveugle: il est riche de son propre fonds; et, avec le secours de l'imitation, maître des richesses d'autrui. Voilà Racine, qui, venant après Sophocle, Euripide, Corneille, se forme sur leurs différens caractères, et, sans être ni copiste, ni original, partage la gloire des plus grands originaux.

Il est vrai que le génie s'élève où l'esprit ne sauroit atteindre: mais l'esprit embrasse au-delà de ce qui appartient au génie.

Avec du génie, on ne sauroit être, s'il faut ainsi dire, qu'une seule chose. Corneille n'est que poëte; il ne l'est même que dans ses tragédies, à prendre le mot de poëte dans le sens d'Horace.

Avec de l'esprit on sera tout ce qu'on voudra, parce que l'esprit se plie à tout. Racine a réussi dans le tragique et dans le comique; son discours à l'académie est admirable; ses deux lettres contre Port-Royal, ses petites épigrammes, ses préfaces, ses cantiques, tout est marqué au bon coin.

Ajoutons que le génie, dans la force même de l'âge, n'est pas de toutes les heures, et que surtout il craint les approches de la vieillesse. Corneille, dans ses meilleures pièces, a d'étranges inégalités; et dans les dernières, c'est un feu presque éteint.

Au contraire, l'esprit ne dépend pas si fort des momens: il n'a presque ni haut ni bas: et quand il est dans un corps bien sain; plus il s'exerce, moins il s'use. Racine n'a point d'inégalité marquée; et la dernière de ses pièces, Athalie, est son chef-d'œuvre.

On me dira que Racine n'est point parvenu, comme Corneille, jusqu'à une vieillesse bien avancée. Je l'avoue: mais que conclure de là contre ma dernière observation? Car l'âge où Racine produisit Athalie, répond précisément à l'âge où Corneille produisit Œdipe; et par conséquent la vigueur de l'esprit subsistoit encore tout entière dans Racine, quand l'activité du génie commençoit à décliner dans Corneille.

Mais de tout ce que j'ai dit, il ne s'ensuit pas que Corneille manque d'esprit, ou Racine de génie. Ce sont deux qualités inséparables dans les grands poëtes: l'une seulement l'emporte dans celui-ci; l'autre, dans celui-là. Or, il s'agissoit de savoir par où Corneille et Racine devoient être caractérisés: et après avoir vu ce que les critiques ont pensé sur ce sujet, j'en suis revenu au mot du duc de Bourgogne, père de Louis XV. que Corneille étoit plus homme de génie, Racine, plus homme d'esprit. *D'Olivet hist. de l'Académie Françoise.*

Le génie ne peut s'appliquer qu'à des sciences et a des arts sublimes; l'esprit, plus léger, voltige indifféremment sur tout.

L'un n'embrasse qu'une science, mais il l'approfondit: l'autre veut tout embrasser, et ne fait qu'effleurer.

L'esprit rend les talens plus brillans,

sans les rendre plus solides: le génie avec moins d'application, voit tout, devance l'étude même, et perfectionne les talens.

Turpin de Crissé.

§ 54. *Différence du génie, du goût et du savoir.*

Dans les arts, il ne faut pas confondre ces trois termes: ils expriment des choses entièrement différentes, mais qui s'entr'aident et reviennent à l'unité.

Le génie est cette pénétration ou cette sorte d'intelligence par laquelle un homme saisit vivement une chose faite ou à faire, en arrange en lui-même le plan, puis la réalise au dehors et la produit, soit en la faisant comprendre par le discours, soit en la rendant sensible par quelque ouvrage de sa main.

Le goût, dans les belles-lettres, comme en toute autre chose, c'est le sentiment du beau, l'amour du bon, l'acquiescement à ce qui est bien.

Enfin le savoir est, dans les arts, la recherche exacte des règles que suivent les artistes, et la comparaison de leur travail avec les lois de la vérité et du bon sens.

Le génie vient au monde avec nous. Chacun a un tour d'esprit qui lui est particulier, comme il a un tour de visage qui diffère des traits d'autrui. Chacun a sa mesure d'intelligence, et une pente presque invincible pour un certain genre de travail, plutôt que pour un autre. Le génie ne peut guère demeurer oisif; il faut qu'il se déclare.

Il n'en est pas tout à fait de même de ce qu'on appelle goût; il se peut acquérir. Celui en qui le sentiment du beau est naturellement juste, peut ne le point produire au dehors, ni l'exercer faute d'occasion. Celui qui en montre le moins, peut l'éveiller, ou le voir naître en lui par la culture. Il n'y a personne qui n'acquière quelque sensibilité et plus ou moins de discernement, par la dextérité d'un bon maître, par la comparaison fréquente qu'on lui fait faire des bons ouvrages, et par la constante habitude de juger de tout suivant des règles senséés et lumineuses: c'est le savoir qui les lui assemble.

Le savoir n'est naturellement donné à personne: c'est le fruit du travail et des enquêtes. On l'acquiert en écoutant les maîtres, en étudiant les règles que les autres suivent, et en faisant chacun à part ses propres remarques. La science est tout entière dans l'entendement. Il y a loin d'elle au goût: mais le goût en est aidé et affermi. La force de celui-ci est dans le sentiment, et dans l'agrément de l'impression que le beau fait peu à peu sur nous.

Un homme qui demeuroit froid devant les gravures d'Edelink, de Pesne et de Sadeler, ou qui voyoit du même œil les estampes historiques de Gérard Audran, et les images de Malbouré, peut revenir de son indifférence, ou de sa méprise. Quelqu'un lui conseille d'apprendre les principes du dessin; il profite des lumières des grands maîtres, soit en les écoutant, soit en les lisant: ou lui fait toucher au doigt en quoi celui-ci excelle; en quoi cet autre pèche; le bon sens et la raison lui découvrent l'exactitude des bonnes règles, et leur fondement dans la nature; il les applique à telle et telle gravure, à tel et tel tableau. Le discernement s'affermit par la comparaison du beau avec le médiocre et avec le mauvais: le plaisir et le sensiment suivent: voilà le goût, ou la suite du savoir.

Comme on peut donc enseigner les sciences, on peut aussi donner des leçons de goût, et il n'est point rare de voir un homme, auparavant insensible à la beauté des ouvrages de l'art, devenir par degrés amateur, connoisseur et bon juge.

Il n'y a que le génie, qui ne puisse s'acquérir ni s'enseigner, et quoiqu'il doive beaucoup à la bonne culture, il ne faut point attendre de riches productions de celui à qui le génie manque. C'est aux hommes forts et vigoureux à se présenter aux exercices violens: un tempérament foible en seroit plutôt accablé que servi; mais il peut être spectateur et juger des coups.

De ces trois facultés, la moins commune est le génie; la plus stérile, quand elle est seule, est le savoir: la plus désirable de toutes est le goût; parce qu'il met le savoir en œuvre, qu'il empêche les écarts, ou les chutes du génie, et qu'il est la base de la gloire des artistes.

Ce qui nous est possible à l'égard du génie, est de le faire valoir, ou d'en réparer la modicité par d'autres avantages. On l'aide, en ouvrant partout des écoles, où s'enseignent les élémens de chaque science. Nous avons beaucoup de secours pour acquérir les règles, dont la

connoissance fait le savoir. Mais les leçons de goût sont moins communes. Cependant les principes du goût étant la source des plaisirs de l'esprit, et de la justesse qui se trouve dans les opérations du génie, personne ne peut raisonnablement négliger de s'en instruire ; et ils demandent si peu d'efforts pour etre entendus, qu'ils doivent naturellement faire partie de la première culture.

Pluche.

§ 55. *Du style, ce que c'est et comment il est modifié.*

C'est, dans la langue écrite, le caractère de la diction ; et ce caractère est modifié par le génie de la langue, par les qualités de l'esprit et de l'âme de l'écrivain, par le genre dans lequel il s'exerce, par le sujet qu'il traite, par les mœurs ou la situation du personnage qu'il fait parler ou de celui qu'il revet lui-méme, enfin par la nature des choses qu'il exprime.

On a dit que le style d'un écrivain portoit toujours l'empreinte du génie national. Cela doit être ; et cela vient de ce que le génie national imprime lui-même son caractère à la langue.

Il n'est point de nation chez laquelle ne se rencontrent plus ou moins fréquemment tous les caractères individuels qui sont donnés par la nature. Mais dans chacune d'elles, tel ou tel caractère est plus commun, tel ou tel est plus rare ; et c'est le caractère dominant qui, communiqué à la langue, en constitue le génie. La langue Italienne est molle et délicate ; la langue Espagnole est noble et grave ; la langue Angloise est énergique, et sa force a de l'âpreté.

Ainsi, lorsqu'il se trouve, parmi la multitude, un esprit d'une trempe singulière, et, pour ainsi dire, hétérogène, il est contrarié sans cesse, en écrivant, par le génie de la langue. Il faut donc qu'il le dompte, ou qu'il en soit dompté ; ou, ce qui arrive le plus souvent, que chacun des deux cède du sien, et s'accommode à l'autre : et de cette espèce de conciliation se forme un style mitoyen, qui participe plus ou moins et du génie de la langue et du génie de l'auteur.

Il arrive de là que moins le caractère d'une nation est prononcé, plus celui de sa langue est susceptible des différens modes du style. Une langue qui de sa nature seroit molle comme l'or pur, ne seroit pas susceptible de la trempe de l'acier ; tous ses instrumens seroient foibles : il faut donc qu'elle réunisse la souplesse avec l'énergie ; et ce mélange paroît tenir au caractère national. Aussi voit-on que celles des nations qui sont connues pour avoir eu en même temps le plus de souplesse et de ressort dans le caractère, sont aussi celles dont la langue a été le plus susceptible de toutes les qualités du style. La plus belle des langues, la plus habile à tout exprimer, fût celle du peuple du monde qui eut dans le càractère le plus éminemment ce mélange de force, de mobilité, de souplesse : je n'ai pas besoin de nommer les Grecs.

La langue des Romains, pour devenir presque aussi susceptible des métamorphoses du style, fut obligée d'attendre que le génie de Rome se fût lui-même détendu et comme assoupli. Tant qu'il eut sa rudesse et son austérité, elle fut inflexible et indomptable comme lui. L'un et l'autre se polirent en même temps ; mais ils gardèrent tous les deux assez de leur première force pour être mâles et vigoureux, dans le temps même qu'ils connurent les délicatesses du luxe : et de là résulte l'étonnante beauté de la langue de Cicéron, de Tite-Live, et de Virgile.

Me sera-t-il permis de dire qu'à un grand intervalle de ces deux langues incomparables, la langue Françoise a dû peut-être aussi les facultés qui la distinguent, à la souplesse, à la mobilité, et en même temps au ressort du caractère national ? Le génie François n'a exclusivement aucun caractère, et de là vient aussi qu'il n'en a aucun éminemment ; mais, au besoin, il les prend tous, et à un assez haut degré : il en est de même de la langue Françoise. Sa qualité distinctive et dominante, c'est la clarté ; elle s'est donné tout le reste à force de peine et de soin : et cependant elle n'a manqué ni au génie de Corneille et de Bossuet ; ni à celui de Pascal, de La Fontaine, et de Molière, ni à l'éloquente raison de Bourdaloue, ni à la touchante sensibilité de Massillon, ni à l'abondance inépuisable des sentimens que Racine avoit à répandre, ni aux émanations célestes de la belle âme de Fénélon, ni à la véhémence et à la profondeur du pathétique de Voltaire.

Aux hardiesses et aux libertés que les langues se sont permises, ou à la timide

exactitude de leur syntaxe, on reconnoit quelle sorte d'esprit a présidé à leur formation successive.

Ces façons de parler, que nous appelons *figures de mots*, et dont le plus grand nombre nous est interdit, étoient, dans les langues anciennes, autant de licences que les grands écrivains s'étoient données et avoient fait passer. L'Italien a pris de ces langues la liberté des inversions : il s'est donné celle d'employer l'infinitif des verbes en guise de nom substantif, *un bel pensier, un dolce parlar, un luongo morir* ; il fait usage de deux épithètes sans aucune liaison expresse, sans aucune articulation, *spatiose atre caverne* ; il a un grand nombre d'adjectifs dont la terminaison varie pour diminuer ou agrandir, pour ennoblir ou dégrader l'objet.

Le François a peu d'inversions, moins de diminutifs encore, et pas un seul augmentatif dans le langage noble. Il s'est fait quelques noms abstraits de l'infinitif de ses verbes, comme *penser, parler, sourire, souvenir ;* et ces deux derniers sont restés dans la classe des noms abstraits, *un long souvenir, un doux sourire :* mais il en est peu de ce nombre que la langue noble ait conservés. *Un doux parler* n'est plus que du langage familier et naïf : et quelque nécessaire que fût *penser,* surtout en Poésie, il n'y est reçu qu'au pluriel. On dira *de tristes pensers,* mais non pas *un penser profond.*

D'où nous viennent ces privations ? de la délicatesse pointilleuse et timide de l'esprit de société, qui s'est rendu l'arbitre de la langue. En Italie, Dante, Pétrarque, Boccace, l'Arioste furent les maîtres de l'usage ; Montaigne et Amyot le furent aussi parmi nous de leur temps : ce bon temps est passé.

Autant le génie national aura influé sur celui de la langue, autant le génie de la langue influera sur le style des écrivains.

Dans une langue qui n'aura rien de séduisant par elle-même, ni du côté de la couleur, ni du côté de l'harmonie, le besoin d'intéresser par la pensée et par le sentiment, et de captiver l'esprit et l'âme en dépit de l'oreille et sans le prestige de l'imagination, force l'écrivain à serrer son style, à lui donner du poids, de la solidité, et une plénitude d'idées qui ne laisse pas le temps de regretter ce qui lui manque d'agrément. Au contraire, dans une langue naturellement flatteuse et séduisante par l'abondance, la richesse, la beauté de l'expression, l'écrivain ressemble souvent aux habitans d'un heureux climat, que la fertilité naturelle de leurs campagnes rend à la fois indolens et prodigues. Sûr de parler avec grâce en disant peu de choses, il se complaît dans l'élégance de sa langue ; et le premier séduit par son élocution, il croit en faire assez pour plaire, en déployant, sur des idées communes, la parure d'une expression harmonieuse et brillante : son style est une symphonie qui peut flatter l'oreille, mais qui ne dit rien à l'âme et ne laisse rien à l'esprit.

L'habile écrivain est celui qui sait en même temps user et n'abuser jamais des avantages de sa langue, et suppléer, autant qu'il est possible, aux avantages qu'elle n'a pas.

Ce qui me distingue de Pradon, disoit Racine, c'est que je sais écrire. Homère, Platon, Virgile, Horace ne sont au-dessus des autres écrivains, dit La Bruyère, que par leurs expressions et leurs images. Racine a été trop modeste ; et La Bruyère n'a pas été assez juste,

Marmontel.

§ 56. *Que la différence des esprits fait la première et la plus essentielle différence des styles.*

La première et la plus essentielle différence des styles est celle des esprits : l'esprit, ou la pensée en activité, a divers caractères. Un esprit clair distingue ses idées, les démêle sans peine, ou plutôt les produit comme une source pure répand une eau limpide : un esprit juste en saisit les rapports, les circonscrit, et les met à leur place : un esprit fin les analyse, et en aperçoit les nuances : un esprit léger les effleure, et s'il est vif, il en parcourt la cime avec une brillante rapidité ; un esprit vaste en réduit un grand nombre à l'unité de perception, et les embrasse d'un coup d'œil : un esprit méthodique en forme une longue chaîne et un ensemble régulier : un esprit transcendant s'élance vers le terme de la pensée, et franchit les milieux : un esprit profond ne s'arrête jamais aux apparences superficielles ; sa méditation s'exerce à sonder son objet, et à tirer comme de ses entrailles, *ex visceribus rei,* ce qu'il y a de plus riche et de plus enfoui : un esprit lumineux rayonne, et fait partir du

centre même de sa pensée comme des germes de lumière, qui en éclairent tout l'horizon : un esprit fécond fait enfanter à une idée toutes celles qui en peuvent naître ; et le gland, qui produit le chêne chargé de glands, est le symbole de la fécondité ; un esprit élevé ne daigne apercevoir dans son objet que les rapports qui l'agrandissent ; ses conceptions ressemblent à ces pins qui percent les nues, et qui laissent sécher leurs branches les plus voisines de la terre, afin de pousser vers le ciel avec plus de vigueur et de rapidité. Or, toutes ces manières de concevoir se distinguent dans la manière de s'exprimer ; et des nuances infinies qui résultent de leur mélange, résulte aussi une variété inépuisable dans les caractères du style.

Le caractère de l'écrivain se communique aussi à ses écrits : ses pensées en sont imbues, son expression en est teinte; et l'énergie ou la foiblesse, la hardiesse ou la timidité, la langueur ou la véhémence du style, dépendent plus des qualités de l'âme que des facultés de l'esprit.

Mais de la tournure habituelle de son esprit, comme des affections habituelles de son âme, résulte encore, dans le style de l'écrivain, un caractère particulier, que nous appelons sa manière ; et celle-ci lui est naturelle : au lieu que les singularités qu'il se donne par affectation, par imitation, décelent toujours l'artifice ; et l'écrivain qui croit alors avoir une manière à soi, n'est que maniéré, n'a que de la manière.

Le même.

§ 57 *Que la diversité des genres est encore une cause de la différence des styles.*

A ces différences du style se joignent celles qui doivent naître de la diversité des genres.

Le style de l'histoire est naturellement grave et d'une simplicité noble; mais ce caractère universel est modifié par le génie de l'écrivain, il l'est aussi par la nature des événemens qu'ils raconte : harmonieux, haut en couleur, et souvent oratoire dans Tite-Live ; plus précis, plus serré, et non moins éloquent dans Salluste ; énergique, profond, plein de substance dans Tacite ; ainsi des autres historiens. Quelqu'un a dit qu'en fait d'histoire, le meilleur style étoit celui qui ressembloit à une eau limpide. Mais lors même qu'il n'a point de couleur à soi, il est bien difficile qu'il ne contracte pas celle du sujet que l'on traite, comme le ruisseau prend la teinture du sable qui forme son lit. L'histoire politique et morale, la plus féconde en réflexions ; l'histoire des cours, la plus curieuse dans ses détails ; celle des révolutions, la plus dramatique de toutes ; l'histoire générale ou celle d'un pays, celle d'un empire ou d'un règne, des annales ou des mémoires, demandent plus ou moins de développement ou de précision, d'ampleur ou de rapidité, de philosophie ou d'éloquence ; et prescrire à l'historien d'avoir toujours un même style, ce seroit comme prescrire au peintre de n'avoir jamais qu'un pinceau.

Le style de l'épopée et celui de la tragédie sont très-distincts par la nature des deux poëmes : car l'hypothèse du poëme épique est que le poëte est inspiré ; et quoique l'enthousiasme y soit plus calme que celui de l'ode, qui est le délire prophétique, il ne laisse pas d'être encore dans le système du merveilleux. Dans la tragédie, au contraire, les personnages sont des hommes d'un caractère et d'un rang élevé, mais simplement des hommes ; et leur langage, pour être vrai, doit être plus près de la nature que celui du poëte inspiré par un dieu. C'est ce qu'Eschyle n'avoit pas encore assez bien senti lorsqu'il inventa la tragédie, mais ce qu'Euripide et Sophocle ne manquèrent pas d'observer.

Leur style est simple, rarement figuré : ils ne s'y permettent jamais ni des images trop hardies, ni des épithètes ambitieuses : on croit toujours entendre le personnage qu'ils font parler, et aucune invraisemblance dans l'expression ne décèle le poëte. Homère leur avoit donné l'exemple de cette sagesse de style, dans tous les morceaux dramatiques de ses poëmes : et en cela on a eu raison de dire, qu'il avoit été le modèle de la tragédie en même temps que de l'épopée.

Le style tragique, chez les Grecs, me semble donc avoir été moins poétique, moins figuré, moins artificiel qu'il ne l'est parmi nous. Cette simplicité se concilioit mieux avec la noblesse de leur langue. Peut-être aussi, comme le pathétique dominoit plus absolument sur leur théâtre, trouvoient-ils que le naturel de l'expression en faisoit la force, comme nous l'observons nous-mêmes dans le langage des passions ; et la preuve que, dans

la scène il s'attachoient au naturel par discernement et par choix, c'est que dans les chœurs, qui étoient des odes, ils élevoient le ton et prenoient le style lyrique.

Les Italiens pour distinguer les caractères de la poésie, lui ont attribué trois instrumens, la cithare, la trompette, et la lyre. Je ne crois pas leur division complète : car aucun de ces caractères métaphoriquement exprimé, ne convient à la tragédie.

Quelques-uns, parmi nous, l'ont prise au ton d'Eschyle et de Sénèque, lorsqu'on n'avoit pas encore apprécié l'avantage d'une noble simplicité. Mais Racine s'est raproché de cet heureux naturel ; et jamais on n'a fait un plus harmonieux mélange de la langue usuelle et de la langue poétique. Cependant j'ose dire qu'il a formé son style plutôt sur celui de Virgile, que sur celui des poëtes Grecs, j'entends de Sophocle et d'Euripide, auxquels on l'a tant comparé. Il est encore moins simple, plus poétique, enfin moins naturel que l'un et l'autre : et en cela il a subi peut-être la loi de la nécessité, n'ayant pas, comme eux, une langue dont la simplicité continue fut assez noble pour soutenir la majesté de la tragédie. Voltaire s'est encore un peu plus éloigné du naturel et approché du ton de l'épopée ; parce qu'il a trouvé les esprits disposés à recevoir ces hardiesses, et peut-être le goût de la nation décidé à vouloir plus de poésie dans le style tragique. Enfin, dirai-je ce que je sens ? Corneille, dont le goût n'étoit point assuré, parce que le goût national étoit encore à naître ; Corneille, qui par l'impulsion de son génie, s'élevoit si haut, et qui tomboit si bas lorsque son génie l'abandonnoit ; Corneille, par ce sublime instinct qui lui fit créer tant de beautés à côté de tant de défauts, nous a donné à ce qu'il me semble, les plus parfaits modèles du langage tragique : et quand son naturel est dans sa pureté, rien n'est plus digne d'admiration que la majestueuse simplicité de son style.

C'est un hommage que Voltaire lui a rendu plus d'une fois. " Il n'y a point " là (dit-il en parlant du discours de Sabine, dans le premier acte des Horaces : *Je suis Romaine, hélas ! puisque Horace est Romain*) ; " il n'y a point là de lieux " communs, point de vaines sentences : " rien de recherché ni dans les idées ni " dans les expressions : *Albe, mon cher pays !* C'est la nature seule qui parle.

" Dans ce discours (dit-il encore en parlant de la harangue du dictateur) ; " dans ce discours imité de Tite-Live, " l'auteur François est au-dessus du Ro- " main, plus nerveux, plus touchant : " et quand on songe qu'il étoit gêné par " la rime, et par une langue embarrassée " d'articles et qui souffre peu d'inver- " sions, qu'il a surmonté toutes ces diffi- " cultés, qu'il n'a employé le secours " d'aucune épithète, que rien n'arrête " l'éloquente rapidité de son discours ; " c'est là qu'on reconnoit le grand Cor- " neille".

Un beau vers, dans le style tragique, est donc celui où parle la nature avec force et avec noblesse, sans que la facilité, la justesse, la vérité de l'expression y laissent entrevoir aucun art ; c'est un vers *Dieu-donné*, si je puis m'exprimer ainsi, qui comme à l'insu du poëte, a coulé de sa plume ; c'est une pensée qu'il a produite, revêtue de son expression, et qui par un heureux hasard, semble se trouver adaptée à la mesure, au nombre, à la cadence, et à la rime. Et Corneille n'est pas le seul qui nous en donne des exemples : Racine a des morceaux, quelquefois des scènes entières tout aussi simplement écrites que les belles scènes de Corneille. Mais je ne dois pas dissimuler que cette manière d'écrire a un écueil, où Corneille lui-même a souvent échoué.

Les passions tragiques, les sentimens élevés, et les hautes pensées ont communément, dans les langues, une expression noble qui leur est propre ; et quand il s'agit de les rendre, la majesté du style est naturellement soutenue par la grandeur de son objet. Mais comme, dans la tragédie, tous les sentimens et toutes les idées n'ont pas la même noblesse, et qu'il y a une infinité de détails qui ont besoin d'être relevés ; le poëte qui ne connoît que les ressources et les beautés du style simple s'abaissera nécessairement jusqu'à devenir familier et commun, toutes les fois qu'il n'aura pas de grandes choses à exprimer. De là vient pour les commençans, le vrai danger d'imiter Corneille ; car ce qu'il peut avoir quelquefois de trop emphatique, est un défaut qu'il est aisé d'apercevoir et d'éviter.

Je conseillerois donc d'étudier plutôt l'art dont Racine a su tout ennoblir, et au risque d'être un peu moins naturel, de rechercher en écrivant, son élégance

enchanteresse, mais en se tenant, comme lui, en-deça du style de l'épopée, et aussi près de la nature qu'il l'a été lui-même dans les morceaux de ses tragédies les plus parfaitement écrits.

Le comble de l'art seroit d'être simple dans les grandes choses, et dans l'expression des sentimens naturellement élevés ou intéressans par eux-mêmes ; et de garder les ornemens du style, les circonlocutions, et les images poétiques, pour les objets qui auroient besoin d'être ennoblis ou d'être embellis.

Marmontel.

§ 58. *Des qualités du style communes à tous les genres, et premièrement de la clarté du style.*

Comme il y a, du côté de l'esprit, des facultés indispensables et communes à tous les genres ; il y aussi, du côté du style, des qualités essentielles, dont l'écrivain n'est jamais dispensé.

La première de ces qualités essentielles est la clarté. Avant d'écrire, il faut se bien entendre et se proposer d'être bien entendu. On croiroit ces deux règles inutiles à prescrire : rien de plus commun cependant que de les voir négliger. On prend la plume avant d'avoir démêlé le fil de ses idées ; et leur confusion se répand dans le style, On laisse du vague et du louche dans la pensée ; et l'expression s'en ressent.

L'obscurité vient le plus souvent de l'indécision des rapports ; et c'est de tous les vices de style le plus inexcusable, au moins dans notre langue. Elle a, je le sais bien, des équivoques inévitables ; et qui veut chicaner, en trouve mille dans l'ouvrage le mieux écrit. Mais, comme La Motte l'a très-bien observé, il n'y a que l'équivoque de bonne foi qui soit vicieuse dans le style ; et celle-là n'est jamais difficile à éviter, pour l'écrivain François qui veut bien s'en donner le soin. Les beaux esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est pas, dit La Bruyère : mais les bons esprits trouvent clair ce qui l'est : et à leur égard, il est aisé de lever l'équivoque de ces pronoms et de ces homonymes, dont on fait aux enfans une si effrayante difficulté. Il n'y a pas dans Racine un seul vers, ni dans Massillon une seule phrase, dont l'intelligence coute au lecteur un moment de réflexion.

Il n'est pas moins facile d'éviter, dans la contexture du style, les incidens trop compliqués qui jettent de la confusion et du louche dans les idées : pour cela, il suffit de les répandre à mesure qu'elles naissent, tant que la source en est pure, et de leur donner, si elle est trouble, le temps de s'éclaircir dans le repos de la méditation. L'entassement confus des mots et des phrases entrelacées est un vice de l'art, plus souvent que de la nature. Si on ne la cherche pas, on y tombe rarement : la preuve en est que, dans le langage familier, presque personne ne s'embarrasse dans de longs circuits de paroles ; et en général, l'affectation nuit plus à la clarté que la négligence.

Personne sans doute, n'est assez insensé pour écrire à dessein de n'être pas entendu ; mais le soin de l'être est sacrifié au devoir de paroître fin, délicat, mystérieux, profond. Pour ne pas tout dire, on ne dit pas assez ; et de peur d'être trop simple, on s'étudie à être obscur. Rien de plus mal entendu que cette affectation dans les grandes choses, rien de plus vain dans les petites. *Vous voulez me dire qu'il fait froid ? que ne disiez-vous, il fait froid ? est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde ?* (La Bruyère.)

Cependant faut-il renoncer à s'exprimer d'une façon nouvelle, ingénieuse, et piquante ? faut-il s'interdire les finesses, les délicatesses de style ? non, il faut seulement les concilier avec la clarté, ne pas vouloir briller à ses dépens, et ne rien soigner avant elle. Le style fin a son demi-jour, le style délicat a son voile ; mais c'est dans le secret de rendre les ombres diaphanes, le voile transparent, que consiste l'art d'être fin et délicat, sans être obscur.

Marmontel.

§ 59. *De la précision du style.*

C'est peu d'être clair ; il faut être précis : car tous les genres d'écrire ont leur précision ; et l'on va voir qu'elle n'exclut aucun des agrémens du style.

La première difficulté qui se présente, est de réunir la précision et la clarté. Mais qu'on ne s'y trompe pas, l'expression la plus précise est la plus claire : et c'est au moyen de la correction et de la pureté du style, que la clarté se concilie avec la précision, je dirois, au moyen de la propriété, si je ne parlois que du style

philosophique. Mais le style oratoire et le style poétique ont plus de latitude, et la justesse leur suffit. Dès que l'expression, ou simple ou figurée, répond exactement à la pensée, elle est précise et claire. Tout ce qui intercepte la lumière du style, en éteint la chaleur ou en ternit l'éclat.

Un écueil plus dangereux pour la précision, c'est la sécheresse. Mais émonder un bel arbre, ce n'est pas le mutiler; c'est le délivrer d'un poids inutile. *Ramos compesce fluentes* : voilà l'image de la précision. Il n'y a pas un seul mot à retrancher de ce vers de Corneille ;

Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

ni de ces vers de Racine ;

L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance
Traîne, exempt du péril, une éternelle enfance ;
Indigne également de vivre et de mourir.
On l'abandonne aux mains qui le daignent nourrir.

On voit, par ces exemples, que la précision, loin d'être ennemie de la facilité, en est la compagne fidèle. Un vers, une phrase où tous les mots sont appelés par la pensée et placés naturellement, semble naître au bout de la plume. Une période, un vers, où des mots inutiles ne sont placés que pour la symétrie, pour la rime, ou pour la mesure, annonce la gêne et le travail.

Je sais que rien n'est moins facile que de concilier ainsi la précision et la facilité ; mais l'art se cache, comme le ver à soie, sous le tissu qu'il a formé.

Marmontel.

§ 60. *Que la précision n'exclut ni la richesse ni l'élégance.*

La précision, comme on doit l'entendre, n'exclut ni la richesse ni l'élégance du style. Voyez dans un dessein de Bouchardon, ce trait qui décrit la figure d'une belle femme : il est aussi moelleux qu'il est pur ; il suit, dans ses douces inflexions, tous les contours de la nature et l'œil y trouve réunies l'exactitude et la liberté, la correctionet la grâce : telle est encore la précision ; car elle est toujours relative à l'effet que l'on se propose, et ne consiste qu'à se réduire aux vrais moyens de l'obtenir. Ainsi, la précision du style de l'orateur et du poëte n'est pas la précision du style du philosophe et de l'historien ; mais le principe en est le même, savoir, de viser à son but. Or le style philosophique a pour but de démêler la vérité ; l'historique, de la transmettre ; l'oratoire, de l'amplifier ; le poétique, de l'embellir. Tout ce qui rend l'idée plus lumineuse et plus frappante, l'image plus vive et plus forte, le sentiment plus pénétrant, la passion plus véhémente ; tout ce qui ajoute à la persuasion, à l'illusion, au moyen d'émouvoir, au plaisir d'être ému, n'est donc pas moins nécessaire au style de l'orateur et du poëte, que ne l'est au style du philosophe et de l'historien ce qui rend l'instruction plus facile et plus attrayante : *ne quid nimis* est leur règle commune ; et si d'un côté, l'emphase, l'enflure, la rédondance sont un excès contraire à la précision, la sécheresse est l'excès opposé. Le poëte ou l'orateur qui feroit gloire de préférer une expression laconique, mais foible, froide et sans couleur, à une expression moins serrée, mais revêtue d'éclat ou de force, ou de grâce, ne seroit pas seulement économe ; il seroit avare, et se priveroit du nécessaire, en s'abstenant du superflu.

Marmontel.

§ 61. *Des ornemens du style.*

Le style du poëte et celui de l'orateur a besoin d'être orné ; la richesse, le coloris, l'élégance en sont la parure ; la parure en est la décence ; à moins que la beauté naïve de la pensée ou du sentiment ne demande, pour s'exprimer, que le mot simple de la nature. Encore alors la simplicité même aura-t-elle sa noblesse et son élégance : car il faut savoir être naturel avec choix, simple avec dignité, et négligé même avec grâce.

Ainsi, la vérité et le naturel sont, dans le style, inséparables de la décence. La vérité consiste à faire parler à chacun son langage, dans la situation réelle ou fictive où il est placé : le naturel, à dire ou à faire dire ce qui semble avoir dû se présenter d'abord sans étude, et sans aucun effort de réflexion et de recherche ; la décence, à dire les choses comme il convient à celui qui parle, à l'objet dont il parle, et à ceux qui l'écoutent.

Marmontel.

62. *Des différences accidentelles du style et d'abord de la légèreté.*

La légèreté ne fait qu'effleurer la surface des choses ; son nom exprime son caractère, la nommer c'est la définir. Que dans ces vers d'une épître, que tout le monde sait par cœur,

Contente d'un mauvais soupé
Que tu changeois en ambroisie,
Tu te livrois, dans ta folie,
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avoit consacré sa vie.

que le poëte, dis-je, au lieu d'indiquer légèrement ce souper que l'on voit sans qu'il le décrive, en eût fait le détail ; qu'il eût appuyé sur le sens de ces deux mots, *heureux et trompé*, qui disent tant de choses ; son style n'auroit plus cette légèreté qui nous peint l'image de l'abeille.

Le même.

§ 63. *De la gravité du style.*

La gravité du style est la manière dont parle un homme profondément occupé de grands intérêts ou de grandes choses : tout ce qui ressemble à l'amusement, à la dissipation, au soin de parer son langage, lui répugne. Exprimer sa pensée avec le moins de mots et le plus de force qu'il est possible, voilà le style austère et grave. Ce caractère est celui de Tite-Live et de Tacite, dans leurs harangues. Voyez, dans la vie d'Agricola, l'exhortation de cet éloquent Galgacus aux Bretons, pour leur inspirer le courage du désespoir : rien de plus simple, rien de plus pressant : il n'y a pas un mot qui ne porte à l'âme une impression profonde ; et c'est ainsi que le style grave est aussi naturellement le plus énergique : car l'énergie du style consiste à serrer l'expression, afin de donner plus de ressort au sentiment ou à la pensée. On la reconnoît dans ces vers de Cléopâtre, dans Rodogune :

Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge. . . . . .
Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage . . . . .
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble!
Je maudirois les dieux, s'ils me rendoient le jour . . . .

et de Camille, dans les Horaces :

Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause et mourir de plaisir.

Et de Néron, dans Britannicus :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

Souvent l'énergie est dans le mot simple,

Summum *crede* nefas *animam præferre pudori . . .*
Virtutem videant, intabescantque relictâ.

Souvent elle est dans la force que l'image communique a l'idée ;

Animum rege, qui, nisi paret,
Imperat : hunc frenis, *hunc tu compesce* catenâ.

Catilina dit, en sortant du sénat, où il venoit d'être dénoncé : *incendium ruinâ opprimam.* Rien de plus beau, rien de plus juste, rien de plus énergique que cette image.

Souvent aussi l'énergie résulte du contraste des idées, lorsque l'expression réunit en deux mots les deux extrêmes opposés : *nunc seges ubi Troja fuit;*

Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner!
Servare potui, perdere an possim rogas ?

Les mots sur lesquels se réunissent les forces accumulées d'une foule d'idées et de sentimens sont toujours les plus énergiques : *erravit sine voce dolor* (Lucain); *dies per silentium vastus, et ploratibus inquies.* (Tac.)

Le même.

§ 64. *De la véhémence du style.*

La véhémence dépend moins de la force des termes que du tour et du mouvement impétueux de l'expression : c'est l'impulsion que le style reçoit des sentimens qui naissent en foule et se pressent dans l'âme, impatiens de se répandre et passer dans l'âme d'autrui. La conviction est pressante, énergique ; elle fait violence à l'entendement : la persuasion seule est véhémente, elle entraîne la volonté.

La célérité des idées qui s'échappent comme des traits de lumière, communiquée à l'expression, fait la vivacité du style ; leur facilité à se succéder, même sans vitesse, imitée par le style, en fait la volubilité. Mais ces qualités réunies ne font pas la véhémence : elle veut être animée et nourrie par la chaleur du sentiment.

Le même.

§ 65. *De la grâce en général.*

Dans les personnes, dans les ouvrages; grâce signifie non-seulement *ce qui plaît*, mais *ce qui plaît avec attrait*. C'est pourquoi les anciens avoient imaginé que la déesse de la beauté ne devoit jamais paroître sans les grâces La beauté ne déplaît jamais, mais elle peut être dépourvue de ce charme qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'âme d'un sentiment doux. Les grâces dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les discours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle personne n'aura point de grâces dans le visage, si la bouche est fermée sans sourire, si les yeux sont sans douceur. Le sérieux n'est jamais gracieux. Il n'attire point, il approche du sévère qui rebute.

Un homme bien fait dont le maintien est mal assuré ou gêné, la démarche précipitée ou pesante, les gestes lourds, n'a point de grâce; parce qu'il n'a rien de doux, de liant dans son extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'inflexion et de douceur sera sans grâce.

Il en est de même dans tous les arts; la proportion, la beauté, peuvent n'être point gracieuses. On ne peut dire que les pyramides d'Egypte aient des grâces. On ne pourroit le dire du colosse de Rhodes, comme de la Vénus de Gnide. Tout ce qui est uniquement dans le genre fort et vigoureux, a un mérite qui n'est pas celui des grâces.

Ce seroit mal connoître Michel-Ange et le Carache que de leur attribuer les grâces de l'Albane. Le sixième livre de l'Enéide est sublime; le quatrième a plus de grâce. Quelques odes galantes d'Horace respirent les grâces, comme quelques-unes de ses épîtres enseignent la raison.

Il semble qu'en général le petit, le joli en tout genre soit plus susceptible de grâces que le grand. On loueroit mal une oraison funèbre, une tragédie, un sermon, si on leur donnoit l'épithète de gracieux.

Ce n'est pas qu'il y ait un seul genre d'ouvrage qui puisse être bon en étant opposé aux grâces; car leur opposé est la rudesse, le sauvage, la sécheresse. L'Hercule Farnèse ne devoit point avoir les grâces de l'Apollon du Belvedère et de l'Antinoüs: mais il n'est ni rude, ni agreste. L'incendie de Troye dans Virgile, n'est point décrit avec les grâces d'une élégie de Tibulle; il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être sans grâces, sans que cet ouvrage ait le moindre désagrément. Le terrible, l'horrible, la description, la peinture d'un monstre exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'opposé; car si un artiste en quelque genre que ce soit, n'exprime que des choses affreuses, s'il ne les adoucit pas par des contrastes agréables, il rebutera.

La grâce en peinture, en sculpture, consiste dans la mollesse des contours, dans une expression douce; et la peinture a par-dessus la sculpture, la grâce de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, et qui se prêtent des agrémens par leurs attitudes et par leurs regards.

Les grâces de la diction, soit en éloquence, soit en poésie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phrases, et encore plus de la délicatesse des idées et des descriptions riantes. L'abus des grâces est l'afféterie, comme l'abus du sublime est l'ampoulé; toute perfection est près d'un défaut.

Voltaire.

§ 66. *Des grâces du style.*

La grâce du style consiste dans l'aisance, la souplesse, la variété de ses mouvemens, et dans le passage naturel et facile de l'un à l'autre. Voulez-vous en avoir une idée sensible? appliquez à la poésie ce que M. Watelet dit de la Peinture. " Les mouvemens de l'âme " des enfans sont simples, leurs membres " dociles et souples. Il résulte de ces " qualités une unité d'action et une fran- " chise qui plaît. La simplicité et la fran- " chise des mouvemens de l'âme contri- " buent tellement à produire les grâces, " que les passions indécises ou trop com- " pliquées les font rarement naître. La " naïveté, la curiosité ingénue, le dé- " sir de plaire, la joie spontanée, le " regret, les plaintes, et les larmes mê- " mes qu'occasionne un objet chéri, sont " susceptibles de grâce, parce que tous " ces mouvemens sont simples". Mettez le langage à la place de la personne, croyez entendre au lieu de voir, et cet ingénieux auteur aura défini les grâces du style.

La grâce fait le charme des élégies amoureuses d'Ovide, et des chansons

d'Anacréon. Elle a été donnée à la langue Italienne, à cause de sa souplesse et de son élégante facilité. Mais on n'en voit dans aucun poëte autant d'exemples que dans Metastase ; ni dans celui-ci aucun exemple plus parfait que *la cantate* de *l'excuse*, le vrai modèle des poésies galantes. *Marmontel.*

§ 67. *De l'élégance en général.*

Ce mot vient, selon quelques-uns, d'*electus*, choisi; on ne voit point qu'aucun autre mot latin puisse être son étymologie: en effet, il y a du choix dans tout ce qui est élégant. L'élégance est un résultat de la justesse et de l'agrément. On emploie ce mot dans la sculpture et dans la peinture. On opposoit *elegans signum* à *signum rigens;* une figure proportionnée dont les contours arrondis étoient exprimés avec mollesse, à une figure trop roide et mal terminée. Mais la sévérité des premiers Romains donna à ce mot, *elegantia*, un sens odieux. Ils regardoient l'élégance en tout genre, comme une afféterie, comme une politesse recherchée, indigne de la gravité des premiers temps : *vitii, non laudis fuit*, dit Aulu-Gelle. Ils appeloient *un homme élégant*, à peu près ce que nous appelons aujourd'hui un petit maître, *bellus homuncio*, et ce que les Anglois appellent *un beau*. Mais vers le temps de Cicéron, quand les mœurs eurent reçu le dernier degré de politesse, *elegans* étoit toujours une louange. Cicéron se sert en cent endroits de ce mot pour exprimer un homme, un discours poli; on disoit même alors *un repas élégant*, ce qui ne se diroit guères parmi nous. Ce terme est consacré en François, comme chez les anciens Romains, à la sculpture, à la peinture, à l'éloquence, et principalement à la poésie. Il ne signifie pas en peinture et en sculpture précisément la même chose que grâce. Ce terme grâce se dit particulièrement du visage, et on ne dit pas *un visage élégant*, comme *des contours élégans* : la raison en est que la grâce a toujours quelque chose d'animé; et c'est dans le visage que paroît l'âme ; ainsi, on ne dit pas *une démarche élégante*, parce que la démarche est animée.

L'élégance d'un discours n'est pas l'éloquence, c'en est une partie : ce n'est pas la seule harmonie, le seul nombre ; c'est la clarté, le nombre, et le choix des paroles Il y a des langues en Europe dans lesquelles rien n'est si rare qu'un discours *élégant*. Des terminaisons rudes, des consonnes fréquentes, des verbes auxiliaires nécessairement redoublés dans une même phrase, offensent l'oreille, même des naturels du pays.

Un discours peut être *élégant* sans être un bon discours, l'élégance n'étant en effet que le mérite des paroles ; mais un discours ne peut être absolument bon sans être élégant.

L'élégance est encore plus nécessaire à la poésie qu'à l'éloquence, parce qu'elle est une partie principale de cette harmonie si nécessaire aux vers. Un orateur peut convaincre, émouvoir même sans élégance, sans pureté, sans nombre. Un poëme ne peut faire d'effet s'il n'est élégant : c'est un des principaux mérites de Virgile: Horace est bien moins élégant dans ses satires, dans ses épitres; aussi est-il moins poëte, *sermoni proprior*.

Le grand point dans la poésie et dans l'art oratoire, est que l'élégance ne fasse jamais tort à la force; et le poëte en cela, comme dans tout le reste, a de plus grandes difficultés à surmonter que l'orateur : car l'harmonie étant la base de son art, il ne doit pas se permettre un concours de syllables rudes. Il faut même quelquefois sacrifier un peu de la pensée à l'élégance de l'expression : c'est une gêne que l'orateur n'éprouve jamais.

Il est à remarquer que, si l'élégance a toujours l'air facile, tout ce qui a cet air facile et naturel, n'est cependant pas élégant. Il n'y a rien de si facile, de si naturel, que *La cigale ayant chanté tout l'été*, et, *Maître corbeau sur un arbre perché*. Pourquoi ces morceaux manquent-ils d'élégance? c'est que cette naïveté est dépourvue de mots choisis et d'harmonie. *Amans heureux, voulez-vous voyager ? que ce soit aux rives prochaines*, et cent autres traits, ont, avec d'autres mérites, celui de l'élégance.

On dit rarement d'une comédie qu'elle est ecrite élégamment. La naïveté et la rapidité d'un dialogue familier, excluent ce mérite, propre à toute autre poésie. L'élégance sembleroit faire tort au comique : on ne rit point d'une chose élégamment dite ; cependant la plupart des vers de l'Amphitrion de Molière, excepté ceux de pure plaisanterie, sont élégans. Le mélange des dieux et des

hommes dans cette pièce unique en son genre, et les vers irréguliers qui forment un grand nombre de madrigaux, en sont peut-être la cause.

Un madrigal doit bien plutôt être élégant qu'une épigramme, parce que le madrigal tient quelque chose des stances, et que l'épigramme tient du comique : l'un est fait pour exprimer un sentiment délicat ; et l'autre, un ridicule.

Dans le sublime il ne faut pas que l'élégance se remarque ; elle l'affoibliroit. Si on avoit loué l'élégance du Jupiter Olympien de Phidias, c'eût été en faire une satire. L'élégance de la Vénus de Praxitèle pouvoit être remarquée.

Voltaire.

§ 68. *De l'élégance du style.*

L'élégance du style suppose l'exactitude, la justesse, et la pureté, c'est-à-dire, la fidélité la plus sévère aux règles de la langue, au sens de la pensée, aux lois de l'usage et du goût, accord d'où résulte la correction du style ; mais tout cela contribue à l'élégance et n'y suffit pas. Elle exige encore une liberté noble, un air facile et naturel, qui, sans nuire à la correction, en déguise l'étude et la gêne. Le style de Despréaux est correct ; celui de Racine et de Quinault est élégant. " L'élégance consiste, dit " l'auteur des *Synonymes François*, dans " un tour de pensée noble et poli, rendu " par des expressions châtiées, coulantes, et gracieuses à l'oreille." Disons mieux : c'est la réunion de toutes les grâces du style ; et c'est par là qu'un ouvrage relu sans cesse, est sans cesse nouveau.

La langueur et la mollesse du style sont les écueils voisins de l'élégance ; et parmi ceux qui la recherchent, il en est peu qui les évitent : pour donner de l'aisance à l'expression, ils la rendent lâche et diffuse ; leur style est poli, mais efféminé. La première cause de cette foiblesse est dans la manière de concevoir et de sentir. Tout ce qu'on peut exiger de l'élégance, c'est de ne pas énerver le sentiment ou la pensée ; mais on ne doit pas s'attendre qu'elle donne de la chaleur ou de la force à ce qui n'en a pas.

Le point essentiel et difficile, est de concilier l'élégance avec le naturel. L'élégance suppose le choix de l'expression ; or le moyen de choisir, quand l'expression naturelle est unique ? le moyen d'accorder cette vérité, ce naturel, avec toutes les convenances des mœurs, de l'usage, et du goût ; avec ces idées factices de la bienséance et de la noblesse, qui varient d'un siècle à l'autre, et qui font loi dans tous les temps ? comment faire parler naturellement un villageois, un homme du peuple, sans blesser la délicatesse d'un homme poli, cultivé ?

C'est là sans doute une des plus grandes difficultés de l'art, et peu d'écrivains ont su la vaincre. Toutefois il y a deux moyens : le choix des idées et des choses, et le talent de placer les mots. Le style n'est le plus souvent bas et commun que par les idées. Dire comme tout le monde, ce que tout le monde a pensé, ce n'est pas la peine d'écrire ; vouloir dire des choses communes d'une façon nouvelle et qui n'appartienne qu'à nous, c'est courir le risque d'être précieux, affecté, peu naturel ; dire des choses que nous avons tous confusément dans l'âme, mais que personne n'a pris soin encore de démêler, d'exprimer, de placer à propos ; les dire dans les termes les plus simples, et en apparence les moins recherchés ; c'est le moyen d'être à la fois naturel et ingénieux.

Le sage est ménager du temps et des paroles.

Qui ne l'eût pas dit comme La Fontaine ? Qui n'eût pas dit comme lui,

Qu'un ami véritable est une douce chose ;
Qu'il cherche nos besoins au fond de notre cœur !

ou plutôt qui l'eût dit avec cette vérité si touchante ?

Le moyen le plus sûr d'avoir un style à soi, ce seroit de s'exprimer comme la nature ; et le poëte que je viens de citer en est la preuve et l'exemple ; mais si *le vrai seul est aimable*, il faut avouer qu'il ne l'est pas toujours. Il est donc important de choisir dans la nature des détails dignes de plaire, et dont l'expression naïve et simple n'ait rien de grossier ni de bas : par exemple, tout ce qu'on peint des mœurs des villageois doit être vrai sans être dégoûtant ; il y a moyen de donner à ces détails de la grâce et de la noblesse.

Il en est du moral comme du phy-

sique ; et si la nature est choisie avec goût, les mots qui doivent l'exprimer, seront décens et gracieux comme elle. L'art de placer, d'assortir les mots, de les relever l'un par l'autre, de ménager à celui qui manque de clarté, de couleur, de noblesse, le reflet d'un terme plus noble, plus lumineux, plus coloré ; cet art, dis-je, ne peut se prescrire ; c'est l'étude et l'exercice qui le donnent, secondés du talent, sans lequel l'exemple est infructueux, et le travail même inutile.

On demande pourquoi il est des auteurs dont le style a moins vieilli que celui de leurs contemporains ; en voici la cause : il est rare que l'usage retranche d'une langue les termes qui réunissent l'harmonie, le coloris, et la clarté : quoique bizarre dans ses décisions, l'usage ne laisse pas de prendre assez souvent conseil de l'esprit, et surtout de l'oreille : on peut donc compter assez sur le pouvoir du sentiment et de la raison, pour garantir qu'à mérite égal, celui des poëtes qui dans le choix des termes aura le plus d'égard à la clarté, au coloris, à l'harmonie, sera celui qui vieillira le moins.

Un sort opposé attend ces écrivains qui s'empressent à saisir les mots, dès qu'ils viennent d'éclore, et avant même qu'ils soient reçus. Ces mots que La Bruyère appelle *aventuriers*, qui font d'abord quelque fortune dans le monde, s'éclipsent au bout de six mois, sont dans le style, comme dans les tableaux ces couleurs brillantes et fragiles, qui, après nous avoir séduits quelque temps, noircissent et sont une tache. Le secret de Pascal est d'avoir bien choisi ses couleurs.

Le dictionnaire d'un écrivain, ce sont les poëtes, les historiens, les orateurs qui ont excellé dans l'art d'écrire. C'est là qu'il doit étudier les finesses, les délicatesses, les richesses de sa langue ; non pas à mesure qu'il en a besoin, mais avant de prendre la plume ; non pas pour se faire un style des débris de leurs phrases et de leurs vers mutilés, mais pour saisir avec précision le sens des termes et leurs rapports, leur opposition, leur analogie, leur caractère et leurs nuances, l'étendue et les limites des idées qu'on y attache, l'art de les placer, de les combiner, de les faire valoir l'un par l'autre, en un mot, d'en former un tissu où la nature vienne se peindre comme sur la toile, sans que l'art paroisse y avoir mis la main. Pour cela ce n'est pas assez d'une lecture indolente et superficielle, il faut une étude sérieuse et profondément réfléchie. Cette étude seroit pénible autant qu'ennuyeuse si elle étoit isolée : mais en étudiant les modèles, on étudie tout l'art à la fois ; et ce qu'il y a de sec et d'abstrait s'apprend sans qu'on s'en aperçoive, dans le temps même qu'on admire ce qu'il y a de plus ravissant.

Marmontel.

§ 69. *De la noblesse du style.*

Il y a trois mille ans qu'Homère a défini mieux que personne la noblesse politique, son objet, ses titres, sa fin, lorsque dans l'*Iliade* (*lib.* XII) Sarpédon dit à Glaucus : " Ami, pourquoi sommes-" nous révérés comme des dieux dans " la Lycie ? pourquoi possédons-nous " les fertiles terres et recevons-nous les " premiers honneurs dans les festins ? " C'est pour braver les plus grands périls " et pour occuper au champ de Mars " les premières places ; c'est pour faire " dire à nos soldats, de tels princes sont " dignes de commander à la Lycie."

C'est d'après cette idée d'élévation dans les sentimens, et d'après les habitudes qu'elle suppose, que s'est formée l'idée de noblesse dans le langage. Des âmes sans cesse nourries de gloire et de vertu doivent naturellement avoir une façon de s'exprimer analogue à l'élévation de leurs pensées. Les objets vils et populaires ne leur sont pas assez familiers pour que les termes qui les représentent soient de la langue qu'ils ont apprise. Ou ces objets ne leur viennent pas dans l'esprit, ou si quelque circonstance leur en présente l'idée et les oblige à l'exprimer, le mot propre qui les désigne est censé leur être inconnu, et c'est par un mot de leur langue habituelle qu'ils y suppléent. Voilà le caractère primitif du langage et du style noble : on sent bien qu'il a dû varier dans ses degrés et dans ses nuances, selon le temps, les lieux, les mœurs, et les usages ; qu'il a dû même recevoir et rejeter tour à tour les mêmes idées et leurs signes propres, selon que la même chose a été avilie ou ennoblie par l'opinion : mais c'est toujours le même

rapport de convenance des mœurs avec le langage, qui a décidé de la noblesse ou de la bassesse de l'expression.

Quelle est donc la marque infaillible pour savoir si, dans les anciens, un tour, une image, une comparaison, un mot est noble ou ne l'est pas?

Il n'y a guères d'autre règle de critique, à leur égard, que leur exemple et leur témoignage.

Il en est à peu près des étrangers comme des anciens; c'est aux Anglois, dit-on, qu'il faut demander ce qui est trivial et bas, et ce qui est noble dans leur langue; l'opinion et les mœurs en décident: et c'est surtout en fait de langage qu'on peut dire,

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison.

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans la nature une infinité d'objets d'un caractère si marqué, ou de grandeur ou de bassesse, que l'expression propre en est essentiellement noble ou basse chez toutes les nations cultivées, et qui ne peuvent être avilis ou relevés, que par une sorte d'alliance que l'expression métaphorique fait contracter à l'idée, ou par l'espèce de diversion que le mot vague ou détourné fait à l'imagination.

A notre égard et dans notre langue, le seul moyen de se former une idée juste du langage noble, c'est, quant au familier, de fréquenter le monde cultivé et poli; quant au style plus élevé, de se nourrir de la lecture des écrivains qui ont excellé dans l'éloquence et dans la haute poésie.

Du temps de Montagne et d'Amyot, les François n'avoient pas encore l'idée du style noble.

Ce n'a été que depuis Malherbe, Balzac, et Corneille, que la différence du style noble et du familier populaire s'est fait sentir; mais de leur temps même le style noble étoit trop guindé et ne se raprochoit pas assez du familier décent, qui lui donne du naturel. Corneille sentoit bien la nécessité d'être simple dans les choses simples; mais alors il descendoit trop bas, comme il s'élevoit quelquefois trop haut quand il vouloit être sublime. Racine a mieux connu les limites du style héroïque et du familier noble; et par la facilité des passages qu'il a su se ménager de l'un à l'autre, par le mélange harmonieux qu'il a fait de ces deux nuances, il a fixé pour jamais l'idée de l'élégance et de la noblesse du style.

C'est le plus grand service que le goût ait jamais pu rendre au génie: car tant qu'une langue est vivante, et que l'idée de décence et de noblesse dans l'expression est variable d'un siècle à l'autre, il n'y a plus de beauté durable; tout périt successivement.

Marmontel.

§ 70. *Du familier noble.*

Nous avons observé, en parlant de l'analogie, que dans la langue usuelle on devoit distinguer le langage du peuple, et celui d'un monde cultivé et poli. C'est du premier qu'est pris le style bas; c'est du second qu'est pris le style familier noble, au-dessus duquel sont les différens tons du style élevé, depuis le ton sévère et majestueux de l'histoire, jusqu'au ton exalté de l'épopée, et jusqu'au ton prophétique de l'ode.

Entre le populaire et l'héroïque, entre le bas et le sublime, il y a cette ressemblance, que l'un et l'autre abondent en expressions figurées hyperboliques, pleines de force et de chaleur; parce que le langage passionné du bas peuple, comme celui des héros, est l'expression immodérée ou des mouvemens de l'âme, ou des impressions faites sur l'imagination. Du côté du peuple, la nature est franche et libre; du côté des héros, elle est fière et hardie: ainsi, l'homme inculte et grossier, l'homme altier et indépendant, laissent aller leur pensée et leur âme; l'un, parce qu'il ignore la mesure prescrite par l'usage et les convenances; et l'autre, parce qu'il dédaigne et néglige de la garder.

Entre ces deux extrêmes, le langage familier noble tient le milieu; et c'est à lui qu'appartiennent les ménagemens, les réserves, les détours du sentiment et de la pensée, les demi-teintes, les nuances, les reflets de l'expression.

Dans le commerce d'un monde poli jusqu'au raffinement, où il ne s'agit pas d'instruire, d'étonner, d'émouvoir, mais de flatter, de plaire, et de séduire; où la persuasion doit être insinuante, la raison modeste, la passion retenue et déguisée; où toutes les rivalités de l'amour-propre s'observent réciproquement et sont comme sur le *qui-vive*; où les combats d'opinions et d'affections person-

nelles se passent en légères atteintes, et à la pointe de l'esprit; où l'arme de la raillerie et de la médisance est comme les flèches des sauvages, souvent trempées dans du poison, mais si subtilement aiguisées que la piqûre en est imperceptible; dans ce monde, dis-je, le langage usuel doit être rempli de finesses, d'allusions, d'expressions à double face, de tours adroits, de traits délicats ou subtils; et plus il y a de société et de communication entre les esprits, plus la galanterie et le point d'honneur ont rendu la politesse recommandable, plus aussi la langue sociale doit être maniérée et raffinée par l'usage.

Il s'ensuit 1o. que dans aucun pays du monde, le langage familier noble ne doit être plus cultivé, plus élégant, que parmi nous.

2o. Que dans les ouvrages destinés à instruire et à plaire, c'est le style qui convient le mieux, parce qu'il est le plus insinuant, le plus séduisant pour l'amour-propre, et qu'il a toutes les adresses dont il faut user avec des hommes vains, soit pour adoucir la censure, soit pour assaisonner la louange, soit pour déguiser la leçon.

3o. Que dans les ouvrages de ce genre, les femmes doivent exceller: parce que dans la lice de la conversation, elles sont sans cesse exercées aux artifices de la parole; que la surveillance réciproque de leur malice et de leurs jalousies doit les rendre plus attentives à choisir, à placer les mots; que l'une de leurs grâces est celle du langage, et qu'un désir inné de plaire leur défend de la négliger; que foibles, elles ont besoin d'adresse, et quelquefois de ruse; qu'il ne leur est permis de se montrer sensibles qu'avec délicatesse, instruites qu'avec modestie, passionées qu'avec pudeur, malicieuses qu'avec l'air d'un badinage innocent et léger; qu'ainsi, leur sincérité même est toujours accompagnée d'un peu de dissimulation; et qu'enfin ambitieuses de dominer par la persuasion, leur naturel les porte dès l'enfance à en étudier tous les moyens: de là sur nous leur avantage pour la facilité, la grâce, la légèreté, l'élégance, les nuances fines ou délicates du style, soit dans leurs lettres, soit dans les ouvrages d'agrément qui sont les fruits de leurs loisirs.

4o. Que dans les compositions d'un style relevé, comme dans la poésie héroïque et dans la plus haute éloquence, un art essentiel à l'écrivain est de savoir du moins entremêler quelques traits du familier noble, de le choisir avec goût, et de le placer à propos. Ce mélange a trois avantages: l'un, de détendre le haut style, de l'assouplir, d'en varier les tons, sans quoi il seroit roide, guindé, et monotone; l'autre, de lui donner un air de naturel et de vérité: car si jamais le héros qu'on nous fait entendre ne parle comme nous, si jamais l'orateur ne prend notre langage, nous admirerons peut-être l'art de l'orateur et du poëte, mais nous ne l'oublierons jamais; et l'art doit se faire oublier. Un troisième avantage de ce mélange du familier et du sublime, est de prêter à celui-ci des nuances qu'il n'auroit pas: son caractère est l'élévation, la majesté, la force, la hardiesse des figures, l'éclat des images, la véhémence et la rapidité des mouvemens; mais les souplesses de l'expression, ses délicatesses, ses demi-jours, sont du langage familier; et c'est de là que le poëte et l'orateur doivent les prendre: Racine, Bossuet, Massillon, n'y manquent jamais. Quelquefois même l'expression d'usage est la plus énergique: elle est sublime dans sa simplicité; et une image, une métaphore, une hyperbole, un mot étrange ou pris de loin, gâteroit tout. *Madame se meurt, madame est morte*:

Je ne t'ai point aimé, cruel! qu'ai-je donc fait?
Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas.

Voilà l'expression naturelle, et on le diroit de même sans étude et sans art.

Il est bien vrai que dans le langage de la conversation tout n'est pas digne de passer dans le style sublime; mais à cet égard le goût consiste à n'être ni trop indulgent ni trop sévère dans le choix. Il est bien vrai aussi qu'après s'être rapproché du ton de la conversation, l'orateur et le poëte doivent se relever; mais c'est en cela que consistent ces belles ondulations du style, qui, comme je l'ai dit, lui donnent de la souplesse, de la variété, et du naturel, sans en dégrader la majesté; car il en est de la dignité du langage comme de celle de la personne: celle-ci doit savoir s'abaisser avec noblesse, et se relever sans orgueil.

5o. Enfin des caractères propres au style familier, on doit inférer que les

ouvrages bien écrits dans ce style sont les plus difficiles à traduire; qu'il est même impossible qu'ils passent d'une langue à une autre sans une extrême altération ; et la raison en est sensible.

Le haut style est partout le même, parce qu'il est partout étranger à l'usage, et qu'il est pris dans l'analogie des images avec les idées, laquelle analogie est la même dans tous les pays et dans tous les temps : au lieu que les propriétés, les singularités, les finesses, les grâces, les délicatesses de chaque langue, son esprit, son génie enfin, sont consignés dans le langage de la société ; puisque c'est là que le naturel, les mœurs, les usages d'une nation déposent leur couleur locale : de là vient par exemple, que Racine est plus difficile à bien traduire que Corneille; et que dans aucune langue il n'est possible de traduire La Fontaine et madame de Sévigné.

Quant au choix des locutions qui peuvent passer du langage familier dans le style héroïque, il me semble qu'il est aisé de les reconnoître aux signes que voici : nulle affinité avec les idées et les images auxquelles l'opinion attache le caractère de bassesse ; rien que l'usage ait avili : de la clarté, de la justesse, de l'analogie dans les termes ; et pour l'oreille, l'agrément qui résulte de la raison des mots, du mélange des sons, des nombres qu'ils forment ensemble. Ce choix étoit le secret de Racine : toutes ses pièces, sans en excepter Athalie, présentent mille façons de parler prises dans le familier noble, et ceux qui veulent qu'on les évite dans le langage des héros, n'ont pas l'idée de ce qui fait la grâce et le naturel de la poésie dramatique.

Dans le genre de poésie dont l'hypothèse est l'inspiration, et où le poëte parle lui-même, il peut s'élever, autant qu'il lui plaît, au-dessus du langage familier : le sien n'est obligé d'avoir que sa vérité relative ; et le dieu qui l'instruit, comme dans l'épopée, ou qui le possède, comme dans l'ode, peut et doit lui faire parler une langue extraordinaire: son style fait partie du merveilleux de son poëme. Mais dans le genre dramatique, tout est supposé naturel : le style, ainsi que l'action, y doit donc avoir avec la nature une ressemblance embellie.

Je soumets ce que je vais dire à l'examen des gens versés dans la langue de Sophocle et de Démosthène. Mais je crois entrevoir que rien n'est plus rare dans l'un et dans l'autre, que les expressions éloignées du langage familier noble. Partout où la véhémence du sentiment et l'énergie qu'il veut se donner ne demande pas une figure hardie, rien ne me semble plus naturel que l'éloquence de Démosthène, et que la poésie de Sophocle; peu de métaphores, presque point d'épithète : dans l'un, c'est la raison dans toute sa force, et presque dans sa nudité ; dans l'autre, c'est le sentiment approfondi, mais rarement orné par l'expression poétique, et d'autant plus énergique et touchant, que le langage en est plus naturel.

Marmontel.

§ 71. *De la Chaleur du style.*

Ce mot, employé figurément, en parlant de l'éloquence, de la poésie, du style en général, a un sens plus étendu que ceux d'enthousiasme et de véhémence.

L'enthousiasme est la chaleur de l'imagination au plus haut degré ; la véhémence est la chaleur des mouvemens de l'âme, impétueusement exhalée ; mais la chaleur du style en général en est comme l'âme et la vie: c'est une métaphore prise de la chaleur naturelle du sang.

On dit, la chaleur du raisonnement, lorsqu'il est pressant et rapide, surtout lorsqu'il est animé par quelque mouvement de l'âme, et mêlé d'interrogations, d'invectives, d'imprécations, etc. C'est la caractère constant de l'éloquence de Démosthène ; et le plus souvent sa chaleur y est au point qu'il n'y a rien de plus véhément. Mais lors même qu'il se modère, soit qu'il raconte ou qu'il raisonne, il est toujours plein de chaleur.

La raison n'a point de chaleur qui lui soit propre ; mais lorsqu'un sentiment vif et profond l'anime, elle devient passionée, et c'est alors qu'elle a son éloquence ; ce n'est même qu'alors qu'elle est poétique. Ainsi Dom Diègue, ainsi le vieil Horace, ainsi Burrhus, ainsi Zopire et Mahomet, ainsi tous les hommes d'état qu'on introduit dans la tragédie ou dans l'épopée, sont raisonneurs, mais éloquens.

Si la raison même se passionne, l'imagination est mille fois encore plus prompte à s'enflammer ; et l'on recon-

noît sa chaleur à la vivacité des illusions qu'elle produit et des tableaux dont elle se frappe.

Celle du sentiment a des gradations infinies; et qui sait jusqu'où peut aller la violence des passions? On voit à quel degré Racine et Voltaire ont poussé la chaleur de l'expression de l'amour: mais ni l'un ni l'autre, à ce qui me semble, n'a été aussi loin que Virgile; et le tableau du désespoir de Didon est peut-être, à l'égard de cette passion, le dernier degré de chaleur.

Dans la colère tranquille et fière, le caractère d'Achile est sublime; mais Orosmane, dans sa fureur, est plus théâtral et plus terrible. Dans une scène imitée du Dante, on voit la vengeance, irritée par l'amour paternel, portée à un point d'énergie au-delà duquel il est difficile de rien imaginer.

Ce qui est rare et précieux, c'est la chaleur dans des ouvrages que la passion n'anime point, et que la raison seule, pour ainsi dire, doit échauffer de sa lumière. Les écrits de Rousseau de Genève seroient un modèle en ce genre, si son éloquence étoit toujours celle de la raison et de la vérité. Mais ayant trop compté sur les ressources d'une dialectique industrieuse, d'une imagination vive, et d'un style enchanteur, il a souvent accepté le défi que lui donnoit sa vanité, de faire paroître naturel ce qui étoit forcé, vraisemblable ce qui étoit faux, honnête et louable ce qui étoit en soi vicieux et digne de blâme. Heureux, s'il avoit toujours eu pour guide un sage comme Locke, dont il a suivi les principes sur l'éducation physique de l'enfance, et dont il a su embellir, animer, échauffer les arides leçons! c'est là ce qu'il a fait d'utile, et ce qui honore sa mémoire, bien plus que le coloris dont il a fardé les mauvaises mœurs de son *Héloïse*, le faux système de son *Emile*, et tous les paradoxes où il a prodigué ses lumières et ses talens.

La chaleur du style, même au plus haut degré, doit être vraie et naturelle. Phèdre, dans son délire, ne dit rien qui ne soit analogue à son amour pour Hippolyte. Oreste, même dans ses fureurs, ne voit que les objets qui doivent l'occuper, sa mère et les Furies. A plus forte raison dans l'éloquence et dans le langage tempéré de la philosophie, la chaleur ne doit-elle jamais troubler l'imagination ni l'entendement. L'écrivain qui extravague, est un fou ou un charlatan. Si sa chaleur est vraie, c'est celle de la fièvre; si ce n'est pas le transport au cerveau, c'est un jeu, et c'est le jeu d'un bateleur qui fait le maniaque pour assembler la foule. Or j'appelle extravaguer en écrivain, accumuler des métaphores incohérentes, des idées bizarres, des raisonnemens faux, des hyperboles insensées; avancer hardiment des opinions révoltantes, les soutenir avec effronterie, insulter à la fois à l'évidence et à la pudeur, et prendre pour les attributs d'un génie audacieux et libre, l'impudence et l'absurdité. C'est là pourtant ce qu'on nous a donné quelquefois pour de la chaleur.

Marmontel.

§ 72. *De l'aménité du style.*

C'est, dans le caractère, dans les mœurs, ou dans le langage, une douceur accompagnée de politesse et de grâce. L'aménité prévient, elle attire, elle engage, elle fait souhaiter de vivre avec celui qui en est doué.

Un peuple sauvage peut avoir de la douceur; mais l'aménité n'appartient qu'à un peuple civilisé.

La société des hommes entre eux, et sans les femmes, auroit trop de rudesse; ce sont elles, qui, par l'émulation d'agrémens qu'elles leur inspirent, leur donnent de l'aménité.

Aménité se dit aussi, et dans le même sens, du style d'un écrivain; et cette qualité convient particulièrement au familier noble, et aux ouvrages de sentiment. Le style d'Ovide, celui d'Anacréon, celui de Fontenelle est plein d'aménité. On peut aussi le dire du style héroïque; et c'est une des qualités de la prose du *Télémaque*.

Un modèle d'aménité, chez les anciens, ce sont les dialogues de Cicéron sur l'orateur. Il n'y eut jamais d'entretien littéraire plus animé; il n'y en eut jamais de plus doux: c'est à la fois un monument d'éloquence et d'urbanité. Qui peut, en lisant ces dialogues, ne pas sentir un désir très-vif d'être sous ce platane, sous ce portique de Tusculum, où les plus éloquens des Romains s'expliquent sur leur art, chacun avec une modestie aimable en parlant d'eux-mêmes, et avec une estime sentie et motivée, quelquefois avec un enthou-

siasme sincère, quand ils parlent de leurs rivaux ? Partout de la chaleur, partout de la lumière. C'est une discussion profonde, mêlée de raison, d'enjouement, et de grace. C'est enfin, ce qui est si rare, de la contrariété sans aigreur et sans amertume, de la politesse sans fard, de la louange sans fadeur. Que n'avons-nous sur l'art du théâtre un pareil entretien entre Corneille, Molière, et Racine, composé par Voltaire ! Cet ouvrage apprendroit aux jeunes gens à travailler et à disputer.

Marmontel.

§ 73. *Du style brillant.*

Il se dit de l'esprit, de l'imagination, du coloris, de la pensée. On dit d'un esprit fécond en saillies, en traits ingénieux, dont la justesse et la nouveauté nous éblouit, qu'il est brillant. Le brillant de l'imagination consiste dans une foule d'images vives et imprévues, qui se succèdent avec l'éclat et la rapidité des éclairs. L'abondance et la variété font le brillant du coloris. Des idées qui jouent ensemble avec justesse et avec grâce, dont les rapports sont vivement saisis et vivement exprimés, font le brillant de la pensée. Le style est brillant par la vivacité des pensées, des images, des tours, et des expressions. Le style d'Ovide, celui de l'Arioste est brillant. Dans Homère, l'allégorie de la ceinture de Vénus est une peinture brillante.

Brillant ne se dit guères que des sujets gracieux ou enjoués. Dans les sujets sérieux et sublimes, le style est riche, éclatant.

Marmontel.

§ 74. *Des convenances du style.*

La convenance du style avec le sujet exige le choix et la propriété des termes; elle dépend outre cela de la nature des idées que l'orateur emploie. Car, nous ne saurions trop le redire, il n'y a qu'une sorte de style, le style simple, c'est-à-dire, celui qui rend les idées de la manière la moins détournée et la plus sensible. Si les anciens ont distingué trois styles, le simple, le sublime, et le tempéré ou l'orné, ils ne l'ont fait qu'eu égard aux différens objets que peut avoir le discours : le style qu'ils appeloient *simple*, est celui qui se borne à des idées simples et communes; le style sublime peint les idées grandes; et le style orné les idées riantes et agréables. En quoi consiste donc la convenance du style au sujet? 1°. A n'employer que des idées propres au sujet, c'est-à-dire, simples dans un sujet simple, nobles dans un sujet élevé, riantes dans un sujet agréable : 2°. à n'employer que les termes, les plus propres pour rendre chaque idée. Par ce moyen l'orateur sera précisément de niveau à son sujet, c'est-à-dire, ni au-dessus ni au-dessous, soit par les idées, soit par les expressions. C'est en quoi consiste la véritable éloquence, et même en général le vrai talent d'écrire, et non dans un style qui déguise par un vain coloris des idées communes. Ce style ressemble au faux bel esprit, qui n'est autre chose que l'art puéril et méprisable de faire paroître les choses plus ingénieuses qu'elles ne sont.

De l'observation de ces règles résultera la noblesse du style oratoire ; car l'orateur ne devant jamais, ni traiter des sujets bas, ni présenser des idées basses, son style sera noble dès qu'il sera convenable à son sujet. La bassesse des idées et des sujets est à la vérité trop souvent arbitraire ; les anciens se donnoient à cet égard beaucoup plus de liberté que nous, qui en bannissant de nos mœurs la délicatesse, l'avons portée à l'excès dans nos écrits et dans nos discours. Mais quelque arbitraires que puissent être nos principes sur la bassesse et sur la noblesse des sujets, il suffit que les idées de la nation soient fixées sur ce point, pour que l'orateur ne s'y trompe pas, et pour qu'il s'y conforme. En vain le génie même s'efforceroit de braver à cet égard les opinions reçues; l'orateur est l'homme du peuple, c'est à lui qu'il doit chercher à plaire ; et la première loi qu'il doit observer pour réussir, est de ne pas choquer la philosophie de la multitude, c'est-à-dire, les préjugés.

D'Alembert.

§ 75. *Défauts du style; et premièrement de l'affectation.*

L'affectation de style, dans le langage et dans la conversation, est un vice assez ordinaire aux gens qu'on appelle beaux parleurs : il consiste à dire en termes bien recherchés et quelquefois ridiculement choisis, des choses triviales

ou communes. C'est pour cette raison que les beaux parleurs sont ordinairement si insupportables aux gens d'esprit, qui cherchent beaucoup plus à bien penser qu'à bien dire, ou plutôt qui croient que pour bien dire, il suffit de bien penser; qu'une pensée, neuve, forte, juste, lumineuse, porte avec elle son expression; et qu'une pensée commune ne doit jamais être présentée que pour ce qu'elle est, c'est-à-dire, avec une expression simple.

L'affectation dans le style, c'est à peu près la même chose que l'affectation dans le langage; avec cette différence que ce qui est écrit doit être naturellement un peu plus soigné que ce que l'on dit, parce qu'on est supposé y penser mûrement en l'écrivant; d'où il suit que ce qui est affectation dans le langage, ne l'est pas quelquefois dans le style. L'affectation dans le style est à l'affectation dans le langage, ce qu'est l'affectation d'un grand seigneur à celle d'un homme ordinaire. J'ai entendu quelquefois faire l'éloge de certaines personnes, en disant qu'elles parlent comme un livre: si ce que ces personnes disent étoit écrit, cela pourroit être supportable; mais il me semble que c'est un grand défaut que de parler ainsi, c'est une marque presque certaine que l'on est dépourvu de chaleur et d'imagination. Tant pis pour qui ne fait jamais de solécisme en parlant; on pourroit dire que ces personnes-là lisent toujours et ne parlent jamais. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ordinairement ces beaux parleurs sont de très-mauvais écrivains: la raison en est toute simple: ou ils écrivent comme ils parleroient, persuadés qu'ils parlent comme on doit écrire; et ils se permettent, en ce cas, une infinité de négligences et d'expressions impropres, qui échappent, malgré qu'on en ait, dans le discours: ou ils mettent, proportion gardée, le même soin à écrire qu'ils mettent à parler; et en ce cas, l'affectation dans leur style est, si on peut parler ainsi, proportionnelle à celle de leur langage, et par conséquent ridicule.

D'Alembert.

§ 76. *De la diffusion, et de la prolixité.*

Le mot diffus exprime un défaut du style, et le défaut contraire à la précision. Prolixe est le contraire de pressé, lâche est le contraire de ferme, diffus est le contraire de plein et de précis, et non pas de concis, qui est le contraire de périodique. Le style de Cicéron est périodique, et n'est pas diffus. Celui de Démosthène a les mêmes développemens, quand la pensée le demande. Mais dans le moment où l'énergie, la chaleur, la foule des idées qui se succèdent rapidement sans se lier, exigent le style concis, l'orateur Latin sait le prendre aussi bien que l'orateur Grec, souvent même il rompt à dessein la chaîne du discours, afin d'en varier la marche: car une longue suite de périodes, nous dit-il lui-même, auroit trop d'uniformité, comme une accumulation de petites phrases coupées feroit un style sec et haché, semblable, si j'ose le dire, au langage d'un asthmatique. Ainsi, le style périodique et le style concis forment ensemble un heureux mélange. Mais le style diffus est partout un défaut.

Le style périodique est diffus, lorsque pour remplir le cercle de la période, ou pour en égaliser les membres, on y fait entrer des circonlocutions, des épithètes, des incidences superflues. Mais lorsque chaque membre de la période est une partie essentielle de la pensée, rendue avec précision, et que les mots n'y occupent que le moins d'espace qu'il est possible; ce style, quoique développé, comme celui de Cicéron, n'est rien moins qu'un style diffus.

Le propre de celui-ci est de délayer la pensée dans une foule de paroles, de l'affoiblir en l'étendant, de l'embarrasser dans un amas d'idées accessoires et inutiles, de l'obscurcir, de la brouiller, soit en éloignant les rapports, soit en les rendant équivoques. Ainsi, la lenteur, la foiblesse, et souvent l'ambiguité, l'obscurité, sont les vices attachés au style diffus. Dans la discussion et l'analyse, le style diffus, au lieu d'éclaircir les idées, y répand de nouveaux nuages: *In re naturaliter obscurâ, qui exponendo, plura quàm necesse est superfundit, addit tenebras, non admit densitatem.*

Le style diffus est toujours lâche; mais le style est lâche sans être diffus, s'il manque de nerf et de ressort. C'est le défaut que Brutus reprochoit à l'éloquence de Cicéron; et Cicéron de son côté reprochoit à celle de Brutus d'avoir plus de douceur et d'élégance que de force. De celle-ci il ne nous reste rien; mais pour celle de Cicéron, nous sommes

en état de voir si dans les Verrines, les Catilinaires, les Philippiques, si dans les plaidoyers pour Milon et pour Ligarius, elle manquoit de véhémence et d'énergie; et si, pour être élégant et harmonieux dans son style, il en avoit moins de vigueur.

Dans les momens où l'éloquence est tempérée dans ses mouvemens, et ne fait que développer le sentiment et la pensée, Cicéron paroît s'occuper de l'arrondissement de ses périodes, et de l'harmonie de leur désinence; mais dans les momens où sa douleur, où son indignation éclate, lorsqu'il presse l'accusateur de Ligarius, lorsqu'il expose les violences et les rapines de Verrès, lorsqu'il accumule les crimes, les attentats de Clodius, qu'il dénonce Catilina, qu'il accable Pison, qu'il demande qu'Antoine soit déclaré l'ennemi public, a-t-il ces *esse videatur* qu'on lui reproche dans les écoles? pense-t-il à être élégant? Pour donner, comme lui, à l'élocution oratoire de l'ampleur et de la majesté, il faut, comme lui, être plein de hautes pensées, de sentimens élevés ou profonds. Le style n'est vide et diffus, que lorsque la solidité manque au volume, et que l'ampleur est dans les mots. Ce n'est donc pas le style de Cicéron que l'on doit appeler diffus, mais bien le style de ses imitateurs, qui, parmi nous, et plus encore en Italie, n'ayant pas son génie et son âme, la riche abondance de ses idées, la plénitude de son savoir, et cette sensibilité plus féconde que son imagination même, ont voulu se donner le faste de son éloquence.

Le style prolixe approche du diffus; mais ce n'est pourtant pas le même: car tandis que le diffus s'étend, comme en superficie, sur des idées accessoires et superflues, le prolixe ne fait que se traîner pesamment en longueurs, par des milieux qu'il eût fallu franchir, d'induction en induction, de conséquence en conséquence, et fatigue notre pensée en l'assujettissant à une pénible lenteur. Le style de nos procureurs est prolixe; celui de nos avocats est diffus. Le style des mauvais traducteurs est diffus; celui de presque tous les commentateurs est prolixe. *Marmontel.*

§ 77. *De la délicatesse dans l'expression.*

Comme il y a deux sortes de perception, il y a deux sortes de sagacité, celle de l'esprit et celle de l'âme. A la sagacité de l'esprit appartient la finesse: à la sagacité de l'âme appartient la délicatesse du sentiment et de l'expression. Ni les nuances les plus légères, ni les traits les plus fugitifs, ni les rapports les plus imperceptibles, rien n'échappe à une sensibilité délicate; tout l'intéresse dans son objet, et tout l'affecte vivement.

Ainsi, la délicatesse de l'expression consiste à imiter celle du sentiment, ou à la ménager: ce sont là ses deux caractères.

Pour imiter la délicatesse du sentiment, il suffit que l'expression soit naïve et simple: les tendres alarmes de l'amour, les doux reproches de l'amitié, les inquiétudes timides de l'innocence et de la pudeur, donnent lieu naturellement à une expression délicate: c'est l'image du sentiment dans son ingénuité pure; il n'y a ni voile, ni détour. Tel est le caractère de ce vers de Marot:

Je l'aime tant que je n'ose l'aimer.

Les fables de La Fontaine sont remplies de traits pareils. Celle des deux pigeons, celle des deux amis, sont des modèles précieux de cette délicatesse de perception dont un cœur sensible est l'organe.

Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime..

Mais si la délicatesse de l'expression a pour objet de ménager la délicatesse du sentiment, soit en nous-mêmes, soit dans les autres; c'est alors que l'expression doit être ou détournée ou demi-obscure: l'on désire d'être entendu, et l'on craint de se faire entendre; ainsi, l'expression est pour la pensée, ou plutôt pour le sentiment, un voile léger et trompeur, qui rassure l'âme et qui la trahit. Un modèle rare de cette sorte de délicatesse, est la réponse de cette seconde femme à son mari qui ne cessoit de lui faire l'éloge de la première: *Hélas, Monsieur, qui la regrette plus que moi?* Didon a tout fait pour Enée, elle voudroit qu'il s'en souvînt; mais elle craint de l'offenser en lui rappelant ses bienfaits. Voici tout ce qu'elle en ose dire:

Si bene quid de te merui, fuit aut tibi quidquam
Dulce meum.

Racine est plein de traits du même caractère.

(ARICIE *à Ismène.*)

Et tu crois que pour moi plus humain que son père,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légère?
Qu'il plaindra mes malheurs?

(*La même, à Hippolyte.*)

N'étoit-ce point assez de ne me point haïr?

(*Et* PHEDRE, *au même.*)

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas.

Dans aucun de ces exemples le vers ne dit ce que le cœur sent; mais l'expression le laisse entrevoir; et en cela la finesse et la délicatesse se ressemblent. Mais la finesse n'a d'autre intérêt que celui de la malice ou de la vanité; son motif est le soin de briller et de plaire: au lieu que la délicatesse a l'intérêt de la modestie, de la pudeur, de la fierté, de la grandeur d'âme; car la générosité, l'héroïsme ont leur délicatesse comme la pudeur. Le mot de Didon que j'ai cité:

Si bene quid de te merui. . . .

est le reproche d'une âme généreuse. *Vous êtes roi, vous m'aimez, et je pars*, est le reproche d'une âme sensible et fière. Le mot de Louis XIV à Villeroy, après la bataille de Ramillie: *Monsieur le maréchal, on n'est plus heureux à notre âge*, est un modèle de délicatesse et de magnanimité.

Comme la délicatesse ménage la pudeur dans les aveux qui lui échapent, et la sensibilité dans les reproches qu'elle fait, elle ménage aussi la modestie dans les éloges qu'elle donne.

De nos jours une grande reine demandoit à un homme qu'elle voyoit pour la première fois, s'il croyoit, comme on le disoit, que la princesse de . . . fût la plus belle personne du monde; il lui répondit: *Madame, je le croyois hier.*

On demandoit à Pyrrhus, roi d'Epire, quel étoit le meilleur joueur de flûte de son royaume. *Polyperchon*, répondit-il, *est le meilleur de mes généraux.* Quoi de plus digne, et en même temps quoi de plus délicat que cette réponse?

Un grenadier saluoit en Espagnol le maréchal de Berwick: grenadier, lui dit le général, où avez-vous appris l'Espagnol? — *A Almanza.* Voilà une louange délicatement et noblement donnée.

Monseigneur, vous avez travaillé dix ans à vous rendre inutile, disoit Fontenelle au cardinal Dubois. Ce trait de louange, si délicat et si déplacé, avoit aussi tant de finesse, que les libraires de Hollande le prirent pour une bévue de l'imprimeur de Paris, et mirent, *à vous rendre utile.*

La délicatesse est quelquefois un trait de sentiment échappé sans réflexion; et l'on en voit un exemple dans ces mots d'un brave officier, qui trembloit en parlant à Louis XIV, et qui s'en étant aperçu, lui dit avec chaleur: *Au moins, Sire, ne croyez pas que je tremble de même devant vos ennemis.*

Mais la délicatesse de l'expression dans le rapport de l'écrivain avec le lecteur, est un artifice comme la finesse. Celle-ci consiste à exercer la sagacité de l'esprit, celle-là consiste à exercer la sagacité du sentiment: et il en résulte deux sortes de plaisirs; l'un d'apercevoir dans l'écrivain ce sentiment exquis: l'autre de se dire à soi-même qu'on en est doué comme lui, puisqu'on saisit ce qu'il exprime, et qu'on le sent comme il l'a senti.

La délicatesse est toujours bien reçue à la place de la finesse; mais la finesse, à la place de la délicatesse, manque de naturel et refroidit le style: c'est le défaut dominant d'Ovide. Ce qui intéresse l'âme, nous est plus cher que ce qui exerce l'esprit; aussi permettons-nous volontiers que l'on sente au lieu de penser, mais nous ne permettons pas de même de penser au lieu de sentir.

Marmontel.

§ 78. *De la finesse dans l'expression.*

On appelle finesses d'une langue, ses élégances les plus exquises, ses nuances les plus délicates, les tours, les ellipses, les licences qui lui sont propres, les tons variés dont elle est susceptible, les caractères qu'elle donne à la pensée, par le choix, le mélange, l'assortiment des mots. Pascal, La Bruyère, Racine, La Fontaine, madame de Sévigné, ont connu les finesses de notre langue.

On dit dans le même sens les finesses du style, du langage, d'un écrivain. Les finesses du style de La Fontaine se cachent sous l'air du naturel le plus naïf.

Les finesses du langage de Racine n'ont jamais rien de maniéré ni d'affecté : c'est la grâce unie à la noblesse ; c'est la plus élégante facilité ; la hardiesse même en est sage ; rien n'y décèle l'art, rien n'y marque l'effort.

Dans une phrase particulière, la finesse est tantôt celle de la pensée, tantôt celle de l'expression, quelquefois de l'une et de l'autre.

La Bruyère a dit : *L'indulgence pour soi et la dureté pour les autres n'est qu'un seul et même vice.* Il a dit : *Une femme oublie, d'un homme qu'elle a aimé, jusqu'aux faveurs qu'il en a reçues.* Là, l'expression n'a rien que de simple ; la finesse est dans le coup d'œil. Mais lorsqu'il a dit ; *Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, et qui ne s'en aide ;* ce dernier trait, jeté légèrement, ajoute la finesse de l'expression à la finesse de la pensée. Il en est de même de cette différence si finement saisie et si finement exprimée : *L'on confie son secret dans l'amitié, mais il échappe dans l'amour.*

Fontenelle disoit d'une vieille femme qui avoit encore de la grâce et de la sensibilité : *On voit que l'amour a passé par là.* Ce mot simple, *a passé par là*, rend la finesse de perception plus piquante en la déguisant ; car le talent d'un esprit fin, c'est de persuader qu'il ne tend pas à l'être ; et cet artifice est au comble, quand la finesse a l'air de la naïveté, comme dans la réponse de cette seconde femme à qui son mari faisoit sans cesse l'éloge de la première : *Hélas, Monsieur, qui la regrette plus que moi?*

On voit, par cet exemple, que la finesse n'est quelquefois que dans l'expression. On peut le voir encore dans ce mot à la fois si fin et si naïf d'un homme qui, accoutumé à ne rien croire de ce que disoit un menteur de profession, vouloit parier qu'un récit qu'il lui entendoit faire n'étoit pas véritable. " Ne pariez point, lui dit quelqu'un " tout bas ; ce qu'il vous dit est vrai :" *Si celu est vrai, pourquoi le dit-il?* répondit le parieur avec impatience.

Il y a des mots naïfs auxquels pour être fins il n'a manqué que l'intention. Tel est celui de cette femme à qui l'on demandoit des nouvelles de sa petite fille, qui avoit la fièvre : *La pauvre enfant a déraisonné toute la nuit comme une grande personne.* Tel est celui de ce mourant, à qui son confesseur, jésuite, crioit : " Mon frère, en arrivant en " paradis, vous direz à St. Ignace que " son ordre prospère :" *Si je l'y trouve, je le lui dirai*, répondit le mourant.

La finesse doit se trahir et se laisser apercevoir sous l'air de la simplicité, comme dans ce mot de Piron à un évêque, qui lui demandoit s'il avoit lu son mandement. *Non, Monseigneur ; et vous ? Et fugit*, comme Galatée, *et se cupit ante videri.*

Souvent elle consiste à se ménager le faux-fuyant d'une équivoque, dont l'un des deux sens est malin, et l'autre simple et innocent. Une duchesse, en passant à Bordeaux, y trouva les femmes de robe un peu trop fières : " Monsieur, " dit-elle au président de Gasque, vos " femmes font les duchesses :" *Madame*, lui répondit le président, *elles ne sont pas assez impertinentes pour cela.*

La malice et l'adulation se donnent également l'air de simplicité, pour reprendre ou flatter avec plus de finesse. Un homme de cour offroit sa *protection* à un gentilhomme de province : *Je l'accepte, Monsieur*, lui dit le gentilhomme ; *les petits présens entretiennent l'amitié.* Louis XIV faisant observer sur la carte à l'un de ses courtisans quel petit espace la France occupoit dans le monde : *Vraiment, Sire*, lui dit le courtisan, *tant vaut l'homme, tant vaut sa terre.*

C'est cette application détournée et ingénieuse des proverbes et des expressions populaires qui fait la finesse de tant de bons mots.

Tout le monde sait celui de Madame du Deffaud sur St. Denis, qui avoit, lui disoit-on, porté sa tête dans ses mains à deux lieues de distance : *Je le crois aisément, il n'y a que le premier pas qui coûte.*

Fontenelle employoit fréquemment ce tour plaisant et fin ; comme lorsqu'il disoit : *Si Dieu a fait l'homme à son image, l'homme le lui rend bien.* Mais ce qu'il appeloit finesse par excellence, c'est une espèce d'obliquité dans l'expression, qui donne à la pensée un air de fausseté, lorsqu'on dit autre chose que ce qu'on fait entendre ; et, s'il m'est permis d'employer cette image, lorsque, sans regarder la vérité en face, on l'indique du coin de l'œil. C'est ainsi que dans une société bruyante, il dit un jour : *Messieurs, si vous voulez m'en croire, nous ferons une loi, par laquelle il sera défendu de parler plus de quatre à la fois.* De

même à propos de certaines questions métaphysiques et abstruses : *En vérité*, disoit-il, *dès l'âge de neuf ans, je commençois à n'y rien entendre.*

Cette tournure d'expressions est en effet très-fine, lorsqu'elle est employée avec esprit. Les Lacédémoniens s'en servirent dans leur édit pour l'apothéose d'Alexandre. *Puisque Alexandre veut être dieu, qu'il soit dieu.* Un créancier, à qui son débiteur dénioit la dette et venoit en justice de s'en libérer par serment, cria, dans le temps que son homme avoit encore la main levée : *N'y a-t-il pas encore ici quelque créancier de Monsieur, pendant qu'il a la main à la bourse?* Une femme, à qui un homme faisoit froidement une déclaration d'amour, très-passionnée dans les termes, et qu'il sembloit avoir apprise et réciter par cœur, lui demanda tranquillement ; *Qui est-ce qui disoit cela ?*

La reine Elisabeth demandoit à Cécile : " Que s'est-il passé au Conseil ?" *Quatre heures, Madame,* répondit le ministre. Dans le diable boiteux, Asmodée montre un honnête ecclésiastique qui a eu quatre procès, pour dépôts à lui confiés, *et qui les a gagnés tous quatre.* Je n'ai pas besoin d'observer que si les Lacédémoniens avoient dit : *Puisque Alexandre veut passer pour un dieu* ; si le créancier avoit dit : *Pendant qu'il a la main levée* ; si le diable boiteux avoit dit que le dépositaire *avoit perdu les procès*, etc. il n'y avoit plus de finesse.

Mais lorsque la contre-vérité est grossière, ou que la plaisanterie est déplacée et froide comme dans ce qu'on appelle aujourd'hui persifflage, c'est un tour d'adresse manqué, c'est de l'ironie sans finesse ; et l'on a eu raison de dire que le persifflage étoit l'esprit des sots.

La sorte de finesse dont il me semble qu'on doit faire le plus de cas, est celle qui n'exige dans l'expression que la vivacité du trait, la légèreté de la touche, et qui consiste essentiellement dans la sagacité de la perception, dans la subtilité et la justesse de la pensée. Une femme demandoit au P. Bourdaloue si c'étoit un mal d'aller au spectacle ; *C'est à vous, Madame, à me le dire*, lui répondit le directeur. Voilà de la finesse sans artifice. Lorsqu'elle est employée à exprimer un sentiment, elle s'appelle délicatesse. Tel est ce mot de madame de Sévigné à sa fille : *J'ai mal à votre poitrine ;* expression de génie, si l'on peut appeler ainsi ce que le cœur a inventé.

Marmontel.

§ 79. *De la naïveté du style.*

Le naïf est une nuance du naturel, un naturel plus simple, plus négligé : c'est le naturel de l'enfance.

Le naturel exclut la recherche et l'affectation ; le naïf exclut toute espèce de déguisement.

On parle naturellement lorsqu'en exprimant sa pensée ou son sentiment, on ne s'occupe point du choix de ses mots et de la tournure de ses phrases. On parle naïvement lorsqu'on énonce sa pensée telle qu'elle naît dans l'esprit, et sans s'embarrasser si la manière dont on l'exprime ne blesse pas le goût, les convenances, ou son propre intérêt.

La naïveté consiste même principalement à dire ce qu'on auroit quelque raison de taire ; elle suppose en général ou l'ignorance, ou l'oubli momentané de quelques convenances et de l'usage du monde.

L'ingénuité se rapproche beaucoup de la naïveté : mais la première semble s'unir à une sorte de noblesse et de grâce ; la naïveté est quelquefois ridicule. Le rôle de Zaïre est ingénu ; celui d'Agnès est naïf.

Le style naïf, dans les ouvrages, peut se prendre en deux sens. Un auteur est naïf, lorsque, comme Joinville, par exemple, il racontera des faits avec des circonstances minutieuses, quelquefois même puériles, mais qui donnera à son récit un air de vérité qu'on aime et qui inspire la confiance. Le naïf de La Fontaine est toute autre chose ; ce n'est que l'imitation du naïf, mais une imitation plus piquante que la vérité même : ce n'est pas sans y songer, mais par l'effet d'un art profond, comme d'un sentiment exquis, qu'il fait parler avec tant de naïveté Jeannot Lapin, Margot la Pie, et Robin Mouton.

Quand on parle de la Naïveté d'Amyot et de Montaigne, c'est peut-être un abus de mots ; ces deux écrivains n'étoient pas naïfs pour leurs contemporains : la vétusté de leur langage en fait la naïveté ; et peut-être qu'un jour le style de Fénélon sera naïf pour nos descendans comme celui d'Amyot l'est devenu pour nous.

M. de Fontenelle disoit un jour devant une femme d'esprit : Je me souviens d'avoir écrit quelque part, et je ne m'en repens pas, que le naïf n'est qu'une nuance du bas.—Vous êtes bien en droit, lui répondit cette femme, de ne pas croire au seul genre d'esprit qui vous manque.

M. de Tressan a rapporté cette anecdote dans ses Extraits de romans de chevalerie. M. Gaillard, en rendant compte de cet ouvrage dans le Journal des Savants (Avril 1782), a fait sur le genre naïf quelques réflexions qui nous paroissent pleines de goût et de raison. Après avoir très-bien observé que, lorsqu'un homme d'un esprit supérieur paroît dire une absurdité, il ne faut pas se le tenir pour dit ni le prendre au mot, comme si c'étoit un homme vulgaire qui dît une sottise ; il avoue qu'il trouve un sens très-raisonnable à la proposition de Fontenelle, quoique le sens n'en soit pas développé, et il ajoute :

" Ceci tient à quelques idées qu'il faut reprendre de plus haut. Les rhéteurs distinguent, avec raison, le sublime et le style sublime ; le sublime est ce qu'il y a de plus noble et de plus parfait dans l'éloquence de l'âme ; c'est le *qu'il mourût*, et d'autres traits semblables qui étonnent et transportent : le style sublime, au contraire, peut quelquefois ennuyer par la pompe même et par la monotonie. Il faut distinguer de même le naïf et le style naïf : rien de plus aimable qu'un beau trait de naïveté, qu'un sentiment naïf qui s'échappe d'un cœur trop plein, et qui prévient toutes les réflexions ou qui contrarie tous les projets ; sans parler ici de tant de naïvetés d'Agnès dans l'Ecole des femmes, qui sont toutes ou piquantes ou touchantes ; sans parler de toutes les naïvetés qui appartiennent à la comédie, à la fable, au conte, et aux autres genres plaisans ; le naïf fait quelquefois de grands effets dans la tragédie même ; et cette réponse admirable d'Hermione,

Ah ! falloit-il en croire une amante insensée ?

n'est peut-être qu'une naïveté sublime, C'en est une au moins bien aimable et bien placée que cette réponse de Zaïre à Orosmane ;

Me trahit-on ? parlez.—Eh ! peut-on vous trahir ?

" Un Hibernois, nourri de syllogismes et sans aucune idée du langage des passions et du sentiment, pourroit trouver que Zaïre ne raisonne pas selon les lois strictes de la logique ; qu'elle conclut du particulier au général ; et que, de ce qu'elle ne se sent aucune disposition à trahir Orosmane, il ne s'ensuit pas que d'autres ne puissent le trahir : mais un homme de goût, et qui connoît le cœur humain, sent que Zaïre, remplie de son amour, ne peut pas seulement concevoir l'idée que d'autres puissent haïr son amant, et qu'en un mot le cri de son cœur doit être : *Eh ! peut-on vous trahir ?*

Lorsque Joas dit à Athalie ;

Quel père
Je quitterois ! et pour...

ATHALIE.

Eh bien ?

JOAS.

Pour quelle mère !

c'est l'indignation, suspendue un moment, qui éclate tout à coup par un trait naïf dont l'effet est terrible.

Lorsque Mérope veut persuader à Polifonte qu'Egiste est lui-même le meurtrier d'Egiste, et lorsqu'au premier emportement du tyran contre ce jeune homme qui le brave, elle s'écrie ;

Eh ! Seigneur, excusez sa jeunesse imprudente ;
Elevé loin des cours et nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois :

cet oubli a son stratagème : ce besoin d'excuser son fils, cet élan de la tendresse maternelle qui oublie tout et se précipite dans le danger qu'elle veut fuir, est un chef-d'œuvre de situation dramatique, et un magnifique exemple des effets d'un mouvement naïf dans la tragédie.

Le conte de La mauvaise mère, de M. Marmontel, peut passer pour une petite tragédie morale. Jacquot (c'est le fils maltraité) entre dans la chambre de sa mère malade ; celle-ci, toujours occupée du fils préféré qui la néglige, même dans sa maladie, se flatte de l'espérance que c'est lui que la tendresse et le devoir ramènent auprès d'elle. Est-ce vous, mon fils ? dit-elle d'une voix foible. La réponse : Non, maman, c'est Jacquot, est un trait aussi profond que naïf, qui perce le cœur de cette mère injuste.

Anonyme.

§ 80. *Des mouvemens du style. Moyen d'animer le style.*

Montagne a dit de l'âme, "L'agitation est sa vie et sa grâce." Il en est de même du style: encore est-ce peu qu'il soit en mouvement, si ce mouvement n'est pas analogue à celui de l'âme; et c'est ici que l'on va sentir la justesse de la comparaison de Lucien, qui veut que le style et la chose, comme le cavalier et le cheval, ne fassent qu'un, et se meuvent ensemble. Les tours d'expression qui rendent l'action de l'âme, sont ce que les rhéteurs ont appelé figures de pensées. Or, l'action de l'âme peut se concevoir sous l'image des directions que suit le mouvement des corps. Que l'on me passe la comparaison: une analyse plus abstraite ne seroit pas aussi sensible.

Ou l'âme s'élève ou elle s'abaisse; ou elle s'élance en avant, ou elle recule sur elle-même; ou ne sachant auquel de ces mouvemens obéir, elle penche de tous les côtés, chancelante et irrésolue; ou dans une agitation plus violente encore, et de tous sens retenue par les obstacles, elle se roule en tourbillon, comme un globe de feu sur son axe.

Au mouvement de l'âme qui s'élève, répondent tous les transports d'admiration, de ravissement, d'enthousiasme, l'exclamation, l'imprécation, les vœux ardens et passionnés, la révolte contre le ciel, l'indignation contre la foiblesse et les vices de notre nature. Au mouvement de l'âme qui s'abaisse, répondent les plaintes, les humbles prières, le découragement, le repentir, tout ce qui implore grâce ou pitié. Au mouvement de l'âme qui s'élance en avant et hors d'elle-même, répondent le désir impatient, l'instance vive et redoublée, le reproche, la menace, l'insulte, la colère et l'indignation, la résolution et l'audace, tous les actes d'une volonté ferme et décidée, impétueuse et violente, soit qu'elle lutte contre les obstacles, soit qu'elle fasse obstacle elle-même à des mouvemens opposés. Au retour de l'âme sur elle-même, répondent la surprise mêlée d'effroi, la répugnance et la honte, l'épouvante et le remords, tout ce qui réprime ou renverse la résolution, le penchant, l'impulsion de la volonté. A la situation de l'âme qui chancelle, répondent le doute, l'irrésolution, l'inquiétude et la perplexité, le balancement des idées et le combat des sentimens. Les révolutions rapides que l'âme éprouve au-dedans d'elle-même lorsqu'elle fermente et bouillonne, sont un composé de ces mouvemens divers, interrompus dans tous les points.

Souvent plus libre et plus tranquille, au moins en apparence, elle s'observe, se possède, et modère ses mouvemens. A cette situation de l'âme appartiennent les détours, les allusions, les réticences du style fin, délicat, ironique, l'artifice, et le manége d'une éloquence insinuante, les mouvemens retenus d'une âme qui se dompte elle-même, et d'une passion violente qui n'a pas encore secoué le frein.

Les mouvemens se varient d'eux-mêmes dans le style passionné, lorsqu'on est dans l'illusion, et qu'on s'abandonne à la nature: alors ces figures, qui sont si froides quand on les a recherchées, la répétition, la gradation, l'accumulation, etc., se présentent naturellement avec toute la chaleur de la passion qui les a produites. Le talent de les employer à propos n'est donc que le talent de se pénétrer des affections que l'on exprime: l'art ne peut suppléer à cette illusion; c'est par elle qu'on est en état d'observer la génération, la gradation, le mélange des sentimens, et que dans l'espèce de combat qu'ils se livrent, on sait donner tour à tour l'avantage à celui qui doit dominer.

A l'égard du style épique, au défaut de ces mouvemens, il est animé par un autre artifice et varié par d'autres moyens.

Une idée, à mon gré, bien naturelle, bien ingénieuse, et bien favorable aux poëtes, a été celle d'attribuer une âme à tout ce qui donnoit quelque signe de vie; j'appelle signe de vie l'action, la végétation, et en général l'apparence du sentiment. L'action est ce mouvement inné, qui n'a point de cause étrangère connue, et dont le principe réside ou semble résider dans le corps même qui se meut sans recevoir sensiblement aucune impulsion du dehors: c'est ainsi que le feu, l'air, et l'eau sont en action.

De ce que leur mouvement nous semble être indépendant, nous en inférons qu'il est volontaire; et le principe que nous lui attribuons est une âme pareille à celle qui meut ou qui semble mouvoir en nous les ressorts du corps qu'elle anime. A la volonté que suppose un mouvement

libre, nous ajoutons en idée l'intelligence, le sentiment, et toutes les affections humaines. C'est ainsi que des élémens nous avons fait des hommes doux, bienfaisans, dociles, cruels, impérieux, inconstans, capricieux, avares, etc.

Cette induction, moitié philosophique et moitié populaire, est une source intarissable de poésie, et une règle infaillible et universelle pour la justesse du style figuré.

Mais si le mouvement seul nous a induits à donner une âme à la matière, la végétation nous y a comme obligés.

Quand nous voyons les racines d'une plante se glisser dans les veines du roc, en suivre les sinuosités, ou le tourner s'il est solide, et chercher, avec l'apparence d'un discernement infaillible, le terrain propre à la nourrir; comment ne pas lui attribuer la même sagacité qu'à la brebis, qui, d'une dent aiguë, enlève d'entre les cailloux les herbes tendres et savoureuses?

Quand nous voyons la vigne chercher l'appui de l'ormeau, l'embrasser, élever ses pampres pour les enlasser aux branches de cet arbre tutélaire; comment ne pas l'attribuer au sentiment de sa foiblesse, et ne pas supposer à cette action le même principe qu'à celle de l'enfant qui tend les bras à sa nourrice pour l'engager à le soutenir?

Quand nous voyons les bourgeons des arbres s'épanouir au premier sourire du printemps, et se refermer aussitôt que le souffle de l'hiver, qui se retourne et menace en fuyant, vient démentir ces caresses trompeuses; comment ne pas attribuer à l'espoir, à la joie, à l'impatience, à la séduction d'un beau jour, le premier de ces mouvemens, et l'autre au saisissement de la crainte? Comment distinguer entre les laboureurs, les troupeaux, et les plantes, les causes diverses d'un effet tout pareil?

Ac neque jam stabulis gaudet pecus, aut arator igni.

Les philosophes distinguent dans la nature le méchanisme, l'instinct, l'intelligence: mais l'on n'est philosophe que dans les méditations du cabinet; dès qu'on se livre aux impressions des sens, on devient enfant comme tout le monde. Les spéculations transcendantes sont pour nous un état forcé; notre condition naturelle est celle du peuple: ainsi, lorsque Rousseau, dans l'illusion poétique, exprime son inquiétude pour un jeune arbrisseau qui se presse trop de fleurir, il nous intéresse nous-mêmes.

Jeune et tendre arbrisseau, l'espoir de mon verger,
Fertile nourrisson de Vertumne et de Flore,
Des faveurs de l'hiver redoutez le danger,
Et retenez vos fleurs qui s'empressent d'éclore,
Séduites par l'éclat d'un beau jour passager.

Dans Lucrèce la peste frappe les hommes, dans Virgile elle attaque les animaux: je rougis de le dire, mais on est au moins aussi ému du tableau de Virgile, que de celui de Lucrèce; et dans cette image,

It tristis arator
Mœrentem abjungens fraternâ morte juvencum,

ce n'est pas la tristesse du laboureur qui nous touche. De la même source naît cet intérêt universel répandu dans la poésie, le plaisir de nous trouver partout avec nos semblables, de voir que tout sent, que tout pense, que tout agit comme nous: ainsi, le charme du style figuré consiste à nous mettre en société avec toute la nature, et à nous intéresser à tout ce que nous voyons par quelque retour sur nous-mêmes.

Une règle constante et invariable dans le style poétique, est donc d'animer tout ce qui peut l'être avec vraisemblance.

Non-seulement l'action et la végétation, mais le mouvement accidentel, et quelquefois même la forme et l'attitude des corps dans le repos, suffisent pour l'illusion de la métaphore. On dit qu'un rocher suspendu menace; on dit qu'il est touché de nos plaintes: on dit d'un mont sourcilleux, qu'il va défier les tempêtes; et d'un écueil immobile au milieu des flots, qu'il brave Neptune irrité. De même lorsque dans Homère la flèche vole avide de sang, ou qu'elle discerne et choisit un guerrier dans la mêlée, comme dans le poëme du Tasse, son action physique donne de la vraisemblance au sentiment qu'on lui attribue: cela répond à la pensée de Pline l'ancien; " Nous " avons donné des ailes au fer et à la " mort." Mais qu'Homère dise des traits qui sont tombés autour d'Ajax sans pouvoir l'atteindre, qu'épars sur la terre, ils demandent le sang dont ils sont privés, il n'y a dans la réalité rien d'analogue à cette pensée. La pierre impudente du même poëte, et le lit effronté de Despré-

aux manquent aussi de cette vérité relative qui fait la justesse de la métaphore. Il est vrai que dans les livres saints le glaive des vengeances célestes s'enivre et se rassasie du sang: mais au moyen du merveilleux tout s'anime; au lieu que dans le système de la nature, la vérité relative de cette espèce de métaphore n'est fondée que sur l'illusion des sens. Il faut donc que cette illusion ait son principe dans les apparences des choses.

Marmontel.

§ 81. *Autre moyen d'animer le style.*

Il y a un autre moyen d'animer le style; et celui-ci est commun à l'éloquence et à la poésie pathétique. C'est d'adresser ou d'attribuer la parole aux absens, aux morts, aux choses insensibles; de les voir, de croire les entendre et en être entendu. Cette sorte d'illusion que l'on se fait à soi-même et aux autres, est un délire qui doit avoir aussi sa vraisemblance; et il ne peut l'avoir que dans une violente passion, ou dans cette rêverie profonde qui approche des songes du sommeil.

Ecoutez Armide après le départ de Renaud.

Traître! attends...Je le tiens, je tiens son cœur perfide,
Ah! je l'immole à ma fureur.
Que dis-je? où suis-je? Hélas! infortunée Armide,
Où t'emporte une aveugle erreur?

C'est cette erreur où doit être plongée l'âme du poëte, ou du personnage qui emploie ces figures hardies et véhémentes, c'est elle qui en fait le naturel, la vérité, le pathétique: affectées de sang froid, elles sont ridicules plutôt que touchantes; et la raison en est que, pour croire entendre les morts, les absens, les êtres muets, inanimés, ou pour croire en être entendu, pour le croire au moins confusément et au même degré qu'un bon comédien croit être le personnage qu'il représente, il faut, comme lui, s'oublier. *Unus enim idemque omnium finis persuasio;* et l'on ne persuade les autres, qu'autant qu'on est persuadé soi-même. La règle constante et invariable pour l'emploi de ce qu'on appelle l'hypotypose et la prosopopée, est donc l'apparence du délire: hors de là plus de vraisemblance; et la preuve que celui qui emploie ces mouvemens du style est dans l'illusion, c'est le geste et le ton qu'il y met. Que l'inimitable Clairon déclame ces vers de Phèdre:

Que diras-tu, mon père, à ce récit horrible?
Je crois voir de tes mains tomber l'urne terrible;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un dieu cruel a perdu ta famille.
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.

l'action de Phèdre sera la même que si Minos étoit présent. Qu'Andromaque, en l'absence de Pyrrhus et d'Astianax, leur adresse tour à tour la parole:

Roi barbare. Faut-il que mon crime l'entraîne?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas?
Mais cependant, mon fils, tu meurs si je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.

l'actrice, en parlant à Pyrrhus, aura l'air et le ton du reproche, comme si Pyrrhus l'écoutoit; en parlant à son fils, elle aura dans les yeux, et presque dans le geste la même expression de tendresse et d'effroi que si elle tenoit cet enfant dans ses bras. On conçoit aisément pourquoi ces mouvemens si familiers dans le style dramatique, se rencontrent si rarement dans le récit de l'épopée. Celui qui raconte se possède, et tout ce qui ressemble à l'égarement ne peut lui convenir.

Mais il y a dans le dramatique un délire tranquille, comme un délire passionné; et la profonde rêverie produit, avec moins de chaleur et de véhémence, la même illusion que le transport. Un berger rêvant à sa bergère absente, à l'ombre du hêtre qui leur servoit d'asile, au bord du ruisseau dont le cristal répéta cent fois leurs baisers, sur le même gazon que leurs pas légers foulaient à peine, et qui, après les avoir vus disputer le prix de la course, les invitoit au doux repos; ce berger, environné des témoins de son amour, leur fait ses plaintes, et croit les entendre partager ses regrets, comme il a cru les voir partager ses plaisirs. Tout cela est dans la nature.

Marmontel.

§ 82. *Bornes prescrites aux mouvemens de l'éloquence.*

Les facultés de l'éloquence pour animer ce qu'elle peint, ne s'étendent pas aussi loin que celles de la poésie. Cependant elle se permet, dans des momens de véhémence, des figures assez hardies. Elle évoque les morts, elle parle aux absens, elle adresse la parole à des êtres insensibles, elle croit voir présent ce qui est éloigné, et fait franchir à l'imagination les intervalles et des lieux et des temps; elle ose même faire parler, non-seulement les absens et les morts, mais les choses inanimées. La vérité de ces figures tient au degré d'émotion et de l'âme de l'orateur et des esprits de l'auditoire. Froidement employées, elles sont ridicules; mais si, d'un côté, celui qui parle, et de l'autre, ceux qui l'écoutent, sont émus au point où l'est Phèdre, lorsqu'elle dit,

Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser...

alors l'orateur, comme le poëte, peut tout hasarder; il est maître des mouvemens de la pensée et de l'âme de l'auditeur.

C'est ainsi qu'après avoir animé à la course un cheval sensible à l'éperon et docile au frein, un cavalier habile et hardi lui fait franchir les plus hautes barrières et les fossés les plus profonds; mais après cette fougue, il doit savoir le modérer et le réduire à un pas tranquille.

Il en est de même de l'orateur. Toujours de la fougue, seroit de la folie. Il doit savoir placer, varier, ménager, distribuer ses mouvemens. Le clair-obscur de la peinture, le piano-forté de la musique, sont des règles pour l'éloquence. Dans les arts comme dans la nature, rien n'a de l'effet que par les contrastes. Il ne s'agit que de concilier les oppositions et les convenances, les dissonances et les accords, et de marier les contraires de façon que de leur mélange et de leur diversité même se forme un tout harmonieux.

A l'égard des mouvemens de style analogues à ceux de l'âme, ils sont encore plus familiers à l'éloquence qu'à la poésie. Mais c'est toujours de la correspondance de la parole avec le sentiment, c'est-à-dire, avec le caractère de l'affection, de l'émotion actuelle, que resulte leur vérité. Ainsi, la menace, la plainte, l'indignation, la douleur, la résolution, le doute, la frayeur, l'espérance, l'objurgation, l'imprécation, l'exclamation, l'apostrophe, l'interrogation, la communication, la réticence, l'ironie, etc. ont leur place marquée par la nature: et si l'âme, une fois remplie et profondément affectée de son sujet, s'abandonne, elle n'aura plus qu'à obéir à ces mouvemens: ils se succéderont d'eux-mêmes, d'autant plus vrais, d'autant plus énergiques, qu'ils seront moins étudiés. C'est en cela que l'éloquence diffère de la déclamation; et si l'on demande pourquoi, avec les mêmes mouvemens que l'orateur, et avec des moyens plus forts en apparence, le rhéteur, le sophiste, en un mot le déclamateur ne produit nul effet; la raison en est simple: *Non erat his locus.*

La nature a prescrit des lois, non-seulement aux mouvemens du corps, mais à ceux de l'âme, et par conséquent à ceux de l'éloquence. Qu'on suive ces lois; tout se place, tout se succède avec aisance; et rien des forces qu'on emploie ne sera perdu. Mais qu'on change l'ordre établi par la nature: plus d'accord entre l'âme factice du déclamateur, et l'âme de ceux qui l'écoutent; les cordes sensibles de celle-ci perdent leur résonnance et ne répondent plus; et l'auditoire, tranquille et froid, tandis que l'orateur s'agite et se tourmente, ne conçoit pas pourquoi il ne sent rien de ce qu'on veut lui inspirer.

Marmontel.

§ 83. *Caractères propres au style ordinaire, à celui de l'éloquence, et à celui de la poésie.*

Le discours ordinaire est un simple récit des choses pour les présenter telles que nous les pensons: il n'y est question que d'exprimer clairement et sans détour ce qui est présent à notre esprit; et nous sommes contens des expressions, pourvu qu'elles soient déterminées et intelligibles. L'éloquence veut plus de circonspection et d'apparat: son but n'est pas simplement de se faire comprendre, mais de procurer la réussite de quelque dessein qu'elle a en vue; et pour cet effet elle pèse attentivement tout ce qui peut concourir à cette réussite: parmi les dif-

férentes idées qui se présentent, elle choisit les meilleures et les plus convenables; elle les arrange de manière à augmenter leur force, elle emploie les expressions les plus heureuses; elle cherche à donner au discours une force persuasive, une énergie propre à faire prendre aux auditeurs la résolution que l'orateur veut leur inspirer; il fait usage pour cela du ton et de la cadence des mots, en un mot, il ne perd pas un instant de vue les auditeurs sur lesquels il veut produire des effets. La poésie au contraire s'applique plutôt à exprimer vivement les objets qu'elle se représente, qu'à produire certains effets particuliers sur les autres. Le poëte est lui-même vivement touché, son objet lui inspire de la passion, ou du moins le met en verve; il ne sauroit résister au désir qu'il a de manifester ce qui se passe au-dedans de lui, il est entraîné: ce qui l'occupe principalement, c'est de peindre avec énergie l'objet qui l'affecte, et de manifester en même temps l'impression qu'il fait sur lui; il parle, quand même personne ne devroit l'écouter, parce qu'il ne dépend pas de lui de se taire dans l'émotion qu'il éprouve: cela donne à ce qu'il dit un air extraordinaire, un ton fanatique, tel qu'est celui de tout homme qui, au fort de quelque passion, s'oublie en quelque façon lui-même, et se conduit en pleine compagnie comme s'il étoit seul, ne raportant ses discours et ses actions qu'à ses idées et à ses sentimens.

Sulzer.

§ 84. *Manière de se former le style.*

Enfin, si quelqu'un me demandoit la manière de se former le style, je lui répondrois en deux mots, avec l'auteur des Principes de Littérature, qu'il faut premièrement lire beaucoup et les meilleurs écrivains: secondement écrire soi-même, et prendre un censeur judicieux: troisièmement imiter d'excellens modèles, et tâcher de leur ressembler.

Je voudrois encore que l'imitateur étudiât les hommes, qu'il prit, d'après nature, des expressions qui soient, non-seulement vraies, mais vivantes et animées comme le modèle même du portrait. Les Grecs avoient l'un et l'autre en partage, le génie pour les choses, et le talent de l'expression. Il n'y a jamais eu de peuple qui ait travaillé avec plus de goût et de style; ils burinoient plutôt qu'ils ne peignoient, dit Denis d'Halycarnasse. On sait les efforts prodigieux que fit Démosthène, pour forger ces foudres que Philippe redoutoit plus que toutes les flottes de la république d'Athènes. Platon, à quatre-vingts ans, polissoit encore ses dialogues; on trouva, après sa mort, des corrections qu'il avoit faites à cet âge sur ses tablettes.

Le Chevalier de Jaucourt.

§ 85. *Du sublime.*

Ce qu'on appelle le style sublime appartient aux grands objets, à l'essor le plus élevé des sentimens et des idées. Que l'expression réponde à la hauteur de la pensée, elle en a la sublimité. Supposez donc aux pensées un haut degré d'élévation: si l'expression est juste, le style est sublime; si le mot le plus simple est aussi le plus clair et le plus sensible, le sublime sera dans la simplicité; si le terme figuré embrasse mieux l'idée et la présente plus vivement, le sublime sera dans l'image. "Tout étoit Dieu, excepté Dieu même," (Bossuet): voilà le sublime dans le simple. "L'uni-"vers alloit s'enfonçant dans les ténè-"bres de l'idolâtrie" (id.) voilà le sublime dans le figuré.

"Il n'y a point de style sublime, dit un "philosophe de nos jours; c'est la chose "qui doit l'être. Et comment le style "pourroit-il être sublime sans elle, ou "plus qu'elle?" En effet, de grands mots et de petites idées ne font jamais que de l'enflure: la force de l'expression s'évanouit, si la pensée est trop foible ou trop légère pour y donner prise.

Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ
Occurrant silvæ, spatio diffusus inani.
Lucret.

De ce sublime constant et soutenu, qui peut régner dans un poëme comme dans un morceau d'éloquence, on a voulu, en abusant de quelques passages de Longin, distinguer un sublime instantané, qui frappe, dit-on, comme un éclair; on prétend même que c'est là le caractère du vrai sublime, et que la rapidité lui est si naturelle, qu'un mot de plus l'anéantiroit. On en cite quelques exemples, que l'on ne cesse de répéter, comme le *moi* de Médée, le *qu'il mourût* du vieil Horace, la réponse de Porus, le blasphême d'Ajax, le *fiat lux* de la Ge-

nèse : encore n'est-on pas d'accord sur l'importante question, si tel ou tel de ces traits est sublime. Laissons là ces disputes de mots.

Tout ce qui porte une idée au plus haut degré possible d'étendue et d'élévation, tout ce qui se saisit de notre âme et l'affecte si vivement que sa sensibilité, réunie en un point, laisse toutes ses facultés comme interdites et suspendues; tout cela, dis-je, soit qu'il opère successivement ou subitement, est sublime dans les choses ; et le seul mérite du style est de ne pas les affoiblir, de ne pas nuire à l'effet qu'elles produiroient seules, si les âmes se communiquoient sans l'entremise de la parole.

Homines ad deos nullâ re propiùs accedunt quam salute hominibus dandâ. (Cic.) Il y a peu de pensées plus simplement exprimées, et certainement il y en a peu d'aussi sublimes que celle-là; et celle-ci, qui en est le dévelopement, est sublime encore. " Il est au pouvoir du " plus vil, comme du plus féroce des " animaux, d'ôter la vie; il n'appartient " qu'aux dieux et aux rois de l'accor- " der." Cette maxime d'Aristote : " Pour " n'avoir pas besoin de société, il faut " être un dieu ou une brute," est encore sublime dans la pensée, quoique très-simple dans l'expression.

Dans le Macbeth de Shakespeare, on annonce à Macduff que son château a été pris, et que Macbeth a fait massacrer sa femme et ses enfans. Macduff tombe dans une douleur morne : son ami veut le consoler, il ne l'écoute point ; et méditant sur les moyens de se venger de Macbeth, il ne dit que ces mots terribles : " Il n'a point d'enfans !"

Dans Sophocle, Œdipe, à qui l'on amène les enfans qu'il a eus de sa mère, leur tend les bras, et leur dit : " Aprochez, embrassez votre...." Il n'achève pas, et le sublime est dans la réticence.

En général comme le sublime est communément une perception rapide, lumineuse, et profonde, un résultat soudainement saisi de sentimens ou de pensées ; il est plus dans ce qu'il fait entendre que dans ce qu'il exprime : c'est quelquefois le vague et l'immensité de la pensée ou de l'image qui en fait la force et la sublimité. Telle est cette peinture de l'état du pécheur après sa mort, n'ayant que son péché entre son Dieu et lui, et se trouvant de toutes parts environné de l'éternité (La Rue); telle est cette expression de Bossuet, déja citée, pour peindre le règne de l'idolâtrie, tout étoit Dieu, excepté Dieu même ; tel est *l'erravit sine voce dolor*, et le *nec se Roma ferens* de la Pharsale ; tel est *l'utinam timerem !* d'Andromaque, et cette réponse, encore plus belle, de la Mérope de Maffei :

O Cariso, non avrian giamai gli dei
Cio commendato ad una madre.

Dans un ouvrage de Pinto, je me souviens d'avoir lu ce récit terrible d'un naufrage. " Au milieu d'une nuit " orageuse, nous aperçûmes, dit-il, à la " lueur des éclairs, un autre vaisseau, " qui, comme nous, luttoit contre la " tempête ; tout à coup, dans l'obs- " curité, nous entendîmes un cri épou- " vantable ; et puis nous n'entendîmes " plus rien que le bruit des vents et des " flots."

Quelquefois même le sublime se passe de paroles ; la seule action peut l'exprimer : le silence alors ressemble au voile qui dans le tableau de Thimante, couvroit le visage d'Agamemnon ; ou à ces feuillets déchirés par la muse de l'histoire, dans le fameux tableau de Chantilly. C'est par le silence que, dans les enfers, Ajax répond à Ulysse ; et Didon, à Enée : et c'est l'expression la plus sublime de l'indignation et du mépris. Cela prouve que le sublime n'est pas dans les mots : l'expression y peut nuire sans doute, mais elle n'y ajoute jamais. On dira que plus elle est serrée, plus elle est frappante ; j'en conviens, et l'on en doit conclure que la précision est du style sublime, comme du style énergique et pathétique en général : mais la précision n'exclut pas les gradations, les développemens, qui font eux-mêmes quelquefois le sublime. Lorsque les idées présentent le plus haut degré concevable d'étendue et d'élévation, et que l'expression les soutient ; ce n'est plus un mot qui est sublime, c'est une suite de pensées : comme dans cet exemple " Tout ce " que nous voyons du monde n'est qu'un " trait imperceptible dans l'ample sein " de la nature ; nulle idée n'approche " de l'étendue de ses espaces, nous " avons beau enfler nos conceptions, " nous n'enfantons que des atomes au " prix de la réalité des choses ; c'est un

« cercle infini dont le centre est partout, et la circonférence nulle part."

Marmontel.

§ 86. *Du beau. Ce que c'est et quels en sont les caractères.*

Tout le monde convient que le beau, soit dans la nature ou dans l'art, est ce qui nous donne une haute idée de l'une ou de l'autre, et nous porte à les admirer. Mais la difficulté est de déterminer, dans les productions des arts et dans celles de la nature, à quelles qualités ce sentiment d'admiration et de plaisir est attaché.

La nature et l'art ont trois manières de nous affecter vivement; ou par la pensée, ou par le sentiment, ou par la seule émotion des organes : il doit donc y avoir aussi trois espèces de beau dans la nature et dans les arts ; le beau intellectuel, le beau moral, le beau matériel ou sensible. Voyons à quoi l'esprit, l'âme, et les sens peuvent le reconnoître. Ses qualités distinctes se réduisent à trois ; la force, la richesse, et l'intelligence.

En attendant que, par l'application, le sens que j'attache à ces mots soit bien développé, j'appelle force, l'intensité d'action ; richesse, l'abondance et la fécondité des moyens ; intelligence, la manière utile et sage de les appliquer.

La conséquence immédiate de cette définition est que, si par tous les sens la nature et l'art ne nous donnent pas également de leurs forces, de leur richesse, et de leur intelligence, cette idée qui nous étonne et qui nous fait admirer la cause dans les effets qu'elle produit, il ne doit pas être également donné à tous les sens de recevoir l'impression du beau : or il se trouve qu'en effet l'œil et l'oreille sont exclusivement les deux organes du beau : et la raison de cette exclusion, si singulière et si marquée, se présente ici d'elle-même ; c'est que des impressions faites sur l'odorat, le goût, et le toucher, il ne résulte aucune idée, aucun sentiment élevé. La saveur, l'odeur, le poli, la solidité, la mollesse, la chaleur, le froid, la rondeur, etc. sont des sensations touses simples, et stériles par elles-mêmes, qui peuvent rappeler à l'âme des sentimens et des idées, mais qui n'en produisent jamais.

L'œil est le sens de la beauté physique; et l'oreille est, par excellence, le sens de la beauté intellectuelle et morale. Consultons-les :. et s'il est vrai que de tous les objets qui frappent ces deux sens, rien n'est beau qu'autant qu'il annonce, ou dans l'art ou dans la nature, un haut degré de force, de richesse ou d'intelligence ; si dans la même classe ce qu'il y a de plus beau, est ce qui paroît résulter de leur ensemble et de leur accord ; si, à mesure que l'une de ces qualités manque, ou que chacune est moindre, l'admiration et, avec elle, le sentiment du beau s'affoiblit en nous; ce sera la preuve complète qu'elles en sont les élémens.

Marmontel.

87 *Du beau dans le génie et dans la vertu.*

Qu'est-ce qui donne aux deux actions de l'âme, à la pensée et à la volonté, ce caractère qui nous étonne dans le génie et dans la vertu? Et soit que nous admirions, dans l'un et l'autre, ou l'excellence de l'ouvrage ou l'excellence de l'ouvrier, n'est-ce pas toujours force, richesse, ou intelligence ?

En morale, c'est la force qui donne à la bonté le caractère de beauté. Quel est parmi les sages le plus beau caractère connu? celui de Socrate ; parmi les héros ? celui de César ; parmi les rois ? celui de Marc-Aurele ; parmi les citoyens ? celui de Régulus. Qu'on en retranche ce qui annonce la force avec ses attributs, la constance, l'élévation, le courage, la grandeur d'âme ; la bonté peut s'y trouver encore, mais la beauté s'évanouit.

Qu'on fasse du bien à son ami ou à son ennemi, la bonté de l'action en elle-même est égale. Mais d'un côté facile et simple, elle est commune ; de l'autre pénible et généreuse, elle suppose de la force unie à la bonté ; c'est ce qui la rend belle. Brutus envoie à la mort un citoyen qui a voulu trahir Rome ; nulle beauté dans cette action : mais pour donner un grand exemple, Brutus condamne son propre fils; cela est beau, l'effort qu'il en a dû coûter à l'âme d'un père en fait une action héroïque. Qu'un autre qu'un père eût prononcé le *qu'il mourût* du vieil Horace; qu'une autre qu'une mère eût dit à un jeune homme, en lui donnant un bouclier, *rapportez-le, ou qu'il vous rapporte*; plus de beauté dans le sentiment, quoique l'expression fût toujours énergique. Alexandre entreprend la conquête du monde, Auguste veut abdiquer l'empire de l'univers ; et de l'un et de l'autre on dit, cela est beau, parce

qu'en effet, il y a beaucoup de force dans l'une et l'autre résolution.

Il arrive souvent que, sans être d'accord sur la bonté morale d'une action courageuse et forte, on est d'accord sur sa beauté : telle est l'action de Scévola.

Le crime même, dès qu'il suppose une force d'âme extraordinaire ou une grande supériorité de caractère ou de génie, est mis dans la classe du beau : tel est le crime de César, le plus illustre des coupables.

On observe la même chose dans les productions de l'esprit. Pourquoi dit-on, de la solution d'un grand problème en géométrie, d'une grande découverte en physique, d'une invention nouvelle et surprenante en méchanique, cela est beau ? C'est que cela suppose un haut degré d'intelligence et une force prodigieuse dans l'entendement et la réflexion.

On dit dans le même sens, d'un système de législation sagement et puissamment conçu, d'un morceau d'histoire ou de morale profondément pensé et fortement écrit, cela est beau. On le dit d'un chef-d'œuvre de combinaison, d'analyse ; des grands résultats du calcul ou de la méditation : et on ne le dit, que lorsqu'on est en état de sentir l'effort qu'il en a dû coûter. Quoi de plus simple et de moins admirable que l'alphabet aux yeux du vulgaire ? Quoi de plus sec et de moins sublime aux yeux d'un écolier que la dialectique d'Aristote ? Quoi de moins étonnant que la roue, le cabestan, la vis, aux yeux de l'ouvrier qui les fabrique ou du manœuvre qui s'en sert ? Et quoi de plus beau que ces inventions de l'esprit humain, aux yeux du philosophe qui mesure le degré de force et d'intelligence qu'elles supposent dans leurs inventeurs ? J'ai vu un célèbre méchanicien en admiration devant le rouet à filer.

Ici se présente naturellement la raison de ce qu'on peut voir tous les jours; que les deux classes d'hommes les plus éloignées, le peuple et les savans, sont celles qui éprouvent le plus souvent et le plus vivement l'émotion du beau ; le peuple, parce qu'il admire comme autant de prodiges les effets dont les causes et les moyens lui semblent incompréhensibles ; les savans, parce qu'ils sont en état d'apprécier et de sentir l'excellence et des causes et des moyens : au lieu que pour les hommes superficiellement instruits, les effets ne sont pas assez surprenans, ni les causes assez approfondies. Ainsi, le *nil admirari* d'Horace, appliqué aux événemens de la vie, peut être la devise d'un philosophe ; mais à l'égard des productions de la nature et du génie, ce ne peut être que la devise d'un sot, ou de l'homme superficiel, frivole, et suffisant, qu'on appelle un fat.

Dans l'éloquence et la poésie, la richesse et la magnificence du génie ont leur tour : l'affluence des sentimens, des images et des pensées, les grands développemens des idées qu'un esprit lumineux anime et fait éclore, la langue même, devenue plus abondante et plus féconde pour exprimer de nouveaux rapports, ou pour donner plus d'énergie ou de chaleur aux mouvemens de l'âme ; tout cela, dis-je, nous étonne, et le ravissement où nous sommes n'est que le sentiment du beau.

Le même.

§ 88. *Du beau dans la nature et principalement dans l'homme et dans la femme.*

Il en est de même des objets sensibles : et si, dans la nature, nous examinons quel est le caractère universel de la beauté, nous trouverons partout la force, la richesse, ou l'intelligence ; nous trouverons dans les animaux les trois caractères de beauté quelquefois réunis, et souvent partagés ou subordonnés l'un à l'autre. Dans la beauté de l'aigle, du taureau, du lion, c'est la force de la nature ; dans la beauté du paon, c'est la richesse ; dans la beauté de l'homme, c'est l'intelligence qui paroît dominer.

On sait ce que j'entends ici par l'intelligence de la nature. Je parle de ses procédés, de leur accord avec ses vues, du choix des moyens qu'elle a pris pour arriver à ses fins. Or quelle a été l'intention de la nature à l'égard de l'espèce humaine ? Elle a voulu que l'homme fût propre à travailler et à combattre, à nourrir sa timide compagne et ses foibles enfans. Tout ce qui, dans la taille et dans les traits de l'homme, annoncera l'agilité, l'adresse, la vigueur, le courage ; des membres souples et nerveux, des articulations marquées, des formes qui portent l'empreinte d'une résistance ferme, ou d'une action libre et prompte ; une stature dont l'élégance et la hauteur n'ait rien de frêle, dont la solidité robuste n'ait rien de lourd ni de massif ; une telle correspondance des parties l'une avec l'autre, une symétrie, un accord, un équili-

bre si parfaits que le jeu mécanique en soit facile et sûr ; des traits où la fierté, l'assurance, l'audace et, pour une autre cause, la bonté, la tendresse, la sensibilité soient peintes : des yeux où brille une âme à la fois douce et forte, une bouche qui semble disposée à sourire à la nature et à l'amour ; tout cela, dis-je, composera le caractère de la beauté mâle ; et dire d'un homme qu'il est beau, c'est dire que la nature, en le formant, a bien su ce qu'elle faisoit, et a bien fait ce qu'elle a voulu.

La destination de la femme a été de plaire à l'homme, de l'adoucir, de le fixer auprès d'elle et de ses enfans. Je dis de le fixer, car la fidélité est d'institution naturelle ; jamais une union fortuite et passagère n'auroit perpétué l'espèce ; la mère, allaitant son enfant, ne peut vaquer dans l'état de la nature, ni à se nourrir elle-même, ni à leur défense commune ; et tant que l'enfant a besoin de la mère, l'épouse a besoin de l'époux. Or l'instinct, qui dans l'homme est foible et peu durable, ne l'auroit pas seul retenu ; il falloit à l'homme sauvage et vagabond d'autres liens que ceux du sang : l'amour seul a rempli le vœu de la nature ; et le remede à l'inconstance a été le charme attirant et dominant de la beauté.

Si l'on veut donc savoir quel est le caractère de la beauté de la femme, on n'a qu'à réfléchir à sa destination. La nature l'a faite pour être épouse et mère, pour le repos et le plaisir, pour adoucir les mœurs de l'homme, pour l'intéresser, l'attendrir. Tout doit annoncer en elle la douceur d'un aimable empire. Deux attraits puissans de l'amour sont le désir et la pudeur : le caractère de sa beauté sera donc sensible et modeste. L'homme veut attacher du prix à sa victoire ; il veut trouver dans sa compagne son amante, et non son esclave ; et plus il verra de noblesse dans celle qui lui obéit, plus vivement il jouira de la gloire de commander : la beauté de la femme doit donc être mêlée de modestie et de fierté. Mais une foiblesse intéressante attache l'homme en lui faisant sentir qu'on a besoin de son appui : la beauté de la femme doit donc être craintive ; et pour la rendre plus touchante, le sentiment en sera l'âme, il se peindra dans ses regards, il respirera sur ses lèvres, il attendrira tous ses traits : l'homme, qui veut tout devoir au penchant, jouira de ses préférences, et dans la foiblesse qui cède, il ne verra que l'amour qui consent. Mais le soupçon de l'artifice détruiroit tout ; l'air de candeur, d'ingénuité, d'innocence, ces grâces simples et naïves qui se font voir en se cachant, ces secrets du penchant retenus et trahis par la tendresse du sourire, par l'éclair échappé d'un timide regard, mille nuances fugitives dans l'expression des yeux et des traits du visage, sont l'éloquence de la beauté ; dès qu'elle est froide, elle est muette.

Le grand ascendant de la femme sur le cœur de l'homme lui vient de la secrète intelligence qu'elle se ménage avec lui et en lui-même, à son insu : ce discernement délicat, cette pénétration vive doit donc aussi se peindre dans les traits d'une belle femme, et surtout dans ce coup d'œil fin qui va jusqu'aux replis du cœur démêler un soupçon de froideur, de tristesse, y ranimer la joie, y rallumer l'amour.

Enfin, pour captiver le cœur qu'on a touché, et le sauver de l'inconstance, il faut le sauver de l'ennui, donner sans cesse à l'habitude les attraits de la nouveauté, et tous les jours la même aux yeux de son amant, lui sembler tous les jours nouvelle. C'est là le prodige qu'opère cette vivacité mobile, qui donne à la beauté tant de vie et d'éclat. Docile à tous les mouvemens de l'imagination, de l'esprit et de l'âme, la beauté doit, comme un miroir, tout peindre, mais tout embellir.

Pour analyser tous les traits de ce prodige de la nature, il faudroit n'avoir que cet objet, et il le mériteroit bien. Mais j'en ai dit assez pour faire voir que l'intelligence et la sagesse de la première cause ne se manifestent jamais avec plus d'éclat, qu'en formant cet objet divin.

Je sais bien qu'on peut m'opposer la variété infinie des sentimens sur la beauté humaine ; et j'avoue en effet que la vanité, l'opinion, le caprice national ou personnel ont trop influé sur les goûts, pour qu'il nous soit possible, en les analysant, de les réduire à l'unité. Laissons là ce qui nous est propre ; et pour juger plus sainement, cherchons les principes du beau dans ce qui nous est étranger.

Sur quelque espèce d'être que nous jetions les yeux, nous trouverons d'abord que presque rien n'est beau que ce qui est grand, parce qu'à nos yeux la nature ne paroît déployer ses forces que dans ses grands phénomènes. Nous trouverons

pourtant que de petits objets, dans lesquels nous apercevons une magnificence ou une industrie merveilleuse, ne laissent pas de donner l'idée d'une cause étonnamment intelligente, et prodigue de ses trésors. Ainsi, comme pour amasser les eaux d'un fleuve et les répandre, pour jeter dans les airs les rameaux d'un grand chêne, pour entasser de hautes montagnes chargées de glaces ou de forêts, pour déchaîner les vents, pour soulever les mers, il a fallu des forces étonnantes ; de même pour avoir peint de couleurs si vives, de nuances si délicates, la feuille d'une fleur, l'aile d'un papillon, il a fallu avoir à prodiguer des richesses inépuisables : et de l'admiration que nous cause cette profusion de trésors naît le sentiment de beauté dont nous saisit la vue d'une rose ou d'un papillon.

Nous trouverons que ceux des phénomènes de la nature auxquels l'intelligence, c'est-à-dire, l'esprit d'ordre, de convenance, et de régularité, semble avoir le moins présidé, comme un volcan, une tempête, ne laissent pas d'exciter en nous le sentiment du beau, par cela seul qu'ils annoncent de grandes forces ; et au contraire, que l'intelligence étant celle des facultés de la nature qui nous étonne le moins, peut-être à cause que l'habitude nous l'a rendue trop familière, il faut qu'elle soit très-sensible, et dans un degré surprenant, pour exciter en nous le sentiment du beau. Ainsi quoique l'intention, le dessein, l'industrie de la nature soient les mêmes dans un reptile et dans un roseau, que dans un lion et dans un chêne ; nous disons du lion et du chêne, cela est beau ! mouvement que n'excite en nous ni le roseau ni le reptile. Cela est si vrai que les mêmes objets, qui semblent vils lorsqu'on n'y aperçoit pas ce qui annonce dans leur cause une merveilleuse industrie, deviennent précieux et beaux, dès que ces qualités nous frappent ; ainsi, en voyant au microscope ou l'œil ou l'aile d'une mouche, nous nous écrions, cela est beau !

Enfin dans la beauté par excellence, dans le spectacle de l'univers, nous trouverons réunis au suprême degré les trois objets de notre admiration, la force, la richesse, et l'intelligence ; et de l'idée d'une cause infiniment puissante, sage, et féconde, naîtra le sentiment du beau dans toute sa sublimité.

Le même.

§ 89. *En quoi consiste la beauté artificielle dans les arts qui n'imitent point.*

Le principe du beau naturel une fois reconnu, il est aisé de voir en quoi consiste la beauté artificielle : il est aisé de voir qu'elle tient, 1o. à l'opinion que l'art nous donne de l'ouvrier et de lui-même, quand il n'est pas imitateur ; 2o. à l'opinion que l'art nous donne, et de lui-même, et de l'artiste, et de la nature son modèle, quand il s'exerce à l'imiter.

Examinons d'abord d'où résulte le sentiment du beau dans un art qui n'imite point; par exemple, l'architecture. L'unité, la variété, l'ordonnance, la symétrie, les proportions, et l'accord des parties d'un édifice, en feront un tout régulier ; mais sans la grandeur, la richesse, et l'intelligence portées à un degré qui nous étonne, cet édifice sera-t-il beau ? et sa simplicité produira-t-elle en nous l'admiration que nous cause la vue d'un beau temple ou d'un magnifique palais ?

Au contraire qu'on nous présente un édifice moins régulier, tel que le Panthéon ou le Louvre: l'air de grandeur et d'opulence, un ensemble majestueux, un dessin vaste, une exécution à laquelle a dû présider une intelligence puissante, l'homme agrandi dans son ouvrage, l'art rassemblant toutes ses forces pour lutter contre la nature, et surmontant tous les obstacles qu'elle opposoit à ses efforts ; les prodiges des méchaniques étalés à nos yeux dans la coupe des pierres, dans l'élévation des colonnes et des entablemens, dans la suspension de ces voûtes, dans l'équilibre de ces masses dont le poids nous effraie et dont la hauteur nous étonne ; ce grand spectacle enfin nous frappe, nous nous écrions, cela est beau ! La réflexion vient ensuite; elle examine les détails, elle éclaire le sentiment, mais elle ne le détruit pas. Nous convenons des défauts qu'elle observe : nous avouons que la façade du Panthéon manque de symétrie, que les différens corps du Louvre manquent d'ensemble et d'unité. Plus régulier cela seroit plus beau sans doute. Mais qu'est-ce que cela signifie ? que notre admiration, déjà excitée par la force de l'art et sa magnificence, seroit à son comble, si l'intelligence y régnoit au même degré.

Je ne dis pas qu'un édifice où les forces de l'art et ses richesses seroient prodiguées, fût beau s'il étoit monstrueux, ou bizarrement composé. L'intelligence y

peut manquer au point que le sentiment de beauté soit détruit par l'effet choquant du désordre : car il n'en est pas ici de l'art comme de la nature. Nous supposons à celle-ci des intentions mystérieuses : accoutumés à ne pas pénétrer la profondeur de ses desseins, lors même qu'elle nous paroît aveugle ou folle, nous la supposons éclairée et sage ; et pourvu que dans ses caprices et dans ses écarts elle soit riche et forte, nous la trouvons belle ; au lieu qu'en interrogeant l'art, nous lui demanderons pourquoi, à quel usage il a prodigué ses richesses ou épuisé ses efforts. Mais en cela même, nous sommes peu sévères ; et pourvu qu'à l'impression de grandeur se joigne l'apparence de l'ordre, c'en est assez : la force et la richesse sont du côté de l'art les premières sources du beau.

Du reste il ne faut pas confondre l'idée de force avec celle d'effort : rien au monde n'est plus contraire. Moins il paroît d'effort, plus on croit voir de force ; et c'est pourquoi la légèreté, la grâce, l'élégance, l'air de facilité, d'aisance dans les grandes choses, sont autant de traits de beauté.

Il ne faut pas non plus confondre une vaine ostentation avec une sage magnificence : celle-ci donne à chaque chose la richesse qui lui convient ; celle-là s'empresse à montrer tout le peu qu'elle a de richesses, sans discernement ni réserve, et dans sa prodigalité décèle son épuisement.

Ces colifichets dont l'architecture gothique est chargée, ressemblent aux colliers et aux bracelets qu'un mauvais peintre avoit mis aux Grâces. Ce n'est point là de la richesse, c'est de l'indigente vanité. Ce qui est riche en architecture, c'est le mélange harmonieux des formes, des saillies, et des contours ; c'est une symétrie en grand, mêlée de variété ; c'est cette belle touffe d'acanthe qui entoure le vase de Callimaque ; c'est une frise, où rampe une vigne abondante, ou qu'embrasse un faisceau de chêne ou de laurier. Ainsi, l'air de simplicité et d'économie ajoute à l'idée de force et de richesse, parce qu'il en exclut l'idée d'effort et d'épuisement. Il donne encore aux ouvrages de l'art, comme aux effets de la nature, le caractère d'intelligence. Un amas d'ornemens confus ne peut avoir de raison apparente ; une variété bizarre, et sans rapports ni symétrie, comme dans l'arabesque ou dans le goût Chinois, n'annonce aucun dessin.

L'intention d'un ouvrage, pour être sentie, doit être simple ; et indépendamment de l'harmonie, qui plaît aux yeux comme à l'oreille, sans qu'on en sache la raison, une discordance sensible entre les parties d'un édifice annonce dans l'artiste du délire et non du génie. Ce que nous admirons dans un beau dessin, c'est cette imagination réglée et féconde, qui conçoit un ensemble vaste, et le réduit à l'unité.

On voit par là rentrer dans l'idée du beau, celle de régularité, d'ordre, de symétrie, d'unité, de proportion, de rapports, de convenance, d'harmonie ; mais on voit aussi qu'elles ne sont relatives qu'à l'intelligence, qui n'est pas la seule ni la première cause de l'admiration que le beau nous fait éprouver.

Ce que j'ai dit de l'architecture, doit s'appliquer à l'éloquence, à la musique, à tous les arts qui déploient de grandes forces et de prodigieux moyens. Qu'un orateur, par la puissance de la parole, bouleverse tous les esprits, remplisse tous les cœurs de la passion qui l'anime, entraîne tout un peuple, l'irrite, le soulève, l'arme et le désarme à son gré ; voilà dans le génie et dans l'art, une force qui nous étonne, une industrie qui nous confond. Qu'un musicien, par le charme des sons, produise des effets semblables ; l'empire que son art lui donne sur nos sens, nous paroît tenir du prodige ; et de là cette admiration dont les Grecs étoient transportés aux chants d'Epiménide ou de Tirtée, et que les beautés de leur art nous font éprouver quelquefois.

Si au contraire, l'impression est trop foible, quoique très-agréable, pour exciter en nous ce ravissement, ce transport, comme il arrive dans les morceaux d'un genre tempéré ; nous donnons des éloges au talent de l'artiste et au doux prestige de l'art ; mais ces éloges ne sont pas le cri d'admiration qu'excite en nous un trait sublime, un coup de force et de génie.

Le même.

§ 90. *En quoi consiste la beauté artificielle dans les arts qui imitent.*

Passons aux arts d'imitation : ceux-ci ont deux grandes idées à donner, au lieu

d'une : celle de la nature imitée, et celle du génie imitateur.

En sculpture, l'Apollon, l'Hercule, l'Antinoüs, le Gladiateur, la Vénus, la Diane antique ; en peinture, les tableaux de Raphaël, du Corrège, et du Guide, réunissent les deux beautés. Il en est de même en poésie, quand la nature du côté du modèle, et l'imitation du côté de l'art, portent le caractère de force, de richesses, ou d'intelligence, au plus haut degré. On dit à la fois, du modèle et de l'imitation, cela est beau ! et l'étonnement se partage entre les prodiges de l'art et les prodiges de la nature.

On doit se rappeler ce que nous avons dit du beau moral ; la force en fait le caractère. Ainsi, le crime même tient du caractère du beau, lorsqu'il suppose dans l'âme une vigueur, un courage, une audace, une profondeur, une élévation qui nous frappe d'étonnement et de terreur. C'est ainsi que le rôle de Cléopatre, dans Rodogune, et celui de Mahomet, sont beaux, considérés dans la nature, abstraction faite du génie du peintre et de la beauté du pinceau.

Une idée inséparable de celle du beau moral et physique, est celle de la liberté, parce que le premier usage que la nature fait de ses forces, est de se rendre libre. Tout ce qui sent l'esclavage, même dans les choses inanimées, a je ne sais quoi de triste et de rampant, qui l'obscurcit et le dégrade. La mode, l'opinion, l'habitude, ont beau vouloir altérer en nous ce sentiment inné, ce goût dominant de l'indépendance ; la nature à nos yeux n'a toute sa grandeur, toute sa majesté, qu'autant qu'elle est libre ou qu'elle semble l'être. Recueillez les voix sur la comparaison d'un parc magnifique et d'une belle forêt ; l'un est la prison du luxe, de la mollesse, et de l'ennui ; l'autre est l'asile de la méditation vagabonde, de la haute contemplation et du sublime enthousiasme. En voyant les eaux captives baigner servilement les marbres de Versailles, et les eaux bondissantes de Vaucluse se précipiter à travers les rochers, on dit également, cela est beau ! mais on le dit des efforts de l'art, et on le sent des jeux de la nature : aussi l'art qui l'assujettit, fait-il l'impossible pour nous cacher les entraves qu'il lui donne, et dans la nature livrée à elle-même, le peintre et le poëte se gardent bien d'imiter les accidens où l'on peut soupçonner quelques traces de servitude.

L'excellence de l'art, dans le moral comme dans le physique, est de surpasser la nature, de mettre plus d'intelligence dans l'ordonnance de ses tableaux, plus de richesse dans les détails, plus de grandeur dans le dessin, plus d'énergie dans l'expression, plus de force dans les effets, enfin plus de beauté dans la fiction qu'il n'y en eut jamais dans la réalité. Le plus beau phénomène de la nature, c'est le combat des passions, parce qu'il développe les grands ressorts de l'âme, et qu'elle-même ne reconnoît toutes ses forces que dans ces violens orages qui s'élèvent au fond du cœur. Aussi la poésie en a-t-elle tiré ses peintures les plus sublimes : on voit même que, pour ajouter à la beauté physique, elle a tout animé, tout passionné dans ses tableaux ; et c'est à quoi le merveilleux a grandement contribué.

Voyez combien les accidens les plus terribles de la nature, les tempêtes, les volcans, la foudre, sont plus formidables encore dans les fictions des poëtes. Voyez la terreur que porte aux enfers un coup du trident de Neptune, l'effroi qu'inspire aux vents, déchaînés par Eole, la menace du dieu des mers ; le trouble que Typhée, en soulevant l'Etna, vient de répandre chez les morts ; et l'effroi qu'inspire la foudre dans la main redoutable de Jupiter tonnant du haut des cieux.

Quand le génie, au lieu d'agrandir la nature, l'enrichit de nouveaux détails ; ces traits choisis et variés, ces couleurs si brillantes et si bien assorties, ces tableaux frappans et divers, font voir en un moment et comme en un seul point, tant d'activité, d'abondance, de force et de fécondité dans la cause qui les produit, que la magnificence de ce grand spectacle nous jette dans l'étonnement ; mais l'admiration se partage inégalement entre le peintre et le modèle, selon que l'impression du beau se réfléchit plus ou moins sur l'artiste ou sur son objet, et que le travail nous semble plus ou moins au-dessus ou au-dessous de la matière.

En imitant la belle nature, souvent l'art ne peut l'égaler ; mais de la beauté du modèle et du mérite encore prodigieux d'en avoir approché, résulte en nous le sentiment du beau. Ainsi, lorsque le pinceau de Claude Lorrain ou de Vernet a dérobé au soleil sa lumière, qu'il a peint le vague de l'air, ou la fluidité de l'eau ; lorsque dans un tableau

de Van-Huysum, nous croyons voir, sur le duvet des fleurs, rouler des perles de rosée, que l'ambre du raisin, l'incarnat de la rose y brille presque en sa fraîcheur; nous jouissons avec délices, et de la beauté de l'objet, et du prestige de l'imagination.

La vérité de l'expression, quand elle est vive, et qu'on suppose une grande difficulté à l'avoir saisie, fait dire encore de l'imitation qu'elle est belle, quoique le modèle ne soit pas beau. Mais si l'objet nous semble, ou trop facile à peindre, ou indigne d'être imité, le mépris, le dégoût s'en mêlent ; le succès même du talent prodigué ne nous touche point: et tandis que le pinceau minutieux de Gérard Dow nous fait compter les poils du lièvre, sans nous causer aucune émotion, le crayon de Raphaël, en indiquant d'un trait une belle attitude, un grand caractère de tête, nous jette dans le ravissement.

Le même.

§ 91. *Continuation du même sujet.*

Il en est de la poésie comme de la peinture: quel effet se promet un pénible écrivain, qui pâlit à copier fidèlement une nature aussi froide que lui ? Mais que le modèle soit digne des efforts de l'art, et que ses efforts soient heureux ; les deux beautés se réunissent, et l'admiration est au comble. L'ouvrage même peut être beau, sans que l'objet le soit, si l'intention est grande et le but important: c'est ce qui élève la comédie au rang des plus beaux poëmes, et c'est ce qui mérite à l'apologue ce sentiment d'admiration que le beau seul obtient de nous.

Que Molière veuille arracher le masque à l'hypocrisie; qu'il veuille lancer sur le théâtre un censeur âpre et vigoureux des vices crians de son siècle; que La Fontaine, sous l'appât d'une poésie attrayante, veuille faire goûter aux hommes la sagesse et la vérité ; et que l'un et l'autre aient choisi dans la nature les plus ingénieux moyens de produire ces grands effets ; tout occupés du prodige de l'art et du mérite de l'artiste, nous nous écrions, cela est beau ! et notre admiration se mesure aux difficultés que l'artiste a dû vaincre, et à la force du génie qu'il a fallu pour les surmonter.

De là vient que dans un poëme, des vers où l'énergie, la précision, l'élégance, le coloris, et l'harmonie se réunissent sans efforts, sont une beauté de plus, et une beauté d'autant plus frappante, qu'on sent mieux l'extrême difficulté de captiver ainsi la langue et de la plier à son gré.

De là vient aussi que, si l'art veut s'aider de moyens naturels, pour faire son illusion et pour produire ses effets, il retranche de ses beautés, de son mérite, et de sa gloire. Qu'un décorateur emploie réellement de l'eau pour imiter une cascade, l'art n'est plus rien : je vois la nature en petit, et chétivement présentée: mais qu'avec un pinceau ou les plis d'une gaze, on me représente la chute des eaux de Tivoli ou les cataractes du Nil, la distance prodigieuse du moyen à l'effet m'étonne et me transporte de plaisir.

Il en est de même de l'éloquence. Il y a de l'adresse, sans doute, à présenter à ses juges les enfans d'un homme accusé, pour lequel on demande grâce, ou à dévoiler à leurs yeux les charmes d'une belle femme, qu'ils alloient condamner, et qu'on veut faire absoudre : mais cet art est celui d'un adroit corrupteur, ou d'un solliciteur habile ; ce n'est point l'art d'un orateur. Les dernières paroles de César, répétées au peuple Romain, sont un trait d'éloquence de la plus rare beauté ; sa robe ensanglantée, déployée sur la tribune, n'est rien qu'un heureux artifice. A ne comparer que les effets, un charlatan l'emportera sur l'orateur le plus éloquent: mais le premier emploie des moyens matériels, et c'est par les sens qu'il nous frappe ; le second n'emploie que la puissance du sentiment et de la raison, c'est l'âme et l'esprit qu'il entraîne: et si on ne dit jamais du charlatan, qu'il fait de belles choses, quoiqu'il opère de grands effets, c'est que ses moyens trop faciles n'annoncent, du côté de l'art et du génie, aucun des caractères qui distinguent le beau, tandis que les moyens de l'orateur, réduits au charme de la parole, annoncent la force et le pouvoir d'une âme qui maîtrise toutes les âmes par l'ascendant de la pensée, ascendant merveilleux, et l'un des phénomènes les plus frappans de la nature.

Le pathétique, ou l'expression de la souffrance, n'est pas une belle chose dans son modèle. La douleur d'Hécube, les frayeurs de Mérope, les tourmens de Philoctète, le malheur d'Œdipe ou d'Oreste, n'ont rien de beau dans la réalité et c'est peut-être ce qu'il y a de plus beau dans l'imitation : beauté d'effet, prodige

de l'art, de se pénétrer avec tant de force des sentimens d'un malheureux, qu'en l'exposant aux yeux de l'imagination, on produise le même effet que s'il étoit présent lui-même, et que, par la force de l'illusion, on émeuve les cœurs, on arrache les larmes, on remplisse tous les esprits de compassion ou de terreur.

Ainsi, soit dans la nature, soit dans les arts, soit dans les effets qui résultent de l'alliance et de l'accord de l'art avec la nature, rien n'est beau que ce qui annonce, dans un degré qui nous étonne, la force, la richesse, ou l'intelligence, de l'une ou l'autre de ces deux causes, ou de toutes deux à la fois.

On peut dire qu'il y a du vague dans les caractères que nous donnons au beau. Mais il y a aussi du vague dans l'opinion qu'on y attache : l'idée en est souvent factice ; et le sentiment, relatif à l'habitude et au préjugé. Par exemple, la même couleur qui est riche et belle aux yeux d'une classe d'hommes, n'est pas telle aux yeux d'une autre classe, par la seule raison que la teinture en est commune et de vil prix. Pourquoi ne dit-on pas du lever du soleil ou de son coucher, qu'il est beau quand le ciel est pur et serein ? Et pourquoi le dit-on, lorsque, sur l'horizon, il se rencontre des nuages sur lesquels il semble répandre la pourpre et l'or ? C'est que l'or et la pourpre sont dans nos mains les choses précieuses ; qu'à leur richesse, nous avons attaché le sentiment du beau par excellence ; et qu'en les voyant briller d'un éclat merveilleux sur les nuages que le soleil colore, nous les comparons à ce que l'industrie, le luxe, et la magnificence offrent de plus riche à nos yeux. A des idées invariables, il faut des caractères fixes ; mais à des idées changeantes, il faut des caractères susceptibles, comme elles, des variations de la mode et des caprices de l'opinion.

Marmontel.

§ 92. *Des tropes et des figures.*

Les tropes et les figures sont un grand sujet pour les rhéteurs, et n'en sont pas moins, il faut l'avouer, la partie frivole de la rhétorique. Quand on veut expliquer cette nombreuse nomenclature, rien ne ressemble plus à la leçon de M. Jourdain, à qui l'on enseigne gravement de quelle manière il ouvre la bouche pour faire un O. La catachrèse, et l'hyperbate, et la synecdoche, et l'antonomase, ces monstres des classes, épouvantail des enfans, sont à peu près comme leurs poupées qu'ils trouvent creuses en dedans, quand ils les ont déchirées. N'est-on pas bien avancé, lorsqu'on sait qu'en disant l'orateur Romain, au lieu de Cicéron, on fait une antonomase, c'est-à-dire qu'on met une qualification à la place d'un nom propre; que lorsqu'on dit les mortels au lieu des hommes, on fait une synecdoche, parce qu'on prend le plus pour le moins ; que lorsqu'on dit une feuille de papier, on fait une catachrèse ou un abus de mot, parce qu'on applique par extension au papier le mot de feuille, qui ne convient qu'aux végétaux ? Tous ces noms scientifiques donnés aux différentes modifications du langage, n'apprennent ni à mieux parler ni à mieux écrire, et ne peuvent occuper avec quelque utilité que ceux qui veulent faire une analyse métaphysique des différens procédés d'une langue, soit que le besoin, ou la commodité, ou l'agrément les ait fait naître, soit que les passions et l'imagination les aient employés pour ajouter à la force de l'expression. Par exemple, si on dit une feuille de papier, c'est évidemment par nécessité : le mot propre manquant pour l'objet, l'on a eu recours à ce qui en approchoit le plus, et comme une feuille d'arbre est plate, mince et légère comme du papier, on a dit feuille de papier, quoique le papier n'ait point de feuilles. D'autres figures ont été inventées pour la variété et l'agrément, et c'est ainsi qu'on a pris la partie pour le tout, le contenant pour le contenu, la cause pour l'effet, le signe pour la chose signifiée, etc. L'imagination alors s'est portée sur la partie de l'objet qui l'avoit le plus frappée, comme lorsqu'on dit une voile pour un vaisseau, le trône pour l'autorité royale, une excellente plume, pour un excellent écrivain. C'est ainsi que se sont formés les tropes ou conversions de mots, c'est-à-dire les figures de diction, par lesquelles un mot est détourné de sa propre signification pour en prendre une autre. Voilà ce qu'il faudroit dire aux commençans, pour les accoutumer à se rendre compte des expressions dont ils se servent, et les familiariser avec les notions primitives de la formation des langues. Mais on s'en tient au technique qui les effraie, et qu'ils apprennent sans l'entendre. On leur demande gravement ce que c'est qu'une métonymie, ce qui d'abord leur

fait une frayeur horrible ; car il faut bien leur pardonner d'être comme Pradon,

Qui croyoit ces grands mots des termes de chymie.

Boil.

et quand ils sont parvenus à dire ce que c'est, ils n'en sont guère plus avancés : ils oublient bientôt le mot même, parce qu'on ne leur a pas rendu la chose assez sensible, et qu'elle leur a été présentée sous un appareil pédantesque. Il faudroit au contraire leur dire : n'ayez pas peur ; les mots Grecs n'y font rien ; il a bien fallu s'en servir, parce que notre langue n'a pas de mots combinés, et que métonymie est plus court que transposition de nom ; mais d'ailleurs c'est la chose la plus simple. On dit une flotte de cent voiles, au lieu d'une flotte de cent vaisseaux, et l'on prend ainsi la partie pour le tout : pourquoi ? C'est que la première chose qui frappe les yeux dans un grand nombre de navires, ce sont les voiles, et que le moyen le plus court pour dénombrer une flotte, c'est de compter les voiles ; ainsi, cette métonymie ou transposition de nom n'a été employée que par une suite naturelle de la première impression que l'objet faisoit sur la vue. Avec cette méthode on habitueroit les enfans à penser, et le mot resteroit plus aisément dans leur mémoire, lorsqu'il seroit attaché à une idée.

Cette figure est d'un usage si familier, qu'il n'y a personne qui ne s'en serve à tout moment et sans y penser. Dans l'éloquence et dans la poésie, il y a mille moyens de la varier et d'en tirer des effets nouveaux ; mais le degré de hardiesse qu'on y met et qui en fait tout le prix, doit être mesuré sur les circonstances et sur la nature du sujet. C'est la métonymie qui fait toute la beauté de ces deux vers de l'Orphelin de la Chine :

Les vainqueurs ont parlé : l'esclavage en silence
Obéit à leur voix dans cette ville immense.

L'expression est neuve : c'est la première fois qu'on s'est servi du mot d'esclavage, qui signifie la condition des esclaves, pour exprimer les esclaves eux-mêmes pris collectivement : c'est en cela que consiste la figure : mettez à la place les *esclaves en silence*, et tout l'effet est détruit. D'où vient cette différence ? Ce n'est pas seulement de ce que les *esclaves en silence* n'auroit rien qui fût au-dessus de la prose, mais c'est que le poëte, en personnifiant l'esclavage, agrandit le tableau, et par une expression vaste vous montre toute une ville, une *ville immense*, habitée par *l'esclavage* seul, et par *l'esclavage en silence*. Ce sont là des traits de maître ; mais ôtez cette figure de la place où elle est, ôtez-la d'un sujet où l'imagination est déjà élevée par de magnifiques peintures des exploits de Gengiskan, par l'idée d'un peuple conquérant du monde, par la pompe du style oriental dont la pièce a reçu l'empreinte dès les premiers vers ; transportez-la dans Mérope ou dans Oreste ; elle y paroîtra trop poétique, elle sera froidement fastueuse et ne peindra rien.

La Harpe.

§ 93. *De la métaphore.*

La métaphore est en même temps la plus générale, la plus variée et la plus belle de toutes les figures de mots. Le nom même en est devenu tellement usuel, qu'il a perdu sa gravité scholastique. Cependant la définition en est un peu abstraite ; mais comme toutes les définitions, elle s'éclaircit bientôt par les exemples. On peut definir la métaphore, une figure par laquelle on change la signification propre d'un mot en une autre signification, qui ne convient à ce mot qu'en vertu d'une comparaison qui se fait dans l'esprit. Ainsi quand on dit que le mensonge prend les couleurs de la vérité, le mot *couleurs* n'est plus dans son sens propre ; car le mensonge n'a pas plus de couleurs que la vérité, *couleurs*, veut donc dire ici apparences ; mais l'esprit saisit sur le champ le rapport qui existe entre les *couleurs* et les apparences, et la figure est claire. La métaphore a cet avantage, dit très-bien Quintilien, que, grâces à elle, il n'y a rien qu'on ne puisse exprimer. Mais ni lui, ni Dumarsais, ni aucun rhéteur, que je sache, n'a songé à remonter à la véritable origine de la métaphore, qui pourtant me paroît assez facile à reconnoître. La métaphore passe presque-toujours du moral au physique, parce que toutes nos idées venant originairement des sens, nous sommes portés à rendre nos perceptions intellectuelles plus sensibles par leurs rapports avec les objets physiques : de là vient que presque toutes les métaphores sont des images, et des espèces de similitudes et de comparaisons. Quand je dis d'un homme en colère, *il est comme un lion*, c'est

une similitude : j'exprime la ressemblance générale entre un homme irrité et un lion. Si je vais plus loin et que je dise : tel qu'un lion, qui, les yeux étincelans et se battant les flancs de sa queue, s'élance avec un rugissement terrible ; tel etc. , je détaille les circonstances de la similitude et je fais une comparaison. Si je dis simplement, quand cet homme est en fureur, c'est un lion, je fais une métaphore, et la métaphore comme on voit n'est au fond qu'une comparaison abrégée qu'achève l'imagination.

Cette figure est donc née de notre disposition habituelle à comparer nos affections morales avec nos sensations, et à nous servir des unes pour exprimer plus fortement les autres. On a dit qu'un homme étoit *bouillant de colère*, parce qu'on a senti que cette passion donnoit au sang un mouvement et une agitation extraordinaire, semblable au bouillonnement de l'eau sur le feu. C'est de la même manière que nous sommes *enivrés, consumés, glacés, embrasés, noircis, flétris*, etc. Une seule de ces métaphores expliquée suffit pour faire connoître la nature de toutes les autres. Mais il y en a aussi où les objets matériels sont comparés entre eux. On a dit *la fleur de l'âge*, parce que l'éclat et la fraîcheur de la première jeunesse a rappelé les végétaux quand ils fleurissent. On a dit *les glaces de la vieillesse*, parce qu'on a vu qu'elle enchaînoit les articulations et arrêtoit les mouvemens, à peu près comme la glace, en se formant, ôte à l'eau sa fluidité.

Cette figure et la métonymie, qui est elle-même une espèce de métaphore, sont celles dont l'usage est le plus fréquent dans le discours. Elles sont à la portée du peuple, comme de l'orateur et du poëte. Tous les hommes figurent plus ou moins leur langage, selon qu'ils sont plus ou moins affectés, et qu'ils ont plus ou moins d'imagination ; et la métaphore est la plus belle de toutes les figures, parce qu'elle réunit deux idées dans un même mot, et que ces deux idées deviennent plus frappantes par leur réunion. Quand on dit que la beauté se flétrit, le mot de *flétrir* se rapporte également aux femmes et aux fleurs, et cet assemblage si naturel et si intéressant plaît à l'imagination. Mais de ce que la métaphore est par elle-même si commune, il s'ensuit encore que c'est le choix qui en fait le mérite. Il faut qu'elle soit juste, c'est-à-dire qu'elle exprime un rapport fondé sur la nature des choses. Rien n'est plus choquant qu'une figure incohérente : comme elle annonce la prétention d'une beauté, elle est fort au-dessous du terme propre, si elle manque son effet. On s'est moqué avec raison de ces vers de Rousseau :

Et les jeunes zéphirs, de leurs chaudes haleines,
Ont *fondu l'écorce* des eaux.

L'image est fausse ; car on ne peut pas fondre une *écorce*. Il faut de plus que la métaphore soit nécessaire, c'est-à-dire qu'elle ait plus de force que le mot propre, sans quoi celui-ci est préférable. Elle n'est faite, dit ingénieusement Quintilien, que pour remplir une place vacante, et quand elle chasse le terme simple, elle est obligée de valoir mieux. Il faut encore qu'elle soit adaptée au sujet, et qu'il n'y ait pas trop de disproportion dans les idées dont elle n'est qu'une comparaison implicite. Ainsi on a eu raison de blâmer ce vers, où l'on dit en parlant d'un cocher qui assujettit ses chevaux au frein :

Il soumet l'attelage à l'*empire* du mords :

l'idée d'*empire* est trop grande pour un mords de cheval. Il faut aussi se garder de tirer la métaphore d'objets bas et dégoûtans. Corneille a péché contre cette regle, lorsqu'il a dit en parlant des soldats de Pompée :

Dont plus de la moitié *pitoyablement* étale
Une indigne *curée* aux vautours de Pharsale.

Le mot de *curée* offre une image qui dégoûte, et que rejète le style noble. *Pitoyablement* n'est pas une figure, mais ne devoit pas non plus entrer dans une tragédie : il ne convient pas au style soutenu. Enfin quand la métaphore auroit toutes les qualités requises, il ne faut pas la prodiguer ; car alors on tombe dans l'affectation et la monotonie, deux mortels défauts en tout genre.

L'allégorie, considérée comme figure de style, et dans le langage des rhéteurs, n'est proprement qu'une métaphore continuée : car elle consiste à dire une chose pour en faire entendre une autre. Quand le sens est parfaitement clair, et que les rapports ne sont ni trop multipliés ni appelés de trop loin, cette figure peut être d'un très-bel effet dans l'éloquence et dans la poésie. Dans la tragédie de

Rome sauvée, Catilina dit en parlant de Cicéron :

Sur le vaisseau public, ce pilote égaré,
Présente à tous les vents un flanc mal assuré ;
Il s'agite au hasard ; à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.

Il n'y a pas là une seule expression qui ne soit employée dans un sens détourné. Le vaisseau, c'est la république ; le pilote, c'est Cicéron ; les vents, sont les ennemis de l'état ; la tempête, c'est la conjuration : cette suite de métaphores forme ce qu'on appelle une allégorie. On sent combien il est essentiel qu'elles soient toutes bien cohérentes ; une seule qui s'écarteroit de la première idée établie, gâteroit tout.

La Harpe.

§ 94. *De l'ironie, de l'ellipse et de l'hyperbole.*

L'ironie, l'ellipse, l'hyperbole, sont si connues que leurs noms même, quoique Grecs et didactiques, sont de la langue habituelle. L'ironie équivaut à une autre figure, appelée antiphrase ou contrevérité ; car elle a toujours pour but de faire entendre le contraire de ce qu'elle dit. Elle peut, selon les occasions, appartenir également à la gaîté, au courroux, au mépris ; ces derniers peuvent donc l'introduire dans le style noble, et dans les sujets les plus hauts, mais rarement ; car il ne faut pas laisser le temps de sentir qu'elle est voisine de la plaisanterie. L'ironie est quelquefois la dernière ressource de l'indignation et du désespoir, quand l'expression sérieuse leur paroît trop foible, à peu près comme dans ces grandes douleurs qui égarent un moment la raison, un rire effrayant prend la place des larmes qui ne peuvent pas couler. Tel est cet endroit admirable du rôle d'Oreste dans Andromaque, lorsqu'après avoir tué Pyrrhus, pour plaire à Hermione, il apprend qu'elle n'a pu lui survivre, et qu'elle vient de se donner la mort.

Grâce au ciel, mon malheur passe mon espérance.
Oui, je te loue, ô ciel ! de ta persévérance, etc.

Il finit par ce vers si terrible :

Eh bien ! je suis content et mon sort est rempli.

Ce mot, *je suis content*, dans la situation d'Oreste, est le sublime de la rage, et ceux qui se rappellent d'avoir entendu prononcer ce vers à l'inimitable Lekain, avec des lèvres tremblantes, les dents serrées et un sourire infernal, peuvent avoir une idée de ce que c'est que la tragédie, quand l'âme de l'acteur peut sentir comme celle du poëte.

L'ellipse ou omission, qui consiste à supprimer, un ou plusieurs mots, pour ajouter à la précision, sans rien ôter à la clarté, est une des figures les plus communes du langage ordinaire. La plupart des ellipses de ce genre sont ce qu'on appelle des phrases faites ; mais celles qu'invente le génie du style, pour avoir une marche plus rapide et une impulsion plus forte, doivent être moins fréquentes dans l'éloquence que dans la poésie. On sait que cette dernière a obtenu plus de liberté, précisément parce qu'elle a plus d'entraves ; et d'ailleurs il convient qu'en général le poëte ose plus que l'orateur. Au reste, les ellipses oratoires et poétiques sont plus difficiles dans notre langue que dans celles des anciens, parce que ses procédés sont plus méthodiques, et qu'elle est, par sa nature, forcée, pour ainsi dire, à la clarté. On peut encore remarquer que le style des historiens est plus favorable à la concision elliptique que celui des orateurs : les premiers donnent plus à la réflexion, et les autres attendent plus de l'effet du moment.

Les auteurs Latins qui ont le plus d'ellipses, sont Salluste et Tacite. Leur diction serrée, et qu'il faut souvent suppléer, est toute différente de celle de Cicéron, et devoit l'être. Celui qui vouloit émouvoir, ne devoit pas négliger l'harmonie qui naît de l'arrondissement et des cadences nombreuses, l'un des ressorts avec lesquels on meut les multitudes assemblées ; mais les deux historiens vouloient surtout faire penser, et la concision avertit d'être attentif.

L'hyperbole n'est pas moins du langage familier que l'ellipse ; mais comme on est accoutumé à la réduire à sa juste valeur, l'abus qu'on en fait tous les jours, n'empêche pas qu'elle ne puisse entrer heureusement dans le style noble, et surtout dans les sujets où notre esprit est monté au grand, comme dans l'ode et l'épopée. Alors, comme il est naturel à l'imagination une fois émue, d'agrandir jusqu'à un certain point les objets, on peut en ce genre la servir à son gré ; mais il ne faut lui montrer que ce qu'elle peut naturellement se figurer ; car outrer l'hyperbole, c'est exagérer l'exagé-

ration. On admire avec raison ces beaux vers qui terminent le second chant de la Saint-Barthélemy :

Et des fleuves François les eaux ensanglantées
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.

On sait bien qu'il y a quelque chose au-delà de l'exacte vérité ; mais ici la vérité est en elle-même si terrible, qu'on n'aperçoit pas ce que le poëte y ajoute. Au contraire, lorsque Théophile, retiré dans le midi de la France, dit au roi Louis XIII,

On m'a mis, loin de votre empire,
Dans un désert où les serpens
Boivent les pleurs que je répands,
Et soufflent l'air que je respire :

on sent que l'hyperbole est un peu forte, même quand il auroit été dans les déserts de l'Afrique.

La Harpe.

§ 95. *Des figures de pensées.*

Outre les figures de mots, destinées à orner le style, la rhétorique distingue aussi des figures de pensées, qui ne sont que certaines formes que la passion ou l'artifice oratoire donnent à la construction du discours. La plupart ne prouvent que l'envie qu'ont eue les rhéteurs de donner de grands noms aux procédés les plus simples de l'élocution, et quand elles sont expliquées, on est tenté de dire, quoi ! ce n'est que cela. Il en est pourtant quelques-unes qui sont vraiment d'un grand effet, et appartiennent à la véritable éloquence. Telle est l'apostrophe, qui doit être le mouvement d'une imagination fortement ébranlée, ou d'une âme puissamment affectée, comme dans cette exclamation de Bossuet : *Glaive du Seigneur ! quel coup vous venez de frapper ! toute la terre en est étonnée.* Comme dans ces vers si touchans d'Andromaque :

Non nous n'espérons plus de vous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector.

On sent que cette apostrophe aux murs de Troye, est l'accent naturel de la douleur et du regret, et c'est ainsi que les figures sont bien placées. La prosopopée, personnification qui fait parler les morts et les choses inanimées, est d'un usage plus rare : plus cette figure est hardie, plus elle a besoin d'être amenée. Fléchier s'en est servi très-noblement dans l'oraison funèbre de Montausier. " Oserois-je, dans ce discours, employer " la fiction et le mensonge ? ce tombeau " s'ouvriroit, ces ossemens se rejoin- " droient et se ranimeroient pour me di- " re : pourquoi viens-tu mentir pour " moi, qui ne mentis jamais pour per- " sonne ? Ne me rends pas un honneur " que je n'ai pas mérité, à moi qui n'en " ai voulu rendre qu'au vrai mérite: " Laisse-moi reposer dans le sein de la " vérité, et ne viens pas troubler ma " paix par la flatterie que j'ai haïe."

La suspension et la prétermission sont fréquemment employées dans l'éloquence et dans la poésie, et lorsqu'elles le sont bien, elles ont un très-grand pouvoir. La suspension consiste à faire attendre ce que l'on va dire, à l'annoncer de loin, afin de forcer l'esprit à s'y arrêter davantage. On conçoit bien qu'il faut que la chose en vaille la peine, sans quoi l'artifice retomberoit sur celui qui s'en serviroit si maladroitement ; mais quand on est sûr de frapper un grand coup, il y a de l'art à le suspendre. L'orateur ressemble alors au gladiateur qui élève le fer le plus haut qu'il peut pour porter un coup plus terrible, ou bien au sauteur qui prend son élan de très-loin, pour le prendre plus rapide. Le grand Corneille a bien su tirer parti de cette figure, dans cette scène immortelle d'Auguste avec Cinna, lorsqu'après l'énumération de ses bienfaits, l'empereur poursuit ainsi ;

Tu t'en souviens, Cinna : tant d'heur et tant de gloire,
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire.
Mais ce qui ne pourroit jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

Si retranchant les trois premiers vers, il eût dit d'abord le dernier qui suffisoit pour le sens, l'effet seroit beaucoup moins grand. Mais la suspension l'augmente au point, qu'au moment où l'on entend le dernier hémistiche, il est presqu'impossible de ne pas faire le même mouvement et de ne pas jeter le même cri que Cinna.

La prétermission est une autre sorte d'artifice : il consiste dans une forme de phrase négative, par laquelle on semble ne pas vouloir dire ce que pourtant on dit en effet. *Je ne vous dirai point, je ne vous rappellerai point, je ne vous repro-*

cherai point telle, telle chose; *mais*, etc. L'on appuye alors sur la seule que l'on énonce positivement. Cette figure a un double avantage; elle ne diminue en rien la valeur des choses que l'on a l'air d'écarter et fortifie beaucoup celle sur laquelle on insiste.

La réticence mérite aussi qu'on en fasse mention. C'est une figure très-adroite, en ce qu'elle fait entendre non-seulement ce qu'on ne veut pas dire, mais souvent beaucoup plus qu'on ne diroit. Telle est celle-ci dans le rôle d'Agrippine :

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis . . . . . Rome alors estimoit leurs vertus.

Voltaire l'a imitée dans la Henriade.

Et Biron jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis . . . . . mais alors il étoit vertueux.

L'imitation même est si frappante, qu'elle pourroit passer pour une espèce de larcin. Mais Voltaire étoit si riche de son fonds, qu'il ne se faisoit pas scrupule de prendre sur celui d'autrui.

Une autre réticence encore plus belle parce qu'elle tient à une situation théâtrale, c'est celle d'Aricie dans la tragédie de Phèdre.

Prenez garde, Seigneur, vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains.
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un . . . . . votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre.

Cette interruption subite doit épouvanter Thésée ; aussi commence-t-il dès ce moment à sentir de vives inquiétudes et à se reprocher son emportement.

La malignité et la haine ont bien connu tout ce que pouvoit la réticence, par le chemin qu'elle fait faire à l'imagination : aussi n'ont-elles point d'armes plus affilées ni de traits plus empoisonnés. C'est la combinaison la plus profonde de la méchanceté, de savoir retenir ses coups et de les porter par la main d'autrui; et malheureusement c'est aussi la plus facile. Rien n'est si aisé et si commun que de calomnier à demi-mot, et rien n'est si difficile que de repousser cette espèce de calomnie. Car, comment répondre à ce qui n'a pas été annoncé ? Deviner l'accusation, c'est avouer en quelque sorte qu'elle n'est pas sans fondement : aussi le seul parti qu'il y ait à prendre, c'est de porter un défi public à l'accusateur timide et lâche ; et l'innocence alors peut lever la tête, quand il cache la sienne dans les ténèbres.

Le même.

§ 96. *De la poésie, et d'abord, coup-d'œil général sur les arts dans le temps de la guerre du Péloponèse.*

Vers le temps de la guerre du Péloponèse, la nature redoubla ses efforts, et fit soudain éclore une foule de génies dans tous les genres. Athènes en produisit plusieurs : elle en vit un plus grand nombre venir chez elle briguer l'honneur de ses suffrages.

Sans parler d'un Georgias, d'un Parménide, d'un Protagoras, et de tant d'autres sophistes éloquens, qui, en semant leurs doutes dans la société, y multiplioient les idées ; Sophocle, Euripide, Aristophane brilloient sur la scène, entourés de rivaux qui partageoient leur gloire. L'astronome Meton calculoit les mouvemens des cieux, et fixoit les limites de l'année ; les orateurs Antiphon, Andocide, Lysias se distingoient dans les différens genres d'éloquence ; Thucidide encore frappé des applaudissemens qu'avoit reçus Hérodote, lorsqu'il lut son histoire aux Athéniens, se préparoit à en mériter de semblables ; Socrate transmettoit une doctrine sublime à des disciples dont plusieurs ont fondé des écoles ; d'habiles généraux faisoient triompher les armes de la république ; les plus superbes édifices s'élevoient sur les dessins des plus savans architectes ; les pinceaux de Polignote, de Parrasius et de Xeuxis; les ciseaux de Phidias et d'Alcamène décoroient à l'envi les temples, les portiques et les places publiques. Tous ces grands hommes, tous ceux qui florissoient dans d'autres cantons de la Grèce, se reproduisoient dans des élèves dignes de les remplacer ; et il étoit aisé de voir que le siècle le plus corrompu seroit bientôt le plus éclairé des siècles.

Ainsi, pendant que les différens peuples de cette contrée étoient menacés de perdre l'empire des mers et de la terre, une classe paisible de citoyens travailloit à lui assurer pour jamais l'empire de l'esprit : ils construisoient en l'honneur de leur nation, un temple dont les fondemens avoient été posés dans le siècle au-

térieur, et qui devoit résister à l'effort des siècles suivans. Les sciences s'annonçoient tous les jours par de nouvelles lumières, et les arts par de nouveaux progrès ; la poésie n'augmentoit pas son éclat ; mais en le conservant, elle l'employoit de préférence, à orner la tragédie et la comédie portées tout à coup à leur perfection ; l'histoire, assujettie aux lois de la critique, rejetoit le merveilleux, discutoit les faits, et devenoit une leçon puissante que le passé donnoit à l'avenir. A mesure que l'édifice s'élevoit, on voyoit au loin ces champs à défricher, d'autres qui attendoient une meilleure culture. Les règles de la logique et de la rhétorique, les abstractions de la métaphysique, les maximes de la morale furent développées dans des ouvrages qui réunissoient à la régularité des plans, la justesse des idées et l'élégance du style.

La Grèce dut en partie ses avantages à l'influence de la philosophie, qui sortit de l'obscurité, après les victoires remportées sur les Perses. Zénon y parut, et les Athéniens s'exercèrent aux subtilités de l'école d'Elée. Anaxagore leur apporta les lumières de celle de Thalès : et quelques-uns furent persuadés que les éclipses, les monstres et les divers écarts de la nature ne devoient plus être mis au rang des prodiges ; mais ils étoient obligés de se le dire en confidence ; car le peuple accoutumé à regarder certains phénomènes comme des avertissemens du ciel, sévissoit contre les philosophes qui vouloient lui ôter des mains cette branche de superstition.

Les arts ne trouvant point de préjugés populaires à combattre, prirent tout à coup leur essor. Le temple de Jupiter commencé par Pisistrate ; celui de Thésée construit sous Cimon, offroient aux architectes des modèles à suivre ; mais les tableaux et les statues qui existoient, ne présentoient aux peintres et aux sculpteurs, que des essais à perfectionner.

Quelques années avant la guerre du Péloponèse, Panémus, frère de Phidias, peignit dans un portique d'Athènes, la bataille de Marathon : et la surprise des spectateurs fut extrême, lorsqu'ils crurent reconnoître dans ces tableaux les chefs des deux armées. Il surpassa ceux qui l'avoient devancé, et fut presque dans l'instant même effacé par Polygnote de Tharos, Apollodore d'Athènes, Xeuxis d'Héraclée et Parrhasius d'Ephèse.

Polygnote fut le premier qui varia les mouvemens du visage, qui embellit les figures des femmes et les revêtit de robes brillantes et légères. Ses personnages portoient l'empreinte de la beauté morale, dont l'idée étoit profondément gravée dans son âme.

Apollodore trouva l'art de diversifier le ton de sa couleur : il fit un heureux mélange des ombres et des lumières.

Xeuxis accéléra les progrès de l'art, par la beauté de son coloris ; Parrhasius, son émule, par la beauté du trait, et la correction du dessin : il posséda la science des proportions. Il fit voir pour la première fois, des airs de tête très-piquans, des bouches embellies par les grâces, et des cheveux traités avec légèreté.

A ces deux artistes succédèrent Timanthe, Pamphile et Euphranor. Appelle, élève de Pamphile les a tous surpassés.

Les succès de la sculpture ne furent pas moins surprenans que ceux de la peinture. Il suffit pour le prouver de citer en particulier les noms de Phidias, de Polyclète, d'Alcamène, de Scopas, de Praxitèle.

Si à ces diverses générations de talens, nous ajoutons celles qui les précédèrent, en remontant depuis Périclès jusqu'à Thalès, le plus ancien des philosophes de la Grèce, nous trouverons que l'esprit humain a plus acquis dans l'espace d'environ 200 ans, que dans la longue suite des siècles antérieurs. Quelle main puissante lui imprima tout à coup, et lui a conservé jusqu'à nos jours un mouvement si fécond et si rapide.

Je pense que de temps en temps, peut-être même à chaque génération, la nature répand sur la terre un certain nombre de talens qui restent ensevelis, lorsque rien ne contribue à les développer, et qui s'éveille comme d'un profond sommeil, lorsque l'un d'entre eux ouvre, par hasard, une nouvelle carrière. Ceux qui s'y précipitent les premiers, se partagent, pour ainsi dire, les provinces de ce nouvel empire : leurs successeurs ont le mérite de les cultiver, et de leur donner des lois. Mais il est un terme aux lumières de l'esprit, comme il en est un aux entreprises des conquérans et des voyageurs. Les grandes découvertes immmortalisent ceux qui les ont faites, et ceux qui les

ont perfectionnées. Dans la suite les hommes de génie, n'ayant plus les mêmes ressources, n'ont plus les mêmes succès, et sont presque relégués dans la classe des hommes ordinaires.

A cette cause générale, il faut en joindre plusieurs particulières, dont la principale fut l'activité surprenante que donnèrent à tous les esprits les dissensions qui s'élevèrent en Grèce, quelque temps après ses victoires sur les Perses. On vit à la fois se multiplier dans son sein les guerres et les victoires, les richesses et le faste, les artistes et les monumens: les fêtes devinrent plus brillantes, les spectacles plus communs; les temples se couvrirent de peintures; les environs de Delphes et d'Olympie, de statues. Au moindre succès, la piété, ou plutôt la vanité nationale payoit un tribut à l'industrie, excitée d'ailleurs par une institution qui tournoit à l'avantage des arts. Falloit-il décorer une place, un édifice public? plusieurs artistes traitoient le même sujet: ils exposoient leurs ouvrages ou leurs plans; et la préférence étoit accordée à celui qui réunissoit en plus grand nombre les suffrages du public. Des concours plus solennels en faveur de la peinture et de la musique, furent établis à Delphes, à Corinthe, à Athènes et en d'autres lieux. Les villes de la Grèce qui n'avoient connu que la rivalité des armes, connurent celle des talens: la plupart prirent une nouvelle face, à l'exemple d'Athènes qui les surpassa toutes en magnificence.

Néanmoins Athènes fut moins le berceau que le séjour des talens, ses richesses la mirent en état de les employer, et ses lumières de les apprécier: l'éclat de ses fêtes, la douceur de ses lois, le nombre et le caractère facile de ses habitans suffisent pour fixer dans son enceinte des hommes avides de gloire, et auxquels il falloit un théâtre, des rivaux et des juges.

Barthélemy. voy. d'Anacharsis. introduction.

§ 97. *De la poésie chez les Grecs. Première cause qui porta, chez eux, la poésie au plus haut point.*

Les Muses, pour fleurir chez eux, n'attendirent ni le loisir de la paix, ni les délices de l'abondance. Le temps le plus orageux de la Grèce et le plus fécond en héros, fut aussi le plus fécond en hommes de génie. Depuis la naissance d'Eschyle jusqu'à la mort de Platon, l'espace d'un siècle présente ce que la Grèce a produit de plus célèbre dans les armes et dans les lettres. On couronnoit sur le théâtre d'Athènes l'un des héros de Marathon; Cratinus et Cratès amusoient les vainqueurs de Platée et de Salamine; Charillus les chantoit; les Miltiades, les Thémistocles, les Aristides, les Périclès applaudissoient les chefs-d'œuvre des Sophocles et des Euripides; et au milieu même des discordes nationales, des guerres de Corinthe et du Péloponnèse, de Thèbes contre Lacédémone, et de celle-ci contre Athènes, ou plutôt d'Athènes contre la Grèce entière, la poésie prospéroit encore et s'élevoit comme à travers les ruines de sa patrie.

Il y avoit donc, pour rendre la poésie florissante dans ces climats, des causes indépendantes de la bonne et de la mauvaise fortune; et la première de ces causes fut le naturel d'un peuple vif, sensible, passionné pour les plaisirs de l'esprit et de l'âme, autant que pour les voluptés des sens. Je dis le naturel; et en cela les Grecs différoient des Romains. Ceux-ci ne se polirent qu'après s'être amollis; au lieu que ceux-là furent tels dans toute la vigueur de leur génie et de leurs vertus. La gloire des talens et la gloire des armes, l'amour des plaisirs de la paix, et le courage et la constance dans les travaux de la guerre, ne sont incompatibles, que lorsque ceux-ci tiennent plus à la rudesse et à l'austérité des mœurs qu'à la vigueur et à l'activité de l'âme. Rien n'est plus dans la nature, témoins César, Alcibiade, et mille autres guerriers, qu'un homme vaillant et sensible, voluptueux et infatigable, également passionné pour la gloire et pour les plaisirs. C'est à quoi se trompoient les Lacédémoniens, en méprisant les mœurs d'Athènes; c'est à quoi font aussi semblant de se méprendre des peuples jaloux des François.

Caton avoit raison de reprocher à Rome d'être devenue une ville Grèque. Mais si Athènes eût voulu prendre les mœurs de l'antique Rome, elle y eût perdu de vrais plaisirs, et acquis de fausses vertus; ainsi que Rome, en devenant Grèque, avoit perdu ses vertus naturelles, pour acquérir des plaisirs factices qu'elle ne goûta jamais bien.

De cela seul que les Grecs étoient doués d'une imagination vive et d'une oreille

sensible et juste, il s'ensuivit d'abord qu'ils eurent une langue naturellement poétique. La poésie demande une langue figurée, mélodieuse, riche, abondante, variée, et habile à tout exprimer; dont les articulations douces, les sons harmonieux, les élémens dociles à se combiner en tous sens, donnent au poëte la facilité de mélanger ses couleurs primitives, et de tirer de ce mélange une infinité de nuances nouvelles: telle fut la langue des Grecs. Mais sans parler des mots composés dont cette langue poétique abonde et dont un seul fait souvent une image, ni de l'inversion qui lui est commune, avec la langue des Latins, ni de la liberté du choix de ses dialectes, privilége qui la distingue, et dont elle seule a joui; ne parlons que de sa prosodie et du bonheur qu'elle eut d'abord d'être soumise par la musique aux lois de la mesure et du mouvement.

Marmontel.

§ 98. *La seconde cause de cette perfection consiste en ce que la poésie dut sa naissance à la musique.*

Le goût du chant est un de ces plaisirs que la nature a ménagés à l'homme pour le consoler de ses peines, le soulager dans ses travaux, et le sauver de l'ennui de lui-même. Dans tous les temps et dans tous les climats, l'homme, sensible au nombre et à la mélodie, a donc pris plaisir à chanter.

Or, par un instinct naturel, tous les peuples, et les sauvages mêmes, chantent et dansent en mesure et sur des mouvemens réglés. Il a donc fallu que la parole appliquée au chant ait observé la cadence, soit par un nombre de syllabes égal au nombre des sons de l'air, et dont l'air décidoit lui-même ou la vitesse ou la lenteur (ce fut la poésie rhythmique), soit par un nombre de temps égaux, résultant de la durée relative et correspondante des sons de l'air et des sons de la langue (c'est ce qu'on appelle la poésie métrique). Dans la première, nul égard à la longueur naturelle et absolue des syllabes; on les suppose toutes égales en durée, ou plutôt susceptibles d'une égale vitesse ou d'une égale lenteur: telle est la poésie des sauvages, celle des orientaux, celle de tous les peuples de l'Europe moderne. Dans l'autre, nul égard au nombre de syllabes; on les mesure au lieu de les compter; et les temps donnés par leur durée, décident de l'espace qu'elles peuvent remplir: telle fut la poésie des Grecs et celle des Latins, dont les Grecs furent les modèles.

Les Grecs, doués d'une oreille juste, sensible, et délicate, s'étoient aperçus que, parmi les sons et les articulations de leur langue, il y en avoit qui, naturellement plus lents ou plus rapides, suivoient aussi plus facilement l'impression de lenteur ou de rapidité que la musique leur donnoit. Ils en firent le choix; ils trouvèrent des mots qui formoient eux-mêmes des nombres analogues à ceux du chant; ils les divisèrent par classes; et en les combinant les uns avec les autres, ce fut à qui donneroit au vers la forme la plus agréable. La poésie épique, la poésie élégiaque, la poésie dramatique eut le sien; et chaque poëte lyrique se distingua par une mesure analogue au chant qu'il s'étoit fait lui-même, et sur lequel il composoit: le vers d'Anacréon, celui de Sapho, celui d'Alcée, portent le nom de ces poëtes. Ainsi, leur langue ayant acquis les mêmes nombres que la musique, il leur fut aisé, dans la suite, de modéler le mètre sur la phrase du chant; et dès lors l'art des vers et l'art du chant, réglés, mesurés l'un sur l'autre, furent parfaitement d'accord.

Que ce soit ainsi que s'est formé le système prosodique de la langue d'Orphée et de Linus, c'est de quoi l'on ne peut douter: et qui jamais se fût avisé de mesurer les sons de la parole, sans le plaisir qu'on éprouva en essayant de la chanter? Ce plaisir une fois senti, on fit un art de le produire; l'oreille s'habitua insensiblement à donner une valeur fixe et relative aux sons articulés; la langue retint les mouvemens que la musique lui imprimoit; et l'usage ayant confirmé les décisions de l'oreille, leurs lois formèrent un système de prosodie régulier et constant.

Il est donc bien certain que, chez les Grecs, la poésie, considérée comme un langage harmonieux, dut la naissance à la musique, et reçut d'elle ses premières lois, la mesure, et le mouvement.

Marmontel.

§ 99. *La troisième cause fut la beauté du climat et des vues pittoresques de la Grèce.*

Dans le physique, une variété, une richesse inépuisable; les plus beaux sites, les plus grands phénomènes, les plus magnifiques tableaux; des fleuves, des mon-

tagnes, des mers, des forêts, des vallons fertiles et délicieux ; des villes, des ports florissans; des états dont les arts les plus dignes de l'homme, l'agriculture et le commerce, faisoient la force et l'opulence; tout cela, dis-je, rassemblé comme sous les yeux du poëte. Non loin de là, et comme en perspective, le contraste des fertiles champs de l'Égypte et de la Lybie, avec de vastes et de brûlans déserts peuplés de tigres et de lions; plus près, le magnifique spectacle de vingt royaumes répandus sur les côtes de l'Asie mineure; d'un côté, ce riant et superbe tableau des îles de la mer Égée; de l'autre, les monts enflammés et l'affreux détroit de Sicile; enfin tous les aspects de la nature et l'abrégé de l'univers dans l'espace qu'un voyageur peut parcourir en moins d'un an : quel théâtre pour la poésie épique !

Marmontel.

§ 100. *La quatrième cause fut l'action de tout ce qu'il y a au moral de plus propre à élever l'imagination.*

Dans le moral, tout ce que pouvoit offrir de curieux à peindre un nombreux assemblage de colonies de diverse origine, transplantées sous un même ciel, ayant chacune ses dieux tutélaires, ses coutumes, ses lois, ses fondateurs, et ses héros: à chaque pas des mœurs nouvelles et souvent opposées; mais partout un caractère décidé, voisin de la nature, par son ingénuité, par la franchise et le relief des passions, des vertus, et des vices; ici, plus sensible; là, plus vigoureux, plus austère; ailleurs, sauvage et un peu féroce, mais naturel, simple, énergique, et facile à peindre à grands traits: l'influence des peuples dans l'administration, source de troubles pour un état et d'incidens pour un poëme; le mélange des esclaves et des hommes libres, usage barbare, mais fécond en aventures pathétiques; l'exil volontaire après le crime, sorte d'expiation qui, de tant de héros, faisoit d'illustres vagabonds, l'hospitalité, ce devoir si précieux à l'humanité et si favorable à la poésie; la piété envers les étrangers, le respect pour les supplians, le caractère inviolable qu'imprimoit la mort aux volontés dernières : la foi que l'on donnoit aux songes, aux présages, aux prédictions des mourans; la force des sermens, l'horreur attachée au parjure: la religieuse terreur qu'inspiroit aux enfans la malédiction des pères, et l'imprécation des malheureux à ceux qui les faisoient souffrir, dernières armes de la foiblesse, dernier frein de la violence, dernière ressource de l'innocence, qui, dans son abattement même, étoit par là redoutable aux méchans: d'un autre côté, les récompenses attachées à la gloire et à la vertu; les éloges de la patrie, des statues ou des tombeaux: enfin la vie modeste et retirée des femmes, cette décence austère, cette simplicité, cette piété domestique, ces devoirs d'épouse et de mère si religieusement remplis: et parmi ces mœurs dominantes, des singularités locales; dans la Thrace, une ardeur, une audace guerrière qui relevoit encore l'éclat de la beauté; à Lacédémone, une fierté qui ne rougissoit que de la foiblesse, une vertu sévère et mâle, une honnêteté sans pudeur; la chasteté Milésienne, et la volupté de Lesbos: tous extrêmes que la poésie est si heureuse d'avoir à peindre, parce qu'elle y emploie ses plus vives couleurs.

Dans le génie, la liberté qui élève l'âme des poëtes comme celle des citoyens, l'esprit patriotique, sans cesse aiguillonné par la rivalité et la jalousie de vingt républiques voisines; l'ivresse de la prospérité, qui, en même temps qu'elle ôte la sagesse du conseil, donne l'audace de la pensée; la vanité des Grecs, qui avoit prodigué l'héroïque et le merveilleux pour illustrer leur origine; leur imagination, qui animoit tout dans la nature, qui ennoblissoit jusqu'aux détails les plus familiers de la vie; leur sensibilité, qui leur faisoit préférer à tout le plaisir d'être émus, et qui sembloit aller sans cesse au-devant de l'illusion, en admettant sans répugnance tout ce qui la favorisoit, en écartant toute réflexion qui en auroit détruit le charme; un peuple enfin dominé par ses sens, livré à leur séduction, et passionnément amoureux de ses songes.

Dans les connoissances humaines, ce mélange d'ombre et de lumière, si favorable à la poésie lorsqu'il se combine avec un génie inquiet et audacieux, parce qu'il met en activité les forces de l'âme et la curiosité de l'esprit : la physique et l'astronomie, couvertes d'un voile mystérieux, et laissant imaginer aux hommes tout ce qu'ils vouloient, pour suppléer aux lois de la nature et à ses ressorts qu'ils ne connoissoient pas ; une curiosité

impuissante d'en pénétrer les phénomènes, source intarissable d'erreurs ingénieuses et poétiques, car l'ignorance fut toujours mère et nourrice de la fiction.

Dans les arts, la manière de combattre et de s'armer de ces temps-là, où l'homme, livré à lui-même, se développoit aux yeux du poëte avec tant de noblesse, de grâce, et de fierté : la navigation, plus périlleuse et par là plus intéressante, où le courage, au défaut de l'art, étoit sans cesse mis à l'épreuve des dangers les plus effrayans; où ce qui nous est devenu familier par l'habitude, étoit merveilleux par la nouveauté ; où la mer, que l'industrie humaine semble avoir aplanie et domptée, ne présentoit aux yeux des matelots que des abîmes et des écueils : le peu de progrès des méchaniques; car l'homme n'est jamais plus intéressant et plus beau que lorsqu'il agit par lui-même; et ce que disoit un Spartiate en voyant paroître à Samos la première machine de guerre: C'est fait de la valeur, on put le dire aussi de la poésie épique, dès que l'homme apprit à se passer d'être robuste et vigoureux.

Dans l'histoire, une tradition mêlée de toutes les fables qu'elle avoit pu recueillir en passant par l'imagination des peuples, et susceptible de tout le merveilleux que les poëtes y vouloient répandre, le peu de connoissance qu'on avoit alors du passé, leur laissant la liberté de feindre, sans jamais être démentis.

Enfin une religion, qui parloit aux yeux, et qui animoit tout dans la nature, dont les mystères étoient eux-mêmes des peintures délicieuses, dont les cérémonies étoient des fêtes riantes ou des spectacles majestueux ; un dogme, où ce qu'il y a de plus terrible, la mort et l'avenir, étoit embelli par les plus brillantes peintures ; en un mot, une religion poétique, puisque les poëtes en étoient les oracles, et peut-être les inventeurs. Voilà ce qui environnoit la poésie épique dans son berceau.

Marmontel.

§ 101. *De la poésie chez les Romains.*

La poésie épique trouva dans l'Italie une partie des avantages qu'elle avoit eus dans la Grèce, moins de variété pourtant, moins d'abondance et de richesses, soit dans les descriptions physiques, soit dans la peinture des mœurs: mais ce qu'elle eut à regretter surtout, ce fut l'obscurité des temps appelés héroïques.

Les événemens passés demandent, pour être agrandis aux yeux de l'imagination, non-seulement une grande distance, mais une certaine vapeur répandue dans l'intervalle. Quand tout est bien connu, il n'y a plus rien à feindre. Depuis Numa jusqu'à Auguste, l'enchaînement des faits étoit écrit et consigné ; le petit nombre des fables répandues dans les annales étoit sans suite, comme sans importance : si le poëte eût voulu exagérer les faits et leur donner des causes étonnantes et merveilleuses, non-seulement la sincérité de l'histoire, mais la vue familière des lieux où ces faits étoient arrivés, les eût réduits à leur juste valeur. Comment exagérer aux yeux de Rome la défaite des Volsques ou celle des Sabins? Le seul sujet vraiment épique qu'il fût possible de tirer des premiers temps de Rome, est celui que Virgile a pris, parce qu'il est un des derniers rameaux de l'histoire fabuleuse des Grecs.

Les événemens, dans la suite, eurent plus de grandeur, mais de cette grandeur réelle que la vérité historique présente tout entière et met au-dessus de la fiction. Les guerres puniques, celles d'Asie, celles d'Epire, d'Espagne, et des Gaules, la guerre civile elle-même, ne laissoient à la poésie sur l'histoire, que l'avantage de décrire les mêmes faits et de peindre les mêmes hommes, d'un style plus élevé, plus harmonieux, plus animé peut-être, et plus haut en couleur ; mais ni les causes, ni les moyens, ni les détails intéressans, rien ne pouvoit se déguiser.

Les auspices et les présages pouvoient entrer pour quelque chose dans les résolutions et dans les événemens : mais si l'on eût vu Neptune se déclarer en faveur des Carthaginois, et Mars en faveur des Romains, Vénus en faveur de César, Minerve en faveur de Pompée ; la gravité Romaine auroit trouvé puérils ces vains ornemens de la fable, dans des récits dont la vérité simple avoit par elle-même tant d'importance et de grandeur.

Ainsi, Varius et Pollion n'étoient guères plus libres dans leurs compositions, que Tite-Live et que Tacite. On voit même que le jeune Lucain, avec tout le feu de son génie, et quoiqu'il eût pris pour sujet de son poëme un événe-

ment dont l'importance sembloit justifier l'entremise des dieux, ne les y a montrés que de loin, en philosophe plus qu'en poëte, comme spectateurs, comme juges, mais sans les engager et sans les faire agir dans la querelle de ses héros.

Marmontel.

§ 102. *Naissance de la poésie chez les modernes.*

Vers la fin du onzième siècle, on vit la poésie commencer en Provence en langage roman, ou romain corrompu, comme elle avoit fait dans la Grèce, par des chants héroïques et satiriques; ensuite essayer le dialogue, et vouloir même imiter l'action. Plusieurs de ces poëtes, appelés Troubadours, étoient bons gentilshommes, quelques-uns princes couronnés; le plus grand nombre, ambulans comme Homère, vivoient à peu près comme lui: ils étoient accueillis dans les petites cours des ducs et des comtes de ce temps-là, quelquefois même favorisés des dames. Mais c'en étoit assez pour donner lieu à des gentillesses naïves, non pour exciter le génie à s'élever sans modèle et sans guide, et à créer un art qui lui étoit inconnu. Ainsi, la poésie, après avoir été vagabonde et accueillie çà et là durant l'espace de deux cents cinquante ans, sans aucun établissement fixe, sans aucun point de ralliement, aucun objet public d'émulation et d'enthousiasme, aucun théâtre élevé à sa gloire, aucune fête, aucun spectacle où elle pût se signaler, abandonna sa nouvelle patrie à la fin du treizième siècle; et en passant en Italie, où commençoient à renaître les arts, elle y porta l'usage de la rime et les écrits des Troubadours, premiers modèles des Italiens.

Marmontel.

§ 103. *De la renaissance des lettres en Italie par la protection éclairée de Léon X et des Médicis.*

Des universités sans nombre fondées dans toute l'Europe, l'étude des langues Grèque et Latine mise en vigueur, les récompenses des souverains et les dignités de l'église accordées aux hommes célèbres par leur savoir et par leurs talens, plus que tout cela l'invention de l'imprimerie, annonçoient la renaissance des lettres en Europe: et quoique les premiers rayons de cette aurore eussent éclairé la France, ce fut vraiment en Italie que la lumière se répandit; soit à la faveur du commerce de l'orient et du voisinage de la Grèce, d'où les arts et les lettres passèrent à Venise, et de Venise à Rome et à Florence; soit à cause de la considération plus singulière que l'Italie accordoit aux muses, et du triomphe poétique rétabli dans Rome, où, depuis Théodore, il étoit aboli; soit par l'inestimable facilité qu'eurent bientôt les talens de puiser dans les sources de l'antiquité, dont les précieux restes avoient été recueillis et déposés dans les bibliothèques de Florence et de Rome; soit enfin, grâce à l'amour éclairé, sincère et généreux, dont Léon X et les ducs de Florence, les Médicis, honoroient les lettres.

Marmontel.

§ 104. *De la poésie dans l'Italie moderne.*

Mais quoique l'Italie moderne fût, à quelques égards, plus favorable à la poésie que l'ancienne Rome, par la jalousie et la rivalité des petits états qui la composoient, par la diversité et la singularité des mœurs de ses peuples, par l'importance qu'ils attachoient aux arts, et la gloire qu'ils avoient mise à s'effacer l'un l'autre en les faisant fleurir: les deux grandes sources de la poésie ancienne, l'histoire et la religion, n'étant plus les mêmes, le génie se ressentit de la sécheresse de l'une et de l'autre; et le laurier de la poésie, après avoir poussé quelques rameaux, périt sur ce terroir ingrat.

Dans l'Italie moderne, la poésie, dès sa naissance, s'étoit consacrée à la religion; mais par un zèle mal entendu, on lui fit donner des spectacles pieusement ridicules, au lieu de l'initier aux cérémonies religieuses et de l'appeler dans les temples, où elle auroit produit des hymnes et des chœurs sublimes.

L'erreur de toute l'Europe fut que les mystères de la religion pouvoient prendre la place des spectacles profanes. Le merveilleux de ces mystères ineffables n'étoit rien moins que dramatique. C'étoit à la poésie lyrique à les célébrer; ils étoient réservés pour elle: car l'éloquence et l'harmonie peuvent donner aux idées un caractère imposant, auguste, et sublime, auquel l'imitation théâtrale ne sauroit s'élever. Comment peindre aux yeux, sur la scène, l'*In sole posuit taber-*

nacidum suum, ou le *Volavit super pennas ventorum*.

Il est donc bien étonnant que l'Italie, ayant mis tant de magnificence à décorer ses temples, ayant porté si loin la pompe de ses fêtes, ayant employé les peintres, les sculpteurs, les musiciens les plus célèbres à donner plus d'éclat à ses solennités, ayant toléré même le sacrifice le plus cruel de la nature pour conserver de belles voix, n'ait pas daigné proposer des prix et le triomphe poétique à qui célébreroit, dans les plus beaux cantiques, ou les mystères de la foi, ou les vertus de ses héros.

La langue vulgaire étoit bannie des solennités de l'église; et la naïve simplicité des hymnes déjà consacrées ne laissa rien désirer de plus beau: peut-être aussi que, dans les rites, on craignit les innovations. Quoi qu'il en soit, les arts qui ne parloient qu'aux sens, furent tous appelés à décorer le culte; et le seul qui parloit à l'âme, fut dédaigné comme inutile ou négligé comme superflu.

Dans le profane, la poésie lyrique n'eut pas plus d'émulation. Les guerres civiles dont l'Italie avoit été déchirée, les schismes, les séditions, les révolutions sanglantes dont elle venoit d'être le théâtre, l'ascendant et la domination du saint siége sur tous les trônes de l'Europe, et les secousses que les deux puissances se donnoient réciproquement et si fréquemment l'une à l'autre, auroient offert à de nouveaux Tyrtées des circonstances favorables pour naître et pour se signaler: mais pour donner de la dignité et de l'importance au talent du poëte, et faire de lui, comme dans la Grece, un homme public révéré, il eût fallu des peuples aussi sérieusement passionnés que les Grecs pour les charmes de la poésie. Or, soit que la nature n'eût pas donné aux Italiens une oreille aussi délicate et une imagination aussi vive, soit que la musique ne fût pas encore en état d'ajouter aux charmes des vers, soit que les circonstances qui décident le goût, la mode, l'opinion publique, ne fussent pas assez favorables; il est certain qu'un poëte lyrique qui, dans l'Italie, à la renaissance des lettres, et dans les temps même où elles y ont fleuri, se seroit érigé en orateur public, auroit été reçu comme un histrion d'autant plus ridicule, que l'objet de ses chants auroit été plus sérieux.

La poésie épique fut plus heureuse dans l'Italie moderne. Elle avoit fait ses premiers essais en Provence vers le onzième siècle: elle trouva dans l'Italie une langue plus riche et plus mélodieuse, espèce de Latin altéré, affoibli, mais qui, dans sa corruption, avoit retenu du Latin pur un grand nombre de mots, quelques inversions, et des traces de prosodie. Aux avantages de cette langue déja cultivée par Dante, Bocace, et Pétrarque, se joignoient, en faveur de la poésie épique, l'esprit de superstition, dont l'Italie étoit le centre, les mœurs de la chevalerie, qui avoient été l'héroïsme Gaulois, et qui restoient encore à peindre; et l'intérêt vif et récent de l'expédition des croisades, sujet héroïque et sacré, et d'un intérêt à la fois religieux et profane, sujet par là peut-être unique dans toute l'histoire moderne.

L'Arioste, dans un poëme héroï-comique, le Tasse, dans un poëme sérieux et vraiment épique, profitèrent de ces avantages, tous deux en hommes de génie. L'un, se jouant de l'héroïsme et de la galanterie chevaleresque, et surtout du merveilleux de la magie, employa l'imagination la plus brillante et la plus féconde à renchérir sur la folie des Romains; et par le brillant coloris de sa poésie, la gaîté qu'il mêle au récit des aventures de ses héros, la grâce, la variété, la facilité de son style, il a fait, d'une composition insensée, un modèle de poésie, d'agrément et de goût. L'autre, plus sage et plus sévère, au lieu de se jouer de l'art, en a subi les lois et vaincu les difficultés par la force de son génie: plus animé que l'Enéide, plus varié que l'Iliade, et d'un intérêt plus touchant, si son poëme n'a pas des beautés aussi sublimes que ses modèles, il en a des plus attrayantes et se soutient à côté d'eux. L'Arioste et le Tasse firent donc oublier le Boyardo et le Pulci, qui leur avoient ouvert la route; mais en puisant dans les nouvelles sources, ils les tarirent pour jamais.

L'héroïsme chevaleresque n'a qu'un seul caractère, c'est de consacrer la valeur au service de la foiblesse, de l'innocence et de la beauté, et de mettre la gloire des hommes à défendre celle des femmes. Il suit de là que lorsque, dans un poëme sérieux ou comique, on a fait rompre vingt fois des lances pour les intérêts de l'amour, les aventures romanesques sont épuisées, et qu'on ne peut plus revenir sur cette espèce d'héroïsme

sans repasser sur les mêmes traces: et c'est en effet ce qui est arrivé.

Le merveilleux de la magie, celui de la religion même, considérés poétiquement, ne sont pas des sources plus abondantes; et la mythologie a sur l'une et sur l'autre des avantages infinis.

Si l'Italie n'eut que deux poëmes épiques, ce n'est donc point parce qu'elle n'eut que deux génies propres à réussir dans ce genre élevé; mais parce qu'un troisième, après eux, auroit trouvé la carrière épuisée; et qu'il en est de l'histoire et de la théurgie modernes, comme de ces terres superficiellement fertiles, que ruinent une ou deux moissons.

Comme l'action du poëme dramatique ne demande ni la même importance du côté de l'événement historique, ni les mêmes ressources du côté du merveilleux; et que les deux grands intérêts de la tragédie, la compassion et la terreur, naissent des grandes calamités: il semble que l'Italie, dans les temps désastreux qui avoient précédé la renaissance des lettres, ayant été, presque sans relâche, un théâtre sanglant de discorde, de guerres politiques et religieuses, étrangères et domestiques, de haines et de factions, de séditions, de complots, et de crimes; la tragédie, dans aucun pays ni dans aucun siècle, n'a dû trouver un champ plus vaste et plus fécond. De tous les pays de l'Europe, l'Italie est pourtant celui où elle a eu le moins de succès, jusqu'au temps où elle y a paru secondée par la musique; et alors même, ce n'a pas été dans l'histoire moderne qu'elle a pris ses sujets.

Marmontel.

§ 105. *De la poésie chez les Espagnols.*

Si, dans un pays où la musique a pris naissance, où les peuples sembloient organisés pour elle, où la langue, naturellement flexible et sonore, a été si docile au nombre et aux modulations du chant, il ne s'est pas élevé un seul poëte qui, à l'exemple des anciens, ait réuni les deux talens, chanté ses vers, et soutenu sa voix par des accords harmonieux; bien moins encore, chez des peuples où la musique est étrangère et la langue moins douce et moins mélodieuse, un pareil phénomène devoit-il arriver.

La galanterie Espagnole en a cependant fait l'essai; l'ingénieuse nécessité, l'amour, non moins ingénieux qu'elle, a fait imaginer aux Espagnols ces sérénades, où un amant, autour de la prison d'une beauté captive, vient, aux accords d'une guitare, soupirer des vers amoureux: mais on sent bien que, par cette voie, l'art ne peut guères s'élever; et quand, par miracle, il trouveroit un Anacréon ou une Sapho, il seroit encore loin de trouver un Alcée.

Le climat de l'Espagne sembloit plus favorable à la poésie épique et dramatique: cette contrée a été le théâtre des plus grandes révolutions, et son histoire présente plus de faits héroïques que tout le reste de l'Europe ensemble. Les invasions des Vandales, des Goths, des Arabes, des Maures, dans ce pays tant de fois désolé; ses divisions intérieures en divers états ennemis; les incursions, les conquêtes des Espagnols, soit en-deçà des monts, soit au-delà des mers; leur domination en Afrique, en Italie, en Flandre, et dans le nouveau monde; la superstition même et l'intolérance, qui, en Espagne, ont allumé tant de bûchers et fait couler tant de sang, sont autant de sources fécondes d'événemens tragiques: et si, dans quelque pays de l'Europe moderne, la poésie héroïque a pu se passer des secours de l'antiquité, c'est en Espagne: la langue même lui étoit favorable; car elle est nombreuse, sonore, abondante, majestueuse, figurée, et riche en couleurs.

Ce n'est donc pas sans raison que l'on s'étonne qu'un pays qui a produit un Pélage, un comte Julien, un Gonzalve, un Cortez, un Pizarre, n'ait pas eu un beau poëme épique: car je compte pour peu de chose celui de l'Araucana; et dans la Lusiade même, le poëte Portugais n'a que très-peu de beautés locales.

Mais les arts, je l'ai déjà dit, ne fleurissent et ne prospèrent que chez un peuple qui les chérit: ce n'est qu'au milieu d'une foule de tentatives malheureuses que s'élèvent les grands succès. Il faut donc pour cela des encouragemens, il en faut surtout au génie: c'est l'émulation qui l'anime; c'est, si j'ose le dire, le vent de la faveur publique qui enfle ses voiles, et qui le fait voguer. Or l'Espagne, plongée dans l'ignorance et dans la superstition, ne s'est jamais assez passionnée en faveur de la poésie, pour faire prendre à l'imagination des poëtes le grand essor de l'épopée.

Ajoutons que, dans leur histoire, le

merveilleux des faits étoit presque le seul que la poésie pût employer. Le Camoëns a imaginé une belle et grande allégorie pour le cap de Bonne-Espérance; mais l'allégorie n'a qu'un moment; et l'on sait dans quelles fictions ridicules ce même poëte s'est perdu, lorsqu'il a voulu employer la fable.

Le goût des Espagnols pour le spectacle donna plus d'émulation à la poésie dramatique; et la tragédie pouvoit encore trouver des sujets dignes d'elle dans l'histoire de leur pays.

Cet esprit de chevalerie qui a fait, parmi nous, de l'amour, une passion morale, sérieuse, héroïque, en attachant à la beauté une espèce de culte, en mêlant au penchant physique un sentiment plus épuré, qui de l'âme s'adresse à l'âme et l'élève au-dessus des sens; ce roman de l'amour enfin, que l'opinion, l'habitude, l'illusion de la jeunesse, l'imagination exaltée et séduite par les désirs, ont rendu comme naturel, sembloit offrir à la tragédie Espagnole des peintures plus fortes, des scènes plus terribles; l'amour étant lui-même, en Espagne, plus fier, plus fougueux, plus jaloux, plus sombre dans sa jalousie, et plus cruel dans ses vengeances, que dans aucun autre pays du monde.

Mais l'héroïsme Espagnol est froid; la fierté, la hauteur, l'arrogance tranquille en est le caractère; dans les peintures qu'on en a faites, il ne sort de sa gravité que pour donner dans l'extravagance: l'orgueil alors devient de l'enflure; le sublime, de l'ampoulé; l'héroïsme, de la folie. Du côté des mœurs, ce fut donc la vérité, le naturel, qui manquèrent à la tragédie Espagnole; du côté de l'action, la simplicité et la vraisemblance. Le défaut du génie Espagnol est de n'avoir su donner des bornes ni à l'imagination ni au sentiment; avec le goût barbare des Vandales et des Goths pour des spectacles tumultueux et bruyans où il entre du merveilleux, s'est combiné l'esprit romanesque et hyperbolique des Arabes et des Maures: de là le goût des Espagnols.

C'est dans la complication de l'intrigue, dans l'embarras des incidens, dans la singularité imprévue de l'événement, qui rompt plutôt qu'il ne dénoue les fils embrouillés de l'action; c'est dans un mélange bizarre de bouffonnerie et d'héroïsme, de galanterie et de dévotion, dans des caractères outrés, dans des sentimens romanesques, dans des expressions emphatiques, dans un merveilleux absurde et puéril, qu'ils font consister l'intérêt et la pompe de la tragédie: et lorsqu'un peuple est accoutumé à ce désordre, à ce fracas d'aventures et d'incidens, le mal est presque sans remède; tout ce qui est naturel lui paroît foible, tout ce qui est simple lui paroît vide, tout ce qui est sage lui paroît froid.

Quant à ce mélange superstitieux et absurde du sacré avec le profane, que le peuple Espagnol aime à voir sur la scène, nous le trouvons majestueux et terrible chez les Grecs, et chez les Espagnols absurde et ridicule, soit parce que le merveilleux de la fable est plus poétique, soit parce qu'il est mieux employé, soit parce qu'il est vu de plus loin, et que nous sommes plus familiarisés avec les démons qu'avec les furies.

Major è longinquo reverentia.

La même façon de compliquer l'intrigue et de la charger d'incidens romanesques et merveilleux, fait le succès de la comédie Espagnole: les diables en sont les bouffons.

Marmontel.

§ 106. *De la poésie chez les Anglois.*

Un peuple sérieux, réfléchi, peu sensible aux plaisirs de l'imagination, peu délicat sur les plaisirs des sens, et chez qui une raison mélancolique domine toutes les facultés de l'âme; un peuple dès longtemps occupé de ses intérêts politiques, tantôt à secouer les chaînes de la tyrannie, tantôt à s'affermir dans les droits de la liberté; ce peuple chez qui la législation, l'administration de l'état, sa défense, sa sûreté, son élévation, sa puissance, les grands objets de l'agriculture, de la navigation, de l'industrie, et du commerce, ont occupé tous les esprits; semble avoir dû laisser aux arts d'agrément peu de moyens de prospérer chez lui.

Cependant ce même pays, qui n'a jamais produit un grand statuaire, un bon musicien, l'Angleterre a produit d'excellens poëtes; soit parce que l'Anglois aime la gloire, et qu'il a vu que la poésie donnoit réellement un nouveau lustre au génie des nations; soit parce que, naturellement porté à la méditation et à la tristesse, il a senti le besoin d'être ému et dissipé par les illusions que ce bel art

produit, soit enfin parce que son génie, à certains égards, étoit propre à la poésie, dont le succès ne tient pas absolument aux mêmes facultés que celui des autres talens.

En effet, supposez un peuple à qui la nature ait refusé une certaine délicatesse dans les organes, ce sens exquis, dont la finesse aperçoit et saisit, dans les arts d'agrément, toutes les nuances du beau; un peuple dont la langue ait encore trop de rudesse et d'âpreté pour imiter les inflexions d'un chant mélodieux, ou pour donner aux vers une douce harmonie; un peuple dont l'oreille ne soit pas encore assez exercée, dont le goût même ne soit pas assez épuré pour sentir le besoin d'une élocution facile, nombreuse, élégante; un peuple enfin pour qui la vérité brute, le naturel sans choix, la plus grossière ébauche de l'imitation poétique, seroient le sublime de l'art: chez lui, la poésie auroit encore pour elle la force au défaut de la grâce, la hardiesse et la vigueur en échange de l'élégance et de la régularité; l'élévation et la profondeur des sentimens et des idées, l'énergie de l'expression, la chaleur de l'éloquence, la véhémence des passions, la franchise des caractères, la ressemblance des peintures, l'intérêt des situations, l'âme et la vie répandue dans les images et les tableaux, enfin cette vérité naïve dans les mœurs et dans l'action, qui, tout inculte et sauvage qu'elle est, peut avoir encore sa beauté. Telle fut la poésie chez les Anglois, tant qu'elle ne fut que conforme au génie national; et ce caractère fut encore plus librement et plus fortement prononcé dans leur ancienne tragédie.

Mais lorsque le goût des peuples voisins eut commencé à se former et qu'un petit nombre d'excellens écrivains eurent appris à l'Europe à sentir les véritables beautés de l'art, il se trouva, parmi les Anglois comme ailleurs, des hommes doués d'un esprit assez juste et d'une sensibilité assez délicate, pour discerner dans la nature les traits qu'il falloit peindre et ceux qu'il falloit rejeter, et pour juger que de ce choix dépendoit la décence, la grâce, la noblesse, la beauté de l'imitation. Ce goût de la belle nature, les Anglois le prirent en France à la cour de Louis le grand, et le portèrent dans leur patrie; ce fut à Molière, à Racine, à Despréaux qu'ils durent Dryden, Pope, Adisson.

Mais au lieu que partout ailleurs, c'est le goût d'un petit nombre d'hommes éclairés qui l'emporte à la longue sur le goût de la multitude, en Angleterre, c'est le goût du peuple qui domine et qui fait la loi. Dans un état où le peuple règne, c'est au peuple que l'on cherche à plaire; et c'est surtout dans ses spectacles qu'il veut qu'on l'amuse à son gré. Ainsi, tandis qu'à la lecture, les poëtes du second âge charmoient la cour de Charles II, et que la partie la plus cultivée de la nation, d'accord avec toute l'Europe, admiroit la majestueuse simplicité du Caton d'Adisson, l'élégance et la grâce des contes de Prior, et tous les trésors de la poésie de style répandus dans les épitres de Pope; l'ancien goût, le goût populaire, n'applaudissoit sur les théâtres, où il règne impérieusement, que ce qui pouvoit égayer ou émouvoir la multitude; un comique grossier, obscène, outré dans toutes ses peintures; un tragique aussi peu décent, où toute vraisemblance étoit sacrifiée à l'effet de quelques scènes terribles, et qui, ne tendant qu'à remuer des esprits flegmatiques, y employoit indifféremment tous les moyens les plus violens: car le peuple, dans un spectacle, veut qu'on l'émeuve, n'importe par quelles peintures; comme dans une fête il veut qu'on l'enivre, n'importe avec quelle liqueur.

Il est donc de l'essence, et peut-être de l'intérêt de la constitution politique de l'Angleterre, que le mauvais goût subsiste sur ses théâtres; qu'à côté d'une scène d'un pathétique noble et d'une beauté pure, il y ait pour la multitude au moins quelques traits plus grossiers; et que les hommes éclairés, qui font partout le petit nombre, n'aient jamais droit de prescrire au peuple le choix de ses amusemens.

Mais hors du théâtre, et quand chacun est libre de juger d'après soi, ce petit nombre de vrais juges rentre dans ses droits naturels; et la multitude, qui ne lit point, laisse les gens de lettres, comme devant leurs pairs, recevoir d'eux le tribut de louange que leurs écrits ont mérité: c'est alors que l'opinion du petit nombre commande à l'opinion publique. Voilà pourquoi l'on voit deux espèces de goût, incompatibles en apparence, se concilier en Angleterre, et les beautés et les défauts contraires presque également applaudis.

Le génie de Shakespear ne fut pas éclairé, mais son instinct lui fit saisir la vérité et l'exprimer par des traits énergiques; il fut inculte et déréglé dans ses compositions, mais il ne fut point romanesque. Il n'évita ni la bassesse ni la grossièreté qu'autorisoient les mœurs et le goût de son temps, mais il connut le cœur humain et les ressorts du pathétique. Il sut répandre une terreur profonde; il sut enfoncer dans les âmes les traits déchirans de la pitié. Il ne fut ni noble ni décent; il fut véhément et sublime. Chez lui nulle espèce de régularité ni de vraisemblance dans le tissu de l'action, quoique, dans les détails, il soit regardé comme le plus vrai de tous les poëtes: vérité sans doute admirable, lorsqu'elle est le trait simple, énergique, et profond qu'il a pris dans le cœur humain; mais vérité souvent commune et triviale, qu'une populace grossière aime seule à voir imiter.

Shakespear a un mérite réel et transcendant qui frappe tout le monde. Il est tragique, il touche, il émeut fortement: ce n'est pas cette pitié douce qui pénètre insensiblement, qui se saisit des cœurs, et qui, les pressant par degré, leur fait goûter ce plaisir si doux de se soulager par des larmes; c'est une terreur sombre, une douleur profonde, et des secousses violentes qu'il donne à l'âme des spectateurs, en cela peut-être plus cher à une nation qui a besoin de ces émotions violentes. C'est ce qui l'a fait préférer à tous les tragiques qui l'ont suivi.

Marmontel.

§ 107. *De la poésie chez les Allemands.*

Si l'Allemand eût été une langue mélodieuse, c'est en Allemagne qu'on auroit eu quelque espérance de voir renaître la poésie lyrique des anciens. Les Italiens peuvent avoir un goût plus fin, plus délicat, plus exquis de la bonne musique, mais ils n'ont pas l'oreille plus sûre et plus sévère que les Allemands, pour la précision du nombre et la justesse des accords. Ceux-ci ont même cet avantage, que la musique fait partie de leur éducation commune, et qu'en Allemagne le peuple même est musicien dès le berceau. C'est donc là qu'il étoit facile et naturel de voir les deux talens se réunir dans le même homme, et un poëte, sur le luth ou la harpe, composer et chanter ses vers.

Mais à la rudesse de la langue, premier obstacle et peut-être invincible, s'est joint, comme partout ailleurs, le manque d'émulation et de circonstances heureuses, comme celles qui, dans la Grèce, avoient favorisé et fait honorer ce bel art.

La poésie Allemande a cependant eu ses succès dans le genre de l'ode. Celle du célèbre Haller, sur la mort de sa femme, a le mérite rare d'exprimer un sentiment réel et profond, émané du cœur du poëte.

On a vu, pendant les campagnes du roi de Prusse en Allemagne, des essais de poésie lyrique plus approchans de celle des Grecs: ce sont des chants militaires, non pas dans le goût soldatesque, mais du plus haut style de l'ode, sur les exploits de ce héros. La poésie moderne n'a point d'exemples d'un enthousiasme plus vrai; et de pareils chants, répétés de bouche en bouche dans une armée, avant une bataille, après une victoire, même à la suite d'un revers, seroient plus éloquens et plus utiles que des harangues.

Mais ce n'est point un moment d'enthousiasme, ce sont les mœurs et le génie d'une nation, qui assurent à la poésie un règne constant et durable.

L'Allemagne, à qui les sciences et les arts sont redevables de tant de découvertes, et qui, du côté des savantes études et des recherches laborieuses, l'a emporté sur tout le reste de l'Europe, semble y avoir mis toute sa gloire. Une vie laborieuse, une condition pénible, un gouvernement qui n'a eu ni l'avantage de flatter l'orgueil par des prospérités brillantes, ni celui d'élever les âmes par le sentiment de la liberté, qui est la véritable dignité de l'homme, ni celui de polir les esprits et les mœurs par les raffinemens du luxe et par le commerce d'une société voluptueusement oisive; enfin la destinée de l'Allemagne, qui, depuis si long-temps, est le théâtre des sanglans débats de l'Europe, et la tristesse que répand chez les peuples l'incertitude continuelle de leur fortune et de leur repos; peut-être aussi un caractère naturellement plus porté à des méditations profondes, à de sublimes spéculations, qu'à des fictions ingénieuses, sont les causes multipliées qui ont rendu

l'Allemagne plus stérile en poëtes que tous les autres pays que nous venons de parcourir. Le climat, l'histoire, les mœurs, rien n'étoit poétique en Allemagne: aucune cour n'y a été disposée à élever aux muses des théâtres assez brillans, à présenter assez d'attraits et d'encouragement au génie, pour exciter dans les esprits cette émulation d'où naissent les grands efforts et les grands succès.

Les Allemands n'ont pas laissé, à l'exemple de leurs voisins, de s'essayer en divers genres de poésie. Klopstockk a osé chanter l'avénement du Messie; et son poëme a eu le succès qu'il méritoit. On a plaint l'homme de talent d'avoir pris un sujet dont la majesté froide, la sublimité ineffable, et l'inviolable vérité, ne permettoient à la poésie que des peintures inanimées et des scènes sans passion. Gesner a été plus habile et plus heureux dans le choix du sujet de son poëme d'Abel: le moment, l'action, le caractère principal, et les contrastes qui le relèvent, étoient sans contredit ce que l'histoire sainte avoit de plus poétique; ce sujet même étoit susceptible d'un intérêt vif et touchant. N'importe sur qui la pitié tombe; et Caïn même, tout criminel qu'il est, mérite assez les pleurs qu'il fait répandre: aussi ce poëme, dénué des grâces naïves du style original, ne laisse pas de nous attendrir dans la traduction Françoise.

Les églogues du même poëte sont des plantes plus analogues au climat qui les a vues naître: leur grâce, leur naïveté, leur coloris, leur morale philosophique, font désirer d'habiter les lieux où le poëte a vu ou semble avoir vu la nature. Il en est de même du poëme des Alpes, dans un genre supérieur. La poésie descriptive est de tous les pays; mais la Suisse lui est favorable plus qu'aucun autre climat du nord, si ce n'est peut-être la Suède.

Je ne parle point des essais que la poésie dramatique a faits en Allemagne: le parti qu'ont pris les souverains, d'avoir dans leurs cours des spectacles Italiens ou François, est à la fois l'effet et la cause du peu de progrès que le génie national a fait dans ce genre de poésie.

Marmontel.

§ 108. *De la poésie chez les François, premier obstacle qu'elle a eu à vaincre.*

Rien n'étoit poétique en France: la langue de Marot et de Rabelais étoit hardie, figurée, énergique; celle de Malherbe et de Balzac avoit du nombre et de la noblesse: elle acquit de la majesté sous la plume du grand Corneille; de la pureté, de la grâce, de l'élégance, et toutes les couleurs les plus délicates et les plus vives de la poésie et de l'éloquence, dans les écrits de Racine et de Fénélon. Mais deux avantages prodigieux des langues anciennes lui furent refusés, la liberté de l'inversion et la précision de la prosodie: or, sans l'une, point de période; et sans l'autre, il faut l'avouer, point de mesure dans les vers. Balzac, le premier, avoit essayé d'introduire le nombre et la période dans la prose Françoise; mais quoique alors on se permît plus d'inversions qu'à présent, la langue étant assujettie à observer presque fidelement l'ordre naturel des idées; la faculté de combiner les mots au gré de l'oreille se réduisoit à peu de chose. Il fallut donc, pour donner du nombre et de la rondeur au discours, s'occuper des mots plus que des choses: encore ne parvint-on jamais à imiter le rhythme et la période des anciens. La période surtout, sans l'inversion libre, étoit impossible à construire: car, son artifice consiste à suspendre le sens et à laisser l'esprit dans l'attente du mot qui doit le décider, en sorte que, dans l'entendement, les deux extrémités de l'expression se rejoignent quand la période est finie; c'est ce qui l'a fait comparer à un serpent qui mord sa queue. Or, dans une langue où les mots suivent à la file la progression des idées, comment les arranger de façon qu'une partie de la pensée attende l'autre, et que l'esprit, égaré dans ce labyrinthe, ne se retrouve qu'à la fin?

Mais si la période Françoise ne fut pas circulaire comme celle des anciens, au moins fut-elle prolongée et soutenue jusqu'à son repos absolu; et le tour, le balancement, la symétrie de ses membres, lui donnèrent de l'élégance, du poids, et de la majesté. Ainsi, à force de travail et de soins, notre langue acquit dans la prose une élégance, une souplesse, un tour harmonieux qui ne lui étoit pas naturel.

Le plus difficile étoit de donner à nos vers du nombre et de la mélodie: comment observer la mesure dans une langue qui n'a point de prosodie décidée? Aussi nos vers n'eurent-ils d'abord, comme les vers Provençaux et Italiens, d'autre règle

que la rime et la quantité numérique des syllabes; on ne les chantoit point, ils ne pouvoient donc pas être mesurés par le chant. L'ode même fut parmi nous ce qu'elle a été dans tout le reste de l'Europe moderne, un poëme divisé en stances, et d'un style plus élevé, plus véhément, plus figuré que les autres poëmes, mais nullement propre à être chanté.

Cependant, comme, de leur naturel, les élémens des langues ont une prosodie indiquée par les sons plus lents ou plus rapides, et par les articulations plus faciles et plus pénibles qu'elles présentent, la prosodie de la langue Françoise se fit sentir d'elle-même à l'oreille délicate des bons poëtes. Malherbe y sut trouver du nombre, et le fit sentir dans ses vers, comme Balzac dans sa prose. Il donna, aux vers de huit syllabes et aux vers héroïques, une cadence majestueuse, que nos plus grands poëtes n'ont pas dédaigné de prendre pour modèle, heureux d'avoir pu l'égaler.

Plus le vers François étoit libre et affranchi de toutes les règles de la prosodie ancienne, plus il étoit difficile à bien faire; et depuis Malherbe jusqu'à Corneille, rien de plus déplorable que ce déluge de vers lâches, traînans, ou durs, sans mélodie et sans couleur, dont la France fut inondée: le malheureux Hardi en faisoit mille en vingt-quatre heures.

Marmontel.

§ 109. *Second obstacle qu'elle a eu à vaincre.*

Si la poésie Françoise a eu tant de peine, du côté du style et des vers, à vaincre les difficultés que lui opposoit une langue inculte et barbare; elle n'a pas eu moins de peine à vaincre les obstacles que lui opposoit la nature du côté des mœurs et du climat, dans un pays qui sembloit devoir être à jamais étranger pour elle.

Si la poésie héroïque ne demandoit que des faits atroces, des complots, des assassinats, des brigandages, des massacres; notre histoire lui en offriroit abondamment, et des plus terribles. Qu'on se rappelle, par exemple, les premiers temps de notre monarchie, le règne de Clovis, le massacre de sa famille, le règne des fils de Clotaire, leurs guerres sanglantes, les crimes de Frédégonde et de Landri; c'est le comble de l'atrocité: mais ce n'est là ni le poëme épique ni la tragédie.

Il faut à l'épopée, comme des caractères et des mœurs susceptibles d'élévation, des événemens importans et dignes de nous étonner, soit par leur grandeur naturelle, soit par le mélange du merveilleux; et rien de plus rare dans notre histoire.

Lorsqu'on ne savoit pas faire encore une églogue, une élégie, un madrigal; lorsqu'on n'avoit pas même l'idée de la beauté, de l'imitation dans la poésie descriptive, dans la poésie dramatique, on eut en France la fureur de faire des poëmes épiques. Le Clovis, le St. Louis, le Moïse, l'Alaric, la Pucelle, parurent presque en même temps; et qu'on juge de la célébrité qu'ils eurent, par la vénération avec laquelle Chapelain parle de ses rivaux. " Qu'est-ce, dit-il, que la " Pucelle peut opposer, dans la peinture " parlante, au Moïse de M. de Saint- " Amand? dans la hardiesse et dans la " vivacité, au St. Louis du révérend " Père le Moine? dans la pureté, dans " la facilité, et dans la majesté, au St. " Paul, de M. l'évêque de Vence? dans " l'abondance et la pompe, à l'Alaric de " M. Scudéry? enfin dans la diversité et " dans les agrémens, au Clovis de M. " Desmarets?" *Préface de la Pucelle.*

La vérité est que tous ces poëmes font la honte du siècle qui les a produits. Le ridicule justement répandu depuis sur le Clovis, le Moïse, l'Alaric, la Pucelle, est la seule trace qu'ils ont laissée. Le St. Louis est moins méprisable, mais de foibles imitations de la poésie ancienne et des fictions extravagantes n'ont pu le sauver de l'oubli. Le St. Paul n'est pas même connu de nom.

Les causes générales de ces chutes rapides, après un succès éphémère, furent d'abord sans doute le manque de génie et la fausse idée qu'on avoit de l'art, mais aussi le malheureux choix des sujets, soit du côté des caractères et des mœurs, soit du côté des peintures physiques et des accidens naturels, soit du côté du merveilleux. Quand il faut tout créer, les hommes et les choses, tout ennoblir, tout embellir; quand la vérité vient sans cesse flétrir l'imagination, la démentir, la rebuter; le génie se lasse bientôt de lutter contre la nature. Or, que l'on se rappelle ce que nous avons dit des circonstances physiques et morales

qui, dans la Grèce, favorisoient la poésie épique, et qu'on jette les yeux sur ces poëmes modernes; le contraire, dans presque tous les points, sera le tableau de la stérilité du champ couvert d'épines et de ronces où elle se vit transplantée.

Marmontel.

§ 110. *De l'épopée et de la tragédie chez les François.*

Qu'ont fait les hommes de génie, qui, dans l'épopée, ont voulu donner à la poésie Françoise un plus heureux essor? L'un a saisi, dans notre histoire, le moment où les mœurs Françoises, animées par le fanatisme et par l'enthousiasme des partis, donnoient aux vices et aux vertus le plus de force et d'énergie. Il a choisi pour son héros un roi brillant par son courage, intéressant par ses malheurs, adorable par sa bonté; et à l'action de ce héros,

Qui fut de ses sujets le vainqueur et le père,

il a entremêlé avec ménagement des fictions épisodiques, les unes prises dans la croyance, et les autres dans le système universel de l'allégorie, mais toutes élevées par son génie à la hauteur de l'épopée, et décorées par l'harmonie et le coloris des beaux vers.

L'autre a ramené la poésie dans son berceau et aux pieds du tombeau d'Homère. Il a pris son sujet dans Homère lui-même; a fait d'un épisode de l'odyssée l'action générale de son poëme; et au milieu de tous les trésors que nous avons vus étalés dans la Grèce sous les noms de la poésie, il en a pris en liberté, mais avec le discernement du goût le plus exquis, tout ce qui pouvoit rendre aimable, intéressante, et persuasive, la plus courageuse leçon qu'on ait jamais donnée aux enfans de nos rois.

Si l'aventure de la pucelle avoit été célébrée sérieusement par un homme de génie, personne, après lui, n'auroit osé en faire un poëme comique. Peut-être aussi y auroit-il eu quelque avantage, du côté des mœurs, à chanter l'incursion des Sarrasins en deçà des Pyrénées; et Martel, vainqueur d'Abdérame, est un héros digne de l'épopée. A cela près, on ne voit guères, dans notre histoire, de sujets vraiment héroïques; et l'on peut dire que le génie y sera toujours à l'étroit.

Il n'y avoit guères plus d'apparence que la tragédie pût réussir sur nos théâtres; cependant elle s'y est élevée à un degré de gloire dont le théâtre d'Athènes auroit été jaloux; 1°. parce qu'elle y obtint, dès sa naissance, beaucoup d'encouragement, de faveur, et d'émulation; 2°. parce qu'elle ne s'astreignit point à être Françoise, et qu'elle tira ses sujets de l'histoire de tous les siècles et des mœurs de tous les pays; 3°. parce qu'elle se fit un nouveau système, et qu'elle sut prendre ses avantages sur le nouveau théâtre qu'on lui avoit élevé.

Ce fut sous le règne de Henri II qu'elle fit ses premiers essais. Rien de plus pitoyable à nos yeux que cette Cléopâtre et cette Didon, qui firent la gloire de Jodelle; mais Jodelle étoit un génie, en comparaison de tout ce qui l'avoit précédé. " Le roi lui donna, dit Pasquier, " cinq cents écus de son épargne, et lui " fit tout plein d'autres grâces, d'autant " plus que c'étoit chose nouvelle, et très- " belle, et très-rare."

Il n'en fallut pas davantage pour exciter cette émulation, dont les efforts, malheureux à la vérité durant l'espace de près d'un siècle, furent à la fin couronnés.

La première cause de la faveur et des succès qu'eut la poésie dans un climat qui n'étoit pas le sien, fut le caractère d'un peuple curieux, léger, et sensible, passionné pour l'amusement, et après les Grecs, le plus susceptible qui fut jamais d'agréables illusions. Mais ce n'eût été rien, sans l'avantage prodigieux pour les muses de trouver une ville opulente et peuplée, qui fût le centre des richesses, du luxe, et de l'oisiveté, le rendez-vous de la partie la plus brillante de la nation, attirée par l'espérance de la faveur et de la fortune, et par l'attrait des jouissances. Il est plus que vraisemblable que s'il n'y eût pas eu un Paris, la nature auroit inutilement produit un Corneille, un Racine, un Voltaire.

Parmi les causes des succès de la poésie dramatique, se présente naturellement la protection éclatante dont l'honora le cardinal de Richelieu, et après lui Louis XIV: mais celle de Louis XIV fut éclairée, celle du cardinal ne le fut pas assez; aussi vit-on sous son ministère le triomphe du mauvais goût, sur lequel enfin prévalut le génie.

Les poëtes François avoient senti, comme par instinct, que l'histoire de leur pays seroit un champ stérile pour la tragédie. Ils avoient commencé, comme

les Romains, par copier les Grecs. Ils couroient comme des aveugles, tantôt dans les routes anciennes, tantôt dans des sentiers nouveaux qu'ils vouloient se frayer eux-mêmes. De l'histoire fabuleuse des Grecs, ils se jetoient dans l'histoire Romaine, quelquefois dans l'histoire sainte; ils copioient servilement et froidement les poëtes Italiens; ils entassoient sur leur théâtre les aventures des romans; ils empruntoient des poëtes Espagnols leurs rodomontades et leurs extravagances; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que de toutes ces tentatives malheureuses devoit résulter le triomphe de la tragédie, par la liberté sans bornes qu'elle se donnoit de puiser dans toutes les sources, et de réunir sur un seul théâtre les événemens et les mœurs de tous les pays et de tous les temps. C'est là ce qui a rendu le génie tragique si fécond sur la scène Françoise, et multiplié en même temps ses richesses et nos plaisirs.

La tragédie, chez les Grecs, ne fut que le tableau vivant de leur histoire. C'étoit sans doute un avantage du côté de l'intérêt: car d'un événement national, l'action est comme personnelle aux spectateurs: et nous en avons des exemples. Mais à l'intérêt patriotique, il est possible de suppléer par l'intérêt de la nature, qui lie ensemble tous les peuples du monde, et qui fait que l'homme vertueux et souffrant, l'homme foible et persécuté, l'homme innocent et malheureux n'est étranger dans aucun pays. Voilà la base du système tragique que nos poëtes ont élevé: et ce système vaste leur ouvroit deux carrières, celle de la fatalité, et celle des passions humaines. Dans la première, ils ont suivi les Grecs, et en les imitant, ils les ont surpassés; dans la seconde, ils ont marché à la lumière de leur propre génie, et il y a peu d'apparence qu'on aille jamais plus loin qu'eux. Leur génie a tiré avantage de tout, et même du peu d'étendue de nos théâtres modernes, en donnant plus de correction à des tableaux vus de plus près.

Ainsi, à la faveur des lieux, des hommes et des temps, la tragédie s'éleva sur la scène Françoise jusqu'à son apogée; et durant plus d'un siècle, le génie et l'émulation l'y ont soutenue dans toute sa splendeur. Mais par le seul tarissement des sources où elle s'est enrichie, par les limites naturelles du vaste champ qu'elle a parcouru, par l'épuisement des combinaisons, soit d'intérêt, soit de caractères, soit de passions théâtrales, il seroit possible d'annoncer son déclin et sa décadence.

§ 111. *De la comédie chez les François.*

Paris devoit être naturellement le grand théâtre de la comédie moderne, par la raison, comme nous l'avons dit, que la vanité est la mère des ridicules, comme l'oisiveté est la mère des vices. La comédie y commença, comme dans la Grèce, par être une satire, moins la satire des personnes que la satire des états. Cette espèce de drame s'appeloit Soties: le clergé même n'y étoit pas épargné; et Louis XII, pour réprimer la licence des mœurs de son temps, avoit permis que la liberté de cette censure publique allât jusqu'a sa personne. François I la réprima, il défendit à la comédie d'attaquer les hommes en place; c'étoit donner le droit à tous les citoyens d'être également épargnés.

La comédie, jusqu'à Molière, ignora ses vrais avantages. Sous le cardinal de Richelieu, on étoit si loin de soupçonner encore ce qu'elle devoit être, que les Visionnaires de Desmarets, dont tout le mérite consiste dans un amas d'extravagances qui ne sont dans les mœurs d'aucun pays ni d'aucun siècle, étoient appelés l'incomparable comédie. Dans cette comédie, nulle vérité, nulles mœurs, nulle intrigue: ce sont les petites maisons, où l'on se promène de loge en loge.

La première pièce vraiment comique qui parut sur le théâtre François depuis l'Avocat patelin, ce fut le Menteur de Corneille, pièce imitée de l'Espagnol, de Lopez de Véga, ou de Roxas: ce que Voltaire met en doute; et il observe, à propos du Menteur, que le premier modèle du vrai comique, ainsi que du vrai tragique (le Cid), nous est venu des Espagnols, et que l'un et l'autre nous a été donné par Corneille.

Indépendamment du caractère et des mœurs nationales si propres à la comédie, deux circonstances favorisoient Molière: il venoit dans un temps où les mœurs de Paris n'étoient ni trop, ni trop peu façonnées. Des mœurs grossières peuvent être comiques; mais c'est un comique local, dont la peinture ne peut amuser que le peuple à qui elle ressemble, et qui rebutera un siècle plus poli, une nation plus cultivée. On voit que, dans Aristophane, malgré cette politesse van-

tée sous le nom d'Atticisme, bien des détails des mœurs du peuple Athénien blesseroient aujourd'hui notre délicatesse: le corroyeur et le charcuitier seroient mal reçus des François.

Un des avantages de Molière fut donc de trouver Paris assez civilisé, pour pouvoir peindre même les mœurs bourgeoises, et faire parler ses personnages les plus comiques d'un ton que la décence et la délicatesse pût avouer dans tous les temps. J'en excepte, comme on le sent bien, quelques licences qu'il s'est données, sans doute pour complaire au bas peuple, mais dont il pouvoit se passer.

Un autre avantage pour lui, ce fut que les mœurs de son temps ne fussent pas assez polies pour se dérober au ridicule, et qu'il y eût dans les caractères assez de naturel encore et de relief pour donner prise à la comédie.

L'effet inévitable d'une société mêlée et continue, où, successivement et de proche en proche, tous les états se confondent, est d'arriver enfin à cette égalité de surface qu'on nomme politesse; et dès lors, plus de vices ni de ridicules saillans. L'avare est avare, mais dans son cabinet: le jaloux est jaloux, mais au fond de son âme. Le mépris attaché au ridicule fait que tout le monde l'évite; et sous le dehors de la décence, l'unique loi des mœurs publiques, tous les vices sont déguisés: au lieu que dans un temps où la malignité n'est pas encore raffinée, l'amour-propre n'a pas encore pris toutes ses précautions; chacun se tient moins sur ses gardes, et le poëte comique trouve partout le ridicule à découvert.

Or, du temps de Molière, les mœurs avoient encore cette naïveté imprudente: les états n'étoient pas confondus, mais ils tendoient à l'être; c'étoit le moment des prétentions maladroites, des imitations gauches, des méprises de la vanité, des duperies de la sottise, des affectations ridicules, de toutes les bévues enfin où l'amour-propre peut donner.

Une éducation plus cultivée, le savoir-vivre qui est devenu notre plus sérieuse étude, l'attention si recommandable à ne blesser ni l'opinion ni les usages, la bienséance des dehors, qui du grand monde a passé jusqu'au peuple, les leçons même que Molière a données, soit pour saisir et révéler les ridicules d'autrui, soit pour mieux déguiser les siens, ont mis la comédie comme en défaut; et presque tout ce qui lui resteroit à peindre, lui est sévèrement interdit.

On permet de donner au théâtre à chaque état les vices, les travers, les ridicules qui ne sont pas les siens: mais ceux qui lui sont propres, on lui en épargne la peinture, parce qu'ils forment l'esprit du corps, et qu'un corps est trop respectable pour être peint au naturel. Il n'y a que les courtisans et les procureurs qui se soient livrés de bonne grâce, et qu'on n'ait point ménagés: les médecins eux-mêmes seroient peut-être moins patiens aujourd'hui que du temps de Molière; mais sur leur compte il a tout dit.

Si l'on demande pourquoi nous n'avons plus de comédie, on peut donc répondre à tous les états: c'est que vous ne voulez plus être peints. Si on nous représente les mœurs du bas peuple, qui est le seul qui se laisse peindre, le tableau est de mauvais goût: et si l'on prend ses modèles dans une classe plus élevée, cela ressemble trop; l'allusion s'en mêle, et il n'est point d'état un peu considérable qui n'ait le crédit d'empêcher qu'on se moque de lui: chacun veut pouvoir être tranquillement ridicule et impunément vicieux. Cela est commode pour la société, mais très-incommode pour le théâtre.

La décence est une autre gêne pour les poëtes comiques. Une mère veut pouvoir mener sa fille au spectacle, sans avoir à rougir pour elle, si elle est innocente, et sans la voir rougir, si elle ne l'est pas. Or, comment exposer à leurs yeux, sur la scène, les vices les plus à la mode, et qui donneroient le plus de jeu à l'intrigue et au ridicule?

Des vices condamnés par les lois sont censés réprimés par elles; les citer au théâtre comme impunis et les peindre comme plaisans, c'est en même temps accuser les lois et insulter aux mœurs publiques. L'adultère ne seroit pas assez châtié par le mépris, ni le libertinage et ses honteux effets assez punis par le ridicule: voilà pourquoi on défend à la comédie d'instruire inutilement l'innocence et d'effaroucher la pudeur.

En général, le caractere des François, actif, souple, adroit, susceptible de vanité et d'émulation, que la concurrence aiguillonne dans une ville comme Paris; ce génie peu inventif, mais qui s'applique sans relâche à tout perfectionner,

a été la cause constante des progrès de la poésie dans un climat qui ne sembloit pas fait pour elle ; et plus elle a eu de difficultés à vaincre, plus elle mérite de gloire à ceux qui, à travers tant d'obstacles, l'ont élevée à un si haut point de splendeur.

Marmontel.

§ 112. *De la poésie lyrique.*

Lorsqu'en Italie on entend un habile improvisateur préluder sur le clavecin, se laisser d'abord remuer les fibres par les vibrations harmoniques, et quand tous les organes du sentiment et de la pensée sont en mouvement, chanter des vers faits impromptu sur un sujet donné, s'animer en chantant, accélérer lui-même le mouvement de l'air sur lequel il compose, et produire alors des idées, des images, des sentimens, quelquefois même d'assez longs traits, ou de peinture ou d'éloquence, dont il seroit incapable, dans un travail plus réfléchi, tomber enfin dans un épuisement pareil à celui de la Pythonisse : on reconnoît l'inspiration et l'enthousiasme des anciens poëtes, et l'on est en même temps saisi d'étonnement et de pitié ; d'étonnement, de voir réaliser ce délire divin qu'on croyoit fabuleux ; et de pitié, de voir ce grand effort de la nature employé à un jeu futile, dont tout le succès pour l'enthousiasme est d'avoir amusé quelques étrangers curieux, sans que des peintures, des sentimens, des beaux vers même qui lui sont échappés, il reste plus de trace que des sons de sa voix.

C'étoit ainsi, sans doute, que s'animoient les poëtes lyriques anciens ; mais leur verve étoit plus dignement, plus utilement employée : ils ne s'exposoient pas au caprice de l'impromptu, ni au défi d'un sujet stérile, ingrat, ou frivole ; ils méditoient leurs chants, ils se donnoient eux-mêmes des sujets graves et sublimes : ce n'étoit pas un cercle de curieux oisifs qui excitoit leur enthousiasme ; c'étoit une armée au milieu de laquelle, au son des trompettes guerrières, ils chantoient la valeur, l'amour de la patrie, les charmes de la liberté, les présages de la victoire, ou l'honneur de mourir les armes à la main ; c'étoit un peuple au milieu duquel ils célébroient la majesté des lois, filles du ciel, et l'empire de la vertu ; c'étoient des jeux funèbres, où, devant un tombeau chargé de trophées et de lauriers, ils recommandoient à l'avenir la mémoire d'un homme vaillant et juste, qui avoit vécu et qui étoit mort pour son pays ; c'étoient des festins, où, assis à côté des rois, ils chantoient les héros, et donnoient à ces rois la généreuse envie d'être célébrés à leur tour par un chantre aussi éloquent ; c'étoit un temple, où ce chantre sacré sembloit inspiré par les dieux, dont il exaltoit les bienfaits, dont il faisoit adorer la puissance.

La plus juste idée, en un mot, que l'on puisse avoir d'un poëte lyrique ancien, dans le genre élevé de l'ode, est celle d'un vertueux enthousiaste qui accouroit, la lyre à la main, ou dans le moment d'une sédition, pour calmer les esprits ; ou dans le moment d'un désastre, d'une calamité publique, pour rendre l'espérance et le courage aux peuples ; ou dans le moment d'un succès glorieux, pour en consacrer la mémoire ; ou dans une solennité, pour en rehausser la splendeur ; ou dans des jeux, pour exciter l'émulation des combattans par les chants promis au vainqueur, et qu'ils préféroient tous au prix de la victoire : telle fut l'ode chez les Grecs.

L'ode Françoise n'est plus qu'un poëme de fantaisie, sans autre intention que de traiter en vers plus élevés, plus animés, plus vifs en couleurs, plus véhémens, et plus rapides, un sujet qu'on choisit soi-même, ou qui quelquefois est donné. On sent combien doit être rare un véritable enthousiasme dans la situation tranquille d'un poëte qui, de propos délibéré, se dit à lui-même, faisons une ode, imitons le délire, et ayons l'air d'un homme inspiré. Quoi qu'il en soit, voyons qu'elle est la nature de ce poëme.

L'ode étoit l'hymne, le cantique, et la chanson des anciens ; elle embrasse tous les genres, depuis le sublime jusqu'au familier noble : c'est le sujet qui lui donne le ton, et son caractère est pris dans la nature.

Il est naturel à l'homme de chanter : voilà le genre de l'ode établi. Quand, comment, et d'où lui vient cette envie de chanter ? voilà ce qui caractérise l'ode.

Le chant nous est inspiré par la nature, ou dans l'enthousiasme de l'admiration, ou dans le délire de la joie, ou dans l'ivresse de l'amour, ou dans la douce

rêverie d'une âme qui s'abandonne aux sentimens qu'excite en elle l'émotion légère des sens.

Ainsi, quels que soient le sujet et le ton de ce poëme, le principe en est invariable; toutes les règles en sont prises dans la situation de celui qui chante, et dans les règles même du chant. Il est donc bien aisé de distinguer quels sont les sujets qui conviennent essentiellement à l'ode. Tout ce qui agite l'âme et l'élève au-dessus d'elle-même, tout ce qui l'émeut voluptueusement, tout ce qui la plonge dans une douce langueur, dans une tendre mélancolie; les songes intéressans dont l'imagination l'occupe; les tableaux variés qu'elle lui retrace; en un mot, tous les sentimens qu'elle aime à recevoir et qu'elle se plaît à répandre, sont favorables à ce poëme.

On chante pour charmer ses ennuis, comme pour exhaler sa joie; et quoique dans une douleur profonde il semble qu'on ait plus de répugnance que d'inclination pour le chant, c'est quelquefois un soulagement que se donne la nature. Orphée se consoloit, dit-on, en exprimant ses regrets sur sa lyre.

La sagesse, la vertu même, n'a pas dédaigné le secours de la lyre: elle a plié ses leçons aux règles du nombre et de la cadence; elle a même permis à la voix d'y mêler l'artifice du chant, soit pour les graver plus avant dans nos âmes, soit pour en tempérer la rigueur par le charme des accords, soit pour exercer sur les hommes le double empire de l'éloquence et de l'harmonie, de la raison et du sentiment. Ainsi, le genre de l'ode s'est étendu, élevé, ennobli; mais on voit que le principe en est toujours et partout le même: pour chanter il faut être ému. Il s'ensuit que l'ode est dramatique, c'est-à-dire, que ses personnages sont en action. Le poëte même est acteur dans l'ode; et s'il n'est pas affecté des sentimens qu'il exprime, l'ode sera froide et sans âme: elle n'est pas toujours également passionnée, mais elle n'est jamais, comme l'épopée, le récit d'un simple témoin. Dans Anacréon j'oublie le poëte, je ne vois que l'homme voluptueux. De même, si l'ode s'élève au ton sublime de l'inspiration, je veux croire entendre un homme inspiré; si elle fait l'éloge de la vertu, ou si elle en défend la cause, ce doit être avec l'éloquence d'un zèle ardent et généreux. Il en est des tableaux que l'ode peint, comme des sentimens qu'elle exprime: le poëte en doit être affecté, comme il veut m'en affecter moi-même. Lamotte a connu toutes les règles de l'ode, excepté celle-ci: de là vient qu'il a mis dans les siennes tant d'esprit et si peu de chaleur: c'est de tous les poëtes lyriques celui qui annonce le plus d'enthousiasme, et qui en a le moins. Les sentimens et le génie ont des mouvemens qui ne s'imitent pas.

Marmontel.

§ 113. *Archiloque.*

Plusieurs villes se glorifient d'avoir donné le jour à Homère; aucune ne dispute à Paros l'honneur ou la honte d'avoir produit Archiloque. Ce poëte, qui vivoit dans le 8ème siècle avant l'ère chrétienne, étoit d'une famille distinguée. La Pythie prédit sa naissance, et la gloire dont il devoit se couvrir un jour. Préparés par cet oracle, les Grecs admirèrent dans ses écrits la force des expressions et la noblesse des idées; ils le virent montrer, jusque dans ses écarts, la mâle vigueur de son génie, étendre les limites de l'art, introduire de nouvelles cadences dans les vers, et de nouvelles beautés dans la musique. Archiloque a fait pour la poésie lyrique, ce qu'Homere avoit fait pour la poésie épique. Tous deux ont eu cela de commun, que dans leur genre, ils ont servi de modèles; que leurs ouvrages étoient récités dans les assemblées générales de la Grèce; que leur naissance étoit célébrée en commun par des fêtes particulières. Cependant, en associant leurs noms, la reconnoissance publique ne voulut pas confondre leurs rangs: elle n'accorda que le second au poëte de Paros; mais c'étoit obtenir le premier que de n'avoir qu'Homère au-dessus de soi.

Du côté des mœurs et de la conduite, Archiloque devroit être rejeté dans la plus vile classe des hommes. Jamais des talens plus sublimes ne furent unis avec un caractère plus atroce et plus dépravé: il souilloit ses écrits d'expressions licencieuses et de peintures lascives; il y répandit avec profusion le fiel dont son âme se plaisoit à se nourrir. Ses amis, ses ennemis, les objets infortunés de ses amours, tout suc-

comboit sous les traits sanglans de ses satires ; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est de lui que nous tenons ces faits odieux ; c'est lui qui, en traçant l'histoire de sa vie, eut le courage d'en contempler à loisir toutes les horreurs, et l'insolence de les exposer aux yeux de l'univers.

Les charmes naissans de Néobule, fille de Lycambe, avoient fait une vive impression sur son cœur. Des promesses mutuelles sembloient assurer son bonheur et la conclusion de son hymen, lorsque des motifs d'intérêt lui firent préférer un rival. Aussitôt le poëte, plus irrité qu'affligé, agita les serpens que les furies avoient mis entre ses mains, et couvrit de tant d'opprobres Néobule et ses parens, qu'il les obligea tous à terminer par une mort violente, des jours qu'il avoit cruellement empoisonnés.

Arraché par l'indigence du sein de sa patrie, il se rendit à Thasos avec une colonie de Pariens. Sa fureur y trouva de nouveaux alimens, et la haine publique se déchaina contre lui. L'occasion de la détourner se présenta bientôt. Ceux de Thasos étoient en guerre avec les nations voisines, il suivit l'armée, vit l'ennemi, prit la fuite, et jeta son bouclier. Ce dernier trait étoit le comble de l'infamie pour un Grec ; mais l'infamie ne flétrit que les âmes qui ne méritent pas de l'éprouver. Archiloque fit hautement l'aveu de sa lâcheté : *j'ai abandonné mon bouclier*, s'écria-t-il dans un de ses ouvrages ; *mais j'en trouverai un autre, et j'ai sauvé ma vie.*

C'est ainsi qu'il bravoit les reproches du public, parce que son cœur ne lui en faisoit point ; c'est ainsi qu'après avoir insulté aux lois de l'honneur, il osa se rendre à Lacédémone. Que pouvoit-il attendre d'un peuple qui ne séparoit jamais son admiration de son estime ? Les Spartiates frémirent de le voir dans l'enceinte de leurs murailles ; ils l'en bannirent à l'instant, et proscrivirent ses écrits dans toutes les terres de la république.

L'assemblée des jeux olympiques le consola de cet affront. Il y récita en l'honneur d'Hercule, cet hymne fameux qu'on y chantoit toutes les fois qu'on célébroit la gloire des vainqueurs. Les peuples lui prodiguèrent leurs applaudissemens, et les juges, en lui décernant une couronne, dûrent lui faire sentir que jamais la poésie n'a plus de droits sur nos cœurs, que lorsqu'elle nous éclaire sur nos devoirs.

Archiloque fut tué par Callondas de Naxos, qu'il poursuivoit depuis longtemps. La Pythie regarda sa mort comme une insulte faite à la poésie. *Sortez du temple*, dit-elle au meurtrier, *vous qui avez porté vos mains sur le favori des muses.* Callondas remontra qu'il s'étoit contenu dans les bornes d'une défense légitime ; et quoique fléchie par ses prières, la Pythie le força d'apaiser par des libations les mânes irrités d'Archiloque. Telle fut la fin d'un homme qui, par ses talens, ses vices, et son impudence, étoit devenu un objet d'admiration, de mépris et de terreur.

Barthelemy, Voyage d'Anacharsis.

§ 114. *Alcée.*

Alcée qui florissoit à Mytilène dans le septième siècle avant l'ère chrétienne, étoit né avec un esprit inquiet et turbulent, il parut d'abord se destiner à la profession des armes qu'il préféroit à toutes les autres ; mais à la première occasion il prit honteusement la fuite ; et les Athéniens, après leur victoire, le couvrirent d'opprobre, en suspendant ses armes au temple de Minerve à Sigée. Il professoit hautement l'amour de la liberté, et fut soupçonné de nourrir en secret le désir de la détruire. Il se joignit avec ses frères, à Pittacus, pour chasser Mélanchrus, tyran de Mytilène ; et aux mécontens, pour s'élever contre l'administration de Pittacus. L'excès et la grossièreté des injures qu'il vomit contre ce prince n'attestèrent que sa jalousie. Il fut banni de Mytilène ; il revint quelque temps après à la tête des exilés, et tomba entre les mains de son rival, qui se vengea d'une manière éclatante, en lui pardonnant.

La poésie, l'amour et le vin le consolèrent de ses disgrâces, il avoit dans ses premiers écrits exhalé sa haine contre la tyrannie : il chanta depuis les dieux et surtout ceux qui président aux plaisirs ; il chanta ses amours, ses travaux guerriers, ses voyages et les malheurs de l'exil. Son génie avoit besoin d'être excité par l'intempérance ; et c'étoit dans une sorte d'ivresse qu'il composoit ces ouvrages qui ont fait l'admiration de la postérité. Son style toujours assorti aux matières qu'il traite, n'avoit d'autres défauts que ceux de la

langue qu'on parloit à Lesbos. Il réunissoit la douceur à la force, la richesse à la précision et à la clarté ; il s'éleva presque à la hauteur d'Homère, lorsqu'il s'agissoit de décrire des combats, et d'épouvanter un tyran.

Alcée avoit conçu de l'amour pour Sapho, il lui écrivit un jour : je voudrois m'expliquer ; mais la honte me retient. Votre front n'auroit pas à rougir, lui répondit-elle, si votre cœur n'étoit pas coupable.

Barthelemy. ibid.

§ 115. *Sapho.*

Alcée et Sapho naquirent dans la même ville et furent contemporains. Celle-ci, après la mort de son époux, consacra son loisir aux lettres, dont elle entreprit d'inspirer le goût aux femmes de Lesbos. Plusieurs d'entre elles se mirent sous sa conduite ; des étrangères grossirent le nombre de ses disciples, elle les aima avec excès, parce qu'elle ne pouvoit rien aimer autrement : on supposa du crime dans cette extrême sensibilité, une certaine facilité de mœurs, et la chaleur de ses expressions n'étoient que trop propres à servir la haine de quelques femmes puissantes, qui étoient humiliées de sa supériorité, et de quelques-unes de ses disciples qui n'étoient pas l'objet de ses préférences. Cette haine éclata. Elle y répondit par des vérités et des ironies qui achevèrent de les irriter. Elle se plaignit ensuite de leurs persécutions, et ce fut un nouveau crime. Contrainte de prendre la fuite, elle alla chercher un asile en Sicile. Si les bruits répandus sur son compte ne furent pas fondés, son exemple a prouvé que de grandes indiscrétions suffisent pour flétrir la réputation d'une personne exposée aux regards du public et de la postérité.

Sapho étoit extrêmement sensible ; elle aima Phaon dont elle fut abandonnée : elle fit de vains efforts pour le ramener ; et désespérant d'être désormais heureuse avec lui et sans lui, elle tenta le saut de Leucade, et périt dans les flots, la mort n'a pas effacé la tache imprimée sur sa conduite, et peut-être ne sera-t-elle jamais effacée : car l'envie qui s'attache aux noms illustres, meurt à la vérité ; mais elle laisse après elle la calomnie qui ne meurt jamais.

Sapho a fait des hymnes, des odes, des élégies et quantité d'autres pièces, la plupart sur des rythmes qu'elle avoit introduits elle-même, toutes brillantes d'heureuses expressions dont elle enrichit la langue.

Plusieurs femmes de la Grèce ont cultivé la poésie avec succès ; aucune n'a pu égaler Sapho ; et parmi les autres poëtes, il en est très-peu qui méritent de lui être préférés. Quelle attention dans le choix des sujets et des mots ! elle a peint tout ce que la nature offre de plus riant : elle l'a peint avec les couleurs les mieux assorties ; et ces couleurs, elle sait au besoin tellement les nuancer, qu'il en résulte toujours un heureux mélange d'ombres et de lumières. Son goût brille jusque dans le mécanisme de son style. Là par un artifice qui ne sent jamais le travail, point de heurtemens pénibles, point de chocs violens entre les élémens du langage, et l'oreille la plus délicate trouveroit à peine dans une pièce entière, quelques sons qu'elle voulût supprimer. Cette harmonie ravissante fait que, dans la plupart de ses ouvrages, ses vers coulent avec plus de grâce et de mollesse que dans ceux d'Anacréon et de Simonide.

Mais avec quelle force de génie nous entraîne-t-elle, lorsqu'elle décrit les charmes, les transports et l'ivresse de l'amour ! Quels tableaux ! Quelle chaleur ! Dominée, comme la Pythie, par le dieu qui l'agite, elle jette sur le papier des expressions enflammées. Ses sentimens y tombent comme une grêle de traits, comme une pluie de feu qui va tout consumer, tous les symptômes de cette passion s'animent et se personnifient pour exciter les plus fortes émotions dans nos âmes.

Le même. ibid.

§ 116. *Anacréon.*

Arrêtons-nous sur Anacréon, qui s'est immortalisé par ses plaisirs, lorsque tant d'autres n'ont pu l'être par leurs travaux ; ce chansonnier voluptueux qui ne connut d'autre ambition que celle d'aimer et de jouir, ni d'autre gloire que celle de chanter ses amours et ses jouissances, ou plutôt qui dans ces mêmes chansons qui ont fait sa gloire, ne vit jamais qu'un amusement de plus. Ses poésies, dont heureusement le tems a épargné une partie, respirent la mollesse et l'enjouement, la délicatesse et la grâce.

Il n'est point auteur : il n'écrit point. Il est à table avec de belles filles Grecques la tête couronnée de roses, buvant d'excellens vins de Scio ou de Lesbos, et tandis que Manaés et Aglaé entrelacent des fleurs dans ses cheveux, il prend sa petite lyre d'ivoire à sept cordes, et chante un hymne à la rose sur le mode Lydien. S'il parle de la vieillesse et de la mort, ce n'est pas pour les braver avec la morgue stoïque ; c'est pour s'exhorter lui-même à ne rien perdre de tout ce qu'il peut leur dérober. Remarquons en passant que les auteurs anciens les plus voluptueux, Anacréon, Horace, Tibulle, Catulle, mêloient assez volontiers l'image de la mort à celle des plaisirs. Ils l'appeloient à leurs fêtes, et la plaçoient pour ainsi dire à table comme un convive, qui loin de les attrister, les avertissoit de jouir. Horace surtout, dans vingt endroits de ses odes, se plaît à rappeler la nécessité de mourir ; et ces passages toujours rapides, qui fixent un moment l'imagination sur des idées sombres, exprimées par des figures frappantes et des métaphores justes et heureuses, font sur l'âme une impression qui l'émeut doucement et ne l'effraie pas, y répandent pour un moment une sorte de tristesse réfléchissante, qui s'accorderoit mal, il est vrai, avec la joie bruyante et tumultueuse, mais qui se concilie très-bien avec le calme d'une âme satisfaite, et même avec les épanchemens d'un amour heureux. En général les impressions qui font le plus sentir le prix de la vie, sont celles qui nous rappellent le plus facilement qu'elle doit finir. J'ajouterai que c'est encore une preuve du goût naturel des anciens, de n'avoir jamais parlé, qu'en passant, de ces éternels sujets de lieux communs chez les modernes, le temps et la mort, sur lesquels notre imagination permet qu'on l'avertisse, mais qui peuvent la rebuter bientôt : on s'y appesantit trop, à moins que ce ne soit proprement le fond du sujet, comme dans l'éloquence de la chaire.

On ne sera pas faché d'apprendre qu'Anacréon joignoit à une médiocre fortune beaucoup de désintéressement, deux grandes raisons pour être heureux. Il vécut assez long-temps à Samos, à la cour de ce Polycrate qui n'eut d'un tyran que le nom. Ce prince lui fit présent de cinq talens, trente mille francs de notre monnoie. Mais Anacréon qui n'avoit pas coutume de posséder tant d'argent, en perdit presque le sommeil pendant deux jours ; il rapporta bien vite au généreux Polycrate ses cinq talens, et ce trait historique, raconté par les écrivains Grecs et cité par Giralde, dans son histoire des poëtes, est l'original de la fable du Savetier dans la Fontaine.

Il est impossible de donner la moindre esquisse de la manière d'Anacréon. Il y a dans sa composition originale une mollesse de ton, une douceur de nuances, une simplicité facile et gracieuse, qui ne peuvent se retrouver dans le travail d'une version. Ce sont des caractères dont l'empreinte n'est pas assez forte pour ne pas s'effacer beaucoup dans une copie. Il composoit d'inspiration, et l'on traduit d'effort. Ne traduisons point Anacréon.

La Harpe.

§ 117. *Pindare.*

Pindare né à Thèbes en Béotie, florissoit au temps de l'expedition de Xerxès et vécut environ 65 ans. Il prit des leçons de poésie et de musique sous différens maitres, et en particulier sous Myrtis, femme distinguée par ses talens, plus célèbre encore pour avoir compté parmi ses disciples Pindare et la belle Corinne. Ces deux élèves furent liés, du moins par l'amour des arts. Pindare, plus jeune que Corinne, se faisoit un devoir de la consulter. Ayant appris d'elle que la poésie doit s'enrichir des fictions de la fable, il commença ainsi une de ses pièces. *Dois-je chanter le fleuve Isménus, la nymphe Mélie, Cadmus, Hercule, Bacchus*, etc. Tous ces noms étoient accompagnés d'épithètes. Corinne lui dit en souriant : *Vous avez pris un sac de grains pour ensemencer une pièce de terre ; et au lieu de la semer avec la main, vous avez, dès les premiers pas, renversé le sac.*

Il s'exerça dans tous les genres de poésie, et dut principalement sa réputation aux hymnes qu'on lui demandoit, soit pour honorer les fêtes des dieux, soit pour relever le triomphe des vainqueurs aux jeux de la Grèce.

Rien peut-être de si pénible qu'une pareille tâche. Le tribut d'éloges qu'on exige du poëte, doit être prêt au jour indiqué : il a toujours les mêmes tableaux à peindre, et tantôt il risque d'être trop au-dessus ou trop au-dessous de son sujet ; mais Pindare s'étoit péné-

tré d'un sentiment qui ne connoissoit aucun de ces petits obstacles, et qui portoit sa vue au-delà des limites où la nôtre se renferme.

Son génie vigoureux et indépendant ne s'énonce que par des mouvemens irréguliers, fiers et impétueux. Les dieux sont-ils l'objet de ses chants? il s'élève, comme un aigle, jusqu'au pied de leurs trônes; si ce sont les hommes, il se précipite dans la lice, comme un coursier fougueux: dans les cieux, sur la terre, il roule, pour ainsi dire, un torrent d'images sublimes, de métaphores hardies, de pensées fortes, et de maximes étincelantes de lumière.

Pourquoi voit-on quelquefois ce torrent franchir ses bornes, rentrer dans son lit, en sortir avec plus de fureur, y revenir pour achever paisiblement sa carrière? C'est qu'alors semblable à un lion qui s'élance à plusieurs reprises en des sentiers détournés, et ne se repose qu'après avoir saisi sa proie, Pindare poursuit avec acharnement un objet qui paroît et disparoît à ses regards. Il court, il vole sur les traces de la gloire; il est tourmenté du besoin de la montrer à sa nation. Quand elle n'éclate pas assez dans les vainqueurs qu'il célèbre, il va la chercher dans leurs aïeux, dans leur patrie, dans les instituteurs des jeux, partout où il en reluit des rayons, qu'il a le secret de joindre à ceux dont il couronne ses héros: à leur aspect, il tombe dans un délire que rien ne peut arrêter; il assimile leur éclat à celui de l'astre du jour; il place l'homme qui les a recueillis au faîte du bonheur; si cet homme joint les richesses à la beauté, il le place sur le trône même de Jupiter; et pour le prémunir contre l'orgueil, il se hâte de lui rappeler que revêtu d'un corps mortel, la terre sera bientôt son dernier vêtement.

Pindare, souvent frappé du spectacle aussi touchant que magnifique des brillantes solennités de la Grèce, et de l'enthousiasme qu'y excitoient les vainqueurs, partagea l'ivresse générale; et l'ayant fait passer dans ses tableaux, il se constitua le panégyriste et le dispensateur de la gloire: par là tous ses sujets furent ennoblis, et reçurent un caractère de majesté. Il eut à célébrer des rois illustres et des citoyens obscurs: dans les uns et dans les autres, ce n'est pas l'homme qu'il envisage, c'est le vainqueur: sous prétexte qu'on se dégoûte aisément des éloges dont on n'est pas l'objet, il ne s'appesantit pas sur les qualités personnelles; mais comme les vertus des rois sont des titres de gloire, il les loue du bien qu'ils ont fait, et leur montre celui qu'ils peuvent faire. *Soyez justes*, ajoute-t-il, *dans toutes vos actions, vrais dans toutes vos paroles; songez que des milliers de témoins ayant les yeux fixés sur vous, la moindre faute de votre part seroit un mal funeste.* C'est ainsi que louoit Pindare: il ne prodiguoit pas l'encens, et n'accordoit pas à tout le monde le droit d'en offrir. *Les louanges*, disoit-il, *sont le prix des belles actions; à leur douce rosée, les vertus croissent, comme les plantes de la rosée du ciel; mais il n'appartient qu'aux gens de bien de louer les gens de bien.*

Malgré la profondeur de ses pensées, et le désordre apparent de son style, ses vers dans toutes les occasions enlevoient les suffrages. Aussi les juges éclairés placèrent-ils Pindare au premier rang des poëtes lyriques.

Quant à sa vie et à son caractère, voici ce qu'on peut conjecturer d'après quelques passages de ses écrits où l'on croit qu'il s'est peint lui-même. " *Il fut* " *un temps*, dit-il, où un vil intérêt ne " souilloit point le langage de la poé- " sie. Que d'autres aujourd'hui soient " éblouis de l'éclat de l'or; qu'ils éten- " dent au loin leurs possessions: je n'at- " tache du prix aux richesses que lors- " que, tempérées et embellies par les " vertus, elles nous mettent en état de " nous couvrir d'une gloire immortelle. " Mes paroles ne sont jamais éloignées " de ma pensée. J'aime mes amis; je " hais mon ennemi, mais je ne l'attaque " point avec les armes de la calomnie et " de la satire. L'envie n'obtient de moi " qu'un mépris qui l'humilie: pour toute " vengeance, je l'abandonne à l'ulcère " qui lui ronge le cœur jamais: les cris " impuissans de l'oiseau timide et ja- " loux n'arrêteront l'aigle audacieux qui " plane dans les airs."

" Au milieu du flux et du reflux de " joies et de douleurs qui coulent sur " la tête des mortels, qui peut se flatter " de jouir d'une félicité constante? J'ai " jeté les yeux autour de moi, et voyant " qu'on est plus heureux dans la mé- " diocrité que dans les autres états; j'ai " plaint la destinée des hommes puis- " sans, et j'ai prié les dieux de ne pas " m'accabler sous le poids d'une telle

" prospérité. Je marche par des voies " simples; content de mon état, et " chéri de mes concitoyens, toute mon " ambition est de leur plaire, sans re- " noncer au privilége de m'expliquer " librement sur les choses honnêtes, et " sur celles qui ne le sont pas. C'est " dans ces dipositions que j'approche " tranquillement de la vieillesse; heu- " reux si, parvenu aux noirs confins de " la vie, je laisse à mes enfans le plus " précieux des héritages, celui d'une " bonne renommée.

Barthelemy.

§ 118. *Horace.*

Il est le seul des lyriques Latins qui soit parvenu jusqu'à nous; mais ce qui peut nous consoler de la perte des autres, c'est le jugement de Quintilien, qui assure qu'ils ne méritoient pas d'être lus. Il fait au contraire le plus grand éloge d'Horace, et cet éloge a été confirmé dans tous les temps et chez tous les peuples. Horace semble réunir en lui Anacréon et Pindare; mais il ajoute à tous les deux. Il a l'enthousiasme et l'élévation du poëte Thébain: il n'est pas moins riche que lui en figures et en images; mais ses écarts sont un peu moins brusques; sa marche est un peu moins vague; sa diction a bien plus de nuances et de douceur. Pindare, qui chante toujours les mêmes sujets, n'a qu'un ton toujours le même; Horace les a tous; tous lui semblent naturels, et il a la perfection de tous. Qu'il prenne sa lyre; que saisi de l'esprit poétique, il soit transporté dans le conseil des dieux, ou sur les ruines de Troie, sur la cime des Alpes, ou près de Glycère, sa voix se monte toujours au sujet qui l'inspire. Il est majestueux dans l'Olympe, et charmant près d'une maîtresse. Il ne lui en coûte pas plus pour peindre avec des traits sublimes l'âme de Caton et de Régulus, que pour peindre avec des traits enchanteurs les caresses de Lycimnie et les coquetteries de Pyrrha. Aussi franchement voluptueux qu'Anacréon, aussi fidèle apôtre du plaisir, il a les grâces de ce lyrique Grec, avec beaucoup plus d'esprit et de philosophie, comme il a l'imagination de Pindare avec plus de morale et de pensées. Si l'on fait attention à la sagesse de ses idées, à la précision de son style, à l'harmonie de ses vers, à la variété de ses sujets; si l'on se souvient que ce même homme a fait des satires pleines de finesse, de raison et de gaîté, des épîtres, qui contiennent les meilleures leçons de la société civile, en vers qui se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire: un art poétique, qui est le code éternel du bon goût, on conviendra qu'Horace est un des meilleurs esprits que la nature ait pris plaisir à former.

La Harpe.

§ 119. *Malherbe.*

Malherbe fut vraiment un homme supérieur: c'est son nom qui marque la seconde époque de notre langue. Marot n'avoit réussi que dans la poésie galante et légère: Malherbe fut le premier modèle du style noble, et le créateur de la poésie lyrique. Il en a l'enthousiasme, les mouvemens et les tournures. Né avec de l'oreille et du goût, il connut les effets du rythme, et créa une foule de constructions poétiques, adaptées au génie de notre langue. Il nous enseigna l'espèce d'harmonie imitative qui lui convient, et comment on se sert de l'inversion avec art et avec réserve. Ses ouvrages pourtant ne sont pas encore d'une pureté comparable aux écrivains des beaux jours de Louis XIV: il ne seroit pas juste de l'exiger. Mais tout ce qu'il nous apprit, il ne le dut qu'à lui-même, et au bout de deux cents ans on cite encore nombre de morceaux de lui, qui sont d'une beauté à peu près irréprochable. Qu'on voie la paraphrase d'un psaume sur la grandeur périssable des rois.

Ce sont des vers François, et l'on n'avoit rien vu jusques-là qui pût même en approcher.

Veut-on un exemple de ce beau feu qui doit animer l'ode: qu'on voie celle qu'il adresse à Louis XIII partant pour l'expédition de la Rochelle. Il faut excuser quelques défauts de diction, quelques prosaïsmes: la limite entre le langage de la poésie et celui de la prose n'étoit pas encore bien fixée; on ne peut pas tant faire à la fois. Veut-on de l'intérêt et de la noblesse? qu'on lise encore la fin de cette même ode où l'auteur a pris tous les tons de la lyre: c'étoit pourtant la dernière fois qu'il la manioit; c'est la dernière ode qu'il ait faite.

Quel nombre! quelle cadence! quelle

beauté d'expression ! Qu'on le voie dans des sujets moins grands, et qui demandent de la douceur et de la sensibilité, par exemple, dans les stances qu'il adresse à son ami Dupérier, qui avoit perdu sa fille, à peine au sortir de l'enfance.

Quel choix de rythme : comme le petit vers qui tombe régulièrement après le premier, peint bien l'abattement de la douleur ! C'est là le vrai secret de l'harmonie dont on parle tant aujourd'hui : il ne s'agit pas de la travailler avec effort ; il faut la choisir avec goût.

La Harpe.

§ 120. *Rousseau.*

On ne peut disputer à Rousseau d'avoir connu parfaitement la méchanique des vers. Égal peut-être à Despréaux par cet endroit, on pourroit le mettre à côté de ce grand homme, si celui-ci, né à l'aurore du bon goût, n'avoit été le maître de Rousseau et de tous les poëtes de son siècle.

Ces deux excellens écrivains se sont distingués l'un et l'autre par l'art difficile de faire régner dans les vers une extrême simplicité, par le talent d'y conserver le tour et le génie de notre langue, et enfin par cette harmonie continue, sans laquelle il n'y a point de véritable poésie.

On leur reproche, à la vérité, d'avoir manqué de délicatesse et d'expression pour le sentiment. Ce dernier défaut me paroît peu considérable dans Despréaux ; parce que s'étant attaché uniquement à peindre la raison, il lui suffisoit de la peindre avec vivacité et avec feu, comme il a fait ; mais l'expression des passions ne lui étoit pas nécessaire. Son art poétique, et quelques autres de ses ouvrages approchent de la perfection qui leur est propre ; et on n'y regrette point la langue du sentiment, quoiqu'elle puisse entrer peut-être dans tous les genres, et les embellir de ses charmes.

Il n'est pas tout à fait aussi facile de justifier Rousseau à cet égard. L'ode étant, comme il dit lui-même, *le véritable champ du pathétique et du sublime*, on voudroit toujours trouver dans les siennes ce haut caractère. Mais quoiqu'elles soient dessinées avec une grande noblesse, je ne sais si elles sont toutes assez passionnées. J'excepte quelques-unes de ses odes sacrées, dont le fond appartient à de plus grands maîtres. Quant à celles qu'il a tirées de son propre fond, il me semble, qu'en général, les fortes images qui les embellissent ne produisent pas de grands mouvemens, et n'excitent ni la pitié, ni l'étonnement, ni la crainte, ni ce sombre saisissement que le vrai sublime fait naître.

La marche impétueuse de l'ode n'est pas celle d'un esprit tranquille ; il faut donc qu'elle soit justifiée par un enthousiasme véritable. Lorsqu'un auteur se jette de sang froid dans ces mouvemens et ces écarts, qui n'appartiennent qu'aux grandes passions, il court risque de marcher seul ; car le lecteur se lasse de ces transitions forcées, et de ces fréquentes hardiesses que l'art s'efforce d'imiter du sentiment, et qu'il imite toujours sans succès. Les endroits où le poëte paroît s'égarer, devroient être, à ce qu'il me semble, les plus passionnés de son ouvrage. Il est même d'autant plus nécessaire de mettre du sentiment dans des odes, que ces petits poëmes sont ordinairement vides de pensées, et qu'un ouvrage vide de pensées sera toujours foible, s'il n'est rempli de passion. Or, je ne crois pas qu'on puisse dire que les odes de Rousseau soient fort passionnées. Il est tombé quelquefois dans le défaut de ces poëtes, qui semblent s'être proposé dans leurs écrits, non d'exprimer plus fortement par des images, des passions violentes, mais seulement d'assembler des images magnifiques, plus occupés de chercher de grandes figures, que de faire naître dans leur âme de grandes pensées. Les défenseurs de Rousseau répondent qu'il a surpassé Horace et Pindare, auteurs illustres dans le même genre, et de plus, rendus respectables par l'estime dont ils sont en possession depuis tant de siècles. Si cela est ainsi, je ne m'étonne point que Rousseau ait emporté tous les suffrages. On ne juge que par comparaison de toutes choses ; et ceux qui font mieux que les autres dans leur genre, passent toujours pour excellens, personne n'osant leur contester d'être dans le bon chemin. Il m'appartient moins qu'à tout autre de dire que Rousseau n'a pu atteindre le but de son art : mais je crains bien que si on n'aspire pas à faire de l'ode une imitation plus fidèle de la nature, ce genre ne demeure enseveli dans une espèce de médiocrité.

S'il m'est permis d'être sincère jus-

qu'à la fin, j'avouerai que je trouve encore des pensées bien fausses dans les meilleures odes de Rousseau. Cette fameuse ode à la fortune, qu'on regarde comme le triomphe de la raison, présente, ce me semble, peu de réflexions qui ne soient plus éblouissantes que solides. . . . .

S'il étoit reçu de tous les poëtes, comme il est du reste des hommes, qu'il n'y a rien de beau dans aucun genre que le vrai, et que les fictions même de la poésie n'ont été inventées que pour peindre plus vivement la vérité, que pourroit-on penser des invectives qu'on trouve dans cette ode contre les conquérans? Seroit-il trop sévère de juger que l'ode à la fortune n'est qu'une pompeuse déclamation, et un tissu de lieux communs, énergiquement exprimés.

Je ne dirai rien des allégories et de quelques autres ouvrages de Rousseau. Je n'oserois surtout juger d'aucun ouvrage allégorique, parce que c'est un genre que je n'aime pas: mais je louerai volontiers ses épigrammes, où l'on trouve toute la naïveté de Marot avec une énergie que Marot n'avoit pas. Je louerai des morceaux admirables de ses épîtres, où le génie de ses épigrammes se fait singulièrement apercevoir, mais en admirant ces morceaux, si dignes de l'être, je ne puis m'empêcher d'être choqué de la grossièreté insupportable qu'on remarque en d'autres endroits. . . . .

Je hasarderai encore une réflexion. C'est que le vieux langage, employé par Rousseau dans ses meilleures épîtres ne me paroît ni nécessaire pour écrire naïvement, ni assez noble pour la poésie. C'est à ceux qui font profession eux-mêmes de cet art, à prononcer là-dessus. Je leur soumets sans répugnance toutes les remarques que j'ai osé faire sur les plus illustres écrivains de notre langue. Personne n'est plus passionné que je le suis, pour les véritables beautés de leurs ouvrages. Je ne connois peut-être pas tout le mérite de Rousseau; mais je ne serai pas fâché qu'on me détrompe des défauts que j'ai cru pouvoir lui reprocher. On ne sauroit trop honorer les grands talens d'un auteur, dont la célébrité a fait les disgrâces, comme c'est la coutume chez les hommes, et qui n'a pu jouir dans sa patrie de la réputation qu'il méritoit, que lorsqu'accablé sous le poids de l'humiliation et de l'exil, la longueur de son infortune a désarmé la haine de ses ennemis et fléchi l'injustice de l'envie

Vauvenargues.

§ 121. *De la Poésie Epique.*

On a accablé presque tous les arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous trouverons partout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé, que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter: il y a cent poétiques contre un poëme. On ne voit que des maîtres d'éloquence, et presque pas un orateur. Le monde est plein de critiques, qui à force de commentaires, de définitions, de distinctions, son parvenus à obscurcir les connoissances les plus claires et les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques on entassoit il n'y a pas long-tems dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fausse idée de l'éloquence, dont il auroit pu avoir une connoissance très-vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons livres! La voie par laquelle on a si long-temps enseigné l'art de penser, est assurément bien opposée au don de penser.

Mais c'est surtout en fait de poésie, que les commentateurs et les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit des volumes sur quelques lignes, que l'imagination des poëtes a créées en se jouant. Ce sont des tyrans, qui ont voulu asservir à leurs lois une nation libre, dont ils ne connoissent point le caractère; aussi ces prétendus législateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller tout dans les états qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont discouru avec pesanteur de ce qu'il falloit sentir avec transport; et quand même leurs règles seroient justes, combien peu seroient-elles utiles? Homère, Virgile, le Tasse, Milton, n'ont guère obéi à d'autres leçons, qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens ne serviroient qu'à embarrasser les grands hommes dans leur marche, et seroient d'un foible secours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière, et non pas s'y traîner avec des béquilles. Presque tous les critiques ont cherché dans Homère

des règles, qui n'y sont assurément point. Mais comme ce poëte Grec a composé deux poëmes d'une nature absolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier Homère avec lui-même. Virgile venant ensuite, qui réunit dans son ouvrage le plan de l'Iliade et celui de l'Odyssée, il fallut qu'ils cherchassent encore de nouveaux expédiens pour ajuster leurs règles à l'Enéide. Ils ont fait à peu près comme les astronomes qui inventoient tous les jours des cercles imaginaires, et créoient ou anéantissoient un ciel ou deux de cristal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme savans, et qui se croient tels, venoit vous dire, *le poëme épique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale, et dans laquelle un héros achève quelque grande action avec le secours des dieux dans l'espace d'une année*; il faudroit lui répondre: votre définition est très-fausse; car sans examiner si l'Iliade d'Homère est d'accord avec votre règle, les Anglois ont un poëme épique, dont le héros loin de venir à bout d'une grande entreprise par le secours céleste en une année, est trompé par le diable et par sa femme en un jour, et est chassé du paradis terrestre pour avoir désobéi à Dieu. Ce poëme cependant est mis par les Anglois au niveau de l'Iliade; et beaucoup de personnes le préfèrent à Homère, avec quelque apparence de raison.

Il faut dans tous les arts se donner bien de garde de ces définitions trompeuses, par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familières. Il n'en est point des arts, et surtout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature est toujours la même; mais presque tous les ouvrages des hommes changent ainsi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voisins diffèrent. Que dis-je, la même nation n'est plus reconnoissable au bout de trois ou quatre siècles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les états: ils changent en mille manières, tandis qu'on cherche à les fixer.

Le poëme épique regardé en lui-même, est donc un récit en vers d'avantures héroïques. Que l'action soit simple, ou complexe; qu'elle s'achève dans une année, ou qu'elle dure plus long-temps; que la scène soit fixée dans un seul endroit, comme dans l'Iliade; que le héros voyage de mers en mers, comme dans l'Odyssée; qu'il soit heureux ou infortuné, furieux comme Achille, ou pieux comme Enée; qu'il y ait un principal personnage, ou plusieurs; que l'action se passe sur la terre, ou sur la mer, sur le rivage d'Afrique comme dans la Luziade, dans l'Amérique comme dans l'Araucana; dans le ciel, dans l'enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le Paradis de Milton; il n'importe: le poëme sera toujours un poëme épique, un poëme héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite. Si vous vous faites scrupule, disoit le célèbre monsieur Addisson, de donner le titre de poëme épique au Paradis perdu de Milton, apellez-le, si vous voulez, un poëme divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confessiez que c'est un ouvrage aussi admirable en son genre que l'Iliade.

Ne disputons jamais sur les noms. Irais-je refuser le nom de comédies aux pièces de monsieur Congrève, ou à celles de Calderon, parce qu'elles ne sont pas dans nos mœurs? La carrière des arts a plus d'étendue qu'on ne pense. Un homme qui n'a lu que les auteurs classiques, méprise tout ce qui est écrit dans les langues vivantes; et celui qui ne sait que la langue de son pays, est comme ceux qui n'étant jamais sortis de la cour de France, prétendent que le reste du monde est peu de chose, et que qui a vu Versailles a tout vu.

Mais le point de la question et de la difficulté est de savoir sur quoi les nations polies se réunissent, et sur quoi elles diffèrent. Un poëme épique doit partout être fondé sur le jugement, et embelli par l'imagination: ce qui appartient au bonsens, appartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, une et simple, qui se développe aisément et par degrés, et qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'avantures monstrueuses. On souhaite généralement que cette unité si sage soit ornée d'une variété d'épisodes, qui soient comme les membres d'un corps robuste et proportionné. Plus l'action sera grande, plus elle plaira à tous les hommes, dont

la foiblesse est d'être séduits par tout ce qui est au-delà de la vie commune. Il faudra surtout que cette action soit intéressante : car tous les cœurs veulent être remués ; et un poëme parfait d'ailleurs, s'il ne touchoit point, seroit insipide en tout temps et en tout pays. Elle doit être entière, parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse être satisfait, s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'est promis d'avoir.

Telles sont à peu près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres ; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleste, la nature des épisodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, et de cet instinct qu'on nomme goût ; voilà sur quoi il y a mille opinions, et point de règles générales.

Il ne suffit pas, pour connoître l'épopée, d'avoir lu Virgile et Homère ; comme ce n'est point assez, en fait de tragédie, d'avoir lu Sophocle et Euripide.

Nous devons admirer ce qui est universellement beau chez les anciens ; nous devons nous prêter à ce qui étoit beau dans leur langue et dans leurs mœurs ; mais ce seroit s'égarer étrangement, que de les vouloir suivre en tout à la piste. Nous ne parlons point la même langue ; la religion qui est presque toujours le fondement de la poésie épique, est parmi nous l'opposé de leur mythologie. Nos coutumes sont plus différentes de celles des héros du siége de Troie, que de celles des Américains. Nos combats, nos siéges, nos flottes n'ont pas la moindre ressemblance ; notre philosophie est en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la boussole, de l'imprimerie, tant d'autres arts, qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choses.

Qu'Homère nous représente ses dieux s'enivrant de nectar, et riant sans fin de la mauvaise grâce dont Vulcain leur sert à boire, cela étoit bon de son temps, où les dieux étoient ce que les fées sont dans le nôtre : mais assurément personne ne s'avisera aujourd'hui de représenter dans un poëme une troupe d'anges et de saints buvant et riant à table. Que diroit-on d'un auteur, qui iroit après Virgile introduire des harpies enlevant le dîner de son héros, et qui changeroit de vieux vaisseaux en belles nymphes ? En un mot admirons les anciens ; mais que notre admiration ne soit pas une superstition aveugle : et ne faisons pas cette injustice à la nature humaine, et à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder et n'aimer que ses anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sûreté.

Il n'y a point de monumens en Italie, qui méritent plus l'attention d'un voyageur, que la Jérusalem du Tasse. Milton fait autant d'honneur à l'Angleterre, que le grand Newton. Camoëns est en Portugal ce que Milton est en Angleterre. Ce seroit sans doute un grand plaisir, et même un grand avantage pour un homme qui pense, d'examiner tous ces poëmes épiques de différente nature, nés en des siècles et dans des pays éloignés les uns des autres. Il me semble qu'il y a une satisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illustres personnages, Grecs, Romains, Italiens, Anglois ; tous habillés, si je l'ose dire, à la manière de leurs pays.

C'est une entreprise au-delà de mes forces, que de prétendre les peindre ; j'essaierai seulement de crayonner une esquisse de leurs principaux traits : c'est au lecteur à suppléer aux défauts de ce dessin ; je ne ferai que proposer ; il doit juger ; et son jugement sera juste, s'il lit avec impartialité et s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école, ni cet amour-propre mal entendu, qui nous fait mépriser tout ce qui n'est pas dans nos mœurs. Il verra la naissance, le progrès, la décadence de l'art ; il le verra ensuite sortir comme de ses ruines ; il le suivra dans tous ses changemens ; il distinguera ce qui est beauté, dans tous les temps, et chez toutes les nations, d'avec ces beautés locales, qu'on admire dans un pays, et qu'on méprise dans un autre. Il n'ira point demander à Aristote ce qu'il doit penser d'un Anglois ou Portugais, ni à monsieur Perraut comment il doit juger de l'Iliade ; il ne se laissera point tyranniser par Scaliger, ni par le Bossu ; mais il tirera ses règles de la nature et des exemples qu'il aura devant les yeux, et il jugera entre les dieux d'Homère et le Dieu de Milton, entre Calipso et Didon, entre Armide et Eve.

Voltaire.

§ 122 *Homère.*

Avant Homère, on avoit déjà vu paroître Orphée, Linus, Musée et quantité d'autres poëtes, dont les ouvrages sont perdus, et qui n'en sont peut-être que plus célèbres; déjà venoit d'entrer dans la carrière, cet Hésiode, qui fut, dit-on, le rival d'Homère, et qui, dans un style plein de douceur et d'harmonie, décrivit les généalogies des dieux, les travaux de la campagne, et d'autres objets qu'il sut rendre intéressans.

Homère trouva donc un art qui, depuis quelque temps, étoit sorti de l'enfance, et dont l'émulation hâtoit sans cesse les progrès: il le prit dans son développement, et le porta si loin, qu'il paroît en être le créateur.

Il chanta, dit-on, la guerre de Thèbes; il composa plusieurs ouvrages, qui l'auroient égalé aux premiers poëtes de son temps; mais l'Iliade et l'Odissée le mettent au-dessus de tous les poëtes qui ont écrit avant et après lui.

Dans le premier de ces poëmes, il a décrit quelques circonstances de la guerre de Troie; et dans le second, le retour d'Ulysse dans ses états.

Il s'étoit passé pendant le siége de Troie, un événement qui avoit fixé l'attention d'Homère. Achille, insulté par Agamemnon se retira dans son camp: son absence affoiblit l'armée des Grecs, et ranima le courage des Troyens, qui sortirent de leurs murailles, et livrèrent plusieurs combats, où ils furent presque toujours vainqueurs: ils portoient déjà la flamme sur les vaisseaux ennemis, lorsque Patrocle parut revêtu des armes d'Achille. Hector l'attaque et lui fait mordre la poussière: Achille, que n'avoient pu fléchir les prières des chefs de l'armée, revole au combat, venge la mort de Patrocle, par celle du général des Troyens; ordonne les funérailles de son ami, et livre pour une rançon au malheureux Priam, le corps de son fils Hector.

Les faits, arrivés dans l'espace d'un très-petit nombre de jours, étoient une suite de la colère d'Achille contre Agamemnon, et formoient dans le cours du siége, un épisode qu'on pouvoit en détacher aisément, et qu'Homère choisit pour le sujet de l'Iliade: en le traitant, il s'assujettit à l'ordre historique; mais pour donner plus d'éclat à son sujet, il supposa, suivant le système reçu de son temps, que depuis le commencement de la guerre, les dieux s'étoient partagés entre les Grecs et les Troyens; et pour le rendre plus intéressant, il suit les personnes en action: artifice peut-être inconnu jusqu'à lui, qui a donné naissance au genre dramatique, et qu'Homère employa dans l'Odissée avec le même succès.

On trouve plus d'art et de savoir dans ce dernier poëme. Dix ans s'étoient écoulés, depuis qu'Ulysse avoit quitté les rivages d'Ilium. D'injustes ravisseurs dissipoient ses biens; ils vouloient contraindre son épouse désolée, à contracter un second hymen, et à faire un choix qu'elle ne pouvoit différer. C'est à ce moment que s'ouvre la scène de l'Odissée. Télémaque, fils d'Ulysse, va dans le continent de la Grèce, interroger Nestor et Ménélas sur le sort de son père. Pendant qu'il est à Lacédémone, Ulysse part de l'île de Calypso; et, après une navigation pénible, il est jeté par la tempête, dans l'île des Phéaciens, voisine d'Ithaque. Dans un temps où le commerce n'avoit pas encore rapproché les peuples, on s'assembloit autour d'un étranger, pour entendre le récit de ses aventures. Ulysse pressé de satisfaire une cour, où l'ignorance et le goût du merveilleux régnoient à l'excès, lui raconte les prodiges qu'il a vus, l'attendrit par la peinture des maux qu'il a soufferts, et en obtient du secours pour retourner dans ses états: il arrive, il se fait reconnoître à son fils, et prend avec lui des mesures efficaces pour se venger de leurs ennemis communs.

L'action de l'Odissée ne dure que quarante jours; mais, à la faveur du plan qu'il a choisi, Homère a trouvé le secret de décrire toutes les circonstances du retour d'Ulysse; de rappeler plusieurs détails de la guerre de Troie, et de déployer les connoissances qu'il avoit lui-même acquises dans ses voyages. Il paroît avoir composé cet ouvrage dans un âge avancé; on croit le reconnoître à la multiplicité des récits, ainsi qu'au caractère paisible de ses personnages, et à une certaine chaleur douce comme celle du soleil à son couchant.

Quoique Homère se soit proposé surtout de plaire à son siècle, il résulte clairement de l'Iliade, que les peuples sont toujours la victime de la division des chefs: et de l'Odissée, que la prudence, jointe au courage, triomphe tôt ou tard des plus grands obstacles.

La postérité, qui ne peut mesurer la gloire des rois et des héros sur leurs actions, croit entendre de loin le bruit qu'ils ont fait dans le monde, et l'annonce avec plus d'éclat aux siècles suivans. Mais la réputation d'un auteur dont les écrits subsistent, est, à chaque génération, à chaque moment, comparée avec les titres qui l'ont établie ; et sa gloire doit être le résultat des jugemens successifs que les âges prononcent en sa faveur. Celle d'Homère s'est d'autant plus accrue, qu'on a mieux connu ses ouvrages, et qu'on s'est trouvé plus en état de les apprécier. Les Grecs n'ont jamais été aussi instruits qu'ils le sont aujourd'hui ; jamais leur admiration pour lui ne fut si profonde : son nom est dans toutes les bouches, et son portrait devant tous les yeux : plusieurs villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour ; d'autres lui ont consacré des temples ; les Argiens qui l'invoquent dans leurs cérémonies saintes, envoient tous les ans, dans l'île de Chio, offrir un sacrifice en son honneur. Ses vers retentissent dans toute la Grèce, et font l'ornement de ses brillantes fêtes. C'est là que la jeunesse trouve ses premières instructions ; qu'Eschyle, Sophocle, Archiloque, Hérodote, Démosthène, Platon, et les meilleurs auteurs, ont puisé la plus grande partie des beautés qu'ils ont semées dans leurs écrits ; que le sculpteur Phidias et le peintre Euphranor, ont appris à représenter dignement le maître des dieux.

Quel est donc cet homme qui donne des leçons de politique aux législateurs ; qui apprend aux philosophes et aux historiens, l'art d'écrire ; aux poëtes et aux orateurs, l'art d'émouvoir ; qui fait germer tous les talens, et dont la supériorité est tellement reconnue, qu'on n'est pas plus jaloux de lui, que du soleil qui nous éclaire ?

Je sais qu'Homère doit intéresser spécialement sa nation. Les principales maisons de la Grèce croient découvrir dans ses ouvrages les titres de leur origine ; et les différens états, l'époque de leur grandeur. Souvent son témoignage a suffi pour fixer les anciennes limites de deux peuples voisins. Mais ce mérite qui pouvoit lui être commun avec quantité d'auteurs oubliés aujourd'hui, ne sauroit produire l'enthousiasme qu'excitent ses poëmes ; et il falloit bien d'autres ressorts, pour obtenir parmi les Grecs l'empire de l'esprit.

Je ne suis qu'un Scythe, dit Anacharsis, et l'harmonie des vers d'Homère, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers ; mais je ne suis plus maître de mon admiration, quand je vois ce génie altier planer, pour ainsi dire, sur l'univers, lançant de toutes parts ses regards embrasés, recueillant les feux et les couleurs dont les objets étincellent à sa vue, assistant au conseil des dieux, sondant les replis de cœur humain, et bientôt, riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature et ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses expressions ; mettre aux prises le ciel avec la terre, et les passions avec elles-mêmes ; nous éblouir par ces traits de lumière qui n'appartiennent qu'à un talent supérieur ; nous entraîner par ces saillies de sentiment qui sont le vrai sublime, et toujours laisser dans notre âme une impression profonde qui semble l'étendre et l'agrandir ; car ce qui distingue surtout Homère, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvemens qui l'agitent ; c'est de tout subordonner à la passion principale, de la suivre dans ses inconséquences, de la porter jusqu'aux nues, de la faire tomber, quand il le faut, par la force du sentiment et de la vertu, comme la flamme de l'Etna que le vent repousse au fond de l'abîme ; c'est d'avoir de grands caractères ; d'avoir différencié la puissance, la bravoure et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions fades et fastidieuses, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fictions neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages.

Je monte avec lui dans les cieux ; je reconnois Vénus tout entière à cette ceinture d'où s'échappent sans cesse les feux de l'amour, les désirs impatiens, les grâces séduisantes et les charmes inexprimables du langage et des yeux ; je reconnois Pallas et ses fureurs, à cette égide où sont suspendues la terreur, la discorde, la violence et la tête épouvantable de l'horrible Gorgone ; Jupiter et Neptune sont les plus puissans des dieux : mais il faut à Neptune un trident pour secouer la terre ; à Jupiter, un clin d'œil pour ébranler l'Olympe. Je descends sur la terre : Achille, Ajax et Diomède sont les plus redoutables des Grecs ; mais Diomède se retire à l'aspect de l'armée Troyenne ; Ajax ne cède qu'après l'avoir

repoussée plusieurs fois; Achille se montre et elle disparoît.

Ces différences ne sont pas rapprochées dans les livres sacrés des Grecs: car c'est ainsi qu'on peut nommer l'Iliade et l'Odyssée. Le poëte avoit posé solidement ses modèles. Il en détachoit au besoin les nuances qui servoient à les distinguer, et les avoit présentes à l'esprit, lors même qu'il donnoit à ses caractères des variations momentanées; parce qu'en effet, l'art seul prête aux caractères une constante unité, et que la nature n'en produit point qui ne se démente jamais dans les différentes circonstances de la vie.

Platon ne trouvoit point assez de dignité dans la douleur d'Achille ni dans celle de Priam, lorsque le premier se roule dans la poussière, après la mort de Patrocle, lorsque le second hasarde une démarche humiliante, pour obtenir le corps de son fils. Mais, quelle étrange dignité que celle qui étouffe le sentiment! Pour moi, je loue Homère d'avoir, comme la nature, placé la foiblesse à côté de la force, et l'abîme à côté de l'élévation; je le loue encore plus de m'avoir montré le meilleur des pères dans le plus puissant des rois, et le plus tendre des amis dans le plus fougueux des héros.

J'ai vu blâmer les discours outrageans que le poëte fait tenir à ses héros, soit dans leurs assemblées, soit au milieu des combats: alors j'ai jeté les yeux sur les enfans qui tiennent de plus près à la nature que nous, sur le peuple qui est toujours enfant, sur les sauvages qui sont toujours peuple: et j'ai observé que chez eux tous, avant que de s'exprimer par des effets, la colère s'annonce par l'ostentation, par l'insolence et l'outrage.

J'ai vu reprocher à Homère d'avoir peint dans leur simplicité les mœurs des temps qui l'avoient précédé; j'ai ri de la critique et j'ai gardé le silence.

Mais quand on lui fait un crime d'avoir dégradé ses dieux, je me contente de rapporter la réponse que me fit un jour un Athénien éclairé. Homère, me disoit-il, suivant le système poétique de son temps, avoit prêté nos foiblesses aux dieux; Aristophane les a depuis joués sur notre théâtre, et nos pères ont applaudi à cette licence: les plus anciens théologiens ont dit que les hommes et les dieux avoient une commune origine; et Pindare, presque de nos jours, a tenu le même langage. On n'a donc jamais pensé que ces dieux puissent remplir l'idée que nous avons de la divinité: et en effet la vraie philosophie admet au-dessus d'eux un Être Suprême, qui leur a confié sa puissance. Les gens instruits l'adorent en secret; les autres adressent leurs vœux, et quelquefois leurs plaintes à ceux qui le représentent; et la plupart des poëtes sont comme les sujets du roi de Perse, qui se prosternent devant le souverain et se déchaînent contre ses ministres.

Que ceux qui peuvent résister aux beautés d'Homère, s'appesantissent sur ses défauts. Car, pourquoi le dissimuler? il se repose souvent, et quelquefois il sommeille; mais son repos est comme celui de l'aigle, qui, après avoir parcouru dans les airs ses vastes domaines, tombe, accablé de fatigue, sur une haute montagne; et son sommeil ressemble à celui de Jupiter, qui suivant Homère lui-même, se réveille en lançant le tonnerre.

Quand on voudra juger Homère, non par discussion, mais par sentiment; non sur des règles souvent arbitraires, mais d'après les lois immuables de la nature, on se convaincra, sans doute, qu'il mérite le rang que les Grecs lui ont assigné, et qu'il fut le principal ornement de la Grèce.

Barthélemy, Introduction.

§ 123. *Continuation du même sujet.*

L'Iliade, qui est le grand ouvrage d'Homère, est plein de dieux et de combats peu vraisemblables. Ces sujets plaisent naturellement aux hommes; ils aiment ce qui leur paroît terrible; ils sont comme les enfans, qui écoutent avidement ces contes de sorciers qui les effraient. Il y a des fables pour tout âge, et il n'y a point de nation qui n'ait eu les siennes. De ces deux sujets qui remplissent l'Iliade, naissent les deux grands reproches que l'on fait à Homère: on lui impute l'extravagance de ses dieux, et la grossièreté de ses héros. C'est reprocher à un peintre d'avoir donné à ses figures les habillemens de leur temps. Homère a peint les dieux tels qu'on les croyoit, et les hommes tels qu'ils étoient. Ce n'est pas un grand mérite de trouver de l'absurdité dans la théologie païenne; mais il faudroit être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'Homère. Si l'idée des trois Grâces, qui doivent toujours accompagner la déesse de la beauté, si la ceinture de

Vénus sont de son invention, quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainsi orné cette religion, que nous lui reprochons? Et si ces fables étoient déjà reçues avant lui, peut-on mépriser un siècle, qui avoit trouvé des allégories si justes et si charmantes?

Quant à ce qu'on appelle grossièreté dans les héros d'Homere, on peut rire tant qu'on voudra de voir Patrocle au neuvième livre de l'Iliade, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer et souffler le feu, et préparer le dîner avec Achille; Achille et Patrocle n'en sont pas moins éclatans. Charles XII. roi de Suede, a fait six mois sa cuisine à Demir-Tocca, sans perdre rien de son héroïsme: et la plupart de nos généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces héros, qui faisoient leur cuisine eux-mêmes. On peut se moquer de la princesse Nausica, qui suivie de toutes ses femmes, va laver ses robes et celles du roi et de la reine. On peut trouver ridicule, que les filles d'Auguste aient filé les habits de leur père, lorsqu'il étoit maître de la moitié de l'univers. Cela n'empêchera pas qu'une simplicité si respectable ne vaille bien la vaine pompe, la mollesse et l'oisiveté dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nourries.

Que si l'on reproche à Homère d'avoir tant loué la force de ses héros, c'est qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidoit de tout dans les batailles; c'est que cette force est l'origine de tout pouvoir chez les hommes; c'est que par cette supériorité seule les nations du nord ont conquis notre hémisphère depuis la Chine jusqu'au mont Atlas. Les anciens se faisoient une gloire d'être robustes: leurs plaisirs étoient des exercices violens: ils ne passoient point leurs jours à se faire traîner dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languissamment d'une maison dans une autre leur ennui et leur inutilité. En un mot Homère avoit à représenter un Ajax, et un Hector; non un courtisan de Versailles, ou de Saint James.

Après avoir rendu justice au fond du sujet des poëmes d'Homère, ce seroit ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités, et d'oser juger du prix de ses ouvrages. Mais tant de plumes savantes ont épuisé cette matière, que je me bornerai à une seule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux belles-lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si Homere a eu des temples, il s'est trouvé bien des infidèles, qui se sont moqués de sa divinité. Il y a eu dans tous les siècles des savans, des raisonneurs, qui l'ont traité d'écrivain pitoyable, tandis que d'autres étoient à genoux devant lui.

Pour moi lorsque je lus Homère, et que je vis ces fautes grossières qui justifient les critiques, et ces beautés plus grandes que ces fautes, je ne pus croire d'abord, que le même génie eût composé tous les chants de l'Iliade. En effet nous ne connoissons parmi les Latins ni parmi nous aucun auteur, qui soit tombé si bas, après s'être élevé si haut. Le grand Corneille, génie pour le moins égal à Homère, a fait à la vérité Pertharite, Suréna, Agésilas, après avoir donné Cinna et Polyeucte; mais Suréna et Pertharite sont des sujets encore plus mal choisis que mal traités. Ces tragédies sont très-foibles, mais non pas remplies d'absurdités, de contradictions et de fautes grossières. Enfin j'ai trouvé chez les Anglois ce que je cherchois; et le paradoxe de la réputation d'Homère m'a été dévelopé. Shakespear, leur premier poëte tragique, n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de divin. Je n'ai jamais vu à Londres la salle de la comédie aussi remplie à l'Andromaque de Racine, toute bien traduite qu'elle est par Philipps, ou au Caton d'Addisson, qu'aux anciennes pièces de Shakespear. Ces pièces sont des monstres en tragédie. Il y en a qui durent plusieurs années; on y baptise au premier acte le héros, qui meurt de vieillesse au cinquième; on y voit des sorciers, des paysans, des ivrognes, des bouffons, des fossoyeurs qui creusent une fosse, et qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin imaginez ce que vous pourrez de plus monstrueux et de plus absurde, vous le trouverez dans Shakespear. Quand je commençois à apprendre la langue Angloise, je ne pouvois comprendre comment une nation si éclairée pouvoit admirer un auteur si extravagant: mais dès que j'eus une plus grande connoissance de la langue, je m'aperçus que les Anglois avoient raison, et qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment, et ait tort d'avoir du plaisir. Ils voyoient comme moi les fautes grossières de leur auteur

favori ; mais ils sentoient mieux que moi ses beautés, d'autant plus singulières, que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de sa réputation. Les auteurs qui sont venus après lui ont servi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand sens de l'auteur de Caton, et ses talens qui en ont fait un secrétaire d'état, n'ont pu le placer à côté de Shakespear. Tel est le privilége du génie d'invention ; il se fait une route où personne n'a marché avant lui ; il court sans guide, sans art, sans règle ; il s'égare dans sa carrière : mais il laisse loin derrière lui tout ce qui n'est que raison et qu'exactitude. Tel à peu près étoit Homère : il a créé son art, et l'a laissé imparfait : c'est un chaos encore ; mais la lumière y brille déjà de tous côtés.

Le Clovis de Desmarets, la Pucelle de Chapelain, ces poëmes fameux par leur ridicule, sont, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'Iliade, comme le Pirame de Pradon est plus exact que le Cid de Corneille. Il y a peu de petites nouvelles où les événemens ne soient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'industrie que dans Homère. Cependant douze beaux vers de l'Iliade sont au-dessus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte sur des colifichets de fer, ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite d'Homère est d'avoir été un peintre sublime. Inférieur de beaucoup à Virgile dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, *c'est un feu dévorant, qui poussé par les vents, consume la terre devant lui.* Si c'est un Dieu, qui se transporte d'un lieu à un autre, il *fait trois pas, et au quatrième il arrive au bout de la terre.* Quand il décrit la ceinture de Vénus, il n'y a point de tableau de l'Albane qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'Achille, il personnifie les prières, *elles sont filles du maître des dieux, elles marchent tristement, le front couvert de confusion, les yeux trempés de larmes, et ne pouvant se soutenir sur leurs pieds chancelans ; elles suivent de loin l'injure altière qui court sur la terre d'un pied léger, levant sa tête audacieuse.*

Voltaire.

§ 124. *Virgile.*

On sait que Virgile ordonna par son testament, que l'on brûlât son Enéide, dont il n'étoit point satisfait ; mais on se donna bien de garde d'obéir à sa dernière volonté. Nous avons encore les vers qu'Auguste composa au sujet de cet ordre, que Virgile avoit donné en mourant ; ils sont beaux, et semblent partir du cœur.

Cet ouvrage que l'auteur avoit condamné aux flammes, est encore avec ses défauts le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité. Virgile tira le sujet de son poëme des traditions fabuleuses, que la superstition populaire avoit transmises jusqu'à lui, à peu près comme Homère avoit fondé son Iliade sur la tradition du siége de Troie ; car en vérité il n'est pas croyable qu'Homère et Virgile se soient soumis par avance à cette règle bizarre, que le père le Bossu a prétendu établir ; c'est de choisir son sujet avant ses personnages, et de disposer toutes les actions qui se passent dans le poëme, avant que de savoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la comédie, qui n'est qu'une représentation des ridicules du siècle, ou dans un roman frivole, qui n'est qu'un tissu de petites intrigues, lesquelles n'ont besoin ni de l'autorité de l'histoire, ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les poëtes épiques, au contraire, sont obligés de choisir un héros connu, dont le nom seul puisse imposer au lecteur, et un point d'histoire, qui soit par lui-même intéressant. Tout poëte épique qui suivra la règle de le Bossu, sera sûr de n'être jamais lu ; mais heureusement il est impossible de la suivre : car si vous tirez votre sujet tout entier de votre imagination, et que vous cherchiez ensuite quelque événement dans l'histoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'univers ne pourroient pas vous fournir un événement entièrement conforme à votre plan : il faudra de nécessité, que vous altériez l'un pour le faire cadrer avec l'autre ; et y a-t-il rien de plus ridicule, que de commencer à bâtir pour être ensuite obligé de détruire ?

Virgile rassembla donc dans son poëme tous ces différens matériaux, qui étoient épars dans plusieurs livres, et dont on peut voir quelques-uns dans Denys d'Halicarnasse. Cet historien trace exactement le cours de la navigation d'Enée ; il n'oublie ni la fable des Harpies, ni les

prédictions de Céléno, ni le petit Ascagne qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs assiettes, etc.* Pour la métamorphose des vaisseaux d'Enée en nymphes, Denys d'Halicarnasse n'en parle point; mais Virgile lui-même prend soin de nous avertir, que ce conte étoit une ancienne tradition, *Prisca fides facto, sed fama perennis.* Il semble qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même en se rappelant la créance publique. Si on considéroit dans cette vue plusieurs endroits de Virgile, qui choquent au premier coup d'œil, on seroit moins prompt à le condamner.

N'est-il pas vrai que nous permettrions à un auteur François, qui prendroit Clovis pour son héros, de parler de la sainte ampoule, qu'un pigeon apporta du ciel dans la ville de Rheims pour oindre le roi, et qui se conserve encore avec foi dans cette ville? Un Anglois, qui chanteroit le roi Arthur, n'auroit-il pas la liberté de parler de l'enchanteur Merlin? Tel est le sort de toutes ces anciennes fables, où se perd l'origine de chaque peuple, qu'on respecte leur antiquité, en riant de leur absurdité. Après tout, quelque excusable qu'on soit de mettre en œuvre de pareils contes, je pense qu'il vaudroit encore mieux les rejeter entièrement: un seul lecteur sensé que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé, qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la construction de la fable, Virgile est blâmé par quelques critiques, et loué par d'autres de s'être asservi à imiter Homère. Pour moi, si j'ose hasarder mon sentiment, je pense qu'il ne mérite ni ces reproches, ni ces louanges. Il ne pouvoit éviter de mettre sur la scène les dieux d'Homère, qui étoient aussi les siens, et qui selon la tradition avoient eux-mêmes guidé Enée en Italie. Mais assurément, il les fait agir avec plus de jugement que le poëte Grec. Il parle comme lui du siége de Troie; mais j'ose dire qu'il y a plus d'art, et des beautés plus touchantes dans la description que fait Virgile de la prise de cette ville, que dans toute l'Iliade d'Homère. On nous crie que l'épisode de Didon est d'après celui de Circé et de Calypso; qu'Enée ne descend aux enfers qu'à l'imitation d'Ulysse. Le lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. Homère a fait Virgile, dit-on; si cela est, c'est sans doute son plus bel ouvrage.

Il est bien vrai, Virgile a emprunté du Grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles même pour l'ordinaire il est au-dessous de l'original. Quand Virgile est grand, il est lui-même; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre la marche d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à Virgile de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces peintres, qui ne savent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profusion de caractères Homère a jetée dans son Iliade: au lieu que dans l'Enéide, le fort Cloanthe, le brave Gias, et le fidèle Achate, sont des personnages insipides, des domestiques d'Enée, et rien de plus, dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paroît juste; mais j'ose dire qu'elle tourne a l'avantage de Virgile. Il chante les actions d'Enée, et Homère l'oisiveté d'Achille. Le poëte Grec étoit dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal héros; et comme son talent étoit de faire des tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante, il a suivi l'impulsion de son génie, en représentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point. Virgile au contraire sentoit qu'il ne falloit point affoiblir son principal personnage, et le perdre dans la foule. C'est au seul Enée, qu'il a voulu, et qu'il a dû nous attacher; aussi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode auroit gâté son poëme.

Saint-Evremont dit qu'Enée est plus propre à être le fondateur d'un ordre de moines que d'un empire Il est vrai qu'Enée passe auprès de bien des gens, plutôt pour un dévot que pour un guerrier; mais leur préjugé vient de la fausse idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'Achille, ou des exploits gigantesques des héros de roman. Si Virgile avoit été moins sage, si au lieu de représenter le courage calme d'un chef prudent, il avoit peint la témérité emportée d'Ajax et de Diomède, qui combattent contre des dieux, il auroit plu davantage à ces critiques; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes sensés.

Je viens à la grande et universelle objection, que l'on fait contre l'Enéide. Les six derniers chants, dit-on, sont indignes des six premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point

les yeux sur ce défaut ; je suis persuadé qu'il le sentoit lui-même, et que c'étoit la vraie raison pour laquelle il avoit eu dessein de brûler son ouvrage. Il n'avoit voulu réciter à Auguste, que le premier, le second, le quatrième et le sixième livre, qui sont effectivement la plus belle partie de l'Enéide. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. Virgile a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'Enée aux enfers ; il a dit tout au cœur dans les amours de Didon. La terreur et la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de Troie. De cette haute élévation, où il étoit parvenu au milieu de son vol, il ne pouvoit guères que descendre. Le projet du mariage d'Enée avec une Lavinie qu'il n'a jamais vue, ne sauroit nous intéresser après les amours de Didon. La guerre contre les Latins, commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troie. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse. Cependant il ne faut pas croire que les six derniers chants de l'Enéïde soient sans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnoissiez Virgile. Ce que la force de son art a tiré de ce terrain ingrat est presque incroyable. Vous voyez partout la main d'un homme sage, qui lutte contre les difficultés : il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'Homère avoit répandu avec une profusion sans règle.

Pour moi, s'il m'est permis de dire ce qui me blesse davantage dans les six derniers livres de l'Enéïde, c'est qu'on est tenté en les lisant de prendre le parti de Turnus contre Enée. Je vois en la personne de Turnus un jeune prince passionnément amoureux, prêt à épouser une princesse qui n'a point pour lui de répugnance ; il est favorisé dans sa passion par la mère de Lavinie, qui l'aime comme son fils. Les Latins et les Rutules désirent également ce mariage, qui semble devoir assurer la tranquillité publique, le bonheur de Turnus, celui d'Amate, et même de Lavinie. Au milieu de ces douces espérances, lorsqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une ambassade au roi Latin pour obtenir un asile ; le bon vieux roi commence par lui offrir sa fille, qu'Enée ne demandoit pas : de là suit une guerre cruelle ; encore ne commence-t-elle que par hasard et par une avanture commune et petite. Turnus en combattant pour sa maîtresse est tué impitoyablement par Enée ; la mère de Lavinie au désespoir se donne la mort, et le foible roi Latin pendant tout ce tumulte ne sait ni refuser ni accepter Turnus pour son gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il se retire au fond de son palais, laissant Turnus et Enée se battre pour sa fille, sûr d'avoir un gendre quoi qu'il arrive.

Il eût été aisé, ce me semble, de remédier à ce grand défaut : il falloit peut-être qu'Enée eût à délivrer Lavinie d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune et aimable amant, qui avoit tant de droits sur elle, et qu'il secourût le vieux roi Latinus, au lieu de ravager son pays. Il a trop l'air du ravisseur de Lavinie : j'aimerois qu'il en fût le vengeur ; je voudrois qu'il eût un rival que je pusse haïr, afin de m'intéresser au héros davantage. Une telle disposition eût été une source de beautés nouvelles. Le père et la mère de Lavinie, cette jeune princesse même, eussent eu des personnages plus convenables à jouer. Mais ma présomption va trop loin ; ce n'est point à un jeune peintre à oser reprendre les défauts d'un Raphaël, et je ne puis pas dire comme le Corrége : *Son Pittor anche io.*

Voltaire.

§ 125. *Parallèle d'Homère et de Virgile.*

Homère fut le plus grand génie ; et Virgile, le meilleur artiste : dans l'un, nous admirons plus l'auteur ; et dans l'autre, l'ouvrage. Homère nous transporte et nous entraîne avec empire et impétuosité ; Virgile nous attire par une majesté séduisante : Homère répand avec une généreuse profusion ; Virgile distribue avec une magnificence réglée : Homère, semblable au Nil, verse ses richesses avec une espèce de débordement ; Virgile est semblable à une rivière qui, renfermée dans ses limites, coule avec constance et modération. Quand je considère leurs batailles, ces deux poëtes me paroissent ressembler aux héros qu'ils ont célébrés. Homère, comme Achille, ne connoît ni limites ni résistance ; il renverse tout ce qui s'oppose à lui ; et plus sa témérité augmente, plus il paroît brillant : Virgile, hardi, mais avec tranquillité, comme Enée, paroît sans trouble au milieu même de l'action ; il arrange tout ce qui est autour de lui,

et il est encore tranquille après la victoire. Quand nous considérons leurs divinités, Homère, semblable à son Jupiter, ébranle l'Olympe, fait briller des éclairs, et met tout le ciel en feu ; Virgile ressemble au même dieu, lorsqu'il tient ses conseils avec les dieux inférieurs, qu'il forme des plans pour l'empirée, et qu'il met l'ordre et la règle dans tout ce qu'il a créé.

Pope. Traduction de Mgr. le Dauphin, père de l'infortuné Louis XVI.

§ 126. *Le Tasse.*

Le Tasse commença sa *Jérusalem*, à l'âge de vingt-deux ans. Quelques chants de son poëme avoient déjà paru sous le nom de Godefroi, lorsqu'il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, sous le titre plus judicieux de *Jérusalem délivrée*. Le temps, qui sape la réputation des ouvrages médiocres, a assuré celle du Tasse. La *Jérusalem délivrée* est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie, comme les poëmes d'Homère l'étoient en Grèce ; et on ne fait nulle difficulté de la mettre à côté de Virgile et d'Homère, malgré ses fautes, et malgré la critique de Despréaux.

La Jérusalem paroît à quelques égards être d'après l'Iliade ; mais si c'est imiter que de choisir dans l'histoire un sujet, qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troie ; si Renaud est une copie d'Achille, et Godefroi d'Agamemnon ; j'ose dire que le Tasse a été bien au-delà de son modèle. Il a autant de feu qu'Homère dans ses batailles, avec plus de variété. Ses héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'Iliade ; mais ses caractères sont mieux annoncés, plus fortement décrits, et mieux soutenus ; car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le poëte Grec, et pas un qui ne soit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'Homère crayonnoit ; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs, et de distinguer les différentes espèces de vertus, de vices et de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi Godefroi est prudent et modéré ; l'inquiet Aladin a une politique cruelle ; la généreuse valeur de Tancrède est opposée à la fureur d'Argant ; l'amour dans Armide est un mélange de coquetterie et d'emportement, dans Herminie c'est une tendresse douce et aimable. Il n'y a pas jusqu'à l'hermite Pierre, qui ne fasse un personnage dans le tableau, et un beau contraste avec l'enchanteur Ismeno ; et ces deux figures sont assurément au-dessus de Calchas et de Taltibius. Renaud est une imitation d'Achille ; mais ses fautes sont plus excusables ; son caractère est plus aimable, son loisir est mieux employé. Achille éblouit, et Renaud intéresse.

Je ne sais si Homère a bien ou mal fait d'inspirer tant de compassion pour Priam, l'ennemi des Grecs : mais c'est sans doute un coup de l'art, d'avoir rendu Aladin odieux. Sans cet artifice, plus d'un lecteur se seroit intéressé pour les mahométans contre les chrétiens ; on seroit tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir du fond de l'Europe désoler un pays sur lequel ils n'avoient aucun droit, et massacrer de sang froid un vénérable monarque âgé de 80 ans, et tout un peuple innocent, qui n'avoit rien à démêler avec eux.

Le Tasse fait voir, comme il le doit, les croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de héros, qui sous la conduite d'un chef vertueux, vient délivrer du joug des infidèles une terre consacrée par la naissance et la mort d'un Dieu. Le sujet de la Jérusalem, à le considérer dans ce sens, est le plus grand qu'on ait jamais choisi. Le Tasse l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage est bien conduit ; presque tout y est lié avec art ; il amène adroitement les avantures ; il distribue sagement les lumières et les ombres. Il fait passer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, et de la peinture des voluptés, il le ramène aux combats ; il excite la sensibilité par degrés ; il s'élève au-dessus de lui-même de livre en livre. Son style est presque partout clair et élégant ; et lorsque son sujet demande de l'élévation, on est étonné comment la mollesse de la langue Italienne prend un nouveau caractère sous ses mains, et se change en majesté et en force.

On trouve, il est vrai, dans la Jérusalem, environ deux cents vers, où l'auteur se livre à des jeux de mots et à des *concetti* puériles : mais ces foiblesses étoient une espèce de tribut, que son génie payoit au mauvais goût de son siècle pour les pointes, qui même a augmenté depuis lui, mais dont les Italiens sont entièrement désabusés.

Si cet ouvrage est plein de beautés

qu'on admire partout, il y a aussi bien des endroits, qu'on n'approuve qu'en Italie, et quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me semble que c'est une faute par tout pays d'avoir débuté par un épisode, qui ne tient en rien au reste du poëme. Je parle de l'étrange et inutile talisman, que fait le sorcier Ismeno, avec une image de la vierge Marie; et de l'histoire d'Olindo et de Sophronia. Encore si cette image de la vierge servoit à quelque prédiction; si Olindo et Sophronia, prêts à être les victimes de leur religion, étoient éclairés d'en-haut, et disoient un mot de ce qui doit arriver; mais ils sont entièrement hors-d'œuvre. On croit d'abord que ce sont les principaux personnages du poëme; mais le poëte ne s'est épuisé à décrire leur avanture avec tous les embellissemens de son art, et n'excite tant d'intérêt et de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reste de l'ouvrage. Sophronie et Olinde sont aussi inutiles aux affaires des chrétiens, que l'image de la vierge l'est aux mahométans.

Il y a dans l'épisode d'Armide, qui d'ailleurs est un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui assurément ne seroient point admis en France ni en Angleterre. Dix princes chrétiens métamorphosés en poissons, et un perroquet chantant des chansons de sa propre composition, sont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur sensé, accoutumé à n'approuver que ce qui est naturel. Les enchantemens ne réussiroient pas aujourd'hui avec des François ou des Anglois; mais du temps du Tasse ils étoient reçus dans toute l'Europe, et regardés presque comme un point de foi par le peuple superstitieux d'Italie. Sans doute un homme qui vient de lire monsieur Loke, ou monsieur Addisson, sera étrangement révolté de trouver dans Jérusalem un sorcier chrétien, qui tire Renaud des mains des sorciers mahométans. Quelle fantaisie d'envoyer Ubalde et son compagnon à un vieux et saint magicien, qui les conduit jusqu'au centre de la terre! Les deux chevaliers se promènent là sur le bord d'un ruisseau rempli de pierres précieuses de tout genre. De ce lieu on les envoie à Ascalon, vers une vieille, qui les transporte aussitôt dans un petit bateau aux îles Canaries. Ils y arrivent sous la protection de Dieu, tenant dans leurs mains une baguette magique: ils s'acquittent de leur ambassade, et ramènent au camp des chrétiens le brave Renaud, dont toute l'armée avoit grand besoin. Encore ces imaginations dignes des contes de fées n'appartiennent-elles pas au Tasse; elle sont copiées de l'Arioste, ainsi que son Armide est une copie d'Alcine. C'est la surtout ce qui fait que tant de littérateurs Italiens ont mis l'Arioste beaucoup au-dessus du Tasse.

Mais quel étoit ce grand exploit, qui étoit réservé à Renaud? Conduit par enchantement depuis le pic de Ténérife jusqu'à Jérusalem, la providence l'avoit destiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt est le grand merveilleux du poëme. Dans les premiers chants, Dieu ordonne à l'archange Michel de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air, qui excitoient des tempêtes, et qui tournoient son tonnerre contre les chrétiens, en faveur des mahométans. Michel leur défend absolument de se mêler désormais des affaires des chrétiens. Ils obéissent aussitôt, et se plongent dans l'abîme. Mais bientôt après le magicien Ismeno les en fait sortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de Dieu, et sous le prétexte de quelques distinctions sophistiques, ils prennent possession de la forêt, où les chrétiens se préparoient à couper le bois nécessaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes, pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. Tancrède trouve sa Clorinde enfermée dans un pin, et blessée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. Armide s'y présente à travers l'écorce d'un mirthe, tandis qu'elle est à plusieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prières de l'hermite Pierre, et le mérite de la contrition de Renaud, rompent l'enchantement.

Le Tasse semble avoir reconnu lui-même sa faute, et il n'a pu s'empêcher de sentir que ces contes ridicules et bizarres, si fort à la mode alors, non-seulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étoient absolument incompatibles avec la gravité de la poésie épique. Pour se justifier, il publia une préface, dans laquelle il avança que tout son poëme étoit allégorique. L'armée des princes chrétiens, dit-il, représente le corps et l'âme. Jérusalem est la figure du vrai bonheur, qu'on acquiert par le travail, et avec beaucoup de difficulté. Godefroi est l'âme, Tancrède, Renaud,

etc. en sont les facultés. Le commun des soldats sont les membres du corps. Les diables sont à la fois figures et figurés, *figura e figurato*. Armide et Ismeno sont les tentations, qui assiégent nos âmes; les charmes, les illusions de la forêt enchantée, représentent les faux raisonnemens, *falsi sillogismi*, dans lesquels nos passions nous entraînent.

Telle est la clef, que le Tasse ose donner de son poëme. Il en use en quelque sorte avec lui-même, comme les commentateurs ont fait avec Homère et avec Virgile. Il se suppose des vues et des desseins, qu'il n'avoit pas probablement, quand il fit son poëme; ou si par malheur il les a eues, il est bien incompréhensible comment il a pu faire un si bel ouvrage avec des idées si alambiquées.

Si le diable joue dans son poëme le rôle d'un misérable charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la religion y est exposé avec majesté, et si j'ose le dire, dans l'esprit de la religion. Les processions, les litanies, et quelques autres détails des pratiques religieuses, sont représentés dans la Jérusalem délivrée sous une forme respectable. Telle est la force de la poésie, qui sait ennoblir tout, et étendre la sphère des moindres choses.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais esprits les noms de Pluton et d'Alecton, et d'avoir confondu les idées païennes avec les idées chrétiennes. Il est étrange que la plupart des poëtes modernes soient tombés dans cette faute. On diroit que nos diables et notre enfer chrétien auroient quelque chose de bas et de ridicule, qui demanderoit d'être ennobli par l'idée de l'enfer païen. Il est vrai que Pluton, Proserpine, Radamante, Tisiphone, sont des noms plus agréables que Belzebut et Astarot; nous rions du mot de diable, nous respectons celui de Furie. Voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'antiquité, il n'y a pas jusqu'à l'enfer, qui n'y gagne.

Voltaire.

§ 127. *Milton.*

Milton avoit cinquante-deux ans, lorsqu'il commença son poëme epique; Virgile avoit fini le sien à cet âge. A peine avoit-il mis la main à cet ouvrage, qu'il fut privé de la vue. Il se trouva pauvre, abandonné et aveugle, et ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le Paradis perdu. Il avoit alors très-peu de réputation; les beaux esprits de la cour de Charles II, ou ne le connoissoient pas, ou n'avoient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant qu'un ancien secrétaire de Cromwel, vieilli dans la retraite, aveugle et sans bien, fût ignoré ou méprisé dans une cour, qui avoit fait succéder à l'austérité du gouvernement du protecteur, toute la galanterie de la cour de Louis XIV, et dans laquelle on ne goûtoit que les poésies efféminées, la mollesse de Waller, les satires du comte de Rochester, et l'esprit de Couley.

Une preuve indubitable qu'il avoit très-peu de réputation, c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un libraire, qui voulût imprimer son Paradis perdu. Le titre seul révoltoit, et tout ce qui avoit quelque rapport à la religion étoit alors hors de mode. Enfin Tompson lui donna trente pistoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce Tompson. Encore ce libraire avoit-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula, que la moitié de ces trente pistoles ne seroit payable, qu'en cas qu'on fît une seconde édition du poëme: édition que Milton n'eut jamais la consolation de voir. Il resta pauvre et sans gloire: son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le Paradis perdu fut donc négligé à Londres, et Milton mourut sans se douter qu'il auroit un jour de la réputation. Ce fut le lord Sommers et le docteur Atterbury, depuis évêque de Rochester, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poëme épique. Ils engagèrent les héritiers de Tompson à faire une belle édition du Paradis perdu. Leur suffrage en entraîna plusieurs. Depuis, le célèbre monsieur Addisson écrivit en forme pour prouver que ce poëme égaloit ceux de Virgile et d'Homère: les Anglois commencèrent à se le persuader, et la réputation de Milton fut fixée.

Il peut avoir imité plusieurs morceaux du grand nombre de poëmes Latins faits de tout temps sur ce sujet, l'*Adamus exul* de Grotius, un nommé Mazen ou Mazenius, et beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre dans le Tasse la description de l'enfer, le caractère de Satan, le conseil des démons. Imiter ainsi, ce n'est point être plagiaire, c'est lutter, comme dit

Boileau, contre son original; c'est enrichir sa langue des beautés des langues étrangères; c'est nourrir son génie, et l'accroître du génie des autres; c'est ressembler à Virgile, qui imita Homère. Sans doute Milton a joûté contre le Tasse avec des armes inégales; la langue Angloise ne pouvoit rendre l'harmonie des vers Italiens. Cependant Milton a trouvé l'art d'imiter heureusement tous ces beaux morceaux. Il est vrai que ce qui n'est qu'un épisode dans le Tasse, est le sujet même dans Milton. Il est encore vrai que sans la peinture des amours d'Adam et d'Eve, comme sans l'amour de Renaud et d'Armide, les diables de Milton et du Tasse n'auroient pas eu grand succès. Le judicieux Despréaux, qui a presque toujours eu raison, a dit à tous les poëtes:

Eh, quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le diable toujours heurlant contre les cieux!

Je crois qu'il y a deux causes du succès que le Paradis perdu aura toujours: la première, c'est l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes et fortunées qu'un être puissant et jaloux par sa séduction rend coupables et malheureuses: la seconde est la beauté des détails.

Les François rioient encore, quand on leur disoit que l'Angleterre avoit un poëme épique, dont le sujet étoit le diable combattant contre Dieu, et un serpent qui persuade à une femme de manger une pomme: ils ne croyoient pas qu'on pût faire sur ce sujet autre chose que des vaudevilles. Je fus le premier qui fis connoître aux François quelques morceaux de Milton et de Shakespear. Monsieur du Pré de saint Maur donna une traduction en prose Françoise de ce poëme singulier. On fut étonné de trouver dans un sujet, qui paroît si stérile, une si grande fertilité d'imagination. On admira les traits majestueux avec lesquels ils ose peindre Dieu, et le caractère encore plus brillant, qu'il donne au diable. On lut avec beaucoup de plaisir la description du jardin d'Eden et des amours innocens d'Adam et d'Eve. En effet, il est à remarquer que dans tous les autres poëmes l'amour est regardé comme une foiblesse, dans Milton seul il est une vertu. Le poëte a su lever d'une main chaste le voile, qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion; il transporte le lecteur dans le jardin de délices; il semble lui faire goûter les voluptés pures, dont Adam et Eve sont remplis: il ne s'élève pas au-dessus de la nature humaine, mais au-dessus de la nature humaine corrompue: et comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poésie.

Mais tous les critiques judicieux dont la France est pleine, se réunirent à trouver, que le diable parle trop souvent et trop long-temps de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes, ils jugèrent qu'il y en a plusieurs d'outrées, et que l'auteur n'a rendu que puériles en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette futilité avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'ordre dorique au milieu de l'enfer, avec des colonnes d'airain et de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les diables auxquels il venoit de parler tout aussi bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands diables, qui auroient occupé trop de place dans ce parlement d'enfer, se transforment en pigmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

La guerre entre les bons et mauvais anges a paru aussi aux connoisseurs un épisode, où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être sage; il faut qu'il conserve un air de vraisemblance, et qu'il soit traité avec goût. Les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraisemblance, ni raison. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend Milton de peindre le caractère de Raphaël, de Michel, d'Abdiel, d'Uriel, de Moloc, de Nisrot, d'Astarot, tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut se former aucune idée, et auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. Homère en parlant de ses dieux les caractérisoit par leurs attributs, qu'on connoissoit; mais un lecteur chrétien a envie de rire, quand on veut lui faire connoître à fond Nisrot, Moloc et Abdiel. On a reproché à Homère de longues et inutiles harangues, et surtout les plaisanteries de ses héros. Comment souffrir dans Milton les harangues et les railleries des anges et des diables pendant la bataille qui se donne dans le ciel? Ces mêmes critiques ont jugé que Milton péchoit contre le vraisemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de Satan, et d'avoir armé d'épées tous ces es-

prits, qui ne pouvoient se blesser, car il arrive que lorsque je ne sais quel ange a coupé en deux je ne sais quel diable, les deux parties du diable se réunissent dans le moment.

Ils ont trouvé que Milton choquoit évidemment la raison par une contradiction inexcusable, lorsque Dieu le père envoie ses fidèles anges combattre, réduire, et punir les rebelles. " Allez, dit " Dieu à Michel et à Gabriel, poursuivez mes ennemis jusqu'aux extrémités " du ciel ; précipitez-les loin de Dieu et " de leur bonheur dans le tartare, qui " ouvre déja son brulant chaos pour les " engloutir." Comment se peut-il qu'après un ordre si positif la victoire reste indécise ? Et pourquoi Dieu donne-t-il un ordre inutile ? Il parle et n'est point obéi : il veut vaincre, et on lui résiste : il manque à la fois de prévoyance et de pouvoir. Il ne devoit point ordonner à ses anges de faire ce que son fils unique seul devoit faire.

C'est ce grand nombre de fautes grossières, qui fit sans doute dire à Dryden dans sa préface sur l'Enéide, que Milton ne vaut guère mieux que notre Chapelain et notre le Moine. Mais aussi ce sont les beautés admirables de Milton, qui ont fait dire à ce même Dryden, que la nature l'avoit formé de l'âme d'Homère et de celle de Virgile. Ce n'est pas la première fois, qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Versailles du côté de la cour, on voit un vilain petit bâtiment écrasé, avec sept croisées de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un palais immense, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Le même.

§ 123. *Des autres poëtes épiques.* 1o. *de Lucain.*

Lucain n'a osé s'écarter de l'histoire : par là il a rendu son poëme sec et aride. Il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens ; mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure. Ainsi il est arrivé qu'Achille et Enée, qui étoient peu importans par eux-mêmes, sont devenus grands dans Homere et dans Virgile, et que César et Pompée sont petits quelquefois dans Lucain. Il n'y a dans son poëme aucune description brillante comme dans Homère. Il n'a point connu comme Virgile l'art de narrer, et de ne rien dire de trop ; il n'a ni son éloquence, ni son harmonie. Mais aussi vous trouvez dans la Pharsale des beautés, qui ne sont ni dans l'Iliade, ni dans l'Enéide. Au milieu de ses déclamations ampoulées, il y a de ces pensées mâles et hardies, de ces maximes politiques dont Corneille est rempli ; quelques-uns de ses discours ont la majesté de Tite-Live, et la force de Tacite. Il peint comme Salluste : en un mot, il est grand partout où il ne veut point être poëte. Une seule ligne, telle que celle-ci, en parlant de César, *Nil actum reputans, si quid superesset agendum*, vaut bien assurément une description poétique.

Virgile et Homère avoient fort bien fait d'amener les divinités sur la scène. Lucain a fait tout aussi bien de s'en passer. Jupiter, Junon, Mars, Vénus, étoient des embellissemens nécessaires aux actions d'Enée et d'Agamemnon. On savoit peu de chose de ces héros fameux ; ils étoient comme ces vainqueurs des jeux olympiques, que Pindare chantoit, et dont il n'avoit presque rien à dire. Il falloit qu'il se jetât sur les louanges de Castor, de Pollux et d'Hercule. Les foibles commencemens de l'empire Romain avoient besoin d'être relevés par l'intervention des dieux ; Mais César, Pompée, Caton, Labienus vivoient dans un autre siècle qu'Enée : les guerres civiles de Rome étoient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle César joueroit-il dans la plaine de Pharsale, si Iris venoit lui apporter son épée, ou si Vénus descendoit dans un nuage d'or à son secours ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même, sont persuadés qu'un poëme ne sauroit subsister sans divinités, parce que l'Iliade en est pleine ; mais ces divinités sont si peu essentielles au poëme, que le plus bel endroit qui soit dans Lucain, et peut-être dans aucun poëte, est le discours de Caton, dans lequel ce stoïque ennemi des fables, dédaigne d'aller voir le temple de Jupiter Hammon.

Ce n'est donc point pour n'avoir pas fait usage du ministère des dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que Lucain est si inférieur à Virgile. Faut-il qu'après avoir peint César, Pompée, Caton avec des traits si forts, il soit si foible quand il

les fait agir ? Ce n'est presque plus qu'une gazette pleine de déclamations ; il me semble, que je vois un portique hardi et immense, qui me conduit à des ruines.

2o. Du Trissin.

Après que l'empire Romain eut été détruit par les barbares, plusieurs langues se formèrent des débris du Latin, comme plusieurs royaumes s'élevèrent sur les ruines de Rome. Les conquérans portèrent dans tout l'occident leur barbarie et leur ignorance. Tous les arts périrent ; et lorsque après huit cents ans ils commencèrent à renaître, ils renaquirent Goths et Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'architecture et de la sculpture de ces temps-là, est un compo é bizarre de grossièreté et de colifichets. Le peu qu'on écrivoit étoit dans le même goût. Les moines conservèrent la langue Latine pour la corrompre ; les Francs, les Vandales, les Lombards mêlèrent à ce Latin corrompu leur jargon irrégulier et stérile. Enfin la langue Italienne, comme la fille aînée de la Latine, se polit la première, ensuite l'Espagnole, puis la Françoise et l'Angloise se perfectionnèrent.

La poésie fut le premier art qui fut cultivé avec succès. Dante et Pétrarque écrivirent dans un temps, où l'on n'avoit pas encore un ouvrage de prose supportable ; chose étrange que presque toutes les nations du monde aient eu des poëtes avant que d'avoir aucune autre sorte d'écrivains. Homère fleurit chez les Grecs plus d'un siècle avant qu'il parût un historien. Les cantiques de Moïse sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes, qui ignoroient tous les arts. Les barbares des cotes de la mer Baltique avoient leurs fameuses rimes runiques, dans les temps qu'ils ne savoient pas lire ; ce qui prouve en passant, que la poésie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit, le Tasse étoit encore au berceau, lorsque le Trissin, auteur de la fameuse Sophonisbe, la première tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un poëme épique. Il prit pour son sujet l'Italie délivrée des Gots par Bélisaire sous l'empire de Justinien. Son plan est sage et régulier : mais la poésie y est foible. Toutefois l'ouvrage réussit, et cette aurore du bon goût brilla pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'elle fût absorbée dans le grand jour qu'apporta le Tasse.

Le Trissin étoit un homme d'un savoir très-étendu, et d'une grande capacité. Léon X l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut ambassadeur auprès de Charles-Quint ; mais enfin il sacrifia son ambition, et la prétendue solidité des affaires, à son goût pour les lettres ; bien différent en cela de quelques hommes célèbres, que nous avons vus quitter, et même mépriser les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il étoit avec raison charmé des beautés qui sont dans Homère, et cependant sa grande faute est de l'avoir imité ; il en a tout pris hors le génie. Il s'appuie sur Homère pour marcher, et tombe en voulant le suivre : il cueille les fleurs du poëte Grec, mais elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur.

Le Trissin semble n'avoir copié Homère, que dans le détail des descriptions : il est très-exact à peindre les habillemens et les meubles de ses héros ; mais il oublie leurs caractères. Je ne prétends pas parler de lui, pour remarquer seulement ses fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite, d'avoir été le premier moderne en Europe, qui ait fait un poëme épique régulier et sensé, quoique foible, et qui ait osé secouer le joug de la rime. De plus, il est le seul des poëtes Italiens, dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, et celui de tous qui a le moins introduit d'enchanteurs et de héros enchantés dans ses ouvrages ; ce qui n'étoit pas un petit mérite.

3o. Du Camoëns.

Tandis que le Trissin en Italie suivoit d'un pas timide et foible les traces des anciens, le Camoëns en Portugal ouvroit une carrière toute nouvelle et s'acquéroit une réputation, qui dure encore parmi ses compatriotes, qui l'appellent le Virgile Portugais. Son poëme a pour sujet la découverte des Indes : il l'intitula *Lusiade*, titre qui a peu de rapport au sujet, et qui à proprement parler, signifie la *Portugade*.

Le sujet de la Lusiade, traité par un esprit aussi vif que le Camoëns, ne pouvoit que produire une nouvelle espèce d'épopée. Le fond de son poëme n'est ni une guerre, ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme ; c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Le poëte conduit la flotte Portugaise à

l'embouchure du Gange; il décrit en passant les côtes occidentales, le midi et l'orient de l'Afrique, et les différens peuples qui vivent sur cette côte ; il entremêle avec art l'histoire du Portugal. On voit dans le troisième chant, la mort de la célèbre Inés de Castro, épouse du roi don Pedro, dont l'aventure déguisée a été jouée depuis peu sur le théâtre de Paris. C'est à mon gré le plus beau morceau du Camoëns ; il y a peu d'endroits dans Virgile plus attendrissans et mieux écrits. La simplicité du poëme est rehaussée par des fictions aussi neuves que le sujet. En voici une qui, je l'ose dire, doit réussir dans tous les temps, et chez toutes les nations.

Lorsque la flotte est prête à doubler le cap de Bonne-Espèrance, appelé alors le promontoire des tempêtes, on aperçoit tout à coup un formidable objet. C'est un fantôme, qui s'élève du fond de la mer ; sa tête touche aux nues ; les tempêtes, les vents, les tonnerres sont autour de lui ; ses bras s'étendent au loin sur la surface des eaux : ce monstre, ou ce dieu, est le gardien de cet océan, dont aucun vaisseau n'avoit encore fendu les flots ; il menace la flotte, il se plaint de l'audace des Portugais, qui viennent lui disputer l'empire de ces mers : il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent essuyer dans leur entreprise. Cela est grand en tout pays sans doute.

Voici une autre fiction, qui fut extrêmement du goût des Portugais, et qui me paroît conforme au génie des Italiens ; c'est une île enchantée, qui sort de la mer, pour le rafraîchissement de Gama et de sa flotte. Cette île a servi, dit-on, de modèle à l'île d'Armide, décrite quelques années après par le Tasse. C'est là que Vénus aidée des conseils du Père Eternel, et secondée en même temps des flèches de Cupidon, rend les Néréides amoureuses des Portugais. Les plaisirs les plus lascifs y sont peints sans ménagement; chaque Portugais embrasse une Néréide, et Thétis, obtient Vasco de Gama pour son partage. Cette déesse le transporte sur une haute montagne, qui est l'endroit le plus délicieux de l'île, et de là lui montre tous les royaumes de la terre, et lui prédit les destinées du Portugal.

Camoëns après s'être abandonné sans réserve à la description voluptueuse de cette île, et des plaisirs où les Portugais sont plongés, s'avise d'informer le lecteur, que toute cette fiction ne signifie autre chose que le plaisir qu'un honnête homme sent à faire son devoir. Mais il faut avouer qu'une île enchantée, dont Vénus est la déesse, et où des nymphes caressent des matelots après un voyage de long cours, ressemble plus à un *musico* d'Amsterdam qu'à quelque chose d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du Camoëns prétend que dans ce poëme Vénus signifie la sainte Vierge, et que Mars est évidemment Jésus-Christ. A la bonne heure; je ne m'y oppose pas; mais j'avoue que je ne m'en serois pas aperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raison de tout ; on ne sera plus tant surpris que Gama dans une tempête adresse ses prières à Jésus-Christ, et que ce soit Vénus qui vienne à son secours. Bacchus et la vierge Marie se trouveront tout naturellement ensemble.

Le principal but des Portugais après l'établissement de leur commerce, est la propagation de la foi, et Vénus se charge du succès de l'entreprise. A parler sérieusement, un merveilleux si absurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs sensés. Il semble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce poëme ; mais la poésie du style, et l'imagination dans l'expression l'ont soutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé Paul Veronese parmi les grands peintres, quoiqu'il ait placé des pères Bénédictins et des soldats Suisses dans des sujets de l'ancien testament.

Le Camoëns tombe presque toujours dans de telles disparates. Je me souviens que Vasco, après avoir raconté ses aventures au roi de Mélinde, lui dit : ô roi, jugez si Ulysse et Enée ont voyagé aussi loin que moi, et couru autant de périls : comme si un barbare Africain des côtes de Zanguebar savoit son Homère et son Virgile. Mais de tous les défauts de ce poëme, le plus grand est le peu de liaison qui règne dans toutes ses parties ; il ressemble au voyageur dont il est le sujet. Les aventures se succèdent les unes aux autres, et le poëte n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art seul, par le plaisir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage est plein de grandes beautés, puisque depuis deux cents ans, il fait les délices d'une nation spirituelle, qui doit en connoître les fautes.

40. *De Don Alonzo d'Escilla.*

Sur la fin du seizième siècle l'Espagne produisit un poëme épique célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent, aussi-bien que par la singularité du sujet ; mais encore plus remarquable par le caractère de l'auteur.

Sur les frontières du Chily, du côté du sud, est une petite contrée montagneuse, nommée Araucana, habitée par une race d'hommes plus robustes et plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défense de leur liberté avec plus de courage et plus long-temps que les autres Américains ; et ils furent les derniers que les Espagnols soumirent. Alonzo soutint contre eux une pénible et longue guerre. Il courut des dangers extrêmes : il vit et fit les actions les plus étonnantes, dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers, et de réduire quelques contrées incultes sous l'obéissance du roi d'Espagne.

Pendant le cours de cette guerre, Alonzo conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis en s'immortalisant lui-même. Il fut en même temps le conquérant et le poëte ; il employa les intervalles de loisir que la guerre lui laissoit, à en chanter les événemens ; et faute de papier il écrivit la première partie de son poëme sur de petits morceaux de cuir, qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger. Le poëme s'appelle Araucana, du nom de la contrée.

Il commence par une description géographique du Chily, et par la peinture des mœurs et des coutumes des habitans. Ce commencement, qui seroit insupportable dans tout autre poëme, est ici nécessaire, et ne déplaît pas dans un sujet, où la scène est par delà l'autre tropique, et où les héros sont des sauvages, qui nous auroient été toujours inconnus, s'il ne les avoit pas conquis et célébrés. Le sujet qui étoit neuf, a fait naître des pensées neuves. J'en présenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animoit quelquefois l'auteur.

" Les Araucaniens, dit-il, furent bien " étonnés de voir des créatures pareilles " à des hommes, portant du feu dans " leurs mains, et montés sur des mons- " tres, qui combattoient sous eux. Ils les " prirent d'abord pour des dieux descen- " dus du ciel, armés du tonnerre, et sui- " vis de la destruction ; et alors ils se " soumirent quoique avec peine. Mais " dans la suite s'étant familiarisés avec " leurs conquérans, ils connurent leurs " passions et leurs vices, et jugèrent que " c'étoient des hommes. Alors honteux " d'avoir succombé sous des mortels " semblables à eux, ils jurèrent de laver " leur erreur dans le sang de ceux qui " l'avoient produite, et d'exercer sur eux " une vengeance exemplaire, terrible et " mémorable."

Il y a beaucoup de feu dans ses batailles, mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les descriptions, point d'unité dans le dessein. Ce poëme est plus sauvage que les nations qui en font le sujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'auteur qui est un des premiers héros du poëme, fait pendant la nuit une longue et ennuyeuse marche, suivi de quelques soldats ; et pour passer le temps, il fait naître entre eux une dispute au sujet de Virgile, et principalement sur l'épisode de Didon. Alonzo saisit cette occasion pour entretenir ses soldats de la mort de Didon, telle qu'elle est rapportée par les anciens historiens ; et afin de mieux donner le démenti à Virgile, et de restituer à la reine de Carthage sa réputation, il s'amuse à en discourir pendant deux chants entiers.

Ce n'est pas d'ailleurs un défaut médiocre de son poëme d'être composé de trente-six chants très-longs. On peut supposer avec raison, qu'un auteur, qui ne sait, ou qui ne peut s'arrêter, n'est pas propre à fournir une telle carrière.

Un si grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre Michel Cervantes de dire que l'Araucana peut être comparé avec les meilleures poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a sans doute dicté ce faux jugement à l'auteur Espagnol. Le véritable et solide amour de la patrie consiste à lui faire du bien, et à contribuer à sa liberté autant qu'il nous est possible. Mais disputer seulement sur les auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs poëtes que nos voisins, c'est plutôt sot amour de nous-mêmes, qu'amour de notre pays.

50. *De la Henriade.*

Nous n'avions point de poëme épique en France, et je ne sais même si nous en avons aujourd'hui. La Henriade, à la vérité, a été imprimée souvent ; mais il y auroit de la présomption à regarder ce poëme comme un ouvrage qui doit passer

à la postérité, et effacer la honte qu'on a reproché si long-temps à la France de n'avoir pu produire un poëme épique. C'est au temps seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les artistes ne sont bien jugés que quand ils ne sont plus.

Il est honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers se vantent d'avoir des poëmes épiques, et que nous qui avons réussi en tant de genres, nous soyons forcés d'avouer sur ce point notre stérilité et notre foiblesse. L'Europe a cru les François incapables de l'épopée : mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les Chapelains, les le Moines, les Desmarets, les Cassaignes, et les Scuderys. Si un écrivain célèbre d'ailleurs, avoit échoué dans cette entreprise ; si un Corneille, un Despréaux, un Racine, avoient fait de mauvais poëmes épiques, on auroit raison de croire l'esprit François incapable de cet ouvrage ; mais aucun de nos grands hommes n'a travaillé dans ce genre : il n'y a eu que les plus foibles qui aient osé porter ce fardeau, et ils ont succombé. En effet de tous ceux qui ont fait des poëmes épiques, il n'y en a aucun qui soit connu par quelque autre écrit un peu estimé. La comédie des Visionnaires de Desmarets est le seul ouvrage d'un poëte épique, qui eut en son temps quelque réputation ; mais c'étoit avant que Molière eût fait goûter la bonne comédie. Les Visionnaires de Desmarets étoient réellement une très-mauvaise pièce, aussi-bien que la Marianne de Tristan et l'Amour tyrannique de Scudery, qui ne devoient leur réputation passagère qu'au mauvais goût du siècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre disette, en donnant au Télémaque le titre de poëme épique ; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on transpose les limites des arts quand on donne le nom de poëme à la prose. Le Télémaque est un roman moral, écrit à la vérité, dans un style dont on auroit dû se servir pour traduire Homère en prose : mais l'illustre auteur de Télémaque avoit trop de goût, étoit trop savant et trop juste, pour appeler son roman du nom de poëme. J'ose dire plus, c'est que si cet ouvrage étoit écrit en vers François, je dis même en beaux vers, il deviendroit un poëme ennuyeux, par la raison qu'il est plein de détails que nous ne souffrons point dans notre poésie, et que de longs discours politiques et économiques ne plairoient assurément pas en vers François. Quiconque connoîtra bien le goût de notre nation sentira, qu'il seroit ridicule d'exprimer en vers, " qu'il " faut distinguer les citoyens en sept clas- " ses ; habiller la première de blanc avec " une frange d'or, lui donner un anneau " et une médaille ; habiller la seconde " de blanc avec un anneau et point de " médaille, la troisième de vert avec une " médaille sans anneau et sans frange, et " enfin donner aux esclaves des habits " gris-bruns." Il ne conviendroit pas d'avantage de dire, „ qu'il faut, qu'une " maison soit tournée à un aspect sain, " que les logemens en soient dégagés, " que l'ordre et la propreté s'y conser- " vent, que l'entretien soit de peu de dé- " pense, que chaque maison un peu con- " sidérable ait un sallon et un petit péris- " tille, avec de petites chambres pour les " hommes libres." En un mot, tous les détails dans lesquels Mentor daigne entrer, seroient aussi indignes d'un poëme épique, qu'ils le sont d'un ministre d'état.

On a encore accusé long-temps notre langue de n'être pas assez sublime pour la poésie épique. Il est vrai que chaque langue a son génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, et en partie par la construction de ses phrases, par la longueur ou la brièveté de ses mots, etc. Il est vrai que le Latin et le Grec étoient des langues plus poétiques et plus harmonieuses que celles de l'Europe moderne ; mais sans entrer dans un plus long détail, il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain que notre langue est plus forte que l'Italienne, et plus douce que l'Angloise. Les Anglois et les Italiens ont des poëmes épiques ; il est donc clair, que si nous n'en avions pas, ce ne seroit pas la faute de la langue Françoise.

On s'en est aussi pris à la gêne de la rime, et avec encore moins de raison. La Jérusalem et le Roland furieux sont rimés, sont beaucoup plus longs que l'Enéide, et ont de plus l'uniformité des stances ; et non-seulement tous les vers, mais presque tous les mots, finissent par une de ces voyelles, a, e, i, o; cependant on lit ces poëmes sans dégoût, et le plaisir qu'ils font empêche qu'on ne sente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il est plus difficile à un François qu'à un autre, de faire un poëme épique ; mais ce n'est ni à cause

de la rime, ni à cause de la sécheresse de notre langue. Oserois-je le dire ? C'est que de toutes les nations polies la nôtre est la moins poétique. Les ouvrages en vers, qui sont le plus à la mode en France, sont les pieces de théâtre. Ces pièces doivent être écrites dans un style naturel, qui approche assez de celui de la conversation. Despréaux n'a jamais traité que des sujets didactiques, qui demandent de la simplicité. On sait que l'exactitude et l'élégance sont le mérite de ses vers, comme de ceux de Racine ; et lorsque Despréaux a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été Despréaux.

Ces exemples ont en partie accoutumé la poésie Françoise à une marche trop uniforme ; l'esprit géométrique, qui de nos jours s'est emparé des belles lettres, a encore été un nouveau frein pour la poésie. Notre nation regardée comme si légère par des étrangers, qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, est de toutes les nations la plus sage la plume à la main. La méthode est la qualité dominante de nos écrivains. On cherche le vrai en tout, on préfère l'histoire au roman ; les Cyrus, les Clélies et les Astrées ne sont aujourd'hui lus de personne. Si quelques romans nouveaux paroissent encore et s'ils font pour un temps l'amusement de la jeunesse frivole : les vrais gens de lettres les méprisent. Insensiblement il s'est formé un goût général, qui donne assez l'exclusion aux imaginations de l'épopée ; on se moqueroit également d'un auteur, qui emploîroit les dieux du paganisme, et de celui qui se serviroit de nos saints : Vénus et Junon doivent rester dans les anciens poëmes Grecs et Latins: sainte Geneviève, saint Denis, saint Roch et saint Christophe, ne doivent se trouver ailleurs que dans notre légende. Les cornes et les queues des diables, ne sont tout au plus que des sujets de raillerie, on ne daigne pas même en plaisanter.

Les Italiens s'accommodent assez des saints, et les Anglois ont donné beaucoup de réputation au diable ; mais bien des idées qui seroient sublimes pour eux, ne nous paroîtroient qu'extravagantes. Je me souviens que lorsque je consultai il y a plus de douze ans sur ma Henriade feu monsieur de Malezieux, homme qui joignoit une grande imagination à une littérature immense, il me dit : " Vous entreprenez un ouvrage, qui n'est pas " fait pour notre nation, les François " n'ont pas la tête épique." Ce furent ses propres paroles; et il ajoûta : " quand vous écririez aussi bien que " messieurs Racine et Despréaux, ce " sera beaucoup si on vous lit."

C'est pour me conformer à ce génie sage et exact; qui règne dans le siècle où je vis, que j'ai choisi un héros véritable, au lieu d'un héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles, et non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction, qui ne soit une image sensible de la vérité. Quelque chose que je dise de plus sur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne sachent ; c'est à la Henriade seule à parler en sa défense, et au temps seul de désarmer l'envie.

Voltaire.

§ 129. *De la poésie dramatique. Son origine. Sa division.*

C'est dans le sein des plaisirs tumultueux, et dans l'égarement de l'ivresse, que se forma le plus régulier et le plus sublime des arts. Aux fêtes de Bacchus, solennisées dans les villes avec moins d'apparat, mais avec une joie plus vive qu'elles ne le furent dans la suite des temps, on chantoit des hymnes enfantés dans les accès vrais ou simulés du délire poétique, c'est-à-dire, ces dithyrambes, d'où s'échappoient quelquefois des saillies de génie, et plus souvent encore les éclairs ténébreux d'une imagination exaltée. Pendant qu'ils retentissoient aux oreilles étonnées de la multitude, des chœurs de Bacchus et de Faunes, rangés autour des images obscènes qu'on portoit en triomphe, faisoient entendre des chansons lascives, et quelquefois immoloient des particuliers à la risée du public.

Une licence plus effrénée régnoit dans le culte que les habitans de la campagne rendoient à la même divinité ; elle y régnoit surtout quand ils recueilloient les fruits de ses bienfaits. Des vendangeurs barbouillés de lie, ivres de joie et de vin, s'élançoient sur leurs chariots, s'attaquoient sur les chemins par des impromptus grossiers, se vengeoient de leurs voisins en les couvrant de ridicules, et des gens riches en dévoilant leurs injustices.

Parmi les poëtes qui florissoient alors, les uns chantoient les actions et les aventures des dieux et des héros ; les autres attaquoient avec malignité les vices et les

ridicules des personnes. Les premiers prenoient Homère pour modèle ; les seconds s'autorisoient et abusoient de son exemple. Homère, le plus tragique des poëtes, le modèle de tous ceux qui l'ont suivi, avoit, dans l'Iliade et l'Odyssée, perfectionné le genre héroïque ; et dans le Margitès, il avoit employé la plaisanterie. Mais comme le charme de ses ouvrages dépend, en grande partie, des passions et du mouvement dont il a su les animer, les poëtes qui vinrent après lui, essayèrent d'introduire dans les leurs une action capable d'émouvoir et d'égayer les spectateurs ; quelques-uns même tentèrent de produire ce double effet, et hasardèrent des essais informes, qu'on a depuis appelés indifféremment tragédies ou comédies, parce qu'ils réunissoient à la fois les caractères de ces deux drames. Les auteurs de ces ébauches ne se sont distingués par aucune découverte ; ils forment seulement dans l'histoire de l'art une suite de noms qu'il est inutile de rappeler à la lumière, puisqu'ils ne sauroient s'y soutenir.

On connoissoit déjà le besoin et le pouvoir de l'intérêt théâtral ; les hymnes en l'honneur de Bacchus, en peignant ses courses rapides et ses brillantes conquêtes, devenoient imitatifs ; et dans les combats des jeux pythiques, on venoit, par une loi expresse, d'ordonner aux joueurs de flûte, qui entroient en lice, de représenter successivement les circonstances qui avoient précédé, accompagné et suivi la victoire d'Apollon sur Python.

Quelques années après ce règlement, Susarion et Thespis, tous deux nés dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie, parurent chacun à la tête d'une troupe d'acteurs, l'un sur des tréteaux, l'autre sur un chariot. Le premier attaqua les vices et les ridicules de son temps ; le second traita des sujets plus nobles, et puisés dans l'histoire.

Les comédies de Susarion étoient des farces indécentes et grossières, elles firent long-temps les délices des habitans de la campagne.

Thespis avoit vu plus d'une fois, dans les fêtes où l'on ne chantoit encore que des hymnes, un des chanteurs, monté sur une table, former une espèce de dialogue avec le chœur. Cet exemple lui inspira l'idée d'introduire dans ses tragédies, un auteur qui, avec de simples récits ménagés par intervalles, délasseroit le chœur, partageroit l'action et la rendroit plus intéressante. Cette heureuse innovation, jointe à d'autres libertés qu'il s'étoit données, alarma le législateur d'Athènes, plus capable que personne d'en sentir le prix et le danger. Solon proscrivit un genre où les traditions anciennes étoient altérées par des fictions. *Si nous honorons le mensonge dans nos spectacles*, dit-il à Thespis, *nous le retrouverons bientôt dans les engagemens les plus sacrés.*

Le goût excessif qu'on prit tout à coup à la ville et à la campagne pour les pièces de Thespis et de Susarion, justifia et rendit inutile la prévoyance inquiète de Solon. Les poëtes qui jusque alors s'étoient exercés dans les dithyrambes et dans la satire licencieuse, frappés des formes heureuses dont ces genres commençoient à se revêtir, consacrèrent leurs talens à la tragédie et à la comédie. Bientôt on varia les sujets du premier de ces poëmes.

Phrynicus, disciple de Thespis, préféra l'espèce de vers qui convient le mieux aux drames, fit quelques autres changemens, et laissa la tragédie dans l'enfance.

Barthélemy.

§ 130. *Principe de la tragédie.*

Le vrai plaisir de l'âme, dans ses émotions, est essentiellement le plaisir d'être émue, de l'être vivement sans aucun des périls dont nous avertit la douleur. Ainsi, la sûreté personnelle, *tui sine parte pericli*, est bien une condition sans laquelle le spectacle tragique ne seroit pas un plaisir; mais ce n'est pas la cause du plaisir qu'on y éprouve: il naît de l'attrait naturel qui nous porte à exercer toutes nos facultés, et du corps, et de l'âme, c'est-à-dire, à nous éprouver vivans, intelligens, agissans, et sensibles. C'est cet exercice modéré de la sensibilité naturelle, qui rend les enfans si avides du merveilleux qui les effraie ; c'est ce qui fait courir une populace grossière au lieu du supplice des criminels; c'est ce qui fait chérir à quelques nations les combats d'animaux et de gladiateurs, ou des spectacles horriblement tragiques; c'est ce qui entraîne des nations plus douces, plus sensibles, ou, si l'on veut, plus foibles, au théâtre des passions; c'est, en un mot, ce qui fait le charme de la poésie de sentiment.

Mais peu de sentimens sont assez pathétiques pour animer un long poëme. La joie ou la volupté peut animer une chanson ; la tendresse peut animer une

idylle ou une élégie ; l'indignation, une satire ; l'enthousiasme, une ode ; l'admiration, par intervalles, peut suppléer dans l'Epopée et même dans la tragédie, à un intérêt plus pressant. Mais le vrai, le grand pathétique, est celui de la terreur et de la pitié : ces deux sentimens ont sur tous les autres l'avantage de suivre le progrès des événemens, de croître à mesure que le péril augmente, de presser l'âme par degrés, jusqu'au terme de l'action : au lieu que, par exemple, l'admiration et la joie naissent dans toute leur force, et s'affoiblissent presque en naissant.

Marmontel.

§ 131. *Essence de la tragédie.*

Le double intérêt de la terreur et de la pitié doit donc être l'âme de la tragédie. Pour cela, il est de l'essence de ce spectacle, 1o. de nous présenter nos semblables dans le péril et dans le malheur; 2o. de nous les présenter dans un péril qui nous effraie, et dans un malheur qui nous touche; 3o. de donner à cette imitation une apparence de vérité qui nous séduise et nous persuade assez pour être émus comme nous nous plaisons à l'être, jusqu'à la douleur exclusivement. De là toutes les règles sur le choix du sujet, sur les mœurs et les caractères, sur la composition de la fable, et sur toutes les vraisemblances du langage et de l'action.

Le même.

§ 132. *Deux systêmes de tragédie.*

L'homme tombe dans le péril et dans le malheur par une cause qui est *hors de lui*, ou *en lui-même*. *Hors de lui*, c'est sa destinée, sa situation, ses devoirs, ses liens, tous les accidens de la vie, et l'action qu'exercent sur lui les dieux, la nature, les hommes: de ces causes, les plus tragiques sont celles que le malheureux chérit, et dont il n'avoit lieu d'attendre que du bien. En lui-même, c'est sa foiblesse, son imprudence, ses penchans, ses passions, ses vices, quelquefois ses vertus. De ces causes, la plus féconde, la plus pathétique, et la plus morale, c'est la passion combinée avec la bonté naturelle.

Cette distinction des causes du malheur, *hors de nous*, ou *en nous-mêmes*, fait le partage des deux systêmes de tragédie, ancien et moderne ; et d'un coup d'œil, on y peut voir les caractères de l'un et de l'autre, leurs différences, leurs rapports, les genres propres à chacun d'eux, et tous les genres mitoyens qui résultent de leur mélange.

Le même.

§ 133. *Du systême des anciens.*

Sur le théâtre ancien, le malheur du personnage intéressant étoit presque toujours l'effet d'une cause étrangère: et lorsqu'il y avoit de sa faute par imprudence, foiblesse, ou passion, comme dans Œdipe, Hécube, Phèdre, &c. ; le poëte avoit soin de donner à cette cause une cause première, comme la destinée, la colère des dieux ou leur volonté sans motif, en un mot, la fatalité ; et cela, dans les sujets même qui semblent les plus naturels. Par exemple, si Agamemnon étoit assassiné en arrivant dans son palais, un dieu l'avoit prédit, et le poëte ne manquoit pas de faire annoncer par Cassandre que telle étoit la destinée de ce malheureux fils d'Atrée et de Tantale ; de même, si les fils d'Œdipe se déclaroient une guerre impie, c'étoit l'effet inévitable des imprécations de leur père, et les poëtes avoient grand soin d'en avertir les spectateurs.

Dans les sujets tirés du théâtre des Grecs ou de leur histoire fabuleuse, ce même dogme a été reçu sur tous les théâtres du monde. Oreste, condamné par un dieu à tuer sa mère, et, pour ce crime inévitable, tourmenté par les Euménides, n'est guères moins intéressant pour nous que pour les Athéniens; car la vraisemblance et l'effet théâtral n'exigent pas que l'on croie à la fiction, mais qu'on y adhère ; et c'est à quoi se sont mépris les spéculateurs, qui, de leur cabinet, ont voulu régler le théâtre.

Les poëtes ont mieux jugé du pouvoir de l'illusion et de la facilité qu'on a toujours à déplacer les hommes : ils ont pris les sujets des Grecs ; fait du théâtre de Paris le théâtre d'Athènes ; ressuscité Mérope, Œdipe, Iphigénie, Oreste ; rétabli sur la scène le culte, les mœurs, les usages antiques, avec toutes les circonstances des lieux, des hommes, et des faits ; et les François, à ce spectacle, sont devenus Athéniens. Ainsi, nous avons vu revivre l'ancienne tragédie, avec tout ce qu'elle eut jamais de plus touchant, de plus terrible, mais avec une pléni-

tude et une continuité d'action, une gradation d'intérêt, un enchaînement de situations, un développement de mœurs, de sentimens, de caractères, et de nouveaux ressorts inconnus aux anciens.

Cependant, comme cette source n'étoit pas inépuisable, et que de nouvelles circonstances indiquoient de nouveaux moyens, le génie a tenté de s'ouvrir une autre carrière.

Le même.

§ 134. *Du système des modernes.*

Les anciens, à côté du système de la fatalité, donné par la religion et par l'histoire de leur pays, avoient, comme nous, le système des passions actives donné par la nature; ils l'ont employé quelquefois, comme dans l'Electre et dans le Thyeste: mais, soit qu'il leur parût moins imposant, moins pathétique, soit qu'il ne s'accordât pas si bien avec la forme, le moyen, et l'intention de leur théâtre; ils l'avoient négligé. Les modernes s'en sont saisis; ils ont fait de la tragédie, non pas le tableau des calamités de l'homme esclave de la destinée, mais le tableau des malheurs et des crimes de l'homme esclave de ses passions; dès lors le ressort de l'action tragique a été dans le cœur de l'homme, et tel est le nouveau système dont Corneille est le créateur.

Le même.

§ 135. *Subdivision des deux systèmes.*

Mais chacun de ces deux systèmes se subdivise en divers genres.

Chez les Grecs, il y avoit quatre sortes de tragédie; l'une pathétique, l'autre morale, et l'une et l'autre simple ou implexe. La tragédie morale se terminoit, au gré de la loi, par le succès des bons et par le malheur des méchans. La tragédie pathétique se terminoit au contraire par le malheur du personnage intéressant, c'est-à-dire, naturellement bon et digne d'un meilleur sort: Aristote vouloit qu'il eût contribué à son malheur par quelque faute involontaire; mais, dans le système ancien, cet adoucissement n'est constamment fondé ni en raisons ni en exemples. La tragédie simple étoit celle qui n'avoit point de révolution décisive, et dans laquelle les choses suivoient un même cours, comme dans le Thyeste; celui qui méditoit de se venger, se venge; celui qui, dès le commencement, étoit dans le péril et le malheur, y succombe; et tout est fini. Dans cette espèce de fable, il y a des momens où la fortune semble changer de face; et ces demi-révolutions produisent des mouvemens très-pathétiques; mais elles ne décident rien. Dans la fable implexe, il y a révolution ou changement de fortune; et la révolution est simple, ou double en sens contraire. Voilà toutes les formes de la tragédie ancienne; et l'on voit que les différences ne sont que dans l'événement et dans la façon de l'amener. Aristote distingue aussi les fables dont les incidens viennent du dehors, et les fables dont les incidens naissent du fond du sujet; mais par le fond du sujet, il entend les circonstances de l'action, et non les mœurs des personnages: aussi dit-il expressément que la tragédie n'agit point pour imiter les mœurs, qu'elle peut même s'en passer; et tout ce qu'il demande pour émouvoir, c'est un personnage sans vertus et sans vices, qui ne soit ni méchant ni bon, mais malheureux par une erreur ou par une faute involontaire; et en effet c'en étoit assez dans le système des anciens.

Quand les modernes ont employé le système des passions, tantôt ils l'ont réduit à sa simplicité, et tantôt ils l'ont combiné avec celui de la destinée: de là les divers genres de la tragédie nouvelle.

Lorsque, dès l'avant-scène jusqu'au dénoûment, la volonté, la passion, ou la force des caractères agit seule et par elle-même, produit les incidens et les révolutions, noue, enchaîne et dénoue l'action théâtrale; c'est le système des modernes dans toute sa simplicité, et ce genre se subdivise en trois: le premier est celui où le personnage intéressant fait son malheur soi-même, comme Roxane et le fils de Brutus; le second est celui où le caractère intéressant est aux prises avec des méchans, et qu'il est menacé d'en être la victime, comme Britannicus, comme Zopire et ses enfans; le troisième est celui où, sans le concours des méchans, le personnage intéressant est malheureux par la situation pénible et douloureuse où le réduit le contraste de ses devoirs et de ses penchans, ou de deux intérêts contraires, et par la violence qu'il se fait à lui-même ou qu'on fait à sa volonté, mais avec un droit

légitime, comme dans le Cid, dans Inès, dans Zaïre.

Si la violence vient du dehors, soit des dieux, soit de la fortune, soit d'un pouvoir irrésistible; ces incidens, étrangers aux mœurs des personnages qui sont en scène, rentrent dans l'ordre de la fatalité; mais ce genre, approchant de celui des Grecs, ne laisse pas d'être plus fécond, en ce qu'il déploie tous les ressorts du cœur humain, et qu'il établit sur la scène le combat le plus douloureux entre la nature et la destinée, entre la passion qui veut être libre et la fatale nécessité qui l'enchaîne et lui fait la loi.

A présent, si l'on considère que ces divers genres peuvent se réunir dans le même sujet et se combiner dans une même fable, comme je l'ai fait observer dans l'Iphigénie en Aulide, et comme on peut le voir dans la Sémiramis; qu'il est du moins très-naturel que le mobile soit dans la passion, et l'obstacle dans la fortune; qu'il est même rare que l'action soit assez simple pour n'avoir qu'un ressort; que, dans le concours de divers caractères intéressés à l'événement, chacun d'eux étant passionné et naturellement bon ou méchant ou mixte, ce n'est plus une passion qui agit, mais une foule de passions contraires, et chacune selon le naturel du personnage qu'elle anime, dans les rapports d'âge, de rang et de qualités respectives, comme du fils au père et du sujet au roi: si, dans ce choc, on fait concourir les droits du sang et de l'hymen, de l'amour et de l'amitié, de la nature et de la patrie, etc. on sera étonné de la fécondité que les mœurs donnent à l'action, et l'on aura de la peine à concevoir que les anciens les aient comptés pour si peu de chose.

Le même.

§ 136. *Eschyle.*

Eschyle fut véritablement le père de la tragédie. Ce grand homme avoit reçu de la nature une âme forte et ardente. Son silence et sa gravité annonçoient l'austérité de son caractère; il s'étoit nourri, dès sa jeunesse, de ces poëtes qui, voisins des temps héroïques, concevoient d'aussi grandes idées, qu'on faisoit alors de grandes choses. L'histoire des siècles reculés offroit à son imagination vive, des succès et des revers éclatans, des trônes ensanglantés, des passions impétueuses et dévorantes, des vertus sublimes, des crimes et des vengeances atroces, partout l'empreinte de la grandeur, et souvent celle de la férocité.

Pour mieux assurer l'effet de ces tableaux, il falloit les détacher de l'ensemble où les anciens poëtes les avoient enfermés; et c'est ce qu'avoient déjà fait les auteurs des dithyrambes et des premières tragédies: mais ils avoient négligé de les rapprocher de nous. Comme on est infiniment plus frappé des malheurs dont on est témoin, que de ceux dont on entend le récit, Eschyle employa toutes les ressources de la représentation de théâtre, pour ramener sous nos yeux le temps et le lieu de la scène. L'illusion devint alors une réalité.

Il introduisit un second acteur dans ses premières tragédies; et dans la suite, à l'exemple de Sophocle, il en établit un troisième, et quelquefois même un quatrième. Par cette multiplicité de personnages, un des acteurs devenoit le héros de la pièce; il attiroit à lui le principal intérêt; et comme le chœur ne remplissoit plus qu'une fonction subalterne, Eschyle eut la précaution d'abréger son rôle, et peut-être même ne la poussa-t-il pas assez loin.

On peut dire d'Eschyle, ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon: *l'épouvante marche devant lui la tête élevée jusqu'aux cieux.* Il inspire partout une terreur profonde et salutaire: car il n'accable notre âme par des secousses violentes, que pour la relever aussitôt par l'idée qu'il lui donne de sa force. Ses héros aiment mieux être écrasés par la foudre, que de faire une bassesse, et leur courage est plus inflexible que la loi fatale de la nécessité. Cependant il savoit mettre des bornes aux émotions qu'il étoit si jaloux d'exciter; il évita toujours d'ensanglanter la scène, parce que ses tableaux devoient être effrayans, sans être horribles.

Ce n'est que rarement qu'il fait couler des larmes, et qu'il intéresse la pitié, soit que la nature lui eût refusé cette douce sensibilité, qui a besoin de se communiquer aux autres, soit plutôt qu'il craignît de les amollir, jamais il n'eût exposé sur la scène des Phèdres et des Sthénobées; jamais il n'a peint les douceurs et les fureurs de l'amour; il ne voyoit dans les différens accès de cette passion, que des foiblesses ou des crimes d'un dan-

gereux exemple pour les mœurs, et il vouloit qu'on fût forcé d'estimer ceux qu'on est forcé de plaindre.

Ses plans sont d'une extrême simplicité, il négligeoit ou ne connoissoit pas l'art de sauver les invraisemblances, de nouer et dénouer une action, d'en lier étroitement les différentes parties, de la presser ou de la suspendre par des reconnoissances ou d'autres accidens imprévus; il n'intéresse quelquefois que par les récits des faits, et par la vivacité du dialogue, il paroît qu'il regardoit l'unité de temps et d'action comme essentielle; celle de lieu, comme moins nécessaire.

Le chœur chez lui ne se borne plus à chanter des cantiques; il fait partie du tout; il est l'appui des malheureux, le conseil des rois, l'effroi des tyrans, le confident de tous; quelquefois il participe à l'action pendant tout le temps qu'elle dure.

Les caractères et les mœurs de ses personnages sont convenables, et se démentent rarement. Il choisit pour l'ordinaire ses modèles dans les temps héroïques, et les soutient à l'élévation où Homère avoit placé les siens. Il se plaît à peindre des âmes vigoureuses, franches, supérieures à la crainte, dévouées à la patrie, insatiables de gloire et de combats, plus grandes qu'elles ne le sont, telles qu'il en vouloit former pour la défense de la patrie: car il écrivoit dans le temps de la guerre des Perses.

De son temps on ne connoissoit pour le genre héroïque, que le ton de l'épopée et celui du dithyrambe. Comme ils s'assortissoient à la hauteur de ses idées et de ses sentimens, Eschyle les transporta, sans les affoiblir, dans la tragédie. Entraîné par un enthousiasme qu'il ne peut plus gouverner, il prodigue les épithètes, les métaphores, toutes les expressions figurées des mouvemens de l'âme; tout ce qui donne du poids, de la force, de la magnificence au langage; tout ce qui peut l'animer et le passionner sous son pinceau vigoureux, les récits, les pensées, les images se changent en images frappantes par leur beauté et par leur singularité.

L'éloquence d'Eschyle étoit trop forte pour l'assujettir aux recherches de l'élégance, de l'harmonie et de la correction; son essor trop audacieux pour ne pas l'exposer à des écarts et à des chutes. C'est un style en général noble et sublime; en certains endroits grand avec excès, et pompeux jusqu'à l'enflure; quelquefois méconnoissable et révoltant par des comparaisons ignobles, des jeux de mots puériles, et d'autres vices qui sont communs à cet auteur, avec ceux qui ont plus de génie que de goût. Malgré ses défauts, il mérite un rang très-distingué parmi les plus célèbres poëtes de la Grèce.

Dégoûté du séjour d'Athènes, où il avoit éprouvé des désagrémens, il se rendit en Sicile, ou le roi Hiéron le combla de bienfaits et de distinctions. Il y mourut peu de temps après, âgé d'environ 70 ans. On grava sur son tombeau, cette épitaphe, qu'il avoit composée lui-même: *ci-gît Eschyle, fils d'Euphorion, né dans l'Attique; il mourut dans la fertile contrée du Géla; les Perses et les bois de Marathon attesteront à jamais sa valeur.*

Barthélemy.

§ 137. *Sophocle.*

Sophocle naquit d'une famille honnête d'Athènes, la 4e. année de la 70e. Olympiade, 27 ans environ après la naissance d'Eschyle, environ 14 ans avant celle d'Euripide.

Je ne dirai point qu'après la bataille de Salamine, placé à la tête d'un chœur de jeunes gens, qui faisoient entendre, autour du trophée, des chants de victoire, il attira tous les regards par la beauté de sa figure, et tous les suffrages par les sons de sa lyre; qu'en différentes occasions, on lui confia des emplois importans, soit civils, soit militaires; qu'à l'âge de 80 ans, accusé, par un fils ingrat, de n'être plus en état de conduire les affaires de sa maison, il se contenta de lire à l'audience, l'Œdipe à Colone qu'il venoit de terminer; que les juges indignés lui conservèrent ses droits, et que tous les assistans le conduisirent en triomphe chez lui; qu'il mourut à l'âge de 91 ans, après avoir joui d'une gloire dont l'éclat augmentoit de jour en jour. Ces détails honorables ne l'honoreroient pas assez: mais je dirai que la douceur de son caratère et les grâces de son esprit, lui acquirent un grand nombre d'amis qu'il conserva toute sa vie; qu'il résista sans faste et sans regret à l'empressement des rois qui cherchoient à l'attirer chez eux; qu'à la mort d'Euripide, son émule,

arrivée peu de temps avant la sienne, il parut en habits de deuil, mêla sa douleur avec celle des Athéniens, et ne souffrit pas que, dans une pièce qu'on donnoit, ses acteurs eussent des couronnes sur leur tête.

Il s'appliqua d'abord à la poésie lyrique: mais son génie l'entraîna bientôt dans une route plus glorieuse, et son premier succès l'y fixa pour toujours. Il étoit âgé de 28 ans; il concouroit avec Eschyle, qui étoit en possession du théâtre. La pluralité des suffrages lui décerna le prix.

Sophocle trouvoit trois défauts dans Eschyle: la hauteur des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la pénible disposition des plans, et ces défauts, il se flattoit de les avoir évités.

Ses héros sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre; comme ils sont au-dessus de nous, sans être loin de nous, tout ce qui les concerne, ne nous est ni trop étranger, ni trop familier; et comme ils conservent de la foiblesse dans les plus affreux revers, il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement le poëte.

Il respecte tellement les limites de la véritable grandeur, que dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de ne pas en approcher. Au milieu d'une course rapide, au moment où il va tout embraser, on le voit soudain s'arrêter et s'éteindre: on diroit alors qu'il préfère les chutes aux écarts.

Il n'étoit pas propre à s'appesantir sur les foiblesses du cœur humain, ni sur des crimes ignobles; il lui falloit des âmes fortes, sensibles, et par là même intéressantes; des âmes ébranlées par l'infortune, sans être accablées ni enorgueillies.

En réduisant l'héroïsme à sa juste mesure, Sophocle baissa le ton de la tragédie, et bannit ces expressions qu'une imagination furieuse dictoit à Eschyle, et qui jetoient l'épouvante dans l'âme des spectateurs: son style, comme celui d'Homère, est plein de force, de magnificence, de noblesse et de douceur. Jusque dans la peinture des passions les plus violentes, il s'assortit heureusement à la dignité des personnages.

Quant à la conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est généralement reconnue: on pourroit même démontrer que c'est d'après lui que les lois de la tragédie ont presque toutes été rédigées.

Barthélemy.

§ 138. *Euripide.*

Le triomphe de Sophocle sur Eschyle devoit lui assurer pour jamais l'empire de la scène: mais le jeune Euripide de Salamine en avoit été le témoin, et ce souvenir le tourmentoit, lors même qu'il prenoit des leçons d'éloquence sous Prodicus, et de philosophie sous Anaxagore. Aussi le vit-on à l'âge de 18 ans, entrer dans la carrière, et pendant une longue suite d'années, la parcourir de front avec Sophocle, comme deux superbes coursiers qui, d'une ardeur égale, aspirent à la victoire.

Quoiqu'il eût beaucoup d'agrément dans l'esprit, sa sévérité, pour l'ordinaire, écartoit de son maintien les grâces du sourire, et les couleurs brillantes de la joie. Il avoit, ainsi que Périclès, contracté cette habitude, d'après l'exemple d'Anaxagore leur maître. Les facéties l'indignoient. *Je hais*, dit-il dans une de ses pièces, *ces hommes inutiles, qui n'ont d'autre mérite que de s'égayer aux dépens des sages qui les méprisent.* Il faisoit surtout allusion à la licence des auteurs de comédies, qui, de leur côté, cherchoient à décrier ses mœurs, comme ils décrioient celles des philosophes. Pour toute réponse, il eût fuffi d'observer qu'Euripide étoit l'ami de Socrate qui n'assistoit guère aux spectacles, que lors qu'on donnoit les pièces de ce poëte.

Il avoit exposé sur la scène, des princesses souillées de crimes, et, à cette occasion, il s'étoit déchaîné plus d'une fois contre les femmes en général; on cherchoit à les soulever contre lui; les uns soutenoient qu'il les haïssoit; d'autres, plus éclairés, qu'il les aimoit avec passion. *Il les déteste*, disoit un jour quelqu'un. *Oui*, répondit Sophocle, *mais c'est dans ses tragédies.*

Diverses raisons l'engagèrent, sur la fin de ses jours, de se retirer auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine, qui rassembloit à sa cour tous ceux qui se distinguoient dans les lettres et dans les arts. Il mourut auprès de ce prince, quelques années après, âgé d'environ 76 ans. Les Athéniens envoyèrent des députés en Macédoine, pour obtenir que son corps fut transporté à Athènes: mais Archélaüs regarda comme un honneur

pour ses états, de conserver les restes d'un grand homme; il lui fit élever un tombeau magnifique, près de la capitale, sur le bord d'un ruisseau dont l'eau est si excellente, qu'elle invite le voyageur à s'arrêter, et à contempler en conséquence le monument exposé à ses yeux. Les Athéniens lui dressèrent un cénotaphe sur le chemin qui conduit de la ville au Pirée. Ils prononçoient son nom avec respect, quelquefois avec transport.

Eschyle avoit peint les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être, et Sophocle, comme ils devroient être : Euripide les peignit tels qu'ils sont. Les deux premiers avoient négligé des passions et des sentimens que le troisième crut susceptibles de grands effets. Il représenta, tantôt des princesses brûlantes d'amour, et ne respirant que l'adultère et les forfaits, tantôt des rois dégradés par l'adversité, au point de se couvrir de haillons, et de tendre la main, à l'exemple des mendians. Ces tableaux, où l'on ne retrouvoit plus l'empreinte de la main d'Eschyle, ni de celle de Sophocle, soulevèrent d'abord les esprits: mais la plupart des Athéniens furent moins blessés des atteintes que les pièces d'Euripide portoient aux idées reçues, qu'entraînés par les sentimens dont il avoit su les animer: car ce poëte, habile à manier toutes les affections de l'âme, est admirable lorsqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié; c'est alors que se surpassant lui-même, il parvient quelquefois au sublime, pour lequel il semble que la nature ne l'avoit pas destiné. Les Athéniens s'attendrirent sur le sort de Phèdre coupable; ils pleurèrent sur celui du malheureux Télèphe, et l'auteur fut justifié.

Pendant qu'on l'accusoit d'amollir la tragédie, il se proposoit d'en faire un école de sagesse: on trouve dans ses écrits le système d'Anaxagore, son maître, sur l'origine des êtres, et les préceptes de cette morale dont Socrate, son ami, discutoit alors les principes. Mais comme les Athéniens avoient pris du goût pour cette éloquence artificielle dont Prodicus lui avoit donné des leçons, il s'attacha principalement à flatter leurs oreilles: ainsi les dogmes de la philosophie, et les ornemens de la rhétorique, furent admis dans la tragédie: et cette innovation servit encore à distinguer Euripide de ceux qui l'avoient précédé.

Euripide multiplia les sentences, et les réflexions; il se fit un plaisir ou un devoir d'étaler ses connoissances, et se livra souvent à des formes oratoires. Comme philosophe, il eut un grand nombre de partisans: les disciples d'Anaxagore, et ceux de Socrate, à l'exemple de leurs maîtres, se félicitèrent de voir leur doctrine applaudie sur le théâtre, et ils se déclarèrent ouvertement pour un écrivain qui inspiroit l'amour des devoirs et de la vertu, et qui portant ses regards plus loin, annonçoit hautement qu'on ne doit pas accuser les dieux de tant de passions honteuses, mais les hommes qui les leur attribuent; et comme il insistoit avec force sur les dogmes importans de la morale, il fut mis au nombre des sages, et il sera toujours regardé comme le philosophe de la scène.

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vraie abondance de paroles, ne l'a pas rendu moins célèbre parmi les orateurs en général, et parmi ceux du barreau en particulier. Il opère la persuasion par la chaleur de ses sentimens; et la conviction, par l'adresse avec laquelle il amène les réponses et les répliques.

Les beautés, que les philosophes et les orateurs admirent dans ses écrits, sont des défauts réels aux yeux de ses censeurs; et c'est la raison pour laquelle ils le mettent au-dessous de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile.

Eschyle avoit conservé dans son style, la hardiesse du dithyrambe; et Sophocle la magnificence de l'épopée: Euripide fixa la langue de la tragédie; il ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie; mais il sut tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que sous leur heureuse combinaison, la foiblesse de la pensée semble disparoître, et le mot le plus commun s'ennoblir. Telle est la magie de ce style enchanteur, qui dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant et si flexible, qu'il paroît se prêter sans effort à tous les besoins de l'âme.

Euripide réussit rarement dans la disposition de ses sujets: tantôt il blesse la vraisemblance; tantôt les incidens y sont amenés par force; d'autres fois son action cesse de faire un même tout; presque toujours les nœuds et les dénoû-

mens laissent quelque chose à désirer; et ses chœurs n'ont souvent qu'un rapport indirect avec l'action. Néanmoins, comme la plupart de ses pièces ont une catastrophe funeste; et par ce moyen produisent le plus grand effet, Aristote l'a regardé comme le plus tragique des poëtes dramatiques.

Barthélemy.

§ 139. *Shakespear.*

Shakespear naquit en 1564 à Strafford, dans le comté de Warwick, et mourut en 1616. Il créa le théâtre Anglois par un génie plein de naturel, de force, et de fécondité, sans aucune connoissance des règles: on trouve dans ce grand génie le fonds inépuisable d'une imagination pathétique et sublime, fantasque et pittoresque, sombre et gaie; une variété prodigieuse de caractères, tous si bien contrastés, qu'ils ne tiennent pas un seul discours que l'on pût transporter de l'un à l'autre: talens personnels à Shakespear, et dans lesquels il surpasse tous les poëtes du monde. Il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses pièces tragiques, d'ailleurs monstrueuses, qu'elles ont toujours été jouées avec le plus grand succès. Il étoit si bien né avec toutes les semences de la poésie, qu'on peut le comparer à la pierre enchassée dans l'anneau de Pyrrhus, qui, à ce que nous dit Pline, représentoit la figure d'Apollon avec les neuf muses, dans ces veines que la nature y avoit tracées elle-même sans aucun secours de l'art.

Non-seulement il est le chef des poëtes dramatiques Anglois, mais il passe toujours pour le plus excellent; il n'eut ni modèles ni rivaux, les deux sources de l'émulation, les deux principaux aiguillons du génie. La magnificence ou l'équipage d'un héros ne peut donner à Brutus la majesté qu'il reçoit de quelques lignes de Shakespear: doué d'une imagination également forte et riche, il peint tout ce qu'il voit, et embellit presque tout ce qu'il peint. Dans les tableaux de l'Albane, les amours de la suite de Vénus ne sont pas représentés avec plus de grâces, que Shakespear en donne à ceux qui font le cortége de Cléopâtre, dans la description de la pompe avec laquelle cette reine se présente à Antoine sur les bords du Cydnus.

Ce qui lui manque, c'est le choix. Quelquefois en lisant ses pièces, on est surpris de la sublimité de ce vaste génie; mais il ne laisse pas subsister l'admiration: à des portraits où règnent toute l'élévation et toute la noblesse de Raphaël, succèdent de misérables tableaux, dignes des peintres de taverne.

Il ne se peut rien de plus intéressant que le monologue de Hamlet, prince de Danemarck, dans le troisième acte de la tragédie de ce nom.

L'ombre du père de Hamlet paroît, et porte la terreur sur la scène, tant Shakespear possédoit le talent de peindre: c'est par là qu'il sut toucher le foible superstitieux de l'imagination des hommes de son temps, et réussir en de certains endroits où il n'étoit soutenu que par la seule force de son propre génie. Il y a quelque chose de si bizarre, et avec cela de si grave, dans les discours de ses fantômes, de ses fées, de ses sorciers, et de ses autres personnages chimériques, qu'on ne sauroit s'empêcher de les croire naturels, quoique nous n'ayons aucune règle fixe pour en bien juger; et qu'on est contraint d'avouer que, s'il y avoit de tels êtres au monde, il est fort probable qu'ils parleroient et agiroient de la manière dont il les a représentés. Quant à ses défauts, on les excusera sans doute, si l'on considère que l'esprit humain ne peut de tous côtés franchir les bornes qu'opposent à ses efforts le ton du siècle, les mœurs, et les préjugés.

Marmontel.

§ 140. *Corneille et Racine*

Les héros de Corneille disent souvent de grandes choses sans les inspirer: ceux de Racine les inspirent sans les dire. Les uns parlent, et toujours trop, afin de se faire connoître: les autres se font connoître, parce qu'ils parlent. Surtout Corneille paroît ignorer que les grands hommes se caractérisent souvent davantage par les choses qu'ils ne disent pas, que par celles qu'ils disent . . . . . Corneille est tombé trop souvent dans le défaut de prendre l'ostentation pour la hauteur, et la déclamation pour l'éloquence. Et ceux qui se sont aperçus qu'il étoit peu naturel à beaucoup d'égards, ont dit, pour le justifier, qu'il s'étoit attaché à peindre les hommes tels qu'il devroient être. Il est donc vrai du moins qu'il ne les a pas peints tels qu'ils étoient. C'est

un grand aveu que cela. Corneille a cru donner sans doute à ses héros un caractère supérieur à celui de la nature. Les peintres n'ont pas eu la même présomption. Lorsqu'ils ont voulu peindre les anges, ils ont pris les traits de l'enfance : ils ont rendu cet hommage à la nature, leur riche modèle. C'étoit néanmoins un beau champ pour leur imagination ; mais c'est qu'ils étoient persuadés que l'imagination des hommes, d'ailleurs si féconde en chimères, ne pouvoit donner de la vie à ses propres inventions. Si Corneille eût fait attention que tous les panégyriques étoient froids, il en auroit trouvé la cause, en ce que les orateurs vouloient accommoder les hommes à leurs idées, au lieu de former leurs idées sur les hommes.

Mais l'erreur de Corneille ne me surprend point : le bon goût n'est qu'un sentiment fin et fidèle de la belle nature, et n'appartient qu'à ceux qui ont l'esprit naturel. Corneille, né dans un siècle plein d'affectation, ne pouvoit avoir le goût juste. Aussi l'a-t-il fait paroître non-seulement dans ses ouvrages, mais encore dans le choix de ses modèles, qu'il a pris chez les Espagnols et les Latins, auteurs pleins d'enflure, dont il a préféré la force gigantesque à la simplicité plus noble et plus touchante des poëtes Grecs.

De là ses antithèses affectées, ses négligences basses, ses licences continuelles, son obscurité, son emphase, et enfin ces phrases synonymes, où la même pensée est plus remaniée que la division d'un sermon.

De là encore ces disputes opiniâtres, qui réfroidissent quelquefois les plus fortes scènes, et où l'on croit assister à une thèse publique de philosophie qui noue les choses pour les dénouer. Les premiers personnages de ses tragédies argumentent alors avec la tournure et les subtilités de l'école, et s'amusent à faire des jeux frivoles de raisonnemens et de mots, comme des écoliers ou des légistes . . .

Me permettra-t-on de le dire ? il me semble que l'idée des caractères de Corneille est presque toujours assez grande ; mais l'exécution en est quelquefois bien foible, et le coloris faux ou peu agréable. Quelques-uns des caractères de Racine peuvent bien manquer de grandeur dans le dessein, mais les expressions sont toujours de main de maître, et puisées dans la vérité de la nature. J'ai cru remarquer encore qu'on ne trouvoit guère dans les personnages de Corneille, de ces traits simples qui annoncent d'abord une grande étendue d'esprit. Ces traits se rencontrent en foule dans Racine, dans Agrippine, Joad, Acomat, Athalie. Je ne puis cacher ma pensée : il étoit donné à Corneille de peindre des vertus austères, dures et inflexibles. Mais il appartient à Racine de caractériser les esprits supérieurs, et de les caractériser sans raisonnemens et sans maximes, par la seule nécessité où naissent les grands hommes d'imprimer leur caractère dans leurs expressions. Joad ne se montre jamais avec plus d'avantage que lorsqu'il parle avec une simplicité majestueuse et tendre au petit Joas, et qu'il semble cacher tout son esprit pour se proportionner à cet enfant. De même Athalie. Corneille, au contraire, se guinde souvent pour élever ses personnages ; et on est étonné que le même pinceau ait caractérisé quelquefois l'héroïsme avec des traits si naturels et si énergiques.

Cependant lorsqu'on fait le parallèle de ces deux poëtes, il semble qu'on ne convienne de l'art de Racine, que pour donner à Corneille l'avantage du génie. Qu'on emploie cette distinction pour marquer le caractère d'un faiseur de phrases, je la trouverai raisonnable : mais lorsqu'on parle de l'art de Racine, l'art qui met toutes les choses à leur place ; qui caractérise les hommes, leurs passions, leurs mœurs, leur génie ; qui chasse les obscurités, les superfluités, les faux brillans ; qui peint la nature avec feu, avec sublimité et avec grâce ; que peut-on penser d'un tel art, si ce n'est qu'il est le génie des hommes extraordinaires, et l'original même de ces règles que les écrivains sans génie embrassent avec tant de zèle et avec si peu de succès ? Qu'est-ce dans la mort de César, que l'art des harangues d'Antoine, si ce n'est le génie d'un esprit supérieur, et celui de la vraie éloquence ?

C'est le défaut trop fréquent de cet art qui gâte les plus beaux ouvrages de Corneille. Je ne dis pas que la plupart de ses tragédies ne soient très-bien imaginées et très-bien conduites. Je crois même qu'il a connu mieux que personne l'art des situations et des contrastes. Mais l'art des expressions et l'art des vers, qu'il a si souvent négligés ou pris à faux, déparent ses autres beautés. Il paroît avoir ignoré que pour être lu avec plaisir, ou même pour faire illusion à tout

le monde dans la représentation d'un poëme dramatique, il falloit, par une éloquence continue, soutenir l'attention des spectateurs, qui se relâche et se rebute nécessairement, quand les détails sont négligés. Il y a long-temps qu'on a dit que l'expression étoit la principale partie de tout ouvrage écrit en vers. C'est le sentiment des grands maîtres, qu'il n'est pas besoin de justifier. Chacun sait ce qu'on souffre, je ne dis pas à lire de mauvais vers, mais même à entendre mal réciter un bon poëme. Si l'emphase d'un comédien détruit le charme naturel de la poésie, comment l'emphase même du poëte ou l'impropriété de ses expressions, ne dégoûteroient-elles pas les esprits justes, de sa fiction et de ses idées ?

Racine n'est pas sans défauts. Il a mis quelquefois, dans ses ouvrages, un amour foible qui fait languir son action. Il n'a pas conçu assez fortement la tragédie. Il n'a pas assez fait agir ses personnages. On ne remarque pas, dans ses écrits, autant d'énergie que d'élévation, ni autant de hardiesse que d'égalité. Plus savant encore à faire naître la pitié que la terreur, et l'admiration que l'étonnement, il n'a pu atteindre au tragique de quelques poëtes. Nul homme n'a eu en partage tous les dons. Si d'ailleurs on veut être juste, on avouera que personne ne donna jamais au théâtre plus de pompe, n'éleva plus haut la parole et n'y versa plus de douceurs. Qu'on examine ses ouvrages sans prévention. Quelle facilité ! Quelle abondance ! Quelle poésie ! Quelle imagination dans l'expression ! Qui créa jamais une langue, ou plus magnifique, ou plus simple, ou plus variée, ou plus noble, ou plus harmonieuse et plus touchante ? Qui mit jamais autant de vérité dans ses dialogues, dans ses images, dans ses caractères, dans l'expression des passions ? Seroit-il trop hardi de dire que c'est le plus beau génie que la France ait eu, et le plus éloquent de ses poëtes ?

Corneille a trouvé le théâtre vide, et a eu l'avantage de former le goût de son siècle sur son caractère. Racine a paru après lui, et a partagé les esprits. S'il eût été possible de changer cet ordre, peut-être qu'on auroit jugé de l'un et de l'autre fort différemment.

Oui, dit-on, mais Corneille est venu le premier, et il a créé le théâtre. Je ne puis souscrire à cela. Corneille avoit de grands modèles parmi les anciens. Racine ne l'a point suivi. Personne n'a pris une route, je ne dis pas plus différente, mais plus opposée : personne n'est plus original à meilleur titre. Si Corneille a droit de prétendre à la gloire des inventeurs, on ne peut l'ôter à Racine. Mais si l'un et l'autre ont eu des maîtres, lequel a choisi les meilleurs, et les a le mieux imités ?

On reproche à Racine de n'avoir pas donné à ses héros le caractère de leur siècle et de leur nation : mais les grands hommes sont de tous les âges et de tous les pays. On rendroit le vicomte de Turenne et le cardinal de Richelieu méconnoissables en leur donnant le caractère de leur siècle. Les âmes véritablement grandes, ne sont telles que parce qu'elles se trouvent en quelque manière supérieures à l'éducation et aux coutumes. Je sais qu'elles retiennent toujours quelque chose de l'un et de l'autre. Mais le poëte peut négliger ces bagatelles, qui ne touchent pas plus au fond du caractère, que la coiffure ou l'habit du comédien, pour ne s'attacher qu'à peindre vivement les traits d'une nature forte et éclairée, et ce génie élevé, qui appartient également à tous les peuples. Je ne vois pas d'ailleurs que Racine ait manqué à ces prétendues bienséances du théâtre. Ne parlons pas des tragédies foibles de ce grand poëte : Alexandre, la Thébaïde, Bérénice, Esther, dans lesquelles on pourroit citer encore de grandes beautés. Ce n'est point par les essais d'un auteur, et par le plus petit nombre de ses ouvrages qu'on en doit juger; mais par le plus grand nombre de ses ouvrages et par ses chefs-d'œuvre. Qu'on observe cette règle avec Racine, et qu'on examine ensuite ses écrits. Dira-t-on qu'Acomat, Roxane, Joad, Athalie, Mithridate, Néron, Agrippine, Burrhus, Narcisse, Clitemnestre, Agamemnon, etc. n'aient pas le caractère de leur siècle, et celui que les historiens leur ont donné ? Parce que Bajazet et Xipharès ressemblent à Britannicus ; parce qu'ils ont un caractère foible pour le théâtre, quoique naturel, sera-t-on fondé à prétendre que Racine n'ait pas su caractériser les hommes, lui dont le talent éminent étoit de les peindre avec vérité et avec noblesse ?

Je reviens encore à Corneille. Je crois qu'il a connu mieux que Racine le pouvoir des situations et des contrastes. Ses meilleures tragédies, toujours fort au-des-

sous par l'expression de celles de son rival, sont moins agréables à lire, mais plus intéressantes quelquefois dans la représentation, soit par le choc des caractères, soit par l'art des situations, soit par la grandeur des intérêts. Moins intelligent que Racine, il concevoit moins profondément, mais plus fortement, ses sujets. Il n'étoit ni si grand poëte, ni si éloquent; mais il s'exprimoit quelquefois avec une grande énergie. Personne n'a des traits plus élevés et plus hardis; personne n'a laissé l'idée d'un dialogue si serré, et si véhément; personne n'a peint avec le même bonheur l'inflexibilité et la force d'esprit qui naissent de la vertu. De ces disputes même que je lui reproche, sortent quelquefois des éclairs qui laissent l'esprit étonné, et des combats qui véritablement élèvent l'âme. Et enfin, quoiqu'il lui arrive continuellement de s'écarter de la nature, on est obligé d'avouer qu'il l'a peinte naïvement et bien fortement en quelques endroits : et c'est uniquement dans ces morceaux naturels qu'il est admirable. Voilà ce qu'il me semble qu'on peut dire sans partialité de ses talens. Mais lorsqu'on a rendu justice à son génie, qui a surmonté si souvent le goût barbare de son siècle, on ne peut s'empêcher de rejeter dans ses ouvrages, ce qu'ils retiennent de ce mauvais goût, et ce qui serviroit à le perpétuer dans les admirateurs trop passionnés de ce grand maître.

Les gens du métier sont plus indulgens que les autres à ces défauts, parce qu'ils ne regardent qu'aux traits originaux de leurs modèles, et qu'ils connoissent mieux le prix de l'invention et du génie. Mais le reste des hommes juge des ouvrages, tels qu'ils sont, sans égard pour le temps et pour les auteurs. Et je crois qu'il seroit à désirer que les gens de lettres voulussent bien séparer les défauts des plus grands hommes de leurs perfections; car si l'on confond leurs beautés avec leurs fautes par une admiration superstitieuse, il pourra bien arriver que les jeunes gens imiteront les défauts de leurs maîtres, qui sont aisés à imiter, et n'atteindront jamais à leur génie.

Vauvenargues. réflexions critiques.

§ 141. *Autre parallèle de Corneille et de Racine.*

Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées; Racine se conforme aux nôtres : celui-là peint les hommes comme ils devroient être; celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, et de ce que l'on doit même imiter; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnoît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même : l'un élève, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble, et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion : ce sont, dans celui-là des maximes, des règles, et des préceptes; et dans celui-ci, du goût et des sentimens. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine : Corneille est plus moral; Racine, plus naturel. Il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide.

La Bruyère.

§ 142. *Autre parallèle de Corneille et de Racine.*

Vous n'ignorez pas le mot de M. le duc de Bourgogne, que Corneille étoit plus homme de génie; Racine plus homme d'esprit. Un homme de génie ne doit rien aux préceptes, et quand il le voudroit, il ne sauroit presque s'en aider; il se passe de modèles, et quand on lui en proposeroit, peut-être ne sauroit-il en profiter; il est déterminé par une sorte d'instinct à ce qu'il fait et à la manière dont il le fait : voilà Corneille, qui, sans modèle, sans guide, trouvant l'art en lui-même, tire la tragédie du chaos où elle étoit parmi nous. Un homme d'esprit étudie l'art; ses réflexions le préservent des fautes où peut conduire un instinct aveugle : il est riche de son fonds propre, et avec le secours de l'imitation, maître des richesses d'autrui : voilà Racine, qui, venant après Sophocle, Euripide, Corneille, se forme sur leurs différens caractères, et sans être ni copiste ni original, partage la gloire des plus grands originaux. Il est vrai que le génie s'élève où l'esprit ne sauroit atteindre; mais l'esprit embrasse au-delà de ce qui appartient au génie. Avec du génie, on ne sauroit être, s'il faut ainsi dire, qu'une seule chose : Corneille n'est que poëte, à

prendre le mot de poëte dans le sens d'Horace, *Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os magna sonaturum* (*I. sat.* iv. 43). Avec de l'esprit, on sera tout ce qu'on voudra, parce que l'esprit se plie à tout: Racine a réussi dans le tragique et dans le comique; son discours à l'académie *(à la réception de Thomas Corneille et de Bergeret)* est admirable; ses deux lettres contre Port-Royal, ses petites épigrammes, ses préfaces, ses cantiques, tout est marqué au bon coin. Ajoutons que le génie, dans la force même de l'âge, n'est pas de toutes les heures, et que surtout il craint les approches de la vieillesse. Corneille, dans ses meilleures pièces, a d'étranges inégalités; est dans ses dernières, c'est un feu presque éteint. Au contraire, l'esprit ne dépend pas si fort des momens; il n'a presque ni haut ni bas; et quand il est dans un corps bien sain, plus il s'exerce, moins il s'use: Racine n'a point d'inégalité marquée; et la dernière de ses pièces, Athalie, est son chef-d'œuvre. On me dira que Racine n'est point parvenu, comme Corneille, à une vieillesse bien avancée: je l'avoue; mais que conclure de là contre ma dernière observation? Car l'âge où Racine produisit Athalie, répond précisément à l'âge où Corneille produisit Œdipe; et par conséquent la vigueur de l'esprit subsistoit encore tout entière dans Racine, quand l'activité du génie commençoit à décliner dans Corneille. Mais de tout ce que j'ai dit, il ne s'ensuit pas que Corneille manque d'esprit, ou Racine de génie. Ce sont deux qualités inséparables dans les grands poëtes: l'une seulement l'emporte dans celui-ci; l'autre, dans celui-là. Or il s'agissoit de savoir par où Corneille et Racine devoient être caractérisés; et après avoir vu ce que les critiques ont pensé sur ce sujet, j'en suis revenu au mot de M. le duc de Bourgogne.

L'Abbé d'Olivet.

§ 143. *Voltaire.*

Si parmi nos trois tragiques François du premier ordre, Corneille, Racine, et Voltaire, la prééminence est susceptible de contestation, suivant les différens rapports sous lesquels on les envisage, au moins la supériorité de ce dernier sur tous ses contemporains n'est pas contestable, et n'est plus disputée même par ses ennemis, ou s'il en reste encore quelques-uns qui lui opposent ou lui préfèrent Crébillon, c'est par une sorte d'entêtement puéril à soutenir ce que personne ne croit plus; c'est l'imperceptible reste d'un vieil esprit de parti qui a long-temps fait du bruit et même du mal, et dont aujourd'hui on ne s'aperçoit que pour en rire. Voltaire est, sans contredit, ce que notre siècle a produit de plus grand dans le genre dramatique. Quant au plan, pour juger de la supériorité de Voltaire, il n'y a qu'à faire la comparaison des trois pièces où Crebillon et lui ont traité les mêmes sujets. Le talent de celui-ci lui donne sans peine la victoire dans tous les trois, et même ne laisse lieu à la comparaison que dans un seul. Quant au style, quelle différence n'y a-t-il pas de l'un à l'autre? comme les pièces de Crébillon sont peu lues, et qu'on sait par cœur celles de Voltaire, c'est déjà une preuve suffisante et même la meilleure de toutes, que l'un écrit infiniment mieux que l'autre; mais aussi c'est une raison pour qu'on ignore communément à quel point le style de Crébillon est vicieux sous tous les rapports: il fourmille de fautes de langue et de fautes de sens.

La Harpe.

§ 144. *De la comédie chez les Grecs.*

Nés vers la 50e. Olympiade, dans les bourgs de l'Attique, assortie aux mœurs grossières des habitans de la campagne, la comédie n'osoit approcher de la capitale; et si par hasard des troupes d'acteurs indépendans, s'y glissoient pour jouer ces farces indécentes, ils étoient moins autorisés que tolérés par le gouvernement. Ce ne fut qu'après une longue enfance qu'elle prit tout à coup son accroissement en Sicile. Au lieu d'un recueil de scènes sans liaison et sans suite, le philosophe Epicharme établit une action, en lia toutes les parties, la traita dans une juste étendue, et la conduisit sans écart jusqu'à la fin. Ses pièces, assujetties aux mêmes lois que la tragédie, furent connues en Grèce; elles y servirent de modèles, et la comédie y partagea bientôt avec sa rivale, les suffrages du public, et l'hommage que l'on doit aux talens. Les Athéniens surtout l'accueillirent avec les transports qu'auroit excités la nouvelle d'une victoire.

Plussieurs d'entre eux s'exercèrent dans ce genre. Tels furent parmi les plus anciens, Magnès, Cratinus, Cratès, Phérécrate, Eupolis et Aristophane. Ils n'eurent qu'un seul objet, celui de plaire à la multitude. Pour y réussir, tous les moyens leur parurent bons, et, en conséquence, ils employèrent tour à tour la parodie, l'allégorie et la satyre, soutenues des images les plus obscènes, et des expressions les plus grossières. C'étoit aussi par déférence pour elle, que les auteurs les plus célèbres, tantôt prêtoient à leurs acteurs des habillemens, des gestes et des expressions déshonnêtes, tantôt mettoient dans leur bouche des injures atroces contre des particuliers.

Quelques-uns, traitant un sujet dans sa généralité, s'abstinrent de toute injure personnelle. Mais d'autres furent assez perfides pour confondre les défauts avec les vices, et le mérite avec le ridicule : espions dans la société, délateurs sur le théâtre, ils livrèrent les réputations éclatantes à la malignité de la multitude, les fortunes bien ou mal acquises à sa jalousie. Point de citoyen assez élevé, point d'assez méprisable, qui fût à l'abri de leurs coups ; quelquefois désigné par des allusions faciles à saisir, il le fut encore plus souvent par son nom, et par les traits de son visage empreints sur le masque de l'acteur.

Les auteurs de ces satyres recouroient à l'imposture, pour satisfaire leur haine ; à de sales injures, pour satisfaire le petit peuple. Le poison à la main, ils parcouroient les différentes classes de citoyens, et l'intérieur des maisons, pour exposer aux yeux des horreurs qu'il n'avoit pas éclairées. D'autres fois ils se déchaînoient contre les philosophes, contre les poëtes tragiques, contre leurs propres rivaux. *Barthélemy.*

§ 145. *De trois âges de la comédie chez les Grecs.*

On la divise en ancienne, moyenne et nouvelle, moins par ses âges, que par les différentes modifications qu'on y observa successivement dans la peinture des mœurs. D'abord on osa mettre sur le théâtre d'Athènes des satyres en action, c'est-à-dire, des personnages connus et nommés, dont on imitoit les ridicules et les vices : telle fut la comédie ancienne. Les lois, pour réprimer cette licence, défendirent de nommer. La malignité des poëtes ni celle des spectateurs ne perdit rien à cette défense ; la ressemblance des masques, des vêtemens, de l'action, désignèrent si bien les personnages, qu'on les nommoit en les voyant : telle fut la comédie moyenne, où le poëte n'ayant plus à craindre le reproche de la personnalité, n'en étoit que plus hardi dans ses insultes ; d'autant plus sûr d'ailleurs d'être applaudi, qu'en repaissant la malice des spectateurs par la noirceur de ses portraits, il ménageoit encore à leur vanité, le plaisir de deviner les modèles. C'est dans ces deux genres qu'Aristophane triompha tant de fois à la honte des Athéniens.

La comédie satyrique présentoit d'abord une face avantageuse. Il est des vices contre lesquels les lois n'ont point sévi : l'ingratitude, l'infidélité au secret et à sa parole, l'usurpation tacite et artificieuse du mérite d'autrui, l'intérêt personnel dans les affaires publiques, échappent à la sévérité des lois ; la comédie satyrique y attachoit une peine d'autant plus terrible, qu'il falloit la subir en plein théâtre. Le coupable y étoit traduit, et le public se faisoit justice. C'étoit sans doute pour entretenir une terreur si salutaire, que non-seulement les poëtes satyriques furent d'abord tolérés, mais gagés par les magistrats comme censeurs de la république. Platon lui-même s'étoit laissé séduire à cet avantage apparent, lorsqu'il admit Aristophane dans son banquet, si toutefois l'Aristophane comique est l'Aristophane du banquet ; ce qu'on peut au moins révoquer en doute. Il est vrai que Platon conseilloit à Denis la lecture des comédies de ce poëte, pour connoître les mœurs de la république d'Athènes ; mais c'étoit lui indiquer un bon délateur, un espion adroit, qu'il n'en estimoit pas davantage.

Quant aux suffrages des Athéniens, un peuple ennemi de toute domination devoit craindre surtout la supériorité du mérite. La plus sanglante satyre étoit donc sûre de plaire à ce peuple jaloux, lorsqu'elle tomboit sur l'objet de sa jalousie. Il est deux choses que les hommes vains ne trouvent jamais trop fortes, la flatterie pour eux-mêmes, la médisance contre les autres : ainsi, tout concourut d'abord à favoriser la comédie satyrique. On ne fut pas long-temps à s'apercevoir que le talent de censurer le vice, pour être utile, devoit être di-

rigé par la vertu ; et que la liberté de la satyre accordée à un malhonnête homme, étoit un poignard dans les mains d'un furieux ; mais ce furieux consoloit l'envie. Voilà pourquoi dans Athènes, comme ailleurs, les méchans ont trouvé tant d'indulgence, et les bons tant de sévérité. Témoin la comédie des Nuées, exemple mémorable de la scélératesse des envieux, et des combats que doit se préparer à soutenir celui qui ose être plus sage et plus vertueux que son siècle.

La sagesse et la vertu de Socrate étoient parvenues à un si haut point de sublimité, qu'il ne falloit pas moins qu'un opprobre solennel pour en consoler sa patrie. Aristophane fut chargé de l'infâme emploi de calomnier Socrate en plein théâtre ; et ce peuple, qui proscrivoit un juste, par la seule raison qu'il se lassoit de l'entendre appeler juste, courut en foule à ce spectacle. Socrate y assista debout.

Telle étoit la comédie à Athènes, dans le même temps que Sophocle et Euripide s'y disputoient la gloire de rendre la vertu intéressante, et le crime odieux, par des tableaux touchans ou terribles. Comment se pouvoit-il que les mêmes spectateurs applaudissent à des mœurs si opposées ? Les héros célébrés par Sophocle et par Euripide étoient morts ; le sage calomnié par Aristophane étoit vivant : on loue les grands hommes d'avoir été ; on ne leur pardonne pas d'être.

Les magistrats s'aperçurent, mais trop tard, que dans la comédie appelée moyenne, les poëtes n'avoient fait qu'éluder la loi qui défendoit de nommer : ils en portèrent une seconde, qui bannissant du théâtre toute imitation personnelle, borna la comédie à la peinture générale des mœurs.

C'est alors que la comédie nouvelle cessa d'être une satyre, et prit la forme honnête et décente qu'elle a conservée depuis. C'est dans ce genre que fleurit Ménandre, poëte aussi élégant, aussi naturel, aussi simple, qu'Aristophane l'étoit peu.

Marmontel.

§ 146. *Aristophane.*

Cratinus conçut et Aristophane exécuta le projet d'étendre le domaine de la comédie. Ce dernier, accusé par Créon d'usurper le titre de citoyen, rappela dans sa défense deux vers qu'Homère place dans la bouche de Télémaque, et les parodia de la manière suivante :

> Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère,
> Pour moi je n'en sais rien. Qui sait quel est mon père ?

Ce trait l'ayant maintenu dans son état, il ne respira que la vengeance. Animé, comme il le dit lui-même, du courage d'Hercule, il composa contre Créon une pièce pleine de fiel et d'outrages. Comme aucun ouvrier n'osa dessiner le masque d'un homme si redoutable, ni aucun acteur se charger de son rôle, le poëte, obligé de monter lui-même sur le théâtre, le visage barbouillé de lie, eut le plaisir de voir la multitude approuver, avec éclat, les traits sanglans qu'il lançoit contre un chef qu'elle adoroit et les injures piquantes qu'il hasardoit contre elle.

Ce succès l'enhardit ; il traita dans des sujets allégoriques, les intérêts les plus importans de la république. Tantôt il montroit la nécessité de terminer une guerre longue et ruineuse ; tantôt il s'élevoit contre la corruption des chefs, contre les dissentions du sénat, contre l'ineptie du peuple dans ses choix et dans ses délibérations.

Cependant la plus saine partie de la nation murmuroit, et quelquefois avec succès, contre les entreprises de la comédie. Un premier décret en avoit interdit la représentation ; dans un second, on défendit de nommer personne ; et dans un troisième d'attaquer les magistrats. Mais ces décrets furent bientôt oubliés ou révoqués ; ils sembloient donner atteinte à la nature du gouvernement, et d'ailleurs le peuple ne pouvoit plus se passer d'un spectacle qui étaloit contre les objets de sa jalousie, toutes les injures et toutes les obscénités de la langue.

Ce ne fut que vers la fin de la guerre du Péloponèse que cette licence fut réprimée, et Aristophane se soumit à la réforme dans ses dernières pièces.

On a porté des jugemens bien différens sur Aristophane. Plutarque trouve dans ses écrits une foule de pensées obscures, de jeux de mots insipides, et une grande inégalité de style, et censure amèrement ce sel acrimonieux et dé-

chirant, et ces méchancetés noires dont il les a remplis. Les autres admirent son élégance, la pureté de sa diction, la finesse de ses plaisanteries, la vérité et la chaleur du dialogue, et la poésie de ses chœurs. Selon eux, il connut cette espèce de raillerie qui plaisoit de son temps aux Athéniens, et celle qui doit plaire à tous les siècles. Ses écrits renferment tellement le germe de la vraie comédie, et les modèles du bon comique, qu'on ne pourra le surpasser qu'en se pénétrant de ses beautés.

Barthélemy.

§ 147. *Parallèle de Ménandre et d'Aristophane.*

Ménandre sait adapter son style et proportionner son ton à tous les rôles, sans négliger le comique, mais sans l'outrer. Il ne perd jamais de vue la nature, et la souplesse et la flexibilité de son expression ne sauroit être surpassée. On peut dire qu'elle est toujours égale à elle-même et toujours différente suivant le besoin ; semblable à une eau limpide qui courant entre des rives inégales et tortueuses, en prend toutes les formes sans rien perdre de sa pureté. Il écrit en homme d'esprit, en homme de bonne société ; il est fait pour être lu, représenté, appris par cœur, pour plaire en tous lieux et en tous temps, et l'on n'est pas surpris, en lisant ses pièces, qu'il ait passé pour l'homme de son siècle qui s'exprimoit avec le plus d'agrément, soit dans la conversation, soit par écrit.

Aristophane outre la nature et parle à la populace plus qu'aux honnêtes gens ; son style est mêlé de disparates continuelles, élevé jusqu'à l'enflure, familier jusqu'à la puérilité. Chez lui l'on ne peut distinguer le fils du père, le citadin du paysan, le guerrier du bourgeois, le dieu du valet. Son impudence ne peut être supportée que par le bas peuple ; son sel est amer, âcre, cuisant ; sa plaisanterie roule presque toujours sur des jeux de mots, sur des équivoques grossières, sur des allusions entortillées et licentieuses. Chez lui la finesse devient malignité, la naïveté devient bêtise ; ses railleries sont plus dignes d'être sifflées qu'elles ne sont capables de faire rire, sa gaîté n'est qu'effronterie ; enfin il n'écrit pas pour plaire aux gens sensés et honnêtes, mais pour flatter l'envie, la méchanceté et la débauche.

Plutarque, traduction de la Harpe.

§ 148. *De la comédie chez les Romains.*

Comme il est plus aisé d'imiter le grossier et le bas, que le délicat et le noble ; les premiers poëtes Latins, enhardis par la liberté et la jalousie républicaine, suivirent les traces d'Aristophane. De ce nombre fut Plaute lui-même : sa muse est comme celle d'Aristophane, de l'aveu non suspect de l'un de leurs apologistes, *une bacchante, pour ne rien dire de pis, dont la langue est détrempée de fiel.*

Térence, qui suivit Plaute, comme Ménandre Aristophane, imita Ménandre sans l'égaler. César l'appeloit un demi-Ménandre, et lui reprochoit de n'avoir pas la force comique : expression que les commentateurs ont interprétée à leur façon, mais qui doit s'entendre de ces grands traits qui approfondissent les caractères, et qui vont chercher le vice jusque dans les replis de l'âme, pour l'exposer en plein théâtre au mépris des spectateurs.

Plaute est plus vif, plus gai, plus fort, plus varié ; Térence plus fin, plus vrai, plus pur, plus élégant : l'un a l'avantage que donne l'imagination qui n'est captivée ni par les règles de l'art, ni par celles des mœurs, sur le talent assujetti à toutes ces règles ; l'autre a le mérite d'avoir concilié l'agrément et la décence, la politesse et la plaisanterie, l'exactitude et la facilité : Plaute, toujours varié, n'a pas toujours l'art de plaire ; Térence, trop semblable à lui-même, a le don de paroître toujours nouveau : on souhaiteroit à Plaute l'âme de Térence, à Térence l'esprit de Plaute.

Marmontel.

§ 149. *De la comédie chez les François, sa division.*

Une nation douce et polie, où chacun se fait un devoir de conformer ses sentimens et ses idées aux mœurs de la société, où les préjugés sont des principes, où les usages sont des lois, où l'on est condamné à vivre seul dès qu'on veut vivre pour soi-même ; cette nation ne doit présenter que des caractères adoucis par les égards et que des vices palliés par les bienséances, tel est le comique François, dont le théâtre Anglois s'est enrichi, autant que l'opposition des mœurs a pu le permettre.

Le comique François se divise suivant les mœurs qu'il peint, en comique noble, comique bourgeois et bas comique. C'est d'une connoissance profonde de leurs objets que les arts tirent leurs règles; et les auteurs, leur fécondité.

Marmontel.

§ 150. *Du comique noble.*

Le comique noble peint les mœurs des grands; et celles-ci diffèrent des mœurs du peuple et de la bourgeoisie, moins par le fond que par la forme. Les vices des grands sont moins grossiers; leurs ridicules, moins choquans: ils sont même, pour la plupart, si bien colorés par la politesse, qu'ils entrent dans le caractère de l'homme aimable; ce sont des poisons assaisonnés que le spectateur décompose; mais peu de personnes sont à portée de les étudier, moins encore en état de les saisir. On s'amuse à recopier le petit-maître sur lequel tous les traits du ridicule sont épuisés, et dont la peinture n'est plus qu'une école pour les jeunes gens qui ont quelque disposition à le devenir; cependant on laisse en paix l'Intrigante, le Bas Orgueilleux, le Prôneur de lui-même et une infinité d'autres dont le monde est rempli. Il est vrai qu'il ne faut pas moins de courage que de talent pour toucher à ces caractères; et les auteurs du Faux-sincère et du Glorieux ont eu besoin de l'un et de l'autre: mais aussi ce n'est pas sans effort qu'on peut marcher sur les pas de l'intrépide auteur du Tartufe. Boileau racontoit que Molière, après lui avoir lu le Misantrope, lui avoit dit: Vous verrez bien autre chose. Qu'auroit-il donc fait si la mort ne l'avoit surpris, cet homme qui voyoit quelque chose au-delà du Misantrope? Ce problême, qui confondoit Boileau, devroit être pour les auteurs comiques un objet continuel d'émulation et de recherches; et ne fût-ce pour eux que la pierre philosophale, ils feroient du moins, en la cherchant inutilement, mille autres découvertes utiles.

Indépendamment de l'étude réfléchie des mœurs du grand monde, sans laquelle on ne sauroit faire un pas dans la carrière du haut comique, ce genre présente un obstacle qui lui est propre, et dont un auteur est d'abord effrayé. La plupart des ridicules des grands sont si bien composés, qu'ils sont à peine visibles: leurs vices surtout ont je ne sais quoi d'imposant qui se refuse à la plaisanterie; mais les situations les mettent en jeu. Quoi de plus sérieux en soi que le Misantrope? Molière le rend amoureux d'une coquette; il est comique. Le Tartufe est un chef-d'œuvre plus suprenant encore dans l'art des contrastes: dans cette intrigue si comique, aucun des principaux personnages ne le seroit, pris séparément; ils le deviennent tous par leur opposition. En général, les caractères ne se développent que par leurs mélanges.

Marmontel.

§ 151. *Du comique bourgeois.*

Les prétentions déplacées et les faux airs font l'objet principal du comique bourgeois. Les progrès de la politesse et du luxe l'ont rapproché du comique noble, mais ne les ont point confondus. La vanité, qui a pris dans la bourgeoisie un ton plus haut qu'autrefois, traite de grossier tout ce qui n'a pas l'air du beau monde. C'est un ridicule de plus, qui ne doit pas empêcher un auteur de peindre les bourgeois avec les mœurs bourgeoises. Qu'il laisse mettre au rang des farces, Georges Dandin, le Malade imaginaire, les Fourberies de Scapin, le Bourgeois gentilhomme, et qu'il tâche de les imiter. La farce est l'insipide exagération, ou l'imitation grossière d'une nature indigne d'être présentée aux yeux des honnêtes gens. Le choix des objets et la vérité de la peinture caractérisent la bonne comédie. Le Malade imaginaire, auquel les médecins doivent plus qu'ils ne pensent, est un tableau aussi frappant et aussi moral qu'il y en ait au théâtre. Georges Dandin, où sont peintes avec tant de sagesse les mœurs les plus licencieuses, est un chef-d'œuvre de naturel et d'intrigue; et ce n'est pas la faute de Molière, si le sot orgueil, plus fort que ses leçons, perpétue encore l'alliance des Dandins avec les Sotenvilles. Si dans ces modèles on trouve quelques traits qui ne peuvent amuser que le peuple, en revanche combien de scènes dignes des connoisseurs les plus délicats?

Boileau a eu tort, s'il n'a pas reconnu l'auteur du Misantrope dans l'éloquence de Scapin avec le père de son maître; dans l'avarice de ce vieillard; dans la scène des deux pères; dans l'amour des deux fils, tableaux dignes de Térence;

dans la confession de Scapin, qui se croit convaincu ; dans son insolence dès qu'il sent que son maître a besoin de lui, etc. Boileau a eu raison, s'il n'a regardé comme indigne de Molière que le sac où le vieillard est enveloppé : encore eût-il mieux fait d'en faire la critique à son ami vivant, que d'attendre qu'il fût mort pour lui en faire le reproche.

Pourceaugnac est la seule pièce de Molière qu'on puisse mettre au rang des farces ; et dans cette farce même on trouve des caractères, tels que celui de Sbrigani, et des situations, telles que celle de Pourceaugnac entre les deux médecins, qui décèlent le grand maître.

Marmontel.

§ 152. *Du bas comique.*

Le comique bas, ainsi nommé parce qu'il imite les mœurs du bas peuple, peut avoir, comme les tableaux Flamands, le mérite du coloris, de la vérité, et de la gaieté. Il a aussi sa finesse et ses grâces ; et il ne faut pas le confondre avec le comique grossier : celui-ci consiste dans la manière : ce n'est point un genre à part, c'est un défaut de tous les genres. Les amours d'une bourgeoise et l'ivresse d'un marquis peuvent être du comique grossier, comme tout ce qui blesse le goût et les mœurs. Le comique bas au contraire est susceptible de délicatesse et d'honnêteté ; il donne même une nouvelle force au comique bourgeois et au comique noble, lorsqu'il contraste avec eux. Molière en fournit mille exemples. Voyez dans le Dépit amoureux, la brouillerie et la réconciliation entre Mathurine et Gros René où sont peints dans la simplicité villageoise les mêmes mouvemens de dépit et les mêmes retours de tendresse, qui viennent de se passer dans la scène des deux amans. Molière, à la vérité, mêle quelquefois le comique grossier avec le bas comique. Dans la scène que nous avons citée, Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris, est du comique bas. Je voudrois bien aussi te rendre ton potage, est du comique grossier. La Paille rompue, est un trait de génie. Ces sortes de scènes sont comme des miroirs où la nature, ailleurs peinte avec le coloris de l'art, se répète dans toute sa simplicité. Le secret de ces miroirs seroit-il perdu depuis Molière ? Il a tiré des contrastes encore plus forts du mélange des comiques. C'est ainsi que, dans le Festin de Pierre, il nous peint la crédulité des deux petites villageoises, et leur facilité à se laisser séduire par un scélérat dont la magnificence les éblouit. C'est ainsi que dans le Bourgeois gentilhomme, la grossièreté de Nicole jette un nouveau ridicule sur les prétentions impertinentes et l'éducation forcée de M. Jourdain. C'est ainsi que, dans l'Ecole des femmes, l'imbécillité d'Alain et de Georgette, si bien nuancée avec l'ingénuité d'Agnès, concourt à faire réussir les entreprises de l'amant, et à faire échouer les précautions du jaloux.

Qu'on nous pardonne de tirer tous nos exemples de Molière ; si Ménandre et Térence revenoient au monde, ils étudieroient ce grand maître, et n'étudieroient que lui.

Marmontel.

§ 153. *Molière.*

Molière me paroît un peu répréhensible d'avoir pris des sujets trop bas La Bruyère, animé à peu près du même génie, a peint avec la même vérité et la même véhémence que Molière, les travers des hommes, mais je crois que l'on peut trouver plus d'éloquence et plus d'élévation dans ses images.

On peut mettre encore ce poëte en parallèle avec Racine. L'un et l'autre ont parfaitement connu le cœur de l'homme. L'un et l'autre se sont attachés à peindre la nature. Racine la saisit dans les passions des grandes âmes : Molière, dans l'humeur et les bizarreries des gens du commun. L'un a joué avec un agrément inexplicable les petits sujets, l'autre a traité les grands avec une sagesse et une majesté touchante. Molière a ce bel avantage, que ses dialogues jamais ne languissent. Une forte et continuelle imitation des mœurs passionne ses moindres discours. Cependant à considérer simplement ces deux auteurs comme poëtes, je crois qu'il ne seroit pas juste d'en faire comparaison. Sans parler de la supériorité du genre sublime donné à Racine, on trouve dans Molière tant de négligences et d'expressions bizarres et impropres, qu'il y a peu de poëtes, si j'ose le dire, moins correct et moins purs que lui.

Cependant l'opinion commune est qu'aucun des auteurs de notre théâtre n'a porté aussi loin son genre, que Mo-

lière a possédé le sien: et la raison en est, je crois, qu'il est plus naturel que tous les autres. C'est une leçon importante pour tous ceux qui veulent écrire.

§ 154. *Parallèle de Térence et de Molière.*

Il n'a manqué à Térence que d'être moins froid : quelle pureté ! quelle exactitude ! quelle politesse ! quelle élégance ! quels caractères ! Il n'a manqué à Molière que d'éviter le jargon et le barbarisme et d'écrire purement: quel feu! quelle naïveté ! quelle source de bonne plaisanterie ! quelle imitation des mœurs! quelles images et quel fléau du ridicule : mais quel homme on auroit pu faire de ces deux comiques!

La Bruyère.

§ 155. *Quinaut et de ses opéras.*

On ne peut trop aimer la douceur, la mollesse, la facilité, et l'harmonie tendre et touchante de la poésie de Quinaut. On peut même estimer beaucoup l'art de quelques-uns de ses opéras, intéressans par le spectacle dont ils sont remplis, par l'invention ou la disposition des faits qui le composent, par le merveilleux qui y regne, et enfin par le pathétique des situations, qui donne lieu à celui de la musique, et qui l'augmente nécessairement. Ni la grâce, ni la noblesse, n'ont manqué à l'auteur de ces poëmes singuliers. Il y a presque toujours de la naïveté dans le dialogue, et quelquefois du sentiment. Ses vers sont semés d'images charmantes et de pensées ingénieuses. On admireroit trop les fleurs dont il se pare, s'il eût évité les défauts qui font languir quelquefois ses beaux ouvrages. Je n'aime pas les familiarités qu'il a introduites dans ses tragédies: je suis fâché qu'on trouve dans beaucoup de scènes, qui sont faites pour inspirer la terreur et la pitié, des personnages qui, par le contraste de leurs discours avec les intérêts des malheureux, rendent ces mêmes scènes ridicules, et en détruisent tout le pathétique. Je ne puis m'empêcher encore de trouver ses meilleurs opéras trop vides de choses, trop négligés dans les détails, trop fades même dans bien des endroits. Enfin je pense qu'on a dit de lui, avec vérité, qu'il n'avoit fait qu'effleurer d'ordinaire les passions . . . Les beautés que Quinat a imaginées, demandent grâce pour ses défauts; mais j'avoue que je voudrois bien qu'on se dispensât de copier jusqu'à ses défauts. Je suis fâché qu'on désespère de mettre plus de passion, plus de conduite, plus de raison et plus de force dans nos opéras, que leur inventeur n'y en a mis. J'aimerois qu'on en retranchât le nombre excessif de refreins qui s'y rencontrent, qu'on ne réfroidît pas les tragédies par des puérilités, et qu'on ne fît pas des paroles pour le musicien, entièrement vides de sens. Les divers morceaux qu'on admire dans Quinaut, prouvent qu'il y a peu de beautés incompatibles avec la musique, et que c'est la foiblesse des poëtes, non celles du genre, qui fait languir tant d'opéras faits à la hâte, et aussi mal écrits qu'ils sont frivoles.

Vauvenargues.

§ 156. *Du poëme didactique.*

La première règle du poëme didactique est de lui donner un fond solide et intéressant.

C'est une chose déplorable de voir dans le poëme de Lucrèce sur la nature, dans l'essai sur l'homme de Pope, tant et de si belle poésie employée à développer le mauvais système d'Epicure et l'optimisme de Léibnits Mais heureusement l'un et l'autre poëtes ont un mérite indépendant de la chimère du philosophe : l'un d'avoir combattu la superstition, l'autre, d'avoir sondé le cœur humain ; et d'avoir ainsi tous les deux consacré en beaux vers des vérités du premier ordre.

Virgile, plus modeste dans le choix de son sujet, semble n'avoir voulu qu'instruire le cultivateur; mais il l'a honoré, et il a élevé à l'agriculture le plus beau monument que le premier des arts agréables pût élever au premier des arts nécessaires.

Deux mille ans après Virgile un poëte philosophe a voulu inspirer l'amour de la campagne aux tristes habitans des villes, réconcilier avec la nature l'homme livré aux goûts fantastiques du luxe et de la vanité. Il falloit un sage pour former ce dessein, un poëte pour le remplir; et il est rare que dans le même homme se rencontre un pareil accord. C'est cet accord qui assure au poëme des saisons une réputation durable.

Quoique de tous les arts, celui dont les préceptes sont plus naturellement susceptibles des ornemens de la poésie, ce soit la poésie elle-même, Horace n'y a

mis cependant qu'une raison saine et solide. En traçant aux Pisons les règles de son art, il a pris le style des lois, un style simple, clair et précis. Lui qui a monté dans les odes le ton de la douleur jusqu'au plus haut degré, semble n'avoir voulu répandre dans l'art poétique qu'une lumière pure. Des idées élémentaires, souvent neuves, toujours fécondes, sont la richesse de ce bel ouvrage. Jamais poëte n'a renfermé tant de sens en si peu de mots. Aussi tant que la poésie aura du charme pour les hommes, ce code abrégé de ses lois leur sera précieux, et devra sa durée à sa solidité.

Mais après ce mérite, il en est un que les poëtes, au moins les poëtes modernes, ne doivent jamais négliger.

Nos langues n'ont pas l'harmonie et la précision des langues anciennes. Notre poésie n'est presque plus de la poésie lorsqu'elle manque de coloris. Horace a dédaigné d'en mettre dans un sujet qui avoit lui-même sa couleur, et dont la théorie ne pouvoit être aride. Mais Despréaux, à qui Horace et Aristote n'avoient guère laissé de nouvelles choses à dire, et qui dans l'art poétique ne nous a pas donné une idée qui soit de lui, le judicieux Despréaux a senti que la précision, la justesse, l'industrieux méchanisme des vers, ne lui suffiroit pas pour faire lire avec intérêt des préceptes déjà connus : il y a mêlé tout ce que la poésie de détail a d'agrémens et d'élégance. Il a suivi Horace et imité Virgile, en homme de goût qu'il étoit, et en artiste ingénieux. C'est, je crois, la méthode que doivent observer tous nos poëtes didactiques ; et moins leur sujet aura d'importance et d'intérêt, plus il aura besoin des charmes de l'expression et des ornemens accessoires.

Parmi ces ornemens, les épisodes sont le plus connus ; et lorsqu'ils sont intéressans et naturellement placés, ils délassent agréablement le lecteur de la longueur des préceptes. Mais rares, ils se font attendre ; fréquens, ils interrompent trop souvent l'attention. La véritable source des beautés poétiques devroit être le sujet même ; et à cet égard, c'est par exemple, un heureux sujet de poëme didactique, que celui de l'essai sur la manière de traduire en vers, par le comte de Roscommon. L'art d'orner la nature dans les jardins, qu'enseigne un de nos poëtes, présente aussi une richesse variée et inépuisable ; mais dans ce nouveau poëme qui ne paroît point encore, on trouvera, ainsi que dans le poëme des saisons, d'autres moyens d'animer, d'attendrir, de varier, de rendre intéressante la poésie didactique.

Marmontel.

§ 157. *Hésiode.*

Hésiode, né en Béotie, a laissé un nom célèbre et des ouvrages estimés. Comme on l'a supposé contemporain d'Homère, quelques-uns ont pensé qu'il étoit son rival, mais Homère ne pouvoit avoir de rivaux.

La théogonie d'Hésiode, comme celle de plusieurs anciens écrivains de la Grèce, n'est qu'un tissu d'idées absurdes, ou d'allégories impénétrables.

La tradition des peuples situés auprès de l'Hélicon, rejète les ouvrages qu'on lui attribue, à l'exception néanmoins d'une épitre adressée à son frère Persès pour l'exhorter au travail. Il lui cite l'exemple de leur père, qui pourvut aux besoins de sa famille, en exposant plusieurs fois sa vie sur un vaisseau marchand, et qui sur la fin de ses jours, quitta la ville de Cume en Eolie, et vint s'établir auprès de l'Hélicon. Outre des réflexions très-saines sur les devoirs des hommes, et très-affligeantes sur leur injustice, Hésiode a semé dans cet écrit beaucoup de préceptes relatifs à l'agriculture, et d'autant plus intéressans, qu'aucun auteur avant lui n'avoit traité de cet art.

Il ne voyagea point, et cultiva la poésie jusqu'à une extrême vieillesse. Son style élégant et harmonieux flatte agréablement l'oreille, et se ressent de cette simplicité antique, qui n'est autre chose qu'un rapport exact entre le sujet, les pensées et les expressions.

Barthélemy.

Hésiode fit usage des fables, qui depuis long-temps étoient reçues dans la Grèce. On voit clairement à la manière succinte dont il parle de Prométhée et d'Epiméthée, qu'il suppose ces notions déjà familières à tous les Grecs. Il n'en parle que pour montrer qu'il faut travailler, et qu'un lâche repos, dans lequel d'autres mythologistes ont fait consister la félicité, est un attentat contre les ordres de l'être suprême.

Rien de plus ingénieux que sa fable

de Pandore. Si Hésiode avoit toujours écrit ainsi, qu'il seroit supérieur à Homère.

Après cette fable, Hésiode décrit les quatre âges fameux, dont il est le premier qui ait parlé, du moins parmi les auteurs anciens qui nous restent. Le premier âge est celui qui précède Pandore, temps auquel les hommes vivoient avec les dieux. L'âge de fer est celui du siége de Thèbes et de Troie. *Je suis*, dit-il, *dans le cinquième et je voudrois n'être pas né.* Que d'hommes accablés par l'envie, par le fanatisme, et par la tyrannie, en ont dit autant depuis Hésiode.

C'est dans ce poëme des *travaux* et des *jours* qu'on trouve des proverbes qui se sont perpétués, comme : *le potier est jaloux du potier*, et il ajoute, *le musicien du musicien, et le pauvre même du pauvre.* C'est là qu'est l'original de cette fable du rossignol tombé dans les serres du vautour : le rossignol chante en vain pour le fléchir, le vautour le dévore. Hésiode ne conclut pas que *ventre affamé n'a point d'oreilles ;* mais que les tyrans ne sont point fléchis par les talens.

On trouve dans ce poëme cent maximes dignes des Xénophons et des Catons.

Les hommes ignorent le prix de la sobriété ; ils ne savent pas que la moitié vaut mieux que le tout.

L'iniquité n'est pernicieuse qu'aux petits.

L'équité seule fait fleurir les cités.

Souvent un homme injuste suffit pour ruiner sa patrie.

Le méchant qui ourdit la perte d'un homme prépare souvent la sienne.

Le chemin du crime est court et aisé ; celui de la vertu est long et difficile ; mais près du but il est délicieux.

Dieu a posé le travail pour sentinelle de la vertu.

Enfin ces préceptes sur l'agriculture ont mérité d'être imités par Virgile. Il y a aussi de très-beaux morceaux dans sa théogonie. L'amour qui débrouille le chaos, Vénus qui, née d'un dieu sur la mer, nourrie sur la terre, toujours suivie de l'amour, unit le ciel, la mer et la terre ensemble, sont des emblêmes ingénieux.

Voltaire.

§ 158. *Ovide ; ses métamorphoses.*

Ovide a été un des génies les plus heureusement nés pour la poésie, et son poëme des métamorphoses est un des plus beaux présens que nous ait fait l'antiquité. C'est dans ce seul ouvrage, il est vrai, qu'il s'est élevé fort au-dessus de toutes ses autres productions ; mais aussi quelle espèce de mérite ne remarque-t-on pas dans les métamorphoses ? et d'abord quel art prodigieux dans la texture du poëme! comment Ovide a-t-il pu, de tant d'histoires différentes, le plus souvent étrangères les unes aux autres, former un tout si bien suivi, si bien lié, tenir toujours dans sa main le fil imperceptible, qui sans se rompre jamais, vous guide dans ce dédale d'aventures merveilleuses, arranger si bien cette foule d'événemens qu'ils naissent tous les uns des autres ; introduire tant de personnages, les uns pour agir, les autres pour raconter, de manière que tout marche et se développe sans interruption, sans embarras, sans désordre, depuis la séparation des élémens qui remplace le chaos, jusqu'à l'apothéose d'Auguste ! Ensuite quelle flexibilité d'imagination et de style pour prendre successivement tous les tons, suivant la nature du sujet, et pour diversifier par l'expression tant de dénoûmens dont le fond est toujours le même, c'est-à-dire un changement de forme ? C'est là surtout le plus grand charme de cette lecture ; c'est l'étonnante variété de couleurs toujours adaptées à des tableaux toujours divers, toujours nobles et imposans jusqu'à la sublimité, tantôt simples jusqu'à la familiarité, les uns horribles, les autres tendres, ceux-ci effrayans, ceux-là gais, rians et doux.

Toutes ces peintures sont riches et aucune ne paroît lui coûter. Tour à tour il vous élève, vous attendrit, vous effraie, soit qu'il ouvre le palais du soleil, soit qu'il chante les plaintes de l'amour, soit qu'il peigne les fureurs de la jalousie et les horreurs du crime. Il décrit aussi facilement les combats que les voluptés, les héros que les bergers, l'olympe qu'un bocage, la caverne de l'Envie que la cabane de Philémon. Nous ne savons pas au juste ce que la mythologie lui avoit fourni et ce qu'il a pu y ajouter ; mais combien d'histoires charmantes ! que n'a-t-on pas pris dans cette source qui n'est pas encore épuisée ! Tous les théâtres ont mis Ovide à contribution. Je sais qu'on lui reproche, et avec raison, du luxe dans son style, c'est-à-dire trop d'abondance et de parure ; mais cette abon-

dance n'est pas celle des mots qui cache le vide des idées, c'est le superflu d'une richesse réelle. Ses ornemens, même quand il en a trop, ne laissent voir ni le travail ni l'effort : enfin l'esprit, la grâce et la facilité, trois choses qui ne l'abandonnent jamais, couvrent ses négligences, ses petites recherches ; et l'on peut dire de lui, bien plus véritablement que de Sénèque, qu'*il plaît même dans ses défauts.*

La Harpe.

§ 159. *Origine de la poésie pastorale.*

C'est en Sicile qu'on doit chercher l'origine de la poésie pastorale. C'est là qu'entre des montagnes couronnées de chênes superbes, se prolonge un vallon, où la nature a prodigué ses trésors. Le berger Daphnis, dit-on, y naquit au milieu d'un bosquet de lauriers, et les dieux s'empressèrent de le combler de leurs faveurs. Les nymphes de ces lieux prirent soin de son enfance ; il reçut de Vénus les grâces et la beauté, de Mercure le talent et la persuasion ; Pan dirigea ses doigts sur la flûte à sept tuyaux, et les muses réglerent les accens de sa voix touchante. Bientôt rassemblant autour de lui les bergers de la contrée, il leur apprit à s'estimer heureux de leur sort. Les roseaux furent convertis en instrumens sonores. Il établit des concours où deux jeunes émules se disputoient le prix du chant et de la musique instrumentale. Les échos animés à leur voix, ne firent plus entendre que les expressions d'un bonheur tranquille et durable. Daphnis ne jouit pas long-temps du spectacle de ses bienfaits : victime de l'amour, il mourut à la fleur de son âge ; mais ses élèves ne cessèrent point de célébrer son nom, et de déplorer les tournens qui terminèrent sa vie . . . Le poëme pastoral, dont on prétend qu'il conçut la première idée, fut perfectionné dans la suite par deux poëtes de Sicile, Stésichore d'Himère et Diomus de Syracuse.

Barthélemy.

§ 160. *Charmes des poésies champêtres.*

La lecture des poésies champêtres est délicieuse pour ceux qui en ont les objets sous les yeux. La poésie anime ce qu'elle sait peindre : l'enthousiasme du poëte ajoute toujours quelque chose à l'enthousiasme du spectateur ; il l'empêche même de s'éteindre par l'habitude. La poésie nous inspire le respect et l'amour pour l'antique et vénérable agriculture, pour nos occupations, pour les lieux que nous habitons. Nous nous disons quelquefois : Homère et Virgile auroient été heureux ici ; Tibulle y aimeroit Délie ; il la chanteroit, et il chanteroit aussi notre petit bois et notre joli vallon. C'est aux champs que Haller et Gesner ont composé leurs poésies aimables, et quel état de la vie ces grands hommes ont-ils préféré au nôtre ? Les poëtes nous arrêtent sur les sensations délicieuses que nous recevons de la nature : ils nous apprennent même à jouir d'un grand nombre de ces sensations qui auroient à peine affecté nos organes, et qui auroient échappé à la pensée. Tous ces hommes, qui ont parlé avec chaleur et dans lesquels abondent les sentimens et les images, entretiennent dans l'âme le charme de la sensibilité et la vie. Ils nous apprennent à raisonner et à simplifier le bonheur ; et c'est à eux que nous devons d'avoir mis toute notre étude à conserver en nous les sentimens tendres et honnêtes, et à en jouir, ainsi que des sensations agréables.

Saint-Lambert.

161. *De la poésie pastorale chez les modernes.*

Il n'y a point de poésie plus discréditée parmi nous, ni qui soit plus étrangère à nos mœurs et à notre goût. Ce n'est pas la faute du genre, qui, comme tous les autres, est bon quand il est bien traité, et qui a de l'agrément et du charme : c'est que notre manière de vivre est trop loin de la nature champêtre, et que les modèles de la vie pastorale et des douceurs dont elle est susceptible, ne sont jamais sous nos yeux. C'est dans des climats favorisés de la nature, sous un beau ciel, dans une condition douce et aisée, que les bergers et les habitans des hameaux peuvent ressembler en quelque chose aux bergers de Théocrite et de Virgile. Ce qui le prouve, c'est que les combats de la flûte, tels que nous les voyons tracés dans les églogues Grecque et Latine, sont encore en usage en Sicile. Il ne faut donc pas croire que ce soit un jeu de l'imagination des poëtes. De tout temps la poésie a été imitatrice, et des paysans grossiers, misérables, abrutis par la misère, la crainte et le besoin, n'au-

roient jamais pu inspirer aux poëtes l'idée d'une églogue. Les poëtes embellissent, il est vrai ; mais il faut que l'objet les ait frappés, avant qu'ils songent à l'orner : ils ne peignent pas le contraire de ce qu'ils voient. Sans doute nos bucoliques modernes ne sont que des imitations des anciens, ne sont que des jeux d'esprit. Il n'y a plus parmi nous de Corydons ni de Tyrcis ; mais il y en avoit en Grèce et en Italie. Le goût du chant et de la poésie n'y étoit point étranger aux pasteurs. Il y a des climats où ce goût est naturel, et pour ainsi dire un fruit du sol et un don de la nature. Jugeons-en seulement par nos provinces du midi de la France. Qui ne connoît pas la gaîté des danses et des chansons provençales ? Leurs couplets amoureux et leurs airs tendres sont venus du fond des campagnes jusques sur les théâtres de la capitale : c'est que partout où l'on ressent les influences d'une nature riante et bienfaitrice, on se livre aisément à tous les plaisirs faciles et simples, à tous les goûts innocens qu'elle a mis à la portée de tous les hommes. Voilà dans quel esprit il faut lire les idylles champêtres de Théocrite et les églogues de Virgile.

La Harpe.

162. *De l'Eglogue.*

L'églogue est l'imitation des mœurs champêtres dans leur plus agréable simplicité. On peut considérer les bergers dans trois états : ou tels qu'ils ont été dans l'abondance et l'égalité du premier âge, avec l'ingénuité de la nature, la douceur de l'innocence, et la mollesse de la liberté : ou tels qu'ils sont devenus, depuis que l'artifice et la force ont fait des esclaves et des maîtres, réduits à des travaux dégoûtans et pénibles, à des besoins douloureux et grossiers, à des idées basses et tristes : ou tels enfin qu'ils n'ont jamais été, mais tels qu'ils pouvoient être, s'ils avoient conservé assez longtemps leur innocence et leur loisir, pour se polir sans se corrompre, et pour étendre leurs idées sans multiplier leurs besoins. De ces trois états le premier est vraisemblable, le second est réel, le troisième est possible. Dans le premier, le soin des troupeaux, les fleurs, les fruits, le spectacle de la campagne, l'émulation dans les jeux, le charme de la beauté, l'attrait physique de l'amour, partagent toute l'attention et tout l'intérêt des bergers : une imagination riante, mais timide, un sentiment délicat, mais naïf, règnent dans tous leurs discours : rien de réfléchi, rien de raffiné ; la nature enfin, mais la nature dans sa fleur : telles sont les mœurs des bergers pris dans l'état d'innocence.

Mais ce genre est peu vaste. Les poëtes, s'y trouvant à l'étroit, se sont répandus, les uns, comme Théocrite, dans l'état de grossièreté et de bassesse ; les autres, comme quelques-uns des modernes, dans l'état de culture et de rafinement : les uns et les autres ont manqué d'unité dans le dessein, et se sont éloignés de leur but.

L'objet de la poésie pastorale me semble devoir être de présenter aux hommes l'état le plus heureux dont il leur soit permis de jouir, et de les en faire jouir en idée par le charme de l'illusion. Or l'état de grossièreté et de bassesse n'est point cet heureux état. Personne, par exemple, n'est tenté d'envier le sort de deux bergers qui se traitent de voleurs et d'infames (Virg. Eglogue 3.). D'un autre côté, l'état de rafinement et de culture ne se concilie pas assez dans notre opinion avec l'état d'innocence, pour que le mélange nous en paroisse vraisemblable. Ainsi, plus la poésie pastorale tient de la rusticité ou du rafinement, plus elle s'éloigne de son objet.

Virgile étoit fait pour l'orner de toutes les grâces de la nature, si, au lieu de mettre ses bergers à sa place, il se fût mis lui-même à la place de ses bergers. Mais comme presque toutes ses églogues sont allégoriques, le fond perce à travers le voile et en altère les couleurs. A l'ombre des hêtres on entend parler de calamités publiques, d'usurpation, de servitude : les idées de tranquillité, de liberté, d'innocence, d'égalité, disparoissent ; et avec elles s'évanouit cette douce illusion, qui, dans le dessein du poëte, devoit faire le charme de ses pastorales.

Rien de plus délicat, de plus ingénieux, que les églogues de quelques-uns de nos poëtes : l'esprit y est employé avec tout l'art qui peut le déguiser. On ne sait ce qui manque à leur style pour être naïf ; mais on sent bien qu'il ne l'est pas : cela vient de ce que leurs bergers pensent au lieu de sentir, et analysent au lieu de peindre.

Tout l'esprit de l'églogue doit être en sentimens et en images : on ne veut voir dans les bergers que des hommes bien or-

ganisés par la nature, et à qui l'art n'ait point appris à composer et à décomposer leurs idées. Ce n'est que par les sens qu'ils sont instruits et affectés; et leur langage doit être comme le miroir où ces impressions se retracent.

Marmontel.

§ 163 *Différence entre l'églogue et l'idylle.*

Lorsque Despréaux a peint l'idylle comme une bergère en habit de fête, il l'a parfaitement définie telle que nous la concevons. Une simplicité élégante en fait le caractère ; et c'est par cette élégance ennoblie, qu'elle se distingue de l'églogue.

Chaque genre de poésie a son hypothèse distincte ; et c'est ce qui en fait la différence. Or l'hypothèse de l'églogue et celle de l'idylle ne sont pas la même.

Dans des temps et parmi des peuples où l'excessive inégalité des conditions et des fortunes n'avoit pas mis encore entre les hommes cette différence inhumaine à laquelle il est impossible de réfléchir sans s'attrister ; dans des climats surtout où la beauté du ciel, la fertilité de la terre faisoient de la campagne le plus délicieux séjour, où d'un côté, l'heureuse ignorance des besoins du luxe, et de l'autre, la facilité à vivre dans l'aisance avec peu de peine et de soin, rapprochoient si fort l'état des bergers de celui des rois, que l'un touchoit à l'autre ; l'églogue et l'idylle n'avoient pas deux hypothèses différentes, et ne devoient pas avoir deux noms.

Est venu le temps, où dans la poésie champêtre il a fallu non-seulement distinguer l'idylle de l'églogue, mais l'une et l'autre du genre villageois.

Les vices et les ridicules du peuple de la ville, transmis au peuple des campagnes ; les astuces de l'intérêt, les sottises de l'amour-propre et de la vanité, les intrigues de la galanterie, les duperies réciproques ; et dans tout cela, les mœurs paysanes combinées avec les mœurs bourgeoises, font le comique de Dancourt. Rien ne ressemble moins à l'innocence et à la simplicité pastorale ; et les modèles de ce comique, on les rencontre à chaque pas dans les environs de Paris.

Mais pour trouver le sujet d'une églogue, il faut aller plus loin ; encore sont-ils rares partout : et quant aux sujets de l'idylle, il n'en existe qu'en idée. Celles des idylles de Gesner, qui ont quelque vérité, sont de simples églogues : celles qui ont le plus de noblesse et d'élégance, n'ont de modèle dans aucun pays.

Dans les idylles de Mad. Deshoulières, la scène est au village : mais la femme sensible et tendre qui parle aux fleurs, aux ruisseaux, aux moutons, n'est pas une de nos bergères ; c'est la maîtresse du château.

L'idylle ne peut donc être prise que dans le système fabuleux ou romanesque. Ce sont les bergers de Tempé, ou des bords du Lignon, que l'on y met en scène ; c'est le langage de l'Aminte, ou du Pastor fido, que parlent ces bergers : et dans ce système, l'idylle a son merveilleux comme l'épopée ; car elle est d'un temps où non-seulement les rois, mais les dieux mêmes daignoient vivre avec les bergers.

C'est ainsi que l'idylle, comme nous l'entendons, sans cesser d'être simple, doit être noble et élégante.

Elle ne mêle point de diamans à sa parure, mais elle a un chapeau de fleurs.

En peinture, Téniers a fait des scènes paysanes ; Berghem, des églogues ; le Poussin, des idylles : et pour exceller dans ce genre, il ne manquoit à celui-ci que de peindre les paysages comme les Breugles et le Lorrain.

Le même.

§ 164. *De l'élégie.*

Avant la découverte de l'art dramatique, les poëtes à qui la nature avoit accordé une âme sensible et refusé le talent de l'épopée, tantôt retraçoient dans leurs tableaux, les désastres d'une nation ou les infortunes d'un personnage de l'antiquité ; tantôt déploroient la mort d'un parent ou d'un ami, et soulageoient leur douleur en s'y livrant. Leurs chants plaintifs, presque toujours accompagnés de la flûte, furent connus sous le nom d'élégies ou de lamentation.

Le style de ce genre de poésie doit être simple, parce que le cœur véritablement affligé n'a plus de prétention ; il faut que les expressions en soient quelquefois brûlantes, comme la cendre qui couvre un feu dévorant : mais dans le récit, elles n'éclatent point en imprécations et en désespoir. Rien de plus intéressant que l'extrême douceur jointe à l'extrême souffrance.

L'élégie peut soulager nos maux quand

nous sommes dans l'infortune ; elle doit nous inspirer du courage quand nous sommes près d'y tomber. Elle prend alors un ton plus vigoureux, et employant les images les plus fortes, elle nous fait rougir de notre lâcheté et envier les larmes répandues aux funérailles d'un héros mort pour le service de la patrie.

Lasse enfin de gémir sur les calamités trop réelles de l'humanité, l'élégie se chargea d'exprimer les tourmens de l'amour. Plusieurs poëtes lui durent un éclat qui rejaillit sur leurs maîtresses. Les charmes de Nanno furent célébrés par Mimnerme de Colophon, qui tient un des premiers rangs parmi les poëtes ; ceux de Battis le furent par Philétas de Cos, qui se fit une grande réputation. Mais Simonide est de tous les poëtes élégiaques celui dont la célébrité a été la plus éclatante.

Barthélemy.

§ 165. *Caractère de l'élégie.*

L'élégie, dans sa simplicité touchante et noble, réunit tout ce que la poésie a de charmes, l'imagination et le sentiment. Comme les froids législateurs de la poésie n'ont pas jugé l'élégie digne de leur sévérité, elle jouit encore de la liberté de son premier âge. Grave ou légère, tendre ou badine, passionnée ou tranquille, riante ou plaintive à son gré, il n'est point de ton, depuis l'héroïque jusqu'au familier, qu'il ne lui soit permis de prendre. Properce y a décrit en passant la formation de l'univers ; Tibulle, les tourmens du Tartare ; l'un et l'autre en ont fait des tableaux dignes tour à tour de Raphaël, du Corrège, et de l'Albane : Ovide ne cesse d'y jouer avec les flèches de l'amour.

Cependant pour en déterminer le caractère par quelques traits plus marqués, nous la diviserons en trois genres, le passionné, le tendre, et le gracieux.

Dans tous les trois elle prend également le ton de la douleur et de la joie : car c'est surtout dans l'élégie que l'amour est un enfant qui pour rien s'irrite ou s'apaise, qui pleure et rit en même temps. Par la même raison, le tendre, le passionné, le gracieux, ne sont pas des genres incompatibles dans l'élégie amoureuse ; mais dans leur mélange il y a des nuances, des passages, des gradations a ménager.

En général, le sentiment domine dans le genre passionné, c'est le caractère de Properce ; l'imagination domine dans le gracieux, c'est le caractère d'Ovide. Dans le premier, l'imagination modeste et soumise ne se joint au sentiment que pour l'embellir, et se cache en l'embellissant, *subsequiturque*. Dans le second, le sentiment humble et docile ne se joint à l'imagination que pour l'animer, et se laisser couvrir des fleurs qu'elle répand à pleines mains. Un coloris trop brillant refroidiroit l'un, comme un pathétique trop fort obscurciroit l'autre. La passion rejète la parure des grâces, les grâces sont effrayées de l'air sombre de la passion ; mais une émotion douce ne les rend que plus touchantes et plus vives : c'est ainsi qu'elles regnent dans l'élégie tendre, et c'est le genre de Tibulle.

C'est pour avoir donné à un sentiment foible le ton du sentiment passionné, que l'élégie est devenue fade. Rien n'est plus insipide qu'un désespoir de sang froid. On a cru que le pathétique étoit dans les mots : il est dans les tours et dans les mouvemens du style.

C'est une étude bien intéressante que celle des mouvemens de l'âme dans les élégies de Properce, et de Tibulle son rival. *Je veux*, dit Ovide, *que quelque jeune homme, blessé des mêmes traits que moi, reconnoisse dans mes vers tous les signes de sa flamme, et qu'il s'écrie après un long étonnement : qui peut avoir appris à ce poëte à si bien peindre mes malheurs ?* C'est la règle générale de la poésie pathétique. Ovide la donne ; Tibulle et Properce la suivent, et la suivent bien mieux que lui.

Marmontel.

§ 166. *Simonide.*

Simonide fils de Léoprépès, naquit vers la troisième année de la 55e. olimpiade. Il mérita l'estime des rois, des sages et des grands hommes de son temps. Il étoit poëte et philosophe. L'heureuse réunion de ces qualités rendit ses talens plus utiles, et sa sagesse plus aimable. Son style, plein de douceur, est simple, harmonieux, admirable dans le choix et l'arrangement des mots. Quoiqu'il s'éxerça dans presque tous les genres, il réussit principalement dans les élégies et les chants plaintifs. Personne n'a mieux connu l'art sublime et délicieux d'intéresser et d'attendrir. Personne n'a peint avec plus de vérité les situations et les

infortunes qui excitent la pitié. Ce n'est pas lui qu'on entend, ce sont des cris et des sanglots, c'est une famille désolée qui pleure la mort d'un père et d'un fils. c'est Danaé, c'est une mère tendre qui lutte avec son fils contre la fureur des flots, qui voit mille gouffres ouverts à ses côtés, qui ressent mille morts dans son cœur. C'est Achille enfin qui sort du fond du tombeau, et qui annonce aux Grecs, prêts à quitter les rivages d'Ilium, les maux sans nombre que le ciel et la terre leur préparent.

Ces tableaux que Simonide avoit remplis de passion et de mouvement, étoient autant de bienfaits pour les hommes ; car c'est leur rendre un grand service, que d'arracher de leurs yeux ces larmes précieuses qu'ils versent avec tant de plaisir, et de nourrir dans leur cœur ces sentimens de compassion, destinés par la nature à les rapprocher les uns des autres, et les seuls en effet qui puissent unir des malheureux.

Comme les caractères des hommes influent sur leurs opinions, on doit s'attendre que la philosophie de Simonide étoit douce et sans hauteur. Son système, autant qu'on en peut juger d'après plusieurs de ses maximes, et le peu de fragmens qui nous restent de ses écrits, se réduisoit aux articles suivans.

" Ne sondons point l'immense profondeur de l'être suprême, bornons-nous " à savoir que tout s'exécute par son " ordre, et qu'il possède la vertu par excellence. Les hommes n'en ont qu'une " foible émanation, et la tiennent de lui; " qu'ils ne se glorifient point d'une perfection à laquelle ils ne sauroient atteindre. La vertu a fixé son séjour " parmi des rochers escarpés : si à force " de travaux, ils s'élèvent jusqu'à elle, " bientôt mille circonstances fatales les " entraînent au précipice ; ainsi leur vie " est un mélange de bien et de mal ; et " il est aussi difficile d'être souvent vertueux, qu'impossible de l'être toujours. " Faisons-nous un plaisir de louer les " belles actions ; fermons les yeux sur " celles qui ne le sont pas, *ou par devoir, " lorsque le coupable nous est cher à d'autres titres, ou par indulgence s'il nous " est indifférent.* Loin de censurer les " hommes avec tant de rigueur, souvenons-nous qu'ils ne sont que foiblesse, " qu'ils sont destinés à rester un moment " sur la surface de la terre et pour toujours dans son sein. Le temps vole ; " mille siècles, par rapport à l'éternité, " ne sont qu'un point, ou qu'une très-" petite partie d'un point imperceptible. " Employons des momens si fugitifs, *à " jouir des biens qui nous sont réservés, et " dont les principaux sont la santé et les " richesses acquises sans fraude ; que de " leur usage résulte cette aimable volupté " sans laquelle la vie, la grandeur et l'immortalité même, ne sauroient flatter nos " désirs.*"

Ces principes, dont quelques-uns sont si dangereux en ce qu'ils éteignent le courage dans les cœurs vertueux, et les remords dans les âmes coupables, n'auroient été regardés que comme une erreur de l'esprit, si, en se montrant indulgent pour les autres, Simonide n'en avoit été que plus sévère pour lui-même. Mais il osa proposer une injustice à Thémistocle, et ne rougit pas de louer les meurtriers d'Hipparque qui l'avoit comblé de bienfaits. On lui reproche d'ailleurs une avarice que les libéralités d'Hiéron ne pouvoient satisfaire. Il fut le premier qui dégrada la poésie, en faisant un trafic honteux de la louange.

Simonide mourut âgé d'environ 90 ans. On lui fit un mérite d'avoir augmenté dans l'île de Céos l'éclat des fêtes religieuses, ajouté une huitième corde à la lyre, et trouvé l'art de la mémoire artificielle ; mais ce qui lui fit le plus d'honneur, ce fut d'avoir donné des leçons utiles aux rois ; ce fut d'avoir fait le bonheur de la Sicile, en retirant Hiéron de ses égaremens, et le forçant de vivre en paix avec ses voisins, ses sujets et lui-même.

Barthélemy.

§ 167. *Catulle.*

Une douzaine de morceaux d'un goût exquis, pleins de grâce et de naturel, l'ont mis au rang des poëtes les plus aimables. Ce sont de petits chefs-d'œuvre, où il n'y a pas un mot qui ne soit précieux, mais qu'il est aussi impossible d'analyser que de traduire. On définit d'autant moins la grâce qu'on la sent mieux. Celui qui pourra expliquer le charme des regards, du sourire, de la démarche d'une femme aimable, celui-là pourra expliquer le charme des vers de Catulle. Les amateurs les savent par cœur, et Racine les citoit souvent avec admiration. On peut croire que ce poëte tendre et religieux ne parloit pas des épi-

grammes obscènes ou satiriques du même auteur, qui en général ne sont pas dignes de lui, même sous les rapports du bon goût. Il y en a plusieurs contre César, qui, pour toute vengeance, l'invita à souper. Il ne faut pas trop admirer César, car les épigrammes ne sont pas bonnes ; et je croirois volontiers que le tact fin de César fit grâce aux épigrammes en faveur des madrigaux. Si Catulle lui récita ses vers sur le moineau de Lesbie, et son épithalame de Thétis et de Pelée, son hôte dut être content de lui ; il dut voir dans Catulle un génie facile, qui excelloit dans les sujets gracieux, et pouvoit même s'élever au sublime de la passion.

L'épisode d'Ariane, abandonnée dans l'île de Naxos, qui fait partie de l'épithalame, est du petit nombre des morceaux où les anciens ont su faire parler l'amour. On ne peut le louer mieux qu'en disant que Virgile, dans son quatrième livre de l'Enéïde, en a emprunté des idées, des mouvemens, quelquefois même des expressions, et jusqu'à des vers entiers. L'Ariane de Catulle a servi à embellir la Didon de Virgile. Peut-on douter qu'un homme qui a rendu ce service à l'auteur de l'Enéïde, n'eût pu devenir un grand poëte, s'il eût aimé le travail et la gloire. Mais Catulle n'aima que le plaisir et les voyages, deux choses qui laissent peu de loisir pour les lettres. Il étoit né pauvre et des amis généreux l'enrichirent, entre autres Manlius, dont il fit l'épithalame, sujet usé dont il sut faire un ouvrage charmant, parce que le talent rajeunit tout. Il fut lié aussi avec Cicéron et Cornélius Népos : c'est à ce dernier qu'il a dédié son livre. Nous l'avons tout entier ; il ne contient pas cent pages, et a rendu son auteur immortel. A-t-il eu tort de n'en pas faire davantage ? Tous les écrivains de l'ancienne Rome l'ont comblé d'éloges, sans doute parce qu'il écrivoit bien, peut-être aussi parce qu'il écrivit peu. Il suivit son goût, satisfit celui des autres, et n'effraya pas l'envie. Que lui a-t-il manqué ? rien que de jouir plus long-temps d'une vie qu'il savoit si bien employer pour lui-même. Il mourut à cinquante ans.

La Harpe.

§ 168. *Tibulle.*

Tibulle a conçu et parfaitement exprimé le caractère de l'élégie ; ce désordre ingénieux qui est si conforme à la nature, il a su le jeter dans ses élégies ; on diroit qu'elles sont uniquement le fruit du sentiment. Rien de médité, rien de concerté, nul art, nulle étude en apparence. La nature seule de la passion est ce qu'il s'est proposé d'imiter, et qu'il a imité, en en peignant les mouvemens et les effets, par les images les plus vives et les plus naturelles. Il désire, il craint ; il blâme, il approuve ; il loue, il condamne ; il déteste, il aime ; il s'irrite, il s'apaise ; il passe en un moment des prières aux menaces, des menaces aux supplications. Rien dans ses élégies qui puisse faire voir de la fiction ; ni ces termes ambitieux qui forment une espèce de contraste et supposent nécessairement de l'affectation, ni ces allusions savantes qui décréditent le poëte, parce qu'elles font disparoître la nature, et qu'elles détruisent la vraisemblance. Dans Tibulle tout respire la vérité.

Il est tendre, naturel, délicat, passionné, noble sans faste, simple sans bassesse, élégant sans artifice. Il sent tout ce qu'il dit, et le dit toujours de la manière dont il faut le dire pour persuader qu'il le sent. Soit qu'il se représente dans un désert inhabité, mais que la présence de Sulpicie lui fait trouver aimable ; soit qu'il se peigne accablé d'ennui, et réglant, comme s'il devoit expirer de sa douleur, l'ordre et la pompe de ses funérailles ; il touche, il saisit, il pénètre : et quelque chose qu'il représente, il transporte son lecteur dans toutes les situations qu'il décrit.

Le Chevalier de Jaucourt.

§ 169. *Properce.*

Properce, exact, judicieux, instruit, peut se parer avec raison du titre de Callimaque Romain ; il le mérite par le tour de ses expressions, qu'il emprunte communément des Grecs, et par leur cadence qu'il s'est proposé d'imiter. Ses élégies sont l'ouvrage des grâces mêmes ; et n'en pas sentir les beautés, c'est se déclarer ennemi des muses. Rien n'est au-dessus de son art, de son travail, de son savoir dans la fable : peut-être quelquefois pourroit-on lui en faire un reproche ; mais ses images plaisent presque toujours. Cynthie est-elle légèrement assoupie ? telle fut ou la fille de Minos, lorsque abandonnée par un amant perfide, elle s'endormit sur le rivage ; ou la fille de

Céphée, quand, délivrée d'un monstre affreux, elle fut contrainte de céder au sommeil qui vint la surprendre. Cynthie verse-t-elle des larmes ? jamais cette femme superbe qui fut transformée en rocher, Niobé, n'en répandit autant. Peint-il la simplicité des premiers âges ? ce sont des fleurs, des fruits, des raisins avec leurs pampres, qu'il offre à sa maîtresse. Enfin tout ce qu'il exprime est conforme à la vérité, et l'harmonie de la versification y répand mille charmes.

Le même.

§ 170. *Ovide.*

Ovide est léger, agréable, abondant, plein d'esprit; il surprend, il étonne par son incomparable facilité. Il répand les fleurs à pleines mains; mais il ne sait peindre que les grotesques : il préfère les agrémens, les traits, les saillies, au langage de la nature ; il néglige le sentiment pour faire briller une pensée; il se montre toujours plus spirituel que plein d'une véritable passion ; il s'égaie même lorsqu'il croit ne tracer que la peinture des sujets les plus sérieux. En vain il se représente exposé à périr par la tempête, dans le vaisseau qui le porte au lieu destiné pour son exil; il compte les flots qui se succèdent impétueusement les uns aux autres, et il a le sang froid de nommer le dixième pour le plus grand.

Avec ce style poétique, il ne m'intéresse point en sa faveur ; je ne partage point ses dangers, parce que j'en aperçois toute la fiction. Quand il tenoit ce discours, il étoit déjà parmi les Sarmates, ou du moins dans le port. En un mot, Ovide est plus fardé, moins naturel que Tibulle et que Properce; et quoique leur rival, il étoit déjà beaucoup moins goûté, moins admiré au temps de Quintilien.

Le même.

§ 171. *De la fable.*

L'homme a un penchant naturel à entendre raconter. La fable pique sa curiosité et amuse son imagination. Elle est de la plus haute antiquité. On trouve des paraboles dans les plus anciens monumens de tous les peuples. Il semble que de tout temps, la vérité ait eu peur des hommes, et que les hommes aient eu peur de la vérité. Quel que soit l'inventeur de l'apologue, soit que la raison timide dans la bouche d'un esclave, ait emprunté ce langage detourné pour se faire entendre d'un maître, soit qu'un sage voulant la réconcilier avec l'amour-propre, le plus superbe de tous les maîtres, ait imaginé de lui prêter cette forme agréable et riante, cette invention est du nombre de celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. Par cet heureux artifice, la vérité, avant de se présenter aux hommes, compose avec leur orgueil et s'empare de leur imagination. Elle leur offre le plaisir d'une découverte, leur épargne l'affront d'un reproche et l'ennui d'une leçon. Occupés à démêler le sens de la fable, l'esprit n'a pas le temps de se révolter contre le précepte ; et quand la raison se montre à la fin, elle nous trouve désarmés. Nous avons déjà prononcé contre nous-mêmes l'arrêt que nous ne voudrions pas entendre d'un autre ; car nous voulons bien quelquefois nous corriger ; mais nous ne voulons jamais qu'on nous condamne.

La Harpe.

§ 172. *Vrai caractère du style de la fable.*

Dans le discours que La Motte a mis à la tête de ses fables, il démêle en philosophe l'artifice caché dans ce genre de fiction : il en a bien vu le principe et la fin ; les moyens seuls lui ont échappé. Il traite, en bon critique, de la justesse et de l'unité de l'allégorie, de la vraisemblance des mœurs et des caractères, du choix de la moralité et des images qui l'enveloppent : mais toutes ces qualités réunies ne font qu'une fable régulière ; et un poëme qui n'est que régulier, est bien loin d'être un bon poëme.

C'est peu que dans la fable une vérité utile et peu commune se déguise sous le voile d'une allégorie ingénieuse ; que cette allégorie, par la justesse et l'unité de ses rapports, conduise directement au sens moral qu'elle se propose; que les personnages qu'on y emploie remplissent l'idée qu'on a d'eux. La Motte a observé toutes ces règles dans quelques-unes de ses fables ; il reproche avec raison à La Fontaine de les avoir négligées dans quelques-unes des siennes. D'où vient donc que les plus défectueuses de La Fontaine ont un charme et un intérêt, que n'ont pas les plus régulières de La Motte ?

Ce charme et cet intérêt prennent leur source, non-seulement dans le tour naturel et facile des vers, dans le coloris de

l'imagination, dans le contraste et la vérité des caractères, dans la justesse et la précision du dialogue, dans la variété, la force et la rapidité des peintures, en un mot, dans le génie poétique, don précieux et rare auquel tout l'excellent esprit de La Motte n'a jamais pu suppléer; mais encore dans la naïveté du récit et du style, caractère dominant du génie de La Fontaine.

On a dit : *le style de la fable doit être simple, familier, riant, gracieux, naturel, et même naïf.* Il falloit dire, *et surtout naïf.*

Essayons de rendre sensible l'idée que nous attachons à ce mot *naïveté,* qu'on a si souvent employé sans l'entendre.

La Motte distingue le naïf du naturel ; mais il fait consister le naïf dans l'expression fidèle et non réfléchie de ce qu'on sent ; et d'après cette idée vague, il appelle naïf le *qu'il mourût* du vieil Horace. Il nous semble qu'il faut aller plus loin, pour trouver le vrai caractère de naïveté qui est essentiel et propre à la fable.

La vérité de caractère a plusieurs nuances qui la distinguent d'elle-même : ou elle observe les ménagemens qu'on se doit et qu'on doit aux autres ; et on l'appelle sincérité : ou elle franchit, dès qu'on la presse, la barrière des égards ; et on la nomme franchise : ou elle n'attend pas même pour se montrer à découvert, que les circonstances l'y engagent et que les décences l'y autorisent ; et elle devient imprudence, indiscrétion, témérité, suivant qu'elle est plus ou moins offensante ou dangereuse. Si elle découle de l'âme par un penchant naturel et non réfléchi : elle est simplicité ; si la simplicité prend sa source dans cette pureté de mœurs qui n'a rien à dissimuler ni à feindre ; elle est candeur : si à la candeur se joint une innocence peu éclairée, qui croit que tout ce qui est naturel est bien ; c'est ingénuité : si l'ingénuité se caractérise par des traits qu'on auroit en soi-même intérêt à déguiser, et qui nous donnent quelque avantage sur celui auquel ils échappent ; on la nomme naïveté ou ingénuité naïve. Ainsi, la simplicité ingénue est un caractère absolu et indépendant des circonstances ; au lieu que la naïveté est relative.

Hors les puces qui m'ont la nuit inquiétée,

ne seroit dans Agnès qu'un trait de simplicité, si elle parloit à ses compagnes.

Jamais je ne m'ennuie,

ne seroit qu'ingénu, si elle ne faisoit pas cet aveu à un homme qui doit s'en offenser. Il en est de même de

L'argent qu'en ont reçu notre Alain et Georgette, etc.

Par conséquent, ce qui est incompatible avec le caractère naïf dans tel temps, dans tel lieu, dans tel état, ne le seroit pas dans tel autre. Georgette est naïve autrement qu'Agnès, Agnès autrement que ne doit l'être une jeune fille élevée à la cour ou dans le monde : celle-ci peut dire et penser ingénument des choses que l'éducation lui a rendues familières, et qui paroîtroient réfléchies et recherchées dans la première. Ainsi, la naïveté est susceptible de tous les tons : Joas est naïf dans sa scène avec Athalie, mais d'une naïveté noble qui fait frémir pour les jours de ce précieux enfant ; et lorsque M. de Fontenelle a dit que le naïf étoit une nuance du bas, il a prouvé qu'il n'avoit pas le sentiment de la naïveté. Cela posé, voyons ce qui constitue la naïveté dans la fable, et l'effet qu'elle y produit.

La Motte a observé que le succès constant et universel de la fable, venoit de ce que l'allégorie y ménageoit et flattoit l'amour-propre : rien n'est plus vrai ni mieux senti : mais cet art de ménager et de flatter l'amour-propre, au lieu de le blesser, n'est autre chose que l'éloquence naïve, l'éloquence d'Esope chez les anciens, et de La Fontaine chez les modernes.

De toutes les prétentions des hommes, la plus générale et la plus décidée regarde la sagesse et les mœurs ; rien n'est donc plus capable de les indisposer, que des préceptes de morale et de sagesse présentés directement. Nous ne parlons point de la satire : le succès en est assuré ; si elle en blesse un, elle en flatte mille : nous parlons d'une philosophie sévère, mais honnête, sans amertume et sans poison, qui n'insulte personne, et qui s'adresse à tous : c'est précisément de celle-là qu'on s'offense. Les poëtes l'ont déguisée au théâtre et dans l'épopée sous l'allégorie d'une action, et ce ménagement l'a fait recevoir sans révolte. Mais toute vérité ne peut pas avoir au théâtre son tableau particulier ; chaque pièce ne peut aboutir qu'à une moralité principale ; et les traits accessoires répandus dans le cours de l'action, passent trop rapidement pour ne pas s'effacer d'un

et l'autre : l'intérêt même les absorbe, et ne nous laisse pas la liberté d'y réfléchir. Mais dans l'instruction théâtrale exige un appareil qui n'est ni de tous les lieux ni de tous les temps ; c'est un miroir public qu'on n'élève qu'à grands frais et à force de machines : il en est à peu près de même de l'épopée. On a donc voulu nous donner des glaces portatives, aussi fidèles et plus commodes, où chaque vérité isolée eût son image distincte ; et de là l'invention des petits poëmes allégoriques.

Dans ces tableaux, on pouvoit nous peindre à nos yeux sous trois symboles différens : ou sous les traits de nos semblables, comme dans la fable du savetier et du financier, dans celle du berger et du roi, dans celle du meûnier et de son fils, etc. ; ou sous le nom des êtres surnaturels et allégoriques, comme dans la fable d'Apollon et de Borée, dans celle de Discorde, dans les contes orientaux, et dans nos contes de fées ; ou sous la figure des animaux et des êtres matériels, que le poëte fait agir et parler à notre manière : c'est le genre le plus étendu, et peut-être le seul vrai genre de la fable, par la raison même qu'il est le plus dépourvu de vraisemblance à notre égard.

Il s'agit de ménager la répugnance que chacun sent à être corrigé par son égal. On s'apprivoise aux leçons des morts, parce qu'on a rien à démêler avec eux, et qu'ils ne se prévaudront jamais de l'avantage qu'on leur donne : on se plie même aux maximes outrées des fanatiques et des enthousiastes, parce que l'imagination étonnée ou éblouie en fait une espèce d'homme à part. Mais le sage, qui vit simplement et familièrement avec nous, et qui sans chaleur et sans violence ne nous parle que le langage de la vérité et de la vertu, nous laisse toutes nos prétentions à l'égalité : c'est donc à lui à nous persuader, par une illusion passagère, qu'il est, non pas au-dessus de nous (il y auroit de l'imprudence à le tenter), mais au contraire si fort au-dessous, qu'on ne daigne pas même se piquer d'émulation à son égard, et qu'on reçoive les vérités qui semblent lui échapper, comme autant de traits de naïveté sans conséquence.

Si cette observation est fondée, voilà le prestige de la fable rendu sensible, et l'art réduit à un point déterminé : or nous allons voir que tout ce qui concourt à nous persuader de la simplicité et la crédulité du poëte, rend la fable plus intéressante ; au lieu que tout ce qui nous fait douter de la bonne foi de son récit, en affoiblit l'intérêt.

Quintilien pensoit que les fables avoient surtout du pouvoir sur les esprits bruts et ignorans ; il parloit sans doute des fables où la vérité se cache sous une enveloppe grossière : mais le goût, le sentiment, et les grâces que La Fontaine y a répandus, en ont fait la nourriture et les délices des esprits les plus délicats, les plus cultivés et les plus profonds.

Or l'intérêt qu'ils y prennent, n'est certainement pas le vain plaisir d'en pénétrer le sens : la beauté de cette allégorie est d'être simple et transparente, et il n'y a guère que les sots qui puissent s'applaudir d'en avoir percé le voile.

Le mérite de prévoir la moralité que La Motte veut qu'on ménage aux lecteurs, parmi lesquels il compte les sages eux-mêmes, se réduit donc à bien peu de chose : aussi La Fontaine, à l'exemple des anciens, ne s'est-il guère mis en peine de la donner à deviner ; il l'a placée tantôt au commencement, tantôt à la fin de la fable : ce qui ne lui auroit pas été indifférent, s'il eût regardé la fable comme une énigme.

Marmontel.

§ 173. *Continuation du même sujet.*

Quelle est donc l'espèce d'illusion qui rend la fable si séduisante ? on croit entendre un homme assez simple et assez crédule, pour répéter sérieusement les contes puérils qu'on lui a faits ; et c'est dans cet air de bonne foi que consiste la naïveté du récit et du style.

On reconnoît la bonne foi d'un historien à l'attention qu'il a de saisir et de marquer les circonstances, aux réflexions qu'il y mêle, à l'éloquence qu'il emploie à exprimer ce qu'il sent ; c'est là surtout ce qui met La Fontaine au-dessus de ses modèles. Esope raconte simplement, mais en peu de mots ; il semble répéter fidèlement ce qu'on lui a dit : Phèdre y met plus de délicatesse et d'élégance, mais aussi moins de vérité. On croiroit en effet que rien ne dût mieux caractériser la naïveté, qu'un style dénué d'ornemens ; cependant La Fontaine a répandu dans le sien tous les trésors de la poésie, et il n'en est que plus naïf : ces couleurs si variées et si brillantes sont elles-mêmes les traits dont la nature se peint, dans les écrits de ce poëte, avec une sim-

plicité merveilleuse. Ce prestige de l'art paroît d'abord inconcevable; mais dès qu'on remonte à la cause, on n'est plus surpris de l'effet.

Non-seulement La Fontaine a ouï-dire ce qu'il raconte, mais il l'a vu, il croit le voir encore. Ce n'est pas un poëte qui imagine, ce n'est pas un conteur qui plaisante: c'est un témoin présent à l'action, et qui veut vous y rendre présent vous-même : son érudition, son éloquence, sa philosophie, sa politique, tout ce qu'il a d'imagination, de mémoire, et de sentiment, il met tout en œuvre de la meilleure foi du monde pour vous persuader, et ce sont tous ces efforts, c'est le sérieux avec lequel il mêle les plus grandes choses avec les plus petites, c'est l'importance qu'il attache à des jeux d'enfans, c'est l'intérêt qu'il prend pour un lapin et une belette, qui font qu'on est tenté de s'écrier à chaque instant, *le bon homme!* On le disoit de lui dans la société; *son caractère n'a fait que passer dans ses fables.* C'est du fond de ce caractère que sont émanés ces tours si naturels, ces expressions si naïves, ces images si fidèles ; et quand La Motte a dit, *du fond de sa cervelle un trait naïf s'arrache*, ce n'est certainement pas le travail de La Fontaine qu'il a peint.

S'il raconte la guerre des vautours, son génie s'élève. *Il plut du sang* ; cette image lui paroît encore foible : il ajoute, pour exprimer la dépopulation ;

> Et sur son roc Prométhée espéra
> De voir bientôt une fin à sa peine.

La querelle des deux coqs pour une poule lui rappelle ce que l'amour a produit de plus funeste.

> Amour, tu perdis Troie.

Deux chèvres se rencontrent sur un pont trop étroit pour y passer ensemble ; aucune des deux ne veut reculer : il s'imagine voir,

> Avec Louis le Grand,
> Philippe Quatre qui s'avance
> Dans l'île de la conférence.

Un renard est entré la nuit dans un poulailler ;

> Les marques de sa cruauté
> Parurent avec l'aube, On vit un étalage
> De corps sanglans et de carnage,
> Peu s'en fallut que le soleil
> Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide, etc.

La Motte a fait, à notre avis, une étrange méprise, en employant à tout propos, pour avoir l'air naturel, des expressions populaires et proverbiales : tantôt c'est Morphée qui fait *litière de pavots* ; tantôt c'est la lune qui est *empêchée* par les charmes d'une magicienne ; ici le lynx, attendant le gibier, prépare ses dents à *l'ouvrage* : là le jeune Achille *est fort bien morigéné* par Chiron. La Motte avoit dit lui-même : *mais prenons garde à la bassesse trop voisine du familier.* Qu'étoit-ce donc, à son avis, que *faire litière de pavots ?* La Fontaine a toujours le style de la chose :

> Un mal qui répand la terreur,
> Mal que le ciel en sa fureur
> Inventa pour punir les crimes de la terre.
> . . . . . .
> Les tourterelles se fuyoient ;
> Plus d'amour, partant plus de joie.

Ce n'est jamais la qualité des personnages qui le décide. Jupiter n'est qu'un homme dans les choses familières ; le moucheron est un héros, lorsqu'il combat le lion ; rien de plus philosophique, et en même temps rien de plus naïf, que ces contrastes. La Fontaine est peut-être celui de tous les poëtes qui passe d'un extrême à l'autre avec le plus de justesse et de rapidité. La Motte a pris ces passages pour de la gaieté philosophique, et il les regarde comme une source du riant: mais La Fontaine n'a pas dessein qu'on s'égaie à rapprocher le grand du petit ; il veut que l'on pense, au contraire, que le sérieux qu'il met aux petites choses, les lui fait mêler et confondre de bonne foi avec les grandes ; et il réussit en effet à produire cette illusion : par là son style ne se soutient jamais, ni dans le familier, ni dans l'héroïque. Si ses réflexions et ses peintures l'emportent vers l'un, ses sujets le ramènent à l'autre, et toujours si à propos, que le lecteur n'a pas le temps de désirer qu'il prenne l'essor ou qu'il se modère : en lui chaque idée réveille soudain l'image et le sentiment qui lui est propre ; on le voit dans ses peintures, dans son dialogue, dans ses harangues. Qu'on lise, pour les peintures, la fable d'Apollon et de Borée, celle du chêne et du roseau ; pour le dialogue, celle de la mouche et de la fourmi, celle des compagnons d'Ulysse ; pour les monologues et les harangues, celle des loups et des bergers, celle du berger et du roi, celle de l'homme et de la couleuvre: modèles à la fois de philosophie et de poésie.

On a dit souvent que l'une nuisoit à l'autre: qu'on nous cite ou parmi les anciens, ou parmi les modernes, quelque poëte plus riant, plus varié, plus fécond, plus gracieux, et plus sublime, quelque philosophe plus profond et plus sage.

Mais ni sa philosophie ni sa poésie ne nuisent à sa naïveté : au contraire ; plus il met de l'une et de l'autre dans ses récits, dans ses réflexions, dans ses peintures, plus il semble persuadé, pénétré de ce qu'il raconte, et plus par conséquent il nous paroît simple et crédule.

Le premier soin du fabuliste doit donc être de paroître persuadé ; le second, de rendre sa persuasion amusante; le troisième, de rendre cet amusement utile.

Le même.

§ 174. *Continuation du même sujet.*

Nous venons de voir de quel artifice La Fontaine s'est servi pour paroître persuadé ; et nous n'avons plus que quelques réflexions à ajouter sur ce qui détruit ou favorise cette espèce d'illusion.

Tous les caractères d'esprit se concilient avec la naïveté, hors l'affectation et l'air de la finesse. D'où vient que *Janot Lapin, Robin Mouton, Carpillon Fretin, la gent Trote-menu*, etc. ont tant de grâce et de naturel ? d'où vient que *Dom Jugement, Dame Mémoire, et Demoiselle Imagination*, quoique très-bien caractérisés, sont si déplacés dans la fable ? Ceux-là sont du bon homme ; ceux ci de l'homme d'esprit.

On peut supposer tel pays ou tel siècle, dans lequel ces figures se concilieroient avec la naïveté : par exemple si on avoit élevé des autels au jugement, à l'imagination, à la mémoire, comme à la paix, à la sagesse, à la justice, etc. les attributs de ces divinités seroient des idées populaires, et il n'y auroit aucune finesse, aucune affectation à dire, le *dieu Jugement, la déesse Mémoire, la nymphe Imagination :* mais le premier qui s'avise de réaliser, de caractériser ces abstractions par des épithètes recherchées, paroît trop fin pour être naïf. Qu'on réfléchisse à ces dénominations, *Dom, Dame, Demoiselle* ; il est certain que la première peint la lenteur, la gravité, le recueillement, la méditation, qui caractérisent le jugement ; que la seconde exprime la pompe, le faste et l'orgueil, qu'aime à étaler la mémoire ; que la troisième réunit en un seul mot la vivacité, la légèreté, le coloris, les grâces, et si l'on veut le caprice et les écarts de l'imagination. Or peut-on se persuader que ce soit un homme naïf, qui le premier ait vu et senti ces rapports et ces nuances ?

Si La Fontaine emploie des personnages allégoriques, ce n'est pas lui qui les invente: on est déjà familiarisé avec eux; la fortune, la mort, le temps, tout cela est reçu. Si quelquefois il en introduit de sa façon, c'est toujours en homme simple ; c'est *que-si-que-non*, frère de la discorde; c'est *tien-et-mien*, son père, etc.

La Motte au contraire met toute la finesse qu'il peut à personnifier des êtres moraux et métaphysiques : *personnifions*, dit-il, *les vertus et les vices ; animons, selon nos besoins, tous les états* : et d'après cette licence, il introduit la vertu, le talent et la réputation, pour faire faire à celle-ci un jeu de mots à la fin de la fable. C'est encore pis, lorsque *l'ignorance, grosse d'enfant*, accouche, *d'admiration, de demoiselle opinion, et qu'on fait venir l'orgueil et la paresse* pour nommer *l'enfant, qu'ils appellent la vérité*. La Motte a beau dire qu'il se trace un nouveau chemin ; ce chemin l'éloigne du but.

Encore une fois, le poëte doit jouer dans la fable le rôle d'un homme simple et crédule ; et celui qui personnifie des abstractions métaphysiques avec tant de subtilité, n'est pas le même qui nous dit sérieusement que *Jean Lapin*, plaidant contre *dame Belette, allégua la coutume et l'usage*.

Mais comme la crédulité du poëte n'est jamais plus naïve, ni par conséquent plus amusante, que dans des sujets dépourvus de vraisemblance à notre égard, ces sujets vont beaucoup plus droit au but de l'apologue, que ceux qui sont naturels et dans l'ordre des possibles. La Motte, après avoir dit,

Nous pouvons, s'il nous plait, donner pour véritables
Les chimères des temps passés ;

ajoute,

Mais quoi ! des vérités modernes
Ne pouvons-nous user aussi dans nos besoins ?
Qui peut le plus, ne peut-il pas le moins ?

Ce raisonnement du *plus au moins* n'est pas concevable dans un homme qui avoit l'esprit juste, et qui avoit long-temps réfléchi sur la nature de l'apologue. La fable des deux amis, le paysan du Danube, Philémon et Baucis, ont leur charme et leur intérêt particulier: mais qu'on

y prenne garde, ce n'est là ni le charme ni l'intérêt de l'apologue ; ce n'est point ce doux sourire, cette complaisance intérieure qu'excitent en nous Janot Lapin, la mouche du coche, etc. Dans les premières, la simplicité du poëte n'est qu'ingénieuse, et n'a rien de ridicule : dans les dernières, elle est naïve et nous amuse à ses dépens. C'est ce qui nous a fait avancer au commencement de cet article, que les fables, où les animaux, les plantes, les êtres inanimés, parlent et agissent à notre manière, sont peut-être les seules qui méritent le nom de fables.

Ce n'est pas que dans ces sujets même il n'y ait une sorte de vraisemblance à garder, mais elle est relative au poëte. Son caractère de naïveté une fois établi, nous devons trouver possible qu'il ajoute foi à ce qu'il raconte : et de là vient la règle de suivre les mœurs ou réelles ou supposées. Son dessein n'est pas de nous persuader que le lion, l'âne et le renard, ont parlé, mais d'en paroître persuadé lui-même ; et pour cela il faut qu'il observe les convenances, c'est-à-dire qu'il fasse parler et agir le lion, l'âne et le renard, chacun suivant le caractère et les intérêts qu'il est supposé leur attribuer : ainsi, la règle de suivre les mœurs dans la fable, est une suite de ce principe, que tout doit y concourir à nous persuader de la crédulité du poëte. La Fontaine a quelquefois lui-même oublié cette règle, comme dans la fable du lion, de la chèvre, et de la génisse. Mais il faut que la crédulité du conteur soit amusante, et c'est encore un des points où La Motte s'est trompé : on voit que dans ses fables il vise à être plaisant, et rien n'est si contraire au génie de ce poëme.

Un homme avoit perdu sa femme ;
Il veut avoir un perroquet.
Se console qui peut. Plein de la bonne dame,
Il veut du moins chez lui remplacer son caquet.

La Fontaine évite avec soin tout ce qui a l'air de la plaisanterie, s'il lui en échappe quelque trait, il a grand soin de l'émousser.

A ces mots l'animal pervers,
C'est le serpent que je veux dire.

Voilà une excellente épigramme ; et le poëte s'en seroit tenu là, s'il avoit voulu être fin : mais il vouloit être, ou plutôt il étoit naïf ; il a donc achevé,

C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme, on pourroit aisément s'y tromper.

De même dans ces vers qui terminent la fable du rat solitaire :

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable ?
Un moine, non, mais un dervis ;

il ajoute :

Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

La finesse du style consiste à se laisser deviner ; la naïveté à dire tout ce qu'on pense.

La Fontaine nous fait rire, mais à ses dépens, et c'est sur lui-même qu'il fait tomber le ridicule. Quand pour rendre raison de la maigreur d'une belette, il observe qu'elle sortoit de maladie ; quand, pour expliquer comment un cerf ignoroit une maxime de Salomon, il nous avertit que ce cerf n'étoit pas accoutumé de lire ; quand, pour nous prouver l'expérience d'un vieux rat et les dangers qu'il avoit courus, il remarque qu'il avoit même perdu sa queue à la bataille ; quand pour nous peindre la bonne intelligence des chiens et des chats, il nous dit,

Ces animaux vivoient entre eux comme cousins ;
Cette union, si douce, et presque fraternelle,
Edifioit tous les voisins :

nous rions, mais de la naïveté du poëte ; et c'est à ce piége si délicat que se prend notre vanité.

L'oracle de Delphes avoit, dit-on, conseillé à Esope de prouver des vérités importantes par des contes ridicules ; Esope auroit mal entendu l'oracle, si, au lieu d'être risible, il s'étoit piqué d'être plaisant.

Cependant comme ce n'est pas uniquement à nous amuser, mais surtout à nous instruire, que la fable est destinée, l'illusion doit se terminer au développement de quelque vérité utile : nous disons au développement, et non pas à la preuve ; car il faut bien observer que la fable ne prouve rien. Quelque bien adapté que soit l'exemple à la moralité, l'exemple est un fait particulier, la moralité une maxime générale ; et l'on sait que du particulier au général il n'y a rien à conclure. Il faut donc que la moralité

soit une vérité connue par elle-même, et à laquelle on n'ait besoin que de réfléchir pour en être persuadé. L'exemple contenu dans la fable en est l'indication, et non la preuve: son but est d'avertir, et non de convaincre ; de diriger l'attention, et non d'entraîner le consentement; de rendre enfin sensible à l'imagination ce qui est évident à la raison : mais pour cela il faut que l'exemple mène droit à la moralité, sans diversion, sans équivoque ; et c'est ce que les plus grands maîtres semblent avoir oublié quelquefois :

La vérité doit naître de la fable.

La Motte l'a dit et l'a pratiqué; il ne le cède même à personne dans cette partie: comme elle dépend de la justesse et de la sagacité de l'esprit, et que La Motte avoit supérieurement l'une et l'autre, le sens moral de ses fables est presque toujours bien saisi, bien déduit, bien préparé; nous en exceptons quelques-unes, comme celle de l'estomac, celle de l'araignée et du pélican. L'estomac pâtit de ses fautes : mais s'ensuit-il que chacun soit puni des siennes? Le même auteur a fait voir le contraire dans la fable du chat et du rat. Entre le pélican et l'araignée, entre Codrus et Néron, l'alternative est-elle si pressante, qu'hésiter ce fût choisir? et à la question, lequel des deux voudrez-vous imiter ; n'est-on pas fondé à répondre, ni l'un ni l'autre ? Dans ces deux fables, la moralité n'est vraie que par les circonstances; elle est fausse, dès qu'on la donne pour un principe général.

La Fontaine s'est plus négligé que La Motte sur le choix de la moralité : il semble quelquefois la chercher après avoir composé sa fable ; soit qu'il affecte cette incertitude pour cacher jusqu'au bout le dessein qu'il avoit d'instruire ; soit qu'en effet il se soit livré d'abord à l'attrait d'un tableau favorable à peindre, bien sûr que d'un sujet moral il est facile de tirer une réflexion morale. Cependant sa conclusion n'est pas toujours également heureuse ; le plus souvent profonde, lumineuse, intéressante, et amenée par un chemin de fleurs ; mais quelquefois aussi, commune, fausse ou mal déduite. Par exemple, de ce qu'un gland, et non pas une citrouille, tombe sur le nez de Garo, s'ensuit-il que tout soit bien ?

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde ;
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
A la première ; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

Rien n'est plus vrai ; mais cela ne suit pas de l'exemple de l'araignée et de l'hirondelle : car l'araignée, quoique adroite et vigilante, ne laisse pas de mourir de faim. Ne seroit-ce pas pour déguiser ce défaut de justesse, que dans les vers que nous avons cités, La Fontaine n'oppose que les petits à l'adroit, au vigilant et au fort? S'il eût dit, le foible, le négligent, et le maladroit, on eût senti que les deux dernières de ces qualités ne conviennent point à l'araignée. Dans la fable des poissons et du berger, il conseille aux rois d'user de violence ; dans celle du loup déguisé en berger, il conclut :

Quiconque est loup, agisse en loup.

Si ce sont là des vérités, elles ne sont rien moins qu'utiles aux mœurs. En général, le respect de La Fontaine pour les anciens, ne lui a pas laissé la liberté du choix dans les sujets qu'il en a pris ; presque toutes ses beautés sont de lui, presque tous ses défauts sont des autres : ajoutons que ses défauts sont rares et tous faciles à éviter, et que ses beautés sans nombre sont peut-être inimitables.

Nous aurions beaucoup à dire sur sa versification, où les pédans n'ont su relever que des négligences, et dont les beautés ravissent d'admiration les hommes de l'art les plus exercés et les hommes de goût les plus délicats.

Du reste, sans aucun dessein de louer ni de critiquer, ayant à rendre sensibles, par des exemples, les perfections et les défauts de l'art, nous croyons devoir puiser ces exemples dans les auteurs les plus estimables, pour deux raisons, leur célébrité et leur autorité, sans toutefois manquer dans nos critiques aux égards que nous leur devons ; et ces égards consistent à parler de leurs ouvrages avec une impartialité sérieuse et décente, sans fiel et sans dérision : méprisables recours des esprits vides et des âmes basses. Nous avons reconnu dans La Motte une invention ingénieuse, une composition régulière, beaucoup de justesse et de sagacité ; nous avons profité de quelques-unes de ses réflexions sur la fable, et nous renvoyons encore le lecteur à son discours, comme à un morceau de poé-

tique excellent à beaucoup d'égards : mais avec la même sincérité, nous avons cru devoir observer ses erreurs dans la théorie, et ses fautes dans la pratique, ou du moins ce qui nous a paru tel ; c'est au lecteur à nous juger.

Marmontel.

§ 175. *Des fabulistes anciens.*

Il seroit superflu de répéter ici tout ce qu'on a dit d'Esope, et ce qu'on apprend à ce sujet à tous les enfans. On s'accorde à croire qu'il vivoit du temps de Pisistrate ; et s'il est vrai, comme on le rapporte, que les habitans de Delphes l'aient fait périr, parce qu'il les avoit offensés, en leur appliquant une de ses fables, celle des Bâtons flottans, il faut le compter parmi les victimes de la philosophie ; car le grand sens de ses écrits mérite ce nom. Ce mérite est le premier dans l'apologue, et c'est le seul d'Esope. Sa narration d'ailleurs est dénuée de toute espèce d'ornemens. La morale en fait tout le prix, et même il ne faut pas croire qu'elle soit toujours également juste. Plusieurs de ses affabulations sont défectueuses, et Phèdre et La Fontaine en ont corrigé plusieurs. Au reste, il est possible que ce reproche ne tombe pas sur lui. Il est à peu près prouvé que Planude, moine Grec du quatorzième siècle, qui le premier recueillit les fables d'Esope, en mit sous le nom de ce fabuliste célèbre plusieurs qui n'étoient pas de lui. Il nous en reste une quarantaine de Latines composées par Aviénus, qui vivoit sous Théodore second. Elles sont en général fort médiocres pour l'invention et pour le style : La Fontaine a pris les meilleures. Il y en a aussi de beaucoup plus anciennes, d'un Grec nommé Gabrias, qui se fit une loi de les renfermer toutes dans quatre vers, afin d'être au moins le plus laconique de tous les fabulistes. La plupart sont très-bien inventées ; mais leur extrême brièveté nuit à l'instruction, et ne présentant qu'une espèce d'énigme à deviner, ne donne pas le temps à la morale de répandre toute sa lumière. Il ne faut faire d'aucun ouvrage un tour de force, et le mérite de la difficulté vaincue est ici le moindre de tous, attendu qu'il est en pure perte pour le lecteur. L'étendue de chaque genre d'écrit, quel qu'il soit, n'est ni rigoureusement déterminée ni entièrement arbitraire : le bon sens veut qu'elle soit en proportion avec le sujet.

Après Esope, le fabuliste qui a eu le plus de réputation, c'est Phèdre, qui à la moralité simple et nue des récits du Phrygien, joignit l'agrément de la poésie. Son élégance, sa pureté, sa précision sont dignes du siècle d'Auguste. Il ne falloit rien moins que La Fontaine pour le surpasser.

La Harpe.

§ 176. *La Fontaine. Vrai caractère de ses fables.*

La plupart des fables de La Fontaine sont des scènes parfaites pour les caractères et le dialogue. Tartufe parleroit-il mieux que le chat pris dans les filets, qui conjure le rat de le délivrer, l'assurant qu'il l'a toujours *aimé comme ses yeux* et qu'il étoit sorti *pour aller faire sa prière, comme tout dévot chat en use les matins.* Dans cette fable sublime des animaux malades de la peste, quoi de plus parfait que la confession de l'âne ! comme toutes les circonstances sont faites pour atténuer sa faute ! . . . L'intérêt qu'il prend à ses personnages et qui nous divertit, devient quelquefois attendrissant ; comme dans cette belle fable où le serpent accusé d'ingratitude invoque le témoignage de la vache. Les plaintes de celle-ci peuvent-elles être plus touchantes ? elle rappelle tous ses services ; et avec quel langage ? Peut-on n'en être pas ému ? le cœur ne vous parle-t-il pas en faveur de l'animal qui se plaint ? Le fabuliste fait de ses animaux ce qu'un dramatique habile fait de ses acteurs. Il observe les mêmes convenances dans le ton et dans les mœurs ; et l'intérêt et l'illusion ne sauroient aller plus loin.

A tant de qualités qui dérivent d'un genre d'esprit qui lui étoit particulier, de sa manière de concevoir et de sentir, de son imagination facile et flexible, se joint le charme inexprimable de son style ; don qui couronne tous les autres ; don précieux de la nature qui l'avoit créé grand poëte.

Patru, dit-on, vouloit détourner La Fontaine de faire des fables. Il ne croyoit pas qu'on pût égaler dans notre langue l'élégante brièveté de Phèdre. Je conviendrai que notre langue est essentiellement plus lente dans sa marche que

celle des Romains. Aussi La Fontaine ne se propose-t-il pas d'être aussi court dans ses récits que le fabuliste Latin. Mais sans parler de tant d'avantages qu'il a sur lui, il me semble que si La Fontaine dans ses fables n'est pas remarquable par la brièveté, il l'est par la précision. J'appelle un style précis celui dont on ne peut rien ôter sans que l'ouvrage perde une grâce ou un ornement, et sans que le lecteur perde un plaisir. Tel est le style de La Fontaine dans l'apologue. On n'y sent jamais ce qu'on appelle langueur. On n'y trouve jamais de vide.

La correction qui suppose une composition soignée, est d'autant plus admirable dans ses fables, qu'elle est accompagnée de ce naturel si rare et si enchanteur qui semble exclure toute idée de travail. Le plus original de nos écrivains en est aussi le plus naturel. Je ne crois pas qu'en parcourant les ouvrages de La Fontaine on y trouvât une ligne qui sentît la recherche ou l'affectation. Il ne compose point, il converse ; s'il raconte, il est persuadé : s'il peint, il a vu. C'est toujours son âme qui vous parle, qui s'épanche, qui se trahit ; il a toujours l'air de vous dire son secret et d'avoir besoin de le dire ; ses idées, ses réflexions, ses sentimens, tout lui échappe, tout naît du moment, rien n'est cherché, rien n'est préparé ; il se plie à tous les tons, et il n'en est aucun qui ne semble être particulièrement le sien : tout, jusqu'au sublime, paroît lui être facile et familier. Il charme toujours et n'étonne jamais.

Ce naturel domine tellement chez lui, qu'il dérobe au commun des lecteurs les autres beautés de son style ; il n'y a que les connoisseurs qui sachent à quel point La Fontaine est poëte, ce qu'il a vu de ressource dans la poésie, ce qu'il en a tiré de richesses. On ne fait pas assez d'attention à cette foule d'expressions créées, de métaphores hardies toujours si naturellement placées, que rien ne paroît plus simple. Aucun de nos poëtes n'a manié si impérieusement la langue, aucun surtout n'a plié avec tant de facilité le vers François à toutes les formes imaginables. Cette monotonie qu'on reproche à notre versification, chez lui disparoît absolument ; ce n'est qu'au plaisir de l'oreille, au charme d'une harmonie toujours d'accord avec le sentiment et la pensée qu'on s'aperçoit qu'il écrit en vers. Il dispose si heureusement ses rimes que le retour des sons semble toujours une grâce et jamais une nécessité. Nul n'a mis dans le rithme une variété si prodigieuse et si pittoresque ; nul n'a tiré autant d'effets de la mesure et du mouvement. Il coupe, brise ou suspend son vers comme il lui plaît. L'enjambement qui sembloit réservé aux vers Grecs et Latins, est un mérite si commun dans les siens, qu'il est à peine remarqué. Il est vrai que tant d'avantages qui dépendent en partie de la liberté d'écrire en vers d'inégale mesure, et des priviléges d'un genre qui admet toute sorte de tons, ne pourroient plus se retrouver au même degré dans le style noble et dans le vers héroïque. Mais tant d'autres ont écrit dans le même genre ! pourquoi ont-ils si rarement approché de cette perfection ? L'harmonie imitative des anciens, si difficile à égaler dans notre poésie, La Fontaine la possède dans le plus haut degré, et l'on ne peut s'empêcher de croire en le lisant que toute sa science en ce genre est plus d'instinct que de réflexion. Chez cet homme si ami du vrai et si ennemi du faux, tous les sentimens, toutes les idées, tous les caractères ont l'accent qui leur convient, et l'on sent qu'il n'étoit pas en lui de pouvoir s'y tromper. Je sais bien que de lourds calculateurs aimeront mieux y voir des sons combinés avec un prodigieux travail. Mais le grand poëte, l'enfant de la nature, La Fontaine aura plutôt fait cent vers harmonieux, que des critiques pédans n'auront calculé l'harmonie d'un vers.

Faut-il s'étonner qu'un écrivain, pour qui la poésie est si docile et si flexible, soit un si grand peintre en vers ? C'est de lui surtout que l'on peut dire proprement qu'il peint avec la parole. Dans lequel de nos auteurs trouvera-t-on un si grand nombre de tableaux dont l'agrément soit égal à la perfection ?

Avec quelle étonnante facilité cet écrivain si simple s'élève quelquefois au ton de la plus sublime philosophie et de la morale la plus noble ! Quelle distance du corbeau qui laisse tomber son fromage, à l'éloquence du paysan du Danube, et à celle de l'introduction à la fable des deux rats, du renard et de l'œuf, si pourtant on ne doit pas donner un titre plus relevé à un ouvrage beaucoup plus étendu que ne doit l'être un simple apologue, à un véritable poëme sur la doctrine de Descartes, plein d'idées et de raison, mais dans lequel la raison parle toujours le langage de l'imagination et du sentiment!

ce langage en effet est partout celui de La Fontaine : il a beau devenir philosophe ; vous retrouvez toujours le grand poëte et le *bon homme*.

Vous retrouverez surtout cette sensibilité, l'âme de tous les talens ; non celle qui est vive, impétueuse, énergique, passionnée, et qui doit animer la tragédie ou l'épopée et tous les grands ouvrages d'imagination ; mais cette sensibilité douce et naïve qui convenoit si bien au genre d'écrire que La Fontaine avoit choisi ; qui se fait apercevoir à tous momens dans ses ouvrages, sans qu'il paroisse y penser et joint à tous les agrémens qui s'y rassemblent un nouveau charme plus attachant encore que tous les autres. Quelle foule de sentimens aimables répandue dans ses écrits ; comme on y trouve l'épanchement d'une âme pure et l'effusion d'un bon cœur : avec quel intérêt il parle des attraits de la solitude et des douceurs de l'amitié ! Qui ne voudroit être l'ami de l'homme qui a fait la fable des *deux amis* ? Se lassera-t-on jamais de relire celle des deux pigeons, ce morceau dont l'impression est si délicieuse, à qui peut-être on donneroit la palme sur tous les ouvrages de La Fontaine, si parmi tant de chefs-d'œuvre, on avoit la confiance de juger, ou le courage de choisir ? Qu'elle est belle cette fable ! qu'elle est touchante ! que ces deux pigeons sont un couple charmant ! quelle tendresse éloquente dans leurs adieux ! quel intérêt dans les aventures du pigeon voyageur ! quel plaisir dans leur réunion ! et lorsque ensuite le fabuliste finit par un retour sur lui-même, qu'il regrette et redemande les plaisirs qu'il a goûtés dans l'amour, qu'elle tendre mélancolie ! quel besoin d'aimer ! on croit entendre les soupirs de Tibulle.

Quel écrivain a réuni plus de titres pour plaire et pour intéresser ? mais aussi quel écrivain est plus souvent relu, plus souvent cité ; quel autre est mieux gravé dans la mémoire de tous les hommes instruits, et même de ceux qui ne le sont pas ? Le poëte des enfans et du peuple est en même temps le poëte des philosophes. Cet avantage qui n'appartient qu'à lui seul, peut être dû en partie au genre de ses ouvrages. Mais il l'est surtout à son génie. Nul auteur n'a dans ses écrits plus de bon sens joint à plus de bonté. Nul n'a fait un si grand nombre de vers devenus proverbes. Dans ces momens qui ne reviennent que trop, où l'on cherche à se distraire de soi-même, et à se défaire du temps, quelle lecture choisit-on plus volontiers? sur quel livre la main se porte-t-elle plus souvent ? sur la Fontaine: vous vous sentez attiré vers lui par le besoin d'un sentiment doux. Il vous calme et vous réconcilie avec vous-même : on a beau le savoir par cœur, on le relit toujours, comme on est porté à revoir les gens qu'on aime, sans avoir rien à leur dire. *La Harpe.*

§ 177. *Origine de la Satire.*

Ce furent les Toscans qui apportèrent la satire à Rome ; et elle n'étoit autre chose alors qu'une sorte de chanson en dialogue, dont tout le mérite consistoit dans la force et la vivacité des réparties. On les nomma Satires, parce que, dit-on, le mot latin *Satura* signifiant un bassin dans lequel on offroit aux dieux toutes sortes de fruits à la fois et sans les distinguer, il parut qu'il pourroit convenir, dans le sens figuré, à des ouvrages où tout étoit mêlé, entassé sans ordre, sans régularité, soit pour le fonds, soit pour la forme.

Livius Andronicus, qui étoit Grec d'origine, ayant donné à Rome des spectacles en règle, la satire changea de forme et de nom : elle prit quelque chose du dramatique ; et paroissant sur le théâtre, soit avant soit après la grande pièce, quelquefois même au milieu, on l'appeloit Isode, pièce d'entrée, ou exode, pièce de sortie, ou pièce d'entractes, voilà quelles furent les deux premières formes de la satire chez les Romains.

Elle reprit son premier nom sous Ennius et Pacuvius, qui parurent quelque temps après Andronicus : mais elle le reprit à cause du mélange des formes, qui fut très-sensible dans Ennius puisqu'il employoit toutes sortes de vers, sans distinction et sans s'embarrasser de les faire symétriser entre eux, comme on voit qu'ils symétrisent dans les odes d'Horace.

Térentius Varron fut encore plus hardi qu'Ennius dans la satire qu'il intitula Ménippée, à cause des a ressemblance avec celle de Ménippée, cynique Grec. Il fit un mélange de vers et de prose, et par conséquent il eut droit plus que personne de nommer son ouvrage satire, en faisant tomber la signification du mot sur la forme.

Enfin arriva Lucilius, qui fixa l'état de la satire, et la présenta telle que nous l'ont donnée Horace, Perse, Juvénal, et

telle que nous la connoissons aujourd'hui : et alors la signification du mot satire ne tomba que sur le mélange des choses, et non sur celui des formes. On les nomma satires, parce qu'elles sont réellement un amas confus d'invectives, contre les hommes, contre leurs désirs, leurs craintes, leurs emportements, leurs folles joies, leurs intrigues.

On peut donc définir la satire, d'après son caractère fixé par les Romains, une espèce de poëme, dans lequel on attaque directement les vices ou les ridicules des hommes. Je dis une espèce de poëme, parce que ce n'est pas un tableau, mais un portrait du vice des hommes, qu'elle nomme sans détour, appelant un chat *un chat*, et Néron *un tyran*.

C'est une des différences de la satire avec la comédie. Celle-ci attaque les vices, mais obliquement et de côté : elle montre aux hommes des portraits généraux, dont les traits sont empruntés de différens modèles; c'est au spectateur à prendre la leçon lui-même, et à s'instruire, s'il le juge à propos. La satire, au contraire, va droit à l'homme : elle dit : c'est vous, c'est Crispin, un monstre, dont les vices ne sont rachetés par aucune vertu.

Le Batteux.

§ 178. *Des différentes espèces de Satires.*

Comme il y a deux sortes de vices, les uns plus graves, les autres moins, il y a aussi deux sortes de satires : l'une, qui tient de la tragédie, c'est celle de Juvenal : l'autre est celle d'Horace, qui tient de la comédie.

Il y a des satires où le fiel est dominant, dans d'autres, c'est l'aigreur, dans d'autres, il n'y a que le sel qui assaisonne, le sel qui pique, le sel qui cuit.

Le fiel vient de la haine, de la mauvaise humeur, de l'injustice; l'aigreur, vient de la haine seulement et de l'humeur : quelquefois l'humeur et la haine sont enveloppées, et c'est l'aigre-doux.

Le sel qui assaisonne ne domine point, il ôte seulement la fadeur, et plaît à tout le monde; il est d'un esprit délicat. Le sel piquant domine et perce, il marque la malignité. Le sel cuisant fait une douleur vive, il faut être méchant pour l'employer. Il y a encore le fer qui brûle, qui emporte la pièce avec escarre; et c'est fureur, cruauté, inhumanité. On ne manque pas d'exemples de toutes ces espèces de traits satiriques.

Il n'est pas difficile, après cette analyse, de dire quel est l'esprit qui anime ordinairement le satirique. Ce n'est point celui d'un philosophe, qui, sans sortir de sa tranquillité, peint les charmes de la vertu et la difformité du vice; ce n'est point celui d'un orateur qui, échauffé d'un beau zèle, veut réformer les hommes et les ramener au bien; ce n'est pas celui d'un poëte qui ne songe qu'à se faire admirer en excitant la terreur et la pitié; ce n'est pas encore celui d'un misantrope noir, qui hait le genre humain, et qui le hait trop pour vouloir le rendre meilleur; ce n'est ni un Héraclite qui pleure sur nos maux, ni un Démocrite qui s'en moque : qu'est-ce donc?

Il semble que, dans le cœur du satirique, il y ait un certain germe de cruauté enveloppé, qui se couvre de l'intérêt de la vertu pour avoir le plaisir de déchirer au moins le vice. Il entre dans ce sentiment de la vertu et de la méchanceté, de la haine pour le vice, et au moins du mépris pour les hommes, du désir de se venger, et une sorte de dépit de ne pouvoir le faire que par des paroles; et si par hasard les satires rendoient meilleurs les hommes, il semble que tout ce que pourroit faire alors le satirique, ce seroit de n'en être pas fâché. Nous ne considérons ici l'idée de la satire qu'en général, et telle qu'elle paroit résulter des ouvrages qui ont le caractère satirique de la façon la plus marquée.

C'est même cet esprit qui est une des principales différences qu'il y a entre la satire et la critique. Celle-ci n'a pour objet que de conserver purs les idées du bon et du vrai dans les ouvrages d'esprit et de goût, sans aucun rapport à l'auteur, sans toucher ni à ses talens ni à rien de ce qui lui est personnel : la satire, au contraire, cherche à piquer l'homme même; et si elle enveloppe le trait dans un tour ingénieux, c'est pour procurer au lecteur le plaisir de paroître n'approuver que l'esprit.

Quoique ces sortes d'ouvrages soient d'un caractère condamnable, on peut cependant les lire avec beaucoup de profit; ils sont le contre-poison des ouvrages où règne la mollesse. On y trouve des principes excellens pour les mœurs, des peintures frappantes qui réveillent : on y rencontre de ces avis durs, dont nous avons besoin quelquefois, et dont nous ne pouvons guères être redevables qu'à des gens fâchés contre nous; mais en les li-

sant, il faut être sur ses gardes, et se préserver de l'esprit contagieux du poëte, qui nous rendroit méchans, et nous feroit perdre une vertu à laquelle tient notre bonheur et celui des autres dans la société.

La forme de la satire est assez indifférente par elle-même. Tantôt elle est épique, tantôt dramatique, le plus souvent elle est didactique: quelquefois elle porte le nom de discours; quelquefois celui d'epître. Toutes ces formes ne sont rien au fond; c'est toujours satire, dès que c'est l'esprit d'invectives qui l'a dictée. Lucilius s'est servi quelquefois du vers iambique; mais Horace ayant toujours employé l'hexamètre, on s'est fixé à cette espèce de vers. Juvénal et Perse n'en ont point employé d'autres; et nos satiriques François ne se sont servis que de l'alexandrin.

Le même.

§ 179. *Caractères des différens Satiriques.*

Si l'on veut rapprocher les caractères des poëtes satiriques pour voir en quoi ils se ressemblent et en quoi ils diffèrent, il paroît qu'Horace et Boileau ont entre eux plus de ressemblance, qu'ils n'en ont ni l'un ni l'autre avec Juvénal. Ils vivoient tous deux dans un siècle poli, où le goût étoit pur et l'idée du beau sans mélange. Juvénal, au contraire, vivoit dans le temps même de la décadence des lettres Latines, lorsqu'on jugeoit de la bonté d'un ouvrage par sa richesse plutôt que par l'économie des ornemens. Horace et Boileau plaisantoient doucement, légèrement; ils n'ôtoient le masque qu'à demi et en riant: Juvénal l'arrache avec colère; ses portraits ont des couleurs tranchantes, des traits hardis, mais gros; il n'est pas nécessaire d'être délicat pour en sentir la beauté, il étoit né excessif; et peut-être même que, quand il seroit venu avant les Pline, les Sénèque, les Lucain, il n'auroit pu se tenir dans les bornes légitimes du vrai et du beau.

Perse a un caractère unique, qui ne sympathise avec personne: il n'est pas assez aisé pour être mis avec Horace: il est trop sage pour être comparé à Juvénal; trop enveloppé et trop mystérieux pour être joint à Despréaux. Aussi poli que le premier, quelquefois aussi vif que le second, aussi vertueux que le troisième, il semble être plus philosophe qu'aucun des trois. Peu de gens ont le courage de le lire; cependant la première lecture une fois faite, on trouve de quoi se dédommager de sa peine dans la seconde: il paroît alors ressembler à ces hommes rares, dont le premier abord est froid, mais qui charment par leur entretien quand ils ont tant fait que de se laisser connoître.

Le même.

§ 180. *Boileau.*

Boileau prouve, autant par son exemple que par ses préceptes, que toutes les beautés des bons ouvrages naissent de la vive expression et de la peinture du vrai: mais cette expression si touchante appartient moins à la réflexion, sujette à l'erreur, qu'à un sentiment très-intime et très-fidèle de la nature. La raison n'étoit pas distincte, dans Boileau, du sentiment: c'étoit son instinct. Aussi a-t-elle animé ses écrits de cet intérêt qu'il est si rare de rencontrer dans les ouvrages didactiques.

S'il n'est pas ordinaire de trouver de l'agrément parmi ceux qui se piquent d'être raisonnables, c'est peut-être parce que la raison est entrée dans leur esprit, où elle n'a qu'une vie artificielle et empruntée. C'est parce qu'on honore trop souvent du nom de raison, une certaine médiocrité de sentimens et de génie, qui assujettit les hommes aux lois de l'usage, et les détourne des grandes hardiesses, sources ordinaires des grandes fautes.

Boileau ne s'est pas contenté de mettre de la vérité et de la poésie dans ses ouvrages; il a enseigné son art aux autres. Il a éclairé tout son siècle; il en a banni le faux goût autant qu'il est permis de le bannir de chez les hommes. Il falloit qu'il fût né avec un génie bien singulier pour échapper, comme il a fait, aux mauvais exemples de ses contemporains et pour leur imposer ses propres lois. Ceux qui bornent le mérite de sa poésie à l'art et à l'exactitude de sa versification, ne font pas peut-être attention que ses vers sont pleins de pensées, de vivacité, de saillies, et même d'invention de style. Admirable dans la justesse, dans la solidité et la netteté de ses idées, il a su conserver ces caractères dans ses expressions, sans perdre de son feu et de sa force; ce qui témoigne incontestablement un grand talent.

Je sais bien que quelques personnes, dont l'autorité est respectable, ne nomment génie dans les poëtes que l'invention dans le dessein de leurs ouvrages,

Ce n'est, disent-ils, ni l'harmonie, ni l'élégance des vers, ni l'imagination dans l'expression, ni même l'expression du sentiment, qui caractérisent le poëte. Ce sont, à leur avis, les pensées mâles et hardies, jointes à l'esprit créateur. Par là on prouveroit que Bossuet et Newton ont été les plus grands poëtes de la terre ; car certainement l'invention, la hardiesse et les pensées mâles, ne leur manquoient pas. J'ose leur répondre que c'est confondre les limites des arts que d'en parler de la sorte. J'ajoute que les plus grands poëtes de l'antiquité, tels qu'Homère, Sophocle, Virgile, se trouveroient confondus avec une foule d'écrivains médiocres, si on ne jugeoit d'eux que par le plan de leurs poëmes et par l'invention du dessein, et non par l'invention du style, par leur harmonie, par la chaleur de leur versification, et enfin par la vérité de leurs images.

Si l'on est donc fondé à reprocher quelque défaut à Boileau, ce n'est pas, à ce qu'il me semble, le défaut de génie. C'est, au contraire, d'avoir eu plus de génie que d'étendue ou de profondeur d'esprit, plus de feu et de vérité que d'élévation et de délicatesse, plus de solidité et de sel dans la critique que de finesse ou de gaîté, et plus d'agrément que de grâce ; on l'attaque encore sur quelques-uns de ses jugemens qui semblent injustes, et je ne prétends pas qu'il fût infaillible.

Vauvenargues.

§ 181. *De l'épigramme et de l'inscription.*

L'épigramme, dans le sens que l'on donne aujourd'hui à ce mot, est de tous les genres de poésie celui qui se rapproche le plus de la satire, puisqu'il a souvent le même objet, la censure et la raillerie ; et même dans le langage usuel, un trait mordant lancé dans la conversation, s'appelle une épigramme. Mais ce mot s'applique aussi par extension à une pensée ingénieuse, ou même à une naïveté qui fait le sujet d'une petite pièce de vers. Ce terme en lui-même ne signifie qu'inscription, et il garda chez les Grecs, dont nous l'avons emprunté, son acception étymologique. Les épigrammes recueillie par Agathias, Planude, Constantin, Hiéroclès et autres, qui forment l'enthologie Grecque, ne sont guères que des inscriptions pour des offrandes religieuses, pour des tombeaux, des statues, des monumens : elles sont la plupart d'une extrême simplicité, assez analogue à leur destination ; c'est le plus souvent l'exposé d'un fait. Beaucoup sont trop longues, et presque toutes n'ont rien de commun avec ce que nous nommons une épigramme.

Martial, chez les Latins, a éguisé l'épigramme beaucoup plus que les Grecs. Il cherche toujours à la rendre piquante ; mais il s'en faut bien qu'il y réussisse toujours. Son plus grand défaut est d'en avoir fait beaucoup trop. Son recueil est composé de douze livres ; cela fait environ douze cents épigrammes ; c'est beaucoup : aussi en pourroit-on supprimer les trois quarts, sans rien regretter. Lui-même s'accuse en plus d'un endroit de cette profusion ; mais cet aveu ne diminue rien de l'importance qu'il a attachée à ces nombreuses bagatelles. Elles nous sont parvenues dans le plus bel ordre, telles qu'il les avoit rangées, et même avec les dédicaces à la tête de chaque livre. Cela est fort consolant, sans doute, mais pas assez pour nous dédommager de la perte de tant d'ouvrages de Tite-Live, de Tacite et de Salluste, que le temps n'a pas respectés autant que le recueil de Martial. Le premier livre est tout entier à la louange de Domitien. La postérité lui sauroit plus de gré d'une bonne épigramme contre ce tyran. Au reste, ces louanges roulent toutes sur le même sujet : il n'est question que des spectacles que Domitien donnoit au peuple, et Martial répète de cent manières différentes qu'ils sont beaucoup plus merveilleux que tous ceux qu'on donnoit auparavant. Cela fait voir quelle importance les Romains attachoient à cette espèce de magnificence, et en même-temps combien il étoit peu difficile de flatter l'amour-propre de Domitien.

Martial est aussi ordurier que notre Rousseau dans le choix de ses sujets ; mais il y a l'infini entre eux pour le mérite de l'exécution poétique. Rousseau a excellé dans ses épigrammes licencieuses, au point d'en obtenir le pardon, si l'on pouvoit pardonner ce qui est contraire aux bonnes mœurs. Martial, pour être obcène, n'en est pas meilleur ; et condamnable en morale, il ne peut pas être absout en poésie : autant valoit, ce me semble, être honnête. Il dit quelque part qu'un poëte doit être pur dans sa conduite, mais qu'il n'est pas nécessaire que ses vers soient chastes. On peut lui

répondre qu'au moins il ne faut pas qu'ils soient licencieux. Le petit nombre d'épigrammes qu'on a retenues de lui, est heureusement de celles qu'on peut citer partout.

La Harpe.

§ 182. *Des trois genres que d'après les anciens rhéteurs, on a distingués en éloquence.*

On a distingué, d'après les anciens rhéteurs, trois genres d'éloquence qu'on appelle ordinairement le genre simple, le genre sublime et le genre tempéré.

Le premier paroît convenir plus particulièrement à la narration et à la preuve. Son caractère principal est la clarté, la simplicité, la précision. Il n'est pas ennemi des ornemens, mais il n'en peut souffrir que de simples, et rejète ceux qui sentent l'affectation et le fard. Ce n'est pas une beauté vive et éclatante, mais douce, modeste, accompagnée quelquefois d'une certaine négligence, qui en relève encore le prix. La naïveté des pensées, la pureté du langage, et je ne sais quelle élégance qui se fait plus sentir qu'elle ne paroît, en font tout l'ornement. On n'y voit point de ces figures étudiées qui montrent l'art à découvert, et qui semblent annoncer que l'orateur cherche à plaire. En un mot, il en est de ce genre d'écrire, comme de ces tables servies proprement dont tous les mets sont d'un goût excellent, mais d'où l'on bannit tout rafinement, toute délicatesse étudiée, tout ragoût recherché.

Il y a un autre genre d'écrire tout différent du premier; noble, riche, abondant, magnifique. C'est ce qu'on appelle le grand, le sublime. Il met en usage tout ce que l'éloquence a de plus relevé, de plus fort, de plus capable de frapper les esprits: la noblesse des pensées, la richesse des expressions, la hardiesse des figures, la vivacité des mouvemens: cette sorte d'éloquence qui dominoit autrefois souverainement à Athènes et à Rome, et qui s'y étoit rendue maîtresse des délibérations publiques. C'est elle qui enlève et qui ravit l'admiration et les applaudissemens. C'est elle qui tonne, qui foudroie, et qui, semblable à un fleuve rapide et impétueux, entraîne et renverse tout ce qui lui résiste.

Enfin il y a un troisième genre, qui tient comme le milieu entre les deux autres; qui n'a ni la simplicité du premier, ni la force du second: qui en approche, mais sans leur ressembler: qui participe de l'un et de l'autre, ou pour parler plus juste, qui s'en éloigne également. Il a plus de force et d'abondance que le premier, mais moins d'élévation que le second. Il admet tous les ornemens de l'art, la beauté des figures, l'éclat des métaphores, le brillant des pensées, l'agrément des digressions, l'harmonie du nombre et de la cadence. Il coule doucement néanmoins, semblable à une belle rivière dont l'eau est claire, et pure, et que de vertes forêts ombragent des deux côtés.

Rollin, Cours de Belles-Lettres.

§ 183. *Du genre simple.*

1. De ces trois genres d'écrire, le premier, qui est le simple, n'est pas le plus facile, quoiqu'il le paroisse. Comme le style qu'on y emploie est fort naturel, et qu'il s'écarte peu de la manière commune de parler, on s'imagine qu'il ne faut pas beaucoup d'habileté ni de génie pour y réussir; et quand on lit, ou qu'on entend un discours de ce genre, les moins éloquens se croient capables de l'imiter. On le croit, mais on se trompe; et pour s'en convaincre, il ne faut qu'en faire l'essai; car après bien des efforts, on sera contraint souvent d'avouer qu'on n'a pu y parvenir. Ceux qui ont quelque goût de la vraie éloquence, et qui y sont le plus versés, reconnoissent qu'il n'y a rien de si difficile que de parler avec justesse et solidité, et cependant d'une manière si simple et si naturelle, que chacun se flatte d'en pouvoir faire autant.

2. Cicéron, dans son premier livre de l'Orateur, fait remarquer que dans les autres arts, ce qui est le plus excellent est le plus éloigné de l'intelligence et de la portée du vulgaire; au lieu qu'en matière d'éloquence, c'est un défaut essentiel de s'écarter de la manière ordinaire de parler. Il ne prétend pas par là que le style de l'orateur doive être semblable à celui du peuple, ou à celui qui règne dans les conversations: mais il veut que l'orateur évite avec soin les expressions, les tours, les pensées, qui par trop de rafinement, ou par trop d'élévation, rendroient le discours obscur et inintelligible. Comme il ne parle que

pour se faire entendre, il est certain que le plus grand de tous les défauts où il puisse tomber, est de parler de telle sorte qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son style de celui de la conversation, n'est point, à proprement parler, la différence des termes: car ils sont à peu de chose près les mêmes de part et d'autre, et soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source; mais l'orateur sait par l'usage qu'il en fait, et par l'arrangement qu'il leur donne, les tirer, pour ainsi dire, du commun, et leur prêter une grâce et une élégance particulière, qui cependant est si naturelle, que chacun croiroit pouvoir facilement parler de la même sorte.

3. Quintilien, en expliquant une contradiction apparente qui se trouve entre deux passages de Cicéron sur la matière que nous traitons ici, fait une réflexion très-judicieuse. Cicéron, dit-il, a écrit quelque part, que la perfection consiste à dire de ces choses qu'il semble que tout le monde pourroit aisément dire de même, à quoi néanmoins on trouve plus de difficulté qu'on ne pensoit, quand on vient à le tenter: et dans un autre endroit, il dit, qu'il ne s'est point étudié à parler comme chacun s'imagineroit pouvoir le faire, mais comme personne n'oseroit l'espérer; en quoi il semble se contredire. Cependant l'un et l'autre est fort juste, car de l'un à l'autre il n'y a de distance que le sujet que l'on traite. En effet cette simplicité et cet air négligé d'un style naturel, où il n'y a rien d'affecté, sied admirablement bien aux petites causes; et le grand, le merveilleux convient fort aux grandes. Cicéron excelle en ces deux qualités, dont l'une, à ce qu'il semble aux ignorans, est fort aisée à attraper; mais, au jugement des connoisseurs, ni l'une ni l'autre ne l'est. On voit par là que le style simple doit être employé, quand on parle des choses simples et communes; et qu'il convient sûrtout aux récits et aux parties du discours, où l'orateur ne songe qu'à instruire ses auditeurs, ou à s'insinuer doucement dans leurs esprits.

4. De là venoit cette attention des anciens à cacher l'art, qui cesse en effet de l'être, s'il est visible, bien différente de l'ostentation et du faste de ces écrivains qui ne cherchent qu'à faire montre de leur esprit. De là certaines négligences qui ne choquent point, et ne déplaisent point, parce qu'elles marquent un orateur plus occupé des choses que des mots. De là enfin, cet air de modestie et de retenue que les anciens avoient soin ordinairement de faire paroître dans l'exorde et dans la narration, pour le style, pour l'expression, pour les pensées, pour le ton même et le geste. L'orateur n'est pas encore admis dans les esprits: on l'observe avec attention. Alors tout ce qui sent l'art est suspect à l'auditeur, et le met en défiance, en lui faisant craindre qu'on ne veuille lui dresser des embûches. Dans la suite il est moins sur ses gardes, et laisse plus de liberté.

5. On ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens le caractère de simplicité qui règne dans les anciens. Il faut les accoutumer à étudier en tout la nature, et leur répéter souvent que la meilleure éloquence est celle qui est la plus naturelle et la moins recherchée. Celle dont il s'agit ici consiste dans une certaine naïveté et dans une élégance qui plaît extrêmement par cette raison-là même qu'elle ne cherche point à plaire.

Rollin, Cours de Belles-Lettres.

§ 184. *Du genre sublime.*

1. On distingue plusieurs sortes de sublime. Il n'est pas toujours véhément et impétueux. Le style de Platon ne laisse pas d'être élevé, bien qu'il coule sans être rapide et sans faire de bruit. Démosthène est grand, quoique serré et concis; et Cicéron l'est aussi, quoique diffus et étendu. On peut comparer Démosthène à cause de la violence, de la rapidité, de la force et de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, et emporte tout, à une tempête et à un foudre. Pour Cicéron, on peut dire que, comme un grand embrasement, il dévore et consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversement dans ses ouvrages, et qui, à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Au reste, comme dit Longin, le sublime de Démosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagérations fortes et dans les violentes passions; quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'auditeur. Au contraire, l'abondance est meilleure, lorsqu'on veut, si j'ose

me servir de ces termes, répandre une rosée agréable dans les esprits.

2. Le vrai sublime consiste dans une manière de penser noble, grande, magnifique, et il suppose par conséquent dans celui qui écrit ou qui parle, un esprit qui n'ait rien de bas, ni de rampant, mais qui soit au contraire rempli de hautes idées, de sentimens généreux, et de je ne sais quelle noble fierté qui se fasse sentir en tout. Cette élévation d'esprit et de style doit être l'image et l'effet de la grandeur d'âme. Darius offroit la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage à Alexandre. *Pour moi*, lui disoit Parménion, *si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. — Et moi aussi*, répliqua ce prince, *si j'étois Parménion.* N'est-il pas vrai qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse?

Je rapporterai ici quelques exemples de pensées sublimes, qui en feront mieux sentir la beauté et le caractère que tous les préceptes.

M. Pélisson dans l'éloge du roi parle ainsi: " Ici, il détruisoit le duel: ici, " il savoit pardonner nos fautes, sup- " porter nos foiblesses, descendre du " plus haut de sa gloire dans nos médio- " cres intérêts; tout à ses peuples, gé- " néral, législateur, juge, maître, bien- " faiteur, père; c'est-à-dire, veritable- " ment roi."

" Tout étoit Dieu" (Bossuet) " ex- " cepté Dieu même, et le monde que " Dieu avoit fait pour manifester sa puis- " sance, sembloit être devenu un tem- " ple d'idoles.

" Il restoit environ cinq cents ans " jusqu'aux jours du Messie. Dieu " donna à la majesté de son Fils de faire " taire les prophètes durant ce temps, " pour tenir son peuple en attente de " celui qui devoit être l'accomplissement " de tous leurs oracles."

Que peuvent contre Dieu tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre.
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer:
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

Cet autre trait du même poëte n'est pas moins grand, quoiqu'en un seul vers:

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Dans tous ces endroits, le sublime vient de la noblesse et de la grandeur des pensées. Mais il faut avouer que ce qui est dit de Dieu efface tout le reste. Aussi est-il juste que devant lui tout disparoisse et s'anéantisse.

3. La noblesse des pensées entraîne ordinairement après elle celle des paroles, qui à leur tour servent beaucoup à relever les pensées. Mais il faut bien se donner de garde de prendre pour sublime une apparence de grandeur bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hasard, et qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne de mépris que d'admiration. En effet, l'enflure n'est pas moins vicieuse dans les discours que dans les corps. Elle n'a que de faux dehors et une apparence trompeuse; mais au-dedans elle est creuse et vide.....Ce défaut n'est pas facile à éviter: car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le grand, et que nous craignons surtout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sais comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune:

Dans un noble projet on tombe noblement.

4. Les figures ne sont pas la moindre partie du sublime, et ce sont elles qui donnent le plus de vivacité au discours. Démosthène, après la perte de la bataille de Chéronée, veut justifier sa conduite, et rendre le courage aux Athéniens intimidés et abattus par cette défaite: " Non, Messieurs," leur dit-il, " non, vous n'avez pas failli. J'en jure " par les mânes de ces grands hommes " qui ont combattu pour la même cause " dans les plaines de Marathon, à Sala- " mine, devant Platée." Il pouvoit dire simplement que l'exemple de ces grands hommes justifioit leur conduite. Mais en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande et pathétique manière d'affirmer par des sermens extraordinaires et si nouveaux, il élève ces anciens citoyens au-dessus de la con-

dition humaine ; il inspire à ses auditeurs l'esprit et les sentimens de ces illustres morts, et il égale en quelque sorte la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe, aux victoires remportées autrefois à Marathon et à Salamine.

Fléchier décrit la mort de M. de Turenne d'une manière fort sublime, en faisant usage des plus vives figures. " O Dieu terrible, mais juste en vos " conseils sur les enfans des hommes, " vous disposez et des vainqueurs et " des victoires ! Pour accomplir vos " volontés, et faire craindre vos juge- " mens, votre puissance renverse ceux " que votre puissance avoit élevés. " Vous immolez à votre souveraine " grandeur de grandes victimes, et vous " frappez, quand il vous plaît, ces tê- " tes illustres que vous avez tant de fois " couronnées." Cet endroit est grand, certainement, et le seroit peut-être encore plus, s'il y avoit moins d'antithèses.

" N'attendez pas, Messieurs, que " j'ouvre ici une scène tragique : que " je représente ce grand homme étendu " sur ses propres trophées, que je dé- " couvre ce corps pâle et sanglant, au- " près duquel fume encore la foudre qui " l'a frappé ; que je fasse crier son sang " comme celui d'Abel, et que j'expose " à vos yeux les tristes images de la " religion et de la patrie éplorée."

Rollin, Cours de Belles-Lettres.

§ 185. *Du genre tempéré.*

Entre les deux genres d'éloquence dont nous avons parlé jusqu'ici, savoir le simple et le sublime, il y en a un troisième, qui tient comme le milieu entre les deux autres, et que nous pouvons appeler le genre orné et fleuri, parce que c'est celui où l'éloquence étale ce qu'elle a de plus beau et de plus brillant. Il nous reste à faire sur cette sorte de style quelques réflexions qui aideront les jeunes gens à discerner les ornemens solides, de ceux qui n'ont qu'un vain éclat. Je n'y ajouterai point d'exemples, parce que ceux que j'ai cités ci-devant, en parlant de la composition, et plusieurs de ceux que je citerai dans la suite, sont dans le genre fleuri, et peuvent servir pour la matière que je traite ici.

1. On appelle ornement en matière d'éloquence, certains tours, certaines manières, qui contribuent à rendre le discours plus agréable, plus insinuant, et même plus persuasif. L'orateur ne parle pas seulement pour se faire entendre, auquel cas il suffiroit de dire les choses d'une manière toute simple, pourvu qu'elle fût claire et intelligible. Son principal but est de convaincre et de toucher : à quoi il ne peut réussir, s'il ne trouve le moyen de plaire. Il veut aller à l'esprit et au cœur ; mais il ne le peut faire qu'en passant par l'imagination, à laquelle par conséquent il faut parler son langage, qui est celui des figures et des images, parce qu'elle n'est frappée et remuée que par les choses sensibles. C'est ce qui a fait dire à Quintilien que le plaisir aide à la persuasion, et que l'auditeur est tout disposé à croire vrai ce qu'il a trouvé agréable. Il ne suffit donc pas que le discours soit clair et intelligible, ni qu'il soit plein de raisons et de pensées solides. L'éloquence ajoute à cette clarté et à cette solidité certain agrément, certain éclat : et c'est ce qu'on appelle ornement. Par là l'orateur satisfait en même temps l'esprit et l'imagination. Il donne à l'esprit la vérité et la solidité des penséess et des preuves, qui est comme sa nourrice naturelle ; et il accorde à l'imagination la beauté, la délicatesse, l'agrément des expressions et des tours qui sont plus de son ressort, et lui appartiennent plus particulièrement.

2. Il y a des gens ennemis de tout ornement du discours, qui ne trouvent d'éloquence naturelle que celle dont le style simple et nu ressemble à celui de la conversation, qui regardent comme superflu tout ce qu'on ajoute à la pure nécessité, et qui croient que c'est déshonorer la vérité que de lui prêter une parure étrangère, dont, selon eux, elle n'a pas besoin, et qui ne peut que la défigurer. Si l'on n'avoit à parler que devant des philosophes, ou devant des personnes exemptes de toute passion et de toute prévention, peut-être ce sentiment pourroit-il paroître raisonnable. Mais il s'en faut bien que cela ne soit ainsi ; et si l'orateur ne savoit gagner ses auditeurs par le plaisir, et les entraîner par une douce violence, la justice et la vérité succomberoient souvent sous les efforts des méchans.

C'est ce qu'autrefois Rutilius, le plus juste et le plus homme de bien qui fût à Rome, éprouva dans le jugement qui fut prononcé contre lui ; parce que, comme s'il eût été dans la république imaginaire

de Platon, il ne voulut point qu'on employât d'autres armes pour sa défense que celles de la simple vérité. Il n'en auroit pas été ainsi, dit Antoine à Crassus dans un des dialogues de Cicéron, si vous l'aviez défendu, non à la manière des philosophes, mais à la vôtre : et quelque corrompus que fussent ses juges, votre éloquence victorieuse auroit surmonté leur méchanceté, et auroit arraché à leur injustice un citoyen si digne d'être conservé.

3. C'est cette habileté à orner et à embellir un discours qui met de la différence entre un homme disert, et un homme éloquent. Le premier se contente de dire sur une matière ce qu'il en faut dire : mais pour être véritablement éloquent, il en faut parler avec toutes les grâces et tous les ornemens convenables. L'homme disert, c'est-à-dire, qui s'explique seulement avec clarté et solidité, laisse son auditeur froid et tranquille, et n'excite point en lui ces sentimens d'admiration et de surprise, qui, selon Cicéron, ne peuvent être l'effet que d'un discours orné et enrichi de ce que l'éloquence a de plus brillant, soit pour les pensées, soit pour les expressions.

4. Il y a un genre d'éloquence qui est uniquement pour l'ostentation, et qui n'a d'autre but que le plaisir de l'auditeur, comme les discours académiques, les complimens qu'on fait aux puissances, certains panégyriques, et d'autres pièces semblables ; où il est permis de déployer toutes les richesses de l'art, et d'en étaler toute la pompe. Pensées ingénieuses, expressions frappantes, tours et figures agréables, métaphores hardies, arrangement nombreux et périodique, en un mot, tout ce que l'art a de plus magnifique et de plus brillant, l'orateur peut non-seulement le montrer, mais même en quelque sorte en faire parade, pour remplir l'attente d'un auditeur qui n'est venu que pour entendre un beau discours, et dont il ne peut enlever les suffrages qu'à force d'élégance et de beautés.

5. Il est pourtant nécessaire, même dans ce genre, que les ornemens soient dispensés avec une sorte de sobriété et de sagesse, et l'on doit surtout y jeter une grande variété. Cicéron insiste beaucoup sur ce principe, comme sur une des règles de l'éloquence les plus importantes. Il faut, dit-il, choisir un genre d'écrire qui soit agréable et qui plaise à l'auditeur, de sorte néanmoins que cet agrément et ce plaisir ne viennent point enfin à lui causer du dégoût. Car c'est l'effet que produisent ordinairement les choses qui frappent d'abord les sens par un vif sentiment de plaisir, sans qu'on puisse trop en dire la raison. Il en apporte plusieurs exemples, tirés de la peinture, de la musique, des odeurs, des liqueurs, des viandes ; et après avoir établi ce principe, que le dégoût et le rassasiement suivent de près les grands plaisirs, et que c'est ce qu'il y a de plus doux qui devient le plus fade et le plus insipide, il en conclut qu'il n'est pas étonnant que, soit en prose, soit en vers, un ouvrage, quelque grâce et quelque élégance qu'il ait d'ailleurs, s'il est trop uniforme et toujours sur le même ton, ne se fasse pas long-temps goûter. Un discours qui est partout ajusté et peigné, sans mélange et sans variété, où tout frappe, tout brille ; un tel discours cause plutôt une espèce d'éblouissement qu'une véritable admiration : il lasse et il fatigue par trop de beautés, et il déplaît à la longue à force de plaire. Il faut dans l'éloquence, comme dans la peinture, des ombres pour donner du relief, et tout ne doit pas être lumière.

6. Si cela est vrai, même dans ces sortes de discours, qui ne sont que pour l'apparat et pour la cérémonie, combien plus ce précepte doit-il être observé dans ceux où l'on traite d'affaires sérieuses et importantes, telles que sont celles dont se charge l'éloquence de la chaire et celle du barreau? Quand il s'agit des biens, du repos, de l'honneur des familles, et, ce qui est bien plus considérable, du salut éternel, est-il permis à un orateur de s'occuper du soin de sa réputation, et de chercher à faire paroître de l'esprit? Ce n'est pas qu'on prétende bannir de ces discours les grâces et la beauté du style. Mais les ornemens qu'il est permis d'y employer, doivent être plus graves, plus modestes, plus sévères, et partir plutôt du fond de la matière même, que du génie de l'orateur....On ne peut trop le répéter, il faut que cette parure soit mâle, noble et chaste. Il faut une éloquence ennemie de tout fard et de toute afféterie ; qui brille pourtant, mais de santé, s'il faut ainsi dire, et qui ne doive sa beauté qu'à ses forces. Car il en doit être du discours, comme du corps humain, qui tire ses véritables agrémens de sa bonne constitution ; au lieu que le fard et l'artifice ne servent qu'à gâter le visage par le soin même qu'on prend de l'embellir.

7. C'est un grand principe, qui se vérifie également dans les ouvrages de la nature et dans ceux de l'art, que les choses qui ont le plus d'utilité en elles-mêmes, ont aussi plus de dignité et de grâce. Qu'on fasse quelque attention sur la symétrie et l'arrangement des différentes parties qui composent un édifice ou un vaisseau, qui forment dans l'univers cette harmonie, qu'on ne se lasse point d'y admirer ; on reconnoîtra que chacune de ces parties, dont l'utilité seule ou la nécessité sembleroit avoir fait naître l'idée, contribue aussi beaucoup à la beauté du tout. Il en est ainsi du discours, dont la vraie beauté n'est jamais séparée de l'utilité.

8. Ce principe peut beaucoup servir pour distinguer les ornemens vrais et naturels, de ceux qui sont faux et étrangers : il n'y a qu'à examiner s'ils sont utiles ou nécessaires au sujet que l'on traite. Il y a un style éblouissant qui impose par le vain éclat de l'impression, ou qui court sans cesse après de petites pensées froides et puériles, ou qui est toujours monté sur des échasses, ou qui s'égare en des lieux communs vides de sens, ou qui brille de je ne sais quelles petites fleurs qui tombent dès qu'on vient à les secouer, ou qui se guinde enfin jusqu'aux nues pour attraper le sublime. Tout cela n'est point vraie éloquence, mais vaine et ridicule parure : et pour le bien faire sentir aux jeunes gens, il faut les rendre extrêmement attentifs à cette exacte sévérité des bons écrivains, soit anciens, soit modernes, qui ne sortent point de leur sujet et n'outrent rien. Car ces fausses grâces et ces fausses beautés disparoissent, quand on leur en oppose de solides.

9. Je dirois volontiers des grâces du style fleuri par rapport aux beautés d'un style plus solide et plus mâle, ce que Pline remarque des fleurs en les comparant aux arbres. La nature, dit-il, semble avoir voulu se jouer et comme s'égayer dans cette variété de fleurs dont elle orne les champs et les jardins : variété incompréhensible, et que nulle description ne peut exprimer, parce que la nature est bien plus habile à peindre, que l'homme à parler. Mais comme elle ne produit les fleurs que pour le plaisir, aussi ne leur donne-t-elle souvent pour durée que le court espace d'un jour ; au lieu que pour les arbres destinés à la nourriture de l'homme et aux usages de la vie, elle leur accorde plusieurs années, et quelquefois des siècles entiers : sans doute pour nous avertir que ce qui est fort brillant, passe bien vite, et perd bientôt sa vivacité et son éclat. Il est aisé de faire l'application de cette pensée aux beautés du style dont nous parlons ici, auxquelles on sait que les orateurs donnent ordinairement le nom de fleurs.

Rollin, Cours de Belles-Lettres.

§ 186. *Des trois genres de composition oratoire que les anciens rhéteurs ont distingués ; et d'abord du démonstratif.*

Quintilien distingue, ainsi qu'Aristote et les plus anciens rhéteurs, trois genres de composition oratoire, le démonstratif, le délibératif et le judiciaire. Le premier consiste principalement à louer ou à blâmer, et comprend sous lui le panégyrique et l'oraison funèbre qui étoient en usage chez les anciens comme parmi nous, mais avec les différences que devoient y mettre les mœurs et la religion. L'oraison funèbre, par exemple, a chez nous un caractère religieux ; elle ne peut se prononcer que dans un temple, et fait partie des cérémonies funéraires : l'orateur doit être un ministre des autels, et cet éloge des vertus et des talens, trop souvent ne fut accordé qu'au rang et à la naissance, dans ces mêmes chaires où l'on prêche tous les jours le néant de toutes les grandeurs humaines. Chez les anciens, l'oraison funèbre avoit un caractère public, mais nullement religieux ; c'étoit un des parens du mort qui la prononçoit dans l'assemblée du peuple. On y faisoit paroître les images des ancêtres, et c'étoit pour les grands de Rome une occasion de faire valoir aux yeux du peuple la noblesse, l'illustration, et les titres de leur famille. Les historiens ont remarqué que Jules César, encore fort jeune, faisant ainsi l'éloge funèbre de sa tante Julie, exalta en termes magnifiques leur origine commune qu'il faisoit remonter d'un côté jusqu'à la déesse Vénus, et de l'autre jusqu'à l'un des premiers rois de Rome, Ancus Martius. " Ainsi," disoit-il, " on " trouve dans ma famille la sainteté des " rois, qui sont les maitres des hommes, " et la majesté des dieux, qui sont les " maîtres des rois."

Parmi les morceaux du genre démonstratif chez les anciens, on compte principalement le panégyrique d'Evagore, roi de Salamine, qui avec une foible puissance avoit fait de grandes actions. Ce-

lui de la république d'Athènes, du même auteur, ne peut pas être rangé dans la même classe, parce qu'ayant pour principal objet d'engager les Athéniens à se mettre à la tête des Grecs pour faire la guerre aux barbares, il rentre dans le genre délibératif. Vient ensuite le panégyrique de Trajan, le chef-d'œuvre du second âge de l'éloquence Romaine, c'est-à-dire, lorsque déchue de sa première grandeur, elle substituoit du moins tous les agrémens de l'esprit aux beautés simples et vraies qui avoient marqué l'époque de la perfection. L'ouvrage de Pline, malgré ses défauts, lui fait encore honneur dans la postérité, surtout parce qu'en louant un souverain, l'auteur fut assez heureux pour ne louer que la vertu.

Un autre ouvrage de la même espèce, mais d'un style bien différent, c'est le discours qui, parmi ceux de Cicéron, est intitulé assez improprement *pro Marcello, pour Marcellus*, comme s'il eût plaidé pour lui, ainsi qu'il avoit fait pour Ligarius et pour le roi Déjotare. Ce discours n'est en effet qu'un remercîment adressé à César, et dont la beauté est d'autant plus admirable qu'il ne pouvoit pas être préparé. Marcellus avoit été un des plus ardens ennemis de César : depuis la défaite de Pharsale, il s'étoit retiré à Mitylène, où il cultivoit en paix les lettres qu'il aimoit passionnément. Dans une assemblée du sénat, où Pison avoit dit un mot de lui comme en passant, son frère Caïus s'étoit jeté aux pieds du dictateur, pour en obtenir le retour de Marcellus. César qui semblait ne demander jamais qu'une occasion de pardonner, se plaignit, avec beaucoup de douceur, de l'opiniâtreté de Marcellus qui paroissoit vouloir toujours être son ennemi, et ajouta que, si le sénat désiroit son rappel, il n'avoit rien à refuser à une si puissante intercession. Les sénateurs répondirent par des acclamations, et s'approchèrent de César pour lui rendre des actions de grâce, d'autant plus touchés de ce qu'il venoit de faire, que Marcellus étoit un des meilleurs et des plus illustres citoyens de Rome, et qu'ils s'attendoient moins à la faveur qu'ils venoient d'obtenir. César, quoiqu'il ne pût pas douter des dispositions du sénat qui venoient de se manifester si clairement, voulut recueillir les suffrages dans les formes, et l'on croit que son intention avoit été d'engager Cicéron à parler. Ce grand citoyen, depuis que César régnoit dans Rome, avoit gardé le silence dans toutes les assemblées du sénat, ne voulant ni offenser le dictateur qui le combloit de témoignages d'estime et de bienveillance, ni prendre aucune part à un gouvernement qui n'étoit plus fondé sur les lois. Il étoit intime ami de Marcellus, et César qui le connoissoit, se douta bien que sa sensibilité ne résisteroit pas à cette épreuve : il ne fut pas trompé. Cicéron se leva quand ce fut son tour d'opiner, et au lieu d'une simple formule de compliment dont s'étoient contentés les autres consulaires, l'orateur adressa au héros le discours le plus noble, le plus pathétique, et en même temps le plus patriotique, que la reconnoissance, l'amitié et la vertu puissent inspirer à une âme élevée et sensible. Il est impossible de le lire sans admiration et sans attendrissement. On convient qu'en ce genre il n'y a rien à comparer à ce morceau ; et quand on fait réflexion qu'il faut ou démentir les témoignages les plus authentiques, ou croire qu'il fut composé sur le champ ; lorsque ensuite on se rappelle tout ce qu'il faut aujourd'hui de temps, de réflexions et de travail, pour produire quelque chose qui approche du mérite de ces productions du moment qui ne mourront jamais, on seroit tenté de croire que ces anciens étoient des hommes d'une nature supérieure, si l'on ne se souvenoit que dans les anciennes républiques l'éloquence respiroit son air natal, et qu'elle n'a été parmi nous que transplantée ; que dans les gouvernemens libres, l'habitude de parler en public, et la nécessité de bien dire, donnoient à l'orateur un ressort et une facilité dont nous n'avons pu long-temps avoir d'idée ; que l'âme qui est le premier mobile de toute éloquence, étoit chez eux remuée sans cesse par tout ce qui les environnoit, aiguillonnée par les plus pressans motifs, échauffée par les plus puissans intérêts, exaltée par les plus grands spectacles ; c'est alors, c'est avec cette réunion d'encouragemens et de secours, que l'homme s'élève au-dessus de lui-même.

Parmi nous le genre démonstratif comprend, outre l'oraison funèbre, les sermons dont l'objet est de détourner du vice et de prêcher la vertu, les discours prononcés dans les académies ou devant les corps de magistrature, et depuis environ trente ans, l'éloge des grands hommes. Cette nouvelle branche ajoutée à l'élo-

quence Françoise n'est pas celle qui a fleuri avec le moins d'éclat, ni le moins fructifié pour l'utilité générale.

La Harpe.

§ 187. *Du genre délibératif.*

Dans le genre délibératif proprement dit, dont l'objet est de délibérer sur les affaires publiques, sur la guerre, sur la paix, sur les négociations, sur les intérêts politiques, sur tous les points généraux de législation ou de gouvernement, nous n'avions ni ne pouvions rien avoir, avant la révolution de 1789, à opposer aux Grecs et aux Romains, et l'on sent assez que ce genre qui est le triomphe de l'éloquence républicaine, ne trouve point de place dans les gouvernemens monarchiques. Mais nous avons des ouvrages qui tiennent en partie de ce genre et du genre démonstratif. Tels sont ceux où l'on traite particulièrement quelque question importante de morale, ou de politique, ou de législation, comme le *Livre sur les opinions religieuses*, le discours *Sur le préjugé des peines infamantes*, et un très-petit nombre d'autres, qui ont pour but de faire voir ce qu'il faut admettre et ce qu'il faut rejeter.

L'éloquence délibérative tient une très-grande place dans les historiens de l'antiquité, et fait un des principaux ornemens de leurs ouvrages; elle n'en tient presque aucune dans nos histoires modernes, et cette différence est encore une suite nécessaire de la différence des mœurs et des gouvernemens. Thucydide, Xénophon, Tite-Live, Salluste, Tacite, n'ont nullement choqué la vraisemblance, en prêtant de fort beaux discours à des hommes d'état reconnus pour très-éloquens, et dont plusieurs même avoient laissé des recueils manuscrits des harangues qu'ils avoient prononcées en diverses occasions, dans le sénat ou devant le peuple, lorsqu'on y délibéroit des affaires de la république. Mais comme parmi nous les délibérations qui influent sur le sort des peuples, n'avoient pas la même forme, et qu'un homme d'état n'étoit nullement obligé d'être orateur, un historien ne se croyoit pas non plus obligé de l'être, et c'est encore une des raisons de la sécheresse de nos histoires.

C'est dans les ouvrages de Démosthène et de Cicéron qu'on trouve les modèles de cette espèce d'éloquence, la plus auguste de toutes, et la plus imposante. Les Philippiques de l'orateur Grec ont été souvent citées avec de justes éloges, et personne n'est plus disposé que moi à les confirmer, quoique Démosthène me paroisse avoir été encore au-delà quand il a parlé pour lui-même. A l'égard de Cicéron, l'on peut citer surtout le discours pour la loi *Manilia*, et ceux où il combattit la loi agraire. Il y remplit les deux objets du genre délibératif, de persuader et de dissuader. Le tribun Manilius proposoit au peuple de donner à Pompée, par commission extraordinaire, le commandement des légions d'Asie, destinées à faire la guerre contre Mithridate. Cette commission ne pouvoit être décernée que par un plébiscite, c'est-à-dire, par une loi particulière revêtue de l'autorité du peuple, et souffroit, d'autant plus de difficultés, qu'on venoit d'en donner une toute semblable à ce même Pompée, lorsqu'on l'avoit envoyé contre les pirates de Cilicie. Les principaux du sénat, et à leur tête Hortensius et Catulus, s'opposoient de toute leur force à la publication de la loi, regardant, non sans raison, comme un exemple dangereux dans une république, qu'on accumulât sur la tête d'un seul homme des commandemens extraordinaires. C'est dans cette occasion que Catulus, homme d'un mérite éminent et d'une vertu respectée, demandant au peuple Romain à qui désormais il confieroit les guerres les plus périlleuses et les plus importantes expéditions, s'il venoit à perdre par quelque accident ce même Pompée, qu'il exposoit sans cesse à de nouveaux dangers, entendit tout le peuple lui répondre d'une voix unanime, *à vous-même, Catulus*; témoignage le plus honorable qu'un citoyen ait jamais reçu de sa patrie. Cicéron, ami de Pompée, et persuadé que la première de toutes les lois c'est le salut de la république, monta pour la première fois dans la tribune. Il avoit alors quarante et un an, et n'avoit encore exercé ses talens que dans le barreau. Pour parler dans l'assemblée du peuple, il falloit communément être revêtu de quelque magistrature. Il venoit d'être nommé préteur. Le peuple accoutumé à applaudir dans les tribunaux, vit avec joie le plus illustre orateur de Rome paroître devant lui, et malgré l'éloquence d'Hortensius et l'autorité de Catulus, Cicéron l'emporta, la loi fut promulguée, et il fut permis à Pompée de vaincre Mithridate.

Mais s'il eut dans cette affaire l'avantage de parler pour un homme déjà porté par la faveur publique, le cas étoit bien différent lorsqu'il fut question de la loi du partage des terres. C'étoit depuis trois cents ans le vœu le plus cher des tribus Romaines, l'appât journalier et le cri de ralliement de la multitude, le signal de la discorde entre les deux ordres, et l'arme familière du tribunat.

Rullus, tribun du peuple, avoit entrepris de faire revivre cette loi agraire, tant de fois proposée et toujours combattue. Cicéron, alors consul, Cicéron, qui devoit son élévation au peuple, mais qui aimoit trop ce même peuple pour le flatter et le tromper, attaqua d'abord les tribuns dans le sénat, et appelé par eux dans l'assemblée du peuple, devant qui la question avoit été portée, il ne craignit pas de le rendre juge dans sa propre cause, lui montra évidemment de quelles illusions le berçoient des citoyens avides et ambitieux, qui couvroient d'un prétexte accrédité leurs intérêts particuliers; enfin, il poussa la confiance jusqu'à inviter les tribuns à monter sur le champ dans la tribune, et à discuter la question avec lui contradictoirement, en présence de tous les citoyens. Il falloit, pour faire un pareil défi, être bien sûr de sa propre force et de celle de la vérité. Les tribuns, quelque avantage qu'ils dussent avoir à combattre sur leur terrain, n'osèrent pas lutter contre un homme qui tournoit les esprits comme il vouloit; et battus devant le peuple comme ils l'avoient été dans le sénat, ils gardèrent un honteux silence. Depuis ce temps il ne fut plus question de la loi agraire, et Cicéron eut la gloire d'avoir fait tomber ce vieil épouvantail dont les tribuns se servoient à leur gré pour effrayer le sénat.

La Harpe.

§ 188. *Du genre judiciaire.*

Le vrai, l'utile, l'honnête et le juste, sont les objets de l'éloquence, et chacun de ces objets domine dans le genre qui lui appartient: dans les spéculations abstraites, c'est le vrai; dans les délibérations et les résolutions à prendre, c'est l'utile; dans l'éloge et le blâme personnel, c'est l'honnête; dans les causes judiciaires, c'est le juste qu'on se propose.

De ces distinctions il ne faut pas conclure que les objets de l'éloquence ne se réunissent jamais. En recherchant le vrai, souvent on s'occupe de l'utile, du juste, ou de l'honnête; ce n'est même que dans ces rapports que le vrai a quelque valeur. En recherchant l'utile, on considère aussi ou l'honnête ou le juste; et selon que les trois s'accordent ou ne s'accordent pas, on les fait servir, dans la balance des délibérations, ou de poids ou de contre-poids. En louant l'honnête, en blâmant ce qui lui est contraire, on se fonde et sur le vrai et sur le juste; l'utile et le nuisible n'y sont pas oubliés. De même, avant de disputer du juste et de l'injuste, on commence par s'assurer du vrai, et par bien constater le fait avant d'en venir au droit, qui lui-même tient aux maximes d'honnêteté, d'utilité commune. Ainsi, les limites des genres ne sont rien moins qu'invariables.

Mais ce qui caractérise le genre judiciaire, c'est la discussion contradictoire d'une chose ou d'un fait, dans son rapport avec les lois, et à l'égard de certaines personnes. C'est accusation ou demande, défense ou justification; et des deux causes débattues, le résultat est un jugement.

A parler moins à la rigueur, soit que l'éloquence mette en avant des questions spéculatives à décider, ou des résolutions à prendre, ou des éloges et des censures à décerner, elle a des juges; et l'auditoire est toujours pour elle une sorte de tribunal; mais la raison seule y préside: au lieu que dans l'ordre judiciaire c'est la loi qui doit prononcer; et la fonction du juge ne consiste qu'à décider du rapport de la cause particulière avec la loi commune ou la règle de droit. Si ce rapport étoit bien précis, et le juge bien équitable, l'éloquence n'auroit plus lieu. On voit même que dans une infinité de causes dont le fait est simple et le droit vulgairement connu, la plaidoirie est peu de chose: la chicane s'efforce de les brouiller et de les obscurcir, mais l'éloquence ne s'en mêle point.

C'est lorsqu'un fait important est douteux, ou sa qualité contestée: c'est lorsque la loi est obscure ou vague, ou que la relation du fait avec le droit n'est pas directe ou assez marquée; c'est lorsque les preuves sont équivoques, les titres ambigus, les indices douteux, les conjectures, les probabilités, les vraisemblances balancées par des apparences contraires; c'est lorsque l'aspect de la cause est favorable, et le caractère de la personne odieux ou suspect; lorsque le

procès paroît juste et le procédé malhonnête ; que la forme est nuisible au fond ; que l'esprit et la lettre de la loi se contrarient ou semblent se contrarier : c'est alors que le genre judiciaire est susceptible d'éloquence. S'il s'agit du fait, la question est de savoir s'il est, ce qu'il est, quel il est, relativement à la loi. *S'il est*, se plaide par les indices ; *ce qu'il est*, par les définitions ; *quel il est*, par les règles du juste et de l'injuste. Ainsi, quand le fait est constant, c'est de ses qualités absolues ou relatives que l'on dispute ; et il s'agit pour le défenseur de prouver qu'il n'y a rien d'illégitime ou de criminel. Bien entendu que la tâche contraire est celle de l'accusateur.

Dans la demande il y a de même un fait que la question de droit suppose ; et selon que ce fait est contesté ou convenu, on le discute, ou, des deux côtés, on s'accorde à l'admettre, et la contestation se réduit à le définir et à l'appliquer à la loi. C'est là ce qui décide de l'*état de la cause* ; et il est évident que c'est le défendeur qui l'établit, puisqu'il dépend de lui, ou de tout contester, ou de réduire sa défense à tel ou tel article de la demande ou de l'accusation, en accordant le reste. Mais sur les points dont on ne convient pas, il ne dépend de lui ni de changer l'objet de la question, ni de la diviser si elle est indivisible, ni d'en restreindre le sujet.

Chez les anciens, les causes purement civiles, les questions litigieuses et de peu d'importance, n'occupoient guères que la plaidoirie ; l'éloquence les dédaignoit. Elle se réservoit les causes qui mettoient en péril l'état, la dignité, la vie ou la fortune des citoyens considérables ; et ces deux genres de plaidoyers distinguoient les avocats et les orateurs Romains, comme ils distinguent parmi nous, proportion gardée, les avocats et les procureurs.

L'accusation et la défense personnelle étoient alors, dans le genre judiciaire, la grande lice de l'éloquence ; et c'étoit là, comme je l'ai dit plus d'une fois, ce qui rendoit à Rome et dans Athènes le talent de la parole si redoutable d'un côté, et si nécessaire de l'autre.

Ainsi, dans toute cause, l'éloquence de l'orateur est employée à l'attaque et à la défense : en même temps qu'il frappe il doit savoir parer, et, pour cela, se tenir en garde contre les surprises et les ruses de l'adversaire. De là cette étude profonde que recommandoient les anciens de l'intérieur d'une cause et de ses différentes faces ; de là leur attention à choisir leurs moyens, à s'attacher aux forts, à passer sur les foibles, à rejeter tous les mauvais ; de là l'importance qu'ils attachoient à ne jamais laisser échapper un mot qui donnât prise à l'adversaire, et non-seulement à dire ce qu'il falloit, mais, sur toute chose, à ne jamais dire ce qu'il ne falloit pas ; de là le soin qu'ils prenoient de connoître le caractère, le génie, le tour d'esprit, et pour ainsi dire le jeu de l'adversaire, et de cacher le leur, en variant leur marche et en déguisant leur dessein.

Marmontel.

§ 189. *Caractères principaux qui distinguent en général ces trois genres.*

Quant aux caractères principaux qui distinguent en général les trois genres, le résultat de Quintilien est que le panégyrique, l'oraison funèbre, et tous les discours d'appareil, sont ceux où l'éloquence peut déployer le plus de pompe et de richesse, parce que l'orateur qui n'est chargé d'aucun intérêt, n'a d'autre objet que de bien parler. C'est là que le style est susceptible de tous les ornemens de l'art, que la magnificence des lieux communs, l'artifice des figures, l'éclat des pensées et de l'expression, trouvent naturellement leur place. L'éloquence délibérative doit être moins ornée et plus sévère ; elle doit avoir une dignité proportionnée aux grands sujets qu'elle traite. Il n'est pas permis alors à l'orateur d'occuper de lui, mais seulement de la chose qui est en délibération. Il doit cacher l'art, et ne montrer que la vérité. L'éloquence judiciaire doit être principalement forte de preuves, pressante de raisonnemens, adroite et déliée dans les discussions, impétueuse et passionnée dans les mouvemens, et puissante à émouvoir les affections dans le cœur des juges.

§ 190. *Du discours, et d'abord de l'invention oratoire.*

En poésie, une des opérations du génie est l'invention du sujet, c'est-à-dire, cette grande et première pensée qu'il s'agit de développer, et qui, d'abord vague et confuse, ne laisse pas de porter avec elle dès sa naissance le pressentiment des beautés qu'elle produira. Cette pensée, qu'on peut appeler mère, puisqu'elle engendre

toutes les autres, a plus ou moins de fécondité, selon le caractère des esprits auxquels l'étude, le hasard, ou la réflexion la présente. Tout paroît stérile à des esprits stériles; tout n'a que des superficies pour des esprits superficiels; et pour des esprits naturellement obscurs, tout est chaos: de là vient qu'en se fatiguant à chercher des sujets, le commun des écrivains passe et repasse mille fois sur des mines d'or, sans en soupçonner l'existence. Le génie seul a l'instinct qui avertit que la mine est riche, comme il a seul la force de la creuser jusque dans ses entrailles, et d'en arracher des trésors.

Mais cet instinct n'est infaillible que dans des hommes qui se sont fait une idée juste et approfondie de l'objet, des moyens, et des procédés de l'art. L'ardeur de la jeunesse, l'impatience de produire, l'éblouissement causé par quelque beauté apparente, ont, comme je l'ai dit, trompé plus d'une fois des talens qui n'étoient pas mûris par l'étude et par l'expérience.

Il en est de même à l'égard des genres d'éloquence où l'orateur invente son sujet. Il y a des superficies trompeuses qui annoncent la fertilité, et dont le fond n'est qu'un sable aride: il y a des terrains incultes qui n'ont qu'à être défrichés et approfondis pour devenir féconds.

Ainsi, l'invention du sujet demande un commencement de travail pour le sonder et en pénétrer les ressources. Un sculpteur habile voit dans un bloc de marbre les dimensions de sa statue; mais il en peut faire à son gré un Hercule, une Diane, un Apollon. L'orateur, le poëte, doit voir de même l'étendue de son sujet; mais son sujet n'est pas indifférent aux formes qu'il peut recevoir: il en est une qui lui est propre, et l'artiste doit l'y trouver avant de commencer l'ouvrage.

Cette première invention suppose la liberté du choix, et l'orateur ne l'a pas toujours.

L'éloquence qui ne s'exerce que sur des questions générales, comme celle des anciens sophistes, ou sur des points de morale pratique, comme fait l'éloquence de nos prédicateurs, est aussi libre que la poésie dans l'invention de ses sujets: mais l'éloquence de la tribune et du barreau est commandée, et ses sujets lui sont donnés. L'invention, dans cette partie, se réduit donc à trouver les moyens propres à la question ou à la cause qui s'agite. Les rhéteurs en ont fait le grand objet de leurs leçons: mais leurs leçons ne peuvent être qu'une étude préliminaire; c'est la recherche réduite en méthode, ce n'est pas encore l'invention. Celle que Cicéron appelle l'invention rhétorique, ne fait qu'indiquer vaguement les moyens généraux de disposer favorablement un auditoire; de le rendre attentif, docile, bénévole; de gagner l'affection des juges, si on les trouve indifférens; de changer leur inclination, s'ils sont aliénés ou contraires; de les intéresser eux-mêmes au succès de la cause; de la leur présenter du côté le plus favorable, avec une clarté qui du premier coup-d'œil fasse voir quel en est l'état; d'en tirer, si elle est étendue ou compliquée, une division qui repose l'esprit et dirige son attention: d'employer à déterminer l'opinion, la délibération, le jugement de l'auditoire, d'y employer, dis-je, les argumens qui résultent des faits, des indices, des témoignages, des vraisemblances, des autorités, des exemples, des coutumes, des lois, des règles de morale, des maximes de politique, des principes de droit, enfin des qualités personnelles des deux parties, ou de la nature de l'homme en ce qui nous est commun à tous; de donner à ces argumens toute la force et l'énergie d'une dialectique pressante, toute la chaleur et la véhémence d'une éloquence passionnée; de réfuter avec vigueur les preuves, les moyens, les raisonnemens de l'adverse partie; de l'attaquer par l'endroit foible, en ne lui présentant soi-même que le côté le plus fort; de tirer de la réfutation un nouvel avantage en faveur de sa cause, et d'en fortifier encore ses moyens en les résumant; enfin d'appeler les passions au secours de la raison, si elle n'est pas victorieuse; d'agir sur l'âme des auditeurs pour l'exciter ou la calmer, l'élever ou l'abattre, la pousser ou la retenir, l'ébranler, l'incliner, l'entraîner malgré elle du côté qu'on veut qu'elle penche, et contraindre la volonté, ou soumettre l'entendement.

Voilà les sources que les rhéteurs anciens ont indiquées à l'éloquence, et qu'ils ont divisées en une infinité de ruisseaux. Toutes les formules générales d'adulation, de séduction, d'insinuation, d'induction; toutes les manières de définir, d'analyser, d'amplifier, d'exagérer, de pallier, d'atténuer, de dissimuler, d'é-

luder ; tous les ressorts du pathétique; tous les secrets d'intéresser la vanité, l'orgueil, la sensibilité des juges, d'exciter leur envie, leur indignation, leur haine, leur bienveillance ou leur commisération ; et parmi ces moyens, l'art de donner à la parole le caractère convenable à l'effet que l'on veut produire, par l'heureux choix des mots, leur coloris, leur harmonie, par la variété des tons, des figures, des mouvemens, par le charme du nombre et celui des images, afin que la séduction se saisisse à la fois des sens, de l'esprit et de l'âme : c'est là ce que les professeurs de l'ancienne éloquence ont enseigné, et ce que Cicéron dans sa jeunesse a recueilli dans son livre appelé de l'*invention rhétorique*.

Une étude encore préliminaire, mais plus immédiatement adhérente à l'exercice de l'éloquence, est celle des lois du pays, de la jurisprudence des tribunaux, des mœurs locales, et singulièrement de la façon de voir, de penser, de sentir de l'auditoire ou des juges devant lesquels on doit parler ; car c'est de là qu'on tire les plus puissans moyens de les persuader ou de les émouvoir.

Ces sources ouvertes à l'invention, il en reste une encore plus abondante, et à laquelle l'orateur doit toujours remonter : c'est son sujet, sa cause, la question qu'il agite : c'est en la méditant qu'il la rendra féconde, et en comparaison du fleuve d'éloquence qui coulera de cette source ; toutes les autres ne paroissent, dit Cicéron, que de foibles ruisseaux.

Marmontel.

§ 191. *Du discours, et d'abord de l'exorde.*

Rien n'est plus important pour l'orateur, dit Cicéron, que de se rendre l'auditeur favorable : *Nihil est in dicendo majus, quàm ut faveat oratori is qui audiet.* De Or. l. II. Or, quoique cet objet soit commun à toutes les parties du discours, c'est plus spécialement l'office de l'exorde.

Cependant, comme toutes les causes n'ont pas besoin de la même faveur ; qu'il en est d'évidemment justes ; qu'il en est dont l'honnêteté se recommande d'elle-même ; qu'il en est dont l'importance ne peut manquer de captiver l'attention ; qu'il en est dont l'intérêt est si pressant, que l'impatience même de l'auditoire commande à l'orateur d'aller au fait sans préambule ; qu'il en est enfin de si minces, que tout appareil d'éloquence y seroit aussi déplacé qu'un vestibule décoré devant une cabane ; il s'ensuit que toute espèce de harangue ou de plaidoyer ne demande pas un exorde.

C'est donc à l'orateur de voir si la cause est susceptible d'exorde, et quel exorde lui convient. Il ne peut s'y tromper, s'il ne pense à l'exorde que lorsque le discours est fait.

Dans toutes les causes vulgaires l'apparat seroit ridicule. Dans des causes plus importantes, mais où l'on est sûr de trouver l'auditoire favorablement disposé, l'exorde sera, si l'on veut, un moyen de plus de fixer son attention ou de gagner sa bienveillance : mais si l'on voit que le temps presse, que l'auditoire est inquiet, impatient, ou déjà fatigué, il faut aller au fait ; l'exorde seroit importun.

Les causes où il est nécessaire, sont celles où l'on craint que les esprits ne soient aliénés ou prévenus par l'adverse partie ; celles qui ne semblent pas dignes d'une application sérieuse ; celles enfin qui exigent inévitablement une discussion pénible, et auxquelles des esprits légers ou paresseux ne donneroient peut-être pas une attention suivie et soutenue. Aristote ne vouloit point d'exorde, lorsqu'on seroit sûr de l'impartialité et de l'intégrité des juges ; mais l'esprit le plus droit et le plus équitable peut être un esprit dissipé.

Selon le genre de la cause, Cicéron distingue deux espèces d'exorde, le début simple, et l'insinuation ; et il définit celle-ci, " un discours qui, par une sorte de " dissimulation et de détour, s'insinue " insensiblement et adroitement dans les " esprits."

Le début simple et direct a lieu toutes les fois que la cause, au premier coup d'œil, se montre honnête et irréprochable, ou qu'il n'y a que de légers nuages d'opinion à dissiper. Si les esprits sont en balance, il faut, dit Cicéron, annoncer que bientôt l'incertitude cessera, et l'attaquer en débutant. S'il n'y a contre la cause que de vagues soupçons, il faut se hâter de les détruire, tirer l'exorde de ce que l'adversaire aura dit de plus fort, et commencer par où il aura fini, en attaquant son dernier moyen, comme celui dont l'impression est la plus récente et la plus vive. Mais si l'orateur s'aperçoit d'un éloignement trop marqué, soit dans l'opinion, soit dans l'inclination des juges, il emploiera l'insinuation ; car demander

d'abord à des gens indignés une attention favorable, c'est les irriter encore plus.

Dans les affaires peu considérables en apparence, ce qu'il faut éviter, c'est le mépris de l'auditoire et la négligence qui en est la suite. Ici l'exorde se réduit à donner à la cause tout l'intérêt qu'elle peut avoir; si c'est le pauvre ou le foible, la veuve ou l'orphelin que l'on défend, il est aisé d'agrandir de petits objets par des motifs d'humanité. L'attention suit la bienveillance, et la docilité accompagne l'attention.

Or dans les petites causes comme dans les grandes, on se concilie la bienveillance par quatre sortes de moyens; et ces moyens sont relatifs ou à soi-même, ou à ses adversaires, ou à ses juges, ou à sa cause.

A soi-même, si, par exemple, en rappelant ce qu'on a fait pour mériter la bienveillance, on se plaint de l'indignité de l'accusation dont on est chargé ou du traitement qu'on éprouve. Ici les mœurs sont un puissant moyen à faire valoir pour et contre.

Un grand caractère de probité dans l'avocat, lorsqu'il est bien connu, peut lui tenir lieu d'éloquence.

Les orateurs, en parlant d'eux-mêmes ou pour eux-mêmes, n'ont pas toujours été modestes. Mais si, dans la chaleur de leur défense et au moment où la violence et l'atrocité de l'injure excite leur indignation, ils se permettent un noble orgueil, il n'en est pas de même dans l'exorde: l'orateur, l'auditoire sont encore de sang-froid, et l'un doit être d'autant plus réservé, que l'autre est plus sévère.

On a fait une loi de se montrer timide dans l'exorde; cette règle mérite une distinction. Devant un peuple aussi fier que le peuple Romain, la timidité de l'exorde, soit qu'elle fût naturelle ou feinte, étoit flatteuse et intéressante; elle devoit contribuer à bien disposer les esprits: et comme partout les juges sont des hommes, elle sera toujours placée et favorable à l'orateur lorsqu'elle sera personnelle. Ainsi, l'on doit, selon les circonstances, savoir *exagérer*, comme le veut Quintilien, *la supériorité du talent de son adversaire et sa propre foiblesse*; on peut *feindre d'être alarmé du crédit de la partie adverse ou de l'éloquence de son avocat;* on peut même à propos témoigner de l'inquiétude sur les dispositions où l'on trouve son auditoire, sur les préventions de ses juges, sur sa propre situation. Mais lorsqu'il s'agit de sa cause et du droit qu'on défend, on ne sauroit marquer trop d'assurance.

La sécurité est toujours odieuse dans un plaideur, nous dit Quintilien; *et les juges qui connoissent l'étendue de leur pouvoir ne sont pas fâchés au fond de l'âme, que par un respect qui tient de la crainte on rende une sorte d'hommage à leur autorité.*

Cela suppose un tribunal ou arbitraire ou corrompu; et en défendant une cause juste devant des hommes justes, leur marquer de la crainte, c'est leur faire un outrage.

La timidité de l'orateur annoncera donc la défiance de soi-même, mais jamais de sa cause: c'est ce que les hommes éloquens ont parfaitement distingué; et lorsqu'ils ont eu leur honneur ou leur dignité à défendre, ils ont su, en parlant d'eux-mêmes, garder une sage modération entre le timide respect qu'un accusé doit à ses juges, et la confiance qu'il doit aussi à leur intégrité et à son innocence. On voit ce mélange de modestie et de sécurité dans l'exorde de la harangue de Démosthène pour la couronne, où la nécessité de se défendre lui imposoit celle de se louer.

Cicéron, le plus adroit des hommes, le plus insinuant lorsqu'il faut l'être, n'a pas toujours été modeste dans ses exordes, où il parle souvent de lui; et le début de sa défense, dans la seconde des Philippiques, est bien différent de celui de Démosthène dans la harangue que je viens de citer.

Mais Cicéron avoit vieilli dans la tribune; il étoit chargé d'honneurs et de gloire; il étoit en vénération parmi le peuple; il étoit l'oracle de ce sénat: et celui qui avoit été proclamé *père de la patrie*, avoit droit de prendre, en répondant à un homme qui l'insultoit, un ton plus haut que Démosthène, qui n'avoit chez les Athéniens ni le même crédit ni le même caractère de grandeur et de dignité.

On reprochoit à Cicéron de se vanter d'avoir sauvé la république; louange, disoit-on, que Brutus lui-même ne se donnoit pas. Mais quoique assassiner soit *le plus sûr*, ce n'est pas le plus glorieux; et un coup de poignard à donner est plus facile et peut-être aussi moins courageux, qu'une belle harangue à faire. Enfin, Démosthène répondoit à une accusation juridique; et Cicéron, à un outrage: l'un parloit à un peuple facile et variable;

l'autre, à un sénat dont il étoit sûr : l'un voyoit devant lui ses juges ; et l'autre, ses vengeurs.

Au reste, en parlant de soi-même ou de ceux qu'on défend, il est un art de dire, sans ostentation et avec modestie, ce qui peut influer de la personne sur la cause. Il y faut plus de délicatesse, si c'est de soi-même qu'on parle : mais d'un autre, on peut faire valoir, non-seulement le malheur, l'innocence, l'âge, la situation, la droiture, la bonne foi ; mais la dignité, les services, les mœurs, les talens, les vertus. Les seuls avantages dont il ne faut jamais parler, sont le crédit et la fortune.

L'exorde pris de la personne de l'adversaire exigeoit autrefois peu de ménagemens ; et tout ce qui pouvoit contribuer à le rendre odieux ou à l'avilir, étoit permis à l'éloquence.

On peut attirer sur ses adversaires, disoit Cicéron, la haine, l'envie, ou le mépris : la haine, en faisant voir qu'ils ont agi avec insolence, avec orgueil, avec méchanceté ; l'envie, en montrant leur puissance, leurs richesses et leur crédit, l'usage arrogant et intolérable qu'ils en ont fait, la confiance qu'ils y ont mise bien plus que dans la bonté de leur cause ; le mépris, si l'on met au jour leur inertie, leur lâcheté, leur mollesse, leur indolence, leur vie honteusement plongée dans le luxe et l'oisiveté (les plus grands des vices, selon les mœurs Romaines) ; " et il ne suffit " pas de le dire, ajoute Quintilien, il faut savoir l'exagérer."

Ainsi, l'on voit que, dans ces plaidoyers, la satire personnelle pouvoit se donner toute licence. Mais en cela même peut-être elle avoit moins de force ; et comme elle attaquoit réciproquement et indistinctement tous les états, on étoit convenu sans doute de regarder l'invective comme une figure oratoire.

L'exorde relatif à l'auditoire ou à la personne des juges intéresse leur vanité, leur gloire, leur honneur. On rappelle, dit Cicéron, ce qu'ils ont fait de courageux, de sage, d'humain, de généreux ; et, en observant que dans l'éloge la complaisance et l'adulation ne se fassent pas trop sentir, on témoigne pour eux autant d'estime personnelle, que de confiance en leurs jugemens et de respect pour leur autorité. " Si nous parlons, ajoute " Quintilien, pour des personnes consi- " dérables, nous faisons valoir la dignité " du juge ; pour des gens obscurs, sa jus- " tice ; pour des malheureux, sa com- " passion ; pour des opprimés, sa séve- " rité envers les oppresseurs." Il veut aussi qu'on lui présente, soit comme un frein, soit comme un aiguillon, l'opinion commune, l'attente du public, la réputation de ses jugemens, son honneur, comme Cicéron aux chevaliers Romains, dans la première des Verrines : *quod erat optandum maximè, Judices, et quod unum ad invidiam vestri ordinis infamiamque judiciorum sedandam maximè pertinebat ; id, non humano consilio, sed propè divinitùs datum atque oblatum vobis, summo reipublicæ tempore, videtur.* Il veut que l'on expose le tort qu'on a souffert ou que l'on souffriroit, et l'état déplorable où l'on seroit réduit, en perdant un procès si juste ; l'orgueil et l'insolence de la partie adverse, si elle venoit à gagner le sien.

Dans ces préceptes, l'orateur et le rhéteur n'ont vu que Rome. Mais le caractère de l'exorde, et de l'éloquence en général, change selon les lieux, et les temps, et les mœurs. A Rome, il y auroit eu de l'imprudence et du danger à censurer son auditoire. Il n'en étoit pas de même à Athènes ; et Démosthène, dans le peu d'exordes qu'il a mis à la tête des Philippiques et des Olinthiennes, ne fait rien moins assurément que flatter les Athéniens : jamais un ami courageux n'a parlé à son ami avec plus de franchise.

L'exorde tiré du fond même de la cause, dit Cicéron, en doit relever l'importance et l'équité, en même temps qu'il dégradera la cause de l'adversaire et qu'il l'annoncera comme injuste ou comme odieuse. Nous captiverons l'attention, ajoute-t-il, en promettant de dire des choses nouvelles et grandes, qui intéressent l'auditoire, ou des hommes recommandables, ou l'humanité, ou la religion ; et ces moyens, il les employa lui-même plus d'une fois à l'exemple de Démosthène, comme lorsqu'il voulut relever l'importance de la guerre contre Mithridate. " Il s'agit, dit-il, de " la gloire du peuple Romain, de cette " gloire que vos aïeux vous ont trans- " mise....Il s'agit du salut de vos alliés et " de vos amis.... Il s'agit des revenus du " peuple Romain les plus solides, les " plus considérables, et sans lesquels la " paix seroit privée de ses ornemens, " et la guerre de ses subsides. Il s'agit " de la fortune d'un grand nombre de ci- " toyens au secours desquels vous devez " aller pour l'amour d'eux-mêmes et sur- " tout pour l'amour de la république."

Mais revenons à ses préceptes.

Lorsque la cause est défavorable, sur-

tout lorsqu'elle a quelque chose d'odieux et de révoltant, l'insinuation est nécessaire; et il y a, dit Cicéron, plusieurs manières d'en user: ou en mettant à la place de la personne contre laquelle l'auditoire est aigri, une personne qui l'intéresse, le père, par exemple, à la place du fils; ou en substituant à une chose odieuse une chose recommandable, comme seroit une action vertueuse du même homme que l'on défend, etc. Pour donner le change à l'auditeur, et pour faire passer son âme de l'objet qui la blesse à l'objet qui peut l'adoucir, cachez-lui d'abord, s'il est possible, ce que vous avez dessein de lui persuader, dit l'orateur; paroissez donner dans son sens, en annonçant que ce qui excite son indignation excite aussi la vôtre; que ce qui lui paroît injuste et odieux, vous le tenez pour tel; et après l'avoir apaisé, après l'avoir rendu attentif et docile, demontrez-lui que dans votre cause il n'y a rien de tout cela. Assurez pourtant que vous n'imputez rien de semblable à vos adversaires; évitez surtout de blesser des gens à qui l'on s'intéresse: mais ne laissez pas d'employer tout votre art à diminuer leur crédit.

Cicéron, qui étoit jeune encore lorsqu'il recueilloit ces préceptes, semble avoir oublié ici qu'il ne s'agit que de l'exorde, où tout cet artifice ne sauroit avoir lieu; et lorsqu'il l'employa lui-même avec une adresse inimitable, ce ne fut pas dans le début, mais dans le fort de la discussion, comme pour Muréna, lorsqu'il s'agissoit d'infirmer l'autorité de Caton, c'est-à-dire, au moment critique et décisif de sa défense. C'est là qu'il faut étudier l'art, si on veut savoir jusqu'où il peut aller.

Il peut arriver que l'adversaire ait donné prise au ridicule, ou que l'auditoire ait besoin d'être délassé; et dans ces deux cas, les anciens se permettoient de débuter par un bon mot, par une raillerie, ou par quelque récit plaisant ou merveilleux.

Mais ces moyens ne peuvent guères convenir qu'à l'éloquence populaire; et Cicéron, qui quelquefois s'est permis la raillerie dans ses harangues, ne laisse pas de demander que l'exorde soit grave et sentencieux. Tout doit y avoir, le plus qu'il est possible, un caractère de dignité; parce qu'il importe sur toute chose à l'orateur de commencer par se rendre imposant. Mais en même temps que l'éloquence de l'exorde doit être noble, elle doit être simple; peu d'éclat et peu d'ornemens, nulle parure étudiée; tout cela feroit soupçonner un artifice trop soigneusement préparé; et ce soupçon feroit perdre beaucoup à l'orateur de son autorité, et au discours de l'air de bonne foi qui seul gagne la confiance.

Pour la même raison, il est rare que la véhémence y soit placée. *Neque est dubium quin* exordium *dicendi vehemens et pugnax non sæpe esse debeat.* De Or. l. II. Il faut pour cela que l'impatience et l'indignation semblent avoir fait violence au caractère de l'orateur. Alors même il est encore mieux qu'il paroisse se contenir; que la chaleur et l'énergie soient dans les paroles plus que dans la prononciation; et je présume, par exemple, que ce début tant de fois cité, *Quousque tandem abutère, Catilina, patientiâ nostrâ,* fut prononcé plutôt avec l'austérité d'un juge, qu'avec l'emportement d'un accusateur indigné.

Marmontel.

§ 192. *Continuation du même sujet.*

Enfin l'on doit se souvenir que l'exorde ne fait qu'introduire, annoncer, promettre; et que ce n'est le lieu de déployer, ni les forces du raisonnement, ni les ressorts du pathétique, ni les voiles de l'éloquence. *Tantùm impelli primò judicem leviter, ut jam inclinato reliqua incumbat oratio.* De Or. l. II. Quintilien avertit sagement, de n'y hasarder aucune de ces expressions hardies qui échappent dans des mouvemens impétueux: parce que la chaleur qui les inspire et qui les fait passer, n'est pas encore dans les esprits.

Un architecte est maladroit, lorsqu'il épuise les richesses de son art à décorer un vestibule. Un orateur doit ménager celles du sien aussi-bien que ses forces, et former son plan de manière que l'étonnement, l'intérêt, l'émotion, la persuasion aillent en croissant.

Un bel exorde même seroit un beau défaut, si par son éclat il offusquoit le reste du discours, s'il en épuisoit la substance, ou si, par des promesses trop exagérées, il prenoit des engagemens au-dessus des forces de l'orateur: car il faut bien qu'il se souvienne qu'il doit pouvoir tenir ce qu'il promet; et que, s'il ne passe l'attente de l'auditoire, au moins doit-il être en état de la remplir.

L'exorde est comme le front de l'armée: il doit être ferme; mais il faut réserver pour la péroraison ce qu'il y a de meilleur.

Les autres défauts de l'exorde seroient d'être *vulgaire, commun, commuable, inutile, trop long, hors-d'œuvre, déplacé,* ou *à contre-sens.*

Cicéron entend par vulgaire un exorde qui peut s'accommoder à plusieurs causes indifféremment. Quintilien le permet, je ne sais pourquoi; mais Cicéron l'exclut et le rejète.

Il appelle commun celui qui conviendroit tout aussi bien à la cause de l'adversaire; il l'interdit de même, et veut un exorde propre à la cause.

Par commuable il entend celui qui peut se rétorquer avec de légers changemens; par inutile celui qui ne fait rien à la cause, et qui n'est qu'un prélude oiseux.

Un exorde long est celui qui contient plus de pensées et de paroles qu'il ne falloit; hors-d'œuvre, celui qui n'est pas tiré du fond de l'affaire et qui semble y être ajouté; déplacé, celui qui ne va pas au but que l'orateur a dû se proposer; à contre-sens, celui qui va contre l'intérêt de la cause et l'intention de l'orateur. Tel seroit, ce me semble, l'exorde où l'orateur allégueroit, comme le veut Quintilien, qu'il ne se seroit engagé à défendre une cause *que pour satisfaire aux devoirs de la parenté ou de l'amitié*: car dès ce moment il se rendroit suspect de partialité, et donneroit mauvaise opinion de sa cause.

Il est vrai cependant que lorsque l'orateur se voit chargé d'une cause odieuse au premier aspect, et qu'il s'agit pour lui d'être odieux lui-même, ou de paroître obligé, par état ou par devoir, de la défendre, il doit courir au plus pressé, et commencer par apaiser l'indignation de l'auditoire. Mais ce qui ne peut avoir d'excuse, c'est cet exorde d'Isocrate, dans la harangue où, faisant l'éloge d'Athènes, il l'élevoit au-dessus de Sparte, et dans laquelle il débutoit ainsi: *puisque le discours a naturellement la vertu de rendre les grandes choses petites, et les petites grandes; qu'il sait donner les grâces de la nouveauté aux choses les plus vieilles, et qu'il fait paroître vieilles celles qui sont nouvellement faites*, etc. Quoi de plus maladroit que d'annoncer comme une charlatanerie l'art qu'on va soi-même employer? " Est-ce ainsi, dira quelqu'un, " ô Isocrate, que vous allez changer " toutes choses à l'égard d'Athènes et de " Lacédémone?"

La plaidoirie moderne donne rarement lieu à l'appareil de la haute éloquence: les causes politiques, les causes criminelles, sont écartées du barreau; mais il ne laisse pas d'y en avoir encore d'assez importantes pour mériter qu'on y emploie tous les moyens de l'art. Un fils qui plaide contre son père, une femme contre son mari, une mère contre ses enfans, un redevable contre son bienfaiteur, un homme obscur et foible contre un homme illustre et puissant, ont besoin que leur défenseur écarte de leur cause ce qu'elle a de défavorable. Mais comme il n'y a plus rien d'arbitraire dans les arrêts, que les tribunaux ne sont plus ou ne doivent plus être que la loi vivante, et que c'est faire aux juges une insulte publique que de chercher à les séduire ou à émouvoir leurs passions; l'art de les gagner doit avoir plus de réserve et plus d'adresse; et dans le commun des procès, l'exorde n'est guères que l'exposé de la nature de la cause ou de la situation de celui qu'on défend.

Dans les états où l'éloquence politique et républicaine se fait encore entendre, la discussion des affaires lui permet rarement de se développer: l'exorde y tiendroit trop d'espace: et quant aux formes, ses modèles sont plutôt dans Thucydide et Tite-Live, que dans Démosthène et Cicéron.

Le grand appareil de l'exorde paroît réservé aujourd'hui à l'éloquence de la chaire; c'est en effet là qu'il se montre avec l'éclat qu'il eut dans la tribune, mais par des moyens différens: le personnel en est exclu; ses relations sont du ciel à la terre, de l'homme à Dieu, de la morale à la religion, et du sujet à l'auditoire, avec une austérité sainte et sans aucun mélange d'artifice et d'adulation. L'orateur s'y attache surtout au développement du texte et à son application, soit au sujet qu'il veut approfondir, soit à la personne qu'il doit louer et qu'il présente pour modèle. Deux des plus beaux exordes connus dans ces deux genres, sont celui du sermon de Bourdaloue pour le jour de Pâques: *Surrexit, non est hic*; et celui de Fléchier dans l'oraison funèbre de Turenne; exorde qu'on a dit être pris de Lingende, et qui ressemble à celui de l'oraison funèbre d'Emmanuel de Savoie, comme la Phèdre de Racine ressemble à celle de Pradon.

Marmontel.

§ 193. *De la narration.*

Cicéron définit la narration l'exposition des faits ou propres à la cause, ou étrangers, mais relatifs et adhérens à la cause même.

Trois qualités lui sont essentielles ; la brièveté, la clarté, et la vraisemblance.

La narration sera courte et précise, si elle ne remonte pas plus haut, et ne s'étend pas plus loin que la cause ne l'exige, et si, lorsqu'on n'aura besoin que d'exposer les faits en masse, elle en néglige les détails (car souvent c'est assez de dire qu'une chose s'est faite, sans exposer comment elle s'est faite) ; si elle ne se permet aucun écart ; si elle fait entendre ce qu'elle ne dit pas ; si elle omet, non-seulement ce qui nuiroit à la cause, mais ce qui n'y serviroit point ; si elle ne dit qu'une fois ce qu'il y a d'essentiel à dire, et si elle ne dit rien de plus.

Bien des gens se trompent, dit Cicéron, à une apparence de brièveté, et sont trop longs en croyant être courts. Ils s'efforcent de dire beaucoup de choses en peu de mots ; c'est peu de choses qu'il faut dire, et jamais plus qu'il n'est besoin d'en dire. Par exemple, celui-là croyoit être bref, qui dit : " J'ai ap- " proché de sa maison ; j'ai appelé son " esclave ; je lui ai demandé à voir son " maître ; il m'a répondu qu'il n'y étoit " pas." Tout cela est dit en peu de mots ; mais les détails en sont inutiles. " J'ai été le voir, je ne l'ai pas trouvé," diroit assez : le reste est inutile. Il faut donc éviter la superfluité des choses, comme la surabondance des mots.

La narration sera claire, ajoute l'orateur, si les faits y sont à leur place et dans leur ordre naturel ; s'il n'y a rien de louche et rien de contourné, point de digression, rien d'oublié que l'on désire, rien au-delà de ce qu'on veut savoir : car les mêmes conditions qu'exige la brièveté, la clarté les demande ; et si une chose n'est pas bien entendue, souvent c'est moins par l'obscurité que par la longueur de la narration. Il ne faut pas non plus y négliger la clarté des mots en eux-mêmes, et la lucidité de l'expression en général ; mais c'est une règle commune à tous les genres de discours.

Quant à la vraisemblance, elle consiste à présenter les choses comme on les voit dans la nature ; à observer les convenances relatives au naturel, aux mœurs, à la qualité des personnes ; à faire accorder le récit avec les circonstances du lieu, de l'heure où l'action s'est passée, et de l'espace de temps qu'il a fallu pour l'exécuter ; à s'appuyer de la rumeur publique et de l'opinion même des auditeurs.

Il faut de plus observer, dit-il, de ne jamais interposer la narration dans un endroit où elle nuise ou ne serve pas à la cause ; de ne l'employer qu'à propos, et pour en tirer avantage.

La narration nuit lorsqu'elle présente quelque tort grave, qu'on a soi-même, et qu'à force d'excuses et de raisonnemens on est ensuite obligé d'adoucir. Si le cas arrive, il faut avoir l'adresse de disperser dans la plaidoirie les parties de l'action, et à chacune d'elles opposer sur le champ une raison qui l'affoiblisse, afin que le remède soit incontinent appliqué sur la plaie, et que la défense tempère l'impression d'un fait odieux.

La narration ne sert de rien, lorsque par l'adversaire les faits viennent d'être exposés tels que nous voulons qu'ils le soient, ou que l'auditeur en est déja instruit, et que nous n'avons aucun intérêt de leur donner une autre face.

Enfin, la narration n'est pas telle que la cause le demande, quand l'orateur expose clairement et avec des couleurs brillantes ce qui ne lui est pas favorable, et qu'il néglige et laisse dans l'ombre ce qui lui est avantageux. Le talent contraire à ce défaut est de dissimuler, autant qu'il est possible, tout ce qui nous accuse ; de le passer légèrement, si on ne peut le dissimuler ; et de n'appuyer et de ne s'étendre que sur les circonstances qui peuvent nous favoriser.

C'est avec ces principes simples que Cicéron a été, je ne dis pas le plus ingénieux, car c'est un don de la nature, mais le plus délié, le plus adroit des orateurs, quant aux moyens et à la manière d'animer la narration.

Marmontel.

§ 194. *Du pathétique.*

Une distinction qu'on n'a pas assez faite, et qui peut avoir son utilité, est celle des deux pathétiques, l'un direct et l'autre réfléchi.

Nous appelons direct, celui dont l'émotion se communique sans changer de nature, lorsqu'on fait passer dans les âmes le même sentiment d'amour, de haine, de vengeance, d'admiration, de pitié, de crainte, de douleur, dont on est soi-même rempli.

Nous appelons réfléchi, le pathétique dont l'impression diffère de sa cause, comme lorsqu'au moment du crime qui le menace, la tranquille sécurité de l'innocent nous fait frémir.

Quand on a défini l'éloquence, l'art de communiquer les affections et les mouvemens de son âme, on n'a considéré que l'un de ses moyens; et ce n'est ni le plus puissant ni le plus infaillible. C'en est un sans doute pour l'orateur qui veut nous émouvoir, que d'être passionné lui-même: mais il est rare qu'il puisse le paroître, sans courir le risque, ou d'être suspect, ou d'être ridicule; et à moins que la cause pour laquelle il se passionne ne soit bien évidemment digne des grands mouvemens qu'il déploie et de la chaleur qu'il exhale, sa violence porte à faux: et c'est ce qu'on appelle un déclamateur. D'un autre côté, l'on a de la peine à supposer que l'homme passionné soit bien sincère et juste; et si on se livre à lui par sentiment, on s'en défie par réflexion. L'éloquence passionnée veut donc et suppose des esprits déjà persuadés et disposés à recevoir une dernière impulsion.

Le pathétique indirect, sans annoncer autant de force, en a bien davantage. Il s'insinue, il pénètre, il s'empare insensiblement des esprits, et les maîtrise sans qu'ils s'en aperçoivent, d'autant plus sûr de ses effets qu'il paroît agir sans effort: l'orateur parle en simple témoin; et lorsque la chose est par elle-même ou terrible, ou touchante, ou digne d'exciter l'indignation et la révolte, il se garde bien de mêler au récit qu'il en fait les mouvemens qu'il veut produire. Il met sous les yeux le tableau de la force et de la foiblesse, de l'injure et de l'innocence; il dit comment le fort a écrasé le foible, et comment le foible, en gémissant, a succombé: c'en est assez. Plus il expose simplement, plus il émeut. Voyez, dans la péroraison de Cicéron pour Milon son ami, voyez, dans la harangue d'Antoine au peuple Romain sur la mort de César, l'artifice victorieux de ce genre de pathétique. Cicéron ne fait que répéter le langage magnanime et touchant que lui a tenu Milon; et Milon, courageux, tranquille, est plus intéressant dans sa noble constance, que ne l'est Cicéron en suppliant pour lui. Antoine ne fait que lire le testament de César; et cet exposé simple de ses dernières volontés en faveur du peuple Romain, remplit ce peuple d'indignation et de fureur contre les meurtriers: au lieu que les mouvemens passionnés d'Antoine, sa douleur, son ressentiment, n'auroient peut-être ému personne; peut-être même auroient-ils soulevé tous les esprits d'un peuple libre contre l'esclave d'un tyran.

En employant le pathétique indirect, l'orateur ne compromet jamais ni son ministère ni sa cause: le récit, l'exposé, la peinture qu'il fait, peut causer une émotion plus ou moins vive sans conséquence. Mais lorsqu'en se passionnant lui-même, il s'efforce en vain de nous émouvoir, et que, par malheur, tout ce qui l'environne est froid, tandis que lui seul il s'agite; ce contraste risible fait perdre à son sujet tout ce qu'il a de sérieux, à son éloquence toute sa dignité, à ses moyens toute leur force.

Le pathétique direct, pour frapper à coup sûr, doit donc se faire précéder par le pathétique indirect. C'est à celui-ci à mettre en mouvement les passions de l'auditeur: et lorsqu'il l'aura ébranlé, que le murmure de l'indignation se fera entendre, ou que les larmes de la compassion commenceront à couler, c'est à l'orateur à se jeter comme dans la foule, à paroître alors le plus ému de ceux qu'il vient d'irriter ou d'attendrir. Alors ce n'est plus lui qui paroît vouloir donner l'impulsion, c'est lui qui la reçoit; ce n'est plus à sa passion qu'il s'abandonne, mais à celle du peuple; et en se mêlant avec lui, il achève de l'entraîner.

Le point critique et délicat du pathétique direct, est de tenir essentiellement à l'opinion personnelle, et d'avoir besoin d'être soutenu par le caractère de celui qui l'emploie. Une seule idée incidente qui, dans l'esprit des auditeurs, vient le contrarier, le détruit.

Supposons, par exemple, que Périclès eût reproché aux Athéniens le luxe et le goût des plaisirs, avec la véhémence dont les Catons s'élevoient contre les vices de Rome; la seule idée d'Aspasie auroit fait rire les Athéniens de l'éloquence de Périclès. Supposons que, dans notre barreau, un avocat, peu sévère lui-même dans sa conduite et dans ses mœurs, voulût parler, comme un d'Aguesseau, de décence et de dignité, et qu'on fût instruit du souper qu'il auroit fait la veille, ou de la nuit qu'il auroit passée; supposons qu'un homme voluptueusement oisif vînt se passionner en public contre la mollesse et la volupté, et que, tandis qu'il recommanderoit le travail, l'humilité, la tempérance, on sût qu'un char pompeux l'attend, qu'un dîner somptueux est préparé pour lui: que deviendroit son éloquence?

Marmontel.

§ 195. *De l'effet moral du pathétique.*

Quant à l'effet moral du pathétique, on sent que l'éloquence passionnée doit tenir de la nature du feu, et, comme lui, être à la fois d'un extrême danger et d'une extrême utilité. Un factieux, un fourbe, un fanatique, un furieux, un homme vénal et pervers, animé par ses passions ou par celles de ses cliens, peut les communiquer à son auditoire, à ses juges; et de l'impression soudaine et rapide qu'il aura faite, peut dépendre l'état, l'honneur, la vie d'un citoyen, le sort d'une famille, la destinée d'un empire. L'homme vertueux au contraire peut, avec le même flambeau, rallumer toutes les vertus. Sans la bataille de Chéronée, Démosthène eût sauvé la Grèce; si les deux Gracches n'avoient pas été massacrés, Rome n'avoit plus de tyrans; si, dans le parti de Catilina, ou dans celui de Charles I, il se fût trouvé deux hommes plus éloquens que Cicéron et que Cromwell, Rome étoit perdue, Charles étoit sauvé. Si Marc-Antoine, le triumvir, n'eût pas connu les grands moyens de l'éloquence pathétique, César n'eût pas été vengé; et dans le barreau ancien et moderne, combien de fois et le juste et l'injuste, indifféremment soutenus d'une éloquence pathétique, n'ont-ils pas triomphé ou succombé par elle?

L'entendement est une faculté froide et passive: il obéit, dans le silence des passions, à la vérité, à l'évidence; et alors sans doute il suffit de convaincre pour entraîner. De même, une sensibilité, une vivacité modérée, dans des âmes paisibles et dans des esprits calmes, les dispose à la persuasion; et avec eux on est en état de bien servir la vérité, lorsqu'au talent de la faire connoître, on joint le don de la faire aimer. C'est dans la première de ces deux hypothèses que Bourdaloue a écrit ses sermons; c'est dans la seconde que Fénélon a composé le Télémaque, et Massillon le Petit-Carême; et contre de foibles obstacles, il seroit inutile, il seroit ridicule d'employer de plus grands efforts: car en éloquence, non plus qu'en mécanique, il ne doit jamais y avoir de mouvement perdu; puissance, levier, résistance, tout doit être proportionné.

Mais lorsqu'en même temps on a des vérités pressantes, d'importantes résolutions à faire passer dans les âmes, et dans son auditoire une extrême inertie à vaincre, ou de grands mouvemens à contraindre et à réprimer, ou une longue obstination, une forte inclination à combattre et à renverser, enfin une masse d'obstacles à ébranler et à détruire, ou une violente impulsion à repousser, à surmonter; alors l'éloquence a besoin du bélier et de la baliste.

Le reproche, l'objurgation, la honte, la vue de l'opprobre ou d'un plus grand péril, l'enthousiasme de la gloire, l'enivrement que peut causer l'espérance d'un meilleur sort, sont nécessaires pour réchauffer des âmes que la crainte a glacées, pour relever des âmes que les revers ont abattues, pour exciter des âmes que l'indolence et la sécurité ont engourdies dans le repos.

Il en est de même des mouvemens d'indignation, de commisération, d'effroi, d'horreur, de haine, de vengeance, utilement employés, soit pour ramener, soit pour entraîner l'auditoire, le pousser ou le retenir.

Si donc l'orateur est lui-même intimement persuadé de l'utilité de ses conseils, de l'importance de son objet, ou de la bonté de sa cause: et qu'il trouve ou son auditoire ou ses juges aliénés, ou inclinés vers l'avis contraire, prévenus d'affections injustes ou de séductions funestes, émus de passions qui peuvent égarer ou dépraver leur jugement; il est de son devoir d'effacer ces impressions par des impressions plus profondes, d'opposer à ces mouvemens des mouvemens plus forts, de mettre enfin, dans la balance de l'intérêt ou de l'opinion, des contre-poids qui rétablissent l'équilibre de l'équité. Un arbre courbé par le vent est redressé par un vent contraire, ou par la contention d'un effort opposé.

Si l'orateur voit d'un côté des vérités de sentiment favorables à l'innocence, ou à la foiblesse excusable, ou à l'imprudence crédule, ou à l'erreur inévitable; et de l'autre côté des principes de forme, des règles de droit, des maximes de politique ou de jurisprudence, qui portent le juge à s'endurcir, pour user de cette rigueur dont l'excès rend injuste la justice même: alors encore faut-il bien recourir aux sentimens de la nature pour amollir la dureté des lois.

De là, dans l'éloquence, l'usage légitime de la force des passions, même des passions vicieuses, comme l'envie et la

colère, et à plus forte raison des passions honnêtes, comme l'amour de la louange, la crainte de l'opprobre, la commisération, l'indignation contre l'orgueil, l'horreur de l'oppression, de la violence et de l'injure: de là le droit de présenter, d'exagérer aux yeux de l'auditoire tout ce qui peut l'intéresser et l'émouvoir en faveur du foible, de l'innocent, du malheureux.

Jusque-là rien sans doute n'est plus digne des fonctions de l'orateur que l'éloquence pathétique.

Mais ce qui la rend dangereuse et redoutable, c'est qu'avant même de la juger, il faut l'entendre, et par conséquent s'y exposer avant que de savoir si c'est la bonne ou la mauvaise cause qu'elle arme de tous ses moyens.

Le barreau, la tribune, sont une arène, où la première loi du combat entre les contendans, est que les armes soient égales. Le pathétique est donc permis de droit à tous les deux, ou il doit être également interdit à l'un et à l'autre.

Dans la chaire, on a moins à craindre les abus de cette éloquence: et quoique le fanatisme et le faux zèle l'aient fait servir plus d'une fois d'instrument à la calomnie, à la discorde, à la fureur des factions, et que l'erreur, les passions, le crime, aient pu s'en prévaloir dans des temps malheureux; un orateur chrétien se rendroit aujourd'hui si odieux, si méprisable en abusant de son ministère, que, pour le plus indigne même de l'exercer, le respect public est un frein.

Mais au barreau, il est presque impossible que dans l'une ou dans l'autre cause, si ce n'est dans toutes les deux, l'éloquence passionnée ne soit pas contraire à l'esprit de droiture, d'impartialité, d'équité, qui doit seul animer les juges; et c'est là que le pathétique est comme un fer à deux tranchans.

Lorsque les mœurs d'Athènes n'étoient pas corrompues encore, l'Aréopage avoit écarté de son tribunal l'éloquence des passions. Mais bientôt elle y pénétra. L'orateur qui plaidoit pour Phryné, osa lui arracher le voile; et Phryné, qui, pour ce seul acte de séduction, devoit être blâmée (je dis elle ou son défenseur), obtint son absolution: tant ces vieillards, qui adoroient la beauté dans le marbre de Praxitelle, étoient incapables de résister aux charmes de la beauté vivante qu'animoient deux beaux yeux en pleurs! Le voile de Phryné, en tombant, découvrit la honte des juges.

Socrate dédaigna une apologie oratoire; il dit à Lycias, qui lui en proposoit une d'un caractère indigne de lui: " Tu m'apportes là une chaussure de " femme." Il parla lui-même à ses juges en sage, en homme simple et vertueux; et il fut condamné.

Dans la suite, l'art d'émouvoir fut porté aussi loin dans la tribune qu'au théâtre. Ce qui nous reste de Démosthène est d'un style grave et sévère: la raison y agit plus que les passions; le reproche, l'indignation, l'imprécation, l'invective, sont presque les seuls mouvemens pathétiques qu'il se permette. Mais dans celles de ses harangues que le temps nous a dérobées, il falloit bien qu'il eût plus d'une fois fait usage du don des larmes, puisque Eschine ne doutoit pas qu'il n'y eût recours dans sa défense, et qu'il croyoit devoir avertir ses juges de ne pas s'y laisser tromper: " A quoi bon ces " larmes," leur dit-il d'avance? " à quoi " bon ces cris et cette contention de " voix?" et plus haut: " Quant au tor- " rent de larmes qui coulera de ses " yeux, quant à ses accens lamentables, " répondez-lui, etc." Démosthène avoit donc coutume d'en user ainsi pour émouvoir son auditoire: sans cela, Eschine auroit prédit en insensé ce qu'alloit faire Démosthène, et le peuple l'eût baffoué.

Chez les Romains, le pathétique étoit le sublime de l'éloquence. *Quis enim nescit maximam vim existere oratoris in hominum mentibus, vel ad iram, aut ad odium, aut dolorem incitandis, vel ab hisce iisdem permotionibus ad lenitatem misericordiamque revocari.* (de Orat.)

Et en effet, dans un pays et dans un temps où les factions, les partis, les brigues, les vexations dans les provinces, le péculat, les crimes de lèse-majesté publique, les discordes civiles, les haines personnelles peuploient les tribunaux d'accusateurs et d'accusés, où la violence, l'usurpation, le meurtre, l'empoisonnement, le sacrilége, étoient des actions journalières; où le caractère national, l'esprit de domination et d'autorité arbitraire, présidoient dans les tribunaux; où tous les juges, le sénat, le peuple, les préteurs, jusqu'aux chevaliers, se regardoient comme des souverains, arbitres de la loi, et libres d'exercer ou la rigueur ou la clémence; l'art d'émouvoir, d'irriter, de fléchir, de rendre l'accusé intéressant ou odieux, devoit être plus nécessaire et plus recommandable que l'art d'instruire et de convaincre.

Aussi voit-on que les lumières du philosophe et du jurisconsulte, que la sagesse et l'habileté même de l'homme d'état, sans l'éloquence des passions, étoient comptées pour peu de chose dans les talens de l'orateur. Dire ce qu'il falloit et le dire à propos, étoit l'affaire de la prudence: mais le dire comme il falloit pour remuer, pour irriter, pour apaiser son auditoire, pour le remplir d'indignation, de douleur, de compassion, c'étoit l'affaire du génie et le triomphe de l'éloquence.

Le même.

§ 196. *De la nécessité des preuves.*

Dans un discours qui tend ou à persuader ou à dissuader l'auditeur, la preuve est l'emploi des moyens propres à opérer l'effet qu'on se propose. Soit que l'orateur attaque ou se défende; qu'il affirme, ou nie et réfute; que la question soit de droit, ou de fait, ou seulement d'opinion; qu'il s'agisse de faire voir ce qui est juste ou injuste, digne de peine ou de récompense, comme dans le genre judiciaire; ou ce qui est honnête ou honteux, digne de louange ou de blâme, comme dans le genre démonstratif: ou ce qui est honorable et utile, ou nuisible et déshonorant, comme dans le genre délibératif: la preuve est toujours la partie essentielle et indispensable du plaidoyer ou de l'oraison; et la première règle de l'art de persuader est de donner à ce qu'on affirme, ou d'ôter à ce que l'on nie, le caractère de vérité, de certitude, ou de vraisemblance.

Il n'y a qu'un genre d'éloquence qui puisse se passer de preuve; c'est celui qui n'a pour objet que des actions de grâces, des félicitations, ou des condoléances: et c'est ce qui distingue la simple harangue de l'oraison et du plaidoyer. Par exemple, dans le discours de Cicéron pour Marcellus, il ne s'agit que de rendre grâces à César du rappel de cet exilé: au lieu que, dans l'oraison pour Ligarius, il s'agit d'atténuer le crime de l'accusé et d'en obtenir le pardon: et quoique Cicéron, dans son admirable plaidoyer, débute par avouer le crime et par abandonner le coupable à la clémence de César, on le voit revenir ensuite aux moyens de rendre Ligarius le plus excusable qu'il est possible, et moins coupable que lui-même à qui César a pardonné. On voit même que dans la harangue pour Marcellus, qui ne s'annonce que comme l'effusion de la reconnoissance et de l'admiration publique pour la clémence de César, Cicéron ne laisse pas de prendre le tour persuasif pour engager César, à ne rien négliger de ce qui peut mettre en sûreté sa vie; et en lui prouvant qu'il est de sa gloire et de son devoir de se conserver pour le bonheur de Rome, il enveloppe adroitement dans cette espèce d'adulation, la leçon la plus importante.

Le même.

§ 197. *Des deux sortes de preuves.*

Toutes les fois qu'il s'agit de persuader, et dans les sujets même les plus éloignés de toute controverse, la preuve peut trouver sa place. Mais tantôt elle est simplement rhétorique, et tantôt elle est dialectique.

La preuve que j'appelle rhétorique ne consiste qu'en récit, en exposé, en développement du fait ou de la vérité qu'on se propose d'établir: de ce genre est presque entièrement l'oraison pour la loi Manilia; et de ce genre aussi sont toutes nos oraisons funèbres. Dans ces sujets il s'agit moins de raisonner que de décrire; et l'art de l'orateur consiste à exposer avec clarté, à raconter rapidement, à peindre avec chaleur, avec force, avec intérêt, selon que le sujet l'exige. Dans tel discours de cette nature, qui produit le plus grand effet, il n'y a pas un raisonnement.

Mais lorsque l'objet en question est contesté ou qu'il peut l'être, et que le simple exposé du fait, ou du droit, ou de l'opinion, ne les met pas en évidence, le moyen de la preuve est l'argumentation; et c'est alors que la preuve est dialectique, mais sous les formes oratoires.

La logique est le squelette de l'éloquence; et ce sont les parties de ce squelette qu'Aristote, dans ses Topiques, et Cicéron, dans l'extrait qu'il en a fait, nous ont décrites avec tant de soin et nous ont appris à placer.

Que les disciples de l'éloquence ne dédaignent pas ces théories: c'est la raison qui se rend compte à elle-même de ses procédés et de ses moyens. On y voit comment l'orateur peut tirer, du fond de son sujet ou de la cause qu'il agite, ces argumens, ces formes de pensée, d'assertion, et de réfutation, qui doivent composer la preuve; on y voit

comment, au besoin, il peut les tirer du dehors : *aut ex suâ sumi re atque naturâ, aut assumi foris (De Orat)*. On y voit comment se décident ces trois grandes questions qui embrassent tout ; *an sit, quid sit, quale sit :* comment la nature des choses se développe et se fait connoître par la définition, par la division du genre en ses espèces, du tout en ses parties, par les similitudes et par les différences, par les causes et les effets, par l'opposition des contraires : comment l'existence des faits se prouve ou se débat par les indices, les témoignages, les circonstances qui ont précédé, accompagné, suivi le fait dont il s'agit : par la nature du fait même, ou par le caractère de la personne à laquelle il est imputé : comment l'espèce et la qualité du fait se détermine ou par lui-même ou par les circonstances qui le caractérisent, et qui font voir quelle en est la malice, l'iniquité, l'indignité, ou la bonté, l'équité, l'innocence. Lois, exemples, autorités, usages, opinion commune, mœurs publiques, mœurs personnelles, caractère et génie national, tout peut contribuer à la preuve et y trouver place.

Mais on sent bien qu'elle diffère d'elle-même, selon le genre du discours et la nature du sujet : que, par exemple, dans ces trois questions, *an sit, quid sit, quale sit,* qui conviennent également et à la thèse philosophique et à l'hypothèse oratoire, la preuve agit différemment ; par conjecture dans la première, par définition dans la seconde, et par discussion du droit dans la troisième : *horum primum conjecturâ, secundum definitione, tertium juris et injuriæ distinctione explicatur.*

On sent de même que, dans les causes conjecturales, selon le point dont il s'agit et selon l'état de la cause, *sit ne aliquid, unde ortum sit, quæ id causa effecerit,* la preuve doit changer de procédés et de moyens : que, s'il s'agit seulement de savoir quelle est la qualité morale d'une chose, ou s'il s'agit de la comparer avec une autre, et de déterminer laquelle des deux, par exemple, est la plus honnête, la plus utile, ou la plus juste ; la preuve embrasse plus ou moins d'étendue : que, dans les questions de droit, c'est de l'équi-qu'il s'agit, *et naturâ et instituto ;* que, dans les causes personnelles, c'est de la volonté, de l'intention, de l'imprudence, du hasard, de la nécessité ou de la liberté, de la nature et des circonstances de l'action, des mœurs, des habitudes, des qualités de la personne, que l'accusation et la défense tirent les forces de la preuve.

On sent enfin, et ceci regarde tous les genres d'éloquence, que c'est toujours au point de la difficulté, au point où l'adversaire ou l'incrédule est en défense, *in quo primum insistit, quasi ad repugnandum, congressa defensio,* et qu'on a appelé pour cela *status*, la station, ou l'état de la cause ; que c'est là, dis-je, que la preuve doit se diriger tout entière : car c'est une déclamation oiseuse, une rhétorique perdue, que de prouver ce dont l'auditoire ne doute pas ou dont l'adversaire convient : et c'est non-seulement un vice assez commun de l'éloquence de la chaire, mais du langage du Barreau ; d'où il arrive que dans un long discours tout est prouvé, hormis ce qui a besoin de l'être.

Quant aux formes d'argumentation dont la preuve oratoire est susceptible, elle n'en refuse aucune ; mais elle les déguise toutes, en les enveloppant, qu'on me passe le terme, des draperies de l'éloquence. Ce n'est pas que l'orateur n'insiste quelquefois, dans une discussion véhémente, à la manière du dialecticien ; et alors plus le raisonnement est serré, plus il est pressant : mais un discours où la crudité de l'argumentation ne seroit jamais adoucie, rebuteroit son auditoire avant de l'avoir convaincu. Il est donc nécessaire de polir les formes logiques, mais il faut les laisser sentir et ne jamais les énerver ; ce sont elles qui donnent à l'éloquence une stature ferme, solide, et régulière : un corps désossé n'est qu'une mole de chair. Il en seroit ainsi de l'éloquence à laquelle une logique austère ne prêteroit pas ses appuis, ses mobiles, et ses ressorts.

Le même.

§ 198. *De la véhémence que l'interrogation donne au discours.*

La véhémence qui caractérise Bossuet, ainsi que Démosthène, me paroît dériver fréquemment des interrogations accumulées qui leur sont si familières à l'un et à l'autre. En effet, de toutes les figures oratoires, la plus terrassante et la plus rapide, c'est l'interrogation : mais si on l'emploie dans le développement des principes sur lesquels le dis-

cours est appuyé, elle y répand une obscurité inévitable, et une espèce de déclamation qui dégoûte les bons esprits. C'est après une exposition lumineuse des devoirs du christianisme, que les détails de la morale, animés par ce mouvement impétueux, frappent fortement les auditeurs, ajoutent le remords à la conviction, et arment, pour ainsi dire, la loi contre la conscience. C'est par des interrogations pressantes et redoublées, que l'orateur démontre et attaque, accuse et répond, doute et affirme, émeut et instruit.

Y a-t-il dans l'éloquence une voie plus sûre pour troubler le cœur humain, que ces questions entassées, dont on n'a pas besoin d'attendre la réponse, parce qu'elle est inévitable et uniforme? Peut-on mieux ménager l'orgueil du coupable, qu'en lui épargnant la honte d'un reproche direct au moment même où on l'avertit de ses foiblesses où de ses vices? Eh! comment donneroit-on plus de force à la vérité, plus de poids à la raison, qu'en se bornant au simple droit d'interroger le méchant? Par où peut-il échapper à un orateur qui lui ferme toutes les issues dans lesquelles il cherche à s'éviter lui-même; à un orateur qui le choisit pour juge, et pour juge unique, et pour juge secret, dans le fond seulement de son cœur qu'il ne sauroit tromper? qu'opposera-t-il, si les questions générales, dont il fait lui-même autant d'accusations personnelles, se précipitent, se fortifient; et si à ces dispositions, accablantes pour le pécheur, succède une grande et noble image, qui effraie son imagination en bouleversant ses pensées, et ressemble à un jugement solennel que l'on se hâte de prononcer au coupable après l'avoir ainsi confondu?

Telle est cette sublime et fameuse apostrophe que Massillon adresse à l'Etre suprême dans son sermon sur le petit nombre des prédestinés : *O Dieu! où sont vos élus?* Ces paroles si simples répandent la consternation: chaque auditeur se place lui-même dans le dénombrement des réprouvés qui a précédé ce trait; il n'ose plus répondre à l'orateur qui lui a demandé et redemandé s'il étoit du nombre des justes, dont les noms seront seuls écrits dans le livre de vie; et rentrant avec effroi dans son propre cœur, qui s'explique assez par ses remords, il croit alors entendre l'arrêt irrévocable de sa réprobation.

L'éloquent Racine procède presque toujours par interrogations dans les situations passionnées, et cette figure, qui donne une si brûlante rapidité à son style, anime et échauffe tous ses raisonnemens, qui ne sont jamais ni froids, ni languissans, ni abstraits. Le succès de ce tour oratoire est infaillible en chaire, quand il est bien placé; c'est le langage naturel d'une âme profondément émue.

Le Card. Maury. Disc. sur l'éloq. de la ch.

§ 199. *Des images. Ce que c'est.*

D'après Longin, on a compris sous le nom d'image tout ce qu'en poésie on appelle descriptions et tableaux. Mais en parlant du coloris du style, on attache à ce mot une idée beaucoup plus précise; et par image, on entend cette espèce de métaphore, qui, pour donner de la couleur à la pensée, et rendre un objet sensible s'il ne l'est pas, ou plus sensible, s'il ne l'est pas assez, le peint sous des traits qui ne sont pas les siens, mais ceux d'un objet analogue.

La mort de Laocoon, dans l'Enéide, est un tableau, la peinture des serpens qui viennent l'étouffer, est une description; *Laocoon ardens* est une image.

Il est bien vrai que toute description n'est pas une peinture: l'anatomiste, le mécanicien décrivent et ne peignent pas. Mais nous parlons ici des descriptions animées par la poésie ou par l'éloquence. Or, dans ce sens, la description diffère du tableau, en ce que le tableau n'a qu'un moment et qu'un lieu fixe. Ainsi, la description peut être une suite de tableaux; le tableau peut être un composé d'images; l'image elle-même peut former un tableau. Mais l'image est le voile matériel d'une idée; au lieu que la description et le tableau ne sont le plus souvent que le miroir de l'objet même,

Toute image est une métaphore; mais toute métaphore n'est pas une image. Il y a des translations de mots qui ne présentent leur nouvel objet que tel qu'il est en lui-même, comme, par exemple, la clef d'une voûte, le pied d'une montagne; au lieu que l'expression qui fait image, peint avec les couleurs de son premier objet la nouvelle idée à laquelle on

l'attache, comme dans cette sentence d'Iphicrate : *Une armée de cerfs conduite par un lion, est plus à craindre qu'une armée de lions conduite par un cerf*; et dans cette réponse d'Agésilas, à qui l'on demandoit pourquoi Lacédémone n'avoit point de murailles : *Voilà* (en montrant ses soldats) *les murailles de Lacédémone.*

L'image suppose une ressemblance, renferme une comparaison ; et de la justesse de la comparaison dépend la clarté, la transparence de l'image. Mais la comparaison est sous-entendue, indiquée, ou développée : on dit d'un homme en colère, *Il rugit ;* on dit de même, *c'est un lion ;* on dit encore, *tel qu'un lion altéré de sang*, &c. *Il rugit* suppose la comparaison ; *c'est un lion* l'indique ; *tel qu'un lion*, la développe.

Marmontel.

§ 200. *Rapports que les objets matériels peuvent avoir avec une idée métaphysique ou un sentiment moral.*

Quelle ressemblance peut-il y avoir entre une idée métaphysique ou un sentiment moral, et un objet matériel ?

1o. Une ressemblance d'effet dans leur manière d'agir sur l'âme. Si, par exemple, le génie d'un homme ou son éloquence débrouille dans mon entendement le chaos de mes pensées, en dissipe l'obscurité, les rend distinctes et sensibles à mon imagination, m'en fait apercevoir et saisir les rapports ; je me rappelle l'effet que le soleil, en se levant, produit sur le tableau de la nature ; je trouve qu'ils font éclore, l'un à mes yeux, l'autre à mon esprit, une foule d'objets nouveaux ; et je dis de ce génie créateur et fécond, qu'il est lumineux, comme je le dis du soleil. Lorsque je goûte de l'absynthe, la sensation d'amertume que mon âme en reçoit, lui déplaît et lui donne, pour la même boisson, une répugnance presque invincible. S'il arrive donc que le regret d'un bien que j'ai perdu me cause une sensation affligeante et pénible, et une forte répugnance pour ce qui peut me rappeler le souvenir de mon malheur, je dis de ce regret, qu'il est amer ; et l'analogie de l'expression avec le sentiment, est fondée sur la ressemblance des affections de l'âme. L'effet naturel des pressions des objets du dehors : l'amour, la colère, le désir violent, fait sur le sang l'effet d'une chaleur ardente ; la frayeur, celui d'un grand froid. De là toutes ces métaphores de brûler de colère, d'impatience, et d'amour, d'être glacé d'effroi, de frissonner de crainte : voilà ce que j'entends par la ressemblance d'effet. C'est sous ce rapport, que me semble aussi juste qu'ingénieuse la réponse de Marius, à qui l'on reprochoit d'avoir, dans la guerre des Cimbres, donné le droit de bourgeoisie à Rome à mille étrangers qui s'étoient distingués. Les lois, lui disoit-on, défendent pareille chose. Il répondit que le bruit des armes l'avoit empêché d'entendre ce que disoient les lois.

2o. Une ressemblance de mouvement. On vient de voir que la première analogie des images porte sur le caractère des sensations. Celle-ci porte sur leur durée, et leur succession plus lente ou plus rapide. Si nous observons d'abord une analogie naturelle entre la progression de lieu et la progression de temps, entre l'étendue successive et l'étendue permanente, l'une peut donc être l'image de l'autre, et le lieu nous peindra le temps. Un sourd et muet de naissance, pour exprimer le passé, montroit l'espace qui étoit derrière lui ; et l'espace qui étoit devant, pour exprimer l'avenir. Nous les désignons à peu près de même : *Les temps reculés, j'avance en âge, les années s'écoulent.* Quoi de plus clair et de plus juste que cette image dont se sert Montagne, pour dire qu'il s'occupe agréablement du passé sans s'inquiéter de l'avenir ? *Les ans peuvent m'entraîner, mais à reculons.*

Cette analogie est dans la nature, parce que les objets se succèdent pour moi dans l'espace comme dans la durée, et que ma pensée opère de même pour les concevoir dans leur ordre, soit qu'ils existent ensemble en divers lieux, ou soit que dans un même lieu ils existent en divers temps.

Il y a de plus une correspondance naturelle entre la vitesse ou la lenteur des mouvemens du corps, et la vitesse ou la lenteur des mouvemens de l'âme ; et en cela, le physique et le moral, l'intellectuel et le sensible, ont une parfaite analogie entre eux, et par conséquent un rapport naturellement établi entre les idées et les images.

Le même.

§ 201. *Cause pour laquelle les images reçues dans une langue ne peuvent ni ne doivent être transplantées dans une autre.*

Souvent la facilité d'apercevoir une idée sous une image, est un effet de l'habitude, et suppose une convention. De là vient que toutes les images ne peuvent ni ne doivent être transplantées d'une langue dans une autre langue : et lorsqu'on dit qu'une image ne sauroit se traduire, ce n'est pas tant la disette des mots qui s'y oppose, que le défaut d'exercice dans la liaison de deux idées. Toute image tirée des coutumes étrangères, n'est reçue parmi nous que par adoption ; et si les esprits n'y sont pas habitués, le rapport en sera difficile à saisir. Hospitalier exprime une idée claire en François comme en Latin, dans son acception primitive ; on dit, *Les dieux hospitaliers, Un peuple hospitalier* : mais cette idée ne nous est pas assez familière pour se présenter d'abord, à propos d'un arbre qui donne asile aux voyageurs ; ainsi, l'*umbram hospitalem* d'Horace, traduit à la lettre par un ombrage hospitalier, ne seroit pas entendu sans le secours de la réflexion.

Il arrive aussi que, dans une langue, l'opinion attache du ridicule ou de la bassesse à des images, qui, dans une autre langue, n'ont rien que de noble et de décent. La métaphore de ces deux beaux vers de Corneille,

Sur les noires couleurs d'un si triste tableau,
Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau,

n'auroit pas été soutenable chez les Romains, où l'éponge étoit un mot sale.

Les anciens se donnoient une licence que notre langue n'admet pas : dès qu'un même objet faisoit sur les sens deux impressions simultanées, ils attribuoient indistinctement l'une à l'autre. Par exemple, ils disoient à leur choix, un ombrage fais, ou une fraicheur sombre, *frigus opacum* : ils disoient d'une forêt, qu'elle étoit obscurcie d'une noire frayeur, au lieu de dire qu'elle étoit effrayante par son obscurité profonde, *caligantem nigrâ formidine lucum* ; c'est prendre la cause pour l'effet. Nous sommes plus difficiles ; et ce qui pour eux étoit une élégance, seroit pour nous un contre-sens.

Nous n'avons pas laissé d'imiter quelquefois cette hardiesse. Racine a dit,

De ses jeunes erreurs désormais revenu.

Les anciens attribuoient aussi l'action même à ce qui n'en étoit que le sujet passif. Ils disoient, le trait fuit de la main, *telum manu fugit* ; et nous disons comme eux, le coup part, la parole m'échappe, le trait lui échappe de la main.

Telle image est claire, comme expression simple, qui s'obscurcit dès qu'on veut l'étendre. S'enivrer de louange, est une façon de parler familière : s'enivrer est pris là pour un terme primitif : celui qui l'entend ne soupçonne pas qu'on lui présente la louange comme une liqueur ou comme un parfum. Mais si vous suivez l'image, et que vous disiez, un roi s'enivre des louanges que lui versent les flatteurs, ou que les flatteurs lui font respirer, vous éprouverez que celui qui a reçu *s'enivrer de louange* sans difficulté, sera étonné d'entendre, verser la louange, respirer la louange, et qu'il aura besoin de réflexion pour sentir que l'un est la suite de l'autre. La difficulté ou la lenteur de la conception vient alors de ce que le terme moyen est sous-entendu : verser et s'enivrer annoncent une liqueur ; dans respirer et s'enivrer, c'est une vapeur qu'on suppose. Que la liqueur ou la vapeur soit expressément énoncée, l'analogie des termes devient claire et frappante par le lien qui les unit. Un roi s'enivre du poison de la louange que lui versent les flatteurs ; un roi s'enivre du parfum de la louange que les flatteurs lui font respirer : tout cela n'est-il pas naturel et sensible ?

Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre.
C'est la louange, Iris.

La Fontaine.

Démosthène a employé le terme moyen, lorsqu'il a dit d'Eschine, il vomit contre moi la vieille lie de ses noirceurs ; mais il s'en est dispensé, en disant de Philippe : il boit sans peine les affronts. Aujourd'hui, boire les affronts et vomir des injures, sont des images reçues dans les langues modernes, et familières dans la nôtre.

Le même.

§ 202. *Du choix des images.*

Il est des images qu'il faut laisser au peuple ; il en est qu'il faut réserver au

langage héroïque; il en est de communes à tous les styles et à tous les tons. Mais c'est au goût formé par l'usage à distinguer ces nuances.

Quant au choix des images rarement employées ou nouvellement introduites dans une langue, il faut y apporter beaucoup plus de circonspection et de sévérité. Que les images reçues ne soient point exactes; que l'on dise de l'esprit, qu'il est solide; de la pensée, qu'elle est hardie; de l'attention qu'elle est profonde; celui qui emploie ces images n'en garantit pas la justesse: et si on lui demande pourquoi il attribue la solidité à ce qu'il appelle un souffle (*spiritus*), la hardiesse à l'action de peser (*pensare*), la profondeur à la direction du mouvement (*tendere ad*), car tel est le sens primitif d'esprit, de pensée, et d'attention; il n'a qu'un mot à répondre: cela est reçu; je parle ma langue.

Mais s'il emploie de nouvelles images, on a droit d'exiger de lui qu'elles soient justes, claires, sensibles, et d'accord avec elles-mêmes. C'est à quoi les écrivains, même les plus élégans, ont manqué plus d'une fois.

Je viens de lire dans Brumoi, que la comédie Grèque, dans son troisième âge, cessa d'être une Mégère, et devint...quoi? un miroir. Quelle analogie y a-t-il entre un miroir et une Mégère?

Il y a des images qui, sans être précisément fausses, n'ont pas cette vérité sensible qui doit nous saisir au premier coup d'œil. Vous représentez-vous un jour vaste par le silence, *dies per silentium vastus?* Il est vrai que le jour des funérailles de Germanicus, Rome dut être changée en une vaste solitude, par le silence qui régnoit dans ses murs; mais après avoir développé la pensée de Tacite, on ne saisit point encore son image.

La Fontaine semble l'avoir prise de Tacite:

Craignez le fond des bois et leur vaste silence.

Mais ici l'image est claire et juste: on se transporte au milieu d'une solitude immense, où le silence règne au loin, et silence vaste, qui paroît hardi, est beaucoup plus sensible que silence profond, qui est devenu si familier.

Traduisez, *Tibi rident æquora ponti* de Lucrèce: la mer prend une face riante, est une façon de parler très-claire en elle-même, et qui cependant ne peint rien. La mer est paisible, mais elle ne rit point, et dans aucune langue *rident* ne peut se traduire, à moins qu'on ne change l'image.

Distinguons cependant une image confuse d'une image vague. Celle-ci peut être claire, quoique indéfinie: l'étendue, l'élévation, la profondeur, sont des termes vagues, mais clairs; il faut même bien se garder de déterminer certaines expressions dont le vague fait toute la force. *Omnia pontus erat*, tout n'étoit qu'un océan, dit Ovide en parlant du déluge: tout étoit Dieu, excepté Dieu même, dit Bossuet en parlant des siècles d'idolatrie; je ne vois le tout de rien, dit Montagne.

N'oublions pas cet effrayant tableau que fait le P. La Rue du pécheur après sa mort: environné de l'éternité, et n'ayant que son péché entre son Dieu et lui. N'oublions pas non plus cette réponse d'un moine de la Trappe, à qui l'on demandoit ce qu'il avoit fait là depuis quarante ans qu'il y étoit: *cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui.* C'est le vague et l'immensité de ces images qui en fait la force et la sublimité.

Le même.

§ 203. *Des qualités des images.*

Pour s'assurer de la justesse et de la clarté d'une image en elle-même, il faut se demander en écrivant, que fais-je de mon idée? une colonne? un fleuve? une plante? L'image ne doit rien présenter qui ne convienne à la plante, à la colonne, au fleuve, etc. La règle est simple, sûre, et facile; rien n'est plus commun cependant que de la voir négliger, et surtout par les commençans qui n'ont pas fait de leur langue une étude philosophique.

L'analogie de l'image avec l'idée exige encore plus d'attention que la justesse de l'image en elle-même, comme étant plus difficile à saisir. Nous avons dit que toute image suppose une ressemblance, ainsi que toute comparaison; mais la comparaison développe les rapports, l'image ne fait que les indiquer: il faut donc que l'image soit au moins aussi juste que la comparaison peut l'être. L'image qui ne s'applique pas exactement à l'idée qu'elle enveloppe, l'obscurcit au lieu de la rendre sensible; il faut que le voile ne

fasse aucun pli, ou que du moins, pour parler le langage des peintres, le nœud soit bien ressenti sous la draperie.

Après la justesse et la clarté de l'image, je place la vivacité. L'effet que l'on se propose étant d'affecter l'imagination, les traits qui l'affectent le plus doivent avoir la préférence.

Tous les sens contribuent proportionnellement au langage figuré. Nous disons le coloris des idées, la voix des remords, la dureté de l'âme, la douceur du caractère, l'odeur de la bonne renommée. Mais les objets de la vue, plus clairs, plus vifs, et plus distincts, ont l'avantage de se graver plus avant dans la mémoire et de se retracer plus facilement : la vue est par excellence le sens de l'imagination, et les objets qui se communiquent à l'âme par l'entremise des yeux, vont s'y peindre comme dans un miroir ; aussi la vue est-elle celui de tous les sens qui enrichit le plus le langage poétique. Après la vue, c'est le toucher ; après le toucher, c'est l'ouie ; après l'ouie, vient le goût ; et l'odorat, le plus foible de tous, fournit à peine une image entre mille. Parmi les objets du même sens, il en est de plus vifs, de plus frappans, de plus favorables à la peinture. Mais le choix en est au-dessus des règles ; c'est au sens intime à le déterminer.

C'est peu que l'image soit une expression juste ; il faut encore qu'elle soit une expression naturelle, c'est-à-dire, qu'elle paroisse avoir dû se présenter d'elle-même à celui qui l'emploie. Les peintres nous donnent un exemple de la propriété des images : ils couronnent les Naïades de perles et de corail, les bergères de fleurs, les Ménades de pampre, Uranie d'étoiles, etc.

Les productions, les accidens, les phénomènes de la nature diffèrent suivant les climats. Il n'est pas vraisemblable que deux amans qui n'ont jamais dû voir des palmiers, en tirent l'image de leur union. Il ne convient qu'au peuple du Levant, ou à des esprits versés dans la poésie orientale, d'exprimer le rapport des deux extrêmes par l'image du cèdre à l'hysope.

L'habitant d'un climat pluvieux compare la vue de ce qu'il aime à la vue d'un ciel sans nuages ; l'habitant d'un climat brûlant la compare à la rosée. A la Chine, un empereur qui fait la joie et le bonheur de son peuple, est semblable au vent du Midi. Voyez combien sont opposées l'une à l'autre les idées que présente l'image d'un fleuve débordé à un berger des bords du Nil et à un berger des bords de la Loire. Il en est de même de toutes les images locales, que l'on ne doit transplanter qu'avec beaucoup de précaution.

Les images sont aussi plus ou moins familières, suivant les mœurs, les opinions, les usages, les conditions, etc. Un peuple guerrier, un peuple pasteur, un peuple matelot, ont chacun leurs images habituelles ; ils les tirent des objets qui les occupent, qui les affectent, qui les intéressent le plus. Un chasseur amoureux se compare au cerf qu'il a blessé :

Portant partout le trait dont je suis déchiré.

Un berger, dans la même situation, se compare aux fleurs exposées aux vents du Midi.

. . . *Floribus austrum*
Perditus immisi. Virg.

C'est ce qu'on doit observer avec un soin particulier dans la poésie dramatique. *Britannicus* ne doit pas être écrit comme *Athalie*, ni *Polyeucte* comme *Cinna*. Aussi les bons poëtes n'ont-ils pas manqué de prendre la couleur des lieux et des temps, soit de propos délibéré, soit par sentiment et par goût, l'imagination remplie de leur sujet, l'esprit imbu de la lecture des auteurs qui devoient leur donner le ton. On reconnoît les prophètes dans *Athalie*, Tacite dans *Britannicus*, Sénèque dans *Cinna*, et dans *Polyeucte* tout ce que le dogme et la morale de l'évangile ont de sublime et de touchant.

Le même.

§ 204. *Du ménagement que le poëte a à garder dans l'emploi des images.*

1o. Les objets d'où il emprunte ses métaphores, doivent être présens aux esprits cultivés.

2o. S'il adopte un système, comme il y est souvent obligé, celui, par exemple, de la théologie ou celui de la mythologie, celui d'Epicure ou celui de Newton ; il se borne lui-même dans le choix des images, et s'interdit tout ce qui n'est pas analogue au système qu'il a suivi.

Quoi que le Dante ait voulu figurer

par l'Hélicon, par Uranie, et par le chœur des muses, ce n'est pas dans un sujet comme celui du purgatoire qu'il est décent de les invoquer.

3o. Les images que l'on emploie doivent être du ton général de la chose, élevées dans le noble, simples dans le familier, sublimes dans l'enthousiasme, et toujours plus vives, plus frappantes que la peinture de l'objet même: sans quoi l'imagination écarteroit ce voile inutile; et c'est ce qui arrive souvent à la lecture des poëmes dont le style est trop figuré.

4o. Si le poëte adopte un personnage, un caractère, son langage est assujetti aux mêmes convenances que le style dramatique; il ne doit se servir alors, pour peindre ses sentimens et ses idées, que des images qui sont présentes au personnage qu'il a pris.

5o. Les images sont d'autant plus frappantes, que les objets en sont plus familiers: et comme on écrit surtout pour son pays, le style poétique doit avoir naturellement une couleur natale. Cette réflexion a fait dire à un homme de goût, qu'il seroit à souhaiter pour la poésie Françoise que Paris fût un port de mer. Cependant il y a des images transplantées que l'habitude rend naturelles: par exemple, on a remarqué que chez les peuples protestans qui lisent les livres saints en langue vulgaire, la poésie a pris le style oriental. C'est de toutes ces relations observées avec soin, que résulte l'art d'employer les images, et de les placer à propos.

Mais une règle plus délicate et plus difficile à prescrire, c'est l'économie et la sobriété dans la distribution des images. Si l'objet de l'idée est de ceux que l'imagination saisit et retrace aisément et sans confusion; il n'a besoin pour la frapper que de son expression naturelle, et le coloris étranger de l'image n'est plus que de décoration: mais si l'objet, quoique sensible par lui-même, ne se présente à l'imagination que foiblement, confusément, successivement, ou avec peine; l'image qui le peint avec force, avec éclat, et ramassé comme en un seul point, cette image vive et lumineuse éclaire et soulage l'esprit autant qu'elle embellit le style. On conçoit sans peine les inquiétudes et les soucis dont l'ambitieux est agité; mais combien l'idée en est plus sensible, quand on les voit voltiger sous des lambris dorés et dans les plis des rideaux de pourpre!

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes.

Horace.

La Fontaine dit, en parlant du veuvage:

On fait un peu de bruit, et puis on se console;

mais il ajoute:

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole;
Le temps ramène les plaisirs.

Et je n'ai pas besoin de faire sentir ici quel agrément l'idée reçoit de l'image. Le choc de deux masses d'air qui se repoussent dans l'atmosphère est sensible par ses effets; mais cet objet vague et confus n'affecte pas l'imagination comme la lutte des aquilons et du vent du midi, *præcipitem Africum decertantem aquilonibus.* Cette image est frappante au premier coup d'œil: l'esprit la saisit et l'embrasse. Quelle collection d'idées réunies et rendues sensibles dans ce demi-vers de Lucain, qui peint la douleur errante et muette!

Erravit sine voce dolor:

et dans cette image de Rome accablée sous sa grandeur,

Nec se Roma ferens,

et dans le tableau de Sénèque. *Non miror si quando impetum capit (Deus) spectandi magnos viros colluctantes cum aliquâ calamitate!* " Dieu se plaît à " éprouver les grands hommes par des " calamités." Cette idée seroit belle encore, exprimée tout simplement; mais quelle force ne lui donne pas l'image dont elle est revêtue! Les grands hommes et les calamités sont aux prises; et le spectateur du combat, c'est Dieu.

Quand l'image donne à l'objet le caractère de beauté qu'il doit avoir, qu'elle le pare sans le cacher, avec goût et avec décence, elle convient à tous les styles et s'accorde avec tous les tons. Mais pour peu que le langage figuré s'éloigne de ces règles, il refroidit le pathétique, il énerve l'éloquence, il ôte au sentiment sa simplicité touchante, aux grâces leur ingénuité. Les images sont des fleurs, qui, pour être semées avec goût, demandent une main délicate et légère.

Le même.

§ 205 *De la Péroraison.*

Dans l'éloquence de la tribune et dans celle de la chaire, où il s'agit surtout d'intéresser et d'émouvoir, la péroraison est une partie essentielle du discours; parce que c'est elle qui donne la dernière impulsion aux esprits, et qu'elle décide la volonté, l'inclination d'un auditoire libre.

Dans l'éloquence du barreau, elle n'a pas la même importance, parce que le juge n'est ou ne doit être que la loi en personne, et que ce n'est pas sa volonté, mais son opinion qu'il s'agit de déterminer: cependant comme le juge est homme, il ne sera jamais inutile de l'intéresser en faveur de l'innocence et de la foiblesse, de la justice et de la vérité; et une péroraison pathétique ne sera indigne de l'éloquence, que lorsqu'on l'emploiera pour faire triompher l'iniquité, le mensonge, ou le crime. Dans un plaidoyer où le sentiment n'est pour rien, et dans lequel, par conséquent, il seroit ridicule de faire usage de l'éloquence pathétique, la conclusion ne doit être que le résumé de la cause. C'est un épilogue qui réunit tous les moyens épars et développés dans le courant du discours, afin de les rendre présens à la mémoire, au moment de la décision; et cet épilogue consiste ou à parcourir les sommités des choses et à les rappeler article par article, ou à reprendre la division, et à exprimer la substance des raisonnemens qu'on a faits sur chacun des points capitaux.

Il sera mieux encore, dit Cicéron, de récapituler en peu de mots les moyens de la partie adverse, et les raisons avec lesquelles on les aura réfutés et détruits: ainsi, non-seulement la preuve, mais la réfutation, sera présente à l'auditeur; et on aura droit de lui demander s'il désire encore quelque chose, et s'il reste encore dans l'affaire quelque difficulté à résoudre, quelque nuage à dissiper.

La règle générale que prescrit Cicéron pour ce résumé de la cause, c'est de n'y rappeler que les points importans, et de donner à chacun d'eux le plus de force, mais le moins d'étendue qu'il est possible.

Une énumération rapide, un dilemme pressé, un syllogisme qui ramasse toute la cause en un seul point du vue, suffit le plus souvent à la conclusion. Un beau modèle dans ce genre est la proposition que fait Ajax pour décider, à qui d'Ulysse ou de lui-même appartiennent les armes d'Achile.

Arma viri fortis medios mittantur in hostes;
Inde jubete peti, et referentem ornate rogate.
Ovid. Métam. liv. 13.

Mais si la nature de la cause donne lieu à une éloquence véhémente, le résumé que Cicéron appelle énumération, est suivi d'un mouvement oratoire qui sera ou d'indignation ou de commisération.

L'indignation consiste à rendre odieuse ou la personne ou la cause de l'adversaire, et elle doit naître des circonstances aggravantes que la cause peut présenter. Cicéron suppose qu'il s'agisse d'une offense, dont l'orateur porte sa plainte. Le premier moyen, dit-il, d'en faire voir l'indignité, c'est de montrer combien une telle action a été de tout temps criminelle aux yeux du ciel et de la terre, combien les cités policées, les nations, nos ancêtres, nos législateurs, les hommes les plus sages l'ont jugée digne de châtiment. Le second moyen c'est de montrer quelles personnes le crime attaque: ou tous les hommes ou le plus grand nombre; et il en sera plus atroce: ou des supérieurs revêtus d'autorité; et il en sera plus insolent: ou des égaux; et il en sera plus inique: ou des inférieurs, et il en sera plus lâche, plus inhumain, plus odieux. Le troisième est de faire observer ce qui arriveroit, si chacun en faisoit autant, et d'avertir les juges que, si cet exemple étoit impuni, l'audace du coupable auroit bientôt des émules; que nombre d'hommes sont déjà prêts à l'imiter, et qu'ils n'attendent, pour savoir si la même chose leur est permise, que le jugement qui décidera si elle lui est pardonnée. Le quatrième est de démontrer que l'action a été commise de dessein prémédité, et d'ajouter que, si quelquefois il est bon de pardonner à l'imprudence, il n'est jamais permis de pardonner au crime volontaire et délibéré. Le cinquième est de prouver que dans cette action, que nous voulons dépeindre comme noire, cruelle, atroce, tyrannique, on a employé la violence et les moyens les plus condamnés par les lois. Le sixième est de remarquer que ce n'est pas un de ces crimes dont on ait vu mille exemples, et qu'il répugne même à la nature des hommes féroces, des nations barbares, et des plus cruels animaux: ceci convient aux crimes commis contre les

parens du coupable, contre sa femme, ses enfans, contre les personnes du même sang, et par degré contre les suppliants, les amis, les hôtes, les bienfaiteurs de l'accusé; contre ceux avec qui il a passé sa vie, chez qui il a été élevé, par qui il a été instruit; contre les morts, contre des malheureux dignes de compassion, contre des hommes recommandables par leurs vertus ou respectables par leur foiblessse; contre ceux qui étoient hors d'état de nuire, d'attaquer, ni de se défendre, comme les enfans, les vieillards, et les femmes. Le septième est de comparer ce crime à d'autres crimes connus, et de montrer combien il est plus lâche ou plus atroce. Le huitième est de ramasser toutes les circonstances odieuses qui ont précédé, suivi, accompagné le crime, et de l'exposer si vivement aux yeux de l'auditeur, qu'il en soit indigné comme s'il en étoit témoin. Le neuvième, de remarquer qu'il a été commis par celui des hommes qui devoit en être le plus éloigné, et qui devoit le plus s'y opposer si un autre eût voulu le commettre. Le dixième, de s'indigner soi-même d'être le premier qui éprouve une pareille injure. Le onzième, de faire voir l'insulte ajoutée à la cruauté, afin que l'orgueil et l'insolence rendent l'injure encore plus révoltante. Le douzième, de supplier les auditeurs de se mettre à notre place; et s'il s'agit de nos enfans, de nos femmes, de nos parens, ou de quelque vieillard, de leur dire: Pensez vous-mêmes à vos parens, à vos femmes, à vos enfans. Le treizième, de dire que des ennemis même ne verroient pas sans indignation leurs ennemis souffrir ce que nous éprouvons. " Tous ces moyens, ajoute Cicéron, sont " très-propres à exciter une indignation " profonde." Mais les causes auxquelles on peut les appliquer, sont rares, et plus rarement encore elles paroissent au barreau.

La péroraison suppliante, celle que Cicéron appelle *Conquestio*, complainte, est destinée à exciter la commisération des auditeurs.

Il faut, dit-il, la commencer par adoucir les esprits et par les disposer à la miséricorde; et les moyens qu'on doit y employer sont pris de la foiblesse commune à tous les hommes, et de l'empire de la fortune, dont nous sommes tous les jouets. Par ces réflexions, présentées d'un style grave et sentencieux, nous dit ce maître en éloquence, l'esprit des hommes se laisse humilier et amener à la compassion, en considérant leur infirmité propre dans la misère de leurs semblables.

Le même.

§ 206. *Continuation du même sujet.*

Quant aux moyens d'inspirer la pitié, Cicéron semble avoir voulu les épuiser; et nous allons essayer de le suivre.

Ces moyens seront de montrer dans quel état de prospérité s'est vu celui dont on plaide la cause, et dans quel état d'affliction et de misère il est tombé; à quels malheurs il est ou il sera réduit; la honte, les humiliations qu'il éprouve, ou qu'il éprouvera; et combien elles sont indignes de son âge, de sa naissance, de sa première fortune, de ses anciens honneurs, des services qu'il a rendus; une peinture vive et détaillée de son infortune qui la rende sensible aux yeux, et qui touche les auditeurs par les choses, encore plus que par les paroles; le contraste des biens qu'il avoit lieu d'attendre, avec les maux imprévus et cruels qui renversent ses espérances; le retour que nous invitons nos auditeurs à faire sur eux-mêmes, lorsque nous les prions de vouloir bien se mettre dans la situation où nous sommes, et de se souvenir, en nous voyant, de leur père, de leur mère, de leur femme, de leurs enfans (c'est ce moyen que, dans Homère, emploie Priam aux pieds d'Achile; c'est le moyen qu'emploie Andromaque aux pieds d'Hermione dans la tragédie de Racine; il n'y en a pas de plus universel, de plus vrai, ni de plus touchant;) la privation de la seule consolation que l'on pouvoit avoir: Il est mort; je ne l'ai pas vu; je ne l'ai point embrassé; ma main n'a pas fermé ses yeux; je n'ai pas entendu ses dernières paroles; je n'ai pas reçu ses adieux, ses derniers soupirs; ces circonstances qui rendent le malheur plus cruel encore: il est mort entre les mains des ennemis; il est couché sans sépulture sur une terre étrangère, en proie aux animaux voraces; il est privé des mêmes honneurs qu'on ne refuse à aucun homme après sa mort: la parole adressée à des êtres insensibles, comme aux vêtemens, à la maison de celui qui n'est plus, à ce qui nous reste de lui; sûr et puissant moyen d'émouvoir ceux qui l'ont connu et qui l'ont aimé; une peinture de la détresse, des infirmités, ou de la solitude où est réduit celui qu'on défend; la re-

commandation qu'il a faite de quelque chose d'intéresant, comme de ses enfans, de sa femme, de ses parens, ou de sa propre sépulture (ces objets tristes et sacrés sont des sources de pathétique); le regret d'être séparé de ce qu'on a de plus cher, comme d'un père, d'un fils, d'un frère, d'un ami; la plainte que nous arrache l'injustice ou la cruauté de ceux qui nous traitent indignement, et qui devroient le moins en user ainsi envers nous, comme nos proches, nos amis: ceux à qui nous avons fait du bien et de qui nous aurions espéré du secours; d'humbles supplications, en demandant grâce soi-même: ce qui ne sauroit avoir lieu qu'en parlant à un maître qu'on veut fléchir; et Cicéron en convient lui-même: *ignoscite, judices; erravit; lapsus est; non putavit; si unquam post hac: ad parentem sic agi solet. Ad judices: non fecit, non cogitavit, falsi testes, fictum crimen* [toutefois, en niant le crime, le même orateur ne laisse pas d'employer les moyens de commisération. Voyez des péroraisons pour Muréna, pour Ligarius, pour Flaccus]; des plaintes qui auront pour objet le malheur de ceux qui nous touchent plus que notre propre malheur: l'oubli même de nos infortunes pour donner toute notre sensibilité à celle des autres, en marquant une force et une grandeur d'âme à l'épreuve de tous les maux qu'on nous a fait souffrir, et au-dessus des maux qui nous menacent; car souvent la vertu et la hauteur du caractère, accompagnée de gravité, sert mieux à exciter la commisération, que l'abaissement et que l'humble prière.

Mais du moment qu'on s'apercevra que tous les cœurs seront émus, il ne faut plus insister sur les plaintes, dit Cicéron; car selon la remarque du rhéteur Apollonius, rien n'est si vite séché qu'une larme.

Le modèle des péroraisons pathétiques est celle de la harangue pour la défense de Milon. C'est là qu'on voit l'orateur suppliant sauver à l'accusé l'humiliation de la prière, et lui conserver toute la dignité qui convient au caractère d'un grand homme dans le malheur. Mais ce qui est encore très-supérieur à cette supplication, c'est l'indignation qui la précède, et dans laquelle Cicéron démontre avec une éloquence sans exemple, que, si Milon avoit attenté à la vie de Clodius, la république lui en devroit des actions de grâces au lieu de châtimens.

En lisant cet article, on a dû observer que dans l'éloquence moderne il est rare que ces moyens d'exciter l'indignation e la compassion puissent être mis en usage. Mais si l'éloquence n'en fait pas son profit, la poésie en fera le sien; et c'est surtout pour les poëtes que j'ai cru devoir les transcrire.

Le même.

§ 207. *Continuation du même sujet.*

Dans l'éloquence de la chaire, le pathétique de la péroraison a un objet qui ne convient qu'au genre délibératif: c'est d'émouvoir l'auditoire de compassion pour lui-même; et d'horreur pour ses propres vices, ou de terreur pour ses propres dangers.

Il est rare en effet que l'orateur chrétien plaide la cause des absens, à moins qu'il ne parle en faveur des pauvres, des orphelins, comme Vincent de Paule, lorsqu'il disoit aux femmes pieuses qui composoient son auditoire: " Or sus, Mes- " dames, la compassion et la charité vous " ont fait adopter ces petites créatures " pour vos enfans. Vous avez été leurs " mères selon la grâce, depuis que leurs " mères selon la nature les ont abandon- " nés. Voyez maintenant si vous voulez " aussi les abandonner: cessez à présent " d'être leurs mères pour devenir leurs " juges. Leur vie et leur mort sont en- " tre vos mains. Je m'en vais prendre " les voix et les suffrages. Il est temps " de prononcer leur arrêt et de savoir si " vous ne voulez plus avoir de miséri- " corde pour eux. Ils vivront si vous " continuez d'en prendre un soin chari- " table; et ils mourront si vous les dé- " laissez."

Cette conclusion, le modèle des péroraisons pathétiques eut le succès qu'elle méritoit: le même jour, dans la même église, au même instant, l'hôpital des enfans trouvés, qui jusque là périssoient dans les rues, fut fondé à Paris et doté de quarante-mille livres de rente. (Discours sur l'éloquence de la Chaire par M. l'Abbé Maury).

Il est plus rare encore que l'orateur chrétien fasse des retours sur lui-même, et tire des moyens qui lui sont personnels, le pathétique de sa péroraison: quoiqu'il y en ait quelques exemples, comme celui de Bossuet dans l'oraison funèbre de Condé, et comme celui du missionaire Dupiessis dans son sermon du jugement dernier.

C'est donc à l'auditoire que l'éloquence évangélique, et en général l'éloquence qui a pour objet l'utilité commune, attache l'intérêt de la péroraison. L'orateur est alors le conciliateur de l'homme avec lui-même; il le rend juge dans sa propre cause; et il se fait son avocat, ou plutôt son ami, son père. Il le voit en péril, et en s'effrayant il l'effraie; il le voit esclave de ses passions, et en s'affligeant de son humiliation et de son malheur il l'en afflige; il le conjure d'avoir pitié de lui-même, et les larmes de compassion qu'il lui donne lui en font répandre; il se place entre lui et le Dieu vengeur qui l'attend, et en criant pour lui miséricorde, il le pénètre de frayeur, de componction, et de remords. Mais rien de plus stérile que ces exclamations, ces prières, ces mouvemens, lorsqu'ils sont composés et froidement étudiés. Ce n'est alors ni avec une voix caverneuse, ni avec une voix glapissante qu'on déchire l'âme des auditeurs; c'est avec les sanglots, les larmes d'une douleur véritable et profonde. Si l'enthousiasme du zèle n'a pas dicté ces péroraisons, et s'il ne les prononce pas, l'effet en est perdu. C'est un Bridaine, un Duplessis qui savoient les faire et les dire. Il n'appartient pas à tout homme, ni même à tout homme éloquent, de se montrer oppressé de douleur, et de parler des larmes qui l'inondent et des sanglots qui lui étouffent la voix: *Sed finis sit: neque enim, præ lacrymis, jam loqui possum.*

Le même.

§ 208. *Orateurs Grecs.*

Un trait remarquable dans l'histoire de l'esprit humain, c'est que ce sont deux républiques qui ont laissé au monde entier les modèles éternels de la poésie et de l'éloquence. C'est du sein de la liberté que se sont répandues deux fois sur la terre les lumières du bon goût, qui éclairent encore les nations policées de nos jours. On a très-improprement appelé siècle d'Alexandre, celui qui a commencé à Périclès et fini sous ce fameux conquérant, dont les triomphes en Asie n'eurent assurément aucune part à la gloire littéraire des Grecs, qui expira précisément à cette époque avec leur liberté. De tous ces grands empires qui avoient précédé le sien, il n'est resté que le souvenir d'une puissance renversée; mais les arts de l'imagination, le goût, le génie, ont été du moins le noble héritage que l'ancienne liberté nous a transmis, et que nous avons recueilli dans les débris de Rome et d'Athènes.

Ces arts si brillans, portés à un si haut point de perfection, eurent, comme toutes les choses humaines, de foibles commencemens. Ce qui nous reste d'Antiphon, d'Andocide, de Lycurgue le rhéteur, d'Hérode, de Lesbonax, ne s'élève pas au-dessus de la médiocrité. Périclès, Lysias, Isocrate, Hypéride, Isée, Eschyne paroissent avoir été les premiers dans le second rang: car Démosthène est seul dans le sien. On remarque dans ce qui nous reste d'Isocrate, une diction ornée, élégante, de la grâce, surtout une harmonie soignée avec un scrupule qui est peut-être porté trop loin. Sa timidité naturelle et la foiblesse de son organe l'éloignèrent du barreau et de la tribune; mais il se procura une autre espèce d'illustration, en ouvrant une école d'éloquence, qui fut pendant plus de soixante ans la plus célèbre de toute la Grèce, et rendit de grands services à l'art oratoire, comme l'atteste Cicéron dans son jugement sur les orateurs Grecs. Je ne puis mieux faire que de rapporter ce précis, fait par un juge si distingué, et qui étoit beaucoup plus près que nous des objets dont il parloit

" C'est dans Athènes (dit-il) qu'exista
" le premier orateur, et cet orateur fut
" Périclès. Avant lui et Thucydide son
" contemporain, on ne trouve rien qui
" ressemble à la véritable éloquence.
" On croit cependant que long-temps
" auparavant, le vieux Solon, Pisistrate
" et Clisthène avoient du mérite pour
" leur temps. Après eux, Thémistocle
" parut supérieur aux autres par le ta-
" lent de la parole, comme par ses lu-
" mières en politique. Enfin Périclès, le
" plus renommé par tant d'autres qualités,
" le fut surtout par celle de grand orateur.
" On convient aussi que dans le même
" temps Cléon, quoique citoyen turbu-
" lent, n'en fut pas moins un homme élo-
" quent. A la même époque, se pré-
" sentent Alcibiade, Critias, Théramène:
" comme il ne nous reste rien d'aucun
" d'eux, ce n'est guères que par les
" écrits de Thucydide que nous pouvons
" conjecturer quel étoit le goût qui ré-
" gnoit alors. Leur style étoit noble,

" élevé, sentencieux, plein dans sa pré-
" cision, mais par sa précision même un
" peu obscur. Dès que l'on s'aperçut
" de l'effet que pouvoit produire un dis-
" cours bien composé, bientôt il y eut
" des gens qui se donnèrent pour pro-
" fesseurs dans l'art de parler. Gorgias
" le Léontin, Trasimaque de Calcé-
" doine, Protagore d'Abdère, Prodique
" de l'île de Cos, Hippias d'Elée et
" beaucoup d'autres, se firent un nom
" dans ce genre. Mais leur prétention
" ressembloit trop à la jactance; car ils
" se vantoient d'enseigner comment
" d'une mauvaise cause on pouvoit
" en faire une bonne. C'est contre ces
" sophistes que s'éleva Socrate, qui em-
" ploya pour les combattre toute la sub-
" tilité de la dialectique. Ses fréquentes
" leçons formèrent beaucoup de savans
" hommes, et c'est alors que la morale
" commença à faire partie de la philoso-
" phie, qui jusques là ne s'étoit occupée
" que des sciences physiques."

" Tous ceux dont je viens de parler
" étoient déjà sur leur déclin, lorsque
" parut Isocrate dont la maison devint
" l'école de la Grèce, grand orateur,
" maître parfait et qui sans briller dans
" les tribunaux, sans sortir de chez lui,
" parvint à un degré de célébrité, où
" dans le même genre nul ne s'est élevé
" depuis. Il écrivit bien, et apprit aux
" autres à bien écrire. Il connut mieux
" que ses prédécesseurs l'art oratoire
" dans toutes ses parties; mais surtout
" il fut le premier à comprendre que si
" la prose ne doit point avoir le rythme
" du vers, elle doit au moins avoir un
" nombre et une harmonie qui lui soit
" propre. Avant lui, on ne connoissoit
" aucun art dans l'arrangement des mots:
" quand cet arrangement étoit heureux,
" c'étoit un effet du hasard; car la na-
" ture elle-même nous porte à renfermer
" notre pensée dans un certain espace,
" à donner aux mots un ordre convena-
" ble, et à terminer nos phrases le plus
" souvent d'une manière plus ou moins
" nombreuse. L'oreille elle-même sent
" ce qui la remplit ou ce qui lui manque;
" nos phrases sont coupées par les inter-
" valles de la respiration, qui non-seule-
" ment ne doit pas nous manquer, mais
" qui même ne peut être gênée sans
" produire un mauvais effet."

Cicéron parle ensuite de Lysias, d'Hy-péride, d'Eschyne, et après leur avoir payé le tribut d'éloges qu'ils méritent, il s'exprime ainsi: " Démosthène réunit la
" pureté de Lysias, l'esprit et la finesse
" d'Hypéride, la douceur et l'éclat d'Es-
" chyne, et quant aux figures de la pen-
" sée et aux mouvemens du discours, il
" est au-dessus de tout: en un mot, on
" ne peut imaginer rien de plus divin."

La Harpe.

§ 209. *Demosthène.*

L'éloge de Démosthène revient sans cesse sous la plume de Cicéron, comme celui de Racine sous la plume de Voltaire. Ainsi chacun d'eux n'a cessé d'exalter l'homme qu'il devoit craindre le plus, et à qui il ressembloit le moins. Ce doit être sans doute un des avantages du génie de sentir plus vivement que personne le charme de la perfection, parce qu'il en connoît toute la difficulté; et cet attrait doit contribuer à le mettre au dessus de la jalousie naturelle à la rivalité. L'intérêt de son plaisir l'emporte alors sur celui de son amour-propre: il jouit trop pour rien envier: il est trop heureux pour être injuste.

Il y a malheureusement des exceptions à cette vérité, comme à toute autre; mais je ne m'occupe dans ce moment que des exemples d'équité, et celui de Cicéron est d'autant plus frappant, la justice qu'il rend à Démosthène fait d'autant plus d'honneur à tous les deux, que les caractères de leur éloquence, comme je viens de le dire, sont absolument différens. Cicéron est de tous les hommes celui qui a porté le plus loin les charmes du style et les ressources du pathétique. Il se complaît dans sa magnifique abondance, raconte avec tout l'art possible, et pleure avec grâce. C'est pourtant lui qui regarde Démosthène comme le premier des hommes dans l'éloquence judiciaire et délibérative, parce que nul ne va plus promptement et plus sûrement à son but, qui est d'entraîner la multitude ou les juges. C'est Cicéron qui vante la supériorité de Démosthène, l'élévation de ses idées et de ses sentimens, la dignité de son style, et son impulsion victorieuse. Fénélon lui rend le même hommage et le préfère à Cicéron que pourtant il aime infiniment, tant il étoit de la destinée de Démosthène de surjuguer en tout genre et ses juges et ses rivaux.

On sait tous les obstacles qu'il eut à

vaincre et tous les efforts qu'il fit pour corriger, assouplir, perfectionner son organe, et pour rendre son action oratoire digne de sa composition: mais peut-être n'a-t-on pas fait assez d'attention à ce qu'il y avoit de grand dans cette singulière idée, d'aller haranguer sur les bords de la mer, pour s'exercer à haranguer ensuite devant le peuple. C'étoit avoir saisi, ce me semble, sous un point de vue bien juste, le rapport qui se trouve entre ces deux puissances également tumultueuses et imposantes, les flots de la mer et les flots d'un peuple assemblé.

Raisonnemens et mouvemens, voilà toute l'éloquence de Démosthène. Jamais homme n'a donné à la raison des armes plus pénétrantes, plus inévitables. La vérité est dans sa main un trait perçant qu'il manie avec autant d'agilité que de force, et dont il redouble sans cesse les atteintes. Il frappe sans donner le temps de respirer, il pousse, presse, renverse et ce n'est pas un de ces hommes qui laissent à l'adversaire terrassé le moyen de nier sa chute. Son style est austère et robuste, tel qu'il convient à une âme franche et impétueuse. Il s'occupe rarement à parer sa pensée; ce soin semble au-dessous de lui; il ne songe qu'à la porter tout entière au fond de votre cœur. Nul n'a moins employé les figures de diction; nul n'a plus négligé les ornemens; mais dans sa marche rapide il entraîne l'auditeur où il veut, et ce qui le distingue de tous les orateurs, c'est que l'espèce de suffrage qu'il arrache, est toujours pour l'objet dont il s'agit et non pas pour lui. On diroit d'un autre, il parle bien: on dit de Démosthène, il a raison.

La Harpe.

§ 210. *Orateurs Romains qui ont précédé Cicéron.*

Cicéron dans son traité des orateurs célèbres, où il s'entretient avec Atticus et Brutus, après avoir parlé des Grecs qui se distinguèrent dans l'éloquence depuis Périclès jusqu'à Démétrius de Phalère, qui avec beaucoup de mérite commença pourtant à faire sentir quelque altération dans la pureté du goût attique, et marqua le premier degré de la décadence, vient à ceux des Romains qui, dès les premiers temps de la république, s'étoient fait un nom par le talent de la parole. Il en trace une énumération assez étendue pour nous faire comprendre combien cet art avoit été long-temps cultivé sans faire de progrès remarquables, jusqu'au temps de Caton le censeur et jusqu'aux Gracches, les seuls qu'il caractérise de manière à laisser d'eux une assez grande idée, non pas celle de la perfection, (ils en étoient encore loin) mais celle du génie qui n'est pas encore guidé par l'art ni poli par le goût. La véhémence et le pathétique étoient le caractère des Gracches; la gravité et l'énergie celui de Caton; mais tous trois manquoient encore de cette élégance, de cette harmonie, de cet art d'arranger les mots et de construire les périodes, toutes choses qui occupent une si grande place dans l'art oratoire, non moins obligé que la poésie de regarder l'oreille comme le chemin du cœur. Les Gracches paroissent avoir été du nombre de ceux qui furent instruits les premiers dans les lettres Grecques, que l'on commençoit à connoître dans Rome. L'histoire nous apprend qu'ils durent cette instruction, alors assez rare, à l'excellente éducation qu'ils reçurent de leur mère Cornélie. Mais la langue Latine n'étoit pas encore perfectionnée: elle ne le fut qu'au septième siècle de Rome, à l'époque où fleurirent Antoine, Crassus, Scævola, Sulpitius, Cotta, que nous avons vus tous jouer un grand rôle dans les dialogues de Cicéron sur l'orateur. L'éloge qu'il en fait n'est fondé en partie, que sur une tradition qui se conservoit facilement parmi tant d'auditeurs et de juges; car plusieurs n'avoient rien écrit, et ceux dont les ouvrages étoient entre les mains de Cicéron, n'ont pu échapper à l'injure des temps. Nous ne les connoissons que par le témoignage honorable qu'il leur rend, ensorte que toute l'histoire de l'éloquence Romaine, et tous les monumens qui nous en restent, sont pour nous renfermés à la fois dans les écrits de Cicéron.

Le même.

§ 211. *Cicéron.*

Lorsque Cicéron parut dans la carrière oratoire, Hortensius y tenoit le premier rang: on l'appeloit le roi du barreau. Cicéron, dès les premiers pas qu'il fit, rencontra cet illustre adversaire, eut la gloire de lutter contre lui avec

avantage, et de mériter son estime et son amitié. Mais lui-même nous apprend, (et son impartialité connue le rend très-croyable, qu'Hortensius ne soutint pas sa réputation jusqu'au bout. Il ne s'aperçut pas que l'éclat et l'ornement qui étoient le principal mérite de ses discours, son action plus faite pour le théâtre que pour les tribunaux, toutes ces séductions qui avoient fait applaudir sa jeunesse, convenoient moins à un âge plus mûr, dont on exige des qualités plus importantes, et qui doit mettre dans ses paroles tout le poids, toute la dignité qui appartient à l'expérience. On vit Hortensius baisser à mesure que Cicéron s'élevoit. Cette concurrence inégale jeta quelques nuages dans leur liaison. Cicéron crut avoir à se plaindre de lui dans le temps de son exil ; ce qui ne l'empêcha pas de lui payer, à sa mort, le tribut de regrets qu'un aussi bon citoyen que lui ne pouvoit refuser au mérite d'un rival, et à l'intérêt de l'état qui les avoit souvent réunis dans le même parti.

Le plus beau triomphe qu'il remporta sur lui fut dans l'affaire de Verrès, dont je me propose de parler en détail. Mais il faut observer auparavant, pour la gloire de notre orateur, que dans cette cause, comme dans beaucoup d'autres dont il se chargea, il y avoit autant de courage à entreprendre que d'honneur à réussir. Il étoit venu dans des temps de trouble et de corruption : la brigue, le crédit, le pouvoir l'emportoient souvent dans les tribunaux sur l'équité : souvent l'oppresseur étoit si puissant que l'opprimé ne trouvoit point de défenseur. C'est ce qui étoit arrivé, par exemple, dans le procès de Roscius d'Amérie, qui dans le temps où les proscriptions de Sylla faisoient taire toutes les lois, avoit été dépouillé de ses biens par deux de ses parens qui avoient assassiné son père, quoiqu'il ne fût pas au nombre des proscrits, et qui craignant ensuite que le fils ne revendiquât ses biens, avoient osé le charger du meurtre qu'eux-mêmes avoient commis et intenter contre lui une accusation de parricide. Ils étoient soutenus du crédit de Chrysogon, qui avoit partagé les dépouilles : c'étoit un affranchi de Sylla, tout-puissant auprès de son maître, qui étoit alors dictateur. Aucun avocat n'avoit osé s'exposer aux ressentimens d'un ennemi si formidable. Cicéron, âgé de vingt-six ans, eut cette noble hardiesse. Plein de cette indignation qu'inspire l'injustice, et qu'une prudence réfroidit trop souvent dans l'âge de l'expérience, mais qui allume le sang d'un jeune homme bien né, peut-être aussi emporté par cette ardeur de se signaler, l'un des plus heureux attributs de la jeunesse, il osa seul parler, quand tout le monde se taisoit, résolution d'autant plus étonnante, que c'étoit la première cause publique qu'il plaidoit.

Un autre mérite non moins admirable, c'est qu'il ait mis dans son plaidoyer toute l'adresse et toute la réserve que le courage n'a pas toujours. En attaquant Chrysogon avec toute la force dont il étoit capable, en le rendant aussi odieux qu'il étoit possible, il a pour Sylla tous les ménagemens imaginables, et prend toujours le parti le plus prudent, lorsqu'on combat l'autorité, celui de supposer qu'elle n'est point instruite et même qu'elle ne sauroit l'être. Nous ignorons quel fut l'événement du procès ; mais nous savons que peu de temps après il eut encore la même confiance, et défendit le droit de quelques villes d'Italie à la bourgeoisie Romaine, contre une loi expresse de Sylla qui la leur ôtoit. Plutarque qui écrivoit plus d'un siècle après Cicéron ; croit que son voyage dans la Grèce, et son absence qui dura deux ans, eurent pour véritable cause, non pas le besoin de rétablir sa santé, comme il le disoit, mais la crainte des ressentimens de Sylla. Cette opinion de Plutarque est démentie par d'autres témoignages beaucoup plus authentiques, d'après lesquels on voit que Cicéron demeura un an dans Rome, après le procès de Roscius. La conduite noble et courageuse qui marqua son entrée dans le barreau, fut dans la suite un des plus doux souvenirs qui aient flatté sa vieillesse. Il en parle à son fils avec complaisance, et lui cite son exemple comme une leçon pour tous ceux qui se destinent au même ministère, et qui doivent être bien convaincus que rien n'est plus propre à leur mériter de bonne heure la considération publique, que ce dévoûment généreux qui ne connoît plus de danger, dès qu'il s'agit de protéger l'innocence. C'est le sentiment qui l'anime dans l'accusation contre Verrès. Il est vrai qu'il apportoit dans cette cause de grands avantages. Il étoit dans la force de l'âge et dans la route des honneurs. Il avoit exercé la questure en Sicile avec éclat, et venoit d'être désigné édile. Le peuple Romain charmé de

son éloquence et persuadé de sa vertu, lui prodiguoit dans toutes les occasions la faveur la plus déclarée. Les applaudissemens publics le suivoient partout; mais il n'est pas moins vrai qu'en attaquant Verrès, il avoit de grands obstacles à vaincre. Verrès tout coupable qu'il étoit, se sentoit appuyé du crédit de tout ce qu'il y avoit de plus puissant dans Rome. Les grands qui regardoient comme un de leurs droits, de s'enrichir dans le gouvernement des provinces par les plus criantes concussions, faisoient cause commune avec lui, et ne voyoient dans la punition qui le menaçoit, qu'un exemple à craindre pour eux. On employoit tous les moyens possibles pour le soustraire à la sévérité des lois. Cicéron, à qui les Siciliens avoient adressé leurs plaintes, comme au protecteur naturel de cette province, depuis qu'il y avoit été questeur, étoit allé sur les lieux recueillir les témoignages dont il avoit besoin contre l'accusé. Il avoit demandé trois mois et demi pour ce voyage; mais il apprit qu'on s'arrangeoit pour traîner l'affaire en longueur, jusqu'à l'année suivante, où M. Métellus devoit être préteur, et Q. Métellus et Hortensius consuls. C'étoient précisément les défenseurs de Verrès, et ce concours des circonstances leur auroit donné trop de moyens de le sauver. Cicéron fit tant de diligence, que son information fut achevée en cinquante jours. Il revint à Rome, au moment où on l'attendoit le moins, et considérant que la plaidoirie pouvoit occuper un grand nombre d'audiences et consumer un temps précieux, il fit procéder tout de suite à la preuve testimoniale, et ne prononça qu'un seul discours, dans lequel, à chaque fait, il citoit les témoins qu'il présentoit à son adversaire Hortensius, qui devoit les interroger. Les preuves furent si claires, les dépositions si accablantes, les murmures de tout le peuple Romain qui étoit présent se firent entendre avec tant de violence, qu'Hortensius atterré n'osa prendre la parole pour combattre l'évidence, et conseilla lui-même à Verrès de ne pas attendre le jugement et de s'exiler de Rome. Quand on lit dans Cicéron le détail de ces crimes atroces et innombrables, dont un seul auroit mérité la mort, on est indigné que la jurisprudence Romaine, digne d'éloges à tant d'autres égards, ait eu plus de respect pour le titre de citoyen Romain, que pour cette justice distributive qui proportionne le châtiment au délit, et qu'elle ait permis que tout citoyen qui se condamnoit lui-même à l'exil, fût regardé comme assez puni. Verrès cependant eut une fin malheureuse; mais ses crimes n'en furent que l'occasion et non pas la cause. Après avoir mené dans son exil une vie misérable, dans l'abandon et le mépris, il revint à Rome dans le temps des proscriptions d'Octave et d'Antoine; mais ayant eu l'imprudence de refuser à ce dernier les beaux vases de Corinthe et les belles statues Grecques qui étoient le reste de ses déprédations en Sicile, il fut mis au nombre des proscrits, et Verrès périt comme Cicéron.

C'est la seule fois que ce grand homme, occupé sans cesse de défendre des accusés, se porta pour accusateur, et c'est aussi par cette remarque intéressante qu'il commence sa première Verrine. La tournure que prit cette affaire fut cause que de sept harangues dont elle est le sujet, il n'y eut que les deux premières de prononcées. Cicéron écrivit les autres, pour laisser un modèle de la manière dont une accusation doit être suivie et soutenue dans toutes ses parties. Les deux dernières Verrines, regardées généralement comme des chefs-d'œuvre, ont pour objet, l'une les vols et les rapines de Verrès, l'autre ses cruautés et ses barbaries. L'une est remarquable par la richesse des détails, la variété et l'agrément des narrations, par tout l'art que l'orateur emploie pour prévenir la satiété, en racontant une foule de larcins, dont le fond est toujours le même; l'autre est admirable par la véhémence et le pathétique, par tous les ressorts que l'orateur met en œuvre pour émouvoir la pitié en faveur des opprimés, et exciter l'indignation contre le coupable.

Le même.

§ 212. *Parallèle de Démosthène et de Cicéron.*

C'est surtout dans l'éloquence que Rome peut se vanter d'avoir égalé la Grèce. En effet à tout ce que celle-ci a de plus grand, j'oppose hardiment Cicéron. Je n'ignore pas quel combat j'aurai à soutenir contre les partisans de Démosthène; mais mon dessein n'est pas d'entreprendre ici ce parallèle inutile à mon objet, puisque moi-même je cite partout Démosthène, comme un des premiers

auteurs qu'il faut lire, ou plutôt qu'il faut savoir par cœur. J'observerai seulement que la plupart des qualités de l'orateur sont au même degré dans tous les deux, la sagesse, la méthode, l'ordre des divisions, l'art des préparations, la dispositions des preuves, enfin tout ce qui tient à ce qu'on appelle l'invention. Dans l'élocution il y a quelque différence. L'un serre de plus près son adversaire, l'autre prend plus de champ pour combattre. L'un se sert toujours de la pointe de ses armes, l'autre en fait souvent sentir aussi le poids. On ne peut rien ôter à l'un, rien ajouter à l'autre. Il y a plus de travail dans Démosthène, plus de naturel dans Cicéron. Celui-ci l'emporte évidemment pour la plaisanterie et le pathétique, deux puissans ressorts de l'art oratoire. Peut-être dira-t-on que les mœurs et les lois d'Athènes ne permettoient pas à l'orateur Grec les belles péroraisons du nôtre ; mais aussi la langue Attique lui donnoit des avantages et des beautés que la nôtre n'a pas. Nous avons des lettres de tous les deux. Il n'y a nulle comparaison à en faire. D'un autre côté, Démosthène a un grand avantage, c'est qu'il est venu le premier, et qu'il a contribué en grande partie à faire Cicéron ce qu'il est. Il s'étoit attaché à imiter les Grecs, et nous a représenté, ce me semble, en lui seul, la force de Démosthène, l'abondance de Platon et la douceur d'Isocrate. Mais ce n'est pas l'étude qu'il en a pu faire, qui lui a donné ce qu'il y a dans chacun d'eux : il l'a tiré de lui-même et de cet heureux génie, né pour réunir toutes les qualités. On diroit qu'il a été formé par une destination particulière de la providence, qui vouloit faire voir aux hommes jusqu'où l'éloquence pouvoit aller. En effet, qui sait mieux développer la vérité ? qui sait émouvoir plus puissamment les passions ? quel écrivain eut jamais autant de charmes ? Ce qu'il arrache de force, il semble l'obtenir de plein gré, et quand il vous entraîne avec violence, vous croyez le suivre volontairement. Il y a dans tout ce qu'il dit une telle autorité de raison, que l'on a honte de n'être pas de son avis. Ce n'est point un avocat qui s'emporte ; c'est un témoin qui dépose, un juge qui prononce ; et cependant tous ces différens mérites, dont chacun coûteroit un long travail à tout autre que lui, semblent ne lui avoir rien coûté, et dans la perfection de son style il conserve toute la grâce de la plus heureuse facilité. C'est donc à juste titre que parmi ses contemporains il a passé pour le dominateur du barreau, et que dans la postérité son nom est devenu celui de l'éloquence. Ayons-le donc toujours devant les yeux, comme le modèle qu'on doit se proposer ; et que celui-là soit sûr d'avoir profité beaucoup, qui aimera beaucoup Cicéron.

Quintilien. Traduction de la Harpe.

§ 213. *Autre parallèle de Démosthène et de Cicéron.*

Je ne crains pas de dire que Démosthène me paroît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je ne fais. Il embellit tout ce qu'il touche ; il fait honneur à la parole : il fait des mots ce qu'un autre n'en sauroit faire ; il a je ne sais combien de sortes d'esprit. Il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine ; mais on remarque quelque parure dans son discours. L'art y est merveilleux ; mais on l'entrevoit. L'orateur en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas, et ne se laisse point oublier. Démosthène paroît sortir de soi, et ne voir que la patrie. Il ne cherche point le beau ; il le fait sans y penser : il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole, comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie. C'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer parce qu'on est saisi. On pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles. On le perd de vue : on n'est occupé que de Philippe qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs ; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron, que de la rapide simplicité de Démosthène.

Fénélon.

§ 214. *Des Pères de l'Eglise.*

L'éloquence des docteurs de l'église a quelque chose d'imposant, dont l'autorité vous confond et vous subjugue. On sent que leur autorité vient d'en haut, et qu'ils enseignent par un ordre exprès. Toutefois au milieu de ces inspirations, leur génie conserve le calme et la majesté.

Saint Ambroise est le Fénélon des pè-

res de l'église Latine. Il est fleuri, doux, abondant, et, à quelques défauts près, qui tiennent à son siècle, ses ouvrages sont d'une lecture charmante : pour s'en convaincre, il suffit de parcourir le *Traité de la virginité* et *l'éloge des patriarches*.

Quand on nomme un saint aujourd'hui, on se figure quelque moine grossier et fanatique, livré, par imbécillité ou par caractère, à une superstition ridicule. Augustin offre pourtant un autre tableau ; on voit un jeune homme ardent et plein d'esprit, se jetant à la fois dans les délices des passions et dans les plaisirs de la pensée, épuisant bientôt toutes les voluptés, et s'étonnant que les amours de la terre ne puissent remplir le vide de son cœur. Il tourne son âme inquiète vers le ciel ; quelque chose lui dit que c'est là qu'habite cette souveraine beauté après laquelle il soupire. Dieu lui parle tout bas, et cet homme du siècle, que le siècle n'avoit pu satisfaire, trouve enfin le repos et la plénitude de ses désirs dans le sein de la religion.

Montagne et Rousseau nous ont donné leur confession. Le premier s'est moqué de la bonne foi de son lecteur ; le second a révélé de honteuses turpitudes, en se proposant pour modèle de vertu. C'est dans les confessions de St. Augustin qu'on apprend à connoître l'homme tel qu'il est. Le saint ne se confesse point à la terre, il se confesse à Dieu ; il ne cache rien à celui qui voit tout. C'est un chrétien à genoux dans le tribunal de la pénitence, qui déplore ses fautes et qui les découvre, afin que le médecin applique le remède sur la plaie. Il ne craint point de fatiguer par des détails celui dont il a dit ce mot sublime : *il est patient parce qu'il est éternel*. Et quel magnifique portrait ne nous fait-il point d'un Dieu auquel il a confié ses erreurs. " Vous êtes infiniment grand, " dit il, infiniment bon, infiniment mi- " séricordieux, infiniment juste ; votre " beauté est incomparable, votre force " est irrésistible, votre puissance sans " bornes. Toujours en action, toujours " en repos, vous soutenez, vous rem- " plissez, vous conservez l'univers; vous " aimez sans passion, vous êtes jaloux " sans trouble, vous changez vos opéra- " tions et jamais vos desseins . . . . . " Mais que vous dis-je ici, ô mon Dieu ! " et que peut-on dire en parlant de " vous ?"

Le même homme qui a tracé cette brillante image du vrai Dieu, va vous parler à présent avec la plus aimable naïveté des erreurs de sa jeunesse. " Je ne " fus pas plutôt arrivé à Carthage, dit-il, " que je me vis assiégé d'une foule de " coupables amours, qui se présentoient " à moi de toutes parts . . . . un état " tranquille me sembloit insupportable, " et je ne cherchois que les chemins " pleins de piéges et de précipices. Mais " mon bonheur eût été d'être aimé aussi " bien que d'aimer, car on veut trouver " la vie dans ce qu'on aime . . . . Je " tombai enfin dans les filets où je dési- " rois d'être pris : je fus aimé et je pos- " sédai ce que j'aimois. Mais, ô mon " Dieu ! vous me fîtes alors sentir votre " bonté et votre miséricorde, en m'acca- " blant d'amertume : car au lieu des dou- " ceurs que je m'étois promises, je ne " connus que jalousie, soupçons, crain- " tes, colère, querelles et emporte- " mens."

Le ton simple, triste et passionné de ce récit, le beau retour vers la divinité et vers le calme du ciel, au moment même où le saint semble le plus agité par les illusions de la terre et le souvenir des erreurs de sa vie ; ce mélange de regrets et de repentir est plein de charmes. Nous ne connoissons pas de mot, de sentiment plus délicat que celui-ci. " Mon " bonheur eût été d'être aimé aussi-bien " que d'aimer, car *on veut trouver la vie* " *dans ce qu'on aime*." C'est encore St. Augustin qui a dit cette parole rêveuse : *une âme contemplative se fait à elle-même une solitude*. *La cité de Dieu*, les épîtres, et quelques traités du même père, sont pleins de ces sortes de pensées.

St. Jérôme brille surtout par une imagination vigoureuse, que n'avoit pu éteindre chez lui une immense érudition. Le recueil de ses lettres est un des monumens les plus curieux de la bibliothèque des pères. Ainsi que St. Augustin il trouva son écueil dans les voluptés du monde. Il aime à peindre la nature et les douceurs de la solitude. Du fond de sa grotte de Béthléem, il voyoit la chute de l'empire Romain : quel vaste sujet de réflexions pour un saint anachorète ! aussi la mort et la vanité de nos jours, sont-elles sans cesse présentes à St. Jérôme. " Nous mourons et nous changeons à " toute heure, écrit-il à un de ses amis ; " et cependant nous vivons comme si " nous étions immortels. Le temps mê- " me que j'emploie ici à dicter, il le faut

" retrancher de mes jours. Nous nous " écrivons souvent, mon cher Héliodore; " nos lettres passent les mers, et à me- " sure que le vaisseau fuit, notre vie s'é- " coule; chaque flot en emporte un mo- " ment."

De même que St. Ambroise est le Fénélon des pères, Tertulien en est le Bossuet. Une partie de son plaidoyer pour la religion pourroit encore servir aujourd'hui pour la même cause. Chose étrange! que le christianisme soit obligé de se défendre devant ses enfans, comme il se défendoit autrefois devant ses bourreaux, et que *l'apologétique aux gentils* soit devenu *l'apologétique aux chrétiens*.

Ce qu'on remarque de plus frappant dans cet ouvrage, c'est le développement de l'esprit humain. On est jeté dans un nouvel ordre d'idées; on sent que ce n'est plus la première antiquité, ou le bégaiement de l'homme qui se fait entendre.

Tertulien parle comme un moderne; ses motifs d'éloquence sont pris dans le cercle des vérités éternelles, et non dans les raisons de passion et de circonstances employées à la tribune Romaine ou sur la place publique des Athéniens. Ces progrès du génie philosophique sont évidemment le fruit du christianisme. Sans le renversement des faux dieux, et l'établissement du vrai culte, l'homme auroit vieilli dans une enfance interminable; car étant toujours dans l'erreur, par rapport au premier principe, toutes ses autres notions se seroient plus ou moins ressenties du vice fondamental.

Les autres traités de Tertulien, en particulier ceux de *la patience, des spectacles, des martyrs, des ornemens des femmes*, et *de la résurrection de la chair*, sont semés d'une foule de beaux traits. " Je ne sais," dit l'orateur en reprochant le luxe aux femmes chrétiennes, " je ne sais si des " mains accoutumées à des bracelets, " pourront supporter le poids des chaî- " nes; si des pieds ornés de bandelettes, " s'accoutumeront à la douleur des en- " traves. Je crains bien qu'une tête " couverte de réseaux de perles et de dia- " mans, ne laisse point de place à l'é- " pée." Ces paroles adressées à des femmes qu'on conduisoit tous les jours à l'échafaud, étincèlent de courage et de foi.

Nous regrettons de ne pouvoir citer tout entière la belle épître aux martyrs. " Illustres confesseurs de Jésus-Christ, " s'écrie Tertulien, un chrétien trouve " dans la prison les mêmes délices que les " prophètes trouvoient au désert . . . . " Ne l'appelez plus un cachot; mais " une solitude. Quand l'âme est dans " le ciel, le corps ne sent point la pe- " santeur des chaînes, elle emporte avec " soi tout l'homme."

Cela nous semble sublime.

Tertulien étoit fort savant, quoiqu'il s'accuse d'ignorance, et l'on trouve dans ses écrits des détails sur la vie privée des Romains, qu'on chercheroit vainement ailleurs. De fréquens barbarismes, une Latinité Africaine, déshonorent les ouvrages de ce grand orateur. Il tombe souvent dans la déclamation, et son goût n'est jamais sûr. " Le style de Tertulien est de " fer, disoit Balzac, mais avouons qu'a- " vec ce fer, il a forgé d'excellentes ar- " mes."

Selon Lactance, appelé le Cicéron chrétien, St. Cyprien est le premier père éloquent de l'église Latine. Mais St. Cyprien imite presque partout Tertulien en affoiblissant également, dit M. De la Harpe, les défauts et les beautés de son modèle.

Parmi les pères de l'église Grecque, deux seuls sont très-éloquens, St. Chrysostôme et St. Basile. Les homélies du premier sur *la mort*, et sur *la disgrâce d'Eutrope* sont de véritables chefs-d'œuvre. La diction de St. Chrysostôme est pure, mais laborieuse; il fatigue son style à la manière d'Isocrate: aussi Lampridius lui destinoit-il sa chaire de rhétorique avant que le jeune orateur se fût fait chrétien.

Avec plus de simplicité St. Basile a moins d'élévation que St. Chrysostôme. Il se tient presque toujours dans le ton mystique, et dans la paraphrase de l'écriture.

St. Grégoire de Nazianze, surnommé le théologien, outre ses ouvrages en prose, nous a laissé quelques poëmes sur les mystères du christianisme. " Il étoit " toujours dans la solitude d'Azianze, " dans son pays natal, dit l'abbé Fleuri; " un jardin, une fontaine, des arbres " qui lui donnoient du couvert, faisoient " toutes ses délices . . . . il jeûnoit, il " prioit avec abondance de larmes . . . " les saintes poésies furent les occupa- " tions de St. Grégoire dans sa dernière " retraite. Il y fait l'histoire de sa vie et " de ses souffrances . . . . il prie, il en- " seigne, il explique les mystères et don-

" ne des règles pour les mœurs . . . . .
" Il vouloit donner à ceux qui aiment
" la poésie et la musique, des sujets uti-
" les pour se divertir, et ne pas laisser
" aux païens l'avantage de croire qu'ils
" fussent les seuls qui pussent réussir
" dans les belles lettres."

Enfin celui qu'on appeloit le dernier des pères, avant que Bossuet eût paru, St. Bernard joint à beaucoup d'esprit, beaucoup de doctrine. Il réussit surtout à peindre les mœurs ; il avoit reçu quelque chose du génie de Théophraste et de la Bruyère. " L'orgueilleux, dit-il, a le
" verbe haut et le silence boudeur ; il
" est dissolu dans la joie, furieux dans la
" tristesse, déshonnête au-dedans, hon-
" nête au-dehors ; il est roide dans sa
" démarche, aigre dans ses réponses,
" toujours fort pour attaquer, toujours
" foible pour se défendre, il cède de
" mauvaise grâce, il importune pour ob-
" tenir ; il ne fait pas ce qu'il peut, et
" ce qu'il doit faire ; mais il est prêt à
" faire ce qu'il ne doit pas et ce qu'il ne
" peut pas."

M. de Châteaubriant.

§ 215. *Parallèle de St. Grégoire de Nazianze et de St. Basile.*

On remarque dans St. Grégoire de Nazianze et dans St. Basile une éloquence, une politesse, une manière de penser fine et délicate, que le mépris du siècle, le désert et la pénitence, n'avoient pu obscurcir, mais avec cette différence que l'éloquence de St. Basile étoit plus sérieuse, et celle de St. Grégoire de Nazianze plus vive et plus enjouée ; que l'un songeoit plus à persuader, et l'autre à plaire ; que l'un disoit plus de choses, et l'autre avec plus d'esprit ; que l'un paroissoit éloquent, parce qu'il l'étoit, et que l'autre, quoiqu'il le fût beaucoup, songeoit encore à le paroître ; que l'un respectoit la pénitence jusqu'à la sévérité, et que l'autre aimoit la pénitence jusqu'à la rendre aimable ; que l'un étoit majestueux et tranquille, et l'autre plein de mouvement et de feu ; que l'un aimoit la gravité jusqu'à condamner la raillerie, quoiqu'il fût capable d'y réussir, et que l'autre avoit su la rendre innocente et la faire servir à la vertu : que l'un, en un mot, attiroit plus de respect, mais que l'autre se faisoit plus aimer.

Au reste rien n'est plus sublime, plus majestueux, plus digne de la grandeur de nos mystères que les discours de St. Grégoire de Nazianze, qui lui ont acquis le surnom de théologien par excellence ; et l'on se tromperoit infiniment, si on jugeoit de lui par ses lettres : au lieu qu'on ne peut mieux connoître le caractère de St. Basile, que par les siennes, qui sont au-dessus de toutes celles que l'antiquité Grecque nous a conservées. St. Basile n'a point fait de vers, mais il avoit lu avec beaucoup de discernement et de goût ce que les païens ont écrit en ce genre, et il a donné des règles aux jeunes gens qui sont forcés de les voir, pour profiter d'une lecture où les périls sont si ordinaires, et dont le fruit est si rare. St. Grégoire de Nazianze a fait encore plus pour nous ; car afin de nous attirer à l'instruction par le plaisir, il a composé diverses poésies dont le sujet est toujours sérieux et chrétien, mais dont les vers ont la douceur et la facilité de ceux d'Homere, sans emprunter rien des ténébres du paganisme et de la fable ; où l'art, l'invention et l'esprit se font sentir, et où rien ne paroît tant qu'un naturel qui semble n'avoir rien coûté, et qui est cependant imitable.

Ainsi ces deux grands hommes que l'amitié, l'innocence, la solitude, la pénitence, l'amour des lettres, l'étude de l'éloquence, l'attachement à la vérité, l'épiscopat, les travaux pour l'église, les persécutions, la sainteté, ont rendus si conformes, l'ont encore été à ce point, que l'un a voulu prendre soin de nos études, et l'autre a voulu nous en fournir la matière, comme il l'avoue dans une dernière poésie où il rend compte des motifs qui l'ont porté à composer les autres.

Duguet.

§ 216. *De l'éloquence de la chaire. Sa nature, son objet et ses principaux moyens.*

Chez les anciens, l'éloquence n'entroit point dans les fonctions du sacerdoce, et ce qui répondoit le plus au genre de l'éloquence de la chaire, c'étoient les leçons des philosophes, les déclamations des sophistes, et les harangues des rhéteurs. Ceux-ci distinguoient deux genres d'éloquence, l'indéfini ou celui des questions, et le fini ou celui des causes. La question étoit générale, la cause étoit particulière. L'une tendoit à établir une opinion, une maxime, une vérité de spéculation : et l'autre, à constater un fait

ou à déterminer sa qualité morale ; à décider si une chose avoit été, si elle étoit, si elle seroit ; s'il étoit juste, honnête, utile, possible, vraisemblable ou non, qu'elle fût ou qu'elle eût été de telle ou de telle façon.

Or dans des républiques, où, non-seulement le salut des citoyens, mais celui de l'état se trouvoit tous les jours entre les mains de l'éloquence, les causes personnelles et la cause commune étoient d'un intérêt si grand, qu'on regardoit comme un parleur oiseux celui qui s'amusoit à des thèses spéculatives, sans objet réel et présent. Isocrate, que sa timide modestie avoit éloigné des affaires, mit cette éloquence à la mode ; et lorsque, dans la Grèce, la liberté fut descendue de la tribune avec Démosthène, et l'eut suivi dans le tombeau, les sophistes reprirent le genre d'Isocrate. Ils employèrent un talent, désormais destitué des fonctions publiques, à déclamer sur des sujets vagues, les uns avec la bonne foi, le zèle, et le courage de la vertu ; les autres, et le plus grand nombre, avec la vanité du bel esprit, qui cherchoit à briller par un style fleuri, par des opinions singulières, et par les fausses lueurs de ces raisonnemens subtils et captieux qui en ont pris le nom de sophismes.

A Rome, l'éloquence dégénéra de même en déclamations frivoles, dès que le tableau des proscriptions et la langue de Cicéron, percée par Antoine, avertirent tout homme éloquent, ou de flatter, ou de se taire, ou de ne dire, comme il convient sous les tyrans, que des choses vagues et vaines.

Jusque là ce genre d'éloquence philosophique avoit paru si peu important, que les rhéteurs eux-mêmes dédaignoient d'en parler expressément dans leurs leçons.

Mais cette éloquence, qu'on négligeoit, tandis qu'elle étoit isolée et vague, on en faisoit le plus grand cas lorsqu'elle entroit dans la composition des plaidoyers et des harangues : car toute cause particulière tient à une question générale, d'où elle est extraite ou déduite ; et c'étoit surtout à ce principe général que Cicéron recommandoit à l'orateur de s'attacher, soit pour agrandir son sujet, soit pour dominer sur la cause.

L'éloquence de la tribune et du barreau étoit donc composée, et de celle qui est devenue l'éloquence des plaidoyers, et de celle qui est devenue l'éloquence de la chaire. Politique, morale, religion, tout fut de son domaine. Les philosophes disputoient, dans un langage subtilement obscur, de toutes les choses de la vie. L'orateur en parloit avec chaleur, avec clarté, avec force, avec abondance. Ajoutez à cela le droit de parler en public de la politique, de la législation, de l'administration de l'état, de tous ses intérêts et au-dedans et au-dehors ; car sa police s'exerçoit même sur les mœurs personnelles : vous aurez une idée de l'orateur Grec et Romain.

Ce qui nous reste de l'éloquence politique de ces temps-là, s'est réfugié dans les états républicains. Quant à l'éloquence morale, la religion lui a élevé, non pas une tribune, mais un trône ; et ce trône est la chaire.

Pour se faire une idée du ministère qu'elle y exerce, il faut se figurer dans un temple, aux pieds des autels, sous les yeux de Dieu même et en présence de tout un peuple, une lice ouverte, où l'éloquence aux prises avec les passions, les vices, les foiblesses, les erreurs de l'humanité, les provoque les unes après les autres, quelquefois toutes ensemble, les attaque, les combat, les terrasse avec les armes de la foi, du sentiment, et de la raison.

L'homme qui parle, est l'envoyé du ciel ; et, par la sainteté de son caractère, il semble porter sur le front le nom du Dieu dont il est le ministre : la cause qu'il défend est celle de la vérité et de la vertu : ses titres sont les droits de l'homme, la loi de la nature empreinte dans tous les cœurs, et la loi révélée écrite et consignée dans le dépôt des livres saints : les intérêts qu'il agite sont ceux du ciel et de la terre, du temps et de l'éternité : enfin les clients qu'il rassemble autour de lui et comme sous ses ailes, sont la nature, dont il défend les droits ; l'humanité, dont il venge l'injure ; la foiblesse, dont il protége le repos et la sûreté ; l'innocence, à laquelle il prête une voix suppliante pour désarmer la calomnie, ou des accens terribles pour l'effrayer ; l'enfance abandonnée, pour qui, dans l'auditoire, il cherche des cœurs paternels, la vieillesse souffrante, l'indigence timide, la grande famille de J. C. les malheureux, en faveur desquels il émeut les entrailles du riche et du puissant. Tel est le fidele tableau du plaidoyer évangélique.

Si un semblable ministère est bien rem-

pli. c'est une des plus belles institutions dont l'humanité soit redevable à la religion chrétienne. Mais pour le remplir dignement, il faut que l'orateur pense qu'il a pour juges Dieu et les hommes: Dieu, pour ne pas trahir sa cause, ou par de frivoles égards, ou par de lâches complaisances; les hommes, pour s'accommoder à la foiblesse de leur entendement, lorsqu'il vient les instruire; à la trempe de leur esprit, lorsqu'il veut les persuader; et au naturel de leur âme, lorsqu'il cherche à les émouvoir. Ainsi, son éloquence doit être divine, par la sublimité de ses motifs, et humaine par ses moyens.

C'est du côté humain qu'elle est un art, et un art au moins aussi difficile que l'éloquence de la tribune et du barreau.

Or, l'orateur en chaire, trouve comme au barreau un auditoire difficile et injuste; et non-seulement dans ses juges des hommes prévenus d'opinions, de sentimens, de passions opposées a ses maximes; mais dans ces mêmes juges des parties intéressées, qu'il faut réduire à prononcer contre les affections les plus intimes de leur âme, contre leurs penchans les plus chers.

Son éloquence aura donc à donner à ses pensées au moins autant de force, et à ses paroles au moins autant de poids, que l'éloquence du barreau. Encore n'a-t-elle pas toutes les mêmes armes que cette éloquence profane. Elle peut bien employer, comme elle, une action variée et véhémente, pleine de chaleur, d'enthousiasme, de sensibilité, de naturel, et de candeur. Mais d'opposer le vice au vice, les passions aux passions; d'intéresser, de faire agir en sa faveur la vanité, l'orgueil, l'ambition, l'envie, ou la colère, ou la vengeance; c'est ce qui n'est pas digne d'elle. Tous ses moyens doivent être innocens, et tous ses motifs vertueux: les uns surnaturels, dans les rapports de l'homme à Dieu; les autres plus humains, dans les rapports de l'homme à l'homme, et dans ses retours sur lui-même; mais ceux-ci toujours épurés.

Un petit nombre de vérités, effrayantes pour les méchans, et consolantes pour les bons; un Dieu juste, à qui tout est présent, et qui punit et récompense; le passage d'une âme immortelle de la vie à l'éternité; l'instant de ce passage, aussi imprévu qu'inévitable; la solitude de cette âme, après la mort, devant son juge, et le bien et le mal qu'elle aura faits, mis dans une exacte balance; la révélation solennelle de la conscience de tous les hommes, au jugement universel, un abime de peines destiné aux coupables; une source intarissable de félicité réservée aux justes dans le sein de Dieu même; un monde qui trompe et qui passe; le temps qui roule au sein de l'éternité immobile; la vie et tous ses biens emportés, comme des atômes, dans ce tourbillon dévorant; les générations humaines successivement englouties dans cet immense océan de l'éternité; et Dieu, qui reste et qui les attend. Voilà les grands leviers de l'éloquence évangélique.

Elle a quelques passions à remuer: la crainte, pour troubler la sécurité des méchans; la commisération, pour émouvoir l'homme sensible en faveur de ses frères; l'indignation, pour repousser l'exemple d'une prospérité coupable; la honte, pour humilier l'homme vicieux et superbe, à la vue de sa bassesse, de son opprobre, et de son néant. Elle a aussi, pour consoler, pour encourager l'homme foible et fragile, mais indulgent et secourable, l'espérance, la confiance en un Dieu, père de la nature, les prodiges de sa clémence, les mystères de son amour. Enfin dans le soin de soi-même, dans l'intérêt de son propre bonheur, dans le penchant qu'ont tous les hommes dont le cœur n'est pas dépravé, à s'aimer réciproquement, à se consoler dans leurs peines, à s'entr'aider dans leurs besoins, à se soulager dans leurs maux, l'orateur chrétien trouve encore des moyens de persuasion. Il fera voir, même dans cette vie, l'enfer anticipé du crime: aux convulsions d'une âme en proie aux passions, au trouble qui accompagne les plaisirs vicieux, à l'amertume qu'ils déposent, à l'avilissement, aux angoisses, aux remords de l'iniquité, il opposera la fermeté de l'innocence, le calme de la bonne foi, les célestes pressentimens de la piété, les voluptés de la bienfaisance, les délices de la vertu. C'en est assez pour captiver, pour émouvoir un nombreux auditoire, et pour gagner la cause de la religion au tribunal même de la nature.

Marmontel.

§ 217. *Continuation du même sujet.*

Un avantage que semble avoir l'éloquence de la chaire sur celle du barreau, c'est que l'orateur parle seul, et n'est point exposé à la réplique. Mais s'il veut laisser dans les esprits une persuasion

durable, une conviction profonde, il plaidera lui-même les deux causes, et avec la même sincérité : car il faut bien qu'il se souvienne qu'il a dans l'auditoire un adversaire, d'autant plus opiniâtre qu'il est muet, et qui, dans son silence, s'exagère la force des raisons qu'il lui opposeroit, s'il lui étoit permis de parler.

Je n'entends pas qu'un sermon dégénère en controverse scolastique ; mais tout ce qu'un sujet présente d'objections graves à prévenir, ou de difficultés sérieuses à discuter et à résoudre, doit être exposé dans toute sa force, sans dissimulation et sans ménagement. C'est là ce qui donne surtout de la chaleur à l'éloquence, de la vigueur, de la véhémence au raisonnement, et de l'éclat à la vérité.

Or parmi les difficultés imposantes, je compte, non-seulement celles qui frappent des esprits solides, mais celles qui peuvent troubler, inquiéter la multitude, et obscurcir dans le commun des hommes la lumière du sens intime, de la raison, ou de la foi : tels sont les sophismes des passions, les prétextes du vice, les subterfuges de l'incrédulité.

Observons cependant que tout ce qui demande une dialectique déliée et suivie, est peu propre à l'éloquence de la chaire, qui, destinée à captiver une multitude assemblée, doit être sensible, entraînante, et pour cela pleine d'images, de tableaux, et de mouvemens. Bossuet, le plus grand controversiste de l'église Romaine, a eu quelquefois le tort de l'être en chaire. Bourdaloue a prouvé la résurrection de J. C. mais par les faits, en orateur, fondé sur les preuves morales : jamais il n'a mis en question aucun des dogmes révélés.

Il en est du dogme pour l'éloquence de la chaire, comme des lois pour l'éloquence du barreau : il faut l'établir en principe, et ne le discuter jamais. Dans un auditoire chrétien les incrédules sont en si petit nombre, que ce n'est pas la peine de les y attaquer. Il vaut mieux supposer, comme il est vraisemblable, qu'on parle à des esprits déjà persuadés de la vérité des prémisses, et s'attacher aux conséquences qui lient le dogme avec la morale, et communiquent à l'instruction la sainteté, la sublimité de leur source.

La seule raison qu'on peut avoir d'insister sur le dogme, c'est de prémunir les fidèles contre la séduction des écrits et des entretiens dangereux ; mais cette précaution même a ses dangers, et les voici.

Pour combattre l'incrédulité, il faut raisonner avec elle ; car les invectives ne peuvent rien : c'est la ressource des hommes sans talent qui veulent être remarqués.

Or, raisonner sur des objets inaccessibles à la raison, c'est donner un mauvais exemple ; c'est du moins laisser croire que chacun peut ainsi mettre les motifs de sa foi à l'épreuve du syllogisme ; et si, pour quelques esprits justes, solides, éclairés, cette méthode est sûre, elle est bien périlleuse pour des esprits légers, superficiellement instruits.

De plus, si en attaquant l'incrédulité on lui laisse toutes ses armes, si on ne dissimule rien de ses prétextes spécieux, si ses sophismes sont présentés avec tout l'appareil d'artifice et de force dont elle les a revêtus, ils troubleront les âmes foibles, ils scandaliseront les simples ; et au milieu des distractions d'un auditoire las de contentions théologiques, la solution échappera peut-être, la difficulté restera. Si, au contraire, pour combattre plus sûrement l'incrédulité, l'orateur la présente désarmée de ses raisons ou affoiblie dans sa défense : on doit craindre qu'une heure après, elle ne se montre elle-même, ou dans les livres, ou dans le monde, avec ces moyens spécieux que l'éloquence aura dissimulés ou sensiblement affoiblis ; et qu'alors, en s'apercevant que l'orateur en a imposé, on n'appelle artifice ce qui n'aura été que ménagement et prudence. Or la première qualité de l'orateur est de paroître de bonne foi ; et dès qu'il a perdu la confiance de son auditoire, pour avoir manqué de candeur, il auroit beau être éloquent : il faut qu'il renonce à la chaire.

Que faire donc, pour arrêter les progrès et les ravages de l'incrédulité ? Que faire ? de bons livres, dont la lecture ait de l'attrait ; et là, bien mieux que dans un discours rapide et fugitif, se donner le temps et l'espace de couper successivement les cent têtes de l'hydre, que le glaive de la parole tente inutilement de trancher à la fois.

Le champ fertile et vaste de l'éloquence de la chaire, c'est la morale. Il s'agit de faire, non des chrétiens, mais de bons chrétiens ; de parler comme l'évangile ; d'inspirer aux hommes, la bonté, l'indulgence, la bienveillance mutuelle, la bienfaisance active, la tempérance, l'équité, la bonne foi, l'amour de l'ordre et de la paix : il s'agit de renvoyer son auditoire

plus instruit, et surtout meilleur; de consoler, d'encourager les uns, de modérer et d'adoucir les autres, de resserrer les nœuds de la société et de la nature, et surtout les liens de cette charité universelle qui honore tant la religion: il s'agit de rendre le vice odieux, la vertu aimable, le devoir attrayant, la condition de l'homme condamné à la peine, plus douce ou moins intolérable: il s'agit de faire produire à la nature le plus de biens qu'il est possible, d'en extirper le plus de maux, et de couronner les efforts qu'on aura faits pour consommer l'ouvrage de la félicité publique, en imprimant au malheur même ce caractère consolant qui le rend cher à celui qui l'éprouve, et qui dans le Dieu qui l'afflige, lui montre un rémunérateur.

Le même.

§ 218. *Genres et caractères de l'éloquence de la chaire.*

La nature, l'objet, les principaux moyens de l'éloquence de la chaire une fois connus, il est aisé de déterminer quels en sont les genres et les caractères! et quelles dispositions elle exige dans l'orateur.

Observons d'abord, à l'égard des genres, qu'à l'inverse de l'éloquence du barreau, tandis que celle-ci doit sans cesse descendre du général au particulier, la première doit tendre et s'élever sans cesse du particulier au général: l'une ramène les maximes au fait; l'autre étend les faits en maximes: celle-là cherche une décision; celle-ci, une règle. Dans un plaidoyer c'est la cause d'un homme qui s'agite, dans un sermon c'est la cause d'un peuple et celle de l'humanité.

Ainsi, soit l'homélie ou le sermon, soit le panégyrique ou l'oraison funèbre, tout doit tendre à l'instruction, à l'édification publique. C'est ce que personne n'oublie en agitant une question, ou de doctrine, ou de morale; mais c'est ce qu'on doit aussi avoir en vue dans les éloges qui se prononcent dans un temple. Il est sans doute intéressant et juste de rendre des hommages solennels à de grandes vertus: il est peut-être indispensable de rendre de tristes honneurs à la mémoire de ceux que par devoir on a honorés pendant leur vie; et en jetant, sur leurs foiblesses, le voile du respect et de la charité, il est utile pour l'exemple, de rappeler, sans adulation, ce qu'ils ont fait de bien, et ce qu'ils ont eu de louable. Mais la louange, dans la bouche d'un orateur religieux, ne doit jamais être sans fruit: ce doit être comme un flambeau qui éclaire, non pas les ténèbres impénétrables de la mort, mais les sentiers périlleux de la vie; et qui échauffe, non pas les cendres de l'homme qui n'est plus, mais l'âme des hommes qui sont encore, et qui ont besoin d'émulation.

Ainsi, à proprement parler, il n'y auroit pour la chaire qu'un genre d'éloquence, celui qui traite des devoirs de l'homme. Mais parce qu'elle a tantôt pour base une maxime à développer, tantôt un exemple à produire, je distinguerai le sermon et l'éloge.

Quant au sermon, c'est à lui d'imprimer son caractère à l'éloquence, et ce caractère est décidé par la qualité du sujet et par celle de l'auditoire.

Instruire, persuader, émouvoir, sont la tâche de l'éloquence en général; mais selon le sujet, elle s'adresse plus directement à l'esprit ou à l'âme, et sur l'un et sur l'autre elle agit avec plus ou moins de douceur ou de violence. De là cette éloquence onctueuse et insinuante de Massillon, qui entraîne moins qu'elle n'attire, et qui rendroit irrésistible la séduction du mensonge, comme elle rend inévitable le charme de la vérité; de là cette éloquence dominante de Bourdaloue sur la raison, et cette éloquence impérieuse de Bossuet sur l'imagination et sur la volonté, qu'elle subjugue à force ouverte, et comme dédaignant le soin de les gagner.

On sent que de ces deux moyens, le choix ne sauroit être indifférent au génie de l'orateur et à son propre caractere. Mais selon qu'il est plus ou moins doué de cette vigueur de raisonnement qui étonne dans Démosthène, ou de cette souplesse d'âme qu'on admire dans Cicéron, ou de cette hauteur de pensée qui se distingue dans Bossuet, ou de cette abondance de sentimens qui s'épanche de l'âme de Massillon, ou de cette fermeté imposante et progressive qui donne à l'éloquence de Bourdaloue l'impénétrable solidité et l'impulsion irrésistible d'une colonne guerrière, qui s'avance à pas lents, mais dont l'ordre et le poids annoncent que devant elle tout va ployer, selon, dis-je, que l'orateur se sentira porté naturellement vers l'un de ces genres d'éloquence, il s'attachera aux sujets les plus analogues à son génie.

Si intérieurement il se sent né pour les hautes conceptions et pour les images sublimes, il se saisira des sujets les plus susceptibles de grandeur et de majesté : il planera comme l'aigle sur les débris des trônes, sur les ruines des empires ; il élevera son auditoire à la hauteur de ses pensées, soit pour lui faire contempler l'étendue et la profondeur des desseins de Dieu, soit pour lui faire apercevoir du haut du ciel le néant de l'homme, et le forcer à s'écrier avec Bossuet : O que nous ne sommes rien ! Je ne dirai qu'un mot pour caractériser ce genre. Un orateur est appelé à prononcer une oraison funèbre au milieu des tombeaux des rois. Il monte en chaire, il jette les yeux sur ces tombeaux, il parcourt d'un regard lent et sombre une cour en deuil, autour d'un pompeux mausolée ; et à la vue de cet appareil, de ce cortége de la mort, après quelques momens de silence, il débute ainsi : Dieu seul est grand, mes frères. Si ce n'est pas Bossuet qui a eu ce mouvement, quel autre est digne de l'avoir eu ?

Si le caractère de l'orateur est la force, la véhémence, une âpreté austère, et cette profonde sensibilité qu'on appelle si bien du nom d'entrailles, il livrera la guerre aux vices de la prospérité, aux passions des âmes superbes, à l'orgueil, à l'ambition, aux fiers ressentimens de la vanité offensée ; à la cupidité, qui boit le sang des peuples ; au luxe avide et insatiable, qui s'abreuve de leurs sueurs ; à cette dureté des riches, que la vue des malheureux importune et n'amollit jamais ; à cet amour-propre exclusif et impitoyable, qui change autour de lui la dépendance en servitude ; à cet esprit de tyrannie et d'oppression, qui n'estime dans la fortune que le moyen d'acheter des esclaves, et dans l'autorité que le droit odieux de faire trembler ou gémir.

C'est à l'orateur, susceptible d'une sainte indignation et capable des grands efforts de l'éloquence pathétique, à prendre l'homme ainsi dénaturé, comme Hercule embrassoit Anthée, à faire perdre terre à ce colosse, à le tenir suspendu sur l'abîme du tombeau et de l'avenir, et à l'étouffer de remords.

Qui nous donnera le modèle de ce genre ? Ha ! Bridaine nous l'eût donné, si on l'avoit mis à sa place. Mais il nous reste de ce Bridaine (au moins s'il faut en croire M. l'abbé Maury) un morceau à côté duquel tout paroît foible en éloquence.

Le même.

Voyez ce morceau, Livre 3, p. 114.

§ 219. *Continuation du même sujet.*

Mais avec un caractère moins haut, moins étonnant, l'orateur peut avoir encore une éloquence pathétique ; et alors ses mouvemens ont moins d'indignation contre le vice, que d'intérêt pour l'humanité et d'amour pour la vertu. C'est l'éloquence des cœurs tendres, des âmes douces et sensibles ; c'est, comme je l'ai dit, l'éloquence des Massillon. Elle n'opère pas des révolutions si soudaines ; et pour ce qu'on appelle des *cœurs de bronze*, elle est trop foible : mais sur des âmes d'une trempe moins dure, et c'est le plus grand nombre, elle peut faire sans violence de profondes impressions. Son avantage est d'être conciliatrice et attrayante, de faire aimer la vérité, tandis qu'une éloquence plus forte et plus austère la fait craindre. L'une ressemble à un ami sage, mais indulgent et consolant ; l'autre, à un juge redoutable : or il faut vaincre sa répugnance pour s'abaisser devant son juge, et il ne faut que suivre son penchant pour se livrer à son ami.

Au reste, l'éloquence est un remède ; et selon le genre des maladies et la complexion des malades, un sage orateur sait le rendre ou plus doux ou plus violent.

Enfin si le talent de l'orateur est cette force de raison véhémente et irrésistible, qui subjugue l'entendement, et contre laquelle le mensonge et l'erreur n'ont ni défense ni refuge ; s'il est l'homme dont le grand Condé disoit, en voyant Bourdaloue monter en chaire, Silence : voilà l'ennemi ; c'est à lui qu'appartiennent ces sujets, où, en discutant les plus grands intérêts de l'homme, on lui démontre que ses vices font de lui un esclave ; ses passions, une victime ; et ses erreurs, un insensé : que lui-même il forge les chaînes qui le flétrissent et qui l'accablent ; que pour lui, le plus capricieux, le plus tyrannique des maîtres, c'est sa volonté, libre comme il veut qu'elle le soit, c'est-à-dire, sans frein ni loi : que la nature et la raison sont trop souvent des guides infidèles ; que le sens intime s'altère et s'obscurcit ; que l'opinion change, non-seulement d'un temps à l'autre en même lieu, d'un lieu à l'autre en même temps,

mais dans un monde qui vit ensemble, et bien souvent dans le même homme, et d'un jour, d'un moment à l'autre : que toute règle qui fléchit doit avoir elle-même un modèle inflexible pour se rectifier, et que ce modèle est la loi : non pas uniquement la loi de l'homme, qui ne peut être que défectueuse et vacillante comme lui ; mais la loi d'un être immuable, incorruptible par essence, qui ne peut ni tromper ni se tromper jamais, dont l'intelligence est sagesse, la volonté justice, la puissance vertu, et dont l'unique dessein sur l'homme est le désir de le rendre heureux.

Du mélange de ces couleurs primitives de l'éloquence, se formeront, et selon le génie de l'orateur, et selon la nature des sujets qu'il méditera, une infinité de nuances. Le meilleur même de tous les genres sera celui qui participera de tous : car si, en parlant à un seul homme, il est bon de savoir affecter successivement son esprit et son cœur ; de savoir agir par la raison sur son entendement, sur son imagination par de vives peintures, sur son âme par la chaleur et la force du sentiment ; combien plus la réunion de ces moyens n'est-elle pas avantageuse, lorsque c'est une multitude assemblée qu'il s'agit de rendre attentive et docile, de désabuser et d'instruire, d'intéresser et d'émouvoir, en un mot, de persuader ? Quel effet un tableau terrible ne fait-il pas au milieu d'un raisonnement simple et calme ? quelle chaleur les mouvemens de l'âme ne repandent-ils pas dans une suite d'inductions et de preuves ? quelle force que celle de l'interrogation, pour convaincre, de l'accumulation, pour accabler ; de la gradation pour confondre, de l'indignation, du reproche, de la menace, pour troubler, pour épouvanter l'auditeur ? quel attrait que celui d'un intérêt sensible, quand l'orateur, après avoir humilié, confondu, rempli l'assemblée de trouble et de terreur, semble relever, embrasser, ranimer dans son sein, et présenter à Dieu le pécheur humble et repentant ? Telles sont les vicissitudes de l'éloquence de la chaire ? et celui-là seul en possède le talent dans sa plénitude, qui est en état d'en déployer et d'en mouvoir tous les ressorts.

Toutefois, dans les grandes choses, comme dans les petites, il faut se souvenir du précepte du fabuliste :

Ne forçons point notre talent.

Rien n'est plus froid, et bien souvent rien n'est plus ridicule qu'un pathétique simulé. Pour paroître ému, attendez que vous le soyez en effet ; et pour cela pénétrez-vous d'abord, pénétrez-vous profondément de la vérité, de l'importance du sujet que vous méditez : observez, en le méditant, quels sont les endroits où vous êtes vous-même saisi, troublé de crainte, attendri de pitié, suffoqué de douleur, soulevé d'indignation : alors laissez parler votre âme, laissez couler de votre plume, à flots rapides, une éloquence passionnée ; la place en est marquée par la nature ; le succès en est sûr : tout ce qui vient du cœur va au cœur infailliblement. Mais si vous avez pris une légère effervescence d'imagination pour une émotion réelle, si vos mouvemens oratoires sont recherchés, étudiés, et artistement arrangés, vous ne serez en chaire qu'un froid comédien ; et le comble de l'indécence est d'y paroître exprimer ce qu'on ne sent pas.

Le même.

§ 220. *Caractère de l'éloquence de la chaire relativement aux personnes qui composent l'auditoire, et d'abord relativement au monde.*

Je distingue trois classes d'auditeurs : le monde, le peuple, et la cour.

Par le monde, on entend un ordre de citoyens d'un esprit cultivé et d'un goût difficile. Pour l'instruire, il faut l'attirer ; pour l'attirer, il faut lui plaire ; pour lui plaire, il faut s'accommoder à la délicatesse de ce goût sévère et frivole, qui veut de l'élégance à tout.

Athéniens, disoit Démosthène, lorsqu'il s'agit du destin de la Grèce, qu'importe si j'ai employé ce terme-ci ou celui-là, si j'ai porté ma main de ce côté-ci, ou de l'autre ? A plus forte raison, un prédicateur a-t-il le droit de dire à son auditoire : " lorsqu'il s'agit de votre salut, " qu'importe la négligence ou l'élégance " de mon geste et de mes discours ?" Mais Démosthène, qui connoissoit la légèreté du public d'Athènes, n'avoit pas laissé de former avec le plus grand soin sa prononciation, son action, et son style. Le prédicateur, dans nos villes, doit la même condescendance à un auditoire mondain.

La même chose est vraie de l'orateur chrétien, à l'égard d'un monde éclairé. Que le prédicateur l'accable des reproches

les plus sanglans: qu'il lui présente le miroir de la satire la plus cruelle, même la plus humiliante: que, sauf l'allusion personnelle, qui est un crime dans l'orateur et le plus lâche abus de son autorité, il parle de la calomnie au calomniateur; à l'homme envieux, de l'envie; de l'avarice, à l'homme sordide; des plus honteuses dissolutions, à un auditoire sans mœurs: qu'il leur prononce leur sentence éternelle, mais en bons termes, avec le geste et le son de voix qui convient: ils s'en iront tous satisfaits. *Caput artis decere*: cette maxime de Roscius est pour la chaire comme pour le théâtre: or la décence, à l'égard du monde, est la conformité d'action et de langage avec les usages reçus. Il faut donc s'y assujettir sous peine de déplaire et de rebuter, et, ce qui est plus fâcheux encore, de s'exposer au ridicule, et d'attacher à la parole même la dérision et le mépris qu'auroit excité l'orateur.

Mais il en est de ces bienséances pour l'orateur chrétien, comme des modes pour le sage: il doit leur accorder ce qu'il ne peut leur refuser; et voici, ce me semble, la ligne sur laquelle un prédicateur doit marcher. " Que l'éloquence " ait une grandeur et une dignité mo- " deste; qu'elle soit sans tache et sans " enflure; qu'elle s'élève ornée de sa " propre beauté." Il seroit bien honteux que, tandis que le plus profane des auteurs exige d'elle la pudeur d'une vierge, on la vit parmi nous, en chaire, se parer des atours d'une courtisanne, ne s'occuper que du soin de plaire, et porter cette complaisance jusques à la prostitution.

Une diction pure et noble, un geste sage et modéré, une prononciation distincte et naturelle, un accent vrai, jamais exagéré; voilà ce que l'orateur doit à l'usage et aux bienséances: mais du bel esprit, mais des fleurs, mais les coquetteries maniérées d'un langage artificiellement composé; voilà ce que le monde, tout frivole qu'il est, non-seulement n'exige pas, mais ce qu'il dédaigne et méprise, comme une complaisance indigne du ministère de l'orateur: car le monde est comme Tibère, qui lui-même étoit dégoûté des adulations du sénat.

Une éloquence douce est quelquefois placée; mais une éloquence doucereuse et fade ne l'est jamais: écoutons le maître de l'art: *Sit nobis ornatus et suavis orator, ut suavitatem habeat austeram et solidam, non dulcem atque decoctam*; De Or. l. 4. Cette leçon, donnée à l'orateur profane, est encore plus expresse pour l'orateur chrétien. Quant au soin d'orner l'éloquence, je suis bien éloigné de l'interdire: car une beauté réelle et solide ajoute à la force; et en même temps qu'elle donne à la vérité plus d'attrait et de charme, elle lui donne aussi plus de pouvoir et d'ascendant. Mais ce qui est indigne de la chaire, c'est d'y paroître disputer un prix de rhétorique avec des phrases élégantes, et d'y faire sa cour à l'auditoire en s'étudiant à l'amuser.

L'auditoire dont nous parlons est celui qui présente à l'orateur le plus de vices à combattre. C'est sur ce monde, la classe d'hommes la plus riche et la plus oisive, la plus vicieuse et la plus corrompue; sur ce monde, où il n'y a presque plus de pères, de mères, d'enfans, de frères, ni d'amis; sur ce monde où le luxe, et la cupidité qui accompagne le luxe, ont tout dépravé, tout perdu; c'est sur lui, dis-je, que l'éloquence religieuse et morale doit porter ses grands coups. C'est là qu'elle a besoin de vigueur et de véhémence, pour flétrir la mollesse, pour dépouiller l'orgueil, pour châtier le vice, pour venger la nature, pour forcer au moins l'impudence à se cacher ou à rougir. Et ce qui laisse sans excuse la timidité, la foiblesse, les lâches complaisances de l'orateur qui ne songe qu'à plaire; c'est que plus il seroit sévère, ardent à réprimer les désordres du siècle, plus il en seroit applaudi. Le modèle accompli de ce genre d'éloquence, seroit Massillon, s'il ne manquoit pas quelquefois d'énergie et de profondeur: il connoissoit le cœur de l'homme aussi bien que Racine; et lorsqu'on lui demandoit où il l'avoit étudié, c'est en moi-même, répondoit-il humblement. C'étoit trop dire, et ne pas dire assez. Ce n'est pas au milieu du tourbillon du monde, qu'on en observe les mouvemens; c'est du dehors qu'il faut le voir, mais n'en être pas éloigné: car si de trop près le coup d'œil est confus, de trop loin il seroit trop vague; et Massillon étoit à la distance que l'observation demandoit.

Le même.

§ 221. *Caractère de l'éloquence de la chaire relativement au peuple.*

Venons à la classe du peuple. Il devroit y avoir pour lui, dans une ville comme

Paris, une mission perpétuelle : car dans les instructions qui lui sont adressées, l'éloquence qui lui convient n'est presque jamais employée. C'est avec lui surtout qu'elle doit être en sentimens et en images; c'est avec lui que le premier talent de l'orateur est l'action. Nos beaux parleurs font vanité de mépriser les missionnaires. C'est d'eux pourtant qu'on doit apprendre à parler au peuple avec fruit, à l'attirer en foule, à le frapper des vérités qui l'intéressent, à le toucher, à l'émouvoir. Je sais bien que cette éloquence a ses excès et ses abus; qu'on n'en a fait que trop souvent une pantomime indécente. Mais ce n'étoit pas lorsque Bridaine jouoit de la flute en chaire, ou qu'il y montroit un squelette, (si toutefois il est vrai, comme on le dit, qu'il ait employé ces moyens); ce n'étoit pas alors qu'il étoit un modèle de l'éloquence populaire : c'est, par exemple, lors qu'en prêchant la passion, il disoit; " J'ai lu, mes frères, dans les " livres saints, que, lorsque sur les che- " mins on trouvoit un homme assassiné, " on faisoit assembler tous les habitans " d'alentour, et on les faisoit tous jurer " l'un après l'autre, sur le cadavre, qu'ils " n'étoient ni auteurs ni complices du " meurtre : mes frères, voilà l'homme " qu'on a trouvé assassiné; que chacun " de vous approche donc, et qu'il jure, " s'il l'ose, qu'il n'a point de part à sa " mort."

Rappelerai-je encore sur le même sujet une parabole employée par ce même missionnaire, qu'on a voulu faire passer pour un bouffon? " Un homme accusé " d'un crime dont il étoit innocent, étoit " condamné à mort par l'iniquité de ses " juges. On le mène au supplice, et il " ne se trouve ni potence dressée, ni " bourreau pour exécuter la sentence. " Le peuple, touché de compassion, " espère que ce malheureux évitera la " mort. Un homme élève la voix, et " dit : Je vais dresser une potence, et je " servirai de bourreau. Vous frémissez " d'indignation? Hé bien, mes frères, " chacun de vous est cet homme inhu- " main. Il n'y a plus de juifs aujourd'hui " pour crucifier Jésus-Christ; vous vous " levez, et vous dites, c'est moi qui le " crucifierai." J'ai moi-même entendu Bridaine, avec la voix la plus perçante et la plus déchirante, avec la figure d'apôtre la plus vénérable, tout jeune qu'il étoit, avec un air de componction que personne n'a jamais eu comme lui en chaire; je l'ai entendu prononçant ce morceau; et j'ose dire que l'éloquence n'a jamais produit un effet semblable : on n'entendit que des sanglots.

Je sais bien qu'aux yeux d'un critique froidement spirituel, les moyens de cette éloquence peuvent prêter au ridicule; qu'il trouvera comique, par exemple, cette peinture du jugement dernier, où le missionnaire du Plessis appelant tour à tour au tribunal de l'éternel des hommes de tous états, les interrogeoit, répondoit pour eux, et leur prononçoit leur sentence; mais lorsqu'après avoir dit : Qui êtes-vous? je suis un marchand. Et vous? un procureur. Et vous? un artisan. Et vous, &c. il finissoit ainsi : Et vous? et qu'en découvrant ses cheveux blancs, il répondoit d'une voix tremblante et le front prosterné, je suis le missionnaire du Plessis; qu'il avouoit le peu de fruit qu'avoit produit son ministère; qu'il en accusoit sa foiblesse et son indignité; et que, tombant à genoux, et demandant miséricorde, il conjuroit les âmes justes qui étoient dans son auditoire de joindre leurs prières à celles d'un misérable pécheur, pour fléchir le souverain juge; peut-on douter de l'émotion que ce tableau devoit causer?

C'est un des grands moyens de l'éloquence populaire, que de se jetter ainsi soi-même dans la foule, de s'associer à ses auditeurs, de devenir leur égal et leur frère, d'espérer, de craindre avec eux. Bridaine n'y manquoit jamais. " Pauvres de Jésus-Christ, disoit-il, je " suis pauvre comme vous; je n'ai rien; " mais Dieu m'a donné une voix forte " pour pénétrer jusqu'à l'âme du riche, " et pour y porter la compassion de vos " maux et de vos besoins."

Quoi qu'en dise un goût délicat, c'est ainsi que l'éloquence doit parler au peuple; mais il faut qu'elle lui présente les espérances parmi les craintes, les encouragemens au milieu des épreuves, les consolations à côté des afflictions et des travaux. La condition du peuple lui prouve assez un Dieu sévère; il faut que la religion, après lui avoir annoncé un Dieu juste, lui montre un Dieu propice et bon.

Cette éloquence populaire seroit peut-être le moyen le plus infaillible de perfectionner la police d'un grand royaume, si on donnoit plus de dignité à ce corps important des ministres de l'évangile, que le nom de pasteurs caractérise, ou devroit

caractériser. Il semble que le mot de bénéfices à charge d'âmes, soit devenu un mot vide de sens, tant le choix de ceux qui les occupent est mis au rang des choses indifférentes et négligées. De bons curés seront, quand on le voudra bien, dans les villes et dans les campagnes, des missionnaires perpétuels, et de plus, des arbitres, des conciliateurs, de fidèles dépositaires de la confiance des familles, des liens de concorde, de zélés surveillans de la tranquillité publique, et, sous les yeux d'un gouvernement sage, quelque chose de plus encore. Mais il faut pour cela qu'ils soient l'élite du clergé, que leurs fonctions bien remplies soient un titre d'élévation, et qu'au-dessous des premiers pasteurs, il n'y ait rien dans la hiérarchie de plus distingué, de plus honoré, ni de mieux récompensé qu'eux.

Le même.

§ 222. *Caractère de l'éloquence de la chaire relativement à la cour.*

Nous arrivons enfin à l'auditoire de la cour ; et voici pourquoi j'ai cru devoir le distinguer de celui du monde. Rien de plus utile que le ministère de la parole, rigoureusement limité à la censure générale des mœurs. Rien de plus dangereux que ce ministère, s'il s'arrogeoit le droit de la censure personnelle. On voit évidemment que l'e prit de parti, le fanatisme, la révolte, les animosités, les haines, les vengeances, qui montent quel quefois en chaire, deviendroient, sous la sauvegarde de la religion, les fléaux de la société, si le poignard de la satire étoit l'arme de l'éloquence. Or, ce qui distingue une censure générale et permise d'avec cette satire personnelle qui seroit diffamation, c'est que l'une, par l'étendue de ses rapports, regarde une espece d'hommes, un caractere abstrait, un être collectif; et que l'autre, par l'unité ou presque l'unité de ses applications, attaqueroit une ou quelques personnes. Ainsi, dans une ville, dans un village, comme dans une cour, si un homme est seul de sa classe, ou si une classe d'hommes distincte se réduit à un très-petit nombre ; rien qui leur soit directement, exclusivement applicable en diffamation, rien d'évidemment susceptible d'allusion particulière, ne doit entrer dans la censure évangélique : car désigner sans équivoque, c'est nommer; et il seroit affreux que la satire eût le droit de nommer en chaire. La conséquence de ce principe, est qu'à la cour, plus que partout ailleurs, la censure du vice, dans la bouche de l'orateur, doit être prudente et réservée : qu'elle doit s'y armer de toute sa force et de toute son énergie, mais s'en tenir aux mœurs locales et aux vices du plus grand nombre, à l'envie, à l'adulation, à la calomnie, à la cupidité, à la mauvaise foi, à toutes ces honteuses métamorphoses de l'ambition et de l'intérêt, qui donneront toujours assez d'exercice à l'éloquence ; et s'interdire tous les tableaux qui ne seroient que des po traits.

Ainsi, d'un côté le courage, et de l'autre la liberté de l'orateur auras ses bornes : mais si la crainte des allusions que la malignité peut faire, va jusqu'à n'oser se permettre de développer les devoirs de la classe d'hommes qu'on vient édifier, instruire, et corriger, s'il est possib'e, elle dégénère en foiblesse, et l'orateur n'est plus lui-même en chaire qu'un timide et vil complaisant. Quant aux préceptes généraux, il doit dire, comme David, en parlant au Dieu qui l'envoie : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar.* *Psal.* 118. Il a du moins un droit que nulle puissance de la terre ne peut lui disputer, c'est l'éloge de la vertu : et dans une assemblée où il ne seroit pas permis de louer la modération, la magnanimité, la justice, l'amour de l'ordre et de la paix, l'humanité, l'économie, et la bienfaisance éclairée, l'aversion pour le mensonge complaisant et adulateur, le respect pour la vérité ; dans une assemblée où le vice auroit le pouvoir tyrannique, non-seulement d'empêcher l'éloquence de peindre ce qui lui ressemble, mais d'honorer et d'exalter ce qui ne lui ressemble pas ; où ce seroit, aux yeux de l'en ne, une entreprise téméraire, que de rendre hommage aux talens, au génie, au désintéressement, à la droiture courageuse d'un homme public, digne d'être indiqué pour exemple ; un orateur qui entiroit les devoirs de son ministère, plutôt que de s'avilir à cet excès de condescendance, renonceroit à se montrer jamais.

Le même.

§ 223. *De l'oraison funèbre.*

L'oraison funèbre, telle qu'elle est parmi nous, appartient ainsi que le sermon,

au seul christianisme. C'est une espèce de panégyrique religieux, dont l'origine est très-ancienne, et qui a un double objet chez les peuples chrétiens, celui de proposer à l'admiration, à la reconnoissance, à l'émulation, les vertus et les talens qui ont brillé dans les premiers rangs de la société, et en même temps de faire sentir à toutes les conditions le néant de toutes les grandeurs de ce monde, au moment où il faut passer dans l'autre. La philosophie de nos jours, qui blâme souvent et sans peine, parce qu'elle s'attache de préférence au côté défectueux de toutes les choses humaines, a réprouvé ce genre d'éloquence, parce qu'il n'est pas toujours conforme à la vérité, comme si elle étoit plus rigoureusement observée dans les autres genres qu'elle même autorise ou fait valoir. Les éloges académiques sont-ils d'une véracité plus sévère que les oraisons funèbres? A Dieu ne plaise que je veuille en aucun cas justifier le mensonge; mais d'abord il y a dans toute espèce de discours oratoire des convenances et des conventions qui sont du genre. On n'attend pas, on n'exige pas de l'orateur qui loue, la même fidélité, la même rigueur, que de l'historien qui raconte. L'éloquence de l'un a pour objet de donner plus de force à l'exemple du bien: le but principal de l'autre est de se servir également de l'exemple du bien et de celui du mal, et de faire voir que tous les deux, en quelque rang que l'on soit, n'échappent point aux regards de la postérité. D'après ces données reconnues, tout ce qu'on demande au panégyriste, c'est qu'il ne loue que ce qui est louable, et que son art, qui est celui de faire aimer la vertu, ne soit jamais celui d'excuser le vice. Ce n'est point à lui de montrer l'homme tout entier: il n'a pas devant lui l'espace de l'histoire: il n'a qu'une heure à parler, et ce doit être pour saisir dans son sujet tout ce qui peut agrandir en nous l'amour du devoir et l'idée du beau. S'il obtient cet effet, il a rempli sa mission et l'objet du panégyrique.

Je ne prétends pas qu'en atteignant à ce but d'utilité, les Bossuet, les Fléchier, les Mascaron et leurs successeurs n'aient jamais présenté les choses et les hommes que dans leur vrai point de vue; mais quand ils y ont manqué (ce qui est rare) leurs erreurs, comme nous le verrons dans l'analyse qui va suivre, étoient celles du siècle; et quel siècle n'a pas les siennes? et quel écrivain ne s'y laisse pas aller plus ou moins? C'est là le cas où la vraie philosophie sait reconnoître et excuser l'influence de l'opinion.

On a fait à l'oraison funèbre un autre reproche, celui de n'être réservée que pour les rois et les grands, et l'on a demandé pourquoi la religion même accordoit au rang ce qui ne devroit appartenir qu'à la vertu. Cette question spécieuse, et qui peut prêter beaucoup au facile étalage des phrases, rentre, comme beaucoup de questions semblables dans ce système d'égalité malentendue, qui est l'opposé de tout système politique et social. On ne fait pas attention que la religion, qui est temporellement dans l'état, doit se conformer au gouvernement dans tout ce qui n'est pas contraire aux dogmes et à la discipline. Or l'oraison funèbre, avec les caractères que je viens de marquer et qui sont les siens, est un honneur public qui non-seulement ne répugne en rien au christianisme, mais qui même est conforme à son esprit. L'évangile ordonne d'honorer les puissances, et nous enseigne qu'elles sont instituées de Dieu. Ce dernier hommage que l'église leur rend, ne tend, comme tous les autres, qu'à l'édification, et surtout à entretenir et fortifier le respect qu'elle nous prescrit pour ceux que la providence a placés au-dessus de nous; respect que Montesquieu regarde comme un des grands bienfaits de notre religion. Si elle ne décerne point ces honneurs solennels à des particuliers, c'est que l'état n'en décerne aucun aux conditions privées, et qu'elle doit dans les choses extérieures et temporelles, suivre la marche du gouvernement. Ne pourrois-je pas demander aussi pourquoi les académies ne décernent d'éloges qu'à leurs membres, quoiqu'il y ait hors de leur sein des talens et du mérite? Mais c'est que les choses d'ordre public ne sont pas et ne peuvent pas être réglées et mesurées sur une sorte d'autorité qui n'a elle-même ni règle ni mesure certaine, c'est-à-dire sur l'opinion. Un ordre quelconque est de tous les momens, et doit être fixe: l'opinion est incertaine et variable, et ne se fixe tout au plus qu'avec le temps. Aussi tous ces honneurs convenus n'en sont ni le témoignage assuré ni l'expression infaillible: ils ont, comme je l'ai fait voir, un autre dessein et un dessein utile; et s'ils sont susceptibles d'abus, c'est cette même opinion qui en est le remède. Car on

sait que tous ces honneurs ne lui commandent point, qu'elle sait bien se faire entendre, et parle plus haut que tous les panégyriques de cérémonie. La vertu n'en a pas besoin : si elle est obscure, elle se suffit à elle-même et Dieu la voit : si elle est connue, elle occupe les cent voix de la renommée, plus fidèle encore et plus prompte à célébrer les talens. Ainsi tout est à sa place, et les choses restent ce qu'elles sont.

La Harpe.

§ 224. *Continuation du même sujet.*

Faite pour la chaire, l'oraison funèbre tient beaucoup du sermon, et doit être fondée comme lui sur une doctrine céleste, qui ne connoît de vraiment bon, de vraiment grand, que ce qui est sanctifié par la grâce, et qui foudroie toutes les grandeurs du temps avec le seul mot d'éternité. Il en résulte pour l'orateur un double devoir : il faut que pour remplir son sujet, il exalte magnifiquement tout ce que fut son héros selon le monde ; et que pour remplir son ministère, il termine tout cet héroïsme au néant, selon la religion, si la piété ou la pénitence ne l'ont pas consacré devant Dieu. Ce plan n'est contradictoire que pour l'irréflexion, et difficile que pour la médiocrité : c'est au contraire une grande vue en morale, et un puissant véhicule pour le talent oratoire. En abattant d'une main ce qu'il a élevé de l'autre, l'orateur chrétien ne se combat point lui-même ; il ne combat que des illusions, et avec d'autant plus de supériorité, qu'après avoir, comme par complaisance, accordé ce qu'il devoit au siècle et à ses coutumes, il semble se jouer de toute la pompe qu'il a étalée un moment, et fait voir à ses auditeurs détrompés combien ce qu'ils admirent est peu de chose, puisqu'il ne faut qu'un mot pour en montrer le vide, et qu'un instant pour en marquer le terme.

Ce genre d'écrire a donc de merveilleuses ressources pour l'imagination et pour l'instruction : il est plus étendu, plus élevé, plus varié que le sermon. Dans la peinture des talens, des vertus, des travaux, qui ont illustré les empires et servi ou embelli la société, il devance l'histoire et peut prendre un ton plus haut qu'elle. Heureux quand elle n'a pas ensuite à le démentir ! Mais combien imposante et majestueuse doit être la voix qui se fait entendre aux hommes entre la tombe des rois et l'autel du Dieu qui les juge ! Ailleurs le panégyriste des héros est d'autant plus intimidé qu'il a plus à faire ; il borne son ambition et ses efforts à n'être pas au-dessous de son sujet, à égaler les paroles aux choses ; ici l'orateur sacré, planant au-dessus de toutes les grandeurs, les voit d'en haut, tient d'une main la couronne qu'il pose sur leur tête, et de l'autre l'évangile qui renverse toutes les couronnes devant celle de l'éternité. Mais combien aussi ces mains doivent être fermes et sûres ! Si elles sont incertaines et vacillantes, si tous les mouvemens n'en sont pas justes et décidés, tout l'effet est perdu. La tribune sainte est pour l'éloquence un théâtre auguste, d'où elle peut de toute manière dominer sur les hommes ; mais il faut que l'orateur sacré y tienne sa place. S'il vous laisse trop vous souvenir que ce n'est qu'un homme qui parle ; si Dieu n'est pas toujours à côté de lui, on ne verra plus qu'un rhéteur mondain, qui adresse à des cendres les derniers mensonges de la flatterie. Au contraire, s'il est capable d'avoir toujours l'œil vers les cieux, même en louant les héros de la terre, si en célébrant ce qui passe, il porte toujours sa pensée et la nôtre vers ce qui ne passe point, s'il ne perd jamais de vue ce mélange heureux qui est à la fois le comble de l'art et de la force, alors ce sera en effet l'orateur de l'évangile, le juge des puissances, l'interprète des révélations divines.

Le même.

§ 225. *Eloge de Bossuet.*

Ce nom vous rappelle un de ces hommes rares que le siècle de Louis XIV a réunis dans le vaste domaine de sa gloire ; et je ne parle pas ici du théologien profond, de l'infatigable controversiste, dont la plume féconde et victorieuse étoit tour à tour l'épée et le bouclier de la religion : ces travaux apostoliques n'entrent point dans la classe des objets qui nous occupent.

Quatre discours qui sont quatre chef-d'œuvre d'une éloquence, qui ne pouvoit pas avoir de modèles dans l'antiquité, et que personne n'a depuis égalée, les oraisons funèbres de la reine d'Angleterre, de Madame, du grand Condé et de la Prin-

cesse Palatine, surtout les trois premières, ont placé Bossuet à la tête de tous les orateurs François, non pas, comme on voit, par le nombre, mais par la supériorité des compositions. On les met sous les yeux de tous les jeunes rhétoriciens, et c'est peut-être ce qui fait qu'on les lit moins dans la suite. On croit connoître assez ce qu'on a eu long-temps entre les mains; on ne songe pas que ce n'est pas trop de toutes les connoissances que donne la maturité de l'esprit, pour bien goûter et bien apprécier ces inimitables morceaux. Qu'un homme de goût les relise, qu'il les médite, il sera terrassé d'admiration: je ne saurois autrement exprimer la mienne pour Bossuet. Si quelque chose, indépendamment de leur mérite propre, pouvoit d'ailleurs les faire valoir encore plus, ce seroit le contraste qui se présente de soi-même entre cette éloquence si simple et si forte, toujours naturelle et toujours originale, et la malheureuse rhétorique qui de nos jours en prend si souvent la place. Dans Bossuet, pas la moindre apparence d'effort ni d'apprêt, rien qui vous fasse songer à l'auteur; il vous échappe entièrement et ne vous attache qu'à ce qu'il dit. C'est là surtout, on ne sauroit trop le répéter, la différence essentielle du grand talent et de la médiocrité, du bon goût et du mauvais; c'est que tout effet est manqué, si je vous vois trop vous arranger pour en produire; c'est que vous n'êtes plus rien, si vous ne vous faites pas oublier, c'est que vos efforts trop visibles ne montrent que votre foiblesse; c'est qu'on ne se guinde que parce qu'on est petit. Au contraire, si vous êtes emporté par un élan naturel et comme involontaire, vous m'entraînez à votre suite; si votre imagination vous domine, vous dominez la mienne; si votre imagination vous commande, vous me commandez; et dans ce cas je ne verrai rien dans vous qui démente cette impression; je ne vous verrai rien chercher, rien affecter, rien contourner. Suivez de l'œil l'aigle au plus haut des airs, traversant toute l'étendue de l'horizon; il vole, et ses ailes semblent immobiles: on croiroit que les airs le portent: c'est l'emblème de l'orateur et du poëte dans le genre sublime: c'est celui de Bossuet.

Que cet homme est un puissant orateur! En vérité, il ne se sert point de la langue des autres hommes; il fait la sienne, il la fait telle qu'il la lui faut pour la manière de penser et de sentir qui est à lui; expressions, tournures, mouvemens, constructions, harmonie, tout lui appartient. D'autres écrivains, et même d'un grand mérite, font sans cesse du langage l'ornement de leur pensée, la relèvent par l'expression: la pensée de Bossuet au contraire est d'un ordre si élevé, qu'il est obligé de modifier la langue d'une manière nouvelle et de la rehausser jusqu'à lui. Mais comme elle semble être à sa disposition! quel caractère il lui donne! nulle part, sans exception, elle n'est ni plus vigoureuse ni plus hardie, ni plus fière que dans les beaux vers de Corneille et dans la prose de Bossuet. C'est ce qui distinguera toujours ces deux écrivains à qui notre langue a tant d'obligations; c'est ce qui soutiendra toujours Corneille en présence de ceux de nos poëtes qui ont eu sur lui d'autres avantages, et Bossuet contre ceux qui se rendent détracteurs de son talent, parce qu'ils le sont de sa croyance. J'ai vu de durs mécréans et surtout des athées, dégoûtés de ses écrits et de ceux de Masillon, et tout prêts d'effacer leurs titres qui sont les nôtres: incrédules, laissez-nous nos grands hommes; car vous ne les remplacerez pas.

Le même.

§ 226. *Autre éloge de Bossuet.*

Que dirons-nous de Bossuet comme orateur? à qui le comparerons-nous? et quels discours de Cicéron et de Démosthène ne s'éclipseroit point devant ses oraisons funèbres? C'est pour l'orateur chrétien que ces paroles d'un roi semblent avoir été écrites: *l'or et les perles sont assez communes, mais les lèvres savantes sont un vase rare et sans prix.* Penché comme sur le gouffre de l'éternité, Bossuet y laisse tomber sans cesse ces grands mots de *temps* et de *mort*, qui vont troublant de leur chute tous ces abîmes silencieux. Les cœurs, après plus d'un siècle, retentissent encore du fameux cri, *Madame se meurt, Madame est morte.* Jamais les rois ont-ils reçu de pareilles leçons, jamais la philosophie s'exprima-t-elle avec plus d'indépendance? Le diadème n'est rien aux yeux de l'orateur; par lui, le pauvre est égalé au monarque, et le potentat le plus absolu du globe est obligé de s'entendre dire, devant des milliers de témoins, que toutes ses grandeurs ne sont que vanité, que sa

puissance n'est qu'un songe, qu'il n'est lui-même que poussière, et que ce qu'il prend pour un trône, n'est en effet qu'un tombeau.

Trois choses se succèdent continuellement dans les discours de Bossuet, le trait de génie et d'éloquence, la citation, si bien fondue avec le texte, qu'elle ne fait plus qu'un avec lui, enfin la réflexion, ou le coup d'aigle sur les causes de l'événement rapporté. Souvent aussi cette lumière de l'église porte la clarté dans les discussions de la plus haute métaphysique, ou de la théologie la plus sublime. Rien ne lui est ténèbres. L'évêque de Meaux a créé une langue que lui seul a parlée, où souvent le terme le plus simple et l'idée la plus commune et l'image la plus terrible servent, comme dans l'écriture, à se donner des dimensions énormes et frappantes.

Toutes les oraisons funèbres de Bossuet ne sont pas d'un égal mérite, mais toutes sont sublimes par quelque côté. Celle de la reine d'Angleterre est un chef-d'œuvre de style et un modèle d'écrit philosophique et politique.

Celle de la duchesse d'Orléans est la plus étonnante de toutes, parce qu'elle est entièrement créée de génie. Il n'y avoit là ni ces tableaux des troubles des nations, ni ces développemens des affaires publiques, qui soutiennent la voix de l'orateur. L'intérêt, que peut inspirer une princesse expirant à la fleur de son âge, semble se devoir épuiser vite. Tout consiste en quelques oppositions vulgaires de la beauté, de la jeunesse, de la grandeur et de la mort; et c'est pourtant sur ce fonds stérile que Bossuet a bâti un des plus beaux monumens de l'éloquence; c'est de là qu'il est parti pour montrer la misère de l'homme par son côté périssable, et sa grandeur par son côté immortel. Il commence par le ravaler au-dessous des vers qui le rongent au sépulcre, pour le peindre ensuite glorieux avec la vertu dans des royaumes incorruptibles.

On sait avec quel génie dans l'oraison funèbre de la princesse Palatine, il est descendu, sans blesser la majesté de l'art oratoire, jusqu'à l'interprétation naïve d'un songe, en même temps qu'il a déployé dans ce même discours, sa haute capacité pour les abstractions philosophiques.

Si pour Anne d'Autriche et pour le chancelier de France, ce ne sont plus les mouvemens des premiers éloges, les idées de l'orateur sont-elles prises dans un cercle moins large, dans une nature moins profonde?

Nous avions cru, pendant quelque temps, que l'oraison funèbre du Prince de Condé, à l'exception de l'incomparable mouvement qui la termine, étoit généralement trop louée; nous pensions qu'il étoit plus aisé, comme il l'est en effet, d'arriver aux formes d'éloquence du commencement de cet éloge qu'à celles de madame Henriette. Mais quand nous avons lu ce discours avec attention; quand nous avons vu l'orateur emboucher la trompette épique durant une moitié de son récit, et donner, comme en se jouant, un demi-chant d'Homère; quand se retirant à Chantilly avec Achille en repos, il rentre dans le ton chrétien, et retrouve toutes les grandes pensées qui remplissent les premières oraisons funèbres; quand, ayant mis Condé au cercueil, il appelle les peuples, les princes, les prélats, les guerriers au catafalque du héros; quand, enfin s'avançant lui-même avec ses cheveux blancs, comme un grand fantôme, il fait entendre les accens du cygne, se montre le pied dans la tombe, et le siècle de Louis, dont il a l'air de faire les funérailles, prêt à s'abîmer dans l'éternité: à ce dernier effort de l'éloquence humaine, des larmes d'admiration sont tombées de nos yeux, et le livre de nos mains.

M. de Châteaubriant.

§ 227. *Fléchier.*

On a dit que Bossuet avoit moins d'harmonie que Fléchier: je n'en crois rien: il falloit dire seulement qu'en cette partie, comme dans toutes les autres, ils diffèrent entièrement. Bossuet n'a pas fait, comme Fléchier, une étude particulière de la construction des phrases, de l'arrangement des mots et de la symétrie des rapports. Notre langue a dans cette partie des obligations à Fléchier, que l'on peut appeler l'Isocrate François: il s'est appliqué à donner aux formes du langage de la netteté, de la régularité, de la douceur, du nombre; c'est en quoi il excelle, et l'on peut dire qu'il est plus nombreux que Bossuet: mais le nombre n'est pour ainsi dire que la partie élémentaire de l'harmonie du style, comme les accords sont les élémens de l'harmonie musicale. Il y a une autre

harmonie, d'un ordre bien supérieur, et qui, pour le poëte, l'orateur, le musicien, est celle du génie, parce que la première peut s'apprendre, et que celle-ci il faut la créer : elle consiste dans le rapport des effets que l'on produit dans l'oreille, avec ceux que l'on produit dans l'âme et dans l'imagination. Ce rapport toujours saisi par quiconque est heureusement organisé, est un des moyens de l'art, si essentiel que sans lui il n'y a point de grand écrivain ni en prose ni en vers ; car sans lui tout effet seroit manqué. Or cette espèce d'harmonie, personne ne l'a possédée plus éminemment que Bossuet. Il n'évitera pas toute consonnance vicieuse, tout défaut de nombre ; cette sorte de négligence peut se rencontrer chez lui, comme quelques autres négligences de diction : mais il n'a guères de grandes images, de grandes idées, de grands mouvemens, où l'arrangement, le son, le retentissement de ses phrases ne frappe l'oreille dans un rapport exact avec l'imagination et la pensée ; et sans cela seroit-il orateur ? C'est le propre du grand talent, en éloquence comme en poésie, de disposer ce qu'il conçoit de manière à ce que tout concoure à l'effet. L'organe si important de l'oreille doit être chez lui un des plus heureux, et sans cela seroit-il fait pour s'adresser à la nôtre ?

Fléchier s'occupa surtout à la flatter, mais comme il arrive toujours, d'une manière conforme à la nature de son talent et proportionnée à ses conceptions. L'esprit, l'élégance, la pureté, la justesse et la délicatesse des idées, une diction ornée, fleurie, cadencée, telles sont ses qualités distinctives : c'est un écrivain disert, un habile rhéteur, qui connoît son art, mais qui n'est pas assez riche de son fonds pour éviter l'abus de cet art. Il emploie trop souvent les mêmes moyens ; il répète trop souvent les mêmes figures, et spécialement l'antithèse dont il use jusqu'à la profusion, jusqu'à l'excès, jusqu'au dégoût. Il s'est trouvé deux fois en concurrence avec Bossuet dans les mêmes sujets, dans l'oraison funèbre de Marie-Thérèse, et dans celle du chancelier Letellier, et quoiqu'elles soient les moindres de Bossuet, il s'offre encore dans celui-ci assez de traits de sa force pour que Fléchier ne l'atteigne pas. Il n'en approche pas davantage, dans celles de madame de Montausier, de madame d'Aiguillon, de la dauphine de Bavière et du président Lamoignon. Deux seuls discours où il a été au-dessus de lui-même, ceux où il a célébré Turenne et Montausier, ont assez de beauté pour lui assurer le premier rang dans son siècle parmi les orateurs du second ordre, mais toujours à une grande distance des chefs-d'œuvre de Bossuet.

La Harpe.

§ 223. *Mascaron.*

Avec les ouvrages oratoires de Bossuet et de Fléchier, on met ordinairement entre les mains des jeunes étudians ceux de Mascaron ; et l'on a grand tort, à moins que le maître ne soit assez éclairé pour les avertir, que si Bossuet et Fléchier sont généralement, chacun dans leur genre, de bons modèles à suivre, Mascaron, malgré la grande réputation qu'il eut de son vivant, n'est le plus souvent qu'un très-mauvais modèle, et d'autant plus dangereux pour les jeunes gens qu'il a tous les défauts les plus propres à les séduire, aujourd'hui surtout où il est de mode de faire revivre en tout genre de composition tout ce que l'exemple et l'autorité de nos classiques avoit condamné à une réprobation générale et durable. Ce n'est pas que l'esprit de Mascaron ne paroisse tendre naturellement à s'élever, mais non pas comme la lumière qui domine tout, pour tout éclairer et tout embellir ; c'est au contraire comme une fumée ténébreuse qui ne monte dans les airs que pour les obscurcir et se dissiper. Cette comparaison est l'emblème de la véritable et de la fausse élévation ; et celle de Mascaron est presque toujours la dernière. Il précéda de quelques années Bossuet et Fléchier, avant de se trouver en concurrence avec eux dans les mêmes sujets, et l'on voit qu'il étoit encore plein de tout le mauvais goût qui avoit infecté si long-temps l'éloquence de la chaire et du barreau. Au lieu de ces moyens naturels qui proportionnent les paroles aux choses, de ces détails vrais et intéressans qui peignent l'homme qu'on célèbre, et le font aimer et admirer, de ces mouvemens qui entraînent l'auditeur dans le sujet, de ces réflexions qui le ramènent à lui-même, de ces tableaux des grands événemens, qui les montrent à l'imagination ; c'est une décomposition laborieuse d'idées follement alambiquées,

un amas d'hyperboles gigantesques, qui semblent monter les unes sur les autres, une recherche bizarre de rapprochemens forcés, de spéculations fantastiques, de comparaisons fausses, de phrases boursoufflées, enfin un fatigant mélange de métaphysique, de mysticité et d'enflure.

Le même.

§ 229. *Du sermon.*

L'usage d'assembler les hommes dans les temples pour leur prêcher, par l'organe d'un ministre des autels, ce qu'ils doivent croire et pratiquer, est une institution particulière aux chrétiens, et qui a pris son origine dans les premiers jours de l'établissement du christianisme. Les anciens philosophes, à compter depuis Socrate et Platon, dissertoient sur la morale naturelle dans leurs écoles et dans leurs ouvrages, sans autre autorité que celle de la raison; mais la loi de l'évangile ayant ajouté à cette morale un degré de perfection qui tient à la croyance, et qui fait partie de ses mystères, puisque le mystère de la grâce en est la source, il falloit une mission divine pour prêcher des vertus surnaturelles. On en a fait une des principales fonctions du sacerdoce, qui remonte à J. C. et aux apôtres; et l'objet de ces prédications étant toujours une vie à venir, on n'a pas cru pouvoir les répéter trop souvent devant des hommes occupés de la vie présente.

Il est vrai que cette répétition même, si fréquente et si multipliée de toute part, a dû malheureusement affoiblir un peu l'effet de ces discours. Ils avoient sans doute un grand pouvoir sur les premiers fidèles, qui, dans la ferveur d'une religion naissante et persécutée, ne s'assembloient guère que pour se préparer à l'héroïsme du martyre, ou s'encourager à l'héroïsme persévérant, et peut-être plus difficile, d'une vie entièrement détachée du monde. Mais quand le relâchement et la corruption s'introduisirent parmi les pasteurs aussi-bien que dans le troupeau, la parole évangélique dut perdre sa première force, qui étoit celle de l'exemple. Les auditeurs, au fond de leur conscience, confrontèrent le prédicateur avec ses maximes, quoique ces mêmes maximes les avertissent assez de ne pas se rassurer par l'exemple. Alors ce qui étoit un besoin et un secours dans les dangers de l'église opprimée devint une sorte d'habitude dans ses prospérités.

Mais aussi c'est au grand talent qu'il est ordonné de réveiller la froideur, de vaincre l'indifférence; et lorsque l'exemple s'y joint, (heureusement encore tous nos prédicateurs illustres ont eu cet avantage) il est certain que le ministre de la parole n'a nulle part plus de puissance et de dignité que dans la chaire. Partout ailleurs, c'est un homme qui parle à des hommes: ici, c'est un être d'une autre espèce: élevé entre le ciel et la terre, c'est un médiateur que Dieu place entre la créature et lui. Indépendant des considérations du siècle, il annonce les oracles de l'éternité. Le lieu même d'où il parle, celui où on l'écoute, confond et fait disparoître toutes les grandeurs pour ne laisser sentir que la sienne. Les rois s'humilient comme le peuple devant son tribunal, et n'y viennent que pour être instruits. Tout ce qui l'environne ajoute un nouveau poids à sa parole: sa voix retentit dans l'étendue d'une enceinte sacrée, et dans le silence d'un recueillement universel. S'il atteste Dieu, Dieu est présent sur les autels; s'il annonce le néant de la vie, la mort est auprès de lui pour lui rendre témoignage, et montre à ceux qui l'écoutent qu'ils sont assis sur des tombeaux.

Ne doutons pas que les objets extérieurs, l'appareil des temples et des cérémonies, n'influent beaucoup sur les hommes, et n'agissent sur eux avant l'orateur, pourvu qu'il n'en détruise pas l'effet. Représentons-nous Massillon dans la chaire, prêt à faire l'oraison funèbre de Louis XIV, jetant d'abord les yeux autour de lui, les fixant quelque temps sur cette pompe lugubre et imposante qui suit les rois jusque dans ces asiles de mort où il n'y a que des cercueils et des cendres, les baissant ensuite un moment avec l'air de la méditation, puis les relèvant vers le ciel, et prononçant ces mots d'une voix ferme et grave: Dieu seul est grand, mes frères! Quel exorde renfermé dans une seule parole accompagnée de cette action! comme elle devient sublime par le spectacle qui entoure l'orateur! comme ce seul mot anéantit tout ce qui n'est pas Dieu!

Le même.

§ 230. *Des premiers sermonaires François, et de Bourdaloue.*

On sait assez ce qu'étoient les sermons dans les deux âges qui ont précédé le

siècle de Louis XIV, et ce qu'étoient les Menot, les Maillard, et ce Barlet dont les savans disoient en Latin : *nescit prædicare qui nescit barletisare : ne sait prêcher qui ne sait barletiser.* On s'est égayé partout sur leurs farces grotesques et indécentes. Nous avons des sermons de la ligue : ils joignent l'atrocité à cette grossièreté dégoûtante, qui dut nécessairement diminuer, à mesure que la politesse s'introduisoit dans tous les états, à la suite de l'ordre qui renaissoit avec l'autorité. Mais le premier, dit Voltaire, qui fit entendre dans la chaire une raison toujours éloquente, ce fut Bourdaloue. Peut-être faut-il un peu restreindre cet éloge en l'expliquant. Bourdaloue fut le premier qui eut toujours dans la chaire l'éloquence de la raison : il sut la substituer à tous les défauts de ses contemporains. Il leur apprit le ton convenable à la gravité d'un saint ministère, et le soutint constamment dans ses nombreuses prédications. Il mit de côté l'étalage des citations profanes et les petites recherches du bel esprit. Uniquement pénétré de l'esprit de l'évangile et de la substance des livres saints, il traite solidement un sujet, le dispose avec méthode, l'approfondit avec vigueur. Il est concluant dans ses raisonnemens, sûr dans sa marche, clair et instructif dans ses résultats. Mais il a peu de ce qu'on peut appeler les grandes parties de l'orateur, qui sont les mouvemens, l'élocution, le sentiment. C'est un excellent théologien, un savant catéchiste plutôt qu'un puissant prédicateur. En portant toujours avec lui la conviction, il laisse trop désirer cette onction précieuse qui rend la conviction efficace.

La Harpe.

§ 231. *Massillon.*

C'est dans les sermons que Massillon est au-dessus de tout ce qui l'a précédé et de tout ce qui l'a suivi, par le nombre, la variété et l'excellence de ses productions. Un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au cœur ou qui parlent à l'imagination ; un assemblage de force et de douceur, de dignité et de grâce, de sévérité et d'onction ; une inépuisable fécondité de moyens, se fortifiant tous les uns par les autres ; une surprenante richesse de développemens ; un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de manière à l'étonner et à le confondre, d'en détailler les foiblesses les plus communes, de manière à en rajeunir la peinture, de l'effrayer et de le consoler tour à tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer, de tempérer ce que l'évangile a d'austère par tout ce que la pratique des vertus a de plus attrayant ; l'usage le plus heureux de l'écriture et des pères, un pathétique entraînant, et par-dessus tout un caractère de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté : c'est à ces traits réunis que tous les juges éclairés ont reconnu dans Massillon un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquens ; c'est à ces titres que ceux même qui ne croyoient pas à sa doctrine, ont cru du moins à son talent, et qu'il a été appelé le Racine de la chaire, et le Cicéron de la France. Lorsque étant encore à l'oratoire, il eut prêché son premier avent à Versailles devant Louis XIV qui le nomma depuis à l'évêché de Clermont, ce monarque, dont on a si souvent cité les paroles, parce qu'elles étoient si souvent pleines de sens, lui dit : " Mon père, j'ai enten- " du de grands orateurs dans ma cha- " pelle, j'en ai été fort content ; pour " vous, toutes les fois que je vous ai " entendu, j'ai été très-mécontent de " moi-même." On ne peut ni mieux louer un prédicateur, ni profiter mieux d'un sermon.

Le même.

§ 232. *Eloge de Bossuet, de Pascal et de Fénélon.*

Qui n'admire la majesté, la pompe, la magnificence, l'enthousiasme de Bossuet, et la vaste étendue de ce génie impétueux, fécond, sublime ? Qui conçoit sans étonnement, la profondeur incroyable de Pascal, son raisonnement invincible, sa mémoire surnaturelle, sa connoissance universelle et prématurée ? Le premier élève l'esprit ; l'autre le confond et le trouble. L'un éclate comme un tonnerre dans un tourbillon orageux, et par ses soudaines hardiesses, échappe aux génies trop timides : l'autre presse, étonne, illumine, fait sentir despotiquement l'ascendant de la vérité ; et comme si c'étoit un être d'une autre nature que nous, sa vive intelligence explique toutes les conditions, toutes les affections et toutes

les pensées des hommes, et paroît toujours supérieure à leurs conceptions incertaines. Génie simple et puissant, il assemble des choses qu'on croyoit incompatibles, la véhémence, l'enthousiasme, la naïveté, avec les profondeurs les plus cachées de l'art ; mais d'un art qui, bien loin de gêner la nature, n'est lui-même qu'une nature plus parfaite, et l'original des préceptes. Que dirai-je encore? Bossuet fait voir plus de fécondité, et Pascal a plus d'invention : Bossuet est plus impétueux, et Pascal est plus transcendant. L'un excite l'admiration par de plus fréquentes saillies ; l'autre, toujours plein et solide, l'épuise par un caractère plus concis et plus soutenu. Mais toi, qui les a surpassés en aménités et en grâces, ombre illustre, aimable génie ; toi, qui fis regner la vertu par l'onction et par la douceur, pourrois-je oublier la noblesse et le charme de ta parole, lorsqu'il est question d'éloquence? Né pour cultiver la sagesse et l'humanité dans les rois, ta voix ingénue fit retentir au pied du trône les calamités du genre humain foulé par les tyrans, et défendit contre les artifices de la flatterie la cause abandonnée des peuples. Quelle bonté de cœur, quelle sincérité se remarquent dans tes écrits! Quel éclat de paroles et d'images! Qui sema jamais tant de fleurs dans un style si naturel, si mélodieux et si tendre? Qui orna jamais la raison d'une si touchante parure? Ah! que de trésors, d'abondance, dans ta riche simplicité.

O noms consacrés par l'amour et par les respects de tous ceux qui chérissent l'honneur des lettres! Restaurateurs des arts, pères de l'éloquence, lumières de l'esprit humain, que n'ai-je un rayon du génie qui échauffa vos profonds discours, pour vous expliquer dignement et marquer tous les traits qui vous ont été propres!

Si l'on pouvoit mêler des talens si divers, peut-être qu'on voudroit penser comme Pascal, écrire comme Bossuet, parler comme Fénélon. Mais parce que la différence de leur style venoit de la différence de leurs pensées et de leur manière de sentir les choses, ils perdroient beaucoup tous les trois, si l'on vouloit rendre les pensées de l'un par les expressions de l'autre. On ne souhaite point cela en les lisant ; car chacun d'eux s'exprime dans les termes les plus assortis au caractère de ses sentimens et de ses idées ; ce qui est la véritable marque du génie, au lieu que ceux qui n'ont que de l'esprit empruntent successivement toute sorte de tours et d'expressions.

Vauvenargues.

§ 233. *Parallèle de Bossuet et de Bourdaloue.*

Je ne doute point que Bossuet ne fût né avec beaucoup plus de génie que Bourdaloue; cependant les sermons de celui-ci sont mieux faits, plus finis, plus méthodiques ; et je n'en suis pas surpris, puisqu'ils ont été l'unique objet de ses travaux littéraires. Si l'on compare pièce à pièce, Bourdaloue aura l'avantage, mais si l'on opposoit trait à trait, il ne résisteroit pas à ce parallèle. Bossuet est plus lumineux, plus original, plus extraordinaire, plus accablant. Il a une manière grande et ferme, une familiarité noble, des élans sublimes, des tableaux fiers et imposans, des transitions brusques et cependant toujours naturelles, un grand nombre de ces vérités intimes qu'on ne découvre qu'en creusant profondément dans son propre cœur, une majesté d'idées, et une vigueur d'expressions qui lui sont propres. On reconnoît surtout dans ses écrits le ton et l'accent d'un prophète ; c'est l'Isaïe de la loi nouvelle. Il s'attache à épouvanter l'homme, et lorsqu'il l'a intimidé par ses menaces, il le livre aux remords pour achever sa conversion.

Le Card. Maury.

§ 234. *Pascal.*

Il y avoit un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avoit créé les mathématiques ; qui à seize avoit fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité ; qui a dix-neuf réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement, qui à vingt-trois démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique; qui à cet âge où les autres hommes commencent à peine à naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna toutes ses pensées vers la religion ; qui depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue qu'ont parlée Bos-

suet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut, en se privant de tout secours, un des plus beaux problèmes de la géométrie, et jeta au hasard sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme. Cet étonnant génie se nommoit Blaise Pascal.

Il est difficile de ne pas rester confondu d'étonnement, lorsqu'en ouvrant les pensées du philosophe chrétien, on tombe sur les six chapitres où il traite de la nature de l'homme. C'est là qu'il s'est véritablement élevé au-dessus des plus grands génies. Les métaphysiciens parlent de cette *pensée* abstraite, qui n'a aucune propriété de la matière, qui touche à tout sans se déplacer, qui vit d'elle-même, qui ne peut périr, parce qu'elle est indivisible, et qui prouve péremptoirement l'immortalité de l'âme: cette définition de la pensée semble avoir été suggérée aux métaphysiciens par les écrits de Pascal.

M. de Châteaubriant.

§ 235. *La Bruyère.*

La Bruyère est un des plus beaux écrivains du siècle de Louis XIV. Aucun homme n'a su donner plus de variété à son style, plus de formes diverses à sa langue, plus de mouvement à sa pensée. Il descend de la plus haute éloquence à la familiarité, et passe de la plaisanterie au raisonnement, sans jamais blesser le lecteur. L'ironie est son arme favorite: aussi philosophe que Théophraste, son coup d'œil embrasse un plus grand nombre d'objets, et ses remarques sont plus originales et plus profondes. Théophraste conjecture, la Rochefoucault devine, et la Bruyère montre ce qui se passe au fond du cœur.

Vauvenargues.

§ 236. *Du faux esprit et de l'esprit déplacé.*

Avant de terminer ce cours complet de littérature, il est essentiel de donner des exemples des fausses pensées qui défigurent les ouvrages d'esprit, et de faire connoître les diverses qualités qui les distinguent. L'esprit déplacé ou faux est l'objet de ce paragraphe et du suivant; les diverses qualités des ouvrages d'esprit le sont du troisième.

Le grand point est de savoir jusqu'où ce qu'on appelle esprit, doit être admis. Il est clair que dans les grands ouvrages on doit l'employer avec sobriété par cela même qu'il est un ornement. Le grand art est dans l'à-propos.

La meilleure manière de connoître l'usage qu'on doit faire de l'esprit, est de lire le petit nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues savantes et dans la nôtre.

Une pensée fine, ingénieuse, une comparaison juste et fleurie, est un défaut, quand la raison seule ou la passion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts, ce n'est pas alors du faux bel esprit, mais c'est de l'esprit déplacé, et toute beauté hors de sa place cesse d'être beauté.

Le faux esprit est autre chose que l'esprit déplacé: ce n'est pas seulement une pensée fausse; car elle pourroit être fausse sans être ingénieuse: c'est une pensée fausse et recherchée.

La Motte qui méprisoit Homère et qui le traduisit; qui en le traduisant crut le corriger, et en l'abrégeant crut le faire lire, s'avise de donner de l'esprit à Homère. C'est lui qui en faisant reparoître Achille réconcilié avec les Grecs, prêt à les venger, fait crier à tout le camp:

Que ne vaincra-t-il point? Il s'est vaincu lui-même.

Il faut être bien amoureux du faux bel esprit, pour faire faire une pointe à cinquante mille hommes.

Si ce défaut choque les juges d'un goût sévère, combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces pensées alambiquées que l'on trouve en foule dans des écrits d'ailleurs estimables? Comment supporter que dans un livre de mathématiques on dise que si Saturne venoit à manquer, ce seroit le dernier satellite qui prendroit sa place, parce que les grands seigneurs éloignent toujours d'eux leurs successeurs? Comment souffrir qu'on dise qu'Hercule savoit la physique, et qu'on ne pouvoit résister à un philosophe de cette force? L'envie de briller et de surprendre par des choses neuves conduit à cet excès.

Cette petite vanité a produit les jeux de mots dans toutes les langues; ce qui

est la pire espèce du faux bel esprit.

Le faux goût est différent du bel esprit; parce que celui-ci est toujours une affectation, un effort de faire mal; au lieu que l'autre est souvent une habitude de faire mal sans effort, et de suivre par instinct un mauvais exemple établi.

L'intempérance et l'incohérence des imaginations orientales, est un faux goût; mais c'est plutôt un manque d'esprit, qu'un abus d'esprit.

Des étoiles qui tombent, des montagnes qui se fendent, des fleuves qui reculent, le soleil et la lune qui se dissolvent, des comparaisons fausses et gigantesques, la nature toujours outrée, sont le caractère de ces écrivains, parce que dans ces pays où l'on n'a jamais parlé en public, la vraie éloquence n'a pu être cultivée, et qu'il est bien plus aisé d'être ampoulé que d'être juste, fin et délicat.

Le faux esprit est précisément le contraire de ces idées triviales et ampoulées; c'est une recherche fatigante de traits déliés, une affectation de dire en énigme, ce que d'autres ont déjà dit naturellement, de rapprocher des idées qui paroissent incompatibles, de diviser ce qui doit être réuni, de saisir de faux rapports, de mêler, contre les bienséances, le badinage avec le sérieux, et le petit avec le grand.

On consultoit un homme qui avoit quelque connoissance du cœur humain, sur une tragédie qu'on devoit représenter, il répondit qu'il y avoit tant d'esprit dans cette pièce, qu'il doutoit de son succès. Quoi? dira-t-on, est-ce là un défaut, dans un temps où tout le monde veut avoir de l'esprit; où l'on n'écrit que pour montrer qu'on en a; où le public applaudit même aux pensées les plus fausses, quand elle sont brillantes? Oui sans doute, on applaudira le premier jour, et on s'ennuiera le second.

Ce qu'on appelle esprit est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine: ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, et qu'on laisse entendre dans un autre: là un rapport délicat entre deux idées peu communes: c'est une métaphore singulière: c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui; c'est l'art, ou de retenir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paroissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin, je vous parlerois de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avois davantage; mais tous ces brillans (et je ne parle pas des faux brillans) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage sérieux et qui doit intéresser. La raison en est, qu'alors c'est l'auteur qui paroît, et que le public ne veut voir que le héros. Or ce héros est toujours ou dans la passion, ou en danger. Le danger et les passions ne cherchent point l'esprit, Priam et Hécube ne font point d'épigrammes, quand leurs enfans sont égorgés dans Troie embrasée: Didon ne soupire point en madrigaux, en voyant au bûcher sur lequel elle va s'immoler: Démosthène n'a point de jolies pensées, quand il anime les Athéniens à la guerre; s'il en avoit, il seroit un rhéteur, et il est un homme d'état.

L'art de l'admirable Racine est bien au-dessus de ce qu'on appelle esprit; mais si Pyrrhus s'exprimoit toujours dans ce style:

Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Hélas! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes?

Si Oreste continuoit toujours à dire, que les Scythes sont moins cruels qu'Hermione: ces deux personnages ne toucheroient point du tout; on s'apercevroit que la vraie passion s'occupe rarement de pareilles comparaisons, et qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont Troie fut consumée, et les feux de l'amour de Pyrrhus; entre les Scythes qui immolent des hommes, et Hermione qui n'aime point Oreste. Cinna dit en parlant de Pompée:

Le ciel choisit sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement;
Et devoit cet honneur aux mânes d'un tel homme
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette pensée a un très-grand éclat: il y a là beaucoup d'esprit, et même un air de grandeur qui impose. Je suis sûr que ces vers prononcés avec l'enthousiasme et l'art d'un bon acteur, seront applaudis; mais je suis sûr que la pièce de Cinna, écrite toute dans ce goût, n'auroit jamais été jouée long-temps. En effet pourquoi le ciel devoit-il faire l'honneur à Pompée de rendre les Ro-

mains esclaves après sa mort? Le contraire seroit plus vrai. Les mânes de Pompée devroient plutôt obtenir du ciel le maintien éternel de cette liberté, pour laquelle on suppose qu'il combattit et qu'il mourut.

Que seroit-ce donc qu'un ouvrage rempli de pensées recherchées et problématiques? Combien sont supérieurs à toutes ces idées brillantes ces vers simples et naturels?

Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner?
Soyons ami, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Ce n'est pas ce qu'on appelle esprit: c'est le sublime et le simple qui font la vraie beauté.

Que dans Rodogune, Antiochus dise de sa maîtresse qui le quitte, après lui avoir indignement proposé de tuer sa mère:

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'esprit; c'est faire une épigramme contre Rodogune; c'est comparer ingénieusement les dernières paroles qu'elle dit en s'en allant, aux flèches que les Parthes lançoient en fuyant. Mais ce n'est pas parce que sa maîtresse s'en va, que la proposition de tuer sa mère est révoltante: qu'elle sorte ou qu'elle demeure, Antiochus a également le cœur percé. L'épigramme est donc fausse; et si Rodogune ne sortoit pas, cette mauvaise épigramme ne pouvoit plus trouver place.

Je choisis exprès ces exemples dans les meilleurs auteurs, afin qu'ils soient plus frappans. Je ne relève pas dans eux les pointes et les jeux de mots dont on sent le faux aisément; il n'y a personne qui ne rie quand dans la tragédie de la Toison d'Or, Hipsipile dit à Médée, en faisant allusion à ses sortiléges:

Je n'ai que des attraits, et vous avez des charmes.

Corneille trouva le théâtre, et tous les genres de littérature infectés de ces puérilités, qu'il se permit rarement. Je ne veux parler ici que de ces traits d'esprit, qui seroient admis ailleurs, et que le genre sérieux réprouve. On pourroit appliquer à leurs auteurs ce mot de Plutarque traduit avec cette heureuse naïveté d'Amyot: tu tiens sans propos beaucoup de bons propos.

Voltaire.

§ 237. *Continuation du même sujet.*

Il me revient dans la mémoire un de ces traits brillans que j'ai vu citer, comme un modèle, dans beaucoup d'ouvrages de goût, et même dans le traité des études de feu monsieur Rollin. Ce morceau est tiré de la belle oraison funèbre du grand Turenne, composée par Fléchier. Il est vrai que dans cette oraison, Fléchier égala presque le sublime Bossuet, que j'ai appelé et que j'appelle encore le seul homme éloquent parmi tant d'écrivains élégans; mais il me semble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'evêque de Meaux: le voici.

" Puissances ennemies de la France,
" vous vivez, et l'esprit de la charité
" chrétienne m'interdit de faire aucun
" souhait pour votre mort, etc. Mais
" vous vivez; je plains dans cette chaire
" un vertueux capitaine dont les inten-
" tions étoient pures, etc."

Une apostrophe dans ce goût eût été convenable à Rome dans la guerre civile, après l'assassinat de Pompée, ou dans Londres après le meurtre de Charles I. Mais est-il décent de souhaiter adroitement en chaire la mort de l'empereur, du roi d'Espagne, et des électeurs, et de mettre en balance avec eux le général d'armée d'un roi leur ennemi? Les intentions d'un capitaine, qui ne peuvent être que de servir son prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques des têtes couronnées contre lesquelles il servoit? Que diroit-on d'un Allemand qui eût souhaité la mort au roi de France, à propos de la perte du général Merci dont les intentions étoient pures? Pourquoi donc ce passage a-t-il toujours été loué par tous les rhéteurs? C'est que la figure est en elle-même belle et pathétique; mais ils n'examinoient point le fond et la convenance de la pensée. Plutarque eût dit à Fléchier: tu as tenu sans propos un très-beau propos.

Je reviens à mon paradoxe, que tous ces brillans auxquels on donne le nom d'esprit ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages, faits pour instruire ou pour toucher: je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'opéra. La musique exprime les passions, les sentimens, les images: mais où sont les accords qui peuvent rendre une épigramme? Quinaut étoit quelquefois négligé, mais il étoit toujours naturel.

De tous nos opéras celui qui est le plus orné, ou plutôt accablé de cet esprit épigrammatique, c'est le ballet du triomphe des arts, composé par un homme aimable, qui pensa toujours finement, et qui s'exprima de même; mais qui par l'abus de ce talent, contribua un peu à la décadance des lettres, après les beaux jours de Louis XIV. Dans ce ballet où Pygmalion anime sa statue, il lui dit:

Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

Je me souviens d'avoir entendu admirer ce vers dans ma jeunesse par quelques personnes.

Qui ne voit que les mouvemens du corps de la statue sont ici confondus avec les mouvemens du cœur, et que dans aucun sens la phrase n'est Françoise; que c'est en effet une pointe, une plaisanterie. Comment se pouvoit-il faire qu'un homme qui avoit tant d'esprit, n'en eût pas assez pour retrancher ces fautes éblouissantes.

Ces jeux de l'imagination, ces finesses, ces tours, ces traits saillans, ces gaietés, ces petites sentences coupées, ces familiarités ingénieuses qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade du Louvre de Perrault est simple et majestueuse. Un cabinet peut recevoir avec grâce de petits ornemens. Ayez autant d'esprit que vous voudrez, que vous pourrez, dans un madrigal, dans des vers légers, dans une scène de comédie, qui ne sera ni passionnée ni naïve, dans un compliment, dans un petit roman, dans une lettre où vous vous égaierez pour égayer vos amis.

Loin que je reproche à Voiture d'avoir mis de l'esprit dans ses lettres, je trouve au contraire qu'il n'en avoit pas assez, quoiqu'il le cherchât toujours. On dit que les maîtres à danser font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. Je crois que Voiture étoit souvent dans ce cas: ses meilleures lettres sont étudiées, on sent qu'il se fatigue pour trouver ce qui se présente si naturellement au comte Antoine Hamilton, à madame de Sévigné, et à tant d'autres dames qui écrivent sans efforts ces bagatelles mieux que Voiture ne les écrivoit avec peine.

La conclusion de tout ceci est qu'il ne faut rechercher ni les pensées, ni les tours, ni les expressions; et que l'art dans tous les grands ouvrages, est de bien raisonner sans trop faire d'argumens; de bien peindre sans vouloir tout peindre; d'émouvoir sans vouloir toujours exciter les passions. Je donne ici de beaux conseils, sans doute. Les ai-je toujours pris pour moi? Hélas non!

Le même.

§ 238. *Des diverses qualités des ouvrages d'esprit.*

Froid, Feu.

On dit qu'un morceau de poésie, d'éloquence, de musique, un tableau même est froid, quand on attend dans ces ouvrages une expression animée qu'on n'y trouve pas. Les autres arts ne sont pas si susceptibles de ce défaut. Ainsi l'architecture, la géométrie, la logique, la métaphysique, tout ce qui a pour unique mérite la justesse, ne peut être ni échauffé, ni refroidi. Le tableau de la famille de Darius peint par Mignard, est très-froid, en comparaison du tableau de le Brun, parce qu'on ne trouve point dans les personnages de Mignard, cette même affliction que le Brun a si vivement exprimée sur le visage et dans les attitudes des princesses Persanes. Une statue même peut être froide. On doit voir la crainte et l'horreur dans les traits d'une Andromède; l'effort de tous les muscles, et une colère mêlée d'audace dans l'attitude et sur le front d'un Hercule qui soulève Anthée.

Dans la poésie, dans l'éloquence, les grands mouvemens des passions deviennent froids, quand ils sont exprimés en termes trop communs et dénués d'imagination. C'est ce qui fait que l'amour, qui est si vif dans Racine, est languissant dans Campistron son imitateur.

Les sentimens qui échappent à une âme qui veut les cacher, demandent au contraire les expressions les plus simples. Rien n'est si vif, si animé que ces vers du Cid:

Va, je ne te hais point...tu le dois...je ne puis.

Ce sentiment deviendroit froid s'il étoit relevé par des termes étudiés.

C'est par cette raison que rien n'est si froid que le style ampoulé. Un héros dans une tragédie dit qu'il a essuyé une tempête; qu'il a vu périr son ami dans cet orage. Il touche, il intéresse, s'il parle avec douleur de sa perte, s'il est plus occupé de son ami que de tout le reste. Il ne touche point, il devient froid, s'il fait une description de la tempête, s'il parle de source de feu bouillon-

nant sur les eaux, et de la foudre qui gronde, et qui frappe à sillons redoublés la terre et l'onde. Ainsi le style froid vient tantôt de la stérilité, tantôt de l'intempérance des idées; souvent d'une diction trop commune, quelquefois d'une diction trop recherchée.

L'auteur qui n'est froid, que parce qu'il est vif à contre temps, peut corriger ce défaut d'une imagination trop abondante. Mais celui qui est froid parce qu'il manque d'âme, n'a pas de quoi se corriger. On peut modérer son feu, on ne sauroit en acquérir.

Le feu dans les écrits ne suppose pas nécessairement de la lumière et de la beauté, mais de la vivacité, des figures multipliées, des idées pressées. Le feu n'est un mérite dans les discours et dans les ouvrages, que quand il est bien conduit.

On n'a point de génie sans feu, mais on peut avoir du feu sans génie.

Force.

La force de l'esprit est la pénétration et la profondeur, *ingenii vis*. La nature la donne comme celle du corps; le travail modéré l'augmente et le travail outré la diminue.

La force d'un raisonnement consiste dans une exposition claire, des preuves exposées dans leur jour, et une conclusion juste; elle n'a point lieu dans les théorèmes mathématiques, parce qu'une démonstration ne peut recevoir plus ou moins d'évidence, plus ou moins de force; elle peut simplement procéder par un chemin plus long ou plus court, plus simple ou plus compliqué. La force du raisonnement a surtout lieu dans les questions problématiques.

La force de l'éloquence n'est pas seulement une suite de raisonnemens justes et vigoureux, qui subsisteroient avec la sécheresse; cette force demande de l'embonpoint, des termes énergiques.

Des vers peuvent avoir de la force, et manquer de toutes les autres beautés. La force d'un vers dans notre langue vient principalement de dire quelque chose dans chaque hémistiche:

Et monté sur le faite, il aspire à descendre.
L'Eternel est son nom; le monde est son ouvrage.

Ces deux vers pleins de force et d'élégance sont le meilleur modèle de la poésie.

Foiblesse.

Un ouvrage peut être foible par les pensées ou par le style: par les pensées, quand elles sont trop communes, ou lorsque étant justes, elles ne sont pas assez approfondies: par le style, quand il est dépourvu d'images, de tours, de figures qui réveillent l'attention. Les oraisons funèbres de Mascaron sont foibles, et son style n'a point de vie en comparaison de Bossuet.

Toute harangue est foible, quand elle n'est pas relevée par des tours ingénieux, et par des expressions énergiques; mais un plaidoyer est foible, quand avec tous les secours de l'éloquence, et toute la véhémence de l'action, il manque de raisons. Nul ouvrage philosophique n'est foible malgré la foiblesse d'un style lâche, quand le raisonnement est juste et profond. Une tragédie est foible, quoique le style en soit fort, quand l'intérêt n'est pas soutenu. La comédie la mieux écrite est foible, si elle manque de ce que les Latins appeloient *vis comica*, la force comique: c'est ce que César reproche à Térence.

Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis!

C'est surtout en quoi a péché souvent la comédie nommée larmoyante. Les vers foibles ne sont pas ceux qui pèchent contre les règles, mais contre le génie; qui dans leur mécanique sont sans variété, sans choix de termes, sans heureuses inversions, et qui dans leur poésie, conservent trop la simplicité de la prose. On ne peut mieux sentir cette différence qu'en comparant les endroits que Racine et Campistron son imitateur ont traités.

Facilité.

La facilité en peinture, en musique, en éloquence, en poésie, consiste dans un naturel heureux qui n'admet aucun tour de recherche, et qui peut se passer de force et de profondeur. Ainsi les tableaux de Paul Véronèse ont un air plus facile et moins fini que ceux de Michel-Ange. Les symphonies de Rameau sont supérieures à celles de Lully, et semblent moins faciles. Bossuet est plus vérita-

blement éloquent et plus facile que Fléchier. Rousseau dans ses épîtres n'a pas à beaucoup près la facilité et la vérité de Despréaux.

Le commentateur de Despréaux dit que ce poëte exact et laborieux avoit appris à l'illustre Racine à faire difficilement des vers; et que ceux qui paroissent faciles, sont ceux qui ont été faits avec le plus de difficulté.

Il est très-vrai qu'il en coûte souvent pour s'exprimer avec clarté: il est vrai qu'on peut arriver au naturel par des efforts; mais il est vrai aussi qu'un heureux génie produit souvent des beautés faciles, sans aucune peine, et que l'enthousiasme va plus loin que l'art.

La plupart des morceaux passionnés de nos bons poëtes sont sortis achevés de leur plume, et paroissent d'autant plus faciles qu'ils ont en effet été composés sans travail: l'imagination alors conçoit et enfante aisément. Il n'en est pas ainsi dans les ouvrages didactiques; c'est là qu'on a besoin d'art pour paroître facile. Il y a, par exemple, beaucoup moins de facilité que de profondeur dans l'admirable essai sur l'homme de Pope.

On peut faire facilement de très-mauvais ouvrages qui n'auront rien de gêné, qui paroîtront faciles, et c'est le partage de ceux qui ont sans génie la malheureuse habitude de composer. C'est en ce sens qu'un personnage de l'ancienne comédie, qu'on nomme Italienne, dit à un autre:

Tu fais de méchans vers admirablement bien.

Finesse, délicatesse.

La finesse dans les ouvrages d'esprit comme dans la conversation, consiste dans l'art de ne pas exprimer directement sa pensée, mais de la laisser aisément apercevoir; c'est une énigme dont les gens d'esprit devinent tout d'un coup le mot.

Un chancelier offrant un jour sa protection au parlement, le premier président se tournant vers sa compagnie: messieurs; dit-il, remercions M. le chancelier. Il nous donne plus que nous ne lui demandons: c'est là une réponse très-fine.

La finesse dans la conversation, dans les écrits, diffère de la délicatesse: la première s'étend également aux choses piquantes et agréables, au blâme et à la louange, aux choses même indécentes, couvertes d'un voile, à travers lequel on les voit sans rougir. On dit des choses hardies avec finesse. La délicatesse exprime des sentimens doux et agréables, des louanges fines: ainsi la finesse convient plus à l'épigramme, la délicatesse au madrigal.

Quand Iphigénie, dans Racine, a reçu l'ordre de son père de ne plus revoir Achille, elle s'écrie:

Dieux plus doux, vous n'aviez demandé que ma vie.

Le véritable caractère de ce vers est plutôt la délicatesse que la finesse.

Le même.

§ 239. *De l'histoire et d'abord de l'histoire ancienne.*

L'histoire est le récit des faits donnés pour vrais, au contraire de la fable, qui est le récit des faits donnés pour faux.

Il y a l'histoire des opinions, qui n'est guères que le recueil des erreurs humaines; l'histoire des arts, peut-être la plus utile de toutes, quand elle joint, à la connoissance de l'invention et du progrès des arts, la description de leur mécanisme; l'histoire naturelle, improprement dite histoire, et qui est une partie essentielle de la physique.

L'histoire des événemens se divise en sacrée et profane. L'histoire sacrée est une suite des opérations divines et miraculeuses, par lesquelles il a plu à Dieu de conduire autrefois la nation Juive, et d'exercer aujourd'hui notre foi. Je ne toucherai point à cette matière respectable.

Les premiers fondemens de toute histoire sont les récits des pères aux enfans, transmis ensuite d'une génération à une autre; ils ne sont que probables dans leur origine, et perdent un degré de probabilité à chaque génération. Avec le temps, la fable se grossit et la vérité se perd: de là vient que toutes les origines des peuples sont absurdes. Ainsi, les Egyptiens avoient été gouvernés par les dieux pendant beaucoup de siècles; ils l'avoient été ensuite par des demi-dieux; enfin ils avoient eu des rois pendant onze mille trois cents quarante ans; et le soleil, dans cet espace de temps, avoit changé quatre fois d'orient et de couchant.

Les Phéniciens prétendoient être établis dans leurs pays depuis trente mille

ans; et ces trente mille ans étoient remplis d'autant de prodiges que la chronologie Egyptienne. On sait quel merveilleux ridicule règne dans l'ancienne histoire des Grecs. Les Romains, tout sérieux qu'ils étoient, n'ont pas moins enveloppé de fables l'histoire de leurs premiers siècles. Ce peuple si récent, en comparaison des nations Asiatiques, a été cinq cents années sans historiens. Ainsi, il n'est pas suprenant que Romulus ait été le fils de Mars, qu'une louve ait été sa nourrice; qu'il ait marché avec vingt mille hommes de son village de Rome, contre vingt cinq mille combattans du village des Sabins; qu'ensuite il soit devenu dieu; que Tarquin l'ancien ait coupé une pierre avec un rasoir; et qu'une vestale ait tiré à terre un vaisseau avec sa ceinture, etc.

Les premières annales de toutes nos nations modernes ne sont pas moins fabuleuses: les choses prodigieuses et improbables doivent être rapportées, mais comme des preuves de la crédulité humaine; elles entrent dans l'histoire des opinions.

Pour connoître avec certitude quelque chose de l'histoire ancienne, il n'y a qu'un seul moyen; c'est de voir s'il reste quelques monumens incontestables: nous n'en avons que trois par écrit; le premier est le recueil des observations astronomiques faites pendant dix-neuf cents ans de suite à Babylone, envoyées par Alexandre en Grèce, et employées dans l'Almageste de Ptolomée. Cette suite d'observations, qui remonte à deux mille cent trente-quatre ans avant notre ère vulgaire, prouve invinciblement que les Babyloniens existoient en corps de peuple plusieurs siècles auparavant: car les arts ne sont que l'ouvrage du temps; et la paresse, naturelle aux hommes, les laisse des milliers d'années sans autres connoissances et sans autres talens que ceux de se nourrir, de se défendre des injures de l'air, et de s'égorger. Qu'on en juge pas les Germains et par les Anglois du temps de César, par les Tartares d'aujourd'hui, par la moitié de l'Afrique, et par tous les peuples que nous avons trouvés dans l'Amérique, en exceptant à quelques égards les royaumes du Pérou et du Mexique, et la république de Tlascala.

Le second monument est l'éclipse centrale du soleil, calculée à la Chine deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, et reconnue véritable par tous nos astronomes. Il faut dire la même chose des Chinois, que des peuples de Babylone; ils composoient déjà sans doute un vaste empire policé. Mais ce qui met les Chinois au-dessus de tous les peuples de la terre, c'est que ni leurs lois, ni leurs mœurs, ni la langue que parlent chez eux les lettrés, n'ont pas changé depuis environ quatre mille ans. Cependant cette nation, la plus ancienne de tous les peuples qui subsitent aujourd'hui, celle qui a possédé le plus vaste et le plus beau pays, celle qui a inventé presque tous les arts avant que nous en eussions appris quelques-uns, a toujours été omise, jusqu'à nos jours, dans nos prétendues histoires universelles; et quand un Espagnol et un François faisoient le dénombrement des nations, ni l'un ni l'autre ne manquoit d'appeler son pays la première monarchie du monde.

Le troisième monument, fort inférieur aux deux autres, subsiste dans les marbres d'Arondel: la chronique d'Athènes y est gravée deux cents soixante-trois ans avant notre ère; mais elle ne remonte que jusqu'à Cécrops, treize cents dix-neuf ans au-delà du temps où elle fut gravée. Voilà, dans l'histoire de toute l'antiquité, les seules connoissances incontestables que nous ayons.

Le même.

§ 240. *Continuation du même sujet.*

Il n'est pas étonnant qu'on n'ait point d'histoire ancienne profane au-delà d'environ trois mille années. Les révolutions de ce globe, la longue et universelle ignorance de cet art, qui transmet les faits par l'écriture, en sont cause: il y a encore plusieurs peuples qui n'en ont aucun usage. Cet art ne fut commun que chez un très-petit nombre de nations policées, et encore étoit-il en très-peu de mains. Rien de plus rare chez les François et chez les Germains que de savoir écrire: jusqu'aux treizième et quatorzième siècles, presque tous les actes n'étoient attestés que par témoins. Ce ne fut en France que sous Charles VII, en 1454, qu'on rédigea par écrit les coutumes de France. L'art d'écrire étoit encore plus rare chez les Espagnols; et de là vient que leur histoire est si sèche et si incertaine, jusqu'au temps de Ferdinand et d'Isabelle. On voit par là combien le

très-petit nombre d'hommes qui savoient écrire pouvoient en imposer.

Il y a des nations qui ont subjugué une partie de la terre sans avoir l'usage des caractères. Nous savons que Gengis-Kan conquit une partie de l'Asie au commencement du treizième siècle : mais ce n'est ni par lui ni par les Tartares que nous le savons. Leur histoire, écrite par les Chinois, et traduite par le P. Gaubil, dit que ces Tartares n'avoient point l'art d'écrire.

Il ne dut pas être moins inconnu au Scythe Ogus-Kan, nommé Madies par les Persans et par les Grecs, qui conquit une partie de l'Europe et de l'Asie, si long-temps avant le règne de Cyrus.

Il est presque sûr qu'alors sur cent nations il y en avoit à peine deux qui usassent de caractères.

Il reste des monumens d'une autre espèce, qui servent à constater seulement l'antiquité reculée de certains peuples qui précèdent toutes les époques connues et tous les livres; ce sont les prodiges d'architecture, comme les pyramides et les palais d'Egypte, qui ont résisté au temps. Hérodote, qui vivoit il y a deux mille deux cents ans, et qui les avoit vus, n'avoit pu apprendre des prêtres Egyptiens dans quel temps on les avoit élevés.

Il est difficile de donner à la plus ancienne des pyramides moins de quatre mille ans d'antiquité; mais il faut considérer que ces efforts de l'ostentation des rois n'ont pu être commencés que long-temps après l'établissement des villes. Mais pour bâtir des villes dans un pays inondé tous les ans, il avoit fallu d'abord relever le terrain, fonder les villes sur des pilotis dans ce terrain de vase, et les rendre inaccessibles à l'inondation : il avoit fallu, avant de prendre ce parti nécessaire, et avant d'être en état de tenter ces grands travaux, que les peuples se fussent pratiqué des retraites pendant la crue du Nil, au milieu des rochers qui forment deux chaînes à droite et à gauche de ce fleuve. Il avoit fallu que ces peuples rassemblés eussent les instrumens du labourage, ceux de l'architecture, une grand connoissance de l'arpentage, avec des lois et une police: tout cela demande nécessairement un espace de temps prodigieux. Nous voyons, par les longs détails qui retardent tous les jours nos entreprises les plus nécessaires et les plus petites, combien il est difficile de faire de grandes choses, et qu'il faut, non-seulement une opiniatreté infatigable, mais plusieurs générations animées de cette opiniatreté.

Cependant, que ce soit Ménès, ou Thot, ou Chéops, ou Ramessès, qui aient élevé une ou deux de ces prodigieuses masses, nous n'en serons pas plus instruits de l'histoire de l'ancienne Egypte: la langue de ce peuple est perdue. Nous ne savons donc autre chose, sinon qu'avant les plus anciens historiens, il y avoit de quoi faire une histoire ancienne.

Celle que nous nommons ancienne et qui est en effet récente, ne remonte guères qu'à trois mille ans: nous n'avons avant ce temps que quelques probabilités; deux seuls livres profanes ont conservé ces probabilités; la chronique Chinoise, et l'histoire d'Hérodote. Les anciennes chroniques Chinoises ne regardent que cet empire séparé du reste du monde. Hérodote, plus intéressant pour nous, parle de la terre alors connue; il enchanta les Grecs en leur récitant les neuf livres de son histoire, par la nouveauté de cette entreprise et par le charme de sa diction, et surtout par les fables. Presque tout ce qu'il raconte sur la foi des étrangers, est fabuleux; mais tout ce qu'il a vu est vrai. On apprend de lui, par exemple, quelle extrême opulence et quelle splendeur régnoit dans l'Asie mineure, aujourd'hui pauvre et dépeuplée. Il a vu à Delphes les présens d'or prodigieux que les rois de Lydie avoient envoyés à Delphes; et il parle à des auditeurs qui connoissoient Delphes, comme lui. Or quel espace de temps a dû s'écouler avant que des rois de Lydie eussent pu amasser assez de trésors superflus pour faire des présens si considérables à un temple étranger!

Mais quand Hérodote rapporte les contes qu'il a entendus, son livre n'est plus qu'un roman qui ressemble aux fables Milésiennes. C'est un Candaule qui montre sa femme toute nue à son ami Gigès; c'est cette femme qui, par modestie, ne laisse à Giges que le choix de tuer son mari, d'épouser la veuve, ou de périr. C'est un oracle de Delphes, qui devine que dans le même temps qu'il parle, Crésus à cent lieues de là fait cuire une tortue dans un plat d'étain. Rollin, qui répète tous les contes de cette espèce, admire la science de l'oracle et la véracité d'Apollon, ainsi que la

pudeur de la femme du roi Candaule ; et à ce sujet, il propose à la police d'empêcher les jeunes gens de se baigner dans la rivière. Le temps est si cher et l'histoire si immense, qu'il faut épargner aux lecteurs de telles fables et de telles moralités.

L'histoire de Cyrus est toute défigurée par des traditions fabuleuses. Il y a grande apparence que ce Kiro qu'on nomme Cyrus, à la tête des peuples guerriers d'Elam, conquit en effet Babylone, amollie par les délices. Mais on ne sait pas seulement quel roi régnoit alors à Babylone; les uns disent Balthazar, les autres Anabot. Hérodote fait tuer Cyrus dans une expédition contre les Massagettes; Xénophon, dans son roman moral et politique, le fait mourir dans son lit.

On ne sait autre chose dans ces ténèbres de l'histoire, sinon qu'il y avoit depuis très-long-temps de vastes empires, et des tyrans dont la puissance étoit fondée sur la misère publique; que la tyrannie étoit parvenue jusqu'à dépouiller les hommes de leur virilité, pour s'en servir à d'infâmes plaisirs au sortir de l'enfance, et pour les employer dans leur vieillesse à la garde des femmes; que la superstition gouvernoit les hommes; qu'un songe étoit regardé comme un avis du ciel, et qu'il décidoit de la paix et de la guerre, etc.

A mesure qu'Hérodote, dans son histoire, se rapproche de son temps, il est mieux instruit et plus vrai. Il faut avouer que l'histoire ne commence pour nous qu'aux entreprises des Perses contre les Grecs; on ne trouve, avant ces grands événemens, que quelques récits vagues, enveloppés de contes puérils. Hérodote devient le modèle des historiens, quand il décrit ces prodigieux préparatifs de Xerxès pour aller subjuguer la Grèce et ensuite l'Europe. Il le mène, suivi de près de deux millions de soldats, depuis Suze jusqu'à Athènes. Il nous apprend comment étoient armés tant de peuples différens que ce monarque traînoit après lui: aucun n'est oublié, du fond de l'Arabie et de l'Égypte, jusqu'au-delà de la Bactriane et de l'extrémité septentrionale de la mer Caspienne, pays alors habité par des peuples puissans, et aujourd'hui par des Tartares vagabonds. Toutes les nations, depuis le Bosphore de Thrace jusqu'au Gange, sont sous ses étendards. On voit avec étonnement que ce prince possédoit autant de terrain qu'en eut l'empire Romain: il avoit tout ce qui appartient aujourd'hui au grand Mogol en deçà du Gange, toute la Perse, tout le pays des Usbecs, tout l'empire des Turcs, si vous exceptez la Romanie; mais en récompense il possédoit l'Arabie. On voit par l'étendue de ses états quel est le tort des déclamateurs en vers et en prose, de traiter de fou Alexandre, vengeur de la Grèce, pour avoir subjugué l'empire de l'ennemi des Grecs. Il n'alla en Egypte, à Tyr, et dans l'Inde, que parce qu'il le devoit, et que Tyr, l'Egypte, et l'Inde appartenoient à la domination qui avoit dévasté la Grèce.

Hérodote eut le même mérite qu'Homère; il fut le premier historien, comme Homère fut le premier poëte épique; et tous deux saisirent les beautés propres d'un art inconnu avant eux. C'est un spectacle admirable dans Hérodote, que cet empereur de l'Asie et de l'Afrique, qui fait passer son armée immense sur un pont de bateaux d'Asie en Europe; qui prend la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, l'Achaïe supérieure; et qui entre dans Athènes, abandonnée et déserte. On ne s'attend point que les Athéniens, sans ville, sans territoire, réfugiés sur leurs vaisseaux avec quelques autres Grecs, mettront en fuite la nombreuse flotte du grand roi, qu'ils rentreront chez eux en vainqueurs, qu'ils forceront Xerxès à ramener ignominieusement les débris de son armée, et qu'ensuite ils lui défendront, par un traité, de naviger sur leurs mers. Cette supériorité d'un petit peuple, généreux et libre, sur toute l'Asie esclave, est peut-être ce qu'il y a de plus glorieux chez les hommes. On apprend aussi par cet événement, que les peuples de l'Occident ont toujours été meilleurs marins que les peuples Asiatiques. Quand on lit l'histoire moderne, la victoire de Lépante fait souvenir de celle de Salamine, et on compare don Juan d'Autriche et Colone, à Thémistocle et à Eurybiade. Voilà peut-être le seul fruit qu'on peut tirer de la connoissance de ces temps reculés.

Thucydide, successeur d'Hérodote, se borne à nous détailler l'histoire de la guerre du Péloponnèse, pays qui n'est pas plus grand qu'une province de France ou d'Allemagne, mais qui a produit des hommes en tout genre, dignes d'une réputation immortelle: et comme

si la guerre civile, le plus horrible des fléaux, ajoutoit un nouveau feu et de nouveaux ressorts à l'esprit humain, c'est dans ce temps que tous les arts florissoient en Grèce. C'est ainsi qu'ils commencent à se perfectionner ensuite à Rome dans d'autres guerres civiles du temps de César, et qu'ils renaissent encore dans notre quinzième siècle de l'ère vulgaire, parmi les troubles de l'Italie.

Après cette guerre du Péloponnèse, décrite par Thucydide, vient le temps célèbre d'Alexandre, prince digne d'être élevé par Aristote, qui fonde beaucoup plus de villes que les autres n'en ont détruit, et qui change le commerce de l'univers. De son temps et de celui de ses successeurs, florissoit Carthage, et la république Romaine commençoit à fixer sur elle les regards des nations. Tout le reste est enseveli dans la barbarie: les Celtes, les Germains, tous les peuples du nord sont inconnus.

L'histoire de l'empire Romain est ce qui mérite le plus notre attention, parce que les Romains ont été nos maîtres et nos législateurs: leurs lois sont encore en vigueur dans la plupart de nos provinces: leur langue se parle encore; et long-temps après leur chute, elle a été la seule langue dans laquelle on rédigeât les actes publics en Italie, en Allemagne, en Espagne, en France, en Angleterre, en Pologne.

Le même.

§ 241. *De l'histoire moderne.*

Au démembrement de l'empire Romain en occident, commence un nouvel ordre de choses, et c'est ce qu'on appelle l'histoire du moyen âge; histoire barbare des peuples barbares, qui devenus chrétiens, n'en deviennent pas meilleurs.

Pendant que l'Europe est ainsi bouleversée, on voit paroître au septième siècle les Arabes, jusque là renfermés dans leurs déserts. Ils étendent leur puissance et leur domination dans la haute Asie, dans l'Afrique, et envahissent l'Espagne; les Turcs leur succèdent et établissent le siège de leur empire à Constantinople, au milieu du quinzième siècle.

C'est sur la fin de ce siècle qu'un nouveau monde est découvert; et bientôt après, la politique de l'Europe et les arts prennent une forme nouvelle. L'art de l'imprimerie et la restauration des sciences font qu'enfin on a des histoires assez fidèles, au lieu des chroniques ridicules renfermées dans les cloîtres depuis Grégoire de Tours. Chaque nation dans l'Europe a bientôt ses historiens. L'ancienne indigence se tourne en superflu: il n'est point de ville qui ne veuille avoir son histoire particulière. On est accablé sous le poids des minuties. Un homme qui veut s'instruire, est obligé de s'en tenir au fil des grands événemens, et d'écarter tous les petits faits particuliers qui viennent à la traverse; il saisit, dans la multitude des révolutions, l'esprit des temps et les mœurs des peuples. Il faut surtout s'attacher à l'histoire de sa patrie, l'étudier, la posséder, réserver pour elle les détails, et jeter une vue plus générale sur les autres nations. Leur histoire n'est intéressante que par les rapports qu'elles ont avec nous, ou par les grandes choses qu'elles ont faites; les premiers âges depuis la chute de l'empire Romain, ne sont, comme on l'a remarqué ailleurs, que des aventures barbares, sous des noms barbares, excepté le temps de Charlemagne. L'Angleterre reste presque isolée jusqu'au règne d'Edouard III; le Nord est sauvage jusqu'au seizième siècle; l'Allemagne est long-temps une anarchie. Les querelles des empereurs et des papes désolent six cents ans l'Italie; et il est difficile d'apercevoir la vérité à travers les passions des écrivains peu instruits, qui ont donné les chroniques informes de ces temps malheureux. La monarchie d'Espagne n'a qu'un événement sous les rois Visigoths; et cet événement est celui de sa destruction: tout est confusion jusqu'au règne d'Isabelle et de Ferdinand. La France, jusqu'à Louis XI, est en proie à des malheurs obscurs sous un gouvernement sans règle. Daniel a beau prétendre que les premiers temps de la France sont plus intéressans que ceux de Rome, il ne s'aperçoit pas que les commencemens d'un si vaste empire sont d'autant plus intéressans qu'ils sont plus foibles, qu'on aime à voir la petite source d'un torrent qui a inondé la moitié de la terre.

Pour pénétrer dans le labyrinthe ténébreux du moyen âge, il faut le secours des archives; et on n'en a presque point. Quelques anciens couvens ont conservé des chartes, des diplômes, qui contiennent des donations dont l'autorité est quelquefois contestée; ce n'est pas là un recueil où l'on puisse s'éclairer sur l'histoire politique et sur le droit public de

l'Europe. L'Angleterre est, de tous les pays, celui qui a sans contredit les archives les plus anciennes et les plus suivies. Ces actes, recueillis par Rimer sous les auspices de la reine Anne, commencent avec le douzième siècle, et sont continués sans interruption jusqu'à nos jours. Ils répandent une grande lumière sur l'histoire de France. Ils font voir, par exemple, que la Guienne appartenoit aux Anglois en souveraineté absolue, quand le roi de France, Charles V, la confisqua par un arrêt, et s'en empara par les armes. On y apprend quelles sommes considérables et quelle espèce de tribut paya Louis XI au roi Edouard IV, qu'il pouvoit combattre; et combien d'argent la reine Elisabeth prêta à Henri le Grand, pour l'aider à monter sur le trône, etc.

Le même.

§ 242. *Utilité de l'histoire.*

Cet avantage consiste dans la comparaison qu'un homme d'état, un citoyen, peut faire des lois et des mœurs étrangères avec celles de son pays: c'est ce qui excite les nations modernes à enchérir les unes sur les autres dans les arts, dans le commerce, dans l'agriculture. Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre. On ne sauroit trop remettre devant les yeux les crimes et les malheurs causés par des querelles absurdes. Il est certain qu'à force de renouveler la mémoire de ces querelles, on les empêche de renaître.

C'est pour avoir lu les détails des batailles de Créci, de Poitiers, d'Azincourt, de St. Quentin, de Gravelines, etc. que le célèbre maréchal de Saxe se déterminoit à chercher, autant qu'il pouvoit, ce qu'il appeloit des affaires de poste.

Les exemples font un grand effet sur l'esprit d'un prince qui lit avec attention. Il verra que Henri IV n'entreprenoit sa grande guerre qui devoit changer le système de l'Europe, qu'après s'être assez assuré du nerf de la guerre, pour la pouvoir soutenir plusieurs années sans aucun secours de finances.

Il verra que la reine Elisabeth, par les seules ressources du commerce et d'une sage économie, résista au puissant Philippe II; et que ce cent vaisseaux qu'elle mit en mer contre la flotte invincible, les trois quarts étoient fournis par les villes commerçantes d'Angleterre.

La France, non entamée sous Louis XIV, après neuf ans de la guerre la plus malheureuse, montrera évidemment l'utilité des places frontières qu'il construisit. En vain l'auteur des causes de la chute de l'empire Romain blâme-t-il Justinien d'avoir eu la même politique que Louis XIV: il ne devoit blâmer que les empereurs qui négligèrent ces places frontières, et qui ouvrirent les portes de l'empire aux barbares.

Enfin la grande utilité de l'histoire moderne, et l'avantage qu'elle a sur l'ancienne, est d'apprendre à tous les potentats, que depuis le quinzième siècle on s'est toujours réuni contre une puissance trop prépondérante. Ce système d'équilibre a toujours été inconnu des anciens; et c'est la raison des succès du peuple Romain, qui, ayant formé une milice supérieure à celle des autres peuples, les subjugua l'un après l'autre, du Tibre jusqu'à l'Euphrate.

Le même.

§ 243. *Incertitude de l'histoire.*

On a distingué les temps en fabuleux et historiques; mais les temps historiques auroient dû être distingués eux-mêmes en vérités et en fables. Je ne parle pas ici des fables reconnues aujourd'hui pour telles: il n'est pas question, par exemple, des prodiges dont Tite-Live a embelli ou gâté son histoire. Mais dans les faits les plus reçus, que de raisons de doute! Qu'on fasse attention que la république Romaine a été cinq cents ans sans historiens, et que Tite-Live lui-même déplore la perte des annales des pontifes, et des autres monumens qui périrent presque tous dans l'incendie de Rome, *pleraque interiêre*; qu'on songe que dans les trois cents premières années, l'art d'écrire étoit très-rare, *raræ per eadem tempora litteræ:* il sera permis alors de douter de tous les événemens qui ne sont pas dans l'ordre ordinaire des choses humaines. Sera-t-il bien probable que Romulus, le petit-fils du roi des Sabins, aura été forcé d'enlever des Sabines pour avoir des femmes? L'histoire de Lucrèce sera-t-elle bien vraisemblable? Croira-t-on aisément sur la foi de Tite-Live, que le roi Porsenna s'enfuit plein d'admiration pour les Romains, parce qu'un fanatique avoit voulu l'assassiner? ne sera-t-on pas porté au contraire à croire Polybe, antérieur à Tite-Live de deux cents années, qui dit que Porsenna subjugua les Ro-

mains? L'aventure de Régulus, enfermé par les Carthaginois dans un tonneau garni de pointes de fer, mérite-t-elle qu'on la croie? Polybe contemporain n'en auroit-il pas parlé, si elle avoit été vraie? il n'en dit pas un mot. N'est-ce pas une grande présomption que ce conte ne fût inventé que long-temps après, pour rendre les Carthaginois odieux? Ouvrez le dictionnaire de Moréri, à l'article Régulus, il vous assure que le supplice de ce Romain étoit rapporté dans Tite-Live. Cependant la décade où Tite-Live auroit pu en parler, est perdue: on n'a que le supplément de Freinshemius: et il se trouve que ce dictionnaire n'a cité qu'un Allemand du dix-septième siècle, croyant citer un Romain du temps d'Augaste. On feroit des volumes immenses de tous les faits célèbres et reçus, dont il faut douter.

Le même.

§ 244. *Histoire de l'origine des peuples.*

Il n'est aucune histoire de nations considérables dont le commencement ne soit obscur, fabuleux et voilé par les ténèbres que l'orgueil national et la superstition ont répandues sur son origine et sur ses premiers siècles.

Ce commencement est toujours le même pour toutes les nations dont nous voyons l'établissement en Europe; j'en excepte la république de Venise.

L'horreur de la tyrannie, l'amour de la liberté appela quelques peuples malheureux dans ces lagunes alors inhabitables. Les Vénitiens n'entrèrent point en conquérans, le fer et la flamme à la main, dans ce pays stérile et malsain; leur industrie, leur union et des lois sages y fondèrent bientôt une des plus belles villes de l'univers, et cette nouvelle puissance qui, depuis quatorze siècles, paroit inébranlable, et se gouverner toujours par les mêmes principes.

On ne voit dans l'origine des autres nations que les mêmes calamités qui parcourent la surface de la terre, des émigrations de peuples malheureux et féroces qui font des incursions: des massacres, des prodiges, des oracles, des mystères, et presque toujours des sacrifices barbares où le sang humain a baigné l'autel du père commun de tous les hommes.

Plus vous examinerez le commencement des nations les plus policées et les plus célèbres, plus vous serez indignés de la barbarie, de l'ignorance et de l'aveuglement des premiers fondateurs des empires.

Il a fallu bien du temps avant que les descendans des premiers conquérans aient connu l'art de rassembler les faits, de les mettre en ordre, et surtout de les écrire.

Ce ne fut que par une tradition fabuleuse que les Grecs commencèrent à rassembler l'histoire de ces premiers héros, qu'ils placèrent au rang des demi-dieux.

Jugez quelle put être l'espece de tradition qui transmit aux Romains (lorsqu'ils surent écrire) l'histoire de Rémus et de Romulus, et des premiers siecles de cette républ que.

Jugez de l'aveuglement de ce peuple devenu depuis si célèbre, puisque le sage Numa ne crut pouvoir les éclairer et les assujetir à des lois nécessaires, sans se servir du prestige de la nymphe Egérie, et sans leur faire croire qu'il leur parloit au nom des dieux.

Parler au nom de la divinité, c'est presque l'unique ressource de l'esprit vaste et courageux qui veut se soumettre celui de la multitude, et lui imposer un nouveau culte avec de nouvelles mœurs. C'est ainsi que Numa Pompilius réussit à former un peuple policé, de ces brigands qui n'avoient encore pour usage et pour loi que de se conformer aux lois féroces de leurs pères.

Mahomet fit bien plus encore: il détruisit un ancien culte, il en établit un nouveau, les circonstances se trouvèrent favorables, on l'écouta, on le crut, on lui obéit, le fer et l'alcoran à la main, il séduisit, il subjugua: mais ce même Mahomet en des circonstances moins heureuses eût été empalé.

Passez donc légèrement sur les commencemens de l'histoire profane; le tableau général vous suffit, dès que vous l'aurez vu éclairé par la philosophie. Ne commencez à faire quelques efforts pour saisir l'esprit de l'histoire de chaque empire, qu'au moment où vous trouverez des chroniques contemporaines aux faits, et quelques monumens qui constateront ces mêmes faits, leurs époques et une chronologie qui ne soit plus fabuleuse.

Si vous ne portez un esprit vraiment philosophique dans l'étude de l'histoire, vous ne ferez que charger votre mémoire de faits, de noms et d'époques, et vous serez, il est vrai, très-érudits, pour

ceux qui ne sont qu'érudits, mais vous ne serez jamais éclairés pour ceux qui saisissent les vrais moyens de l'être.

Je vous avoue, mes chers enfans, que la plupart des prétendues beautés que je vois admirer par quelques amateurs de l'histoire, sont précisément, selon moi, les défauts que l'esprit juste doit leur reprocher.

Quel est l'homme sensé, connoissant l'art d'apprécier les degrés de probabilité, qui pourra lire les histoires anciennes avec confiance? Celle d'Alexandre par Quinte-Curce ne m'a jamais paru qu'un tissu de fables et d'absurdités, dans lesquelles ni la vraisemblance, ni même la géographie ne sont respectées. Hérodote mêle des contes dignes de la bibliothèque bleue au récit des plus grands événemens; on trouve plutôt dans Hérodote le poëte exagérateur de la petite république Grecque, qu'on n'y reconnoît l'historien.

Le Comte de Tressan.

§ 245. *Vérité de l'histoire.*

Nous n'admettons pour vérités historiques, que celles qui sont garanties. Quand des contemporains, comme le Cardinal de Retz et le Duc de la Rochefoucault, ennemis l'un de l'autre, confirment le même fait dans leurs mémoires, ce fait est indubitable; quand ils se contredisent, il faut douter. Ce qui n'est point vraisemblable ne doit point être cru, à moins que plusieurs contemporains dignes de foi, ne déposent unanimement.

Cette maxime, qu'il faut oser dire tout ce qui est vrai, mérite bien d'être examinée, puisqu'elle est devenue l'excuse de toutes les satires.

Toute vérité publique, importante, utile, doit être dite sans doute, mais s'il y a quelque anecdote odieuse sur un prince; si dans l'intérieur de son domestique, il s'est livré, comme tant de particuliers, à des foiblesses de l'humanité, connues peut-être d'un ou de deux confidens, qui vous a chargé de révéler au public ce que ces deux confidens ne devoient révéler à personne? Je veux que vous ayez percé ce mystère, pourquoi déchirez-vous le voile dont tout homme a droit de se couvrir dans l'intérieur de sa maison? Et par quelle raison publiez-vous ce scandale? Pour flatter la curiosité des hommes, repondez-vous, pour plaire à leur malignité, pour débiter mon livre, qui sans cela ne seroit pas lu. Vous n'êtes donc qu'un satirique, qu'un faiseur de libelles, qui vendez des médisances, et non pas un historien.

Si cette foiblesse d'un homme public, si ce vice secret que vous cherchez à faire connoître, a influé sur les affaires publiques: s'il a fait perdre une bataille, dérangé les finances de l'état, rendu les citoyens malheureux, vous devez en parler: votre devoir est de démêler ce petit ressort caché qui a produit de grands événemens; hors de là vous devez vous taire.

Que nulle vérité ne soit cachée; c'est une maxime qui peut souffrir quelques exceptions; mais en voici une qui n'en admet point, ne dites à la postérité que ce qui est digne de la postérité.

Il n'y a point de famille, de villes, de nation qui ne cherche à reculer son origine. De plus, les premiers historiens sont les plus négligens à marquer les dates. Les livres étoient moins communs mille fois qu'aujourd'hui; par conséquent étant moins exposé à la critique, on trompoit le monde plus impunément; et puisqu'on a évidemment supposé des faits, il est assez probable qu'on a aussi supposé des dates.

Outre le mensonge dans les faits et dans les dates, il y a encore le mensonge dans les portraits. Cette fureur de charger une histoire de portraits, a commencé en France par les romans. C'est Clélie qui mit cette manie à la mode. Sarrasin dans l'aurore du bon goût fit l'histoire de la conspiration de Valstein qui n'avoit jamais conspiré; il ne manqua pas en faisant le portrait de Valstein qu'il n'avoit jamais vu, de traduire presque tout ce que Salluste dit de Catilina que Salluste avoit beaucoup vu. C'est écrire l'histoire en bel esprit; et qui veut trop faire parade de son esprit, ne réussit qu'à le montrer, ce qui est bien peu de chose.

Les harangues sont une autre espèce de mensonge oratoire que les historiens se sont permis autrefois. On faisoit dire à ces héros ce qu'ils auroient pu dire. Cette liberté surtout pouvoit se prendre avec un personnage d'un temps éloigné. Mais aujourd'hui ces fictions ne sont plus tolérées.

Une troisième espèce de mensonge et la plus grossière de toutes, mais qui fut long-temps la plus séduisante, c'est le

merveilleux : il domine dans toutes les histoires anciennes, sans en excepter une seule. L'histoire avoit besoin d'être éclairée par la philosophie.

Voltaire.

§ 246. *Manière d'écrire l'histoire.*

Si on vouloit faire usage de sa raison au lieu de sa mémoire, et examiner plus que transcrire, on ne multiplieroit pas à l'infini les livres et les erreurs ; il faudroit n'écrire que des choses neuves et vraies. Ce qui manque d'ordinaire à ceux qui compilent l'histoire, c'est l'esprit philosophique : la plupart, au lieu de discuter des faits avec des hommes, font des contes à des enfans. Faut-il qu'au siècle où nous vivons on imprime encore le conte des oreilles de Smerdis, et de Darius qui fut déclaré roi par son cheval, lequel hennit le premier, et de Sanacharib, ou Sennakérib, ou Seenacabon, dont l'armée fut détruite miraculeusement par des rats ? Quand on veut répéter ces contes, il faut du moins les donner pour ce qu'ils sont.

Avant Hérodote l'histoire ne s'écrivoit qu'en vers chez les Grecs, qui avoient pris cette coutume des anciens Egyptiens le peuple le plus sage de la terre, le mieux policé et le plus savant. Cette coutume étoit très-raisonnable ; car le but de l'histoire étoit de conserver à la postérité la mémoire du petit nombre de grands hommes, qui lui devoient servir d'exemple. On ne s'étoit point encore avisé de donner l'histoire d'un couvent ou d'une petite ville en plusieurs volumes in-folio. On n'écrivoit que ce qui en étoit digne, que ce que les hommes devoient retenir par cœur. Voilà pourquoi on se servoit de l'harmonie des vers pour aider la mémoire.

Peut-être arrivera-t-il bientôt dans la manière d'écrire l'histoire, ce qui est arrivé dans la physique. Les nouvelles découvertes ont fait proscrire les anciens systèmes. On voudra connoître le genre humain dans ce détail intéressant, qui fait aujourd'hui la base de la philosophie naturelle.

On a grand soin de dire quel jour s'est donnée une bataille, et on a raison. On imprime les traités, on décrit la pompe d'un couronnement, la cérémonie de la réception d'une barrette, et même l'entrée d'un ambassadeur, dans laquelle on n'oublie ni son suisse ni ses laquais. Il est bon qu'il y ait des archives de tout, afin qu'on puisse les consulter dans le besoin ; et je regarde à présent tous les gros livres comme des dictionnaires. Mais après avoir lu trois ou quatre mille descriptions de batailles, et la teneur de quelques centaines de traités, j'ai trouvé que je n'étois guères plus instruit au fond. Je n'apprenois là que des événemens. Je ne connois pas plus les François et les Sarrasins par la bataille de Charles Martel, que je ne connois les Tartares et les Turcs par la victoire que Tamerlan remporta sur Bajazet. J'avoue que quand j'ai lu les mémoires du Cardinal de Retz et de Madame de Motteville, je sais ce que la Reine Mère a dit mot pour mot à M. de Jersay ; j'apprends comment le coadjuteur a contribué aux barricades ; je peux me faire un précis des longs discours qu'il tenoit à Madame de Bouillon. C'est beaucoup pour ma curiosité, c'est pour mon instruction très-peu de chose. Il y a des livres qui m'apprennent les anecdotes vraies ou fausses d'une cour. Quiconque a vu les cours, ou a eu envie de les voir, est aussi avide de ces petites bagatelles, qu'une femme de province aime à savoir les nouvelles de sa petite ville. C'est au fond la même chose et le même mérite. On s'entretenoit sous Henri IV des anecdotes de Charles IX. On parloit encore de M. le Duc de Bellegarde, dans les premières années de Louis XIV. Toutes ces petites mignatures se conservent une génération ou deux, et périssent ensuite pour jamais.

On néglige cependant pour elles des connoissances d'une utilité plus sensible et plus durable. Je voudrois apprendre quelles étoient les forces d'un pays avant une guerre ; et si cette guerre les a augmentées ou diminuées. L'Espagne a-t-elle été plus riche avant la conquête du nouveau monde, qu'aujourd'hui ? De combien étoit-elle plus peuplée du temps de Charles Quint que sous Philippe IV. Pourquoi Amsterdam contenoit-elle à peine vingt mille âmes il y a deux cents ans ? Pourquoi a-t-elle aujourd'hui deux cents quarante mille habitans ? De combien l'Angleterre est-elle plus peuplée qu'elle ne l'étoit sous Henri VIII. Voilà déjà un des objets de la curiosité de quiconque veut lire l'histoire en citoyen et en philosophe : il sera bien loin de s'en tenir à cette connoissance : il recherchera quel a été le vice radical, et la vertu domi-

nante d'une nation; pourquoi elle a été puissante ou foible sur la mer; comment et jusqu'à quel point elle s'est enrichie depuis un siècle: les registres des exportations peuvent l'apprendre. Il voudra savoir comment les manufactures se sont établies; il suivra leur passage et leur retour d'un pays dans un autre. Les changemens dans les mœurs et dans les lois seront enfin son grand objet. On sauroit ainsi l'histoire des hommes, au lieu de savoir une foible partie de l'histoire des rois et des cours.

En vain je lis les annales de France; nos historiens se taisent tous sur ces détails. Aucun n'a eu pour devise: *homo sum, humani nil à me alienum puto.* Il faudroit donc, ce me semble, incorporer avec art ces connoissances utiles dans le tissu des événemens. Je crois que c'est la seule manière d'écrire l'histoire moderne en vrai politique et en vrai philosophe. Traiter l'histoire ancienne, c'est compiler, ce me semble, quelques vérités avec mille mensonges. Cette histoire n'est peut-être utile que de la même manière que l'est la fable, par de grands événemens qui font le sujet perpétuel de nos tableaux, de nos poëmes, de nos conversations, et dont on tire des traits de morale. Il faut savoir les exploits d'Alexandre, comme on sait les travaux d'Hercule. Enfin, cette histoire ancienne me semble, à l'égard de la moderne, ce que sont les vieilles médailles en comparaison des monnoies courantes; les premières restent dans les cabinets, les secondes circulent dans l'univers pour le commerce des hommes.

Mais pour entreprendre un tel ouvrage, il faut des hommes qui connoissent autre chose que des livres; il faut qu'ils soient encouragés par le gouvernement autant au moins pour ce qu'ils feront, que le furent les Boileau, les Racine, les Valincourt pour ce qu'ils ne firent point, et qu'on ne dise pas d'eux ce que disoit de ces messieurs un commis du trésor royal, homme d'esprit; *nous n'avons vu encore d'eux que leur signature.*

Les Italiens méprisent avec raison la manière dont la plupart des ultramontains écrivent l'histoire des Papes. Il faut savoir distinguer le Pontife du Souverain: il faut savoir estimer beaucoup de Papes, quoiqu'on soit né à Stockolm; il faut se souvenir de ce que disoit le grand Côme de Médicis, qu'on ne gouverne point des états avec des patenôtres. Il faut enfin n'être d'aucun pays, et dépouiller tout esprit de parti quand on écrit l'histoire.

En fait d'histoire rien n'est à négliger, et il faut consulter, si l'on peut, les rois et les valets de chambre.

Le même.

§ 247. *Des histoires particulières.*

Il y a bien peu de souverains, dont on dût écrire une histoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les princes: il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire se conserve; et ce nombre seroit encore plus petit, si on ne se souvenoit que de ceux qui ont été justes.

Les princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que Louis XII avoit pour son peuple; on excusera les grandes fautes de François I, en faveur des arts et des sciences dont il a été le père; on bénira la mémoire de Henri IV, qui a conquis son héritage à force de vaincre et de pardonner. On louera la magnificence de Louis XIV, qui a protégé les arts que François I avoit fait naître.

Par une raison contraire on garde le souvenir des mauvais princes, comme on se souvient des inondations, des incendies et des pestes.

Entre les tyrans et les bons rois sont les conquérans, mais plus approchans des premiers: ceux-ci ont une réputation éclatante; on est avide de connoître les moindres particularités de leur vie. Telle est la misérable foiblesse des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, et qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un empire, que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre, et qui n'ont été connus ni par de grands vices, ni par de grandes vertus, comme leur vie ne fournit aucun exemple, ni à imiter, ni à fuir, elle n'est pas digne qu'on s'en souvienne. De tant d'empereurs de Rome, de Grèce, d'Allemagne, de Moscovie; de tant de sultans, de califes, de rois, combien y en a-t-il dont le nom ne mérite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'époques?

Il y a un vulgaire parmi les princes, comme parmi les autres hommes; cependant la fureur d'écrire est venue au point, qu'à peine un souverain cesse de vivre, que le public est inondé de volumes, sous le nom de mémoires, d'histoire de sa vie, d'anecdotes de sa cour. Par là les livres se multiplient de telle sorte, qu'un homme qui vivroit cent ans et qui les emploieroit à lire, n'auroit pas le temps de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'histoire seule, depuis deux siècles, en Europe.

Cette démangeaison de transmettre à la postérité, des détails inutiles, et d'arrêter les yeux des siècles à venir sur des événemens communs, vient d'une foiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, et qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu, comme la plus belle qui ait jamais été; le roi qu'ils ont vu, comme le plus grand monarque; les affaires dont ils se sont mêlés, comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la postérité verra tout cela des mêmes yeux.

Qu'un prince entreprenne une guerre, que sa cour soit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ses voisins, et qu'il vende la sienne à un autre; ses sujets échauffés par la vivacité de ces événemens présens, pensent être dans l'époque la plus singulière depuis la création. Qu'arrive-t-il? Ce prince meurt; on prend après lui des mesures toutes différentes; on oublie et les intrigues de sa cour, et ses maîtresses, et ses ministres, et ses généraux, et lui-même.

Depuis le temps que les princes chrétiens tâchent de se tromper les uns les autres, et font des guerres et des alliances, on a signé des milliers de traités, et donné autant de batailles; et les belles ou infâmes actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens et de détails se présente devant la postérité, ils sont presque tous anéantis les uns par les autres, les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui ayant été décrits par quelque écrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres.

Le même.

§ 243. *Des historiens Grecs, Hérodote, Thucydide et Xénophon.*

L'ouvrage le plus anciennement rédigé en forme d'histoire, que la littérature Grecque nous ait transmis, est celui d'Hérodote, nommé par cette raison le père de l'histoire.

C'est à lui que l'on doit le peu que nous connoissons des anciennes dynasties des Mèdes, des Perses, des Phéniciens, des Lydiens, des Grecs, des Egyptiens, des Scythes. Il vivoit environ cinq siècles avant l'ère chrétienne, et avoit voyagé dans l'Asie mineure, dans la Grèce et dans l'Egypte. Les noms des neuf muses, donnés par ses contemporains aux neuf livres qui composent son histoire, sont un témoignage de l'estime qu'en faisoient les Grecs, à qui l'auteur en fit la lecture dans l'assemblée des jeux Olympiques, et cet honneur qu'on lui rendit, doit aussi leur donner un caractère d'autorité; non qu'il faille en conclure que tous les faits qu'il rapporte sont incontestables: puisque nos histoires modernes ne sont pas elles-mêmes à l'abri de la critique, à plus forte raison ce qui n'est fondé que sur des traditions si éloignées, est-il soumis à la discussion et susceptible de laisser des doutes. D'ailleurs le goût si connu des Grecs pour le merveilleux et pour les fables, goût qui leur a été si souvent reproché par les écrivains Latins, peut rendre suspecte leur véracité. Mais aussi l'on est tombé dans un autre excès, en rejetant trop légèrement tout ce qui ne nous a pas paru conforme à des règles de vraisemblance qu'il n'est pas possible de déterminer d'une manière bien positive; car dans l'histoire, comme dans le drame,

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Nous sommes trop portés à régler la mesure des probabilités sur celles de nos idées communes et de nos connoissances imparfaites. La distance des temps et des lieux, et la diversité des religions, des mœurs, des coutumes et des préjugés, ont placé les anciens et les modernes à un si grand éloignement les uns des autres, que les derniers ne doivent prononcer qu'avec beaucoup de précaution, quand il s'agit de se rendre juges de ce que les premiers ont pu faire ou penser. L'expérience doit ici, comme en tout,

servir de leçon: plus d'une fois elle a démontré réel ce qui ne sembloit pas croyable, et en dernier lieu des voyageurs très-instruits ont vérifié sur les lieux ce qu'Hérodote avoit écrit de l'Egypte, et ce qu'on avoit regardé comme fabuleux. Il peut y avoir autant d'ignorance à tout rejeter qu'à tout croire, et la différence alors n'est que de la simplicité à la présomption. Il faut se défier également de toutes deux: celui qui sait beaucoup doute souvent, et le doute conduit à l'examen et à l'instruction; celui qui sait peu, est prompt à nier, et manque l'occasion de s'instruire. Au reste, cet examen n'est pas de mon sujet, et je dois surtout considérer les historiens comme écrivains et hommes de lettres. Je ne puis donc offrir qu'un aperçu très-rapide sur ceux des historiens de la Grèce et de Rome, que le suffrage de tous les siècles a mis au nombre des auteurs classiques.

Après Hérodote dont on estime la clarté, l'élégance et l'agrément, mais en qui l'on désireroit plus de méthode, plus de développemens, plus de critique, parut Thucydide, qui a écrit cette fameuse guerre du Péloponnèse entre Athènes et Lacédémone, qui dura vingt-sept ans. Il en a rapporté la plus grande partie comme témoin et même comme acteur; car il fut chargé d'un commandement, et les Athéniens qui le bannirent pour avoir mal fait la guerre, honorèrent ensuite et récompensèrent comme historien, celui qu'ils avoient puni comme général. On lui reproche deux défauts assez opposés l'un à l'autre: il est trop concis dans sa narration, et trop long dans ses harangues. Il a beaucoup de pensées, mais elles sont quelquefois obscures; il a dans son style la gravité d'un philosophe; mais il en laisse un peu sentir la sécheresse. Aussi le lit-on avec moins de plaisir que Xénophon, qui écrivit quelque temps après lui, et qu'on a surnommé l'abeille Attique, pour désigner la douceur de son style. Ce fut lui qui publia et continua l'histoire de Thucydide, à laquelle il ajouta sept livres. Il avoit été disciple de Socrate, et commandoit dans cette mémorable retraite des dix-mille, l'une des merveilles de l'antiquité, et dont il étoit digne d'écrire l'histoire. Il fut comme César, l'historien de ses propres exploits: comme lui, il joignit le talent de les écrire à la gloire de les exécuter: comme lui, il mérite une entière croyance, parce qu'il avoit des témoins pour juges. Ce dernier mérite n'est pas celui de la Cyropédie, dans laquelle, au jugement de Cicéron, il a moins consulté la vérité historique que le désir de tracer le modèle d'un prince accompli et d'un gouvernement parfait. Si les gens de l'art l'étudient comme général dans la retraite des dix-mille, on l'admire comme philosophe et comme homme d'état dans ce livre charmant de la Cyropédie, qu'on peut comparer à notre Télémaque. On a dit de Xénophon que les grâces reposoient sur ses lèvres; on peut ajouter qu'elles y sont pres de la sagesse.

Depuis lui jusqu'à Fénélon, nul homme n'a possédé au même degré le talent de rendre la vertu aimable. Les anciens ne parlent de lui qu'avec vénération, et l'on sait que Scipion et Lucullus faisoient leurs délices de ses ouvrages. Cet homme qui eut dans ses écrits tout le charme de l'éloquence Attique, avoit dans l'âme la force d'un Spartiate. Il sacrifioit aux dieux, la tête couronnée de fleurs: tout à coup on vient lui apprendre que son fils a été tué à la bataille de Mantinée. Il ôte ses couronnes et verse des larmes; mais lorsqu'on ajoute que ce fils, combattant jusqu'au dernier soupir, a blessé mortellement le général ennemi, il reprend ses couronnes: Je savois, dit-il, que mon fils étoit mortel, et sa gloire doit me consoler de sa mort.

Nous avons de lui beaucoup d'autres ouvrages, entre autres un éloge d'Agésilas, roi de Lacédémone, un recueil de paroles mémorables de Socrate, et l'apologie de ce philosophe. Mais ses deux chefs-d'œuvre sont la retraite des dix-mille et la Cyropédie.

La Harpe.

§ 249. *Des historiens Romains, Tite-Live, Salluste.*

Quintilien compare Tite-Live à Hérodote et Salluste à Thucydide. Je serois tenté de croire que l'admiration des Romains pour la littérature Grecque qui avoit servi de modèle à la leur, et ce vieux respect que l'on conserve pour ses maîtres, mettoient un peu de préjugé dans cet avis de Quintilien, d'ailleurs si judicieux et si éclairé. Quant à nous autres modernes, qui avons une égale obligation aux Grecs et aux Latins, il me semble que nous préférerions Tite-Live à Hérodote, et Salluste à Thucy-

dide, par la raison que les deux historiens Latins sont bien plus grands coloristes et meilleurs orateurs que les deux historiens Grecs. Les couleurs de Tite-Live sont plus douces; celles de Salluste sont plus fortes. L'un se fait admirer par sa facilité brillante; l'autre par sa rapidité énergique. Le goût de Tite-Live est si parfait, que Quintilien le cite à côté de Cicéron, en indiquant ces deux auteurs comme ceux qu'il faut mettre de préférence entre les mains des jeunes gens. " Sa narration, dit-il, est singulièrement " agréable et de la clarté la plus pure. " Ses harangues sont d'une éloquence au- " dessus de toute expression. Tout y est " parfaitement adapté aux personnes et " aux circonstances. Il excelle surtout " à exprimer les sentimens doux et tou- " chans, et nul historien n'est plus pa- " thétique."

Cet éloge est juste dans tous les points, et l'on peut ajouter que le génie de Tite-Live, sans jamais laisser voir le travail ni l'effort, paroît s'élever naturellement jusqu'à la grandeur Romaine. Il n'est jamais au-dessus ni au-dessous de ce qu'il raconte. Ses harangues, que les anciens admiroient, et que les modernes lui ont reprochées, sont si belles que leur censeur le plus sévère regretteroit sans doute qu'elles n'existassent pas: on ne peut pas lui appliquer le bon mot si connu de Plutarque: Tu as tenu hors de propos un très-beau propos.

Salluste paroît s'être proposé pour modèle la précision et la gravité de Thucydide, et l'on dit même qu'il avoit beaucoup emprunté de cet auteur. Salluste, dit Quintilien, a beaucoup traduit du Grec. Il faut apparemment que ce soit dans les autres ouvrages qu'il avoit composés, et que nous avons perdus; car on ne voit aucune trace de ces traductions dans ce qui nous est resté. Il avoit écrit une grande partie de l'histoire Romaine; mais en imitant la brièveté de Thucydide, il lui donna encore plus de nerf et de force: un passage de Sénèque fait sentir cette différence. " Dans l'au- " teur Grec, dit-il, quelque serré qu'il " soit, vous pourriez encore retrancher " quelque chose, non pas sans rien di- " minuer du mérite de la diction, mais " du moins sans rien ôter de la plénitude " des pensées. Dans Salluste, un mot " supprimé, le sens est détruit, et c'est " ce que n'a pas senti Tite-Live qui lui " reprochoit de défigurer les pensées des " Grecs et de les affoiblir, et qui lui pré- " féroit Thucydide, non qu'il aimât da- " vantage ce dernier, mais parce qu'il le " craignoit moins; et qu'il se flattoit de " se mettre plus aisément au-dessus de " Salluste, s'il mettoit d'abord Salluste " au-dessous de Thucydide."

Ce morceau fait voir que Tite-Live dont on croit volontiers les mœurs aussi douces que le style, étoit pourtant capable des injustices de la jalousie; tant il est vrai que pour se mettre au-dessus de ce vice attaché à l'imperfection humaine, il ne suffit pas d'un grand talent qui est rare; il faut une grande âme, qui est plus rare encore.

Aulu-Gelle appelle Salluste un auteur savant en brièveté, un novateur en fait de mots, ce qui ne veut pas dire qu'il inventoit de nouveaux termes, mais qu'il en faisoit un usage nouveau. " L'élégance " de Salluste, dit-il ailleurs, la beauté de " ses expressions, et son application à en " chercher de nouvelles, trouvèrent beau- " coup de censeurs, même parmi des " hommes d'une classe distinguée; mais " dans un grand nombre de remarques " critiques qu'ils ont faites sur ses ou- " vrages, on en trouve quelques-unes de " bien fondées, et beaucoup où il y a " plus de malignité que de justesse."

Il ne faut pas compter Lénas, affranchi de Pompée, qui appeloit Salluste un très-maladroit voleur des expressions de Caton l'ancien: ce n'étoit qu'une injure grossière d'un ennemi et d'un ennemi vil. Mais d'ailleurs ce n'étoient pas en effet des hommes médiocres qui reprochoient à Salluste de l'obscurité dans le style, et l'affectation de rajeunir de vieux termes; c'étoit Jules-César qui l'aimoit et qui fit sa fortune; c'étoit le célèbre Asinius Pollion, cet homme d'un goût si fin et si délicat, ce protecteur d'autant plus cher aux gens de lettres, qu'il étoit homme de lettres lui-même. Il avoit eu le même maître que Salluste: ce maître étoit un grammairien nommé Prétextatus, qui voyant que son élève Salluste montroit de la disposition pour le genre historique, lui donna un précis de toute l'historie Romaine, afin qu'il y choisît la partie qu'il voudroit traiter. Il écrivit d'abord la guerre de Catilina, et ensuite celle de Jugurtha: il avoit été témoin de la première. Il composa l'histoire des guerres civiles de Marius et de Sylla, jusqu'à la mort de Sertorius, et des troubles passagers excités par Lépide

après la mort du dictateur Sylla, et étouffés par Catulus. Tout ce morceau qui, sans doute, étoit précieux, a péri presque entièrement; il n'en reste plus que quelques lambeaux.

Le même.

§ 250. *Continuation du même sujet, Tacite.*

On ne peut pas dire de Tacite comme de Salluste, que ce n'est qu'un parleur de vertu: il la fait respecter à ses lecteurs, parce que lui-même paroît la sentir. Sa diction est forte comme son âme, singulièrement pittoresque sans jamais être trop figurée, précise sans être obscure, nerveuse sans être tendue. Il parle à la fois à l'âme, à l'imagination, et à l'esprit. On pourroit juger des lecteurs de Tacite, par le mérite qu'ils lui trouvent, parce que sa pensée est d'une telle étendue, que chacun y pénètre plus ou moins, selon le degré de ses forces. Il creuse à une profondeur immense, et creuse sans effort. Il a l'air bien moins travaillé que Salluste, quoiqu'il soit sans comparaison plus plein et plus fini. Le secret de son style qu'on n'égalera peut-être jamais, tient non-seulement à son génie, mais aux circonstances où il s'est trouvé.

Cet homme vertueux, dont les premiers regards, au sortir de l'enfance, se fixèrent sur les horreurs de la cour de Néron, qui vit ensuite les ignominies de Galba, la crapule de Vitellius et les brigandages d'Othon, qui respira ensuite un air plus pur sous Vespasien et sous Titus, fut obligé dans sa maturité, de supporter la tyrannie ombrageuse et hypocrite de Domitien. Obscur par sa naissance, élevé à la questure par Titus, et se voyant dans la route des honneurs, il craignit, pour sa famille, d'arrêter les progrès d'une illustration dont il étoit le premier auteur, et dont tous les siens devoient partager les avantages. Il fut contraint de plier la hauteur de son âme et la sévérité de ses principes, non pas jusqu'aux bassesses d'un courtisan, mais du moins aux complaisances, aux assiduités d'un sujet qui espère, et qui ne doit rien condamner, sous peine de ne rien obtenir. Incapable de mériter l'amitié de Domitien, il fallut ne pas mériter sa haine, étouffer une partie des talens et du mérite d'un sujet, pour ne pas effaroucher la jalousie du maître; faire taire à tout moment son cœur indigné, ne pleurer qu'en secret les blessures de la patrie et le sang des bons citoyens, et s'abstenir même de cet extérieur de tristesse qu'une longue contrainte répand sur le visage d'un honnête homme, et toujours suspect à un mauvais prince, qui sait trop que dans sa cour il ne doit y avoir de triste que la vertu.

Dans cette douloureuse oppression, Tacite obligé de se replier sur lui-même, jeta sur le papier tout cet amas de plaintes et ce poids d'indignation dont il ne pouvoit autrement se soulager: voilà ce qui rend son style si intéressant et si animé. Il n'invective point en déclamateur: un homme profondément affecté ne peut pas l'être; mais il peint avec des couleurs si vraies tout ce que la bassesse et l'esclavage ont de plus dégoûtant; tout ce que le despotisme et la cruauté ont de plus horrible, les espérances et les succès du crime, la pâleur de l'innocence et l'abattement de la vertu; il peint tellement tout ce qu'il a vu et souffert, que l'on voit et que l'on souffre avec lui. Chaque ligne porte un sentiment dans l'âme: il demande pardon au lecteur des horreurs dont il l'entretient, et ces horreurs même attachent au point qu'on seroit fâché qu'il ne les eût pas tracées. Les tyrans nous semblent punis quand il les peint. Il représente la postérité et la vengeance, et je ne connois point de lecture plus terrible pour la conscience des méchans.

On a dit qu'il voyoit partout le mal, et qu'il calomnioit la nature humaine; mais pouvoit-il calomnier le siècle où il a vécu? Et peut-on dire que celui qui nous a tracé les derniers momens de Germanicus, de Baréa, de Thraséas, qui a fait le panégyrique d'Agricola, ne voyoit pas la vertu où elle étoit? Ce dernier morceau, cette vie d'Agricola est le désespoir des biographes; c'est le chef-d'œuvre de Tacite, qui n'a fait que des chefs-d'œuvre. Il l'écrivit dans un temps de calme et de bonheur. Le règne de Nerva qui le fit consul, et ensuite celui de Trajan le consoloient d'avoir été préteur sous Domitien. Son style a des teintes plus douces et un charme plus attendrissant: on voit qu'il commence à pardonner. C'est là qu'il donne cette leçon si belle et si utile à tous ceux qui peuvent être condamnés à vivre dans des temps malheureux. " L'exemple d'Agricola, dit-il, " nous apprend qu'on peut être grand " sous un mauvais prince, et que la sou- " mission modeste, jointe aux talens et à

" la fermeté, peut donner une autre gloire " que celle où sont parvenus des hommes " plus impétueux, qui n'ont cherché " qu'une mort illustre et inutile à la " patrie."

Il n'y a pas bien long-temps que le mérite supérieur de Tacite a été senti parmi nous. Les modernes ne lui avoient pas rendu d'abord toute la justice que lui rendoient ses contemporains. Des écrivains philosophes ont fait revenir la multitude des préjugés de quelques rhéteurs outrés dans leurs principes, et d'une foule de pédans scolastiques, qui ne voulant reconnoître d'autre manière d'écrire que celle de Cicéron, comme si le style des orateurs devoit être celui de l'histoire, nous avoient accoutumés dans notre jeunesse à regarder Tacite comme un écrivain du second ordre et d'une latinité suspecte, comme un auteur obscur et affecté. C'est à de pareilles gens qu'il faut citer Juste-Lipse, un des critiques du seizième siècle, que d'ailleurs je n'aurois pas choisi pour garant. Voici ce qu'il dit en assez mauvais style, mais fort sensément. " Chaque page, chaque " ligne de Tacite est un trait de sagesse, " un conseil, un axiôme. Mais il est si " rapide et si concis, qu'il faut bien de " la sagacité pour le suivre et pour l'en- " tendre. Tous les chiens ne sentent " pas le gibier, et tous les lecteurs ne " sentent pas Tacite."

Le même.

§ 251. *Des historiens François, Daniel, d'Orléans et Mézerai.*

Nous devons aussi beaucoup, pour ce qui regarde en particulier l'histoire de France, à Cordemoi, à le Valois, à Godefroi, à le Laboureur, etc.; et ce n'est qu'en les suivant que le P. Daniel rectifia les nombreuses erreurs où étoit tombé, dans les premières races, Mézerai, qui n'avoit point puisé dans les meilleures sources. Mais c'est à peu près le seul mérite de cette grande histoire de Daniel, qui fut d'abord en vogue, et qui est depuis long-temps dans le rang des compilations qu'il ne faut consulter qu'avec défiance, et qu'on ne peut guère lire sans ennui. Daniel, à compter de la troisième race, et surtout du siècle de Louis XI, manque de véracité, dissimule ou dénature ce qu'il y a de plus essentiel; et du moment où les jésuites paroissent sur la scène du monde, il écrit moins les annales de chaque règne, que le panégyrique ou l'apologie de son ordre, surtout dans ce qui concerne les temps de la Ligue et de notre Henri IV. Sa diction, d'ailleurs, manque trop souvent d'élégance et de noblesse.

Le P. d'Orléans que Voltaire, dans le temps de ses complaisances pour les jésuites, appeloit un écrivain éloquent, a effectivement un peu plus de force dans le style que Daniel. Mais cette force est très-momentanée: on ne l'aperçoit que dans quelques morceaux travaillés avec plus de soin que le reste, et sa manière habituelle est inégale et incorrecte. Son talent étoit au-dessous de son sujet, et son caractère ne s'élevoit pas au-dessus des circonstances. Ce n'étoit pas au moment où Louis XIV étoit le protecteur de Jacques second, qu'un jésuite pouvoit saisir l'esprit des révolutions du gouvernement Anglois. Il eut alors la dangereuse confiance de les pousser jusqu'au détrônement de ce même Jacques second, et ne nous a laissé qu'un plaidoyer contre les protestans, et une apothéose de Louis XIV.

Mézerai du moins n'étoit point flatteur; il avoit même un fonds d'humeur satirique qui se fait sentir dans ses écrits. Il aimoit la vérité, mais il ne la cherchoit pas avec assez de soin; et soit négligence, soit misantropie, il adopte trop légèrement les inculpations hasardées et les soupçons vagues. A ce défaut près, il juge sainement les hommes et les choses; mais il ne sait ni approfondir les idées, ni peindre les objets. Sa narration ne manque pas de naturel, elle plaît même par un ton de franchise; mais elle est dénuée d'agrément et d'intérêt. Incapable de rien soigner, et le style encore moins que tout le reste, Mézerai a écrit son histoire comme une conversation négligée.

Le même.

§ 252. *Continuation du même sujet, Vertot et Saint-Réal.*

Vertot connut mieux le style de l'histoire: il sait écrire et narrer avec élégance et intérêt. Ses ouvrages sont encore lus, et ses Révolutions Romaines sont fort estimées. Cependant je leur préférerois ses Révolutions de Portugal, quoiqu'il n'ait pas toujours écrit sur des

mémoires fidèles, et surtout celles de Suède, s'il eût apporté autant de soins à la connoissance des mœurs et du gouvernement, qu'à embellir le recit des faits par les grâces de l'élocution. Quant à ce qu'il a écrit sur les Romains, la supériorité des auteurs anciens qu'il traduit le plus souvent, fait trop sentir à ceux qui les connoissent ce qui reste à désirer chez lui. Il n'a su s'approprier ni l'esprit judicieux de Polybe qui instruit toujours, ni le pinceau de Salluste qui nous fait connoître les caractères. Quelquefois même Vertot, entre deux originaux qu'il peut suivre, ne choisit pas le meilleur, et traduit Denys d'Halicarnasse, lorsqu'il pourroit prendre les plus beaux morceaux de Tite-Live.

Son Histoire de Malthe tient un peu du roman, soit par les longues et poétiques descriptions de combats et d'assauts, soit par les embellissemens de pure imagination qu'il se permettoit d'y ajouter, avec si peu de scrupule, qu'ayant reçu de nouveaux mémoires très-authentiques sur le siege de Malthe, il n'en fit aucun usage, et se contenta de dire: C'est trop tard: mon siége est fait.

On a fait le même reproche à l'abbé de Saint-Réal, sur la Conjuration de Venise, mais avec moins de preuves, et peut-être parce que les détails d'une conspiration aussi singulière que celle qu'il écrivoit, ont naturellement une teinte un peu romanesque. Quoi qu'il en soit, c'est le seul écrivain du dernier siècle qui ait su donner à l'histoire cette espece de forme dramatique qu'elle comporte, lorsqu'on sait y mettre la mesure convenable, et qui nous attache dans les historiens Grecs et Romains. Je n'irai pas jusqu'à l'égaler à Salluste, dont il n'a pas la concision nerveuse; mais il est sûr qu'il se rapproche beaucoup de ce modèle qu'il s'étoit proposé, et qu'il sait, comme lui, donner une physionomie à ses personnages, et jeter dans une narration vive et rapide des réflexions qui occupent le lecteur sans le distraire du récit.

Le même.

§ 253. *Continuation du même sujet. Bossuet.*

Politique comme Thucydide, moral comme Xénophon, éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi grand peintre que Tacite, l'évêque de Meaux a de plus, dans son Discours sur l'Histoire universelle, une parole grave et un tour sublime dont on ne trouve ailleurs aucun exemple, hors dans l'admirable début du livre des Machabées.

Bossuet est plus qu'un historien, c'est un père de l'église, c'est un prêtre inspiré, qui souvent a le rayon de feu sur le front, comme le législateur des Hébreux. Quelle revue il fait de la terre: il est en mille lieux à la fois. Patriarche sous le palmier de Tophel, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré; il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui, et Juifs et Gentils au tombeau: il vient enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations, et marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques, à travers la poudre et les débris du genre humain.

La première partie du *Discours sur l'histoire universelle* est admirable par la narration; la seconde, par la sublimité du style, et la haute métaphysique des idées; la troisième, par la profondeur des vues morales et politiques.

M. de Châteaubriant.

§ 254. *Faux jugement de Voltaire sur Bossuet.*

C'étoit bien autre chose qu'un bel esprit que ce Bossuet, si supérieur dans les oraisons funèbres; il ne l'est pas moins dans son Discours sur l'Histoire universelle, d'autant plus admirable que l'éloquence de l'orateur ne prend jamais la place de celle de l'historien; mais il possède l'un comme l'autre. Nous n'avons en François rien de mieux écrit que cet ouvrage, qui n'avoit point de modèle.

Voltaire a dit, très-ridiculement, que " Bossuet n'a été que l'historien du peu-" ple Juif." Non; il a été celui de la providence, et personne n'en étoit plus digne que lui. Personne, sans exception, n'a mieux saisi l'enchaînement des causes secondes, quoiqu'il les rapporte toujours à la cause première. Chez lui tout est conséquent, et ses résultats moraux tirent leur évidence des faits. Sa pensée marche avec le temps et les événemens, depuis la naissance du monde jusqu'à nous, et jette

à tout moment des traits de lumière qui éclairent tout et font tout voir, les siècles, les hommes et les choses.

La Harpe.

§ 255. *Continuation des Historiens François. Fleury.*

Il est honorable pour le christianisme que ce soit un prêtre qui ait fait l'histoire de l'église, et qu'il l'ait faite en vrai philosophe et en vrai chrétien. Ces deux titres, loin de s'exclure, se rapprochent et se fortifient l'un par l'autre, dès qu'ils sont dans leur vrai sens; et l'abbé Fleury en est la preuve. On n'a pas une piété plus vraie ni plus éclairée: plus il aime la religion, plus il sépare, dans son histoire, ce qui est de Dieu et ce qui est du monde; et on lui rend ce témoignage, que chez lui le prêtre n'a jamais nui à l'historien. Ses discours, entremêlés d'abord dans son ouvrage et réunis ensuite en un seul volume, ont été loués même par les ennemis de la religion. Ces louanges n'étoient que justes: ils les croyoient adroites: elles ne l'étoient pas. Fleury, en devançant leur censure, sur tout ce que la corruption humaine a pu mêler à la sainteté d'une institution divine, leur ôtoit le mérite, quel qu'il soit, d'un genre de critique très-facile, et gardoit pour lui le mérite beaucoup plus rare de ne jamais confondre la chose avec l'abus. En se faisant juge impartial, il les avoit convaincus d'avance de déclamation et de calomnie. Il dissimule d'autant moins les fautes, qu'il gémit plus sincèrement sur le scandale; et dans tout ce que l'ignorance des peuples ou l'ambition des grands a pu produire de mal, au nom d'une religion qui ne fait et ne veut que le bien, le clergé et la cour de Rome n'ont point eu de censeur plus sévère; et ceux qui en ont été les calomniateurs forcenés, se condamnoient eux-mêmes en louant l'abbé Fleury.

Le style de Fleury, clair, simple et naturel, a un caractère de candeur qui va, s'il est permis de le dire, jusqu'à une sorte de bonhomie affectueuse, qui ne rabaisse point l'écrivain et qui fait aimer et estimer l'homme.

La Harpe.

§ 256. *Continuation du même sujet, le cardinal de Retz.*

Mais pour la connoissance des hommes et des affaires, pour le talent d'écrire, rien ne peut se comparer, même de fort loin, aux mémoires du fameux cardinal de Retz; c'est le monument le plus précieux, en ce genre, qui nous reste du siècle passé. Le nom de cet homme vraiment singulier réveille tant d'idées à la fois, qu'il est impossible de ne pas chercher à les démêler; et la supériorité de l'homme et de l'ouvrage est une raison pour considérer avec réflexion un personnage qui, parmi tant d'autres plus ou moins célèbres, n'a de ressemblance avec aucun d'eux.

Peut-être ne lui a-t-il manqué, pour être un grand homme, que d'être à sa place. Mais, malheureusement pour lui, il étoit par son caractère également déplacé et dans une monarchie et dans l'église; et la première instruction qui résulte de ses aventures et de ses écrits, c'est que des qualités éminentes, en contradiction avec des circonstances insurmontables de leur nature, ne peuvent produire qu'une lutte brillante et momentanée, une célébrité passagère et une chute complète. La première loi d'une grande ambition fondée sur de grands talens, est donc d'en choisir et d'en décider l'objet, suivant les possibilités morales et politiques. C'est un grand acte de la raison, le plus important de tous; mais en même temps le plus difficile, parce qu'il dépend beaucoup du caractère, qui décide souvent contre la raison; et c'est ce qui arriva au cardinal de Retz. Né avec du génie pour les affaires, un facieux et adroit, ferme et souple, éloquent en public, insinuant dans le particulier, actif et patient, habile à se procurer de l'argent et à le répandre; sachant descendre de son rang jusqu'à la dernière popularité, et le soutenir jusqu'à la hauteur la plus fière, il réunissoit ce qui peut mener à tout dans un état républicain, où chacun a sa valeur personnelle, et peut se placer en raison de ses facultés. Il sentoit ses forces, il y mesura ses projets; mais il ne mesura pas les projets aux moyens.

La seule gloire qui lui soit restée, est celle à laquelle il songeoit le moins, celle d'écrivain supérieur. Ce n'est pas que je le compare, comme on l'a fait un peu

légèrement, à Tacite, dont il n'a ni la profondeur de vues, ni la force de pinceau; à Salluste, dont il n'égale ni la précision originale, ni l'expression heureuse. Son style est comme son génie, plein de feu et de hardiesse, mais sans règle et sans mesure. On peut reprocher à quelques-uns de ses portraits des antitheses accumulées et forcées; mais ce défaut, qui est rare chez lui, n'empêche point que le naturel et la vérité ne dominent dans sa diction: de même ses inégalités n'en diminuent point l'éclat: elles sont évidemment les négligences d'un homme qui adresse ses mémoires à une amie intime comme une confidence épistolaire. Il sait raconter et peindre; mais on voit par les témoignages de ses contemporains que sa mémoire le trompe assez souvent sur les faits et les dates, et que ses prétentions le rendent quelquefois injuste sur les personnes. Il a beaucoup de franchise sur ce qui le regarde, moins pourtant qu'il n'en veut faire paroître; et son amour-propre, qui le conduisoit dans ses écrits comme dans ses actions, avoue quelques fautes, pour faire croire plus aisément à une suite de combinaisons qu'il est trop facile d'arranger après les événemens, pour que l'on puisse toujours les attribuer à la prudence. Malgré cet artifice, ce qu'il peint le mieux dans ses ouvrages, c'est lui-même, et l'on peut dire de lui, comme de César, qu'il a fait la guerre civile et l'a écrite avec le même esprit. Ses inclinations et ses principes percent de tout côté; sa politique est tournée tout entière vers les dissentions domestiques; toutes ses maximes sont adaptées à des temps de cabale et de discorde, et il ne juge presque les hommes que par ce qu'ils peuvent être dans les factions, c'est-a-dire sur le modèle qu'il est plus que personne en état de fournir d'après lui. Enfin ces mémoires, pleins d'esprit, d'agrément, de saillies, d'imagination, de traits heureux, laisseront toujours l'idée d'un homme fort au-dessus du commun. Il n'a guère de défauts que ceux qu'il étoit capable d'éviter en composant avec plus de soin; comme dans sa conduite ce qu'il y a de plus vicieux n'empêche pas que l'on aperçoive ce qu'il auroit pu être, si la fortune l'avoit autrement placé.

Le même.

§ 257. *Continuation du même sujet. Histoire générale de Voltaire.*

Otons à un historien la connoissance des passions, sa politique sera dès lors aussi incertaine et chancelante que celle de certains hommes d'état qui se laissent ballotter par la fortune. Dans un chapitre, il sera machiavéliste; dans l'autre, il louera la bonne foi. Partisan zélé du luxe, il se moquera des gouvernemens qui font des lois somptuaires; et ailleurs, il vous dira que les Suisses ignoroient les sciences et les arts que le luxe a fait naître, mais qu'ils étoient sages et heureux. Les maximes raisonnables qui lui échappent quelquefois ne servent qu'à prouver qu'il a peu de sens; on ne trouvera dans son ouvrage que des demi-vérités qui seront autant d'erreurs, parce qu'il leur aura donné trop ou trop peu d'étendue. Rien ne sera présenté dans ses justes proportions, ni peint avec des couleurs véritables.

Telle est, pour vous le dire en passant, l'Histoire Universelle de Voltaire. J'étois très-disposé à lui pardonner sa mauvaise morale, son ignorance, et la hardiesse avec laquelle il tronque, défigure et altère la plupart des faits; mais j'aurois au moins voulu trouver dans l'historien un poëte qui eût assez de sens pour ne pas faire grimacer ses personnages, et qui rendit les passions avec le caractère qu'elles doivent avoir. J'aurois désiré un écrivain qui eût assez de goût pour savoir que l'histoire ne doit jamais se permettre des bouffonneries, et qu'il est barbare et scandaleux de rire et de plaisanter des erreurs qui intéressent le bonheur des hommes. Ce qu'il dit n'est ordinairement qu'ébauché. Veut-il atteindre au but? il le passe, il est outré. Je n'en suis pas surpris, depuis qu'un de ses plus zélés admirateurs nous a appris qu'il recommandoit aux jeunes gens qui le consultoient, de frapper plutôt fort que juste: précepte admirable pour plaire à la multitude; mais la multitude ne donne qu'une vogue passagère, et il me semble qu'on doit plutôt en croire Lucien. Il recommande à un historien de la mépriser, de ne pas écrire pour elle, de ne pas même se conformer au goût de son siècle, et d'avoir toujours devant les yeux le jugement de la postérité qui ne se trompe jamais.

Mably.

§ 258. *Continuation du même sujet, Histoire de Charles XII.*

Ce jugement de Mably sur l'histoire de Charles XII nous paroît trop sévère, quoique juste à bien des égards.

Après vous avoir offert un modèle qu'on doit suivre, je vous citerai l'exposition de l'Histoire de Charles XII, par Voltaire, qu'il faut se garder d'imiter. Que de choses inutiles qu'un historien ne se permet que quand il est fort ignorant! Etonné de ce qu'il vient d'apprendre, il ne doute point que ses lecteurs ne lui sachent gré de son érudition, il ne veut rien perdre, il prodigue tout ce qu'il sait. Cependant, que m'importe d'apprendre qu'on ne connoît en Suède que deux saisons, l'hiver et l'été? A quoi bon m'entretenir vaguement des lois barbares et des mœurs sauvages des anciens Suédois? Elles avoient influé dans la révolution de Gustave-Vasa; mais il ne s'agissoit plus de tout cela dans l'histoire de Charles XII. Il falloit se borner à dire que la couronne héréditaire depuis Vasa, sans que la Suède se fût sagement précautionnée contre le pouvoir arbitraire, étoit devenue despotique sous le père de Charles XII; et que ce prince, abusant des divisions de ses sujets pour les dégrader et les avilir, n'avoit pu cependant étouffer tout à fait cette élévation et cette grandeur d'âme qu'ils devoient au règne de Gustave-Adolphe. Au lieu de l'exposition inutile que fait Voltaire, vous voyez qu'il auroit pu la rendre très-belle et très-intéressante, s'il eût su qu'elle doit servir à expliquer les causes des événemens.

Malheureusement, Voltaire a fini tous ses ouvrages avant d'avoir bien compris ce qu'il vouloit faire. N'êtes-vous pas étonné qu'un historien qui oublie de vous exposer la situation actuelle de la Suède, et qui, ne prévoyant pas que le caractère extraordinaire de son héros doit causer une révolution dans les mœurs et le gouvernement des Suédois, ne s'occupe que du moment présent, porte tout d'un coup ses regards sur l'avenir pour ne faire qu'une nouvelle faute? En effet, au lieu de me peindre dans son exposition le czar Pierre I, tel qu'il étoit encore quand la guerre commençoit, il le représente tel qu'il parut, lorsque ses disgrâces, qui n'avoient pu l'abattre, eurent développé toutes les ressources de son génie. Il naît de tout cela un embarras dont certains lecteurs ne s'aperçoivent pas, mais qui gêne ceux qui cherchent à se rendre compte des événemens. Après une exposition si vicieuse, vous auriez tort de vous attendre à une histoire raisonnable. Le héros agira sans savoir pourquoi, et l'historien marchera comme un fou à la suite d'un fou.

Le même.

§ 259. *Etude de l'Histoire.*

Peu de gens sont guidés par le goût dans la science de l'histoire; non pas cette science vague et stérile des faits et des dates, qui se borne à savoir en quel temps mourut un homme inutile ou funeste au monde; science uniquement de dictionnaire qui chargeroit la mémoire sans éclairer l'esprit. Je veux parler de cette histoire de l'esprit humain, qui apprend à connoître les mœurs, qui nous trace de faute en faute, et de préjugé en préjugé, les effets des passions des hommes; qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un savoir mal entendu ont causé de maux et qui suit surtout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de puissances, et ce bouleversement de tant d'empires.

Il me semble que si on vouloit mettre à profit le temps présent, on ne passeroit point sa vie à étudier les tables anciennes. Je conseillerois à un jeune homme d'avoir une légère teinture de ces temps reculés; mais je voudrois qu'on commençât une étude sérieuse de l'histoire au temps où elle devient véritablement intéressante pour nous: il me semble que c'est vers la fin du quinzième siecle. L'imprimerie qu'on invente en ce temps-là commence à la rendre moins incertaine. L'Europe change de face: les Turcs qui s'y répandent chassent les belles lettres de Constantinople; elles fleurissent en Italie, elles s'établissent en France; elles vont polir l'Angleterre, l'Allemagne et le septentrion. Une nouvelle religion sépare la moitié de l'Europe de l'obéissance du pape, un nouveau système de politique s'établit: on fait avec le secours de la boussole le tour de l'Afrique; et on commerce avec la Chine plus aisément, que de Paris à Madrid. L'Amérique est découverte; on subjugue un nouveau monde, et le nôtre est presque tout changé; l'Europe chrétienne devient une es-

pèce de république immense, où la balance du pouvoir est établie mieux qu'elle ne le fut en Grèce ; une correspondance perpétuelle en lie toutes les parties, malgré les guerres que l'ambition des rois suscite, malgré les guerres de religion encore plus destructives. Les arts qui font la gloire des états sont portés à un point que la Grèce et Rome ne connurent jamais. Voilà l'histoire qu'il faut que tout homme sache. On ne trouve là ni oracles menteurs, ni fables insensées, tout y est vrai aux petits détails près, dont il n'y a que les petits esprits qui se soucient beaucoup. Tout nous regarde, tout est fait pour nous ; l'argent sur lequel nous prenons nos repas, nos meubles, nos besoins, nos plaisirs nouveaux, tout nous fait souvenir chaque jour que l'Amérique et les grandes Indes, et par conséquent toutes les parties du monde entier sont réunies depuis environ deux siècles et demi par l'industrie de nos pères. Nous ne pouvons faire un pas qui ne nous avertisse du changement qui s'est opéré depuis dans le monde : ici on a fixé pour un temps les priviléges de toute l'Allemagne : là se forme la plus belle des républiques dans un terrain que la mer menace chaque jour d'engloutir ; l'Angleterre a réuni la vraie liberté avec la royauté : la Suède l'imite, et le Danemarck n'imite point la Suède. Que je voyage en Allemagne, en France, en Espagne, partout je trouve les traces de cette longue querelle, qui a subsisté entre les maisons d'Autriche et de Bourbon unies par tant de traités, qui ont tous produit des guerres funestes. Il n'y a point de particulier en Europe sur la fortune de qui tous ces changemens n'aient influé. Il sied bien après cela de s'occuper de Sardanapale, et de Mordokempad, et de rechercher les anecdotes du Persan Cayamorrat, et de Sabaco Métophis. Un homme mûr qui a des affaires sérieuses, ne répète point les contes de sa nourrice.

Voltaire.

§ 260. *Continuation du même sujet.*

Je vous l'ai dit plusieurs fois : il me semble qu'il n'est rien de plus inutile que l'étude de l'histoire, de la manière dont on l'étudie d'ordinaire ; comme il n'y auroit rien de si utile, si on l'étudioit bien. On charge sa mémoire d'un grand nombre de dates, de noms et d'événemens. Pourvu qu'on puisse simplement redire ce qu'on a lu, ou ouï dire, on passe pour être savant. Un jeune homme qui se voit applaudir là-dessus, se croit fort habile. Comme on ne juge presque des choses à cet âge que sur le jugement qu'on en voit faire à ceux qui sont plus vieux, il est impossible qu'il ne conçoive une grande opinion de suffisance, quand il voit qu'on n'exige plus rien de lui, et que ceux de qui il dépend se font honneur en toute occasion de la facilité qu'il a à parler et à redire, sans aucune réflexion, tout ce qu'on l'a obligé de retenir.

Cependant le véritable usage de l'histoire ne consiste pas à savoir beaucoup d'événemens et d'actions sans y faire aucune réflexion. Cette manière de les connoître seulement par mémoire ne mérite pas même le nom de savoir ; car savoir, c'est connoître les choses par leurs causes. Ainsi, savoir l'histoire, c'est connoître les hommes, qui en fournissent la matière ; c'est juger de ces hommes sainement : étudier l'histoire, c'est étudier les motifs, les opinions et les passions des hommes, pour en connoître tous les ressorts, les tours et les détours, enfin toutes les illusions qu'elles savent faire aux esprits, et les surprises qu'elles font aux cœurs.

Je voudrois donc qu'on accoutumât insensiblement les jeunes gens à réfléchir, naturellement et sans art, sur ce qu'ils trouvent de plus remarquable dans l'histoire ; afin que la lecture qu'ils en font pût former des hommes, et non pas des perroquets ; car on peut bien appeler de cette sorte la plupart de ceux qui en parlent.

Ne dites point qu'ils en sont incapables. On ne sauroit traiter trop tôt les enfans en hommes : dès qu'on peut parler, on peut raisonner. Cette opinion de l'incapacité des jeunes gens pour le raisonnement, est une condescendance pour les maîtres plutôt que pour les disciples. Parce que ces maîtres ne savent pas les faire raisonner, ils ont intérêt à dire que cela est impossible : comme ils ne possèdent pas l'art de servir de sage-femme aux esprits, ainsi que Socrate l'appeloit, et d'y découvrir les trésors de lumière et de sagesse que la nature y a cachés, ils se moquent de cet art merveilleux, comme d'une chose chimérique, quoique Platon nous en fasse si bien voir la pratique.

Mais, quand même les maîtres seroient habiles, la mauvaise gloire des parens les

empêcheroit toujours de réussir; car la réflexion n'enrichit pas tant la mémoire, qu'elle forme le jugement: elle tend plutôt à rendre capable de penser sagement que de parler beaucoup; mais les parens veulent voir eux-mêmes le profit que font leurs enfans, et la plupart ne sont pas capables de connoître les bonnes qualités du jugement, comme d'entendre les faits historiques qu'on rapporte par mémoire.

D'ailleurs leur but est que leurs enfans paroissent savans avant l'âge, qu'ils aient matière de parler beaucoup en disant des choses que le commun du monde ne sait point, et qui sont agréables d'elles-mêmes, comme sont tous les traits d'histoire; au lieu que le principal fruit de cette méthode est d'accoutumer les jeunes gens à parler peu, et à réfléchir beaucoup; à ne dire jamais une histoire pour seulement faire voir qu'on la sait; enfin, à ne considérer les faits historiques que comme des autorités pour appuyer la raison, ou comme des sujets pour l'exercer.

Outre cela, c'est que cette sorte d'étude de réflexion consiste dans des considérations naturelles et familières que tout le monde croit savoir et avoir faites, quand on vient à les dire, quoique personne ne s'en soit avisé; ainsi elles n'excitent aucune admiration; mais l'histoire, au contraire, étant une chose que la nature n'enseigne point, il n'est personne qui ne reconnoisse absolument pour nouveau ce qu'il entend dire pour la première fois, et qui ne considère ainsi la connoissance qu'on en a comme quelque chose que tout le monde n'a pas, et partant, quelque chose d'estimable, qui sert à faire paroître et à se distinguer. Or, les parens n'ont d'autre but que de rendre leurs enfans capables d'exciter l'admiration du plus grand nombre, qui est toujours celui des ignorans; quelque méprisable que soit cette admiration, quelque dangereux qu'il soit d'accoutumer les jeunes gens à cette mauvaise gloire.

De là vient, qu'au lieu que l'histoire devroit servir à leur faire apprendre comme d'eux-mêmes, la véritable morale, par les réflexions qu'on leur devroit faire faire sur les endroits les plus singuliers, les plus instructifs, elle ne leur sert qu'à se faire accroire à eux-mêmes, et aux ignorans comme eux, qu'ils savent quelque chose, pendant qu'ils ne savent rien.

Saint Réal.

§ 261. *Manière dont la jeunesse doit étudier l'histoire.*

Pour connoître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde, on les entend parler, ils montrent leurs discours et cachent leurs actions; mais dans l'histoire, elles sont dévoilées, et on les juge sur les faits. Leurs propos même aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent, on voit à la fois ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent paroître; plus ils se déguisent, mieux on les connoît.

Malheureusement cette étude a ses dangers, ses inconvéniens de toute espèce. Il est difficile de se mettre dans un point de vue, d'où l'on puisse juger ses semblables avec équité. Un des grands vices de l'histoire est, qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons: comme elle n'est intéressante que par les révolutions, les catastrophes, tant qu'un peuple croît et prospère dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part aux siennes: elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin: toutes nos histoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent, ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient; ils sont assez heureux et assez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux: et en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui se conduisent le mieux, sont ceux dont on parle le moins. Nous ne savons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célèbres, les bons sont oubliés ou tournés en ridicule (1); et voilà comment l'histoire, ainsi que la philosophie, calomnie sans cesse le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'histoire, soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'historien; ils se moulent sur ses intérêts, ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui sait mettre exactement le lecteur au lieu de la scène, pour voir un événement tel qu'il s'est

(1) *Bien des faits historiques prouvent combien cette assertion est outrée.*

L'Editeur.

passé? L'ignorance et la partialité déguisent tout. Sans altérer même un trait historique, en étendant ou resserrant des circonstances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même, et pourtant rien n'aura changé, que l'œil du spectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faisant voir tout autrement qu'il n'est arrivé? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de poussière élevé par le vent, ont décidé de l'événement d'un combat, sans que personne s'en soit aperçu? Cela empêche-t-il que l'historien ne vous dise la cause de la défaite ou de la victoire avec autant d'assurance que s'il eût été partout? Or, que m'importent les faits eux-mêmes, quand la raison m'en est inconnue; et quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie cause? L'historien m'en donne une, mais il la controuve; et la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'est qu'un art de conjecturer; l'art de choisir entre plusieurs mensonges, celui qui ressemble le mieux à la vérité.

N'avez-vous jamais lu Cléopatre ou Cassandre, ou d'autres livres de cette espèce? L'auteur choisit un événement connu; puis l'accomodant à ses vues, l'ornant de détails de son invention, de personnages qui n'ont jamais existé, et de portraits imaginaires, entasse fictions sur fictions pour rendre sa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces romans et vos histoires, si ce n'est que le romancier se livre davantage à sa propre imagination, et que l'historien s'asservit plus à celle d'autrui; à quoi j'ajouterai, si l'on veut, que le premier se propose un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne se soucie guères.

On me dira que la vérité de l'histoire intéresse moins que la vérité des mœurs et des caractères; pourvu que le cœur humain soit bien peint, il importe peu que les événemens soient fidèlement rapportés; car, après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans? on a raison, si les portraits sont bien rendus d'après nature; mais la plupart n'ont leur modèle que dans l'imagination de l'historien, n'est-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir.

Les pires historiens pour un jeune homme sont ceux qui jugent. Qu'il lise les faits et qu'il juge lui-même; c'est ainsi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par l'œil d'un autre; et quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laisse à part l'histoire moderne, non-seulement parce qu'elle n'a plus de physionomie, et que nos hommes se ressemblent tous; mais parce que nos historiens, uniquement attentifs à briller, ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés, et qui souvent ne représentent rien. Généralement les anciens font moins de portraits, mettent moins d'esprit et plus de sens dans leurs jugemens, encore y a-t-il entre eux un grand choix à faire; et il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans les mains d'un jeune homme ni Polybe, ni Salluste; Tacite est le livre des vieillards; les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre: il faut apprendre à lire dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir sonder les profondeurs; il faut savoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La philosophie en maximes ne convient qu'à l'expérience. La jeunesse ne doit rien généraliser; toute son instruction doit être en règles particulières.

Thucydide est, à mon gré, le vrai modèle des historiens. Il rapporte les faits sans les juger; mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du lecteur; loin de s'interposer entre les événemens et les lecteurs, il se dérobe; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre, et l'on ne voit presque dans ses récits que la chose du monde la moins instructive, savoir des combats. La retraite des dix mille et les commentaires de César, ont à peu-près la même sagesse et le même défaut. Le bon Hérodote, sans portraits, sans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéresser et de plaire, seroit, peut-être, le meilleur des historiens, si ces mêmes détails ne dégénéroient souvent en simplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeunesse qu'à le former; il faut déjà du discernement pour le lire. Je ne dis rien

de Tite-Live, son tour viendra ; mais il est politique, il est rhéteur, il est tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'histoire en général est défectueuse, en ce qu'elle ne tient registre que de faits sensibles et marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates; mais les causes lentes et progressives de ces faits lesquelles ne peuvent s'assigner de même, restent toujours inconnues. On trouve souvent dans une bataille gagnée ou perdue, la raison d'une révolution qui, même avant cette bataille, étoit devenue inévitable. La guerre ne fait guères que manifester des événemens déjà déterminés par des causes morales que les historiens savent rarement voir.

L'esprit philosophique a tourné de ce côté les réflexions de plusieurs écrivains de ce siècle ; mais je doute que la vérité gagne à leur travail La fureur des systèmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choses comme elles sont, mais comme elles s'accordent avec leurs systèmes.

Ajoutez à toutes ces réflexions, que l'histoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis, dans leurs vêtemens de parade : elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne le suit point dans sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis, elle ne le peint que quand il représente; c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulières pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau se dérober, l'historien le poursuit partout ; il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur, et c'est quand l'un croit mieux se cacher, que l'autre le fait le mieux connoître. *Ceux*, dit Montaigne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux événemens, plus à ce qui se passe au-dedans, qu'à ce qui arrive au-dehors; ceux-là me sont plus propres ; voilà pourquoi c'est mon homme que Plutarque.*

Il est vrai que le génie des hommes assemblés ou des peuples est fort différent du caractère de l'homme en particulier, et que ce seroit connoître très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner aussi dans la multitude; mais il n'est pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, et que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux anciens, par les raisons que j'ai déjà dites, et de plus, parce que tous les détails familiers et bas, mais vrais et caractéristiques, étant bannis du style moderne, les hommes sont aussi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que sur la scène du monde. La décence, non moins sévère dans les écrits que dans les actions ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire; et comme on ne peut montrer les hommes que représentant toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que sur nos théâtres On aura beau faire et refaire cent fois la vie des rois, nous n'aurons plus de Suétones.

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grâce inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses, et il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant, Annibal rassure son armée effrayée, et la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie: Agésilas à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand roi : César traversant un pauvre village et causant avec ses amis, décèle sans y penser le fourbe qui disoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée: Alexandre avale une médecine, et ne dit pas un seul mot; c'est le plus beau moment de sa vie : Aristide écrit son propre nom sur une coquille, et justifie ainsi son surnom ; Philopémen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions : c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont ou trop communes ou trop apprêtées, et c'est presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

J. J. Rousseau.

§ 282. *Qu'en étudiant l'histoire, on doit s'appliquer à découvrir les causes des événemens.*

Polybe, qui manioit la plume aussi habilement que l'épée, et qui n'étoit pas

moins bon écrivain qu'excellent capitaine, marque en plusieurs endroits de ses livres que la meilleure manière de composer et d'étudier l'histoire est de ne se pas borner au simple récit des faits, du gain ou de la perte d'une bataille, de l'agrandissement ou de la chute des empires; mais d'approfondir les raisons, et d'en lier ensemble toutes les circonstances et les suites; de démêler, s'il se peut, dans chaque événement les desseins secrets et les ressorts cachés; de remonter jusqu'à l'origine des choses, et aux préparations les plus éloignées; de bien discerner les causes véritables d'une guerre d'avec les prétextes spécieux dont on les couvre : et surtout d'être attentif à ce qui a décidé du succès d'une entreprise, du sort d'une bataille, de la ruine d'un état. Sans cela, dit-il, l'histoire fournit au lecteur un spectacle agréable, mais non une instruction utile; elle sert à contenter la curiosité dans le moment, mais elle n'est de nul usage dans la suite pour la conduite de la vie.

Il remarque que la guerre des Romains en Asie contre Antiochus étoit une suite de celle qu'ils avoient faite auparavant contre Philippe roi de Macédoine; que ce qui avoit donné occasion à celle-ci, étoit l'heureux succès de la seconde guerre Punique; dont la principale cause, du côté des Carthaginois, avoit été la perte de la Sicile et de la Sardaigne : qu'ainsi pour se former une juste idée des divers événemens de ces guerres, il ne faut pas les considérer séparément ni par parties, mais embrasser le tout ensemble, et en bien étudier les liaisons, les suites et les dépendances.

Il observe au même endroit que ce seroit se tromper grossièrement que de regarder la prise de Sagonte par Annibal comme la véritable cause de la seconde guerre Punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois d'avoir cédé trop facilement la Sicile par le traité qui termina la première guerre Punique; l'injustice et la violence des Romains, qui profitèrent des troubles excités dans l'Afrique pour enlever encore la Sardaigne aux Carthaginois, et pour leur imposer un nouveau tribut; les heureux succès et les conquêtes de ces derniers dans l'Espagne : voilà quelles furent les véritables causes de la rupture du traité; comme Tite-Live, suivant en cela le plan de Polybe, l'insinue en peu de mots dès le commencement de son histoire de la seconde guerre Punique.

Polybe prend de là occasion d'établir un principe fort utile pour l'étude de l'histoire, qui est qu'on doit y distinguer exactement trois choses : les commencemens, les causes, les prétextes d'une guerre. Les commencemens sont les premières entreprises qui éclatent au-dehors, et qui sont les suites des résolutions formées en secret : tel étoit le siége de Sagonte. Les causes sont les différentes dispositions des esprits, les mécontentemens particuliers, les injures qu'on a reçues, l'espérance de réussir dans ses entreprises : telles étoient, dans le fait dont nous parlons, la perte de la Sicile et de la Sardaigne jointe à l'imposition d'un nouveau tribut, et l'occasion favorable d'un chef aussi habile et aussi aguerri qu'étoit Annibal. Les prétextes ne sont qu'un voile qui sert à sacher les véritables causes.

Il éclaircit encore ce principe par d'autres exemples. Croit-on, dit-il, que l'irruption d'Alexandre dans l'Asie fut la première cause de la guerre contre les Perses? Il s'en faut bien que cela ne fût ainsi : et pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur les longs préparatifs qui avoient précédé cette irruption, laquelle fut le commencement et le signal, non la cause de la guerre. Deux grands événemens avoient fait conjecturer à Philippe que la puissance des Perses, autrefois si formidable, commençoit à pencher vers sa ruine : le retour glorieux et triomphant des dix mille Grecs sous la conduite de Xénophon à travers les villes ennemies, sans qu'Artaxerce victorieux eut osé s'opposer à la résolution hardie qu'ils formèrent de traverser en corps d'armée tout son empire pour retourner en leur pays; et la généreuse entreprise d'Agésilas roi de Lacédémone, qui avec une poignée de monde porta la guerre et la terreur jusque dans le sein de l'Asie mineure sans trouver aucun obstacle à ses desseins, et qui ne fut arrêté dans ses conquêtes que par les divisions de la Grèce. Philippe comparant cette lâcheté et cette nonchalance des Perses avec l'activité et le courage de ses Macédoniens, animé par l'espérance de la gloire et des avantages qui devoient être le fruit certain de cette guerre, après avoir su par une habileté incroyable, réunir en sa faveur tous les esprits et tous

les suffrages de la Grèce, prit pour prétexte de la guerre qu'il méditoit contre les Perses, les anciennes injures que les Grecs en avoient reçues, et travailla avec un soin infatigable aux préparatifs de la guerre, dont Alexandre, son fils, qui succéda à ses desseins aussi-bien qu'à son royaume, profita sagement pour les mettre en exécution. La foiblesse et la nonchalance des Perses, furent donc la véritable cause de cette guerre: leurs anciennes entreprises contre la Grèce, en furent le prétexte: et l'entrée d'Alexandre dans l'Asie, en fut le commencement.

Il développe de la même manière les prétextes apparens et les véritables causes de la guerre des Romains contre Antiochus.

Denys d'Halicarnasse pose les mêmes principes que Polybe. Il déclare en plusieurs endroits que pour tirer de la lecture des histoires le profit qu'on en doit espérer, et pour la rendre utile au maniement des affaires publiques, il ne faut pas borner sa curiosité aux faits et aux événemens, mais qu'il en faut pénétrer les raisons, étudier les moyens qui les ont conduits, examiner avec attention le succès que Dieu leur a donnés, (ces paroles sont remarquables dans un païen) et n'ignorer aucune des circonstances qui ont donné le branle et le mouvement aux entreprises dont il s'agit.

Un homme d'esprit et de sens, dit-il ailleurs, se contente-t-il de savoir que dans la guerre contre les Perses, les Athéniens et les Lacédémoniens remportèrent contre eux trois victoires, deux sur mer, et l'autre sur terre; et qu'avec une armée composée au plus de cent dix mille soldats ils battirent celle du roi des Perses qui traînoit après lui plus de trois cents mille hommes? Ne souhaite-t-il pas, outre cela, d'être instruit des endroits où ces batailles se donnèrent; des causes qui firent pencher la victoire du côté du petit nombre, et qui donnèrent lieu à un événement si surprenant; du nom et du caractère des chefs qui se signalèrent de part et d'autre; en un mot de toutes les circonstances mémorables et de toutes les suites d'une action si importante? Car, ajoute-t-il, c'est un grand plaisir pour un homme sensé et judicieux, qui lit une histoire écrite de cette sorte, d'être conduit comme par la main au début et au terme de chaque action, et au lieu de simple lecteur qu'il seroit, de devenir comme le témoin et le spectateur de tout ce qui lui est raconté.

M. Bossuet, évêque de Meaux, remarque de même dans son discours sur l'histoire universelle, qu'il ne faut pas considérer seulement l'élévation et la chute des empires, mais qu'il faut encore plus s'arrêter sur les causes de leurs progrès, et sur celles de leur décadence. "Car, dit-il, ce même Dieu qui a fait "l'enchaînement de l'univers, et qui, "tout-puissant par lui-même, a voulu, "pour établir l'ordre, que les parties "d'un si grand tout dépendissent les "unes des autres: ce même Dieu a "voulu aussi que le cours des choses "humaines eut sa suite et ses proportions. Je veux dire que les hommes "et les nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils "étoient destinés; et, qu'à la réserve "de certains coups extraordinaires où "Dieu vouloit que sa main parût toute "seule, il n'est point arrivé de grands "changemens qui n'aient eu leurs causes "dans les siècles précédens. Et comme "dans toutes les affaires il y a ce qui les "prépare, ce qui détermine à les entreprendre, et ce qui les fait réussir: la "vraie science de l'histoire est de remarquer dans chaque temps ces secrettes dispositions qui ont préparé les "grands changemens; et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver. En effet; il ne suffit pas de "regarder seulement devant ses yeux, "c'est-à-dire de considérer ces grands "événemens qui décident tout à coup "de la fortune des empires. Qui veut "entendre à fond les choses humaines, "doit les reprendre de plus haut; et "il lui faut observer les inclinations et "les mœurs, où, pour dire tout en un "mot, le caractère, tant des peuples "dominans en général, que des princes "en particulier, et enfin de tous les "hommes extraordinaires, qui par l'importance du personnage qu'ils ont eu "à faire dans le monde ont contribué "en bien ou en mal aux changemens des "états et à la fortune publique."

Rollin.

§ 253. *Qu'enfin étudiant l'histoire, on doit étudier la caractère des peuples et des grands hommes.*

Pour ce qui regarde le caractère des peuples, je ne puis rien faire de mieux

que de renvoyer le lecteur aux remarques que M. Bossuet a faites sur ce sujet dans la seconde partie de son discours sur l'histoire universelle. Cet ouvrage est l'un des plus admirables qui aient paru de notre temps, je ne dis pas seulement par la beauté et par la sublimité du style, mais encore plus par la grandeur des choses mêmes, par la solidité des réflexions, par la profonde connoissance du cœur humain, et par cette vaste étendue qui embrasse tous les siècles et tous les empires. On y voit avec un plaisir infini passer comme en revue tous les peuples et toutes les nations du monde avec leurs bonnes et mauvaises qualités; avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs inclinations différentes; Egyptiens, Assyriens, Perses, Mèdes, Grecs, Romains. On y voit tous les royaumes du monde sortir comme de terre, s'élever peu à peu par des accroissemens insensibles, étendre ensuite de tous côtés leurs conquêtes, parvenir par différens moyens au faîte de la grandeur humaine, et par des révolutions subites tomber tout d'un coup de cette élévation, et aller, pour ainsi dire, se perdre et s'abîmer dans le même néant d'où ils étoient sortis. Mais, ce qui est bien plus digne d'attention, on y voit dans les mœurs mêmes des peuples, dans leurs caractères, dans leurs vertus et dans leurs vices, la cause de leur agrandissement et de leur chute: on y apprend, non-seulement à démêler ces ressorts secrets et cachés de la politique humaine, qui donnent le mouvement à toutes les actions et à toutes les entreprises; mais à y reconnoître partout un être souverain, qui veille et préside à tout, qui règle et conduit tous les événemens, qui dispose et décide en maître du sort de tous les royaumes et de tous les empires du monde. Je ne puis donc trop exhorter ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse, à lire et à étudier avec attention cet excellent livre, si capable de former en même temps et l'esprit et le cœur; et, après l'avoir bien étudié eux-mêmes, à tâcher d'en inspirer le goût à leurs élèves.

Ce que j'ai dit des peuples, on doit l'entendre aussi des grands hommes, des personnages célèbres, qui se sont distingués en bien ou en mal dans chaque nation; dont il faut s'appliquer avec soin à étudier le génie, le naturel, les vertus, les défauts, les qualités particulières et personnelles, en un mot un certain fond d'esprit et de conduite qui domine en eux, et qui les caractérise: car c'est là proprement les connoître. Autrement on n'en voit que la surface et le dehors: et ce n'est pas par l'habillement, ni même par le visage seul, qu'on discerne les hommes, et qu'on en peut juger.

Il ne faut pas croire non plus que ce soit principalement par les actions d'éclat qu'on les puisse connoître. Quand ils se donnent en spectacle au public, ils peuvent se contrefaire et se contraindre, en prenant pour un temps le visage et le masque qui convient au personnage qu'ils ont à soutenir. C'est dans le particulier, dans l'intérieur, dans le cabinet, dans le domestique, qu'ils se montrent tels qu'ils sont, sans déguisement et sans apprêt. C'est là qu'ils agissent et qu'ils parlent d'après nature. Aussi c'est surtout par ces endroits qu'il faut étudier les grands hommes, pour en porter un jugement certain: et c'est l'avantage inestimable qu'on trouve dans Plutarque, et par où l'on peut dire qu'il l'emporte infiniment sur tous les autres historiens. Dans les vies qu'il nous a laissées des grands hommes célèbres parmi les Grecs et les Romains, il descend dans un détail qui fait un plaisir infini. Il ne se contente pas de montrer le capitaine, le conquérant, le politique, le magistrat, l'orateur: il ouvre à ses lecteurs l'intérieur de la maison, ou plutôt le fond du cœur de ceux dont il parle, et il leur y fait voir le père, le mari, le maître, l'ami. On croit vivre et s'entretenir avec eux, être de leurs parties et de leurs promenades, assister à leurs repas et à leurs conversations. Cicéron dit quelque part qu'en marchant dans Athènes et dans les lieux circonvoisins, on ne pouvoit faire un pas sans rencontrer quelque ancien monument d'histoire, qui rappeloit dans l'esprit le souvenir des grands hommes qui y avoient autrefois vécu, et qui les rendoit en quelque sorte présens. Ici c'étoit un jardin, où l'on s'imaginoit voir encore les traces de Platon qui s'y promenoit en traitant des plus graves matières de philosophie: là c'étoit le lieu des assemblées publiques où Eschine et Démosthène sembloient encore plaider l'un contre l'autre: on croyoit en parcourant les bords de la mer, y entendre la voix de l'orateur Grec qui apprenoit à vaincre le bruit tumultueux des assemblées en surmontant celui des flots. Il me semble que la lecture des vies de Plutarque pro-

duit un effet à peu près semblable, en nous rendant comme présens les grands hommes dont il parle, et en nous donnant de leurs mœurs et de leurs manières une idée aussi vive et aussi animée que si nous avions vécu et conversé avec eux. On connoît plus parfaitement le fond du génie, de l'esprit, du caractère d'Alexandre par la vie assez courte et assez abrégée qu'en a fait Plutarque, que par l'histoire fort détaillée et fort circonstanciée qu'en ont écrit Quinte-Curce et Arrien.

Cette connoissance exacte du caractère des grands hommes fait une partie essentielle de l'histoire; et c'est pour cela qu'ordinairement les bons historiens ont soin de donner un précis et une idée générale des bonnes et des mauvaises qualités de ceux qui ont eu le plus de part aux événemens dont ils entreprennent de faire le récit. Tels sont dans Salluste les portraits de Catilina, de Marius, de Sylla: tels dans Tite-Live ceux de Furius Camillus, d'Annibal, et de tant d'autres.

C'est en étudiant avec attention les qualités dominantes et des peuples en général, et des grands capitaines en particulier, qu'on se met en état de bien juger de leurs desseins, de leurs actions, de leurs entreprises, et qu'on peut même prévoir quelle en sera la suite. Philopémen, ce capitaine si sensé, voyant d'un côté la mollesse et la nonchalance d'Antiochus, qui s'amusoit à des festins et à des noces, et de l'autre l'attention et l'activité infatigable des Romains, n'eut pas de peine à deviner de quel côté tourneroit la victoire. Polybe, en plusieurs endroits de son histoire, a soin par de sages réflexions de rendre son lecteur attentif aux qualités personnelles des grands hommes dont il parle, et de faire remarquer que les conquêtes des Romains étoient l'effet d'un plan concerté de loin, et conduit à son exécution par des voies, dont l'habileté des capitaines rendoit le succès presque immanquable. C'est par cette étude profonde du génie et du caractère des hommes; c'est en examinant à fond la nature et la constitution des différentes sortes de gouvernemens, et des causes naturelles qui par la suite des temps en changent la forme; enfin, c'est en faisant de sérieuses réflexions sur la disposition présente des affaires et des esprits, que ce même historien, dans le sixième livre de ses histoires, pousse la sagacité de la conjecture et la prévoyance de l'avenir jusqu'à déclarer nettement que tôt ou tard l'état de Rome retombera dans la monarchie. Lorsque je parlerai de l'histoire Romaine, je donnerai un extrait et un précis de cet endroit de Polybe, l'un des plus curieux et des plus remarquables que nous fournisse l'antiquité.

Le même.

§ 264. *Qu'en étudiant l'histoire, on doit y observer ce qui regarde les mœurs et la conduite de la vie.*

Les observations dont j'ai parlé jusqu'ici ne sont pas les seules, ni les plus essentielles: celles qui regardent le règlement des mœurs, sont encore plus importantes. " Ce qu'il y a," dit Tite-Live dans la belle préface de son ouvrage, " ce qu'il y a de plus avantageux dans " la connoissance de l'histoire, c'est que " l'on y peut envisager des exemples de " toute espèce placés dans un grand " jour. Vous y trouvez des modèles à " suivre, tant pour votre conduite par- " ticulière, que pour l'administration des " affaires publiques: vous y trouvez aus- " si des actions vicieuses dans le projet, " funestes pour le succès, qui avertissent " d'éviter d'en faire de semblables."

Il en est à peu près de l'étude de l'histoire, comme des voyages. S'ils se bornent à parcourir beaucoup de pays, à voir beaucoup de villes, à examiner la beauté et la magnificence des édifices et des monumens publics, seront-ils d'un grand usage? rendront-ils quelqu'un plus sage, plus réglé, plus tempérant? lui ôteront-ils ses préjugés et ses erreurs? Ils l'amuseront pour un temps comme un enfant par la nouveauté et la variété des objets, qui lui causeront une stupide admiration. En user ainsi, ce n'est pas voyager, mais s'égarer, et perdre son temps et sa peine. Il est dit d'Ulysse qu'il parcourut beaucoup de villes; mais ce n'est qu'après qu'on a remarqué qu'il s'appliquoit à étudier les mœurs et le génie des peuples.

Les anciens entreprenoient de longs et fréquens voyages, mais c'étoit pour s'instruire, pour voir des hommes, pour profiter de leurs lumières,

Tel est l'usage que nous devons faire de l'histoire. Nous avons besoin d'instructions et de modèles pour embrasser la vertu malgré tous les périls et tous les

obstacles dont elle est environnée : l'histoire nous en fournit de toutes sortes. C'est là qu'on puise des sentimens de probité et d'honneur. Il faut étudier avec soin les actions et les paroles des grands hommes de l'antiquité, et s'en occuper sérieusement.

Cicéron voulant porter son frère Quintus à la douceur et à la modération, le fait souvenir de ce qu'il avoit lu dans Xénophon sur Cyrus et sur Agésilas. Il nous marque que c'étoit là l'usage que lui-même faisoit des lectures de sa jeunesse, et qu'il avoit appris dans l'histoire à tout souffrir, à tout mépriser pour sa patrie. " Combien, dit-il, les écrivains " Grecs et Latins nous ont-ils laissé de " modèles de vertus, qu'ils ne nous proposent pas pour les regarder seulement, mais pour les imiter! Et c'est " en les étudiant sans cesse, et en tâchant " de les copier dans le maniement des affaires publiques, que je me suis formé " l'esprit et le cœur par l'idée des grands " hommes dont ces écrivains nous ont " tracé de si admirables portraits."

Il faut donc, en apprenant l'histoire aux jeunes gens, être fort attentif à leur en faire tirer un des principaux fruits, qui est le règlement des mœurs : y mêler pour cela de temps en temps de courtes réflexions : leur demander à eux-mêmes le jugement qu'ils forment des actions qui y sont rapportées : les accoutumer surtout à ne se point laisser éblouir à un vain éclat extérieur, mais à juger de tout selon les principes de l'équité, de la vérité, de la justice : leur faire admirer la modestie, la frugalité, la générosité, le désintéressement, l'amour du bien public, qui régnoient dans les bons temps des républiques Grecques, et de celle de Rome. Quand des jeunes gens sont ainsi formés de bonne heure, et qu'ils sont accoutumés dès le plus bas âge par l'étude de l'histoire à admirer les exemples de vertu, et à détester les vices, on peut espérer que ces premières semences, aidées d'un secours supérieur, sans lequel elles avorteroient bientôt, porteront leur fruit dans le temps : et qu'il leur arrivera quelque chose de pareil à ce qu'on rapporte d'un disciple de Platon, que ce sage philosophe avoit élevé avec grand soin dans sa maison. Quand il fut retourné dans celle de ses parens, étonné de la manière violente et emportée dont son père parloit : " Jamais, dit-il, je n'ai rien vu de tel chez Platon."

§ 265. *Nécessité pour les Princes d'étudier l'Histoire.*

Quand l'histoire seroit inutile aux autres hommes, il faudroit la faire lire aux princes. Il n'y a pas de meilleur moyen de leur découvrir ce que peuvent les passions et les intérêt, les temps et les conjonctures, les bons et les mauvais conseils ; les histoires ne sont composées que des actions qui les occupent, et tout semble y être fait pour leur usage. Si l'expérience leur est nécessaire pour acquérir cette prudence qui fait bien régner, il n'est rien de plus utile à leur instruction que de joindre aux exemples des siècles passés les expériences qu'ils font tous les jours. Au lieu qu'ordinairement ils n'apprennent qu'aux dépens de leurs sujets et de leur gloire, à juger des affaires dangereuses qui leur arrivent ; par le secours de l'histoire, ils forment leur jugement, sans rien hasarder, sur les événemens passés. Lorsqu'ils voient jusqu'aux vices les plus cachés des princes, exposés aux yeux de tous les hommes, malgré les fausses louanges qu'on leur donne pendant leur vie, ils ont honte de la vaine joie que leur cause la flatterie, et ils connoissent que la vraie gloire ne peut s'accorder qu'avec le mérite.

D'ailleurs il seroit honteux, je ne dis pas à un prince, mais en général à tout honnête homme d'ignorer le genre humain, et les changemens mémorables que la suite des temps a faits dans le monde. Si on n'apprend de l'histoire à distinguer les temps, on représentera les hommes sous la loi de nature ou sous la loi écrite, tels qu'ils sont sous la loi évangélique ; on parlera des Perses vaincus sous Alexandre, comme on parle des Perses victorieux sous Cyrus ; on fera la Grèce aussi libre du temps de Philippe que du temps de Thémistocle ou de Miltiade : le peuple Romain aussi fier sous les empereurs que sous les consuls ; l'église aussi tranquille sous Dioclétien que sous Constantin, et la France agitée de guerres civiles du temps de Charles IX, de Henri III, aussi puissante que du temps de Louis XIV, où réunie sous un si grand roi, seule elle triomphe de toute l'Europe.

Bossuet.

§ 266. *Véritable usage de l'histoire pour un Prince.*

Ne considérer l'histoire que comme un amas immense de faits qu'on tâche de

ranger par ordre de dates dans sa mémoire, c'est ne satisfaire qu'une vaine et puérile curiosité qui décèle un petit esprit, ou se charger d'une érudition infructueuse qui n'est propre qu'à faire un pédant. Que nous importe de connoître les erreurs de nos pères, si elles ne servent pas à nous rendre plus sages? Cherchez, Monseigneur, à former votre cœur et votre esprit. L'histoire doit être, pendant toute votre vie, l'école où vous vous instruirez de vos devoirs. En vous présentant des peintures vives de la considération qui accompagne la vertu, et du mépris qui suit le vice, elle doit un jour suppléer aux hommes qui cultivent aujourd'hui les heureuses qualités que la nature vous a données.

On ose aujourd'hui vous montrer la vérité; on ose tantôt mettre un frein à vos passions naissantes, et tantôt secouer cette pesanteur naturelle qui retarde notre marche vers le bien; mais un jour viendra, et il n'est pas loin, Monseigneur, qu'abandonné à vous-même, vous ne trouverez autour de vous aucun secours contre des passions d'autant plus fortes et plus indiscrètes que vous êtes plus élevé au-dessus des hommes qui vous entourent. Vous ne connoissez pas le malheur, je dirois presque la misère de votre condition. La vérité, toujours timide, toujours fastidieuse, toujours étrangère dans les palais des princes, craindra certainement de se montrer devant vous. Redoutez, Monseigneur, ce moment de votre indépendance. Quand je vous l'ai annoncé comme prochain, si vous avez éprouvé un sentiment de joie et d'impatience, je vous avertis que vous devez redoubler d'attention pour ne pas échouer contre l'écueil qui vous attend. Triste et malheureux effet de votre grandeur! vous serez environné de complaisans à gages, qui épieront incessamment vos foibles, et dont la funeste adresse vous tendra des piéges d'autant plus dangereux qu'ils vous paroîtront agréables. Pour vous dominer impérieusement, ils iront au-devant de vos désirs; ils tâcheront, avec autant d'art que de constance, de vous rendre esclave de vos passions en feignant d'obéir aux vôtres. Si vous les croyez, vous serez tenté de vous croire quelque chose de plus qu'un homme, et dupe de vos courtisans, vous vous trouverez rabaissé même au-dessous d'eux.

A la voix insidieuse de la flatterie, opposez les réflexions que vous fournira l'histoire; elle vous apprendra, si elle n'est pas écrite par la plume prostituée de nos écrivains modernes, que la vertu ne doit pas être d'un exercice plus commode et plus facile pour les princes, que pour les autres hommes; elle vous dira au contraire que plus vos devoirs sont étendus, plus vous devez livrer de combats et faire d'efforts pour les remplir; elle vous avertira que, né comme tous les hommes avec un commencement de toutes les passions, vous devez craindre qu'elles ne vous conduisent aux plus grands vices; elle vous dira que chaque vice du prince est un malheur public.

Mably, de l'Etude de l'Histoire.

§ 267. *Il verra que la vertu est le fondement de la prospérité des peuples.*

Quelques peuples ont joui pendant plusieurs siècles d'un bonheur constant; d'autres n'ont eu qu'une prospérité courte et passagère, ou n'ont existé que pour être malheureux. Quelques états n'ont jamais pu, malgré leurs efforts, sortir de leur première médiocrité: quelques-uns sont parvenus sans peine à la plus grande puissance. Combien de nations autrefois célèbres, et dont la durée sembloit en quelque sorte devoir être égale à celle du monde, ne sont plus connues que dans l'histoire! Perses, Egyptiens, Grecs, Macédoniens, Carthaginois, Romains, tous ces peuples sont détruits. Leurs révolutions, leur ruine ne devroient-elles être considérées que comme les jeux d'une fatalité aveugle? Ne rapporterons-nous de leur histoire, Monseigneur, que la triste et fatale conviction que tout est fragile, que tout cède aux coups du temps, que tout meurt, que les états ont un terme fatal, et quand il approche, qu'il n'y a plus ni sagesse, ni prudence, ni courage qui puissent les sauver.

Non, chaque nation a eu le sort qu'elle devoit avoir: et, quoique chaque état meure, chaque état peut et doit aspirer à l'immortalité. Ainsi que Phocion l'enseigne à Aristias, accoutumez-vous à voir dans la prospérité des peuples, la récompense que l'auteur de la nature a attachée à la pratique de la vertu: voyez dans leurs adversités le châtiment dont il punit leurs vices. Aucun état florissant n'est déchu, qu'après avoir abandonné les institutions qui l'avoient fait fleurir; aucun état n'est devenu heureux qu'en

réparant ses fautes, et corrigeant ses abus. La fortune n'est rien, la sagesse est tout ; et ces grands événemens rapportés dans l'histoire ancienne et moderne, et qui nous effraient, seront autant de leçons salutaires si nous savons en profiter. Appliquez-vous dans vos études, Monseigneur, à démêler avec soin les causes du peu de prospérité, et des malheurs infinis que les hommes ont éprouvés, et vous connoîtrez sûrement la route que vous devez prendre pour devenir le père de vos sujets, et le bienfaiteur des générations suivantes. La connoissance du passé levera le voile qui vous cache l'avenir. Vous verrez par quelles institutions les peuples inquiets qui déchirent aujourd'hui l'Europe, peuvent encore se rendre heureux. Vous connoîtrez le sort que chaque nation doit attendre de ses mœurs, de ses lois, de son gouvernement.

Il n'y a point d'histoire ainsi méditée, qui ne vous instruise de quelque vérité fondamentale, et ne nous préserve des préjugés de notre politique moderne qui cherche le bonheur où il n'est pas. Les rois de Babylone, d'Assyrie, d'Egypte et de Perse, ces monarques si puissans sembleront vous crier de dessous leurs ruines, que la vaste étendue des provinces, le nombre des esclaves, les richesses, le faste et l'orgueil du pouvoir arbitraire hâtent la décadence des empires. La Phénicie, Tyr et Carthage vous annonceront tristement que le commerce, l'avarice, les arts et l'industrie ne donnent qu'une prospérité passagère, et que les richesses accumulées avec peine trouvent toujours des ravisseurs, parce qu'elles excitent la cupidité des étrangers. Rome vous dira, Monseigneur, apprenez par mon exemple tout ce que la vertu produit de force et de grandeur: elle m'a donné l'empire du monde. Mais, ajoutera-t-elle, en me voyant déchirée par mes propres citoyens, et la proie de quelques nations barbares qui n'avoient que du courage, apprenez à redouter l'injustice, la mollesse, l'avarice et l'ambition.

Mably, Etude de l'Histoire.

§ 268. *Il verra que la justice ou l'injustice des lois est la première cause de tous les biens et de tous les maux de la société.*

Tous les peuples ont eu des lois, mais peu d'entre eux ont été heureux. Quelle en est la cause? C'est que les législateurs paroissent avoir presque toujours ignoré que l'objet de la société, c'est d'unir les familles par un intérêt commun, afin qu'au lieu de se nuire, elles se prêtent des secours mutuels dans leurs besoins journaliers, et joignent leurs forces pour repousser de concert un ennemi étranger qui voudroit les troubler. Si telle est, comme on n'en peut douter, la fin de la société, j'en conclus, Monseigneur, que les lois doivent être justes; car leur injustice, loin de prévenir les injures et les torts que les citoyens pourroient se faire, ne serviroit au contraire qu'à les autoriser. Les hommes, ou oppresseurs ou opprimés en vertu des lois, se trouveroient encore exposés dans la société aux mêmes inconvéniens qu'ils éprouvoient dans l'état de nature. Ils se haïroient, ils se défieroient les uns des autres, ils ne seroient occupés qu'à se tromper et à se venger, et leurs divisions domestiques priveroient la république des forces qui sont le fruit de l'union.

A quel signe certain jugera-t-on de la justice des lois? A leur impartialité. Je vais, Monseigneur, vous dire des vérités un peu dures pour l'oreille d'un prince; mais vous êtes sans doute préparé à les entendre; et si vous voulez ne pas oublier que vous n'êtes qu'un homme, il est nécessaire que vous ne les ignoriez pas.

Puisque la nature n'a mis aucune différence entre ses enfans; puisqu'elle me donne à moi comme à vous le même droit à ses faveurs; puisque nous avons tous la même raison, les mêmes sens, les mêmes organes; puisqu'elle n'a pas créé des maîtres, des sujets, des esclaves, des princes, des nobles, des roturiers, des riches, des pauvres; comment les lois politiques, qui ne doivent être que le développement des lois naturelles, pourroient-elles établir sans danger une différence choquante et cruelle entre les hommes? Pourquoi la loi, qui doit satisfaire la raison pour produire le bien, la révolteroit-elle sans produire le mal? Toute législation est partiale, et par conséquent injuste, qui sacrifie une partie des citoyens à l'autre. Elle n'établira qu'un faux bien, une fausse paix: car de quel œil des hommes dont on blesse les intérêts ne doivent-ils pas regarder ceux qui ne sont heureux qu'à leurs dépens? N'ayant et ne pouvant point avoir de patrie, ne forment-ils pas une troupe d'ennemis, ou du moins d'étrangers dans le sein de l'état? Les esclaves des anciens devoient

haïr leurs maîtres; aussi se soulevèrent-ils souvent. Parmi nous autres modernes, ne seroit-il pas insensé de s'attendre à trouver des citoyens dans ces hommes à qui leur extrême pauvreté et les mépris des riches et des grands défendent d'être libres et presque d'être hommes.

Le même.

§ 269. *Portraits et Parallèles de quelques grands hommes anciens et modernes.*

1. Portrait. *Thémistocle.*

Il y a dans Thémistocle quelque chose qui frappe extrêmement, et la seule bataille de Salamine, dont il eut tout l'honneur, lui donne droit de disputer de la gloire avec les plus grands hommes. Il y fit paroître un courage invincible, une connoissance parfaite de l'art militaire, une grandeur d'âme extraordinaire, accompagnées d'une sagesse et d'une modération qui en relèvent beaucoup le mérite: comme on le vit surtout lorsque pour le bien commun il porta les Athéniens à céder le commandement général de la flotte à ceux de Lacédémone, et lorsque lui-même souffrit avec une patience et un sang-froid qui étoient au-dessus de son âge, le traitement injurieux d'Eurybiade.

Ce qu'il y a de plus admirable dans Thémistocle, et qui forme son principal caractère, c'est une pénétration et une présence d'esprit, à qui rien n'échappoit. Après une courte et rapide délibération, il prenoit sur le champ le meilleur parti. Il avoit une extrême habileté pour discerner dans l'occasion ce qui étoit le plus convenable; et il prévoyoit par des conjectures presque sures ce qui devoit arriver. Le dessein qu'il forma et qu'il exécuta, de tourner les forces d'Athènes du côté de la mer, marquoit en lui un génie supérieur, capable des plus grandes vues, pénétrant dans l'avenir et saisissant dans les affaires le point décisif. Il comprit qu'Athènes, ne possédant qu'un territoire stérile et peu étendu, n'avoit que ce seul moyen pour s'enrichir et s'agrandir, et pour se rendre nécessaire aux alliés, et formidable aux ennemis. On peut regarder ce projet comme la source et la cause de tous les grands événemens qui rendirent dans la suite la république d'Athènes si florissante.

Mais il faut avouer que le dessein noir et perfide que Thémistocle proposa, de brûler en pleine paix la flotte des Grecs pour accroître la puissance des Athéniens, oblige de rabattre infiniment de l'idée qu'on a de lui: car comme nous l'avons souvent observé, c'est le cœur, c'est-à-dire la probité et la droiture, qui décide du vrai mérite. Et c'est ainsi que le peuple d'Athènes en jugea. Je ne sais si dans toute l'histoire il y a un fait plus digne d'admiration que celui-ci. Ce ne sont point des philosophes, à qui il ne coute rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes et de sublimes règles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter sur l'honnête. C'est un peuple entier, intéressé dans la proposition qu'on lui fait, qui la regarde comme très-importante pour le bien de l'état, et qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejete d'un commun accord, par cette unique raison, qu'elle est contraire à la justice.

Les grandes qualités de Thémistocle furent aussi beaucoup ternies par un désir de gloire excessif, et par une ambition démesurée, qu'il ne put jamais contenir dans de justes bornes, qui le rendit ennemi de tout mérite qui pouvoit disputer de la gloire avec lui, qui le porta à faire exiler Aristide, et qui lui fit terminer ses jours d'une manière peu honorable dans un pays étranger, et parmi les ennemis de sa patrie.

Rollin.

2. *Aristide.*

S'il pouvoit y avoir une vertu sans tache parmi les païens, ce seroit celle d'Aristide. Une grandeur d'âme extraordinaire le rendoit supérieur à toutes les passions. Intérêt, plaisir, ambition, ressentiment, jalousie; l'amour de la vertu et de la patrie étouffoit en lui tous ces sentimens. C'étoit l'homme de la république. Pourvu qu'elle fût bien servie, il lui importoit peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le blesser, devenoit le sien propre par l'approbation qu'il lui donnoit. Il eut part à toutes les grandes victoires que la Grèce remporta de son temps, mais sans s'en élever. Il ne songeoit point à dominer dans Athènes, mais à rendre Athènes dominante: et il en vint à bout, non, en équippant de grosses flottes, ou en mettant sur pied de nombreuses ar-

mées, mais en rendant aimable aux alliés le gouvernement des Athéniens par sa douceur, sa bonté, son humanité, sa justice. Le désintéressement qu'il fit paroître dans le maniement des deniers publics, et l'amour de la pauvreté porté, si on osoit le dire, presque jusqu'à l'excès, sont des vertus tellement au dessus de notre siècle, qu'à peine pouvons-nous les croire. En un mot, et c'est par où l'on peut juger de la solide grandeur d'Aristide: si Athènes avoit toujours eu des chefs qui lui eussent ressemblé, maîtresse de la Grèce, et contente d'en faire le bonheur et d'y maintenir la paix, elle auroit été en même temps la terreur des ennemis, l'amour des alliés, et l'admiration de tout l'univers.

Thémistocle ne faisoit point difficulté d'employer les ruses et les finesses pour arriver à ses fins, et ne montroit pas beaucoup de fermeté ni de constance dans ses entreprises. Mais pour Aristide, il étoit ferme dans sa conduite et dans ses principes, inébranlable dans tout ce qui lui paroissoit juste, et incapable d'user du moindre mensonge et de la moindre ombre de flatterie, de déguisement, et de fraude, non pas même par manière de jeu.

Il avoit une maxime bien importante pour ceux qui veulent entrer dans les charges publiques, et dans le maniement des affaires, et qui souvent ne comptent que sur leurs patrons et sur l'intrigue. Cette maxime étoit, que le véritable citoyen, l'homme de bien, devoit faire consister tout son crédit à faire et à conseiller en tout et partout ce qui étoit honnête et juste. Il parloit ainsi, parce qu'il voyoit que le grand crédit des amis portoit la plupart de ceux qui étoient en place à abuser de leur pouvoir pour commettre des injustices.

Rien n'est plus admirable ni plus au-dessus de notre siècle, au-dessus de nos mœurs et de notre manière d'agir et de penser, que ce que fit Aristide avant la bataille de Marathon. Le commandement de l'armée roulant par jour entre dix généraux Athéniens, Aristide fut le premier à céder le commandement à Miltiade comme au plus habile, et engagea ses collègues à faire de même, en leur montrant qu'il n'est point honteux, mais grand et salutaire, de céder et de se soumettre à ceux qui ont un mérite supérieur. Et par cette réunion de toute l'autorité en un seul chef, il mit Miltiade en état de remporter une grande victoire sur les Perses.

Le même.

§ 271. 3. *Cimon.*

Cimon s'appliqua aussi à orner la ville. Mais, outre que l'argent qu'il y employa faisoit partie du butin qu'il avoit pris sur les ennemis, et n'étoit point le plus pur sang et la substance des peuples; la dépense fut très-médiocre, et il ne s'attacha qu'à des ouvrages, ou absolument nécessaires, comme étoient le port, les murailles, et les fortifications de la ville; ou d'une grande commodité pour les citoyens, telles qu'étoient les galleries et les promenades publiques, les grandes places de la ville, les lieux d'exercice, comme l'académie, séjour ordinaire des beaux esprits, et retraite célèbre des philosophes. Ce fut particulièrement cet endroit qu'il s'appliqua à rendre plus agréable; et par cette légère dépense il donna occasion à ces entretiens savans, véritablement dignes d'hommes libres, et qui ont fait tant d'honneur à la ville d'Athènes dans tous les siècles.

Il avoit amassé de grands biens, mais il en faisoit un usage capable de faire rougir des chrétiens, donnant largement à tous les pauvres qu'il rencontroit, faisant distribuer des habits à ceux qui en manquoient, invitant à manger chez lui ceux des bourgeois d'Athènes qui étoient dans le besoin. Quelle comparaison, dit Plutarque, entre la table Cimon, simple, frugale, populaire, et qui avec une dépense médiocre nourrissoit tous les jours un grand nombre de citoyens; et celle de Lucullus, magnifiquement servie, plus digne d'un satrape Persan que d'un citoyen Romain, et destinée à satisfaire à grands frais la sensualité de quelques débauchés de profession, dont tout le mérite étoit de savoir goûter les morceaux friands, et sans doute de bien louer le maître de la maison!

Cimon égala, par ses expéditions militaires, la gloire des plus grands capitaines Grecs; car aucun avant lui n'avoit porté si loin ses armes et ses conquêtes: et il joignit à la bravoure et au courage des autres, une prudence et une modération, qui ne furent pas moins utiles à la patrie.

Sa jeunesse ne fut pas sans reproche: mais tout le reste de sa vie en couvrit et en effaça parfaitement les fautes: et où trouve-t-on une vertu sans tache?

Le même.

§ 272. 4. *Périclès.*

Périclès s'aperçut de bonne heure que sa naissance et ses richesses lui donnoient des droits et le rendoient suspect. Un autre motif augmentoit ses alarmes. Des vieillards qui avoient connu Pisistrate, croyoient le retrouver dans le jeune Périclès : c'étoit avec les mêmes traits, le même son de voix, et le même talent de la parole : il falloit se faire pardonner cette ressemblance, et les avantages dont elle étoit accompagnée. Périclès condamna ses premières années à l'étude de la philosophie, sans se mêler des affaires publiques, et ne paroissant ambitionner d'autre distinction que celle de la valeur.

Pendant le temps que Cimon tint les rênes du gouvernement, on vit Périclès se retirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeste et des mœurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune, et ses premiers essais étonnèrent les Athéniens. Il devoit à la nature d'être le plus éloquent des hommes, et au travail d'être le premier des orateurs de la Grèce.

Les maîtres célèbres qui avoient élevé son enfance, continuant à l'éclairer de leurs conseils, remontoient avec lui aux principes de la morale et de la politique; son génie s'approprioit leurs connoissances; et de là cette profondeur, cette plénitude de lumière, cette force de style, qu'il savoit adoucir au besoin, les grâces qu'il ne négligeoit point, qu'il n'affecta jamais, tant d'autres qualités qui le mirent en état de persuader ceux qu'il ne pouvoit convaincre, et d'entraîner ceux-mêmes qu'il ne pouvoit ni convaincre ni persuader.

On trouvoit dans ses discours une majesté imposante, sous laquelle les esprits restoient accablés. C'étoit le fruit de ses conversations avec le philosophe Anaxagore, qui en lui développant les principes des êtres, et les phénomènes de la nature, sembloit avoir agrandi son âme naturellement élevée.

On n'étoit pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il pressoit ses adversaires, et se déroboit à leurs poursuites. Il la devoit au philosophe Zénon d'Elée, qui l'avoit plus d'une fois conduit dans les détours d'une dialectique captieuse, pour lui en découvrir les issues secrètes; aussi l'un des plus grands antagonistes de Périclès, disoit souvent : *Quand je l'ai terrassé, et que je le tiens sous moi, il s'écrie qu'il n'est point vaincu, et le persuade à tout le monde.*

Périclès connoissoit trop bien sa nation pour ne pas fonder ses espérances sur le talent de la parole; et l'excellence de ce talent pour n'être pas le premier à le respecter. Avant que de paroître en public, il s'avertissoit en secret qu'il alloit parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.

Cependant il s'éloignoit le plus qu'il pouvoit de la tribune, parce que, toujours ardent à suivre avec lenteur le projet de son élévation, il craignoit d'effacer par de nouveaux succès l'impression des premiers, et de porter trop tôt l'admiration du peuple à ce point, d'où elle ne peut que descendre. On jugea qu'un orateur qui dédaignoit des applaudissemens dont il étoit assuré, méritoit la confiance qu'il ne cherchoit pas, et que les affaires dont il faisoit le rapport, devoient être bien importantes, puisqu'elles le forçoient à rompre le silence.

On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avoit sur son âme, lorsqu'un jour que l'assemblée se prolongea jusqu'à la nuit, on vit un simple particulier ne cesser de l'interrompre et de l'outrager, le suivre avec des injures jusque dans sa maison; et Périclès ordonner froidement à un de ses esclaves de prendre un flambeau et de conduire cet homme chez lui.

Quand on vit enfin que partout il montroit non-seulement le talent, mais encore la vertu propre à la circonstance; dans son intérieur, la modestie et la frugalité des temps anciens; dans les emplois de l'administration, un désintéressement et une probité inaltérable; dans le commandement des armées, l'attention à ne donner rien au hasard, et à risquer plutôt sa réputation que le salut de l'état; on pensa qu'une âme qui savoit mépriser les louanges et l'insulte, les richesses, les superfluités et la gloire elle-même, devoit avoir pour le bien public cette chaleur dévorante qui étouffe les autres passions, ou qui du moins les réunit dans un sentiment unique.

Ce fut surtout cette illusion qui éleva Périclès; et il sut l'entretenir pendant près de quarante ans, dans une nation éclairée, jalouse de son autorité, et qui se lassoit aussi facilement de son admiration que de son obéissance.

Il partagea d'abord sa faveur avant que de l'obtenir tout entière. Cimon étoit à la tête des nobles et des riches; Périclès se déclara pour la multitude qu'il méprisoit, et qui lui donna un parti considérable. Cimon, qui par des voies légitimes avoit acquis dans ses expéditions une fortune immense, l'employoit à décorer la ville, et à soulager les malheureux. Périclès, par la force de son ascendant, disposa du trésor public, et de celui des alliés, remplit Athènes des chefs-d'œuvre de l'art, assigna des pensions aux citoyens pauvres, leur distribua une partie des terres conquises, multiplia les fêtes, accorda un droit de présence aux jugés, à ceux qui assisteroient aux spectacles et à l'assemblée générale. Le peuple ne voyant que la main qui donnoit, fermoit les yeux sur la source où elle puisoit. Il s'unissoit de plus en plus avec Périclès, qui, pour se l'attacher plus fortement encore, le rendit complice de ses injustices, et se servit de lui pour frapper ces grands coups qui augmentent le crédit en le manifestant. Il fit bannir Cimon faussement accusé d'entretenir des liaisons suspectes avec les Lacédémoniens; et sous de frivoles prétextes il détruisit l'autorité de l'Aréopage, qui s'opposoit avec vigueur à la licence des mœurs et des innovations.

Du moment que Périclès n'eût plus de concurrent, il changea de système; il avoit subjugué le parti des riches, en flattant la multitude; il subjugua la multitude, en reprimant ses caprices, tantôt par une opposition invincible, tantôt par la sagesse de ses conseils, ou par les charmes de son éloquence. Tout s'opéroit par ses volontés; tout se faisoit en apparence, selon les règles établies; et la liberté rassurée par le maintien des formes républicaines, expiroit, sans qu'on s'en aperçût, sous le poids du génie.

Plus la puissance de Périclès augmentoit, moins il prodiguoit son crédit et sa présence. Renfermé dans un petit cercle de parens et d'amis, il veilloit du fond de sa retraite sur toutes les parties du gouvernement, tandis qu'on ne le croyoit occupé qu'à pacifier ou bouleverser la Grèce. Les Athéniens, dociles au mouvement qui les entraînoit, en respectoient l'auteur, parce qu'ils le voyoient rarement implorer leurs suffrages; et aussi excessifs dans leurs expressions que dans leurs sentimens, ils ne représentoient Périclès que sous les traits du plus puissant des dieux. Faisoit-il entendre sa voix dans les occasions essentielles? On disoit que Jupiter lui avoit confié les éclairs et la foudre. N'agissoit-il dans les autres que par le ministère de ses créatures? On se rappeloit que le souverain des cieux laissoit à des génies subalternes, les détails du gouvernement de l'univers.

Périclès étendit par des victoires éclatantes les domaines de la république: mais quand il vit la puissance des Athéniens à une certaine élévation, il crut que ce seroit une honte de la laisser affoiblir, et un malheur de l'augmenter encore. Cette vue dirigea toutes ses opérations: et le triomphe de sa politique fut d'avoir, pendant si long-temps, retenu les Athéniens dans l'inaction, leurs alliés dans la dépendance et ceux de Lacédémone dans le respect.

Ce grand homme mourut de la peste au commencement de la guerre du Péloponèse. Près de rendre le dernier soupir, et ne donnant plus aucun signe de vie, les principaux d'Athènes rassemblés autour de son lit, soulageoient leur douleur, en racontant ses victoires et le nombre de ses trophées. Les exploits leur dit-il en se soulevant avec effort, *sont l'ouvrage de la fortune, et me sont communs avec d'autres généraux. Le seul éloge que je mérite, est de n'avoir fait prendre le deuil à aucun citoyen.*

Barthelemy.

§ 273. *Alcibiade.*

Il semble que la nature avoit essayé de réunir en Alcibiade tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices et en vertus. Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée, les grâces les plus séduisantes, un esprit facile et étendu, l'honneur, enfin, d'appartenir à Périclès; tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, et dont il fut ébloui le premier.

Dans un âge où l'on n'a besoin que d'indulgence et de conseils, il eut une cour et des flatteurs: il étonna ses maîtres par sa docilité, et les Athéniens par la licence de sa conduite. Socrate, qui prévit de bonne heure que ce jeune homme seroit le plus dangereux des citoyens d'Athènes, s'il n'en devenoit le plus utile, rechercha son amitié, l'obtint à force de soins, et ne la perdit jamais: il entreprit de modérer cette vanité qui ne pouvoit souffrir dans le monde ni de supérieurs, ni d'égal; et tel étoit dans ces occasions, le pouvoir de la raison et

de la vertu, que le disciple pleuroit sur ses erreurs, et se laissoit humilier sans se plaindre.

Quand il entra dans la carrière des honneurs, il voulut devoir ses succès, moins à l'éclat de sa magnificence et de ses libéralités, qu'aux attraits de son éloquence: il parut à la tribune. Un léger défaut de prononciation prêtoit à ses paroles les grâces naïves de l'enfance; et quoiqu'il hésitât quelquefois pour trouver le mot propre, il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athènes. Il avoit déjà donné des preuves de sa valeur; et, d'après ses premières campagnes, on augura qu'il seroit un jour le plus habile général de la Grèce. Sa douceur, son affabilité, et beaucoup d'autres qualités concoururent à le rendre le plus aimable des hommes.

Il ne falloit pas chercher dans son cœur l'élévation que produit la vertu; mais on y trouvoit la hardiesse que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvoit ni le surprendre, ni le décourager: il sembloit persuadé que lorsque les âmes d'un certain ordre ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'est qu'elles n'osent pas tout ce qu'elles peuvent. Forcé par les circonstances, de servir les ennemis de sa patrie, il lui fut aussi facile de gagner leur confiance par son ascendant, que de les gouverner par ses conseils: il eut cela de particulier, qu'il fit toujours triompher le parti qu'il favorisoit, et que ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers.

Dans les négociations, il employoit tantôt les lumières de son esprit, qui étoient aussi vives que profondes; tantôt des ruses et des perfidies, que des raisons d'état ne peuvent jamais autoriser; d'autres fois la facilité d'un caractère, que le besoin de dominer ou le désir de plaire plioit sans effort aux conjonctures. Chez tous les peuples il s'attira les regards et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Thraces, de son intempérance; les Béotiens, de son amour pour les exercices violens; les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté; les Satrapes d'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvoient égaler. Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avoit jamais eu l'exemple du vice: mais le vice l'entraînoit, sans l'asservir. Il semble que la profanation des lois et la corruption des mœurs n'étoit à ses yeux qu'une suite de victoires remportées sur les mœurs et sur les lois; on pourroit dire encore que ses défauts n'étoient que des écarts de sa vanité. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse et à son oisiveté, disparoissoient dans les occasions qui demandoient de la réflexion et de la constance. Alors il joignoit la prudence à l'activité; et les plaisirs ne lui déroboient aucun des instans qu'il devoit à sa gloire ou à ses intérêts.

Sa vanité auroit tôt ou tard dégénéré en ambition: car il étoit impossible qu'un homme si supérieur aux autres, et si dévoré de l'envie de dominer, n'eût fini par exiger l'obéissance, après avoir épuisé l'admiration. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutoient ses talens, les autres, ses excès; et tour à tour adoré, craint et haï du peuple qui ne pouvoit se passer de lui; et comme les sentimens dont il étoit l'objet, devenoient des passions violentes, ce fut avec des convulsions de joie ou de fureur, que les Athéniens l'élevèrent aux honneurs, le condamnèrent à mort, le rappelerent et le proscrivirent une seconde fois.

Sa première disgrâce, en l'arrêtant presque au commencement de sa carrière, n'a laissé voir qu'une vérité; c'est que son génie et ses projets furent trop vastes pour le bonheur de sa patrie. On a dit que la Grèce ne pouvoit porter deux Alcibiades: on doit ajouter qu'Athènes en eut un de trop.

Après son second bannissement, il se retira en Phrygie, dans le gouvernement de Pharnabaze, dont il avoit reçu des marques de distinction et d'amitié. Instruit des levées que le jeune Cyrus faisoit dans l'Asie mineure, il en avoit conclu que ce prince méditoit une expédition contre Artaxerxès son frère. Il comptoit en conséquence, se rendre auprès du roi de Perse, l'avertir du danger qui le menaçoit et en obtenir des secours pour délivrer sa patrie du joug des 30 tyrans qui l'opprimoient: mais tout à coup des assassins envoyés par le Satrape, entourèrent sa maison, et, n'ayant pas la hardiesse de l'attaquer, y mirent le feu, Alcibiade s'élança, l'épée à la main, à travers les flammes, écarta les barbares, et tomba sous une grêle de traits. Ainsi mourut, à l'âge de 40 ans, un des hommes les plus extraordinaires qui aient jamais existé.

Le même.

§ 274. *Epaminondas.*

Ce n'est pas sans raison qu'Epaminondas a été considéré comme le premier homme de la Grèce. Il seroit difficile de dire s'il fut plus grand capitaine, qu'homme de bien. Il réunissoit en lui seul, comme le remarque Diodore de Sicile, toutes les belles qualités des plus fameux généraux, et n'en avoit point les vices. Il étoit également insensible à l'ambition et à l'avarice. Il chercha, non à commander lui-même, mais à procurer le commandement à sa patrie. Les richesses, loin de le tenter, ne purent jamais approcher de lui: il semble qu'il se seroit cru déshonoré en devenant riche, et sa pauvreté l'accompagna jusqu'au tombeau, où il ne put être porté qu'aux dépens du public. Etant né pauvre, il voulut toujours le demeurer: et jamais son ami Pélopidas ne put vaincre sa résistance. " Je ne rougis point, lui disoit-il, d'une " pauvreté qui ne m'a point empêché " de mériter les premiers emplois de la " république, et le commandement de " ses armées. Elle ne m'a point fait de " honte, et je ne veux pas non plus lui " en faire en l'abandonnant."

Il ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Jamais il ne brigua les premières places: ce furent les dignités qui allèrent le chercher, et elles furent souvent obligées de faire violence à sa modestie. Il s'en acquitta toujours de telle sorte, qu'il parut leur faire plus d'honneur que lui-même n'en étoit honoré.

Sa droiture, sa sincerité, son amour invincible pour la justice, lui attiroient une pleine confiance des citoyens, et même des ennemis. On ne pouvoit s'empêcher d'aimer et d'admirer en lui un caractère de bonté et de douceur constante, que rien n'étoit capable d'altérer, et qui ne diminuoit rien de la haute estime et de la vénération que ses grandes qualités lui attiroient. C'est en ces sortes de vertus que Plutarque fait consister la véritable grandeur d'Epaminondas. Rien en effet n'est plus rare que ces qualités dans un pouvoir presque souverain, au milieu des guerres et des victoires, à la tête des grandes affaires; et il n'y a rien qu'il soit plus nécessaire de bien montrer aux gens de qualité, qui sont souvent tentés d'y substituer l'artifice, la dissimulation, les airs de hauteur et de faste.

L'élévation de ses sentimens lui fit toujours porter avec douceur et avec patience la jalousie de ses égaux, la mauvaise humeur de ses citoyens, les calomnies de ses ennemis, et l'ingratitude de sa patrie après ses grands services. Il étoit persuadé que la grandeur d'âme consiste principalement à souffrir ces épreuves sans se troubler, sans se plaindre, sans rien rabattre de son zèle; parce qu'il en est de la patrie comme de ceux qui nous ont donné la vie, dont nous devons endurer les mauvais traitemens avec soumission.

Jamais personne ne sut mieux que lui le métier de la guerre. Il joignoit à un courage intrépide une prudence consommée. Et toutes ces vertus ne furent pas moins l'effet de l'excellente éducation qu'il avoit reçue, que de son heureux naturel. Dès sa plus tendre jeunesse il avoit témoigné un goût merveilleux pour l'étude et pour le travail, en sorte qu'on pourroit s'étonner comment un homme né parmi les lettres, et nourri dans le sein de la philosophie, avoit pu acquérir une science si parfaite de l'art militaire.

Rollin.

§ 275. 7. *Dion.*

Il est difficile de trouver réunies dans une seule personne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans Dion. Grandeur d'âme, noblesse de sentiment, générosité à répandre ses biens, valeur héroïque dans les combats accompagnée d'un sang-froid et d'une prudence peu communes, un esprit vaste et capable des plus grandes vues, une fermeté inébranlable dans les plus grands dangers et dans les revers de fortune les plus inopinés, un amour de la patrie et du bien public porté presque jusqu'à l'excès; voilà une partie des vertus de Dion. Il saisit les préceptes de la philosophie avec une ardeur, dont Platon témoigne avoir vu peu d'exemples: et il l'étudia, non par curiosité, ou par vanité, mais pour s'instruire de ses devoirs, et pour en faire la règle de sa conduite.

Quelque passionné qu'il fût pour la philosophie, cette étude ne le détourna jamais de son devoir, et il sut contenir son ardeur dans de justes bornes. Après que Denys l'eut obligé de quitter Syracuse et la Sicile, il menoit dans son exil la vie la plus agréable qu'il soit possible d'imaginer pour un homme qui a bien

goûté une fois la douceur de l'étude; jouissant tranquillement de la conversation des philosophes, assistant à leurs disputes, y brillant d'une manière toute particulière par la beauté de son génie et par la solidité de son jugement, parcourant les villes de la docte Grèce, pour y cueillir, s'il est permis de parler ainsi, la fleur des beaux esprits, et pour y consulter les plus habiles politiques, laissant partout des marques de sa libéralité et de sa magnificence, également aimé et respecté de tous ceux qui le connoissoient, et recevant dans tous les lieux où il passoit, des honneurs extraordinaires, qu'on rendoit encore plus à son mérite qu'à sa naissance. C'est du milieu d'une vie si douce qu'il s'arracha pour aller secourir sa patrie qui imploroit sa protection, et pour la délivrer du joug de la tyrannie sous lequel elle gémissoit depuis long-temps.

Jamais peut-être entreprise ne fut plus hardie, et n'eut en même temps un succès plus heureux. Il partit avec huit cens hommes seulement, et deux vaisseaux de charge, pour aller attaquer à main armée une puissance aussi redoutable que celle de Denys. " Qui auroit " jamais cru, dit un historien, qu'un " homme avec deux vaisseaux de charge " fût venu à bout de détrôner un prince " qui avoit quatre cens navires de guerre, " cent mille hommes de pied, dix mille " chevaux, une aussi grande provision " d'armes et de blé, et autant de richesses qu'il en falloit pour entretenir et " pour soudoyer des troupes si nombreuses; qui outre cela étoit maître " d'une des plus grandes villes de " Grèce; qui avoit des ports, des arsenaux, des citadelles imprenables, et " qui étoit soutenu et fortifié par un " grand nombre d'alliés très-puissans? " La cause des grands succès de Dion " fut sa magnanimité et son courage, et " l'affection de ceux à qui il devoit procurer la liberté.

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, et, s'il étoit permis de parler ainsi, de plus au-dessus de l'humain, c'est cette grandeur d'âme et cette patience inouïe avec laquelle il souffrit l'ingratitude de ses citoyens. Il avoit tout quitté pour venir à leur secours: il avoit réduit la tyrannie aux abois, et touchoit au moment où il devoit les rétablir dans une entière liberté. Pour prix de tant de services, ils le chassent honteusement de leur ville accompagné d'une poignée de soldats étrangers dont ils n'ont pu corrompre la fidélité, ils le chargent d'injures, et ajoutent à la perfidie les plus durs outrages. Il n'a, pour punir ces ingrats et ces rebelles, qu'à faire un mouvement: il n'a qu'à laisser agir l'indignation de ses soldats. Maître de leur âme comme de la sienne, il arrête leur impétuosité, et sans désarmer leur main, il met un frein à leur juste colère, ne leur permettant, dans le feu même et dans l'ardeur du combat, que d'effrayer et non de tuer ses ennemis, parce qu'il les regardoit toujours comme ses concitoyens et comme ses frères.

Il disoit dans une autre occasion, " que " les capitaines passoient ordinairement " leur vie à s'exercer aux armes, et à " apprendre le métier de la guerre: que " pour lui il avoit passé un fort long " temps à Athènes dans l'académie, " pour y apprendre à domter la colère, " l'envie, et le ressentiment: que la " marque de la victoire que l'on a remportée sur ses passions, ce n'est " pas d'être doux et affable à ses amis " et aux gens de bien, mais de se montrer humain à ceux qui nous ont fait " injustice, et d'être toujours prêt à leur " pardonner....Il est vrai, disoit-il, que " selon les lois humaines, il est plus pardonnable et plus permis de se venger " quand on a été maltraité, que de commettre le premier une injustice contre " les autres. Mais, si on consulte la " nature, on trouvera que l'une et l'autre " de ces fautes viennent de la même " source, et qu'il y a autant de foiblesse " à se venger d'une injure, qu'à la faire " le premier.

Toutes les injustices et les ingratitudes de sa patrie ne furent pas capables de rallentir son zèle. Après beaucoup d'aventures il la rétablit dans sa liberté, et en chassa les tyrans. Il n'eut pas la consolation de jouir du fruit de ses travaux. Un traître forma un complot contre lui, et l'égorgea dans sa propre maison. Sa mort replongea Syracuse dans de nouveaux malheurs.

On ne pouvoit, ce semble, reprocher à Dion qu'un défaut; c'est qu'il avoit quelque chose de dur et d'austère dans l'humeur, qui le rendoit moins accessible et moins sociable, et qui éloignoit un peu de lui jusqu'aux plus gens de bien, et jusqu'à ses meilleurs amis. Platon

l'avoit souvent averti de ce défaut. Il avoit tâché même de l'en corriger en le liant particulièrement avec un philosophe qui avoit du jeu et de l'agrément dans l'esprit, et qui étoit fort propre à lui inspirer des manières douces et insinuantes. Il l'en fit encore depuis souvenir dans une lettre qu'il lui écrivit, où il lui parle ainsi: " Faites réflexion, je vous " prie, qu'on trouve que vous manquez " de douceur et d'affabilité; et mettez-" vous bien dans l'esprit que le moyen le " plus sûr de faire réussir les affaires, " c'est de se rendre agréable à ceux " avec qui l'on a à traiter. La fierté " écarte le monde, et réduit un homme " à la solitude." Malgré les reproches qu'on lui faisoit de la gravité trop austère, et de l'inflexible sévérité avec laquelle il traitoit le peuple, il se piqua toujours de n'en rien relâcher, soit que son naturel fût entièrement éloigné des attraits de l'insinuation et de la persuasion, soit que dans le dessein qu'il avoit de corriger et de ramener les Syracusains gâtés et corrompus par les discours flatteurs et complaisans des orateurs, il crût devoir employer des manières plus fermes et plus mâles.

Dion se trompoit dans le point le plus essentiel du gouvernement. A compter depuis le trône jusqu'à la dernière place de l'état, quiconque est chargé du soin de gouverner et de conduire les autres, doit avant tout étudier l'art de manier les esprits, de les fléchir, de les tourner à son gré, de les amener à son point; ce qui ne se fait point en voulant les maîtriser durement, en leur commandant avec hauteur, en se contentant de leur montrer la règle et le devoir avec une rigidité inflexible. Il y a, dans le bien même et dans la vertu, et dans l'exercice de toutes les charges, une exactitude et une fermeté, ou plutôt une sorte de roideur, qui souvent dégénère en vice quand elle est poussée trop loin. Je sais qu'il n'est jamais permis de courber la règle: mais il est toujours louable, et souvent nécessaire, de l'amollir et de la rendre plus maniable; ce qui se fait surtout par des manières douces et insinuantes, en n'exigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur, en fermant les yeux sur beaucoup de petites fautes qui ne méritent pas d'être relevées, en avertissant avec bonté de celles qui sont plus considérables; en un mot en tâchant par tous les moyens possibles de se faire aimer, et de rendre la vertu et le devoir aimables.

Le même.

§ 276. 8. *Timoléon.*

Timoléon, qui étoit de Corinthe, acheva à Syracuse ce que Dion y avoit commencé si heureusement; et il se signala dans cette expédition par des exploits inouïs de valeur et de sagesse, qui égalèrent sa gloire à celle des plus grands hommes de son temps. Après avoir obligé Denys de se retirer hors de la Sicile, il rappela tous les citoyens que la tyrannie avoit dispersés en différentes contrées: il en rassembla jusqu'à soixante mille pour repeupler la ville déserte: il leur partagea les terres: il leur donna des lois, et il établit une police avec les commissaires de Corinthe: il purgea toute la Sicile des tyrans qui l'avoient si long-temps infestée, rétablit partout la sûreté et la paix, et fournit aux villes ruinées par la guerre tous les moyens de se relever.

Après de si glorieuses actions, qui lui avoient donné un crédit sans bornes, il se déposa lui-même de son autorité, et passa le reste de sa vie à Syracuse en simple particulier, goûtant la douce satisfaction de voir tant de milliers d'hommes lui devoir le repos et la félicité dont ils jouissoient. Mais il fut toujours respecté et consulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avoit ni traité de paix, ni établissement de loi, ni partage de terres, ni règlement de police, qui fussent bien faits, si Timoléon ne s'en étoit mêlé, et ne les avoit finis lui-même.

Sa vieillesse fut éprouvée par une affliction bien sensible, qu'il supporta avec une patience étonnante; je veux dire par la perte de la vue. Cet accident, loin de rien diminuer de la considération et du respect qu'on avoit pour lui, ne servit qu'à les augmenter. Les Syracusains ne se contentèrent pas de lui rendre de fréquentes visites: ils lui menoient encore à la ville et à la campagne tous les étrangers qui passoient chez eux, afin qu'ils vissent leur libérateur. Quand ils avoient à délibérer dans l'assemblée publique sur quelque affaire importante, ils l'appeloient à leur secours: et lui, sur un char à deux chevaux, il traversoit la place, se rendoit au théâtre, et monté sur le char, il étoit introduit dans l'assem-

blée, avec des cris et des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avoit dit son avis qui étoit toujours religieusement suivi, ses domestiques le ramenoient au travers du théâtre, et tous les citoyens le reconduisoient jusque hors des portes avec les mêmes acclamations et les mêmes battemens de main.

On lui rendit encore de plus grands honneurs après sa mort. Rien ne manqua à la magnificence de son convoi, dont le plus bel ornement furent les larmes mêlées aux bénédictions dont chacun s'empressoit de combler le défunt, et qui n'étoient accordées ni à la coutume, ni à la bienséance, mais partoient d'une affection sincère, et de la plus vive reconnoissance. Il fut ordonné qu'à l'avenir toutes les années le jour de son trépas on célébreroit en son honneur des jeux de musique et des jeux gymniques, et qu'on feroit des courses de chevaux.

Nous n'avons encore rien vu de plus accompli que ce que l'histoire nous apprend de Timoléon. Je ne parle pas seulement de ses exploits guerriers, et de l'heureux succès de toutes ses entreprises. Ce que j'admire le plus en lui, c'est son amour vif et désintéressé pour le bien public, ne se réservant que le plaisir de voir les autres heureux par ses services: c'est son extrême éloignement de tout esprit de domination et de hauteur, sa retraite à la campagne, sa modestie, sa modération, sa fuite des honneurs, et, ce qui est encore plus rare, son aversion pour toute flatterie, et même pour les plus justes louanges. Quand on relevoit en sa présence sa sagesse, son courage, et la gloire qu'il avoit eue de chasser les tyrans, il ne répondoit autre chose, sinon qu'il se sentoit obligé de témoigner une grande reconnoissance envers les dieux, de ce qu'ayant résolu de rendre à la Sicile la paix et la liberté, ils avoient bien voulu pour cela se servir principalement de son ministère: car il étoit bien persuadé que tous les événemens humains sont conduits et réglés par les ordres secrets de la providence divine.

Le même.

§ 277. 9. *Scipion l'Africain; sa vie privée.*

La prise de Numance qui termina une guerre honteuse pour le nom Romain, mit le comble aux exploits militaires de Scipion. Mais pour avoir une idée plus complète de son mérite et de son caractère, il me semble qu'après l'avoir vu à la tête des armées, dans le tumulte des combats et dans la pompe des triomphes, il ne sera pas inutile de le considérer dans le repos d'une vie tranquille et privée, au milieu de ses amis, de sa famille, de son domestique. L'homme véritablement grand doit l'être partout. Le magistrat, le général d'armée, le prince, peuvent se contraindre pendant qu'ils se donnent comme en spectacle au public, et paroître tout autres qu'ils ne sont effectivement. Rendus à eux-mêmes, et délivrés de témoins qui les forcent de se masquer, souvent tout leur éclat, comme une grandeur de théâtre, les abandonne et ne laisse voir en eux que bassesse et petitesse.

Scipion ne se dément par aucun endroit. Il n'étoit point semblable à certains tableaux qui ne veulent être vus que de loin: il ne pouvoit que gagner à être considéré de près. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit auparavant de la manière généreuse dont, encore tout jeune, il se conduisit dans sa famille; de ce noble désintéressement qui lui attira une si grande réputation, et, ce qui ne me paroît pas moins estimable, de ce respect sincère et constant pour un frère aîné qui lui étoit de beaucoup inférieur en mérite. L'éducation excellente qu'il avoit eue par les soins de Paul Emile son père, qui lui avoit donné ce qu'il y avoit alors de plus habiles maîtres, tant pour les belles-lettres que pour les sciences, et les instructions qu'il avoit reçues de Polybe, l'avoient mis en état de remplir utilement les vides que lui laissoient les affaires publiques, et de soutenir avec dignité et agrément le loisir de la vie privée. C'est le glorieux témoignage que lui rend un historien. " Personne " ne savoit mieux que lui entremêler le " repos de l'action, ni mettre à profit " avec plus de délicatesse et de goût les " vides que lui laissoient les affaires. " Partagé entre les armes et les livres, " entre les travaux militaires du camp et " les occupations paisibles du cabinet, " ou il fortifioit son corps par les exercices de la guerre, ou il cultivoit son " esprit par l'étude des sciences."

Le premier Scipion l'Africain avoit coutume de dire, qu'il n'étoit jamais moins oisif que quand il se trouvoit de

loisir, ni moins seul, que quand il étoit seul. Belle parole, s'écrie Cicéron, et bien digne de ce grand homme! elle marque en effet que, dans l'inaction même, il étoit toujours occupé ; et que lorsqu'il étoit seul, il savoit converser avec lui-même. Disposition bien rare dans les personnes accoutumées au mouvement et à l'agitation, que le loisir et la solitude, lorsqu'elles s'y trouvent réduites, plongent dans un ennui et un dégoût universel, et remplissent d'une noire tristesse: en sorte qu'elles se déplaisent en tout à elles-mêmes, et succombent sous *le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.* Il semble que cette parole du premier Scipion convient encore mieux au second, qui ayant sur l'autre l'avantage d'avoir été élevé dans le goût des belles-lettres et des sciences, y trouvoit une puissante ressource contre l'inconvénient dont nous venons de parler. D'ailleurs, accoutumé à avoir toujours auprès de lui, même pendant ses campagnes, Polybe et Panétius, il est aisé de juger qu'en temps de paix sa maison étoit ouverte à tous les savans. Tout le monde sait qu'on lui attribuoit, aussi-bien qu'à Lélius dont nous parlerons bientôt, les comédies de de Térence, ouvrage le plus accompli que Rome ait jamais produit pour l'élégance et les grâces naturelles. C'étoit un bruit assez public qu'ils aidoient ce poëte dans la composition de ses pièces. Térence s'en fait un honneur lui-même dans le prologue des Adelphes. Je n'exhorterai sans doute personne, et encore moins des hommes du rang de Scipion, à travailler à des comédies; mais ne considérons ici que le goût général des lettres. Est-il un plaisir plus honnête, plus intéressant, plus digne d'un homme sage et vertueux, je pourrois peut-être ajouter plus nécessaire à un homme de guerre, que celui que l'on trouve dans la lecture des ouvrages d'esprit et dans la conversation des savans? La providence a voulu, selon la remarque d'un païen, qu'il fût infiniment supérieur à ces fades plaisirs, auxquels sont obligées de se livrer les personnes sans lettres, sans connoissance, sans goût pour la lecture.

Une autre sorte de plaisir, plus sensible encore, plus vif, plus naturel, plus intime au cœur de l'homme, faisoit la plus grande douceur de la vie de Scipion: c'est celui de l'amitié: plaisir rarement connu des grands et des princes: parce que, pour l'ordinaire, ne s'aimant qu'eux seuls, ils ne méritent pas d'avoir des amis! Cependant c'est le lien de la société le plus doux: et le poëte Ennius a raison de dire que ce n'est pas vivre, que de vivre sans amis. Scipion en avoit sans doute un grand nombre, et de fort illustres: mais je ne parlerai ici que de Lélius, à qui sa probité et sa prudence méritèrent le surnom de sage.

Jamais peut-être amis ne furent mieux assortis que ces deux grands hommes. Même âge à peu près, mêmes inclinations, même douceur de caractère, même goût pour les lettres et pour les sciences, mêmes principes pour le gouvernement, même zèle pour le bien public. Scipion l'emportoit sans doute pour la gloire des armes: mais Lélius n'étoit pas sans mérite même de ce côté-là, et Cicéron nous apprend qu'il se signala beaucoup dans la guerre contre Viriathus. Pour les talens de l'esprit, il paroissoit qu'on donnoit à Lélius la supériorité dans l'éloquence; quoique Cicéron ne convienne pas qu'elle lui fût due, et assure que le style de Lélius sentoit plus le vieux, et avoit quelque chose de moins agréable que celui de Scipion.

Il faut entendre Lélius lui-même, (c'est-à-dire, les paroles que Cicéron lui met dans la bouche) sur la parfaite union qui régnoit entre Scipion et lui : " Pour " moi," dit Lélius, " de tous les présens " de la nature, et de tous ceux de la fortune, je n'en trouve aucun que je " puisse mettre en comparaison avec le " bonheur que j'ai eu d'avoir Scipion " pour ami. Je trouvois dans notre amitié une parfaite conformité de sentimens sur les affaires publiques; un " fonds inépuisable de conseils et de secours dans les affaires particulières; " un repos, une paix, une douceur, qui " ne se peuvent exprimer. Jamais je " n'ai blessé Scipion dans la moindre " chose dont j'aie pu m'apercevoir: jamais il ne lui est échappé une seule " parole que j'eusse voulu ne point entendre. Nous n'avions qu'une même " maison, et une même table à frais " communs, dont la frugalité étoit également du goût de tous deux. A la " guerre, en voyage, à la campagne, " nous avons toujours été ensemble. Je " ne parle point de nos études, et du " soin que nous avions l'un et l'autre " d'apprendre toujours quelque chose: " c'est à quoi nous passions toutes les " heures de notre loisir, loin des yeux " et du commerce des hommes."

Y a-t-il quelque chose de comparable à la douceur d'une amitié pareille à celle dont Lélius vient de nous tracer le tableau? Quelle consolation de trouver un second soi-même, pour qui l'on n'ait rien de secret, et dans le cœur duquel on puisse répandre le sien avec une pleine effusion! La prospérité se feroit-elle si vivement sentir, si nous n'avions personne qui en partageât la joie avec nous? Et quel soulagement n'est-ce point dans les disgrâces et les accidens de la vie, que d'avoir un ami qui en soit encore plus touché que nous-mêmes? Ce qui relève extrêmement le prix de l'amitié dont nous parlons, c'est qu'elle n'étoit en aucune sorte fondée sur l'intérêt, mais uniquement sur l'estime qu'ils faisoient mutuellement de la vertu l'un de l'autre. " Quel besoin Scipion pouvoit-il avoir de moi?" dit Lélius; " nul, sans doute, ni moi de lui. Mais je me suis attaché à lui par la haute estime et par l'admiration que me donnoit sa vertu; et lui à moi, par l'idée favorable qu'il s'étoit faite de mon caractère et de mes mœurs. Cette amitié s'est ensuite augmentée de part et d'autre par le commerce et par l'habitude. Il est vrai que nous en avons tiré lui et moi de grandes utilités: mais nous n'avons eu en vue aucun de ces avantages, quand nous avons commencé de nous aimer."

Il semble qu'une amitié fondée sur de tels principes, surtout dans des hommes chargés des plus importantes affaires de l'état, devoit être fort grave et fort sérieuse. Elle l'étoit sans doute, quand les occasions le demandoient; mais dans d'autres temps, elle étoit accompagnée d'une gaieté et d'un innocent badinage qu'on a peine à concevoir. Lorsque, échappés de la ville comme d'une prison, ils alloient respirer en liberté à la campagne, c'est une chose étonnante comment ces grands hommes ne dédaignoient pas de redevenir enfans. On les voyoit sur le bord de la mer ramasser à l'envi des coquillages et de petites pierres rondes et plates, et se rabaisser aux jeux les plus simples, sans autre pensée que celle de se délasser. De pareils amusemens montrent dans les personnes de ce mérite une candeur, une simplicité, une innocence de mœurs qu'on ne peut trop estimer.

Je ne puis mieux placer qu'ici cette célèbre ambassade de Scipion l'Africain en Orient et en Egypte, où nous verrons briller le même goût de simplicité et de modestie que nous venons de représenter dans sa vie privée. C'étoit une maxime des Romains d'envoyer souvent des ambassadeurs chez leurs alliés, pour prendre connoissance de leurs affaires et accommoder leurs différens. Ce fut dans cette vue, que l'on fit partir pour l'Egypte où régnoit Ptolémée Physcon, le plus cruel tyran dont il soit parlé dans l'histoire, trois illustres personnages, P. Scipion l'Africain, Sp. Mommius, et L. Métellus. Ils avoient ordre aussi de passer dans le royaume de Syrie, que la nonchalance, et ensuite la captivité de Démétrius Nicanor chez les Parthes, livroient en proie aux troubles, aux factions et aux révoltes. Ils devoient encore visiter l'Asie, la Grèce, voir en quel état se trouvoient toutes ces contrées, examiner comment on y observoit les traités faits avec les Romains, et remédier autant qu'il seroit possible à tous les désordres qu'ils y remarqueroient. Ils s'acquittèrent de leur commission avec tant d'équité, de sagesse et d'habileté, et rendirent de si grands services à ceux vers qui on les avoit envoyés, en remettant l'ordre parmi eux, et en accommodant leurs différens, que, dès qu'ils furent de retour à Rome, on y vit arriver des ambassadeurs de tous les endroits où ils avoient passé, qui venoient remercier le sénat de leur avoir envoyé des personnes d'un si grand mérite, et dont ils ne pouvoient trop louer la sagesse et la bonté.

Le premier endroit où ils allèrent, suivant leurs instructions, fut Alexandrie. Le roi les y reçut avec une grande magnificence. Pour eux, ils en affectèrent si peu, qu'à leur entrée Scipion, qui étoit le plus riche, et le plus puissant seigneur de Rome, n'avoit avec lui qu'un ami (c'étoit le célèbre philosophe Panétius) et cinq domestiques. On comptoit, dit un écrivain ancien, non ses domestiques, mais ses victoires; et l'on estimoit en lui, non l'éclat de l'or et de l'argent, mais ses vertus et ses qualités personnelles.

Quoique pendant tout le séjour qu'ils firent en Egypte, le roi leur fît servir à table tout ce qu'il y avoit de plus délicat et de plus recherché, ils ne touchoient jamais qu'aux mets les plus simples et les plus communs, méprisant tout le reste, qui ne sert qu'à affoiblir le corps. Mais n'est-ce pas dans de pareilles occa-

sions, que les ambassadeurs d'un état aussi puissant que celui de Rome, doivent, pour en soutenir la réputation et la majesté chez les nations étrangères, paroître en public avec un nombreux cortége et de magnifiques équipages? Ce n'étoit point le goût des Romains, c'est-à-dire, du peuple le plus juste estimateur qui fût sur la terre, de la solide gloire et de la véritable grandeur.

Rollin, Hist. Rom.

§ 278. 10 *La Reine d'Egypte.*

Le grand-prêtre de Memphis, conducteur du convoi, monta sur le pied du char, et se tenant debout et la tête nue, il prononça ce discours:

Inexorables dieux des enfers, voilà notre reine que vous avez demandée pour victime dans le printemps de son âge, et dans le plus grand besoin de ses peuples. Nous venons vous prier de lui accorder le repos dont sa perte va peut-être nous priver nous-mêmes. Elle a été fidèle à tous ses devoirs envers les dieux. Elle ne s'est point dispensée des pratiques extérieures de la religion sous le prétexte des occupations de la royauté, et les seules pratiques extérieures ne lui ont point tenu lieu de vertu. On apercevoit, au travers des soins qui l'occupoient dans ses conseils, ou de la gaieté à laquelle elle se prêtoit quelquefois dans sa cour, que la loi divine étoit toujours présente à son esprit, et régnoit toujours dans son cœur. De toutes les fêtes auxquelles la majesté de son rang, le succès de ses entreprises, ou l'amour de ses peuples l'ont engagée, il a paru que celles qui l'amenoient dans nos temples étoient pour elle les plus agréables et les plus douces. Elle ne s'est point laissée aller, comme bien des rois, aux injustices, dans l'espoir de les racheter par des offrandes; et sa magnificence à l'égard des dieux a été le fruit de sa piété et non le tribut de ses remords. Au lieu d'autoriser l'animosité, la vexation, la persécution, par les conseils d'une piété mal entendue, elle n'a voulu tirer de la religion que des maximes de douceur; et elle n'a fait usage de la sévérité que suivant l'ordre de la justice générale, et par rapport au bien de l'état; elle a pratiqué toutes les vertus des bons rois avec une défiance modeste qui la laissoit à peine jouir du bonheur qu'elle procuroit à ses peuples. La défense glorieuse des frontières, la paix affermie au dehors et au dedans du royaume, les embellissemens et les établissemens de différentes espèces, ne sont ordinairement de la part des autres princes que des effets d'une sagesse politique, que les dieux, juges du fond des cœurs, ne récompensent pas toujours: mais de la part de notre reine, toutes ces choses ont été des actions de vertu, parce qu'elles n'ont eu pour principe que l'amour de ses devoirs, et la vue du bonheur public. Bien loin de regarder la souveraine puissance comme un moyen de satisfaire ses passions, elle a conçu que la tranquillité du gouvernement dépendoit de la tranquillité de son âme; et qu'il n'y a que les esprits doux et patiens qui sachent se rendre véritablement maîtres des hommes. Elle a éloigné de sa pensée toute vengeance: et laissant à des hommes privés la honte d'exercer leur haine, dès qu'ils le peuvent, elle a pardonné comme les dieux, avec un plein pouvoir de punir. Elle a réprimé les esprits rebelles, moins parce qu'ils résistoient à ses volontés, que parce qu'ils faisoient obstacle au bien qu'elle vouloit faire. Elle a soumis ses pensées aux conseils des sages, et tous les ordres du royaume à l'équité de ses lois. Elle a désarmé les ennemis étrangers par son courage et par la fidélité à sa parole, et elle a surmonté les ennemis domestiques par sa fermeté et par l'heureux accomplissement de ses projets. Il n'est jamais sorti de sa bouche ni un secret ni un mensonge, et elle a cru que la dissimulation nécessaire pour régner ne devoit aller que jusqu'au silence. Elle n'a point cédé aux importunités des ambitieux; et les assiduités des flatteurs n'ont point enlevé les récompenses dues à ceux qui servoient leur patrie loin de sa cour. La faveur n'a point été en usage sous son règne; l'amitié même qu'elle a connue et cultivée ne l'a point emporté auprès d'elle sur le mérite, souvent moins affectueux et moins prévenant. Elle a fait des grâces à ses amis, et elle a donné les postes importans aux hommes capables. Elle a répandu des honneurs sur les grands, sans les dispenser de l'obéissance: et elle a soulagé le peuple sans lui ôter la nécessité du travail. Elle n'a point donné lieu à des hommes nouveaux de partager avec le prince, et inégalement pour lui, les revenus de son état; et les derniers du peuple ont satis-

fait sans regret aux contributions proportionnées qu'on exigeoit d'eux; parce qu'eux n'ont point servi à rendre leurs semblables plus riche, plus orgueilleux et plus méchans. Persuadée que la providence des dieux n'exclut point la vigilance des hommes, qui est un de ses présens, elle a prévenu les misères publiques par des provisions régulières: et rendant ainsi toutes les années égales, sa sagesse a maîtrisé en quelque sorte les saisons et les élémens. Elle a facilité les négociations, entretenu la paix, et porté le royaume au plus haut point de la richesse et de la gloire, par l'accueil qu'elle a fait à tous ceux que la sagesse de son gouvernement attiroit des pays les plus éloignés; et elle a inspiré à ses peuples l'hospitalité, qui n'étoit point encore établie chez les Egyptiens. Quand il s'est agi de mettre en œuvre les grandes maximes du gouvernement, et d'aller au bien général, malgré les inconvéniens particuliers, elle a subi avec une généreuse indifférence les murmures d'une populace aveugle, souvent animée par les calomnies secrètes de gens plus éclairés, qui ne trouvent pas leur avantage dans le bonheur public. Hasardant quelquefois sa propre gloire pour l'intérêt d'un peuple méconnoissant, elle a attendu sa justification du temps, et quoique enlevée au commencement de sa course, la pureté de ses intentions, la justesse de ses vues, et la diligence de l'exécution lui ont procuré l'avantage de laisser une mémoire glorieuse et un regret universel. Pour être plus en état de veiller sur le total du royaume, elle a confié les premiers détails à des ministres sûrs, obligés de choisir des subalternes, qui en choisissoient encore d'autres, dont elle ne pouvoit plus répondre elle-même, soit par l'éloignement, soit par le nombre. Ainsi j'oserai le dire devant nos juges et devant ses sujets qui m'entendent: Si dans un peuple innombrable, tel que l'on connoît celui de Memphis et des cinq mille villes de la dynastie, il s'est trouvé, contre son intention, quelqu'un d'opprimé; non-seulement la reine est excusable par l'impossibilité de pourvoir à tout, mais elle est digne de louanges, en ce que, connoissant les bornes de l'esprit humain, elle ne s'est point écartée du centre des affaires publiques, et qu'elle a réservé toute son attention pour les premières causes et pour les premiers mouvemens. Malheur aux princes dont quelques particuliers se louent, quand le public a lieu de se plaindre! Mais les particuliers même qui souffrent n'ont pas droit de condamner le prince, quand le corps de l'état est sain, et que les principes du gouvernement sont salutaires. Cependant, quelque irréprochable que la reine nous ait paru à l'égard des hommes, elle n'attend par rapport à vous, ô justes dieux! son repos et son bonheur que de votre clémence.

Terrasson, Séthos.

§ 279. 11. *Justinien.*

C'étoit un prince foible et sans caractère, que la séduction de la puissance souveraine n'eut pas de peine à corrompre. Comme il n'étoit grand que par effort, dès qu'il crut n'avoir plus besoin de se contraindre, il tomba dans la bassesse; il s'abandonna aux plus infâmes plaisirs; fanfaron et timide, aussi prompt à s'effrayer qu'à s'irriter, sans ressource comme sans prévoyance, il devint avare et ravisseur; méprisant les pauvres, dépouillant les riches, vendant jusqu'aux dignités de l'église, dont il faisoit publiquement un trafic sacrilége. Après l'avoir admiré dans les premiers jours de son règne, ses sujets se trouvèrent heureux de le voir tomber en démence; ils regardèrent comme une ressource pour eux, la nécessité où il fut réduit de remettre en d'autres mains les rênes de l'empire.

Le Beau, Hist. du Bas Empire.

§ 280. 12. *Charlemagne.*

Charlemagne songea à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites, et à empêcher l'oppression du clergé et des hommes libres. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'état, qu'ils furent contre-balancés et qu'il resta maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse d'expédition en expédition; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef; le prince étoit grand, l'homme l'étoit davantage. Les rois ses enfans furent ses premiers sujets, les instrumens de son pouvoir et les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables rè-

glemens; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit, dans les lois de ce prince, un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus. Il savoit punir; il savoit encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficiles avec promptitude. Il parcouroit sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il alloit tomber; les affaires renaissoient de toutes parts, il les finissoit de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers; jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent toujours les grands conquérans, je veux dire, les conspirations. Ce prince prodigieux étoit extrêmement modéré; son caractère étoit doux, ses manières simples; il aimoit à vivre avec les gens de sa cour. Il fut, peut être, trop sensible au plaisir des femmes; mais un prince qui gouverna toujours par lui-même, et qui passa sa vie dans les travaux, peut mériter plus d'excuses. Il mit une règle admirable dans sa dépense; il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie: un père de famille pourroit apprendre dans ses lois à gouverner sa maison; on voit dans ses capitulaires la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot: il ordonnoit qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines, et les herbes inutiles de ses jardins; et il avoit distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards, et les immenses trésors de ces Huns qui avoient dépouillé l'univers.

Montesquieu.

§ 231. 13. *Mahomet.*

Pendant que l'empereur Héraclius étoit aux mains avec les Scythes et les Perses, l'Arabie vit sortir de ses déserts un de ces hommes remuans et ambitieux, qui ne semblent nés que pour changer la face de l'univers...On voit assez que je veux parler de Mahomet, le plus habile et le plus dangereux imposteur qui eût encore paru dans l'Asie. Si nous en croyons Elmacin, historien Arabe, Mahomet avoit l'air noble, le regard doux et modeste, l'esprit souple et adroit, l'abord civil et caressant, et la conversation insinuante. D'ailleurs, il ne lui manquoit aucune des qualités nécessaires dans un chef de parti: libéral jusqu'à la profusion, vif pour connoître les hommes, juste pour les mettre en usage selon leurs talens, toute la délicatesse pour agir, sans se laisser jamais apercevoir; il fit paroître depuis dans la conduite de ses desseins une fermeté, et un courage supérieur aux plus grands périls. Bientôt soutenu par quelques disciples, il ne fit plus mystère de sa doctrine, et, prenant de lui-même sa mission, il s'érigea en prédicateur, quoique sans aucun fonds de science; il se faisoit écouter par la pureté de son langage, la noblesse et le tour de ses expressions. Il excelloit surtout dans une certaine éloquence orientale, qui consistoit dans des paraboles et des allégories dont il enveloppoit ses discours.

De Vertot.

§ 232. 14. *Parallèle d'Elizabeth Reine d'Angleterre et de Marie-Thérèse Archiduchesse d'Autriche.*

Peut-être, MM., manquerois-je ici à votre attente, si j'éloignois de vos yeux un tableau vers lequel l'imagination semble se porter presque involontairement. Qui de vous en effet ne rapproche pas dans ce moment la célèbre Elizabeth d'Angleterre de l'immortelle Marie-Thérèse! Je sais que la religion les distingue; mais quel brillant parallèle pour l'histoire! Toutes deux, honorant leur sexe, leur pays, leur trône, ont donné des leçons de génie aux rois, et ce qui est plus rare encore, ont consacré le génie au bonheur des peuples: toutes deux exercées par le malheur ont appris, dans la lutte pénible contre l'adversité, à fortifier leur caractère, à étendre les ressources de leur âme, à se soumettre les événemens, et à se faire *un héroïsme de circonstances autant que de principes.* Elizabeth, plus créatrice peut-être et plus hardie, a préparé les ambitieux destins de l'Angleterre: Marie-Thérèse, plus mesurée, a déployé cette *intelligence conservatrice*, qu'exigeoit la longue et antique domination de l'Autriche. La première, réprimant un peuple impatient

et fougueux, également terrible, soit qu'il sente l'excès de la servitude ou de la liberté, le contint sans l'avilir; et détournant cette activité inquiète vers de grands objets, lui créa, si j'ose ainsi parler, un nouvel apanage, la mer: une nouvelle patrie, les deux mondes. La seconde excitant un peuple calme, et dès long-temps plié par *la douce discipline* des lois et *des camps*, lui a inspiré le goût d'une richesse utile, et d'un genre de conquête conforme à ses mœurs, celle de son propre pays par le travail et l'industrie. Ainsi, l'une tourna vers l'empire et la fortune, le génie de la liberté: l'autre a dirigé vers un bonheur tranquille, *le génie de l'obéissance*. Toutes deux ont joui d'un pouvoir presque absolu; mais l'espèce de despotisme d'Elizabeth tenoit à son caractère; celui de Marie-Thérèse à la constitution de l'état. Elizabeth par sa fierté naturelle tendoit sans cesse le ressort d'un gouvernement, où les droits des peuples étoient indécis, où les bornes mobiles de l'autorité étoient déplacées à chaque règne par la foiblesse ou la fermeté des monarques. Marie-Thérèse, en montant sur le trône, hérita d'une puissance illimitée, appuyée sur plusieurs siècles, accrue, et pour ainsi dire, consacrée par l'opinion; cette première législatrice des états, qui fonde ou justifie tous les droits; mais cette constitution sans équilibre, *trouva son contre-poids dans l'âme de la souveraine* qui devoit y présider. L'une enfin, par ses succès et sa grandeur, força le fier Breton de lui pardonner le despotisme de sa volonté; l'autre, par sa modération et sa douceur, tempéra le despotisme des armes et de la législation arbitraire: elle n'en retint que le droit d'être bienfaisante sans contradiction, et de faire envier à l'indépendance même l'heureuse nécessité de lui obéir.

L'Abbé de Boismont.

§ 283. 15. *Mahomet II.*

Amurat mourut regretté par ses sujets, et même par les chrétiens, surtout quand on vint à comparer son règne et sa conduite avec celle de son successeur: jeune prince, à la vérité un des plus grands conquérans que l'Europe et l'Asie eussent jamais vus; mais cruel, perfide, sanguinaire, et qui renouvela l'affreux souvenir des plus grands tyrans.

Les liaisons essentielles de son histoire avec celle que j'écris, et les guerres sanglantes qu'il fit à l'ordre de St. Jean, m'obligent à faire connoître plus particulièrement un de ses plus grands ennemis.

C'étoit un jeune prince à peine âgé de vingt et un ans, que la nature et la fortune, jointes à une haute valeur, rendirent la terreur du monde entier. Son ambition étoit encore plus grande que sa naissance et son empire. Il possédoit tous les talens supérieurs, des vues immenses, le génie admirable pour distribuer dans les temps l'exécution de ses projets; toujours attentif, toujours présent aux événemens, et ne perdant jamais de vue les dispositions et les forces de ses ennemis. Insatiable de gloire et de plaisirs, et noirci même de ces sales voluptés que la nature ne souffre qu'avec horreur; sans foi, sans humanité, sans religion, il ne faisoit pas plus de cas de l'alcoran que de l'évangile; et, selon ses principes, il n'y avoit que deux divinités qui méritassent le culte des hommes, la fortune et la valeur.

Tel étoit Mahomet II, qui affecta de bonne heure le nom d'Al-Biuch, ou Mahomet le Grand: titre que la postérité lui a conservé. Il en étoit digne, si on en juge seulement par ses conquêtes; mais dans les souverains il y a des vertus qui doivent marcher avant la valeur; et un prince n'est véritablement grand que par sa piété et par sa justice: vertus inconnues à Mahomet, ou dont il ne crut la pratique convenable qu'à de simples particuliers.

Vertot, Hist. de Malthe.

§ 284. 16. *Le prince noir.*

Le prince de Galles fut, sans contredit, un des plus grands hommes que l'Angleterre ait produits. Intrépide à la tête des armées, terrible dans le combat, toujours vainqueur, affable et modeste après la victoire, généreux, libéral, juste appréciateur du vrai mérite, ami du genre humain. Jamais l'éclat que tant de sublimes qualités réunissoient en sa personne, ne lui fit oublier ses devoirs: son père n'eut point de fils plus respectueux, plus tendre. Les Anglois le pleurèrent universellement. Leurs descendans rendent encore aujourd'hui hommage à la mémoire de ce prince.

Villaret.

§ 285. 17. *Saladin.*

Saladin donnoit tout. Jamais commandant n'acquit par de si brillantes libéralités l'affection des soldats. Sévère dans le châtiment, magnifique dans les récompenses, doux, humain, plein d'équité à l'égard de ses sujets; et en même temps, par les principes de sa religion, cruel ennemi des Hospitaliers et des Templiers; d'ailleurs soldat et général, grand capitaine, et qui, de ses conquêtes, se forma un vaste empire. Il n'avoit rien de barbare que la naissance, et ce qui marquoit dans ce souverain un grand fonds d'humanité, c'est qu'après son entrée dans Jérusalem, ayant entendu parler du soin que les Hospitaliers prenoient des malades et des blessés, il consentit que ces chevaliers, quoique ennemis de sa religion, restassent dans Jérusalem encore, et jusqu'à l'entière guérison des malades.

De Vertot.

§ 286. 18. *Le Marquis de Bedmar.*

Le marquis de Bedmar est l'un des plus puissans génies que l'Espagne ait jamais produits. On voit par les écrits qu'il a laissés, qu'il possédoit tout ce qu'il y a dans les historiens anciens et modernes, qui peut former un homme extraordinaire. Il comparoit les choses qu'il racontoit avec celles qui se passoient de son temps. Il observoit exactement les différences et les ressemblances des affaires, et combien ce qu'elles ont de différent change ce qu'elles ont de semblable. Il portoit d'ordinaire son jugement sur l'issue d'une entreprise, aussitôt qu'il en savoit le plan et les fondemens. S'il trouvoit par la suite qu'il n'eût pas deviné, il remontoit à la source de son erreur, et tâchoit de découvrir ce qui l'avoit trompé. Par cette étude, il avoit compris quelles sont les voies sûres, les véritables moyens, et les circonstances capitales qui présagent un bon succès aux grands desseins, et qui les font presque toujours réussir. Cette pratique continuelle de lecture, de méditation et d'observation des choses du monde l'avoit élevé à un tel point de sagacité, que ses conjectures sur l'avenir passoient presque dans le conseil d'Espagne pour des prophéties. A cette connoissance profonde de la nature des grandes affaires, étoient joints des talens singuliers pour les manier: une facilité de parler et d'écrire avec un agrément inexprimable; un instinct merveilleux pour se connoître en hommes, un air toujours gai et ouvert, où il paroissoit plus de feu que de gravité, éloigné de la dissimulation jusqu'à approcher de la naïveté; une humeur libre et complaisante, d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyoit la pénétrer; des manières tendres, insinuantes et flatteuses, qui attiroient le secret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir; toutes les apparences d'une extrême liberté d'esprit dans les plus cruelles agitations.

St. Réal, Conjuration contre Venise.

§ 287. 19. *Valstein.*

Albert Valstein eut l'esprit grand et hardi, mais inquiet et ennemi du repos; le corps vigoureux et haut, le visage plus majestueux qu'agréable. Il fut naturellement fort sobre, ne dormant quasi point, travaillant toujours, supportant aisément le froid et la faim, fuyant les délices, et surmontant les incommodités de la goutte et de l'âge par la tempérance et par l'exercice; parlant peu, pensant beaucoup, écrivant lui-même toutes ses affaires, vaillant et judicieux à la guerre, admirable à lever et à faire subsister les armées, sévère à punir les soldats, prodigue à les récompenser, pourtant avec choix et dessein, toujours ferme contre le malheur, civil dans le besoin; d'ailleurs orgueilleux et fier; ambitieux sans mesure; envieux de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne; implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, prompt à la colère, ami de la magnificence, de l'ostentation et de la nouveauté; extravagant en apparence, mais ne faisant rien sans dessein, et ne manquant jamais de prétexte du bien public, quoiqu'il rapportât tout à l'accroissement de sa fortune; méprisant la religion qu'il faisoit servir à sa politique, artificieux au possible, et principalement à paroître désintéressé; au reste très-curieux et très-clairvoyant dans les desseins des autres, très-avisé à conduire les siens, surtout adroit à les cacher, et d'autant plus impénétrable, qu'il affectoit en public la candeur et la liberté, et blâmoit en autrui la dissimulation dont il se

servoit en toutes choses. Cet homme ayant étudié soigneusement la conduite et les maximes de ceux qui, d'une condition privée, étoient arrivés à la souveraineté, n'eut jamais que des pensées vastes, et des espérances trop élevées, méprisant ceux qui se contentoient de la médiocrité : en quelque état que la fortune l'eût mis, il songea toujours à s'accroître davantage ; enfin, étant venu à un tel point de grandeur qu'il n'y avoit que les couronnes au-dessus de lui, il eut le courage de songer à usurper celle de Bohême sur l'empereur, et quoiqu'il sût que ce dessein étoit plein de péril et de perfidie, il méprisa le péril qu'il avoit surmonté, et crut toutes les actions honnêtes, outre le soin de se conserver, en les faisant pour régner.

Sarasin, Conspiration de Valstein.

§ 288. 20. *Le Czar Pierre le Grand.*

Pierre le Grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avoit formés, et la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs le regarda comme son père. Quand les étrangers ont vu que tous ses établissemens étoient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, et ils ont avoué qu'il avoit été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avoit aimé la gloire, mais qu'il l'avoit mise à faire du bien, que ses défauts n'avoient jamais affoibli ses grandes qualités, qu'en lui l'homme eut ses taches, et que le monarque fut toujours grand ; il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, et sur la terre et sur les eaux ; mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts qu'il a transplantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étoient sauvages, ont, en fructifiant, rendu témoignage à son génie et éternisé sa mémoire ; ils paroissent aujourd'hui originaires des pays même où il les a portés. Lois, police, politique, discipline militaire, marine, commerce, manufactures, sciences, beaux-arts, tout s'est perfectionné selon ses vues ; et par une singularité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre femmes montées après lui successivement sur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, et ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

Voltaire.

§ 289. 21. *Charles XII roi de Suède.*

Charles XII. roi de Suède, périt à l'âge de trente-six ans et demi, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois qui ait vécu sans foiblesse ; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie ; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède : son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort : sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté : et dans les dernières années le maintien de son autorité approchoit de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule auroit pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne ; mais il ne fut pas aussi prudent, qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, sans avoir l'envie d'agrandir ses états ; il vouloit gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après la victoire, il n'avoit que de la modestie ; après la défaite, que de la fermeté ; dur pour les autres, comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets aussi-bien que la sienne ; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

Charles XII. étoit d'une taille avantageuse et noble ; il avoit un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur ; un nez bien formé : mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partoit que des lèvres ; presque point de barbe ni de cheveux. Il parloit très-peu, et ne répondoit souvent que par ce

rire dont il avoit pris l'habitude: on observoit à sa table un silence profond. Il avoit conservé dans l'inflexibilité de son caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaise honte. Il eût été embarrassé dans une conversation, parce que, s'étant donné tout entier aux travaux et à la guerre, il n'avoit jamais connu la société. Il n'avoit lu jusqu'à son loisir chez les Turcs, que les commentaires de César et l'histoire d'Alexandre; mais il avoit écrit quelques réflexions sur la guerre, et sur ses campagnes depuis 1700 jusqu'à 1709.

Voltaire.

§ 290. 22. *Parallèle de Charles XII et de Pierre le Grand.*

Ce fut le huit de Juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde: Charles XII, illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiowitz par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes Suédoises: l'un glorieux d'avoir donné des états, l'autre d'avoir civilisé les siens: Charles aimant les dangers et ne combattant que pour la gloire: Alexiowitz ne fuyant point le péril et ne faisant la guerre que pour ses intérêts: le monarque Suédois libéral par grandeur d'âme; le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vue: celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avoit été barbare qu'une fois; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avoit le titre d'invincible qu'un moment pouvoit lui ôter: les nations avoient déjà donné à Pierre Alexiowitz le nom de grand, qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre, parce qu'il ne le devoit pas à des victoires.

Voltaire, Histoire de Charles XII.

§ 291. 23. *Louis VI, dit le Gros, mort en* 1137.

On ne peut refuser à ce roi ni les qualités qui forment le héros guerrier, l'activité, la valeur, l'intrépidité; ni les vertus qui font le bon roi, la douceur des mœurs, l'inclination à faire du bien, l'application au gouvernement, le zèle de la justice, l'amour des peuples, la haine de l'oppression et de la tyrannie. Les rois, dit un illustre moderne, devroient toujours avoir devant les yeux les dernières paroles qu'il dit à son successeur: " Souvenez-vous, mon fils, que la " royauté n'est qu'une charge publique, " dont vous rendrez un compte rigoureux " à celui qui seul dispose des sceptres et " des couronnes " S'il eût excellé dans la politique comme en tout le reste, il auroit égalé, peut-être même surpassé les plus illustres de ses prédécesseurs. La France, avant qu'il eût pris les rênes du gouvernement, étoit le théâtre de mille horreurs. On y comptoit presque autant de tyrans, que de seigneurs et de gentilshommes. Plus de police dans les villes, plus de justice dans les tribunaux, plus de sûreté sur les grands chemins. Tout ce qui s'appelle peuple gémissoit sous le plus dur esclavage. Dès que Louis put monter à cheval, il entreprit de réprimer ces brigands. et de rétablir l'ordre dans tout le royaume. Il en vint à bout, soit par ses exploits, soit par l'affranchissement des serfs et l'établissement des communes, soit enfin en diminuant la trop grande autorité des justices seigneuriales.

Velly.

§ 292. 24. *Louis VII. dit le jeune, mort en* 1103.

Ce prince fut le meilleur et le plus vertueux qui eût encore régné sur la France. On n'en trouve pas néanmoins un portrait fort avantageux dans la plupart de nos historiens modernes. Les uns nous le représentent comme un très-bon prince, mais d'un génie médiocre, hardi dans le projet, peu constant dans l'exécution, timide dans le danger, jusqu'à l'éviter aux dépens de sa gloire, trop simple enfin, et dans ses manières et dans sa conduite. Les autres nous le dépeignent comme un roi sans malice, un mari ombrageux, un voisin inquiet, un homme trop crédule. Mais l'intrépidité qu'il fit paroître dans cette célèbre journée où il se défendit seul contre plusieurs Sarrasins qui le poursuivoient, la fermeté avec laquelle il soutint les prérogatives de sa

couronne vis-à-vis l'empereur d'orient, la droiture de son esprit, la candeur de ses mœurs, les auteurs enfin qui ont écrit de son temps nous le tracent sous d'autres couleurs. Un anonyme surtout lui donne toutes les qualités de l'honnête homme, et toute la modération du sage. Peu versé dans les belles-lettres, mais comparable aux plus grands philosophes, généreux, bienfaisant, ami de la justice, il fut, dit-il, le protecteur des lois et le père du peuple. On vit sous son règne de nouvelles villes élevées, les anciennes réparées, plusieurs vastes forêts abattues et cultivées, grand nombre d'églises édifiées, quantité de monastères bâtis et richement fondés dans toute l'étendue du royaume. C'est sans doute ce qui l'a fait comparer à David et à Salomon, et qui lui a mérité le surnom de *pieux*, ou *pitieux*, comme on parloit dans ce temps-là : titre qu'il dut également à sa religion et à son amour pour ses sujets. Celui de *Louis le Jeune* ne lui a été donné que pour le distinguer de son père, avec lequel il régna quelques années.

Velly.

§ 293. 25. *Philippe II, dit Auguste, mort en* 1223.

Ainsi mourut Philippe II, que sa naissance, long-temps désirée, fit surnommer Dieu-donné, et à qui ses conquêtes aussi rapides que brillantes méritèrent le glorieux nom d'Auguste. C'est de tous les rois de la troisième race celui qui a le plus étendu le domaine royal. La Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Berri, le Poitou, subjugués ; la Picardie, l'Artois, l'Auvergne, et plusieurs autres comtés, réunis à la couronne ; l'Angleterre et l'Empire humiliés à la célèbre journée de Bouvines ; la puissance des Anglois presque anéantie en-deçà de la mer ; l'orgueil des vassaux rebelles abattu : tout annonce un conquérant qui rendit les grands plus dociles, les peuples plus soumis, et le trône plus respectable. On nous le représente comme un prince brave, grand capitaine, laborieux, actif, bien fait de sa personne, beau de visage, sans d'autre irrégularité que deux petites taies sur l'un des yeux. Ses actions prouvent qu'il eut du moins autant de mérite que de bonheur ; sage politique, qui possédoit éminemment l'art d'employer à propos les caresses ou les menaces, les récompenses ou les châtimens ; heureux dans ses entreprises, parce qu'il savoit les concerter avec prudence, et les exécuter avec célérité ; magnifique dans les occasions d'éclat, pour soutenir l'honneur de la royauté ; économe dans son domestique, pour ne point surcharger ses peuples ; exact à rendre la justice à ses sujets, qui l'aimoient comme leur père ; zélé pour la gloire de la religion, dont il fut toujours le défenseur le plus ardent.

Le même.

§ 294. 26. *Louis VIII, dit le Lion, mort en* 1226.

On a dit de Louis qu'il fut fils d'un grand roi et père d'un grand saint. C'est trop peu dire assurément. Il fut lui-même un grand prince, par ses exploits et par ses vertus. La défaite du roi d'Angleterre en Anjou, pendant que Philippe-Auguste, son père, battoit l'empereur et ses alliés à Bouvines, son expédition d'Angleterre et la conquête de ce royaume, malgré les oppositions, les intrigues et les foudres de Rome, les victoires continuelles qu'il remporta durant les trois années de son règne, tout annonce qu'il sut réunir, et les lauriers du conquérant, et les qualités du héros. A l'égard de la piété, s'il fut de beaucoup au-dessous de son fils, il fut du moins fort supérieur à son père. On loue surtout son amour inviolable pour la chasteté ; et la circonstance de sa mort, rapportée par Guillaume Puislaurens, vaut mieux sans comparaison que les plus belles vies, si elle est véritable. On l'a surnommé *le lion pacifique*, pour exprimer qu'il joignoit la modestie et l'amour de la paix à la souveraine valeur : éloge rare sans doute, mais malheureusement fort peu mérité. On ne peut s'empêcher de reconnoître dans ce prince guerrier, un esprit inquiet, ambitieux, toujours prêt, pour s'agrandir, à porter la guerre chez ses voisins. Celle de Languedoc, injuste dans son principe (Raymond ne l'avoit point offensé), étoit en même temps contraire aux saines maximes de la politique : c'étoit reconnoître que Rome peut détrôner les souverains et disposer de leurs états.

Le même.

§ 295. 27. *Louis IX. Saint Louis mort en* 1270.

Dans la cinquantième année de son âge, et la quarante-quatrième de son règne, mourut en Afrique Louis IX du nom, le meilleur des rois, qui " si saintement a vécu, si bien gardé son royaume, et fait tant " de beaux faits envers Dieu ; le prince " le plus saint et le plus juste qui ait ja- " mais porté la couronne ; dont la foi " étoit si grande, qu'on auroit cru qu'il " voyoit plutôt les mystères divins, qu'il " ne les croyoit ;" le modèle, enfin, le plus parfait que l'histoire fournisse aux souverains qui veulent régner selon Dieu et pour le bien de leurs sujets. On a dit de lui, et c'est le comble de l'éloge, qu'il eut tout ensemble les sentimens d'un *vrai gentilhomme*, la piété du plus humble des chrétiens, les qualités d'un grand roi, les vertus d'un grand saint, j'ajouterai, et toutes les lumieres du plus sage législateur.

Le même.

§ 296. 28. *Parallèle de Saint Louis avec Charlemagne.*

Plus vaste dans ses desseins, Charlemagne étendit sa domination de l'Ebre et du Volturne à la mer Baltique ; resserrant ses vues et son génie, par sa tendresse, Louis diminua le nombre de ses sujets pour les mieux gouverner ; l'un étonna le monde par ses conquêtes ; l'autre par sa modération : l'un s'assit sur le trône des Césars ; l'autre se contenta de le mériter : celui-ci eut moins le faste du héros, mais il eut à un plus haut degré la perfection du sage. Tous deux tirèrent la France du chaos. Avant Charlemagne tous les ordres de l'état divisés et mécontens, imploroient le joug salutaire de la loi ; St. Louis législateur eut à vaincre des intérêts puissans, et les abus de quatre siècles. La liberté publique fut dans les mains de Charlemagne le ressort de sa puissance ; l'autorité renaissante fut dans les mains de Louis le signal de la liberté : mais trop vigoureux pour un peuple encore foible, le gouvernement de l'un ne tarda pas à le suivre au tombeau ; plus analogue à l'enfance de nos pères, l'ouvrage conçu par l'autre se développa dans le sein des générations. Charlemagne fut trop grand pour son siècle : après avoir élevé la France jusqu'à lui, il la laissa sans soutien : sachant s'abaisser à propos, St. Louis se plaça en quelque sorte à la distance qu'il falloit pour jeter utilement le germe de la grandeur. Tous deux firent éclater leur zèle contre les ennemis de la foi ; tous deux protégèrent les chrétiens de la Palestine. L'un retarda leur oppression ; l'autre courut les venger. Vainqueur des Saxons, des Lombards et des Huns, Charlemagne enrichit la France de leurs dépouilles ; mais St. Louis, vainqueur et vaincu, ne remporta que de la gloire.

L'Abbé du Tems.

§ 297. 29. *Philippe III, dit le Hardi, mort en* 1285.

Tous les historiens contemporains de ce prince remarquent comme une chose extraordinaire, " qu'il n'avoit aucune " connoissance des lettres :" ce qui prouve qu'alors il étoit rare de trouver des rois qui n'eussent aucune teinture des sciences. On a vu sous le règne précédent que St. Louis y fit des progrès considérables pour son siècle. Il ne négligea rien pour l'éducation de ses enfans, à qui il donna tout ce que la France avoit de plus habiles maîtres : sans doute que Philippe avoit peu de disposition à profiter de leurs leçons, peut-être trop abstraites, suivant le goût de ce temps. Du reste, il hérita de son père toutes les qualités qui rendent un prince cher à ses sujets, surtout une grande piété, qu'il porta jusqu'aux plus grandes austérités. On dit que depuis la mort d'Isabelle, jusqu'à son second mariage avec Marie de Brabant, il ne quitta point le cilice qu'il revêtoit même sous sa cuirasse. " On l'eût pris à son abstinence plutôt " pour un moine, que pour un roi ou un " chevalier :" c'étoit un éloge de ce temps-là. Il fut vaillant, bon, généreux, libéral, mais simple et trop aisé à tromper. Il aimoit la justice et l'ordre. Sans affecter la tyrannie, il sut maintenir avec fermeté les droits incontestables de sa couronne ; ce qui parut surtout à l'égard d'Edouard I, roi d'Angleterre...Philippe fut inébranlable ; il fallut que l'Anglois se soumît. S'il ne fut pas heureux dans ses expéditions militaires qu'il ne soutint pas toujours avec cette constance qui seule les couronne, il eut du moins l'avantage de mettre l'abondance dans ses états par une paix qui ne fut troublée que

par la révolte momentanée du comte de Foix, et de faire le bonheur de ses sujets par la manutention des lois, sans aucune vexation d'impôts: aussi fut-il également regretté du peuple et des grands, qu'il gouverna toujours avec autant de douceur que d'autorité.

Velly.

§ 298. 30. *Philippe IV. dit le Bel, mort en* 1314.

Philippe fut le plus beau prince, et le cavalier le mieux fait de son temps. Il étoit vaillant, généreux, magnifique, avide de gloire, mais encore plus avide d'argent, dépensier jusqu'à la prodigalité, trop sévère quelquefois, toujours trop vindicatif. Il fut bon mari: ceux qui ont dit le plus de mal de lui, ne lui ont jamais rien reproché en matière d'incontinence; bon père, il faisoit les délices de sa famille; bon frère, il aima toujours tendrement les comtes de Valois et d'Evreux, et n'oublia rien pour mettre la couronne impériale sur la tête de l'aîné. C'est le premier de nos rois qui ait altéré la monnoie: ce qui lui a fait donner le nom de faux monnoyeur. Quelques-uns prétendent que ses ministres, gens impitoyables, avares, entreprenans, eurent plus de part que lui à tout ce qui s'est fait sous son règne; qu'il n'eut que le nom de roi: que ses favoris gouvernoient. On ne voit pas sur quoi ce reproche peut être fondé: jamais prince ne fut plus jaloux de son autorité. On cite en vain les fréquens avertissemens que lui donnoit Boniface, de ne pas trop écouter les conseils de ceux qui l'approchoient: c'est un tour assez ordinaire, en parlant aux souverains, de rejeter sur ceux qui les entourent, ce qu'on ne pourroit, sans les choquer ouvertement, leur reprocher à eux-mêmes. Rome du moins apprit par expérience, qu'il avoit le cœur haut et fier, l'esprit prompt et vif, l'âme grande, et souvent trop impétueuse; qu'il étoit ferme dans ses entreprises, quelquefois trop ardent à les poursuivre, et que sur l'article du temporel, un roi de France ne se soumettoit pas, aussi aisément que les empereurs, au pouvoir arbitraire de la thiare.

Le même.

§ 299. 31. *Louis X, dit le Hutin, mort en* 1316.

Louis fut un roi généreux, libéral, plein de tendresse pour ses sujets, qu'il déchargea de tous ces impôts onéreux qui les avoient ruinés sous son prédécesseur; mais il se livra trop à la débauche avant son second mariage, et ne montra pas assez de fermeté dans sa conduite: défauts dont il n'eut pas le temps d'effacer la tache, n'ayant régné qu'un an, six mois et quelques jours. Il avoit de bonnes intentions, ou, comme parle un auteur de ce temps, " il étoit volontif, mais n'étoit " pas bien ententif en ce qu'au royaume " falloit..." Son testament est une preuve de sa piété. Il veut que les dernières volontés de son père soient exécutées, qu'on acquitte toutes les dettes que lui-même a pu contracter, et qu'on restitue ce qu'il a usurpé ou donné contre justice. Il fait de grandes libéralités aux églises de France et de Navarre: il lègue enfin une somme pour entretenir cent écoliers pendant dix ans, quatre mille livres pour marier de pauvres demoiselles, cinquante mille pour le recouvrement de la Terre-Sainte, dix mille pour consoler les enfans de Marigny " de la grande infortune qui " leur étoit advenue..."

On admire son amour du bien public, 1o. dans ces lettres remarquables par lesquelles il ordonne l'exécution d'une constitution de l'empereur Frédéric, où, entre autres choses, il est défendu, sous quelque prétexte que ce soit, de troubler les laboureurs dans leurs travaux, de s'emparer de leurs biens, de leur personne, des instrumens, des bœufs, et de tout ce qui leur sert à l'agriculture; 2o. dans les ordres sévères qu'il donna pour assurer les libertés des églises, les prérogatives de la noblesse, et le bonheur des peuples; 3o. dans les sages règlemens qu'il fit pour remédier aux désordres qui s'étoient glissés dans les monnoies et dont le royaume avoit beaucoup souffert.

Le même.

§ 300. 32. *Philippe V, dit le Long, mort en* 1322.

Ce fut un prince de grand mérite, dévot sans foiblesse, religieux observateur de sa parole, vigilant, habile, prudent, hardi, mais de mœurs douces, sans caprice, d'un esprit orné, délicat et solide.

Il se plaisoit aux nobles exercices, aimoit les belles lettres, favorisoit ceux qui les cultivoient, les attiroit dans son palais, les honoroit même des premières charges de sa maison. Témoin Milion, gentilhomme de Poitou, qu'il fit son maître-d'hôtel pour récompenser son talent poétique : témoin encore, Bernard Marquis, célèbre Provençal, qu'il éleva à la dignité de chambellan, parce qu'il excelloit dans le même genre : témoin enfin cette intimité à laquelle il admit deux personnages distingués alors par leur savoir, le chancelier Pierre d'Arablai, qui, à sa recommendation, fut élevé au cardinalat, et le grand boutillier Henri de Sully, qu'il envoya en ambassade vers le pape Jean XXII, qu'il nomma l'un des exécuteurs de son testament, et qui fut depuis établi gouverneur du royaume de Navarre.

Le même.

§ 301. 33. *Charles IV, dit le Bel, mort en* 1328.

Ce fut un des plus grands rois de la troisième race, qui sut allier dans sa personne l'esprit et la probité, la douceur et la fermeté, la prudence et la bonne foi ; aimant la vertu, punissant le vice, même dans ses proches ; rigide observateur de l'ordre, libéral à récompenser le mérite, peu magnifique dans sa dépense, méprisant le faste, et ne mettant sa gloire qu'à bien gouverner son état.

Le même.

§ 302. 34. *Philippe VI, dit de Valois, mort en* 1350.

Ce prince n'emporta pas au tombeau les regrets de la nation, dont il avoit mérité l'attachement au commencement de son règne. Triste condition des monarques ! on les juge sur les événemens, et leur gloire est presque toujours subordonnée à l'incertitude des succès. Obligé par la situation des affaires d'apporter des changemens dans l'administration et d'augmenter les impôts, les malheurs de l'état ternirent les dernières années de son règne. Il eût été plus grand, s'il n'eût pas eu en tête un ennemi tel qu'Edouard. Une éducation malheureusement négligée rendit inutile en lui l'assemblage de toutes les vertus qui forment les héros : courageux, magnanime, libéral, esclave de sa parole, juste, pieux ; son courage l'aveugla, sa libéralité excessive épuisa ses finances, son zèle pour la justice, poussé jusqu'à la sévérité, éloigna de lui ceux qui auroient dû lui être le plus attachés : trahi par des sujets perfides, il devint inquiet, soupçonneux ; l'ingratitude des hommes le rendit dur et inflexible. Il n'aima ni les lettres ni ceux qui les cultivoient ; il n'en connoissoit pas le prix. Il mourut peu regretté ; mais le règne suivant vengea sa mémoire.

Villaret.

§ 303. 35. *Jean II, dit le Bon, mort en* 1364.

Ce monarque (Jean II), dans toute la vigueur de l'âge, lorsqu'il monta sur le trône, avoit de la probité, cette vertu si respectable, surtout dans un souverain : il étoit brave et généreux ; ces heureuses qualités avoient été cultivées par une excellente éducation. Outre ces avantages, l'exemple des fautes de son père étoit devant ses yeux ; leçon utile, mais qu'il négligea. L'aveuglement qui l'empêcha d'en profiter est incompréhensible : il eût pu rendre heureux les peuples dont la providence lui avoit confié le gouvernement ; et jamais, depuis que sa famille tenoit les rênes de l'empire François, la France n'avoit été réduite dans un état si déplorable qu'elle le fut sous son règne. Il faut convenir, cependant, pour justifier en partie la mémoire de ce roi, que plusieurs circonstances étrangères concoururent avec son imprudence aux malheurs de l'état. C'est au mariage de Jeanne sa fille qu'on peut rapporter l'époque des funestes divisions qui déchirèrent le royaume.

Le même.

§ 304. 36. *Autre portrait du même.*

Jean étoit âgé de 45 ans lorsqu'il mourut. On ne peut trop fortement représenter aux rois que celui qui peut tout ce qu'il veut, ne doit jamais vouloir se venger : récompenser ou punir, voilà ses droits dont il ne peut abuser qu'à sa honte et pour le malheur du genre humain. Jean se laissa dominer par la colère ; cette passion offusqua les lumières de son esprit. Formé pour tout autre rang que

celui qu'il occupa, il eût peut-être été un grand homme, il ne fut pas un grand roi; généreux, sincère, libéral, amateur des lettres, de la justice, de la piété, fidèle à sa parole, brave jusqu'à l'héroïsme, constant dans l'amitié; mais implacable dans sa haine, sacrifiant tout à sa vengeance, toujours entraîné par les accès de son impétuosité, il commit des fautes irréparables. L'adversité fit en lui un changement surprenant. Il ne fut plus le même prince, depuis que, vaincu et fait prisonnier, il lutta seul contre la fortune qui l'accabloit. Toute la dureté de son caractère disparut, il ne resta plus de cette inflexibilité d'âme, qu'un courage invincible éprouvé par les revers; il sut alors pardonner: on le vit, lorsque Paris rentra sous l'obéissance, écrire aux habitans avec la bonté d'un père qui excuse ses enfans; il défendit qu'on usât de rigueur. L'humanité avoit repris ses droits sur un cœur aveuglé par la flatterie: il reconnut ses erreurs, et par une espèce de prodige, il se concilia dans le malheur l'amour de ses peuples, l'estime et le respect de ses ennemis. Au reste, il faut convenir que l'indocilité de ses sujets contribua autant que son imprudence aux calamités publiques. Ils avoient besoin, aussi-bien que leur souverain, d'être instruits par l'infortune. Jean aima les lettres et les cultiva lui-même: il anima les savans par la protection et les récompenses qu'il leur accorda. Il avoit fait traduire en François, une grande partie de la bible et plusieurs autres ouvrages de piété. Son goût pour les bons auteurs Latins lui fit désirer d'avoir leurs productions en notre langue. On lui doit la plus ancienne traduction que nous connoissons des Décades de Tite-Live, que Pierre Bercheure, prieur de St. Eloy, entreprit par ses ordres. Cette traduction fut bientôt suivie de celles de Salluste, de Lucain, des Commentaires de César. Les poëtes et les orateurs de l'ancienne Rome devenus plus communs excitèrent notre émulation, et préparèrent la renaissance des lettres négligées en France depuis longtemps.

Le même.

§ 305. 37. *Charles V, dit le Sage.*

Ce fut le 16 Septembre, 1380, à midi, que la France perdit un souverain qui ne s'estimoit heureux que par le pouvoir de faire la félicité publique. " Je ne trouve " les rois heureux," disoit-il à un courtisan qui lui vantoit le bonheur de la puissance suprême, " qu'en ce qu'ils ont le " pouvoir de faire du bien:" sentiment digne du meilleur et du plus grand des princes, et qui fut l'âme de toutes ses actions. Charles mourut au château de Bauté sur Marne, âgé de quarante-quatre ans, dans la dix-septième année de son règne. Il mérita le surnom de *sage*, auquel la voix publique ajouta ceux de *riche* et d'*heureux*. Son bonheur fut le fruit de sa sagesse. Il conserva jusqu'au dernier moment de sa vie la tranquillité d'un cœur droit et la confiance d'une âme chrétienne, pénétrée des sublimes vérités de la religion. Il fut généralement regretté de ses sujets, et les regrets, loin de s'effacer, s'accrurent par les calamités des temps qui succédèrent au petit nombre d'années qu'il régna. Les peuples n'eurent que trop souvent lieu d'en faire une longue et douloureuse comparaison. Malgré les guerres presque continuelles qu'il eut à soutenir, il trouva des ressources infinies dans son économie. La nation supporta sans murmurer le poids des impositions, persuadée de l'utilité de l'emploi. S'il n'y a point d'exagération dans le récit des écrivains de ce siècle, il se trouva dix-sept millions dans l'épargne; ce qui reviendroit à plus de cent soixante et dix millions de notre monnoie. On est étonné que ce roi ait pu accumuler cet immense trésor pendant le court espace qu'il gouverna, et cela sans avoir recours à ces mutations si fréquentes sous ses prédécesseurs; car l'argent, fixé à cent sous le marc au commencement de son règne, n'éprouva de variations que sous le règne suivant. Ces richesses sembleroient faire soupçonner ce monarque d'une précaution excessive, et qui dut être onéreuse au peuple; mais cette idée s'effacera si l'on se transporte dans ces temps difficiles, et si l'on se rappelle la situation déplorable où il trouva le royaume, et les contradictions sans nombre qu'il essuya pour se procurer des ressources assurées, et toujours prêtes à subvenir aux besoins de l'état.

Le même.

Manière dont Charles le Sage gouverna le royaume.

Charles, comprit que le bonheur du peuple est le ressort le plus puissant que la politique puisse mouvoir pour le rendre redoutable au-dehors. Tel fut son premier principe, et tel a toujours été celui de tous les princes qui ont médité de grandes entreprises. Ses vertus lui gagnèrent promptement le cœur de ses sujets, et le bon ordre qu'il établit entre les parties désunies de son état, ne donna à tous les François qu'un même intérêt. L'abondance succéda à cette misère dont parlent tous nos historiens, et la France trouva en elle-même autant de ressources que la république Romaine. *Charles* le *Sage* ne parut point à la tête de ses armées, et força cependant ses ennemis à le regarder comme un grand capitaine. Il en avoit en effet les principales parties; jamais général n'établit avec plus de précision l'état de la guerre : de son palais, il en régloit toutes les opérations; il étoit l'âme du fameux *du Guesclin*, qui n'agissoit que par ses ordres. Ses projets étoient formés sur une connoissance exacte de ses forces et de celles de ses ennemis; et malgré l'ignorance où l'on étoit encore de la science militaire, cette guerre présente un spectacle aussi instructif qu'intéressant. *Charles* avoit un *génie* vaste et intrépide, conduit, mais jamais borné par la prudence. Inébranlable dans ses résolutions, après avoir été sage dans les conseils, modéré dans ses espérances, plein du passé, attentif à toutes les démarches de ses ennemis, et pour ainsi dire présent dans l'avenir, il se défia toujours de la fortune. Pour l'attacher plus sûrement à ses armes, il avoit tempéré l'impétuosité de la valeur Françoise. Comme un autre *Fabius*, il voyoit sans émotion les incursions de ses ennemis; et les armées nombreuses des Anglois qui se répandoient dans la France par la Picardie, y étoient, pour ainsi dire, assiégées. Elles n'osoient insulter une seule forteresse, ou se répandre dans un autre pays que celui que *Charles* leur avoit abandonné, et elles fuyoient à Bordeaux, plus ruinées par leur marche, et par la disette qui les avoit suivies, que nos soldats ne le furent après les batailles de Créci et de Maupertuis. Du *Guesclin* étoit le *Marcellus* et l'épée de la France, *Charles* en fut le bouclier, comme *Fabius* l'avoit été de sa patrie; ou plutôt, je le répète encore, ce prince n'est comparable qu'à tout le corps même de la république Romaine.

Mably.

§ 306. 38. *Charles II, roi de Navarre, dit le mauvais, mort en* 1387.

" Charles, roi de Navarre, avoit," dit Mézeray, " toutes les bonnes qualités qu'une méchante âme rend pernicieuses, l'esprit, l'éloquence, l'adresse, la hardiesse et la libéralité." Il étoit l'homme le plus beau et le mieux fait de son temps; mais cet extérieur prévenant étoit démenti par les vices les plus odieux. Sous l'apparence séduisante des grâces de la figure existoit une âme cruelle, artificieuse, vindicative, capable de se porter aux plus grands excès, à qui le crime ne coûtoit rien. Son imagination même sembloit acquérir de nouvelles forces, lorsqu'il s'agissoit de projeter un forfait. Sa vie ne fut qu'un tissu d'actions abominables; toujours inconséquent dans ses démarches, sans dessein fixe, son inconstance ne paroissoit contredite que par une perversité inaltérable. En jugeant de sa conduite par le principe et par l'événement, on eût dit qu'il ne commettoit le mal que pour le plaisir de le commettre. Son génie inquiet et turbulent étoit dans une activité perpetuelle. S'aventurant presque toujours avec imprudence, il étoit assuré de trouver des ressources contre tous les revers, dans son esprit d'intrigues et de cabales. Brouillon et politique, il s'accommodoit au joug de la nécessité aussi facilement qu'il savoit faire usage des circonstances heureuses, lorsque le succès couronnoit son audace; connoissant toutes les passions humaines qu'il manioit à son gré, rien ne pouvoit résister à la rapidité de son éloquence. C'étoit un torrent qui entraînoit tous les esprits. Assemblage inouï de tous les vices, il est peut-être le seul grand criminel qui n'ait jamais démenti son caractère par un acte de vertu. Le mépris des lois divines et humaines, la perfidie, la haine couverte, le ressentiment implacable, l'impudence la plus effrénée, sembloient se disputer l'empire de son cœur atroce. Trahisons, révoltes déclarées, négociations frauduleuses, surprises, parjures, assassinats, empoisonnemens, tels étoient les funestes jeux d'un prince né pour le malheur du genre humain. Mobile de presque toutes

les conjurations, éternel artisan de discordes, il déchira le royaume, il porta le fer et la flamme dans toutes les parties de la France, et mit plusieurs fois l'état sur le penchant de sa ruine. Pour comble de maux, son exemple infecta la nation, et manifesta des crimes inconnus jusqu'alors à la générosité Françoise. On l'appela Charles le Mauvais, et jamais surnom ne fut mieux mérité.

Villaret.

§ 307. 39. *Mort de Charles VI. dit le bien-aimé, en* 1422.

Enfin le plus infortuné des rois, Charles touchoit à sa dernière heure: triste jouet des plus étonnantes révolutions, accablé d'infirmités, abandonné de tout le monde, séparé de ses enfans, des princes de son sang, livré au pouvoir d'une famille étrangère, qui alloit s'élever sur les ruines de sa maison; après trente années de souffrances et d'opprobres, ce prince réservé par sa naissance à la plus haute destinée, l'espoir de la France dans ses premières années, eut à peine quelques officiers pour recevoir ses derniers soupirs. Il mourut dans son hôtel de St. Paul, des accès réitérés d'une fièvre quarte. Le malheur, qui l'avoit persécuté pendant sa vie, le suivit jusque dans le tombeau. Aucun des princes de son sang ne parut à ses funérailles. Le duc de Bourgogne, quoique invité par le parlement, négligea de lui rendre au moins ce dernier et funèbre devoir: lui qui avoit cru ne pouvoir se dispenser d'être présent aux obsèques du roi d'Angleterre. Peut-être éprouvoit-il une honte secrète d'assister à une cérémonie qui devoit lui retracer l'avilissement de sa maison. Il fallut qu'un prince étranger, le duc de Bedford, accompagnât le convoi du monarque. Ce n'est encore rien. Croiroit-on qu'il ne se trouva point de fonds dans le trésor pour les frais de la pompe funèbre, et que le parlement fut dans la nécessité d'ordonner que, " par provision, on " vendroit, le plus profitablement que " faire se pourroit, des biens meubles " du feu roi, jusqu'à la somme qui seroit " nécessaire pour faire accomplir ses " funérailles?"

Villaret.

§ 308. 40. *Charles VII. dit le victorieux, mort en* 1461.

Le père Daniel prétend que c'est faire injure à Charles VII que de ne le pas regarder comme un de nos plus grands rois. M. Hénault observe cependant qu'il ne fut en quelque sorte que le témoin des merveilles de son règne: on eut dit que la fortune, en dépit de l'indifférence du monarque, et pour faire quelque chose de singulier, s'étoit plu à lui donner à la fois des ennemis puissans et de vaillans défenseurs, sans qu'il semblât avoir part aux événemens. Ce n'est pas que ce prince n'eût beaucoup de courage; mais s'il paroissoit à la tête de ses armées, c'étoit comme guerrier et non comme chef. Sa vie étoit employée en galanteries, en jeux et en fêtes.

Ces reproches ne sont-ils pas exagérés? Charles devint un autre homme, quand il commença à jouir de sa puissance. Peu de rois ont gouverné avec plus de sagesse, et travaillé avec plus de succès au bonheur de la nation. Il en étoit adoré; ce qui n'arrive qu'aux bons princes. Un auteur contemporain rend témoignage de son application aux affaires. S'il n'eût que des talens médiocres, on doit reconnoître son mérite dans la confiance qu'il donna aux grands hommes qui secondèrent ses vues. Il sut récompenser les services, moyen infaillible d'exciter l'émulation.

Millot.

§ 309. 41. *Louis XI. mort en* 1423

" Louis XI," dit Comines, " étoit " humble en paroles et en habits...Il " étoit naturellement ami des gens de " moyen état: il étoit léger à parler " des gens, sauf de ceux qu'il craignoit; " car il étoit assez craintif de sa propre " nature..." Il disoit, pour répondre aux reproches qu'on lui faisoit de ne pas garder assez sa dignité: " Lorsque or- " gueil chemine devant, honte et dom- " mage suivent de bien près." Il disoit " encore, que tout son conseil étoit dans " sa tête," parce qu'en effet, il ne consultoit personne; ce qui fit dire à l'amiral de Brezé, en le voyant monter sur un bidet très-foible, que ce cheval n'étoit pas si foible, puisqu'il portoit le roi et tout son conseil. Il étoit jaloux de son autorité, au point qu'étant revenu d'une grande maladie où il avoit perdu connois-

sance, et ayant appris que quelques-uns de ses officiers l'avoient empêché de s'approcher d'une fenêtre, apparemment dans la crainte qu'il ne se précipitât, il les chassa tous. Avare par goût, et prodigue par politique, méprisant les bienséances, incapable de sentiment, confondant l'habileté avec la finesse; préférant celle-ci à toutes les vertus, et la regardant non comme le moyen, mais comme l'objet principal; enfin moins habile à prévenir le danger qu'à s'en tirer; né cependant avec de grands talens dans l'esprit; et, ce qui est singulier, ayant relevé l'autorité royale, tandis que sa forme de vie, son caractère et tout son extérieur auroient semblé devoir l'avilir.

Hénault.

§ 310. 42. *Autre Portrait du même.*

Ce prince, impénétrable dans ses desseins, implacable dans ses colères, toujours soupçonneux et toujours suspect, accoutumé à tendre des piéges, et à craindre pour lui les piéges qu'il avoit tendus; odieux aux autres et à lui-même, traînoit dans une triste retraite les misérables restes d'une vie qu'il avoit passée à troubler les autres, et à s'inquiéter lui-même. Dieu, qui punit souvent les pécheurs par leurs propres péchés, le livra à ses chagrins et à ses soupçons; et faisant du sujet de ses passions la matière de ses supplices, permit qu'il fût déchiré par ses propres défiances; et qu'après s'être fait craindre de tout le monde, il craignit tout le monde aussi. Il avoit la mort sans cesse devant les yeux, non pas pour s'y préparer, mais pour s'en défendre: quelque habile qu'il fût en l'art de feindre, il ne put dissimuler cette foiblesse; plus touché du désir de conserver son autorité, que d'appréhension de perdre son âme; entreprenant des pélerinages plutôt par timidité que par pénitence; cherchant à se soutenir dans ses frayeurs et à calmer sa conscience inquiète par des dévotions superstitieuses; et se faisant contre la mort comme un rempart d'images et de reliques de ces mêmes saints qui l'ont si sagement attendue, ou si généreusement endurée, il cherchoit vainement tous les secours imaginables, et ne pouvant rien se promettre ni de l'art ni de la nature, il se flattoit enfin de l'espérance d'une guérison miraculeuse.

Fléchier, Panég. de S. François de Paule.

§ 311. 43. *Parrallèle de Louis XI et de St. François de Paule.*

Ici il me vient une pensée: de considérer lequel a l'âme plus grande et plus royale, de Louis ou de François de Paule. Oui, j'ose comparer un pauvre moine avec un des plus grands rois et des plus politiques qui ait jamais porté la couronne; et sans délibérer davantage, je donne la préférence à l'humble François. En quoi mettons-nous la grandeur de l'âme? Est-ce à prendre de nobles desseins? tous ceux de Louis sont enfermés dans la terre: François ne trouve rien qui soit digne de lui que le ciel. Louis, pour exécuter ce qu'il prétendoit, cherchoit mille détours; et avec sa puissance royale, il ne pouvoit si bien nouer ses intrigues, que souvent un petit ressort venant à manquer, toute l'entreprise ne fût renversée; François se propose de plus grands desseins, et sans aucun détour, y va par des voies très-courtes et très-assurées. Louis, à ce que remarque l'histoire, avec tous ses impôts et tous ses tributs, à peine a-t-il assez d'argent dans ses coffres pour réparer les défauts de sa politique; François rachète tous ses péchés, François gagne le ciel par ses larmes et par ses pieux désirs; ce sont ses richesses les plus précieuses, et il en a dans son cœur un trésor immense et une source infinie. Louis, en une infinité de rencontres, est contraint de plier sous les coups de sa mauvaise fortune; et la fortune et le monde sont au-dessous de François. Enfin, pour vous faire voir la royauté de François, considérez ce prince qui tremble dans ses forteresses et au milieu de ses gardes. Il sent approcher une ennemie qui tranchera toutes ses espérances, et néanmoins il ne peut éviter ses attaques. Fidèles, vous entendez bien que c'est de la mort que je parle. Regardez maintenant le pauvre François; voyez, voyez si la mort lui fait seulement froncer les sourcils: il la contemple avec un visage riant, il lui tend de bon cœur les mains, il lui montre l'endroit où elle doit frapper, il lui présente cette pourriture du corps. O mort! lui dit-il, quoique le monde t'appelle cruelle, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce que j'aime: tu ne rompras pas le cours de mes desseins; au contraire, tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'ai commencé; tu me déferas tout à fait des choses dont il y a si long-temps que je

tâche de me dépouiller; tu me délivreras de ce corps: il y a près de quatre-vingts ans que je travaille moi-même à m'en décharger.

Bossuet, Panég. de St François de Paule.

§ 312. 44. *Charles VIII, mort en* 1498.

Les malheurs devinrent une leçon pour le roi, il connut ses fautes et prit soin à les réparer. La mort ne lui en laissa pas le temps. Un accident d'apoplexie l'enleva dans sa vingt-huitième année.

Charles VIII par son imprudence a fait beaucoup de mal au royaume. " Il " ne fut jamais," dit Comines, " que " petit homme de corps et peu entendu; " il étoit si bon, qu'il n'est point possible " de voir meilleure créature."

Millot.

§ 313. 45. *Louis XII, appelé le Père du peuple, mort en* 1515.

La mémoire de Louis XII sera toujours en bénédiction parmi les François. " Il " ne courut oncques," dit S. Gelais, " du " règne de nul des autres si bon temps " qu'il a fait durant le sien." On a cependant reproché à ce prince d'avoir favorisé la famille d'un pape (Alexandre VI,) le plus méchant homme qui fut jamais, et de l'avoir comblée de biens pour parvenir à se faire séparer d'une princesse à qui il avoit été redevable de sa liberté sous le règne précédent: mais cette séparation étoit un sacrifice qu'exigeoit le bien de l'état. On eût souhaité qu'il ne se fût point brouillé avec les Suisses ses alliés, pour se livrer imprudemment à Ferdinand, le prince de son temps le plus infidèle, et qui se vantoit de l'avoir souvent trompé; d'ailleurs on peut le blâmer d'avoir tenté des entreprises téméraires, et d'avoir risqué de nuire à ses affaires, par une économie qui n'étoit pas toujours très-entendue. Mais il diminua les impôts de plus de moitié, et ne les recréa jamais; il aima ses sujets; sa plus forte envie fut de les rendre heureux, et il mérita d'en être surnommé le père; tant il est vrai que la première vertu d'un roi est l'amour de son peuple.

Hénault.

§ 314. 46. *Autre portrait du même.*

Louis XII mérita et reçut de la nation le plus beau titre que les rois puissent porter, le nom de père du peuple. Il diminua les impôts de plus de moitié; jamais il n'exigea de nouveaux subsides pour les dépenses de la guerre. S'il employa une ressource dangereuse, et jusqu'alors peu connue, la vénalité des charges, il ne l'étendit point aux offices de judicature, les moins susceptibles de vénalité. Les dignités de la robe ne se donnoient alors qu'au mérite. C'étoit l'usage que les parlemens présentassent trois sujets pour une place vacante, et que le roi en nommât un. Choisis entre les plus célebres avocats, ils avoient en quelque sorte acquis le droit de juger, en se distinguant par leurs lumières et leurs vertus.

Millot.

§ 315. 47. *Générosité et bonne foi de Louis XII comparée à la cruauté et à la finesse de Louis XI.*

Louis XI. Voilà, si je ne me trompe, un de mes successeurs. Quoique les ombres n'aient plus ici-bas aucune majesté, il me semble que celle-ci pourroit bien être quelque roi de France: car je vois que ces autres ombres la respectent, et lui parlent François. Qui es-tu? Dis-le moi, je te prie.

Louis XII. Je suis le duc d'Orléans, devenu roi sous le nom de Louis XII.

Louis XI. Comment as-tu gouverné mon royaume?

Louis XII. Tout autrement que toi. Tu te faisois craindre; je me suis fait aimer. Tu as commencé à charger les peuples; je les ai soulagés, et j'ai préféré leur repos à la gloire de vaincre mes ennemis.

Louis XI. Tu savois donc bien mal l'art de régner. C'est moi qui ai mis mes successeurs dans une autorité sans bornes: c'est moi qui ai dissipé les ligues des princes et des seigneurs: c'est moi qui ai levé des sommes immenses. J'ai découvert les secrets des autres. J'ai su cacher les miens. La finesse, la hauteur et la sévérité, sont les vrais maximes du gouvernement. J'ai grand peur que tu auras tout gâté, et que ta molesse aura détruit tout mon ouvrage.

Louis XII. J'ai montré par le succès de mes maximes, que les tiennes étoient fausses et pernicieuses. Je me suis fait

aimer: j'ai vécu en paix sans manquer de parole, sans répandre de sang, sans ruiner mon peuple. Ta mémoire est odieuse: la mienne est respectée. Pendant ma vie on m'a été fidèle: après ma mort on me pleure, et on craint de ne trouver jamais un aussi bon roi. Quand on se trouve si bien de la générosité et de la bonne foi, on doit bien mépriser la cruauté et la finesse.

Louis XI. Voilà une belle philosophie, que tu auras sans doute apprise dans cette longue prison, où l'on m'a dit que tu as langui avant que de monter sur le trône.

Louis XII. Cette prison a été moins honteuse que la tienne de Péronne. Voilà à quoi sert la finesse et la tromperie: on se fait prendre par son ennemi. La bonne foi n'exposeroit pas à de si grands périls.

Louis XI. Mais j'ai su par adresse me tirer des mains du duc de Bourgogne.

Louis XII. Oui, à force d'argent, dont tu corrompis ses domestiques; et en le suivant honteusement à la ruine de tes alliés les Liégeois, qu'il te fallut aller voir périr.

Louis XI. As-tu étendu le royaume comme je l'ai fait? J'ai réuni à la couronne le duché de Bourgogne, le comté de Provence, et la Guienne même.

Louis XII. Je t'entends. Tu savois l'art de te défaire d'un frère, pour avoir son partage. Tu as profité du malheur du duc de Bourgogne, qui courut à sa perte: tu gagnas le conseil du comte de Provence, pour attaquer son successeur. Pour moi, je me suis contenté d'avoir la Bretagne, par une alliance légitime avec l'héritière de cette maison que j'aimois, et que j'épousai après la mort de ton fils. D'ailleurs j'ai moins songé à avoir de nouveaux sujets, qu'à rendre fidèles et heureux ceux que j'avois déjà. J'ai éprouvé même, par les guerres de Naples et de Milan, combien les conquêtes éloignées nuisent à un état.

Louis XI. Je vois bien que tu manquois d'ambition et de génie.

Louis XII. Je manquois de ce génie faux et trompeur qui t'avoit tant décrié, et de cette ambition qui met l'honneur à compter pour rien la sincérité et la justice.

Louis XI. Tu parles trop.

Louis XII. C'est toi qui as souvent trop parlé. As-tu oublié le marchand de Bordeaux établi en Angleterre, et le roi Edouard que tu convias à venir à Paris? Adieu.

Fénélon.

§ 316. 48. *Francois* I. *dit le Père des Lettres, mort en* 1547.

Il ne lui manqua pour être le premier prince de son temps, que d'être heureux; mais il ne tient pas à la fortune de dégrader les rois en les accablant. "Tout "est perdu hormis l'honneur," écrivoit-il à la duchesse d'Angoulême, après la bataille de Pavie. Les adversités ne firent que mieux découvrir sa grande âme, et les qualités brillantes de ce monarque n'échauffèrent peut-être pas moins les génies des écrivains de son siècle que la protection qu'il leur accorda. Il se trouva précisément dans le temps de la renaissance des lettres; il en recueillit les débris échappés aux ravages de la Grèce, et il partagea, avec Léon X, la gloire d'avoir fait fleurir les sciences et les arts dans l'Europe. Cette faveur déclarée lui valut à son tour les justes éloges qu'il méritoit; et ce qu'on doit remarquer comme une chose qui fait également honneur et à ce prince et aux lettres, c'est qu'il s'honora du titre de leur protecteur.

Hénault.

§ 317. 49. *Le Connétable de Bourbon et Bayard.*

Le Connétable. N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas, je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vandenesse et lui. Ces deux François étoient deux ornemens de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

Bayard. C'est avec douleur que je vous vois aussi.

Le Connétable. Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre: mais je ne veux point te traiter en prisonnier: je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison, comme si tu étois mon pro-

pre frère. Ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

Bayard. Hé croyez-vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France? Ce n'est point de ma captivité, ni de ma blessure dont je suis en peine. Je meurs dans un moment: la mort va me délivrer de vos mains.

Le Connétable. Non, mon cher Bayard, j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

Bayard. Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

Le Connétable. Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurois te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet. Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne: les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mezières contre eux.

Bayard. Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand Connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie, et le royaume de ses ancêtres.

Le Connétable. Quoi, Bayard, je te loue; et tu me condamnes! Je te plains; et tu m'insultes.

Bayard. Si vous me plaignez, je vous plains aussi; et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache. Je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons François. Mon état est digne d'envie.

Le Connétable. Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je me venge de lui; je le chasse du Milanès; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu, en me poussant à bout. Appelles-tu cela être à plaindre?

Bayard. Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir. Il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays.

Le Connétable. Mais ma patrie a été ingrate après tant de services que je lui avois rendus. Madame m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi par foiblesse pour elle m'a fait une injustice énorme. En me dépouillant de mon bien, on a détaché de moi jusqu'à mes domestiques, Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint pour sauver ma vie de m'enfuir presque seul. Que voulois-tu que je fisse?

Bayard. Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France, et à la grandeur de votre maison. Si la persécution étoit trop violente, vous pouviez vous retirer: mais il valoit mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté, et dans le plus misérable exil.

Le Connétable. Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

Bayard. Il falloit l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

Le Connétable. Mais le roi étant si injuste, et si aveuglé par sa mère, méritoit-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

Bayard. Si le roi ne le méritoit pas, la France entière le méritoit. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritoit. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

Le Connétable. Hé bien j'ai tort, je l'avoue: mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine de résister à leur ressentiment?

Bayard. Je le sais bien: mais le vrai courage consiste à résister. Si vous connoissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperoit pas; quand même il vous donneroit sa sœur en mariage, et qu'il partageroit la France avec vous, il n'effaceroit point la tache qui déshonore votre vie. Le Connétable de Bourbon rebelle! Ah! quelle honte! Ecoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité.

Fénélon.

§ 318. 50. *Henri II, mort en* 1559.

Henri auroit été sans défaut, si sa conduite eût répondu à sa bonne mine; mais sa riche taille, son visage sage, doux et

serein, son esprit agréable, son adresse dans toutes sortes d'exercices, son agilité et sa force corporelle, ne furent pas accompagnés de la fermeté d'esprit, de l'application, de la prudence et du discernement nécessaires pour bien commander. Il étoit naturellement bon, et avoit les inclinations portées à la justice; mais n'osant ou ne pouvant rien faire de lui-même, il fut cause de tout le mal que commirent ceux qui le gouvernèrent. Ils lui firent faire des dépenses si excessives, qu'il surchargea le royaume d'impôts.

Chandon.

§ 319. 51. *François II, mort en* 1560.

Ce prince, valétudinaire dès l'enfance, mourut à 17 ans, il n'avoit régné que 17 mois. On l'appeloit " le roi sans vices," à cause de l'innocence de ses mœurs. Titre plus glorieux que tout autre, dit Mezerai, quand il a pour fondement, non pas l'imbécillité de l'esprit, mais la sagesse et la vertu.

Millot.

§ 320. 52. *Charles IX, mort en* 1573.

Ce règne fut déchiré par les dissensions civiles et rempli de meurtres et d'horreurs. L'autorité royale y fut vivement attaquée, et cependant c'est sous ce règne que furent faites nos plus sages lois, et les ordonnances les plus salutaires à l'ordre public, qui subsistent encore aujourd'hui dans la plus grande partie de leurs dispositions. On en fut redevable au chancelier de l'Hôpital, dont le nom doit vivre à jamais dans la mémoire des hommes qui aimeront la justice. Ce qui est extraordinaire, c'est que ce même prince, que tous les historiens nous peignent comme violent et cruel, et qui s'avoua l'auteur de la Saint Barthélemi, aima cependant les sciences et les lettres, se plut et réussit aux arts qui adoucissent l'âme, et nous a même laissé des preuves de son talent pour la poésie: aussi ce prince n'avoit-il pas toujours été le même: " Ce fut," dit Brantôme, " le maréchal " de Retz, Florentin, qui le pervertit du " tout, et lui fit oublier et laisser toute " la belle nourriture que lui avoit donnée " le brave Cipierre."... Ce prince étoit fort vif dans ses passions, et Villeroi lui ayant présenté plusieurs fois des dépêches à signer dans le temps qu'ils vouloit aller jouer à la paume: " Signez, mon " père," lui dit-il, " signez pour moi."— " Eh bien, mon maître," reprit Villeroi, " puisque vous me le commandez, je " signerai."

Hénault.

§ 321. 53. *Parallèle de l'Amiral de Coligny et de François duc de Guise.*

Coligny étoit le plus grand capitaine de son temps, aussi courageux que le duc de Guise; mais moins hardi, parce qu'il avoit toujours été moins heureux. Il étoit plus propre à former de grands projets, et plus sage dans le détail de l'exécution. Guise par un courage plus brillant, et qui étonnoit ses ennemis, ramenoit les conjonctures à son génie, et s'en rendoit pour ainsi dire le maître. Coligny leur obéissoit, mais en capitaine qui leur étoit supérieur. Dans les mêmes circonstances, les hommes ordinaires n'auroient remarqué dans la conduite de l'un que du courage, et dans celle de l'autre que de la prudence; quoiqu'ils eussent l'un et l'autre ces deux qualités, mais diversement subordonnées. Guise plus heureux, eut moins d'occasions de développer les ressources de son génie: son ambition adroite, et fondée en apparence, comme celle de Pompée, sur les intérêts mêmes du prince qu'elle ruinoit, en feignant de les servir, se vit appuyée de son nom, jusqu'à ce qu'elle eut acquis assez de force pour le soutenir par elle-même. Coligny moins coupable, quoiqu'il le parût davantage, fit, comme César, ouvertement la guerre à son prince et à toute la France. Guise sut vaincre et profiter de la victoire. Coligny perdit quatre batailles, et fut toujours l'effroi de ses vainqueurs, qu'il sembloit avoir vaincus. On ignoroit ce qu'auroit été le premier dans les malheurs qui accablèrent Coligny; mais il est aisé de conjecturer, que celui-ci auroit paru encore plus grand, si la fortune lui avoit été aussi favorable. On le vit porté dans une litière, et pour ainsi dire entre les bras de la mort, ordonner et conduire les marches les plus longues et les plus difficiles, traverser la France au milieu de ses ennemis; rendre par ses conseils le jeune courage du prince de Navarre plus redoutable et le former à ces grandes qualités qui en doivent faire un roi bon, généreux, populaire et capa-

ble de gouverner l'Europe entière, après en avoir fait un héros savant, terrible et clément dans les combats. L'union qu'il maintint entre les François et les Allemands de son armée, que l'intérêt de la religion seule ne lioit pas assez; la prudence avec laquelle il sut tirer des secours d'Angleterre, où tout n'étoit pas tranquille; son art à ébranler la lenteur des princes d'Allemagne, qui n'ayant pas tant de génie que lui, désespéroient plus aisément du salut des protestans de France et différoient d'envoyer des secours, dont l'espoir du butin ne hâtoit plus la marche dans un pays ravagé, sont des chefs d'œuvre de sa politique. Coligny etoit honnête homme. Guise avoit le masque d'un plus grand nombre de vertus: mais toutes étoient empoisonnées par son ambition. Il avoit toutes les qualités qui gagnent le cœur de la multitude. Coligny, plus renfermé en soi-même, étoit plus estimé de ses ennemis, et respecté par les siens. Il aimoit l'ordre et sa patrie. L'ambition put bien le soutenir, mais elle ne le fit point commencer à agir. Aussi bon calviniste que bon François, jamais il ne put par trop d'austérité accorder sa doctrine avec les devoirs de sujet: aux qualités d'un héros il joignoit une âme timorée. S'il eût été moins grand homme, il auroit été fanatique; il fut apôtre et zélateur.

Mably.

§ 322. 54. *Henri III. mort en* 1589.

"La ligue, dont il fut la victime, est "peut-être," dit le président Hénault, "l'événement le plus singulier qu'on ait "lu dans l'histoire; et Henri III, le "prince le plus malhabile, de n'avoir "pas prévu qu'il se mettoit dans la dépendance de ce parti, en s'en rendant "le chef. Suspect aux catholiques et "aux huguenots par sa légèreté et devenu méprisable à tous par une vie "également superstitieuse et libertine, "il parut digne de l'empire tant qu'il "ne régna pas. Caractère d'esprit incompréhensible, dit de Thou, en certaines choses au-dessus de sa dignité, "en d'autres au-dessous même de l'enfance."

Henri III. avoit toutes les grâces extérieures qui peuvent captiver les femmes; les traits du visage doux; la bouche agréable, les yeux vifs, de belles mains, une taille bien prise, beaucoup d'adresse dans tous les exercices du corps; dans les occasions de représentation, il savoit parfaitement *faire le roi*.

Chaudon.

§ 323. 55. *Henri IV, dit le Grand, mort en* 1610.

Combien de traverses, combien d'obstacles, combien de périls j'ai mis sous vos yeux, Monseigneur! mais aussi quel courage, quelle prudence, quelle sagesse! Il falloit toutes les vertus de Henri. Voyez les factions qui l'enveloppent dès son enfance. Tout est parti, et chez les huguenots et chez les catholiques. Il faut vaincre ses ennemis, et ce qui est plus difficile, il faut conserver des amis que l'ambition divise, et s'attacher des chefs qui craignent ses succès et son agrandissement. Il est appelé au trône: mais ses sujets le méconnoissent: son courage, sa générosité, sa franchise les soumettent à sa grande âme: mais le royaume est ruiné; les factions durent encore, et les périls les suivent. Cependant tout fleurit bientôt, et Henri est au moment de donner la loi à l'Europe.

Forcé de bonne heure par les circonstances à ne jamais rien négliger, il s'étoit fait une habitude de tout voir, de tout observer, et d'être à tout. Le moment favorable ne pouvoit lui échapper, et son expérience lui avoit appris à se préparer de loin des succès. La vigilanse rendoit ses ministres fidèles, exacts, actifs. Il leur donnoit ses ordres, et il les éclairoit. Il les suivoit dans les opérations, et il les dirigeoit: les affaires qui se succédoient avec rapidité, se terminoient de même: rien ne languissoit, et les entreprises qui se préparoient successivement par l'ordre avec lequel il savoit les conduire, devenoient plus faciles, lors même que, devenant plus grandes, elles paroissoient devoir trouver plus d'obstacles. Quelles qu'aient été ses foiblesses, il faut lui rendre justice, jamais l'amour ne lui a fait négliger les soins du gouvernement: encore faut-il convenir qu'après avoir été vingt-huit ans sans avoir de femme, il en prit une qu'il n'a pu aimer. Si Marie de Médicis eût été d'un autre caractère, Henri eût renoncé à toutes ses amours. Il l'assuroit, et il le pensoit au moins, car il étoit vrai: ajoutons à ces éloges une observation de Péréfixe: c'est que la

douceur avec laquelle il traita les huguenots en convertit plus de soixante mille. Il mourut dans la cinquante-huitième année de son âge, et dans la vingt-unième de son règne.

De Condillac.

§ 324 56. *Henri IV et le duc de Mayenne.*

Henri IV. Mon cousin, j'ai oublié tout le passé, et je suis bien aise de vous voir.

Le D. de Mayenne. Vous êtes trop bon, Sire, d'oublier mes fautes. Il n'y a rien que je ne voulusse faire pour en effacer le souvenir.

Henri IV. Promenons-nous dans cette allée, entre ces deux canaux ; en nous promenant nous parlerons d'affaires.

Le D. de Mayenne. Je suivrai avec joie votre majesté.

Henri IV. Hé bien, mon cousin, je ne suis plus ce pauvre Béarnois qu'on vouloit chasser du royaume. Vous souvenez-vous du temps que nous étions à Arques, et que vous mandiez à Paris que vous m'aviez acculé au bord de la mer, et qu'il faudroit que je me précipitasse dedans pour pouvoir me sauver ?

Le D. de Mayenne. Il est vrai : mais il est vrai aussi que vous fûtes sur le point de céder à la mauvaise fortune, et que vous auriez pris le parti de vous retirer en Angleterre, si Biron ne vous eût représenté les suites d'un tel parti.

Henri IV. Vous parlez franchement, mon cousin, et je ne le trouve point mauvais. Allez, ne craignez rien, et dites tout ce que vous avez sur le cœur.

Le D. du Mayenne. Mais je n'en ai peut-être déjà que trop dit. Les rois ne veulent point qu'on nomme les choses par leurs noms. Ils sont accoutumés à la flatterie. Ils en font une partie de leur grandeur. L'honnête liberté avec laquelle on parle aux autres hommes les blesse : ils ne veulent point qu'on ouvre la bouche que pour les louer et les admirer. Il ne faut pas les traiter en hommes ; il faut dire qu'ils sont toujours et partout des héros.

Henri IV. Vous en parlez si savamment, qu'il paroît bien que vous en avez l'expérience. C'est ainsi que vous étiez flaté et encensé pendant que vous étiez le roi de Paris.

Le D. de Mayenne. Il est vrai qu'on m'a amusé par beaucoup de vaines flatteries qui m'ont donné de fausses espérances, et fait faire de grandes fautes.

Henri IV. Pour moi, j'ai été instruit par mon malheur : de telles leçons sont rudes ; mais elles sont bonnes : et il m'en restera toute ma vie d'écouter plus volontiers mes vérités. Dites-les-moi donc, mon cher cousin, si vous m'aimez.

Le D. de Mayenne. Tous nos mécomptes sont venus de l'idée que nous avions conçue de vous dans votre jeunesse. Nous savions que les femmes vous amusoient partout ; que la comtesse de Guiche vous avoit fait perdre tous les avantages de la bataille de Coutras ; que vous aviez été jaloux de votre cousin le prince de Condé, qui paroissoit plus ferme, plus sérieux, et plus appliqué que vous aux grandes affaires, et qui avoit un bon esprit, une grande vertu. Nous vous regardions comme un homme mou et efféminé, que la reine mère avoit trompé par mille intrigues d'amourettes ; qui avoit fait tout ce qu'on avoit voulu dans le temps de la Saint-Barthélemi pour changer de religion ; qui s'étoit encore soumis, après la conjuration de la Mole, à tout ce que la cour voulut. Enfin nous espérions avoir bon marché de vous : mais en vérité, Sire, je n'en puis plus : me voilà tout en sueur et hors d'haleine. Votre majesté est aussi maigre et aussi légère que je suis gros et pesant. Je ne puis plus la suivre.

Henri IV. Il est vrai, mon cher cousin, que j'ai pris plaisir à vous lasser : mais c'est aussi le seul mal que je vous ferai de ma vie. Achevez ce que vous avez commencé.

Le D. de Mayenne. Vous nous avez bien surpris, quand nous vous avons vu à cheval nuit et jour faire des actions d'une vigueur et d'une diligence incroyable, à Cahors, à Eause en Gascogne, à Arques en Normandie, à Yvry, devant Paris, à Arnay-le-Duc, et à Fontaine-Françoise. Vous avez su gagner la confiance des catholiques sans perdre les huguenots : vous avez choisi des gens capables et dignes de votre confiance pour les affaires. Vous les avez consultés sans jalousie, et avez su profiter de leurs bons avis, sans vous laisser gouverner : vous nous avez prévenus partout : vous êtes devenu un autre homme, ferme, vigilant, laborieux, tout à vos devoirs.

Henri IV. Je vois bien que ces vérités si hardies, que vous me deviez dire, se

se tournent en louanges : mais il faut revenir à ce que je vous ai dit d'abord, qui est, que je dois tout ce que je suis à ma mauvaise fortune. Si je me fusse trouvé d'abord sur le trône, environné de pompe, de délices et de flatteries, je me serois endormi dans les plaisirs Mon naturel penchoit à la mollesse : mais j'ai senti la contradiction des hommes, et le tort que mes défauts me pouvoient faire : il a fallu m'en corriger, m'assujettir, me contraindre, suivre de bons conseils, profiter de mes fautes, entrer dans toutes les affaires. Voilà ce qui redresse et forme les hommes.

Fénélon.

§ 325. 57. *Louis XIII, dit le juste, mort en* 1643.

Louis XIII étoit d'un caractère un peu sauvage ; il craignoit la représentation, excepté dans les cérémonies qu'il aimoit beaucoup.

Son goût pour la retraite faisoit qu'il s'attachoit à ses favoris, dont il dépendoit tant qu'il ne les renvoyoit pas ; mais comme il tenoit moins à eux par le goût que par le besoin d'avoir quelqu'un qui partageât sa solitude, il étoit aisé de les lui enlever et de lui en substituer d'autres, car il lui en falloit ; et le titre de favori étoit alors comme *une charge dans l'état.*

Il n'aima jamais le cardinal de Richelieu, qui le domina toujours, il étoit jaloux de ce même ministre, à qui il se livroit sans réserve, et il ne lui pardonnoit pas intérieurement de ce qu'il ne pouvoit s'en passer. Il eut des maîtresses comme des favoris ; il en étoit jaloux, et c'étoit là où ses sentimens se bornoient. Les vues de ce prince étoient droites, son esprit sage, éclairé ; il n'imaginoit point, mais il jugeoit bien, et son ministre ne le gouvernoit qu'en le persuadant.

Il étoit tout aussi vaillant que Henri IV, mais d'une valeur sans chaleur et sans éclat, qui n'eût pas été bonne pour conquérir un royaume. La providence l'avoit fait naître dans le moment qui lui étoit propre : plutôt, il eût été trop foible, plus tard, trop circonspect : fils et père de deux de nos plus grands rois, il affermit le trône, encore ébranlé, de Henri IV, et prépara les merveilles du règne de Louis IV.

Hénault.

§ 326. 58. *Richelieu et Mazarin.*

Le cardinal Mazarin étoit aussi doux que le cardinal de Richelieu étoit violent : un de ses plus grands talens fut de bien connoître les hommes. Le caractère de sa politique étoit plutôt la finesse et la patience que la force. Opposé à dom Louis de Haro, comme Richelieu l'avoit été au duc d'Olivarès, après être parvenu, au milieu des troubles civils de la France, à déterminer toute l'Allemagne à nous céder de gré ce que son prédécesseur lui avoit enlevé par la guerre, il sut tirer un avantage encore plus précieux de l'opiniâtreté que l'Espagne fit voir alors ; et, après lui avoir donné le temps de s'épuiser, il l'amena enfin à la conclusion de ce célèbre mariage, qui acquit au roi des droits légitimes et vainement contestés sur une des plus puissantes monarchies de l'univers. Ce ministre pensoit que la force ne doit jamais être employée qu'au défaut des autres moyens, et son esprit lui fournissoit le courage conforme aux circonstances : hardi à Casal, tranquille et agissant dans sa retraite à Cologne, entreprenant lorsqu'il falloit faire arrêter les princes, mais insensible aux plaisanteries de la Fronde ; méprisant les bravades du coadjuteur, et écoutant les murmures de la populace, comme on écoute du rivage le bruit des flots de la mer. Il y avoit dans le cardinal de Richelieu quelque chose de plus grand, de plus vaste et de moins concerté ; et dans le cardinal Mazarin, plus d'adresse, plus de mesure et moins d'écarts ; on haïssoit l'un, et on se moquoit de l'autre, mais tous deux furent les maîtres de l'état.

Le même.

§ 327. 59. *Mathieu Molé, premier président.*

Si ce n'étoit pas une espèce de blasphème de dire qu'il y a eu quelqu'un dans notre siècle plus intrépide que le grand Gustave et que M. le Prince, je dirois que c'a été Molé, premier président. Il s'en falloit beaucoup que son esprit fût aussi grand que son cœur. Il ne laissoit pas d'y avoir quelque rapport par une ressemblance qui n'y étoit toutefois qu'en laid. Je vous ai déjà dit qu'il n'étoit point congru dans sa langue, et il est vrai ; mais il avoit une sorte d'éloquence qui, en choquant l'oreille, saisissoit l'imagination. Il

vouloit le bien de l'état préférablement à toutes choses, même à celui de sa famille, quoiqu'il parût l'aimer trop ; mais il n'eut pas le génie assez élevé pour connoître d'assez bonne heure celui qui eût pu lui en faire ; il présuma trop de son pouvoir ; il s'imagina qu'il modéroit la cour et sa compagnie ; il ne réussit ni à l'une ni à l'autre ; il se rendit suspect à toutes les deux, et ainsi il fit du mal avec de bonnes intentions. La préoccupation y contribua beaucoup ; il étoit extrême en tout, et j'ai même observé qu'il jugeoit des actions par les actions. Comme il avoit été nourri dans les formes du palais, tout ce qui étoit extraordinaire lui étoit suspect ; il n'y a guère de dispositions plus dangereuses en ceux qui se rencontrent dans les affaires où les règles ordinaires n'ont plus lieu.

Card. de Retz.

§ 328. 60. *Louis XIV, dit le Grand, mort en* 1715. *Précis de son règne.*

Louis XIV l'emportoit sur tous ses courtisans par la richesse de sa taille, et par la beauté majestueuse de ses traits.

Le son de sa voix noble et touchante gagnoit les cœurs qu'intimidoit sa présence. Il avoit une démarche qui ne pouvoit convenir qu'à lui et à son rang, et qui eût été ridicule à tout autre. L'embarras qu'il inspiroit à ceux qui lui parloient, flattoit en secret la complaisance avec laquelle il sentoit sa supériorité.

Lorsque le cardinal Mazarin mourut, Louis XIV, âgé de vingt-deux ans, voulut régner par lui-même ; il y avoit quelque temps qu'il consultoit ses forces, et qu'il essayoit en secret son génie pour régner. Sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il falloit pour accréditer leur ministère, et veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser.

Il commença par mettre de l'ordre dans les finances dérangées par un long brigandage. La discipline fut établie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence et la décence embellirent sa cour. Les plaisirs même eurent de l'éclat et de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, et tous employés à la gloire du roi et de la France. Ses peuples, qui, depuis la mort de Henri le Grand, n'avoient point eu de véritable roi, et qui détestoient l'empire d'un premier ministre, furent remplis d'admiration et d'espérance, quand ils virent Louis XIV faire à vingt-deux ans, ce que Henri IV avoit fait à cinquante....

Il acquit par sa fermeté une supériorité réelle dans l'Europe, en faisant voir combien il étoit à craindre....Son ambassadeur auprès du pape, le duc de Créqui, est insulté par le corps de Corses animés par dom Mario Chigi, frère du pape. Le pape différa tant qu'il put la réparation, persuadé qu'avec les François il n'y a qu'à temporiser, et que tout s'oublie. Il fit pendre un Corse et un sbire au bout de quatre mois, et il fit sortir de Rome le gouverneur, soupçonné d'avoir autorisé l'insulte : mais il fut consterné d'apprendre que le roi menaçoit de faire assiéger Rome qu'il faisoit déjà passer des troupes en Italie, et que le maréchal du Plessis-Praslin étoit nommé pour les commander. L'affaire étoit devenue une querelle de nation à nation, et le roi vouloit faire respecter la sienne. Le pape implora la médiation de tous les princes catholiques ; il fit ce qu'il put pour les animer contre Louis XIV, mais les circonstances n'étoient pas favorables au pape.

La cour Romaine ne fit qu'irriter le roi, sans pouvoir lui nuire. Le parlement de Provence cita le Pape et fit saisir le comtat d'Avignon....Il fallut que le pape pliât ; il fut forcé d'exiler de Rome son propre frère, d'envoyer son neveu, le cardinal Chigi, en qualité de légat *à latere*, faire satisfaction au roi, de casser la garde Corse, et d'élever dans Rome une pyramide avec une inscription qui contenoit l'insulte et la réparation. Le cardinal Chigi fut le premier légat de la cour Romaine, qui fut jamais envoyé pour demander pardon.

En soutenant ainsi sa dignité, il n'oublioit pas d'augmenter son pouvoir. Les finances, bien administrées par Colbert, le mirent en état d'acheter Dunkerque et Mardik du roi d'Angleterre, pour cinq millions de livres, à vingt-six livres dix sous le marc. Quelque temps après le roi força le duc de Lorraine à lui donner la forte ville de Marsal.

Louis augmentoit ses états même pendant la paix, et se tenoit toujours prêt pour la guerre, faisant fortifier ses frontières, tenant ses troupes dans la discipline, augmentant leur nombre, faisant

des revues fréquentes... Il passoit pour un prince guerrier et politique, et l'Europe le redoutoit même avant qu'il eût fait la guerre....Il entreprit de réparer les ruines de la marine et de donner à la France tout ce qui lui manquoit, avec une diligence incroyable....Louis XIV, jeune, riche, bien servi, obéi aveuglément, marquoit l'impatience de se signaler et d'être conquérant.

L'occasion se présenta bientôt à un roi qui la cherchoit. Philippe IV, son beau-père mourut....et Louis XIV, comptant plus sur ses forces que sur ses raisons, marcha en Flandres à des conquêtes assurées. Il étoit à la tête de trente-cinq mille hommes. Turenne étoit sous lui le général de cette armée. Colbert avoit multiplié les ressources de l'état pour fournir à ces dépenses. Louvois, nouveau ministre de la guerre, avoit fait des préparatifs immenses pour la campagne. Des magasins de toute espèce étoient distribués sur la frontière....Le jeune roi, aimant la magnificence, étaloit celle de la cour dans les fatigues de la guerre: la bonne chère, le luxe et les plaisirs s'introduisirent dans nos armées, dans les temps même que la discipline s'affermissoit. Louis n'eut qu'à se présenter devant les villes de Flandres. Il entra dans Charleroi comme dans Paris ; Ath, Tournai, furent prises en deux jours. Furnes, Armentières, Courtrai, ne tinrent pas davantage. Il descendit dans la tranchée devant Douai, et elle se rendit le lendemain. Lille capitula après neuf jours de siége....Il se hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ses courtisans et de ses maîtresses, et des fêtes qu'il donna à sa cour.

Le deux de Février, 1668, il part de St. Germain pour l'expédition de la Franche-Comté.....Vingt-mille hommes assemblés de vingt routes différentes se trouvent le même jour en Franche-Comté, à quelques lieues de Besançon, et le grand Condé paroît à leur tête.... Besançon la capitale de la province, est investie par le prince de Condé: Luxembourg, son principal lieutenant-général, court à Salins. Le lendemain Besançon et Salins se rendirent...Le roi courut aussitôt se montrer à la fortune qui faisoit tout pour lui.

Il assiége Dole en personne....On ne lui voyoit point, dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de François I et de Henri IV, qui cherchoient toutes les espèces de dangers. Il se contentoit de ne les pas craindre, et d'engager tout le monde à s'y précipiter avec ardeur. Il entra dans Dole au bout de quatre jours de siége, douze jours après son départ de St. Germain ; enfin, en moins de trois semaines toute la Franche-Comté lui fut soumise.

Tant de fortune et tant d'ambition réveilla l'Europe assoupie ; l'empire commença à remuer, et l'empereur à lever des troupes. Les Suisses, voisins des Francs-Comtois, et qui n'ont de bien que leur liberté, trembièrent pour elle. Les Hollandois, à qui il avoit toujours importé d'avoir les François pour amis trembloient de les avoir pour voisins....Le traité entre la Hollande, l'Angleterre et la Suède, pour tenir la balance de l'Europe, et réprimer l'ambition de Louis XIV, fut proposé et conclu en cinq jours.

Tout ambitieux, tout puissant, tout irrité qu'étoit Louis XIV, il détourna l'orage qui alloit s'élever de tous les côtés de l'Europe, il proposa lui-même la paix, et rendit la Franche-Comté. Les Hollandois eussent bien mieux aimé qu'il eût rendu la Flandres, et être délivrés d'un voisin si redoutable : mais toutes les nations trouvèrent que le roi marquoit assez de modération, en se privant de la Franche-Comté. Cependant il gagnoit davantage en retenant les villes de Flandres, et il s'ouvroit les portes de la Hollande qu'il songeoit à détruire dans le temps qu'il lui cédoit.

Louis XIV, forcé de rester quelque temps en paix, continua, comme il avoit commencé, à régler, à fortifier, et embellir son royaume. Il fit voir qu'un roi absolu qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine ; il n'avoit qu'à commander, et les succès dans l'administration étoient aussi rapides, que l'avoient été ses conquêtes. C'étoit une chose véritablement admirable, de voir les ports de mer, auparavant déserts et ruinés, maintenant entourés d'ouvrages qui faisoient leur défense, couverts de navires et de matelots, et contenant déjà près de soixante grands vaisseaux qu'il pouvoit armer en guerre. De nouvelles colonies, protégées par son pavillon, partoient de tous côtés pour l'Amérique, pour les Indes Orientales, pour les côtes de l'Afrique. Cependant en France et sous ses yeux, des édifices immenses occupoient des milliers d'hommes avec tous les arts que l'architecture entraîne après elle ; et dans l'intérieur de sa cour et de sa capitale, des

arts plus nobles et plus ingénieux donnoient à la France une gloire, dont les siècles précédens n'avoient pas eu même l'idée. Les lettres florissoient....le goût et la raison pénétroient dans les écoles de la barbarie.

Cet air de grandeur dont le roi relevoit toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son règne, l'idolâtrie de ses courtisans, enfin le goût que ses peuples, et surtout les Parisiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guerre où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes, tout cela fit regarder à Paris le passage du Rhin comme un prodige qu'on exagéroit encore. L'opinion commune étoit que cette armée avoit passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, et malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable appelée Tolhuis.... La France fut alors au comble de sa gloire. Le nom de ses généraux imprimoit la vénération. Ses ministres étoient regardés comme des génies supérieurs aux conseillers des autres princes ; et Louis étoit en Europe comme le seul roi.... Mais il commit une grande faute en ne poursuivant pas avec assez de rapidité des conquêtes faciles. Condé et Turenne vouloient qu'on démolit la plupart des places Hollandoises. Ils disoient que ce n'étoit point avec des garnisons que l'on prend des états, mais avec des armées, et qu'en conservant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devoit marcher rapidement à la conquête entière. Louvois au contraire, vouloit que tout fût place et garnison. C'étoit là son génie, et c'étoit aussi le goût du roi.... Louis le crut et se trompa, comme il l'avoua depuis. Il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la Hollande ; il affoiblit son armée, en la divisant dans trop de places ; il laissa à son ennemi le temps de respirer. L'Europe étoit troublée par les armes et par les négociations de Louis. Enfin, il ne put empêcher que l'empereur, l'empire et l'Espagne ne s'alliassent avec la Hollande, et ne lui déclarassent solennellement la guerre.

Le parlement d'Angleterre força son roi d'entrer sérieusement dans des négociations de paix, et de cesser d'être l'instrument mercenaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois provinces Hollandoises avec autant de promptitude qu'on les avoit conquises.... L'arc de triomphe de la porte Saint Denis et les autres monumens de la conquête étoient à peine achevés, que la conquête étoit abandonnée. Louis XIV passa dans l'Europe pour avoir joui avec trop de précipitation et trop de fierté de l'éclat d'un triomphe passager.

Le fruit de cette entreprise fut d'avoir une guerre sanglante à soutenir contre l'Espagne, l'empire et la Hollande réunis, d'être abandonné de l'Angleterre, et enfin de Munster et de Cologne même.

Le roi tint seul contre tous les ennemis qu'il s'étoit faits, . . . il se défendoit, et il attaquoit partout en même temps. . . . Louis accompagné de son frère, et du fils du grand Condé, assiégea Besançon. Il aimoit la guerre des siéges, et l'entendoit aussi-bien que les Condé et les Turenne : et tout jaloux qu'il étoit de sa gloire, il avouoit que ces deux grands hommes entendoient mieux que lui la guerre de campagne.... Besançon fut pris en neuf jours, et au bout de six semaines toute la Franche-Comté fut soumise au roi. Elle est restée à la France, et semble y être pour jamais annexée : monument de la foiblesse du ministre Autrichien-Espagnol, et de la force de celui de Louis XIV. Aux conférences qui furent ouvertes pour la paix, il parloit à l'Europe en maître, et agissoit en politique....rien ne fut changé aux conditions qu'il prescrivit ; l'Europe reçut de lui des lois et la paix.

Louis XIV fut en ce temps au comble de la grandeur, victorieux depuis qu'il régnoit, n'ayant assiégé aucune place qu'il n'eût prise ; supérieur en tout genre à ses ennemis réunis ; la terreur de l'Europe pendant six années de suite, enfin son arbitre et son pacificateur ; ajoutant à ses états la Franche-Comté, Dunkerque, et la moitié de la Flandres, et ce qu'il devoit compter pour le plus grand de ses avantages, roi d'un nation alors heureuse, et le modèle des autres nations. L'hôtel de ville de Paris lui déféra quelque temps après, en 1680, le nom de Grand avec solennité, et ordonna que dorénavant ce titre seul seroit employé dans tous les monumens publics. L'Europe, quoique jalouse, ne réclama pas contre ces honneurs.

L'ambition de Louis XIV ne fut point retenue par cette paix générale. L'empire, l'Espagne, la Hollande, licencièrent leurs troupes extraordinaires ; il garda toutes les siennes. Il fit de la paix un temps de conquêtes. Il étoit même si sûr de son pouvoir, qu'il établit dans Metz et dans Brissac des juridictions pour réunir à sa couronne toutes les terres qui pou-

voient avoir été autrefois de la dépendance de l'Alsace ou des Trois Evêchés, mais qui, depuis un temps immémorial, avoient passé sous d'autres maîtres. Beaucoup de souverains de l'empire, l'électeur Palatin, le roi d'Espagne même qui avoit quelques baillages dans ces pays, le roi de Suède, comme duc de Deux-Ponts, furent cités devant ces chambres pour rendre hommage au roi de France, ou pour subir la confiscation de leurs biens. Depuis Charlemagne, on n'avoit vu aucun prince agir ainsi en maître et en juge des souverains, et conquérir des pays par des arrêts. Il se vengea d'Alger avec le secours d'un art nouveau, dont la découverte fut due à cette attention qu'il avoit d'exciter tous les génies de son siècle. Cet art funeste, mais admirable, est celui des galliotes à bombe, avec lesquelles on peut réduire les villes maritimes en cendres.

Charles III, roi d'Espagne, par son testament, laissa au duc d'Anjou tous ses états, sans savoir ce qu'il lui laissoit. L'Europe parut dans l'engourdissement de la surprise et de l'impuissance, quand elle vit la monarchie d'Espagne soumise à la France, dont elle avoit été trois cents ans la rivale. Louis XIV sembloit le monarque le plus heureux et le plus puissant de la terre. Il se voyoit à soixante et deux ans entouré d'une nombreuse postérité ; un de ses petits-fils alloit gouverner sous ses ordres l'Espagne, l'Amérique, la moitié de l'Italie, et les Pays-Bas. L'empereur n'osoit encore que se plaindre.

Le roi Guillaume, ennemi jusqu'au tombeau de la grandeur de Louis XIV, promit à l'empereur d'armer l'Angleterre et la Hollande ; il mit encore le Danemark dans ses intérêts ; enfin il signa à la Haye la ligue déjà tramée contre la maison de France. Mais le roi s'en étonna peu, et comptant sur les divisions que son argent devoit jeter dans le parlement Anglois, et plus encore sur les forces réunies de l'Espagne, il sembla mépriser ses ennemis. Mais Louis XIV, âgé de plus de soixante ans, ne pouvoit plus si bien connoître les hommes ; il voyoit les choses dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués et fascinés par une longue prospérité. Les généraux qu'il employoit étoient souvent gênés par des ordres précis ; les dignités et les récompenses militaires furent prodiguées ; la discipline militaire tomba dans un relâchement funeste. La nouvelle de la défaite d'Hochstet vint à Versailles au milieu des réjouissances pour la naissance d'un arrière-petit-fils de Louis XIV. Personne n'osoit apprendre au roi une vérité si cruelle. Il fallut que Madame de Maintenon se chargeât de lui dire qu'il n'étoit plus invincible.

Louis XIV fit face partout, quoique partout affoibli : il résistoit ou protégeoit, ou attaquoit encore de tous côtés. Mais on fut aussi malheureux en Espagne qu'en Italie, en Allemagne et en Flandres. . . . Les peuples, qui avoient idolâtré leur roi dans ses prospérités, murmuroient contre Louis XIV malheureux....Dans ces circonstances funestes, il n'hésita pas à demander la paix à ces Hollandois si maltraités autrefois par lui....Ils parlèrent en vainqueurs, et déployèrent avec l'envoyé du plus fier de tous les rois, toute la hauteur dont ils avoient été accablés en 1672. Louis XIV fit alors ce qu'il n'avoit jamais fait avec ses sujets. Il se justifia devant eux, il adressa aux gouverneurs des provinces et aux communautés des villes, une lettre circulaire par laquelle, en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il étoit obligé de leur faire encore soutenir, il excitoit leur indignation, leur honneur, et même leur pitié.

L'intérieur du royaume étoit si languissant que le roi demanda encore la paix en suppliant. Il offrit de reconnoître l'archiduc pour roi d'Espagne, de ne donner aucun secours à son petit-fils, et de l'abandonner à sa fortune....Les plénipotentiaires de France poussèrent l'humiliation jusqu'à promettre que le roi donneroit de l'argent pour détrôner Philippe V, et ne furent point écoutés....Une faute que fit le prince Eugène délivre le roi et la France de tant d'inquiétudes. Le maréchal de Villars en profite et sauve la France. Chaque progrès de ce général hâtoit la paix d'Utrecht....Le traité fut signé par toutes les puissances, à l'exception de l'empereur, qui, comprenant bientôt que, sans le secours de l'Angleterre et de la Hollande, il ne pouvoit prévaloir contre la France, se résolut trop tard à la paix.

Le courage d'esprit avec lequel Louis XIV vit sa fin, fut dépouillé de toute cette ostentation repandue sur toute sa vie. Ce courage alla jusqu'à avouer ses fautes....Quoique sa vie et sa mort eussent été glorieuses, il ne fut pas aussi regretté qu'il le méritoit....Le même homme qui avoit donné des fêtes, avoit donné du

pain aux pauvres dans la disette de 1662, il avoit fait venir des grains que les riches achetèrent à vil prix, et dont il fit des dons aux pauvres familles à la porte du Louvre: il avoit remis au peuple trois millions de tailles.

Il mit dans sa cour, comme dans son règne, tant d'éclat et de magnificence, que les moindres détails de sa vie semblent intéresser la postérité, ainsi qu'ils étoient l'objet de la curiosité de toutes les cours de l'Europe et de tous les contemporains. La splendeur de son gouvernement s'est répandue sur ses moindres actions.

Il aima assez Marie Mancini pour être tenté de l'épouser, et fut assez maître de lui-même pour s'en séparer. Cette victoire qu'il remporta sur sa passion commençoit à faire connoître qu'il étoit né avec une grande âme. Il en remporta une plus forte et plus difficile en laissant le cardinal Mazarin maître absolu. La reconnoissance l'empêcha de secouer le joug qui commençoit à lui peser.

Il s'occupoit à lire des livres d'agrément pendant ce loisir. Il se plaisoit aux vers et aux romans, qui, en peignant la galanterie et l'héroïsme, flattoient en secret son caractère. Il lisoit les tragédies de Corneille, et se formoit le goût qui n'est que la suite d'un sens droit, et le sentiment prompt d'un esprit bien fait. Le roi fit plus de progrès dans cette école d'agrément depuis dix-huit ans jusqu'à vingt, qu'il n'en avoit fait dans les sciences. On ne lui avoit presque rien appris. Le cardinal Mazarin souffroit volontiers qu'on donnât au roi peu de lumières. L'étude qu'il avoit négligée avec ses précepteurs au sortir de l'enfance, une timidité qui venoit de la crainte de se compromettre, et l'ignorance où le tenoit le cardinal Mazarin, firent penser à toute la cour qu'il seroit toujours gouverné comme Louis XIII, son père.

Il n'y eut qu'une occasion où ceux qui savent juger de loin prévirent ce qu'il devoit être. Ce fut lors qu'en 1655, après l'extinction des guerres civiles, après sa première campagne et son sacre, le parlement voulut encore s'assembler au sujet de quelques édits. Le roi partit de Vincennes en habit de chasse, suivi de toute sa cour; entra au parlement en grosses bottes et le fouet à la main, et prononça ces mots: " On sait les malheurs qu'ont " produits vos assemblées; j'ordonne " qu'on cesse celles qui sont commen- " cées sur mes édits. Monsieur le pre- " mier président, je vous défends de " souffrir des assemblées, et à pas un de " vous de les demander."

Louis XIV excelloit dans les danses graves qui convenoient à la majesté de sa figure, et qui ne blessoient pas celle de son rang. Cependant il partageoit son temps entre les plaisirs qui étoient de son âge, et les affaires qui étoient de son devoir. Il tenoit conseil tous les jours, et travailloit ensuite avec Colbert....La principale gloire des amusemens qui perfectionnoient en France le goût, la politesse et les talens, venoit de ce qu'ils ne déroboient rien aux travaux assidus du monarque. Sans ces travaux, il n'auroit su que tenir une cour; il n'auroit pas su régner: et si les plaisirs magnifiques de cette cour avoient insulté à la misère du peuple, ils n'eussent été qu'odieux.

Ce qui lui donna dans l'Europe le plus d'éclat, ce fut une libéralité qui n'avoit point d'exemple....Il s'exprimoit toujours noblement et avec précision, s'étudiant en public à parler comme à agir en souverain.

Louis XIV avoit dans l'esprit plus de justesse et de dignité, que de saillies.... Aucun de ceux qui ont trop censuré Louis XIV ne peuvent disconvenir qu'il ne fût, jusqu'à la journée d'Hochstet, le seul puissant, le seul magnifique, le seul grand presque en tout genre. Car quoiqu'il y eût des héros qui effacèrent en lui le guerrier, personne n'effaça le monarque. Il faut avouer encore qu'il soutint ses malheurs et qu'il les répara: il a eu des défauts, il a fait des fautes, mais ceux qui le condamnent l'auroient-ils égalé, s'ils avoient été à sa place?....Il aimoit en tout la grandeur et la gloire; un prince qui, ayant fait d'aussi grandes choses que lui, seroit encore simple et modeste, seroit le premier des rois, et Louis XIV le second....Il avoit du goût pour l'architecture, pour les jardins, pour la sculpture, et ce goût étoit toujours dans le grand et dans le noble.

Plusieurs écrivains ont attribué uniquement à Colbert cette protection donnée aux arts, et cette magnificence de Louis XIV. Mais il n'eut d'autre mérite en cela que de seconder la magnanimité et le goût de son maître.

Le siècle de Louis XIV a donc eu tout la destinée des siècles de Léon X, d'Auguste, d'Alexandre....Chaque artiste saisit en son genre les beautés naturelles que ce genre comporte.

C'étoit un temps digne de l'attention des temps à venir, que celui où les héros de Corneille et de Racine, les personnages de Molière, les symphonies de Lulli, les voix de Bossuet et de Bourdaloue se faisoient entendre à Louis XIV et à Madame, si célèbre par son goût, à un Condé, à un Turenne, à un Colbert, et à cette foule d'hommes supérieurs qui parurent en tout genre. Ce temps ne se retrouvera plus, où un duc de la Rochefoucault, l'auteur des *Maximes*, au sortir de la conversation d'un Pascal et d'un Arnauld, alloit au théâtre de Corneille.

Voltaire.

§ 329. 61. *Mazarin.*

Jules Mazarin avoit la figure noble et majestueuse, l'air ouvert et caressant, des grâces et de la douceur dans l'esprit. Souple, fin, délié, plein d'enjouement et de manége, sensible au plaisir, personne ne possédoit mieux que lui l'heureux don de plaire; mais il ne s'en servit que pour tromper. Les voies les plus obliques et les plus détournées étoient celles qu'il préféroit pour parvenir à ses fins, celles qui convenoient davantage à son caractère faux et dissimulé. Également insensible aux injures et aux bienfaits, il ne sut ni punir, ni récompenser, ni encourager le génie et les talens; on n'arrachoit de lui les grâces les mieux méritées qu'en le menaçant, ou lui inspirant de la crainte. Le caractère de sa politique étoit la ruse, la défiance, la patience, la timidité et la prévoyance; cependant, ce même homme qui sembloit presque toujours attendre le succès des affaires du temps et des circonstances, témoigna quelquefois de la fermeté, de la résolution, de l'intrépidité, du mépris pour la mort. Si les qualités du cœur eussent répondu chez lui à celles de l'esprit; s'il eût mieux étudié le génie, les mœurs et les lois de la nation qu'il avoit à gouverner; s'il eût respecté davantage la religion, la vertu, les talens, la bonne foi; s'il n'eût cherché à corrompre les grands par l'attrait du plaisir, à les amollir, à les subjuguer et à les ruiner par le luxe; si parvenu enfin, après des traverses et des périls sans nombre, au suprême degré de puissance et de grandeur, il eût cru qu'il avoit d'autres devoirs à remplir que ceux d'accumuler trésors sur trésors, on le regarderoit aujourd'hui comme aussi grand qu'il fut fortuné.

Désormeaux, Hist de Louis II, Prince de Condé.

§ 330. 62. *Le Cardinal de Retz.*

Le cardinal de Retz a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur; il a une mémoire extraordinaire, plus de force que de politesse dans ses paroles, l'humeur facile, de la docilité et de la foiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis; peu de piété, quelques apparences de religion. Il paroît ambitieux sans l'être. La vanité et ceux qui l'ont conduit, lui ont fait entreprendre de grandes choses, presque toutes opposées à sa profession. Il a suscité les plus grands désordres dans l'état, sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir; et loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paroître redoutable, et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire cardinal. Il a souffert la prison avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse l'a soutenu avec gloire durant plusieurs années dans l'obscurité d'une vie errante et cachée. Il a conservé l'archevêché de Paris, contre la puissance du cardinal Mazarin; mais après la mort de ce ministre, il s'en est démis sans connoître ce qu'il faisoit, et sans prendre cette conjoncture pour ménager les intérêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers conclaves, et sa conduite a toujours augmenté sa réputation. Sa pente naturelle est l'oisiveté; il travaille néanmoins avec activité dans les affaires qui le pressent, et il se repose avec nonchalance quand elles sont finies. Il a une grande présence d'esprit, et il sait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre, qu'il semble qu'il les ait prévues et désirées. Il aime à raconter: il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent, par des aventures extraordinaires; et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire. Il est faux dans la plupart de ses qualités, et ce qui a le plus contribué à sa réputation, est de savoir donner un beau jour à ses défauts. Il est insensible à la haine et à l'amitié, quelque soin qu'il ait pris de paroître occupé de

l'une et de l'autre. Il est incapable d'envie et d'avarice, soit par vertu, soit par inapplication. Il a plus emprunté de ses amis, qu'un particulier ne pouvoit espérer de leur pouvoir rendre. Il n'a point de goût ni de délicatesse. Il s'amuse de tout. Il évite avec adresse de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connoissance de toutes choses. La retraite qu'il vient de faire, est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion: il quitte la cour où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui.

La Rochefoucault.

§ 331. 63. *Autre portrait du même.*

On a de la peine à comprendre comment un homme qui passa sa vie à cabaler, n'eut jamais de véritable objet. Il aimoit l'intrigue pour intriguer; esprit hardi, délié, vaste et un peu romanesque, sachant tirer parti de l'autorité que son état lui donnoit sur le peuple, et faisant servir la religion à sa politique; cherchant quelquefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devoit qu'au hasard, et ajustant souvent après coup les moyens aux événemens. Il fit la guerre au roi, mais le personnage de rebelle étoit ce qui le flattoit le plus dans sa rébellion; magnifique, bel esprit, turbulent, ayant plus de saillies que de suite, plus de chimères que de vues. Déplacé dans une monarchie, et n'ayant pas ce qu'il falloit pour être républicain, parce qu'il n'étoit ni sujet fidèle ni bon citoyen; aussi vain, plus hardi et moins honnête homme que Cicéron; enfin plus d'esprit, moins grand et moins méchant que Catilina. Ses mémoires sont très-agréables à lire; mais conçoit-on qu'un homme ait le courage ou plutôt la folie de dire de lui-même plus de mal que n'en eût pu dire son plus grand ennemi? Ce qui est étonnant, c'est que ce même homme sur la fin de sa vie, n'étoit plus rien de tout cela, et qu'il devint doux, paisible, sans intrigue, et l'amour de tous les honnêtes gens de son temps; comme si toute son ambition d'autrefois n'avoit été qu'une débauche d'esprit, et des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge; ce qui prouve bien qu'en effet il n'y avoit en lui aucune passion réelle. Après avoir vécu avec une magnificence extrême et avoir fait pour plus de quatre millions de dettes, tout fut payé, soit de son vivant, soit après sa mort.

Hénault.

§ 332. 64. *Portrait de M. de Turenne.*

M. de Turenne, un des plus grands hommes de notre siècle, avoit les sourcils joints et la physionomie mauvaise; cependant jamais personne ne montra plus de bonté, plus de douceur, plus d'humanité. Il ne connoissoit aucune sorte d'intérêts, ni dans les grandes, ni dans les petites choses. Il ne savoit pas s'il manquoit d'argent, ou s'il en avoit. Il n'avoit de vanité que sur sa naissance; et s'il n'avoit pas trop aimé ses proches, on n'auroit pas eu la moindre faute à lui reprocher. Il en fit une en confiant au cardinal de Bouillon, son neveu, ce qu'il ne devoit pas lui confier. On lui en reproche encore une autre; il avoit confié un secret important à une jeune dame, peu capable de le garder. Mais pourquoi chercher des défauts, là où il y a tant de vertus à admirer? Son esprit avoit beaucoup d'étendue, et étoit enrichi de toutes sortes de connoissances. Pendant les guerres civiles, il fut presque toujours opposé à M. le Prince. On les comparoit souvent; mais personne n'osoit décider entre eux. M. le Prince paroissoit avoir une valeur plus brillante, et M. de Turenne une valeur plus sage. Il ne connut aucun vice; il fut capable d'amitié; son courage étoit froid. Le roi fit pour le convertir, des efforts qui l'engagèrent à écouter des disputes. Il fut convaincu long-temps, avant que d'abjurer. Le roi apprit sous lui le métier de la guerre, et fit plusiers campagnes, écoutant, exécutant, et ne décidant rien.

Mde. de Maintenon.

§ 333. 65. *Colbert.*

1683. Mort de M. Colbert, âgé de 64 ans, le 6 Septembre. L'éclat et la prospérité de ce règne, la grandeur du souverain, le bonheur des peuples, feront regretter à jamais le plus grand ministre qu'ait eu la France; ce fut par lui que les arts furent portés à ce degré de splendeur qui a rendu le règne de Louis XIV le plus beau règne de notre monarchie; et ce qui est à remarquer, c'est que

cette protection signalée qu'il leur accorda n'étoit peut-etre pas en lui l'effet seul du goût et des connoissances; ce n'étoit pas par sentiment qu'il aimoit les artistes et les savans; c'étoit comme homme d'état qu'il les protégeoit, parce qu'il avoit reconnu que les beaux-arts sont souvent capables de former et d'immortaliser les grands empires. Homme mémorable à jamais; ses soins étoient partagés entre l'économie et la prodigalité: il économisoit dans son cabinet, par l'esprit d'ordre qui le caractérisoit, ce qu'il étoit obligé de prodiguer aux yeux de l'Europe, tant pour la gloire de son maître, que par la nécessité de lui obéir; esprit sage et n'ayant point les écarts du génie; *par negotiis neque suprà erat* (Tacite). Il ne fut que huit jours malade; on a dit qu'il étoit mort hors de la faveur; grande instruction pour les ministres!

Hénault.

§ 334. 66. *Parallèle de Sully et de Colbert.*

Sully servit la France même lorsqu'il n'étoit plus. Il prépara le siècle de Louis XIV et forma Colbert. Colbert et Sully! quels noms! c'est un spectacle intéressant de rapprocher ces deux hommes célèbres qui font époque dans notre histoire, et peut-être dans celle de l'Europe.

Destinés tous deux à de grandes choses, ils furent élevés au ministère à peu près dans les mêmes circonstances. Sully parut après les horribles déprédations des favoris et les désordres de la ligue. Colbert eut à réparer les maux qu'avoit causés le règne orageux et foible de Louis XIII, les opérations brillantes, mais forcées de Richelieu, les querelles de la Fronde, l'anarchie des finances sous Mazarin. Tous deux trouvèrent le peuple accablé d'impôts, et le roi privé de la plus grande partie de ses revenus; tous deux eurent le bonheur de rencontrer deux princes, qui avoient le génie du gouvernement, capables de vouloir le bien, assez courageux pour l'entreprendre, assez fermes pour le soutenir, désirant de faire de grandes choses, l'un pour la France, et l'autre pour lui-même. Tous deux commencèrent par liquider les dettes de l'état; et les mêmes besoins firent naître les mêmes opérations; tous deux travaillèrent ensuite à accroître la fortune publique. Ils surent également combiner la nature des divers impôts; mais Sully ne sut pas en tirer tout le parti possible. Colbert perfectionna l'art d'établir entre eux de justes proportions. Tous deux diminuèrent les frais énormes de la perception, bannirent le trafic honteux des emplois qui enrichissoit et qui avilissoit la cour, ôtèrent aux courtisans tout intérêt dans les fermes. Tous deux firent cesser la confusion qui régnoit dans les recettes, et les gains immenses que faisoient les receveurs: mais dans toutes ces parties, Colbert n'eut que la gloire d'imiter Sully et de faire revivre les anciennes ordonnances de ce grand homme. Le ministre de Louis XIV, à l'exemple de celui de Henri IV, assura des fonds pour chaque dépense; à son exemple, il réduisit l'intérêt de l'argent. Tous deux travaillèrent à faciliter les communications: mais Colbert fit exécuter le canal du Languedoc, dont Sully n'avoit eu que le projet. Ils connurent également l'art de faire tomber sur les riches et sur les habitans des villes les remises accordées aux campagnes; mais on leur reproche à tous deux d'avoir gêné l'industrie par des taxes. Le crédit, cette partie importante des richesses publiques, qui fait circuler celles qu'on a, et qui supplée à celles qu'on n'a pas, paroît n'avoir pas été assez connu par Sully, et assez ménagé par Colbert. Les gains excessifs des traitans furent réprimés par tous les deux; mais Sully connut mieux de quelle importance il est pour un état de rapprocher les gains des finances, de ceux qu'on peut faire dans les entreprises de commerce ou d'agriculture. Les monnoies attirèrent leur attention; mais Sully n'aperçut que les maux, ou ne trouva que des remèdes dangereux; Colbert porta dans cette partie une supériorité de lumières qu'il dut à son siècle autant qu'à lui-même. On leur doit à tous deux l'éloge d'avoir vu que la réforme du barreau pouvoit influer sur l'aisance; mais l'avantage des temps fit que Colbert exécuta ce que Sully ne put que désirer. L'un, dans un temps d'orage, et sous un roi soldat, annonça seulement à une nation guerrière qu'elle devoit estimer les sciences; l'autre, ministre d'un roi qui portoit la grandeur jusque dans les plaisirs de l'esprit, donna au monde l'exemple, trop oublié peut-être, d'honorer, d'enrichir et de développer les talens. Sully entrevit le premier l'utilité d'une marine; c'étoit beaucoup en sortant de la barba-

rie; nous nous souvenons que Colbert eut la gloire d'en créer une. Le commerce fut protégé par les deux ministres; mais l'un vouloit le tirer presque tout entier du produit des terres; l'autre, des manufactures. Sully préféroit, avec raison, celui qui, étant attaché au sol, ne peut être partagé ni envahi, et qui met les étrangers dans une dépendance nécessaire; Colbert ne s'aperçut pas que l'autre n'est fondé que sur des besoins de caprice et de goût, et qu'il peut passer avec les artistes, dans tous les pays du monde. Sully fut donc supérieur à Colbert dans la connoissance des véritables sources du commerce; mais Colbert l'emporta sur lui du côté des soins, de l'activité, et des calculs politiques dans cette partie. Il l'emporta par son attention à diminuer les droits intérieurs du royaume, que Sully augmenta quelquefois par son habileté à combiner les droits d'entrée et de sortie: opération qui est, peut-être, un des plus savans ouvrages d'un législateur, et où la plus petite erreur de combinaison peut coûter des millions à l'état. Il sera difficile d'égaler Colbert dans les détails et les grandes vues du commerce. Il sera difficile de surpasser Sully dans les encouragemens qu'il donna à l'agriculture. Ce n'est pas que Colbert ait négligé entièrement cette partie importante. N'exagérons pas les fautes des grands hommes, et n'ayons pas la manie d'être toujours extrêmes dans nos censures comme dans nos éloges. Colbert à l'exemple de Sully, voulut faire naître l'aisance dans nos campagnes. Il diminua les tailles; il prévint, autant qu'il put, les maux attachés à l'imposition arbitraire; il protégea, par des règlemens utiles, la nourriture des troupeaux; il encouragea la population par des récompenses; mais, faute d'avoir permis le commerce des grains, tant d'opérations admirables devinrent presque inutiles. Il n'y avoit point de richesses réelles. L'état parut brillant, et le peuple fut malheureux; l'or que le trafic faisoit circuler, ne parvenoit point jusqu'à la classe des cultivateurs; le prix des grains baissa sans cesse, et l'on finit par la disette. Tels furent les principes et les succès différens de ces deux grands hommes.

Si maintenant nous comparons leur caractère et leur talent, nous trouverons que tous deux eurent de la justesse et de l'étendue dans l'esprit, de la grandeur dans les projets, de l'ordre et de l'activité dans l'exécution: mais Sully peut-être saisit mieux la masse entière du gouvernement: Colbert en développa mieux les détails. L'un avoit plus de cette politique moderne qui calcule; l'autre de cette politique des anciens législateurs qui voyoient tout dans un grand principe. Le plan de Colbert étoit une machine vaste et compliquée, où il falloit sans cesse remonter de nouvelles roues; le plan de Sully étoit simple et uniforme comme celui de la nature. Colbert attendoit plus des hommes; Sully attendoit plus des choses. L'un créa des ressources inconnues à la France; l'autre, employa le mieux les ressources qu'elle avoit. La réputation de Colbert dut avoir d'abord plus d'éclat; celle de Sully dut acquérir plus de solidité. A l'égard du caractere, tous deux eurent le courage et la vigueur d'âme, sans laquelle on ne fit jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal dans un état: mais la politique de l'un se sentoit de l'austérité de ses mœurs; celle de l'autre du luxe de son siècle. Ils eurent la triste conformité d'être haïs; mais l'un des grands, l'autre du peuple. On reprocha de la dureté à Colbert, de la hauteur à Sully: mais si tous deux choquèrent des particuliers, tous deux aimèrent la nation. Enfin, si on examine leurs rapports avec les rois qu'ils servoient, on trouvera que Sully faisoit la loi à son maître, et que Colbert recevoit la loi du sien; que le premier fut plus le ministre du peuple, et le second plus le ministre du roi: enfin d'après les talens des deux princes, on jugera que Sully dut quelque chose de sa gloire à Henri IV, et que Louis XIV dut une partie de la sienne à Colbert.

Thomas.

§ 335. 67. *Parallèle du duc de Montausier et de Bossuet.*

L'un, d'une vertu haute et austère, d'une probité au-dessus de nos mœurs, d'une vérité à l'épreuve de la cour, philosophe sans ostentation, chrétien sans foiblesse, courtisan sans passion, l'arbitre du bon goût et de la rigidité des bienséances, l'ennemi du faux, l'ami et le protecteur du mérite, le zélateur de la gloire de la nation, le censeur de la licence publique; enfin un de ces hommes qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs, et qui seuls ne sont pas de notre siècle. L'autre, d'un génie vaste et heureux,

d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre, l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles ; un évêque au milieu de la cour ; l'homme de tous les talens et de toutes les sciences, le docteur de toutes les églises, la terreur de toutes les sectes, le père du dix-septième siècle et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des pères assemblés, dicté des canons et présidé à Nicée et à Ephèse.

Massillon.

§ 336. 68. *Vauban.*

Jamais les traits de la simple nature n'ont été mieux marqués qu'en lui, ni plus exempts de tout mélange étranger. Un sens droit et étendu, qui s'attachoit au vrai par une espèce de sympathie, et sentoit le faux sans le discuter, lui épargnoit les longs circuits par où les autres marchent ; et d'ailleurs sa vertu étoit en quelque sorte un instinct heureux, si prompt qu'il prévenoit sa raison. Il méprisoit cette politesse superficielle dont le monde se contente et qui couvre souvent tant de barbarie ; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité lui composoient une autre politesse plus rare, qui étoit toute dans son cœur. Il séyoit bien alors à tant de vertu de négliger des dehors, qui à la vérité lui appartiennent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité. Souvent M. le maréchal de Vauban a secouru de sommes assez considérables des officiers qui n'étoient pas en état de soutenir le service ; et, quand on venoit à le savoir, il disoit qu'il prétendoit leur restituer ce qu'il recevoit de trop des bienfaits du roi. Il en a été comblé pendant tout le cours d'une longue vie, et il a eu la gloire de ne laisser en mourant qu'une fortune médiocre. Il étoit passionnément attaché au roi : sujet plein d'une fidélité ardente et zélé, et nullement courtisan ; il auroit infiniment mieux aimé servir que plaire. Personne n'a été si souvent que lui, ni avec tant de courage, l'introducteur de la vérité ; il avoit pour elle une passion presque imprudente, et incapable de ménagement. Ses mœurs ont tenu bon contre les dignités les plus brillantes, et n'ont pas même combattu. En un mot c'étoit un Romain qu'il sembloit que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la république.

Fontenelle.

§ 337. 69. *Parallèle de Louis XIV et de Frederic-Guillaume, Electeur de Brandebourg.*

Ces deux princes étoient regardés chacun dans sa sphère, comme les plus grands hommes de leur siècle ; leur vie fournit des événemens dont la ressemblance est frappante, et d'autres dont les circonstances en éloignent les rapports ; comparer ces princes en fait de puissance, ce seroit mettre en parallèle les foudres de Jupiter et les flèches de Philoctète ; examiner leurs qualités personnelles en faisant abstraction des dignités, c'est mettre en évidence que l'âme et les actions de l'électeur n'étoient pas inférieures au génie et aux exploits du monarque.

Ils avoient tous les deux la physionomie prévenante et heureuse, des traits marqués, le nez aquilin, des yeux où se peignoient les sentimens de leur âme, l'abord facile, l'air et le port majestueux. Louis XIV étoit plus haut de taille ; il avoit plus de douceur dans son maintien, et l'expression plus laconique et plus nerveuse : Frédéric-Guillaume avoit contracté aux universités de Hollande un air plus froid et une éloquence plus diffuse. Leur origine est également ancienne ; mais les Bourbons comptoient au nombre de leurs aïeux plus de souverains que les Hohenzollern ; ils étoient rois d'une grande monarchie, qui avoit eu long-temps des princes parmi leurs vassaux ; les autres étoient électeurs d'un pays peu étendu, et alors dépendant en partie des empereurs.

La jeunesse de ces princes eut une destinée à peu près semblable ; le roi mineur poursuivi dans son royaume par la Fronde et les princes de son sang, fut d'une montagne éloignée le spectateur de ce combat, que ses sujets rebelles livrèrent à ses troupes au faubourg St. Antoine : le prince électoral, dont le père avoit été dépouillé de ses états par les Suedois, fugitif en Hollande, fit son apprentissage de la guerre sous le prince Frédéric-Henri d'Orange, et se distingua au siége du fort de Schenk et de Bréda. Louis XIV, parvenu à la *régence*, soumit son royaume par le poids de l'autorité royale ; Frédéric-Guillaume, succédant à

son père dans un pays envahi, rentra en possession de son héritage à force de politique et de négociations.

Richelieu, ministre de Louis XIII, étoit un génie du premier ordre ; des mesures prises de longue main, soutenues avec courage, jetèrent les fondemens solides de grandeur, sur lesquels Louis XIV n'eut qu'à bâtir ; Schwartzenberg, ministre de George-Guillaume, étoit un traître, dont la mauvaise administration contribua beaucoup à plonger les états de Brandebourg dans l'abîme où les trouva Frédéric-Guillaume lorsqu'il parvint à la *régence*. Le monarque François est digne de louange pour avoir suivi le chemin de la gloire que Richelieu lui avoit préparé ; le héros Allemand fit plus, il se fraya le chemin seul.

Ces princes commandèrent tous deux leurs armées : l'un ayant sous lui les plus célèbres capitaines de l'Europe ; se reposant de ses succès sur les Turenne, les Condé, les Luxembourg ; encourageant l'audace et les talens, et excitant le mérite par l'ardeur de lui plaire ; il aimoit plus la gloire que la guerre ; il faisoit des campagnes par grandeur ; il assiégoit des villes, mais il évitoit les batailles ; il assista à cette campagne fameuse dans laquelle ses généraux enlevèrent toutes les places de Flandres aux Espagnols, à la belle expédition par laquelle Condé assujettit la Franche-Comté en moins de trois semaines à la France ; il encouragea ses troupes par sa présence lorsqu'elles passèrent le Rhin au fameux gué du Tolbuys : action que l'idolâtrie des courtisans et l'enthousiasme des poëtes fit passer pour miraculeuse. L'autre, n'ayant qu'à peine des troupes, et manquant de généraux habiles, suppléa lui seul par son puissant génie aux secours qui lui manquoient ; il formoit ses projets et les exécutoit ; s'il pensoit en général, il combattoit en soldat ; et par rapport aux conjonctures où il se trouvoit, il regardoit la guerre comme sa profession. Au passage du Rhin j'oppose la bataille de Warsovie, qui dura trois jours, et dans laquelle le grand électeur fut un des principaux instrumens de la victoire ; à la conquête de la Franche-Comté j'oppose la surprise de Rathenaw et la bataille de Trebnoerlin, où notre héros, à la tête de cinq mille cavaliers défit les Suédois et les chassa au-delà de ses frontières ; et, si ce fait ne paroît pas assez merveilleux, j'y ajoute l'expédition de Prusse, où son armée vola sur une mer glacée, fit quarante milles en huit jours, et où le nom seul de ce grand prince chassa, pour ainsi dire, sans combattre, les Suédois de toute la Prusse.

Les actions du monarque nous éblouissent par la magnificence qu'il y étale, par le nombre de troupes qui concourent à sa gloire, par la supériorité qu'il acquiert sur tous les autres rois, et par l'importance des objets intéressans pour toute l'Europe. Celles du héros sont d'autant plus admirables que son courage et son génie y font tout, qu'avec peu de moyens il exécute les entreprises les plus difficiles, et que les ressources de son esprit se multiplient à mesure que les obstacles augmentent.

Les prospérités de Louis XIV ne se soutinrent que pendant la vie des Colbert, des Louvois, et des grands capitaines que la France avoit portés. La fortune de Frédéric-Guillaume fut toujours égale, et l'accompagna tant qu'il fut à la tête de ses propres armées. Il paroît donc que la grandeur du premier étoit l'ouvrage de ses ministres et de ses généraux ; et que l'héroïsme du second n'appartenoit qu'à lui-même.

Le roi ajouta par ses conquêtes, la Franche-Comté, l'Alsace, et, en quelque façon, l'Espagne à sa monarchie, en attirant sur lui la jalousie de tous les princes de l'Europe : l'électeur acquit par ses traités la Poméranie, le Magdebourg, le Halberstadt, et Minden qu'il incorpora au Brandebourg ; et il se servit de l'envie qui déchiroit ses voisins, de sorte qu'ils devinrent les instrumens de sa grandeur.

Louis XIV étoit l'arbitre de l'Europe par sa puissance, qui en imposoit aux plus grands rois : Frédéric-Guillaume devint l'oracle de l'Allemagne par sa vertu, qui lui attira la confiance des plus grands princes. Pendant que tant de souverains portoient impatiemment le joug du despotisme que le roi de France leur imposoit, le roi de Danemark et d'autres princes soumettoient leurs différens au tribunal de l'électeur et respectoient ses jugemens équitables.

François I avoit essayé vainement d'attirer les beaux arts en France : Louis XIV les y fixa ; sa protection fut éclatante ; le goût Attique et l'élégance Romaine renaquirent à Paris : Uranie eut un compas d'or entre ses mains ; Calliope ne se plaignit plus de la stérilité de ses lauriers ; et des palais somptueux servirent d'asile aux muses. George-Guillaume fit des efforts

inutiles pour conserver l'agriculture dans son pays; la guerre de trente ans, comme un torrent ruineux, dévasta tout le nord de l'Allemagne: Frédéric-Guillaume repeupla ses états; il changea des marais en prairies, des déserts en hameaux, des ruines en villes; et l'on vit des troupeaux nombreux dans des contrées, où il n'y avoit auparavant que des animaux féroces. Les arts utiles sont les aînés des arts agréables: il faut donc nécessairement qu'ils les précèdent.

Louis XIV mérita l'immortalité pour avoir protégé les arts: la mémoire de l'électeur sera chère à ses derniers neveux, parce qu'il ne désespéra point de sa patrie. Les sciences doivent des statues à l'un, dont la protection libérale servit à éclairer le monde: l'humanité doit des autels à l'autre, dont la magnanimité repeupla la terre.

Mais le roi chassa les réformés de son royaume; et l'électeur les recueillit dans ses états: sur cet article le prince superstitieux et dur est bien inférieur au prince tolérant et charitable: la politique et l'humanité s'accordent à donner sur ce point une préférence entière aux vertus de l'électeur.

En fait de galanterie, de politesse, de générosité, de magnificence, la somptuosité Françoise l'emporte sur la frugalité Allemande: Louis XIV avoit autant d'avance sur Frédéric-Guillaume, que Lucullus en avoit sur Mithridate.

L'un donna des subsides en foulant ses peuples: l'autre les reçut en soulageant les siens. En France, Samuel-Bernard fit banqueroute pour sauver le crédit de la couronne; dans la Marche, la banque des états paya, malgré l'irruption des Suédois, le pillage des Autrichiens et le fléau de la peste.

Tous deux firent des traités et les rompirent, l'un par ambition, l'autre par nécessité: les princes puissans éludent l'esclavage de leur parole par une volonté libre et indépendante. Les princes qui ont peu de forces, manquent à leurs engagemens, parce qu'ils sont souvent obligés de céder aux conjonctures.

Le monarque se laissa gouverner vers la fin de son règne par sa maîtresse, et le héros par son épouse: l'amour-propre du genre humain seroit trop humilié, si la fragilité de ces demi-dieux ne nous apprenoit pas qu'ils sont hommes comme nous.

Ils finirent tous deux en grands hommes, comme ils avoient vécu, voyant les approches de la mort avec une fermeté inébranlable, quittant les plaisirs, la fortune, la gloire et la vie avec une indifférence stoïque, conduisant d'une main sûre le gouvernail de l'état jusqu'au moment de leur mort, tournant leurs dernières pensées sur leurs peuples qu'ils recommandèrent à leurs successeurs avec une tendresse paternelle, et ayant justifié par une vie pleine de gloire et de merveilles, le surnom de grand qu'ils reçurent de leurs contemporains, et que la postérité leur confirme d'une commune voix.

Frédéric, Roi de Prusse,
Mem. de Brandebourg.

§ 338. 70. *Jacques de Fiz-James, duc de Berwick.*

Son air froid, un peu sec, et même quelquefois un peu sévère, faisoit que quelquefois il auroit semblé un peu déplacé dans notre nation, si les grandes âmes et le mérite personnel avoient un pays. Il ne savoit jamais dire de ces choses, qu'on appelle *de jolies choses*. Il étoit, surtout, exempt de ces fautes sans nombre, que commettent continuellement ceux qui s'aiment trop eux-mêmes. S'il n'avoit pas trop bonne opinion de lui, il n'avoit pas non plus de méfiance: il se regardoit et se connoissoit avec le même bon sens qu'il voyoit toutes les autres choses. Il aimoit ses amis. Sa manière étoit de vous rendre des services sans vous rien dire; c'étoit une main invisible qui vous servoit. Il avoit un grand fond de religion: jamais homme n'a mieux suivi les lois de l'évangile, qui coûtent le plus aux gens du monde. Enfin jamais homme n'a tant pratiqué la religion, et n'en a si peu parlé. Il ne disoit jamais de mal de personne; aussi ne louoit-il jamais les gens qu'il croyoit indignes d'être loués. Il haïssoit ces disputes, qui, sous prétexte de la gloire de Dieu, ne sont que des disputes personnelles. Les malheurs du roi son père lui avoient appris qu'on s'expose à faire de grandes fautes, lorsqu'on a trop de crédulité pour les gens même dont le caractère est le plus respectable. Personne n'a donné un plus grand exemple du mépris qu'on doit faire de l'argent. Il avoit une modestie dans ses dépenses qui auroit dû le rendre très à son aise; car il ne dépensoit en aucune

chose frivole. Cependant il étoit toujours arriéré, parce que, malgré sa frugalité naturelle, il dépensoit beaucoup dans ses commandemens. Toutes les familles Angloises ou Irlandoises, pauvres, qui avoient relation avec quelqu'un de sa maison, avoient une espece de droit de s'introduire chez lui ; et il est singulier que cet homme, qui savoit mettre un si grand ordre dans son armée, qui avoit tant de justesse dans ses projets, perdit tout cela quand il s'agissoit de ses intérêts particuliers. Il n'étoit point du nombre de ceux qui, tantôt se plaignent des auteurs d'une disgrâce, tantôt cherchent à les flatter. Il alloit à celui dont il avoit sujet de se plaindre, lui disoit les sentimens de son cœur ; après quoi il ne disoit rien. . . . Jamais rien n'a mieux représenté l'état où se trouva la France à la mort de Turenne, que la consternation produite par la nouvelle de la mort du maréchal de Berwick. Tous deux ils avoient laissé des desseins interrompus, tous les deux une armée en péril. Tous les deux finirent d'une mort qui intéresse plus que les morts communes. Tous les deux avoient ce mérite modeste pour lequel on aime à s'attendrir, et que l'on aime à regretter. Il laissa une femme tendre, qui a passé le reste de sa vie dans les regrets ; et des enfans, qui par leur vertu font mieux que moi l'éloge de leur père.

Montesquieu.

§ 339. 71. *Louis XV, dit le Bien-aimé, mort en* 1774.

Vers la fin de sa vie, ce prince craignoit les affaires et en montroit ouvertement le dégoût. Les plaisirs même l'ennuyoient, s'ils n'étoient aiguisés par une variété difficile à inventer: tout ce qui ne lui étoit pas personnel lui étoit comme étranger. Il a laissé à son petit-fils qui lui a succédé, une cour livrée à un faste dévorant, des finances en désordre, un royaume intérieurement troublé par des mécontentemens sourds. Le murmure, l'inquiétude générale annonçoient des orages; le relâchement des liens entre le peuple et le souverain faisoit craindre la dissolution totale de l'état. Le monarque, dit-on, prévoyoit ces malheurs; mais au lieu de travailler à les prévenir, craignant la peine et tout entier à sa jouissance, il sembloit dire à la révolution: " attendez " que je n'y sois plus."

Ce prince étoit bon maître. Il avoit des principes de religion que son penchant pour les plaisirs et l'empire que ce penchant prenoit sur lui, n'effaça jamais. Louis XV, entouré de l'éclat des sciences rendues si brillantes sous Louis XIV, ne s'en laissoit pas éblouir. Il les favorisoit avec discernement, les écrivains en tout genre trop multipliés alors comme ils le sont encore, ne trouvoient pas auprès de lui un accès encourageant; mais il protégeoit noblement les entreprises littéraires et les autres projets dont on lui démontroit l'utilité.

Anquetil.

Si Louis XV étoit mort peu de temps après la conclusion de la paix d'Aix-la-chapelle en 1748, peu de rois auroient laissé une réputation plus éclatante et mieux méritée. Quelle modération dans la victoire! *écrivez en Hollande,* avoit-il dit à un de ses ministres au milieu de ses triomphes, *que je ne demande que la tranquillité de l'Europe: ce n'est pas ma condition, mais celle des peuples que je veux rendre meilleure.* Aussi à la paix n'accepta-t-il rien pour lui : tous les avantages furent pour ses alliés Quelle sensibilité sur un champ de bataille! *Qu'on ait soin des François blessés, comme de mes enfans,* ordonnoit-il à Fontenoy. *Qu'on ait le même soin des ennemis.* Quelle attention à éviter l'effusion du sang, lorsqu'elle n'étoit pas nécessaire! *J'aime mieux perdre quelques jours devant une place qu'un seul de mes sujets,* disoit-il à Menin, qu'une attaque, qui auroit coûté peu de sang, pouvoit réduire quatre jours plutôt. Quel empressement à saisir les occasions de soulager son peuple! Lorsqu'à la mort du duc de Lorraine l'état se trouve déchargé d'un pension de trois millions cinq cents mille livres, *cet argent,* dit-il, *me vient à propos, pour diminuer les tailles, et soulager les pauvres paroisses qui ont été grêlées.* C'est par une foule de traits semblables dignes de Henri IV, qu'il fut pendant trente ans les délices de la France, et qu'il mérita le surnom de *Bien-aimé,* qu'on ne sauroit attribuer à la flatterie, et qui ne fut que le cri du cœur, lorsque la France alarmée craignit de le perdre à Metz. Aussi la nouvelle de sa guérison fut-elle reçue avec plus de transport que ne l'auroit été celle de la victoire la plus éclatante, ce qui fit dire à ce prince dans le premier mouvement de reconnoissance: *ah! qu'il est doux d'être aimé*

ainsi ! et qu'ai-je fait pour le mériter ? Louis XV avoit donc les qualités d'un bon roi, et ce n'est pas d'après les dernières années de sa vie, mais d'après l'ensemble de son règne qu'on doit le juger.

L'éditeur.

§ 340. 72. *Le Cardinal Albéroni.*

Alors se rencontra un de ces esprits singuliers que le ciel semble avoir jetés dans des conditions inférieures, pour faire voir au monde jusqu'où peut s'élever la supériorité du génie ; un de ces hommes hardis et entreprenans dont l'ambition ne doit rien à la naissance, et qui, en quelque sorte créateurs d'eux-mêmes, deviennent les auteurs de leur destinée et les arbitres de celle des autres ; la providence les fait naître ; mais la fortune n'entre dans leur élévation qu'en subalterne, et ils sont créés par le génie. Tel étoit, si je ne me trompe, Albéroni, célèbre par sa disgrâce comme par sa faveur, et peut-être digne de l'une et de l'autre. Elizabeth n'avoit vu de lui que ce qui méritoit son estime ; il étoit un de ceux qui avoient contribué à la mettre sur le trône : maîtresse de sa faveur, elle crut l'accorder au mérite et ne pouvoit la refuser à la reconnoissance ; elle fit sa grandeur ; c'est lui-même qui fit sa ruine ; plus utile, s'il avoit pu se croire moins nécessaire ; et sûr de sa fortune, s'il avoit su s'en défier.

Poncet de la Rivière.

§ 341. 73. *Fleury.*

L'adresse de l'ancien évêque de Fréjus, précepteur du roi de France, fit exiler le duc de Bourbon. Le précepteur devint premier ministre et cardinal. Les premières fonctions de son ministère furent de soulager le peuple d'impôts qui l'accabloient ; il fit autant de bien aux finances du roi, où il mit l'économie, que de mal au militaire, et surtout à la marine qu'il négligea. Souple, timide, rusé, il conserva les vues d'un prêtre dans les fonctions d'un ministre.

Le Roi de Prusse, Mém. de Brandebourg.

§ 342. 74. *Parallèle de Fleury et de Richelieu.*

Mânes du grand Armand, qui avez épuisé, ce semble, toutes les merveilles d'un ministère glorieux ; venez et voyez. Votre gloire est incomparable ; mais il reste encore des routes qui mènent à une autre sorte de gloire, qui aura aussi ses admirateurs.

Le cardinal de Richelieu remue toute l'Europe par l'activité de sa politique : il fait marcher des armées de toutes parts ; elles paroissent où on ne les attendoit pas ; elles semblent sortir de dessous la terre. Je vois dans ces opérations étonnantes des ressorts multipliés, des forces mouvantes, de puissantes machines. Le cardinal de Fleury, paisible dans son cabinet, communique sa tranquillité à toute l'Europe, sans inquiétude, sans s'émouvoir, sans rien perdre de cette douceur aimable qui orne toutes ses actions ; il veut que tous ses états soient comme une même famille, où des frères bien nés vivent entre eux sans ambition et sans défiance ; et il réussit.

Le cardinal de Richelieu pose pour fondement de sa politique, de contredire, d'abaisser, d'abattre même, s'il est possible, la maison d'Autriche, comme une maison rivale qui ne pouvoit subsister qu'aux dépens de la maison de France. Le cardinal de Fleury entreprend de réunir ces deux illustres maisons. Il n'envie pas à la maison d'Autriche la splendeur qui lui est propre ; elle n'a rien qui offusque celle de la maison de Bourbon ; établissant entre elles pour maxime fondamentale, la droiture, la bonne foi et l'équité, il satisfait aux intérêts de l'une et de l'autre ; et de maisons rivales, il en fait comme une seule et même maison.

Le cardinal de Richelieu prend son vol de si haut, qu'il fond même sur l'aigle dans sa plus grande élévation. Il l'étonne, il l'atterre, il lui arrache sa proie. Le cardinal de Fleury la charme par sa franchise, il lui donne sa proie et il la contente ; et cependant il vient à bout de partager avec elle l'empire des airs, et de lui faire aimer ce partage.

Le cardinal de Richelieu s'assujettit toutes les nations l'une après l'autre ; il nourrit entre elles des jalousies réciproques ; il profite de leurs divisions ; quelquefois même il les excite, ou il les fomente habilement, pour affoiblir les ennemis de son roi. Le cardinal de Fleury

ne veut pas que son roi ait des ennemis ; il a en horreur toute intrigue qui puisse paroître injuste ; il regarde le droit des gens et l'égalité dans la justice, comme le ressort des traités le plus efficace et le plus durable. Il veut que chacun soit content, et qu'il vive sans défiance et sans alarmes. Il cimente ses projets par l'intérêt que chacun trouve à les adopter. Toutes les nations admirent et paroissent satisfaites ; et si quelque jaloux conçoit du dépit, il n'ose éclater, de peur de paroître injuste.

En un mot, le cardinal de Richelieu désespère ses successeurs, par la profondeur de ses desseins, par la hardiesse de ses entreprises, par la rapidité de ses succès. Qui pourra l'imiter ? Le cardinal de Fleury veut avoir des imitateurs ; il trace à ceux qui viendront le plan d'un ministère plus facile, et peut-être plus sûr ; il accrédite la bonne foi et la probité ; il prépare les moyens de l'imiter, en donnant le modèle d'une politique dont tous les cœurs droits portent les ressorts dans leur propre vertu.

Je ne demanderai pas ici, messieurs, lequel des deux a le plus d'avantage. Je laisse volontiers au cardinal de Richelieu tout l'éclat et la splendeur de son ministère ; à Dieu ne plaise que je veuille diminuer la gloire de notre fondateur ! Fleury, le modeste Fleury s'offenseroit, si je lui donnois la préférence, ou même l'égalité ; mais sans porter de jugement, je dirai simplement ce que mon goût m'inspire. J'aime mieux la paix que la victoire, la bonne foi que l'intrigue, la justice que les conquêtes, j'aime mieux voir, en un mot, que la puissance de mon roi s'accroisse et s'étende, sans se faire des jaloux ; et je le crois plus grand, s'il n'a point d'ennemis, que s'il les avoit terrassés tous.

M. Languet, Archev. de Sens, à la réception de M. Boyer, Ev. de Mirepoix, à l'Ac. Fr. 1736.

§ 343. 75. *Parallèle de Louis XV, et de Louis XIV.*

On dira un jour que Louis XIV et Louis XV ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. La postérité dira que tous deux ont aimé la justice et commandé les armées. L'un recherchoit avec éclat la gloire qu'il méritoit ; il l'appelloit à lui du haut de son trône ; il en remplissoit le monde ; il déployoit une âme sublime dans le bonheur et dans l'adversité, dans ses camps, dans ses palais, dans les cours de l'Europe et de l'Asie ; les terres et les mers rendoient hommage à sa magnificence, et les plus petits objets, sitôt qu'ils avoient avec lui quelque rapport, prenoient un nouveau caractère et recevoient l'empreinte de sa grandeur. L'autre protége des empereurs et des rois, subjugue des provinces, interrompt le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses sujets, et y vole du sein de la mort dont à peine il est échappé. Il remporte des victoires, il fait les plus grandes choses avec une simplicité qui feroit penser que ce qui étonne le reste des hommes est pour lui dans l'ordre le plus commun et le plus ordinaire ; il cache la hauteur de son âme, sans s'étudier même à la cacher. Il a commencé ses triomphes par la même province où commencèrent ceux de son bisaïeul, et il les a étendus plus loin. Plus heureux que le grand Henri, qui ne remporta presque des victoires que sur sa propre nation, il a vaincu les éternels et intrépides ennemis de la sienne. Il a vu, ayant son fils à ses côtés, le danger et le malheur même sans en être troublé, et le plus beau triomphe, sans en être ébloui.

Lorsque nous tremblions dans Paris pour sa personne sacrée, il étoit au milieu d'un champ de carnage. Tranquille dans les momens d'horreur et de confusion, tranquille dans la joie tumultueuse des soldats victorieux, il embrassoit ce général qui n'avoit souhaité de vivre que pour le voir triompher ; cet homme que ses vertus et les siennes ont fait son sujet, que la France comptera toujours parmi ses enfans les plus chers et les plus illustres. Il récompensoit déjà par son témoignage et par ses éloges tous ceux qui avoient contribué à la victoire, et cette récompense est la plus belle pour des François. Après ses victoires, ses démarches sont pacifiques ; il ne court à ses ennemis que pour les désarmer ; il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvoient connoître le fond de son cœur, ils le feroient leur arbitre, au lieu de le combattre, et ce seroit peut-être le seul moyen d'obtenir sur lui des avantages.

Voltaire.

344. 76. *Louis, Dauphin, fils de Louis XV, et père de Louis XVI, de Louis XVIII et de Monsieur.*

Peu de princes ont joint à de grands talens naturels des connoissances plus étendues et des vertus plus rares. Dès son enfance, il montra de telles dispositions pour les différentes branches des connoissances humaines, que ses maîtres n'eurent plus rien à lui apprendre dans un âge où les autres hommes commencent à peine à penser. Les auteurs anciens et étrangers lui étoient aussi connus que les nationaux. Mais ces connoissances littéraires, quelque brillantes qu'elles fussent, n'étoient pas ce qu'on admiroit le plus en ce prince. Sa piété aussi vraie qu'éclairée, sa douceur, son affabilité, son respect pour le roi son père, son tendre attachement pour les augustes princesses liées à son sort, son amour et sa sollicitude pour ses enfans, sa bonté envers tous ceux qui composoient sa maison, son attachement constant à ses devoirs, étoient des qualités qui, en annonçant un successeur à Louis XII et à Henri IV, le rendoient encore plus cher à la nation. Mais le ciel, qui ne destinoit pas à ce prince une couronne périssable, ne fit que le montrer à la France, et le rappela aussitôt à lui. Enlevé dans la force de l'âge, il vit la mort en chrétien, et consolant ceux de ses amis qui pleuroient autour de son lit, il leur dit avec cette bonté touchante qui faisoit le fond de son caractère: *Ah! je savois bien que vous m'aviez toujours aimé.*

L'éditeur.

Comme ce grand et bon prince n'est pas assez connu des étrangers, l'éditeur de cette collection va mettre sous les yeux du lecteur des anecdotes sur lui dignes d'être transmises à la postérité la plus reculée. Elles sont tirées d'un abrégé très-bien fait de sa vie.

Il y a plusieurs traits de ce prince que l'histoire recueillera et consignera dans ses fastes. Telle est la sublime leçon qu'il fit aux jeunes princes ses fils, lorsqu'on leur suppléa les cérémonies du baptême. On apporta les registres sur lesquels l'église inscrit sans distinction ses enfans. *Voyez*, leur dit-il, *votre nom placé à la suite de celui du pauvre et de l'indigent. La religion et la nature mettent tous les hommes de niveau; la vertu seule met entre eux quelque différence: et peut-être que celui qui vous précède sera plus grand aux yeux de Dieu, que vous ne le serez jamais aux yeux des peuples....Conduisez mes enfans*, disoit ce bon prince, *dans la chaumière du paysan: montrez-leur tout ce qui peut les attendrir; qu'ils voient le pain noir dont se nourrit le pauvre; qu'ils touchent de leurs mains la paille qui lui sert de lit... Je veux qu'ils apprennent à pleurer. Un prince qui n'a jamais versé de larmes, ne peut être bon.* Il avoit tracé de sa main des plans de palais et de jardins magnifiques. Ceux à qui il les montra en louèrent la beauté. *Ce qu'ils ont de plus beau*, dit le dauphin, *c'est qu'ils ne coûteront rien au peuple; ils ne seront jamais exécutés.* Il dit un jour à l'ambassadeur d'Espagne que, pour qu'un prince goûtât une satisfaction pure dans un festin, il faudroit qu'il pût y convier toute la nation: ou, du moins, qu'il pût se dire, en se mettant à table: *aucun de mes sujets n'ira aujourd'hui se coucher sans souper.* A la naissance du duc de Bourgogne, au lieu de fêtes pompeuses et inutiles, il distribua d'abondantes aumônes, et fit destiner le prix des réjouissances publiques à doter six cents filles. Le roi vouloit qu'on augmentât sa pension: *j'aimerois mieux*, dit le dauphin, en refusant l'augmentation, *que cette somme fût diminuée sur les tailles...*Il disoit quelquefois: *il faut qu'un dauphin paroisse un homme inutile, et qu'un roi s'efforce d'être un homme universel....*L'abbé de Saint Cyr, s'entretenant avec lui un jour sur le livre de la *concorde du sacerdoce et de l'empire*, de Marca; il lui dit: *hélas! mon cher abbé, qu'il en coûte de peines pour accorder les hommes entre eux! un berger, la houlette à la main, met tout son peuple en mouvement d'un coup de sifflet. Deux chiens sont ses seuls ministres; ils aboient quelquefois sans presque jamais mordre, et tout est en paix. Ce qui rend la réforme d'un état si difficile*, disoit-il dans une autre occasion, *c'est qu'il faudroit deux bons règnes de suite: l'un pour extirper les abus, et l'autre pour les empêcher de renaître...*La sensibilité de son âme se déploya dans plusieurs occasions. Il avoit eu le malheur de tuer à la chasse un écuyer sans le voir, en déchargeant son fusil. Il en étoit inconsolable. *Vous direz tout ce que vous voudrez*, observoit-il à ceux qui cherchoient à éloigner de son souvenir cette triste aventure; *mais ce pauvre homme est toujours mort, et mort d'un coup qui est parti de ma main. Non, je ne me le pardonnerai*

amais. Je vois encore l'endroit où s'est passée cette scène affreuse. J'entends encore les cris de ce pauvre malheureux ; et il me semble le voir à chaque instant qui me tend ses bras ensanglantés, et me dit : quel mal vous ai-je fait pour m'ôter la vie ? *il me semble voir sa femme éplorée, qui me demande :* pourquoi me faites-vous veuve ? *et ses enfans qui crient:* pourquoi nous faites-vous orphelins ?.... Un jour qu'il alloit à la chasse, il ne voulut jamais traverser une pièce de blé pour arriver plutôt au rendez-vous. Le peuple circonvoisin, accouru à son passage, fut témoin des détours qu'il fit prendre pour ne causer aucun dommage. L'un des spectateurs s'écria : *ah ! voyez notre bon dauphin, il ne veut pas fouler nos semences.* Ce prince dit à ceux qui l'accompagnoient: *vous l'entendez ; il nous savent gré de tout le mal que nous ne leur faisons pas.* Digne fils d'un tel père, l'infortuné Lous XVI, encore dauphin, donna dans une semblable occasion un pareil exemple de justice.

§ 345. 77. *Louis XVI.*

Le 20 Janvier 1793, Louis XVI est condamné à mort, à une très-petite majorité. Par le ministère de ses avocats, il interjette appel au peuple; la convention le déclare nul, et ordonne l'exécution de la sentence.

Le 21 Janvier, jour fatal, après un sommeil qui ne parut avoir été troublé par aucune inquiétude, le roi auquel on avoit signifié sa sentence la veille, se lève à cinq heures, entend la messe, communie, charge son valet de chambre de ses adieux à sa femme et à ses enfans, parcourt, d'un air calme et s'occupant de ses prières, le chemin depuis sa prison jusqu'au lieu du supplice, monte sur l'échafaud en présence d'un peuple immense et d'une garde formidable, destinée à réprimer les mouvemens, s'il s'en faisoit en sa faveur. Il s'avance sur le bord de l'échafaud; veut parler; un roulement de tambours couvre sa voix. Il se retourne, s'abandonne aux bourreaux, sa tête tombe, et la foule s'écoule en silence.

Louis XVI étoit âgé de trente-huit ans, et en avoit régné dix-huit. La postérité ne le jugera pas sur le témoignage des écrits que les factions enfantent dans les temps de révolution. Elle ne confirmera pas les noms odieux que ces écrits lui prodiguent. Il étoit bon, humain, désiroit sincèrement de procurer le bonheur du peuple. Ceux qui l'abordoient sans qu'il s'y attendit, le trouvoient quelquefois brusque et farouche. Il étoit bon mari, bon père, excellent maître; mais en général il étoit plus estimé qu'aimé dans sa cour. Louis XVI avoit des connoissances ; il aimoit la lecture. Avec beaucoup de bon sens, dans les occasions importantes, il étoit timide et irrésolu. S'il avoit le courage de réflexion, il manquoit du courage d'intrépidité, qui plaît aux François.

Anquetil.

La postérité regardera ce prince infortuné comme un des meilleurs rois que la France ait eus, parce qu'elle ne le jugera pas d'après les inculpations des factieux, mais d'après les motifs qui ont dirigé sa conduite dans les circonstances critiques où il s'est trouvé. Sensible, bon, humain, voulant le bien, judicieux et éclairé, dans un temps de calme, il eût fait le bonheur de la France: mais monté sur le trône dans un temps où un philosophisme inquiet, et devenu plus hardi par l'impunité, avoit porté la corruption à son comble et relâché tous les liens sociaux, il n'opposa que l'exemple de ses vertus, à ce torrent de dépravation prêt à tout engloutir, non, comme on l'a dit, par foiblesse de caractère ; encore moins par défaut de lumières, mais parce qu'il crut que le temps rameneroit aux vrais principes. Cependant l'esprit de faction, qui n'étoit pas réprimé, gagnoit insensiblement: la rebellion s'organisoit sourdement dans la capitale et dans les provinces, et l'inquiétude générale des esprits annonçoit une explosion prochaine. Il falloit des remèdes prompts et vifs: le roi, à qui ses ministres représentèrent des concessions comme des opérations d'où résulteroit le bonheur du peuple, céda par bonté, et rendit par là les factieux plus entreprenans. Les états généraux où ils dominèrent, devinrent bientôt un foyer de spoliation, de crimes et de subversion universelle: il falloit livrer au glaive de la loi un petit nombre de chefs: le roi n'écouta que son cœur : il pardonna, et cette clémence entraîna sa ruine, celle de sa famille, et celle de la France entière. Ainsi tout ce qu'on a regardé comme des fautes dans l'administration de ce bon roi, a eu pour principe le désir de faire le bonheur de son peuple. Le reproche de foiblesse n'est pas plus fondé : dans une occasion importante, il montra aux

Tuileries une fermeté qui en imposa à la horde de tigres qui l'environnoient et cette fermeté ne se démentit ni dans sa prison, ni à sa mort. Mais pour avoir une vraie idée de Louis XVI, il faut le suivre dans sa prison : c'est là qu'on voit son âme tout entière. Quelle bonté! quelle douceur! quelle patience! quelle sérénité! ses geoliers sont attendris; lui seul est calme : ses malheurs ne lui arrachent aucune plainte. Il s'oublie lui-même, et s'il gémit en secret. Ce n'est pas sur son sort; mais sur celui de sa famille et de son peuple.

La pièce suivante fera encore mieux connoître ce bon roi, que tout ce qu'on pourroit dire. *L'éditeur.*

§ 346. 78. *Testament de Louis XVI.*

Au nom de la très-sainte Trinité, du Père et du Fils et du Saint Esprit. Aujourd'hui vingt-cinquième jour de Décembre, mil sept cent quatre-vingt-douze, moi, Louis XVI du nom, roi de France, étant depuis plus de quatre mois renfermé avec ma famille dans la tour du Temple à Paris, par ceux qui étoient mes sujets, et privé de toute communication quelconque, même, depuis le onze du courant, avec ma famille; de plus impliqué dans un procès dont il est impossible de prévoir l'issue, à cause des passions des hommes, et dont on ne trouve aucun prétexte ni moyens dans aucune loi existante, n'ayant que Dieu pour témoin de mes pensées, et auquel je puisse m'adresser : je déclare ici en sa présence, mes volontés dernières et mes sentimens.

Je laisse mon âme à Dieu, mon Créateur; je le prie de la recevoir dans sa miséricorde, de ne pas la juger d'après ses mérites, mais par ceux de notre seigneur Jésus-Christ, qui s'est offert en sacrifice à Dieu son père, pour nous autres hommes, quelque indignes que nous en fussions et moi le premier.

Je meurs dans l'union de notre sainte mère, l'église catholique, apostolique et Romaine, qui tient ses pouvoirs par une succession non interrompue de saint Pierre, auquel Jesus-Christ les avoit confiés.

Je crois fermement et je confesse tout ce qui est contenu dans le symbole et les commandemens de Dieu et de l'église, les sacremens et les mystères, tels que l'église catholique les enseigne et les a toujours enseignés. Je n'ai jamais prétendu me rendre juge dans les différentes manières d'expliquer les dogmes qui déchirent l'église de Jesus-Christ, mais je m'en suis rapporté et rapporterai toujours si Dieu m'accorde la vie, aux décisions que les supérieurs ecclésiastiques, unis à la sainte église catholique, donnent et donneront conformément à la discipline de l'église suivie depuis Jésus-Christ.

Je plains de tout mon cœur nos frères qui peuvent être dans l'erreur; mais je ne prétends pas les juger, et je ne les aime pas moins tous en Jésus-Christ suivant que la charité chrétienne nous enseigne. Je prie Dieu de me pardonner tous mes péchés; j'ai cherché à les connoître scrupuleusement, à les détester et à m'humilier en sa présence. Ne pouvant me servir du ministère d'un prêtre catholique, je prie Dieu de recevoir la confession que je lui en ai faite, et surtout le repentir profond que j'ai d'avoir mis mon nom (quoique cela fût contre ma volonté) à des actes qui peuvent être contraires à la discipline et à la croyance de l'église catholique, à laquelle je suis toujours resté sincèrement uni de cœur.

Je prie Dieu de recevoir la ferme résolution où je suis, s'il m'accorde vie, de me servir, aussitôt que je le pourrai, du ministère d'un prêtre catholique, pour m'accuser de tous mes péchés et recevoir le sacrement de pénitence

Je prie tous ceux que je pourrois avoir offensés, par inadvertance, (car je ne me rappelle pas d'avoir fait sciemment aucune offense à personne,) ou ceux à qui j'aurois pu avoir donné de mauvais exemples ou des scandales, de me pardonner le mal qu'ils croient que je peux leur avoir fait: je prie tous ceux qui ont de la charité d'unir leurs prières aux miennes, pour obtenir de Dieu le pardon de mes péchés.

Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont faits mes ennemis, sans que je leur en aie donné aucun sujet, et je prie Dieu de leur pardonner, de même qu'à ceux qui par un faux zèle, ou par un zèle mal-entendu, m'ont fait beaucoup de mal.

Je recommande à Dieu ma femme, et mes enfans, ma sœur, mes tantes, mes frères et tous ceux qui me sont attachés par le lien du sang ou par quelque autre manière que ce puisse être; je prie Dieu particulièrement, de jeter des yeux de miséricorde sur ma femme, mes enfans et ma sœur qui souffrent depuis longtemps avec moi, de les soutenir par sa

grâce, s'ils viennent à me perdre, et tant qu'ils resteront dans ce monde périssable.

Je recommande mes enfans à ma femme : je n'ai jamais douté de sa tendresse maternelle pour eux; je lui recommande surtout d'en faire de bons chrétiens et d'honnêtes hommes, de ne leur faire regarder les grandeurs de ce monde-ci (s'ils sont condamnés à les éprouver) que comme des biens dangereux et périssables, et de tourner leurs regards vers la seule gloire solide et durable de l'éternité ; je prie ma sœur de vouloir continuer sa tendresse à mes enfans et de leur tenir lieu de mère, s'ils avoient le malheur de perdre la leur.

Je prie ma femme de me pardonner tous les maux qu'elle souffre pour moi, et les chagrins que je pourrois lui avoir donnés, dans le cours de notre union ; comme elle peut être sûre que je ne garde rien contre elle, si elle croyoit avoir quelque chose à se reprocher.

Je recommande bien vivement à mes enfans, après ce qu'ils doivent à Dieu qui doit marcher avant tout, de rester toujours unis entre eux, soumis et obéissans à leur mère, et reconnoissans de tous les soins et les peines qu'elle se donne pour eux, et en mémoire de moi. Je les prie de regarder ma sœur comme une seconde mère.

Je recommande à mon fils, s'il avoit le malheur de devenir roi, de songer qu'il se doit tout entier au bonheur de ses concitoyens, qu'il doit oublier toute haine et tout ressentiment, et nommément ce qui a rapport aux malheurs et aux chagrins que j'éprouve : qu'il ne peut faire le bonheur des peuples, qu'en régnant suivant les lois; mais en même temps qu'un roi ne peut les faire respecter, et faire le bien qui est dans son cœur, qu'autant qu'il a l'autorité nécessaire, et qu'autrement étant lié dans ses opérations et n'inspirant point de respect, il est plus nuisible qu'utile.

Je recommande à mon fils d'avoir soin de toutes les personnes qui m'étoient attachées, autant que les circonstances où il se trouvera lui en donneront les facultés; de songer que c'est une dette sacrée que j'ai contractée envers les enfans ou les parens de ceux qui ont péri pour moi, et ensuite de ceux qui sont malheureux pour moi.

Je sais qu'il y a plusieurs personnes de celles qui m'étoient attachées, qui ne se sont pas conduites envers moi comme elles le devoient, et qui ont même montré de l'ingratitude, mais je leur pardonne (souvent dans les momens de trouble et d'effervescence, on n'est pas le maître de soi), et je prie mon fils, s'il en trouve l'occasion, de ne songer qu'à leur malheur.

Je voudrois pouvoir témoigner ici ma reconnoissance à ceux qui m'ont montré un attachement véritable et désintéressé : d'un côté si j'ai été sensiblement touché de l'ingratitude et de la déloyauté de gens à qui je n'avois jamais témoigné que des bontés à eux ou à leurs parens ou amis ; de l'autre, j'ai eu de la consolation à voir l'attachement et l'intérêt gratuit que beaucoup de personnes m'ont montré : je les prie d'en recevoir tous mes remercimens. Dans la situation où sont encore les choses je craindrois de les compromettre, si je parlois explicitement; mais je recommande spécialement à mon fils, de chercher les occasions de pouvoir les reconnoître.

Je croirois calomnier cependant les sentimens de la nation, si je ne recommandois ouvertement à mon fils M. M. de Chamilly et Huë, que leur véritable attachement pour moi avoit portés à s'enfermer avec moi dans ce triste séjour, et qui ont pensé en être les malheureuses victimes. Je lui recommande aussi Cléry, des soins duquel j'ai eu tout lieu de me louer depuis qu'il est avec moi ; comme c'est lui qui est resté avec moi jusqu'à la fin, je prie messieurs de la commune de lui remettre mes hardes, mes livres, ma montre, ma bourse, et les autres petits effets qui ont été déposés au conseil de la commune.

Je pardonne encore très-volontiers à ceux qui me gardoient, les mauvais traitemens et les gênes dont ils ont cru devoir user envers moi : j'ai trouvé quelques âmes sensibles et compatissantes ; que celles-là jouissent dans leur cœur, de la tranquillité que doit leur donner leur façon de penser!

Je prie M. M. de Malesherbes, Tronchet et de Sèze, de recevoir ici tous mes remercimens, et l'expression de ma sensibilité, pour tous les soins et les peines qu'ils se sont donnés pour moi.

Je finis en déclarant devant Dieu, et prêt à paroître devant lui, que je ne me reproche aucun des crimes qui sont avancés contre moi.

Fait double à la tour du Temple le vingt-cinq Décembre mil sept cent quatre-vingt-douze.

(*Signé*) *LOUIS.*

§ 347. 79. *Pline le Naturaliste.*

Pline a voulu tout embrasser et il semble avoir mesuré la nature et l'avoir trouvée trop petite encore pour l'étendue de son esprit. Son histoire naturelle comprend indépendamment de l'histoire des animaux, des plantes et des minéraux, l'histoire du ciel et de la terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire des arts libéraux et mécaniques, l'origine des usages, enfin toutes les sciences naturelles et tous les arts humains; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans chaque partie, Pline est également grand. L'élévation des idées, la noblesse du style, relèvent encore sa profonde érudition: non-seulement il savoit tout ce qu'on pouvoit savoir de son temps, mais il avoit cette facilité de penser en grand qui multiplie la science; il avoit cette finesse de réflexion de laquelle dépendent l'élégance et le goût, et il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de penser, qui est le germe de la philosophie. Son ouvrage, tout aussi varié que la nature, la peint toujours en beau: c'est, si l'on veut, une compilation de tout ce qui avoit été écrit avant lui, une copie de tout ce qui avoit été fait d'excellent et d'utile à savoir; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une manière si neuve, qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matières. *Buffon.*

§ 348. 80. *Saint Athanase.*

Athanase étoit le plus grand homme de son siècle, et peut-être qu'à tout prendre, l'église n'en a jamais eu de plus grand. Dieu qui le destinoit à combattre la plus terrible des hérésies, armée tout à la fois de la subtilité de la dialectique et de la puissance des empereurs, avoit mis en lui tous les dons de la nature et de la grâce qui pouvoient le rendre propre à remplir cette haute destination. Il avoit l'esprit juste, vif et pénétrant; le cœur généreux et désintéressé; une foi vive; une charité sans bornes; une humilité profonde, un christianisme mâle, simple et noble comme l'évangile; une éloquence naturelle, semée de traits perçans, forte de choses, allant droit au but, et d'une précision rare dans les Grecs de ce temps-là. L'austérité de sa vie rendoit la vertu respectable: sa douceur dans le commerce la faisoit aimer. Le calme et la sérénité de son âme se peignoient sur son visage. Quoiqu'il ne fût pas d'une taille avantageuse, son extérieur avoit quelque chose de majestueux et de frappant. Il n'ignoroit pas les sciences profanes, mais il évitoit d'en faire parade. Habile dans la lettre des écritures, il en possédoit l'esprit. Jamais ni Grecs ni Romains n'aimèrent autant la patrie qu'Athanase aima l'église, dont les intérêts furent toujours inséparables des siens. Une longue expérience l'avoit rompu aux affaires ecclésiastiques. Il avoit un coup d'œil admirable pour apercevoir des ressources, même humaines, quand tout paroissoit désespéré. Menacé de l'exil lorsqu'il étoit dans son siége, et de la mort lorsqu'il étoit en exil, il lutta près de cinquante ans contre une ligue d'hommes subtils en raisonnemens, et profonds en intrigues, courtisans déliés, maîtres du prince, arbitres de la faveur et de la discipline, calomniateurs infatigables, barbares persécuteurs. Il les déconcerta, les confondit et leur échappa toujours, sans leur donner la consolation de lui voir faire une fausse démarche; il les fit trembler, lors même qu'il fuyoit devant eux, et qu'il étoit enseveli tout vivant dans le tombeau de son père. Il lisoit dans les cœurs et dans l'avenir. Quelques catholiques étoient persuadés que Dieu lui révéloit les desseins de ses ennemis et les Ariens l'accusoient de magie: tant il est vrai que sa prudence étoit une espèce de divination. Personne ne discerna mieux que lui les momens de se produire ou de se cacher; ceux de la parole ou du silence, de l'action ou du repos. Il sut trouver une nouvelle patrie dans les lieux de son exil; et le même crédit à l'extrémité des Gaules, dans la ville de Trèves, qu'en Egypte et dans le sein même d'Alexandrie; entretenir des correspondances, ménager des protections; lier entre eux les orthodoxes, encourager les plus timides; d'un foible ami ne se faire jamais un ennemi, excuser les foiblesses avec une charité et une bonté d'âme, qui font sentir que, s'il condamnoit les voies de rigueur en matière de religion, c'étoit moins par intérêt que par principe et par caractère.

La Bléterie.

§ 349. 81. *Saint Augustin.*

L'Afrique possédoit alors le plus ferme appui de l'église, le cœur le plus sensible

à ses intérêts, et le plus ardent à la défense de la vérité; l'incomparable Saint Augustin, la gloire de nos annales. La nature, qui semble mettre toujours de la compensation dans ses faveurs, l'affranchit seul de cette loi. Elle le fit naître avec tous les talens qu'elle partage, et réunit à sa personne tous les mérites particuliers, ceux même qu'il est rare de trouver séparément: l'élévation de son génie lui rendoit familières les plus hautes notions, et sa facilité les rendoit compréhensibles aux plus bornés, touchant de la sorte les deux extrémités de la raison humaine; les matières les plus obscures, les plus abstraites, en passant par ses mains, acquéroient de l'évidence et de l'ordre; les plus délicates, il les saisissoit par un sentiment vif, subtil, et prompt; les plus stériles, il leur donnoit en les traitant, une fécondité, une abondance inespérée; celles qui ne sembloient être sujettes qu'à l'empire de l'imagination, il les ramenoit à des points fixes, il les enchaînoit en des raisonnemens exacts dont il n'écartoit que la sécheresse. Jamais auteur n'a tant écrit sur des sujets si divers; et néanmoins ce mélange perpétuel, si propre à faire naître la confusion, n'en mettoit aucune dans ses idées. Au milieu de ces passages brusques, sa précision ne le quittoit point, et l'on eût dit que la question qu'il discutoit étoit toujours celle qu'il avoit le plus approfondie. En tant que philosophe, son vol alloit sans écart aux vues générales, et tout équitable estimateur conviendra que ses principes speculatifs, quoique exposés par occasion, et presqu'en courant, sont le plus sublime effort du génie où la métaphysique soit parvenue. Comme théologien, il embrassoit tous les points de la doctrine chrétienne, soit dogmatique soit morale, dont il ne manquoit jamais de rassembler les preuves, de concilier les parties, de faire découvrir les rapports, le système et l'harmonie. En qualité de controversiste, son nom seul étoit l'effroi de l'erreur. La défaite des Manichéens, secte détestable qui affligeoit l'église depuis près d'un siècle et demi, avoit été comme sa première victoire. Bientôt il en remporta de nouvelles sur Pélage et ses adroits partisans, sur les restes de l'Arianisme mal dompté, sur l'inflexible obstination des Donatistes, tant de fois condamnés et toujours remuans; et enfin ses derniers jours le trouvèrent les armes à la main contre le demi-Pélagianisme, qui resserrant moins que Pélage, mais trop encore les droits de Dieu sur sa créature, donnoit à l'homme une indépendance superbe, qui limitoit la nécessité de la grâce. Cette matière épineuse, où il faut en quelque sorte marcher entre deux précipices, étoit, pour ainsi dire, le domaine de St. Augustin, et l'église lui en a plus d'une fois confirmé la possession, en reconnoissant sa doctrine dans celle de ce grand homme. Quoique esprit rare par sa pénétration et ses connoissances, il savoit encore, ce que je n'admire pas moins, être homme avec les autres hommes, par les tours simples de l'instruction, et par l'aimable facilité de ses mœurs. Ses lettres surtout lui méritent cet éloge. Elles discutent la plupart d'importantes questions, mais toujours elles ménagent à son cœur des occasions d'épanchement et de tendresse. On sent qu'il n'affecte pas d'aimer, mais qu'il aime. Le langage de la sincérité est bien facile à distinguer de celui de l'esprit seul. Dans ses écrits, monumens admirables qu'on ne louera jamais trop, et qu'on n'étudiera jamais assez, tout est lumière ou onction, tout intéresse, tout plaît. Son style, quoiqu'il représente un peu trop celui de son siecle, a d'ailleurs des mouvemens vifs, des images grandes, nettes, sensibles, et un tour ingénieux qui cependant ne tient rien de l'art, et jamais ne s'écarte du fil de la nature. Nul homme aussi n'a joui d'une réputation plus éclatante ni plus étendue. Ce n'étoient pas les fidèles seuls qui l'exaltoient à l'envi; les païens eux-mêmes donnoient les mains à tant d'éloges. Et qu'y a-t-il de moins suspect que la louange d'un parti, je ne dis pas dont on a été long-temps et dont on n'est plus; je dis davantage: d'un parti dont on a pris le contraire?

L'Abbé de Houteville.

§ 350. 83. *Saint François de Paule.*

Ce vieillard vénérable, que vous voyez marcher avec une contenance si grave et si simple, soutenant d'un bâton ses membres cassés; il y a soixante et dix-neuf ans qu'il fait une pénitence sévère. Dans sa treizième année, il quitta la maison paternelle; il se jeta dès-lors dans la solitude, il embrassa dès-lors les austérités. A quatre-vingt-onze ans, ni les veilles, ni les fatigues, ni l'extrême caducité, ne lui ont pu encore faire modérer l'étroite sévérité de sa vie, que Dieu n'a étendue, si long-temps, qu'afin de nous faire voir

une persévérance incroyable. Il fait un carême éternel ; et, durant ce carême, il semble qu'il ne se nourrisse que d'oraisons et de jeûnes. Un peu de pain est sa nourriture, de l'eau toute pure étanche sa soif : à des jours de réjouissance, il y ajoute quelque légume : voilà les ragoûts de François de Paule. En santé et en maladie, tel est son régime de vie ; et, dans une vie si austère, il est plus content que les rois. Il dit qu'il importe peu de quoi on sustente ce corps mortel, que la foi change la nature des choses, que Dieu donne telle vertu qu'il lui plaît aux nourritures que nous prenons, et que, pour ceux qui mettent leur espérance en lui seul, tout est bon, tout est salutaire ; et c'est pour confondre ceux qui, voulant se dispenser de la mortification commune, se figurent de vaines appréhensions, afin de les faire servir d'excuse à leur délicatesse affectée.

Bossuet.

§ 351. 83. *Saint François de Sales.*

L'église possédoit alors un homme qui réunissoit tous les talens, toutes les vertus: esprit sublime et délicat ; cœur sensible et compatissant ; vaste dans ses projets, hardi dans ses travaux, modeste dans ses succès, uniforme en apparence, réellement sévère dans sa conduite, habile à concilier avec une piété naturelle et facile tout le mérite de la perfection évangélique ; panégyriste, modèle de l'amour divin ; guide sûr, exemple vivant de la vraie dévotion : nouveau Moïse par sa douceur, nouvel Esdras par son zèle ; aussi fameux que Josué par ses combats, aussi redoutable que Judas Machabée par ses victoires ; pontife exact, vigilant ; prédicateur éloquent, solide ; écrivain pieux ; profond controversiste ; directeur éclairé ; sage législateur ; fléau de l'hérésie ; vainqueur du vice ; oracle de la cour ; chéri des rois ; applaudi par les souverains pontifes ; utile au monde ; essentiel à l'église ; ange tutélaire de la Savoie ; admiré, souhaité en France ; connu, aimé, respecté dans tout le monde chrétien ; François de Sales.

L'Abbé de la Tour du Pin.

§ 352. 84. *Parallèle des héros du monde et des héros du christianisme.*

Que penser de ces hommes intrépides dans les périls de la guerre, qui bravent la mort sur la brèche, dans les combats, dans les assauts, dans les duels, comme des aveugles qui ne doivent qu'à leur témérité ce courage qui les rend si célèbres ; avant que d'être héros, ils ont oublié qu'ils étoient hommes. Ils ont défendu à leur raison de les éclairer sur les dangers qu'ils alloient affronter. Aveugles dans leur bravoure, à peine se connoissent-ils eux-mêmes. Une vaine fumée de gloire les enivre. Ils pensent s'immortaliser par leurs exploits, et ce seul souvenir les rend hardis, téméraires, audacieux. Mais qu'il vienne un instant de réflexion, que la mort se présente à leurs regards, qu'elle leur fasse apercevoir cette renommée, ces honneurs et cette estime des hommes comme des biens qu'elle va leur enlever, et qui ne les toucheront plus ; les héros disparoissent, et ne laissent à ceux qui les voient se démentir, que la consolation de pouvoir dire qu'ils ont été braves jusqu'aux approches de la mort. Tel est le tableau de l'héroïsme mondain. Voyons celui de la religion : qu'il est différent ! qu'il est admirable ! Quelle foule de martyrs volent au milieu des bûchers, montent sur les échafauds, se précipitent dans des abîmes ! Ils conservent toute leur tranquillité. Le calme et la joie règnent sur leur front, ils bravent la cruauté de leurs tyrans, ils s'exhortent à mourir, et s'estiment trop heureux de pouvoir bientôt quitter une vie qu'ils regardent comme un véritable esclavage.

Héros du monde, héros remplis de vices et de foiblesses. Tandis qu'ils paroissent pleins de feu, la crainte les saisit et les glace ; ils tremblent, et cependant ils n'osent le faire paroître. La multitude les entraîne, la honte les retient, l'œil du monde les fait combattre, et la victoire est bien plus souvent le fruit de leur désespoir, que celui de leur valeur. Aussi je ne suis pas surpris de les voir ainsi troublés, agités, consternés....Des héros qui ne connoissent point d'autre grandeur, d'autre félicité, d'autres récompenses que celles du monde, lorsque la mort vient les surprendre, doivent s'écrier : *ô amara mors !* Cruelle destinée ! mort impitoyable ! c'en est donc fait ! Tout est donc fini pour nous !....Les héros du christianisme persuadés au contraire que la mort ne fait que les arracher de leur prison, et qu'elle ne frappe leur corps que pour laisser à l'âme la liberté de s'envoler dans le centre de la félicité, tandis qu'il va lui même se réunir à la

matière, loin de se plaindre de ses rigueurs et d'en être affligés, ils insultent à ses terreurs en lui demandant: *Ubi est victoria tua, ubi est stimulus tuus?* Soupirer après une longue vie, ce seroit pour eux souhaiter d'être plus long-temps séparés de Dieu et retarder leur bonheur. Que les mondains regrettent la vie; ils perdent tout avec elle. Mais les vrais chrétiens, les héros de la religion se réjouiront, lorsqu'ils en verront approcher la fin.

Le P. Chapelain.

§ 353. 85. *Spinosa.*

Il se trouva au dix-septième siècle un téméraire qui entreprit de reculer les limites de l'impiété. Ce n'étoit pas à nos dogmes seulement qu'il en vouloit, il médita d'ébranler jusqu'aux notions les plus simples, et s'il le pouvoit, d'enlever à nos annales la mémoire même des faits. On voit bien de qui je parle.

Benoît Spinosa, qui d'abord fait profession du Judaïsme, devient suspect aux Juifs mêmes, par la nouveauté de quelques opinions. Il en est repris, bientôt il a peur d'en être châtié; sa frayeur le fait apostat; il cherche un asile en Hollande; il y en trouve un, et, au même temps, le secret d'y cacher, sous le voile d'une vie simple et philosophique, toutes les horreurs de l'impiété.

Rendons-lui justice. Il avoit des mœurs et des vertus humaines. Sobre, modéré, pacifique, désintéressé, même généreux, son cœur n'étoit taché d'aucun de ces vices qui déshonorent. Nous ne pensons pas aussi que tous les incrédules soient dissolus; quelquefois même ce sont leurs qualités morales qui nous rendent plus amer le spectacle de leur perte. Il y en a, sans doute, qui sont heureusement nés, qui tiennent d'une providence propice une sagesse de tempérament, et qui ne font point de la débauche le prix de leur incrédulité. Mais ce que l'attrait du plaisir ne fait point dans ces âmes tempérées, l'orgueil le fait en elles. Par là, je n'entends point cette fierté grossière que le monde méprise comme un vice d'éducation; j'entends cet orgueil plus spirituel, qui ramène tout à la décision d'un tribunal secret; cette fausse sagesse, qui affecte les opinions singulières et qui nomme erreur publique tout sentiment reçu par le grand nombre; ce goût d'indépendance, qui s'applaudit d'une infidélité solitaire; cette raison trompeuse, qui se croit plus libre à mesure qu'elle s'écarte davantage; cet amour-propre, qui rend hommage à ses paradoxes, et qui ne s'oppose à l'ancienne vérité, que parce qu'elle n'est pas sa production: débauche d'esprit, où l'homme vain trouve autant, ou plus de charmes que dans celle des sens. C'est à ce piége que se prit Spinosa, et que se prend une partie de ses disciples.

L'Abbé de Houteville.

§ 354. 86. *Gisbert Voët.*

Il y avoit alors en Hollande un de ces hommes qui sont offusqués de tout ce qui est grand; qui, aux vues étroites de la médiocrité, joignent toutes les hauteurs du despotisme; insultent à ce qu'ils ne comprennent pas; couvrent leur foiblesse par leur audace, et leur bassesse par leur orgueil; intrigans fanatiques, pieux calomniateurs, qui prononcent sans cesse le nom de Dieu et l'outragent; n'affectent de la religion que pour nuire, ne font servir le glaive des lois qu'à assassiner; ont assez de crédit pour inspirer des fureurs subalternes; espèces de monstres, nés pour persécuter et pour haïr, comme le tigre est né pour dévorer. Ce fut un de ces hommes qui s'éleva contre Descartes. Il ne seroit peut-être pas inutile à l'histoire de l'esprit humain et des passions, de peindre toutes les intrigues et la marche de ce persécuteur; de le faire voir du moment qu'il conçut le dessein de perdre Descartes, travaillant d'abord sourdement et en silence, semant dans les esprits des idées et des soupçons vagues d'athéisme; nourrissant ces soupçons par des libelles et des noirceurs anonymes; suivant de l'œil et sans se découvrir les progrès de la fermentation générale; au moment d'éclater briguant la première place de son corps, afin de pouvoir joindre l'autorité à la haine; alors, marchant à découvert, armant contre Descartes, et le peuple, et les magistrats, et les fureurs sacrées des ministres; le peignant à tous les yeux comme un athée, qui commençoit par briser les autels et finiroit par bouleverser l'état; invoquant à grands cris la religion et les lois. Il faudroit raconter comment ce grand homme fut cité au son de la cloche, et sur le point d'être traité comme

un vil criminel ; comment ensuite pour lui ôter même la ressource de se justifier, on travailla à le condamner en silence, et sans qu'il en pût être averti ; comment son affreux persécuteur, s'il ne pouvoit le perdre tout à fait, vouloit du moins le faire proscrire de la Hollande, vouloit faire consumer dans les flammes ces livres d'un athée où l'athéisme est combattu : comment il avoit déjà transigé avec le bourreau d'Utrecht, pour qu'on allumât un feu d'une hauteur extraordinaire, afin de mieux frapper les yeux du peuple. Le barbare eût voulu que la flamme du bûcher pût être aperçue en même temps, de tous les lieux de la Hollande, de la France, de l'Italie et de l'Angleterre. Déjà même il se préparoit à répandre dans toute l'Europe ce récit flétrissant, afin que, chassé des sept provinces, Descartes fût banni du monde entier, et que partout où il arriveroit, il se trouvât devancé par sa honte. Mais c'est à l'histoire à entrer dans ces détails ; c'est à elle à marquer d'une ignominie éternelle le front du calomniateur ; c'est à elle à flétrir ces magistrats qui, dupes d'un scélérat, servoient d'instrument à la haine, et combattoient pour l'envie. Et que prétendoient-ils avec leurs flammes et leurs bûchers ? Croyoient-il dans cet incendie étouffer la voix de la vérité ? Croyoient-ils faire disparoître la gloire d'un grand homme ? Il dépend de l'envie et de l'autorité injuste, de forger des chaînes et de dresser des échafauds ; mais il ne dépend point d'elle d'anéantir la vérité et de tromper la justice des siècles.

Thomas, Eloge de Descartes.

355. 87. *Pierre Corneille.*

M. Corneille étoit assez grand et assez plein, l'air fort simple et fort commun, toujours négligé, et peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués, et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout à fait nette ; il lisoit ses vers avec force, mais sans grâce.

Il savoit les belles-lettres, l'histoire, la politique ; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avoit pour les autres connoissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parloit peu, même sur la matière qu'il entendoit si parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il disoit, et pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire.

Il étoit mélancolique Il lui falloit des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir, que pour se chagriner et pour craindre. Il avoit l'humeur brusque et quelquefois rude en apparence ; au fond il étoit très-aisé à vivre, bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié. Son tempérament le portoit assez à l'amour, mais jamais au libertinage, et rarement aux grands attachemens. Il avoit l'âme fière et indépendante, nulle souplesse, nul manége : ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, et très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la cour, il y apportoit un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, et un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion. Les plus légères lui causoient de l'effroi et de la terreur. Il avoit plus d'amour pour l'argent que d'habileté ou d'application pour en amasser. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir ; mais quoique sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'assuroit trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité et de droiture naturelle, il a joint dans tous les temps de sa vie beaucoup de religion, et plus de piété que son genre d'occupation n'en permet par lui-même. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses pièces de théâtre, et ils lui ont toujours fait grâce en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la scène, des nobles sentimens qui règnent dans ses ouvrages, et de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.

Fontenelle.

§ 356. 88. *Bourdaloue.*

Où trouvera-t-on quelqu'un qui ait possédé dans un plus haut degré tous les grands caractères de la vraie éloquence, la simplicité du discours chrétien avec la majesté et la grandeur, le sublime avec l'intelligence et le populaire, la force avec la douceur, la véhémence avec l'onction, la liberté avec la justesse, l'ar-

deur la plus vive avec la lumière la plus pure? Avec quelle facilité ne développoit-il pas les plus profonds mystères de la religion? Dans quel beau jour ne mettoit-il pas les vérités de la morale? Rien n'échappoit à la vivacité et à l'étendue de son imagination. Quel feu dans toute son action, sans emportement et sans violence! quelle rapidité et quel torrent, sans confusion et sans désordre! Il emportoit, il entraînoit, il enlevoit; il falloit se laisser persuader, se laisser convaincre. Le libertinage même n'osoit lui résister. La raison et la religion en lui étoient de concert. Également raisonnable et chrétien, on le voyoit avec une espèce d'étonnement, déployer toute la force d'une raison pure et éclairée, et étaler en même temps tout ce que la religion a de plus grand, de plus élevé, de plus mystérieux, pour abattre et pour captiver la plus fière et la plus orgueilleuse raison sous l'obéissance d'une foi humble et sincère. Ami de la vérité jusqu'au trône, jamais la flatterie ne lui ferma la bouche. Avec quelle liberté sage et modeste, sans aucune ombre d'orgueil ou de présomption, au milieu des applaudissemens publics, n'exhortoit-il pas, ne conjuroit-il pas?

Lambert.

§ 357. 89. *Bayle.*

Il s'est trouvé un homme d'un génie supérieur et dominant, à qui, de tous les talens qui font les grands hommes, il n'a manqué que le talent de n'en pas abuser; esprit vaste et étendu, qui ne voulut apprendre que pour rendre douteux et incertain tout ce qu'on sait; esprit habile à tourner la vérité en problème, à étonner, à confondre la raison par le raisonnement, à répandre du jour et des grâces sur les matières les plus sombres et les plus abstraites, à couvrir de nuages et de ténèbres les principes les plus purs et les plus simples; esprit uniquement appliqué à se jouer de l'esprit humain; tantôt occupé à tirer de l'oubli, et à rajeunir les anciennes erreurs, comme pour forcer le monde chrétien à reprendre les songes et les superstitions du monde idolâtre; tantôt heureux à saper les fondemens des erreurs récentes; par une égale facilité à soutenir et renverser, il ne laisse rien de vrai, parce qu'il donne à tout les mêmes couleurs de vérité. Toujours ennemi de la religion, soit qu'il l'attaque, soit qu'il paroisse la défendre, il ne développe que pour embrouiller, il ne réfute que pour obscurcir; il ne vante la foi que pour dégrader la raison; il ne vante la raison que pour combattre la foi. Ainsi, par des routes différentes, il nous mène imperceptiblement au même terme, à ne rien croire et à ne rien savoir, à mépriser l'autorité et à méconnoître la vérité, à ne consulter que la raison et à ne point l'écouter.

Le P. de Neuville.

§ 358. 90. *Autre Portrait du même.*

C'étoit un de ces hommes contradictoires que la plus grande pénétration ne sauroit concilier avec lui-même, et dont les qualités opposées nous laissent toujours en suspens si nous devons le placer ou dans une extrémité, ou dans l'extremité opposée. D'un côté, grand philosophe, sachant démêler le vrai d'avec le faux, voir l'enchaînure d'un principe et suivre une conséquence: d'un autre côté, grand sophiste, prenant à tâche de confondre le faux avec le vrai, de tordre un principe, de renverser une conséquence. D'un côté, plein d'érudition et de lumière, ayant lu tout ce qu'on peut lire, et retenu tout ce qu'on peut retenir; d'un autre côté, ignorant, du moins feignant d'ignorer les choses les plus communes, avançant des difficultés qu'on a mille fois réfutées, proposant des objections que les plus novices de l'école n'oseroient alléguer sans rougir. D'un côté, attaquant les plus grands hommes, ouvrant un vaste champ à leurs travaux, les conduisant par des routes difficiles et par des sentiers raboteux, et sinon les surmontant, leur donnant toujours de la peine à vaincre; d'un autre côté, s'aidant des plus petits esprits, leur prodiguant son encens et salissant ses écrits de ces noms que les bouches doctes n'avoient jamais prononcés. D'un côté, exempt, du moins en apparence, de toute passion contraire à l'esprit de l'évangile, chaste dans ses mœurs, grave dans ses discours, sobre dans ses amens, austère dans son genre de vie; d'un autre côté, employant toute la pointe de son génie à combattre les bonnes mœurs, à attaquer la chasteté, la modestie, toutes les vertus chrétiennes. D'un côté, appelant au tribunal de l'orthodoxie la plus sévère, pui-

sant dans les sources les plus pures, empruntant les argumens des docteurs les moins suspects ; d'un autre côté, suivant la route des hérétiques, ramenant les objections des anciens hérésiarques, leur prêtant des armes nouvelles, et réunissant dans notre siècle toutes les erreurs des siècles passés.

Saurin.

§ 359. 91. *Autre Portrait du même.*

Un impie s'est rencontré d'une licence incroyable dans ses opinions, esprit vif, étendu, pénétrant, mais sans règle, sans mœurs, sans principes, ennemi de la vérité par le but même de ses recherches, rebelle à la persuasion, docile à l'illusion du sophisme, plus habile à former des difficultés qu'à les résoudre, plus jaloux d'obscurcir la lumière que de dissiper les nuages, plus satisfait de nous égarer que de nous instruire, adroit à nous surprendre, prêtant au vrai et au faux les mêmes couleurs, et cherchant à les confondre tellement que l'esprit ne pût distinguer leurs limites. L'hérésie, si jalouse d'une liberté licencieuse, fut alarmée de ses excès, et ne put les réprimer. Elle comprit dès lors jusqu'où peut se porter un esprit qui a secoué le joug d'une autorité légitime. Il osa mettre en problème l'existence d'un Dieu, attaquer ce consentement unanime des nations qui honorent l'Etre Suprême, et en chercher l'origine dans la politique et les préjugés de l'enfance. La subtilité des raisonnemens, l'analogie de quelques traits de Jésus-Christ avec les législateurs païens ; des points de comparaison présentés avec un art qui faisoit évanouir les différences, de longues digressions, des citations entassées éblouirent les esprits ; des hommes frivoles, inappliqués, et cependant jaloux du titre de savans lurent avidement un recueil qui étendoit la superficie de leurs connoissances. L'incrédulité, fière de ces armes, qu'elle croyoit d'une nouvelle trempe, leva sa tête altière, et fit entendre à l'univers ces horribles maximes : " Mortels, brisez vos " chaînes ; secouez le joug d'une re- " ligion qui gêne vos passions en les " captivant sous les lois d'un esprit créa- " teur. La nature ne forma jamais des " rapports entre l'homme et la Divinité : " le magistrat législateur est le premier " instituteur de la religion ; les hommes " seuls se sont donné des fers, la poli- " tique les a formés, l'éducation les a " fait respecter ; et cette idée d'un Etre " Suprême, qui fait trembler les cou- " pables, n'est que l'effet de la supersti- " tion, de la tyrannie, de l'habitude et " des préjugés de l'enfance.

Le P. Elisée.

§ 360. 92. *Fénélon.*

Fénélon étoit d'une assez haute taille, bien fait, maigre et pâle ; il avoit le nez grand et bien tiré. Le feu et l'esprit sortoient de ses yeux comme un torrent. Sa physionomie étoit telle qu'on n'en voyoit point qui lui ressemblât ; aussi ne pouvoit-on l'oublier, dès qu'une fois on l'avoit vu : elle rassembloit tout, et les contraires ne s'y combattoient point ; elle avoit de la gravité et de la douceur, du sérieux et de la gaieté. Ce qui surnageoit dans toute sa personne, c'étoit la finesse, l'esprit, la décence, les grâces, et surtout la noblesse : il falloit faire effort sur soi-même pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlans, sans que néanmoins on ait jamais pu attraper la justesse et l'harmonie qui frappoient dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage réunissoit. Ses manieres y répondoient dans la même proportion : c'étoit une aisance qui en donnoit aux autres, un air de bon goût dont il étoit redevable à l'usage du grand monde, et de la meilleure compagnie, et qui se répandoit, comme de soi-même, dans toutes ses conversations, et cela avec une éloquence naturelle, douce, fleurie ; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée, une élocution facile, nette, agréable ; un ton de clarté et de précision pour se faire entendre, même en traitant les matières les plus abstraites, et les plus embarrassées. Avec cela il ne vouloit jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parloit ; il se mettoit à portée de chacun sans le faire sentir, il mettoit à l'aise, et sembloit enchanter de façon qu'on ne pouvoit ni le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas soupirer après le moment de le retrouver. C'est ce talent si rare et qu'il avoit au dernier degré, qui lui tint ses amis si attachés toute sa vie, malgré sa chute, sa disgrâce, et qui, dans le triste éloignement où ils étoient de lui, les réunissoit pour se parler de lui, pour le regretter,

pour le désirer, pour soupirer après son retour, et l'espérer sans cesse.

§ 361. 93. *Fontenelle.*

Je n'entreprendrai point de peindre M. de Fontenelle ; je connois ma portée et l'étendue de mes lumières ; je vous dirai seulement comme il s'est montré à moi. Vous connoissez sa figure, il l'a aimable. Personne ne donne une si haute idée de son caractère ; esprit profond et lumineux, il voit où les autres ne voient plus; esprit original, il s'est fait une route toute nouvelle, ayant secoué le joug de l'autorité ; enfin un de ces hommes destinés à donner le ton à leur siècle. A tant de qualités solides il joint les agréables ; esprit maniéré, si j'ose hasarder ce terme, qui pense finement, qui sent avec délicatesse, qui a un goût juste et sûr, une imagination vive et légère, remplie d'idées riantes ; elle pare son esprit et lui donne un tour ; il en a les agrémens sans en avoir les illusions ; il l'a sage et châtiée ; il met les choses à leur juste valeur ; l'opinion ni l'erreur ne prennent point sur lui ; c'est un esprit sain, rien ne l'étonne ni ne l'altère ; dépouillé d'ambition, plein de modération, un favori de la raison, un philosophe fait des mains de la nature ; car il est né ce que les autres deviennent. Je lui crois le cœur aussi sain que l'esprit ; jamais il n'est agité de sentimens violens, de fièvre ardente ; ses mœurs sont pures, ses jours sont égaux et coulent dans l'innocence ; il est plein de probité et de droiture ; il est sûr et secret ; on jouit avec lui du plaisir de la confiance, et la confiance est la mère de l'estime : il a les agrémens du cœur sans en avoir les besoins ; nul sentiment ne lui est nécessaire. Les amis tendres et sensibles sentent ces besoins du cœur plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie. Pour lui, il est libre et dégagé ; aussi ne s'unit-on qu'à son esprit, et on échappe à son cœur. Il peut avoir pour les femmes un sentiment machinal, la beauté faisant sur lui une assez grande impression ; mais il est incapable de sentimens vifs et profonds. Il a un comique dans l'esprit qui passe jusqu'à son cœur, qui fait sentir que l'amour n'est pour lui ni sérieux, ni respecté. Il ne demande aux femmes que le mérite de la figure ; dès que vous plaisez à ses yeux, cela lui suffit, et tout autre mérite est perdu. Il sait faire un bon usage de son loisir et de ses talens. Comme il a de tous les esprits, il écrit sur tous les sujets ; mais la plus grande partie de ce qu'il fait, doit être l'objet de nos admirations et non pas de nos connoissances. Il fait des vers en homme d'esprit et non pas en poëte. Il y a pourtant des morceaux de lui qui pourroient être avoués des meilleurs maîtres. Des grands sujets, il passe aux bagatelles avec un badinage noble et léger. Il semble que les grâces vives, riantes, l'attendent à la porte de son cabinet pour le conduire dans le monde et le montrer sous une autre forme ; sa conversation est amusante et aimable. Il a une manière de s'énoncer simple et noble ; des termes propres sans être recherchés ; il a le talent de la parole et les lèvres de la persuasion. Il montre aussi de la retenue ; mais de la retenue, on en fait aisément du dédain ; il donne l'impression d'un esprit dégoûté par délicatesse. Peu blessé des injures qu'on peut lui faire, la connoissance de lui-même le rassure, et sa propre estime lui suffit. Je suis de ses amies depuis long-temps ; je n'ai jamais connu personne d'un caractère si aisé. Comme l'imagination ne le gouverne point, il n'a pas la chaleur des amitiés naissantes, aussi n'en a-t-il pas le danger. Il connoît parfaitement les caractères ; il vous donne le degré d'estime que vous méritez ; il ne vous élève pas plus qu'il ne faut ; il vous met à votre place, mais aussi il ne vous en fait pas descendre.

Madame de Lambert.

§ 362. 94. *Parallèle de Fontenelle et de la Motte.*

Tous deux pleins de justesse, de lumières et de raison, se montrent partout supérieurs aux préjugés, soit philosophiques, soit littéraires. Tous deux les combattent avec une timidité modeste, dont le sage a toujours soin de se couvrir en attaquant les opinions reçues : timidité que leurs ennemis appeloient *douceur hypocrite*, parce que la haine donne à la prudence le nom d'astuce, et à la finesse celui de fausseté. Tous deux ont porté trop loin leur révolte contre les dieux et les lois du Parnasse : mais la liberté des opinions de la Motte, semble tenir plus intimement à l'intérêt personnel qu'il avoit de les soutenir ; et la liberté des opinions

de Fontenelle, à l'intérêt général, peut-être quelquefois mal entendu, qu'il prenoit au progrès de la raison dans tous les genres. Tous deux ont mis dans leurs écrits cette méthode si satisfaisante pour les esprits justes, et cette finesse si piquante pour les juges délicats. Mais la finesse de la Motte est plus développée, celle de Fontenelle laisse plus à deviner à son lecteur. La Motte, sans jamais en trop dire, n'oublie rien de ce que son sujet lui présente, met habilement tout en œuvre, et semble craindre de perdre par des retenues trop subtiles quelqu'un de ses avantages. Fontenelle, sans jamais être obscur, excepté pour ceux qui ne méritent pas même qu'on soit clair, se ménage à la fois et le plaisir de sous-entendre, et celui d'espérer qu'il sera pleinement entendu par ceux qui en sont dignes. Tous deux, peu sensibles aux charmes de la poésie et à la magie de la versification, ont cependant été poëtes à force d'esprit; mais la Motte un peu plus souvent que Fontenelle, quoique la Motte eût fréquemment le double défaut de la foiblesse et de la dureté, et que Fontenelle eût seulement celui de la foiblesse; c'est que Fontenelle dans ses vers est presque toujours sans vie, et que la Motte a mis quelquefois dans les siens de l'âme et de l'intérêt. L'un et l'autre ont écrit en prose avec beaucoup de clarté, d'élégance, de simplicité même; mais la Motte avec une simplicité plus naturelle, et Fontenelle avec une simplicité plus étudiée: (car la simplicité peut l'être, et dès lors elle devient maniérée, et cesse d'être modèle.) Ce qui fait que la simplicité de Fontenelle est maniérée, c'est que pour présenter sous une forme plus simple, ou des idées fines, ou même des idées grandes, il tombe quelquefois dans l'écueil dangereux de la familiarité du style, qui contraste et qui tranche avec la délicatesse ou la grandeur de sa pensée; disparate d'autant plus sensible, qu'elle paroît affectée par l'auteur: au lieu que la familiarité de la Motte (car il y descend aussi quelquefois,) est plus sage, plus mesurée, plus assortie à son sujet, et plus au niveau des choses dont il parle. Fontenelle fut supérieur par l'étendue des connoissances, qu'il a eu l'art de faire servir à l'ornement de ses écrits, qui rend sa philosophie plus intéressante, plus instructive, plus digne d'être retenue et citée; mais la Motte fait sentir à son lecteur, que pour être aussi riche, et aussi bon à citer que son ami, il ne lui a manqué, comme l'a dit Fontenelle même, *que deux yeux et de l'étude.*

D'Alembert.

§ 363. 95. *Parallèle de ces deux auteurs dans la société.*

Fontenelle et la Motte, toujours mesurés, et par conséquent toujours nobles avec les grands, ne leur montrant d'esprit que ce qu'il falloit pour leur plaire, et jamais pour gêner leur amour-propre, se *sauvoient*, comme dit Montagne, de subir de leur part la *tyrannie effectuelle*, par le soin qu'ils avoient de ne leur point faire éprouver la *tyrannie particulière*. Ils alloient quelquefois cependant, dans cette société, comme dans leur style, jusqu'à une espèce de familiarité; mais avec cette différence, que la familiarité de la Motte, étoit plus réservée et plus respectueuse, et celle de son ami plus aisée et plus libre, quoique toujours assez circonspecte, pour qu'on ne fût jamais tenté d'en abuser. Leur conduite avec les sots étoit encore plus raisonnée, plus sage et d'autant plus attentive, qu'ils savoient très-bien que cette espèce d'hommes, intérieurement et profondément jalouse de l'éclat des talens qui les humilie, ne pardonne aux hommes supérieurs, qu'à proportion de l'indulgence. Fontenelle et la Motte, lorsqu'ils se trouvoient dans des sociétés peu faites pour eux, n'avoient ni la distraction, ni le dédain que la conversation pouvoit mériter. Ils laissoient aux prétentions de la sottise en tout genre, la plus libre carrière, et la plus grande facilité de se montrer avec confiance, sans lui faire jamais craindre d'être réprimée, sans lui faire même soupçonner qu'ils la jugeassent. Mais Fontenelle, toujours peu pressé de parler, même avec ses pareils, se contentoit d'écouter ceux qui n'étoient pas dignes de l'entendre, et songeoit seulement à leur montrer une apparence d'approbation, qui les empêchoit de prendre son silence pour du mépris ou de l'ennui. La Motte plus complaisant encore, où même plus philosophe, se souvenant de ce proverbe espagnol, *qu'il n'y a pas de sots de qui le sage ne puisse apprendre quelque chose;* s'appliquoit à chercher dans les hommes les plus dépourvus d'esprit, le côté favorable, par lequel il pouvoit les saisir, soit pour sa propre instruction, soit pour la con-

solation de leur vanité. Il les mettoit sur ce qu'ils avoient le mieux vu, sur ce qu'ils savoient le mieux, et leur procuroit sans affectation, le plaisir d'établir au dehors le peu de bien qu'ils possédoient. Il en tiroit le double avantage, et de ne s'ennuyer jamais avec eux, et surtout de les rendre heureux au-delà de leurs espérances. S'ils sortoient contens d'avec Fontenelle, ils sortoient enchantés d'avec la Motte: flattés que le premier leur eût trouvé de l'esprit; mais ravis de s'en être trouvé bien plus qu'au second.

Le même.

§ 364. 96. *Parallèle de Dufresny et de Destouches.*

Tous deux se distinguèrent sur la scène par des qualités différentes et presque opposées; Destouches étoit naturel et vrai, sans être jamais ignoble ou négligé; Dufresny original et neuf, sans cesser d'être vrai et naturel. L'un s'attachoit à des ridicules plus apparens; l'autre saisissoit des ridicules plus détournés. Le pinceau de Destouches étoit plus égal et plus sévère; la touche de Dufresny plus spirituelle et plus libre. Le premier dessinoit avec plus de régularité la figure entière; le second donnoit plus de traits et de jeu à la physionomie. Destouches étoit plus réfléchi dans ses plans, plus intelligent dans l'ensemble; Dufresny animoit par des scènes piquantes sa marche irrégulière. L'auteur du *Glorieux* savoit plaire également à la multitude et aux connoisseurs: son rival ne faisoit rire la multitude, qu'après que les connoisseurs l'avoient avertie. Tous deux enfin occupèrent au théâtre une place qui leur est propre; Dufresny par un mélange heureux de verve et de finesse, par un genre de gaieté qui n'est qu'à lui, par un style qui réveille toujours le spectateur: Destouches par une sagesse de composition et de pinceau qui n'ôte rien à l'action et à la vue des personnages, par un sentiment d'honnêteté et de vertu qu'il sait répandre au milieu du comique même; par le talent de lier et d'opposer les scènes entre elles; enfin par l'art, plus grand encore, d'exciter à la fois le rire et les larmes.

Le même.

§ 365. 97. *Montesquieu.*

Il étoit dans le commerce, d'une douceur et d'une gaieté toujours égales. Sa conversation étoit légère, agréable et instructive par le grand nombre d'hommes et de peuples qu'il avoit connus. Elle étoit coupée, comme son style, plein de sel et de saillies, sans amertume et sans satire. Personne ne racontoit plus vivement, plus promptement, avec plus de grâce et moins d'apprêt. Il savoit que la fin d'une histoire plaisante en est toujours le but; il se hâtoit donc d'y arriver, et produisoit l'effet sans l'avoir promis.

Ses fréquentes distractions ne le rendoient que plus aimable; il en sortoit toujours par quelque trait inattendu, qui réveilloit la conversation languissante: d'ailleurs, elles n'étoient jamais, ni jouées, ni choquantes, ni importunes. Le feu de son esprit, le grand nombre d'idées dont il étoit plein, les faisoient naître; mais il n'y tomboit jamais au milieu d'un entretien intéressant ou sérieux: le désir de plaire à ceux avec qui il se trouvoit, le rendoit alors à eux sans affectation et sans effort.

Les agrémens de son commerce tenoient non-seulement à son caractère et à son esprit, mais à l'espèce de régime qu'il observoit dans l'étude. Quoique capable d'une méditation profonde et soutenue, il n'épuisoit jamais ses forces; il quittoit toujours le travail avant que d'en ressentir la moindre impression de fatigue.

Il étoit sensible à la gloire; mais il ne vouloit y parvenir qu'en la méritant. Jamais il n'a cherché à augmenter la sienne par ces manœuvres sourdes, par ces voies obscures et honteuses, qui déshonorent la personne, sans ajouter au nom de l'auteur.

Digne de toutes les distinctions et de toutes les récompenses, il ne demandoit rien, et ne s'étonnoit point d'être oublié: mais il a osé, même dans des circonstances délicates, protéger à la cour des hommes de lettres persécutés, célèbres et malheureux, et leur a obtenu des grâces.

Quoiqu'il vécût avec les grands, soit par nécessité, soit par convenance, soit par goût, leur société n'étoit pas nécessaire à son bonheur. Il fuyoit, dès qu'il le pouvoit, à sa terre; il y retrouvoit, avec joie, sa philosophie, ses livres, et le

repos. Entouré des gens de la campagne dans ses heures de loisir, après avoir étudié l'homme dans le commerce du monde et dans l'histoire des nations, il l'étudioit encore dans ces âmes simples que la nature seule a instruites, et il y trouvoit à apprendre : il conversoit gaiement avec eux ; il leur cherchoit de l'esprit; comme Socrate, il paroissoit se plaire autant dans leur entretien, que dans les sociétés les plus brillantes, surtout quand il terminoit leurs différens, et soulageoit leurs peines par ses bienfaits.

Rien n'honore plus sa mémoire que l'économie avec laquelle il vivoit, et qu'on a osé trouver excessive, dans un monde avare et fastueux, peu fait pour en pénétrer les motifs, et encore moins pour les sentir. Bienfaisant, et par conséquent juste, monsieur de Montesquieu ne vouloit rien prendre sur sa famille, ni des secours qu'il donnoit aux malheureux, ni des dépenses considérables auxquelles ses longs voyages, la foiblesse de sa vue, et l'impression de ses ouvrages, l'avoient obligé. Il a transmis à ses enfans, sans diminution ni augmentation, l'héritage qu'il avoit reçu de ses pères; il n'y a rien ajouté que la gloire de son nom et l'exemple de sa vie.

Le même.

§ 366. 98. *La Condamine.*

Du génie pour les sciences, du goût pour la littérature, du talent pour écrire, de l'ardeur pour entreprendre, du courage pour exécuter, de la constance pour achever, de l'amitié pour vos rivaux, du zèle pour vos amis, de l'enthousiasme pour l'humanité : voilà ce que vous connoît un ancien ami, un confrère de trente ans, qui se félicite de le devenir aujourd'hui pour la seconde fois. Avoir parcouru l'un et l'autre hémisphère, traversé les continens et les mers, surmonté les sommets sourcilleux de ces montagnes embrasées, où des glaces éternelles bravent également et les feux souterrains et les ardeurs du midi; s'être livré à la pente précipitée de ces cataractes écumantes dont les eaux suspendues semblent moins rouler sur la terre que descendre des nues; avoir pénétré dans ces vastes déserts, dans ces solitudes immenses, où l'on trouve à peine quelque vestige de l'homme; où la nature, accoutumée au plus profond silence, dut être étonnée de s'entendre interroger pour la première fois ; avoir fait, en un mot, par le seul motif de la gloire des lettres, ce que l'on ne fit jamais par la soif de l'or: voilà ce que connoît toute l'Europe et ce que dira la postérité.

Buffon.

§ 367. 99. *Voltaire.*

M. de Voltaire est au-dessus de la moyenne taille. Il est maigre, d'un tempérament sec, il a la bile brûlée, le visage décharné, l'air spirituel et caustique, les yeux étincelans et malins. Tout le feu que vous trouvez dans ses ouvrages, il l'a dans ses actions. Vif jusqu'à l'étourderie, c'est une ardeur qui va et vient, qui pétille et vous éblouit. Un homme ainsi constitué ne peut manquer d'être valétudinaire, et la lame use le fourreau. Gai par complexion, sérieux par régime, ouvert sans franchise, politique sans finesse, sociable sans amis, il sait le monde et l'oublie. Le matin Aristarque et Diogène le soir. Il aime la grandeur et méprise les grands. Il est aisé avec eux et contraint avec ses égaux. Il commence par la politesse, continue par la froideur et finit par le dégoût. Il aime la cour et s'y ennuie. Sensible sans attachement, voluptueux sans passion, il ne tient à rien par choix, et tient à tout par inconstance. Raisonnant sans principes, sa raison a ses accès comme la folie des autres. L'esprit vif et le cœur injuste, il pense à tout et se moque de tout, il sait moraliser sans mœurs. Vain à l'excès, mais encore plus intéressé, il travaille moins pour la réputation que pour l'argent : il en a faim et soif. Il se presse de travailler pour se presser de vivre. Il étoit fait pour jouir et il veut amasser. Voilà l'homme, voici l'auteur.

Né poëte, les vers lui coûtent trop peu; cette facilité lui nuit, il en abuse, et ne donne presque jamais rien d'achevé, écrivain facile, ingénieux, élégant, après la poésie, son métier seroit l'histoire, s'il pouvoit approfondir et s'en tenir à la vérité. Il a voulu suivre la méthode de Bayle, il le copie en le censurant. On a dit que pour faire un écrivain sans passion et sans préjugés, il faudroit qu'il n'eût ni religion ni patrie. Sur ce pied-

là M. de Voltaire marche à grand pas vers la perfection. On ne peut d'abord l'accuser d'être partisan de sa nation; on lui trouve au contraire un tic approchant de la manie des vieillards; les bonnes gens vantent toujours le temps passé et sont mécontens du présent. M. de Voltaire se plaint continuellement de son pays; il le blâme en tout, et loue avec excès ce qui est à mille lieues de lui. Pour la religion on sait qu'il n'en reconnoît aucune. Il a beaucoup de littérature étrangère et françoise, et de cette érudition mêlée qui est à la mode aujourd'hui. Politique, physicien, géomètre, il est tout ce qu'il veut, mais toujours superficiellement et sans rien approfondir. Il faut pourtant avoir l'esprit bien délié, pour effleurer comme lui toutes les matières. Il a le goût plus délicat que sûr, satirique ingénieux, mauvais critique, il aime les sciences abstraites, et l'on ne s'en étonne point. On lui reproche de n'être jamais dans un milieu raisonnable, tantôt philanthrope, tantôt satirique outré; pour tout dire en un mot, M. de Voltaire veut être un homme extraordinaire, et il l'est à coup sûr.

Non vultus, non color unus.

Anonyme.

§ 368. 100. *Emile à 12 ans.*

Sa figure, son port, sa contenance annoncent l'assurance et le contentement; la santé brille sur son visage; ses pas affermis lui donnent un air de vigueur; son teint, délicat encore sans être fade, n'a rien d'une mollesse efféminée, l'air et le soleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de son sexe; ses muscles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une physionomie naissante; ses yeux que le feu du sentiment n'anime pas encore, ont au moins toute leur sérénité native; de longs chagrins ne les ont point obscurcis, des pleurs sans fin n'ont point sillonné ses joues. Voyez dans ses mouvemens prompts, mais sûrs, la vivacité de son âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert et libre, mais non pas insolent ni vain; son visage qu'on na pas collé sur des livres, ne tombe point sur son estomac; on n'a point besoin de lui dire, *levez la tête*. La honte ni la crainte ne la lui firent jamais baisser.

J. J. Rousseau.

Portraits Divers.

§ 369. 1. *Portrait d'un Roi.*

Qu'est-ce qu'un roi? c'est l'oint du Seigneur, le bouclier du foible, le fléau du méchant, l'arbitre de l'opinion, la règle vivante des mœurs. C'est un homme dont les devoirs sont aussi étendus que la puissance, qui répond à Dieu d'un peuple entier, et participe par ses vertus à tous les honneurs dus au génie; un homme qui se sanctifie par son propre bonheur, en rendant ses sujets heureux; un homme dont les actions sont des exemples, les paroles des bienfaits, les regards mêmes des récompenses; un homme qui n'est élevé au-dessus des autres, que pour découvrir les malheureux de plus loin; c'est enfin une victime honorable de la félicité publique, à qui la providence a donné pour famille une nation, pour témoin l'univers, tous les siècles pour juges.

Le Card. Maury.

§ 370. 2. *D'un Prince chrétien.*

Un souverain n'est pas un homme ordinaire; ni le trône où il est élevé, la seule distinction qui le sépare de ses sujets. C'est un homme que la providence met au-dessus des autres, mais qui doit s'y mettre lui-même par son mérite; qui chargé du plus grand et du plus difficile de tous les emplois, doit avoir ces qualités éminentes qui sont nécessaires pour régner sur les autres, pour soutenir le poids d'une grande autorité et d'une grande fortune, pour régler l'usage d'un pouvoir indépendant, et pour trouver dans sa propre vertu une loi sévère et impérieuse qui règle ses désirs et ses actions. C'est un homme libéral dans l'abondance, magnanime dans les dangers, modeste dans les honneurs, tempérant au milieu du luxe et des plaisirs, grave sans être trop sévère, prudent sans artifice, humain sans foiblesse, d'une élévation tempérée par la douceur et l'honnêteté, juste, sage, vaillant, laborieux, actif, ennemi de l'impiété, protecteur de la religion, jaloux du maintien des

mœurs; et pour tout dire en un mot, un homme qui, étant le premier ministre de Dieu, doit plus approcher que tous les autres hommes de ses perfections infinies, et exerçant son autorité, l'exercer comme lui.

Beausobre.

§ 371. 3. *De la Cour.*

Après avoir acquis les richesses de la littérature, après avoir puisé dans leur source les grâces du langage de Rome et d'Athènes, après avoir percé les profondeurs respectables de la religion, l'abbé de Fleury paroît à la cour avec cette physionomie heureuse, que Dieu imprime sur le front des hommes qu'il prépare aux hautes destinées. Là, sur ce théâtre changeant et mobile, où, sous les apparences du repos, règne le mouvement le plus rapide; dans cette région d'intrigues cachées, de perfidies ténébreuses, de méchanceté profonde et réfléchie; dans cette région où l'on respecte sans estimer, où l'on sert sans aimer, où l'on nuit sans haïr; où l'on s'offre par vanité, où l'on se promet par politique; où l'on se donne par intérêt, où l'on s'engage sans sincérité, où l'on se retire, où l'on abandonne sans bienséance et sans pudeur; dans ce labyrinthe de détours tortueux, où la prudence marche au hasard, où la route de la prospérité mène si souvent à la disgrâce; où les qualités nécessaires pour s'avancer, sont souvent un obstacle qui empêche de parvenir; où vous n'évitez le mépris que pour tomber dans la haine; où le mérite modeste est oublié, parce qu'il ne s'annonce pas; où le mérite qui se produit est écarté, opprimé, parce qu'on le redoute; où les heureux n'ont point d'amis, puisqu'il n'en reste point aux malheureux.

Le P. de Neuville.

§ 372. 4. *D'un Precepteur d'un Roi.*

Louis XIV, ce monarque, la gloire de son peuple et de son siècle, la gloire de la religion et de l'état; plus héros dans le déclin des années et de la prospérité, que dans le brillant de sa jeunesse et de ses victoires; ce roi, dont la vertu éprouvée par la disgrâce, força enfin la fortune à rougir de son inconstance, lui fit sentir sa foiblesse, lui apprit qu'il ne lui appartient, ni de donner, ni d'ôter la véritable grandeur. Louis avoit vu passer comme l'ombre sa nombreuse postérité: seul dans ses palais immenses, il semble se survivre à lui-même: ses yeux prêts à se fermer pour toujours, n'apercevoient à la place de tant de fleurs moissonnées dans leur printemps, qu'une fleur à peine éclose, foible, chancelante, presque dévorée par le souffle, qui avoit séché, qui avoit consumé tant de tiges si florissantes; c'est un nouveau Joas, unique reste du sang de David, arraché aux débris de son auguste maison, ayant peine à se faire jour à travers les ruines sous lesquelles il parut enseveli: dans cet enfant se réunissent les mouvemens de son esprit les tendresses d'un père et les projets d'un roi. Oh, si du moins il pouvoit, par ses leçons et par ses exemples, le former dans le grand art de régner! mais le temps coule, le tombeau s'ouvre devant le monarque, le tombeau l'attend et le demande; il pense donc à se remplacer auprès de son successeur. Or, sur qui tombera le choix de ce prince vieilli dans l'étude et dans la connoissance des hommes; de ce prince, dont le choix des Bossuet et des Fénélon avoit prouvé et honoré les lumières? Il appelle l'évêque de Fréjus, il lui remet les destinées de son sang et de son royaume.

Ici ne devrois-je pas terminer mon discours? Le suffrage du père et les vertus du fils: Louis XIV et Louis XV! Avoir mérité la confiance de ce roi qui fit la gloire de la France; avoir élevé à la France ce roi qui en fait le bonheur: entreprendre d'ajouter à cet éloge, ne seroit-ce pas l'affoiblir? En effet, si le plus heureux effort de l'esprit humain, est de former, de développer un autre esprit, que sera-ce d'élever un prince né pour le trône?

Qu'est-ce qu'élever un prince né pour le trône? C'est en qualité de chrétien, imprimer profondément dans l'esprit et établir dans le cœur d'un jeune prince, ces grandes et sublimes maximes que Saint Augustin développe avec tant de force dans les livres de la cité de Dieu: que la grandeur des rois consiste à se souvenir que, rois pour le peuple, devant Dieu, ils ne sont que des hommes: *Si se homines meminerint:* que la grandeur consiste à maintenir les droits de la religion avec autant de fermeté que les intérêts de la couronne: *Si suam potestatem ad Dei cultum, majestati ejus famu-*

lam faciant. Que le roi véritablement roi n'est point le prince qui étend sa domination, mais celui qui multiplie ses vertus; le prince qui commande à l'univers, mais celui qui commande à ses passions; le prince qui laisse son nom dans les fastes du monde, mais celui dont le nom sera écrit dans le livre de vie; le prince dont la fortune remplit et prévient les désirs, mais celui qui ne veut que Dieu, qui ne cherche que Dieu, qui n'est roi que pour Dieu: *Si Deum timent, diligunt, colunt; si malunt cupiditatibus quàm gentibus imperare, tales imperatores felices dicimus.*

Qu'est-ce qu'élever un prince né pour le trône? C'est en qualité de citoyen vertueux, graver au plus intime de son âme, ces principes immuables d'ordre et d'équité, d'où tirent leur stabilité, leur invariabilité, les engagemens réciproques d'empire et d'obéissance, d'autorité et de fidélité, de prince et de sujets: ces principes immuables d'ordre et d'équité, qui decident que les peuples sont aux rois, que les rois sont pour les peuples; que le prince n'est pas moins né pour obéir à la raison, que pour commander aux hommes; qu'un maître sans modération et sans équité ne violeroit pas moins les droits de la société, qu'un peuple sans soumission et sans fidélité.

Qu'est-ce qu'élever un prince né pour le trône? C'est, en sujet fidèle, lui tracer les routes de la véritable gloire; lui dire ce qu'on ne lui redira jamais; que la pourpre, que le diadème empruntent leur plus beau lustre de l'éclat des vertus; que le mérite seul attire l'applaudissement, que la dignité n'arrache que l'adulation, plus flétrissante pour le prince qui l'aime que pour le courtisan qui la prodigue.

Qu'est-ce qu'élever un prince né pour le trône? C'est lui former un mérite composé de toutes les sortes de mérites. Un roi a toutes les espèces de devoirs à remplir; il a besoin de tous les genres de talens et de vertus, unis, rapprochés, confondus dans un mélange si parfait, que la majesté n'ôte point la confiance; que l'affabilité ne diminue point le respect; que l'autorité ne gêne point la liberté; que la bonté n'affoiblisse point la vigueur du commandement; que la justice ne captive point la clémence; que la douceur n'enhardisse point à l'espérance de l'impunité; que la valeur ne trouble point le repos du monde; que l'amour de la paix ne laisse point périr les intérêts et la réputation de l'état; que la vivacité ne précipite point l'exécution des projets; que la sagesse ne perde point les momens rapides qui décident le sort des empires. Que sais-je? Pour régner, il faut toutes les qualités de l'esprit et du cœur. En faut-il moins pour instruire un prince à régner? Je n'oserois le dire; il est peut-être aussi difficile de former un grand roi, que de l'être. Et s'il est si difficile d'élever un prince né pour le trône, qu'est-ce qu'élever un prince déjà roi? Théodore rendoit les Arcadius, les Honorius souples aux leçons d'Arsène. Une parole, un regard de Louis XIV, ce roi, autant roi dans sa famille que dans son royaume, secondoit le génie des Bossuet et des Fénélon. Un enfant que le trône attend, n'ignore pas qu'il a un maître; un enfant qui occupe le trône, ignore-t-il qu'il est roi? Je ne sais quel cri du cœur et des passions l'avertit de sa grandeur; il la sent avant que de la connoître. Trop prompte élévation d'un prince, à quels périls n'exposez-vous pas sa vertu? Quel esprit réunira assez de lumières, de sagesse, de prudence, de circonspection et de dextérité, pour reprendre son roi sans lui déplaire, pour le contredire sans l'irriter, pour concilier la fermeté avec la complaisance, l'autorité avec le respect, le ton de maître avec la soumission de sujet?

Le Père de Neuville, Cr. fun. du Cardinal de Fleury.

373. 5. *D'un Précepteur de Princes.*

Cesser d'être à soi et n'être plus qu'à son élève; ne plus se permettre une leçon, une démarche qui ne soit un exemple; concilier le respect dû à l'enfant qui sera roi, avec le joug qu'il doit porter pour apprendre à l'être; l'avertir de sa grandeur pour lui en tracer les devoirs, et pour en détruire l'orgueil; combattre les penchans que la flatterie encourage, les vices que la séduction fortifie; en imposer par la fermeté et par les mœurs au sentiment de l'indépendance si naturel dans un prince; diriger sa sensibilité et l'éloigner de la foiblesse; le blâmer souvent sans perdre sa confiance; le punir quelquefois sans perdre son amitié; ajouter sans cesse à l'idée de ce qu'il doit être, et restreindre l'idée de ce qu'il peut; enfin ne tromper jamais ni son dis-

ciple ni l'état, ni sa conscience ; tels sont les devoirs que s'impose un homme à qui le monarque a dit, je vous donne mon fils, et à qui les peuples disent, donnez-nous un père.

La Harpe, Eloge de Fénélon.

374. 6. *D'une Paroisse.*

Qu'est-ce qu'une paroisse à gouverner? C'est une multitude composée de toutes les conditions, de tous les esprits, de tous les caractères, qu'il faut réunir dans les principes d'un même culte et d'une même foi ; c'est une portion des citoyens, parmi lesquels il faut maintenir la discipline des mœurs, non-seulement dans l'ordre public ; mais dans l'intérieur des familles, mais dans le secret des âmes, qui échappe à la surveillance des lois ; ce sont des riches dont il faut ménager la délicatesse, et des pauvres dont il faut supporter les murmures ; ce sont des esprits simples et superstitieux qu'il faut éclairer, ou des esprits superbes dont il faut réprimer le faux savoir ; ce sont des caractères froids ou indifférens qu'il faut exciter, ou bien des zélateurs inquiets qu'il faut contenir ; ce sont des âmes dégradées qu'il faut retirer du désordre et de l'iniquité, ou des âmes pures et sublimes dont il faut suivre et diriger l'essor dans les régions supérieures de la perfection.

L'Ev. de Sénez, Eloge de M. Léger, Curé de St. André-des-Arcs.

§ 375. 7. *D'un Chancelier.*

Porté tout à coup dans une place qu'il n'attendoit pas, ne désiroit pas, mais dont il sent toute la grandeur, le nouveau chancelier contemple avec un effroi mêlé de respect, le nombre et l'étendue de ses devoirs.

En effet, qu'est-ce qu'un chancelier? C'est un homme qui est dépositaire de la partie la plus importante et la plus sacrée de l'autorité du prince; qui doit veiller sur tout l'empire de la justice; entretenir la vigueur des lois, qui tendent toujours à s'affoiblir ; ranimer les lois utiles, que le temps ou les passions des hommes ont anéanties; en créer de nouvelles, lorsque la corruption augmentée, ou de nouveaux besoins découverts exigent de nouveaux remèdes ; les faire exécuter, ce qui est plus difficile encore que de les faire créer; observer d'un œil attentif les maux qui dans l'ordre politique se mêlent toujours au bien; corriger ceux qui peuvent l'être; souffrir ceux qui tiennent à la constitution de l'état, mais en les souffrant, les resserrer dans les bornes de la nécessité, connoître et maintenir tous les droits des tribunaux ; distribuer toutes les charges à des citoyens dignes de servir l'état ; juger ceux qui jugent les hommes; savoir ce qu'il faut pardonner et punir dans des magistrats dont la nature est d'être foibles, et le devoir de ne pas l'être ; présider à tous les conseils où se discute le sort des peuples : balancer la clémence du prince et l'intérêt de la justice ; être auprès du souverain le protecteur et non le calomniateur de la nation.

Thomas, Eloge de D'Aguessau.

§ 376. 8. *D'un Procureur général.*

Semblable à l'esprit universel des stoïciens, un procureur général est l'âme de l'ordre social ; tout est sous la garde de sa sagesse; vengeur des mœurs, ministre des lois, instrument et modérateur de la puissance exécutrice, c'est l'œil de Thémis, c'est l'aigle qui porte son tonnerre, c'est la main qui trace la ligne qu'il doit décrire, qui le dirige sur l'oppresseur puissant, sur le juge prévaricateur; et son cœur, ouvert à tous les sanglots, à toutes les plaintes, est l'asile sacré de tous ceux que l'injustice opprime Tel doit être un procureur général, et tel fut Molé. L'innocent ne cria plus en vain; le malheureux ne répandit plus de larmes stériles. Couvert de ses regards infatigables, le foible dormoit en paix, et bravoit l'oppression.

Henrion de Pancé, Avocat.

§ 377. 9. *D'un chef de Police.*

Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent, à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvemens célestes sans en avoir aucune connoissance; et même plus l'ordre d'une police ressemble par son uniformité à celui des corps célestes, plus il est insensible, et par conséquent il est toujours d'autant plus

ignoré, qu'il est plus parfait. Mais qui voudroit le connoître et l'approfondir, en seroit effrayé. Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris une consommation immense, dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques sources; réprimer la tyrannie des marchands à l'égard du public, et en même temps animer leur commerce; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler; reconnoître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une industrie pernicieuse, en purger la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne se chargeroient pas, ou ne s'acquitteroient pas si bien; tenir les abus nécessaires, dans les bornes précises de la nécessité qu'ils sont toujours prêts à franchir, les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés, et ne les en tirer pas même par des châtimens trop éclatans; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, et ne punir que rarement et utilement; pénétrer par des conduits souterrains dans l'intérieur des familles, et leur garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage; être présent partout sans être vu; enfin mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense et tumultueuse; et être l'âme toujours agissante et presque inconnue de ce grand corps; voilà quelles sont en général les fonctions du magistrat de police. Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vues qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir, et des caractères qu'il faut prendre.

Fontenelle, Eloge de M. d'Argenson.

§ 378. 10. *D'un Curé de campagne.*

Transportons-nous dans les campagnes, voyons la misère dans son domaine; qu'apercevons-nous dans nos hameaux confusément épars? Une solitude morne, une nature triste et languissante, des toits délabrés, des maisons de boue, où la lumière semble ne pénétrer qu'à regret; partout la disette et le besoin sous les formes les plus hideuses et les plus dégoutantes...

Ah! du moins dans ces temples rustiques, décorés par la seule présence de la divinité qui les remplit, ces cœurs désolés trouvent des frères, des malheureux qui leur ressemblent...que dis-je? Ils trouvent plus, ils y trouvent un père. Ce pasteur sur lequel la politique peut-être ne daigne pas abaisser ses regards, ce ministre relégué dans la poussière et l'obscurité des campagnes, voilà l'homme de Dieu qui les éclaire, et l'homme de l'état qui les calme; simple comme eux, pauvre avec eux, parce que son nécessaire même devient leur patrimoine, il les élève au-dessus de l'empire du temps, pour ne leur laisser ni le désir de ses trompeuses promesses, ni le regret de ses fragiles félicités: à sa voix d'autres cieux, d'autres trésors s'ouvrent pour eux; à sa voix ils courent en foule aux pieds de ce Dieu qui compte leurs larmes, ce Dieu, leur éternel héritage, qui doit les venger de cette exhérédation civile à laquelle une providence qu'on leur apprend à bénir, les a dévoués. Les subsides, les impôts, les lois fiscales, les élémens même, fatiguent leur triste existence; dociles à cette voix paternelle qui les ranime, ils tolèrent, ils supportent, ils oublient tout: je ne sais quelle onction puissante s'échappe de nos tabernacles; le sentiment toujours actif de cette autre vie qui les attend, adoucit toutes les amertumes de la vie présente; ah! la foi n'a point de malheureux! Ces mystères de miséricorde dont on les enveloppe, ces ombres, ces figures, ce traité de protection et de paix qui se renouvelle dans la prière publique entre le ciel et la terre, tout les remue, tout les attendrit dans nos temples; ils gémissent, mais ils espèrent, et ils en sortent consolés.

Ce n'est pas tout. Garant des promesses divines, ce pasteur, cet ange tutélaire les réalise en quelque sorte dès cette vie, par les secours, par les soins les plus généreux, les plus constans. Je dis les soins, et peut-être, hommes superbes, n'avez-vous jamais bien compris la force et l'étendue de cette expression. Peignez-vous les ravages d'un mal épidémique, ou plutôt placez-vous dans ces cabanes infectes, habitées par la mort seule, incertaine sur le choix de ses victimes: hélas! l'objet le moins affreux qui frappe vos regards, est le mourant lui-même; épouse, enfans, tout ce qui l'environne semble être sorti du cercueil pour y rentrer pêle-mêle avec lui: si l'horreur du dernier moment est si pénible

trante au milieu des pompes de la vanité sous le dais de l'opulence qui couvre encore de son faste l'orgueilleuse proie que la mort lui arrache, quelle impression doit-elle produire dans des lieux où toutes les misères et toutes les horreurs sont rassemblées! Voilà ce que bravent le zèle et le courage pastoral. La nature, l'amitié, les ressources de l'art, le ministre de la religion remplace tout; seul au milieu des gémissemens et des pleurs, livré lui-même à l'activité du poison qui dévore tout à ses yeux, il l'affoiblit, il le détourne: ce qu'il ne peut sauver, il le console, il le porte jusque dans le sein de Dieu; nuls témoins, nuls spectateurs, rien ne le soutient, ni la gloire, ni le préjugé, ni l'amour de la renommée, ces grandes foiblesses de la nature, auxquelles on doit tant de vertus. Son âme, ses principes, le ciel qui l'observe, voilà sa force et sa récompense. L'état, cet ingrat qu'il faut plaindre et servir, ne le connoît pas; s'occupe-t-il, hélas! d'un citoyen utile qui n'a d'autre mérite que celui de vivre dans l'habitude d'un héroïsme ignoré?

L'Abbé de Boismont, Or. fun. de Louis XV.

§ 379. 11. *D'un Homme de Mer.*

Qu'est-ce qu'un homme de mer? C'est un homme qui placé sur un élément orageux où il a des ennemis à combattre, dont mettre toute la nature d'intelligence avec lui-même; connoître toutes les qualités du navire qu'il monte, en saisir d'un coup l'œil toutes les parties; leur commander comme l'âme commande au corps, avec le même empire et la même rapidité; distinguer la direction réelle des vents, de leur direction apparente; diminuer ou augmenter à son gré leur impulsion; tirer de la même force des effets tout contraires; se rendre maître de l'agitation des vagues, ou même la faire concourir à la victoire; enchaîner l'inconstance de tant de causes différentes, de la combinaison desquelles résulte le succès; enfin calculer les probabilités et maîtriser les hasards: tel est l'art d'un homme de mer.

Thomas.

ADDITIONS.

Aux parallèles précédens.

§ 380. *Parallèle de Lycurgue et de Solon.*

Lycurgue donna dans les Spartiates un modèle subsistant de talens militaires et de vertus guerrières; Solon développa dans les Athéniens le germe de toutes les vertus sociales et des talens de toute espèce. Ce fut l'époque où la Grèce commença à produire de grands hommes en tout genre. Comme les mœurs assurent seules la durée d'un gouvernement, tous deux donnèrent leurs soins à l'éducation des citoyens, quoique avec des vues différentes. A Sparte les enfans élevés par l'état, ne prenoient que des habitudes utiles à la patrie. La république veilloit sur leurs exercices, sur leurs actions, sur leurs discours. Rien n'étoit indifférent, tout étoit réglé par la loi; et les citoyens s'accoutumoient dès l'enfance à la même façon de penser comme à la même façon d'agir. Une parfaite égalité pouvoit seule maintenir une discipline si sévère; il falloit par conséquent que tous les biens fussent en commun. Il falloit ôter aux citoyens tout moyen de s'enrichir, bannir les arts, le commerce, l'or et l'argent. Il falloit en un mot pour fermer Sparte à la corruption, la fermer aux richesses. Ce fut donc la monnoie de fer qui donna toute la consistance au gouvernement des Spartiates, et la pauvreté pouvoit seule conserver les mœurs à cette république. Solon ne pouvoit pas assurer à son gouvernement la même durée; et il ne se le promettoit pas dans une république où tous les citoyens n'étoient pas pauvres. Les pauvres auroient été dangereux dans un pareil état. Il falloit que l'éducation fît à tous un besoin de s'occuper, et ce fut là le principal objet d'un législateur. Mais il lui suffisoit aussi qu'on s'occupât; car, en gênant la liberté, il eût étouffé l'industrie et dégoûté de tout travail. Il étoit donc nécessaire que tous les arts fussent estimés; que la considération qui leur étoit attachée, fît un besoin d'avoir des talens et de les cultiver dans les autres. Or voilà l'esprit qui distinguoit les Athéniens. Les grands hommes parmi eux se firent un honneur de former des élèves. On a dit que Lycurgue avoit donné aux Spartiates des mœurs con-

formes à ses lois, et que Solon avoit donné aux Athéniens des lois conformes à leurs mœurs. L'entreprise du premier demandoit plus de courage; et celle du second plus d'art. Peut-être la différence de leur caractère eut-elle beaucoup de part à la différence des plans qu'ils se firent. Lycurgue étoit dur et austère; Solon étoit doux et même voluptueux. Quoi qu'il en soit, tous deux réussirent. Lycurgue vouloit faire des soldats et il en fit. Solon voulut réunir les talens aux vertus militaires, et il fit des hommes dans tous les genres. Lacédémone conserva plus long-temps ses mœurs et ses lois; mais Athènes survécut même à la perte de sa liberté: toute la Grèce fut assujettie, et les Athéniens triomphèrent de leurs vainqueurs par la supériorité des talens. Tous ces talens auroient été perdus, si Solon avoit fait à Athènes ce que Lycurgue fit à Sparte. Admirons le courage de celui-ci, et chérissons la mémoire de l'autre.

Condillac.

§ 381. *Les deux Gracques.*

Tibérius Gracchus avoit toutes les qualités qu'aimoit le peuple dont il se disoit le libérateur, et que haïssoient les riches qu'il vouloit humilier. Son éloquence douce et persuasive conduisoit à la terreur par la piété. Jamais homme ne fut plus altier, et n'affecta tant de modération. Adroit à émouvoir les passions, plus habile encore à en nourrir le feu, il sembloit plutôt se laisser emporter par les sentimens de la populace que lui inspirer les siens. Toujours courageux, mais presque toujours timide en apparence, la crainte qu'il affectoit fut un aiguillon pour le peuple; et la cuirasse dont il étoit couvert, et qu'il lui faisoit adroitement apercevoir en feignant de la cacher, l'avertissoit continuellement des dangers qui le pressoient, et que le moment d'exécuter étoit le moment présent. Tout ce que Rome renfermoit de citoyens que la loi *Licinia* offensoit, se souleva contre Tibérius. Le tribun aigri devint plus impétueux, et les injures de ses ennemis lassèrent sa probité ou démasquèrent sa politique: ses vrais sentimens se firent voir, au travers de la modération sous laquelle il se cachoit également au peuple et aux grands. L'amour de la patrie, son salut et l'intérêt public, ne servirent plus que d'un prétexte, ou pour consommer sa révolte, ou pour rendre sa perte plus difficile, en intéressant à son sort un plus grand nombre de citoyens. Caïus lui succéda; mais il n'avoit jamais eu les dehors de probité qu'on avoit vus dans son frère. Les efforts qu'il s'étoit faits pour renfermer son ambition et sa vengeance, avoient changé tous ses sentimens en passion et en fureur. Il regarda la loi *Licinia* comme l'ouvrage de sa maison. Vaste et tumultueux dans ses desseins, hardi et violent dans l'exécution, nourri depuis long-temps des idées les plus ambitieuses avec lesquelles il s'étoit familiarisé, il fut extrême dès qu'il put agir; il vouloit franchir et non pas lever les obstacles qui s'opposoient à ses desseins. Emporté par ses succès, encore plus loin qu'il n'avoit peut-être osé l'espérer, il ne commença, pour ainsi dire, à avoir de l'ambition, que quand celle d'un autre auroit été satisfaite. Il devint l'arbitre de la république et tout changea de face. Le peuple domina, la noblesse se vit accabler; elle fit périr le tribun et elle reprit son autorité.

Mably.

§ 382. *Parallèle d'Homère et de Virgile.*

Homère est plus poëte, Virgile est un poëte plus parfait. Le premier possède, dans un degré plus éminent, quelques-unes des qualités que demande la poésie; le second réunit un plus grand nombre de ces qualités, et elles se trouvent chez lui dans la proportion la plus exacte. L'un cause un plaisir plus vif, l'autre un plaisir plus doux. Il est encore plus vrai, de la beauté de l'esprit, que de celle du visage, qu'*une sorte d'irrégularité la rend plus piquante*. L'homme de génie est plus frappé d'Homère, l'homme de goût est plus touché de Virgile. On admire plus le premier, on estime plus le second. Il y a plus d'or dans Homère; ce qu'il y en a dans Virgile est plus pur et plus poli. Celui-ci a voulu être poëte, et il l'a pu; celui-là n'auroit pas pu ne le point être. Si Virgile ne s'étoit point adonné à la poésie, on n'auroit peut-être point soupçonné qu'il étoit très-capable d'y réussir. Si, par impossible, Homère, méconnoissant son talent pour la poésie, eût d'abord travaillé dans un autre genre, la voix publique l'auroit bientôt averti de sa méprise, ou peut-être seulement de sa

modestie : on lui eût dit, qu'il étoit capable de quelque chose de plus. Homère est un des plus grands génies qui aient jamais été ; Virgile est un des plus accomplis. L'*Enéide* vaut mieux que l'*Iliade*, mais Homère valoit mieux que Virgile. Une grande partie des défauts de l'*Iliade* sont ceux du siècle d'Homère ; les défauts de l'*Enéide* sont ceux de Virgile. Il y a plus de fautes dans l'*Iliade*, et plus de défauts dans l'*Enéide*. Ecrivant aujourd'hui, Homère ne feroit pas les fautes qu'il a faites ; Virgile auroit peut-être encore ses défauts. On doit Virgile à Homère. On ignore si celui-ci a eu des modèles, mais on sent qu'il pouvoit s'en passer. Il y a plus de talent et d'abondance dans Homère, plus d'art et de choix dans Virgile. L'un et l'autre sont peintres ; ils peignent toute la nature, et le choix est admirable dans tous les deux ; mais il est plus gracieux dans Virgile, et plus vif dans Homère. Homère s'est plus attaché que Virgile à peindre ses caractères, les mœurs des hommes ; il est plus moral : et c'est là, à mon gré, le principal avantage du poëte Grec sur le poëte Latin. La morale de Virgile est meilleure : c'est le mérite de son siècle, et l'effet des lumières acquises d'âge en âge ; mais Homère a plus de morale : c'est en lui un mérite propre et personnel, l'effet de son tour d'esprit particulier. Virgile a surpassé Homère dans le dessein et dans l'ordonnance. Il viendra plutôt un Virgile qu'un Homère ; nous ne devons point craindre que les fautes d'Homère se renouvellent, un écolier les éviteroit ; mais qui nous rendra ses beautés.

Trublet.

§ 384. *Parallèle de Juvenal et d'Horace.*

Juvenal n'a qu'un ton et qu'une manière : il ne connoît ni la variété ni la la grâce. Toujours guindé, toujours emphatique et déclamateur, il fatigue par ses hyperboles continuelles et son étalage de rhéteur. Son style rapide, harmonieux, plein de chaleur et de force, est d'une monotonie assomante. Il est presque toujours recherché et outré dans ses expressions, et ses pensées sont souvent étranglées, par une précision dure qui dégénère en obscurité. Horace, au contraire, est toujours aisé, naturel, agréable, et pour plaire il se replie en cent façons différentes ; il sait

D'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

son style, pur, élégant, facile, n'offre aucune trace d'affectation et de recherche. Ses satires ne sont pas des déclamations éloquentes ; ce sont des dialogues ingénieux, des scènes charmantes, où chaque interlocuteur est peint avec une finesse et une vérité admirables. Ce n'est point un pédant triste et farouche, élevé dans les cris de l'école ; un sombre misanthrope, qui rebute par une morale chagrine et sauvage, et fait haïr la vertu, même en la prêchant : c'est un philosophe aimable, un courtisan poli, qui sait embellir la raison et adoucir l'austérité de la sagesse. Juvenal est un maître dur et sévère, qui gourmande ses lecteurs ; Horace est un ami tendre, indulgent et facile, qui converse familièrement avec les siens. Les invectives amères, les reproches sanglans de Juvénal irritent les vicieux sans les réformer ; les traits plaisans, les peintures comiques d'Horace, corrigent les hommes en les amusant.

Fréron.

§ 384. *Parallèle de Descartes et de Newton.*

L'attraction et le vide bannis de la physique par Descartes, y furent ramenés par Newton, armés d'une force toute nouvelle dont on ne les croyoit pas capables. Ces deux grands hommes qui se trouvent dans une si grande opposition, ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer sur les autres esprits, et pour fonder des empires ; tous deux géomètres excellens, ont vu la nécessité de transporter la géométrie dans la physique. Tous deux ont fondé leur physique sur une géométrie qu'ils ne tenoient presque que de leurs propres lumières. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires et fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux phénomènes de la nature, comme à des conséquences nécessaires. L'autre, plus timide ou plus modeste, a commencé sa marche par l'appuyer sur les phénomènes, pour remonter à des principes inconnus, résolu de les admettre, quels que pût les donner l'enchaînement des conséquences. L'un part de ce qu'il entend nettement, pour trouver la cause de ce qu'il voit. L'autre

part de ce qu'il voit, pour en trouver la cause, soit claire, soit obscure. Les principes évidens de l'un, ne le conduisent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils sont. Les phénomènes ne conduisent pas toujours l'autre à des principes évidens. Les bornes qui, dans ces deux routes contraires, ont pu arrêter deux hommes de cette espèce, ne sont pas les bornes de leur esprit, mais celles de l'esprit humain.

Fontenelle.

§ 385. *Autre parallèle de ces deux grands génies.*

Descartes a mérité d'être mis à côté de Newton, parce qu'il a créé une partie de Newton, et qu'il n'a été créé que par lui-même; parce que, si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités. Géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait pas fait un aussi grand usage de la géométrie; plus original par son génie, quoique ce génie l'ait souvent trompé; plus universel dans ses connoissances comme dans ses talens, quoique moins sage et moins assuré dans sa marche; ayant peut-être en étendue, ce que l'autre avoit en profondeur; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que Newton donnoit aux plus petits détails l'empreinte du génie; moins admirable sans doute pour la connoissance des cieux; mais bien plus utile pour le genre humain par sa grande influence sur les esprits.

Thomas.

§ 386. *Réflexions sur Henri IV, Roi de France.*

Jamais parmi nous peut-être, la louange ne fut quelque chose de si respectable et de si grand, que lorsqu'elle fut destinée à célébrer Henri IV; jamais elle ne fut si unanime. Il y a eu quelquefois des réputations, quoiqu'en petit nombre, qui choquoient les mœurs et les idées générales dominantes dans un pays. C'étoit comme un aveu involontaire et forcé, que certaines qualités brillantes arrachoient à ceux même qui étoient le plus loin de les partager: mais quand le mérite d'un grand homme se concilie parfaitement avec les préjugés, le caractère et les penchans d'un peuple; alors sa célébrité doit augmenter, parce que l'amour-propre de chaque citoyen protége, pour ainsi dire, la réputation du prince; et c'est ce qui est arrivé à Henri IV. On peut dire qu'il fut véritablement le héros de la France. Ses talens, ses vertus, et jusqu'à ses défauts, tout pour ainsi dire, nous appartient. Mornay et Sully purent blâmer l'excès de sa valeur; mais la nation aimoit à s'y reconnoître. La politique même le justifioit. Pour rassurer ses amis, pour étonner ses ennemis, il falloit des prodiges; et il n'avoit presque que des vertus à opposer à des armées. Alors la témérité même cessoit de l'être; et ce grand homme appuyoit le peu de forces qu'il avoit, des forces réelles de l'admiration et de l'enthousiasme. Sa gaieté au milieu des combats; ses bons mots dans la pauvreté et le malheur, toutes ces saillies d'une âme vive et d'un caractère généreux, cette foule de traits que l'on cite, et qui sont à la fois d'une homme d'esprit et d'un héros, sembloient peindre en même temps, l'imagination Françoise, et le genre d'esprit avec le le caractère national. Enfin ses amours, ses foiblesses, tous ces sentimens qui le plus souvent étoient des passions, et que les grâces d'un chevalier ennoblissoient encore, lorsqu'ils n'étoient que des goûts, ne paroissoient pas des défauts qu'on pût lui reprocher. La nation en l'admirant, aimoit à se persuader qu'on peut mêler la galanterie à la grandeur, et que le caractère d'un François fut en tout temps, d'allier la valeur et les plaisirs. Mais ce qui a consacré sa réputation dans l'Europe, c'est sa bonté; c'est cette vertu qui ne permit jamais à la haine d'entrer dans son cœur; qui fit, que sans politique et sans effort, il pardonna toujours, et se seroit cru malheureux de punir; qui avec ses amis, lui donnoit la familiarité la plus douce, envers ses peuples la bienveillance la plus tendre, avec sa noblesse la plus touchante égalité; ce sentiment si précieux qui quelquefois dans des momens d'amertume et de malheur, lui faisoit verser les larmes d'un grand homme au sein de l'amitié; ce sentiment qui aimoit à voir la cabane du paysan, à partager son pain, à sourire à une famille rustique qui l'entouroit, et ne craignit jamais que les larmes, et le désespoir secret de la misère vinssent lui reprocher des malheurs ou des fautes; voilà ce qui lui a concilié les cœurs de tous les peuples, voilà ce qui le fait bénir à Londres, comme à Paris. Eh! qui en voyant sur presque toute l'étendue de la terre, les hommes si malheureux, tant de fléaux de la nature, tant de maux nés des passions et du choc des intérêts, le genre hu-

main écrasé et tremblant, éternellement flétri entre les malheurs que l'indulgence et la bonté auroient pu prévenir, peut se défendre d'un attendrissement involontaire, lorsqu'il voit s'élever un prince qui n'a d'autre passion et d'autre idée, que celle de rétablir le bonheur, et la paix? Il semble, en s'occupant de lui, en suivant ses actions, en pénétrant dans son cœur, qu'on respire un air plus doux, et que le calme et la sérénité se répandent, du moins pour quelques momens, sur ce globe infortuné qu'on habite.

Peu de princes dans l'histoire ont eu ce caractère de bonté, comme Henri IV. Celle d'Auguste fut la bonté d'un politique qui n'a plus d'intérêt à commettre des crimes; celle de Vespasien fut souillée par l'avarice et par des meurtres; celle de Titus est plus connue par un mot à jamais célèbre, que par des actions; celle des Antonins fut sublime et tendre, mais une certaine austérité de philosophie qui s'y mêloit, lui ôta peut-être ces grâces si douces auxquelles on aime à la reconnoître; parmi nous celle de Louis XII à jamais respectée, manque pourtant un peu de la dignité des talens et des grandes actions; car, il faut en convenir, nous sommes bien plus touchés de la bonté d'un grand homme, que de celle d'un prince qui a des mauvais succès, et des fautes à se faire pardonner. Mais la bonté de Henri IV fut tout à la fois celle d'un particulier aimable et d'un héros, il ne faut donc pas s'étonner si pendant sa vie ou après sa mort, il fut célébré par plus de cinq cents panégyristes, tant poëtes, qu'orateurs.

Au reste les louanges prodiguées à la mémoire de Henri IV à l'instant de sa mort ne furent point semblables à tant d'éloges de princes ou d'hommes puissans, qui après avoir retenti sous les voûtes des temples dans une cérémonie funèbre, semblent le moment d'après aller se perdre, et s'ensevelir avec eux dans la tombe qui les attend. La justice, et la renommée qui le louèrent sur son tombeau, ne s'éloignèrent des bords du mausolée que pour aller répéter ces éloges de pays en pays et de siècle en siècle. On peut dire qu'aujourd'hui ce prince a une espèce de culte parmi nous. Tous les talens et tous les arts ont été employés à lui rendre hommage. Les mémoires de Sully en peignant les détails de sa vie domestique, nous ont rendu son souvenir encore plus cher, parce qu'ils montrent partout l'homme sensible à côté du grand homme. Un poëme célèbre a immortalisé ses vertus comme sa valeur. Le pinceau de Rubens a tracé son apothéose sur la toile. L'art des Phidias offre sa statue aux regards de tous les citoyens. L'éloquence et le zele ont produit une foule d'ouvrages qui lui sont tous consacrés, et où la sensibilité loue la vertu. Le pinceau, la gravure, la sculpture même, ont multiplié ses bustes ou ses portraits. Le citoyen obscur aime à décorer son appartement de cette image, comme il aime à voir le portrait d'un ami ou d'un père. On a représenté quelques-unes des époques de sa vie, en bronze et en marbre; on les a fait servir d'ornement à ces boîtes, invention et amusement du luxe, que le goût et les modes Françoises font valoir et distribuent dans l'Europe. Le peuple même connoît et bénit sa mémoire. Le peuple courbé sous ses travaux, prononce souvent le nom de Henry IV, attaché à ce nom des idées qui l'intéressent. Enfin, lorsque la mort, parmi nous, ouvre les tombeaux où reposent les cendres de nos rois, la foule des citoyens qu'une curiosité inquiète et sombre précipite sous ces voûtes, pour y voir à la fois les monumens de la grandeur et de la foiblesse humaine, à la lueur des flambeaux et des torches funèbres qui éclairent ces lieux, semblent ne demander, ne chercher que Henri IV. Ils s'arrêtent aux pieds de son cercueil, ils l'examinent, ils l'entourent, ils semblent lui redemander un grand homme, et se livrent avec un mélange d'attendrissement et de terreur à toutes les idées que la vue de ce tombeau leur inspire. Tel est l'hommage qu'au bout de 160 ans la reconnoissance des peuples rend encore aux vertus des rois. On ne peut comparer cette espèce de culte, qu'à celui que les habitans de l'ancienne Rome rendirent à la mémoire d'Antonin. On sait que pendant deux siècles chaque citoyen dans sa maison eut l'image de cet empereur. On sait que les pères de famille l'invoquoient; et les tyrans même prenant le surnom d'Antonin pour en imposer, se couvroient de ce nom sacré, comme dans les pays et dans les temps d'asiles les assassins couroient se mettre à l'abri sous les statues des dieux.

Thomas.

FIN DU LIVRE SECOND.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE SECOND.

Littérature générale et particulière.

—o—

N. B. Tous les articles précédés d'un astérique ne sont point dans la première édition.

Sections		Auteurs.	Pag.
1	*LANGUES	*Voltaire*	1
2	*Language des signes	*J. B. Rousseau*	2
3	*Génie des langues	*Rivarol*	3
4	*Comment les langues se corrompent	——	4
5	*Langue françoise	*Voltaire*	4
6	*Son origine	*Rivarol*	6
7	*Tableau historique de cette langue	——	7
8	*Causes de son universalité	——	8
9	*Son vrai caractere	——	10
10	*Son infériorité sur les langues anciennes; première cause	*La Harpe*	12
11	*Seconde cause de cette infériorité	——	14
12	*Troisième cause	——	15
13	*Cette infériorité ajoute à la gloire de nos bons auteurs	——	16
14	Réflexions générales sur le goût	*Rollin*	16
15	Difficulté de se fixer sur ce qu'on appelle le bon goût	*Batteux*	20
16	*Comparaison du goût physique avec le goût intellectuel	*Voltaire*	22
17	*Ce que c'est que le goût	*Marmontel*	23
18	*Dans la diversité des goûts, y a-t-il un goût par excellence?	——	23
19	*La nature seul juge suprême en fait de goût	——	24
20	*Du goût dans l'homme sauvage	——	24
21	*Du goût dans l'homme civilisé	——	26
22	*La société, en compliquant l'art de plaire, a dû rendre le goût indécis	——	26
23	*La simplicité, caractère du goût antique	——	28
24	*Causes des lois plus austères du goût moderne	——	28
25	*Du goût dans l'homme barbare et dans celui qui commence à sortir de la barbarie	——	29
26	*Moyens donnés par la nature d'étendre la sphere des arts. Comparaison des Grecs et des Romains	——	30
27	*Du goût dans l'Italie moderne	——	33
28	*Renaissance du goût en France	——	33
29	*Progrès du goût en France sous Louis XIV	——	35
30	*Causes de la décadence du goût	——	37
31	*Objets du goût	*Montesquieu*	39
32	*Des plaisirs de notre âme	——	40
33	De l'esprit en général	——	41
34	*De la curiosité	——	41
35	*Des plaisirs de l'ordre	——	42
36	*De ceux de la variété	——	42
37	*De ceux de la symétrie	——	43
38	*Des contrastes	——	43
39	*Des plaisirs de la surprise	——	44
40	*Diverses causes qui peuvent produire un sentiment	——	45
41	*De la sensibilité	——	45
42	*De la délicatesse	——	45
43	*Du je ne sais quoi	——	46
44	*Progression de la surprise	——	47
45	*Beautés qui résultent d'un certain embarras de l'âme	——	47
46	Des différens goûts des peuples	*Voltaire*	49
47	Du goût particulier d'une nation	——	50
48	Du goût des connoisseurs	——	50
49	Rareté des gens de goût	——	51
50	*Du génie	*Anonyme*	51
51	Différence du génie et du talent	*Marmontel*	55
52	*Continuation du même sujet	*Turpin de Crissé*	57
53	*Différence du génie et de l'esprit	——	57
54	Différence du génie, du goût et du savoir	*Pluche*	58
55	*Du style, ce que c'est et comment il est modifié	*Marmontel*	59
56*	La différence des esprits fait la première différence des styles		60
57	*La différence des genres en est encore une cause	——	61
58	*Qualités du style; premièrement la clarté	——	63
59	*Précision du style	——	63

Sections		Auteurs.	Pag.
60	*Elle n'exclut ni la richesse ni l'élégance	——	64
61	*Ornemens du style	——	64
62	*Ses différences accidentelles, et d'abord de la legerete	——	65
63	*Gravité du style	——	65
64	*Vehémence du style	——	65
65	*De la grâce en géneral	*Voltaire*	66
66	*Grâces du style	*Marmontel*	66
67	*De l'elegance en général	*Voltaire*	67
68	Elegance du style	*Marmontel*	68
69	*Noblesse du style	——	69
70	*Du familier noble	——	70
71	*Chaleur du style	——	72
72	*Aménité du style	——	73
73	*Style brillant	——	74
74	*Convenances du style	*D'Alembert*	74
75	Defauts du style ; premièrement l'affectation	——	74
76	*La diffusion et la prolixité	*Marmontel*	75
77	*Delicatesse dans l'expression	——	76
78	*Finesse dans l'expression	——	77
79	*Naivete du style	*Anonyme*	79
80	*Mouvemens du style. Moyen de l'amour	*Marmontel*	81
81	*Autre moyen	——	83
82	*Bornes prescrites aux mouvemens de l'éloquence	——	84
83	*Caractères propres au style ordinaire, à celui de l'eloquence, et à celui de la poesie	*Sulzer*	84
84	Manière de se former le style	*Jaucourt*	85
85	*Du sublime	*Marmontel*	85
86	*Du beau	——	87
87	*Du beau dans le génie et dans la vertu	——	87
88	*Du beau dans la nature	——	88
89	*En quoi consiste la beauté artificielle dans les arts qui n'imitent point	——	90
90	*En quoi elle consiste dans ceux qui imitent	——	91
91	*Continuation du même sujet	——	93
92	*Des tropes et des figures	*La Harpe*	94
93	*La métaphore	——	95
94	*L'ironie, l'ellipse et l'hyperbole	——	97
95	*Des figures de pensees	——	98
96	*De la poesie	*Barthelemy*	99
97	*La poésie chez les Grecs. Premiere cause de sa perfection parmi eux	*Marmontel*	101
98	*Seconde cause	——	102
99	*Troisième cause	——	102
100	*Quatrième cause	——	103
101	*La poésie chez les Romains	——	104
102	*Naissance de la poésie chez les modernes	——	105
103	*Renaissance des lettres en Italie	——	105
104	*La poésie dans l'Italie moderne	——	105
105	*La poesie chez les Espagnols	——	107
106	*La poésie chez les Anglois	——	108
107	*La poesie chez les Allemands	——	110
108	*La poesie chez les François Premier obstacle qu'elle a eu à vaincre	——	111
109	*Second obstacle	——	112
110	*L'epopee et la tragédie chez les François	——	113
111	*La comedie chez les François	——	114
112	*La poésie lyrique	——	116
113	*Archiloque	*Barthelemy*	117
114	*Alcée	——	118
115	*Sapho	——	119
116	*Anacréon	*La Harpe*	119
117	*Pindare	*Barthelemy*	120
118	*Horace	*La Harpe*	122
119	*Malherbe	——	122
120	*Rousseau	*Vauvenargues*	123
121	*La poésie épique	*Voltaire*	124
122	Homere	*Barthelemy*	127
123	*Continuation du même sujet	*Voltaire*	129
124	*Virgile	——	131
125	*Parallele d'Homère et de Virgile	*Mgr. le Dauphin, pere de Louis XVI*	133
126	*Le Tasse	*Voltaire*	134
127	*Milton	——	136
128	*Des autres poëmes épiques : 1o. Lucain ; 2o. Le Trissin ; 3o. Le Camoëns ; 4o. Don Alonzo d'Escilla ; 5o. La Henriade	——	138
129	*La poésie dramatique	*Barthelemy*	143
130	*Principe de la tragedie	*Marmontel*	144
131	*Essence de la tragedie	——	145
132	*Deux systèmes de tragédie	——	145
133	*Système des anciers	——	145
134	*Système des modernes	——	146
135	*Subdivision des deux systèmes		146
136	*Eschyle	*Barthelemy*	147
137	*Sophocle	——	148
138	*Euripide	——	149
139	*Shakespeare	*Marmontel*	151
140	*Corneille et Racine	*Vauvenargues*	151
141	*Autre parallèle de Corneille et de Racine	*La Bruyère*	154
142	*Autre parallèle des mêmes	*d'Olivet*	154
143	*Voltaire	*La Harpe*	155
144	*La comédie chez les Grecs	*Barthelemy*	155
145	*Des trois âges de la comedie chez les Grecs	*Marmontel*	156
146	*Aristophane	*Barthelemy*	157
147	*Parallèle de Menandre et d'Aristophane	*La Harpe*	158
148	*La comédie chez les Romains	*Marmontel*	158
149	*La comédie chez les François, sa divison	——	158
150	*Du comique noble	——	159
151	*Du comique bourgeois	——	159
152	*Du bas comique	——	160
153	*Molière	*Vauvenargues*	160
154	*Parallèle de Térence et de Molière	*La Bruyère*	161
155	*Quinault	*Vauvenargues*	161
156	*Du poeme didactique	*Marmontel*	161
157	*Hesiode	*Barthelemy—Voltaire*	162
158	*Ovide et ses métamorphoses	*La Harpe*	163
159	*Origine de la poésie pastorale	*Barthelemy*	164
160	*Charme de la poésie pastorale	*Saint-Lambert*	164
161	*De la poesie pastorale chez les modernes	*La Harpe*	164
162	*De l'eglogue	*Marmontel*	165
163	*Difference entre l'églogue et l'idylle	——	166
164	*De l'élégie	*Barthelemy*	166
165	*Caractère de l'élégie	*Marmontel*	167
166	*Simonide	*Barthelemy*	167
167	*Catule	*La Harpe*	168
168	*Tibulle	*Jaucourt*	169

Sections	Auteurs.	Pag.
169 *Properce	——	169
170 *Ovide	——	170
171 *De la Fable	*La Harpe*	170
172 *Vrai caractère du style de la fable	*Marmontel*	170
173*, 174 *Continuation du même sujet	——	173
175 *Des fabulistes anciens	*La Harpe*	177
176 *La Fontaine	——	177
177 *Origine de la Satire	*Le Batteux*	179
178 *Des différentes espèces de satires	——	180
179 *Caractères des différens satiriques	——	181
180 *Boileau	*Vauvenargues*	181
181 *De l'épigramme et de l'inscription	*La Harpe*	182
182 Des trois genres qu'on a distingués en éloquence	*Rollin*	183
183 Du genre simple	——	183
184 Du genre sublime	——	184
185 Du genre tempéré	——	186
186 *Des trois genres de composition et d'abord du demonstratif	*La Harpe*	188
187 *Du genre délibératif	——	190
188 *Du genre judiciaire	*Marmontel*	191
189 *Caractères principaux de ces trois genres	——	192
190 *Du discours, et d'abord de l'invention oratoire	——	192
191 *Du discours, et d'abord de l'exorde	——	194
192 *Continuation du même sujet	——	197
193 *De la narration	——	198
194 *Du pathétique	——	199
195 *Effet moral du pathétique	——	201
196 *Nécessité des preuves	——	203
197 *Des deux sortes de preuves	——	203
198 *Véhémence que l'interrogation donne au discours	*Le Card. Maury*	204
199 *Des images	*Marmontel*	205
200 *Rapports que les objets matériels peuvent avoir avec une idée métaphysique ou un sentiment moral	——	206
201 *Cause pour laquelle les images exprimées dans une langue ne peuvent ni ne doivent être transplantées dans une autre	——	207
202 *Du choix des images	——	207
203 *Qualités des images	——	208
204 *Ménagement que le poete doit garder dans leur emploi	——	209
205 *De la péroraison	——	211
206*, 207 *Continuation du même sujet	——	212
208 *Orateurs Grecs	*La Harpe*	214
209 *Démosthène	——	215
210 *Orateurs qui ont précédé Ciceron	——	216
211 *Cicéron	——	216
212 *Parallele de Demosthène et de Cicéron		218
213 *Autre parallele des mêmes	*Fenelon*	219
214 *Des peres de l'église	*Châteaubriant*	219
215 *Parallele de St. Gregoire de Nazianze et de St. Basile	*Duguet*	222
216 *L'éloquence de la chaire	*Marmontel*	226
217 *Continuation du même sujet	——	224
218 *Genres et caracteres de l'éloquence de la chaire	——	226
219 *Continuation du même sujet	——	227
220 *Caractère de l'éloquence de la chaire relativement aux personnes qui composent l'auditoire, et d'abord relativement au monde	——	228
221 *Son caractère relativement au peuple	——	229
222 *Son caractère relativement à la cour	——	231
223 *L'oraison funèbre	——	231
224 *Continuation du même sujet	——	233
225 *Eloge de Bossuet	——	233
226 *Autre éloge de Bossuet	*Châteaubriant*	234
227 *Fléchier	*La Harpe*	235
228 *Mascaron	——	236
229 *Le sermon	——	237
230 *Des premiers sermonaires François, et de Bourdaloue	——	237
231 *Massillon	——	238
232 *Eloge de Bossuet, de Pascal et de Fénélon	*Vauvenargues*	238
233 *Parallele de Bossuet et de Bourdaloue	*Le Card. Maury*	239
234 *Pascal	*Châteaubriant*	239
235 *La Bruyère	*Vauvenargues*	240
236 *Du faux esprit et de l'esprit déplacé	*Voltaire*	240
237 *Continuation du même sujet	——	242
238 *Diverses qualités des ouvrages d'esprit		243
239 *De l'histoire et d'abord de l'histoire ancienne	——	245
240 *Continuation du même sujet	——	246
241 *Histoire moderne	——	249
242 *Utilité de l'histoire	——	250
243 *Incertitude de l'histoire	——	250
244 Histoire de l'origine des peuples	*Le Comte de Tressan*	251
245 *Vérité de l'histoire	*Voltaire*	252
246 *Maniere d'écrire l'histoire	——	253
247 *Histoires particulières	——	254
248 *Historiens Grecs, Hérodote, Thucidide et Zénophon	*La Harpe*	255
249 *Historiens Romains, Tite-Live, Salluste	——	256
250 *Continuation du même sujet, Tacite		258
251 *Historiens François, Daniel, d'Orleans et Mézerai	——	259
252 *Continuation du même sujet, Vertot et Saint-Réal	——	259
253 *Continuation du même sujet, Bossuet	*Châteaubriant*	260
254 Faux jugement de Voltaire sur Bossuet	*La Harpe*	260
255 *Continuation des historiens François, Fleury	——	261
256 *Continuation du même sujet, le cardinal de Retz	——	261
257 Continuation du même sujet, histoire générale de Voltaire	*Mably*	262
258 Continuation du même sujet, histoire de Charles XII	——	263
259 *Etude de l'histoire	*Voltaire*	263
260 Continuation du même sujet	*Saint-Réal*	264
261 *Maniere dont la jeunesse doit étudier l'histoire	*J. J. Rousseau*	265
262 *En étudiant l'histoire, on doit s'appliquer à découvrir les causes des événemens	*Rollin*	267
263 *En étudiant l'histoire, on doit étudier le caractère des peuples et des grands hommes	——	269

Sections		Auteurs.	Pag.
264	*En étudiant l'histoire, on doit observer ce qui regarde les mœurs et la conduite de la vie	——	271
265	Nécessité pour les princes d'étudier l'histoire	*Bossuet*	272
266	Véritable usage de l'histoire pour un prince	*Mably*	272
267	Il verra que la vertu est le fondement de la prospérité des peuples	——	273
268	Il verra que la justice ou l'injustice des lois est la première cause de tous les biens et de tous les maux de la société	——	274
269	Portraits et parallèles de quelques grands hommes anciens et modernes *Thémistocle	*Rollin*	275
270	*Aristide	——	275
271	*Cimon	——	276
272	*Périclès	*Barthelemy*	277
273	*Alcibiade	——	278
274	*Epaminondas	*Rollin*	280
275	*Dion	——	280
276	*Timoléon	——	282
277	Scipion l'Africain	——	283
278	La reine d'Egypte	*Terrasson*	286
279	Justinien	*Le Beau*	287
280	Charlemagne	*Montesquieu*	287
281	Mahomet	*Vertot*	288
282	Parallèle d'Elizabeth reine d'Angleterre et de Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche	*Boisemont*	288
283	Mahomet II.	*Vertot*	289
284	Le prince noir	*Villaret*	289
285	Saladin	*Vertot*	290
286	Le marquis de Bedmar	*Saint-Réal*	290
287	Valstein	*Sarasin*	290
288	Pierre le grand	*Voltaire*	291
289	Charles XII	——	291
290	Parallèle de Carles XII et de Pierre le grand	——	292
291	Louis VI	*Velly*	292
292	Louis VII	——	292
293	Philippe auguste	——	293
294	Louis VIII	——	293
295	Saint Louis	——	294
296	Parallèle de St. Louis et de Charlemagne	*Du Tems*	294
297	Philippe III	*Velly*	294
298	Philippe IV	——	295
299	Louis X	——	295
300	Philippe V	——	295
301	Charles IV	——	296
302	Philippe VI	*Villaret*	296
303	Jean II	——	296
304	Le même	——	296
305	Charles V	*Villaret-Mably*	297
306	Charles le mauvais	*Villaret*	298
307	Charles VI	——	299
308	Charles VII	*Millot*	299
309	Louis XI	*Henault*	299
310	Le même	*Fleehier*	300
311	Parallèle de Louis XI et de St. François de Paule	*Bossuet*	300
312	Charles VIII	*Millot*	301
313	Louis XII	*Henault*	301
314	Le même	*Millot*	301
315	*Generosité et bonne foi de Louis XII comparée à la finesse de Louis XI	*Fenelon*	301
316	François I	*Henault*	302
317	*Le connétable de Bourbon et Bayard	*Fenelon*	302
318	Henri II	*Chanlon*	303
319	François II	*Millot*	304
320	Charles IX	*Henault*	304
321	*Parallèle de l'amiral de Coligny et du duc de Guise	*Mably*	304
322	Henri III	*Chanlon*	305
323	Henri IV	*Corvilla.*	305
324	*Henri IV et le duc de Mayenne	*Fenelon*	306
325	Louis XIII	*Henault*	307
326	Richelieu et Mazarin	——	307
327	Mathieu Molé	*Card. de Retz*	307
328	Louis XIV	*Voltaire*	308
329	Mazarin	*Dessormeaux*	313
330	Le Cardinal de Retz	*La Rochefoucault*	313
331	Le même	*Henault*	314
332	*Turenne	*Mde. de Maintenon*	314
333	Colbert	*Henault*	314
334	Parallèle de Sully et de Colbert	*Thomas*	315
335	Parallèle du duc de Montausier et de Bossuet	*Massillon*	316
336	Vauban	*Fontenelle*	317
337	Parallèle de Louis XIV et de Fréderic-Guillaume	*Fréderic, roi de Prusse*	317
338	*Le duc de Berwick	*Montesquieu*	319
339	Louis XV * réflexions	*Anquetil—L'éditeur*	320
340	Le Cardinal Alberoni	*Pouvt de la Rivière*	321
341	Fleury	*Fréderic, roi de Prusse*	321
342	Parallèle de Fleury et de Richelieu	*Longuet*	321
343	Parallèle de Louis XIV et de Louis XV	*Voltaire*	322
344	*Louis, Dauphin, fils de Louis XV	*L'éditeur*	323
345	Louis XVI * réflexions	*Anquetil—L'éditeur*	324
346	*Testament de Louis XVI	*Louis XVI*	325
347	*Pline le naturaliste	*Buffon*	327
348	*Saint Athanase	*La Cleterie*	327
349	Saint Augustin	*Houteville*	327
350	Saint François de Paule	*Bossuet*	328
351	Saint François de Sales	*La Tour du Pin*	329
352	Parallèle des héros du monde et des héros du Christianisme	*Le P. Chapelain*	329
353	Spinosa	*Houteville*	330
354	Gisbert Voët	*Thomas*	330
355	Pierre Corneille	*Fontenelle*	331
356	Bourdaloue	*Lambert*	331
357	Bayle	*Le P. de Neuville*	332
358	Le même	*Saurin*	332
359	Le même	*Le P. Elisée*	333
360	*Fenelon		333
361	Fontenelle	*Mde. de Lambert*	334
362	*Parallele de Fontenelle et de la Motte	*d'Alembert*	334
363	*Parallèle de ces deux auteurs dans la société	——	335
364	*Parallèle de Dufresny et de Destouches	——	336
365	*Montesquieu	——	336
366	*La Condamine	*Buffon*	337
367	*Voltaire	*Anonyme*	337
368	*Emile à 12 ans	*J. J. Rousseau*	338

Sections		Auteurs.	Pag.
	PORTRAITS DIVERS.		
369	Portrait d'un roi	*Le Cardl. Maury*	338
370	D'un prince chrétien	*Beausobre*	338
371	De la cour	*Le P. de Neuville*	339
372	D'un précepteur d'un roi	——	339
373	D'un précepteur de princes	*La Harpe*	340
374	D'une paroisse	*M. de Beauvais, Ev. de Sénez*	341
375	D'un chancelier	*Thomas*	341
376	D'un procureur général	*Henrion de Pansé*	341
377	D'un chef de police	*Fontenelle*	341
378	D'un curé de campagne	*Boismont*	342
379	D'un homme de mer	*Thomas*	343

Sections		Auteurs.	Pag.
380	*Parallèle de Lycurgue et de Solon	*Condillac*	343
381	*Les deux Gracques	*Mably*	344
382	*Parallele d'Homere et de Virgile	*Trublet*	344
383	*Farallèle de Juvenal et d'Horace	*Fréron*	345
384	*Parallèle de Descartes et de Newton	*Fontenelle*	645
385	*Autre parallèle de ces deux grands génies	*Thomas*	346
386	*Réflexions sur Henri IV, roi de France	——	346

De l'imprimerie de L. NARDINI,
No. 15, Poland Street.

PQ
1109
M6
1803
t.1

Moysant, François
Bibliothèque portative

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY